Avril-Juin. — Tome XXX

# MERCVRE

DE

# FRANCE

**Fondé en 1672**

*(Série Moderne)*

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV
—
M DCCC XCIX

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

# DU STYLE
## OU DE L'ÉCRITURE

—

> Et ideo confiteatur eorum stultitia, qui arte, scientiaque immunes, de solo ingenio confidentes, ad summa summe canenda prorumpunt; a tanto prosuntuositate desistant, et si anseres naturali desidia sunt, nolint astripetam aquilam imitari.
>
> DANTIS ALIGHIERI, *De vulgari eloquio*, II, 4.

### I

Déprécier « l'écriture », c'est une précaution que prennent de temps à autre les écrivains nuls ; ils la croient bonne : elle est le signe de leur médiocrité et l'aveu d'une tristesse. Ce n'est pas sans dépit que l'impuissant renonce à la jolie femme aux yeux trop limpides ; il doit y avoir de l'amertume dans le dédain public d'un homme qui confesse l'ignorance première de son métier ou l'absence du don sans lequel l'exercice de ce métier est une imposture. Cependant quelques-uns de ces pauvres se glorifient de leur indigence ; ils déclarent que leurs idées sont assez belles pour se passer de vêtement, que les images les plus neuves et les plus riches ne

sont que des voiles de vanité jetés sur le néant de la pensée, que ce qui importe, après tout, c'est le fond et non la forme, l'esprit et non la lettre, la chose et non le mot, et ils peuvent parler ainsi très longtemps, car ils possèdent une meute de clichés nombreuse et docile, mais pas méchante. Il faut plaindre les premiers et mépriser les seconds et nè leur rien répondre, sinon ceci : qu'il y a deux littératures et qu'ils font partie de l'autre.

Deux littératures : c'est une manière de dire provisoire et de prudence, afin que la meute nous oublie, ayant sa part du paysage et la vue du jardin où elle n'entrera pas. S'il n'y avait deux littératures et deux provinces, il faudrait égorger immédiatement presque tous les écrivains français ; cela serait une besogne bien malpropre et de laquelle, pour ma part, je rougirais de me mêler. Laissons donc; la frontière est tracée; il y a deux sortes d'écrivains : les écrivains qui écrivent et les écrivains qui n'écrivent pas, — comme il y a les chanteurs aphones et les chanteurs qui ont de la voix.

Il semble que le dédain du style soit une des conquêtes de quatre-vingt-neuf. Du moins, avant l'ère démocratique, il n'avait jamais été question que pour les bafouer des écrivains qui n'écrivent pas. Depuis Pisistrate jusqu'à Louis XVI, le monde civilisé est unanime sur ce point : un écrivain doit savoir écrire. Les Grecs pensaient ainsi ; les Romains aimaient tant le beau style qu'ils finirent par écrire très mal, voulant écrire trop bien. S. Ambroise estimait l'éloquence au point de la considérer comme un des dons du Paraclet, *vox donus Spiritûs*, et S. Hilaire de Poitiers, au chapitre treize de son *Traité des Psaumes*, n'hésite pas à dire que le mauvais style est un péché. Ce n'est

donc pas du Christianisme romain qu'a pu nous venir notre indulgence présente pour la littérature informe; mais, comme le Christianisme est nécessairement responsable de toutes les agressions modernes contre la beauté extérieure, on pourrait supposer que le goût du mauvais style est une de ces importations protestantes dont fut, au dix-huitième siècle, souillée la terre de France : le mépris du style et l'hypocrisie des mœurs sont des vices anglicans (1).

Cependant si le dix-huitième siècle écrit mal, c'est sans le savoir; il trouve que Voltaire écrit bien, surtout en vers; il ne reproche à Ducis que la barbarie de ses modèles; il a un idéal; il n'admet pas que la philosophie soit une excuse de la grossièreté littéraire; on versifie les traités d'Isaac Newton et jusqu'aux recettes de jardinage et jusqu'aux manuels de cuisine. Ce besoin de mettre où il n'en faut pas de l'art et du beau langage le conduisit à adopter un style moyen propre à rehausser tous les sujets vulgaires et à humilier tous les autres. Avec de bonnes intentions, le dix-huitième siècle finit par écrire comme le peuple du monde le plus réfractaire à l'art : l'Angleterre et la France signèrent à ce moment une entente littéraire qui devait durer jusqu'à la venue de Chateaubriand et dont le *Génie du Christianisme* (2) fut la dénonciation

(1) Sur l'importance et l'influence du protestantisme à cette époque, voir l'ouvrage de Ed. Hugues, que tous les protestants démarquent depuis vingt-cinq ans, *Histoire de la Restauration du Protestantisme en France au* XVIII^e^ *siècle* (1872).

(2) Ce livre si mal connu et défiguré dans ses éditions pieuses. Rien de moins pieux cependant et de moins édifiant au delà du premier tome que cette encyclopédie singulière et confuse où on trouve *René* et des tableaux statistiques, *Atala* et le catalogue des peintres grecs. C'est une histoire universelle de la civilisation et un plan de reconstruction sociale. En voici le titre complet : Génie du Christianisme ou Beautés de la religion chrétienne, par François-Auguste Chateaubriand. — A

solennelle. A partir de ce livre, qui ouvre le siècle, il n'y a plus qu'une manière d'avoir du talent, c'est de savoir écrire, et non plus à la mode de La Harpe, mais selon les exemples d'une tradition invaincue, aussi vieille que le premier éveil du sens de la beauté dans l'intelligence humaine.

Mais la manière du dix-huitième siècle (2) répondait trop bien aux tendances naturelles d'une civilisation démocratique; ni Chateaubriand, ni Victor Hugo ne purent rompre la loi organique qui précipite le troupeau vers la plaine verte où il y a de l'herbe et où il n'y aura plus que de la poussière quand le troupeau aura passé. On jugea inutile bientôt de cultiver un paysage destiné aux dévastations populaires; il y eut une littérature sans style comme il y a des grandes routes sans herbe, sans ombre et sans fontaines.

II

Le métier d'écrire est un métier, et j'aimerais mieux qu'on le mît à son ordre vocabulaire, entre la cordonnerie et la menuiserie, que tout seul à part des autres manifestations de l'activité des hommes. A part il peut être nié, sous prétexte d'honneurs, et tellement éloigné de tout ce qui est vivant qu'il meure de son isolement; à son rang dans une des niches symboliques le long de la grande galerie, il suggère des idées d'apprentissage et d'outillage; il éloigne de lui les vocations impromptues; il est sévère et décourageant.

Le métier d'écrire est un métier; mais le style

Paris, chez Migneret, imprimeur, rue du Sépulcre, f. s. g, n° 28. An X, 1802. — 5 vol in-8.

(2) Quand on parle du dix-huitième siècle, il faut toujours mettre à part, dans sa tour de Montbard, le grandiose et solitaire Buffon, qui fut un grand savant, un grand philosophe et un grand poète.

n'est pas une science. Le style est l'homme même et l'autre formule, de Hello, le style est inviolable, disent une seule chose : le style est aussi personnel que la couleur des yeux ou le son de la voix. On peut apprendre le métier d'écrire; on ne peut apprendre à avoir un style; on peut teindre son style comme on teint ses cheveux, mais il faut recommencer tous les matins et n'avoir pas de distractions. On apprend si peu à avoir un style qu'au cours de la vie souvent on désapprend; quand la force vitale est moindre on écrit moins bien; l'exercice, qui améliore d'autres dons, gâte parfois celui-là.

Ecrire, c'est très différent de peindre ou de modeler; écrire ou parler, c'est user d'une faculté nécessairement commune à tous les hommes, d'une faculté primordiale et inconsciente. On ne peut l'analyser sans faire toute l'anatomie de l'intelligence; c'est pourquoi, qu'ils aient dix ou dix mille pages, tous les traités de l'art d'écrire sont de vaines esquisses. La question est si complexe qu'on ne sait par où l'aborder; elle a tant de pointes et c'est un tel buisson de ronces et d'épines qu'au lieu de s'y jeter, on en fait le tour; et c'est prudent.

Ecrire, mais alors au sens de Flaubert et de Goncourt, c'est exister, c'est se différencier. Avoir un style, c'est parler au milieu de la langue commune un dialecte particulier, unique et inimitable et cependant que cela soit à la fois le langage de tous et le langage d'un seul. Le style se constate; en étudier le mécanisme est inutile au point où l'inutile devient dangereux; ce que l'on peut recomposer avec les produits de la distillation d'un style ressemble au style comme une rose en papier parfumé ressemble à la rose.

Quelle que soit l'importance fondamentale d'une

œuvre « écrite », la mise en œuvre par le style accroît son importance. C'était l'opinion de Buffon que toutes les beautés qui se trouvent dans un ouvrage bien écrit, « tous les rapports dont le style est composé sont autant de vérités aussi utiles et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet ». Et c'est aussi, malgré le dédain commun, l'opinion commune, puisque les livres de jadis qui vivent encore ne vivent que par le style. Si le contraire était possible, tel contemporain de Buffon, Boulanger, l'auteur de l'*Antiquité dévoilée*, ne serait pas inconnu aujourd'hui, car il n'y avait de médiocre en lui que sa manière d'écrire; et n'est-ce point parce qu'il manqua presque toujours de style que tel autre, comme Diderot, n'a jamais eu que des heures de réputation et que sitôt qu'on ne parle plus de lui, il est oublié? .

Cette prépondérance incontestée du style fait que l'invention des thèmes n'a pas un grand intérêt en littérature. Pour écrire un bon roman ou quelque drame viable, il faut ou élire un sujet si banal qu'il en soit nul ou en imaginer un si nouveau qu'il faille du génie pour en tirer parti, *Roméo et Juliette* ou *Don Quichotte*. La plupart des tragédies de Shakespeare ne sont qu'une suite de métaphores brodées sur le canevas de la première histoire venue. Shakespeare n'a inventé que ses vers et ses phrases : comme les images en étaient nouvelles, cette nouveauté a nécessairement conféré la vie aux personnages du drame. Si *Hamlet*, idée pour idée, avait été versifié par Christophe Marlowe, ce ne serait qu'une obscure et maladroite tragédie que l'on citerait comme une ébauche intéressante. M. de Maupassant, qui inventa la plupart de ses thèmes,

est un moindre conteur que Boccace, qui n'inventa aucun des siens. L'invention des sujets est d'ailleurs limitée, encore que flexible à l'infini; mais, autre siècle, autre histoire. M. Aicard, s'il avait du génie, n'eût pas traduit *Othello*, il l'eût refait, comme l'ingénu Racine refaisait les tragédies d'Euripide. Tout aurait été dit dans les cent premières années des littératures si l'homme n'avait le style pour se varier lui-même. Je veux bien qu'il y ait trente-six situations dramatiques ou romanesques, mais une théorie plus générale n'en peut, en somme, reconnaître que quatre. L'homme étant pris pour centre, il a des rapports : avec lui-même; avec les autres hommes; avec l'autre sexe; avec l'infini, Dieu ou Nature. Une œuvre de littérature rentre nécessairement dans un de ces quatre modes. Mais n'y aurait-il au monde qu'un seul et unique thème et que cela fût *Daphnis et Chloé*, il suffirait.

Une des excuses des écrivains qui ne savent pas écrire est la diversité des genres. Ils croient qu'à celui-ci convient le style et à celui-là, rien. Il ne faut pas, disent-ils, écrire un roman du même ton qu'un poème. Sans doute; mais l'absence de style fait aussi l'absence de ton et quand un livre manque d'écriture, il manque de tout : il est invisible ou, comme on dit, il passe inaperçu. Cela convient. Au fond, il n'y a qu'un genre, le poème; et peut-être qu'un mode, le vers, car la belle prose doit avoir un rythme qui fera douter si elle n'est que de la prose. Buffon n'a écrit que des poèmes, et Bossuet et Chateaubriand et Flaubert. Les *Epoques de la Nature*, si elles émeuvent les savants et les philosophes, n'en sont pas moins une somptueuse épopée. M. Brunetière a parlé avec une ingénieuse hardiesse de l'évolution des genres; il a montré que

la prose de Bossuet n'est qu'une des coupes de la grande forêt lyrique où Victor Hugo plus tard se fit bûcheron. Mais je préfère l'idée qu'il n'y a pas de genres ou qu'il n'y a qu'un genre; cela est d'ailleurs plus conforme aux dernières philosophies et à la dernière science : l'idée d'évolution va disparaître devant celle de permanence, de perpétuité.

Si on peut apprendre à écrire? Il s'agit du style : c'est demander si M. Zola avec de l'application aurait pu devenir Chateaubriand, ou si M. Quesnay de Beaurepaire avec des soins aurait pu devenir Rabelais; si l'homme qui imite les marbres précieux en secouant d'un coup vif son pinceau vers les panneaux de sapin aurait pu, bien conduit, peindre le *Pauvre Pêcheur,* ou si le ravaleur qui taille dans le genre corinthien les tristes façades des maisons parisiennes ne pourrait pas, après vingt leçons, sculpter par hasard la *Porte de l'Enfer* ou le tombeau de Philippe Pot?

Si on peut apprendre à écrire? Il s'agit des éléments d'un métier, de ce qui s'enseigne aux peintres dans les académies : on peut apprendre cela; on peut apprendre à écrire correctement, à la manière neutre, comme on grava à la manière noire. On peut apprendre à écrire mal, c'est-à-dire proprement et de manière à mériter un prix de vertu littéraire. On peut apprendre à écrire très bien, ce qui est une autre façon d'écrire très mal. Qu'ils sont mélancoliques, ces livres qui sont très bien; et puis, c'est tout!

## III

M. Albalat a donc publié un manuel qui s'appelle : *l'Art d'écrire enseigné en vingt leçons.* Paru en des temps plus anciens, ce manuel eût certainement

fait partie de la bibliothèque de M. Dumouchel, professeur de littérature, qui l'eût recommandé à ses amis, Bouvard et Pécuchet : « Alors ils se demandèrent en quoi consiste précisément le style, et, grâce à des auteurs indiqués par Dumouchel, ils apprirent le secret de tous les genres. » Cependant les deux bonshommes trouvent un peu subtiles les remarques de M. Albalat et ils sont consternés d'apprendre que le *Télémaque* est mal écrit et que Mérimée gagnerait à être condensé. Ils rejettent M. Albalat et se mettent sans lui à leur histoire du duc d'Angoulême.

Je ne suis pas surpris de leur résistance ; peut-être ont-ils senti obscurément que l'inconscient se rit des principes, de l'art des épithètes et de l'artifice des trois jets gradués. Que le travail intellectuel, et en particulier le travail d'écrire, échappe en très grande partie à l'autorité de la conscience, si M. Albalat l'avait su il aurait été moins imprudent et n'aurait pas divisé les qualités d'un écrivain en deux sortes : les qualités naturelles et les qualités que l'on peut acquérir, — comme si une qualité, c'est-à-dire une manière d'être et de sentir, était quelque chose d'extérieur et qui se surajoute comme une couleur ou une odeur ! On devient ce que l'on est, et cela sans même le vouloir et malgré toute volonté adverse. La plus longue patience ne peut changer en imagination visuelle une imagination aveugle ; et celui qui voit le paysage dont il transpose l'aspect en écritures, si son œuvre est gauche, elle est meilleure encore, telle, qu'après les retouches d'un correcteur dont la vision est nulle ou profondément différente. « Mais le trait de force il n'y a que le maître qui le donne. » Cela décourage Pécuchet. Le trait du maître en écritures d'art, même de

force, est nécessairement celui qu'il ne fallait pas appuyer; ou bien, le trait souligne le détail qu'il est d'usage de faire valoir et non celui qui avait frappé l'œil intérieur, inhabile mais sincère, de l'apprenti. Cette vision presque toujours inconsciente, M. Albalat l'abstrait et il définit le style : « l'art de saisir la valeur des mots et les rapports des mots entre eux »; et le talent, d'après lui, consiste, « non pas à se servir sèchement des mots, mais à découvrir les nuances, les images, les sensations qui résultent de leurs combinaisons ».

Nous voilà donc dans le verbalisme pur, dans la région idéale des signes. Il s'agit de manier les signes et de les ordonner selon des dessins qui donnent l'illusion d'être représentatifs du monde des sensations. Ainsi pris à rebours le problème est insoluble; il peut arriver, puisque tout arrive, que de telles combinaisons de mots soient évocatrices de la vie et même d'une vie déterminée, mais le plus souvent la combinaison restera inerte; la forêt se pétrifie; une critique du style devait commencer par une critique de la vision intérieure, par un essai sur la formation des images. Il y a bien deux chapitres sur les images dans le livre de M. Albalat, mais tout à la fin; et ainsi le mécanisme du langage est démontré à rebours, puisque le premier pas est l'image et le dernier l'abstraction. Une bonne analyse des procédés naturels du style commencerait à la sensation pour aboutir à l'idée pure, — si pure qu'elle ne correspond à rien, non seulement de réel, mais de figuratif.

S'il y avait un art d'écrire, ce serait l'art même de sentir, l'art de voir, l'art d'entendre, l'art d'user de tous les sens, soit réellement, soit imaginativement; et la partie grave et neuve d'une théorie du

style serait celle où l'on essaierait de montrer comment se pénètrent ces deux mondes séparés, le monde des sensations et le monde des mots. Il y a là un grand mystère, puisque ces deux mondes sont infiniment loin l'un de l'autre, c'est-à-dire parallèles ; il faut y voir peut-être une sorte de télégraphie sans fils : on constate que les aiguilles des deux cadrans se commandent mutuellement, et c'est tout. Mais cette dépendance mutuelle est loin d'être parfaite et aussi claire dans la réalité que dans une comparaison mécanique : en somme, les mots et les sensations ne s'accordent que très peu et très mal ; nous n'avons aucun moyen sûr, que peut-être le silence, pour exprimer nos pensées. Que de circonstances dans la vie, où les yeux, les mains, la bouche muette sont plus éloquents que toutes paroles (1) !

## IV

L'analyse de M. Albalat est donc mauvaise, n'étant pas scientifique ; cependant, il en a tiré une méthode pratique dont on peut dire que si elle ne formera aucun écrivain original, — il le sait bien lui-même — elle pourrait atténuer, non la médiocrité, mais l'incohérence des discours et des écritures auxquels l'usage nous contraint de prêter quelque attention. Cela est d'ailleurs indifférent ; ce manuel serait inutile, plus encore que je ne le crois, que tel et tel de ses chapitres garderaient leur intérêt de documentation et d'exposition. Le détail est excellent ; et voici par exemple les pages où il est démontré que l'idée est liée à la forme et que changer la forme

(1) On essaiera quelque jour, dans une étude sur le *Monde des mots*, de déterminer si les mots ont vraiment une signification, c'est-à-dire une valeur constante.

c'est modifier l'idée : « Quand on dit d'un morceau : le fond est bon, mais la forme est mauvaise, — cela ne signifie rien. » Voilà de bons principes quoique l'idée puisse exister comme résidu de sensation, indépendante des mots et surtout d'un choix de mots ; mais les idées toutes nues à l'état de larves errantes n'ont aucun intérêt. Peut-être même appartiennent-elles à tout le monde ; peut-être toutes les idées sont-elles communes à tous ? Mais comme celle-ci qui se promène, attendant un évocateur, va se révéler différente selon la parole qui l'aura sortie des ténèbres ! Que vaudraient dépouillées de leur pourpre les idées de Bossuet ? Ce sont celles du premier séminariste qui passera et, s'il les proférait, les gens reculeraient, humiliés de tant de sottise, qui s'y enivrent dans les Sermons et dans les Oraisons. Et l'impression sera pareille si, après avoir écouté avec complaisance les paradoxes lyriques de Michelet, on les retrouve dans les discours bas de quelque sénateur, dans les tristes commentaires de la presse dévouée. C'est pour cela que les poètes latins et le plus grand, Virgile, disparaissent traduits, se ressemblent tous dans l'uniformité pénible d'une pompe normalienne. Si Virgile avait écrit selon le style de M. Pessonneaux, ou de M. Benoist, il serait Benoist, il serait Pessonneaux, et les moines eussent raclé ses parchemins pour substituer à ses vers quelque bon contrat de louage d'un intérêt sûr et durable. A propos de ces évidences, M. Albalat se plaît à réfuter l'opinion de M. Zola, que « la forme est ce qui change et passe le plus vite » et que « on gagne l'immortalité en mettant debout des créatures vivantes ». Autant que cette dernière phrase se peut interpréter, elle signifierait ceci : ce qu'on appelle la vie en art est indépendant de la forme. Peut-être est-

ce encore moins clair; peut-être cela n'a-t-il aucun sens? Hippolyte aussi, aux portes de Trézène, était « sans forme et sans couleur »; seulement il était mort. Tout ce que l'on peut concéder à cette théorie, c'est qu'une œuvre originellement belle et d'une forme originale, si elle survit à son siècle et plus, à sa langue, les hommes ne l'admirent plus que par imitation, sur l'injonction traditionnelle des éducateurs. Découverte maintenant au fond des Herculanums, l'Iliade ne nous donnerait que des sensations archéologiques; elle intéresserait au même degré que la *Chanson de Roland*, mais en comparant les deux poèmes on constaterait, mieux qu'on ne l'a fait encore, qu'ils correspondent à des moments de civilisation extrêmement différents, puisque l'un est rédigé tout en images (un peu roides) et que dans l'autre il y en a si peu qu'on les a comptées. Il n'y a d'ailleurs aucune relation nécessaire entre le mérite et la durée d'une œuvre; mais quand un livre a survécu, les auteurs « d'analyses et extraits conformes au programme » savent très bien prouver sa perfection « inimitable » et ressusciter, le temps d'une conférence, la momie qui va retomber sous le joug de ses bandelettes. Il ne faut pas mêler l'idée de gloire à l'idée de beauté; la première est tout à fait dépendante des révolutions de la mode et du goût; la seconde est absolue, dans la mesure où le sont les sensations humaines; l'une dépend des mœurs, l'autre dépend de la loi.

La forme passe, c'est vrai; mais on ne voit pas vraiment comment la forme pourrait survivre à la matière qui est sa substance; si la beauté d'un style s'efface ou tombe en poussière, c'est que la langue a modifié l'agrégat de ses molécules, les mots, et les molécules elles-mêmes, et que ce travail intérieur

ne s'est pas fait sans boursouflures et sans tremblements. Si les fresques de l'Angelico ont « passé », ce n'est pas parce que le temps les a rendues moins belles, c'est parce que l'humidité a gonflé le ciment où la peinture est embue. Les langues se gonflent comme le ciment et s'écaillent; ou plutôt elles font comme les platanes qui ne vivent qu'en modifiant constamment leur écorce et qui laissent tomber dans la mousse, au premier printemps, les noms d'amour gravés à même leur chair.

Mais qu'importe l'avenir? Qu'importe l'approbation d'hommes qui n'existeront pas tels que nous les ferions, si nous étions démiurges? Qu'est-ce que cette gloire dont jouirait un homme à partir du moment où il sort de la conscience? Il est temps que nous apprenions à vivre dans la minute, à nous accommoder de l'heure qui passe, même mauvaise, à laisser aux enfants ce souci des temps futurs qui est une faiblesse intellectuelle — quoique parfois une naïveté d'homme de génie. Il est bien illogique de vouloir l'immortalité des œuvres lorsqu'on affirme et lorsqu'on désire la mortalité des âmes. Le Virgile de Dante vivait au delà de la vie sa gloire devenue éternelle : de cette conception éblouissante il ne nous reste qu'une petite illusion vaniteuse qu'il est préférable d'éteindre tout à fait.

Cela n'empêche pas qu'il faille écrire pour les hommes comme si on écrivait pour les anges et de réaliser ainsi, selon son métier et selon sa nature, le plus possible de beauté, même passagère et très périssable.

## V

Les si amusantes distinctions que les vieux manuels faisaient entre le style fleuri et le style simple,

le sublime et le tempéré, M. Albalat les supprime excellemment; il juge avec raison qu'il n'y a que deux sortes de styles : le style banal et le style original. S'il était permis de compter les degrés du médiocre au pire, comme du passable au parfait, l'échelle serait longue des couleurs et des nuances : il y a si loin de la *Légende de Saint-Julien l'Hospitalier* à une oraison parlementaire qu'en vérité on se demande s'il s'agit de la même langue, s'il n'y a pas deux langues françaises et en dessous une infinité de dialectes presque impénétrables les uns aux autres. A propos du style politique, M. Marty-Laveaux (1) pense que le peuple, demeuré fidèle en ses discours aux mots traditionnels, ne le comprend que très mal et seulement en gros, comme s'il s'agissait d'une langue étrangère que l'on entend un peu, mais qu'on ne parle pas. Il écrivait cela il y a vingt-sept ans, mais les journaux plus répandus n'ont guère modifié les habitudes populaires ; on peut toujours compter qu'en France sur trois personnes il y en a une qui ne lit que par hasard un bout de journal, et une qui ne lit jamais rien. A Paris, le peuple a de certaines notions sur le style; il goûte surtout la violence et l'esprit : cela explique la popularité bien plus littéraire que politique d'un journaliste comme M. Rochefort, en qui les Parisiens ont longtemps retrouvé leur vieil idéal : un tranche-montagne spirituel et verbeux.

M. Rochefort est d'ailleurs un écrivain original et l'un de ceux qu'on devrait citer d'abord pour démontrer que le fond n'est rien sans la forme : il suffit de lire un peu au delà son article. Cependant, nous sommes peut-être dupes; voilà bien un demi-

(1) *De l'Enseignement de notre langue.*

siècle que nous le sommes de Mérimée, dont M. Albalat cite une page à titre de spécimen du style banal ! Allant plus loin, jusqu'à son jeu favori, il corrige Mérimée et propose à notre examen les deux textes juxtaposés ; en voici un morceau.

*Bien qu'elle ne fût pas insensible* au plaisir *ou à la vanité d'inspirer un sentiment sérieux* à un homme aussi léger *que l'était Max dans son opinion,* elle n'avait jamais pensé que cette affection pût devenir *un jour* dangereuse *pour son repos* (1).

Sensible au plaisir d'attirer sérieusement (2) un homme aussi léger, elle n'avait jamais pensé que cette affection pût devenir dangereuse.

On ne peut nier tout au moins que le style du sévère professeur ne soit fort économique ; il fait gagner presque une ligne sur deux ; soumis à ce traitement, le pauvre Mérimée, déjà peu fécond, se trouverait réduit à la paternité de quelques plaquettes, alors symboliques de sa légendaire sécheresse ! Devenu le Justin de tous les Trogue-Pompées, M. Albalat étend Lamartine lui-même sur le chevalet, pour accourcir, par exemple, *la finesse de sa peau rougissante comme à quinze ans sous les regards* en : *sa fine peau de jeune fille rougissante*. Quelle boucherie ! Les mots que biffe M. Albalat sont si peu banals qu'ils corrigeraient au contraire et relèveraient ce qu'il y a de commun dans la phrase améliorée ; ce remplissage est une observation très fine faite par un homme qui a beaucoup regardé des visages de femmes, par un homme plus tendre que sensuel, touché par la pudeur plutôt que par le prestige charnel. Bon ou mauvais, le style ne se corrige pas : le style est inviolable.

(1) M. Albalat a souligné tout ce qu'il juge « banal ou inutile ».
(2) Variantes proposées par M. Albalat : *de réduire, de conquérir.*

M. Albalat donne de fort amusantes listes de clichés, mais sa critique est parfois sans mesure. Je ne puis admettre comme clichés *chaleur bienfaisante*, *perversité précoce*, *émotion contenue*, *front fuyant*, *chevelure abondante*, ni même *larmes amères*, car des larmes peuvent être amères et des larmes peuvent être douces. Il faut comprendre aussi que l'expression qui est à l'état de cliché dans un style peut se trouver dans un autre à l'état d'image renouvelée. *Emotion contenue* n'est pas plus ridicule qu'*émotion dissimulée;* quant à *front fuyant*, c'est une expression scientifique et très juste qu'il suffit d'employer à propos. Il en est de même des autres. Si on bannissait de telles locutions, la littérature deviendrait une algèbre qu'il ne serait plus possible de comprendre qu'après de longues opérations analytiques ; si on les récuse parce qu'elles ont trop souvent servi, il faudrait se priver encore de tous les mots usuels et de tous ceux qui ne contiennent pas un mystère. Mais cela serait une duperie; les mots les plus ordinaires et les locutions courantes peuvent faire figure de surprise. Enfin le cliché véritable, comme je l'ai expliqué antérieurement, se reconnaît à ceci que l'image qu'il détient en est à mi-chemin de l'abstraction, au moment où, déjà fanée, cette image n'est pas encore assez nulle pour passer inaperçue et se ranger parmi les signes qui n'ont de vie et de mouvement qu'à la volonté de l'intelligence (1). Très souvent, dans le cliché, un des mots a gardé un sens concret et ce qui nous fait sourire c'est moins la banalité de la locution que l'accolement d'un mot vivant et d'un mot évanoui. Cela est très

(1) Voir le chapitre du *Cliché*, dans l'*Esthétique de la Langue française*.

visible dans les formules telles que : *le sein de l'Académie*, *activité dévorante*, *ouvrir son cœur*, *la tristesse était peinte sur son visage*, *rompre la monotonie*, *embrasser des principes*. Cependant il y a des clichés où tous les mots semblent vivants : *une rougeur colora ses joues;* d'autres où ils semblent tous morts : *il était au comble de ses vœux*. Mais ce dernier cliché s'est formé à un moment où le mot *comble* était très vivant et tout à fait concret; c'est parce qu'il contient encore un résidu d'image sensible que son alliance avec *vœux* nous contrarie. Dans le précédent, le mot *colorer* est devenu abstrait, puisque le verbe concret de cette idée est *colorier*, et il s'allie très mal avec *rougeur* et avec *joues*. Je ne sais où mènerait un travail minutieux sur cette partie de la langue dont la fermentation est inachevée; sans doute achèverait-on de démontrer assez facilement que dans la vraie notion du cliché l'incohérence a sa place à côté de la banalité. Pour la pratique du style, il y aurait là matière à des avis motivés que M. Albalat pourrait faire fructifier.

## VI

Il est fâcheux que le chapitre des périphrases soit expédié en quelques lignes; on attendait l'analyse de cette curieuse tendance des hommes à remplacer par une description le mot qui est le signe de la chose alléguée. Cette maladie, qui est fort ancienne, puisqu'on a trouvé des énigmes sur les cylindres babyloniens (l'énigme du vent, à peu près dans les termes où nos enfants la connaissent), est peut-être l'origine même de toute la poésie. Si le secret d'ennuyer est le secret de tout dire, le secret de plaire est le secret de dire tout juste ce

qu'il faut pour être, non pas même compris, mais deviné. La périphrase, telle que maniée par les poètes didactiques, n'est peut-être ridicule que par l'impuissance poétique dont elle témoigne, car il y a bien des manières agréables de ne pas nommer ce que l'on veut évoquer. Le véritable poète, maître de son langage, n'use que de périphrases si nouvelles à la fois et si claires dans leur pénombre que toute intelligence un peu sensuelle les préfère au mot trop absolu ; il ne veut ni décrire, ni piquer la curiosité, ni faire preuve d'érudition. Mais quoi qu'il fasse il écrit par périphrase et il n'est pas sûr que toutes celles qu'il a créées demeurent longtemps fraîches ; la périphrase est une métaphore : elle dure ce que durent les métaphores. A la vérité, il y a loin de la périphrase de Verlaine, vague et toute musicale,

> Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux
> Inquiétait le col des belles sous les branches,

aux énigmes mythologiques d'un Lebrun, qui appelle le ver à soie

> L'amant des feuilles de Thisbé !

Ici M. Albalat cite fort à propos les paroles de Buffon : que rien ne dégrade plus un écrivain que la peine qu'il se donne « pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse. On le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit ». Delille s'est rendu célèbre par son goût pour la périphrase didactique ; mais je crois qu'il a été mal jugé. Ce n'est pas la peur du mot propre qui lui fait décrire ce qu'il faudrait nommer, c'est la raideur de sa poétique et la médiocrité de son talent ; il n'est imprécis que par impuissance et il

n'est très mauvais que quand il est imprécis. Méthode ou impéritie, cela nous a valu d'amusantes énigmes :

Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil.

L'animal recouvert de son épaisse croûte,
Celui dont la coquille est arrondie en voûte.

L'équivoque habitant de la terre et des ondes.

Et cet oiseau parleur que sa triste beauté
Ne dédommage pas de sa stérilité.

Et l'arbre aux pommes d'or, aux rameaux toujours verts.

Là pour l'art des Didot Annonay voit paraître
Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être.

Et ces rameaux vivants, ces plantes populeuses,
De deux règnes rivaux races miraculeuses.

Le puissant agaric, qui du sang épanché
Arrête les ruisseaux, et dont le sein fidèle
Du caillou pétillant recueille l'étincelle.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'*Homme des champs*, d'où sont tirées ces charades, soit un poème entièrement méprisable. L'abbé Delille avait son mérite. Privées des plaisirs du rythme et du nombre, nos oreilles exténuées par les versifications nouvelles finiraient par retrouver un certain charme à des vers pleins et sonores qui ne sont pas ennuyeux, à des paysages un peu sévères, mais larges et pleins d'air,

Soit qu'une fraîche aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclore,
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment les restes d'un beau jour.

## VII

Cependant M. Albalat se demande : comment être original et personnel ? Sa réponse n'est pas très claire. Il conseille le travail et conclut : l'ori-

ginalité est un effort incessant. Voilà une bien fâcheuse illusion. Des qualités secondaires seraient sans doute plus faciles à acquérir, mais la concision, par exemple, est-elle une qualité absolue? Rabelais et Victor Hugo, qui furent de grands accumulateurs de mots, doivent-ils être blâmés parce que M. de Pontmartin avait, lui aussi, l'habitude d'enfiler en chapelet tous les vocables qui lui venaient à l'esprit et d'accumuler dans la même phrase jusqu'à douze et quinze épithètes? Les exemples donnés par M. Albalat sont fort plaisants, mais si Gargantua n'avait pas joué, sous l'œil de Ponocrates, à deux cents et seize jeux différents, tous très beaux, cela serait très fâcheux, quoique « les grandes règles de l'art d'écrire soient éternelles ».

La concision est parfois le mérite des imaginations rétives; l'harmonie est une qualité plus rare et plus décisive. Il n'y a rien à relever dans ce que dit M. Albalat à ce propos, sinon qu'il croit un peu trop aux rapports nécessaires qu'il y aurait entre la légèreté, par exemple, ou la lourdeur d'un mot et l'idée qu'il détient. Illusion née de l'accoutumance, que l'analyse des sons détruit. « Ce n'est pas seulement, dit Villemain, par incitation du grec ou du latin *fremere* que nous avons fait le mot *frémir;* c'est par le rapport du son avec l'émotion exprimée. *Horreur*, *terreur*, *doux*, *suave*, *rugir*, *soupirer*, *pesant*, *léger*, ne viennent pas seulement pour nous du latin, mais du sens intime qui les a reconnus et adoptés comme analogues à l'impression de l'objet » (1). Si Villemain, dont M. Albalat adopte l'opinion, avait été plus versé dans la linguistique, il eût invoqué sans doute la

(1) *L'Art d'écrire*, p. 138.

théorie des racines, ce qui donnait à ses sottises une apparence de force scientifique; tel quel, le petit paragraphe du célèbre orateur serait très agréable à discuter. Il est bien évident que si *suave* et *suaire* évoquent des impressions généralement éloignées, cela ne tient pas à la qualité de leurs sons; en anglais, il y a *sweet* et *sweat*, mots de prononciation identique. *Doux* n'est pas plus doux que *toux*, et les autres monosyllabes du même ton ; *rugir* est-il plus violent que *rougir* ou que *vagir ? Léger* est la contraction d'un mot latin de cinq syllabes, *leviarius;* si *légère* porte sa signification, *mégère* la porte-t-il aussi? *Pesant* n'est ni plus ni moins lourd que *pensant :* les deux formes sont d'ailleurs des doublets dont l'unique original latin est *pensare.* Quant à *lourd*, c'est le mot *luridus*, qui voulut dire beaucoup de choses : jaune, fauve, sauvage, étranger, paysan, lourd, voilà sans doute sa généalogie. *Lourd* n'est pas plus lourd que *fauve* n'est cruel : songeons à *mauve* et à *velours!* Si l'anglais *thin* contient l'idée de *mince*, comment se fait-il que l'idée d'*épais* se dise par *thick?* Les mots sont des sons nuls que l'esprit charge du sens qu'il lui plaît; il y a des rencontres, il y a des accords fortuits entre tels sons et telles idées; il y a *frémir*, *frayeur*, *froid*, *frileux*, *frisson.* Sans doute, mais il y a aussi : *frein*, *frère*, *frêle*, *frêne*, *fret*, *frime* et vingt autres sonorités analogues pourvues chacune d'un sens très différent.

M. Albalat est plus heureux dans le reste des deux chapitres où il traite successivement de l'harmonie des mots et de l'harmonie des phrases; il appelle avec raison le style des Goncourt, un style *désécrit;* cela est bien plus frappant encore s'il

s'agit de M. Loti. Il n'y a plus de phrases ; les pages sont un fouillis d'incidentes. L'arbre a été jeté par terre, ses branches, taillées; il n'y a plus qu'à en faire des fagots.

A partir de la neuvième leçon, l'*Art d'écrire* devient didactique encore davantage, et voici l'Invention, la Disposition et l'Élocution. Comment M. Albalat parvient-il à superposer ces trois moments, qui n'en font qu'un, de l'œuvre littéraire, je ne saurais l'exprimer sans beaucoup de tourment. *L'art de développer un sujet* m'a été refusé par la Providence ; je m'en remets de ce soin à l'inconscient, et je ne sais pas davantage *comment on invente ;* je crois qu'on invente surtout, au rebours de Newton, en n'y pensant jamais ; et quant à l'*élocution*, je ne me fierais qu'avec malaise au procédé des refontes. On ne refond pas, on refait, et il est si triste de faire deux fois la même chose que j'approuve ceux qui lancent la pierre au premier tour de la fronde. Mais voilà bien qui prouve l'inanité des conseils littéraires : Théophile Gautier écrivit au jour le jour, sur une table d'imprimerie, parmi les paquets d'où pend la ficelle, dans l'odeur de l'huile et de l'encre, les pages compliquées du *Capitaine Fracasse*, et l'on dit que Buffon recopia dix-huit fois les *Époques de la Nature* (1)*!* Cela n'a aucune importance parce que, M. Albalat aurait dû le dire, il y a des écrivains qui se corrigent mentalement, ne mettent sur le papier que le travail lent ou vif de l'inconscient, et il y en a d'autres qui ont besoin de voir extériorisée leur œuvre, et de la revoir encore, pour la

(1) Ou plutôt fit recopier par ses secrétaires. Il remaniait ensuite la copie mise au net. Il y a un volume tout entier sur ce sujet : les *Manuscrits de Buffon*, par P. Flourens; Paris, Garnier, 1860.

corriger, c'est-à-dire pour la comprendre. Cependant, même dans le cas des corrections mentales, la revision extérieure est souvent profitable, pourvu que, selon le mot de Condillac, on sache s'arrêter, qu'on apprenne à finir (1). Trop souvent le démon du Mieux a tourmenté des intelligences et les a stérilisées ; il est vrai que c'est aussi un grand malheur que de ne pas pouvoir se juger. Qui osera choisir entre celui qui ne sait pas ce qu'il fait et celui qui se dédouble et se voit? Il y a Verlaine ; il y a Mallarmé. Il faut obéir à son génie.

M. Albalat excelle dans les définitions. « La description est la peinture animée des objets. » Il veut dire que, pour décrire, il faut se placer comme un peintre devant le paysage, soit réel, soit intérieur. D'après l'analyse qu'il fait d'une page de *Télémaque*, il semble bien que Fénelon n'ait été doué que fort médiocrement de l'imagination visuelle et plus médiocrement encore du don verbal. Dans les vingt premières lignes de la description de la grotte de Calypso, il y a trois fois le mot *doux* et quatre fois le verbe *former*. Ce style est vraiment devenu pour nous le type même du style inexpressif, mais je persiste à croire qu'il a eu sa fraîcheur et sa grâce et que le goût d'un moment fut légitimement séduit. Souriant de cette opulence de papier doré et de fleurs peintes, idéal d'un archevêque resté séminariste, nous oublions qu'on n'avait pas décrit la nature depuis l'*Astrée ;* ces oranges douces, ces sirops trempés d'eau de source furent des rafraîchissements de paradis. C'est de la méchanceté que

(1) Il y a sur ce point un joli passage de Quintilien, que cite M. Albalat, page 213.

de comparer Fénelon, non pas même à Homère, mais à l'Homère de Leconte de Lisle. Les trop bonnes traductions, celles qu'on peut appeler de littéralité littéraire, ont en effet ce résultat inévitable de transformer en images concrètes et vivantes tout ce qui de l'original était passé à l'abstraction. Λευκοβράχιων voulait-il dire qui a des bras blancs ou n'était-ce plus qu'une épithète épuisée? Λευκακανθα donnait-il une image comme blanche épine ou une idée neutre comme aubépine, qui a perdu sa valeur représentative ? Nous n'en savons rien. Mais à juger des langues passées par les langues présentes, on doit supposer que la plus grande partie des épithètes homériques étaient déjà passées à l'abstraction au temps d'Homère (1). Le plaisir que nous donne l'Iliade mise en bas-relief par Leconte de Lisle, les étrangers peuvent le trouver dans une œuvre aussi surannée pour nous que *Télémaque : mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts* n'est un cliché que lu pour la centième fois; nouvelle, l'image serait ingénieuse et picturale. Traduits par Mallarmé, les poèmes d'Edgard Poe acquièrent une vie mystérieuse à la fois et précise qu'ils n'ont pas au même degré dans l'original. Et de la *Mariana* de Tennyson, agréables vers pleins de lieux communs et de remplissages, grisaille, Mallarmé, par la substitution du concret à l'abstrait, fit une fresque aux belles couleurs d'automne. Je ne donne ces remarques que, si l'on veut, comme une préface à une théorie de la traduction ; ici, elles suffiront à indiquer qu'il ne faut comparer entre

(1) Je suppose que l'on a cessé de croire que les poèmes homériques aient été composés au petit bonheur par une multitude de rapsodes de génie et qu'il a suffi de rabouter leurs improvisations pour obtenir l'Iliade et l'Odyssée.

eux, s'il s'agit du style, que des textes d'une même langue et d'une même époque. J'ai déjà expliqué la formation historique des clichés ; Mallarmé a pu voir de son vivant — et s'il nous avait été conservé, qu'il en eût souffert ! — quelques-unes de ses images, les plus charnellement ses filles et les plus vivantes, couchées, à demi mortes, dans les vers neutres et la prose décalquée de plus d'un de ses trop fervents admirateurs.

Il est très difficile de se rendre compte, après cinquante ans, du degré d'originalité d'un style ; il faudrait avoir lu tous les livres notables selon l'ordre de leur date. On peut du moins juger du présent et aussi accorder quelque créance aux observations contemporaines d'une œuvre. Barbey d'Aurevilly a relevé dans Georges Sand une profusion *d'anges de la destinée, de lampes de la foi, de coupes de miel*, qui ne furent certainement pas inventés par elle, non plus d'ailleurs qu'aucune partie de son style relavé ; mais les eût-elle imaginés, « ces tropes décrépits », qu'ils n'en seraient pas meilleurs. Il me semble bien que la coupe aux bords frottés de miel remonte aux temps obscurs de la médecine préhippocratique : les clichés ont la vie dure! M. Albalat note avec raison « qu'il y a des images qu'on peut renouveler et rajeunir ». Il y en a beaucoup, et parmi les plus vulgaires ; mais je ne trouve pas qu'en appelant la lune une « morne lampe » Leconte de Lisle ait rafraîchi très heureusement la « lampe d'or » de Lamartine. M. Albalat, qui prouve beaucoup de lecture, devrait essayer un catalogue des images par sujets : la lune, les étoiles, la rose, l'aurore et tous les mots « poétiques » ; on obtiendrait ainsi un recueil d'une certaine utilité pour la psychologie verbale et l'étude

des sentiments élémentaires. Peut-être saurait-on enfin pourquoi la lune est si chère aux poètes? En attendant il nous annonce son prochain livre : « La formation du style par l'assimilation des auteurs », et je suppose que, la série achevée, tout le monde écrira très bien et qu'il y aura dorénavant un bon style moyen en littérature, comme il y en a un en peinture et dans les différents beaux-arts que l'Etat protège si heureusement. Pourquoi pas une Académie Albalat, comme une Académie Julian? Souhaitons que cet institut ouvre un cours de vétérans, pour les vieux adultes : nous y paierons volontiers, pour notre part, les mois de nourrice de quelque vieillard intéressant.

Voilà donc un livre auquel il ne manque presque rien que de n'avoir pas de but, que d'être de pure analyse et désintéressé. Mais s'il devait avoir une influence, s'il devait multiplier les écrivains honorables, il faudrait le maudire. La littérature et tous les arts, au lieu d'en mettre le manuel à la portée de tous, il serait plus sage d'en transporter les secrets sur quelque Himalaya. Cependant il n'y a pas de secrets. Pour être un écrivain, il suffit d'avoir le talent naturel de son métier, d'exercer ce métier avec persévérance, de s'instruire un peu plus chaque matin et de vivre toutes les sensations humaines. Quant à l'art de « créer des images », il faut croire qu'il est absolument indépendant de toute culture littéraire, puisque les plus belles images, les plus vraies et les plus hardies, sont enclo-ses dans nos mots de tous les jours, œuvre séculaire de l'instinct, floraison spontanée du jardin intellectuel.

REMY DE GOURMONT.

# LES BACCHANTES

(MORCEAUX LYRIQUES)

## I

AUTONOÉ

*Piété, vénérable Déesse,*
*Reine sublime aux ailes d'or,*
*Entends les paroles de mort*
*Et regarde notre détresse.*

INO

*Entends comme Penthée outrage*
*Le Dieu que couronnent les fleurs,*
*L'ennemi joyeux des douleurs,*
*Bakkhos qui donne le courage.*

AUTONOÉ

*Toi qui mènes les chœurs sacrés parmi les fêtes,*
*Tu aimes, ô Bakkhos, la voix claire des flûtes.*
*Viens apaiser le vent lourd de rudes tempêtes,*
*Viens, ô Dieu clément, viens nous guider dans la lutte.*

INO

*Si je pouvais aller dans Cypre, l'île blonde*
*Où folâtrent Erôs et la chère Aphrodite,*
*Ou dans Paphos qu'un fleuve aux cent bouches féconde,*
*Ou sur le Mont pieux où les Muses méditent !*

AUTONOÉ

*Ah, conduis-nous, Dionysos, Dieu des Bacchantes,*
*Vers l'île glorieuse et les champs fortunés !*

INO

*Dieu pur, Dieu pacifique aux lèvres éloquentes,*
*Conduis-nous vers le monde où le bonheur est né !*

## II

L'ÉTRANGER

*Vous dont un injuste pouvoir*
*Courbe le front, en vain rebelle,*
*Vous à qui l'on défend de voir*
*La lumière, joyeuse et belle,*
*Vous que la tempête harcèle,*
*Vous pour qui, dans la nuit sans fin,*
*Nulle étoile d'or n'étincelle,*
*Adorez la vigne et le vin.*

*Vous que vers le sol âpre et noir*
*Penché la misère cruelle,*
*Vous qui ne voyez au miroir*
*Louche où l'avenir se révèle*
*Qu'une douleur toujours nouvelle,*
*Un fruit vous calmera la faim.*
*La soif une liqueur fidèle :*
*Adorez la vigne et le vin.*

*Chante, peuple : voici l'espoir*
*Qui vient te frôler de son aile.*
*La vie était triste, le soir*
*Pleurait une plainte éternelle.*
*Bakkhos, du feu dans la prunelle,*
*Sema la plante au fruit divin*
*D'où jaillit la joie immortelle.*
*Adorez la vigne et le vin.*

*Pauvres, venez : je vous appelle !*
*Les méchants vont lutter en vain.*
*Voici que le soleil ruisselle,*
*Adorez la vigne et le vin !*

## III

LE CHŒUR DES BACCHANTES ÉTRANGÈRES

*J'ai quitté le Tmôlos et la terre d'Asie,*
*Et maintenant, je veux chanter la gloire chère*
*D'un Dieu fils d'un Dieu par qui l'on aime la vie*
*Et qui passe couronné de jeune lumière !*
*Qu'on se taise sur le chemin,*
*Qu'on se taise dans les demeures !*
*Des parfums radieux effleurent*
*Celles qui célèbrent le Dieu, le thyrse en main.*

*Heureux celui qui sait les mystères des Dieux,*
*Dont l'âme est pure, et dont la vie est sainte et belle !*
*Le thyrse en main, il va par les monts glorieux*
*Fêtant Dionysos et la grande Cybèle.*
*Allez, ô Bacchantes, allez !*
*C'est Dionysos qui vous mène,*
*Et, des montagnes phrygiennes,*
*Suivez-le dans l'Hellas qu'il vient renouveler.*

*O Thèbes, ville de lumière,*
*Toi qui nourris la blanche Sémélé,*
*Thèbes, couronne-toi de lierre*
*Et fleuris-toi du vert smilax aux belles grappes !*
*Voici déjà que pour fouler*
*Les libres sentiers des montagnes,*
*Les femmes ont quitté les tâches coutumières.*
*Cheveux au vent, elles s'échappent*
*Loin des toiles et des fuseaux :*
*Elles courent par les campagnes*
*Et bondissent parmi les prés et les ruisseaux.*

*O Thèbes, ville heureuse, chante !*
*Prends les flûtes, prends les joyeux tambours*
*Qu'inventèrent les Corybantes*

*Dans les antres sacrés et fameux de la Crète.*
*Écoutez la joie et l'amour,*
*Écoutez les hymnes sonores :*
*Les doigts ont animé les peaux retentissantes.*
*O Dionysos, c'est la fête*
*De la vendange et de l'été !*
*Le monde ravivé t'adore,*
*Dieu libre, Dieu pur, Dieu de gloire et de beauté !*

*Voici passer la théorie*
*Des Bacchantes et des Satyres :*
*Ce sont des chants, ce sont des rires...*
*Fume, encens clair de la Syrie !*
*Terre, fais ruisseler le vin,*
*Le lait et le miel des abeilles !*
*Voyez : le Dieu lui-même veille,*
*Il nous guide, la torche en main.*
*Voyez flotter sa chevelure ;*
*Il presse les chœurs vagabonds.*
*Écoutez : sa voix claire et sûre*
*Sait rythmer la course et les bonds.*
*Il parle : « Courez, ô Bacchantes,*
*Délices du Tmôlos doré,*
*Suivez les routes odorantes :*
*Courez, ô Bacchantes, courez !*
*Parmi les pierres et les mousses,*
*Courez, ô Bacchantes divines !*
*Mêlez vos cris à la voix douce*
*De la flûte, sur les collines,*
*Sur les collines !*
*Evoé, Bacchantes, évoé !*
*Chantez Dionysos, ô Bacchantes, chantez !»*

## IV

LE CHŒUR DES BACCHANTES ÉTRANGÈRES

*Cueillons des fleurs et, dans nos chevelures,*
*Tressons les guirlandes légères;*
*La brise est douce et la saison est claire :*
*Cueillons les fleurs tendres et pures.*

*Cueillons des fleurs, et que leur fraîche haleine*
*Parfume nos danses pieuses;*
*Le ciel est gai et la terre est rieuse :*
*Cueillons des fleurs parmi les plaines.*

LE CHŒUR DES BACCHANTES THÉBAINES

*L'hiver s'est enfui; la tempête*
*Ne harcèle plus le ciel bleu;*
*Et voici qu'il est né, le Dieu*
*Qui va mettre le monde en fête.*

*Il est né, dans le vaste rire*
*Et le triomphe de l'éclair :*
*Il a, l'enfant qui nous est cher,*
*Toute la terre pour empire.*

LES DEUX CHŒURS

*Iô, iô, nous danserons*
*Sous le soleil que rien ne voile;*
*Nous danserons sous les étoiles,*
*Des lueurs tranquilles au front.*

*Iô, iô, nous chanterons*
*Dans le soir que des rayons dorent,*
*Et nous chanterons dans l'aurore,*
*Des lueurs heureuses au front.*

*Comme le faon léger dans les plaines fleuries,*
*Nous bondirons, ivres de liberté;*
*Nous bondirons par les forêts et les prairies,*

*Nous bondirons, ô jeune Dieu, pour te fêter,*
*Dieu dont le monde entier est la patrie,*
*O Bakkhos, ô Bakkhos, Dieu des fruits enchantés !*

## V

L'ÉTRANGER (Dionysos)

*Je suis venu guérir la ville maternelle,*
*Dont la plainte montait vers les soleils couchants ;*
*J'ai réveillé l'espoir qui sommeillait en elle,*
*Et j'ai vaincu l'orgueil farouche des méchants.*

*Sous la pesante loi du souverain injuste*
*La ville périssait d'une triste langueur :*
*Et le rire vermeil de la plante robuste,*
*Thèbes, va raviver ton ancienne vigueur.*

*Accourez, vous, les pauvres gens, vous, les esclaves*
*Dont la nuque saignait sous un joug insolent :*
*Voici que j'ai brisé vos funestes entraves*
*Et qu'après votre nuit se lève le jour blanc.*

*Accourez, et buvez la vie aux coupes saintes*
*Pleines de la liqueur glorieuse : buvez !*
*Les immortelles lois ne seront plus enfreintes,*
*Marchez d'un pied joyeux vers les pays rêvés !*

*Marchez vers les pays où, près des routes claires,*
*Vous verrez d'innombrables fleurs s'épanouir,*
*Et tous, mortes enfin les anciennes colères,*
*Vous sentirez les fleurs et pourrez les cueillir.*

*Hommes, buvez le vin heureux et salutaire,*
*Buvez le vin pieux, le vin éblouissant ;*
*Entendez-vous la voix divine de la terre ?*
*« Je vous donne le vin, je vous donne mon sang !*

*Par mon sang, vous aurez une force indomptable*
*Et vous vivrez, de la lumière dans les yeux;*
*Vous oublierez le mal hideux qui nous accable :*
*Buvez le vin, buvez mon sang, vivez joyeux ! »*

*Écoutez le soleil dans les vignes fécondes.*
*Il parle : « Vous serez bons et vous serez forts.*
*L'or de mes rayons a mûri les grappes blondes :*
*Avec les grappes, je vous donne mes trésors ! »*

*Chantez les chants que les cruels trouvaient étranges,*
*Hommes, éveillez-vous de votre long sommeil*
*Et riez haut : voici la fête des vendanges :*
*Vendangez le raisin, vendangez le soleil !*

*Tout le ciel est rempli d'hymnes purs et de rires.*
*Chantez, peuples, enivrez-vous de liberté*
*Et dansez à la voix des flûtes et des lyres :*
*La vigne va grandir, le monde peut chanter !*

## VI

### LES CHŒURS

*Nous irons vers Bakkhos avec des violettes*
*Et toutes les fleurs du printemps,*
*Et pour le Dieu de joie et d'amour les poètes*
*Diront des hymnes éclatants.*

*Et le Dieu couronné de raisin et de lierre,*
*Le fils heureux de Sémélé*
*Écoutera gaiement la docile prière*
*De ses peuples émerveillés.*

*Salut, Dionysos, fils de la Kadméenne,*
*Salut, fils de Zeus foudroyant,*
*Porteur de thyrse, cher à la détresse humaine,*
*Salut, Dieu pur et bienveillant !*

*Salut, Bakkhos, aimé des Nymphes aux beaux rires !*
*Tu vas par les fleurs des sentiers*
*Et tu guides le chœur immortel des Satyres*
*Aux bois qu'embaument les lauriers.*

*Maître à la belle chevelure,*
*Salut, libérateur qui triples les moissons,*
*Doux ami des claires chansons,*
*Salut, ô Bromios qui venges les injures.*

*Maître qui hantes les demeures*
*Phrygiennes, et qui vas par les monts voisins,*
*Dieu fleuri, Dieu riche en raisin,*
*Donne-nous, Iakkhos, de revivre les heures.*

*Lysios, ami des aèdes,*
*Souverain des pays joyeux,*
*Daigne nous conserver ton aide !*
*Protège-nous, lumière éternelle des yeux,*
*Lénaios, le plus jeune et le plus grand des Dieux !*

A.-FERDINAND HERÖLD.

# UNE ORCHIDÉE EXTRAORDINAIRE

—

Il y a, à acheter des orchidées, le même intérêt qu'à jouer à la Bourse : c'est de la spéculation. Vous n'avez devant vous qu'un morceau de velours, tout recroquevillé, de couleur brune ; pour le reste, vous devez vous en rapporter, selon vos dispositions, au commissaire priseur, ou à votre goût, ou à votre veine. Il se peut que la plante soit mourante, ou morte. Il se peut aussi que, pour le prix qu'elle vous coûte, vous ayez fait une bonne acquisition, une belle affaire. Il se peut même, — le cas s'est présenté bien des fois, — que se développe lentement, jour à jour, sous les yeux de l'heureux acquéreur, quelque nouvelle variété, quelque trésor inconnu, un étrange enroulement du *labellum* (1), ou une nuance particulièrement délicate, ou une grimace inattendue. Sur une tendre tige verte s'épanouira un objet d'orgueil et de profit qui vous vaudra peut-être même l'immortalité : car enfin il se peut qu'il faille alors désigner un nouveau miracle de la nature par un nouveau nom, et quel nom, je vous prie, pourrait convenir aussi bien que le nom même de qui l'a découvert ?

C'était sans doute l'espoir de quelque heureuse trouvaille qui faisait de Winter-Wedderburn un client si assidu des ventes de ce genre, — sans compter qu'il n'avait rien de mieux à faire dans le

(1) Le pétale médian est partagé en trois lobes, qui forment la lèvre inférieure de la corolle des orchidées.

monde. Il était timide, isolé, tout à fait inutile, jouissant d'un revenu à peine suffisant pour lui permettre d'échapper à l'aiguillon du besoin, et trop dépourvu d'énergie pour rechercher un travail régulier. Il aurait pu collectionner des timbres ou des monnaies, traduire Horace, relier des livres, etc. Mais non, il se trouva qu'il cultivait des orchidées, et qu'il avait une prétentieuse petite serre chaude.

— J'ai idée, dit-il une fois, en prenant son café, j'ai idée qu'il m'arrivera quelque chose aujourd'hui.

Sa parole était lente, comme ses mouvements, et comme sa pensée.

— Oh ! ne dites pas cela, s'écria sa gouvernante, qui était en même temps sa cousine éloignée.

« Quelque chose sur le point d'arriver, » cela signifiait pour elle une imminente catastrophe.

— Vous me comprenez mal. Je ne prévois rien de désagréable, — quoique, en vérité, je sache à peine ce que je pressens.

» Aujourd'hui, poursuivit-il après une pause, Peters doit vendre un stock de plantes des îles Andamans et des Indes. Je vais aller voir ce qu'il a. Il se pourrait, après tout, que j'achetasse, par aventure, quelque chose de bien. »

Et il tendit sa tasse pour avoir une seconde fois du café.

— Est-ce qu'il s'agit des pièces réunies par ce pauvre garçon dont vous me parliez l'autre jour ? demanda sa cousine, tout en remplissant la tasse.

— Oui, dit-il.

Puis il regarda sa tartine d'un air de méditation.

— Rien ne m'arrive jamais, à moi, reprit-il bientôt, comme se parlant à lui-même. Je me demande pourquoi ? Assez de choses pourtant arri-

vent aux autres ! Voilà Harvey, par exemple. Et bien, rien que l'autre semaine, le lundi, il a trouvé dix sous ; le mercredi, tous ses poulets ont été malades ; le vendredi, son cousin est revenu d'Australie ; le samedi, il a pincé une entorse, quelle série d'émotions ! Tandis que moi...

— J'aimerais mieux, à votre place, ne pas en avoir tant. Ça ne vous vaudrait rien.

— Oui, je me dis bien que ça doit être ennuyeux. Et pourtant, vous le voyez, il ne m'arrive jamais rien à moi. Quand j'étais enfant, je n'ai jamais eu d'accidents. Quand je suis devenu grand, je n'ai jamais eu de folle passion. Je ne me suis jamais marié. Vraiment j'en suis à me demander l'effet que cela produit, lorsqu'il vous arrive quelque chose, quelque chose de vraiment particulier...

» Ce collectionneur d'orchidées n'avait que trente-six ans — vingt ans de moins que moi — quand il mourut. Et il s'était marié deux fois, il avait divorcé une fois, il avait eu la malaria quatre fois, il s'était cassé la cuisse une fois. Un jour, il tua un Malais ; et un autre jour, il fut blessé par une flèche empoisonnée. Enfin il fut mangé par les sangsues de la jungle. Tout ça doit avoir été bien désagréable ; mais aussi bien intéressant, n'est-ce pas ? exception faite peut-être des sangsues... »

Wedderburn rêva encore, puis tira sa montre

— Huit heures vingt-trois. Je prends le train de midi moins un quart : j'ai donc plus de temps qu'il n'en faut. J'ai envie de mettre ma jaquette d'alpaga, elle est bien assez chaude, avec mon chapeau de feutre gris et mes souliers jaunes. Je pense que...

Il lança un regard, par la fenêtre, sur le ciel serein, sur le jardin tout clair de soleil, parut incertain, et consulta le visage de sa cousine.

— Vous feriez mieux, je crois, de prendre un parapluie si vous allez à Londres, dit celle-ci d'une voix qui n'admettait pas de réplique. Le temps peut changer d'ici votre retour.

Quand il revint, il était dans un état de douce agitation. Il avait fait une acquisition. Son esprit parvenait rarement à se déterminer assez vite pour qu'il pût mettre une enchère ; mais cette fois, il l'avait fait.

— Ce sont des Vandas, dit-il, puis un Dendrobium et quelques Palæonophis.

Tout en avalant un potage, il regardait avec amour ses emplettes. Elles étaient étalées devant lui sur la nappe immaculée, et il racontait toute leur histoire à sa cousine, en flânant, en oubliant son dîner. C'était son habitude, dans la soirée, de passer en revue toutes ses courses de Londres, pour elle et aussi pour son propre amusement.

— Je savais bien qu'il m'arriverait quelque chose aujourd'hui. Voilà : j'ai acheté tout cela. Quelques-unes de ces fleurs, vous m'entendez, quelques-unes de ces fleurs, j'en suis sûr, seront remarquables. J'ignore comment cela se fait ; mais je me sens aussi assuré que si quelqu'un me l'avait dit, que quelques-unes de ces fleurs seront remarquables.

» Celle-ci — et il montrait du doigt un rhizome tout ridé — n'était pas classée. Cela peut être un Palæonophis, ou autre chose. Il est possible que ce soit une nouvelle espèce, ou même un nouveau genre (1). C'était la dernière pièce que le pauvre Batten eût recueillie. »

(1) La famille des orchidées, la plus nombreuse de l'embranchement des monocotylédones, comprend 334 genres et environ 5000 espèces.

— Je n'aime point sa mine, dit la gouvernante. Quelle forme hideuse !

— Pour moi, c'est à peine si elle a une forme.

— Voyez donc ces espèces de cordons, de pattes repliées qui sortent d'elle.

— Elle sera mise dans un pot demain.

— Elle a l'air d'une araignée qui ferait la morte.

Wedderburn sourit et, la tête penchée sur le côté, examina la racine.

— Ce n'est certainement pas un bel échantillon; mais on ne peut jamais juger ces choses-là d'après leur apparence à l'état sec. Ça peut devenir une très belle orchidée. Comme je serai occupé demain ! Je vais réfléchir cette nuit à ce qu'il faut faire de tout cela, et demain je me mettrai à l'ouvrage.

» Figurez-vous, continua-t-il, qu'on a trouvé le pauvre Batten étendu mort, ou mourant, dans un marécage de mangliers, j'ai oublié lequel, et précisément avec une de ces orchidées écrasée sous son corps. Il avait souffert pendant quelques jours d'une espèce de fièvre du pays, et je suppose qu'il s'évanouit. Ces marécages sont très malsains. Tout son sang, jusqu'à la dernière goutte, fut sucé par des sangsues. Il se peut que ce soit la recherche précisément de cette plante qui lui ait coûté la vie. Je n'en augure rien de mieux pour cela.

» Enfin les hommes doivent travailler, même quand les femmes pleurent, prononça Wedderburn avec une profonde gravité. C'est bien bizarre d'aller mourir loin de tout confort, dans un marais pestilentiel; bien bizarre d'être malade de la fièvre, avec rien à manger, si ce n'est de la chlorodyne et de la quinine — avec personne autour de soi sinon d'horribles indigènes. On dit que les naturels des îles Andamans sont des êtres tout à fait repous-

sants ; et, dans tous les cas, n'ayant pas l'éducation nécessaire, ils peuvent difficilement faire de bons garde-malades. Et tout cela, pour que des gens en Angleterre possèdent des orchidées !

» Je ne suppose pas que ce fût confortable ; mais il y a des hommes qui paraissent prendre du plaisir dans le danger. Quoi qu'il en soit, les naturels de sa troupe furent assez civilisés pour prendre soin de toutes ses collections jusqu'à ce que son collègue, un ornithologiste, revînt de l'intérieur. Toutefois ils ne purent pas dire l'espèce de l'orchidée, et ils l'avaient laissée se flétrir. Cela donne un singulier intérêt à ces plantes. »

— C'est-à-dire que cela les rend dégoûtantes. J'aurais peur, moi, qu'un peu de cette malaria n'y fût attachée. Pensez donc : il y a eu un cadavre sur cette vilaine chose ! Je n'y avais pas encore pensé. Et voilà : je déclare qu'il m'est impossible maintenant d'avaler une bouchée.

— Je vais, si vous le désirez, les enlever de dessus la table et les mettre dans l'embrasure de la fenêtre. Je les verrai là tout aussi bien.

Les jours qui suivirent, il fut extrêmement occupé dans sa petite serre pleine de buée, donnant toute son attention au charbon, à la mousse, à tous les soins mystérieux d'un éleveur d'orchidées. Il se croyait à la veille d'un jour fécond en événements merveilleux. Le lendemain, le soir même peut-être, il parlerait aux amis de ces orchidées nouvelles. Et toujours il revenait sur son attente de quelque chose d'extraordinaire.

Plusieurs des Vandas et le Dendrobium moururent malgré les soins. Mais, dans le même temps, l'étrange orchidée commença à donner signe de vie. Ce fut du ravissement, et sur-le-champ il arracha

sa gouvernante à la fabrication des confitures pour qu'elle vînt voir la plante aussitôt qu'il en eut fait la découverte.

— Ceci est un bourgeon, dit-il, et bientôt il y aura là un petit bouquet de feuilles. Ces petites choses qui poussent ici, ce sont des racines aériennes ou adventives.

— Elles me font l'effet de petits doigts blancs. Elles ne me plaisent pas.

— Et pourquoi cela ?

— Je ne sais. Elles ont l'air de doigts qui chercheraient à vous atteindre. Je ne peux rien sur mes sympathies ou mes antipathies.

— Je n'oserais point l'assurer, mais je ne crois pas qu'il existe d'autres orchidées qui aient des racines aériennes comme celle-ci. Cela peut n'être qu'une idée à moi, d'ailleurs. Vous voyez, elles sont un peu aplaties à l'extrémité.

— Je ne les aime point, répéta la gouvernante, frissonnant tout à coup et se détournant. C'est bête de ma part, si vous voulez ; mais vraiment je suis contrariée de vous voir entiché de cette vilaine chose. Je ne peux m'empêcher de penser à ce cadavre...

— Mais il est possible que ce ne soit pas précisément ce pied-là qui ait été sous le corps. C'était simplement une conjecture.

La gouvernante haussa les épaules.

— En tout cas, conclut-elle, je ne l'aime pas.

Wedderburn fut un peu blessé de cette répugnance. Mais il ne se priva pas pour cela de lui parler des orchidées en général, ou de celle-là en particulier, chaque fois qu'il en eut l'envie.

— Il y a, sur les orchidées, des choses bien singulières, dit-il un jour; toutes les surprises sont possi-

bles. Vous savez, Darwin a étudié leur mode de reproduction et démontré que toute la structure de la fleur ordinaire avait pour fin de permettre aux papillons de transporter le pollen d'une plante à une autre. Eh bien, je crois qu'il y a des espèces connues dont la fleur ne peut pas se prêter à ce mode de fécondation. Quelques-uns des Cypripediums, par exemple : on ne connaît pas d'insecte qui puisse les féconder; et certains même n'ont jamais été trouvés avec des graines.

— Mais alors, d'où proviennent les jeunes plants?

— Des pousses et des tubercules, et de cette espèce de rejetons. Cela s'explique facilement. L'énigme, c'est de savoir à quoi servent les fleurs.

» Or, très vraisemblablement, ajouta-t-il, *mon* orchidée est à cet égard d'un intérêt extraordinaire. J'ai souvent pensé à renouveler les recherches de Darwin : jusqu'à présent, je n'en avais pas trouvé le loisir ; toujours quelque circonstance est venue m'en empêcher... Les feuilles commencent à se développer maintenant. Je vous en supplie, venez les voir. »

Mais elle déclara que la serre était si chaude qu'elle y prenait des douleurs de tête. D'ailleurs, elle avait encore vu la plante récemment, et les racines adventives, dont quelques-unes avaient maintenant plus d'un pied de long, lui avaient malheureusement rappelé des tentacules cherchant à attraper le monde; elles lui donnaient des rêves; elle les voyait pousser dans sa direction avec une rapidité prodigieuse. Aussi s'était-elle résolue à ne jamais revoir cette vilaine plante. Que Wedderburn allât tout seul en admirer les feuilles.

Elles étaient, comme forme, de la largeur ordinaire, mais d'un gros vert brillant, avec de petits

points rouge foncé du côté de la base. Il n'avait jamais entendu parler de feuilles semblables. La plante était placée sur un banc peu élevé, auprès du thermomètre, et, tout à côté, se trouvait un appareil dont le robinet laissait tomber goutte à goutte, pour charger l'air de vapeur, l'eau chaude des réservoirs. Et Wedderburn en était arrivé à passer presque régulièrement ses journées à méditer sur la floraison imminente de cette plante étrange.

Enfin, le grand événement survint. A peine entré dans la petite maison de verre, il reconnut que la pointe avait percé, quoique le grand Palæonophis Lowii cachât le coin où se trouvait son nouveau favori. Car il y avait dans l'air une odeur nouvelle, un parfum suave, délicieux, pénétrant, qui dominait tous les autres dans cette petite serre encombrée. Il ne l'avait pas plus tôt remarqué qu'il se pencha précipitamment sur l'extraordinaire orchidée : les pointes vertes traînant à terre portaient maintenant trois grandes fleurs d'où provenait ce parfum si fort. Il resta immobile, en admiration, en extase.

Les fleurs étaient blanches, avec des stries orange doré sur les pétales; le lourd labellum était enroulé d'une manière compliquée, et des tons étonnants de bleu et de pourpre se mélangeaient à l'or. Wedderburn vit tout de suite que le genre était absolument nouveau. Et ce parfum, ce parfum insupportable! Comme l'endroit était chaud! Les fleurs se développaient sous ses yeux.

Il voulut voir si la température était bonne. Il fit un pas vers le thermomètre. Subitement, il vit toutes choses vaciller. Les briques du carrelage dansaient dans tous les sens. Les fleurs blanches,

les feuilles vertes, la serre elle-même semblaient fuir sur le côté et suivre une ligne courbe vers le ciel.

. . . . . .

A quatre heures et demie, la cousine prépara le thé, selon l'habitude invariable. Mais Wedderburn ne rentra pas pour prendre le sien.

— Il est encore en adoration devant son affreuse plante, se dit-elle, et elle attendit quelques minutes. Sa montre a dû s'arrêter, je vais aller le chercher.

Elle alla tout droit à la serre, et ouvrant la porte, l'appela. Pas de réponse. Elle remarqua que l'atmosphère était lourde, et chargée d'une odeur très forte. Puis elle aperçut quelque chose étendu sur le sol, entre les conduits d'eau chaude.

Pendant une minute environ, elle demeura immobile. C'était bien lui, il était couché sur le dos, au pied de l'étrange orchidée. Les racines adventives ne se balançaient plus librement dans l'air, semblables à des tentacules; elles étaient entrelacées toutes ensemble, comme un enchevêtrement de cordes grises; elles déployaient leurs extrémités étroitement appliquées à son menton, à son cou, à ses mains.

D'abord elle ne comprit pas. Puis elle s'aperçut que, de dessous l'une de ces tentacules triomphantes appuyée sur sa joue, il coulait un petit filet de sang.

En poussant un cri inarticulé, elle se précipita vers lui, elle essaya de le délivrer de ces suçoirs, véritables sangsues. Elle brisa deux des tentacules : leur sève s'écoula en gouttelettes rouges.

L'odeur accablante de la fleur commençait à lui faire tourner la tête. Elle arracha ces liens résistants ! Comme ils se cramponnaient à la chair hu-

maine! Mais il lui sembla que le corps et la blanche inflorescence glissaient vers elle. Elle sentit qu'elle allait s'évanouir et comprit qu'il ne le fallait pas. Elle lâcha tout et ouvrit en hâte la porte la plus voisine. Quand elle eut, pendant un moment, repris haleine à l'air frais, une inspiration intelligente lui vint : elle ramassa vivement un pot à fleur et le lança dans les vitres, à l'extrémité de la serre, pour établir un courant. Puis elle rentra; avec de nouvelles forces, elle dégagea le corps inanimé de Wedderburn des étreintes de ces bras qui s'attachaient encore avec une effrayante ténacité à leur victime. D'un dernier effort frénétique, elle traîna le corps et la plante à l'air libre. Puis elle songea à enlever l'une après l'autre les racines à suçoir. En une minute, elle avait débarrassé Wedderburn et écarté de lui l'horrible plante.

Il était blême et portait une douzaine de plaies circulaires, saignantes.

A ce moment un domestique remontait le jardin, surpris par le bruit des glaces brisées : il vit tout à coup la gouvernante surgir devant lui, traînant de ses mains tachées de rouge un corps inanimé: Au premier moment, il pensa des choses impossibles.

— Apportez de l'eau, cria-t-elle, et cette voix dissipa ses imaginations.

Quand il revint, apportant de l'eau en toute hâte, il la trouva en larmes, très émue, la tête de Wedderburn sur ses genoux, essuyant la figure ensanglantée.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Wedderburn en ouvrant faiblement les yeux pour les refermer aussitôt.

— Allez dire à Annie de venir ici; puis allez demander d'urgence le docteur Haddon, dit la gou-

vernante au domestique dès qu'il eut apporté de l'eau. Elle ajouta, le voyant hésiter : je vous raconterai tout ce qui s'est passé, quand vous reviendrez.

Bientôt Wedderburn ouvrit de nouveau les yeux. Comme il était visiblement troublé de ce que sa position avait de bizarre, elle lui expliqua :

— Vous vous êtes trouvé mal dans la serre.

— Et l'orchidée?

— Je m'en occuperai, dit-elle.

Wedderburn avait perdu une grande quantité de sang; mais, à part cela, il n'avait pas eu beaucoup de mal. On lui fit prendre du brandy mélangé avec un peu d'extrait de viande, et on le porta dans son lit. La gouvernante raconta en gros l'incroyable histoire au docteur Haddon.

— Venez voir la serre, ajouta-t-elle.

L'air frais du dehors avait pénétré par la porte ouverte et l'odeur malsaine était presque dissipée. La plupart des petites racines aériennes gisaient déjà flétries sur les briques, au milieu de nombreuses taches sombres. La tige de la plante s'était brisée dans sa chute; les fleurs devenaient ternes et molles à la bordure des pétales. Le médecin se baissa : il vit que l'une des racines s'agitait faiblement, et il hésita.

Le lendemain, l'étrange orchidée était toujours là, mais noire maintenant et en décomposition. Par intervalles la porte battait bruyamment sous le vent du matin, et toute la collection des orchidées de Wedderburn était ratatinée, gelée, effondrée. Mais Wedderburn lui-même était debout, radieux, loquace, et empressé à conter son étrange aventure.

H.-G. WELLS.

*Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par* Achille Laupent.

# DE KANT A NIETZSCHE

Reconnaître le non-vrai
comme condition de vie.
(Nietzsche, *Par delà le Bien et le Mal.*)

## INTRODUCTION

—

Sous ce titre *De Kant à Nietzsche* quel sera l'objet de ces pages? Une histoire complète et érudite des systèmes métaphysiques apparus depuis l'un jusqu'à l'autre de ces philosophes, un précis ou une encyclopédie de la pensée humaine durant un siècle ? Nullement. Non pas qu'il soit sans intérêt de traiter la philosophie comme une science historique, d'en assembler indifféremment toutes les manifestations et de les présenter comme des documents sur les formes diverses de la mentalité. Mais en dehors de cette valeur de faits physiologiques, de pétitions d'un tempérament donné, à laquelle se réduisent la plupart des systèmes philosophiques et par où ils ne nous renseignent que sur les particularités ethniques ou les catégories cérébrales de leurs auteurs, on reconnaîtra ici, avec Kant, à la philosophie, définie et restreinte en des limites précises, la valeur d'une science exacte, susceptible d'une construction complète. Avec Kant la philosophie sera considérée comme critique de la Connaissance, comme description des modalités et des limites de la faculté de connaître.

Ainsi circonscrite, elle bénéficiera du caractère de certitude dévolu à toutes les sciences qui, comme les mathématiques, la géométrie et la logique, traitent de la forme seulement de l'esprit et ne s'aventurent pas, à la suite des sciences naturelles et historiques, à explorer son contenu. Tandis que celles-ci sont réduites à n'assembler qu'un système de causes et d'effets plus ou moins étendu, sans pouvoir atteindre jamais une cause première qui nécessite toutes les autres et les résorbe finalement en elle-même, tandis qu'elles sont ainsi condamnées à demeurer toujours inachevées, les sciences qui n'ont trait qu'à la forme de la Connaissance comportent une construction immédiate et définitive : chacune de leurs propositions entraîne avec elle un caractère de nécessité.

C'est cette science de la forme et des limites de notre faculté de connaître dont on se propose de faire ici l'historique et de préciser les conclusions. *La critique de la raison pure*, simplifiée et fortifiée par les commentaires analytiques de Schopenhauer, nous fournira les axiomes et les théorèmes qui composent cette législation de la mentalité. Or, il y a lieu de s'étonner de ce qu'une science aussi élémentaire et qui décide de la légitimité de toutes les autres ait été formulée pour la première fois à une époque aussi récente et après tant de siècles de spéculations métaphysiques. Il y a lieu de s'étonner davantage si l'on considère qu'à peine constituée cette science a été reniée par celui-là même qui l'avait déduite.

La période qui s'étend depuis Kant jusqu'à Nietzsche offre, au point de vue de cet étonnement et du problème qu'il suscite, un spectacle d'un intérêt prodigieux : car tandis qu'au cours des âges

précédents les lois de l'Intellect sont cachées, elles sont alors exposées en plein jour. Or, si l'on met à part Schopenhauer — et quelques esprits philosophiques qui surent dès lors se confiner dans la science — on constate que jamais aucune époque ne vit éclore floraison plus abondante de systèmes métaphysiques conçus en mépris de toutes les lois de l'Intellect. Sous des apparences rationnelles, tous les concepts de l'ancienne théologie, malgré la condamnation qui les a bannis, sont accueillis et remis en honneur. Jamais l'esprit des philosophes ne déploya tant d'artifices, de ruse subtile, d'obstination et d'ardeur qu'il n'en fit voir alors pour assurer la restauration de ces principes détrônés. Jamais on n'enfla de telle sentimentalité pathétique d'aussi creuses idées. Mais cet effort est symptomatique : il nous signifie qu'un grand combat se livre ici entre les forces cachées qui mènent la Vie — et nous invite à pénétrer le mystère de ces combattants masqués. On recherchera donc dès le début de cette étude une explication de nature à prévenir l'étonnement, à faire connaître quelles sont les conditions de la lutte engagée, quel enjeu s'y trouve disputé. On comprendra alors, sous le jour de cette initiation, que si la partie est inégale entre l'évidence scientifique et les illusions anciennes, ce n'est pas de la façon qu'on eût pu croire.

On sera de la sorte averti qu'aucun appoint ne doit être négligé, si l'on veut dégager la science de la Connaissance des embûches dressées contre elle et la faire apparaître en sa réalité devant quelques esprits plus soucieux de connaître que de croire — c'est là une catégorie que l'on institue et rien de plus. Aussi mettra-t-on à profit la clairvoyance de Schopenhauer et, du haut Hymalaïa retrouvé où il

a conduit l'esprit spéculatif, montrera-t-on la brèche déloyale que pratiqua Kant lui-même pour s'évader, sur l'aïle des vieux dogmes, du royaume de l'Intellect qu'il avait circonscrit. On considérera avec curiosité le même exode accompli par nombre de philosophes vers les terres anciennes de la théologie érigées en provinces rationalistes, puis on clora d'une palissade cette brèche par où la philosophie d'état, outrepassant les bornes scientifiques de la connaissance, continue d'enseigner, non sans piété, la mythologie bourgeoise de la *raison pratique*.

Cette entreprise aura pour effet de réunir en un faisceau lumineux les lois strictes de la mentalité. La projection de cette lumière assemblée, dissipant les fantômes de la théodicée, créera au point de vue de l'ancienne métaphysique un état de nihilisme absolu. Or ce nihilisme qui ne laisse place à aucune des idées de *chose en soi*, de *cause première*, de *finalité dernière*, de *substance*, d'*unité*, de *bien en soi*, de *liberté*, ce nihilisme métaphysique a été accepté dans son intégrité et sans arrière-pensée par Nietzsche, premier des philosophes idéalistes. Montrer le progrès de la Critique idéaliste depuis Kant jusqu'à Nietzsche, telle sera donc la première étape de cette marche à travers les idées. La course du lendemain se poursuivra à travers des espaces où croissent obstinément les interrogations et les inquiétudes de la conscience humaine au sujet de sa destinée. Car il faut se garder d'oublier que cette angoisse est seule mère de la pensée, a seule engendré tous les moyens de la recherche philosophique. Un pourquoi enfantin, devenu urgent et douloureux chez ceux qui atteignent la puberté de l'esprit, telle est la source et la justification des méditations les plus abstraites. Kant l'entendait bien ainsi. A

sa définition de la philosophie critique prise comme science des limites de la faculté de connaître, il en oppose une autre fondée sur la considération concrète du besoin moral. Mais, préjugeant les conclusions de sa première enquête, il les formule ainsi : « Les problèmes inévitables de la raison pure sont *Dieu*, la *liberté* et l'*immortalité ;* on appelle *métaphysique* la science dont le but dernier est la solution de ces problèmes et dont toutes les dispositions sont uniquement dirigées vers cette fin. »

Avec le même souci de maintenir cette recherche dans les limites de son objet immédiat et humain, on se montrera toutefois strictement respectueux des conclusions négatives de la Critique. On se demandera si ces conclusions, demeurées avec Kant lettre morte, formules algébriques, accessibles à un petit nombre d'esprits spéculatifs, reniées d'ailleurs par le parti pris de moralité ancienne de leur auteur, ne sont pas destinées avec Nietzsche à accomplir une révolution dans les consciences. Kant ne fut qu'un cerveau scientifique, ordonné avec perfection, évoluant dans l'abstrait, loin du réel, dépourvu de toute chaleur, de tout rayonnement. Il ne possédait aucune des qualités requises pour propager, l'eût-il voulu, ses idées dans la vie. Nietzsche, par contre, est une sensibilité d'une violence extraordinaire : l'idée abstraite, conçue par lui avec une merveilleuse clarté, a d'immédiats retentissements dans l'homme tout entier, déchaîne le drame intérieur, se transmue en sentiments, en passions, en colères, en dédains, en toutes choses vivantes et qui s'épandent. Nietzsche est un apôtre, un briseur d'images ; la virtualité d'un martyr est en lui. Toute l'épopée

des luttes de la conscience a déployé dans son âme ses bannières, ses palmes et ses cantiques sur des extases et sur du sang. La moindre de ses négations est plus riche d'enthousiasme que n'en prodigue une foi qui se fonde. Son scepticisme d'esprit est dogmatisme de volonté. Son indifférence est fanatisme. Nietzsche est poète et la violence de son âme passe tout entière dans le rythme de son verbe. A travers les mots des langues étrangères, comme à travers ceux de sa langue natale, la trépidation de sa pensée communique sa secousse à l'esprit des lecteurs. Il agit sur les tempéraments mêmes ; il est une suggestion et une hypnose; il soulève les volontés et les déplace, seule manière qui soit efficace pour changer les convictions. Il est donc permis de supposer qu'une telle force de persuasion mise au service de déductions logiques, de concepts évidents et comme mathématiques, est appelée à faire irruption hors des limites de la curiosité purement philosophique, à atteindre et à modifier le sentiment moral en manifestant l'évidence jusqu'ici méconnue de la Critique négative de Kant.

Dans l'hypothèse de cette prévision réalisée, le problème philosophique sera posé en ces termes auxquels Nietzsche a souscrit : étant donné que la chose en soi, qu'une substance simple et libre ne sont point objets de connaissance, quel est d'une part le sens de la Vie? Une explication de l'Univers est-elle possible ? L'inquiétude métaphysique peut-elle être assouvie et calmée ? D'autre part, comment vivre? Une morale peut-elle être constituée? Si elle peut l'être, quelles seront les données de cette morale ?

# L'INSTINCT VITAL
## PLATON, LE JUDAISME

Le non-vrai étant posé comme condition de vie, comment une science de la connaissance est-elle possible ? — Loi générale selon laquelle se forme dans un groupe humain la fiction nécessaire à la Vie. — Le monothéisme, fiction vitale des races d'Occident depuis dix-huit cents ans. Sa double source : la Grèce et la Judée. — Platon, transformant une théorie de la Connaissance en une ontologie, fonde le théisme rationaliste. — Formation dans la Bible du monothéisme dogmatique ; le Dieu hors du monde devient logiquement un Dieu hors de la raison. — Supériorité au point de vue vital des races monothéistes sur les races de Connaissance. — Comment, sous la protection du dogme, le rationalisme théiste se fortifie ; sa bassesse intellectuelle et son utilité vitale. — Comment dans le sanctuaire le plus pur du dogme, la raison pure est respectée. — Attitude de Kant en présence de la fiction platonicienne.

### I

Nietzsche a hasardé d'abord, pour la mettre en lumière ensuite avec une force singulière, cette hypothèse : se pourrait-il que la vérité ne fût pas une condition de vie ? Il a posé le problème de la valeur du vrai, et a conclu à la nécessité d'une enquête. « Quelle que soit, a-t-il dit, la valeur qui pourrait échoir à ce qui est vrai, véridique et désintéressé, peut-être faudrait-il reconnaître à l'apparence, à la volonté d'illusion, à l'égoïsme, au désir, une valeur plus haute et plus fondamentale pour tout ce qui concerne la vie (1). » « La fausseté d'un jugement, exprime-t-il encore, n'est pas pour nous une objection contre un jugement... La question est celle-ci : dans quelle mesure entretient-il la vie (2) ? » et il incline à penser que les jugements les plus faux sont les plus indispensables à l'existence.

(1) *Par delà le Bien et le Mal.* Ed. du *Mercure de France*, p. 5.
(2) *Ibid.*, p. 6.

On sait que Nietzsche, en réaction contre le pessimisme de Schopenhauer, en raison d'un ascétisme qui fut le principe déterminant de ses actes et de ses préférences, s'est constitué le champion de la Vie. Qu'elle soit bonne ou mauvaise, elle est donnée, elle est ce qui existe ; il veut être avec elle. Il a résolu de se réjouir de son exubérance, d'aimer ce qui la favorise et la rend plus intense, de haïr et de combattre ce qui la déprime et l'avilit. C'est cette attitude qui l'a mené à faire ce manifeste d'où sa philosophie de combat, sa philosophie au marteau découlera logiquement : « S'il m'est démontré, a-t-il dit, que l'erreur et l'illusion peuvent servir au développement de la vie, je dirai « oui » à l'erreur et à l'illusion ; s'il m'est démontré que les instincts qualifiés de *mauvais* par la morale actuelle, — par exemple, la dureté, la cruauté, la ruse, l'audace téméraire, l'humeur batailleuse — sont de nature à augmenter la vitalité de l'homme, je dirai « oui » au mal et au péché (1). » Il n'est pas besoin, pour l'intérêt de ce qui va suivre, de se prononcer avec Nietzsche en faveur de la Vie ou de la condamner avec Schopenhauer. L'une et l'autre de ces sentences sont également légitimes ; elles ne font qu'exprimer le rapport avec l'existence de celui qui les porte. La vie est glorifiée ou répudiée, affirmée ou niée selon qu'elle est perçue en joie ou en douleur, cela revient à dire, selon qu'elle apparaît avec intensité en celui-ci et y fait éclater la joie orgueilleuse de sa force, ou selon qu'elle se retire de celui-là et y défaille. — *Mais qu'il y ait antinomie entre existence et connaissance, que l'exubérance de la vie*

(1) Apud Lichtenberger : *La Philosophie de Nietzsche*, p. 104.

*soit en raison directe de la solidité du mensonge qui soutient la vie*, tels sont les postulats en faveur desquels on emprunte créance jusqu'à ce qu'ils apparaissent, à la suite de l'analyse des lois de la Connaissance, comme la conséquence nécessaire ou le substratum de ces lois mêmes.

A l'hypothèse hasardée, puis acceptée par Nietzsche, selon laquelle la vie a pour support une illusion, un mensonge, on ajoutera ce corollaire : l'état de connaissance va à détruire la Vie. Parmi tous les instincts qui, selon la juste remarque de Nietzsche, tendent tour à tour à philosopher, à s'ériger en cause première, en premier mouvement, l'Instinct de Connaissance occupe un rang à part. Il ne vient pas en concours avec les autres, mais d'un côté sont tous ces autres instincts qui favorisent la Vie, — dans un camp opposé se tient seul l'Instinct de Connaissance qui menace toujours de l'anéantir.

Cette constatation explique la lenteur de la métaphysique à se constituer comme science de la Connaissance. Tandis qu'elle n'est d'aucune utilité pour entretenir et développer la Vie, tandis qu'elle est même pour la Vie un danger, il est des illusions fécondes : ce sont elles qui de tout temps ont été enseignées sous le nom de théologie ou de philosophie, et c'est à juste titre que les sociétés, les états, les gouvernements favorisent cet enseignement : on ne saurait, en effet, s'étonner de ce que, représentants de la Vie dans l'humanité, ils s'efforcent de propager ce qui fortifie la Vie. Une illusion ancienne n'est jamais détruite et ne peut l'être que par une illusion nouvelle venant commander à son tour. Lorsqu'une morale s'élève à l'encontre d'une précédente, ses chances de

triomphe sont liées à l'erreur qu'elle dissimule, au principe d'illusion plus ou moins fécond dont elle dotera l'humanité. Les grands hommes d'action ne se placent jamais à un autre point de vue. Ils se préoccupent de l'efficacité d'une idée, de son aptitude à produire des actes. On conçoit, d'autre part, que des artistes se préoccupent de sa beauté représentative; mais qui la vérité d'une idée saurait-elle intéresser? Pourtant ce souci existe chez quelques-uns : c'est là ce dont il convient maintenant de s'étonner et de rechercher la raison d'être. *Comment la Vie laisse-t-elle place à la manifestation de son contraire, l'état de Connaissance, qui, dissipant l'illusion nécessaire à la Vie, met la Vie en péril ?*

Cette singulière complaisance ne peut s'expliquer que par une arrière-pensée, par un dessein prémédité, par un calcul, en quelque sorte, politique. Etant donné que la Vérité, prise comme fin de la Connaissance, favorise un état contraire à la Vie, on conçoit que l'appétit de connaître va se manifester chez ceux-là en qui la Vie décline. Or, que cet état de déclin parvienne à se formuler, qu'il soit toléré avec les divulgations qu'il comporte, avec la trahison qu'il implique des intérêts mêmes de la Vie, cela ne peut avoir qu'un sens, cela nous avertit qu'un semblable état peut être encore utilisé — pour la Vie. Et, de fait, si la vérité ne parvient jamais à s'instaurer elle-même, on la voit parfois merveilleusement efficace à briser le ressort des illusions anciennes. Ainsi, elle prépare et facilite l'avènement d'un nouveau mensonge : « Donne-moi donc, je te prie..., un masque de plus, un second masque (1) », demande le passant énigmatique de

(1) *Par delà le Bien et le Mal.* Ed. du *Mercure de France*, p. 241.

l'œuvre de Nietzsche, au curieux compatissant qui le veut secourir. La Vie est possédée d'un besoin de dissimulation plus profond que ce passant qui, par pudeur, cache sa plaie. Qu'elle cache son néant ou son mystère, elle se montre pourvue d'un assortiment inépuisable de masques de toute espèce. Aussi dès que l'un de ceux-ci commence à se détacher de sa surface vaut-il mieux sans doute qu'il soit arraché. L'instinct de Connaissance remplit ici son office destructeur, il le remplit tout entier. « Je suis l'esprit qui toujours nie et certes avec raison », prononce le Méphistophélès de Gœthe; « car tout ce qui existe n'est bon qu'à s'en aller en ruines et ce serait mieux s'il n'existait rien. » L'Instinct de Connaissance pourrait tenir le même discours. Il en assume sans effroi la responsabilité. Son essence est nihiliste : il n'apparaît point qu'il ne ruine. Mais en accomplissant cette tâche où il se satisfait, il n'est, à vrai dire, qu'un moyen utilisé par un instinct plus fort. Car si les vieilles idoles sont par lui renversées, la Vie, toute-puissante et multiforme, en élève aussitôt de nouvelles. L'intervention de la Connaissance a donc en définitive pour effet de faciliter l'avènement d'un culte nouveau mieux en rapport avec les conditions modifiées du spectacle, avec l'obscurité variable en degré, mais toujours nécessaire à la Vie tant qu'elle assiste aux projections magiques sur la toile phénoménale des ombres où elle se représente et tâche de se saisir.

Un moyen et une menace pour la Vie, telle apparaît donc la science de la Connaissance pure : ce double aspect explique en même temps comment la Critique de la Raison pure fut possible, pourquoi elle fut conçue à une époque aussi tardive, comment, à peine constituée, elle fut reniée puis com-

battue avec outrance. Qu'elle puisse être un moyen, cela nous engagera à rechercher si à ce titre elle a déjà accompli toute sa tâche. Y a-t-il donc quelque chose de modifié à la suite de sa courte intervention, se demandera-t-on, et n'est-ce point toujours l'heure d'un nouveau décor? La venue d'un philosophe à la manière de Nietzsche semble une réponse à cette interrogation et nous induira à rechercher, derrière l'illusion actuelle, à supposer qu'elle soit réellement compromise et moribonde, les modes possibles d'une illusion nouvelle, plus solide, protégeant mieux la Vie, entretenant plus sûrement l'ombre où elle prospère.

Ainsi, sous les idées abstraites qui semblent occuper à travers les âges la scène philosophique, se tiennent cachées les réalités les plus concrètes. Comme des dieux mythologiques masqués derrière les apparences naturelles, l'Instinct de Connaissance et l'Instinct vital, dissimulés sous les apparences métaphysiques, sont aux prises. Les pages qui vont suivre seront une sorte de récit légendaire, dont il a fallu, ainsi que dans les vieux mystères, présenter les personnages et faire pressentir les péripéties. Si l'action comporte entre les deux antagonistes des épisodes tragiques, un comique transcendant n'y fait point défaut. D'autre part le spectacle de la Vie continuant son cours nous renseigne d'avance sur l'issue du duel engagé. Nous savons que l'Instinct vital est le triomphateur toujours élu par le sort. Cela n'empêchera pas sans doute que, parmi les spectateurs de ce combat, il n'en soit quelques-uns que d'intimes analogies inclineront à prendre parti pour le vaincu et à sourire de la grossièreté du vainqueur. Ils trouveront au cours de ce récit pâture pour leur sympathie secrète: car

jamais l'Instinct vital ne fut plus dangereusement menacé et n'apparut en posture moins noble que durant cette période où, terrassé par la Critique de la Raison pure, il emploie pour se défendre les procédés de la lutte la plus discourtoise, les attitudes les plus burlesques, les arguments hypocrites et sournois de la dialectique la plus creuse.

## II

A vrai dire, lorsque l'Instinct vital se formule dans une race, il n'est question, à l'origine, ni du vrai, ni du non-vrai, mais seulement de ce qui est utile à cette race.

Un groupe humain est d'abord semblable à un corps de la nature, doué de vertus chimiques auxquelles il obéit aveuglément, à une plante qui réclame des conditions spéciales d'atmosphère et de lumière, que des circonstances favorables développent et multiplient, que l'hostilité du milieu atrophie. C'est la véritable réalité de ce groupe, d'être un élément *distinct* d'autres éléments, pourvu de propriétés *particulières*, d'actions et de réactions précises et *spéciales*. C'est par là qu'il est cette chose mystérieuse, rebelle à tout pourquoi, la vie. Mais le groupe humain prend lui-même conscience de lui-même, de ce qui lui est nuisible, de ce qui lui est utile. Il va faire pour lui-même ce que tout savant fait pour les corps chimiques qu'il veut conserver, ce que tout horticulteur fait pour la plante qu'il cultive. Le savant place ses cristaux dans les conditions de sécheresse qui leur conviennent, il les protège par des enveloppes de verre hermétiquement closes contre l'humidité possible de l'air. Il entretient autour de ses mélanges la température stricte qui leur convient. L'horticulteur té-

moigne pour ses plantes du même souci. Si le sol est trop pauvre ou trop riche autour d'elles, il le modifie. Il les défend aussi contre elles-mêmes, modère l'exubérance de leur sève, émonde leurs feuilles et leurs branches. Le groupe humain prend contre le milieu ambiant et contre sa propre tendance intérieure les mêmes mesures de défense. Tout ce qui lui est utile, il se le prescrit, tout ce qui lui est nuisible, il se l'interdit.

Quelque grand homme apparaît à l'origine de tout peuple qui se fonde ; il est celui en qui l'instinct de la race prend la meilleure conscience de lui-même, de ses besoins, de ses nécessités vitales. Il est le législateur et le sacerdote : au nom de l'Instinct vital, de l'Instinct de bonheur du groupe, il formule une hygiène physique et morale, il codifie toutes les mesures propres à régler les attitudes, à déterminer les actes en vue d'assurer la force, la durée, le bonheur, la puissance du groupe. Mais déjà il prévoit que la force et la santé originelle de son peuple vont décroître, que ses instincts dégénérés et pervertis ne sauront plus interpréter comme des mesures d'utilité les prescriptions formulées et acceptées comme telles au temps de la force. Pour garantir leur observance, il leur donne donc le caractère de lois extérieures, il édicte un système de peines et de récompenses immédiates, puis institue des fictions riches de promesses et de menaces afin d'agir, par des images, au delà des contraintes exécutoires, sur l'esprit des hommes. C'est ainsi que l'instinct vital, dans la plénitude de sa force, mais prévoyant son déclin, investit le mensonge conservateur d'une autorité souveraine. Il n'a en vue que vivre et prolonger sa durée. Aussi confère-t-il l'existence réelle à tout ce qui peut le servir. Il

ordonne avec les morales l'ensemble des manières d'être qui lui sont favorables ; pour fortifier l'empire des morales, il invente les paradis, fonde des théogonies, des religions, une philosophie élémentaire renfermant une conception plus ou moins nette de la personne humaine, de ses destinées, du monde et de son principe. Cet ensemble de notions est formulé en dehors de tout contrôle intellectuel, de toute donnée expérimentale : mais par ce fait, et c'est là ce qu'il faut fortement concevoir, même lorsqu'il comporte des assujettissements cruels, des pratiques douloureuses, des menaces terribles et précises en regard de promesses vagues et conditionnelles, cet ensemble de notions émane du meilleur instinct du groupe social, de son instinct le plus conservateur de soi-même. Il représente, à l'époque où il s'est formé, et pour un long avenir, le maximum de bonheur ou de vitalité réalisable par ce groupe. Tout ce qui sera entrepris contre cette somme sera combattu par le meilleur instinct du groupe, par l'élément demeuré en lui le plus vital.

Les fictions qui seront utiles plus tard au groupe social se donnent donc tout d'abord pour des lois sans souci de justifier leur réalité. Elles se présentent sous forme de dogmes. Tant que le groupe demeure animé de toute sa force, il ne songe point à les discuter et à leur demander leurs titres. Mais sitôt que cette force décroît, sitôt qu'une vitalité moindre se traduit par une aptitude moindre à créer l'illusion nécessaire à la vie, comme une plante que sa propre sève ne maintient plus rigide et qu'il faut soutenir par un artifice, le groupe social réclame pour sa foi l'appui d'un argument. Il ne lui suffit plus que les fictions soient utiles, il faut qu'il les estime *vraies*. Ce qui était, pour un groupe

particulier, une attitude d'utilité particulière devra, pour conserver son autorité sur ce groupe, se farder de l'apparence d'une utilité universelle. Avec cette prétention, l'Instinct de Connaissance entre en scène : il est armé déjà pour détruire, mais il est sous l'entière dépendance de l'Instinct vital qui détourne à son profit sa force naissante. Il est assujetti à former, à côté de la fiction dogmatique, une fiction nouvelle, à côté du dogme religieux, un dogme philosophique. Il a pour mission singulière d'établir l'identité entre l'*utile* et le *vrai*, tel que la notion vient d'en être formée. Cette tâche accomplie par l'Instinct de Connaissance au service de l'Instinct vital, c'est ce qu'on a coutume de nommer une philosophie. Le vœu despotique de l'Instinct vital, sanctionné par les conclusions d'une telle philosophie, c'est ce qu'on a coutume de nommer la *vérité*. Ainsi l'Instinct vital, prévoyant les attaques futures de l'Instinct de Connaissance, s'efforce de le compromettre à sa solde, de le pervertir et de le déformer avant qu'il n'ait atteint sa croissance. Il le contraint à construire lui-même une des façades de l'édifice mensonger qu'il devra plus tard renverser, s'il parvient jamais à échapper au joug qui l'opprime.

Un mensonge religieux et un mensonge rationaliste, un dogme et une philosophie, tels sont les doubles remparts derrière lesquels tout Instinct vital prévoyant abrite ses pétitions et ses besoins, assure sa durée par delà la période de sa force et de sa spontanéité première. Tels sont les deux fantômes que la lumière crue de la Connaissance devra dissiper quand le temps sera venu d'ordonner l'intrigue phénoménale selon une affabulation nouvelle.

## III

La fiction instituée depuis environ dix-huit cents ans par l'Instinct vital pour être le ressort de son évolution parmi les races d'Occident est d'un mot le monothéisme. Un Dieu hors du monde et créateur du monde, une loi révélée soit miraculeusement, soit naturellement à la conscience de l'homme, lui signifiant un bien à pratiquer, un mal à éviter, l'homme pourvu d'un libre arbitre qui lui permet d'observer ou d'enfreindre les règles imposées, responsable donc de ses actes, capable de mérite et de démérite, justiciable de peines et de récompenses conçues tantôt selon le réalisme le plus grossier, tantôt sous des formes plus épurées, tel est le système de fictions qu'embrasse la conception monothéiste sous son aspect chrétien, après que l'on en a isolé le monothéisme musulman, plus simple et plus entièrement dogmatique. Telle quelle, il nous faut penser que cette conception sortie de l'Inconscient européen fut la plus apte à favoriser le développement des races qui la formulèrent, qu'elle fut pour celle-ci l'attitude d'utilité la plus favorable. Quelle fut donc cette utilité? Celle-ci : *susciter l'effort chez des races capables d'un effort.* Or ce mot « effort » est un terme illusoire : du moins faut-il l'interpréter. Il représente, dans le langage psychologique, et appliqué à l'activité dite humaine, strictement le même phénomène que représente le mot élasticité lorsqu'il s'agit d'une activité réputée purement physique. L'élasticité d'une force, c'est sa propriété d'évoluer entre un minimum et un maximum sous l'action de circonstances données. Or cette évolution s'accomplit fatalement dès que viennent en contact avec cette force les circonstances

opportunes. Tout corps capable de se contracter sous l'action d'un refroidissement se contracte nécessairement dès que le refroidissement est donné. Il en est de même des forces plus complexes du monde physiologique. Tout être vivant pourvu d'une énergie capable de s'accroître sous l'action d'un certain climat voit son énergie s'accroître sitôt que le climat est donné. Tel est le cas de l'être humain : mais comme il prend conscience de cet accroissement de son énergie au moment précis où les circonstances déterminent cet effet, comme il est le sujet même de la modification qui se produit alors, il croit en être la cause et l'auteur méritoire. C'est dans ce sens qu'il nomme effort la réaction de son élasticité intime sous l'action des causes extérieures, réaction dont il s'attribue l'initiative et qu'il se croit maître de susciter à volonté. Or, pour cet être qui se croit libre et responsable, et dans le cas spécial de nos races d'Occident, la fiction monothéiste, avec le cortège des autres fictions qu'elle commande, — libre arbitre, mérite et démérite, responsabilité, — va représenter le phénomène extérieur qui fera produire au phénomène intérieur homme tout son rendement. La foi dont il s'attachera à cette fiction et l'autorité qu'il lui accordera représenteront le degré précis de son élasticité, et la mesure de l'accroissement dont pourra s'amplifier son énergie au contact des circonstances favorables. On conçoit donc comment la résistance opposée par l'Instinct vital à l'Instinct de Connaissance, menaçant de détruire la fiction utile, sera d'autant plus forte que sera plus intacte, plus favorisée par le milieu, l'énergie du groupe social où cette fiction s'est formée. Ainsi l'Intérêt supérieur que représente ce mensonge rendra compte de son ascendant sur toutes

les parties saines du groupe social, expliquera comment il peut faire accepter, par des consciences intéressées à le croire, les raisonnements les plus manifestement faux, comment les armes les plus rouillées et les plus antiques se tournent à son service en engins redoutables dès qu'il les emploie à combattre les assauts de la Connaissance.

§

Tout instinct vital qui s'objective tire, a-t-on dit, la fiction qui signifie sa force d'une double origine. La fiction monothéiste n'échappe pas à cette loi et se montre avec deux racines distinctes dont l'une, vigoureuse, droite et profonde, plonge dans le tuf le plus ancien du terrain judaïque, tandis que l'autre, éparpillée en mille radicules, se crispe à la surface du sol grec. L'une avec la Bible alimentera l'arbre mensonger de la sève qui gonflera les fruits du dogmatisme, l'autre avec la dialectique platonicienne formera de ses sucs les fruits douceâtres du rationalisme dont les métis de la Connaissance et du Dogme sauront goûter la fadeur.

C'est à cette seconde source qu'il nous faut étudier d'abord l'origine de la fiction monothéiste. Constituée par les soins des philosophes, elle en vient de suite aux prises avec la Connaissance. On verra donc comment celle-ci, domestiquée pour un temps, accouplée de force avec les postulats de l'Instinct vital, engendre le mensonge commandé, mensonge difforme et boiteux toutefois, blessé par les incisions de l'acier, estropié par le forceps des sophismes au moyen desquels il fallut l'arracher de la matrice violée de la raison pure.

## IV

On n'est point un juge équitable des esprits si l'on ne tient compte de l'époque à laquelle ceux-ci se manifestent et du degré de la contrainte intérieure qu'ils subissent. Les conclusions de la philosophie platonicienne prêtent à sourire; mais l'invraisemblance qu'on y remarque aujourd'hui, et qui choque seulement quelques esprits clairvoyants, a pour cause l'influence despotique exercée à cette époque par l'Instinct des races qui aspiraient à vivre. Le monothéisme se forme au sein du polythéisme dont à vrai dire il diffère peu. Il en maintient le moyen essentiel : l'anthropomorphisme pris comme principe explicatif de l'Univers. Il y trouve les idées de création et de cause première qui dénotent, entre le milieu où il se prépare et celui où il va se développer, des aspirations et la forme d'une mentalité identiques. Platon est tenu, en qualité de philosophe au service de l'Instinct vital, de donner un corps à ces fictions. Or, malgré cette nécessité qui le contraint, il n'en a pas moins, à la suite des Eléates, posé sous son vrai jour et en partie résolu le problème de la Connaissance.

Poser le problème de la Connaissance, c'est s'étonner pour la première fois et s'inquiéter du rapport qui peut exister entre les objets tels que nous les percevons et les objets tels qu'ils peuvent être, c'est soupçonner pour la première fois que l'*objet* peut être différent de sa *représentation*. Quel degré de ressemblance existe-t-il entre le mouvement moléculaire qui se produit dans le cerveau et l'apparition d'un objet dans l'espace? Dans la formation de cette apparence, quelle part faut-il accorder aux éléments mêmes qui constituent l'objet? quel est

l'apport de l'appareil cérébral? S'efforçant d'analyser le processus du phénomène, la science observe entre les objets et diverses parties du corps humain, la rétine ou le tympan, des ondulations qui se propagent avec une vitesse variable. Comment ces ondulations invisibles et silencieuses se transforment-elles dans le cerveau en perceptions de couleur et de sons? A qui l'apport du son, de la couleur? A l'objet ou au cerveau? Quelle est la part de la magie, du sortilège, de la déformation? L'objet a-t-il même une existence en dehors de la façon dont il est perçu? L'inquiétude s'accroissant, on en vient à remarquer que le mouvement moléculaire dans le cerveau, ou une part du moins de ce mouvement, n'est encore qu'un moyen de la perception, partant un nouvel écran entre l'objet et sa connaissance. A quel instant, comment surgit le sujet même de la connaissance? Comment s'oppose le sujet à l'objet, le *percipere* au *percipi?*

Une telle inquiétude marque la naissance de la philosophie comme science, précisément parce qu'elle nécessite une Critique préalable de la Connaissance. Mis en demeure par le doute socratique de résoudre ce problème essentiel, Platon s'y emploie tout d'abord. Mais d'autres soins le requièrent qui le forcent à laisser là cette entreprise, non sans l'avoir dénaturée. Les temps ne sont pas révolus; c'est déjà trop d'avoir douté, fût-ce en manière de procédé dialectique : le peuple d'Athènes vient de le signifier à Socrate; et ce n'est pas sans raison que l'instinct vital de la race s'est mis en état de défense : car ce procédé dialectique introduit par Socrate dans l'arsenal de l'esprit sera l'instrument même au moyen duquel la Connaissance ruinera plus tard les fictions sacrées.

Actuellement et avec Platon, c'est l'Instinct vital lui-même qui va manier cet instrument subtil et assigner à la curiosité psychologique son objet. Il en sera de même à peu près jusqu'à Kant et l'on assiste durant toute ce tte période à ce spectacle singulier : avec chaque philosophe digne de ce nom, le merveilleux instrument, animé d'une clairvoyance et d'une divination magiques entre des mains somnambules, fouille avec dextérité parmi les tissus du phénomène vivant, l'interroge de sa pointe, écarte fibre à fibre tout ce qui cache les organes ; il va mettre à nu le système le plus secret et dévoiler le mystère ; mais tout à coup le philosophe est éveillé de sa léthargie, sa main, de nouveau soumise à une volonté impérieuse, fait dévier l'instrument indocile et il conclut conformément aux anciennes formules, n'ayant rien retenu de l'investigation qu'il semblait diriger.

L'énigme de la Connaissance se présente à Platon sous un triple aspect. Scientifiquement, le problème se pose à l'occasion des objets du monde extérieur. Mais à côté de ces objets, l'Instinct vital a créé déjà d'une façon rudimentaire d'autres catégories d'objets, ceux du monde moral, ceux du monde métaphysique. Il exige du philosophe qu'il achève cette ébauche. Or ces objets, par le fait même qu'ils sont de pures créations de l'esprit, sont pour l'esprit de maniement facile. Ce sont des concepts qui n'apparaissent ni dans le temps, ni dans l'espace. On les croit volontiers de même nature que l'intelligence qui les conçoit : que l'on ait seulement la hardiesse de leur conférer la vie, l'audace de déclarer une fois pour toutes et les yeux fermés, pour n'y plus revenir jamais ensuite, que ces objets, fabriqués par l'intelligence même,

ont une existence réelle, en dehors de l'intelligence qui les a formés, et le problème de la Connaissance, sous ces termes remaniés, sera près d'être résolu. En même temps l'essence de l'Être sera définie selon le vœu de l'Instinct vital. La ruse consiste donc en cet artifice de l'esprit, qui, ne pouvant expliquer le fait de la Connaissance par le fait de l'Existence, renverse les termes du problème et confère à la Connaissance le pouvoir de créer l'Être. Ce procédé, c'est, pratiqué par une intelligence supérieure, celui même de l'homme primitif construisant de ses mains des idoles et se persuadant qu'il leur doit l'existence. C'est un procédé qu'il faut tenir, en raison de son apparition ancienne, pour essentiellement humain et pour le mécanisme même de l'Instinct vital. On devra le retrouver partout où il y a chance et avenir de vie. N'est-ce pas d'ailleurs le signe évident de la vie que ce pouvoir chez un être de disposer d'elle, d'en doter avec surabondance les objets et toutes les choses qu'il touche? Platon n'hésite pas devant cette affirmation; mais au service de ce coup d'état dogmatique dont il maintiendra en toute occurrence l'autorité, il emploie la parfaite méthode dialectique que l'on sait; il use avec génie de l'instrument de précision que l'Instinct de Connaissance, astucieusement, a laissé tomber entre les doigts des philosophes.

La connaissance de quelque objet, remarque-t-il avec Socrate, suppose qu'une définition peut être donnée de cet objet, — et définir c'est classer et limiter sous la catégorie d'une idée générale. Mais cette idée générale, cette idée qui rend seule possible la connaissance de l'objet, qui lui confère, à vrai dire, l'existence connaissable, cette idée ne saurait appartenir à l'objet. Elle ne dérive pas non

plus des sens qui, sous forme de sensation, ne nous fournissent sur les objets que des renseignements incomplets, qui nous les montrent en un état de perpétuel changement, qui ne nous laissent voir en quelque sorte que leurs ombres éphémères et inconsistantes. Où Platon va-t-il donc situer ces Idées par l'intermédiaire desquelles nous connaissons? Dans la raison humaine? Non pas. Elles en sont, nous enseigne-t-il, les objets. Or, de même que les objets extérieurs sont indépendants des sens, les idées sont indépendantes de la raison humaine. C'est dans la raison divine, dont elles sont les attributs, que les Idées, types éternels des individus particuliers perçus par les sens, vivent d'une existence réelle et substantielle. Voici donc, introduit sous prétexte d'une explication du mécanisme de la Connaissance, le procédé sur lequel va se fonder à l'avenir toute théologie. Il consiste, on le voit, en une réalisation d'abstraits. Les formes de la Connaissance sont pourvues d'une existence objective dont la réalité suprême est en Dieu. Au contraire, l'existence est retirée aux objets particuliers que nous percevons. Ils sont des apparences vaines. Ils sont seulement, à travers l'idée de genre, celle-ci douée déjà d'une réalité plus grande que celle de l'individu qu'elle explique, la manifestation ou plus justement la déformation de l'Idée typique de l'objet située dans la raison divine, qui seule possède et dispense l'existence réelle.

Cette théorie a ceci d'intéressant pour nous, qu'en sa part susceptible d'une application légitime, c'est-à-dire en tant qu'elle ne concerne que les objets extérieurs, elle consacre la notion de *phénomène*, la notion d'un écart possible et probable entre nos perceptions et l'objet que nous percevons.

L'*Idée* platonicienne, prise comme moyen de connaissance des objets extérieurs, correspond assez exactement aux concepts de l'entendement dont Kant fera la déduction. Elle nous fournit le sens précis du mot *idéalisme* qui ne renferme pas autre chose que la notion d'une déformation dont l'importance demeure à évaluer, mais d'une déformation nécessaire subie par l'objet, appréhendé par le sujet à travers l'appareil de la connaissance, à travers l'appareil idéologique. La méthode dialectique, bien qu'appliquée par un serviteur gagé de l'Instinct vital, porte déjà ses fruits et s'achemine vers la divulgation du Mensonge qu'implique tout état d'existence connaissable.

Pour dégager et différencier les Idées des phénomènes du monde extérieur et des conceptions de notre esprit où elles se reflètent, Platon use déjà du procédé qui sera celui de Kant, l'abstraction. Des représentations auxquelles nos perceptions donnent naissance, il élimine ce qui est particulier pour ne conserver que ce qui est général, ce qui embrasse un nombre de plus en plus considérable d'objets particuliers. Ce procédé est parfait pour déterminer les formes de la Connaissance, pour démonter toutes les pièces de l'appareil d'optique mentale à travers lequel le contenu de la Connaissance est appréhendé par l'esprit. Mais il n'est pour Platon qu'un moyen d'atteindre les objets métaphysiques qu'il a reçu la mission de définir et dont il doit, en annonciateur, préparer le règne. Avec les matériaux assemblés d'une *science de la connaissance*, il a donc constitué une *ontologie*. Son travail de propagande va donc consister à appliquer en toute occasion la substitution que l'on vient de dire, à prendre sans cesse la forme de la connais-

sance pour son contenu, à doter les concepts formés par son esprit d'une existence d'autant plus substantielle qu'il les aura, par une suite d'abstractions, plus complètement vidés de leur substance. Infatigablement, il va prendre le Pirée pour un homme, comme si la fréquence de cette illusion devait avoir pour effet de la légitimer et de la rendre efficace.

§

La manœuvre est flagrante; le procédé serait impudent, s'il n'était naïf. Pourtant cet attentat contre les lois logiques est universellement ratifié. L'erreur qu'il impose est la source féconde d'où a jailli toute la théologie sans distinction d'églises, toute la philosophie rationaliste, toute la doctrine encyclopédique, toute la libre-pensée si l'on prend ce mot dans le sens où l'ont incliné ses adeptes, toute philosophie d'état, toute législation. Ce succès nous avertit qu'un grand spectacle se donne ici: c'est celui précisément sur lequel on a appelé l'attention dès le début de cette étude, en s'efforçant de prévenir l'étonnement qu'il eût pu susciter. Pour justifier le triomphe constant du non-vrai sur la logique, on en a appelé à la toute-puissance de l'Instinct vital qui, étant ce qui est, a pour destinée de triompher en tout ce qui vit de l'Instinct de Connaissance. Il est seigneur et maître: il sait que ses propos les plus frivoles seront toujours pour ses courtisans des raisons sans réplique.

La grossièreté des moyens employés par les grands tragiques ou les grands comiques pour instituer leurs drames et leurs comédies, pour nous montrer la vie, ne fait qu'imiter ce sans-façon de la Vie. Pour qu'Othello tue Desdémone est-il donc besoin de circonstances bien compliquées? Non, il im-

porte seulement qu'Othello soit jaloux et passionné. Tous les spectateurs *connaissent* que Desdémone est innocente. Ils *connaissent* la perfidie d'Iago. Mais Othello ne le *connaît* pas. Cela semble absurde qu'il condamne et tue sur un faible indice celle qu'il adore. Mais il est tenu d'obéir à la jalousie vindicative, à la violence passionnée qui l'animent et il faut que ces éléments constitutifs de son caractère trouvent prétexte à se faire jour. Molière nous montre ses personnages soumis au même aveuglement dès qu'une passion, ou un intérêt, ou un caractère nettement tranché les dominent. Son Sganarelle de l'*École des maris* pense s'être assuré le cœur d'Isabelle, en écartant d'elle les galants, en la tenant enfermée au logis, occupée aux soins du ménage

Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir.

Sa présomption fait de lui la plus facile des dupes et rend seule acceptable le succès des ruses de sa victime. Il croit, sans s'étonner, aux marques de sa feinte tendresse, transmet à l'amoureux Valère la lettre qui va le perdre et marie les deux amants par surprise. Orgon, dominé par Tartuffe, qui a su exploiter sa simplicité et sa terreur des châtiments célestes, est une dupe aussi facile que Sganarelle. Sa crédulité est si forte qu'elle va jusqu'à le faire douter du témoignage de ses sens. Sous la table où il est caché, il assiste à la scène de séduction que l'on sait ; mais si pressant que devienne Tartuffe, sa conviction ne se fait pas, il n'en croit ni ses yeux, ni ses oreilles, et malgré l'impatience d'Elmire qui le presse de se montrer, il en veut voir, il en veut entendre toujours davantage et Tartuffe dit avec raison à Elmire :

C'est un homme entre nous à mener par le nez;
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de tout voir sans rien croire.

Alceste vient d'avoir la preuve de la frivolité, de la perfidie de Célimène, et là-dessus, n'en croyant que sa propre passion, il lui propose tout net de l'emmener avec lui au désert où il veut vivre. Son aveuglement est assez complet pour que le refus de la coquette soit un coup qui l'étonne.

Ces scènes provoquent le rire du spectateur. Est-ce donc par leur invraisemblance? Non pas, mais parce que le spectateur a été placé tout exprès dans la salle et amené par l'exposition de l'auteur en un point d'où il connaît les circonstances et les mobiles des personnages. Au contraire, les personnages que représentent les acteurs, Sganarelle, Orgon, Alceste, sont placés au point de vue de leur présomption passionnelle qui met un écran entre leur vue et les réalités, un écran où s'inscrit la vision imaginaire qui les dupe. La contradiction qui existe entre l'Instinct vital et l'Instinct de Connaissance est ainsi révélée au spectateur. C'est la vue soudaine de cet écart qui provoque son rire. Mais en sortant de la salle du spectacle, il va lui-même redevenir acteur, et si quelque passion violente le mène, il surpassera en force d'illusion les personnages dont l'aveuglement lui parut si risible; car toute passion véhémente, de quelque sorte qu'elle soit, voit et croit ce qu'elle a intérêt à voir et à croire. L'hypnose gouverne tout ce qui est vivant. Tout instinct se forme en même temps son atmosphère, où il respire, et ses nuages qui lui cachent ce qu'il veut, ce qu'il doit ignorer. Le mythe de Titania pressant sur son cœur la tête d'âne de son amant ne fait que préciser par le gros-

sissement d'un sortilège le pouvoir de déformation propre à tout désir. L'amour d'ailleurs qui, en propageant la Vie, se montre comme une manifestation directe et comme un paroxysme de l'Instinct vital, accuse mieux que toute autre passion ce pouvoir essentiel de déformation. Pour un amant il n'est pas de connaissance possible de sa maîtresse. Il l'invente à travers sa propre présomption d'optimisme ou son hypocondrie native, l'une ou l'autre multipliée par le degré de son désir, et quand deux passions vraies se rencontrent, c'est à travers cette double déformation que les amants s'étreignent en s'ignorant.

Sganarelle berné, tout amant trahi et voulant l'ignorer, plus habile, avec son instinct de bonheur, à s'inventer des motifs d'être dupe que ne sait faire toute la ruse de l'infidèle, voici les exemples qu'il se faut représenter pour admettre le procédé extraordinairement naïf et grossier par lequel l'Instinct vital de l'humanité narguant l'Instinct de Connaissance se procure l'illusion métaphysique qui paraît lui avoir été jusqu'à ce jour indispensable.

§

Que ce soit donc pour nous l'occasion d'une comédie d'avoir vu se former dans la philosophie de Platon le mensonge dont les conséquences nous dominent encore. Pénétrons derrière les coulisses de ce théâtre philosophique, et considérons de plus près les artifices au moyen desquels se forme le nœud fragile et fort de l'intrigue. Le mensonge, a-t-on dit, consiste à réaliser des abstraits, à confondre la forme de la Connaissance avec son contenu, à donner l'existence aux propriétés du miroir à travers

lequel l'existence apparaît. Le procédé de ce mensonge est un emploi arbitraire de l'abstraction. Or, l'abstraction est un instrument fidèle de la Connaissance et dès que l'on pousse à bout son usage, il donne ses créations pour ce qu'elles sont et menace ainsi de faire cesser le quiproquo.

Après avoir constaté avec Platon que tel phénomène particulier n'est appréhendé qu'à travers l'idée générale du genre auquel il se rattache, que le chien d'Alcibiade n'est saisissable qu'à travers le genre chien, le chien en général à travers l'idée d'animal et que celle-ci se fonde sur l'idée plus générale encore d'existence, on est contraint, si l'on épuise l'emploi logique de l'abstraction, d'abstraire de l'*idée* d'existence le fait même de l'existence, et il ne reste plus que le concept pur de l'*Idée*, se donnant sincèrement pour ce qu'il est, pour une forme vide, pour le moyen et non pour le contenu de la connaissance. On s'aperçoit alors que l'on a fait une besogne excellente en tant qu'on la considère comme une tentative pour hiérarchiser les degrés et les formes de l'entendement. Mais l'instinct de bonheur qui anime le philosophe ne l'entend pas ainsi. Il lui faut éluder cette conséquence dernière de l'abstraction donnant l'Idée pour une forme vide : car elle brise le vœu de la Vie. Par quel jeu de scène, au moyen de quelle réplique y parviendra-t-elle? « On ne pense pas ce qui n'est pas », prononce l'école, et voici l'assertion magique qui va permettre à l'Instinct vital de croire à la réalité de ses créations. On ne pense pas ce qui n'est pas, donc tout ce que l'esprit pense existe, donc les genres existent, donc le concept de l'existence engendre l'existence réelle, l'existence en soi, l'existence absolue. Ainsi la pensée crée l'Être. Le con-

cept de Dieu crée Dieu. La prétention est si forte, le quiproquo si évident, qu'on y sent le parti pris d'une volonté et qu'un tact secret contient la réplique trop aisée. Une scène se joue dans les arcanes de la métaphysique entre deux instincts, et à voir la passion qui anime l'un des acteurs on devine qu'un argument ne saurait avoir prise sur lui. « Tout ce que l'esprit pense existe », crie l'instinct vital. Une voix répond : « Tu conçois le néant, donc le néant existe. » Mais l'instinct de bonheur parle si fort qu'il n'entend pas, qu'il n'entendra jamais la réponse ironique et véridique de la Connaissance. C'est sur cette surdité que va se fonder la philosophie platonicienne tout entière, et à sa suite toute la théologie, tout le rationalisme qui, en dehors du dogme et sans son excuse, maintiendra les pétitions de principe de la théologie.

Platon est en effet le véritable créateur de l'illusion théologique sur laquelle nous vivons et cette illusion se résume avec perfection en une seule idée, l'Idée de Dieu, de Dieu muni de ses attributs, le bien, le beau, le vrai absolus, cette trinité des philosophes spiritualistes.

Avec Platon, toutes les Idées des perfections morales et intellectuelles, abstraites des phénomènes du monde visible et du monde moral, complétées par l'Idée de puissance empruntée aux phénomènes de la nature, toutes ces Idées deviennent l'apanage de Dieu, du Νους, en qui elles reçoivent l'existence avec la même logique dont on témoignerait en dotant de l'existence le concept du néant, produit légitime du même procédé d'abstraction. « Être et être connu, c'est même chose », formule Aristote érigeant en doctrine le principe même de l'Illusion, d'où sortira l'*Ens realissimum* de la sco-

lastique, l'Être suprême reconnu par l'Encyclopédie, vénéré par Robespierre, légué par le Vicaire savoyard au culte de M. Homais.

La constitution par Platon de l'Idée de Dieu, c'est donc le triomphe de l'Instinct vital sur l'Instinct de Connaissance. C'est à l'Idée de Dieu qu'aboutit la persévérante application du quiproquo en vertu duquel les formes de la connaissance, inventoriées et décrites au cours de la dialectique, sont tenues pour les attributs de l'existence. Ce triomphe n'empêche que parfois l'Instinct de Connaissance ne menace de détruire tout à coup ce fort rempart derrière lequel prospère la Vie. Cette rébellion de l'Intelligence contre le dogme philosophique et religieux donne lieu aux épisodes dramatiques que l'on sait : l'inquisition fait son office et les bûchers s'attisent. Mais ces tragédies ont été invoquées et décrites trop souvent pour qu'on s'attarde à les remémorer. Il est seulement curieux d'indiquer que ceux-là en ont tiré les meilleurs effets, les plus oratoires, et du ton le plus indigné, qui sont appelés à représenter sous sa forme rénovée et la mieux adaptée au temps présent la vieille croyance, — les idéologues du déisme philosophique et de la libre pensée.

Négligeant cette légende héroïque et tragique, il paraît plus nouveau d'indiquer à ceux dont le goût est de prendre parti pour la Connaissance, que la passion violente de l'Instinct vital et l'aveuglement qui en résulte ont engendré aussi un comique supérieur. Le génie de Flaubert, avec la *Tentation de saint Antoine*, avec *Bouvard et Pécuchet*, a inauguré ce comique transcendant. Mais il est peu de philosophies où il ne se laisse voir, sans l'apprêt d'une mise en scène littéraire, sitôt que, se désin-

téressant des entreprises de la Vie, on considère en spectateur les intrigues qu'elles instituent.

Le chanoine Roscelin fut, au XI^e^ siècle, le héros de l'un de ces épisodes de la comédie philosophique. Ce n'est pas à ses dépens toutefois qu'il nous a apprêté à rire. On aime à penser que Roscelin fut un de ces esprits sincères, naïfs, et clairvoyants, comme il s'en rencontra dans les cloîtres du moyen âge. La scolastique lui apparut sans doute une science honnête et positive qu'il est permis de déduire sans ménagements, à la façon des mathématiques, sans arrière-pensée et sans se mettre en garde contre les conséquences de ses théorèmes. C'est en quoi il se montra naïf. L'étude de la philosophie scolastique, entreprise dans de semblables dispositions, l'amena à découvrir que les genres sont des catégories, formées par l'esprit des abstractions sans existence réelle, des mots, *flatus vocis*. Avec empressement, il fit part de sa découverte: ce fut, on le sait, le *nominalisme*, qui faillit entraîner pour son auteur des conséquences tragiques. Or sous cette querelle, en apparence byzantine, du nominalisme et du réalisme, on peut concevoir, d'après ce qui précède, qu'une lutte d'une gravité exceptionnelle se livra à cette époque entre l'Instinct vital et l'Instinct de Connaissance. La découverte de Roscelin n'allait à rien moins qu'à mettre en pleine lumière le vice essentiel sur lequel était établi tout l'édifice théologique. Il faisait voir qu'il y a un abîme infranchissable entre *existence* et *connaissance* et qu'il n'est pas légitime de prêter vie à des abstractions. Dépouillant les genres de toute existence réelle, il mettait en péril l'existence des Idées, conçues elles-mêmes au moyen d'une abstraction pratiquée sur les genres, et jusqu'à

l'Idée suprême de Dieu lui-même. Les théologiens orthodoxes sentirent aussitôt le danger, mais il ne leur apparut pas dans toute son étendue et il semble que rien ne puisse donner une idée plus nette des déformations possibles de la raison asservie à l'Instinct vital que les conclusions auxquelles ils aboutirent. Si les genres ne sont que des mots, jugèrent-ils, il ne faut plus accorder d'existence qu'aux individus : l'Unité divine qui absorbe en son essence les trois personnes de la Trinité se trouve détruite. Seules les trois personnes survivent. L'anthropomorphisme païen demeuré dans le dogme préservait ainsi toute une partie de l'édifice théologique et l'éclair de bon sens, qui eût dû anéantir toute métaphysique, n'apparaissait qu'une hérésie partielle tendant à dénaturer, sans la détruire, l'idée divine. Ces conclusions n'étonnèrent point en leur temps. Saint Anselme composa contre Roscelin un traité sur l'Unité dans la Trinité et le chanoine, mandé devant le concile de Soissons, dut se rétracter *metu mortis*. Il faut lui savoir gré de cette rétractation : elle n'a pas empêché que sa pensée lucide et claire ne parvînt jusqu'à nous et ce dénouement où ne se voit pas la rouille du sang versé nous permet le grand rire.

Ce grand rire, ce rire abstrait, qui est le propre de l'Instinct de Connaissance quand il a pris conscience de lui-même et que, sachant son rôle, ayant abdiqué toute prétention à organiser la vie, il goûte en spectateur les péripéties de la représentation phénoménale, ce rire silencieux parmi l'admirable surdité des vivants retentit durant tout le cours de la parade métaphysique. L'Instinct vital engoncé en des hauts-de-chausses philosophiques, cherchant à se parer de la noblesse et de la froi-

deur hautaine de la Connaissance est un Bourgeois gentilhomme non moins comique que l'autre, pour qui sait le voir évoluer. Mais le comique s'idéalise si on le voit accompagné par quelque vieux serviteur, dupe lui-même de ses belles manières, signalant par un redoublement de respect les faux pas où il trébuche. M. Cousin tient à la perfection le rôle de ce vieux serviteur et c'est merveille de le voir au cours de son *Histoire de la philosophie*, gardien du protocole monothéiste, repousser d'un geste sobre les systèmes métaphysiques qui blessent l'étiquette, et, comme d'une voix onctueuse annonçant un grand nom, introduire avec autorité la Pétition de principe. Il donne la consigne pour qu'on tienne à l'écart le sensualisme et l'idéalisme, ces rôdeurs de toutes les écoles, qui vagabondent déjà aux Indes autour des Védas, qu'on retrouve en Grèce écumant les mers d'Ionie, ou enrôlés en partisans à la suite de Pythagore dans les provinces d'Élée, — qui pénètrent jusque dans les couvents du moyen âge, toujours indisciplinés, exagérés dans leurs gestes, incapables de tact et de modération. Mais surtout il veille à ce que l'Instinct de Connaissance soit exclu rigoureusement du Jeu où l'on imite ses postures, car la comparaison imposée aux esprits par ce voisinage ferait courir le plus grand danger à notre faux gentilhomme.

Ce danger, on vient de le voir menacer au moyen âge avec le nominalisme. Mais il a surgi déjà et non moins grand parmi les philosophes de l'école d'Alexandrie. Plotin, poussant à bout l'emploi logique de l'abstraction, en use jusqu'à dépouiller l'Idée divine composée par Platon des idées adventices d'Intelligence, de Bien, de Puissance, pour n'y laisser subsister que le concept suprême de l'Unité,

terme logique d'une description des limites de la faculté de connaître, concept négatif comme l'idée même de néant et où l'abstraction fait voir avec sincérité la nature de ses créations. Bien que Plotin conserve dans son système une trinité nominale, c'est en réalité dans l'Unité absolue qu'il situe l'idée de Dieu, en une Unité qu'aucun accident ne détermine et qui ne laisse point place au Dieu utile de Platon. C'est là un grand danger; mais M. Cousin le signale, d'un mot remet les choses en place et rassure tout son monde. Il sait quel usage précis peut être fait de la dialectique; il sait où l'abstraction peut être appliquée, où il la faut retenir. Elle est bonne pour dégager du phénomène particulier les idées qui composeront la perfection divine, mais elle devient pernicieuse au delà. Un esprit sans initiation peut seul franchir cette limite, en quoi il est condamnable. Tel est le cas de Plotin : « Plotin s'est égaré en poussant à l'excès la dialectique platonicienne et en l'étendant au delà du terme où elle *doit* s'arrêter. » Ceci dit tout et stigmatise comme il convient un manque de savoir-vivre. On ne se sert pas de la sorte de la dialectique. « Dans Platon, poursuit M. Cousin, elle se termine à l'idée du Bien et produit un Dieu intelligent et bon; Plotin l'applique sans fin et elle le mène dans l'abîme du mysticisme. »

§

Cette attitude de M. Cousin est symptomatique et nous confirme l'importance de l'idée monothéiste au point de vue de la Vie. L'idée de Dieu telle qu'elle a été conçue par Platon, imposée par la Bible, remaniée et achevée par la théologie chrétienne, est l'idée la plus antinomique et la mieux faite pour

retarder la solution du problème de la Connaissance. C'est, philosophiquement, le lieu même de l'absurde. On y accède à travers une sorte de cour des miracles où se rencontrent, pour se contredire, toutes les notions métaphysiques dérobées, pendant la jeunesse des sociétés, à l'Instinct de Connaissance par l'Instinct vital, estropiées, contrefaites et déformées, réduites à l'impuissance, dès que le maître qui les mène à sa solde leur retire sa faveur, caricatures de la raison pure, et dont on peut user encore pour discréditer celle-ci, dès qu'elles font mine de se révolter.

La première des antinomies impliquées dans l'idée divine se dresse au sommet du système d'abstractions ourdi par la philosophie platonicienne. Les hauteurs célestes viennent de recevoir leur hôte, et tout en bas, humilié dans les profondeurs, tombé de lassitude sur les genoux, apparaît l'homme qui vient de créer Dieu, *le fini co-existe avec l'infini*. L'esprit des théologiens aiguisera longtemps sa subtilité sur ce problème, mais il n'en pourra jamais venir à bout qu'en substituant hypocritement, sans toutefois changer les étiquettes, une théorie panthéiste à la fable monothéiste. Platon s'est déjà demandé pourquoi Dieu, infiniment parfait, infiniment puissant, infiniment heureux, avait créé le monde, et il a répondu sans embarras : par bonté, introduisant ainsi un anthropomorphisme moral qui va compliquer les antinomies rationnelles de nouvelles et irréductibles contradictions. Les théologiens qui le suivirent imprudemment dans cette voie eurent aussitôt à justifier le Dieu infiniment bon et infiniment puissant d'avoir créé la douleur. Le dogme se trouva là tout à point pour fournir la notion du péché. La douleur, dirent les

théologiens, est le châtiment de la faute ; Dieu est juste, il châtie, et ils feignirent de ne point s'apercevoir qu'il leur faudrait justifier le Dieu bon et omnipotent d'avoir fait l'homme faillible, destiné fatalement à la faute et au châtiment, puisqu'on voit l'homme châtié, puisque la douleur étreint le monde. Il fallut pourtant tenter cette entreprise, et comme les idées chimériques engendrent les conceptions monstrueuses, le libre arbitre attribué à l'homme eut pour mission de justifier Dieu de la douleur humaine. L'homme, libre de choisir entre le bien et le mal, entre la douleur et la joie, a choisi le mal et la douleur. L'absurde ici s'idéalise et atteint lui-même sa propre perfection. La raison cherche en vain pour quelle cause, en vertu de quel singulier mobile, l'homme, libre de son choix, fit un choix aussi étrange, s'attacha de préférence au mal, qui devait engendrer pour lui la douleur. Si ce fut en connaissance de cause, l'esprit s'arrête confondu, car c'est ici la psychologie du cabanon. Si ce fut par ignorance et, comme le pensèrent Pascal et les Jansénistes, pour avoir tiré quelque mauvais numéro, voilà que de nouveau il faut s'en prendre au Dieu juste et lui demander pourquoi il institua ce jeu de hasard et s'en fit le tenancier? Mais parmi les qualités humaines dont Dieu fut amplifié, on a négligé de comprendre la responsabilité.

Il est difficile d'éviter l'apparence de quelque grossièreté en acceptant la tâche trop aisée de montrer l'incohérence d'un tel système de chimères. Le bon sens paraît ici manque de tact. On songe à quelque paravent de Chine, à la soie brodée de bêtes monstrueuses, auxquelles le pinceau d'un professeur académique et naïvement consciencieux s'efforcerait d'infliger des formes naturelles. Avec

la perfection infinie de Dieu, sa justice infinie, sa toute-puissance, sa prescience, avec la liberté de l'homme, l'existence du mal et de la douleur. l'œuvre rationaliste a brodé sur une étoffe irréelle des conceptions plus fantastiques que la faune inventée par les imagiers chinois. Ainsi couverte de concepts fabuleux, cette étoffe forme aussi un écran précieux, car il est destiné à intercepter la lumière de la Connaissance.

Il ne faut pas oublier pourtant que, si on ne les force à confesser leurs antinomies, ces conceptions se donnent pour les filles légitimes de la raison et prétendent convaincre. Sitôt qu'on les démasque, la tactique change et les théologiens, se retranchant derrière le mystère, se targuent de l'impuissance et de l'incohérence de la raison, pour faire sentir la nécessité du dogme révélé et l'imposer. Il faut se souvenir alors que les conceptions chimériques de la philosophie déiste procèdent, comme on l'a montré, d'une raison mutilée et violent toutes les lois de la mentalité.

## V

Lorsque l'on considère quel parti avantageux l'Instinct vital sait tirer de l'apport de la philosophie à la formation de l'Idée déiste, on ne saurait trop admirer l'adresse et la force supérieure dont il témoigne en utilisant une alliée aussi compromettante. Toutefois, il faut noter à l'honneur du bon sens humain et pour ne se point départir de peser à son poids la qualité de l'esprit, il faut noter que la conception monothéiste, en tant que philosophique, n'eut aucune action sociale. Depuis Platon jusqu'à la formation du dogme chrétien, elle n'eut prise ni sur le peuple grec, ni plus tard sur celui de Rome.

L'un et l'autre demeurèrent fidèles à leurs dieux, à tous leurs dieux plastiques, indemnes de prétentions dialectiques, suffisamment explicatifs pour les imaginations qui les avaient enfantés, nationaux, et pour cela, répondant exactement aux besoins de la race, non pas exclusifs, mais élargissant leur cercle, et faisant place avec une curiosité bienveillante à de nouveaux venus dès qu'il s'agissait d'accroître la patrie de l'appoint d'un nouveau peuple. L'idée du Dieu de Platon ne put entrer alors que dans les cervelles paradoxales de quelques érudits et de quelques philosophes professionnels intéressés à confondre le savoir et la notion avec le jeu libre de la pensée, formés, déformés plutôt dans l'atmosphère abstraite des écoles, dans le cerveau de quelques snobs, tirant vanité d'un préjugé encore ésotérique, par où ils pensaient s'élever au-dessus du préjugé vulgaire.

Pour que l'idée du Dieu unique s'imposât et devînt l'empois de toute une civilisation nouvelle, comme le polythéisme avait été le soutien suffisant de la culture ancienne, il a fallu l'apport du dogme juif, et c'est, au sortir de l'examen de l'idée monothéiste conçue par la philosophie, une délivrance pour l'esprit de voir cette même idée se donner dans le dogme pour ce qu'elle est, s'imposer, en un commandement pur et simple de l'Instinct vital, comme une attitude d'utilité. Avec la Bible, en effet, l'idée monothéiste se promulgue et s'ordonne; elle prend bien garde de se diminuer en se réclamant de la raison. L'Instinct vital, doué ici de toute sa clairvoyance, tient la raison pour un danger.

En contraste avec l'anthropomorphisme grec, le dogme qui se formule dans la Bible tend à re-

trancher de Dieu tout caractère humain : ce n'est pas assez qu'il interdise de reproduire son image et de lui donner une apparence, fût-ce la plus noble, il s'achemine à détruire dans les esprits toute présomption d'analogie entre les conceptions de l'intelligence humaine et les décrets de la divinité. Il est vrai qu'à l'époque où il crée Dieu le peuple juif en fait tout d'abord, comme l'a fort bien vu Nietzsche, le représentant de sa volonté de puissance. Dieu approuve et conseille Jacob dans les ruses que celui-ci invente pour tromper Laban afin de s'approprier ses troupeaux. Quand Jacob s'est enfui avec Rachel, emportant les richesses dont il a pu s'emparer, Dieu lui-même apparaît en songe à Laban pour l'effrayer sur la puissance de Jacob : il le persuade ainsi de ne pas l'attaquer. En toute circonstance, le peuple juif fait approuver ou suggérer par Jéovah lui-même les mesures qui lui sont utiles. Puis, plus tard, quand il est emmené en captivité, il imagine qu'il expie des fautes commises contre son Dieu. Idée noble, à tout prendre, et ingénieuse en somme pour ménager l'orgueil : car ainsi, attribuant toute puissance à un être qui est en dehors de toute comparaison avec les hommes, il dénie à ses ennemis le bénéfice et l'honneur de leur victoire. Ils n'ont été que les instruments de la vengeance de Dieu sur son peuple. Ce peuple, parce qu'il est asservi et opprimé, se juge donc coupable; il reconnaît la nécessité d'une expiation : qu'il accepte le châtiment et il lui sera pardonné, et il sera rétabli dans sa gloire ancienne; car il a confiance en la justice divine, qu'il apprécie encore à la mesure de son propre sentiment de justice.

Ce dernier trait de ressemblance sur lequel

l'homme pourrait se fonder pour atteindre Dieu va être effacé aussi. Le livre de Job nous fait assister à la constitution parfaite de la personne divine, telle qu'elle sera léguée à la dogmatique chrétienne par l'Ancien Testament, et telle qu'il la faut concevoir pour la soustraire aux analyses de l'esprit. Job, accablé de maux, répand ses lamentations au milieu de ses trois amis venus pour l'apaiser; et voici apparaître dans les discours des uns et des autres, à côté des conceptions précédentes de la justice divine, l'idée d'une puissance hors de toute proportion avec l'intelligence humaine d'une justice incompréhensible pour la raison de l'homme. Pourtant, c'est d'abord l'ancien thème : les amis de Job concluent de son malheur à sa faute. « Heureux l'homme que Dieu corrige lui-même. Ne repousse pas les châtiments du Seigneur. » Job proteste en vain de son innocence; ses amis ne le croient point. « Dieu peut-il détruire la justice? Le Tout-Puissant renverse-t-il l'équité? Dieu ne rejette pas le juste. Il ne fortifie pas le bras du méchant. » Job a péché et ses amis s'indignent de ce qu'il ne veut point se repentir. Mais lui invoque le jugement du Seigneur. « Je multiplierai, dit-il, les preuves de mon innocence », et les trois vieillards ne répondent plus à Job « parce qu'il continue à se croire innocent ». Voici donc une première attitude qui suppose la croyance ancienne à une identité entre la justice divine et la justice humaine; mais, du flot de paroles violentes et du chaos d'idées qui s'entrechoquent en ce poème, le thème nouveau se dégage. « Dieu frappe également le juste et l'impie », dit Job, et de cela il ne s'étonne pas; il se garde d'incriminer Dieu. « Dieu n'est pas un homme pour qu'on puisse lui répondre, pour

qu'on puisse entrer en jugement avec lui. » Et Eliu dans le même sens s'écrie : « Dieu te prendra-t-il pour règle de sa justice? Doit-il haïr ce que tu hais, choisir ce que tu choisis? » Ainsi il n'y a pas de commune mesure entre l'homme et Dieu. Job peut ignorer sa faute, cette faute n'en existe pas moins aux yeux de Dieu, et lorsque Dieu lui-même intervient parmi cette dispute et se montre à Job, ses paroles manifestent que cette appréciation même n'est pas faite encore pour lui plaire. S'il reprend Job, sa colère est plus forte contre les amis de Job qui osèrent « parler en faveur de Dieu ». « Quel est celui, demande-t-il, qui obscurcit la sagesse par des discours insensés? » Il ne dit mot de sa justice, ne montre que sa puissance et ne s'apaise que sur cette parole de Job : « Oui, j'ai voulu expliquer des merveilles que je ne comprenais pas, des prodiges qui surpassaient mon intelligence : oui je m'accuse moi-même et je ferai pénitence dans la poussière et dans la cendre. »

Voici donc l'idée divine, au point de vue des conceptions morales, absolument dégagée de tout anthropomorphisme : entre l'homme et Dieu la disproportion est absolue. L'homme ne peut atteindre Dieu, même avec ses idées les plus hautes, même avec celles dont il croit pouvoir tirer l'orgueil le plus légitime, même avec l'idée de la justice. Ainsi, au point de vue du dogme révélé, le mal moral, non plus que le mal physique, ne prouveront plus rien contre Dieu. Dieu est à l'abri des atteintes de la Connaissance et la conception du Dieu hors du monde devient ici, logiquement, *celle d'un Dieu hors de la raison.*

Quand on considère cet aboutissement de la doctrine biblique, on est tenté de reconnaître au peu-

ple juif quelque prérogative analogue à la mission divine qu'il s'attribue dans ses prophéties et que, sur la foi des écritures, la dogmatique chrétienne lui assigne. Parallèle à la légende orthodoxe du peuple de Dieu destiné à répandre à travers l'univers les principes de la vraie foi, une construction analogue peut être faite au point de vue de mythologie abstraite dont on fait usage ici. De ce point de vue, le peuple juif apparaît en effet comme le champion de l'Instinct vital. L'Instinct vital semble prendre en lui conscience de lui-même, de ses besoins et surtout du danger qui le menace. « Tu peux manger de tous les fruits du jardin. Mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal: car au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort. » Sur le seuil du livre de Vie, voici posée l'antinomie fondamentale entre *être* et *connaissance*, antinomie que nous confessera la science de la Connaissance avec la même sincérité que fait ici l'Instinct vital. Puis, pour parer à ce danger, voici qu'au cours des prophéties et des légendes l'Instinct vital compose, avec l'idée de Dieu, l'écran le plus opaque derrière lequel s'abriter pour se protéger contre la Connaissance. Cette idée, qui s'est montrée dans la philosophie grecque la plus antinomique, la plus fausse, la plus destructive de toutes les formes de la faculté de connaître qui pouvait être imaginée, la Bible l'impose au nom de la révélation et à l'encontre de tout rationalisme, créant un état d'hostilité nécessaire entre le dogme et la raison. En même temps, cette idée la plus fausse se montre la plus forte pour organiser la vie sociale. Depuis deux mille ans, la connivence de l'Instinct vital et du monothéisme se reconnaît aisément à ce fait de la *puissance* dévolue exclusivement aux nations qui

possèdent cet illusoire. Chrétiens et musulmans prospèrent au détriment des peuples dont la philosophie, comme celle des Hindous, récusant l'idée d'un Dieu hors du monde et créateur, se montre dominée par l'Instinct de Connaissance. Le symptôme est flagrant : pas un grand peuple conquérant, c'est-à-dire capable, à l'abri de sa force, de broder le tissu d'une civilisation, n'est sorti des races de religion bouddhique depuis qu'elles sont venues en concurrence avec les peuples monothéistes. Le principe de connaissance qui est à la base de leur mentalité leur est cause de faiblesse.

## VI

Le triomphe du monothéisme date donc, avec le Christianisme et avec la forte concentration réalisée par la puissance romaine, de la rencontre du rationalisme grec avec le dogme juif. Jamais la philosophie déiste de Platon, avec les contradictions flagrantes qu'elle implique, n'eût réussi à devenir, par sa propre vertu, une religion efficace et un principe d'autorité. Mais à la faveur de l'état de foi créé par le dogme, avec l'appui des volontés consentantes et l'aspiration des consciences, la singulière contrefaçon de la science de la Connaissance fabriquée par le génie grec va désormais pouvoir être introduite en fraude. Les palais, pervertis peu à peu par ce breuvage sophistiqué, le tiendront pour le vin même de la vigne intellectuelle et les cerveaux enivrés par les abstractions fumeuses qui, comme un alcool surajouté, le chargent, en viendront à voir apparaître dans le jour trouble de leur raison malade les fantômes auxquels l'obscurité du dogme prête seule une apparence réelle. Quelques-uns de ces alcooliques en arriveront même à

refuser plus tard le secours du haschich dogmatique mêlé à leur breuvage. Une lointaine intoxication, déterminant une lésion des centres cérébraux, aura mis leur esprit en état de déformer les objets sans le secours du poison. On les verra s'enorgueillir de ce privilège : spiritualistes, rationalistes, libres-penseurs, déistes, composent cette catégorie singulière dont on aura le loisir de décrire plus longuement la pathologie à l'occasion des doctrines qui s'élèveront entre la Critique de la Raison pure de Kant et la critique intégrale de Nietzsche.

Mais avant de se hasarder à se montrer seule hors des limites du dogme, la philosophie platonicienne s'exerce, se fortifie dans cette enceinte. Le Dieu juif autoritaire a épousé la métaphysique fardée de de la Grèce : par ses oripeaux, par son maquillage, par ses contorsions et ses œillades, cette courtisane prometteuse attire dans les tabernacles de Jéovah transformés en cathédrales, en temples et en Sorbonnes, une clientèle d'esprits débiles, érudits et faux : leur instinct vital n'est plus assez fort pour engendrer leur foi. Cette foi n'agit qu'avec le secours des lanières et le piment d'un simulacre : la philosophie imite pour eux les attitudes vierges de la Connaissance pure.

Ainsi, dans l'intérieur de l'Église, définitivement constituée par l'union du dogme et de la philosophie, une double attitude se manifeste. D'une part, le dogmatisme juif, dont la mission est de protéger l'Instinct vital contre le danger de la Connaissance, se résorbe dans le *Credo quia absurdum* du dogmatisme catholique, se retranche comme dans une forteresse en la conception du mystère, qui est, selon la définition du catéchisme, « une vérité que nous ne pouvons comprendre et que nous devons croire ».

D'autre part, la théologie rationnelle se propose d'unir deux forces qui s'excluent; elle veut contraindre la Connaissance à prêter main-forte à la Vérité. Cette théologie rationnelle ne pourrait s'élever, il est vrai, sans le rempart du dogme derrière lequel elle se jette à l'abri chaque fois qu'un argument trop direct va l'atteindre. Mais il se trouve en définitive qu'elle rend à sa façon à l'idée théiste un service considérable. C'est elle et non le dogme qui abêtit les esprits; car elle déforme la raison, l'instrument de la Connaissance dont le dogme se contente de nier l'efficacité, et, quand le rempart dogmatique s'effrite et menace ruine, toute la race d'esprits que l'on sait a été préparée par ses soins, une race d'esprits aveugles et sourds à souhait, de façon qu'ils pourront affronter, sans danger pour leur croyance idéologique, le plein jour de la connaissance et qu'ils n'entendront ni arguments, ni quolibets.

C'est donc grâce à cette falsification, opérée par l'esprit philosophique sur l'esprit même, que le mensonge théiste avec les conséquences favorables à la Vie qu'il comporte,— idées de justice, de bien et de mal, libre arbitre, effort et responsabilité, — a pu et pourra encore se prolonger dans l'humanité par delà la durée du dogme qui l'a imposé. C'est ainsi qu'avec saint Augustin et les Pères de l'Église. avec saint Anselme, saint Thomas, saint Bernard, saint Albert et les Docteurs du moyen âge, puis avec le secours des théologiens comme Bossuet et Fénelon, des philosophes comme Descartes et Leibnitz, avec l'aide puissante, malgré un antagonisme superficiel, des vulgarisateurs comme Voltaire et les encyclopédistes, la philosophie platonicienne et déiste est parvenue à vivre et à grar-

dir. Avec tous ces concours divers, coalisés pour la défense de l'Instinct vital, elle a dressé sa façade monumentale, bariolée, en guise d'ornements, des motifs divers de ses prétentions métaphysiques, toute décorée d'apparences fausses, fausses fenêtres et fausses portes, destinées à dérober l'entrée de la nécropole dangereuse, léthargique et silencieuse de la Connaissance qu'elle a pour mission de cacher.

## VII

A l'encontre de ces esprits frelatés, impuissants à croire sans motifs, et qui, ne se fiant qu'à la raison pour confirmer leurs désirs, estropient misérablement la raison, une autre espèce d'esprits, rare et précieuse, se forme sous le couvert d'une foi plus profonde dans le dogme révélé. Ce sont ceux qui se réclament avec sincérité de la Bible et de l'absurde érigé en credo, qui, ayant conscience d'une antinomie entre ce qui est vital et ce qui est connaissable, tiennent résolument pour la Vie. N'ayant rien à craindre des conclusions de la raison puisqu'ils ne leur accordent point crédit, ils les considèrent parfois avec amusement et curiosité d'esprit. La droiture de leur intelligence s'y repaît d'autant mieux qu'ils ne songent pas à tirer de cette source leur croyance. Lorsque cette attitude s'idéalise, ils peuvent se passionner, comme pour un beau coup d'échecs, à l'occasion d'un raisonnement bien fait, concluant à la contradiction et à une négation absolue des dogmes révélés. Leur instinct de bonheur est si fort qu'il n'a pas besoin de produire de titres étrangers. La raison, pour eux, et par le fait même de sa contradiction avec le dogme, synonyme des intérêts même de la Vie, se disqualifie. Mais s'ils la rejettent sans doute en

tant que base sur laquelle fonder la Vie, ils ne la dénaturent point. C'est par les spéculations désintéressées de ces purs dogmatiques, c'est avec l'élément le plus intransigeant du dogmatisme que l'instrument de la Connaissance, faussé par les rationalistes de la théologie, se perfectionnera pourtant durant la période théologique. C'est ce parti pris de foi robuste qui permet l'éclosion de quelques fragments authentiques de la doctrine de la Connaissance tels qu'ils se manifestent avec le nominalisme de Roscelin, destructeur de tout théisme, avec Luther pris seulement comme dialecticien, et indépendamment des conséquences pratiques de sa réforme, avec le Jansénisme de Port-Royal, négateur, au nom de la Grâce, du libre arbitre, et foyer d'un ascétisme qui portera encore de meilleurs fruits, avec Pascal, type supérieur de ces esprits en qui apparut le duel engagé entre vivre et connaître, et qui surent immoler sans la déshonorer la raison à la foi révélée.

Certes, il ne faut pas oublier les services rendus à l'Instinct de Connaissance par ceux qui voulurent être des héros de la volonté et témoigner par le martyre à la façon des Bruno, des Ramus, des Vanini, des Galilée. Mais ceux-ci ont perfectionné, à la manière des saints, l'attitude ascétique plus qu'ils n'ont aiguisé l'instrument de la Connaissance. Nietzsche donne à ce sujet aux philosophes de précieux conseils : « Gardez-vous, leur dit-il, du martyre, de la souffrance pour la vérité ! Cela enlève à votre conscience toute son innocence, toute sa fine neutralité ; cela vous rend opiniâtres à l'égard des objections et des étoffes rouges ; cela abêtit, animalise, lorsque, en lutte avec le danger, la diffamation, le soupçon, l'expulsion et d'autres conséquences plus grossières

de l'inimitié, il faut finalement jouer le rôle de défenseur de la vérité sur terre (1). » Émanant d'un esprit brave à l'excès comme le fut celui de Nietzsche, ces conseils signifient que, pour être un ouvrier parfait de la Connaissance, il faut avoir dépassé l'ascétisme, avoir renoncé aux grandes joies d'orgueil, aux joies guerrières qu'il donne. Or, d'une façon artificielle et par une voie occasionnelle, le dogmatisme religieux poussé à l'absolu a engendré cette fine neutralité spirituelle réclamée par Nietzsche : la sécurité que procurait la foi, le parti pris de tenir la raison pour incompétente, l'absence de toute crainte avec laquelle quelques grands croyants la manièrent, créèrent un désintéressement qui est l'essence même de l'esprit scientifique, et c'est ainsi que l'instrument de la Connaissance, émoussé, rouillé, ébréché par les libéraux de la théologie, fut entretenu avec un soin méticuleux, aiguisé et poli par quelques dogmatiques, comme s'il y avait possibilité de coexistence entre les choses les plus contraires lorsqu'elles sont chacune parfaites en leur genre. A considérer l'événement, n'est-on pas tenté d'imaginer une alliance secrète entre le dogme pur et la raison pure contre la philosophie et la théologie rationnelles, et ne pourrait-on pas tenir pour une vengeance du dogme le soin avec lequel il entretient l'instrument de la connaissance destiné à extirper, comme un cancer, le compromis purulent du syllogisme greffé sur l'impératif?

## VIII

Toujours est-il que c'est d'un dogmatique, d'un croyant, non d'un philosophe indépendant, que la raison pure a reçu son canon. Kant pourtant, on

(1) *Par delà le bien et le mal.* Ed. du *Mercure de France*, p. 34.

doit le confesser, ne fut point un dogmatique à la façon de ceux que l'on vient de décrire. Kant est protestant, et le protestantisme comporte déjà une altération de la monnaie dogmatique. Il contient virtuellement le rationalisme, car il repose sur cette pétition de principe d'un accord nécessaire entre la religion révélée et la raison. Aussi est-il permis de supposer que Kant catholique n'eût pas déshonoré la Critique de la raison pure par la Critique de la raison pratique, ni par les réticences qui, dans son premier ouvrage, ménagent déjà la possibilité d'un retour. Il eût constaté qu'un divorce existe entre la raison et la révélation et eût sacrifié l'une à l'autre. Au contraire, il est si imbu du dogme protestant qu'il en maintiendra sans hésiter la formule contre une évidence qu'il a lui-même fait éclater. Ainsi par cette foi absolue dont il a donné par la suite la preuve, il s'appareille à ses débuts aux dogmatiques de l'espèce précédente, et c'est à cette foi absolue que la Connaissance doit d'avoir été si bien servie par les analyses de la première Critique. Lorsque Kant entreprend de fixer les lois et la portée précise de la faculté de connaître, il ne présume pas un instant que sa croyance puisse être mise en question par les résultats de son enquête. Le dogme lui garantit l'accord de la raison et de la foi. C'est là-dessus qu'il se fortifie et lorsqu'il s'engage dans son entreprise, la raison est considérée par lui comme une alliée; il a le traité en main.

Il estime donc qu'il y a intérêt à la redresser, à lui restituer sa véritable et vénérable image, à la débarrasser des fards et des cosmétiques dont l'a enduite et maquillée une fausse théologie. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il se présente devant la façade platonicienne, ornée de fausses fenêtres

et de fausses portes, devant cette façade dont nul ne peut franchir le seuil, mais derrière laquelle habitent, en des palais décrits par les philosophes, toutes les idoles théologiques. Avec sa critique, Kant a bientôt fait de découvrir tous les artifices de la façade, et, malgré la splendeur des grandes portes environnées de colonnades, malgré l'apparence réelle des portiques et des escaliers de marbre recouverts d'étoffes précieuses et que jonchent des fleurs exhalant leurs senteurs vers des reposoirs, il découvre que ce ne sont là que perspectives trompeuses, peintures sur la muraille pleine, et il est conduit par ses déductions jusqu'à une porte basse soigneusement cachée près d'un angle, sans aucun signe qui la distingue de la paroi où elle est encastrée. Mais à la première poussée la porte s'ouvre et voici le philosophe dans le véritable palais de la Connaissance. Combien il diffère des descriptions qu'on en a faites ! Au lieu des pièces d'apparat, soigneusement ordonnées et qui, desservies par des galeries spacieuses, accèdent de plus en plus somptueuses, jusqu'à la salle du trône, c'est un labyrinthe qui semble, dès qu'on y est engagé, sans entrée et sans issue. On n'y rencontre pas les idoles annoncées, point de divinité ni sous forme de cause première ou finale, ni sous forme d'absolu ; le vide tient la place de l'infini et du parfait ; le libre arbitre, le bien, le mal y sont insaisissables et la justice y est invisible. Par contre, la causalité, le temps, l'espace s'y étirent en d'illusoires perspectives et s'enchevêtrent sans fin, propageant des mirages où se perçoit la fuite continue du phénomène. Kant décrit fidèlement les agencements qu'il observe, toutes les formes absolument vides qu'il rencontre. Il sait bien que c'est là l'appareil de la

Connaissance, il en indique soigneusement la portée ; il confesse volontiers tout d'abord que l'étude de ce mécanisme ne saurait nous renseigner sur l'Être en soi. Mais s'étant aventuré si loin, sur la foi de l'accord final entre le dogme et la raison, il commence à s'effrayer pourtant. Déjà sous l'empire de la peur, sa vue se trouble et il commence à mentir : que les formes de la Connaissance ne nous renseignent point sur l'Etre en soi, il est contraint de l'accorder, mais qu'elles signifient par leur nature l'impossibilité de connaître l'Etre en soi, c'est déjà ce qu'il cache. C'est pourtant ce qu'implique la description qu'il nous rapporte ; car, grâce à l'aveuglement complet de sa foi qui l'empêche de soupçonner un danger, il a dégagé l'Instinct de Connaissance de sa servitude. Il aurait compromis la Vie, s'il n'était plaisant de penser que la Vie peut être compromise par un argument. D'ailleurs, après avoir accompli cette tâche décisive, Kant, mettant à profit la réticence volontaire que l'on vient de signaler, est revenu se placer devant la façade platonicienne, et, avec une bonhomie déconcertante, il a rétabli sur un point, d'où il a déduit tous les autres, l'illusion philosophique qu'il venait d'abattre, il a relevé les idoles. Seulement, basé sur un recours à la raison, au lieu de l'être sur un commandement imposé à la volonté, son impératif catégorique, son nouveau dogme, accuse de toutes parts sa fragilité. On recherchera en son lieu quelles peuvent être les chances de durée d'une illusion présentée sous cette forme. Mais c'est ici la place de rappeler la partie glorieuse de l'œuvre de Kant, et, en développant selon leur logique les conclusions de son analyse, d'exposer sans ambiguïté ce que les lois de la Connaissance nous apprennent sur elles-mêmes et sur l'Existence.

Tout le début de cette étude a dû être consacré à décrire l'illusion forgée par l'Instinct vital et on a montré sa double origine dans le dogme et dans la philosophie, contrainte de servir la Vie avec l'arme même de la Connaissance. Il ne pouvait en être autrement, car la Connaissance, loin d'être créatrice, fait rentrer dans le néant tout ce qui apparaît. Il fallait donc que la Vie fût, que l'Instinct vital commençât par triompher, par fournir le motif d'une charade, et c'est dans ces circonstances que fut brossé le décor platonicien. Voici avec Kant la Connaissance se manifestant avec toute sa force destructrice. Cette apparition signifie-t-elle que les couleurs du vieux décor sont fanées, que la toile est percée à jour et ne sait plus illusionner? Toujours est-il qu'avec Kant un régisseur spectral s'est avancé sur le devant de la scène cosmique, et qu'il a proféré les paroles de Méphistophélès entendues par quelques-uns : « Je suis l'esprit qui toujours nie, et certes avec raison, car tout ce qui existe n'est bon qu'à s'en aller en ruines, et ce serait mieux s'il n'existait rien. »

JULES DE GAULTIER

# D'UN HIVER TIÈDE

## *TOUSSAINT*

A Jean Viollis.

*Je suis allé au cimetière*
*où dort quelqu'un du souvenir.*

*La route est pleine de gazon*
*et l'on ne croirait pas que l'hiver va venir.*
*Les monts sont bleus et roses à l'horizon*
*et, bien que les chênes soient tout dorés,*
*ils ne plaisent pas moins avec leurs feuilles*
*qui brillent au soleil.*
*Il n'y a pas encore de feuilles mortes par terre,*
*rien que des pâquerettes,*
*des toutes blanches et d'un peu roses,*
*et puis aussi des verges d'or*
*et des thyms roux qui sentent bon.*

*Partout, la vie autour de moi ;*
*les pins sont verts parmi les bois,*
*les oiseaux chantent aux fourrés,*
*les haies de la route*
*sont pleines de roses rouges.*
*Les feuilles de vigne sont en sang,*
*le ruisselet susurre un cantique joyeux,*
*les oliviers secouent leur fine pluie d'argent.*
*O ! le bon soleil d'or qui rit dans les cyprès !*
*la vie bourdonne en moi*
*comme l'essaim d'abeilles autour du néflier*

*Pourtant, je vais au cimetière*

*Le soleil se joue sur les pierres ;*
*il n'y a presque pas d'ombre ;*
*les tombeaux ont un air de fête*
*avec ce grand ciel bleu qui les inonde.*
*Il y a partout des roses sur les tombes.*

*O ! je ne croyais pas que la vie fût si belle !*
*j'avais cherché l'amour pour y goûter la Mort,*
*mais la vie est partout qui tend les bras, appelle,*
*qui remplit de clarté la maison de la Mort,*
*qui mêle aux feuilles sèches les fruits vivants et beaux*
*et fait naître des fleurs aux pierres des tombeaux.*

## *QUE CRAINS-TU*

A Francis Jammes.

*Que crains-tu de mon vieil amour ?*

*Tu vois, nous sommes en automne*
*et la terre est en joie comme aux premiers beaux jours.*
*Les grands chênes n'ont pas laissé choir leur couronne*
*et même elle est plus gaie de se voir redorée.*
*Il y a des pluies de soleil dans la forêt ;*
*l'herbe est toute neuve où brille la rosée ;*
*la terre est bien humide un peu,*
*mais tu as trop d'ardeur pour vouloir reposer*
*et des orties, peut-être, s'exhument du sol.*

*Des duvets de fruits nagent dans l'air blond du matin*
*et le soleil est tiède comme en été lorsqu'il pleut.*

*Voici des bruyères et des myrtes,*
*des lavandes, du romarin*
*et le ciste du bois.*
*A chaque pas nous écrasons des marguerites.*
*O ! le bouquet joli que je ferai pour toi.*

*Mais, pourquoi détournes-tu ta main*
*-- ta main qui pend en grappe de fraisia? —*
*mon cœur te déplaît-il avec toutes ces fleurs?*
*Ah! je sais. Il y a*
*de grands chardons parmi les fleurs,*
*de grands chardons morts et pourtant droits encore.*
*Mais va, rassure-toi :*
*nous écraserons les jeunes orties*
*et les chardons du vieil amour sont bien morts.*

## *APRÈS LA COLLINE, LA PLAINE*

*Pourquoi n'aimes-tu pas la colline?*
*elle est douce pourtant, elle invite à l'amour*
*et, boisée d'arbres verts*
*avec, toute blanche à ses pieds,*
*la frange des amandiers,*
*elle est comme ta jupe chérie,*
*elle est comme une vague énorme qui déferle*
*sur la grève de la plaine.*
*O! viens avec moi dans la colline*
*comme je suis allé dans celles de ta chair,*
*jadis, pour y prendre, parmi*
*les broussailles des lianes dorées,*
*les limaces douces et roses qui glissent sur la terre...*

*... La plaine!*
*Regarde déborder la mer des mimosas,*
*mer pleine d'écume et furieuse :*
*vois toutes ces crêtes jaunes et laineuses*
*que le mistral pousse vers nous.*
*De l'horizon elles viennent, se précipitent*
*glauques vagues à l'écume dorée*
*comme celles de la mer au soleil couchant,*
*et elles nous enveloppent et elles tourbillonnent*

*et elles s'avalanchent en neiges jaunes*
*et ce me semble de la joie qui tombe autour de nous.*

### *MYTHOLOGIE*

*Tu vois, la terre*
*ruisselle de lumière,*
*la sente a revêtu nouveau manteau de fleurs*
*de fleurs frêles et fines*
*et nous nous grisons*
*des parfums, des couleurs*
*et des chansons*
*de la colline.*

*Écoute*
*le doux bourdonnement*
*des abeilles rousses*
*qui traversent la route*
*par moment*
*près de nous,*
*le sistre à double note des cigales secrètes*
*au bord du chemin*
*et plus loin*
*le trille ensoleillé d'un oiseau bien caché*
*parmi les arbres verts qui chantent, eux aussi,*
*car l'haleine du vent anime les feuillages*
*comme celle du Faune fait chanter les roseaux.*

*Vois,*
*les blancs amandiers*
*au milieu des bois*
*de pins et d'oliviers*
*et les chênes roux*
*qui se courbent au vent et brillent au soleil*
*et les baies des houx*
*égrenées en rosaire*

*et rouges comme des lèvres*
*dans l'ombre des buissons*
*sont des nymphes aux blancs voiles et des bacchantes rousses*
*qui montrent des fruits rouges sous des feuillages sombres*
*et se groupent en danses, frémissent et tourbillonnent*
*aux gaies rondes menées par les flûtes des Faunes.*

*Des senteurs s'élèvent*
*des blessures des pins,*
*des thyms aux fleurs menues*
*et des bleus romarins*
*— il n'y a pas un arbre qui n'exhale parfums ! —*
*les pâles lentisques*
*où coule le mastic,*
*les myrtes et les amandiers,*
*les mousses et les chênes et tout le bois enfin*
*où les aiguilles des pins parsemées sur le ciel*
*sont plus douces, plus souples, plus fines que les ailes*
*du jeune dieu Amour qui erre par ces lieux.*

*Mais tout cela,*
*les nymphes qui dansent*
*et les bacchantes*
*et ceux qui chantent*
*les ailes parfumées voltigeant sous la brise,*
*la tiédeur du matin,*
*le parfum des buissons,*
*les fleurs du chemin*
*et les chansons,*
*tout cela n'est pas l'odeur de tes fleurs qui me grise,*
*les fruits doux de ta bouche, l'eau pure de tes yeux,*
*le chapelet de rires échappé de ta lèvre,*
*ni surtout le soleil joyeux de tes cheveux.*

## *VOUS VIENDREZ*

A Marie et Jacques Nervat.

*Vous viendrez, la sente est fourrée d'herbe neuve*
*et douce et pleine de rosée,*
*les talus, les fossés*
*s'ornent de petites fleurs,*
*et les barrières épineuses*
*qui bordent la route*
*se couvrent de roses rouges.*

*De temps à autre*
*surgit une muraille de cyprès;*
*des palmiers se dressent*
*parmi des champs de roses,*
*La mer des mimosas se cabre sur la route,*
*un archet s'insinue dans toute la colline,*
*la brise!*
*et c'est confusément la vie qui chante autour de nous.*

## *LE SOLEIL*

A Marc Lafargue.

*Le soleil a traversé les saules,*
*la fontaine est plus claire où se baigne le ciel*
*et les grands nénufars qui sommeillaient encore*
*se sont épanouis aux baisers du soleil.*

*— On croirait des seins pâles et nacrés qui frissonnent.*

*O! la joie de ce soleil.*
*Les peupliers ont mis leur belle robe d'argent*
*qui ruisselle au soleil et chante sous la brise*
*et les vieux saules sont comme une pluie d'écus*
*qui va grossir le bruyant ruisselet.*

*La clématite grimpe autour des noisetiers,*
*de la mousse verdit le tronc des peupliers*
*et le lierre y fleurit où s'attache l'abeille.*
*Il y a sur le chemin des angéliques blanches,*
*des reines des près, des sauges violettes,*
*des joncs — pour un bouquet — et des pieds d'alouette*
*et des menthes sauvages aux feuilles veloutées.*

*O joie! partout des fleurs où puiser le miel doux:*
*voici les iris bleus et leurs voûtes arquées*
*où règne la fraîcheur des sombres cathédrales.*
*voici les digitales et les cloches de pourpre*
*que je mettrais en branle pour fêter le soleil*
*et que je vais sucer, ô dussé-je en mourir!...*

## *LE TALUS*

A André Gide.

*Hier, il a plu*
*et la terre*
*déjà presque séchée au soleil revenu*
*est douce sous nos pas*
*qui tremblent, un peu las d'un repos allongé.*

*Ne t'inquiète pas*
*si le chemin est gris, banal, même triste:*
*le sentier est proche qui mène à la colline*
*et le site s'éploie si par autour de nous!*
*Le feuillage gracile des oliviers trop courts*
*nous laisse voir les îles et la rade qui se courbe*
*comme une faulx d'argent à l'ombre bleue des gerbes,*
*et c'est la théorie des arbres nus au bord du fleuve,*
*la colline boisée de pins et d'arbres aux feuilles neuves,*
*le sein pelé d'une montagne aux joyaux de ruines*
*et près de nous le talus varié par ses herbes*
*et ses frileuses fleurs encore mal éveillées.*

*Un ruisseau chante dans le fossé, au bord de la route*
*des plantes humides se penchent et l'écoutent,*
*elles se pressent entre elles, semblent s'entretenir*
*sur le chant grave du ruisselet,*
*tandis que les bourraches élégantes et soyeuses*
*sous leurs chapeaux bleus*
*se tiennent plus décentes, mais non sans applaudir*
*comme les pissenlits qui demeurent insensibles.*

*Des fenouils germent, des ronces vont fleurir,*
*la haie d'églantiers s'embourgeonne*
*et tout serait en joie si les vertes euphorbes*
*n'érigeaient leurs godets dont les vins empoisonnent*
*comme la fausse pudeur au champ de mon amour.*

FERNAND CAUSSY.

# AIMIENNE

OU

## LE DÉTOURNEMENT DE MINEURE

(*Suite* [1])

—

« Mais les jeunes femmes des arrière-boutiques s'arrêtent surtout aux pages d' « amour ». — Ce sont des amours profondes, subites, et lyriques avec gestes... un regard, au crépuscule, sous une tonnelle, lie deux âmes pour l'éternité... les fiancés au regard loyal, souvent envoyés au bagne par un concours de circonstances qui se démêleront vers la fin, trouvent dans ce fâcheux accident une occasion parfaite d'apprécier l'inaltérable foi des fiancées au front chaste — et j'ose dire que tous les baisers ont un goût d'infini...

« N'insistons pas... songeons avec mélancolie, Vallonges, à toutes les passions inutilisées, ou si mal, qu'éveillent dans les arrière-boutiques les romans qui nous font sourire... Je sais bien que toutes les passionnées n'ont pas, comme Valentine, le physique de l'emploi, mais quelques-unes d'entre elles, certainement, mériteraient d'être rencontrées par un des jeunes gens qui, faisant leur principale occupation de l'étude mi...

— ... nutieuse...

— des diverses variétés de l'amour moderne,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 110, 111.

sont le mieux qualifiés pour jouer le rôle simple de séducteur providentiel...

Caublance rajuste son monocle...

— Les existences de ces jeunes femmes seraient sans doute bientôt « brisées... » mais elles auraient au moins connu la « petite secousse » qui vaut la peine qu'on vive...

— ... Qui vaut la peine qu'on vive ! répéta Vallonges... Je disais ce matin la même phrase à Kerante à propos de je ne sais quoi... Voulez-vous une cigarette, cher ami?... Non ! c'est dans un article sur des peintres que j'ai mis cela... Qui vaut la peine qu'on vive !... C'est la vie qui vaut la peine qu'on vive !

— Si on s'y applique, dit Caublance.

« Mon cher, continue Caublance, ç'a été délicieux... Kerante vous a dit ?...

— Il m'a dit que vous alliez acheter un crayon par jour...

— Oui... Je voyais palpiter peu à peu ce jeune cœur timide... C'était exquis ! Au cinquième crayon je devinais qu'elle se disait en tremblant que ce jeune homme ne devait tout de même pas user tant de crayons que cela... Au septième crayon, comme je trouvais que cela avait assez traîné, je lui ai pris les poignets en murmurant avec toute l'onction que je sais y mettre : « Je vous aime !... » Elle se renversa en balbutiant : « Ah mon Dieu ! ce que je fais est mal !... » ... Des scrupules à écarter, j'adore ça... Ce fut délicieux, mon cher, d'effleurer ces petites lèvres roses, toutes tremblantes de la conviction que cela avait de l'importance... Et puis je lui donnai rendez-vous dans un des bas côtés de Saint-Germain-des-Prés... par couleur locale...

— Côté cour, ou côté jardin?

— Ce fut très bien... Moi j'aime les situations franches et résiliables... sans cela, n'est-ce pas, ma vie sentimentale serait trop compliquée... Je lui expliquai que pour d'inéluctables raisons je n'avais qu'un mois d'amour à lui donner — je lui dis cela avec des ménagements câlins et une certaine profondeur dans le regard... mais ces façons amoureuses non prévues dans les feuilletons la troublèrent un peu, redevinrent feuilletonnesques à force de la troubler. — Je ne saurai jamais quelles idées de fatalité compliquées se pressèrent derrière son front blanc. Elle était jolie!!... avec deux grosses larmes qui montaient!...

— Vous les avez bues d'un baiser? demanda Vallonges.

— Cela ne m'a pas semblé dans mon personnage... et puis il passait un sacristain... Et voilà! Elle s'est appuyée à moi d'un air confiant et caressant et a dit avec une certaine simplicité : «Je consacrerai le reste de ma vie à me souvenir de ce mois-là »...

— Pauvre Valentine!

— Elle n'est pas si à plaindre! Je m'applique d'autant plus à la rendre heureuse que ce n'est pas pour longtemps... Elle a une beauté douce... ce n'est pas la délicatesse mièvre que je préfère, mais c'est harmonieux, et elle a de la pudeur... Il y a, au point de vue littéraire, des choses très obscènes à faire avec la pudeur... Je pourrais m'amuser à la bien dépraver... J'aime mieux pas... Cette retenue me plaît... Elle a des grands yeux noyés où se passe très bien la petite fête des extases, et vous savez sans doute, cher ami, que les étreintes où les regards se croisent sont les plus simples...

Caublance s'étire.

— Ah ! mon cher Vallonges ! c'est une volupté fraîche comme une source dans une forêt... poésie indoue !... *Sakountala !*... il faut des épithètes pastorales, ce sont des baisers de villanelle.

— Joli, les « baisers de villanelle », dit Vallonges en souriant...

— Tiens, oui, c'est vrai... c'est pas mal ! Je le noterai.

— Littérateur !

—

— Ah ! ça... « inutile de le nier », comme dit Kerante... tout à fait *littérateur*... J'ai même trouvé dans Balzac une phrase qui s'applique à mon cas : *Ils en viendront à chercher des aventures moins pour en être les héros que pour les raconter*... Après Valentine, il faudra que je trouve une fille de cirque et de music-hall...avec des regards durs, hein ?... quelque chose de très fardé, décors violents, musiques de cuivre... j'ai besoin de ça.

— Vous songez déjà à la suivante !

— Non ! Non !... j'ai encore trois semaines délicieuses à passer... je lui ai dit un mois... et huit jours... je suis strict en affaires, moi...

« Elle est gentille... je suis sûr qu'elle vous plairait... seulement je ne montre jamais mes femmes à mes amis... ce n'est pas par jalousie, c'est parce que, n'est-ce pas, quand je les lâche, c'est que j'en ai assez, ce n'est pas pour que quelqu'un me les ramène... Et puis on peut citer d'excellents écrivains qui ont eu l'air d'avoir fait le même roman parce qu'ils l'avaient fait avec la même femme... Elle est très gentille, Valentine, c'est un petit crampon timide... Elle vient à toute heure, lâchant la papeterie avec les plus classiques et stupides excuses... L'ami malade, ou le coupon

d'étoffe à changer au Louvre... Elle vient le matin sous prétexte de messe... Elle vient le soir sous prétexte de théâtre... Elle ne se lasse pas de ne pas me trouver, elle revient avec un *je ne te dérange pas* qu'elle dit d'un air sérieux de première communiante amoureuse... Oh! et puis elle n'est pas gênante... Quand je n'en ai pas envie je dis : « J'ai à travailler », alors elle s'installe et regarde le mouvement de la plume sur le papier, ou la fumée de la cigarette, se levant par intervalles pour m'embrasser doucement... elle est patiente, heureuse d'un sourire... c'est une bonne petite-fille... elle a des phrases comme : « Tu es bon de me laisser t'aimer »... Je lui appris à faire des cigarettes...

« Allons, je file... que je rentre m'habiller... tas de visites à faire et Valentine est peut-être là... et la pièce d'Ismaël Lévy ce soir, vous n'y allez pas? ... On vous verra demain soir chez Madame Stolon?

— Sais pas...

— Venez donc! Quelle charmante femme... Bonsoir. Merci pour les Boucher... Ah! vous avez vu l'article de Robert Greslou : *les Exacts*...

— Kerante me l'a montré...

— C'est lui qui me l'a fait voir ce matin, il est furieux... Moi j'ai envoyé une carte de remerciements... Kerante ne comprend jamais qu'un éreintement vaut mieux que vingt échos... Bonsoir...

— Bien des choses à la jeune Valentine...

— On fera ce qu'on pourra... Bonsoir...

## II

Vallonges trouve Aimienne à genoux, les deux coudes sur un fauteuil et sanglotant...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Tu veux me renvoyer!

— Mais non! mais non... que t'es bête! Je ne veux pas te renvoyer du tout, ma chérie...

— Oh! je comprends bien que je te gêne!... que!... que!...

— Allons! Allons!...

— Que je te gêne!... Seulement si tu voulais seulement me garder jusqu'à ce que l'on ne me cherche plus... Je ne veux pas retourner là-dedans... Je ne veux pas!...

— Écoute, Mimi, si tu me mettais mieux au courant... je te donnerais peut-être raison... je chercherais un moyen d'arranger les choses... je...

— Ne me renvoie pas... ne me... renvoie pas...

Vallonges la prend dans ses bras comme un enfant.

— Allons!... voyons!... sois sage!... nous avons bien le temps de nous occuper de tout cela...

— Je ne veux pas que tu me renvoies... Embrasse-moi!

Vallonges embrasse la petite joue salée de larmes.

— Ça me ferait déjà tant de peine de te quitter... Il me semble que j'ai toujours habité avec toi... Tu ne veux pas de moi pour ta petite fille, dis?

— Si, si...

— Je serais si tranquille... je ne t'empêcherais pas de travailler... je recopierais des choses pour toi, si tu voulais... papa me faisait toujours copier pour lui...

— Comment, copier... copier quoi?

— Dans des livres, des choses dont il avait besoin...

— Mais enfin qu'est-ce qu'il fait, ton père?

— Je ne veux pas te dire qui c'est... Qu'est-ce

que cela te fait puisque tu ne me ramènes pas... Et puis je m'occuperai de ton ménage. Au lieu de dîner dehors tu pourras dîner chez toi... quand tu auras à sortir je resterai à lire ou à coudre... Je ne serai pas gênante, tu verras... il ne me faut pas beaucoup de place, je suis si petite... Embrasse-moi !... dis-moi que tu veux bien ?

— Ne pleure plus...

— On va commencer tout de suite, veux-tu ? — Tu vas travailler et je vais m'installer à côté de toi avec mon livre...

Elle se lève, avec encore des marques de larmes plein son sourire, s'essuie les yeux devant la glace de la cheminée...

— Est-ce que tu me trouves jolie ? Maman me disait toujours que je serais jolie... Je vais me recoiffer, n'est-ce pas ?

— Non. Reste avec ta natte dans le dos... tu es plus petite fille...

Et Vallonges pense :

— Il y a moins de malentendu...

—

Aimienne se blottit sur le divan avec *Quentin Durward*.

Vallonges s'asseoit à son bureau, trie quelques notes, puis s'alanguit...

— Bah !... Je geignais de la solitude, hier soir, me voilà en compagnie... Kerante a beau dire, je ne peux pourtant pas la remettre au coin du pont, ou la conduire au commissaire... Ce que j'ai de mieux à faire pour le moment, c'est de ne pas la tourmenter.

Il la regarde ; elle lit sans distraction, toute rosée en une attitude souple, très *bibliothèque-rose*... La jupe un peu relevée sur une cheville

mince, faisant danser au bout de son pied la pantoufle d'Odette...

— Si elle savait ça, Odette!... Bah.. Elle rirait, Odette! — Elle aurait bien pu trouver moyen de me glisser un mot, Odette! — Ah! elle est comme les autres, celle-là, elle m'aime bien quand je suis là...

(Vallonges ne s'aperçoit pas qu'il retourne avec une gratuité cynique des sentiments qui étaient les siens la veille...)

— C'est du propre, tout cela!... Madame voyage avec son mari, mais on me prie d'attendre... Il y a quelqu'un!... Des compromissions, toujours... et l'on s'étonne que nous n'*aimions* pas comme si c'était possible! — comme si tous ces amours-là n'étaient pas salis avant le premier baiser par ces compromissions...

( Il n'y a pas de mot que Vallonges trouve plus ridicule que le mot « compromission »... et il vient de l'employer deux fois coup sur coup... ce que c'est que de nous!)

Vallonges fait de petits points à la plume sur une belle feuille blanche de simili-japon... Ce sont d'abord quatre points en carré, puis un au milieu... il essaye de faire un rond, mais c'est trop difficile — tout à fait comme Chrysis, dans l'*Aphrodite* de Pierre Louys... seulement Chrysis *piquait des trous avec une épingle d'or dans un oreiller de lin vert.* Les temps sont changés.

Le temps passe. Aimienne lit toujours *Quentin Durward*, et les aventures de la délicieuse comtesse Isabelle de Croy la passionnent... Vallonges, pour s'occuper, flétrit l'adultère avec injustice — Odette n'a pas écrit, c'est incontestable... et puis, Odette... Odette...

Il regarde Aimienne.

— A-t-elle d'assez beaux cheveux, cette petite... on dirait...

Vallonges trouverait des comparaisons excellentes, mais Aimienne relève la tête, leurs regards se croisent, elle sourit, lui aussi... elle veut lui mettre les bras autour du cou, appuie sa joue contre la sienne... Vallonges se retourne pour l'embrasser, rencontre le coin frais de la petite bouche, recule un peu, mais elle se met à rire et tend franchement les lèvres...

On sonne. Kerante et Welker.

## III

— Alors voilà votre fille, dit Welker.

— La voilà. Mimi, fais nous du thé... un peu plus fort que celui d'hier soir. Quoi de neuf dans les journaux de cinq heures, Welker?...

— Rien. Si... une extraordinaire interpellation de Vincent Ferrier sur la censure... La moralisation de la presse... Ah! il est bien, notre leader socialiste... Au fond ce n'est pas un disciple de Karl Marx, c'est un disciple d'Alphonse Allais...

— Qu'est-ce qu'il a inventé?

— L'inutilité de la censure, naturellement...

— La censure est une institution admirable, dit Kerante, parce qu'elle est dangereuse... elle fait croire à la sécurité alors que précisément elle ne s'occupe guère que des œuvres qui s'adressent à un public qui ne risque rien, et pas du tout de celles qui vont influencer un public qui croit que c'est arrivé... On condamnera un jour un roman de Caublance, — il l'espère bien d'ailleurs — mais je connais un vieux jardinier en Normandie qui lit convenablement depuis vingt ans quinze livraisons

d'une excellente publication populaire sur *les crimes du marquis de Sade*... ça lui a donné des idées fausses sur beaucoup de choses, parce qu'il généralise...

— Enfin Ferrier a trouvé contre la censure un argument tout à fait insensé... Il a déclaré qu'il n'y avait pas à réprimer la presse pornographique parce qu'elle ne corrompait que les enfants des bourgeois... et il a développé : quinze colonnes à l'*Officiel* demain...

— On voit bien qu'il n'a jamais pris l'omnibus à l'heure où les jeunes ouvrières, pures fleurs du prolétariat, s'en vont aux ateliers en se délectant de petites brochures doucement intitulées *Chairs en feu* ou *Spasmes et caresses*... Ça coûte deux sous, c'est pour rien ! ça prépare les voies à ce que Ferrier n'hésitait pas à appeler le « Minotaure de la Prostitution... »

— Les marxistes sont fatalistes, dit Welker.

— Ils ont raison, dit Vallonges — un journal peut *lancer* un numéro de music-hall, mais...

— Napoléon n'admettait que les journaux de modes, dit Welker.

— « *Nous en avons soupé, de Napoléon... poléon !* » chantonne Kérante.

—

— Quel charlatan prétentieux, ce Vincent Ferrier, reprit Kerante... I'm'dégoûte !... Cette gueule qu'il a d'apôtre blet, cette gueule d'abcès... et ces minauderies de vieille blonde... le geste de main dans les cheveux, en arrière... qui laisse des pellicules dans les ongles...

— Continue, je t'en prie !...

— Il a l'air d'un Christ commandé aux Japonais par des missionnaires jésuites... Les détails sont

soignés, mais les proportions n'y sont pas... Il suinte cet homme — il a les yeux pas assez cuits...

— Il ne manque pas de talent, dit Vallonges... il a quelquefois des reparties... et il a une belle rhétorique...

— Oui... Il emploie alternativement toutes les parties du discours...

—

— Il paraît qu'il est tout à fait collé avec Corinne... qu'ils habitent ensemble...

— Ah bien, ça fait une jolie paire!... Corinne!...

— D'où ça vient, ça?

— Est-ce qu'on sait! On dit qu'elle a fait le trottoir rue Mazarine... mais quelle est la femme dont on ne dise pas cela aujourd'hui!...

— Elle a été au théâtre?

— Sous l'empire... le second empire, pas le premier... depuis elle a roulé... représentations à bénéfice... Elle a sali du linge et inspiré des passions... Elle a beaucoup fait pour la cause de l'Idéal. — Elle a servi des *Soupes Populaires*, et il n'y a pas une affaire de chantage depuis vingt-cinq ans où elle n'ait été citée comme témoin... pour écoper de considérants fâcheux...

— Elle est sinistre, maintenant. Cette figure crépie...

— Décrépie!...

— Recrépie!...

— Accroupie!...

— Les yeux sont encore admirables... ils ont un côté *Société protectrice des animaux* étonnant... paupière lourde, regard noyé...

— Est-ce que ce n'est pas elle que Dalsace définissait « un rhume de cerveau dans un bas de soie mauve »...?

— Je ne crois pas, mais ça ne fait rien... il l'appelle toujours « la lettre de faire part »...

— C'est un joli couple... *L'Abcès et la Lettre de faire part — Fable...*

— Sans morale.

— Surtout sans moralité... On dit que Ferrier a à peine attendu que sa femme fût morte pour installer la Corinne chez lui... une petite femme blonde délicieuse, paraît-il, qui l'avait épousé par admiration... là! là!...

— Ce que j'aime dans Ferrier, c'est le côté déiste... On sent qu'il a trouvé que le matérialisme plus ou moins « scientifique » des patrons ne fournissait pas assez à la phrase... Alors il fait appel à une *Nature* sentimentale... il a introduit le dogme de la majuscule en économie politique, et...

—

— Eh bien, et ce thé, Mimi? l'eau ne bout pas?...

Aimienne restait debout devant la table à thé, le dos tourné... Vallonges s'approche, lui passe le bras sur l'épaule... Elle tourne vers lui un visage crispé avec de grosses larmes de colère au coin des yeux...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Ne dis rien... emmène-moi dans ta chambre... je t'en prie...

—

— Qu'est-ce qu'il y a?

Aimienne sanglote sans presque pleurer, contre l'épaule de Vallonges...

— Que tu es donc nerveuse, ma pauvre Mimi; — qu'est-ce qu'il y a encore?

— Je ne pouvais pas les entendre parler comme ça!... J'étais bien malheureuse puisque je me suis sauvée, mais ce n'est pas une raison...

— Qu'est-ce que tu dis?... qu'est-ce qu'il y a... mon chat...

— Ce qu'ils disaient sur... sur papa...

— Quoi, papa?... C'est ton père, Ferrier? ce que tu racontais?... ma pauv'gosse...

— Tu ne me ramèneras pas, dis?... tu ne me ramèneras pas...

— Mais non — mais non... Ne sanglote donc pas comme ça! Ah, c'est Corinne qui te fichait des gifles...

— Papa ne savait pas, je t'assure... elle lui fait croire tout ce qu'elle veut...

— Oui, oui... Ecoute, je ne peux pas laisser mes amis comme ça — installe-toi dans le fauteuil, je reviendrai quand ils seront partis...

— Tu m'aimes un peu, dis...

— Mais oui, ma chérie, embrasse-moi...

## IV

— Eh bien, vous êtes gentils, vous autres!

— Qu'est-ce qu'il y a?...

— Elle sanglote tous les sanglots de sa jeune âme... Tu sais, Kerante... le père... la maîtresse... les gifles... Eh bien, c'est Ferrier, le père...

— Non!...

— Si! Alors elle vous a trouvés un peu durs...

— Eh bien et elle donc... qui file! — Ah, c'est Ferrier, le père... Je te fais mes compliments... Tu vas pouvoir te créer de belles relations...

— C'est vrai, tout cela? demande Welker.

— Mais certainement que c'est vrai...

— Ta môme est la fille de Vincent Ferrier?...

— Comme je vous vois...

— Elle a fichu le camp de chez lui parce que Corinne la battait...

— ...!

— Vous l'avez trouvée dans la rue et... Elle est bien bonne!... Eh bien mais qu'est-ce que vous allez en faire?

— Ah! ça! par exemple! — Si vous pouvez me le dire, vous me ferez plaisir!... Du thé, Gérard?

— Cinq morceaux de sucre... Merci... plus de lait que cela...

— Et vous?

— Sans sucre...

— Du lait?

— Un nuage...

—

— Qu'est-ce que vous allez en faire?

— Voilà! — ce matin je t'ai conseillé de la reconduire immédiatement au coin du Pont-Royal... il en était encore temps... maintenant...

— Maintenant il peut la reconduire à Ferrier...

— Jamais de la vie! s'écrie Vallonges — Pauv' gosse! Ce que je comprends ça, qu'elle ait filé!... Ça serait d'un mufle!

— Ce qui serait vraiment rigolo, dit Welker, ce serait que Ferrier poursuivît Vallonges en *détournement de mineure*...

Il atteint un *Code* sur les rayons et le feuillette...

— « *Article 332* », ça doit être ça. « *Si le crime a été commis sur la personne d'un enfant au-dessous de l'âge de quinze ans accomplis* »... Travaux forcés à temps, mon ami...

— Comme c'est spirituel!...

— Ce sera bien ennuyeux pour ta digne mère...

— Ah! non!... non! — reprend Welker — moi je ne sais pas du tout chercher dans les Codes... Ça doit être l' « *Article 334* »... « *facilitant habi-*

*tuellement la débauche et la corruption de la jeunesse de l'un et l'autre sexe... »...*

— De l'*autre* seulement, dit Kerante.

— ... « *emprisonnement de six mois à deux ans et une amende de cinquante à deux cents francs.* »

— C'est pour rien !

— Laissez donc ça, dit Vallonges en retirant le *Code* des mains de Welker... Vous feriez beaucoup mieux de me dire ce que vous feriez à ma place...

— Je me suiciderais tout de suite, dit Kerante... avec des fleurs !...

— Je me livrerais à un léger chantage, dit Welker. — Obliger le citoyen Vincent Ferrier à se « rallier », ça ne serait pas mal... il y aurait un joli article à faire...

— Pas de bêtises, hein !...

— Mais non ! — vous savez, Kerante, Vallonges est très inquiet...

— Il est vert... « *plus vert que l'herbe* »... ça lui apprendra ! — Il a une amie charmante — comme toutes les amies d'ailleurs — il a voulu la trrrahir... c'est bien fait ! Ils ne trouvent pas assez de femmes, ces jeunes gens, pour assouvir les passions... qu'ils n'ont pas !... Il leur faut ce qu'il y a de plus pur et de plus sacré sur la terre — de chastes vierges, filles de députés de l'extrême gauche !...

— Mais...

— Ah ! N'essaie pas de nous faire croire que tu l'as respectée... ! Satyre ! Ton trouble t'accuse !... Article trois cent et quelque !... Ton affaire est bonne !

Welker est pris d'un fou rire...

— Je ne trouve pas ça drôle ! dit Vallonges.

—

— Le fait est, dit Kerante, que Ferrier n'est pas

le rêve comme beau-père... car je pense que tu n'hésiteras pas à *réparer*... ça te fera du tort, ce mariage-là...

— Non, mais... sérieusement, Kerante, qu'est-ce que tu ferais à ma place?...

— Ce que je ferais, mon vieux?... Écoute : ta jeune Aimienne est gentille comme tout, elle est blonde comme feue la reine Ginevra et Madame Yseult aux blanches mains, elle a une simili-naïveté charmante, des mains exquises, et fait passablement le thé... Je la reconduirais immédiatement au commissaire de police de mon quartier...

— Mais ça serait dégoûtant! Je lui ai promis...

— Il faudra que ça finisse comme ça; plus tu tarderas plus tu auras d'embêtements... Ou bien ramène-la au père... ça peut être plus rigolo... je t'accompagnerai si tu veux...

— Et si elle refile...

— Ça ne te regarde plus... Méfie-toi — tu vas « t'attacher », on s'attache toujours... c'est effrayant ce qu'on s'attache facilement!

— Certainement elle ne m'est plus tout à fait indifférente, cette gosse...

— Tu es attaché!... Il est attaché!... — Le commissaire de ton quartier, je te dis, tout de suite!... Il y a encore une autre solution, c'est de la garder tout à fait...

— Tu sais bien que ce n'est pas possible...

— C'est toi qui n'as pas l'air de le savoir!

— Enfin je vais toujours la garder encore ce soir — on verra demain.

— Aïe! — Enfin, moi je vais faire un tour au *Palais de glace*... Vous venez, Welker...

— C'est mon chemin... je dîne du côté de l'Arc-

de-Triomphe... Vous allez à la pièce d'Ismaël Lévy ce soir?

— Ah non! Je dîne avec Bertie Desborough... Et puis, c'est bien fait, les pièces d'Ismaël Lévy... ça à l'air d'être en noix de coco... mais c'est trop spécialement destiné aux adultères israélites... Je viendrai voir ce que tu deviens demain, après midi, Raoul...

— Déjeune...

— Peux pas — un oncle...

— Et vous, Vallonges, vous ne venez pas à la pièce d'Ismaël Lévy non plus?

— Je ne peux pas quitter ma gosse comme ça...

— Non! ce que tu es ridicule avec tes charges de famille!...

— Je crois que vous auriez aussi bien fait de rentrer hier par l'Avenue de l'Opéra et la place du Carrousel, dit Welker. Bonsoir...

—

— Peut-être! pense Vallonges...

On resonne avant qu'il soit rentré dans sa chambre...

— Welker se trompe toujours de parapluie!

— Monsieur, dit Clovis d'un air grave, c'est Mlle Suzanne Pradier qui veut parler à Monsieur...

— Suzette!

(Il l'avait tout à fait oubliée, Suzette!

— Faites entrer!

Elle entre en criant à Clovis :

— Hein! il y a longtemps qu'on ne m'avait vue!... Tu as toujours une bonne tête, toi!

Clovis sourit de toute son âme : des amies de Vallonges, Suzette est la seule dont Clovis ait été vraiment amoureux.

## *CHAPITRE TROISIÈME*

### I

— Eh bien à la bonne heure! Tu n'as pas été trop long à te décider... Seulement tu t'es trop pressé — j'ai tout de même voulu venir dîner — mais j'ai un rendez-vous que je ne peux pas rater... tu vas être furieux...

— Ça, c'est une veine! pense Vallonges.

— Mon Dieu! — dit-il — il se trouve que... écoutez...

— Dis donc, oui, au fait... qu'est-ce qu'il y a? J'ai rencontré en bas Kerante et Welker qui se sont mis à se tordre en me voyant... et n'ont jamais voulu me dire pourquoi...

— Il y a... oh mon Dieu! c'est bien simple... il y a que j'ai recueilli ici une gosse que j'ai trouvée cette nuit, sur le quai...

— Tiens! j'ai lu un roman qui commence comme ça... avec un peintre— on parle des Halles... Je n'ai pas fini parce que ça m'embêtait...

— C'est l'*Œuvre* de M. Zola... tu as eu tort de ne pas finir... ça t'aurait édifiée sur la grande peinture... Enfin ma gosse a fichu le camp de chez son père... c'est la fille de Vincent Ferrier...

— Qu'est-ce que c'est que ça, Vincent Ferrier?

— Un député socialiste...

— Ah! Et tu...

— Mais non! mais non! pas du tout! pas du tout!... je la garde comme ça, cette gosse, pour ne pas la renvoyer tout de suite... Si tu avais été libre on se serait arrangé... on s'arrangera — veux-tu après-demain...

— Ça va... je viendrai te prendre vers quatre heures, si tu veux, je serai dans le quartier...

— C'est entendu...

— Dis donc, si tu m'enlaçais tendrement...

— Suzu ! c'est toujours la fraise !...

— Attends que j'enlève mon chapeau...

— Je vais te l'amener, ma fille ; donne-lui de bons conseils, hein ? Elle avait l'intention de « faire la noce !... » Elle est gentille, tu vas voir... Ote ton chapeau... Tu ne m'en veux pas ?... Tu comprends...

— Mais pas du tout, par exemple ! Tu as une belle âme. Puisque, justement, j'étais pas libre... mais y avait pas moyen, tu sais... c'est ce banquier de Bordeaux qui vient comme ça par hasard à Paris... tu sais, celui qui m'avait fait aller à Biarritz... c'est déjà raide de le plaquer pour le dîner...

—

— Mimi, c'est une amie à moi qui vient dîner avec nous...

— Faut-il me coiffer ?...

— Non, non... garde ta natte...

—

— Voilà la mademoiselle Aimienne en question.

— Suzette Pradier, une vieille camarade à moi... qui te donnera de bons conseils...

Aimienne sourit d'un air gêné comme tout.

— Alors c'est vous qui vous êtes sauvée de chez vos parents... eh bien vous avez encore eu de la chance de rencontrer Raoul... A-t-elle de beaux cheveux !... Et vous ne voulez pas y rentrer, chez vos parents ?...

Aimienne secoua la tête.

— Oh ! vous avez peut-être raison... moi je sais ce que c'est... Quand maman s'est remariée, ma sœur et moi nous n'avons pas pu y tenir... Elle avait un ami qui l'a épousée depuis, j'ai deux amours de

petits neveux... Mais moi... on en a bientôt plein le dos de l'atelier, et comme on gagne à peine de quoi déjeuner et prendre l'omnibus, faut que quelqu'un se charge des extras... tu te rappelles, Raoul, quand j'étais chez le vieux Lhevis, rue du 4 Septembre... C'est tout de même toi qui m'as fait lâcher les chapeaux pour aller à Montigny — et puis après ça m'a embêté de m'y remettre, aux chapeaux...

Aimienne s'intéresse et s'approche. Suzette lui prend les mains...

— Seulement vous savez. Je ne conseillerai jamais ça à personne... moi je ne me plains pas et je suis bien tranquille... Mais quand on voit un tas de gentilles petites femmes qui sont malheureuses comme tout... ou qui sont obligées de faire les restaurants de nuit et pis que ça!... Ce que j'en dis, c'est pas tant pour les amants, on parle toujours de ça! — Quoi! on ne les choisit pas autant qu'on voudrait, mais en somme ce sont les mêmes types que d'autres femmes ont pour maris; — au contraire on a tous les jeunes gens qui s'amusent et qui sont très gentils... Mais c'est d'avoir toujours des notes en retard et des billets, et jamais le sou — oh là là! Et alors, une fois qu'on a besoin de vingt rancs, c'est fini — on se perd l'estomac à souper, et puis les salpingites — ah! c'est pas amusant — on s'abrutit tout à fait pour s'y faire... et puis...

Suzette eut un geste d'une extrême philosophie...

— Moi, je croyais... dit Aimienne, et elle en resta là.

— Monsieur est servi.

—

— Faut pas croire... dit Suzette. Ecoutez-moi, je suis jolie, n'est-ce pas — enfin je peux le dire...

— Tu peux, Suzu... tu peux...

— Je dis ça, n'est-ce pas... c'est pour faire comprendre... je sais parler, même quelquefois avec des choses que je vous ai entendu dire à vous autres, je les épate... je sais m'habiller et puis maintenant j'ai des toilettes... on me connaît... j'ai une bonne presse... Eh bien — il y a combien de temps qu'on s'est quitté, Raoul? Quatre ans... depuis quatre ans, et en y faisant attention, je sais ce que je vaux, et je ne suis pas gâcheuse... je ne suis arrivée à mettre que dix-huit mille francs de côté...

— Fichtre! si tu crois que j'ai fait depuis quatre ans dix-huit mille francs d'économies avec ma littérature...

— Ce n'est pas la même chose... Et puis, mon cher, — remarque que je considère que j'ai une veine exceptionnelle, et on ne peut pas faire ce métier-là toute sa vie, n'est-ce pas, tandis que la littérature, plus on est vieux plus on gagne — admettons que je passe encore quinze ans à ça, c'est beaucoup... il y a la vente... tu vois ça ne fait pas le Pérou. — Oh, aujourd'hui lorsque l'on n'a pas la chance de tomber sur un type qui vous place une grosse somme... en se mariant, par exemple, — et ça ce fait de plus en plus rare... Quand par hasard on hérite de quelque chose, la famille gagne toujours le procès... Ah non! tu sais... Et puis, je te dis, pour une qui réussit à peu près, combien y en a-t-il qui claquent à l'hôpital, esquintées, ou qui finissent Dieu sait où... Ah non! il y a trop de frais, tu sais... et puis c'est trop encombré...

— Toutes les carrières sont encombrées !...

— Et puis alors — il y a toutes celles qui sont sentimentales, qui souffrent, qui aiment, qui se font des idées... Alors tu penses ce que ça devient! — Il

y a une petite Germaine que j'avais connue qui s'est tuée l'autre jour en avalant de la strychnine pour une espèce de maître d'armes... il est vrai qu'elle était phtisique tout à fait au bout... alors... On est venu me demander de l'argent pour une couronne, et j'ai été à l'enterrement — mon cher, il y avait là toutes les femmes de la *Place Blanche*, dans leurs toilettes du soir, n'est-ce pas, en plein jour, boulevard Sébastopol, ces robes roses, vertes, bleues, toutes sales et chiffonnées, je ne peux pas te dire de quoi ça avait l'air — tout le monde se retournait, j'avais envie de pleurer... Eh bien! il y en avait des gentilles, de ces femmes qui suivaient... seulement, n'est-ce pas, elles ne peuvent jamais se rattraper, elles prennent des habitudes vadrouilles, et c'est fini. Comme j'étais en noir, on m'avait mise à la place de la famille, avec la mère, une vieille balayeuse; heureusement que j'avais une voilette très épaisse... Ah non, c'est pas gai, tout ça!... passe-moi la sauce anglaise, veux-tu ?...

— Papa dit que la femme doit savoir se faire respecter de l'homme ! — déclara gravement Aimienne.

— Eh bien, il a des illusions, votre père !...

Vallonges ne put s'empêcher de rire...

— Tu trouves ça bien, toi, dit Aimienne, qu'il y ait des femmes qui meurent comme ça et puis d'autres qui ont trop...

— Mimi ! ne nous engageons pas dans les idées générales !...

— C'est vrai qu'il y a des choses pas justes, dit Suzette, mais n'est-ce pas, c'est comme ça!...

— Il ne faut pas dire « c'est comme ça », reprend Aimienne, il faut que les femmes s'unissent. — Si

vous vous réunissiez pour ne pas vouloir, ils céderaient bien...

— Tu as du sang de syndicat dans les veines !

— Ça ne serait pas pratique, dit Suzette... et puis, voyez-vous, les femmes ne se soutiennent pas entre elles — elles se débinent... il y a la concurrence...

— C'est égal ! dit Aimienne.

—

Pendant qu'Aimienne s'occupe du café, Suzette déclare à Raoul qu'elle la trouve délicieuse :

— Et elle sera ravissante ! — Ecoute, si tu ne sais pas qu'en faire, si tu ne peux pas la décider à rentrer chez son père, donne-la-moi, je m'en occuperai — je lui donnerai des conseils, je la sortirai, je dirai que c'est ma sœur — tu comprends ? Si elle doit faire la noce, il vaut mieux qu'elle commence dans de bonnes conditions... et puis je pourrai lui arranger beaucoup de mes anciennes affaires — elle est bien élevée, n'est-ce pas, tu comprends, ça me ferait une camarade tout à fait bien — c'est très sérieux ce que je te dis là...

— Mais oui, mais oui — tu es bien gentille, je te remercie... mais ne lui en parle pas...

— Toi, mon Raoul, je te vois venir, tu vas t'y attacher à cette gosse, tu vas la garder...

— Pas du tout, pas du tout — Seulement elle ne voudrait plus réintégrer... La garder ' tu es folle... j'ai une maîtresse, moi...

— Eh bien qu'est-ce qu'elle dit de ça, ta maîtresse ?...

— Elle n'en dit rien. Elle est en Italie depuis quinze jours...

— Ah ! c'est donc ça que tu es si aimable...

— Mais non, Suzu ! — mais non.

— Sale bête !

— Tu as engraissé, Suzu...
— Tiens toi ! — voilà ta fille !

—

Sa tasse de café à la main, debout à la cheminée, sa jolie figure éclairée par en dessous avec des jeux de lumière dans les cheveux — Suzette n'a jamais été si « vermeille »..... Vallonges regrette infiniment qu'elle ne reste pas...

Aimienne va près d'elle et lui demande gentiment comme une petite fille :

— Est-ce que vous permettez de vous embrasser ?

Elles se prennent par la taille... Vallonges, qui fume des cigarettes dans les coussins du divan, trouve que ça fait un groupe très bien...

— Restez comme ça, vous êtes très bien...

Suzette joue avec la natte d'Aimienne qui rit de son rire d'enfant... Suzette s'asseoit dans un fauteuil, Aimienne se met à ses pieds et pose la tête sur ses genoux — elles bavardent comme de petites pies... il est impossible de savoir de quoi elles parlent, mais elles n'arrêtent pas... Vallonges les écoute béatement...

... Tiens ! une recette de cuisine ! c'est Aimienne qui explique :

— .... et puis, n'est-ce pas, on ajoute la vanille et le citron, on laisse reposer au frais pendant une heure et on cuit à petit feu pendant vingt minutes.
— Papa aimait beaucoup ça....

C'est Suzette qui explique à son tour :

— ... oh très simple !.. en faille blanche, avec des froncillés de mousseline de soie....

Vallonges regarde la fumée de ses cigarettes... il sent qu'il y a des réflexions très bien à faire, mais elles ne viennent pas...

—

— Raoul, faut que je file. — Non ! ce que ça me rase ! — et ce qu'il est ennuyeux ! Il me parle tout le temps de ses enfants ! — Alors c'est convenu, après-demain, entre trois et quatre...

— Convenu....

— Bonsoir, Mimi, bonsoir, ma chérie — soyez sage...

— Bonsoir, Madame...

—

Raoul, dans l'antichambre, aide Suzette à entrer les manches de sa jaquette...

— Tu sais, elle est à croquer...

— Je ne la croquerai pas...

— Oh tu dis ça !...

— Je dis ça.

— Non, quelle corvée, l'arrivage de Bordeaux !...

— Amuse-toi bien...

— Ne te paie pas ma tête — faut l'embrasser tout le temps comme une vieille médaille ! — Enfin n'est-ce pas. Je suis là pour ça...

— Embrasse-moi — pour t'entraîner...

— Je t'assure que c'est plus volontiers...

II

— Qu'elle est gentille, ton amie !...

— Elle te plaît !...

— Et puis elle est si jolie !

— Elle n'est pas mal...

— Tu l'aimais beaucoup, dis?

— Je l'aimais comme ça...

Aimienne reste un peu pensive — tandis que Vallonges se dose avec soin le mélange, qu'il préfère, de cherry-brandy et de chartreuse verte...

— Oh je comprends bien que je te gêne ! — dit Aimienne d'un air convaincu...

— Comment, que tu me gènes?...

— Oui... que... Mais si tu veux, tu sais...

Elle le regarde bien en face de son petit air sérieux.

— Si tu veux, moi, je veux bien être ta maîtresse...

— Qu'est-ce que tu dis! tu dis des bêtises!... tu ne sais pas ce que tu dis!...

— Je ne dis pas de bêtises du tout! Je comprends très bien que tu ne peux pas me donner ton lit et dormir comme ça dans le fauteuil indéfiniment... Tu vas me trouver sotte, mais je ne sais pas tout à fait au juste ce que c'est d'être amant et maîtresse. — Seulement je sais bien qu'on est dans le même lit, qu'on s'embrasse et qu'on se prend dans les bras — et puis, n'est-ce pas, je m'en rapporterai à toi...

— Mimi!...

— Je te dis ça — c'est très volontiers, je t'aime beaucoup. — Si tu ne me trouves pas assez jolie...

— Mais si, Mimi, mais si... Seulement, tu comprends il faut... L'amour... c'est... Il faut que...

— Eh bien nous nous aimerons — je ferai tout ce que tu voudras, tu me diras... c'est vrai, je serais même très contente de dormir dans tes bras...

Vallonges l'asseoit sur le divan, lui prend les mains...

— Ecoute, tu es bien gentille — seulement c'est plus compliqué que cela. — Pour se donner entièrement ainsi l'un à l'autre il faut avoir... il faut s'aimer tout à fait...

— Mon Dieu que c'est idiot ce que je dis là! pense Vallonges.

C'est sans doute ce que devine Aimienne, car elle interrompt:

— Mais pourtant les gens qui se rencontrent comme ça le soir, dans les maisons où l'on soupe, ou bien dans les endroits comme les *Folies-Bergères*, où j'ai été dans l'après-midi voir la Loïe Fuller, et qui s'en vont ensemble...

— Ce n'est pas la même chose, Mimi!...

— Pourquoi?

— Parce que...

— Je ne peux pourtant pas lui dire que c'est parce que ça me gênerait pour la rendre... — pense Vallonges.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas... — (Mimi a un petit air vexé maintenant) — on serait si bien à bavarder tous les deux au lit dans l'obscurité... Avec ma sœur Alice, quand on avait été trop méchant pour nous dans la journée, nous nous mettions comme ça le soir dans le même lit, nous croisions nos jambes et puis nous pleurions ensemble jusqu'à ce que nous nous endormions...

Vallonges se dit qu'en somme il sera beaucoup mieux dans son lit... puisqu'elle ne sait pas « au juste »... il se mettra au bord — le lit est assez grand...

— Écoute — je veux bien reprendre ma place dans mon lit ce soir, et je t'embrasserai tant que tu voudras... seulement tu sais, il ne faut pas t'imaginer que ça suffira pour que tu sois ma maîtresse...

— Je sais bien qu'il y a autre chose... seulement je ne sais pas bien quoi... on m'a dit des choses différentes... tu me diras...

— Mais non je ne te dirai pas!... la première fois ça a une importance... il vaut mieux que nous attendions quelques jours, que nous nous aimions mieux... que...

— Pourquoi ça a-t-il plus d'importance que les autres fois, la première?..

— Parce que... parce que c'est la première... Et puis il y a autre chose, Mimi... tu sais bien qu'on a des enfants... eh bien, il faut faire attention que...

— Oh ça!... je sais très bien pour les enfants... pas pourquoi on les a, mais comment— seulement je sais que l'on n'en a que quand on veut... Papa est vice-président d'une Ligue pour cela... il dit comme ça qu'on ne doit pas avoir plus d'enfants qu'on ne peut leur assurer de bonheur... Malthus, il appelle ça... il aurait bien dû ne pas en avoir, lui, pour le bonheur qu'il leur donne...

— Enfin voilà... embrasse-moi...

Elle appuie la tête sur son épaule et se laisse aller... C'est un tout petit corps qu'il a dans les bras... une des pantoufles scintille au bout du petit pied qui joue avec... Ils restent sans bouger. Au bout de cinq minutes Aimienne formule le résultat de ses réflexions:

— Pourquoi est-ce que je ne t'aimerais pas tout à fait...

—

— Déjà onze heures et demie!

— Si on se couchait alors...

— Oui...

— Couche-toi, veux-tu... je te rejoins...

Vallonges se promène de long en large...

— Pourquoi pas... j'y toucherai pas, voilà tout... je serais horriblement mal sur ce divan... je l'embrasserai quoi! puisqu'elle aime qu'on l'embrasse, elle a un museau tout frais — elle me racontera des histoires et elle s'endormira comme une marmotte... Il n'y a que pour Clovis... Ah, et puis zut — moi j'ai besoin de mon lit!...

—

Aimienne est déjà au lit, blottie comme la veille, la petite épaule mince et le petit bras mince seuls hors de la couverture.

— Tu viens?

— Je viens...

Vallonges se déshabille dans son cabinet de toilette...

Toutes réflexions faites. — Non... si — il garde son caleçon.

## III

A cette heure-là, Kerante vient de quitter Bertie Desborough devant la Madeleine...

La préoccupation d'être satanique rend ce jeune anglais lymphatique insupportable... Toute la soirée il s'est lamenté auprès de Kerante sur la difficulté de trouver des « *freshgirls* ». A Paris... on dirait vraiment que ça lui est indispensable... Il paraît qu'il n'y a pas moyen... ça coûte les yeux de la tête, et encore on n'en trouve que « *immature* »... pas mûres, trop jeunes et déjà vicieuses, pas du tout ça... Tandis qu'à Londres, pour 20 ou 25 livres... Bertie avait un arrangement à forfait, avec une dame Defferies, de toute confiance (Il a donné l'adresse à Kerante)... On ne risquait pas qu'elle... *Evy the black maid*... faire du chantage, vous dites en français... eh bien pour 15 livres l'une, elle s'engageait à en fournir trois par quinzaine... et à choisir parmi plusieurs, naturellement!... et plus de seize ans, entre seize et dix-sept!— et pas de demoiselles de magasins!... parce que les demoiselles de magasin!...

—« *Maxima debetur puero reverentia* »—pense Kerante. — Il ne doit pas être mal, le jeune Bertie,

avec ses démoiselles pas de magasin entre seize et dix-sept... enfin !

—

Il fait « un temps de printemps ». Kerante s'asseoit au Weber à la terrasse et demande « un américain au vin Mariani » et des petits bleus — c'est l'heure où il fait sa correspondance... Il y a deux bleus quelconques, et dans un pneu à l'adresse de Simonne d'Omeure une entrée pour le « vernissage des chrysanthèmes ».

Sa correspondance est faite.

Il allume une cigarette et pense :

— A cette heure-ci — Vallonges... Tiens, mais en voilà une de « *freshgirl* »... J'aurais dû l'indiquer à Desborough... Vallonges gagnerait quinze louis !... Ce Vallonges ! il n'y a que lui pour rencontrer la fille de Ferrier au coin d'un pont... il faut une vocation spéciale !... Il va s'exciter... ça finira mal... Oh ! bah !... quand l'autre reviendra. Elle ne le *tiendra* tout de même pas, cette gosse... *Laidem habeto, dummodo Lais te non habeat...* a dit mon vénéré maître Aristippe... et puis, si on ne risque rien... *Had we never loved so kindly — Had we never loved so blindly — Never met or never parted — We had never been broken hearted...* Et on dit que je fais des citations pour épater les gens ! Je n'en fais jamais autant que lorsque je suis tout seul... Tiens, v'là Sainties !

—

— Ah ! Bonjour Gérard de Kerante ! Bonsoir plutôt, car il est horriblement tard... Comment allez-vous depuis tout à l'heure...

— Ça va. J'ai passé la soirée avec votre ami Desborough...

— Ah ! quel être exquis ! il est si original !...

Moi je viens de la pièce d'Ismaël Levy... *la Tache du Baiser*. Vous savez qu'il a voulu qu'on ne sache le titre qu'au dernier moment... Pouvez-vous me dire quelle heure il est exactement?

— Minuit et quart...

— Merci — oh c'est très bien... c'est très délicat... ça a eu un grand succès — il y avait une salle superbe...

— Il y avait quelques israélites, peut-être!...

— Oh! vous pouvez dire juifs, Kerante! ça ne me fâchera pas... ça ne me fâchera pas du tout...

— Je ne suis pas antisémite, dit Kerante agacé. Je dis : « Il y avait des israélites », parce que je suppose qu'il devait y avoir des israélites; pour moi israélites, juifs, youpins, youtres... tout ça ça veut dire la même chose... Je trouve israélite plus poli, voilà tout!...

— Ah! Je... je vous demande pardon... Alors voilà! j'ai rendez-vous ici avec Pierre Fontaine... Vous le connaissez...

— Non!...

— C'est un être exquis! Si vous le voyez vous serez bien gentil de lui dire... Ah mais vous ne le connaissez pas... Je vous demande pardon si je vous quitte un instant... je veux voir...

—

Maurice Sainties commence son mystérieux périple de chaque soir autour du Weber... Kerante étudie ça depuis longtemps, mais il n'a pas encore tout vu...

Vers minuit, Sainties semble attendre avec anxiété une nouvelle édition de *la Presse*... il n'y en a pas — il n'y en aura pas — mais il l'attend anxieusement — et il inquiète le ramasseur de mégots, qui se souvient, pour l'avoir lu chez M. de Montépin,

que le Duc avait cet air égaré lorsqu'après avoir étranglé la petite fille de la Marquise en vue du testament du Corsaire, il dévorait, aux Buttes-Chaumont, les journaux du soir... Sainties entre dans le café... puis il sort... puis il rentre... puis il sort... puis il rentre...puis il ressort... Il arrête un sergent de ville qui passe et le supplie de lui prêter un bout de crayon... Il fait groupe avec ces messieurs de bronze qui, sous une couche d'or adhésif, évoquent en des attitudes expressives les souvenirs les plus douloureux de notre histoire militaire... Décidément il n'y aura pas de nouvelle édition de *la Presse*...

—

— Mon cher Gérard de Kerante... je vous demande pardon... pourriez-vous me dire exactement quelle heure il est?

— Une heure moins vingt-cinq...

— Merci. Je crois décidément que Pierre Fontaine ne viendra pas... Je vais rentrer... Bonsoir. Vous ne pourriez pas m'indiquer un joli roman à lire...

— Je rentre aussi... Bonsoir. Lisez *la Princesse de Clèves*...

— Merci... Bonsoir...

—

— A cette heure-ci, pense Kerante, mon petit Raoul... enfin ! il le regrettera — mais le remords est plus pathétique que la vertu, ce qui d'ailleurs n'est pas sans inconvénient pour les bonnes mœurs... Eh ! eh ! — c'est presque une *pensée*, ça... je devrais me mettre à faire des « *pensées* »... c'est un genre où je réussirais très bien... et puis ça n'est pas une carrière encombrée... il n'y a que M. Louis Depret...

« Ah ! Vallonges ! Vallonges !... *l'homme, étant couché avec sa compagne et épouse, la doit mignarder et chatouiller, caresser et émouvoir...*, a dit maître Ambroise Paré...Après tout il est peut-être tout simplement sur son divan...

« Moi je vais me coller au lit... Ah ! que je n'oublie pas de mettre mes petits bleus... ils pourraient être importants !... »

## *CHAPITRE QUATRIÈME*

### I

Raoul se glisse dans le lit et reste assis...

— Eh bien, Mimi ?

— Embrasse-moi...

— Attends, là... mets ta tête là... Tu es bien ?

Vallonges se sent profondément ridicule. — Aimienne se laisse aller — il installe avec soin une position de dessus de pendule... le bras, la tête... il est fort mal !

— Tu es bien — Mimi ?

— Oui...

— Veux-tu que je baisse la lampe ?

— Oui...

Et la conversation languit un peu. — Il n'y a presque plus que la clarté du feu dans la pièce. Vallonges a mis ses jambes en biais pour ne pas rencontrer celles d'Aimienne. Elle lui a pris la main et joue avec ses doigts en souriant...

—

— Ah ! dit-elle tout à coup — si tu savais comme j'étais... malheureuse !... Elle me disait toujours que j'avais une vilaine nature et que je finirais mal... Papa, lui, il n'est pas méchant, seulement il est

toujours occupé, tu comprends — il y a tout le temps des gens qui viennent, pour des syndicats, ou bien des journalistes — et puis il prépare ses discours... alors il s'enferme et il les écrit en parlant à mesure, pour voir comment ça fait, et il ne faut pas faire le moindre bruit dans la maison... On ne le voyait plus qu'aux repas, et chaque fois que j'essayais de me plaindre, il me disait que j'étais une ingrate et que je devrais être bien reconnaissante que Corinne veuille bien se charger de moi et de mes sœurs comme ça... et c'était moi qui m'inquiétais de tout, tu sais, de mes sœurs, de leurs leçons, de la cuisine, de tout... pour n'être même pas encouragée. — Et sais-tu pourquoi elle était si méchante, Corinne, c'est parce qu'elle était jalouse... de moi et de ma sœur Alice. — Elle est jolie, Alice, si tu la voyais, elle me ressemble beaucoup... seulement elle a une figure fine, fine, on dirait que c'est transparent : elle est tout le portrait de maman... Alors tous les gens qui venaient nous faisaient des compliments et ça rendait Corinne furieuse — elle, elle est vieille maintenant — si tu la voyais le matin sans poudre de riz, sans noir et sans rouge, elle est toute jaune, elle est horrible... c'était toujours ce que je lui disais, quand elle me giflait — qu'elle était laide... alors elle me giflait encore... elle a dans sa chambre un tas de portraits d'elle d'autrefois — je lui disais que ce n'était pas possible, que ça n'avait jamais dû être ressemblant .. Seulement maintenant que je ne suis plus là, j'ai peur qu'elle ne se mette après Alice, et qu'Alice lui répète tout ce qu'elle m'a entendu lui dire... Alors si elle la tape comme elle me tapait... comme Alice n'est pas aussi forte que moi... Enfin ! moi je ne pouvais plus, je ne pouvais plus...

Aimienne pleure sur l'épaule de Vallongés comme une petite fille — des sanglots qui s'arrêtent, et puis qui reprennent tout à coup...

— Pleure pas, Mimi — puisque c'est fini tout ça...

— Fini, fini... est-ce que je sais ce qui va arriver!... tu es bien gentil pour moi — mais... je ne sais pas comment te dire ça... je sens bien que je ne suis pas ici pour toujours...Et puisqu'on ne peut s'arranger ni en travaillant ni en faisant la noce...

Ils se sont assis tous les deux dans le lit — Vallonges la prend dans les bras, lui essuie les yeux... elle se calme tout à coup...

— Serre-moi bien dans tes bras...

— Là...

— Oui! — Serre-moi bien... attends que nous croisions nos jambes, veux-tu...

— Ah! mais!... se dit Vallonges!...

—

C'est que c'est tout de même un délicieux petit corps mince et frais de femme qui se blottit contre lui... les deux genoux froids contre sa cuisse... à travers le caleçon...un des bras frêle à sa ceinture... la petite haleine chaude dans son cou... et les cheveux tièdes qui le chatouillent... c'est une position où d'habitude...

Vallonges tient une des mains d'Aimienne dans une des siennes... et laisse pendre son autre main hors du lit... parce que...Il s'énerve... oh! mais il s'énerve!...

— Après tout, pense-t-il, quand je flirterais avec elle jusqu'à un certain point, il n'y aurait pas grand mal... je n'emploie pas la force. .

Il met la main sur le front d'Aimienne... il lui renverse un peu la tête — elle ferme à demi les

yeux. Ses dents brillent dans la bouche entr'ouverte d'un sourire un peu nerveux... les petites lèvres humides et naïves sont si tentantes !

—

... Aimienne reçoit le baiser sans fermer la bouche... elle respire un peu fort et serre ses hanches contre Vallonges... puis elle s'ouvre au baiser qui continue... s'agite un peu... Vallonges l'étreint à la taille... Il s'applique à son baiser avec le sentiment que c'est le premier qu'elle reçoit et qu'il faut qu'il en vaille la peine... Les yeux d'Aimienne battent doucement, ses genoux se serrent — le baiser devient tout à fait profond, il demeure encore frais, cependant... Vallonges raidit les épaules, il sent le cœur d'Aimienne battre plus fort contre sa poitrine... les lèvres doucement meurtries se sont mêlées, le baiser maintenant pénètre, les deux respirations sont plus pressées... Aimienne défaille un peu, secoue la tête sans dégager sa bouche, puis se tend de nouveau... Vallonges commence à être très satisfait de son baiser .. ses tempes battaient... les petits chocs des dents lui glissent le long des membres... les lèvres d'Aimienne s'écrasent, tout son visage semble se fondre dans le baiser, lorsque ses yeux s'entr'ouvrent ils ont comme une lueur à eux... Et ce baiser qu'elle ne rend pas, mais qu'elle reçoit de toutes ses forces, au-devant duquel elle revient lorsqu'il s'adoucit, qu'elle laisse venir lorsqu'il se crispe, s'étend et se replie dans leurs épaules, dans leurs poitrines qui ondulent l'une contre l'autre... Vallonges s'engourdit, ferme les yeux et ne sent plus que ses levres qui peu à peu s'échauffent et se dessèchent. Aimienne se débat sous le baiser, ses jambes se replient. Mais il la retient — le baiser brûle, brûle... Val-

longes étouffe, sa gorge se serre, tout le sang lui saute à la tête...Il se rejette brusquement en arrière, passe la main sur son front, tandis qu'Aimienne reste sur l'oreiller, pâmée, gémit faiblement...

— Ah! Mimi!...

— Ah!...

Il se laisse retomber loin d'elle sur l'oreiller, mais elle se rapproche, se pelotonne contre son épaule...

— Embrasse-moi!...

Il l'embrasse au front. Puis ils restent là, tous deux, sans bouger.

## II

Vallonges conçoit vaguement qu'il est en train de faire une bêtise... qu'il est dans une mauvaise voie... que...

Il étend le bras, trouve le bouton de la lampe et refait la lumière...

La couverture a pas mal glissé — l'épaulette de la chemise d'Aimienne aussi... La gorge si jeune, si peu indiquée... une pauvre petite ligne qui se relève timidement de l'épaule à la tache rose du sein... c'est attendrissant comme une petite fleur sauvage...

Vallonges a un peu honte de son baiser de tout à l'heure... Aimienne le regarde avec de grands yeux qui clignent de petits sourires brusques... elle s'aperçoit que sa chemise a glissé et la relève un peu... elle prend la main de Vallonges et y appuie sa joue...

— Alors quoi! — se dit Vallonges...

Il éprouve le besoin de faire des raisonnements et ça l'ennuie...

— Alors quoi!... faut que je prenne une décision... Ça n'est pas que j'attache une extrême

importance à... mais je me demande si j'en ai bien envie... Et puis, il est bien évident qu'après je ne serai pas aussi libre pour m'en débarrasser... c'est une question de...

« Ça serait peut-être pourtant délicieux à faire, une éducation comme ça... elle serait très... et elle ne s'épaterait pas... seulement...

—

— Alors, demande Aimienne, quand on s'est embrassé comme ça, on n'est pas encore amant et maîtresse ?

— Mon Dieu ! Mimi... tu me poses des questions auxquelles il est bien difficile de répondre... tu voulais que je t'embrasse bien fort, je t'ai embrassée bien fort...

— Ça ne t'a pas fait plaisir ?

— Mais si, ça m'a fait plaisir...

— Moi, il me semblait que j'allais mourir, que tous mes os fondaient... Ça n'est pas du tout la même chose que les autres baisers... Mais, dis-moi, Raoul ! qu'est-ce qu'il y a encore ?...

— Comment, qu'est-ce qu'il y a encore ?...

— Oui. Qu'est-ce qu'on fait encore...

— Je ne peux pas t'expliquer ça comme ça, ma chérie !... Ça se fait peu à peu... On s'aime, n'est-ce pas... et puis on oublie tout le reste et on se prend...

(« Que je dis de drôles de choses !! » pense Vallonges.)

— Mais il y a d'autres choses qui font sembler, comme tout à l'heure, qu'on ne sait plus où on est ?... Dis-moi ?...

Vallonges ne sait plus du tout quoi répondre... Il prend la tête d'Aimienne et l'embrasse doucement dans les cheveux... cela lui semble bien

et diplomatique... Mais elle se jette tout entière contre lui... les fameux croisements de jambes...

— Caresse-moi !

Il lui tapote l'épaule comme il flatterait un bon chien...

— Là !.. Là !..

Puis peu à peu la douceur de la peau le caresse à son tour, il appuie doucement la main, comme pour faire faire ronron à son chat... L'épaule cède gentiment... la main glisse à la nuque... le long des côtes... Vallonges ne pense à rien... et caresse la peau douce et chaude en appuyant régulièrement les cinq doigts l'un après l'autre, puis la paume.... sa main glisse aux hanches... les reins s'enfoncent et se cambrent... Aimienne gémit un peu, et Vallonges ne pense toujours à rien... et respire largement, les yeux fermés, tout engourdi... sa main passe le long des cuisses, ses doigts se referment autour d'un petit genou froid... Aimienne se jette encore contre lui, en tendant maladroitement les lèvres... Vallonges sursaute, écarte la tête, se redresse dans les oreillers... Aimienne lui passe les bras autour de la taille, cache sa figure contre sa poitrine..

— Oh ! Raoul !...

Il lui met les deux mains aux épaules pour la retirer... Et tout à coup, voilà les tempes qui battent, les lèvres sèches. Aimienne toute serrée dans ses bras... C'est très imprudent, ces exercices... elle laisse aller sa tête en arrière, avec les cheveux... les dents brillent comme tout à l'heure entre les lèvres...

Vallonges a juste le temps — mais bien juste — de penser :

— Je vais faire une bêtise !...

Il prend les bras d'Aimienne aux poignets, les dénoue, et saute du lit... s'asseoit sur le bord en tenant toujours les poignets fragiles dans ses mains...

— Raoul !

— Ma chérie !...

— Où vas-tu ?...

— Je... Je vais revenir. Il faut que j'aille un instant à côté... une lettre importante que j'ai oublié d'écrire...

— Oh !...

— J'en ai pour cinq minutes...

— Dépêche-toi !..

Vallonges enfile un pyjama, prend la lampe... passe dans son cabinet... se verse un verre de porto, puis un autre, fait deux ou trois tours et se jette sur le divan...

## III

— ...Savoir ce que je veux, n'est-ce pas !... Ça n'est pas un métier, non plus, que de coucher avec des petites filles qui vous ont déclaré successivement que vous leur sembliez être leur frère... et qu'elles voulaient bien être votre maîtresse en s'en rapportant bien à vous... Il est évident que ça n'aurait aucun des caractères d'un viol... quelle petite masque !... Seulement, c'est le premier pas qui... Et c'est idiot — je n'en ai pas la moindre envie... Je ne demande pas mieux que de faire les pures sottises, moi, c'est comme cela qu'on fabrique de l'expérience... Mais au moins faudrait-il y être entraîné autrement que par la suite des gestes... La fatale suite des gestes... D'autant...

Vallonges allume une cigarette et la promène de la table au divan...

— D'autant que si je dois garder cette petite... il faut laisser les choses se faire plus... plus... plus esthétiquement que cela et s'y attacher d'abord davantage... la débrouiller un peu... Le tout est de savoir si ça vaut la peine de... C'est que c'est toute une affaire... ça chambardera toutes mes habitudes... et sans croire à l'éternité des tuyaux de pipe en terre... je ne peux tout de même pas raisonner là-dessus à trop petite distance... C'est toute une cérémonie civile !... Et Odette!...

« Aussi elle avait bien besoin de s'en aller en Italie comme ça, Odette... ! »

(Coup d'œil furieux au « *Portrait de Mademoiselle Fel* »...)

— Odette!!... Il est évident que c'est stupide... il n'y a pas de comparaison. — Odette fait mille fois mieux mon affaire... Odette... enfin ça ne se discute même pas!... Seulement... ! Et Kerante qui me dit de ne pas « m'attacher »... Ah bien!... c'est pas ça qui est dangereux... seulement elle est là, cette gosse, elle est vraiment par trop *là*... « *Moi je la regardais n'osant approcher d'elle. — Car le baril de poudre a peur de l'étincelle!...* » On peut citer de mauvais vers lorsqu'ils sont d'un grand poète... Je t'en fiche, l'étincelle!... C'est qu'elle ne demande que cela, l'étincelle!... elle a des « Et après? » comme si on lui racontait *le Chat Botté*... Non! quoi que je fasse, il ne faut pas le faire comme ça sans réfléchir... Il n'y a rien qui ait besoin d'être aussi sûrement décidé qu'une bêtise... Seulement voilà! Elle va vouloir continuer maintenant... Mon Dieu! mon Dieu! que je suis donc ridicule! — C'est vraiment dommage qu'il n'y ait

personne là pour s'amuser. — Elle s'est peut-être endormie?... Je ferai mieux d'attendre encore un peut avant d'aller voir...

« Et puis ça n'est pas une vie... je ne peux pas rester éternellement chez moi à faire la bonne d'enfant! — Aujourd'hui j'avais besoin d'aller chez Mirving pour parler à Didier... Et il y avait la première d'Ismaël Lévy... Demain je... Il faut absolument demain que j'aille dîner chez Mme Stolon... Geneviève Bressier est revenue et je n'ai pas été la voir — Tant pis... La jeune Mimi pourra bien dîner sans moi .. Elle est bien gentille, et puis enfin elle est bien à plaindre, mais ça n'est pas possible de tout changer... Je n'ai seulement pas ouvert un journal aujourd'hui — il a fallu Welker pour...

« C'est tout de même une veine d'avoir découvert le père comme ça !... Je vois la tête du grand homme, d'ici, si je m'amenais chez lui avec l'enfant prodigue... Elle doit exagérer beaucoup... Cependant Corinne !... Enfin c'est à Ferrier de trouver un moyen d'élever ses enfants, ce n'est pas à moi... C'est encore des remerciements qu'il me doit... Je le vois d'ici, préparant ses discours en gueulant les phrases d'avance... « Non! vous ne m'empêcherez pas de le dire à la face de tous : sept et sept ça fait vingt-trois! vous ne changerez pas les grandes lois de la Nature! vous n'étoufferez pas la voix de la conscience!... » ... Il aime beaucoup cette forme de raisonnement... Et le défilé des gens « qui viennent pour les syndicats » !... ça doit être un intérieur charmant!...

« Pauv' gosse!... Mais enfin il y a comme ça une quantité de jeunes personnes qui sont malheureuses dans leurs familles... si chaque fois que j'en rencontre une au coin d'un pont je .. Faut être juste

aussi — elle dit à Corinne qu'elle ne ressemble pas à ses photographies... c'est des choses dures à entendre pour une belle-mère dont les débuts furent éblouissants l'année de Sadowa... Elle doit avoir un sale caractère, la jeune Aimienne... je suis sûr qu'elle serait insupportable avant quinze jours...

« Si je la confiais à Suzette qui en veut... ça serait très bien — ça serait ce qu'il y aurait de mieux, en somme... Mais c'est pour le coup que je serais passible de l'article je ne sais pas combien... « *facilitant habituellement la débauche et la corruption de la jeunesse...* »... Détournement de mineure!...

« Elle doit dormir... Je pourrais peut-être me glisser au bord du lit.

—

Elle dort en effet — dans la même attitude gentille que la veille... une petite épaule mince seulement et un petit bras mince hors de la couverture, un joli bras d'enfant aux lignes effilées... Seulement elle s'est endormie en travers du lit — il n'y a pas moyen de ne pas la déranger...

— Ah zut! dit Vallonges.

Il prend un plaid de voyage... s'étend rageusement sur le divan, s'enveloppe, bouscule les coussins...

— Ah!... et puis j'en ai assez!...

... ferme l'œil et s'endort...

# TROISIÈME PARTIE

## *CHAPITRE PREMIER*

### I

— Comment ! Est-ce que ma mère va se mettre à m'écrire tous les jours !...

Il y a encore une lettre de Mme de Vallonges dans le courrier de Raoul ce matin.

« Mon cher enfant. Tu sais si je t'aime et si tu es ma seule préoccupation...

« Il faut que je te parle très sérieusement, car tu compromets ton avenir, et mon devoir est d'intervenir et de te conseiller...

«... J'ai appris indirectement que la personne avec laquelle tu as des relations si coupables et si dangereuses est absente de Paris en ce moment. Je t'en conjure, profite de cette occasion pour la quitter...

«... Tu pourrais, par exemple, partir en voyage de ton côté. — Je serais heureuse de t'offrir le voyage en Écosse que tu désirais faire... »

— Machiavélique, ma sainte mère ! s'écrie Raoul. — Eh bien, elle tombe bien !...

Il ne lit pas la fin de la lettre.

Vallonges est de mauvaise humeur, ce matin. Ces nuits sur le divan le courbaturent.

Lorsque, réveillé, il est entré ce matin dans sa chambre, il a trouvé Aimienne endormie dans la même pose enfantine toujours — (toute perdue dans ses cheveux défaits, la couverture ramenée jusqu'au menton, une petite épaule mince seulement et un petit bras mince dehors) — mais ce spectacle a beaucoup perdu pour lui de son charme... Il s'est habillé avec l'intention de sortir...

et s'il n'avait pas Silvande et Morille à déjeuner, il se découvrirait certainement un rendez-vous auquel il ne pourrait manquer... Enfin !...

—

— Clovis!

— Monsieur?

— N'oubliez pas les œufs à la coque, le pain grillé et le lait bouilli de M. Silvande.

— J'y pensais, Monsieur..., j'y pensais.

—

Vallonges s'asseoit devant sa table à écrire...

Ce Prince de Ligne est un homme charmant... Vallonges s'occupe de lui une petite heure... (c'est ce que l'on appelle « une bonne journée de travail»).

Il a la flemme... une flemme grognon... Et il dirait volontiers : « Ces cigarettes ne valent rien! » — s'il n'était incontestable que ce sont les mêmes qu'hier...

On sonne.

—

— Tiens, c'est vous, Silly?

— Oui. Je passais. Je suis monté vous dire bonjour. Et puis ma femme, qui est revenue hier, veut absolument vous voir ce soir chez Mme Stolon... une commission de Mme Laurent, je pense...

— J'ai l'intention d'y aller... J'y dîne... Quoi de neuf?

— Rien. Me suis fait enfiler hier aux courses... 374 fr. 75. — Navrante précision! Arrivé second quatre fois de suite... et d'une façon désolante avec Djalika qui succomba sur le poteau — à 8! — après une lutte que je n'hésitai pas à trouver homérique!... Ah, si elle avait tiré un peu la langue!...

— La triste tape, alors...

— Je me suis réjoui cependant... comme nationaliste. Le cheval anglais Lolotte, à M. Durand, seul partant étranger! n'a pas achevé le parcours. « Vive la Nation! » comme il est dit dans *la Vivandière*... Quant aux gagnants, Milk, au prince Chéroff, et Djalika, à lord Steamboat, ils appartiennent heureusement à la catégorie des chevaux dits « français » — et c'est l'essentiel... au point de vue de l'élevage français...

— Tout va bien... une cigarette?

—

— Dites donc...

— ...?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de petite fille que Welker m'a racontée?

— Elle est dans ma chambre... Elle dort.

— Vous ne vous refusez rien... des petites mineures en grève!...

— Mes moyens me le permettent.

— Mais qu'est-ce que vous allez en faire?

— Navail répondrait : un roman.

— Elle est gentille?

— Voulez-vous que je vous la cède?

— Pas possible. Nous avons déjà un chat. Kiki serait jaloux. Je me sauve... je vais passer à la salle d'armes...

— Mais puisque ça ne vous fait pas maigrir...

— A ce soir.

— A ce soir.

— Ah ça! se dit Vallonges, ils m'embêtent à venir tous me demander « ce que je vais en faire »! Est-ce que je sais, moi! — J'ai des envies de la fich'dehors avec des adjectifs... des vilains adjectifs... Ça ne peut pas durer!

Vallonges est de mauvaise humeur, ce matin.

—

— Je voulais venir de meilleure heure voir comment tu avais passé la nuit, dit Kerante en mettant ses gants dans son chapeau sur la cheminée, mais j'ai reçu le bouquin de Fabert sur *Cicéron et les idées modernes* — joli sujet! — et je suis resté à le feuilleter... un esprit plein d'imprévu, ce Cicéron... « *De toutes les passions de l'âme* — dit-il dans les *Tusculanes* — *il n'en est point certainement de plus violente que l'amour...* » — Il fallait qu'il en fût bien sûr pour écrire *certainement*... D'ailleurs trois choses, ajoute-t-il, détournent cependant de l'amour : « *La satiété, la honte, la réflexion..* » quel crétin!! — Mais... tu as passé une bonne nuit?

— Sur le divan..., dit Vallonges d'un air morne.

— Ah fichtre!...

(Kerante rit, ce qui n'est pas gentil.)

— Mon pauvre Raoul! ça ne peut pas durer!...

(Ça ne peut pas durer! — c'est bien l'avis de Vallonges. Ç'a été son avis hier soir, et chaque fois qu'il s'est réveillé de travers sur son divan cette nuit, et toute la matinée, et tout à l'heure encore après le départ de Silly... Mais il n'aime pas la *façon* dont Kerante lui a dit cela... Il a trop mal dormi pour supporter la moindre *façon*, même de Kerante — et le démon de la contradiction s'empare de lui...)

— Et pourquoi ça ne pourrait-il pas durer?...

— Comment?... mais parce que...

— Eh bien je songe justement à ce que cela dure, mon cher... à garder la gosse tout à fait et à essayer d'en faire quelque chose... et à...

(Vallonges parle un peu vite, pour s'expliquer

aussi à lui-même toutes ces choses nouvelles — il développe — et il continue...)

— ...et ce ne serait pas déjà si bête... Crois-tu vraiment que la vie fausse que je mène et que tu mènes et que nous menons tous soit le rêve?... Est-ce que tu n'as jamais pensé à un bonheur tranquille, sans sortir de chez soi, sûr, blond, gai...

— N'en jette plus!...

(Mais Vallonges « en jette » encore.)

— ... Cette petite que j'ai rencontrée par hasard... il faut toujours avoir le plus grand respect pour le hasard... C'est peut-être justement... Pourquoi pas?... Elle est jolie; elle le sera davantage une fois arrangée... Elle est assez intelligente... Il y a eu assez de romanesque dans notre rencontre — elle m'aimera sans doute... Pourquoi n'essaierai-je pas de cette chance de bonheur?... chance simple... moins définitive que le mariage, et...

(Vallonges continue comme cela pendant cinq ou six minutes au moins.)

— Veux-tu me permettre de t'interrompre un instant? dit Kerante...

— Quoi?

— Tu es tout à fait ridicule...

— Gérard!

— J't'assure. Je me sauve. On te voit ce soir chez Mme Stolon!

— Non. Je ne sais pas. C'est-à-dire... si... j'irai probablement... Mais je n'aurai pas le temps de passer te prendre au Weber avant d'y aller...

— Bonsoir. Tu sais, je maintiens : tu es tout à fait ridicule — il est inutile de le nier...

Et Kerante reprend son chapeau et ses gants.

—

Vallonges se jette dans un fauteuil : ce Kerante est insupportable...

Vallonges ne pensait pas un mot de ce qu'il disait lorsqu'il a commencé tout à l'heure... et maintenant... Il rêve à des « *Pourquoi pas?* »... Pourquoi pas!... Cette petite Aimienne... puisque Odette est là-bas... Elle était gentille cette nuit... c'est lui qui est un serin... Pourquoi pas!

Il examine diverses circonstances sans impartialité...

— Pourquoi pas!

Et d'autres sans indulgence...

— Pourquoi pas!

S'il emmenait Aimienne faire le voyage en Écosse que propose sa mère... et après on verrait. Ce ne serait peut-être pas tout à fait remplir les intentions de cette sainte mère, mais enfin...

— Car enfin... — reprend Vallonges pour lui-même.

(Ah, Odette! Odette!... Odette, vous n'êtes pas là!)

— Pourquoi pas?...

## II

...P.-L. Silvande, qui a été si en retard que Clovis a exigé que l'on se mette à table sans l'attendre, explique, en cassant son second œuf à la coque, tandis que les autres pèlent des bananes, la mesquinerie de « la vie qu'on mène » ...

On s'aperçoit bientôt que c'est parce qu'il a feuilleté la veille des voyages arctiques...

— Ah! s'écrie-t-il, le vrai pays du rêve et de la couleur irréelle... Avec les froides ombres bleu foncé sur les champs de glace éblouissants, les lueurs roses de la banquise, et les étoiles... et le

silence est profond. Ah! c'est le pays merveilleux qui unit la beauté à la mort, c'est...

— Si vous partez, je vous accompagne, dit Morille.

— Pourquoi pas?

Et P.-L. repose sur la table le verre de lait qu'il venait de se verser.

— Pourquoi pas! ces hommes qui...

— Lionel, dit Vallonges, ne t'excite pas... jamais tu ne pourrais te procurer là-bas tes œufs à la coque et ton lait... Je me suis laissé dire par les spécialistes que l'on se nourrissait, pendant les longs hivernages aux couleurs irréelles, de graisse d'ours crue — c'est tout à fait contraire à ton régime...

Silvande haussa les épaules.

— Ça n'empêche pas que la vie qu'on mène est honteuse, conventionnelle, sans flamme et sans héroïsme... Ainsi, pour prendre un exemple, l'amour...

— Ton « pour prendre un exemple... » me plaît.

— Est-ce que tu trouves que l'amour est ce qu'il devrait être?...

— Ça c'est vrai — approuva gravement Morille — l'amour....

Il n'en dit pas plus long pour le moment sur l'amour, parce que l'on quittait la salle à manger. .

. . . . . .

. . . . . .

JEAN DE TINAN

Ici s'arrête le manuscrit de Jean de Tinan.

Les derniers chapitres en furent écrits pendant les crises douloureuses de la terrible maladie qui devait emporter cette belle intelligence. Huit jours avant de s'en aller pour jamais, notre ami travaillait encore à

son livre. Et il y a un contraste poignant entre la jeune impétuosité de ces pages et la souffrance désespérée de celui qui les traçait.

Il reste très peu de notes sur la dernière partie d'*Aimienne*. D'après un plan des chapitres et quelques explications données au cours d'inoubliables conversations, nous pouvons cependant en indiquer le dénouement. Que la sécheresse de ces quelques lignes fasse regretter davantage les chatoyantes images de la vie que Jean de Tinan aurait fait passer devant nos yeux.

Raoul de Vallonges commence à se rendre compte des embarras de sa situation. La soirée chez Mme Stolon se passe non sans que des amis complaisants aient fait de nombreuses allusions au « détournement de mineure ». En rentrant chez lui, Raoul trouve l'enfant couchée, endormie sur son Walter Scott, et son dernier monologue nocturne (« Encore le divan, zut ! ») n'est plus du tout en faveur de sa jeune protégée.

Au matin, un télégramme d'Odette le réveille. Elle lui annonce son retour pour le soir. Voici donc enfin la solution rêvée ! Il faut se débarrasser d'Aimienne au plus tôt. La veille, Kerante avait renseigné Vallonges sur les vaines recherches de Ferrier pour retrouver sa fille. On la lui ramènera donc ! Le *Paris-Hachette* renseigne sur l'adresse du leader socialiste : quai d'Anjou. Vallonges s'y rend en hâte et trouve le ménage tel que le lui avait décrit Aimienne. Ferrier, au lieu de se réjouir du retour de sa fille, recommence au bout de deux minutes son œuvre de propagande sur cet auditeur fortuit. Et tandis qu'en fiacre on roule vers le Weber, c'est une telle avalanche de phrases ronflantes et creuses que Vallonges, accablé, se tait dans son coin. Tout y passe, la théorie de Laplace et de l'harmonie sociale, la délivrance du prolétariat et les mensonges démagogiques, tout sauf la reconnaissance et la joie d'avoir retrouvé l'enfant. La scène continue devant l'ahurissement des amis attablés au Weber. Vallonges, qui est rentré, ramène Aimienne désolée. Le tribun se dresse,

bénisseur au milieu des jeunes gens, et l'on se quitte après quelques paroles plutôt froides.

A dix heures du soir, Odette Laurent revient avec son mari. Furtivement, à la gare, Vallonges peut lui glisser quelques mots à l'oreille :

— J'ai eu des nuits ridicules.

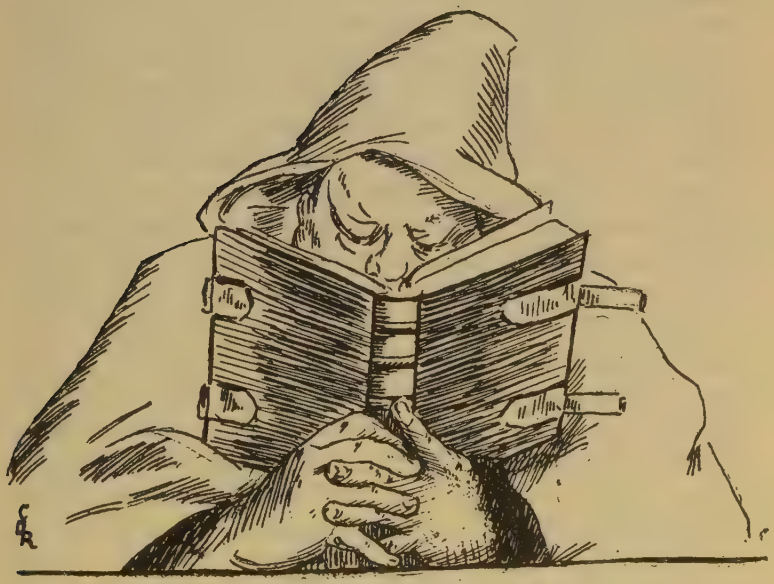
— Tu viens demain ? répond Odette.

Et Vallonges, avec un cri de bonheur :

— Si je viens !

Et ainsi, après ce court intermède, l'intrigue, à peine quittée, reprend comme par le passé, puisque aussi bien, dans la vie, tout continue sans cesse. Les événements se nouent et se dénouent, sans jamais s'interrompre, à moins que la mort n'y mette une brusque fin.

H. A.



# REVUE DU MOIS

*ÉPILOGUES*

**Lettres devinées : III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X et XI. A M. de Vogüé, de l'Académie française.** — Voici l'origine de cette correspondance. M. de Vogüé publie dans la *Revue des Deux-Mondes* un roman appelé *les Morts qui parlent* et beaucoup moins rocambolesque que ce titre ne le ferait croire. C'est même un assez bon roman, écrit avec facilité et où il y a des lueurs de passion. Or, dit un journal, « M. de Vogüé y met en scène, entre autres personnages, une jeune femme, Rose Esther, qui, après avoir été élevée à l'Ecole Normale de Fontenay-aux-Roses, abandonne le professorat pour entrer au théâtre. De cela M. Buisson s'est indigné. Il a demandé à l'auteur de quel droit il avait jeté pareille insulte à une maison qui n'y donna nul prétexte et mêlé effrontément un nom respectable à un conte de Boccace. » Le conte de Boccace, c'est que cette jolie fille, insoucieuse de « l'idéal moral contemporain » et de l'impératif catégorique, ce croquemitaine, se décide à vivre et à faire à qui l'aime part de sa beauté. Le conte de Boccace c'est qu'une créature au sang fougueux ne sache pas se contenter des pures jouissances, des rêveries sur « la dignité de la personne humaine et le mystère de la liberté que l'âme porte en elle », qu'elle préfère à la contemplation de « l'issue ouverte vers la vie éternelle... » les plaisirs malséants de la chair, et à l'ascétisme recommandable des pédagogues septuagénaires, les hasards du coin du feu. Boccace, soit ; et quand même cela serait Crébillon? Cependant, M. Buisson s'indigne, et cela est très naturel, puisqu'il s'agit des « demoiselles de Fontenay » ; il

s'indigne, comme se serait indignée Mme de Maintenon, si on avait mis en cause la vertu des « demoiselles de Saint-Cyr ». Cependant, pour comprendre tout à fait bien, il faut savoir que cette école normale est la grande création protestante de la troisième République et qu'en touchant à Fontenay on dérange l'œuvre secrète de rénovation religieuse entreprise par les Buisson, les Monod, les Pécaut. On s'imagine volontiers dans le public, grâce aux imbéciles clameurs des cléricaux, que l'école nouvelle est une « école-sans-Dieu », qu'on y donne un enseignement exclusivement sérieux et scientifique, qu'elle représente, en somme, la notion humaine opposée à la notion mystique. Rien de plus faux. Les étrangers sont mieux renseignés. Je me souviens d'avoir lu dans la « Review of Reviews » une étude louangeuse intitulée crûment : *l'Ecole Protestante de Fontenay-aux-Roses*. Il suffirait de faire savoir la vérité au peuple de France, que l'école où on forme les institutrices de ses filles est une école protestante, pour exciter une indignation universelle. Car en France on veut bien être, selon la mode, païen comme au XVIe siècle, gallican comme au XVIIe, philosophe comme au XVIIIe, mais protestant, jamais ! Tout le vieux paganisme latin se lève contre l'horreur de ce christianisme glacial ; on accepte, parce que ça reluit, une idole enfermée dans une châsse dorée, on refuse le Christ nu et laid de saint Paul et sa morale destructrice de toute civilisation, haïsseuse de toute beauté, de toute liberté charnelle, de toute grâce intellectuelle. C'est une heureuse observation de M. Jules de Gaultier que le protestantisme, religion toute neuve, en est précisément, à cette heure, au degré de force et d'expansion où se trouva le catholicisme vers les quatrième et cinquième siècles. Vieux et adouci, « ayant fait son effet », le catholicisme n'est plus pour les fidèles qu'une habitude héréditaire atténuée et sans emprise sur les intelligences ; le protestantisme, au contraire, et on s'en aperçoit, en plein dans l'âge du rut, se fait agressif et tyrannique : son empreinte marque les esprits avec

force. J'ai une grande estime pour les Protestants — il y en a — qui ont réussi à se libérer, à rejeter ce fardeau de moralisme biblique dont on chargea leurs jeunes épaules. Heureux qui n'a jamais entendu parler de morale avant l'âge où l'on est assez averti pour comprendre toute la vanité d'une terminologie avec quoi on dupe les intelligences faibles ! Écoutons M. Buisson sur ce ridicule thème, « le Devoir présent de la Jeunesse »; il s'exprime ainsi, d'après un compte-rendu analytique : « La poésie du régime républicain est faite de force morale, d'énergie morale, de vie morale... » — et cela dura deux heures, et comme un glas de naufrage on n'entendait plus que « morale... morale... morale... », tombant toutes les dix secondes dans le vide des cervelles abruties. Si la Jeunesse en est là, de pouvoir écouter de tels croassements, sans avoir envie de berner l'orateur, c'est que le protestantisme a fait de tristes progrès dans l'âme française. Que Bullier est plus sain ! La Société de conférences, dont M. Buisson fut, ce jour-là, le représentant, est formée d'un redoutable mélange de tous les cléricalismes : il y a le P. Maumus, dominicain ; il y a le pasteur Wagner ; il y a M. Lavisse, qui pourrait bien faire partie, à la fois, de l'ordre de Luther et de l'ordre de S. Dominique. Ces messieurs ont le dessein, paraît-il, de façonner avec les débris de leurs morales particulières dont ils sacrifient généreusement un petit morceau, une tierce-morale destinée à empoisonner sans distinction toutes les classes de la société. Cette tierce-morale serait nécessairement chrétienne ; étant chrétienne, elle serait protestante, puisque, seul à cette heure, le protestantisme représente le christianisme ; étant protestante, elle serait une œuvre de fanatisme religieux, puisque le protestantisme français en est à sa période d'intolérance et d'insolence.

Quand donc enseignera-t-on l'identité de la morale et de la force ? Quand donc les données scientifiques arriveront-elles à la vie intellectuelle ? Quand donc, dans l'ordre des mœurs, une femme pourra-t-elle disposer de

son corps, sans être insultée par un professeur de vertu? Quand donc aurons-nous l'esprit aussi libre que ce pape qui voulait faire l'Arétin cardinal parce qu'il avait du talent? Quand donc l'énergie de notre race secouera-t-elle les branches de l'arbre où se cramponnent en hurlant les anthropopithèques de l'impératif catégorique?

(Ici, on peut lire les *Rêveries d'un Païen mystique* ou aller faire un tour dans les caves du Louvre, ou feuilleter les « Antiquités d'Herculanum »).

Voici maintenant, à ce qu'il me semble, les lettres que reçut M. de Vogüé, de l'Académie française, le mercredi 17 mars 1899, à propos de la petite de Fontenay-aux-Roses qui se donna à son ami, au coin du feu, avec beaucoup de violence, pendant que flambait le cours de morale du pasteur Pécaut :

I

« Un journal a encore injurié les Juifs, à propos de l'incartade de M. Buisson. Nous n'avons cependant rien de commun avec les Protestants. Leur bible? Comparée à la vraie Bible, à la nôtre, c'est l'Homère de Bitaubé. Mais où prennent-ils, même dans cette bible bitaubesque, leurs préceptes d'hypocrisie morale? Jéhovah est violent; il est dur; il est impérieux et passionné; il n'affecte pas une attitude « empreinte de moralité », comme dit un de ces messieurs. Est-ce que Jéhovah défend l'amour charnel? A-t-il peur d'en parler? N'est-ce point sous sa dictée que fut écrite la voluptueuse histoire de Ruth? Les Juifs veulent vivre la vie telle que Jéhovah la leur a donnée, avec tous ses plaisirs; ils sont idéalistes et charnels et ils ne cachent ni l'une ni l'autre de leurs tendances. On ne pourrait peut-être en dire autant des Protestants français qui travaillent à une restauration du christianisme sans même oser prononcer le nom de leur Christ. Comment peut-on nous supposer les alliés de cette secte qui n'a d'autre but que de réaliser les paroles d'un agitateur que nous avons pendu et dont chaque maxime était la négation d'un de nos principes?

« Quant à l'histoire de votre Esther, elle me semble tout à fait ordinaire; les femmes sont faites pour l'amour et je ne vois pas ce que M. Buisson peut reprendre en un acte qui a été déterminé par Dieu même. Est-il froissé qu'une de ses anciennes élèves soit devenue actrice? Quelle sottise! Comme si les Rachel et les Sarah déshonoraient une race et une religion! La morale c'est de travailler avec persévérance, c'est d'atteindre le but qu'on s'est proposé, et non point de mâcher des mots abstraits. Il n'y a de vertu dans les mots que lorsque c'est Jéhovah qui les prononce. Hélas! depuis que nous avons pendu votre Christ, Jéhovah est muet.

« MARDOCHÉE,
« *rabbin*. »

## II

« Notre vertu, modelée sur la vertu anglaise, si profonde et si pure, est inattaquable. Nous n'avons fait que rire de votre conte libidineux, tout en plaignant la pauvre prostituée qui vous aura servi de modèle et qui fut le jouet de votre lubricité. Fontenay est un établissement protestant; c'est tout dire. Peut-être vous repentirez-vous de votre audace le jour où M. Buisson sera ministre de la conviction publique, le jour où il n'y aura plus en France que deux sortes de citoyens : les Coquins et les Convaincus! Toucher à M. Pécaut! Je comprends qu'on écrive que la haute bicherie (*sic*), comme vous dites dans votre argot de Gomorrhe, se recrute parmi les anciennes élèves du Sacré-Cœur, stylées à propos par vos nonnes d'enfer; cela n'est que trop certain et trop connu; mais supposer qu'une, entre mille, entre dix mille, des nobles jeunes filles de Fontenay, toutes nourries de la religion laïque, apostolique et morale, ait pu avoir jamais un moment de faiblesse, un abandon d'amour, un geste de grâce cordiale et de désintéressement charnel!...

« Souvenez-vous que tous les édits peuvent se révoquer et qu'un jour la maison sera à nous, si clairement,

que vous n'aurez plus qu'à sortir si, comme c'est probable, vous ne voulez pas voir le règne de Christ (*Corinthiens*, II, 7).

« LEFOIE, *pasteur*
« *de l'Église réformée.* »

III

« Nous en avons eu une ici, mais je ne sais plus si elle était de Fontenay-sous-Bois, ou de Fontenay-aux-Roses. Elle travaillait bien, mais ses idées déplaisaient à notre clientèle, qui est des plus chiques (*sic*). Les meilleures sont celles qui ont de la religion. Ça donne du cœur, voyez-vous, dans un métier qui n'est pas toujours drôle.

« Votre servante,

« CONSTANCE,
« *sous-maîtresse.* »

IV

« Je suis surpris qu'on ait pris en mauvaise part votre roman; il est honnête et bien écrit. J'en suis au moment où la jeune fille cède à sa passion. Cela n'a rien de choquant jusqu'ici. Sans doute, saurez-vous, dans la suite de votre ouvrage, punir le vice et récompenser la vertu. Mais comment les élèves des écoles laïques seraient-elles à l'abri des aiguillons de la chair, quand nos religieuses mêmes n'y échappent pas, quand nos saintes y succombent? Quels enseignements dans les confessions d'une sainte Thérèse! Seuls les murs du cloître ont pu la préserver d'une entière corruption... Les gens qui parlent de vertu absolue au milieu du monde sont de grands hypocrites.

« FOLLEJAMBE, *prêtre,*
« *aumônier de communauté.* »

V

« Je suis à votre service pour châtier ces cocos-là qui voudraient nous priver des deux seuls plaisirs de la vie : l'absinthe et les femmes.

« VIROLE,
« *capitaine d'habillement.* »

## VI

« Quelle influence péut donc avoir sur le tempérament d'une femme, sur sa nature, sur son caractère inné, un enseignement philosophique? En quoi des phrases peuvent-elles modifier un organisme? Les religions les plus positives, les plus catégoriques, les plus fortes n'ont jamais eu, en aucun temps ni en aucun lieu, une influence appréciable sur le fond des mœurs et l'on voudrait qu'un cours d'idéalisme humanitaire eût la puissance de rendre à jamais invulnérable la sensibilité féminine! Laissez à leurs utopies les professeurs de morale; ils sont impuissants à pervertir notre race qui n'a jamais souffert que les dogmes entrassent dans sa maison. Elle veut bien écouter dans la rue, dans les églises, dans les théâtres le charlatan divers de costume qui « attente à son intégrité »; si le charlatan la suit, elle lui ferme la porte au nez. A chaque effort des Buisson et des Béranger pour restreindre la liberté de l'art, de la pensée, des mœurs, l'instinct de la race répond coup pour coup. Les persécutions des protestants et des jansénistes contre la littérature païenne et charnelle ont certainement contribué au succès de livres comme *Aphrodite* et *Bilitis*, qui sont de délicieux cours de volupté. Qu'ils tournent en paix leur moulin à prières; je suis sans inquiétude.

« NICOLE,
« *professeur de psychologie expérimentale.* »

## VII

« Ce M. Buisson est un impudent. Croit-il que les mômeries de son Pécaut nous ont desséché le cœur? J'ai une très belle position et je vous prie de croire que ce n'est pas à son enseignement que je la dois. Il faut d'autres talents que ceux-là pour faire son chemin dans le monde.

« LÉA DE LA TOUR D'AUVERGNE. »

## VIII

« Je suis beaucoup indignée contre votre mensonge sur

M. Pécaut, si noble caractère dont je suis pleine de bonnes principes et heureuse avec le souvenir de Fontenay aux-Roses, douce dans mon cœur! Oh! mal, combien! M. Wogue, que vous avez ainsi fait à moi du chagrin!

« CECILIA WALTER,
« *professeur de français à Zurich.* »

## IX

*(Confidentielle)*

« A mon avis, cher Seigneur, vous avez gravement transgressé les instructions de Sa Sainteté; Elle désire que les Catholiques respectent la République et toutes les institutions républicaines; souvenez-vous en quels termes déférents Elle a daigné parler de la Cour de cassation et de la triste affaire qui vous divise. A ce propos je vous avouerai que, selon mon sentiment, Notre Saint Père le Pape a usé de quelque ironie en s'extasiant sur l'honneur que l'on a fait au « prévenu » de créer pour lui une juridiction exceptionnelle par une loi non moins exceptionnelle. Il faut en prendre votre parti, mais comme tout le monde ici, du Vatican au Quirinal, le Pape est dreyfusard.

« SERIO GIOCOSO,
« *Canon. di S. M. Cosm.* »

Le reste du courrier se composait de lettres d'injures qu'il nous est impossible d'imaginer. Il y a des cerveaux à injures comme il y a des plantes à fleurs puantes.

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Francis Vielé-Grffin : *Phocas le Jardinier*, « Mercure de France », 3,50 — Emile Verhaeren : *Les Visages de la vie*, Bruxelles. Edmond Deman. — Emmanuel Signoret : *La Souffrance des eaux*, « La Plume », 3 fr.

Entre autres reproches qu'il adressait aux poètes, hommes dangereux, Platon les accusait d'inspirer au peuple versatile amour de la perpétuelle nouveauté et de leurs poèmes com-

posés les derniers. M. Francis Vielé-Griffin, en donnant comme titre **Phocas le jardinier** au recueil qui contient aussi *Swanhilde, Ancaeus* et *les Fiançailles d'Euphrosine,* laisse entendre que, de ces dialogues lyriques, le plus récent est celui pour lequel sa tendresse d'auteur est la plus vive ; et contrairement à ce qui advient quelquefois, il ne s'est pas trompé dans cette manière de critique personnelle. Non que les autres œuvres ici assemblées — sauf peut-être *les Fiançailles d'Euphrosine,* d'intérêt purement historique — méritent d'être répudiées ou même négligées pour correspondre moins bien aux idées présentes de M. Francis Vielé-Griffin ou au goût de ses lecteurs. *Ancaeus,* le rêve de l'amour après les aventures de gloire, le baiser de Samia après les navigations héroïques de l'Argo et la seule heure de joie prolongée éternellement par la mort ; *Swanhilde,* l'horreur du sang et le sang versé, encore et toujours, par les mains qui haïssent la guerre et la lamentation de Godrune survivant à sa race massacrée ; dans des décors mythologiques, lumière pure de la Hellade, mer et ciel tumultueux de la Saga scandinave, des figures farouches, douloureuses et charmantes passent et expriment leurs passions et les nôtres : car toutes leurs paroles valent doublement et leur sens immédiat évoque aussi des significations plus lointaines et une humanité plus générale que les acteurs du drame précis. Mais l'harmonie n'est pas encore entièrement atteinte et la composition peu stricte laisse place à des développements parasites et inutiles.

Dans *Phocas,* au contraire, le parfait équilibre des parties assure contre toute surprise notre pleine délectation : la bonhomie souriante des propos familiers alterne aisément avec l'héroïsme désabusé du vieillard qui se sacrifie en sachant l'inutilité du sacrifice, trop las du passé accepté jusque-là pour tenter une vie nouvelle affranchie de toutes contraintes, selon soi-même enfin et non plus selon autrui. Dans l'œuvre de M. Francis Vielé-Griffin, peu de passages sont aussi simplement beaux que ce suprême monologue de l'homme attendant la mort, dans la nuit fraîche, sous le figuier, avec le courage sans faste d'une révolte tout intérieure :

Comme la nuit est calme et sans émoi,
Comme on a honte de vivre,
Et qu'il fait bon s'en aller sans retour,
Et sans révolte,
Vers l'infini qui sourit et délivre...
Souvent, j'ai retourné cette terre noire

Sous les étoiles d'avril, dès le soir;
Ainsi,
Dormant à travers le jour lourd
A rêver des récoltes,
Ce soir, je creuse joyeusement ma couche
Car le fruit de la vie est amer à ma bouche.

Et puis, j'attendrai l'aube, triste,
J'attendrai l'aube annonciatrice;
Souvent je l'ai guettée, lente à paraître,
Ivre d'une angoisse de fièvre,
A regretter tout l'avenir à naître,
A mourir de la mort éternelle des rêves
Qu'efface son crépuscule,
A pleurer sans savoir, de douleur ou de joie ;
J'ai fait ma tâche coutumière.

(*Il jette sa bêche.*)

J'ai froid...
Ce qui semblait une lâcheté tantôt ;
Ce vain souci de vivre encore,
D'enfouir encore peu d'or,
Et de gagner les cèdres noirs, là-haut,
Où l'air est libre, où naît le jour nouveau,
Ce fut un rêve courageux peut-être;
Il est plus facile de mourir
... Que de renaître.

(*Il reprend sa bêche.*)

Le rythme se perçoit à souhait par un jeu savant d'assonances et d'allitérations. Oserai-je avouer cependant, par une manie philologique et au risque de raviver telles formidables discussions sur l'*e* muet, que je suis encore un peu gêné par des assonances irrégulières de syllabes les unes masculines, les autres féminines, par exemple *froid* et *joie*, *émoi* et *noire*, *délivre* et *ainsi* ; je sais bien que dans les deux premiers cas la plénitude de son de la diphtongue l'emporte et rend très accessoire le rôle phonique de l'*e* muet; mais en est-il de même pour *délivre* et *ainsi* (à moins que rythmiquement *ainsi* ne corresponde à *mourir*, avant-dernier vers du couplet)? En principe je préfère l'homosexualité des assonances, sans prétendre imposer à quiconque mon goût personnel.

**Les Visages de la Vie.** Dans un des quatorze très beaux poèmes, si fortement reliés entre eux par une même inspiration, M. Emile Verhaeren semble avoir livré l'un des secrets de sa fécondité admirable et puissante, de son génie en continuelle gestation d'images et de pensées :

La nature paraît sculpter
Un visage nouveau à son éternité.

Certes d'autres hommes avant lui ont contemplé avec des

yeux émerveillés le spectacle du monde; mais nul n'a ressenti avec plus de force l'émotion diverse de chaque minute ni compris plus nettement qu'il n'y eût jamais au cours des âges et des métamorphoses deux instants ou deux formes identiques; aucun jour donc qui n'apporte son aventure, aucune terre même explorée qui ne réserve à la curiosité passionnée des surprises inattendues et les visages de la vie sont plus nombreux que les apparences innombrables du vieillard Proteus. Mais par un don singulier de vision rétrospective et de divination investigatrice, M. Emile Verhaeren ne peut se représenter aucun aspect des choses, sans imaginer aussitôt les aspects antérieurs et les aspects futurs du même phénomène; et le flux des mots tumultueusement bouillonne en lui et suit avec une fidèle régularité la marée tour à tour montante et descendante des idées, vers demain et vers hier. Jadis, en une période de crise, tout à cette joie forcenée de s'être conquis et découvert lui-même, le poète s'abandonna, dans l'ivresse barbare de la course, à la fougue sans frein de l'étalon prodigieux qu'il excitait à une course forcenée à travers les espaces et les époques; et sa voix, dans le vertige de la chevauchée éperdue, haletait par moments et n'arrivait alors qu'en cris rauques, dont l'accent farouche faisait la seule et très âpre beauté. Puis, peu à peu, M. Emile Verhaeren, qui n'a rien abdiqué de sa puissance verbale, est parvenu à exprimer les plus intenses émotions, sans que le paroxysme même altère entièrement l'harmonie de sa parole et sans qu'il lui faille violenter, comme jadis, le vocabulaire et la syntaxe; et c'est une grande fête pour nos esprits qu'aucune discordance n'inquiète désormais notre admiration très fervente et très ancienne. Ecoutons bruire, contemporaine des aubes fabuleuses et féeriques, nourrie de toutes les sèves primordiales, *la Forêt :*

. . . . . .
Pour les regards distraits et les folles cervelles,
C'est aujourd'hui le domaine des seuls oiseaux,
Ce bois où les siècles ont mis leur sceau!

Mais toi, passant fiévreux, toi, qui recèles
En ta mémoire, en ton désir,
Tout le passé, tout l'avenir,
Et les rejoins et les unis et les convies
A exalter, à chaque heure, la vie,
Mêle aux sèves innombrables dont les forêts,
Infiniment, sont traversées,
Le sang même de tes pensées;

Multiplie et livre-toi ; défais
Ton être en des milliers d'êtres
Et sens l'immensité filtrer et transparaître
Avec son calme ou son effroi
Si fortement et si profondément en toi,
Que t'absorbent les vents et les orages
Et les beaux soirs dont les gloires voyagent
Et s'accrochent, à la cime des bois,
Pour les nimber encor, comme autrefois.
De tout ce que le ciel mit d'or et de miracle
En eux, comme en d'immenses tabernacles.

**La souffrance des eaux.** Pour la première fois, les dieux propices me donnent une occasion de dire que je tiens M. Emmanuel Signoret pour un excellent poète ; mais comme ils insinuent toujours quelque amertume au cœur de notre joie, je n'ose guère m'en expliquer longuement par crainte d'affliger celui-là même dont j'aimerais à faire l'éloge. Toute analyse critique est restrictive et l'épithète la plus flatteuse en apparence limite et détermine ce qui peut-être échappe à toute limite et à toute détermination. Quand un écrivain a conçu de lui-même une idée très haute, quand il reconnaît pour ses pairs Eschyle, Shakespeare et Gœthe, il se modèle à l'image de son rêve et comme la mort seule arrête définitivement son effigie dans la cire périssable ou dans le marbre immortel, c'est un courage au-dessus de moi que de troubler d'un avis ou d'un sourire même bienveillant la belle hallucination du travailleur qui pétrit dans sa propre pensée et retouche sans cesse la magnifique ébauche de sa gloire future. Il ne faut prononcer auprès de lui que des paroles de bon augure et ne pas lui plaindre la couronne qu'il a prise sans trembler de ses mains victorieuses :

LES OLIVIERS

L'aile en fureur, l'hiver sur les monts vole et vente ;
Du sang glacé des fleurs se paissent les janviers ;
Votre pleine verdure étincelle vivante,
Vous oliviers que j'aime, oliviers, oliviers !

Votre être fortuné, c'est Pallas qui l'enfante ;
Sa mamelle est d'argent, jadis vous y buviez ;
Vos fruits broyés trempaient de flamme et d'épouvante
Les muscles des lutteurs par les dieux enviés.

Les siècles garderont ma voix, et d'âge en âge
Mon front resplendira sous un triple feuillage ;
Car à mes beaux lauriers, à mes myrtes nouveaux,

Vous dont le sang nourrit un peuple ardent de lampes,
Sacrés oliviers d'or, vous joignez vos rameaux
Pour courber la couronne immortelle à mes tempes.

**P. S.** — Au moment même où je corrige les épreuves de cet article, écrit il y a un mois, j'apprends qu'Emmanuel Signoret est gravement malade ; la vie lui fut rude toujours, parce qu'il ne sait que chanter : j'aime à espérer que la sympathie de ses confrères ne lui fera pas défaut et qu'ils lui viendront en aide d'une manière effective.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Henri de Régnier : *Le Trèfle Blanc*, « Mercure de France ». — Anatole France : *L'Anneau d'Améthyste*, Calmann Lévy. — René Bazin : *La Terre qui meurt*, Calmann Lévy. — René Boylesve : *Mlle Cloque*, « Revue Blanche ». — Jane Austen : *Catherine Morland*, trad. de l'anglais, par Félix Fénéon, « Revue Blanche ». — Pascal Forthuny : *Les Etapes inquiètes*, Fasquelle. — Pierre de Lano : *L'Ame du Juge*, Simonis Empis. — I. Potapènko : *Le Pope*, traduit du russe par Léon Golschmann. Perrin. — Amédée Delorme : *Disgraciée*, Société d'Editions Littéraires. — Léon Barracand : *Roberte*, Armand Colin. — Antoine Baumann : *Souvenir de Magistrat*, Perrin. — Comte de A. de Saint-Aulaire : *Chroniques de la Forêt de Sauvagnac*, Calmann Lévy. — Jean de Ferrières : *les Messieurs de Séryac*, Ollendorff. — Paul Perret : *Thérèse Vaubecourt*, Plon. — Jacques des Gachons : *N'y touchez pas*, Société Française d'Imprimerie et de Librairie. — Maurice des Ombiaux : *Histoire mirifique de Saint Dodon*, Ollendorff.

**Le Trèfle blanc**, par Henri de Régnier. Feuillage de songe, qui est aussi une fleur, le trèfle que l'auteur cueille avec soin parmi l'immensité de son champ, est, cette fois, un emblème de pureté. C'est un souvenir de vie ancienne, peut-être la vraie vie, bien que le temps écoulé jette, sur elle, un doux voile d'imprécision. Des enfants, devenus grands, se retrouvant, toutes petites têtes ébouriffées, dans le miroir bonhomme de la grosse boule de rampe familiale. La mort de l'aïeul domine l'escalier qu'ils vont monter à leur tour et déjà ils commencent à chanter moins haut (chanter moins haut, pour des enfants, c'est réfléchir). Toutes les souples descriptions de paysages, les silhouettes de pauvres provinciaux pleins de ce crime qui s'appelle l'honnêteté à Paris, les orages même sont sains et pourtant toujours réels. Henri de Régnier n'interpose, entre l'existence et lui, qu'une vitre, mais elle est faite d'un cristal merveilleux. Quand par hasard il se plaît à la teinter de cette douce nuance verte ou bleuâtre qui opalise les anciens carreaux des très vieilles maisons, comme dans les *Petits Messieurs de Nèvres*, il n'y voit pas moins clair et la nuance, ou verte ou bleue, laisse toujours la lumière pure,

abondante. Ces chers petits méconnus du duc de Nèvres sont deux enfants, l'un maladif, l'autre trop bouillant de santé, que l'on condamne à la geôle d'une éducation qui représente juste l'envers de leur caractère propre. Ces malheureux petits meurent à la tâche d'obéir et sont ensevelis dans les délicieuses phrases dix-huitième siècle, vraiment l'excuse des pires noirceurs. Mais le trèfle blanc demeure blanc, car l'auteur joue avec ces phrases terribles comme avec des couteaux d'argent capables seulement de peler un beau fruit. A propos de fruits, il faut noter un exquis détail dans la mort du petit maladif, dont les doigts agonisants en serrent un et en font jaillir le jus durant qu'il rend l'âme. Henri de Régnier a le secret des détails *exacts* dans la fiction. C'est le don par excellence de l'intérêt. Il peut raconter ce qu'il voudra et promener ses lecteurs sur d'inaccessibles terrasses. Un moment vient toujours où l'on sent que l'on y pose le pied, ne fût-ce que l'extrême pointe. La troisième feuille éventaille un paysage marin, l'estuaire d'un fleuve, des rives scintillantes de coquilles de nacre écrasées. Du sable très blanc, des bains pris en toute innocence et un baiser, frôlement d'aile de colombe..., puis, estompant, la ligne bleue des falaises, un léger deuil, le départ pour les mers lointaines, le crépuscule violet d'un beau jour qui finit ne pouvant jamais se recommencer ni si beau ni si pur. Voilà trois contes qui sont trois pages parfaitement vraies, parce qu'elles sont douées de la seule vie bien réelle de la terre, celle du rêveur y voyant clair... Je pense que des *actes* rapportés aussi exactement que possible ne peuvent être, à côté, que fictions désolantes, surtout quand ce sont des actes joyeux.

**L'Anneau d'Améthyste**, par Anatole France. Il est bon, en ouvrant ce livre, de noter, comme l'éditeur prudent, que les chapitres de *l'Histoire contemporaine* qui précèdent ceux-ci s'appellent : *l'Orme du Mail* et *le Mannequin d'osier*. Il faut noter aussi, pour n'y plus revenir, qu'Anatole France est coutumier de chef-d'œuvre. Seulement, qu'on imagine un lecteur grognon, ignorant les subtilités de la langue française, y compris celles du jargon des éditeurs, on serait quelque peu désorienté. Le livre s'ouvre sur le dénouement d'un adultère, ou mieux, sur son déménagement, et on ne connaît pas très bien les gens qui font, devant vous, la suite de leurs bêtises et même la fin de leur discours philosophique. Il y a, autour de l'absence d'intrigue, l'explication de la force d'Hercule, aussi quelques belles pages de conférence oubliées au fond d'un

tiroir, et presque sans propos exhumées. Ce sont, malheureusement, les plus belles. Je dis malheureusement, me mettant dans la peau du lecteur grognon et ignorant toutes les subtilités de la langue des rhéteurs. Mais tout à coup nous apparaît l'hydre, rien de celle qu'Hercule terrassa, je veux nommer *l'Affaire!* (juste ciel! il y avait trop longtemps...). Alors, Anatole France, sachant par expérience que l'histoire contemporaine va vite: ainsi les morts, se dépêche de nous mettre sous les yeux autant de documents humains qu'il en faut, généralement, pour embêter ferme le lecteur le plus décidé à admirer un chef-d'œuvre. Je comprends parfaitement que l'histoire contemporaine ne saurait se passer, même *passant* par l'adultère, sans qu'il en soit question... cependant, il eût été d'un goût délicat de ne point former un livre destiné à être éternel (comme tous les chefs-d'œuvre) selon une opinion purement personnelle. Je dis *purement* à dessein; je crois M. France (« *Anatole... ton café...* f... le camp! ») absolument convaincu de l'innocence de quelqu'un que je m'obstine à ne pas nommer, craignant d'évoquer des spectres; mais tout estimable convaincu est rempli du plus sinistre parti pris, et pour trop prouver finit par vous donner sommeil. Par bonheur, il y a l'histoire d'un chien, celle de Riquet, dont tout l'esprit est dans la houppe de sa queue venant frétiller d'aise quand il devine que *l'Affaire* s'éloigne...

Maintenant, que si les femmes me demandent où se rencontre *l'anneau d'améthyste*, je leur citerai ce passage :

« — Vous connaissez Loyer, n'est-ce pas?

» Elle, toute claire, la chair limpide et fraîche, dans le grand fauteuil de velours sombre, boutonnait ses bottines. Les cheveux pleins de lumière, nue dans sa chemise froissée, elle inclinait sa tête et sa poitrine sur ses jambes croisées; sous ce peu de linge qui glissait, en ce raccourci pittoresque, elle semblait une figure allégorique de quelque plafond vénitien. Philippe ne s'avisa pas de cette ressemblance. Il répéta sa question :

» — Vous connaissez Loyer? »

Loyer, c'est le vieux ministre qui doit fournir la bague! Ne vous y trompez pas, il ne s'agit nullement de pornographie, mais *d'affaires contemporaines* et on nommera le candidat de cette dame, évêque! Une petite digression sur les dessous de foulard rose de cette jeune personne nous amène à ce détail, vieux jeu, mais très *académicien*, qu'une femme en pantalon

possède plus de montant qu'une femme nue, ou même seulement en chemise. Ça, c'est amusant, parce que c'est de la perversité *classique !* Par exemple, j'en veux à l'auteur pour nous avoir *massacré* le type admirable d'Esterhazy. Il en fait un sous-lieutenant entretenu avec des babas au kirsch et, vraiment, cette superbe figure de reître noir est plus intense que cela, surtout depuis qu'il est en train (l'histoire contemporaine va de plus en plus vite) d'éclairer prodigieusement la fuite... du café. Esterhazy me semblant capable, une fois lâché, *d'en crever un* moralement, ce qui est plus malin que de couper des gorges. La lettre du nouvel évêque déclarant ne pas vouloir payer est une noble terminaison à ce tome de notre histoire... de France, dont, n'en déplaise à l'auteur, les reîtres, les soudards, les du Barry et les détenteurs de droit canon furent les plus notables héros. Je sais bien qu'aujourd'hui il nous reste les innocences juives, mais pour le mal qu'elles font *en ce beau royaume*, j'ai la philosophie de leur préférer certaines culpabilités pittoresques. *L'Anneau d'améthyste* est un livre dangereux : ne pas le prêter aux jeunes filles !

**La Terre qui meurt**, par René Bazin. Voici un ouvrage très remarquable. Ce qu'on a écrit de plus vrai, de plus sérieux et de plus sain sur la Terre. Celle qui meurt c'est la Vendée pauvre, mal nourrie et mauvaise nourricière, en dehors des mouvements sociaux, où, achevée par ceux-ci, la terre de noblesse et de foi dont les mamelles sont taries pour avoir donné, d'un seul coup, son sang avec son lait. Un vieux paysan a trois fils et une fille, une petite enfant douce qui s'énamoure simplement d'un valet de charrue. L'aîné de ces solides garçons devient infirme, le cadet se loue à la ville, déserte, et le beau chasseur d'Afrique ne revient que pour constater la tristesse d'un pays trop étroit aux gestes qu'il veut tenter. Rousille, le petit grillon du foyer, reste seule et elle épouse son valet. La terre se meurt en la noblesse qui s'en va. On ne peut espérer le renouveau dans la mésalliance. Ce livre est écrit *sans aucun parti pris*, chacun peut y voir sa terre préférée et conclure autrement que moi parce que le talent d'un narrateur est dans sa réserve vis-à-vis du public. René Bazin donne la terre qui meurt, mais ne déclare pas, d'avance, qu'il l'empêchera de mourir. Ce roman n'est pas un roman ni une thèse : c'est de l'histoire contemporaine seulement si parfumée de belle vérité, si sobre d'oiseux détails qu'il vous fait du bien à l'âme... Et je ne connais guère d'auteur qui, de ce temps-ci, vous aille jusque-là !

**Mademoiselle Cloque**, par René Boylesve. L'histoire d'une vieille fille. Il était hardi de tenter le roman de la vieille provinciale démodée, honorée, honorable, et toujours un peu victime de ses traditions René Boylesve, se dépouillant tout d'un coup de ses exotismes voulus et de certaines grâces trop gracieuses à mon humble avis, a réussi amplement cette œuvre difficile surtout en ce qu'elle devait contenir de très simple. Mlle Cloque a une nièce et elle est entourée de *socialo*, types bien réels, pas chargés pour un sou. Et puis l'ouvroir de charité ! (Je le connais celui-là... Travaillant les yeux baissés auprès de ma grand'mère, j'y entendis dire ceci à la lectrice de livres pieux : « Une page sur la *Chasteté!* Passez cela, Mademoiselle, passez tout de suite ! ») et puis le clergé et ses reconstructions d'église, et puis... le beau Monsieur noble seul épouseur convoité qui épouse une juive, je pense. Et les joyeusetés scientifiques des adversaires de la Basilique... Mais Mlle Clòque a connu Chateaubriand. Elle vit dans un rêve dont elle ne sort que pour tâcher de remettre de l'ordre, car l'ordre est la poésie de la province. Elle meurt pour avoir vu un tout petit désordre d'amour. Il en faut si peu aux oiseaux du ciel quand ils tombent sur la terre ! C'est autre chose que joli, habile et élégant : c'est fort, d'une force d'existence sincèrement reconstituée.

**Catherine Morland**, par Jane Austen. Traduit de l'anglais par Félix Fénéon, ce roman est tout en finesse. On voit la femme, qui le dut écrire, les mains ornées de délicates mitaines noires, dentelles de fil ou réseau de soie, faisant transparaître davantage la peau blanche, les petites veines bleues du poignet, et les doigts sérieux du bon écrivain qu'est Félix Fénéon, le traducteur de cette œuvre presque dédiée aux jeunes misses... françaises, n'ont point atténué sa grâce déjà bien connue en Angleterre où l'on place Jane Austen parmi les classiques du roman de mœurs. Le récit des visions romanesques de Catherine au sujet d'une chambre mystérieuse, ses premières impressions à la *Radcliffe* sombrant ensuite dans une confusion pudique (dont on avait encore le secret vers 1830) est charmant, repose de tous les fards grossiers employés aujourd'hui pour peindre les héroïnes... romanesques.

**Les Étapes inquiètes**, par Pascal Forthuny. On s'y appelle Rhéa et Dyonisios, il y a des Sar... et l'on évolue vers le beau idéal. Bien écrit, peut-être trop spécial, soucieux d'une

tenue décorative intelligente, ce livre ne plaira pas aux gens vulgaires... mais si je suis de ces gens-là, tant pis pour moi d'ailleurs. Il possède de très suaves descriptions de forêts à côté de problèmes hérissés de difficultés... comme recommencer la passion du Christ avec des données fraîches.

**L'Ame du Juge**, par Pierre de Lano. Une belle image d'atrocité sur la couverture : un magistrat assis devant une petite guillotine et coupant des têtes de souris... c'est-à-dire la justice accouchant de rien du tout. Une belle série de cas pathologiques sous la couverture. Ce doit être arrivé, car c'est bien exagéré.

**Le Pope**, par Potapènko et traduit du russe par Léon Golschman. Triste roman de mœurs russes à la fois doux et résigné, intéressant comme le sont les récits de la petite vie des pauvres quand ils sont honnêtes. Curieux détails sur les mœurs du clergé russe qui ne diffère pas sensiblement du nôtre.

**Disgraciée**, par Amédée Delorme. Roman mondain d'une petite bossue, fleurette avortée d'un beau parterre, qui se dissimule tout le temps derrière les jupes d'une mère coquette. Je dis: *mondain* parce qu'il y a un duc d'Altigny qui est ruiné, mais le comte Ranvaux a toute l'étoffe d'un parvenu... déguisant ses épaules voûtées par l'atavisme. Scène romantique du suicide du duc et de sa maîtresse. La petite disgraciée qui représente la grâce de cette œuvre épouse, à la fin, le brave garçon de ses rêves. Péripéties très émouvantes de l'adultère puni et destinées à moraliser malgré quelques détails croustillants.

**Roberte**, par Léon Barracand. Une intéressante figure de jeune fille très femme, très séduisante qui résiste bravement à l'amour et finit par s'avouer vaincue. A noter une exclamation d'une bonne mère : « Trois millions !... Nous ne pourrons donc jamais vivre tranquille !... » Excellente morale !

**Souvenirs de magistrat**, par Antoine Baumann. Des silhouettes d'un monde que l'auteur connaît très bien. Des types pas convenus et que l'on devine étudiés d'après nature. Plus aéré que le précédent livre (du même), *le Tribunal de Vuillermoz*.

**Chroniques de la forêt de Sauvagnac**, par A. de Saint-Aulaire. Récits de chasse, récits de voyages et de charbonniers. Drames d'émigrés dont les ombres reviennent sous les arbres silencieux. Sent bon les fougères... pour les chasseurs.

**Les Messieurs de Séryac**, par Jean de Ferrières. Roman écrit dans la langue de Maupassant? Je ne sais pas, mais curieux par les détails bien féminins qui s'y trouvent. Des luttes d'amour assez nerveuses... pour tourner toujours à l'avantage de la femme... si on appelle l'avantage ne pas céder, mais on cède et on en meurt.

**Thérèse Vaubecourt**, par Paul Perret. Un mariage financier, où, comme toujours, le gendre ruiné a été l'amant de la belle-mère qui le dote de sa fille. Ça se fait dans le meilleur monde.

**N'y touchez pas**, par Jacques des Gachons. Petit roman très spirituel et par conséquent non exempt de malice, n'en déplaise à l'auteur. Moral sans pédanterie, d'une moralité même très hardie sous son apparence bon enfant. Un type de vieux raté défloreur de cœur et la figure d'un cher Maître, absolument redoutable, qui sont dépeints avec un soin... diabolique. (On les reconnaît!) Madame de Mauvière est un délicieux petit animal libre, d'instincts plus honnêtes que ceux de certaines perruches apprivoisées qui crieront au scandale devant elle; cela finit bien, dans le bon décor fleurant le renouveau.

**Histoire mirifique de saint Dodon**, par Maurice des Ombiaux. Il paraît que la Belgique lettrée se lève tout entière pour accuser de plagiat l'auteur, qui a bien le droit, ce semble, de plagier des vieux écrivains connus, puisqu'il s'agit d'une légende que je suppose connue également. Il a pillé Bandello et il pille ses meilleurs camarades. Eh bien! quoi? Il marche sur les traces de Maeterlinck, qui n'a pas une création vraiment personnelle à son actif et qui, cependant, représente le plus clair génie littéraire de notre temps. Des Ombiaux n'a pas assez de génie?... C'est-à-dire qu'il est moins habile, car décidément, depuis Shakespeare, on ne rencontre pas autre chose que des plagiaires parmi les grandes réputations. Alors, que ceci console Maurice des Ombiaux.

Le génie, c'est être Dieu, sinon... faut l'imiter.

Pour ça que nous nous contentons si facilement des gens de talent.

RACHILDE.

## *THÉATRE*

Augustin Filon : *De Dumas à Rostand*, esquisse du mouvement dramatique contemporain, Colin, 3.50. — Emile Magne : *Les Erreurs*

*de documentation de « Cyrano de Bergerac »*, « Revue de France », 2.50, — Eugène Lintilhac : *Conférences dramatiques*, Ollendorff, 3.50. — Paul Ginisty : *La Vie d'un Théâtre*, Schleicher, 1 fr. — Memento.

J'ai lu avec un vif plaisir, et d'une traite, comme un roman — ce qui est peut-être un tort lorsqu'il s'agit d'une étude qui veut être substantielle, tort de lecteur et tort d'auteur — le livre que M. Augustin Filon consacre au mouvement dramatique de ces vingt dernières années. Il y a une mode pour les titres, comme pour les chapeaux. Cette saison, on inscrit volontiers sur la couverture des ouvrages de critique deux noms, pareils à deux poteaux, l'un de départ, l'autre d'arrivée, et qui limitent d'un coup d'œil le champ de course que s'est proposé l'écrivain. M. Doumic avait appelé son livre : *De Scribe à Ibsen ;* M. Filon intitule le sien : **De Dumas à Rostand**. Ce dernier titre est d'un meilleur équilibre ; l'ouvrage aussi. On pourra reprocher à l'éminent critique (le mot éminent joint au nom de M. Filon est tellement entré dans l'usage qu'il a presque revêtu le caractère obligatoire d'une épithète homérique) de venir un peu après tout le monde et de ne dire que des choses que l'on connaît par cœur. Mais c'est fort bien dit, avec une aisance, une netteté, une clarté charmante. On est là comme sur une plateforme d'où l'on jouit d'un beau point de vue ; le temps est serein, l'air limpide, on embrasse un large panorama, où tout est bien à son plan, joliment coloré, et l'on s'attarde volontiers, appuyé à la balustrade, à promener son regard sur le noble et gracieux paysage. Pourquoi résisterait-on à cette heureuse impression ? Le tableau est élégamment brossé. On a assisté à tant de batailles, à tant de jugements outrés ou fantaisistes, à un déploiement de tant de niaiserie, de férocité ou de mauvaise foi au rez-de-chaussée des journaux, ou même dans les feuillets moins suspects des périodiques, qu'on éprouve une véritable satisfaction, une sensation de fraîcheur, à respirer une atmosphère moins chargée et à se reposer dans l'agréable optimisme d'un spectacle dégagé des orages de l'actualité.

Ce qui accentue la confiance, c'est que M. Filon ne veut pas être un juge, ni même un critique. Il conte ses impressions personnelles. C'est le récit d'un voyageur qui vient de parcourir pour son plaisir une contrée qui l'a intéressé. Il essaye bien d'en dégager le sens, le caractère, parfois même il va jusqu'à en tirer la leçon, mais c'est avant tout un amateur qui veut jouir

de ce qu'il regarde, et un homme de goût qui s'arrête aux beaux endroits. Je ne ferai qu'une objection à ce livre qui prend pour sous-titre : *Esquisse du mouvement dramatique contemporain*. Ce qui intéresse M. Filon, c'est bien plus l'état moral dont le théâtre est le signe que le théâtre lui-même. Un auteur dramatique semble pour lui se doubler nécessairement d'un moraliste, et c'est le moraliste qui l'occupe de préférence. C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple tiré de son premier chapitre, que M. Sardou, qui a renouvelé le drame historique et trouvé les plus belles situations du théâtre contemporain, est sacrifié à Dumas et à Augier, suivant lui plus « représentatifs d'une époque ». C'est un point de vue, mais ce n'est qu'un point de vue. Le livre est d'ailleurs plein d'aperçus ingénieux, de remarques précieuses et de vérités dont tout le monde, y compris celui des auteurs dramatiques, pourra faire son profit.

M. Emile Magne, dans un petit livre fort intéressant intitulé : **Les Erreurs de documentation de Cyrano de Bergerac**, a rétabli l'histoire et le caractère du véritable Cyrano, suivant lui abominablement faussés par M. Rostand. Cette polémique soulève une fois de plus la question des libertés que peut ou ne peut pas prendre avec l'histoire un écrivain de théâtre. Pour discuter raisonnablement, il s'agirait d'établir d'abord ce que c'est que l'histoire. L'histoire elle-même change tous les trente ans. Des personnages historiques qui semblent le mieux connus et le plus authentiquement documentés se transforment du tout au tout trois ou quatre fois par siècle. Faire aujourd'hui un Louis XIII tels que Dumas ou Hugo se le représentaient paraîtrait grotesque. Le Barras que M. Sardou a si magistralement campé dans *Paméla* sera peut-être faux lors de l'Exposition universelle de 1911. Le Waterloo de Thiers qu'on pouvait croire définitivement établi vient d'être démoli par M. Henry Houssaye. L'histoire n'existe pas ; c'est un canevas sur lequel on brode : l'essentiel c'est de broder au goût du jour. En ce sens, le Cyrano de M. Rostand est très acceptable. Je connais même peu de pièces documentées d'aussi près que celle-là. Il ressort de la lecture du curieux travail de M. Magne que la plupart, sinon toutes les « erreurs » relevées sont voulues et servent à amener des effets, à corser des situations ou à dramatiser plus complètement des personnages. La plus importante consiste dans la transformation du caractère de Cyrano, qui était probablement un effronté paillard et ne nourrissait point l'âme délicate et romanesque dont

l'a pourvu M. Rostand. M. Magne restitue le vrai Cyrano, ou ce qu'il croit le vrai Cyrano : c'est fort bien, son étude est agréable et mérite le plus complet éloge. Je doute cependant que, transporté sur la scène, son *vrai* Cyrano eût eu le ressort suffisant pour captiver et émouvoir, et pour permettre à M. Augustin Filon d'écrire cette page d'impressions :

« Je me rappellerai toujours que j'ai vu jouer la pièce le dimanche 8 mai à la représentation de l'après-midi... Un dimanche d'été, un jour d'élections : tout le monde devait être au scrutin ou à la campagne. Et pour comble, c'était la cent cinquantième ! J'aurais voulu que vous vissiez cette salle, qui semblait stupide, endormie, indifférente, mais que le grand poète et le grand artiste magnétisèrent peu à peu et qui en vint à tressaillir de tous ses nerfs, à applaudir de toutes ses mains. J'étais assis entre une jeune fille qui frémissait aux paroles d'amour, aux cris héroïques, et un monsieur qui éclatait de rire aux mots spirituels. La dame placée derrière moi dit à son mari après le premier acte : « Voilà une des plus jolies choses que j'ai vues ! » Après le second : « C'est la plus jolie chose que j'ai vue ! » Je l'attendais au troisième. Là elle dit, après s'être recueillie une minute : « Je ne verrai jamais rien d'aussi joli ! » N'était-ce pas charmant d'entendre l'enthousiasme littéraire parler comme parle l'amour et engager l'avenir avec le présent ? Du reste, après cet admirable troisième acte, on eût cru que tout le monde allait s'embrasser. »

§

M. Eugène Lintilhac, comme chacun sait, est un des maîtres de la conférence et probablement un des trois ou quatre hommes en France qui sont arrivés, à force de patiente étude, de pratique, de don naturel et de talent, à pouvoir *improviser*. Il y a, certes, un très grand nombre de personnes qui savent parler en public sans avoir préparé leur forme : professeurs, avocats, orateurs de la chaire ou de la tribune ; mais autre chose est de parler toujours sur le même sujet, de la même façon, avec les mêmes mots et les mêmes phrases qui reviennent, dans l'habitude, le négligé et la somnolence professionnelle, autre chose est de *conférencier*, et qui pis est de conférencier au théâtre, c'est-à-dire devant un public fort difficile à contenter, venu pour s'amuser, prêt à la critique et au persiflage, et qu'il s'agit non seulement d'instruire, mais de séduire, de charmer, d'éblouir par cette même forme que l'on

a de parti pris éloignée de ses méditations préparatoires. Il semble que ce soit la quadrature du cercle, et ce l'est bien un peu puisqu'un si petit nombre y réussissent, ou plutôt que presque tous ceux qui savent que l'on vient les écouter surtout pour l'attrait de la forme éprouvent le besoin de la préparer.

Dans un volume intitulé **Conférences Dramatiques**, M. Eugène Lintilhac réunit douze conférences *sténographiées* à l'Odéon où il les a prononcées. Comme fond, ce sont de très attachantes et curieuses études sur des points divers de l'histoire du théâtre, et que l'on consultera avec fruit. Je citerai comme particulièrement nouvelles et intéressantes celles sur le théâtre antique d'Orange, sur le théâtre et les mœurs après Molière à propos du *Chevalier à la Mode,* sur les *Deux Gendres* et le monde de l'Empire. Comme forme, c'est d'une parfaite netteté, d'une élégance sobre, d'une expression souvent pittoresque, vive, spirituelle, toujours heureuse et franche, et l'on a peine à croire qu'il n'ait suffi que de quelques légères retouches pour la faire passer toute vivante de la rampe à la page. Mais le gros attrait du livre consiste en une introduction pleine de verve où le conférencier nous dévoile précisément tous les « petits secrets de la parole publique ». C'est là que ceux que leur profession, leur plaisir ou leur ambition obligent à parler courront puiser d'abondants et précieux conseils, voire des recettes presque matérielles pour l'exercice de leur art ou de leur sport. Hélas! je crains bien que ce ne soit une illusion de plus que M. Eugène Lintilhac vienne, en dieu malin, jeter en pâture aux âmes tourmentées! Car le plus grand de ces « petits secrets », et le seul dont, pour cause, il ne faille pas parler, n'est-il pas d'avoir du talent?

§

Se souvenant qu'il a un joli brin de plume au bout de son bâton directorial (1), M. Paul Ginisty vient de nous livrer, lui aussi, ses secrets en un fort intéressant volume de la *Petite encyclopédie populaire illustrée*, et sous ce titre alléchant : **la Vie d'un théâtre**. Quelles sont les phases par lesquelles passe une pièce pour arriver du cerveau de l'auteur jusqu'aux yeux du public, ce petit mystère de mécanique compliquée est dé-

(1) Vendu à M. Remy de Gourmont pour sa collection de clichés.

voilé avec esprit, méthode et, cela va sans dire, une sûreté d'information toute particulière, démonté minutieusement pièce par pièce et expliqué avec exemples, planches et croquis à l'appui, dans tout le détail désirable. C'est d'abord l'histoire du manuscrit, corps du délit, les manipulations diverses auxquelles il est soumis, la réception, la collation des rôles ; puis c'est une visite dans l'atelier du décorateur et dans les magasins du costumier ; voici la mise en scène, les premières répétitions, le débrouillage, la période de la fièvre, les répétitions d'ensemble ; enfin, la confection d'une bonne première et si possible d'un succès. D'autres chapitres traitent des comédiens, des figurants, des questions matérielles du théâtre ; on voit fonctionner la censure, l'assistance publique, le commissaire de police ; on pénètre dans les bureaux de la Société des auteurs dramatiques. Bref, tout ce qui constitue la *Vie d'un théâtre* est exposé dans ce petit livre, précieux comme un manuel et amusant comme une jolie et piquante chronique de mœurs parisiennes.

Memento. — Le manque de place m'oblige à remettre les pièces à une prochaine chronique. Parmi celles récemment parues, je ne fais donc aujourd'hui que signaler, comme particulièrement intéressantes : **Les Cuirs de bœuf**, *miracle en 12 vitraux*, par F. Polti, fort curieuse et souvent fort belle restitution de la vie passionnelle et morale du XIIIe siècle ; le **Pain de ménage**, de Jules Renard, exquis tableautin à pendre en regard du *Plaisir de rompre ;* les **Loups**, de Saint-Just (joué à l'Œuvre sous le titre de Morituri) ; le **Pape**, drame en vers de M. Alexandre Parodi, que l'auteur n'a voulu présenter nulle part.

A voir, toujours, les fascicules mensuels du **Théâtre**, que l'on fera bien de collectionner, car ils sont destinés à constituer la plus importante source de documents graphiques que l'on possédera sur l'art scénique de notre époque.

Lire dans la **Revue d'art dramatique** (numéros des 5, 25 février et 5 mars) une intéressante enquête sur la *critique*, ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être.

LOUIS DUMUR.

## *LITTÉRATURE*

Albert Mockel : *Stéphane Mallarmé (Un Héros)*, « Mercure de France ». — Laurent Tailhade : *Terre Latine*, Lemerre. — Paul Olivier : *Cent Poètes lyriques ou précieux du XVIIe siècle*, Havard.

— Léon Daudet : *Alphonse Daudet,* Fasquelle. — Achille Segard : *Itinéraire fantaisiste,* Ollendorff.

La joie est grande de tenir enfin une étude qui vous fasse oublier tant de ces « aspects », « arabesques » ou « expertises » de polémistes pour lesquels la critique est moins un éveil de la conscience qu'une forme de pugilat utilitaire. M. Albert Mockel n'est pas de ceux qui s'imaginent que l'affirmation injurieuse et le casse-tête primitif soient les armes obligatoires de la sincérité. Il ne croit certainement pas non plus que l'indépendance s'affirme autrement dans les choses de l'esprit que par un détachement de soi toujours égal en face des œuvres les plus étrangères à vos convictions intimes. Il ne doit pas considérer que la critique peut être simplement l'affirmation d'un tempérament, et que l'intérêt humain qui se dégage de cette affirmation, comme de tous éléments quelconques de vie, suffise à la rendre valeureuse. Il doit penser que l'intelligence, dès qu'elle se fait analytique, n'a pas d'autre raison d'être que de comprendre et de comprendre avec équité. C'est pourquoi nous étions redevables à M. Albert Mockel de ces scrupuleuses études sur *Camille Lemonnier* et sur *Emile Verhaeren,* qui ne sont point proches de sa nature, si nous avons à lui être reconnaissants aujourd'hui des pages si pures et lumineuses par lesquelles il a célébré **Stéphane Mallarmé** en tant qu' « *homme représentatif* et *héros* ».

On n'a pas à révéler cette étude aux lecteurs du *Mercure :* ils l'ont pu lire ici. Mais il faut louer M. Albert Mockel d'avoir exposé avec une clarté parfaite combien Mallarmé est d'esprit classique, et à quel point son art s'écarte de l'art « décadent », épithète que des inintelligents forcenés y accolent d'habitude. Il faut louer aussi M. Mockel de n'avoir pas insisté sur l'éloignement de la vie que d'apparence implique un hermétisme qui concentre et sublimise ce que tant d'autres dissolvent. Il faut le louer encore d'être trop averti pour avoir tourné, comme il est arrivé à certains, l'altier idéalisme de Mallarmé en mysticisme. Nul ne fut moins mystique et nul ne fut plus rigoureusement idéaliste que ce « *type absolu du poète* » dont « la volonté était impérative sous les auspices de la logique et de la pensée reine ». Un mystique s'oublie, un idéaliste se commande.

C'est par cette rectitude de la volonté appliquée aux moindres tâches du poète que Mallarmé restera le *héros.*

Cette conception du « héros » de son art eût été dans le

domaine littéraire inexplicable pour nos aïeux, comme elle l'est encore de nos jours pour beaucoup. Ils connaissaient le « héros » de sa foi (auquel on peut assimiler le philosophe : Spinosa, etc...), le héros de son amour, les diverses variétés des héros politiques depuis celui de la liberté jusqu'à celui même de la justice ; ils n'avaient aucune notion du héros de la Beauté. C'est que pour l'avoir il leur eût fallu comprendre d'une autre manière que la leur le rôle du poète.

Avant le XVIIIe siècle, la situation de l'écrivain en tant qu'écrivain n'était pas au fond moralement différente de celle de l'acteur. L'écrivain lui-même considérait avant tout qu'il devait *plaire*. Il s'agissait pour lui non point de *découvrir*, mais *d'être nouvellement en conformité*. Cette conception-là est celle de l'Université, toujours. Elle est celle même des purs « sentimentaux », de la plupart des « réalistes » qui les uns et les autres ne se rebiffent si fort contre la concentration de vie qu'est la pensée imaginative que par un instinct secret qui les porte moins à *découvrir* qu'à *se répandre*.

Tout différent est l'idéal que depuis un demi-siècle les poètes, les écrivains, les artistes indépendants honorent le plus. Tandis que nos pères étaient tout le monde avant d'être eux-mêmes, ils sont eux avant d'être tout le monde. Leur but est de créer, c'est-à-dire de forcer l'humanité à approfondir et à étendre par leurs découvertes le domaine de son existence. L'inquiétude n'est plus de « plaire », dans le sens conformiste qui sous-entend la flatterie parce qu'elle favorise des habitudes, mais de pouvoir rompre les obstacles qu'opposent ces habitudes à la diffusion d'une beauté insoupçonnée. Dès lors, qui peut élever des bornes ? Lorsqu'on discute des moyens, ce n'est pas pour tracer des règles, mais pour se rendre compte de toute l'étendue où un art est libre de se mouvoir. Le poète, pour la beauté, le savant, pour la vérité, accomplissent une tâche analogue. Il leur faut à tous deux une liberté illimitée d'investigation, et, en face du secret des choses, le laboratoire de la vie intérieure, et le silence, et la solitude, et la probité obstinée de conformer ses recherches à son rêve. Oh certes, il y a des défaillances : le poète se fait virtuose, le savant laisse se consommer une utilisation industrielle trop rapide. Mais, quand même, le nouvel idéal est là, suscitant le « héros », celui qui va, sans souci extérieur, jusqu'au bout de sa volonté.

Notre génération peut être glorieuse d'avoir magnifié ce rôle et d'avoir compris même qu'importait moins le parachèvement

d'une œuvre que les éclairs de nouveauté vraie qui jaillissent d'une phrase, d'un vers, de quelques fragments. Ne savons-nous pas tous que tels passages, telles images de Stéphane Mallarmé ont plus que contenu en puissance, ont concentré tout le développement de tel ou tel poète?

§

Le remords me suit d'œuvres de valeur qui ont été non pas oubliées, mais éloignées plus longtemps que je n'aurais cru de tout examen par les pérégrinations des saisons dernières.

Ainsi j'avais projeté, au sujet de **Terre latine**, par Laurent Tailhade, quelques lignes sur ce qu'on peut appeler un *écrivain*, des réflexions sur un des côtés de la véritable langue française gorgée de moelle, savoureuse et « substantificque ». Rien n'est édulcorant comme l'idéal de cette syntaxe aqueuse, grise, coulante, qui tend à prédominer sous l'influence de Renan et de M. Anatole France. Non pas qu'on n'ait à regarder comme admirables ces prosateurs parfaits, mais du moment qu'on représente leur perfection comme la seule et la plus française, il ne serait pas mauvais de s'insurger. On la doit au faux classicisme du XVIII^e^ siècle instauré par M. de Voltaire, aux premières nécessités du journalisme encyclopédique qui avait besoin d'une langue qui se faufile. Cette perfection est formée de vertus pratiques. La grande tradition française relève de plus héroïques vertus. Elle se relie de Rabelais par Montaigne à Guez de Balzac, de Guez de Balzac par Pascal et Bossuet à Buffon, de Buffon par Chateaubriand, Hugo, Michelet, Flaubert à Barbey d'Aurevilly et à Villiers de l'Isle-Adam.

M. Laurent Tailhade soutient cette grande tradition et la renouvelle avec un éclat incomparable. La suite de « pages » qui compose son volume de *Terre latine* offre une variété où, de maints paysages basques à l'analyse dominatrice de Jean-Gabriel Borkman frémissent et brillent les plus riches pépites de l'alluvion de France. Ce n'est pourtant qu'un recueil d'articles au hasard de la semaine, mais par tout hasard s'illustre la maîtrise d'un « écrivain ».

— S'il y eut jamais publication nécessaire, ce fut celle que fit M. Paul Olivier de **Cent poètes lyriques précieux ou burlesques du XVII^e^ siècle.** Que de richesses dédaignées par la routine des admirations classiques! La belle étude de Théophile Gautier sur quelques-uns de ces poètes aurait dû

cependant mettre en goût. Mais on s'imagine qu'en dehors des grands pontifes la littérature du XVII^e^ siècle offre peu d'intérêt, que tout ce qu'on peut y découvrir est regrattage de curiosité vaine. C'est une lamentable erreur. Il y a à ressouder ce chaînon lyrique que Boileau a rompu depuis Malherbe. La solution de continuité dont la poésie lyrique eut à souffrir en France n'est pas aussi grande qu'on a coutume de le croire. Elle ne date que du triomphe de Molière et de Boileau après 1660, pour se terminer avec la venue, après 1760, des poètes érotiques de la fin du XVIII^e^ siècle qui, sous l'influence des élégiaques latins (alors très en faveur) et des premières révélations de la poésie anglaise, préludèrent faiblement à certain côté sentimental du développement romantique.

L'époque de Louis XIII fut une admirable époque de lyrisme pailleté et cavalier, enflammé et tendre. On connaît Théophile de Viau, Tristan l'Hermite, Saint-Amand, qui a écrit des vers comme ceux-ci :

> De tremblantes vapeurs sur les plaines flottoyent...
> Briller en ondoyant l'or de sa teste blonde...
> Le fleuve est un estang qui dort au pié des palmes...

Mais qui connaît Thomas de Courval-Sonnet, qui a lancé ces alexandrins :

> A travers l'épaisseur obscure des meschans...
> Un Christ empistolé tous noircy de fumée...

Qui se rappelle le Père Le Moine ? que Corneille regardait comme un grand poète et qui inscrivit un quatrain de ce caractère :

> Holoferne est couché, le flambeau qui sommeille
> A meslé sa lumière avec l'obscurité
> Et Judith fait de l'ombre un voile à sa beauté,
> De peur qu'à son esclat le Barbare s'éveille.

Qui a connaissance du « sieur Honorat Laugier de Porchères ? de qui les stances » sur les cheveux de M^me^ la duchesse de Beaufort :

> Subtile trame d'ambre en crespillons semée
> Qui devisez d'amour avecque vos Zephirs... etc.

qui a connaissance de Sigognes qui

> Escript en lettres d'or dessus une vessie ?

Sait-on de qui est ce vers :

> L'air, des pleurs du matin, se faict un crespe d'eau ?

de l'abbé Cotin, une des grandes victimes de notre satirique. — Et cette métaphore pour peindre l'arc-en-ciel :

Sourcil au front du firmament,

est-elle de Guillaume Cottelet ou de Saint-Pol-Roux ?

Non, plus on examine la question, plus on se rend compte que la réforme de Boileau fut une réforme de réalistes bourgeois tout à fait analogue à celle tentée par « l'école du bon sens » contre le romantisme, et que le romantisme ne fit que reprendre, par la force des choses, la grande veine lyrique française si inconsidérément tarie au nom de la « simplicité », de la « vérité », de la « nature » : trois masques que s'empressent toujours de revêtir les adversaires du haut lyrisme et de tout art novateur logiquement ambitieux. (On sait que s'affublent aujourd'hui de ces mêmes masques, pour mieux lutter contre ce qu'ils nomment artificiel, ou décadent, ou impuissant, ou mort, etc... — ça n'a pas d'importance — tous ceux que les ascensions essoufflent.) Le « sentiment du parfait » que Despréaux reprochait à son frère Gilles de ne pas connaître, et au nom duquel il put avec quelque justesse légitimer ses attaques, se fût dessiné de soi-même sans amoindrissement de l'imagination créatrice.

D'ailleurs, il semblerait que tous les vrais lyriques de tous les siècles se sont toujours entendus sur les vertus de leur art.

Qu'est-ce qu'écrivait déjà Tristan sur la valeur intrinsèque d'un vers :

— « *Un vers peut avoir une beauté toute nue et solitaire, oultrepassant les idées ou images qui y sont encloses, et d'elles, indépendante.* »

Et qu'est-ce qu'écrivait Saint-Amand plus tard :

— « *Il faut quelquefois rompre la mesure afin de la diversifier aultrement ; je dirais qu'en user de la sorte c'est ce qu'en terme de musique on appelle rompre la cadence, ou sortir du mode pour y rentrer plus agréablement.* »

Or, n'est-ce pas sur ces deux points, — ces mêmes points transformés, élargis — que tant de critiques livrent encore bataille et qu'il est si difficile de s'entendre ?

Bien que le « cent » de poètes n'eût pas été rigoureusement nécessaire et qu'on se fût passé de quelques-uns, le recueil de M. Paul Olivier est des mieux composés. Des épigraphes chatoyantes tirées de chaque œuvre sont piquées au-dessus du nom de chaque poète comme des plumes à son chapeau. Et

j'apprécie la saveur de telle page : « Salomon de Priezac. — Ce poète a écrit une histoire des Eléphants en quatre volumes. Il est l'auteur de ce beau vers sur un avare :

Tu t'enserres tout vif dans un sépulcre d'or.

— Je ne crois pas qu'existe de biographie morale plus chaude, plus captivante que celle dont M. Léon Daudet a honoré la mémoire de son père. Ce n'est pas un simple livre de piété filiale ; **Alphonse Daudet** ressuscite dans la clairvoyance fraternelle d'un ami. Vraiment on peut voir avec autant de *vérité* en sympathie qu'en antipathie. Hélas ! les littérateurs se figurent qu'ils ne peuvent être sincères vis-à-vis les uns des autres qu'avec hostilité ! Ils prennent la *mauvaiseté* pour une forme de l'indépendance. Notre génération fut souvent très injuste pour Alphonse Daudet dont elle n'aimait pas l'extériorité et dont elle ne se croyait pas comprise. Peut-être y eut-il comme tant de fois malentendu ? Tel chapitre du livre de M. Léon Daudet intitulé « Nord et Midi » éclaire bien des choses.

Je pense effectivement que la plupart de nos antagonismes, et de nos plus récents, viennent en partie de cette dualité fondamentale. Il faut bien remarquer que, jusqu'à ces dernières années, jamais l'évolution littéraire en France n'avait présenté de modifications essentielles dans le sens nordiste. Toutes les rénovations, quelle que fût leur nouveauté, étaient de caractère méridional, soit directement latin et grec, soit italien, soit surtout espagnol. En dépit de Shakespeare, de Byron et de Gœthe, le lyrisme romantique fut particulièrement espagnol comme l'avait été la tragédie du XVIIe jusqu'à Racine. Or dans leur ensemble nos tentatives novatrices participent d'influences nordistes, particulièrement celtiques. Les *troubadours* nous avaient envahis, nous redevenons *trouvères*. En serions-nous moins « français- », par hasard ?

Quoi qu'il en soit, les *trouvères* ne surent pas rendre justice à un illustre troubadour qui, d'après son fils, sut beaucoup mieux les comprendre qu'ils ne se l'imaginaient.

Le volume se complète de cette belle étude *sur l'Imagination*, « dialogue entre mon père et moi », dont la forme personnelle m'avait jadis choquée et qui à la fin de cette biographie trouve sa place naturelle.

— C'est vraiment un **Itinéraire fantaisiste** qui a fait voyager M. Achille Segard de Paul Verlaine à M. Pierre Valdagne en passant par MM. Armand Silvestre, George

Rodenbach, Becque, Jules Lemaître, Octave Mirbeau, Maurice Boniface, mais je ne déteste pas ces zigzags et la bienveillance avertie qui marque chaque arrêt. M. Segard ne s'est pas piqué de chercher des points de vue nouveaux, il s'est effacé avec délicatesse devant ceux dont il parle, car ses études furent primitivement des conférences, et la conférence ne permet guère de creuser, si elle demande des portraits ressemblants, aimables et anecdotiques.

ROBERT DE SOUZA.

## *SCIENCE SOCIALE*

Ernest Renauld : *Le Péril Protestant*, Tolra. — *Enquête sur le Catholicisme et le Protestantisme*, Nîmes, Imprimerie Générale. — Eugène Fournière : *L'Idéalisme social*, Alcan. — Vicomte Brenier de Montmorand : *La Société Française contemporaine*, Perrin. — *Les Cahiers Occitans*, nº 1, « La Plume ».

**Le Péril Protestant.** — Ce livre — pour une fois M. Deschamps eut raison — est assurément mauvais. D'abord il est mal écrit. Ensuite il est mal documenté. Je n'en veux pour indice que cette simple phrase, p. 359 : « A Le (!) Vigan, les instituteurs laïques sont presque tous protestants ; citons MM. Aulas, Bréau, Mars, Avèze, etc., etc. » Beaux noms d'hommes ! M. Joseph Renauld est plus malin que le singe ; mais de combien de Pirées ses *etc.* redoublés nous privent, hélas ! En troisième lieu, l'auteur y montre, même au point de vue catholique, une insupportable étroitesse d'esprit; voyez ce qu'il dit du P. Hecker et de l'américanisme. En quatrième lieu, il enfle la voix trop souvent pour faible chose; qu'il y ait dix préfets protestants au lieu de deux que voudrait la proportion, est-ce la peine de crier à la conquête huguenote ?

En fait, il n'est pas juste de parler de péril protestant, comme on parle du péril juif. Celui-ci n'est que trop réel, soit qu'il s'agisse de l'hétairie des grands financiers cosmopolites, soit qu'on pense tout simplement à l'israélite ordinaire, honnête homme et bon père de famille, mais si indifférent, de par sa race, à nos communs sentiments héréditaires que certaines fonctions publiques ne devraient, en vérité, lui être confiées qu'avec précaution. Mais le protestant, lui, n'est-il pas de notre sang et de notre âme ? On lui reproche parfois un patriotisme écourté ; pendant tout le moyen âge, son attente de la Réforme l'empêche d'aimer pleinement notre

grande France à nous, et à partir de la Réforme, son zèle pour le Parti le rend hostile, donc injuste, pour tous nos rois. Et cela est vrai. Mais, est-ce que depuis 1789 les catholiques n'ont pas de même un patriotisme contracté, et ne voudraient-ils pas arracher de notre histoire la constitution civile du clergé, je suppose, comme les protestants la révocation de l'édit de Nantes ?

A vrai dire, le tort du protestantisme français est de n'avoir pas triomphé il y a trois cents ans. S'il l'avait fait, un patriotisme protestant serait né en France comme il en naquit un en Angleterre. Mais de par sa défaite le huguenotisme se trouva chez nous avoir tort ; pour comble de malheur, les autres puissances de culte réformé se trouvent aujourd'hui nos pires ennemies, l'Angleterre sur mer, la Prusse sur terre ; le dévot protestant nous est donc un peu suspect, alors que le dévot catholique ne l'est pas, ses sympathies pour l'Italie ou l'Espagne nous laissant calmes. Ajoutez à cela le fait que beaucoup de protestants français sont naturalisés depuis peu, venus de Suisse, d'Allemagne, du monde anglo-saxon, que certains ont osé écrire cette phrase monstrueuse qu'il valait mieux que Madagascar fût aux mains des Anglais protestants que des Français catholiques ; tenez compte surtout de cette série de malentendus, de maladresses et de malaventures qui ont fait dans l'Affaire, de tant de protestants, les alliés de la bande de rastaquouères, de juifs et d'anarchos, qui s'est si furieusement armée pour la querelle de Dreyfus, et vous vous rendrez compte de la mauvaise humeur légitime de la vraie France autochtone à l'égard de ce que Mazarin appelait le petit troupeau. Mais les maladresses se réparent et les malentendus s'éclaircissent. Le jour est peut-être proche où les protestants reconnaîtront et désavoueront les torts de certains d'entre eux, où ils ne sacrifieront plus, comme MM. Waddington, de Freycinet, Clémenceau, Ribot et tutti quanti la France catholique à l'Angleterre protestante, où ils cesseront leur entreprise sournoise de calviniser la France sous prétexte de la déclericaliser, où ils ne seront plus religionnaires, mais patriotes. Ce jour-là nous nous embrasserons tous, et nous pourrons aviser de concert à la défense contre des périls plus urgents, plus profonds et plus graves que le péril protestant.

§

**L'Enquête,** qu'annonce le sommaire, porte *in extenso*

ce titre : *Enquête sur l'état actuel en France des rapport entre le catholicisme et le protestantisme, telle qu'elle aurait dû paraître dans la Revue du Midi.* C'est en effet un signe des temps, que, pour éviter des susceptibilités en vérité excessives, la *Revue du Midi*, qui se publie à Nîmes, ville mixte, n'ait pas osé publier cette enquête. Les questions posées étaient pourtant sérieuses : Y a-t-il une antipathie entre les confessions? Si oui, pourquoi? Comment la faire disparaître? Y a-t-il une différence à ce point de vue entre protestants orthodoxes et libéraux? Quels sont les rapports des deux confessions avec les autres nations coreligionnaires et le judaïsme, leur commune origine? Toutes les réponses d'autre part, avaient été empreintes d'un sincère désir de conciliation, et cette plaquette, dès aujourd'hui rare (150 exemplaires seulement), restera comme une des preuves les plus intéressantes d'un commun désir d'élucider les causes de mésentente et par conséquent d'y remédier. Je persiste à me réjouir, pour ma part, d'avoir provoqué cette enquête, et d'avoir donné l'occasion de déclarations si nobles et si cordiales, d'une part à MM. de Vogüé, Félix Klein, Maurice Barrès, Fonsegrive et Hauriou, d'autre part à MM. Hollard, Jalabert, Sabatier, Ch. Gide et Dide.

§

Il est au pouvoir d'un chacun d'écrire 300 pages compactes sur la Société idéale, et il faut se réjouir qu'à peu près un chacun n'use point de ce pouvoir redoutable. Mais certains, victimes de leur foi ou de leur rôle, ne se croient pas le droit de priver leurs contemporains des belles choses qu'ils rêvent, et c'est ainsi que paraissent des livres comme l'**Idéalisme social** de M. Fournière.

L'auteur ne nourrit point d'illusions — et en ceci il fait preuve de bon goût — sur l'imprévu de son Utopie. « Qu'on ne s'offusque pas, dit-il, de ce manque d'originalité d'un auteur qui, en sa qualité de communiste, n'admet pas la propriété des idées ; s'il en a présenté de nouvelles qui vaillent la peine d'être volées, il sera le premier à s'excuser auprès du voleur de n'être pas plus riche... » Heureux communistes, que les littérateurs vous envient! Quand nous permettra-t-on de dédaigner l'originalité, de mépriser la propriété des idées et de faire le commerce des plumes de paon? Je souhaite à M. Fournière beaucoup de geais ; peut-être sur d'autres galli-

nacés la roue socialiste acquerra-t-elle un chatoiement plus séducteur encore.

Me ferai-je le Bœdecker de cette Salente fourniérique ? Elle ressemble tant à la Salente renardique dont j'eus autrefois l'occasion de parler ici-même (1) que je crois pouvoir me dispenser de la chose. Toutes les bâtisses socialistes se ressemblent, et à ne rien céler, ces *Cités du soleil* sont un peu ...comme la lune. Leurs architectes sont tous des gens bien intentionnés, mais déplorablement rondecuiresques. Aussi les lecteurs s'écartent-ils de leurs descriptions, comme les républicoles s'enfuiraient de leurs réalisations. Il n'y a que les bibliographes qui, par devoir professionnel, doivent les subir. De là un peu de mauvaise humeur. Et pourtant, comme M. Fournière et ses amis auraient raison de faire de gros livres bombinants, si cela les empêchait de faire de la non moins bombinante (mais pas, hélas ! *in vacuo*) politique.

§

Et, de même, chacun pourrait, comme M. Brenier de Montmorand, écrire un livre sur **La Société française contemporaine**, mais il y aurait chances pour que la moyenne de ces livres-là fût autrement intéressante que celle des idéalismes sociaux ; du moins le lecteur y récolterait des faits, ce qui n'est pas à dédaigner. J'ai fait le mien, *confiteor*, et j'ai trouvé M. Brenier de Montmorand de très bon jugement, son livre étant fort cousin de la *Synergie sociale*. Tour à tour, il étudie le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple, et sur tous les points il voit juste et dit net. Mais, voilà, ce ne sont pas les grands médecins qui manquent à cette pauvre France, ce sont les simples infirmiers, les apothicaires vigoureux et inexorables. Qui purgera l'État de ses humeurs prêtrophobiques ? Qui administrera à la tyrannie épiscopale la tasse de mauvais café libératrice ? Qui donnera aux rats de la bourgeoisie la crinière et le rugissement du lion de bonne maison dont ils usurpent la tanière ? Qui inoculera du génie aux sots, de l'héroïsme aux vulgaires, de la sainteté aux égoïstes ? Le livre de M. Brenier de Montmorand ne répond pas à ces questions (vous ne le voudriez pas !), mais il les suggère, ce qui est fort honorable. Parfois il en pose d'autres, ce qui est gênant, ainsi : « Combien de nos con-

(1) Avril 1898, p. 261.

temporains comprennent-ils cette phrase de Saint-Simon : Cette nouveauté qui confondait le *noble* avec le *gentilhomme*, et ceux-ci avec les *seigneurs*, lui semblait de la dernière injustice... »

§

**Les Cahiers occitans.**— Sous ce titre M. Paul Redonnel et ses amis publient le premier numéro, présenté par Maurice Barrès, des revendications languedociennes. Bon succès à ces fédéralistes, et que leur tentative soit plus sérieusement locale que celle du *Midi fédéral* de Toulouse, qui n'avait rien trouvé de plus méridional et décentralisateur que la Guréphagie !

HENRI MAZEL.

## *SCIENCES*

Sur quelques points de la psycho-physiologie du sommeil.

Nœcke a écrit ceci : « ... Comme conclusions, je voudrais dire quelques mots sur la grande valeur de l'observation intérieure, méthode qui, à mon avis, n'est pas encore appréciée à sa juste valeur dans les sphères de la psychiatrie. Il nous appartient justement, à nous médecins, de prendre les devants sur les autres en pratiquant aussi exactement que possible cette observation intérieure, et chacun doit, lorsqu'il a observé sur lui-même un fait psychologique intéressant, le publier pour ne pas laisser perdre un document précieux. »

Ces lignes du *Neurolog. Centralblatt* sont restées toujours présentes à l'esprit de M. Alexandre Pilcz, attaché à la clinique psychiatrique de Vienne, et le décidèrent à commencer sur lui-même une série d'observations concernant la *psychologie du sommeil*, qu'il vient de publier dans les *Annales médico-psychologiques*.

« La définition et l'étude du sommeil, a écrit Mathias Duval, présentent au physiologiste la même difficulté que la définition et l'étude de la mort. » C'est cette difficulté même, cet inconnu toujours impénétrable qui ont tenté tant de curiosités et suscité tant de théories dont quelques-unes, bien que peu anciennes, nous semblent aujourd'hui presque enfantines.

Je ne veux citer que pour mémoire la théorie qui repose sur les variations de la circulation, théorie bien résumée par Hénocque, et qui jouit de cet étonnant privilège de grouper

sous la même étiquette les faits les plus contradictoires. Des esprits très éminents qui s'y sont rangés concluent, les uns à l'anémie, les autres à la congestion comme phénomène causal et indispensable... D'où il faut admettre que, parmi le grand nombre des faits observés, il en est certainement d'exacts, mais que les conclusions tirées sont certainement erronées, et qu'on a grand tort de considérer les modifications circulatoires comme la cause première du sommeil, alors que ce sont là probablement des phénomènes ou bien secondaires ou bien concomitants.

Le sommeil ne serait-il pas dû à l'accumulation de substances narcotiques, toxiques, nées du travail des muscles? Ce fut la théorie de Ranke, et de bien d'autres, d'ailleurs, que vinrent renforcer les travaux de Gautier et de Bouchard. Le premier trouve dans le tissu musculaire des mammifères des « leucomaïnes », d'où il conclut « que les animaux produisent normalement des alcaloïdes à la façon des végétaux », alcaloïdes dont certains produisent sur le système nerveux une action toute spéciale : la fatigue et le sommeil. Bouchard d'autre part arrive à prouver que « les urines de la veille et les urines du sommeil ne présentent pas seulement des différences d'intensité, mais diffèrent comme qualité. Les urines du sommeil sont toujours franchement convulsivantes, les urines de la veille sont très peu ou ne sont pas convulsivantes, mais elles sont narcotiques. » Gautier ne tarda pas à montrer l'analogie existant entre l'action des leucomaïnes, des ptomaïnes et des dérivés de l'opium, et on peut conclure : « Tout travail, qu'il soit musculaire ou cérébral, engendre des déchets. Ces déchets, en s'accumulant, rendent la continuation du travail de plus en plus pénible : c'est la fatigue ; — puis à la longue les déchets, et parmi eux les leucomaïnes, finissent par intoxiquer les centres nerveux supérieurs, comme le ferait la morphine, au point de les réduire à l'inaction : c'est le sommeil. » (LEO ERRERA).

On a voulu opposer à cette théorie du sommeil par autointoxication celle toute nouvelle de la *théorie histologique :* en ce faisant on a eu grand tort, car elles se complètent parfaitement l'une l'autre.

La dernière repose tout entière sur les travaux des histologistes modernes, depuis Golgi jusqu'à Ramon y Cajal, qui ont montré l'existence du *neurone,* c'est-à-dire de l'élément fondamental des centres nerveux composé de la cellule nerveuse

et de ses prolongements qui la font communiquer soit avec une fibre conductrice, soit avec les prolongements des cellules voisines. Ces prolongements, qu'on connaissait depuis un certain temps, mais dont le rôle restait obscur, on les croyait en communication constante, — *en continuité même*, — les uns avec les autres ; or il est maintenant prouvé qu'ils n'ont entre eux que des rapports de *contiguïté*, rapports qui peuvent cesser quand, pour une cause quelconque, ils se rétractent vers la cellule, leur centre, ou même n'opèrent que de légers mouvements de latéralité (PUPIN). — « Les modifications d'où résultent le sommeil se passent dans les articulations des neurones. De simples rapports de contiguïté existant entre ces rapports de ramifications, il est logique de dire que si les transmissions ne se font plus vers le cerveau de l'homme endormi, c'est que, semblables à des prolongements amœboïdes, les ramifications se sont retirées vers leurs centres, mettant entre elles une plus grande distance..... C'est la fatigue qui produit la rétraction des éléments protoplasmiques. La cellule nerveuse qui a fourni un certain travail demande du repos. Les pertes de substances veulent se réparer. Les excitations extérieures prolongent bien son activité, mais bientôt c'est l'anéantissement, la cellule ne résiste plus. Des neurones se désarticulent, puis s'articulent de nouveau, puis tous, chacun leur tour, finissent par succomber. C'est le sommeil. Lorsque la fatigue a disparu, au réveil, les phénomènes inverses se produisent. Les prolongements protoplasmiques sensitifs se laissent exciter de nouveau. Un neurone s'articule, puis un deuxième, puis finalement toutes les voies sont libres. C'est l'état de veille qui recommence. On comprend que si une excitation violente cause l'articulation instantanée de tous les neurones, c'est alors le réveil brusque. » (ANDRÉ GAYRAL).

Si la désarticulation des neurones est produite par la fatigue de la cellule nerveuse, il n'est pas, à priori, absurde d'admettre que cette fatigue peut être quelquefois provoquée par des phénomènes d'auto-intoxication.

Mais cette incursion dans ce si troublant domaine de la pathogénie du sommeil m'a sensiblement éloigné des recherches de M. Pilcz, et, en hâte, j'y reviens.

M. Pilcz voulut tout d'abord contrôler les expériences de Nelson sur la « périodicité de l'intensité des rêves », intensité dont le maximum et le minimum oscilleraient nettement en

une période de un à vingt-huit jours. Pour ce faire, il se soumit à une sorte d'influence expérimentale durant quelques semaines ; avant de s'endormir, il prenait du bromure, de la paraldéhyde, du thé, de l'alcool..... ou se soumettait à de grands efforts tantôt physiques, tantôt psychiques. Habitué à se coucher à minuit et à se lever à 7 heures du matin, aussitôt après s'être réveillé il notait ses rêves ; il les notait de même quand il était réveillé pendant la nuit.

Il ne parvint pas à contrôler les expériences de Nelson, mais il put faire diverses remarques dont voici les principales :

A. — Il observa tout d'abord qu'il y a une certaine corrélation entre la profondeur du sommeil et la matière des rêves. Le sommeil le plus profond est sans rêve. Dans le sommeil d'une profondeur moyenne, les associations et les images anciennes seules apparaissent. Les impressions nouvelles n'apparaissent qu'à mesure que le sommeil devient plus léger.

Quelquefois, une inversion totale de cette formule semble se produire, c'est-à-dire, par exemple, que chez les gens dont le sommeil est le plus profond le soir, des images anciennes peuvent survenir le matin : mais alors, le plus souvent, on s'aperçoit qu'excité par quelque cause le sommeil calme et profond s'est fait longtemps attendre, et n'est arrivé, la fatigue aidant, qu'au matin.

B. — Il ne paraît pas exister de corrélation entre la profondeur du sommeil (et par suite la matière des rêves) et leur intensité, leur clarté. Des images d'une période assez éloignée peuvent apparaître extrêmement nettes, et des groupes d'associations, dont notre vie psychique actuelle est tout entière pleine, se présentent quelquefois si vagues qu'on se les rappelle à peine quelques heures après le sommeil.

C. — La durée du souvenir des rêves ne paraît pas liée d'une façon absolue avec leur intensité : tel rêve d'une expression frappante est quelquefois oublié quelques heures après le réveil, alors que tel autre, beaucoup plus vague, reste facilement dans la mémoire ou y reparaît plus aisément quelque temps après.

D. — Généralement, chaque nouvelle impression, quelque importante et quelque répétée qu'elle soit, exige un espace assez long — peut-être même plusieurs mois — jusqu'à ce qu'elle ait des chances d'être reproduite dans les rêves.

Évidemment les conclusions de M. Pilcz ne doivent pas être adoptées d'emblée, et ne doivent être considérées, étant don-

nées les restrictions qui s'imposent, que comme résultant d'un ensemble de faits *observés par l'auteur sur lui-même* et par cela même très intéressants. Il est toutefois un point — celui du rapport de la profondeur du sommeil et de la matière des rêves — à propos duquel M. Pilcz a pu faire un curieux rapprochement. Se rappelant l'observation faite par Delage que, chez les aliénés à délires systématisés chroniques, « les idées morbides prédominant dans la vie psychique de l'aliéné à l'état de veille *n'ont généralement pas tendance à revenir dans leurs rêves*, notre auteur étudia à ce sujet quelques-uns des malades de la clinique psychiatrique à laquelle il est attaché : il ne tarda pas à constater que chez ceux qui étaient en état d'excitation et dont le sommeil était inquiet, des images de la vie de l'asile et même les idées morbides avaient tendance à facilement apparaître dans les rêves, tandis que ceux dont le sommeil était tranquille ne rêvaient jamais que de faits appartenant à une époque de leur vie depuis longtemps passée.

Or, il rappelle en même temps que « dans les formes de la démence simple acquise, telles qu'on les voit par exemple dans la démence sénile simple, peu compliquée d'hallucination, d'anomalies d'humeur, de délires — nous considérons comme le symptôme le plus marquant un trouble de mémoire particulier, consistant en ce que les expériences et connaissances acquises ultérieurement sont fortement atteintes, parfois jusqu'à l'anéantissement complet, tandis que les images du temps passé sont conservées merveilleusement intactes et forment souvent la matière exclusive des idées qui restent encore ». Et il ajoute : « Cette analogie est bien remarquable. Si l'on considère le sommeil comme un état psychique dont le caractère essentiel est la paralysie ou la suppression de la faculté de penser avec conscience, ce n'est pas étonnant que nous voyions dépérir les premières les idées nouvelles, et le contenu des rêves se former des images anciennes dès que le sommeil a atteint un certain degré de profondeur. Le sommeil le plus profond est sans rêves comme la syncope. »

M. Pilcz termine son intéressant travail par une allusion à une théorie du sommeil publiée par lui en 1891 dans la *Wiener medicinische Wochenschrift*, théorie d'après laquelle « la supposition d'une interruption de conduite dans les voies centrifuges et centripètes lui semble inutile et superflue, et dans laquelle il essaie de démontrer que le sommeil et les rêves sont

comme un état d'hyperhémie relative du tronc cérébral et d'anémie du manteau, causées par la puissance amoindrie de l'action nutritive des cellules ganglionnaires de l'écorce ». Je n'ai pas lu l'article du journal viennois, mais j'ai grand'peur que M. Pilcz ne tombe dans la confusion que j'ai précédemment indiquée à propos des théories basées sur les variations de la circulation. Parlant de ces mêmes variations, M. Maurice de Fleury reconnaissait, dans un travail publié en 1894, que leur étude était d'une grande utilité pratique, mais il ajoutait : « C'est un symbole extrêmement commode pour la démonstration clinique, mais ce n'est que cela. Donc entendons-nous bien. Si le cerveau est en activité, ce n'est point parce que la circulation y est riche, mais parce que des excitations sensitives ou sensorielles lui apportent de l'énergie. Si le cerveau a besoin de sommeil, ce n'est point parce que la circulation y est faible, mais parce qu'il n'est pas tenu en haleine par des stimuli suffisants, ou parce qu'il a épuisé sa réserve de de forces. » Et il cite fort à propos une observation M. Raymond, une autre de M. Jules Soury, et la célèbre observation de Strumpell dans laquelle une jeune malade de seize ans, affectée d'une anesthésie générale de la peau et des muqueuses, d'une paralysie du sens musculaire, de l'odorat, du goût, n'avait plus de communication avec le monde extérieur que par l'œil droit et l'oreille gauche : il suffisait de boucher cette oreille et de fermer cet œil pour la plonger dans un profond sommeil.

Le sommeil est bien un état d'hypo-vitalité, de repos de la cellule cérébrale, état de repos dans lequel le *moi sensoriel* s'éteint peu à peu et plus ou moins, pour ne laisser subsister que le *moi splanchnique*. « En effet, tandis que nous dormons, les excitations sourdes venues du poumon, de l'estomac, de l'intestin, de l'appareil circulatoire et de la peau continuent seules à nous assaillir. Ce sont ces excitations qui, laissant dormir le cerveau, tiennent notre bulbe en éveil, entretiennent en nous la vie végétative (et nous protègent de la mort). Le sommeil est un rétrécissement du champ de la sensation. » (Maurice de Fleury).

Cette survivance isolée du moi splanchnique a d'ailleurs une importance considérable sur laquelle je m'étonne que les auteurs n'aient jamais insisté. Je me propose d'y revenir quelque jour, ainsi que sur la question de la profondeur du sommeil à propos de laquelle on se montre en général beau-

coup trop catégorique et affirmatif. Dans le dernier volume de l'*Année Psychologique*, M. Victor Henri cite le travail d'un allemand, M. Michelson, qui a mesuré la profondeur du sommeil aux différentes heures de la nuit en « déterminant le plus petit bruit nécessaire pour réveiller le sujet ». L'auteur conclut que le sommeil est le plus profond au bout d'une heure après le coucher, puis la profondeur diminue rapidement jusqu'à la deuxième heure, puis cette diminution se continue lentement. Il est vrai — ajoute heureusement l'auteur ou le critique — que « la courbe présente du reste beaucoup d'irrégularités et que les différences individuelles sont très grandes ». On s'en doutait.

M. Pilcz a aussi essayé d'appliquer ses observations aux hallucinations hypnagogiques : mais, si je sais lire entre les lignes, il me paraît être en mauvain terrain, et il n'est pas étonnant que ses efforts aient été stériles.

On sait que la période hypnagogique est celle qui sert de transition entre la veille et le sommeil, période pendant laquelle les impressions venues du monde extérieur vont s'éteignant peu à peu, mais période trouble dans laquelle ce qui vient encore du dehors, par son vague même, engendre les hallucinations les plus incohérentes.

Deux auteurs russes, MM. Bestchinsky et Berberoff, pensant que les cauchemars et impressions douloureuses fréquentes dans cette période pouvaient naître de cette incohérence même, et ayant remarqué que les impressions auditives persistaient les dernières, ont eu l'idée d'impressionner agréablement les rêves possibles en faisant parvenir au cerveau par l'intermédiaire de l'ouïe un rythme quelconque. Ils ont conseillé d'impressionner à ce moment l'ouïe encore éveillée du sujet par des sensations musicales « qui sont précisément l'expression la plus élevée de l'accord et de l'harmonie, de manière à cesser ainsi le désordre intellectuel des rêves, et conduire agréablement le dormeur jusqu'au degré plus profond du sommeil où les rêves eux-mêmes s'évanouissent ».

M. Bestchinsky, passant de la théorie à la pratique, a appliqué cette méthode au traitement des terreurs nocturnes des enfants, et, si l'on en croit une publication médicale russe, il aurait maintes fois réussi. Laissant là toute pharmacopée, il s'est borné à l'emploi exclusif de la deuxième valse de Chopin.

ALBERT PRIEUR.

## *BIBLIOPHILIE, HISTOIRE DE L'ART.*

Μωριας Εγκωμιον. *Stultitiae Laus.* Des. Erasmi Rot. *Declamatio.* Recognavit et adnotavit. I. B. Kan. Erasm. Gymn. Rect. Emer. *Insertae sunt figurae holbeinianae;* Hagae-Com. apud Martinum Nijhoff, CIↃIↃCCCXCVIII. Une Bibliographie des « Petites Revues » (*Revue Biblio-inconographie,* mars).

Cette édition nouvelle de l'*Eloge de la folie,* d'Erasme, offre le plus heureux assemblage de l'érudition et de l'art; les quatre-vingts petites compositions de Hans Holbein sont fidèlement reproduites d'après les originaux dessinés à la plume sur les marges du Froben de 1514 conservé à la Bibliothèque de Bâle; le texte est d'une remarquable correction et commenté discrètement par des notes précises. Tout d'abord on se laisse séduire par les Holbein, par ces bons-hommes qui, après bientôt quatre siècles, parlent et gesticulent aussi clairement que le premier jour. Cet art d'illustrer, c'est-à-dire d'expliquer un livre par des images, est arrivé à la perfection du premier coup, comme l'imprimerie elle-même; il est même antérieur à Gutenberg, et déjà très remarquable dans les xylographies, où la lettre ne figure que par surcroît.

L'illustration des livres redeviendra peut-être tolérable dans quelques années quand les dessins d'un artiste, même très compliqués et nuancés, pourront se reproduire directement, comme on fait aujourd'hui pour les dessins au trait. Cela ne remplacera pas absolument la gravure sur bois qui est par excellence l'art compagnon de la typographie, mais cela nous épargnera du moins les horreurs de la simili-gravure, procédé rapide et barbare dont il n'est permis de se servir qu'en des publications dénuées de tout souci artistique. Mais pour obtenir de bonnes images, gravure sur bois ou procédé direct, il faut de bons originaux; il faut des artistes qui sachent dessiner, et cela devient rare. Ni Holbein, ni Dürer, ni Burgmair, n'ont gravé eux-mêmes la plupart de leurs estampes; ils livraient aux « tailleurs de bois » des planches où le dessin, fait à la plume, était entièrement fini et le graveur n'avait qu'à enlever avec dextérité toute la superficie du bois qui était restée blanche. En réalité, au point de vue non technique mais artistique, les belles gravures sur bois du XVIe siècle sont des dessins à la plume. S'il y avait aujourd'hui des artistes capables de dessiner les planches de la « Grande Passion », il ne serait plus utile de les faire graver sur bois; la photogravure les reproduirait directement sans aucun dom-

mage. Ainsi tandis que l'ancienne gravure sur bois ne pouvait s'exercer que sur des dessins nets et finis, celle d'aujourd'hui n'est nécessaire que s'il faut reporter sur bois des photographies ou des dessins vagues, estompés ou maladroits. D'art manuel elle est devenue art d'interprétation, et dans ce dernier rôle, rien ne la remplace.

Les petits Holbein de l'Erasme de M. I. B. Kan sont des reproductions directes des dessins. Peut-être, avec leur extraordinaire habileté, les anciens tailleurs de bois auraient-ils pu ménager sans nulle cassure les traits si fins et si capricieux de l'artiste, mais le tirage eût promptement écrasé quelques-unes des fragilités de la planche, car on se servait de poirier, non même debout, mais de fil. Puisque Holbein a dessiné sur le papier et non sur le bois même, la reproduction par la photogravure est nécessairement plus exacte que n'auraient été d'anciennes gravures exécutées d'après des calques. Les images de Hans Holbein ne furent gravées pour la première fois, par Stettler de Berne « *perita Holbenio non indigna manu* », qu'en 1676: *Desideri Erasmi Encomium Moriae, cum Gerardi Listrii commentariis et figuris Ioannis Holbenii; Basileae, typis Genathianis, in-8°.*

§

M. Pierre Dauze ouvre sa revue à la bibliophilie symboliste. Voilà en effet que « *L'Icono* » public un *Essai de Bibliographie des Petites Revues* et l'on sait que la « petite revue » est un des produits caractéristiques des générations nouvelles. Le premier article s'arrête au mot *Cœur (Le)*, titre d'une revue ésotérique publiée en 1893 par M. Jules Bois et M. de La Rochefoucauld ; il faut attendre la publication intégrale pour juger de l'intérêt de cet essai qui semble s'annoncer comme un guide utile pour les collectionneurs de revues (s'il y en a) et surtout comme un document valable pour la future histoire littéraire de notre époque. Le catalogue est précédé d'une introduction dont voici les premières lignes :

« De 1890 à 1898 il a été publié une centaine au moins de revues nouvelles, plus ou moins imitées du *Mercure de France*, de la *Revue Blanche*, de l'*Ermitage*, de la *Plume*, ces quatre témoins d'un effort littéraire qui n'a pas été sans importance ni sans résultat. C'est l'époque où le « Symbolisme » commence à intéresser le public et le monde bibliophile; mais son apparition est notablement plus ancienne, puisque, dès 1884, on trouve dans la *Revue indépendante* la

trace de préoccupations qui ne sont plus « naturalistes ». Antérieurement à 1884, on a mentionné seulement quelques revues rares, mal connues, comme celles où collabora Villiers de l'Isle-Adam, et d'abord cette admirable *Revue des Lettres et des Arts* qui, dès 1867, donne une épreuve avant la lettre de ce que sera la littérature vingt ans plus tard. »

R. DE BURY

## *ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME*

Livres.— H.-P. Blavatsky : *La Doctrine secrète*, tome 1er, traduit de l'anglais par D.-A. Courmes, 1 vol. in-8, Librairie de l'Art Indépendant, 6 fr. — C.-W. Leadbeater : *Le Plan astral*, trad. de l'anglais par le même, 1 vol. in-18, id., 1 fr. 50. — Annie Besant : *Karma*, trad. de l'anglais par le capitaine de frégate Pornain, 1 vol. in-18, id., 1 fr. — Henri Kunrath : *Amphithéâtre de l'Eternelle Sapience*, reproduction en phototypie des douze planches de l'ouvrage, un album pet. in-fol., Chacornac, 5 fr. — Adumbratio : *Kabbalæ christianæ*, traduit du latin pour la première fois, 1 vol. in-16 jésus, id., 5 fr. — G. de Fontenay : *A propos d'Eusapia Paladino. Les séances de Montfort-l'Amaury*, 1 vol. ill. in-8, Société d'Éditions Scientifiques, 6 fr. — Papus : *La Magie et l'Hypnose*, avec planches et dessins, 1 vol. in-8, Chamuel, 10 fr. — *L'Almanach du Magiste pour 1898-1899*. une broch. in-18, id., 0 fr. 50. — L. Digues : *Les Voix de l'Esprit*, 1 vol. pet. in-18, Librairie des Bibliophiles, 3 fr. — Jules Bois : *Une Morale pour les deux sexes*, 1 broch. in-8, Bibliothèque du « Féminisme chrétien ». — Albert Jounet : *la Question sociale : les Harmonistes*, 1 broch. in-8, chez l'auteur, à St-Raphaël (Var). — Revues. — Memento.

Ce n'est pas quelques lignes qu'il faudrait pour parler congrûment de l'ouvrage de Mme Blavatsky, mais bien une longue étude. Cette œuvre absolument remarquable, dont le traducteur, M. Courmes, ne nous donne que la première partie du 1er volume (elle en comprend trois) de l'édition anglaise, est inanalysable. C'est un monde d'idées et de faits s'enchevêtrant et se commentant les uns par les autres. L'auteur y fait montre de l'érudition la plus vaste et la plus profonde. Mme Annie Besant, parlant de cette œuvre, dit qu'elle est « en avance de plus d'un siècle sur l'état actuel de la connaissance occidentale ».

Le premier volume de la **Doctrine secrète** ne comprend que la première partie de la *Cosmogénèse*, celle qui traite de l'*évolution cosmique*. « Elle est tirée des sept stances sublimes du fameux livre de Dzyan, le plus vieux manuscrit du monde, appartenant à la littérature secrète des Ecoles d'adeptes du Thibet, et dont ce volume contient le texte authentique et les

merveilleux commentaires par Mme Blavatsky. » La cosmogonie exposée dans la *Doctrine secrète* est « à elle seule, écrit la célèbre théosophe, le système le plus prodigieux et le plus élaboré qui soit connu, même sous la forme voilée de l'exotérisme des *Pouranas* ».

§

La théosophie enseigne que l'Univers se compose de sept plans s'interpénétrant. Chacun de ces plans est un état, une modalité principale de l'être, un monde, avec ses éléments, ses formes substantielles, ses conditions d'existence, ses êtres propres. Le premier de ces plans est le plan du monde physique, le seul qui soit perceptible à nos sens ordinaires. Le second est le plan astral, le premier des mondes invisibles. C'est précisément des habitants de ce plan qu'il est question dans l'ouvrage de M. Leadbeater. Ce livre a ceci d'original qu'il est — non une compilation plus ou moins bien faite, comme c'est ordinairement le cas — mais le compte rendu d'observations rigoureuses et contrôlées qui ont été faites sur le *plan astral* même, par l'auteur, « de la haute valeur morale duquel témoigne le traducteur, et qui, en sa qualité de théosophe avancé, a développé, en lui, les moyens de percevoir les choses, avec précision, sur un ou deux des plans voisins du plan physique ». Le **Plan astral** est, à notre avis, l'ouvrage le plus complet qui ait été publié — en France du moins — sur ce curieux sujet.

§

Mme Annie Besant a écrit quelques opuscules très remarquables. **Karma** est un de ceux-là. Il est à lire par tous ceux qu'intéressent les hautes questions de métaphysique et de morale. La lecture d'un tel livre élève l'âme. Elle lui montre toute l'étendue de sa responsabilité et de ses devoirs envers elle-même et envers autrui : ce qui est tout un. Car travailler pour son propre bien, c'est travailler pour le bien des autres, et réciproquement. Mais qu'est-ce que *Karma* ? Karma, c'est la justice immanente, la loi du mérite et du démérite. Elle peut se formuler ainsi : on récolte ce qu'on sème. Par nos pensées, nos actions, nous tissons, chaque jour, notre destinée. Nous sommes les propres artisans de nous-mêmes, les créateurs de ce que nous sommes et serons.

Un adepte hindou décrit ainsi la génération de *Karma* :

« Toute pensée humaine qui vient de se former passe dans

le monde intérieur et devient entité active, en s'associant, ou, pour mieux dire, en fusionnant avec un Elémental, c'est-à-dire avec l'une des forces semi-intelligentes des divers règnes de la nature. Créature engendrée par l'esprit, elle survit comme intelligence agissante, pendant un temps plus ou moins long, selon l'intensité initiale de l'action cérébrale qui la produisit. Une pensée bonne se perpétue, de la sorte, comme puissance bienfaisante et active; une mauvaise, comme démon malfaisant. L'homme peuple ainsi continuellement son courant, dans l'espace, d'un monde à lui, rempli des créatures de son imagination, de ses désirs, de ses impulsions et de ses passions, et ce courant réagit sur toute organisation nerveuse et sensitive qui vient en contact avec lui, proportionnellement à son intensité dynamique. C'est ce que le bouddhiste appelle son « skandha » et l'Hindou son « Karma ». L'adepte produit ces formes consciemment, tandis que les autres hommes les éparpillent sans le savoir ».

§

L'ordre maçonnique de Misraïm réédite une série d'excellents ouvrages, aujourd'hui à peu près introuvables. Les occultistes, les théosophes et les francs-maçons hauts gradés doivent lui en savoir gré. L'**Amphithéâtre de l'Eternelle Sapience** d'Henri Kunrath est un des derniers qu'il ait publiés. La collection des douze planches de ce savant ouvrage seule est parue. Les plus intéressantes et les plus curieuses de ces figures magiques sont : *Le grand androgyne hermétique, l'Adam-Eve* dans le triangle verbal, *la Rose-Croix pentagrammatique, les sept degrés du sanctuaire et les sept rayons, la Citadelle alchimique, le Gymnasium naturæ, la Table d'Emeraude et le Pantacle de Kunrath*. Cette dernière planche manque à presque tous les exemplaires. Les ennemis de Kunrath, qui s'y voyaient cruellement caricaturés, s'empressèrent de la détruire, partout où ils la trouvèrent.

§

L'ouvrage d'Adumbratio fait partie de la même collection que le précédent. Il fut publié, pour la première fois, à Francfort-sur-le-Mein (1684), en appendice à la *Kabbala denudata* de Knorr von Rosenroth. Il a été condamné par la cour de Rome, quoi qu'il soit « une brève application, dit le sous-titre, des doctrines des Hébreux kabbalistes, aux dogmes de la nouvelle Alliance, dans le but de former une hypothèse profitable à la

conversion des Juifs ». Le Christianisme étant fils du Judaïsme, les deux religions doivent nécessairement présenter de très nombreux points de similitude. C'est ce qu'Adumbratio démontre, en commentant, fort habilement, par des citations tirées des auteurs du *Nouveau Testament*, les enseignements de la Kabbale sur Dieu, la création, les états variés de l'univers, le Messie ou Adam Kadmon, les personnes divines, la chute des âmes et leur réintégration.

§

Eusapia Paladino a servi de sujet d'expériences dans beaucoup de villes de l'Europe : Naples, Rome, Milan, Paris, Varsovie, Saint-Pétersbourg, Cambridge, etc. Elle a été étudiée par de nombreux savants, notamment par Lombroso, Wagner, professeur de zoologie à Saint-Pétersbourg, le Dr Ochorowicz, Charles Richet, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris, Lodge, le Dr Dariex, Camille Flammarion, Sabatier, professeur de zoologie et d'anatomie comparées à la Faculté des sciences de Montpellier, le colonel de Rochas, le général Thomassin, etc.

Chacune des séances expérimentales qu'elle a données a été l'occasion et l'objet d'un grand nombre d'écrits (comptes rendus, critiques, commentaires, théories) de valeur et de longueur très inégales. L'ouvrage de M. Guillaume de Fontenay est un de ces écrits. Il contient le compte rendu — certifié exact par tous les témoins (A. de Rochas, Camille Flammarion, etc.) — des trois séances expérimentales qui eurent lieu en juillet 1897, chez M. Blech, à Montfort-l'Amaury, des commentaires sur les phénomènes intellectuels, physiologiques, mécaniques et lumineux observés, un chapitre sur la photographie transcendantale, un autre sur les dangers et l'utilité des recherches psychiques, et une théorie (hypothèse dynamique) sur la constitution des corps. Cette théorie, qui est, du reste, fort bien présentée, n'est pas aussi nouvelle que le prétend l'auteur. Il suffit de parcourir certains auteurs, occultistes et non occultistes, tels que Louis Lucas, le P. Leray, Clavenad, Ch. Barlet, Strada, etc., pour s'en convaincre. Nous avons, nous-même, exposé brièvement cette théorie, dans l'*Initiation*, il y a trois ou quatre ans.

Le livre de M. de Fontenay est bien écrit. Il abonde en théories ingénieuses et originales. L'auteur y fait preuve de solides qualités scientifiques et de beaucoup de talent dans l'exposition des doctrines.

§

**La Magie et l'Hypnose**, de M. Papus, se rattache, par certains côtés, à l'ouvrage de M. G. de Fontenay. Comme ce dernier, il s'appuie sur des faits nombreux. Mais l'ouvrage de M. Papus en embrasse un bien plus grand nombre que celui de M. de Fontenay.

M. Papus présente habilement les faits. Il les range dans un ordre parfait et il les encadre de quelques mots de théorie, tout juste assez pour qu'ils paraissent en pleine lumière et qu'éclate leur enchaînement rigoureux.

Il a mis largement à contribution les œuvres des expérimentateurs modernes, entre autres d'Albert de Rochas, de Bodisco, de Reichenbach, de Bojanoo, etc. Il se base sur eux, sur les expérimentateurs du *Groupe ésotérique* et sur ses propres expériences.

Son ouvrage est illustré de 8 planches en phototypie et de plusieurs dessins.

Il comprend trois parties. Dans la première, M. Papus traite de la suggestion, de l'hypnose, de l'envoûtement, du spiritisme ; dans la seconde, du plan astral, des êtres qui l'habitent (élémentaires, élémentaux, larves) et des phénomènes dont il est le théâtre, l'origine ou la cause directes (visions, incarnations, maisons hantées, vampirisme, possession, sorcellerie, lycanthropie, psychométrie, télépathie, rêves, etc.) ; et dans la troisième, de la magie (arsenal du magicien, cercle magique, baguette, épée et miroir magiques, parfums, autel, manuel opératoire pour les noms magiques, étude des signes). Cette dernière partie est celle qui est la plus personnelle et la plus neuve (la fin seulement) de l'ouvrage.

Ce livre est un des meilleurs qui aient été publiés sur ces questions troublantes. Il ouvre la porte par où passera la science de demain.

§

**Les Voix de l'Esprit**, que publie M. Digues, est un recueil de communications typtologiques intéressantes. Elles ne prouvent pas que les hommes illustres dont on lit les noms à la suite de chacune d'elles en soient les véritables auteurs, car beaucoup tendraient à faire croire le contraire. Elles ne prouvent et ne peuvent prouver que la possibilité de communiquer avec l'invisible. — **L'Almanach du Magiste** contient, outre l'agenda magique pour l'année 1898-1899, un extrait de Ruysbrœck l'Admirable (ordination et hiérarchie

des véritables Rose-Croix), l'histoire de l'occultisme en 1897-98, le tableau des 33 degrés de la Maçonnerie, une longue étude d'Eckartshausen sur la baguette divinatoire et un article sur la géomancie pratique. — La brochure de M. Jules Bois, **Une Morale pour les deux sexes**, est bien écrite et fortement pensée. Elle est le reflet des idées anglo-saxonnes et scandinaves sur l'émancipation de la femme. Cette publication est une bonne œuvre. La femme, — étant par ses fonctions et ses facultés l'équivalente de l'homme — doit avoir des droits équivalents aux siens. — M. Albert Jounet voudrait fonder un grand parti social, les **Harmonistes**, d'où seraient seulement exclus « les collectivistes et les anarchistes violents et les partisans du conservatisme cruel, de la répression despotique ». Il s'inspire des idées qui l'avaient conduit à créer l'*Alliance universelle*, œuvre dont j'ai parlé plus d'une fois ici même. La place nous manque pour exposer et discuter, comme il conviendrait, les idées généreuses et le plan de M. Jounet.

§

Mémento. — **L'Echo du Merveilleux** (15 janv., 1er et 15 février, 1er mars), — Albert de Rochas : *Le rôle de l'Hypnotisme dans les arts;* G. Malet : *Dans le cristal*, *L'Aventure de lady Primrose*, etc; Mme A. de Thèbes : *Petit cours de chiromancie*; C. de Mirbel : *Explication des rêves*; G. Méry : *Le « Merveilleux» au pays de M. Loubet*; Dr Ely Star : *Horoscope du Président de la République.* De ce dernier article, j'extrais ces... prophéties concernant M. Loubet :

Avril, mai et juin (1899) lui seront favorables :

« *Avril*, par une initiative heureuse,

« *Mai*, par une réussite superbe,

« *Juin*, par un heureux concours de sympathie.

« Quant à *Juillet*, il sera tout à fait mauvais. Saturne, avec le signe du Cancer, menacera en même temps la santé et la position du plus haut magistrat de la République.

« Nous ne voyons plus rien passé cette date! »

**L'Humanité intégrale** (nos 1 et 2). — Curieuses interviews d'outre-tombe à propos de l'Affaire Dreyfus (communications de Robespierre et de Danton). Articles-commentaires très intéressants de M. Chaigneau. — Lire encore dans le no 2, du Ct Tégrad: *A propos des clichés colorés.*

**L'Hyperchimie** (janvier, février). — Lettre curieuse de l'alchimiste Tiffereau.

L. Lucas : *Genèse des corps en chimie;* F. Jollivet Castelot : *La Thérapeutique occulte ; Le triomphe de l'Archée ou la Médecine universelle* (extraits de l'ouvrage de ce titre, écrit par Jean d'Aubry — 1658); Louis Esquieu : *Basile Valentin.* — Le nº de mars est tout entier consacré aux *Gemmes.* Articles excellents de Jollivet Castelot (*Composition chimique des Gemmes*), du Dr Délézinier (*La synthèse des pierres précieuses*), du Dr Marc Haven (*Le Grand-Œuvre adamantique*), du Dr Papus (*Les Couleurs de l'Œuvre et les Pierres précieuses*), de Clavenad (*Les Pierres précieuses*), de Delassus, de Sédir, etc.

**L'Initiation** (janvier, février). — Papus : *l'Expérimentation en matière de faits psychiques ;* Guymiot : *Sur l'occultisme;* Dr E. Blitz : *The Great Art ;* Sédir : *Rituel de consécration d'une Eglise ;* Estibus-Nitibus : *Essai d'Exégèse Kabbalistique ;* Erny : *Etudes ésotériques :* Alex. A. Stourdza : *De la Malédiction et du Blasphème;* Dr Frey : *L'Homme.*

**Journal du Magnétisme et de la Psychologie** (5 et 20 février, 5 mars). — Cet excellent journal, qui de trimestriel est devenu bi-mensuel, est un des meilleurs de la presse spiritualiste. Il contient de remarquables études d'Alban Dubet : *Vibration et extériorisation, l'Auto-Thérapeutique,* etc; de Quæstor Vitæ : *Extériorisation, extase* ; de Marc Théon : *Comment il faut considérer le Magnétisme, Magnétisme et Psychisme,* etc.; de curieuses notes et une revue du mouvement spiritualiste et scientifique très bien faite.

**La Lumière** (février). — Deux bons articles : *La Télépathie au point de vue scientifique* (Dr Luz) et *la Lévitation* (Carl du Prel), plus de nombreuses notes très intéressantes.

**La Paix universelle** (nos 197, 198, 199). — Articles nombreux sur le *Congrès de l'Humanité ;* A. Erny : *Etudes d'occultisme et de psychisme;* L. d'Ervieux : *la Conscience;* X. : *Vie Esotérique de Jésus de Nazareth.*

**La Résurrection** (janvier-février.) — Articles divers de M. A. Jounet. Lire : *La Triade, le Ternaire et la Trinité.*

**Revue scientifique et morale du Spiritisme** (janvier-et février). — Remarquables articles de G. Delanne : *Etudes sur la Médiumnité;* du Dr Dusart et Broquet : *Phénomènes psychiques,* de Richard Hodgson : *Nouveau recueil d'observations de certains phénomènes de la transe ;* Paul Grendel:

*Faillite des religions ;* Ch. Dancelin : *Procès-verbal d'une série d'expériences de M. Ninoff.*

**Revue théosophique française** (janv., févr.). — Annie Besant : *Spiritisme et Théosophie, l'Homme et ses corps* (excellente étude) ; A. Marques : *Corroborations scientifiques de la théosophie* ; J.-C. Chatterji : *La Religion au point de vue scientifique* ; Dr Pascal ; *Les Dompteurs du Feu ;* Ch. Patron : *L'Enseignement théosophique.*

**Le Spiritualisme moderne** (nos 1 à 5). — Ct Tégrad : *Photographie des radiations psychiques* (faits nombreux et vues originales) ; Albin Valabrègue : *Paraboles*, etc.

JACQUES BRIEU.

## *CHRONIQUE UNIVERSITAIRE*

L'enseignement classique jugé par M. Gustave Le Bon. — La question, généralement mal posée, est une question de méthode. — Conclusions pessimistes. — *Le latin appris en trois ans* par la méthode de M. Olivier Benoist. — Rapports publiés par la *Revue Universitaire*. — Le reproche d'utilitarisme adressé aux adversaires des études classiques. — Procédé ingénieux pour repeupler les lycées. — La *Revue de l'Université de Bruxelles*. — Conférence de M. Demolins à la Sorbonne. — Deux thèses.

« La jeunesse universitaire est le triste produit de notre enseignement classique. Tout imbue de rationalisme latin, n'ayant qu'une instruction théorique et purement livresque, elle est incapable de rien comprendre aux réalités de la vie... L'enseignement classique, tel qu'il se donne, n'est bon qu'à fabriquer des fonctionnaires, des professeurs et des avocats. » Ainsi parle M. Gustave Le Bon, dans un livre qu'il vient de publier sur la *Psychologie du Socialisme*. Le ton est rude et même brutal, mais ne nous en plaignons pas. Une voix ferme et nette a plus de chance de se faire entendre, et ce sont d'utiles vérités que proclame M. Le Bon.

Ce dont il faut louer spécialement l'auteur, c'est d'avoir bien saisi et montré le nœud de la question, et qu'on n'aille pas croire que ce compliment est une ironie ou une banalité. Disons-le, si la dispute entre partisans et adversaires du latin ne dépasse pas très souvent la portée d'un éloquent commérage, c'est parce que d'ordinaire les uns et les autres se placent à un point de vue faux et méconnaissent l'essentiel du débat. L'éducation, cela est entendu, a pour fin d'élever les enfants à une humanité plus parfaite. Mais à moins que cette phrase n'ait aucun sens, elle implique entre autres choses que l'enfant soit rendu capable de fabriquer lui-même des idées

justes, des jugements et des raisonnements solides, de subordonner ses penchants au contrôle d'une raison saine, de se bien conduire, etc. Cela implique encore qu'il faut cultiver et accroître l'aptitude à être ému par le bien, le beau, le vrai, pour tout dire en un mot, les sentiments supérieurs.

Ceci admis, il s'agit uniquement de savoir si l'enseignement du grec et du latin est une bonne discipline pour atteindre ce but, et si elle est la seule. Voilà ce que M. Le Bon a très bien démêlé. « Personne ne voit, dit-il, que ce qu'il faudrait changer de fond en comble, ce ne sont pas les choses que l'on enseigne, mais la façon dont on les enseigne, et surtout cet effrayant système de concours et d'examens... L'instruction devrait avoir pour but de développer le jugement, l'initiative, la réflexion, et ces qualités ne se développent qu'en enseignant les choses, *quelles que soient ces choses*, d'une certaine façon... Qu'on supprime l'enseignement du latin ou qu'on ne le supprime pas, qu'on lui substitue l'enseignement des sciences ou tout autre enseignement, il n'importe, e résultat final sera toujours le même, si les méthodes ne sont pas changées. On n'aura toujours créé que des déclassés bourrés de mots et de formules inutiles et bientôt oubliés, incapables de se conduire, de juger et de raisonner. » L'enseignement agricole est un exemple typique. « L'éducation des élèves (dit toujours l'auteur) est restée si théorique que pas un agriculteur ne peut les utiliser, fût-ce comme simples garçons de ferme. N'étant absolument bons à rien, ces agronomes qui devaient régénérer notre agriculture demandent presque tous des emplois à l'Etat, surtout des places de professeur. Il y a plus de 500 de ces demandes pour une quinzaine de places annuellement vacantes. »

Conclusion : Il faudrait réformer de fond en comble notre éducation latine ; mais notre Université est trop vieille pour changer ou seulement pour comprendre qu'elle doit changer. Elle restera donc, malgré tous les discours, une grande fabrique de déclassés. Mais prenons-y garde : la légion des bacheliers, licenciés, instituteurs et professeurs sans emploi, constituera peut-être un jour un des plus sérieux dangers contre lesquels les sociétés auront à se défendre.

J'aime beaucoup le livre de M. Gustave Le Bon.

§

Parmi toutes les réformes imaginées, celle que propose M. Olivier Benoist mériterait un sérieux examen. Elle offre

cet avantage d'être très simple, d'application facile et générale. Mais l'auteur n'est pas « du bâtiment », et, dirait M. Le Bon, il perd de ce fait beaucoup de son crédit auprès des Latins. Pour nous, sans nous arrêter à un tel argument, nous pensons que la pratique recommandée par M. Benoist est bonne à suivre, et qu'elle repose sur une appréciation exacte de la nature des enfants et d'un sage emploi de leurs facultés.

L'auteur développe son idée en deux petites brochures, publiées chez Lahure. La première a pour titre : *l'Ecole homicide;* elle est un résumé fort exact et un vif croquis des absurdités de notre régime scolaire. C'est la partie critique. La partie dogmatique et l'apport personnel de M. Benoist se trouve dans la seconde brochure : **Le latin appris en trois ans, le grec en deux ans.** C'est un rêve ! Quand des parents me font confidence de la lenteur des progrès de leur fils, quand ils disent. Cet enfant est noyé dans une classe de cinquante élèves ; il récite ses leçons deux fois par mois, au plus ; on ne lui a pas encore rendu un seul devoir corrigé, etc., — je recommande de suivre la méthode de M. Benoist. « A trois ans, dit-il, un enfant comprend sa langue maternelle, à quatre ans il la parle. En une année, au plus en deux années, un enfant plus âgé ou un adulte qu'on envoie en Angleterre ou en Allemagne comprend et parle la langue du pays. Comment se fait-il qu'après six ou même huit années d'études laborieuses, les élèves de nos collèges qui se présentent au baccalauréat ne puissent qu'avec difficulté faire une version de vingt-cinq lignes, en deux heures, à l'aide d'un dictionnaire et qu'un tiers environ des candidats seulement arrivent à faire un devoir passable, les deux autres tiers étant éliminés? » C'est qu'on apprend le latin par une méthode ridicule, assez connue pour que nous soyons dispensés de l'indiquer, et qu'il est possible de remplacer heureusement.

En deux mots, le principe de M. Benoist est celui-ci : Que l'enfant lise en les comprenant douze ou quinze volumes de latin, et il saura le latin. Mais comme on ne peut atteindre ce but qu'à l'aide de traductions, qu'il s'aide de traductions qui donnent instantanément le sens de chaque mot et de chaque phrase, sans obliger à faire, dans les dictionnaires, des recherches longues, quelquefois infructueuses et toujours fastidieuses. Plus de grammaire, apprise par cœur avant de connaître la langue, mais au lieu de cela, les règles énoncées au fur et à mesure des textes expliqués. Il faut voir dans la bro-

chure même les développements que M. Benoist tire de son idée et les réponses victorieuses qu'il fait aux critiques qu'on ne manquera pas de lui adresser. L'auteur a de la verve, une conviction communicative, on est gagné à son bon sens et à ses raisons.

§

**La Revue Universitaire** (15 janvier et 15 février) publie les rapports adressés au Ministre, par M. A. Croiset, sur le Concours de l'agrégation des Lettres en 1898, — et par M. Lemonnier sur le Concours de l'agrégation pour l'Enseignement secondaire de jeunes filles. Il serait facile de montrer que ces rapports constituent, contre le vœu de leurs auteurs, la critique la plus forte, et une condamnation définitive des errements de l'Université en matière pédagogique.

D'un anonyme (num. du 15 janvier), *Quelques réflexions sur la réforme des études secondaires :* « C'est développer l'utilitarisme que de vouloir former uniquement les jeunes gens aux luttes pratiques de l'existence, et de vouloir supprimer comme *inutiles* les études classiques. » (C'est là un sophisme. Lorsque les adversaires du latin le condamnent comme inutile, ils ne se mettent pas au point de vue de l'utilité pour la vie pratique ; ils disent seulement — ce qu'on n'a pas encore démontré être faux — que les études classiques ne réussissent pas à rendre le service qu'on attend d'elles.)

« Des réformes vont donc se faire, et l'Université est la première à les demander. Le danger est qu'on veuille culbuter tout l'édifice pour le reconstruire ; il y a moins à rebâtir qu'à corriger, et bien des matériaux du régime passé seraient bons à reprendre, en tenant compte des besoins actuels. » (Nous croyons qu'il faudrait tout rebâtir, mais nous n'espérons pas une mesure aussi radicale.)

*L'Extension Universitaire* (15 février) par M. E. Chauvelon. Dans la chroniqne du mois (même numéro), je relève ces lignes singulières : « Il faut que le collège et le lycée aillent chercher leurs recrues au plus profond des classes populaires... C'est en appelant ces générations nouvelles à l'instruction et à la lumière qu'on pourra *combler les vides* produits par la désertion de la bourgeoisie. »

L'opinion unanime, et bien fondée, est, aujourd'hui, que la diffusion inconsidérée de l'instruction, principalement de l'ins-

truction secondaire, produit des déclassés. L'auteur, apparemment, juge qu'ils ne sont pas encore assez nombreux. Il est vrai qu'il s'agit de *combler les vides*. J'aime mieux cet autre remède qu'il préconise contre le dépeuplement : les fonctionnaires devraient être obligés d'envoyer leurs fils au lycée. Ah ! oui, « la république est trop débonnaire... ».

§

Dans **la Revue de l'Université de Bruxelles** (février 99). *La France et l'affaire Dreyfus*, de M. Maurice Vauthier, étude bonne à lire et modérée de ton, quoique entachée de parti pris.

§

Sous les auspices du comité Dupleix, M. Edmond Demolins a réédité à la Sorbonne les critiques qu'il formule contre l'Université dans son ouvrage sur *l'Ecole Nouvelle*. Longue conférence de deux heures, pleine d'esprit, de bon sens, écoutée sans fatigue, malgré une température glaciale, et extrêmement applaudie.

§

La Sorbonne a entendu la soutenance de deux thèses diversement importantes et significatives dont nous parlerons plus longuement la prochaine fois.

L. BÉLUGOU.

## *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES*

**Figures contemporaines** (*Album Mariani*), librairie Henry Floury. A la gloire du vin célèbre dans le monde entier, quelques humbles figures, telles les faces de *Léon XIII*, de *Mac Kinley*, président des États-Unis, de *Drumont*, autre pape, d'*Henri de Régnier*, grand-prêtre du Symbolisme, viennent apporter des couronnes de lauriers ou de myrtes. Ce vin béni réunit décidément toutes les adhésions autour de ses coupes pleines, où il verse, en même temps que la force du lyrisme, la chaleur d'un enthousiasme débordant. M. Claretie (Jules), évêque de la Comédie Française, dans une spirituelle préface, daigne remarquer l'universalité de ce banquet, non platonique pourtant. Ça l'amuse beaucoup, le grave académicien, de voir Mme Simon Girard à côté du bon docteur Grenier, musulman, dont la religion devrait tenir le vin en horreur, sinon s'écarter austèrement des jolies femmes. Lorsque

la terre et les cieux commenceront à passer et qu'on découvrira un album Mariani sous la cendre hospitalière du Vésuve, les nouveaux naturels des environs des ruines de Naples se diront avec une naïve admiration les uns aux autres: « Quels peuples, ces anciens *modernes*, qui buvaient tous le même vin que leurs papes ! »

RACHILDE.

## *LES REVUES*

*La Revue des Deux-Mondes. — Revue de Paris. — Revue Hebdomadaire. — La Grande Revue. — L'Ermitage. — La Vogue.*

Comme toute mode, celle de railler la **Revue des Deux-Mondes** s'en est allée. Les personnes au fait des usages vous diront peut-être qu'il est bien porté de lire le recueil fondé par François Buloz. M. de Vogüé y publie un roman dont le titre : *Les Morts qui parlent,* attirerait la foule confiante à l'Ambigu. A un point de vue différent,on croirait volontiers à une autobiographie. La lecture de cet ouvrage ne laisse aucun doute : il est d'un polémiste lourd et inconvenant...

M. le comte d'Haussonville, lui, se dépense en travaux qui formeront une suite savoureuse aux *Souvenirs et mélanges* de son père qui lui céda une réputation d'homme d'esprit à soutenir, dans un fauteuil d'académicien. Historien, cela évoque Michelet. Le mot effaroucherait la modestie de M. d'Haussonville. Disons qu'il emploie ses loisirs à mettre en lumière certains points d'histoire d'importance relative. *La Duchesse de Bourgogne à la Cour,* voilà un de ces mémoires qu'on n'hésite pas à parcourir, averti d'y rencontrer au moins quelques citations plaisantes. Ce qu'une phrase de M. d'Haussonville a d'inélégant, de revêche par excès d'impersonnalité, on l'oublie avec dix lignes de Saint-Simon qui invitent à l'aller prendre à sa bibliothèque. Le parfait académicien recommande fort judicieusement le portrait de M. de Beauvillier, gouverneur des enfants de France, et il ajoute :

« On comprend, après avoir relu cette page, qu'un auteur étranger ait pu écrire tout récemment : « Il est des êtres dont la vertu sort à certains moments avec un bruit de portes qu'on ouvre ou qu'on ferme. Il en est d'autres chez qui elle demeure comme une servante silencieuse qui ne quitte pas la maison; et ceux qui viennent du dehors et qui ont froid la trouvent toujours, laborieuse et attentive, au coin de leur feu. »

Une petite note en bas de page signale que ces lignes sont empruntées au beau livre de M. Maeterlinck : *La Sagesse et la Destinée*. C'est — si l'on ose dire, — le trait piquant de l'article étendu de M. d'Haussonville.

**La Revue de Paris** entreprend la publication d'inédits d'Alphonse Daudet. Ce sont des feuillets où sont consignés impressions, observations, souvenirs, résumés très exactement par le titre qui les réunit : *Notes sur la vie*. Ces fragments n'augmentent ni ne diminuent la belle figure littéraire que demeurera l'auteur de *Sapho*. Ils confirment les traits caractéristiques de son originalité : la promptitude de l'œil, la sentimentalité profonde sous l'ironie, la jolie légèreté des idées. Il y a là-dedans le « hors-d'œuvre » de dix volumes, de quoi pourvoir à l'abondance de détails qui anime les livres d'Alphonse Daudet de leur vie particulière, et si vraie dans les moindres épisodes. La ressemblance est étroite entre la forme de ces notations et celle du journal des Goncourt : de courtes phrases piquées paraissent refléter encore la joie malicieuse qui dut saluer leur naissance :

« V... une âme ardente dans une enveloppe gommée.

« De mon ami X... : il excelle à être médiocre.

« F... un Provençal qui a eu les mains gelées.

« Il y a des âmes de garenne et des âmes de chou.

« Le danger est une ivresse qui dégrise.

« Ah! l'érudition du sentiment, comme elle gêne pour sentir!

« Ça un poète? Tout au plus de l'infanterie montée. »

Puisqu'une des anecdotes rapportées par A. Daudet met en scène Barbey d'Aurevilly, pourquoi ne pas le faire intervenir aussi, par le moyen de ce prodigieux *Memorandum* qui paraît à **la Revue Hebdomadaire.** L'intérêt en est puissant, car on y assiste à l'apprentissage de l'écrivain, et l'on découvre déjà la marque de ces qualités de force et de couleur dans la phrase, qui ont fait de lui un des plus grands parmi les Romantiques. C'est à la fin de 1836; retiré à Caen, l'impatience de « faire acte d'homme public » le dévore. Pour s'y préparer, il lit Machiavel. Ayant fermé le second livre des « Histoires florentines », il trace du grand Italien cet admirable portrait :

« Ce qui me frappe le plus dans cet écrivain, c'est la noble austérité du langage et la hardiesse de la pensée. Il est vrai.

— Peu importe que ses points de vue soient passionnés, mais ils sont *vrais*, et les allures de son esprit ne se masquent point sous une lâcheté hypocrite.—Il y a dans le style (c'est, je crois, sa plus grande qualité) une rapidité d'oiseau de proie. — Bossuet a cela aussi. Il relève sa soutane violette jusqu'au genou et marche militairement dans tous ses récits (V. son *Histoire universelle,* entre autres).— Malgré la force de tête de Machiavel, il est de son pays et de son siècle, à une grande profondeur. Au milieu de ce récit à tire d'aile d'aigle, on rencontre, çà et là, comme plumes semées aux buissons arides, dans la course, *en droiture,* des réflexions affreusement physiques, où l'Italien du temps des Borgia se moule tout entier avec une énergie atroce. »

Plus loin, cette extraordinaire exclamation :

« Quelle *pierre infernale* que le mépris ! il cicatrise tout ce qui saigne. C'est le meilleur *instrument d'éducation* que l'on ait pour soi. »

Après Barbey, —Sarcey, puisque aussi bien la même Revue se flatte d'imprimer sa prose plantureuse. M. Sarcey consacre un de ses « Libres Propos » aux Anglais: « Je n'aime pas l'Anglais en soi », écrit-il:

« Quand je me sers de la formule : *Je n'aime pas,* vous devez bien comprendre qu'il ne s'agit pas de moi en particulier, mais des Français en général. Il y a là un fait singulier d'atavisme que je ne m'explique pas, mais qui ne saurait être révoqué en doute.

» Cela vient-il de la guerre de Cent ans et de Jeanne d'Arc? Peut-être. Cela a-t-il pour cause plus récente la longue lutte de Napoléon contre l'Angleterre et les souvenirs de Sainte-Hélène? Je n'en jurerais pas. Cela s'est-il aggravé des démêlés qu'a soulevés sous Louis-Philippe l'affaire Pritchard? Je n'en sais trop rien. Mais d'où que vienne ce sentiment, il existe ; le plus souvent il reste à l'état latent; parfois il se traduit ouvertement et avec force. »

M. Halpérine-Kaminsky a demandé à quelques artistes leur opinion sur le livre du comte Tolstoï : *Qu'est-ce que l'art?* **La Grande Revue** achève de publier les réponses faites. Celle de M. Jean Aicard est longue. M. Clovis Hugues se récuse modestement : « Je n'ai pas d'idée bien arrêtée sur un aussi vaste sujet. » Quant à M. Camille Saint-Saens, il devait être furieux en écrivant :

« Tolstoï a dit qu'il était coupable de changer de chemise

et de se laver à grande eau, criminel de perpétuer l'espèce humaine; Tolstoï a dit que la propreté était une des formes de l'orgueil; ce que peut dire ou ne pas dire Tolstoï sur l'art m'est profondément indifférent... »

Stéphane Mallarmé, que le romancier russe n'a pas plus épargné que Wagner dans ce livre contestable, conserve son inaltérable sérénité :

« L'abrégé, quelquefois une paraphrase, par vous tiré d'un haut ouvrage sincère, où Tolstoï met en question l'existence même de l'Art, montre une fidélité clairvoyante : vous admettez, cependant, que je ne juge pas sur des fragments lumineusement choisis et traduits, ou tant que je ne possède pas l'œuvre intégrale, une méditation puissante qui prit quinze années. Je craindrais quelque interprétation erronée comme est la teneur, par exemple, qu'ici je lis d'un de mes poèmes. Omettant les morceaux où le traité se spécialise, pour retenir les pages empreintes de désintéressement et de généralité, il me paraît que l'apôtre illustre assigne à l'Art, comme principe, telle qualité qui en soit plutôt la conséquence. L'Art, en effet, se trouve essentiellement *communicatif;* mais du fait, aussi, qu'*exclusif* — j'adopte les termes. Diffusion *à qui veut;* par suite d'un retrait, ou isolement, d'abord. A part quoi, l'instinct religieux reste un moyen offert à tous de se passer de l'Art, il le contient à l'état embryonnaire et l'Art n'émane, soi ou pur, que distrait de cette influence. »

M. Henri de Régnier envoie la lettre suivante :

« Permettez-moi, malgré votre aimable insistance, de continuer à ne point prendre part au débat que vous avez soulevé autour du dernier ouvrage du comte Tolstoï.

» Si les idées émises dans son livre étaient celles du grand romancier d'*Anna Karénine* ou de *Guerre et Paix,* il y aurait lieu de les discuter respectueusement. Non. Ce sont celles d'un vieillard, illustre certes, mais tombé dans une manie d'apostolat humanitaire et religieux, qui a pris soin de renier lui-même son glorieux passé et de désavouer son admirable œuvre littéraire.

» Ce fait enlève, à mon sens, toute portée à son dernier écrit et je ne vois nul besoin dès lors d'en discuter les principes.

» Quant au détail, il manifeste une telle ignorance de la littérature française, qu'il est impossible de se faire entendre de quelqu'un qui a si peu et si mal lu, confond tout et n'a rien compris au peu qu'il sait des Lettres actuelles.

» Voici, monsieur et cher confrère, la seule réponse que je puisse vous faire. Usez-en à votre gré et veuillez croire à mes sentiments bien sympathiques. »

M. Hugues Rebell donne à **L'Ermitage** d'excellentes pages qu'il intitule *la Philosophie de la Cruauté*. Un archevêque y prononce ces mots : « il n'y a jamais trop de distraction dans l'existence » — qui préparent une explication adroite de la cruauté, plutôt que sa défense, bien que l'écrivain se complaise à des paradoxes qui laissent peu de doute sur le sens de sa sympathie.

Il suffit que Robespierre ait eu la minute d'hésitation qu'il a payée de sa vie — au moment où ses amis le conjuraient de signer cet appel aux armes qui eût sauvé le Comité de Salut Public, — pour que M. H. Rebell lui donne du « petit avocat » en lui opposant « un homme de cœur » supposé, qu'il appelle tour à tour Bismarck et Stambouloff ! En revanche, le marquis de Sade trouve grâce à ses yeux. Il fait de sa vie un tableau complaisant où les couleurs violentes sont soigneusement poncées, et le marquis n'est plus qu'une victime de « sa franchise de logicien » à une époque où la mode était à « l'abominable affectation génevoise » imitée de Rousseau et de Necker.

« Les hommes de Quatre-vingt treize commençaient l'apprentissage de l'assassinat par la bonté, — écrit M. Rebell. Il fallait avoir le cœur profondément sensible et des mœurs pures pour devenir bourreau. Au tribunal révolutionnaire, les misérables juges de Marie-Antoinette, pour accabler la Reine, l'accusèrent d'avoir été voluptueuse. A leurs yeux c'était le crime suprême, inexpiable.

» On comprend que la sensualité de Sade, si peu dissimulée, l'ait rendu odieux à une époque d'hypocrisie, mais il devait l'être encore davantage par son élégance, ses goûts de luxe, son orgueil d'aristocrate. Il faut observer qu'ayant passé une partie de son existence en prison, loin d'accuser dans ses livres le pouvoir qui le frappait, il fait l'éloge de la force et de l'oppression, bien différent en cela de Linguet qui, après avoir édifié sa Théorie des Lois pour justifier la tyrannie, retrouve une âme larmoyante et pitoyable pour compatir à sa propre détention à la Bastille.

» Cependant la sincérité du philosophe s'unit chez de Sade à ce goût du mensonge, commun au XVIII^e^ siècle aux plus élégants esprits. Le plaisir et l'art de la séduction, tels que les entendait Laclos, tout d'intelligence et de volonté, ren-

daient nécessaire le déguisement.... Rappelons-nous que Justine est presque contemporaine de la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre; elle nous apparaîtra comme une caricature de la pudique et prétentieuse héroïne, caricature d'un comique macabre, d'une vigueur et d'une originalité singulière, encore que puérile, grossière, exagérée, ignoble même en beaucoup de traits, ainsi qu'on doit l'attendre d'un homme qui n'était point né pour l'art, et qui ne dut son génie qu'à son emprisonnement.

» Mais enfin l'expérience, les loisirs d'une retraite forcée, une culture tardive, souvent confuse, souvent aussi intelligente, vaste, profonde, firent jaillir une œuvre extraordinaire de cette âme de feu qui se consumait dans la solitude. L'instinct de vie qui, jusque-là, s'était déguisé de mille façons innocentes et aimables, s'offrit à lui sous des formes rares et excessives, mais réelles. Il semble que cette vision de violences l'a épouvanté, puis séduit. Tantôt, lorsqu'il se rappelle la morale qui lui fut enseignée, il maudit sa découverte, tantôt, lorsqu'il la considère en philosophe, il s'enthousiasme, se passionne pour elle, et alors ces tableaux qu'imagine un désir affolé de ne pouvoir se satisfaire, ces chambres de tortures et de furieuses étreintes où les soupirs de jouissance finissent en râles d'agonie, ces chambres souillées de sang et d'excréments s'ouvrent sur une terrasse élevée qui domine des horizons.

» Montrer que nos plaisirs sont rapides et fragiles, et que notre égoïsme vital ou sexuel nous oppose fatalement les uns aux autres comme des ennemis, c'était détruire ce culte de l'individu, œuvre monstrueuse du christianisme et de l'esprit révolutionnaire qui proclamèrent, le premier, les devoirs, le second, les droits de l'homme. De Sade se raille des uns et des autres quand il nous représente l'un de ses personnages sacrifiant un enfant à ses expériences de chirurgien.

» De Sade a senti que les hommes portaient toujours la mort avec eux et qu'ils avaient le vertige de cette puissance. Au lieu d'éloigner l'image barbare qu'il avait du monde, il a accepté qu'elle vînt lui tenir compagnie en prison, et il n'a pas essayé de tricher avec les pensées qu'une pareille vision lui inspira.

» N'est-ce pas à la fois courageux et habile ? Loin de nous déguiser les horreurs de la vie, il les accumule, il les exagère, mieux que cela ! il prétend nous les faire aimer, nous les rendre plaisantes. Ce guide du parfait tortionnaire vous façonne et vous aguerrit l'âme. Les méchancetés les plus singulières ne

peuvent plus vous surprendre, lorsqu'on est resté quelques heures dans le boudoir de Dolmancé.... »

Quelque plaisir que l'on prenne à entendre cet ingénieux plaidoyer, — il vaut mieux chanter les couplets de la chanson de Pâques :

« Mon âme est pleine de joie,
Mon âme est pleine de dieux !
Amour, bande-moi les yeux
Pour me guider dans ta voie ! »

ou relire encore ces rimes tierces de M. Stuart Merrill « *A une jeune fille* » :

« Vous êtes venue, ingénue, avec vos yeux doux,
Parmi nous, hommes solitaires de cet hiver
Où le froid givrait au bois les feuilles du houx.

Nous avions oublié, trop vieux ou trop fiers,
La jeunesse, et son rire à peine mûr sur les lèvres,
Et sa petite peur qui ne sait quel geste faire.

Nous aimions, nous aimions, passé les fièvres,
Nos compagnes dont l'étreinte, dans la nôtre, est forte,
Comme ne l'est pas celle des amantes mièvres.

Mais vous nous avez appris, d'innocente sorte,
A vous aimer aussi, comme une petite sœur
A qui l'on vole un baiser avant d'ouvrir une porte.

Jeune fille, vous souvenez-vous de la douceur
De cet air vieillot que vous jouiez le soir,
Avant qu'on éclairât de lampes les sombres heures ? »

M. Jules Renard donne à la **Vogue** deux pages d'une nouvelle série de ses « *Histoires naturelles* » :

« Les violettes. — Nous sommes toutes officiers d'académie.

La violette blanche. — C'est une raison de plus pour être modestes, mes sœurs.

Le poireau. — Regardez-moi ; est-ce que je me vante ?

» Les fleurs. — Fera-t-il soleil aujourd'hui ?

Le tournesol. — Oui, si je veux.

L'arrosoir. — Pardon, si je veux, il pleuvra.

» La framboise. — Pourquoi les roses ont-elles des épines ? ça ne se mange pas, une rose !

La carpe du vivier. — Bien dit ! c'est parce qu'on me mange que je pique avec mes arêtes.

Le chardon. — Oui, mais trop tard. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Sur quelques vers de M. François Coppée (*Bulletin de la Presse*, 2 mars), et sur le « Plagiarisme. » — Henry Houssaye à Waterloo *Echo de Paris*, 16 mars). — Pensées de William Blake (*Le Fil d'Ariane*, mars). — Memento.

Le **Bulletin de la Presse** (d'après un autre journal qu'il ne nomme pas) signale quelques vers de M. Coppée dont la fabrication est assez curieuse. Il a versifié, en conservant presque intactes des demi-phrases entières, un passage du roman de Dumas, *Monte-Cristo*. L'auteur de l'article, M. Léon Dormoy, parle à ce propos de démarquage, de piraterie. C'est bien gros pour si peu de chose et ce n'est pas juste. La vérité c'est que M. Coppée s'est livré là à un exercice de rhétorique, assez vulgaire mais parfaitement autorisé par la tradition. Victor Hugo lui-même a maintes fois utilisé ainsi ses lectures; plus d'une page de prose où il daigna trouver un vers tout fait lui devra ainsi d'avoir survécu, au moins à l'état de note, quand le romantisme entrera dans la série des « Grands Ecrivains ». Telle pièce admirable de la *Légende des siècles* n'est que la mise en vers d'une analyse, par Paulin Pâris, d'un des poèmes du cycle de Charlemagne. C'est une idée d'ignorant que le thème d'une œuvre littéraire doive être inventé et inventés aussi tous les détails qui peuvent concourir à mettre l'œuvre au point. Il y a dans la *Tempête* de Shakespeare des passages littéralement pris de Montaigne, qui lui-même les avait traduits de Plutarque, et la moitié de ses tragédies sont des arrangements d'œuvres antérieures. Tout cela n'a aucune importance. Ce n'est intéressant que comme procédé de composition. Voici donc le récit d'une tempête par Alexandre Dumas; il est fort abrégé par les points de suspension :

« Le *capitaine* s'approche de moi (il faut vous dire que j'étais au gouvernail), *et me dit :* Que pensez-vous des nuages *qui s'élèvent là-bas?...*

— Je pense qu'ils montent *un peu plus vite* qu'ils n'en ont le droit et qu'ils *sont plus noirs...*

*Holà ! Hé !* Range à *serrer les cacatois* et à *hâler bas le clin-foc.*

*C'est* une belle et bonne *tempête...*

..... Nous avions encore *trop de toile.*

On cargue la brigantine. Nous *carguions les huniers.*

Je m'en vais, dit le capitaine, *prendre mes précautions.*

Le *bâtiment était bien vieux.*

Nous étions ballottés *que le diable en aurait pris les armes.*

On se mit à l'ouvrage...

Je descends à *la cale!* il y avait déjà trois pieds *d'eau.* Maintenant, il faut tâcher de sauver les hommes. *A la chaloupe! Le pont crève avec un bruit* qu'on aurait dit *la bordée d'un vaisseau!*

Le *bateau se mit à tourner sur lui-même...* »

Et voici ce qu'est devenu ce morceau dans le *Naufragé* de M. Coppée :

Notre vieux *capitaine...*
Fit une étrange moue *et dit* au timonier :
« Vois donc ce grain *là-bas...* la drôle de visite ! »
L'autre répond : « Il est bien *noir* et vient bien *vite!*
*Holà! Hé!* Tu vas voir comment je les reçois!
*Hale bas le clin-foc! Serre les cacatois!* »
Bah! *c'était la tempête* et toujours *trop de toile.*
*On serre les huniers,* on cargue la grand'voile;
Enfin le loup de mer *prend ses précautions.*
Mais *le navire était trop vieux,* et nous dansions,
Mes enfants, *que le diable en aurait pris les armes!*
On travaillait malgré l'orage et ses vacarmes.
Mais quand on eut de *l'eau* plein *la cale,* il fallut
S'occuper promptement des moyens de salut
Harassés, aveuglés, trempés comme une soupe,
Pour la mettre à la mer nous parions *la chaloupe.*
Quand tout à coup, et sans nous demander conseil,
Voilà *le pont* qui *crève avec un bruit* pareil
Au fracas *d'un vaisseau qui lâche sa bordée!*
Moi, pendant la minute où *le bateau coula*
*En tournant sur lui-même...*

Y a-t-il vraiment plagiat? Y a-t-il plagiat quand le passage original est écrit moitié en termes techniques, moitié en clichés? Je crois que M. Coppée aurait dû s'abstenir et faire mieux. Le « loup de mer » commande de singulières manœuvres et tout cela est un peu sommaire. Il n'est pas bien surprenant qu'il y ait « toujours trop de toile » sur un bateau chassé par la tempête où on n'a amené que le clin-foc et le cacatois; généralement le vent se charge d'enlever ces voiles avant toute manœuvre; on ne porte le cacatois et le perroquet que par très beau temps. Ensuite, pour avoir un mât de cacatois, ce bateau était donc un navire de premier rang? Les petits navires qui font naufrage dans les vers de M. Coppée ne doivent même pas avoir de perroquet. Ils sont très jolis et très amusants les termes de marine, mais il ne faut pas s'en servir, dès qu'on ne peut les situer sur un navire. Carguer et

serrer ne sont pas synonymes ; on peut cependant savoir gré à M. Coppée de n'avoir pas, comme tel poète récent, confondu carguer et larguer.

Et dire qu'on a signalé ce petit travail de M. Coppée dans les termes les plus violents ; on l'accuse d'avoir volé à la fois à Dumas « l'idée, la description, le mouvement de la scène, l'enchaînement des faits, l'agencement et l'ordre des mots qui font image ». Tout cela pour des vers comme :

Hale-bas le clin foc ! Serre les cacatois !

Et l'on ajoute : « Ainsi le démarquage est la muse inspiratrice de François Coppée. Comme probité littéraire, c'est plutôt faible. Décidément M. Coppée ne souffre pas d'une hypertrophie de conscience. » Ce qui revient à dire : « Coppée ne pense pas comme moi sur l'Affaire ; donc c'est un coquin. » A défaut du *Naufragé*, on eût trouvé un autre prétexte.

Le jeu des plagiats est ancien. Depuis Timon accusant Platon d'avoir volé le *Timée* à certains écrits pythagoriciens, jusqu'au malheureux qui affirmait naguère avoir retrouvé tout Chateaubriand dans Marcassus (?), que de sottises vomies par la médiocrité sur le génie ! Quant aux plagiats véritables, ils sont fort nombreux dans l'histoire littéraire. Il y a le plagiaire pour la gloire, mais comme on ne peut guère voler que des œuvres inconnues et nulles, sous peine d'être aussitôt démasqué, cela ne mène pas loin. On voit un sieur Cadot faire réimprimer sous son nom, en 1757, un poème sur la *Conversation* publié jadis par un sieur Janvier ; on voit un certain Lajarry s'approprier en 1836 une « rêverie » d'Andrieux ! Le plagiat pratique et rémunérateur est plus fréquent. Mme de Genlis est accusée de quelques larcins de ce genre. On sait qu'il n'est pas très rare qu'un journal interrompe brusquement un feuilleton avec ou sans explications : il y a tant de romans oubliés qui sont moins mauvais que ceux que rédigent la plupart des romanciers d'aujourd'hui !

Au dix-septième siècle, dit l'auteur des *Curiosités littéraires* (1), un nommé Richesource établit un cours public qu'il appela l'*Académie des Orateurs philosophiques*. Il enseignait à un individu dépourvu de tout talent littéraire à devenir un auteur distingué. Le livre où il a exposé sa méthode a pour

(1) Paris, Paulin, éditeur (1845). L'article est un résumé d'un chapitre des *Curiosities of Literature* de Disraeli.

titre : *Le Masque des Orateurs, ou la Manière de déguiser toutes sortes de compositions, lettres, sermons, panégyriques, oraisons funèbres, discours,* etc. Voici une brève analyse de son ouvrage :

« L'auteur observe d'abord que tous ceux qui s'adonnent à a littérature ne trouvent pas toujours dans leur propre fonds ce qui peut leur assurer le succès. C'est pour ces intelligences malheureuses qu'il travaille; il veut leur enseigner à cueillir, dans les jardins des autres, ces fruits dont leurs jardins stériles sont privés, mais à les cueillir avec tant d'art que le public ne puisse s'apercevoir de ces larcins. Il nomme cette nouvelle science le *plagiarisme* et s'exprime ainsi : « Le plagiarisme des orateurs est l'art que quelques-uns emploient avec beaucoup d'adresse de changer ou déguiser toutes sortes de discours composés par eux ou sortis d'une plume étrangère, de telle sorte qu'il devienne impossible à l'auteur lui-même de reconnaître son propre ouvrage, son propre style et le fond de son œuvre, tant le tout aura été adroitement déguisé. » Le professeur expose ensuite la manière dont il faut disposer le passage qu'on veut copier ou changer. Elle consiste à en ranger toutes les parties dans un nouvel ordre, à remplacer les mots et les phrases par des mots et des phrases équivalentes, etc. Si un orateur a dit, par exemple, qu'un ambassadeur doit posséder trois qualités, la *probité*, la *capacité* et le *courage*, le plagiaire doit dire le *courage*, la *capacité* et la *probité*. Ceci ne sert que de règle générale et ne saurait être mis en pratique fréquemment à cause de la simplicité du moyen, mais on peut, en changeant toutes les expressions, s'élever à un plagiat réellement original. Le plagiaire en place de *courage* mettra *force d'âme, constance* ou *vigueur de caractère;* à *probité* il substituera *sincérité* ou *vertu*. Il peut encore déguiser la phrase en disant que l'ambassadeur doit être *ferme, vertueux* et *capable*. Le reste de ce singulier ouvrage se compose de passages extraits d'auteurs célèbres, accommodés suivant la méthode de Richesource; ils ne sont jamais embellis. Plusieurs écrivains connus, et entre autres Fléchier, fréquentèrent, dans leur jeunesse, les cours de ce professeur de littérature fabriquée, auquel on doit encore un *Art d'écrire et de parler.* »

La méthode de Richesource est la clef de plus d'un livre.

§

M. Jules Lemaître nous donne un portrait de M. Henry

Houssaye, qui vient de publier son *Waterloo*. Il nous le montre « d'une intelligence claire, équilibrée, harmonieuse », Athénien « qui considère que l'art n'est rien s'il n'est chose sociale, s'il n'exprime la dignité de l'existence humaine et s'il n'accroît notre capacité d'agir noblement ». C'est un peu sévère. Avant de trouver son Alexandre dans Napoléon, M. Henry Houssaye a été l'historien d'Aspasie, d'Alcibiade et de Cléopâtre, et historien désintéressé à la manière d'un chartiste qui laisse parler les documents, désintéressé à la manière d'un poète qui n'a souci que d'exprimer de la beauté. Dans sa nouvelle veine, il a peu changé; il aime l'exactitude plus que jamais et la beauté qu'il atteint, c'est la grandeur. Mais quand il s'agit de l'antiquité, l'historien est gêné par la pénurie des documents; il faut les allonger, les joindre les uns aux autres, les soumettre à toutes les interprétations possibles. Pour l'histoire de Napoléon, la méthode est nécessairement différente; l'abondance des matériaux est un grand embarras et il faut employer à rejeter l'inutile toute la sagacité qui servait à utiliser jusqu'à la médaille la plus fruste, jusqu'à l'allusion la plus fugitive.

Deux volumes, *1814* et *1815*, nous ont déjà montré avec quelle certitude M. Henry Houssaye évolue au milieu de l'océan documentaire et on peut dire avec M. Lemaître que si la vérité historique sur les dernières années de Napoléon est quelque part, elle est là. Il ne s'agit pas de la vérité des faits, qui est incontestée, mais de la vérité des causes. Quelle fut la cause de Waterloo, la cause de la défaite ? Très probablement le manque de foi, si c'est la foi qui gagne les batailles. Chez les généraux, « la foi dans le succès n'égalait plus la vigueur physique et les talents militaires ». Quant à l'armée : « Impressionnable, raisonneuse, sans discipline, suspectant ses chefs, troublée par la crainte de trahisons et ainsi accessible peut-être à la panique, mais aguerrie et aimant la guerre, enfiévrée de vengeance, capable d'efforts héroïques et de furieux élans, et plus fougueuse, plus exaltée, plus ardente à combattre qu'aucune armée républicaine ou impériale, telle était l'armée de 1815. Jamais Napoléon n'avait eu dans la main un instrument de guerre si redoutable ni si fragile. » L'armée trop nerveuse, les chefs trop prudents : nous avons revu cette attitude. Cependant, la prudence qui nous nuit sert Wellington et Blucher, généraux honorables et sans génie : c'est qu'ils suivaient l'instinct de leurs races.

La méthode qui rend victorieuse une armée anglo-prussienne rend vaincue une armée française. Remarque peu nouvelle. Machiavel avait des notions très justes et toujours bonnes sur les méthodes de guerre qui conviennent à chacune des races de l'Europe.

Quant à la défaite même, elle fut favorable à la France. Waterloo victoire était Waterloo débâcle reculé à une échéance incertaine, mais fatale.

M. Lemaître conclut et il n'y a rien à reprendre à sa conclusion :

« Il faut voir dans les trois volumes de Houssaye, d'une critique si sûre et d'une exposition si liée, un des plus beaux efforts qu'un historien ait tentés pour rassembler harmonieusement une multitude innombrable de faits vérifiés et pour en faire éclater le vrai sens. Cela est une œuvre. Et cela sera peut-être un chef-d'œuvre dans cinquante ans. »

§

**Le Fil d'Ariane**, au joli titre, est un petit journal de littérature et d'exégèse symboliques. On y expliquera les anciens mythes selon des principes nouveaux ou renouvelés. Voici d'abord, ainsi reconstituée, l'histoire d'*Arachné;* mais voici surtout une bien intéressante notice sur le grand et mystérieux William Blake, avec une image torturante représentant un cygne à corps de femme.

M. Charles Grolleau a traduit un fragment de Blake, tiré du *Mariage du Ciel et de l'Enfer ;* ce sont les pensées intitulées assez singulièrement « Proverbes de l'Enfer »; en voici quelques-unes :

« La route de l'excès conduit au palais de la sagesse.

La Prudence est une vieille riche et laide, que courtise l'incapacité.

L'Eternité est amoureuse des productions du temps.

Les Prisons sont construites avec les pierres de la Loi, les Lupanars avec les briques de la Religion.

L'orgueil du paon est la gloire de Dieu.

La luxure du bouc est la munificence de Dieu.

La colère du lion est la crainte de Dieu.

Créer une petite fleur, c'est le travail des siècles.

L'exubérance, c'est la beauté. »

M. Grolleau nous annonce une plus longue étude sur William Blake ; elle sera bienvenue, surtout s'il y joint les dessins

qui font de lui un autre Odilon Redon, mais méthodique et théoricien.

Memento. — **Le Révolutionnaire**, n° 1, 4 mars. Ce journal hebdomadaire, dirigé par Henri Otto, qui publia antérieurement l'*Action*, se déclare anarchiste et anti-dreyfusard. J'y relève cette déclaration qui prouve un sens exact des actuelles conditions sociales : « Nous voulons faire la Révolution avec l'aide de l'armée, parce qu'il est impossible de la faire contre elle. »

**Le Siècle** (8 mars). — Très bonne étude sur *Paul Adam*, par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast : « On y sent encore, et surtout, quelle conscience l'auteur de la *Force* a de la solidarité des siècles à travers l'histoire, comme de la solidarité des civilisations d'une race, comme de celle des individus de tout un peuple. »

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

*Othello.* — *Le Lys rouge.* — *Les Miettes.* — *La Nouvelle Idole.* — *Le Roman d'un jeune homme pauvre.* — *Dalila.*

Les œuvres de Shakespeare, comédies et drames, sont au répertoire de tous les théâtres, en Allemagne ; et, dût s'en indigner l'auteur des *Stances à Manon*, il serait bon qu'ici il en allât de même. C'est trop rarement que nous avons occasion de voir à la scène quelqu'une de ces pièces admirables ; et encore, quand on consent à en jouer une, ne nous la donne-t-on pas en tant qu'œuvre de Shakespeare, mais en tant qu'œuvre de celui qui l'adapta, Alexandre Dumas ou M. Jean Aicard. Il semble qu'on prenne à tâche de dissimuler, sur l'affiche, le nom de Shakespeare, comme celui d'un collaborateur sans importance, et, si la Comédie Française vient de représenter **Othello**, ce n'est peut-être, après tout, que pour dédommager M. Jean Aicard de l'échec déjà ancien de *Smilis*, et du retrait forcé du *Père Lebonnard*.

D'ailleurs, il faut l'avouer, M. Jean Aicard a mis beaucoup de bonne volonté à dénaturer le chef-d'œuvre qu'il traduisait. Pour faire un alexandrin, il en arrive à dire :

C'est la cause, *oh ! oui, oui*, c'est la cause, ô mon âme!

là où Shakespeare dit :

*It is the cause, it is the cause, my soul.*

Pour « retrancher », comme il dit lui-même dans la pré-

face de la pièce imprimée, « de ces expressions violemment ordurières auxquelles n'est pas encore accoutumée la scène française », il rend

. . . . . *An old black ram*
*Is tupping your white ewe*

par

. . . . . Le loup noir a pris la brebis blanche,

et « *I am one, sir, that comes to tell you your daughter and the Moor are now making the beast with two backs* » devient

Je ne suis qu'un passant qui t'avertit, bonhomme,
Que ta fille est aux bras du More séducteur !

M. Aicard n'est-il pas, en somme, dans le même état d'esprit que Ducis qui, au scandaleux mouchoir, substituait un bandeau de pierreries?

M. Aicard affirme qu'il a fait sa traduction d'après le texte anglais; je n'en doute pas, mais il a lu ce texte assez légèrement. Racontant une anecdote qui a trait à la manière de traduire la célèbre question d'Othello à Desdemona, au début de la scène finale, il écrit : « Le texte dit : *Avez-vous prié* Dieu *ce soir?* » Or, si l'on ouvre Shakespeare, on lit :

*Have you pray'd to night, Desdemona?*

Il faut pourtant rendre justice à M. Aicard : s'il a souvent, et à dessein, dénaturé le verbe de Shakespeare, il n'a guère modifié l'ordonnance du drame. Les coupures sont peu nombreuses et une seule scène a été transposée : la scène où Desdemona chante la chanson du *Saule,* et qui, dans l'original, termine le quatrième acte, précédant le duel entre Cassio et Roderigo, début du cinquième, a été, dans l'adaptation, reportée au cinquième acte et enchaînée à la scène finale: il s'agissait sans doute d'éviter un double changement de décors. Je ne parle ici que de la pièce telle qu'elle est imprimée, car, à la représentation, la scène du duel a disparu, et l'ordre des scènes conservées n'est plus, à aucun moment, altéré. Je crois, du reste, que l'enchaînement de la scène du *Saule* et de la scène du meurtre est une grave erreur.

*Othello,* à la Comédie Française, est mis en scène d'une manière assez défectueuse. On a, bien entendu, évité, autant qu'on a pu, les changements de décors, et l'on est arrivé, parfois, à de singuliers résultats : au second acte, par exemple, la scène du corps de garde, où Cassio, ivre, se bat avec

Montano, se passe sur la place où le peuple de Chypre est assemblé. Il y a là, me semble-t-il, un réel contre-sens.

En somme, l'intérêt de la représentation d'*Othello* vient surtout de l'interprétation par MM. Mounet-Sully et Paul Mounet des rôles d'Othello et d'Iago. L'un et l'autre jouent en grands acteurs, et l'on regrette qu'ils n'aient pas, à leur disposition, une traduction meilleure. M. Mounet-Sully a, dans les premiers actes, des familiarités, des enfantillages presque, qui lui servent à merveilleusement poser le personnage. Rien n'est plus beau que la dignité simple, quelque peu naïve même, avec laquelle il dit le grand récit devant le Sénat. Puis c'est, au moment capital du drame, de l'impatience d'abord : peu à peu, l'agitation croît, — M. Mounet-Sully a trouvé des gestes fébriles, qui démentent parfois l'apparente sécurité des paroles, et qui manifestent le changement qui, déjà, s'opère en lui, — et aboutit à une douloureuse fureur. Othello est certainement un des rôles où M. Mounet-Sully nous a le plus émus.

M. Paul Mounet n'est pas moins bon dans Iago. Il a pris grand soin de ne pas assombrir le personnage, et il faut l'en louer. Son interprétation est très intelligente et je crois bien que Iago est le meilleur rôle de M. Paul Mounet.

Il est dommage que les acteurs qui jouent, dans *Othello* les autres rôles de quelque importance, semblent vouloir lutter de médiocrité entre eux.

Les Dieux et les Déesses d'Hellas, devenus, après le triomphe du Galiléen, les Génies et les Fées, — les seuls, parmi tous les Dieux, pour qui l'on puisse garder quelque estime, car ils ne sont guère que des hommes, — les Dieux et les Déesses d'Hellas entourèrent sans doute, le jour où il naquit, M. Anatole France, et le bénirent. Aphrodite lui donna de comprendre les voluptés sensuelles et leur charme souverain ; Pallas-Athènè lui octroya la sagesse discrète et la sereine raison, et Apollon appela près de lui le chœur des Muses, afin qu'il connût l'heureuse beauté des rythmes et la douceur harmonieuse des mots.

M. Anatole France a l'intelligence et il a l'esprit. Il comprend la vanité des causes qui font agir presque tous ceux qui vivent autour de nous, et de cette vanité il sait trouver les exemples les plus ingénieux. Et pourtant il ne méprise pas à l'excès nos contemporains ; il se borne à les observer, et à sourire, avec indulgence, de leurs pauvres conceptions. M. Ana-

tole France, d'ailleurs, se garde bien d'exalter les hommes d'autrefois aux dépens des hommes d'aujourd'hui : il n'est pas de ces quasi-aveugles qui, la tête tournée, fixent obstinément sur le passé la faiblesse de leurs regards. Et ce sage a prouvé qu'aux heures graves où il faut combattre les forces réactives de terreur et d'asservissement, il n'hésitait pas à prendre, dans la lutte, une part réelle. M. Anatole France a droit à l'hommage de tous ceux qui, avec les belles œuvres, aiment les paroles justes et les actes libres.

M. Anatole France a eu la fantaisie de s'essayer au théâtre. Il a choisi un de ses romans, qui est plein de volupté, et où il a aussi maintes ironies délicates, et il en a tiré une comédie.

Je ne crois pas qu'il soit utile de raconter le **Lys Rouge.** On a lu le livre, et on l'aime : car peut-on lire, sans l'aimer, un livre de M. Anatole France ? On n'a pas oublié l'histoire charmante et douloureuse des amours de Thérèse Martin-Bellême et de Jacques Dechartre. Ces amours sont heureuses, tant qu'ils vivent à Florence, la tendre cité du lys rouge. Puis, plus tard, c'est la morne séparation, Thérèse n'ayant pas eu toute la franchise. On n'a pas oublié l'étrange Choulette, catholique subversif et paradoxal qui ne sait pas distinguer le rêve de la réalité, et dont l'apparente extravagance est sans doute une forme de la sagesse. On n'a pas oublié Vivian Bell, la poétesse, ni le Savetier sur l'épaule de qui volette un moineau à la patte de bois. Ces personnages du roman, on les saluera amicalement en les retrouvant dans la comédie. Dans la comédie aussi on reverra le correct et insignifiant Robert le Ménil, homme du monde professionnel, et les amusants fantoches politiques, Martin-Bellême, Loyer, Garain ; on y reverra le général Larivière, qui aime si peu la pluie et la neige, et que ceux qui viennent lui annoncer sa nomination au ministère de la guerre ne trouvent qu'à l'opéra, dans le foyer de la danse. Et l'on sera heureux de toutes ces rencontres.

On sera charmé, plus encore que du reste, des deux actes qui se passent à Florence. Leur grâce est infinie. Les épisodes heureux y succèdent les uns aux autres. Je ne crois pas qu'on voie sans plaisir la fin du second acte, où Thérèse, éprise déjà de Jacques, et rêveuse, jette des roses effeuillées à la procession qui passe en chantant ; et peut-on entendre sans un sourire ému le joli poème en prose qu'elle dit au petit Faune de marbre ? Tandis qu'on écoute *le Lys rouge,* il y a bien des moments où l'on est ravi.

Et la pièce, agréablement mise en scène, est jouée avec goût. Mme Réjane, aimante et rieuse aux premiers actes, sait être tragique et passionnée au dernier ; M. Guitry est, à son ordinaire, élégant et plein de tact. Mmes Suzanne Avril, Drunzer, Bernou, MM. Numès, Lérand, Grand, Nertann les secondent avec talent.

M. Edmond Sée débuta, il y a trois ans, par une jolie comédie, *la Brebis*, qui fut jouée à l'Œuvre, et qui, parmi les pièces originales que nous a fait connaître M. Lugné-Poé, reste une des meilleures. Aujourd'hui, M. Edmond Sée nous donne **Les Miettes**, et désormais l'on peut, sans risquer, je crois, de se tromper, l'estimer pour un des plus fins parmi nos auteurs dramatiques.

Il n'y a guère d'intrigue dans *les Miettes* : au premier acte, Marcelle Boize est quittée par son amant, Pierre Jontine ; au second acte, elle remplace Pierre Jontine par le très jeune Henri de Xylas. Mais c'est par la justesse des détails, par le soin de peindre les caractères, et par l'aisance habile du dialogue que vaut la comédie.

Marcelle Boize est une jeune femme qui ne s'amuse guère dans la vie : elle n'a pour son mari, peintre et dessinateur, qui passe à dessiner et à peindre la majeure partie de son temps, ni amour ni haine ; il lui semble, en somme, indifférent. Elle ne se plaint pas de le voir de temps à autre ; il lui est une sorte de camarade assez lointain. Marcelle Boize cherche à se distraire ; elle se distrait en aimant : mais elle n'est pas capable de grandes passions. Pierre Jontine va se marier : il va la quitter. Cet événement, certes, lui est désagréable ; elle en pleure, un peu ; mais elle ne tombe pas aux grandes douleurs. On dirait qu'avant même la rupture définitive elle sent déjà combien elle sera facile à consoler. Elle ne s'émeut qu'à la minute des adieux. La scène des adieux est excellente : Pierre et Marcelle s'affirment qu'ils s'aiment encore, qu'ils s'aimeront toujours. Pierre va dîner chez les parents de la jeune fille qu'on lui prête pour fiancée : mais ce n'est, dit-il, que par politesse ; le mariage n'aura pas lieu ; il déclarera qu'il ne veut rien conclure. Et Marcelle devine qu'entre eux tout est fini, bien fini : je ne sais quoi dans l'attitude de Jontine, qui pourtant n'était pas hypocrite, démentait ses paroles. M. Edmond Sée a écrit là une des scènes le plus délicatement nuancées du théâtre contemporain.

Mérissel, le vieil ami de Marcelle et de son mari, est prêt

à devenir le successeur de Jontine. Mais Mérissel est de ces hommes qui restent toujours l'ami, l'ami le plus fidèle, l'ami le plus dévoué, l'ami qu'on préfère à tous, sans jamais être l'amant. Pourquoi ? Parce qu'on le connaît trop, peut-être, parce qu'il est trop souvent là, à donner des conseils, parce qu'il est le confident de trop nombreux secrets. Il n'a rien de mystérieux ; il semble qu'on sache d'avance les plaisirs qu'on goûtera avec lui, et l'on n'a aucune raison de tenter l'expérience d'une aventure dont les incidents sont prévus. Mérissel d'ailleurs n'est pas très malheureux de son sort, il aimerait mieux être l'amant que l'ami ; mais il ne lutte pas contre les faits accomplis : aussi ne voudrait-il pas que Jontine quittât Marcelle : la liaison de Jontine et de Marcelle lui est un prétexte à la résignation. Après la rupture, puisque Marcelle ne l'admet toujours qu'au rang d'ami, il serait heureux qu'elle ne prît pas de nouvel amant, et qu'elle fût, avec son mari, plus liée qu'elle n'est. Pourtant, après le succès d'Henri de Xylas, Mérissel se résigne encore à rester l'ami, l'ami fidèle, l'ami dévoué, — le confident. Et il continuera sans doute à n'être pas très malheureux de son sort. M. Edmond Sée a, en Mérissel, créé un excellent personnage.

Il faut le louer encore de la manière dont il a traité le personnage de Boize, le mari de Marcelle. Boize veut garder Marcelle d'être imprudente ; il ne faut pas qu'elle parle trop, ni qu'elle avoue rien de ce qu'on ne lui demande pas d'avouer. Boize est affectueux et charmant ; son désintéressement est d'une délicatesse exquise, et il n'y a qu'un homme intelligent et spirituel qui puisse parler comme il fait.

Enfin, Henri de Xylas est le jeune homme entreprenant et timide à la fois, qui est très fier de courir une aventure amoureuse. Il a des paroles naïves et prétentieuses qui sont bien joliment imaginées.

Ces quatre personnages sont les acteurs principaux des *Miettes*. M. Edmond Sée a, dans cette fine comédie, parfois un peu cruelle, retrouvé quelque chose de l'art du XVIII^e^ siècle. Il y a des moments où, en écoutant *les Miettes*, on songe aux merveilleux dialogues de Crébillon. Et l'on est ravi d'une comédie dont l'auteur a su renouveler une si excellente tradition.

*Les Miettes* sont bien jouées, dans l'ensemble ; M. Burguet tient avec justesse le rôle de Mérissel, et M. Brulé est excellent dans celui d'Henry de Xylas. Quant à M^lle^ Blanche Tou-

tain, elle s'est révélée, dans le rôle de Marcelle, une des meilleures comédiennes d'aujourd'hui.

**La Nouvelle Idole**, de M. François de Curel, est une pièce singulière. L'intrigue en est à peu près nulle : un médecin inocule le virus du cancer à une jeune phtisique qu'il croit mourante, la jeune fille guérit de la phtisie, non du cancer, et, pris de doutes et de remords, le médecin s'inocule le virus à lui-même ; la thèse, — car *la Nouvelle Idole* a toutes les apparences d'une pièce à thèse, — en est incertaine : s'agit-il de discuter le droit que s'accordent, dit-on, les médecins de faire des expériences sur les malades des hôpitaux ? s'agit-il de discuter la valeur morale et, en somme, religieuse, de la science ? les personnages en sont peu réels, et il n'est pas toujours facile de comprendre le mobile de leurs actes ; — et pourtant elle intéresse, et, dans quelques scènes, émeut. Au moment où Albert Donnat laisse deviner son sacrifice, au moment où Antoinette révèle qu'elle se sait atteinte, de par la volonté de Donnat, d'une maladie mortelle, et qu'elle est joyeuse d'avoir été sacrifiée, on éprouve une incontestable émotion, — un peu analogue, me semble-t-il, à celle qu'on éprouve à voir certains mélodrames, les chefs-d'œuvre du genre. M. de Curel a su, dans *la Nouvelle Idole*, imaginer, — renouveler seulement, peut-être, — des situations dramatiques, et il en a ménagé l'effet mieux que dans aucune autre de ses pièces. Mais, jadis, je crois qu'il s'était montré plus délicat psychologue qu'il ne fait dans *la Nouvelle Idole*. Il tend à élargir sa manière, et pourtant on regrette qu'il n'y ait plus, ici, de ces données subtiles où était le mérite principal de ses pièces anciennes.

M. Antoine est admirable dans le rôle d'Albert Donnat. Lui aussi a élargi sa manière, mais sans perdre aucune des qualités que nous lui connaissions déjà. Il joue avec une majesté naturelle les grandes scènes de *la Nouvelle Idole*. Jamais cet acteur excellent n'avait été aussi bel acteur. Près de lui, MM. Gémier et Arquillière manifestent, une fois de plus, leur vrai talent.

Ceux qui ont gardé quelque goût pour les œuvres d'Octave Feuillet — ils doivent devenir rares — ont pu être heureux, ces soirs-ci. Presque en même temps, l'Odéon nous rendait le **Roman d'un jeune homme pauvre**, et le théâtre Sarah-Bernhardt **Dalila**. Je ne crois pas que l'une ni l'autre de

ces reprises ait beaucoup servi la mémoire de Feuillet. *Le Roman d'un jeune homme pauvre* est un modèle parfait de niaiserie, et l'on regrette que des artistes de talent, comme Mme Segond-Weber et M. Janvier perdent leur temps à jouer cette vieillerie. *Dalila* ne vaut guère mieux : il est difficile d'accumuler, sans art aucun, autant de clichés en une seule pièce : le titre même en est un. Aucun personnage ne vit, pas une parole n'est vraie. Et il n'y a même pas, ici, de ces petites habiletés que connurent certains auteurs contemporains d'Octave Feuillet, et grâce auxquelles on peut encore s'intéresser à quelques instants d'une pièce. Il faut toute l'adresse que met Mme Sarah Bernhard à jouer le principal rôle de *Dalila* pour qu'on en puisse supporter la représentation.

A.-FERDINAND HEROLD.

## *MUSIQUE*

*La Résurrection du Christ,* de don Lorenzo Perosi (Ricordi). — Concerts : Cirque d'été. — Châtelet. — Conservatoire. — Salle Erard. — Salle Pleyel. — Conservatoire de Nancy.

Il y a six mois personne, en France, ne connaissait don Lorenzo Perosi, et, révélé aux Parisiens dans les premiers jours de mars, le voilà déjà célèbre et presque décoré. Autour de lui les discussions se passionnent; honni des uns, il apparaît à d'autres tel le génie qui illuminera les derniers jours du XIXe siècle. Des musiciens amis, de même école, de même chapelle ou petite chapelle, échangent à son sujet d'aigres paroles, Pérosistes et anti-Pérosistes se déchirent comme autrefois Glückistes et anti-Glückistes (qui alors s'appelaient Piccinistes), comme hier Wagnériens et anti-Wagnériens, comme aujourd'hui d'autres clans, extra-musicaux, à désinences en ... istes ou en ... ards. Bref, dans le monde de la musique, il y a actuellement une *affaire* Perosi.

Que le jeune maëstro me pardonne un rapprochement qu'il aurait le droit, étant innocent de toute intrigue, de considérer comme grossièrement injurieux, mais l'assimilation est moins arbitraire qu'elle peut sembler tout d'abord. C'est en effet sans connaître une seule note de son œuvre, sans avoir compulsé les documents, je veux dire les partitions, sans avoir assisté aux répétitions à huis clos que, d'avance, snobs et snobinettes se sont résolus à l'admiration quand même. N'était-il pas suffisant pour eux qu'il s'agît d'un étranger, qu'un syndicat, non, un comité contenant des « personnalités en

évidence » ait pris sa cause en main, que le chef de l'État et une partie du corps diplomatique aient promis d'assister à son premier concert, et que le prix habituel des places ait été au moins doublé? C'est bien là tout ce qu'il faut pour justifier un « mouvement d'opinion », chez des gens qui manifestent leur passion pour la musique dans les seuls cas où il est élégant et de bon ton d'en faire étalage, comme ils témoignent de leur goût pour la peinture en se montrant chaque année au *Vernissage* tandis qu'on ne les voit jamais au Louvre.

D'un autre côté, et non mieux informés, ont surgi des détracteurs : défiants par instinct contre toute réclame, n'ayant pas oublié Mascagni, et persuadés que jamais œuvres durables n'ont été bruyamment annoncées et acclamées dès leur apparition. Quelques-uns, dociles à ces idées, avaient en outre, par l'examen des ouvrages déjà publiés, confirmé encore leurs hostiles préventions; une lecture superficielle ne leur ayant révélé qu'une musique pour ainsi dire improvisée et parfois rudimentaire, d'harmonie pauvre et peu raffinée.

Enfin est arrivé le jour de l'audition.

Malgré l'ennui qui les a certainement accablés, en raison même de cet ennui peut-être — pour eux critérium de beauté — les premiers ont feint de rester fidèles à leur enthousiasme préconçu, les raisons auxquelles ils devaient leur opinion ne leur permettant guère de la modifier. Mais, parmi les autres, beaucoup ont été contraints de s'avouer que la musique est faite *aussi* pour être entendue, et que la lecture n'en saurait révéler tous les secrets. Sans nier certes les inexpériences et les maladresses d'un orchestre peu cohérent, la sonorité indigente d'un quatuor, qui, le plus souvent, se borne à doubler inutilement les voix, la constante monotonie des cuivres employés par masses ou en solistes, l'italianisme fâcheux de certaine phrase (*noli me tangere...*), l'impersonnalité de l'inspiration mélodique qui oscille entre Marcello, Palestrina, Bach, Hændel — les savants ajoutent Carissimi — sans excuser la puérilité d'un *Terremoto*, vraie tempête dans un verre d'eau, ou de quelques mesures sautillantes qui dépeignent Marie-Madeleine courant vers Simon-Pierre, ils ont compris cependant, au souffle de foi et de bonne foi qu'elle émane, qu'ils étaient en présence d'une œuvre digne de respect. Dès lors, ne lui tenant plus rigueur de la réclame qui les avait primitivement mal disposés, ils se sont pris à réflé-

chir, et à écouter sans parti pris, avec ingénuité; et ils ont senti qu'un jugement consciencieux ne se pouvait borner à l'examen de la seule lettre musicale, car l'art pour lui-même n'apparaît pas ici le vrai but de l'auteur. Ils ont pensé alors à la mission que s'est imposée don Lorenzo Perosi : comme le Christ, il veut purifier le temple souillé en Italie, plus encore que chez nous, en dépit des sages décrets de la congrégation des rites, par une musique scandaleuse. Il tente dans son pays la réforme poursuivie par notre *Schola de Saint-Gervais*. Outre cette œuvre d'assainissement, il en a entrepris une autre, véritable apostolat, dont il a déjà, au matin de sa vie, réglé toutes les étapes. Par la musique il veut répandre la Sainte Parole, et il a résolu, lui, prêtre, d'illustrer l'Evangile en de nombreuses fresques sonores. Ces illustrations il les veut réaliser en croyant plus encore qu'en artiste. Pour lui, comme pour Palestrina, chaque phrase de musique doit correspondre à une phrase du texte sacré, il ne cherche pas à écrire des morceaux, il réprouve tout ornement inutile et bannit de son instrumentation, conçue volontairement en teintes plates, tout pittoresque, tout agrément étranger au sens même du verbe. Sans doute, il ne parvient pas encore à réaliser absolument ses aspirations, mais il mérite qu'on lui fasse crédit, car il est jeune, si jeune que certain critique, qui n'est pas un vieillard, le peut appeler familièrement : Lorenzo.

Il convient d'ajouter aussi que sa **Résurrection du Christ** ne contient pas seulement des intentions. Don Lorenzo Perosi n'a pas conquis nombre d'indifférents ou même de détracteurs simplement par ce qu'il a voulu faire, mais parfois aussi par ce qu'il a fait déjà. Sa musique possède en effet, malgré ses défauts, une puissance particulière qui devait vaincre les plus obstinées résistances : l'expression dramatique; et par ce mot il ne faut pas entendre, comme on le fait souvent, l'exubérance, la violence exagérée, le cri auquel on a si bien décerné le nom de « théâtral », mais l'expression juste du sentiment.

C'est de cette sincérité d'accent que s'émeuvent les chœurs de la première partie, *Crux fidelis* et *Recessit Pater noster;* l'introduction à la seconde partie où s'impose le thème de la Résurrection, et où par trois fois, comme à l'office du samedi saint, éclate solennel l'*alleluia* grégorien ; la rencontre du Christ et de Marie-Madeleine ; enfin, et par-dessus tout, l'ap-

parition de Jésus parmi ses disciples et, après un long silence, l'impressionnante gravité de ses consolantes paroles : *Pax vobis.*

Ces quelques pages ne suffisent pas, certes, à décréter cet oratorio un chef-d'œuvre et à saluer en don Lorenzo Perosi un génie, mais elles autorisent toutes les espérances. Qu'il marche donc dans la noble voie qu'il s'est tracée, qu'il consacre les dons merveilleux qu'il a reçus à la propagation de sa foi; s'il parvient à libérer l'art religieux de son pays, et, par sa musique, à faire entendre ceux qui ont des oreilles et qui cependant n'entendaient pas, il aura accompli une œuvre grande et hautement belle. C'est en elle, je n'en doute pas, qu'il trouvera sa récompense, récompense plus douce à son cœur de prêtre que les enthousiasmes irréfléchis dont sa modestie et sa clairvoyance lui ont certainement dénoncé l'exagération.

§

Après avoir applaudi au pupitre MM. Strauss, Ysaye, Weingartner, Perosi et enfin M. Mottl (qui ne semble pas avoir retrouvé son succès accoutumé), nous avons assisté au spectacle devenu rare d'un chef d'orchestre français dirigeant ses musiciens. M. Chevillard, ayant repris possession de son bâton, nous a fait entendre l'*Apprenti sorcier*, brillant scherzo de M. Paul Dukas qui, joué il y a quelques années déjà à la Société Nationale, aurait mérité de passer depuis longtemps au répertoire des grands concerts. C'est en effet une des œuvres les plus remarquables qu'ait produites l'école française contemporaine. L'auteur s'y affirme d'esprit classique, nourri de Beethoven, informé de Mendelssohn, curieux de modernité cependant, sachant conduire sa fantaisie et soucieux du but vers lequel il la mène. Ce sont là qualités peu ordinaires. Ajoutons que le succès fut unanime au concert comme dans la presse, et cela n'est pas moins exceptionnel.

Après l'œuvre française, fidèle à ses sympathies, M. Chevillard a inscrit à son programme une œuvre russe : *Shehérazade* de M. Rimsky-Korsakow. Jamais l'ingéniosité du célèbre maître « ami et allié » ne s'est donné plus libre carrière que dans ces récits dilatoires de la rusée sultane. Il semble que lui aussi ait voulu, par ses effets d'orchestre continuels, amuser notre esprit, et détourner notre attention des idées un peu courtes qui constituent le fonds musical de ses divers morceaux. Ces idées, il les répète, en les variant par

l'harmonie et par une orchestration pleine de virtuosité, plutôt qu'il ne les développe, et une brève phrase de violon solo, intervenant avant chacun des épisodes, paraît un peu insuffisante à les relier. Ce poème symphonique en quatre chants n'en est pas moins curieux et amusant, très particulièrement russe par ses qualités de pittoresque comme par ses défauts mêmes, et atteint à la vraie grandeur quand, dans la péroraison, le thème du début amplifié mugit parmi le ruissellement des instruments à cordes.

En dehors de ces deux premières auditions, les séances du Cirque d'été ne nous ont rien révélé qui pût exciter un puissant intérêt. Ceux qui ne craignent pas les concertos ont couru applaudir MM. Hubay et d'Albert; d'autres ont estimé que, quel que fût leur talent (et dans le cas présent il est hors de pair) une inévitable monotonie devait résulter de la présence de deux virtuoses dans un même concert. Ceux-là ont été au Châtelet entendre la *Médée* de M. d'Indy.

C'est une *suite* formée avec les principaux fragments de la partition qui accompagnait la tragédie de M. Catulle Mendès. Plusieurs d'entre eux étaient inconnus, l'exécution souterraine qui, par force, leur avait été imposée, n'avait pas permis d'en deviner la beauté; d'autres, par contre, avaient obtenu, lors des représentations, une réalisation presque complète. Le triste sort de la musique de scène est en effet de ne se trouver nulle part tout à fait à sa place. Au théâtre, le plus souvent, elle n'est pas entendue; au concert, l'action qu'elle doit suivre, qui la motive et l'explique, lui fait défaut. — Privée du jeu expressif de Mlle Félicia Mallet, quel sens conserverait la musique si adroitement adaptée par M. Wormser à la pantomime de l'*Enfant prodigue* qu'on reprend en ce moment avec succès à la Renaissance? — Au moins, dans *Médée*, une partie symphonique subsiste, indépendante de tout mouvement scénique, et qui, au concert seul, quoique d'instrumentation très sobre, trouve les interprètes qui lui sont nécessaires. C'est, avant tout, l'ouverture où le double caractère de Médée sauvage et charmeresse est peint par deux phrases typiques, la première rauque et âprement dissonante, l'autre d'une enlaçante douceur; puis le prélude du 3e acte, dont le début, sorte d'incantation mystérieuse et lunaire, est confié à une clarinette qui chante sous les trilles suraigus des violons, et dont la seconde partie est moins heureuse. (Certaine mélodie mouvementée qui y apparaît, souvenir du pré-

lude du 2e acte, étonne un peu dans une œuvre de M. d'Indy.) Quant à la danse, elle demeure exquise, bien que privée du décor dont elle semblait la floraison, et n'accompagnant plus les mouvements harmonieux des jeunes Eoliennes qui

Mêlent sur le chemin la rose au lys farouche.

M. Colonne avait particulièrement soigné l'exécution de ces divers morceaux. Un vif succès a récompensé ses efforts, qu'il n'avait pas ménagés non plus, du reste, à la *Rédemption* de C. Franck. Mais pourquoi, à propos de cette dernière œuvre, ne s'être pas souvenu des seules recommandations que donnait le maître à ses exécutants quand, de loin en loin, on l'exécutait?..... « Allez! allez! » disait-il, et il insistait, leur demandant de se montrer « chaleureux »! Un peu d'enthousiasme, d'emballement même, ne nuit pas à la conclusion de l'air sublime de l'archange, au chœur final de la 1re partie, comme aussi à celui qui termine la 2e. Trop de confiance dans le métronome, trop de conscience à prendre et à conserver les mouvements indiqués sont parfois un danger.....

Au Conservatoire, à l'exception de la *Naissance de Vénus*, ce délicat oratorio païen de M. G. Fauré, d'où émane un parfum de grâce antique, rien n'a sollicité notre curiosité. A la *Société nationale*, un *quatuor* de M. Tournemine a paru intéressant, encore que de construction peu réfléchie; on y a entendu en outre une pièce à deux pianos de M. Ropartz dont le thème est de noble allure, et une reprise du *quatuor* de M. Chausson qui demeure, avec le 2e *quatuor* de M. d'Indy, la plus belle œuvre de musique de chambre produite en ces dernières années, depuis les *quatuors* de M. G. Fauré.

Avant de triompher au Châtelet, le grand pianiste Viana da Motta a triomphé salle Érard; M. Delafosse lui a succédé et a récolté lui aussi une ample moisson de lauriers. Salle Pleyel, Mme Roger Miclos et M. Carcanade, le quatuor Parent, la Société d'instruments à vent de M. Mimart avec un *septuor* nouveau de M. d'Indy, celle de M. Barrère avec un *septuor* de M. Malherbe ont à leur tour été applaudis par un public dont l'enthousiasme ne se lasse pas.

Et cependant, devant le soleil menaçant, certains concerts vont fermer leurs portes. Déjà le conservatoire de Nancy a donné sa dernière séance : une *cantate* de Bach encore inconnue en France, la *IXe symphonie*, et un *psaume* de M. Ropartz, que nous espérons entendre bientôt à Paris, y ont été exécutés. Quinze jours auparavant, un programme était

consacré à Beethoven dont la *fantaisie* avec chœur et piano était judicieusement rapprochée de la *IX*e *symphonie,* dont elle contient le finale en germe. Un mois plus tôt M. d'Indy avait dirigé un concert en partie consacré à ses œuvres. Ce que, en quatre ans, M. Ropartz est parvenu à faire dans cette salle Poirel, dont nous n'avons pas malheureusement l'équivalent à Paris, tient du prodige. On peut dire qu'on lui doit la naissance à l'art de toute une région de terre française, et de cela il ne nous coûte pas de le féliciter sans relâche et sans modération.

PIERRE DE BRÉVILLE.

## *ART MODERNE*

Une exposition révèle d'ensemble, dans les galeries Durand-Ruel, l'effort divers et assidu d'une génération presque entière groupée, vingt-sept artistes et M. Antoine de la Rochefoucauld qui revient de Chine. On peut, assagie, plus ample et plus ferme, retrouver, loin des pantalonnades ou veuleries des amateurs, la dernière salle de jadis aux *Indépendants*.

Un aîné, dont l'œuvre reste trop ignoré malgré l'enthousiasme sûr que chez certains il excite, M. **Odilon Redon,** loin des coteries et dissensions possibles, préside la réunion, amicalement.

Par éclat diversifié d'ors, d'azurs multiples et des plus fines colorations juxtaposées par un goût prompt et savant, une série de ses pastels, tout d'abord, arrête et charme. De plus purs, comme pudiques, *la Palme,* doucement, rougit d'un feu tendre, la gloire, le front pâle du poète, d'autres effarouchent, plus rudes mais persistent, assaillent et pénètrent la mémoire en émoi par le souvenir longuement séduite : *Sitâ, les Epines* de triomphale douleur, *la Chaîne*. Un *portrait* délicieux *d'Enfant* d'une incomparable fraîcheur avec la grâce si franche de sa ligne, plusieurs dessins, *Phaéton,* fruste volontairement par l'usuel contraste violent, on le connaît chez Redon, un *Christ* peu dans la tradition, *le Manuscrit*.

§

En raison de tendances théoriques ou d'habitudes manuelles, les œuvres ont été partagées entre trois salles. La première est toute occupée par un art qui procède par petites émotions intimes, qu'une délicatesse spontanée du métier doit exprimer, non sans un souci de l'agencement décoratif. Une grâce, un

peu tremblante, de main, pour la vivacité à saisir d'ensemble, d'un coup d'œil, le premier, sous lequel tout n'apparaît pas encore pondéré, tassé, définitif, déforme, ou, mieux, fixe l'aspect primesautier des choses en dépit des convenances acquises ou des préjugés enseignés.

Mais, quoique cette technique procède, assurément, de tant de sources, si l'on a vu les Florentins du xv^e^ siècle, les petits Hollandais, les imagiers populaires et plus récents, les grands peintres du Japon, l'imitation directe, sinon mal appliquée, j'y veux revenir, chez quelques-uns, n'est pas de mise ici, on n'y usurpe pas un métier de commande. Une studieuse pratique a pris et transformé selon qu'il est utile, une langue ingénieuse et nouvelle a été innovée avec des moyens propres.

Tout d'abord, voici les œuvres d'intimité paisible où se complaît le génie de M. **E. Vuillard**, et leur couleur, comme tendre, en des harmonies fleuries. Avec lui M. **P. Bonnard**, dont l'observation plus aiguë jusqu'à en être narquoise groupe des *enfants dans un jardin* d'été, décrit le tumulte oisif d'une gaie *guinguette* de banlieue, et le *crépuscule*, et les *régates*, partage le légitime succès de l'exposition. M. **P. Ranson**, dont les tableautins d'un sentiment délicat ne montrent pas assez l'inventeur qu'il est d'une arabesque souple et audacieuse, M. **Rippl-Ronaï**, plus incertain, plus terne.

M. Vuillard, le plus complètement, résume la physionomie novatrice de ce groupe. D'autres s'en éloignent, devant plusieurs on comprend mal le lien d'union avec eux, sinon une amitié sérieuse. C'est M. **Hermann-Paul**, dont les dessins, aquarelles ou peintures dénoncent, avec une brutalité souvent amusante, l'humour facile un peu grosse, M. **Ibels**, peintre bien banal, M. **Vallotton**, dont les coloriages ignobles feraient presque regretter les épais dessins, plus simples, aussi répugnants.

C'est aussi, virgilien paysagiste épris des harmonies idylliques de l'herbe, du ciel et des eaux, M. **K. X. Roussel**, qui offre, en le prolongement d'une tendre rêverie ou la pensée déjà attiédie dans la joie calme, une délicate fleur d'émotion parfumée.

C'est enfin, évoquant la faiblesse théorique, les défauts de la tendance, deux artistes excellents, à des degrés différents, égarés, MM. **M. Denis** et **P. Sérusier**.

J'en veux, spécialement, à M. **Maurice Denis**. C'était un peintre charmant. Et, parce qu'il est légitimement épris des

gestes d'humilité, des attitudes virginales, candide au point de l'être plus que ses modèles, il s'efforce, maintenant, avec tant de pureté, à contraindre son esprit à se courber sous le joug d'une néfaste influence d'ordre littéraire. Il fait de ces figures réelles et attristées des saintes florentines et traduit des scènes familières en parodies des épisodes sacrés. Quelle soumission à des mythes religieux vaut qu'on transforme de cette sorte? Sur un paysage d'Italie que son rêve transfigure de pâles teintes rosées, il plaque le mensonge de l'archaïsme d'art. Comme les préraphaélites anglais et les pasticheurs de tous les temps, adroits ou non, M. Denis, très adroit, par admiration fervente pour l'œuvre délicate du saint moine toscan, se force à travestir d'aimables et pures visions familiales en scènes d'évangiles, et il en fait des *Visitations*, des *Annonciations*, etc...

La vie l'entoure, il la fuit, soit! qu'il se réfugie en son rêve personnel, s'il peut; mais il n'en extrait que le nécessaire pour le figer en les représentations factices et peu sincères d'épisodes de légendes, parce qu'ainsi il l'a résolu, ou qu'habile il sait trop où va, un moment, la vogue, je ne crois pas. Combien il diffère de Fra Angelico, son modèle, à qui des hallucinations attendries étaient l'exacte forme de son rêve ou de ses pensées, et combien aussi de Puvis de Chavannes, dont le songe vigoureux toujours tirait de la mort des saintes histoires des pages de vérité vivante et universelle. Prenez garde, M. Denis, le symbole, qui va du particulier au général, grandit et vivifie, l'allégorie pâle qui prétend sous des figures ou une ordonnance de tradition exprimer la palpitation frissonnante de l'humanité, se dérobe toujours à sa tâche, tend à la monotonie et à la stérilité. Je sais que vous ne tiendrez de pareilles objurgations, aucun compte; peut-être vous rirez du critique qui, selon une coutume trop constante, se plaît à exiger de l'artiste le contraire précisément de ce qu'il fait. Je vous sais fort dans ce que j'estime votre erreur: si je me trompe, je ne vous aurai donc pas détourné de votre juste voie; mais, un jour, si vous vous prenez à réfléchir et à vous demander pourquoi et jusqu'où vous vous êtes laissé entraîner par la bassesse flatteuse des louanges ignorantes vers un faux horizon de mirages inféconds, songez-y, il en est temps encore, ne vous consumez pas en besognes futiles, reprenez-vous, des paroles désintéressées, vous en conviendrez, vous auront averti.

Je tenais à vous crier cela, une fois encore, car j'aimerais votre talent, si vous en preniez une plus hautaine conscience, j'aime votre beau talent, lorsque, délaissant le pastiche et l'imitation des inimitables maîtres, il nous donne l'harmonie profonde, la splendeur sereine du *Monotone Verger* ou cette fraîche scène d'intimité discrète, le *Pas de la Porte*.

M. **Sérusier**, dont l'idéal, analogue au vôtre, veut différemment prendre forme, ne s'attaque pas, du moins, à ce qui, parfait, ne peut, de bonne foi, se refaire. Il se veut une âme simple de paysan tailleur d'images ou enlumineur de hasard, et ses panneaux décoratifs acquièrent un certain charme de la gaucherie voulue de sa composition comme de sa couleur obstinée et forte.

§

Second groupe, plus pauvre, qui donne jusqu'à l'impatience dans le travers de M. Denis. Il n'est représenté que par les icônes quelconques de M. **Filiger**, une tenture et un panneau d'armoire de goût barbare et brutal par M. **Émile Bernard**.

§

Parmi les hôtes de cette seconde salle, avec Odilon Redon, avec MM. Filiger et Bernard, se classent certains dont les personnalités insuffisamment définies ne les rattachent à nul autre groupe, et parmi eux : M. **Albert-André**, M. **Daniel-Monfried** se distinguent par la franchise de leur facture, aux côtés de M. **Georges d'Espagnat**, dont le robuste tempérament construit, en pleine lumière, des ordonnances de mouvements gracieux ou splendides, fermement observés.

§

Les prétendus *pointillistes*, dans la salle suivante, ou, si mieux on aime, plus véridiquement les *néo-impressionnistes*. On s'attarde, de côté et d'autre, à discuter leur technique ; M. P. Signac vient encore de publier(1), à ce sujet, une excellente et minutieuse étude. Mais, en matière d'art, ce qui peut convaincre c'est la vue raisonnée des œuvres, tâchons de comprendre, chez Durand Ruel.

A distance, ou du seuil de la porte, les tableaux de celui

(1) *D'Eugène Delacroix au Néo-Impressionnisme* (Edition de la Revue Blanche).

chez qui le procédé apparaît, à l'examen, le plus épais, le plus lourd. C'est, à mon sens, M. **Henri-Edmond Cross**, si l'on prend comme exemple les *Baigneuses*. Le papillotage pigmentaire, régulier, de la lumière vibre, c'est sûr, pénètre la composition entière, se fond, et les corps de femmes nues prennent un ton uni. Le reproche sera que tout s'y tient figé, rien ne se meut, l'air ne circule plus, la lumière frémit sur place et ne bouge pas. On assiste à une fixation trop matérielle de l'universel mouvement; puis l'air, ainsi immobilisé en quelque chose de palpable, en une surface de rideau vrai, les eaux, la chair humaine, les arbres, tout semble formé dans la même matière. Le contour, seul, l'enveloppe dessinée qui ceint chaque élément de la composition, et non la pâte colorée, le différencie de l'ensemble. La construction se solidifie et s'harmonise encore, aux dépens, je crains, du mouvement. Et puis, je fais un pas, le multicolore treillis en pluie de confetti dérange tout, la composition se désagrège, se dissout, par mille parcelles d'écailles se brise et tombe.

Sans doute, c'est là un excès dont seul M. Cross doit être tenu responsable; M. **Luce**, si discret, avec la froideur d'un coup d'œil trop méthodique, qui ne s'échauffe jamais, ni M. **Petitjean** ne s'y livrent, non plus que M. **Angrand** dont les beaux dessins se rapporteraient, par certains points, à la manière de M. Carrière; et à examiner les deux portraits de femmes ou celui de M. Signac, vigoureux et convaincu, par M. **Théo Van Rysselberghe** il faut bien que l'on se rende à l'évidence. Si des pulvérulences de l'atmosphère, une scintillation des eaux claires ont été, à merveille, rendues par les œuvres autrefois de Seurat, initiateur dont il ne faut oublier la maîtrise, et par M. **Signac**, la présente exposition, le *Pont de Monnikendam*, le *Mont Saint-Michel*, avec une plus enveloppante et délicate harmonisation nous l'atteste, pourvu qu'on en use avec une adresse discrète et souple, le procédé qui divise par petites touches lumineuses les couleurs crée, dans certains cas, un accord délicieux et comme musical des tons, tout s'y tient par une précise et pénétrante affinité, et rien n'empêche des trouvailles de mouvement et de pose, comme le dessin si vrai et si simple des mains dans le présent portrait de madame Verhaeren.

§

Trois sculpteurs se sont joints à ces peintres : M. **Lacombe**

duquel je ne saurais rien dire, M. **Alex. Charpentier** dont on connaît le large esprit entreprenant et convaincu, M. **Minne** dont les figures de bronze élancées, amincies et un peu anguleuses, révèlent l'ardeur mystique, fiévreuse et puissante.

§

Au demeurant, cette exposition comptera comme une des plus complètes et heureuses manifestations, en ces dernières années, de l'art jeune. Les tempéraments divers, les écoles, procédés et tendances, s'y confrontent à souhait, on peut s'y faire, selon ses goûts, une appréciation nette de l'apport nouveau, et l'on souhaite que se renouvelle, plus préparée et enrichie du concours des rares artistes qui comptent dans la présente génération et dont l'abstention, la première fois, reste regrettable, ce groupement de quelques heures, d'année en année.

§

Memento. — Chez Vollard, excellente exposition, satins affinés de broderies, de paysages chatoyants et frais, un peu immuables, par M. **Vogler**; — aux Artistes modernes exposition importante et attachante de M. **Pointelin.** — On annonce, chez G. Petit, une exposition de tableaux et d'objets d'art par **Armand Point**, du 1er au 15 avril. — J'eusse aimé parler ici, avec soin, de l'exposition des œuvres de **Burne-Jones**, à la New-Gallery, à Londres. La place fait défaut, et, du reste, il n'est pas impossible, des pourparlers sont engagés, que, dans peu de temps, elles ne soient, aussi, montrées à Paris. — Au Louvre, salle anglaise, on a placé un portrait de Lamartine, par **Henry Wyndham Phillips** et un paysage de **Richard Wilson**, et, dans la salle des Etats, l'*Odalisque couchée* d'**Ingres.**

ANDRÉ FONTAINAS.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Maurice Barrès : *Un amateur d'âmes*, illustrations de L. Dunki, Fasquelle, 3,50. — Marcel Schwob : *La Porte des Rêves*, illustrations de G. de Feure, Floury, 100 fr. — William Nicholson : *Types de Londres*, texte par Octave Uzanne, Floury, 6 fr. — *Ruskin : Rossetti : Preraphaelitism papers, 1854 to 1862*, arranged and edited by William Michael Rossetti, London, George Allen, 10 s. 6 d. — C. J. Holmes : *Hokusai*, London, The Unicorn Press. — Arthur Symons : Aubrey Beardsley, The Unicorn Press. — Les Revues : *L'Estampe moderne; Les Maitres de l'Affiche; L'Es-*

*tampe et l'Affiche; L'Art décoratif; La Chronique des Arts; Le Journal des Artistes; Le Moniteur des Arts; Revue populaire des Beaux-Arts; La Revue des Beaux-Arts et des Lettres; Revue internationale des Expositions; La Fonderie typographique; La carte postale illustrée; Le Rire; Le Courrier français; Le Studio; The Artist; The Magazine of Art; Mir Iskousstva; Zycie.* — Les Estampes : Paul Berthon. — Affiches récentes.

Les Livres. — Elle est d'un grand charme à lire et à feuilletter cette plaquette de M. Maurice Barrès, **Un Amateur d'Ames.** Du texte, dont la gravité élégante et les sentiments contenus et condensés me laissent une si pure impression littéraire, il ne m'appartient pas de discuter ici. Mais je veux louer l'auteur et l'éditeur d'être revenus à ce merveilleux mode d'illustration qu'est la gravure sur bois. Aujourd'hui les procédés chaque jour perfectionnés ont presque tué la xylographie et c'est grand dommage, car par sa nature même la gravure sur bois est la seule illustration typographique, la seule qui fasse vraiment corps avec le texte. Dans *Un amateur d'âmes,* les illustrations de M. Dunki ont de l'aisance, du mouvement et du pittoresque. Elles ont été gravées par les soins de la Société des graveurs sur bois l'*Image.* Je remarque avec plaisir la participation prise à ce travail par MM. Bellanger, J. et T. Beltrand, Dauvergne, Dupré, Froment, Outwaithe, Perrichon, Vibert.

**La Porte des Rêves.** Sous ce titre et illustrant le texte faisandé, riche et malade de Marcel Schwob, quelques belles fantaisies de G. de Feure, dans une manière curieuse dont on pourrait peut-être trouver l'origine en Angleterre, mais dont M. de Feure a fait une expression bien adéquate à ses imaginations originales.

M. Octave Uzanne nous présente les **Types de Londres** par William Nicholson. Il y a, dans ces croquis, un peu durs, beaucoup de vie, d'observation et de vérité dans le pittoresque.

C'est un volume d'un grand intérêt pour qui veut bien saisir l'histoire du préraphaélitisme que **Ruskin : Rossetti : Preraphaelitism papers,** car ce n'est autre chose que la Correspondance de Dante Gabriel Rossetti avec Ruskin, Madox Brown, Tupper, Miss Siddal, Moxon, J.-W. Finlay, William Davis, Norton. L'ouvrage contient douze illustrations de Rossetti, dont *The blessed Damozel*, *The Loving Cup*, *Fiammetta* et les *Beatrices.*

Le manque de place me force à simplement signaler deux autres volumes anglais fort bien faits : **Hokusai** par C.-J. Holmes et **Aubrey Beardsley** par Arthur Symons, dont il

faut toujours louer la critique avisée, compréhensive, sagace et poétique quand même. Le livre sur Hokusai contient vingt reproductions et celui sur Beardsley nous présente trois portraits du regretté dessinateur et cinq reproductions dont, je crois, quatre inédites.

Les Revues. — **L'Estampe Moderne** (janvier). — Au sommaire : *Bouquetière* par Firmin Bouisset; *Sirène* par Ch. Guérin; *Nuit Douce* par Henri Guinier; *La Lampe* par F. Guiguet.

**Les Maîtres de l'Affiche** (février). — Ce fascicule contient : l'*Eau des Sirènes*, composition de Jules Chéret, qui date de plus de quinze ans; l'affiche de Fernel (F. Cerckel) pour la *Chicorée Bonne Cafetière;* l'affiche de Lucas annonçant la publication de *Rome* dans le *Journal;* enfin l'une des meilleures compositions de l'artiste belge Henri Meunier pour le *Café Rajah*.

(Mars). — Le *Miroir*, de Jules Chéret; l'*Encre Marquet*, d'Eugène Grasset; la dernière affiche de Grün : *Chauffons! Chauffons!* pour le concert de la Pépinière; une composition de l'artiste italien Hohenstein pour le *Centenaire de la Découverte de la Pile voltaïque* et une exquise prime dessinée par Steinlein.

**L'Estampe et l'Affiche** (15 janvier). — Un bon article de M. Georges Riat sur l'*Imagerie hollandaise* au XVIIe siècle; *Cartons* par Théophile Devaulx et une critique modérée et juste des *Monnaies à la Semeuse* par M. Alphonse de Calonne.

(15 février). — Article sur Félix Buhot par M. Raymond Bouyer, avec huit reproductions d'eaux-fortes ou lithographies. La revue s'augmente d'un supplément mensuel paraissant le 1er de chaque mois et intitulé **Le Bulletin des Arts.**

**L'Art Décoratif** (janvier). — L'*Art Décoratif* de janvier annonce les lauréats de son premier concours « un Jeu de Cartes » : 1er prix (500 fr.), M. Jossot; 2e prix (100 fr.), M. F. Vallotton; 3e prix (75 fr.), Mme Kitty Fornier; 4e prix (50 fr.), M. Victor Buet.

Le même numéro contient des ameublements nouveaux, des tapis, des vitraux, des plats et des poteries, des nappes brodées, des couverts, des bijoux de haut luxe, quelques spécimens des travaux des élèves de l'Ecole Guérin (cours de M. Grasset), enfin les merveilleuses dentelles polychromes en fil de soie, pour robes et éventails, dont M. Félix Aubert est l'inventeur.

(Février). — Ce fascicule contient les noms des lauréats du deuxième concours « en tête de papier à lettre » : 1er prix (100 fr.), M. Philippe; 2e prix (75 fr.), M. Maurice Dufrène; 3e prix (50 fr.), Henry Gauthier; 4e prix (25 fr.), M. Henry-André.

Au sommaire : des sculptures de Rodin, des tableaux et vitraux de Maurice Denis, des architectures de L. Bonnier, Ch. Plumet, T. Selmersheim, J. Dampt, etc .; des meubles de Van de Velde, des frises d'Aubert, des reliures, appareils d'éclairage, étoffes, etc.

**La Chronique des Arts** (4 février). — La direction de la *Gazette des Beaux-Arts*, qui avait pris l'initiative d'une souscription pour sauver les fresques de Chassériau de la démolition de la Cour des Comptes, explique aujourd'hui tout au long l'histoire de la campagne et les difficultés qu'il y eut à vaincre. A l'heure actuelle les soixante mètres carrés de fresques sont renfermés dans une salle du Louvre, sauf les fragments soumis au rentoilage. L'*Océanide* a déjà subi cette opération; la *Paix* sera également prête sous peu. On s'occupe déjà de trouver à ces œuvres place dans un Musée.

**Le Journal des Artistes** (29 janvier). — M. Noé Legrand rend compte d'une conférence du sculpteur Debrie.

Je relève les affirmations suivantes : le sens décoratif c'est, au fond, le *sens sexuel*. Tout ce qui, dans l'homme est capable d'attirer vers lui la femme, et réciproquement, dans le but de la génération, constitue, en dernière analyse, les éléments que nous qualifions de décoratifs; tout ce qui excite le désir et porte au rapprochement des sexes est un facteur de beautés décoratives, la nature ayant, en principe, donné à la Beauté la même valeur qu'au Plaisir au point de vue de la reproduction de l'Espèce et de la multiplication du nombre. »

**Le Moniteur des Arts** (3 février). — Un bon article sur Anquetin. Après avoir montré ce peintre tour à tour influencé par Michel Ange, par Baudry, par Boucher, par Delacroix, par Vinci ou par Rubens, M. Léon David dit de lui :

« D'où provient que tant de presque pastiches laissent une si forte saveur de personnalité, de vitalité vigoureuse, non plus de bizarrerie, mais d'originalité vraie? De plusieurs raisons que l'on développera : la naïve sincérité de l'artiste en ses imitations, la scientifique solidité de son dessin et certaines particularités de son tempérament : amour de décoration grandiose, amour de relief vigoureux, surtout enfin belle et

originale compréhension du rôle du cheval dans la décoration.

» Anquetin ne dissimule pas l'influence qu'il subit : il laisse avec calme sa personnalité se dégager des personnalités multiples, ne s'en soucie ni ne s'en effraie, n'acquiesce ni ne repousse, il les subit largement, passivement si l'on peut dire et va droit son chemin, réalisant son rêve d'élans vigoureux, de modelés épais, sans songer que d'autres, et de plus grands, l'ont eu avant lui et plus intense. »

**Revue Populaire des Beaux-Arts** (21 janvier). — *L'habitation des Travailleurs au prochain siècle* par Alphonse Germain ; *la Vitrine de Rodin à l'Exposition de la Société Internationale* par Raymond Bouyer.

**La Revue des Beaux-Arts et des Lettres** (15 janvier). — Reproduction du beau portrait de Jean Dolent par Eugène Carrière, lithographie grave et aimable, profonde et souple. Article sur les peintres-lithographes par Fagus.

(1er février). — De M. Paul Matout quelques notes présentent le sculpteur belge Jef Lambeaux. A propos de son bas-relief colossal des *Passions Humaines* dont j'ai pu voir des fragments lors d'un récent passage à Bruxelles, M. Matout dit avec raison que « c'est l'œuvre la plus considérable et la plus typique de notre sculpteur, celle où il a mis toute sa pensée, toute son âme et tout son savoir. Dans ce travail d'une grande partie de sa vie, M. Jef Lambeaux se place au premier rang des producteurs modernes et conquiert définitivement tous ses titres de maîtrise. »

(15 février). — Délicat article de Jean Dolent sur les *Menuisiers du peintre François Guiguet.*

(1er mars). — *Le legs C. Hayem au Luxembourg*, par G. Denoinville.

**Revue Internationale des Expositions** (16 janvier). — Intéressant article de M. Henri Béral sur la *Porte monumentale de l'Exposition de 1900* (architecte M. René Binet, sculpteurs MM. Guillot et Yonne) ; *Eugène Boudin* par Gustave Schneider ; *La Peinture et la sculpture à l'Exposition de Turin*, par Giulio Carotti.

**La Fonderie Typographique** (janvier). — C'est le premier numéro d'une revue spéciale et naturellement imprimée avec luxe. Elle contient pour son début une étude sur Steinlein, par Emile Leclerc, et des croquis de ce dessinateur réaliste, à l'observation pittoresque et concise.

(Février). — Excellente étude de M. Emile Leclerc sur

l'enlumineur Marcel Lenoir et de nombreuses reproductions de la dernière œuvre de l'artiste : *Le Christ pardonnant au monde.*

**La Carte postale illustrée** (janvier). — Encore un nouveau confrère. Il paraît que la carte postale illustrée a pris une extension assez considérable pour que se puisse fonde. un organe ayant pour but de grouper les kartophiles et de faciliter les échanges.

(Février). — Commencement de l'Histoire de la carte-poste illustrée par M. Emile Strauss.

**Le Rire** (28 janvier).— *Le Prince Victor,* par C. Léandre; dessin d'Abel Faivre qui s'affirme possesseur d'une verve un peu grossièrement folle, mais souvent heureuse dans ses cocasseries énormes.

(4 février). — La suite des croquis de la grande comédie dreyfusienne, par Léandre, toujours merveilleux, et un amusant Coquelin Cadet par Cappiello.

(11 mars). — Dessin d'Herman-Paul d'une rare intensité. Une matrone bourgeoise à moitié dépoitraillée soulève avec précaution la jalousie d'une fenêtre. Légende : « Amélie, appelle ton père. On voit la cocote en chemise ! »

**Le Courrier Français** (19 février). — Toujours la série des Willette qu'il faudrait tous citer. Cette fois beau dessin sur cette légende : « Comment, c'est toi la Gaîté française? » Et Pierrot s'enfuit derrière le fantôme déguisé et dansant de la mort...

(26 février).— Autre dessin de Willette sur ce fait divers, authentique aventure arrivée à un trottin le jour de l'élection de Loubet : « Enfin, quinze jours de prison sont échus à une petite couturière de dix-huit ans, Berthe Forest, qui, invitée à circuler, devant la *Libre Parole,* traite les agents de : « Sales flics et de vaches ! »

(12 mars).— Encore un Willette avec un mot à la Forain : « Tu boites... tu viens de la cuisine ! »

**Le Studio** (15 février). — Reproduction en couleurs d'une aquarelle de Daniel Vierge; reproduction d'œuvres d'Alexandre Charpentier accompagnées d'un article de Gabriel Mourey; dessins de Steinlein.

**The Artist** (février). — Un article de M. Robert de la Sizeranne sur le mouvement préraphaélite; reproductions de Rossetti, Millais et Hunt.

**The Magazine of art** (février). — *Ricciardo Meacci,*

par Helen Zimmer; un intéressant article sur des peintures de J. M. W. Turner, par C. W. Carey; reproduction d'une étude de Millais pour « The Ransom ».

**Mir Iskousstva** (*Le Monde artiste*, nº 5). — Etude sur Félicien Rops, par I. Grabar, accompagnée d'excellentes reproductions.

(Nº 6). — Reproductions d'œuvres d'une Exposition internationale des Beaux-Arts organisée par la Revue.

**Zycie** (février). — Curieux croquis d'enfant par Stanislaw Wyspianski.

Les Estampes. — **M. Paul Berthon** a édité, dans des harmonies douces, deux estampes en manière vitrail, aux lignes accusées, simples et souples : *La Harpe* et *le Violon*.

Affiches Récentes. — Imprimerie Malfeyt : **Nouveau Théâtre, Le Roi de Rome**, par Léandre.

Affiches H. G. Ibels : **Grand Prix de lutte de Paris.**

Imprimerie Chaix : **Chauffons! Chauffons!** par Grün.

Imprimerie Caby et Chardin : **La Place Clichy**, par Pal. — **L'Echo de Paris**, par Pal. — **Les Encres Schneider**, par Pal. — **Salon de l'automobile**, par Pal. — **Cycle Liberator**, par Pal.

Ateliers Choubrac : **Théâtre des Folies Dramatiques**; **Folies-Revue.**

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

Le salon annuel de la « Libre Esthétique », ouvert depuis une quinzaine de jours, réunit des envois variés et, presque tous, de réel mérite. Je constate avec plaisir que l'ensemble de cette exposition accuse un retour à la vigueur et à la solidité du métier, à un souci de la couleur savoureuse et du dessin probe.

Rarement salon organisé par les soins de M. Octave Maus, a groupé un si grand nombre de beaux peintres :

C'est Jacob Smits qui expose une série de toiles magistrales, entre autres un *Vieux Paysan* d'une couleur et d'une pâte admirables, d'un relief souverainement plastique; — c'est F. Brangwyn dont les marines animées de personnages, les ports levantins et les luxuriants appareils navals et de tons somptueux, font songer à des illustrations pour l'*Othello* de Shakespeare, à des débarquements à Chypre; — c'est Ch. Cottet, un Breton, dont le triptyque *Au pays de la mer* rappelle la poésie

mélancolique, mais aussi le faire puissant d'un autre Breton, Charles De Groux, qui avait fini par fondre la grave tristesse de son pays d'origine avec le deuil et le pathétisme des humbles et des paysages de sa Flandre et de son Brabant d'adoption ; — c'est MM. Lévêque et Georges Lemmen, qui, après des tâtonnements et des inquiétudes modistes se sont retrouvés, et affirment, en des portraits ou des intérieurs familiers, leur métier serré, précis, mais aussi leur belle sensibilité de poètes du pinceau ; — c'est Xavier Mellery, un peu laborieux et énigmatique, dans ses allégories aux nudités chastes et fluettes, mais qui excelle à saisir la physionomie et même l'humeur des choses : murs de jardin, ateliers de mystère, fenêtres glauques et quasi rêveuses ; — c'est Van Hoffmann, aux curieux paysages chimériques, qu'on s'imaginerait tout désigné pour transposer certaines inquiétantes visions de H. G. Wells dans sa *Machine à explorer le temps ;* — c'est M. Delannoy, un débutant, qui a des coins de béguinage et de cimetières fort suggestifs ; etc., etc.

La libre Esthétique commémore la haute personnalité de Félicien Rops en un large panneau de dessins, d'eaux-fortes et même de tableaux. Félicien Rops est bien à sa place dans cette réunion d'artistes poussant jusqu'à la ferveur le scrupule et la probité de leur technique. Au nombre des compositions célèbres exposées figurent : l'*Attrapade* et *Pornokratès*.

Le *Christ* de Carrière et l'*Annonciation* de Maurice Greiffenhagen, étonnent, intéressent et finissent même par troubler ceux qu'elles n'impressionnent point jusqu'au charme. Quelque préférence que j'éprouve pour des maîtres comme Jacob Smits (celui-ci traite aussi des sujets religieux), Cottet et Brangwyn, il me faut constater la valeur absolument personnelle d'un Carrière et d'un Greiffenhagen. De celui-ci le portrait de jeune fille coiffée d'un grand Gainsborough est à rapprocher des maîtres du genre, sans en excepter Velasquez et Whistler.

J'ai remarqué aussi de curieux Raffaelli ; un dessin à la plume et au crayon de G. d'Espagnat, représentant des solides chevaux de trait donnant un coup de collier dans une rue de Paris ; un *Porteur de torche* de Behrens, etc.

En fait de sculpture c'est Constantin Meunier, qui a les honneurs du salon avec un haut relief célébrant la *Moisson* et avec un *Débardeur* du port d'Anvers. A mon avis ce débardeur un peu déhanché n'a point la ligne et la physionomie si

expressives du « type » que Constantin Meunier s'est efforcé de camper. En général les têtes mâles de Meunier sont un peu moutonnières. Elles manquent d'énergie et de nerf. C'est peut-être dans les traits de son *Puddleur* qu'il a le mieux compris la beauté et le galbe de l'ouvrier. Constantin Meunier demeure incontestablement un de nos plus grands artistes, mais, encore, nous est-il permis de constater que son *Débardeur*, en tant que synthèse d'une race de travailleurs spéciale, ne correspond point à la figure que nous évoquons en songeant au port d'Anvers. *Un* débardeur, soit; mais non *le Débardeur*.

M. Georges Minne s'obstine dans une sorte de néo-gothicisme sculptural. Ame volontairement naïve, il semble qu'il se soit imposé pour tâche d'oublier les belles formes et surtout les moyens d'éterniser celles-ci. Art souffreteux, rachitique, avec lequel je ne parviens décidément pas à sympathiser.

Je préfère, et de beaucoup, l'art d'un autre jeune sculpteur, M. Victor Rousseau qui, après avoir donné autrefois dans le mysticisme de l'« école des lis » et des « purs-purs » est revenu tout comme M. Lévêque au sens d'un art en communion avec la nature et la vie,— sens qui n'exclut pas, bien au contraire, l'élégance et même la noblesse.

Quand cette chronique aura paru, notre administration municipale aura de nouveau été chargée de pourvoir à la direction du théâtre du Parc. Vous savez que cette direction avait été confiée, au commencement de cette saison d'hiver, à MM. Henry Maubel et Eugène Garraud. A vrai dire je n'augurai rien de bon de cette association; et l'événement a justifié les méfiances que le monde des lettrés et même celui des gens de théâtre entretenaient avec moi à l'égard de cette association hybride. En effet M. Henry Maubel est un écrivain délicat, un artiste de goût raffiné, et M. Eugène Garraud, homme exclusif de théâtre, de culture un peu grosse, excellent pour diriger une scène de mélodrame ou de féeries, était tout à fait déplacé au Parc où le public demande des comédies de paroles et de geste moins emphatiques. Tandis que M. Maubel aurait voulu accentuer encore la note moderniste et aussi le caractère artistique du théâtre du Parc, bien entendu en faisant les concessions indispensables aux exigences de la masse, M. Garraud, lui, semblait retarder sur les goûts de celle-ci, et lui servait ou de plats vaudevilles ou des comédies démodées. Son initiative littéraire s'arrêtait à Augier, Dumas fils, et Sardou, et en fait de conférenciers, il ne jurait que par les Francisque Sarcey, les Larroumet et autres Fouquiers. Dans ces conditions, l'incom-

patibilité de goûts et d'humeur des deux directeurs n'a pas tardé à provoquer une débâcle dans l'exploitation du théâtre et une crise dans les rapports administratifs des concessionnaires, crise qui s'est dénouée par la démission de M. Maubel et la retraite forcée de son associé. L'activité de M. Maubel durant son court passage à la direction du Parc s'est traduite par d'intéressantes matinées littéraires consacrées à la lecture de poètes et de prosateurs, et surtout par une superbe représentation de *Ton Sang* d'Henry Bataille, avec Mme Bady et M. de Max.

M. Maubel aurait fait davantage, s'il avait été secondé par un associé plus lettré et mieux renseigné sur l'éducation et les aptitudes de son public. M. Garraud, s'étant mépris sur le compte de sa clientèle, devait fatalement se tromper de répertoire.

La ville nommera probablement M. Munié, actuellement directeur du Molière qui a fait de son petit théâtre faubourien la première scène de comédie de la capitale. Le compétiteur le plus sérieux de M. Munié était M. Mouru de Lacotte, directeur du Nouveau Théâtre, homme d'initiative et de goût, lui aussi, et auquel nous devons deux ou trois des rares soirées dramatiques intéressantes de cet hiver.

Je n'ai pas l'habitude de vous entretenir des débats dans nos chambres législatives, ce qui s'y fait et ce qui s'y dit n'ayant que rarement quelque rapport avec les choses de l'esprit. Mais il me faut signaler exceptionnellement ce qui s'est passé au Sénat où MM. Edouard Picard, Paul Janson et Lejeune ont prononcé d'admirables discours en faveur de l'Université Nouvelle de Bruxelles, le plus sérieux de nos établissements d'enseignement supérieur, vivace foyer d'idées neuves, de conceptions généreuses, et désigné naturellement, par ses tendances novatrices et la personnalité indépendante de ses professeurs, à l'hostilité des doctrinaires et des cuistres. Cette université, où professent des savants éminents du monde entier, pour ne citer que les frères Elie et Elisée Reclus, Eugène de Roberty, Enrico Ferri, L. Gumplovicz, Raphaël Petrucci, Bernard Lazare, Paul Robin, est traitée en paria par notre gouverneur réactionnaire, qui lui refuse les avantages octroyés au moindre collège épiscopal, à prétentions universitaires. L'éloquence des honorables sénateurs, appartenant eux aussi au corps professoral de l'Université Nouvelle, n'a pas eu raison de la partialité officielle, mais leurs discours ont eu un retentis-

sement énorme dans tout le pays et ceux-ci auront assuré à l'œuvre honorée par l'intolérance et l'envie des réactionnaires, les sympathies de nombreux particuliers.

Permettez-moi aussi de vous signaler un important mouvement de l'opinion publique en faveur de Jules Moineau, un anarchiste, condamné en 1892 pour avoir lancé une bombe qui ne fit de mal à personne et que le « dynamitard » savait même devoir être inoffensive. Néanmoins, Jules Moineau languit encore en prison. M. Georges Rens, le jeune poète dont Pierre Quillard vous parlait récemment, a publié un vibrant et lucide exposé de toute l'affaire qu'il termine par un chaleureux appel à l'*Amnistie*.

GEORGES EEKHOUD.

*P. S.* C'est M. Victor Reding, un journaliste avisé et débrouillard, très au courant de la grosse pratique du théâtre (nourri dans le sérail il en connaît tous les fours), qui a été nommé directeur du Parc.

## *LETTRES ANGLAISES*

W. G. Aston : *A History of Japanese Literature*, cr. 8°, XI-408 pages, 6 s., Wm. Heinemann. — Stopford A. Brooke : *English Literature from the beginning to the Norman Conquest*, cr. 8°, IX-340 pages, 7 s. 6 d., Macmillan. — W. Basil Worsfold : *The Valley of Light*, 8°, X-335 pages, 10 s., Macmillan. — Edward Martyn : *The Heather Field and Maeve, Introduction by George Moore*, XXVIII-129 pages, 5 s., Duckworth. — REVUES. — *Fortnightly Review*. — *Nineteenth Century*. — *Blackwood's Magazine*. — *Pall-Mall Magazine*. — *Scribner's Magazine*. — *Harper's Magazine*. — *Paris Magazine*. — *Macmillan's Magazine*. — *Temple Bar*. — *Butterfly*. — *Gentleman's Magazine*. — *Cornhill Magazine*. — *New Century Review*. — *Review of Reviews*. — *The Dome*. — *Literature*. — *Saturday Review*. — *The Outlook*. — *Bookman*.

La série des *Short Histories of the Literatures of the World*, qu'édite avec une incontestable autorité Mr. Edmund Gosse, vient de s'augmenter d'un sixième volume : **A History of Japanese Literature**, par W. G. Aston, ancien secrétaire de la légation britannique à Tokio, et auteur des deux seules grammaires japonaises recommandables. Depuis quarante ans, il a été publié d'innombrables choses sur les arts, l'industrie, le commerce, la religion, les mœurs du merveilleux *Nippon ;* récemment Mr. Lafcadio Hearn donnait plusieurs volumes d'essais et d'études des plus intéressants, mais jusqu'ici personne de suffisamment compétent n'avait tenté d'écrire une *Histoire de la Littérature Japonaise*, qui

permette de se faire une idée des lettres japonaises depuis leur origine jusqu'à nos jours et d'en comprendre les successifs développements. Dans ce volume d'une érudition unique, d'une clarté et d'une ordonnance parfaites, Mr W. G. Aston a réuni une énorme quantité de documents et il a rendu ainsi un service considérable, non seulement à ceux qu'intéressent spécialement le Japon et les Japonais, mais à tous ceux qui sont curieux d'élargir le domaine de leurs connaissances et qu'attire, comme une prodigieuse et légendaire contrée, le pays des cherry-blossoms et des chrysanthèmes. Les Japonais possèdent une littérature qui s'étend sur plus de douze siècles et qui n'avait jusqu'à présent, même au Japon, jamais été rassemblée et étudiée par périodes ou dans son ensemble, et Mr. G. W. Aston, pour achever une œuvre pareille, a dû rencontrer d'énormes difficultés et se livrer à des recherches fort longues et laborieuses. Il n'a pas voulu, dans ce présent volume, nous donner ses opinions et ses impressions personnelles, et quand il le fait, il ne prétend à rien de définitif. Avec raison, il a cru préférable d'accorder un ample espace à des citations, à des extraits, et à des détails biographiques nécessaires pour comprendre ce qu'étaient les auteurs. Il a divisé son histoire littéraire en sept périodes correspondant à des périodes historiques qu'il résume pour rendre plus clair l'exposé du développement de la poésie, du roman et du drame. Presque tous les extraits qu'il donne sont de sa propre traduction et il faut dire qu'ils ont conservé, malgré les extraordinaires difficultés qu'un tel ouvrage présente, un charme et une grâce incomparables. La lecture de ce livre est une suite de surprises et d'enchantements. Au milieu de tous les fragments cités, on apprend par exemple que la poésie a des règles fort fixes et qu'un poème *Tanka* doit se composer de cinq vers variant de cinq à sept syllabes et doit former un total de trente et une syllabes. Dans le japonais pur, on ne peut pratiquement rimer, car tous les mots se terminent par des voyelles et la langue n'en possède que cinq. Il n'y a ni quantité, ni accent, toutes les syllabes étant prononcées également. Les poèmes *Haikai* sont encore plus courts. Mr. Aston cite le suivant : Asagao — Tsurube torarete, — Morai-mizu ! qui se traduit littéralement : Ayant eu le seau de mon puits enlevé par le convolvulus : offrande d'eau ; et qui signifie : La poétesse Chiyo, allant un matin puiser de l'eau, s'aperçoit que quelques vrilles d'asagao, la gloire du matin, se sont enroulées autour de

la corde. Comme poétesse et femme de goût, elle ne peut se résoudre à déranger les délicates fleurs. Aussi, abandonnant son puits au convolvulus, elle va prier une voisine de lui donner de l'eau. Tout cela est dit en cinq mots. Il est impossible de rendre en quelques lignes un compte exact du livre, mais tous ceux qui peuvent lire l'anglais doivent se donner l'inappréciable plaisir de parcourir les sept périodes de l'histoire d'une aussi étrange, surprenante et merveilleuse littérature.

Il est fort difficile d'apprécier judicieusement la littérature française antérieure au XVI^e^ siècle ; à vrai dire, elle ne semble pas avoir une valeur incontestable et seul un érudit peut retrouver, dans beaucoup de productions mauvaises ou inutiles, quelques fragments présentant un intérêt et une valeur véritables. Il en est de même pour les productions littéraires des Angles et des Saxons, et c'est l'œuvre qu'a admirablement achevé Mr. Stopford A. Brooke dans son : **English Literature from the Beginning to the Norman Conquest**. On peut admirer Meredith, Swinburne, Tennyson, Keats ou Shelley sans pour cela éprouver un irrésistible enthousiasme pour Beowulf, Caedmon ou Œlfred, mais il est néanmoins indispensable, à ceux qui ont déjà une culture étendue de la littérature anglaise, de remonter jusqu'aux sources d'où sont venues toutes les œuvres des siècles subséquents. Il est nécessaire pour cela que des hommes de grande valeur et d'érudition profonde explorent ces obscures époques, mettent entre les mains de l'étudiant et du curieux le résultat de leurs recherches, le résumé de leurs travaux, leurs jugements, et traduisent en langue moderne les productions véritablement intéressantes. Dans un autre ouvrage en deux gros volumes, Mr Brooke avait déjà essayé, à un autre point de vue, de faire revivre l'époque précédant la conquête normande ; il avait donné une interprétation personnelle des faits, curieusement dépeint et recréé le milieu et les hommes ; mais, dans le présent volume, il s'est borné à exposer les développements successifs de la pensée de cette époque et à étudier de fort près les quelques auteurs et les œuvres anonymes qui représentent la littérature d'alors. Dans un important chapitre, il étudie, avec Œlfred et quelques autres qui lui succédèrent, les premières formes d'un art d'écrire en prose ; partout il sait rapprocher l'histoire des événements de l'histoire littéraire et donner *life, colour and reality to a time so far away*.

Dans ses *Principes de Critique*, Mr W. Basil Worsfold avait

exposé avec une netteté et une clarté admirables les éléments de cette science si difficile et si dangereuse : la critique. Ils sont rares ceux qui sont doués d'aptitudes critiques, et la plupart du temps les œuvres d'art et les beautés de la nature sont appréciées et jugées par des gens incapables de comprendre et de sentir, ou bien sont mises en formules étroites par des esthéticiens imprudents et prétentieux. Mr. Worsfold a su être net et clair sans être étroit ni dogmatique et la lecture de son livre est indispensable à tous ceux qui ont occasion de critiquer. Lorsque, il y a deux ans, Mr. Worsfold partit visiter les Vallées Vaudoises du Piémont, c'était avec l'intention d'en rapporter la matière d'un livre qui serait à la fois historique et esthétique. Avec sa compréhension admirable, sa vision des choses fines et pénétrantes, ses facultés de généralisation et de reconstitution, la merveilleuse sûreté de son goût et de son jugement, il était certain que Mr. Worsfold rapporterait de cette magnifique contrée tout ce qu'elle possède de grandeur, de beauté et de charme. Ayant un fort appréciable talent de dessinateur, sachant fixer en des croquis parfaits et des esquisses charmantes les spectacles pittoresques qu'il rencontre, l'explorateur de **The Valley of Light** a lui-même illustré son livre et certaines de ses esquisses sont fort belles. Le livre revêt la forme d'une série de lettres adressées des principaux villages vaudois par le voyageur à une amie, *Sybil*, restée à Londres. Ce n'était pas une mince difficulté que de trouver une forme de traitement pour de telles matières, l'auteur se proposant de donner, avec les impressions actuelles de son voyage, un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire héroïque des Vaudois, et de reconstituer, pour délecter sa correspondante — et le lecteur — certaines périodes plus particulièrement intéressantes des luttes que soutinrent ces admirables paysans contre toutes les autorités qui tentèrent de modifier leurs croyances religieuses ou de les détruire, depuis l'édit d'Othon IV, en 1209, qui autorisait l'archevêque de Turin à « détruire les Vaudois du Piémont par la force des armes » jusqu'au retour des sept cents paysans qui, en 1689, rentrèrent en leurs vallées sous la conduite d'Arnaud et de Janavel. Il faut dire que Mr. W. Basil Worsfold a fort heureusement réussi la tâche qu'il s'était proposée. Ses lettres, pleines de faits historiques, de détails innombrables, de citations des chroniques contemporaines et des meilleurs ouvrages sur cette contrée, ne sont jamais encombrées. Dans un style sou-

ple, élégant et alerte, extrêmement nuancé soit dans les récits de massacres et de persécutions, soit dans les descriptions de ces Alpes superbes et de ces vallées pittoresques, l'auteur entremêle sans la moindre confusion les temps historiques et l'époque actuelle. Rien ne lui échappe de ce qui est important et de ce qui mérite attention, et l'on sent au long de ces pages la sympathie profonde de Mr. Worsfold pour cette admirable contrée si souvent désolée par les meurtres et les incendies. L'héroïque histoire des Vaudois et la beauté sublime de leurs vallées s'unissent dans ce livre excellent pour donner au lecteur une impression profonde et durable.

Dans cette revue même fut publiée, en février dernier, l'introduction que Mr. George Moore écrivit pour les deux pièces de Mr. Edouard Martyn : **The Heather Field and Maeve.** Beaucoup d'attention a été accordée à ces deux pièces que Mr. Moore considère comme les deux seules tentatives dramatiques vraiment littéraires faites en Angleterre depuis un certain temps ; Arvède Barine, dans le *Journal des Débats*, leur consacra un feuilleton entier ; vraiment il était bien légitime qu'autant d'intérêt s'éveillât, car ces œuvres de Mr. Martyn ont une considérable valeur. Non pas qu'elles soient des œuvres définitives et absolument parfaites, il est impossible de faire du premier coup des chefs-d'œuvre, mais elles renferment des qualités fort rarement rencontrées dans les productions dramatiques anglaises et même dans celles des autres pays. Mr. Moore, dans l'introduction, analyse magistralement *The Heather Field and Maeve* et il apprécie avec justesse et discernement le talent de Mr. Martyn. L'influence d'Ibsen est évidente dans ces drames, et un symbolisme exagéré peut être dangereux. Dans le drame, chaque personnage doit être une entité ; l'homme doit être humain d'abord, et c'est au dramatiste à le mettre en harmonie avec la destinée, d'unir la réalité qu'il doit d'abord être à l'idéal, au rêve, aux aspirations immenses et éternelles qui gonflent les cœurs des hommes et dont leurs actions ne sont que des symboles ; parfois même ils n'en peuvent comprendre la signification.

Revues. — **Fortnightly Review** (Mars). — *Pessimism and Tragedy*, par William Archer ; *Wagner and Schopenhauer*, par W. Ashton Ellis ; *Jean Ingelow*, par M.-C. Birchenough ; divers articles politiques par Diplomaticus, D.-C. Boulger, W. Ward.

**Nineteenth Century** (Mars). — *A University for the*

*People*, par J. Churton Collins ; *Recent Science*, par P. Kropotkine ; des articles sur la crise ritualiste, par le Rev. Dr. J. Guinness Rogers et R. Bosworth-Smith.

**Blackwood's Magazine** (Mars). — *Bygone Days*, par Mrs Charles Bagot ; *the Sins of Education ; the Heart of Darkness*, par Joseph Conrad ; *Physical Education in Schools*, etc.

**Pall-mall Magazine** (Mars). — *Sketches in Egypt*, par C. Dana Gibson, *Behari's Masterpiece*, par D. Beames et Edgar Jepson ; *Puvis de Chavannes*, par Mr. L. Van Vorst ; la dernière chronique *From a Cornish Window*, par A.-T. Quiller Couch, auquel succède Mr. Henley avec une causerie mensuelle sous le titre de *Ex Libris*.

**Scribner's Magazine** (Mars). — *The Letters of R.-L. Stevenson. From the French Riviera — Mentone*, publiées par Mr. Sidney Colvin, etc.

**Harper's Magazine** (Mars). — *English Characteristics*, par Julian Ralph. — *Their Silver Wedding Journey*, par William Dean Howells, etc.

**Paris Magazine** (Mars). — *French Literature and Art*, par Ralph Derechef, un article de J. Manson sur le beau livre de Mr. R.-B. Cunninghame Graham : *Mogreb-el-Acksa, a Journey in Morocco*.

**Macmillan's Magazine** (Mars). — *France and Newfoundland ; Sir Salar Jung's Visit to Europe*, par Colonel Trevor ; etc.

**Temple Bar** (Mars). — *Sheridan's Sons*, par Fraser Rae ; *Mademoiselle de Lespinasse* ; etc.

**The Butterfly** est une nouvelle publication d'art, élégante et soignée, avec pour collaborateurs Raven Hill, Greiffenhagein, J. Pennell, Manuel, E. Wilson.

**Gentleman's Magazine** (Mars). — *Some superstitions of the Ulster Peasant*, par Letitia M'Clintock ; *Horace Walpole*, par F.-C. Hodgson ; etc.

**Cornhill Magazine** (Mars). — *A Self-made man*, par Stephen Crane ; *The sense of Humour in Men*, par E. Slater et F.-H. Freshfield ; *the Byways of Journalism*, par Macdonagh ; etc.

**New Century Review** (Mars). — *Pickwickian Studies. VII. Dulwich.*, par Percy Fitzgerald ; *The mystery of Shakespeare's Sonnets*, 3e partie, par Cuming Walters ; *Gœthe : Childhood and Youth. II*, par Joseph Forster.

**Review of Reviews** (15 Février). — Une étude sur l'Empereur d'Allemagne avec de nombreux portraits ; *Why Britain Lost Her Colonies*, par Sir George Trevelyan ; *the Crusade of Peace ;* etc.

**The Dome** (Mars). — De fort intéressantes contributions par Laurence Binyon, Fiona Macleod, Louis Barsac, Frank Freeman, C.-J. Holmes, Israfel ; des vers de Arthur Symons, Reginald Cripps ; une nouvelle de A.-H. Holmes ; des illustrations par et d'après William Strang, Titien, J.-M.W. Turner, Frank Mura, A. Dawson, Franck, L. Emanuel, H.-W. Brewer, H.-M.-J. Close, Gordon Craig, etc.

**Literature** (18 Février-11 Mars). — *Publisher and Author, Form in Poetry, Nonconformity in Fiction*, etc. *Among my Books*, par William Archer, Stephen Wheeler, Arthur Machen, Arnold Haultain ; *Poems*, par Violet Fane, Dean Stubbs, W.-W. Gibson ; diverses contributions, par Cecil Headlam, Violet Hunt, Sir Edwin Arnold, F. Sommerville, W.-D. Howells.

**Saturday Review** (18 Février-11 Mars). — Un grand nombre d'articles politiques, littéraires, artistiques. Des comptes-rendus et des revues de livres, de pièces, d'expositions, etc., avec les noms de Arthur Symons, R.-B. Cunninghame Graham, Max Beerbohm, J.-F. Runciman, etc.

**The Outlook** (18 Février-11 Mars). — Nombreux articles de politique ; critiques littéraire, musicale, artistique ; nouvelles, poèmes, etc., par W.-H. Chesson, F. Watt, F.-T. Bullen, J.-W. Murison, W. Macdonald, G. Chesterton, T.-W. H. Crosland, F. Hird, T. de Wyzewa, Albert Kinross, etc.

**The Bookman** (Mars). — Articles de critique, par Mrs Meynell sur les Browning ; William Barry, Fiona Macleod, Edw. Dowden. W. Wallace, etc.

Memento. — Nathan Haskell Dole : *Omar the Tentmaker*, Duckworth. — Albert Kinross : *An opera and lady Grassmere*, Arrowsmith. — W. Barrett et R. Hichens : *Daughters of Babylon*, Macqueen. — Oscar Wilde : *The Importance of Being Earnest*, Smithers, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES ITALIENNES*

Th. Neal : *Studi di letteratura e d'arte* (Florence, *Marzocco*). — R. Quaglino : *Dialoghi d'esteta* (Milan, Fratelli Treves). — A. Orvieto : *La filosofia di Senofane* (Florence, B. Seiben). — F. de Roberto : *Leopardi* (Milan, Fratelli Treves). — A. Albertazzi : *Ora e Sempre*

(idem). — G. Cena : *In l'Imbra* (Turin, R. Streglio). — E. Vidari : *La presente vita italiana* (Milan, M. Hoepli). — E. Zoccoli : *Federico Nietzsche* (Modène, G. T. Vincenzi e Nipoti.)

Ouf ! On peut enfin respirer un peu, après huit mois de politique militante, acharnée, et en attendant les autres mois, les longs mois, où la lutte ne sera pas moins tapageuse et entêtée. La bataille politique, chez nous, est devenue une mêlée aux coups furieux, aux armes empoisonnées ; depuis huit mois que je dirige un journal politique, j'ai trois procès en vue, et la pépinière se remplit toujours. Vous croirez que je suis anarchiste, ou socialiste du moins. Au contraire, ce sont ceux-là, aujourd'hui, qui nous attaquent de tous les côtés, et qui portent plainte contre ceux qu'ils appellent avec un mot intraduisible les *forcaioli*, c'est-à-dire les petits bourreaux, les dilettanti du gibet et de la corde. Je suis censé être parmi ces *forcaioli* et j'ai aux yeux de mes très ignorants confrères la tache ineffaçable d'avoir été et d'être avant tout un homme de lettres. Gare aux littérateurs, — aux jeunes, notamment, qui n'oublient pas leur fardeau de rêves superbes sur le seuil du journalisme quotidien !.. D'ailleurs, il faut bien que messieurs les idiots s'y habituent doucement...

Et me voici, donc, dans un *intermezzo*, à respirer encore un peu d'air frais, et à rendre compte à mes lecteurs, — ils m'auront oublié et ils auront bien fait, après tout, — de quelques livres choisis dans le tas qui est venu s'amonceler sur ma table.

**Fotografie matrimoniali**, par Neera, et **Racconti popolari**, par Vittorio Bersezio, parfaitement négligeables. Rééditions de vieux contes publiés jadis, bien jadis, dans les journaux littéraires.

**Studi di letteratura e d'arte**, par Th. Neal (Angelo Cecconi). C'est l'œuvre d'un esprit paradoxal qui résume, en une vingtaine de chapitres, ses idées sur les types littéraires italiens et français. Il a, par exemple, une étude : *Max Klinger et la peinture trop ambitieuse*, dont on ne saurait dire s'il faut en admirer d'abord l'ironie sanglante ou la finesse perçante de la critique : ce pauvre M. Klinger, que les lourds Allemands sont en train d'adorer, en sort très mal à son aise. Le mérite principal de cette petite brochure, c'est qu'elle révèle chez son auteur un talent individuel, une intelligence cultivée qui a ses idées à elle, en dépit de la mode et des caprices de la foule. Cela n'empêche que je me garde d'approuver tout le mal

que M. Cecconi écrit de Paul Bourget et tout le bien qu'il pense de Felice Cavallotti, duquel j'ai eu l'honneur de présenter la silhouette il y a un an aux lecteurs du *Mercure*.

**Dialoghi d'esteta**, par Romolo Quaglino. C'est un recueil de discussions en forme de dialogues, que je déclare n'avoir pas compris, bien que l'édition soit fort élégante et rehaussée par une couverture symbolique d'un goût adorable. M. Quaglino, — il est mon ami, et j'ai presque le devoir d'en parler mal, — écrit sa prose comme de la poésie, en petites périodes rythmées. Il est curieux de noter que ce jeune socialiste est un artiste qui pousse l'aristocratie jusqu'à l'incompréhensibilité; doué d'un talent indéniable, dans une position sociale qui peut lui permettre bien des bizarreries, comme celle de se payer des éditions princières de ses œuvres, M. Quaglino s'est toujours gardé presque avec horreur de donner le livre clair, frappant, simple et profond. Il a l'imagination tortueuse, au service de laquelle il met quelquefois une forme enveloppée et nuageuse, de manière qu'il fatigue plus qu'il ne plait. Je crois que son défaut c'est la recherche à outrance de l'originalité; il s'arrêtera un jour sur ce chemin dangereux et il nous donnera un livre complet qui pourra honorer son nom et son talent.

**La filosofia di Senofane**, par Angiolo Orvieto. Un autre jeune homme, riche, savant, poète et socialiste. Tandis que j'écris sur lui, il est aux Indes, sur le retour d'un voyage, qui dure depuis le mois de novembre et qui ne prendra fin qu'en avril. Le livre dont je parle peut faire les délices des érudits, lourd qu'il est de notes et de discussions sur les théories philosophiques de Xénophane et sur les interprétations de Kern, de Zeller, de Freudenthal, etc. Tout en admirant la rare souplesse d'esprit qui permet à M. Orvieto de passer tour à tour de l'art à la philosophie la plus abstruse, je le préfère dans son *Velo di Maya*, un recueil de vers lyriques dont plusieurs pièces sont absolument charmantes.

**Leopardi**, par F. de Roberto. J'ai presque risqué la vie, il y a deux mois, dans une polémique furieuse en défense de notre grand poète Leopardi, qu'un professeur de physiologie, élève, hélas! de M. Lombroso, traitait fort mal, sous le prétexte de découvrir les sources mystérieuses de son génie mélancolique et profond. C'est pourquoi ce livre de M. de Roberto, qui, patiemment, avec une richesse admirable de détails, reconstruit la figure vraie du poète, m'est particulière-

ment cher ; mais, en dehors de ces raisons subjectives et égoïstiques, le livre de M. de Roberto a été salué à son apparition comme un chef-d'œuvre de psychologie et de critique. Les admirateurs innombrables du poète ne pourront désormais se passer de cette biographie délicate dont M. de Roberto a voulu enrichir son important bagage littéraire.

**Ora e sempre**, par Adolfo Albertazzi, un bon roman, qui en style nerveux, rapide, quelquefois trop sec, nous présente une histoire passionnelle. Les personnages bien dessinés ; les positions claires et logiques ; l'action fort mouvementée. M. Albertazzi n'est pas encore un écrivain irréprochable et il offre le flanc à la critique par son dédain des excellences de la forme, dont nous sommes avides ; mais il a une vision nette de la réalité et une bonne méthode d'exposition.

**In Umbra**, par Giovanni Cena, par un poète, et autour duquel on a fait grand bruit, il y a quelques années, en l'acclamant comme un jeune maître. Ce livre est sans doute remarquable, et son auteur connaît bien toutes les ruses et toutes les finesses de la poésie italienne ; mais c'est son caractère qui choque, ce caractère mi-larmoyant et mi-rhéteur que le socialisme platonique nous a façonné, et qui encombre désormais toutes les branches de la littérature. Comme je considère l'art comme tout à fait indépendant des conditions politiques et sociales du pays où il fleurit, je ne veux pas encourager M. Cena dans cette voie, où Ada Negri, qui l'a déjà suivie, s'est arrêtée dans un beau silence très proche de l'épuisement.

**La presente vita italiana**, par Ercole Vidari, est une œuvre de haute politique, inspirée elle aussi par les circonstances actuelles de l'Italie. Livre plein de *desiderata*, ce qui démontre en M. Vidari un talent plus idéaliste que pratique, un écrivain en dehors de la vie politique vécue. Cela ne gâte rien ; ce qui est plus grave, c'est sa forme négligée et bourgeoise.

**Federico Nietzsche**, par Ettore Zoccoli, à mon avis représente l'étude la plus complète qui ait paru en Italie sur le philosophe allemand. Absolument remarquable la lucidité avec laquelle l'auteur débrouille et expose toute la méthode de Nietzsche, de manière à en offrir une vision complète et sûre. Les Italiens qui ont entendu mille fois ce nom allemand, et qui, probablement, sans les traductions françaises du *Mercure*, se seraient bornés à apprendre qu'il était un philosophe et qu'il est fou, trouveront dans l'étude de M. Zoccoli cet ensemble de notices biographiques et d'exégèses claires, limpides, qui leur

servira de guide pour la compréhension du poète de Zarathoustra. Après avoir tâché de découvrir les causes du succès énorme que les théories de Nietzsche ont rencontré en toute l'Europe, je dirais presque dans le monde entier, M. Zoccoli esquisse d'une main franche la vie de l'écrivain, puis développe sa philosophie, c'est-à-dire ses négations, que l'auteur distingue en négations abstraites, historiques et sentimentales, non sans s'arrêter longuement sur les théories esthétiques de Nietzsche.

Loin d'être un admirateur inconditionné du philosophe qui a fait tourner la tête à bien des jeunes gens, M. Zoccoli dispute avec patience et les prémisses et les conséquences dernières de ce systhème philosophique, auquel il dispute vaillamment le térrain pouce par pouce.

C'est à la suite de cette œuvre très importante que M. Ettore Zoccoli, âgé d'à peine vingt-cinq ans, a été élu membre de l'Académie des Sciences et des Lettres de Modène.

LUCIANO ZUCCOLI.

## *LETTRES PORTUGAISES*

Le Centenaire de Garrett. — « *O que morreu d'amor* », drame en quatre actes de Julio Dantas, représenté au théâtre D. Amelia. « *A Noite de Natal* », comédie-drame en trois actes de Julio Brandão et Raul Brandão, représentée au théâtre D. Maria. — Eça de Queiroz et José de Figueiredo. — Publications diverses.

Le centenaire de Garrett, fêté simultanément à Lisbonne et à Paris, est à coup sûr le grand événement portugais de ces derniers trois mois. Glorifié ici, sous la présidence du poète Catulle Mendès, par l'initiative de la colonie portugaise, avec le concours de conférenciers tels que Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, Ephrem Vincent, chanté en vers inspirés par sa grande figure ou tirés de son œuvre même, tels ceux de Marc Legrand:

> Là finit encore la terre;
> Mais le ciel ne s'ouvre plus...

le Rénovateur de l'âme et du génie lusitaniens, le Créateur trop ignoré de la véritable tragédie moderne a dû sentir ses mânes vénérables frémir aux hommages si mérités que suscita sa mémoire, enveloppés qu'ils étaient surtout de pénétrante et fraîche musique signée Vianna da Motta et Francisco de Lacerda, le premier, pianiste impeccable exécutant admirablement sa partie, le second, compositeur d'un grand avenir,

au talent souple, espoir d'une prochaine renaissance musicale en Portugal.

Là-bas, sur sa terre natale, la verve érudite d'un Theophilo Braga rappela la carrière multiple et si mouvementée du noble artiste, et, chose étrange, en même temps qu'on célébrait ici, à Paris, le centenaire de celui qui si puissamment fit revivre, avec son admirable drame *Frei Luiz de Souza*, le théâtre portugais, deux pièces modernes et signées de jeunes noms affirmaient sur la scène, à Lisbonne même, la persistance et la vérité de l'Idée garrettienne, sinon par une imitation exclusive qui serait sans intérêt, mais bien plutôt par une communauté significative de point de vue et de tendances. De Gil Vicente (dont l'œuvre fut oubliée presque aussitôt après sa mort et qui n'eut guère de continuateur, le Juif portugais mis à part) jusqu'à Garrett, le théâtre lusitanien hésita dans les ténèbres, comme une lampe sans huile. — On n'a pas dit assez quelle puissante vie nationale l'auteur du *Romanceiro portugais* sut infuser à ses drames. — Grâce aux facilités modernes de communication entre les peuples, il faut espérer une plus large divulgation de ce génie à la fois enthousiaste et pondéré, tendre et profond. Pour mon compte, ces mêmes facilités, qui sont le bienfait de notre époque, m'ont permis de suivre, dans les diverses feuilles plus ou moins littéraires de là-bas, l'impression produite par la représentation des deux drames susdits, lesquels ont obtenu un succès considérable, succès bien dû au noble talent de leurs auteurs, les poètes Julio Dantas, Julio Brandão et le prosateur de cette étrange *Histoire d'un paillasse* qu'est Raul Brandão.

Le même amour des anciennes traditions qui, mettant en commerce le talent de Garrett avec le génie classique, suggéra au grand écrivain la vague idée de son *Frei Luiz de Souza* et celle de toutes ses tentatives de renaissance littéraire, si hardiment et si noblement fixées par lui dans son *Romanceiro* et mieux peut-être encore dans son roman *Arca de Santa Anna*, a inspiré l'auteur si original du *Nada*. — C'est en lisant les vieilles chroniques (dit le journal des *Novidades*), et notamment le *Libro das Linhagens* qu'il a pris l'idée de son drame **O que morreu d'amor** (Celui qui mourut d'amour). — Ce drame, c'est la vraie et malheureuse histoire d'un gentilhomme portugais, comme la tragédie de *Frei Luiz de Souza* n'est pour ainsi dire que le racontar génial de l'un des cas de la vie portugaise. Donner à ce cas toute sa simplicité, chercher à émouvoir les

spectateurs, sans aucun truc et par le fait tragiquement imposant de cette même simplicité, selon la formule garrettienne, sans tapage, ni crieries de chœur *ad hoc*, c'est ce qu'a fait Julio Dantas. Ses personnages sont bien de leur temps, par leur langage même, à qui il a conservé la couleur si expressive de l'époque (le moyen âge). Nonobstant, ils nous font souffrir avec eux, parce que leur douleur, par son intensive vérité, s'échappe des costumes et de la tournure même des phrases, pour venir nous toucher de toute sa force d'émotion. — Ce drame a, sur toutes les autres tentatives théâtrales de la génération immédiatement antérieure, l'avantage de la beauté de la forme, laquelle est d'un soin exquis, étant donné le tempérament essentiellement artistique de son auteur. Par là même, il se trouve doué d'une plus grande action sur la foule, en lui demeurant plus intelligible, étant aussi donné être réalisé en prose. La Vie, sans discipline de mètre, ni sacrifice de mots, s'y trouve mieux et plus à son aise.

Meilleur encore peut-être est le tribut apporté à cette grande consécration du Maître par le travail de Julio Brandão et Raul Brandão. — Faire revivre l'âme des antiques chroniques, c'est d'autant plus beau que les caractères où elle s'incarne sont la meilleure et plus pure partie de la grande Ame portugaise. Mais, à l'aller puiser, cette vie, aux in-folios des vieux *cancioneiros*, surgirait peut-être l'inconvénient d'une sécheresse un peu composite. C'est dans la vie même du peuple, dans l'observation directe de ses souffrances, de ses joies et de ses regrets que le dramaturge, qui aspire à la vérité, doit se tremper comme dans la plus pure et plus lumineuse essence.

Et si, dans l'œuvre de Garrett, il y a quelques défauts encore, il faut les rapporter à cette gravité que lui laissa l'inspiration de ses récits quelquefois un peu académiques. Dans son apothéose du Maître, ce merveilleux talent d'écrivain, qui est Alberto d'Oliveira, s'est exagéré tout l'heureux de son enthousiasme même et, sans y prendre garde, il blême çà et là l'œuvre de Garrett quand, avec sa rude et primitive ingénuité, il s'exalte si noblement à propos de traditions populaires.

**A Noite de Natal** (La Nuit de Noël) garde de la supériorité de la formule garrettienne toute sa simplicité de traits et le peu d'encombrement de personnages, qui permet aux dramaturges de montrer, en toute la grandeur de sa symbolique clarté, la vérité de leurs créations. De tels drames sont le simple récit dialogué d'un fait divers et, par cela même, ils

vont jusqu'aux âmes des moins élevés ; mais, comme ce fait divers est la vie elle-même et que les auteurs lui ont donné toute la force puissante de leur talent, il atteint jusqu'au symbole. Ainsi nous est donnée satisfaction entière et complète, et c'est le double but atteint : la consécration plus grande des auteurs et la communion intime avec le peuple qui apprend ainsi, par la vertu de l'émotion, à rêver et à penser, comme il a senti et pleuré.

L'intrigue, je ne la raconterai pas ici et, d'ailleurs, la pièce n'en a presque pas. Toute sa valeur vient de sa noble simplicité et de la manière dont elle a été comprise et réalisée. — Pour le bien apprécier, il faudrait pouvoir lire ce drame ou mieux encore le voir représenter. — Malheureusement pour vous et pour moi, parmi d'autres choses, il y a encore quelque chose à faire dans ce Paris déjà si encombré : un théâtre pour jouer les plus belles œuvres étrangères et — pour ne pas courir le risque de le faire à tort et à travers — au moins les consacrées.

A côté du théâtre, le mode de divulgation littéraire qui possède le plus de portée immédiate, c'est le journal, et c'est là surtout aussi que le mouvement d'actualité est intéressant à suivre.

Dès le début, les *Novidades* de Lisbonne eurent le bonheur de grouper autour d'Eugenio de Castro la plupart des écrivains de la génération contemporaine. — Après la faillite de la *Revista de Portugal*, et, plus récemment, après les tentatives non réussies de la *Revista d'Hojé* de Julio Brandão, et de l'*Arte* d'Eugenio de Castro, il se trouva que l'axe de gravitation littéraire, sans se déplacer complètement, se tourna quelque peu de côté et d'autre et spécialement vers le *Diario da Tarde* (journal du soir) de Porto.

C'est là surtout que l'on peut rencontrer les noms les plus remarquables parmi les *Novos* et, comme anciennement dans les *Novidades*, exception faite d'Eugenio de Castro, Alberto d'Oliveira, Authero de Figueiredo, Julio Dantas, Armando de Navarro, Henrique de Vasconcellos, je m'y trouve encore en la compagnie de poètes comme Julio Brandão, D. Joao de Castro, de prosateurs comme Justino de Montalvao, José de Figueiredo, Guilherme Gama, Raul Brandão et d'autres. Ce sont, pour la plupart, des articles de moment, et de brèves nouvelles, où se révèle tantôt l'admirable puissance de forme d'un Justino de Montalvao, tantôt l'étrange intensité subjec-

tive d'un José de Figueiredo, auteur d'une apologie merveilleusement intuitive de Rodenbach. — Du même écrivain, tout récemment présenté au public français par la *Plume* et dont l'éloge n'est plus à faire, il faut retenir un article supérieurement pensé sur le Flaubert portugais, Eça de Queiroz, où la personnalité du grand romancier est envisagée sous un jour à la fois plus neuf et plus vrai; c'est une véritable réhabilitation de ce qui constitue le tempérament fondamental d'Eça de Queiroz, considéré, non plus seulement comme ironiste, mais comme, avant tout, capable d'émotion souveraine et profonde. — José de Figueiredo a écrit là-dessus d'admirables choses, dont je veux au moins traduire des fragments: ne pouvant le faire aujourd'hui, faute de place, ce sera la matière d'une prochaine chronique.

A Paris, la *Revista Moderna*, sous la direction de M. Botelho, vient d'achever sa première année, avec la collaboration des meilleurs écrivains du Brésil et du Portugal, tels — à tout seigneur tout honneur — Eça de Queiroz, le conteur exquis du *Miracle Suave*, le romancier de l'*Illustre maison des Ramires*, Coelho Neto, un styliste hors pair, José de Figueiredo, Filinto d'Almeida, Olavo Bilac, Trindade Coelho et d'autres, que nous espérons énumérer ou juger plus tard.

Signalons, en terminant, l'apparition d'un nouveau poème d'Eugenio de Castro, les *Saudades do Céo* (les Regrets du ciel), sur un sujet biblique et digne, pour l'inspiration, de notre grand Vigny. — Nous le réservons également pour une prochaine causerie.

Si les aubes vêtues de rêve et les aurores boréales ont le charme profond des mystères que nul n'a sondés, les rouges couchants, vêtus de brumes enflammées, ont la mélancolie vivante et pleine de visions de tout ce qu'on regrette et de tout ce qu'on a tenté sans l'atteindre jamais. Telle la Muse lusitanienne.

PHILÉAS LEBESGUE.

## *LETTRES RUSSES*

La mort d'un poète : Jacques Polonsky. — Son œuvre. — Son affinité avec les nouveaux courants dans la poésie russe.

L'année qui vient de s'écouler a vu mourir en Russie un poète de grande valeur — Jacques Polonsky. « Les poètes russes n'aiment pas vivre longtemps », a dit un poète. En effet, Poushkine, Lermontoff, dans notre génération, Nadson

et tant d'autres sont mort jeunes. Polonsky fait exception à cette règle. Il a atteint un âge très avancé, ayant à sa mort environ quatre-vingts ans.

Tout le long de cette vie aussi prolongée que laborieuse, le poète est resté fidèle à sa propre conception de l'art — malgré tous les changements des goûts et des idées, survenus dans le milieu intellectuel qui l'entourait. Cette intransigeance a déterminé le rôle du poète dans le développement de l'art russe. Polonsky a servi de pont entre deux générations très rapprochées par la similitude des aspirations dans l'art, mais séparées l'une de l'autre par un abîme — une époque de luttes intellectuelles et matérielles, également étrangères aux poursuites artistiques de l'époque antérieure comme de celle de nos jours. Polonsky appartenait par ses goûts et ses aspirations à la génération de 1840. A cette date, la Russie intellectuelle était traversée par un courant d'idéalisme. L'art pur et les spéculations philosophiques occupaient les esprits. Plusieurs poètes de grande valeur, mais relativement peu appréciés, appartiennent à cette époque. Ce sont Tutcheff, Maïkoff, Fett ; Polonsky, leur jeune contemporain, a eu au début un succès considérable, mais qui ne dura que relativement peu de temps.

La réaction matérialiste emporta tout intérêt pour l'art et surtout pour la poésie, occupée d'autre chose que de la misère matérielle du peuple. Les contemporains de Polonsky étaient des étrangers pour lui. Apprécié pour quelques petites poésies harmonieuses et innocentes, Polonsky restait méconnu et incompris dans ce qu'il a fait de mieux. Aussi était-il très sincère en parlant dans une poésie de « son vers mystérieux et simple, entendu de tous, — presque à personne familier ».

Mais dans les dernières années de sa vie, il a eu le rare bonheur de voir surgir autour de lui un mouvement intellectuel bien plus en rapport avec lui que celui des années 1860. Après une période de stagnation, la poésie lyrique s'anima d'une nouvelle vie. Au déclin de sa vie, Polonsky se trouva être un maître, aimé et vénéré par une jeunesse très affinée dans les matières d'art, sensible à toute nuance poétique. Un tel auditoire, même lorsqu'il ne forme qu'une petite minorité, est un appui moral comme on n'en peut guère concevoir de meilleur.

Presque toute sa vie, Polonsky n'a été que toléré par un public réservé.

On ne lui discutait pas ses qualités — elles étaient reconnues par des critiques qui faisaient autorité — mais on se désintéressait du genre qu'il cultivait. Cependant, les goûts littéraires ont tellement changé depuis, que Polonsky redevint jeune au milieu des jeunes. Son enterrement fut un événement public. L'affluence des représentants de tous les partis littéraires, les soirées commémoratives, les articles dans les journaux et les revues — tout faisait ressortir la vraie image du poète compris et apprécié à sa mort mieux qu'il ne fut toute sa vie.

Jacques Polonsky n'était guère étranger aux choses de la vie réelle. Au contraire, rien n'échappait à sa sensibilité de poète. Tout les événements de la vie publique ont trouvé un écho dans ses vers. Les sentiments inspirés par la guerre avec les Turcs, la famine, la jeunesse en révolte contre les abus du pouvoir, les troubles, jusqu'aux grèves récentes dans les fabriques de Moscou — tout est passé dans ses vers. Dans une strophe souvent citée, Polonsky parle sur un ton pathétique des liens qui unissent le poète — l'écrivain en général — à son époque et à ses contemporains :

« L'écrivain, si toutefois il est l'onde et l'océan, est la Russie; — il est nécessairement agité, lorsque l'élément natal est en émeute. — L'écrivain, si toutefois il est le nerf d'une grande nation, — est nécessairement atteint, lorsque la liberté vient d'être frappée. »

Ces vers pouvaient servir de mot d'ordre à un poète citoyen dans le genre de Nekrassoff, l'idole de la démocratie russe. Mais Polonsky n'est guère un positiviste comme Nekrassoff, et il n'attache pas beaucoup de prix aux doctrines politiques. Il cherche dans l'actualité, dans les choses qui passent, l'élément qui dure, l'émotion qui reste, ce qu'il y a d'éternel dans les formes passagères. Il donne son âme à la vie; il la laisse agir sur lui, sans la juger, mais, aussi, sans s'incliner devant elle. Il ne croit guère aux conclusions sûres à tirer des événements et des circonstances. Il est guidé par le sentiment de mystère qui se dégage pour lui de toute chose. Dans le mystère se confond tout ce qu'on sépare dans la vie. De là l'attitude philosophique du poète, celle qui colore sa poésie d'un mélange curieux de tristesse et de limpidité d'âme tout enfantine.

Polonsky se place en interrogateur en face de la nature, des sentiments, des drames de la vie, des luttes intellectuelles.

Il est tout suffoqué par le spectacle de la vie. Toute chose lui paraît également mystérieuse. Son âme s'épanouit à la vue des choses, qui le charment et l'inquiètent. Cet étonnement, ce ravissement à la fois naïf et épeuré donne au poète une étrange clarté et transparence d'âme. Mais cette attitude d'enfant est singulièrement approfondie par un autre trait — une résignation philosophique. Polonsky a le sentiment subtil du côté mystérieux des choses, mais il a aussi celui de l'impossibilité de le pénétrer. Et d'avance il est résigné au mystère insondable. C'est pour lui la fatalité, la base tragique de l'existence et la seule source de beauté. Comprendre le mystère, le vouloir sonder et le savoir insondable — tel est le *leit motif* de la poésie de Polonsky. Cette résignation philosophique, mais non pas impassible, au contraire, pleine d'émotion, s'est manifestée avec le plus de force dans deux poésies. Dans l'une, la vie est comparée au roulis du bateau pendant la tempête.

Le poète entend des cris alentour: « Bruit et tonnerre. Le bateau se penche.—La mer, toute sombre, paraît bouillante.—Le vent déchire les voiles — et siffle au sommet des mâts. — La voûte céleste s'est obscurcie. — Mais je me fie au bateau. — Je sommeille dans la cabine étroite. — Le roulis est fort — je m'endors... » La tempête fait son œuvre de destruction, mais le poète rêve au doux bercement d'une escarpolette, au printemps, à l'amour. — « Je m'éveille... Qu'arrive-t-il? — Le gouvernail est emporté, les vagues — ont passé par-dessus les bords. — Un matelot est emporté par l'eau. — Que faire? Arrive ce qui peut arriver! — Je m'abandonne aux bras de Dieu. — Si c'est la mort qui m'éveillera — je me réveillerai quelque part ailleurs. » — Cette résignation poétique est plutôt un signe de calme philosophique que d'indifférence. Il faut avoir une croyance suprême dans la nécessité des choses pour être le spectateur — et la victime — résigné du hasard, instrument aveugle d'une force mystique. Le lecteur français remarquera la ressemblance de la poésie que nous venons de citer avec les strophes admirables de Verlaine: « Je suis un berceau, qu'une main balance. » C'est la même conception du monde, la même liberté impérieuse, le même genre d'images pour exprimer le flottant de l'existence — mais la *Tempête* de Polonsky est antérieure à Verlaine de 15 à 20 ans.

L'âme libre du poète se manifeste encore davantage dans sa conception des sentiments, surtout de l'amour. Il ne connaît pas les extrêmes passions, la haine qui suit les trahisons de

l'amour lui est étrangère. Tout est accepté avec le même sourire triste, car l'âme attentive au mystère des choses ne peut ni juger ni condamner : — La tzigane prédit à la jeune fille que son bien-aimé la trahira, mais la fleur qu'elle effeuille dans les champs lui apprend « dans un langage obscur, mais que le cœur entend » — qu'elle est aimée très fidèlement. Aussi « ses lèvres sont souriantes, mais son âme est pleine de larmes et d'orages ». — Lui, ravi et attristé, regarde dans les yeux de la jeune fille. — « Elle dit : La trahison — je la prévois, et je ne mens pas — en disant que te haïr — je le voudrais, mais je ne le peux pas. — Lui, il la regarde avec tristesse, — et penchant sa tête — sur l'épaule de la jeune fille, il dit : — Prends garde à moi ! Je sais — que je t'apporterai la souffrance.— C'est que follement — passionnément je t'aime. »

Dans la simplicité de ce duo d'amour, douloureux et passionné, apparaît une nouvelle harmonie qui dépasse les passions romantiques par l'instinct synthétique de l'âme libre ouverte à la complexité mystérieuse des sentiments et des choses.

Partout et toujours le poète cherche au milieu des souffrances morales quelque chose qui est contraire et peut-être au-dessus du sentiment qui le tourmente. C'est marcher vers la liberté que ne pas être l'esclave du moment dont on souffre ou duquel on se réjouit en l'opposant à quelque chose de contraire, mais d'également ou supérieurement inspirateur. Ainsi, brûlant d'amour pour une belle Circassienne, le poète ne va pas la rejoindre, — parce que « la nuit est trop belle et l'âme aspire à la liberté. — L'âme ne sait plus quel est l'amour. — Quel est le miracle auquel elle aspire, qu'elle implore. — Mais elle est pleine de prières — et se prosterne devant la face des cieux. — Ta demeure me paraît suffocante — tu ne peux pas combler mes vœux... — Ne m'attends pas ! Cette nuit, je suis insensible à tes charmes. — Cette nuit je ne serai point jaloux de toi ».

La poésie de Polonsky est tissée de sentiments contradictoires qui se balancent en attestant l'âme libre. Dans aucun poète nous ne trouvons autant de questions et une telle douceur à se résigner aux contrastes unis dans le cœur humain. — « Pourquoi, se demande-t-il, n'ai-je aucun regret du bonheur passé ? — Pourquoi la joie d'antan — est-elle aussi douloureuse que le chagrin ? — Pourquoi le chagrin passé —

Est-il si vivant et si éclatant? — Mystérieux délices! — Mystérieux chagrin! » Ou encore : « D'où vient que je t'aime, ô nuit claire? — Je t'aime jusqu'à souffrir en t'admirant! — Qu'est-ce qui me fait t'aimer, ô nuit délicieuse? — Ce n'est pas à moi, c'est aux autres que tu apportes la paix... O nuit, pourquoi aimer ton bruissement mystérieux? — Portera-t-il la fraîcheur dans l'abîme ardent de mon âme? — Calmera-t-il la tempête des pensées en révolte? — Tout ce qui est plus brûlant dans les ténèbres et qui parle plus haut dans le silence? — Je ne sais pourquoi je t'aime si fort, ô nuit silencieuse, — pourquoi je souffre en t'admirant. — Je ne sais pourquoi je t'aime, ô nuit? — Est-ce parce que ma paix est loin... »

Toute la nature lui inspire des questions sans fin et il les examine sans colère sans protestations. « Que ce soit moi qui le premier passerai à l'éternité », dit-il à la bien-aimée, — « ou que tu me précèdes au delà des tombes, — nous conterons aux cieux la vérité humaine — inconcevable au pays des forces incorporelles. — Nous dirons comment moi, haïssant, je luttais et souffrais — comment toi, aimante, tu suffoquais et souffrais, — Mais... dis-leur que je ne maudissais jamais, — et moi je dirai que tu bénissais tout. »

L'attitude de Polonsky envers les formes de la vie et la soif de comprendre « comment l'instant s'unit à l'éternité » — voilà ce qui nous intéresse le plus dans un poète qui appartient, au point de vue historique, à une génération passée, mais qui est « des nôtres » par ses idées et ses émotions, surtout par l'ascension vers la liberté. Mais Polonsky n'est guère un philosophe conscient, qui chercherait à établir des théories morales. Il suit ses émotions et non pas les suggestions de l'esprit. Il est très peu penseur et on lui reprochait souvent, avec raison peut-être, de ne pas avoir témoigné de profondeur d'esprit dans ses vers, d'avoir été exclusivement un poète de sentiment et de sensations. Mais sur le chemin des émotions profondes il a rencontré ce qui est plus que l'esprit — la sagesse. Il semble presque qu'il en est le porteur inconscient. Il parle des choses simples, des spectacles de la nature, du pays natal qu'il aime « comme l'écureil l'ombre du bois, — comme les grues, les marécages des bords de fleuve » ; — il se souvient « de l'allée abandonnée, qui garde l'odeur de l'enfance », mais une voix plus profonde monte du fond de ces réminiscences, des émotions soulevées par les spectacles de la nature, les cha-

grins et les peines de l'existence. Un critique a fort judicieusement comparé Polonsky à un « esprit qui habite l'onde des sources », d'après l'imagination populaire. Le vers harmonieux de Polonsky, ses images variées et poétiques, le sens intime de la nature, le vers vif et coloré — c'est la surface, visible à tous les yeux, admirée par tous. Mais il y a quelque chose de plus mystérieux au fond : il y a la présence divine que la source reflète inconsciemment.

ZINAIDA WENGUEROW.

## *VARIÉTÉS*

**A propos de la « Philosophie du Cliché** (1) ». — Un passage de cette étude, où il est question des images incohérentes, m'a fait souvenir d'un cahier de notes où j'avais recueilli jadis, en vue d'un travail tout différent, quelques phrases particulièrement bizarres. Les unes sont des *lapsus* échappés à de bons écrivains ; les autres semblent bien représentatives de certains faux talents « second Empire ». En voici un choix qui peut intéresser, ou du moins amuser les lecteurs du *Mercure de France*.

Le bruit du galop de son cheval, qui retentit sur le pavé de la pelouse, diminua rapidement. — BALZAC.

Comment, par quel filon mystérieux, cet homme a-t-il pu pénétrer jusqu'au pied du trône? C'est ce que j'ignore. — GEORGES BELL.

Il essuyait par moments son front sur lequel le temps avait coulé en sueurs, tandis qu'il avait glissé sur le mien en tièdes haleines et en songes légers. — J.-M. DARGAUD.

Les plus grands esprits tourmentés par des inspirations nouvelles, écloses au souffle nouveau du temps, hésitaient à les enfermer dans les cadres consacrés. — OCTAVE FEUILLET.

A gauche de ce temple, s'élève un édifice à trois étages percé de fenêtres irrégulières, revêtu de beaux bas-reliefs, et unique en son genre, car il est le seul semblable qu'on rencontre en Egypte. — MAXIME DU CAMP.

Je la vis sortir de sa loge et s'envelopper elle-même dans un manteau doublé de la fourrure d'une hermine précoce. — JULES JANIN.

Monsieur, je vous requiers de me suivre à l'instant, ou j'assume sur vous une grande responsabilité. — ARSÈNE HOUSSAYE.

(1) *La Philosophie du Cliché*, par Remy de Gourmont (*Mercure de France*, n° 109).

Maintenant l'ancien palais des rois maures servait de villa de retraite et bientôt peut-être de tombeau à une jeune femme qui dormait sur son lit de douleur. — SCRIBE.

... Poitiers, son berceau natal. — GOZLAN.

Ils s'étaient empressés de mettre à sa disposition les trois cent soixante cinq chambres, car on dit que cet édifice avait autant d'appartements que de jours dans l'année. — SCRIBE.

Si ce roman a une morale, quoiqu'il n'en affecte d'aucune sorte, c'est que d'une courtisane ou née pour l'être on ne saurait tirer ni une épouse, ni une mère. — CUVILIER-FLEURY.

Meure du globe entier la structure mouvante
Plutôt que de manger mon pain dans l'épouvante !

JULES LACROIX.

Je sais de quels arguments vous avez coutume de soutenir vos effrayants vertiges ! — O. FEUILLET.

Un cri de désespoir, un cri surhumain et corrosif comme un tamtam ! — MÉRY.

De rapides réflexions se pressaient dans son esprit et venaient successivement s'écrire sur son front où se succédaient de vives physionomies d'impatience et de colère. — FRÉD. SOULIÉ.

Deviez-vous pas bien mieux soigner d'un œil austère,
L'honneur dont vous étiez le seul dépositaire ?

... Nous vivons environnés de mers
Et loin du continent et de tout l'univers.

Et dévouée à tous, je donne à ma patrie
Le lieu qu'aurait un seul à mon idolâtrie.

Plus vous vous amassez de hontes à contraindre,
Plus en se dévorant la vengeance est à craindre.

PONSARD.

Et souvent mes cheveux s'agitaient comme si chacun d'eux fût vivant. — JULES LACROIX.

Le pépin du mécontentement n'allait pas tarder à pousser dans son cœur. — CHAMPFLEURY.

Cela fait, il lui dit : Nous allons allumer chacun son fourneau et faire cuire chacun sa livre de viande. — FÉLIX MORNAND.

... De nos moutons, c'est assez nous distraire,
O grand législateur ! Revenons à mon frère.

... Soyez témoin pour elle
Bois pleins d'ombre et de mousse où rit la tourterelle !

Une fois enrichi, son appétit d'argent
N'aura-t-il pas grandi, comme on dit, en mangeant?

A des conseils tardifs, pourquoi me mettre en butte ?

— Vous avez à causer; ma malle me réclame.
— Bon voyage, Monsieur, mon respect à Madame.

Il est doux de sauver un homme qui se noie,
... Je me fais recevoir
De la société des naufrages, ce soir.

— Je n'ai donc nul espoir de faire mon chemin ?
— Dame! si vous n'avez pour salut d'autre planche
Que moi...
— Votre amitié branlerait-elle au manche?

Depuis un bien longtemps, je te cherche et révère.

— Et ne comprenant pas que ce cœur incertain
Avait bien plus besoin d'être allumé qu'éteint
Elle s'est empressée à grand renfort de pompes...
— Tu te trompes, Mathilde, oh! certes, tu te trompes!

ÉMILE AUGIER.

On ne peut rien ajouter de plaisant après ces quelques vers, à peine choisis entre dix mille autres, aussi mauvais quoique pas toujours aussi drôles, du célèbre cacographe.

Je me bornerai donc pour finir à souhaiter qu'on grave sur le socle de sa statue ce demi-vers exquis :

Ma malle me réclame.

ÉMILE AUGIER.

Et ayant lu, on s'en irait rêveur, quoique dise un autre académicien, presque aussi illustre :

Non, cela, c'est trop beau pour pouvoir arriver ;
Ne me fais pas rêver, ne me fais pas rêver !

Il n'est pas mort : il aura, lui aussi, son heure de gloire.

MACROBE.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

Esotérisme. — Albert Jounet : *Principes généraux de science psychique;* Libr. du Merveilleux, 0.20.

Histoire. — A. Chuquet : *La Jeunesse de Napoléon*, t. III, *Toulon*, avec une carte; Colin, 7.50. — Georges Firmin-Didot : *Pages d'histoire;* Firmin-Didot, 3.50. — Eugène Guénin : *La Nouvelle France* (histoire de la colonisation française); Fourneau, 3.50. — Yves Guyot : *L'Evolution politique et sociale de l'Espagne;* Fasquelle, 3.50. — Henri Houssaye : *1815* (*Waterloo*), édition in-18, Perrin, 3.50. — F. Reyssié : *Le Cardinal de Bouillon ;* Hachette, 5 fr.

Littérature. Critique. — Henri Bérenger : *La France intellectuelle. Critiques. Romanciers et conteurs. Poètes. Philosophes. Ecrivains sociaux;* Colin, 3.50. — Edmond de Bruijn : *Un nouveau topique flamand; Princesse d'Auberge ;* « Revue Blanche ». — André Ruyters : *La Correspondance du mauvais Riche ;* Bruxelles, Lacomblez. — Robert de Souza : *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental ;* « Mercure de France », 3. 50.

Littérature religieuse. — P.-L. Clérissac : *De Saint-Paul à Jésus-Christ ;* Plon, 3 fr. — Georges Fonsegrive : *Le Catholicisme et la Vie de l'Esprit ;* Lecoffre, 3.5o.

Musique. — René d'Avril : *L'Année musicale à Nancy, 1897-98 ;* Nancy, Thomas. — Raoul Bardac : *Fleurs de Crépuscule,* quatorze mélodies sur des poésies d'André Lebey ; « Mercure de France », 7 fr.

Pédagogie. — Edmond Demolins : *Conférence sur l'Avenir de l'Education nouvelle ;* Firmin-Didot.

Philosophie. — Ad. Alhaiza : *Cosmogonie dualiste ;* Montreuil-sous-Bois, chez l'Auteur. — Henri Berr : *L'Avenir de la Philosophie,* esquisse d'une synthèse des connaissances fondée sur l'histoire ; Hachette.

Poésie. — Henri Erasme Anger : *Chemin de retour,* préface de Gabriel Vicaire ; Girard, 3 fr. — D. Caldine : *La Folle du Logis ;* Vanier, 2.5o. — Henri Delisle : *Chansons dolentes et joyeuses ;* Soc. d'Ed. Litt., 1 fr. — René Ghil : *Le Pas Humain ;* « Mercure de France ». 2 fr. — André Lebey : *Chansons Mauves,* poèmes ; « Mercure de France », 20 fr. — Raphael Lightone : *Cheveux blancs ;* Jouve et Boyer. — Léon Riotor : *Jeanne de Beauvais ;* « Revue des Beaux-Arts et des Lettres ».

Psychologie. — L. Gérard-Varet : *L'Ignorance et l'irréflexion,* essai de psychologie objective ; Alcan, 5 fr.

Publications d'art. — Ferdinand Bac : *La Comédie féminine,* cent dessins inédits ; Simonis Empis, 3. 5o. — M. Brenet : *Notes sur l'Histoire du Luth en France ;* Fischbacher, 3 fr. — Georges Montorgueil : *Les Minutes parisiennes : Midi, le déjeuner des Petites ouvrières,* ill. de Lepère ; Ollendorff, 2 fr. — Gabriel Mourey : *Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur ;* Ollendorff, 2 fr. — Gabriel Mourey : *Les Minutes parisiennes : 1 heure, la Bourse,* ill. de Huard ; Ollendorff, 2 fr. — Paul Signac : *D'Eugène Delacroix au Néo-Impressionnisme ;* « Revue blanche », 1.5o. — *Vienne sous François-Joseph* (1848-1898), nombreuses ill. ; Per Lamm, 1 fr.

Roman. — Maxime Audoin : *Lettres de ma falaise ;* Soc. d'Ed. Litt., 2.5o. — René Bazin : *La Terre qui meurt ;* Calman Lévy, 3.5o. — Ernest Daudet : *Les Deux Evêques,* ill. de Carrier ; Juven, 3.5o. — Amédée Delorme : *Disgraciée ;* Soc. d'Ed. Litt., 3.5o. — Dubois-Desaulle : *Sous la Casaque,* notes d'un soldat ; Stock, 3.5o. — Dr Facieu : *Fiorina ;* Soc. d'Ed. Litt., 3.5o. — Jean de Ferrières : *Les Messieurs de Seryac ;* Ollendorff, 3.5o. — Anatole France : *Histoire contemporaine. L'Anneau d'améthyste ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Henri Lavedan : *Lydie,* Calmann Lévy, 3.5o. — Louis Lemaire : *Mademoiselle Chervillay ;* Fasquelle, 3.5o. — Camille Pert : *Leur Egale ;* Simonis Empis, 3.5o. — Jehan Pertuis : *Cœur incompris ;* Soc. d'Ed. Litt., 3.5o. — Albert Pinard : *Samuelle Servais ;* Soc. Libre d'Ed., 3.5o. — G. de Raulin : *Suzy ;* « La Plume », 3.5o. — M. Reepmaker : *La Peine du Dam ;* Stock, 3.5o. — Henri de Régnier : *Le Trèfle blanc ;* « Mercure de France », 2 fr. — Comte A. de Saint-Aulaire : *Chronique de la forêt de Sauvagnac ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Edouard Schuré : *Le Double ;* Perrin, 3.5o. — Jérôme et Jean Tharaud : *Le Coltineur débile ;* Bellais, 1 fr. — Henri Vigne-

mal : *Vain Effort;* Lemerre, 3.50. — Jean Volane : *Proses dominicales ;* Lemerre, 3.50.

Sciences. — J. Dallemagne : *La Volonté dans ses rapports avec la Responsabilité pénale,* petit in-8; Gauthiers-Villars, 3 fr. — H. Durville : *Application de l'aimant au traitement des maladies ;* Libr. du Magnétisme, 0.20. — Dr Michaut : *Pour devenir Médecin ;* Schleicher (Encycl. pop.), 1 fr.

Sociologie. — A. Couvreur : *Les Dangers sociaux. Le Mal nécessaire*; Plon, 3.50. — Enrico Malatesta : *Un peu de théorie ;* « Temps nouveaux », 0.10. — Léopold de Saussure : *Psychologie de la Colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes ;* Alcan, 3.50. — L. de Seilhac : *Les Congrès ouvriers en France (1876-1897).* Bibliothèque du Musée social; Colin, 4 fr.

Théatre. — Emile Bernard : *Les deux Portraits,* 2 actes en vers ; Le Caire, Moussa Roditi. — P.-J.-Edouard Callon : *Hercule vainqueur de la Mort,* suivant l'Alceste d'Euripide. Tragédie en 4 parties dont un prologue ; « Mercure de France », 4 fr. — Georges Courteline et E. Norès : *Le Gendarme est sans pitié,* illustré de 12 cinématogravures; Flammarion, 0.60.

Voyages. — Baron Gostowski : *De Paris à Mexico par les Etats-Unis ;* Stock. — Jules Legras : *En Sibérie;* Colin, 3.50. — *Copenhague,* publié par l'Union danoise des touristes; Charles, 2.50.

Divers. — Jean Bernard : *La Vie de Paris, 1898,* préf. de Charles Tardieu ; Lemerre, 3.50. — Paschal Grousset : *Le Mot de l'Enigme. L'affaire Dreyfus;* Stock, 1 fr. — La Mara : *Correspondance entre Franz Liszt et Hans von Bulow ;* Fischbacher, 7.50. — Paul Marie : *Le Petit Bleu* (affaire Dreyfus) ; Stock, 3 50. — Marie de Saint-Remy : *Les Dieux des Anarchistes,* Annales de l'Universellisme; Durville, 5 fr. — Henri Varennes et Edgard Troimaux : *Le Musée criminel. Crimes et peines d'autrefois ;* H. May, 10 livraisons, 0.60.

Littérature étrangère. — Dante Gabriele Rossetti : *Poésie,* trad. dall inglese di Antonio Agresti, con uno studio su la pittura inglese e su l'opera pittorica e la vita dell' autore ; Florence, Barbera, 3 l. — Emilio Fernandez Vaamonde : *Despuées del Desastre,* poesias, prologo de D. J. Ortega Munilla ; Madrid, Imprenta de Fortanet, 1 p.

Traductions. — Jane Austen : *Catherine Morland,* trad. par Félix Fénéon ; « Revue blanche », 3.50. — B. Harrade : *Des ombres qui passent,* trad. par J. de Mestral-Combremont ; Perrin, 3.50. — Cesare Lombroso : *L'Antisémitisme,* trad. par les docteurs T. Marie et H. Hamel, avec une préface du Dr Paul Brousse ; Giard et Brière, 2.50. — Lucrèce : *De la Nature des Choses,* trad. en vers français avec préf. par André Lefèvre ; Scc. d'Edit. Litt., 5 fr. — Karl Marx : *Salaires, prix, profits,* trad. par Ch. Longuet; Giard et Brière, 0.50.

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche. — Vient de paraître au *Mercure de France.* — *La Double Maîtresse.* — Volumes en prépa-

ration. — Numéro spécial de *L'Humanité Nouvelle.* — Une enquête de la *Revue Franco-Allemande.* — Numéro spécial de *L'Aube Méridionale.*

**Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche.** — Avant de commencer la publication des œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, la Société du *Mercure de France* fait paraître ces jours-ci, dans sa collection à 3 fr. 50, un volume de *Pages choisies,* très nombreux, très complet, avec une Introduction d'Henri Albert et un portrait de Nietzsche gravé sur bois par Julien Tinayre.

Viendront ensuite, publiés sous la direction de M. Henri Albert, les douze volumes suivants :

I. — *L'Origine de la Tragédie, ou Hellénisme et Pessimisme.*

II. — *Homère et la Philologie classique.* — *De l'Avenir de nos établissements pédagogiques,* etc.

III. — *La Philosophie pendant la période tragique de la Grèce,* etc.

IV. — *Considérations inactuelles.*

V. — *Humain, trop humain,* 1re partie.

VI. — *Humain, trop humain,* 2e partie.

VII. — *Aurore, pensées sur les préjugés moraux.*

VIII. — *Le gai Savoir* (La gaya Scienza).

IX. — *Ainsi parlait Zarathoustra* (nouvelle édition).

X. — *Par delà le Bien et le Mal* (nouvelle édition).

XI. — *La Généalogie de la Morale.*

XII. — *Le Cas Wagner.* — *Le Crépuscule des Idoles.* — *Nietzsche contre Wagner.* — *L'Antechrist.* — *Poésies.*

§

**Vient de paraître** au *Mercure de France* (collection d'auteurs étrangers, à 3 fr. 50 le volume) :

Rudyard Kipling : Le Livre de la Jungle, traduit de l'anglais par Louis Fabulet et Robert d'Humières.

H.-G. Wells : La Machine a explorer le Temps, roman, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray.

Walter Pater. : Portraits imaginaires, avec une Introduction d'Arthur Symons, traduits de l'anglais par Georges Khnopff.

§

**La Double Maîtresse.** — Titre d'un roman qu'achève M. Henri de Régnier, et que nous publierons cet automne.

§

**Volumes en préparation** et qui paraîtront chez divers éditeurs : *Le Livre des Visions* (IVe série des *Ballades Françaises*), par Paul Fort ; — *La Beauté*, roman, par Marcel Batilliat.

§

« **L'Humanité Nouvelle** », dans un numéro spécial qui paraîtra le 15 avril, publiera plus de 130 réponses à son enquête sur *La Guerre et le Militarisme*. Une étude de ces réponses, par M. A. Hamon, directeur de la revue, sera publiée à la suite. (Le numéro, d'environ 200 pages, sera vendu 4 fr. S'adresser à MM. Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères.)

§

**Une enquête de la « Revue Franco-Allemande ».**— Cette revue, qui se publie à Munich (Amalienstrasse, 9), pose à un certain nombre de personnalités les questions suivantes :

I. Quel est votre avis personnel sur un rapprochement entre la France et l'Allemagne ?

II. Croyez-vous ce rapprochement : 1. désirable ? 2. possible ? 3. prochain ?

III. — Pourquoi ? Comment ?

Les réponses seront insérées dans un des prochains numéros de la revue.

§

« **L'Aube Méridionale** » prépare, pour paraître en avril, un numéro spécial exclusivement composé par les jeunes poètes du midi. Tous les poètes originaires du midi, ayant moins de trente ans, sont priés d'adresser avant le 10 avril leurs manuscrits au secrétaire de la Revue (10, rue Four-Saint-Eloy, Montpellier).

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

# L'HOMME QVI POVVAIT ACCOMPLIR DES MIRACLES

Il n'est pas certain que le don ait été inné. Pour ma part, je crois qu'il lui vint à l'improviste. A vrai dire, jusqu'à trente ans, il avait été sceptique et ne croyait pas aux pouvoirs miraculeux. Et ici, puisque l'endroit est tout indiqué, je dois dire qu'il était un homme de petite taille, avec des yeux d'un brun ardent, une chevelure rousse taillée en brosse, une moustache abondante et des taches de rousseur. Il s'appelait George Mac Whirter Fotheringay — ce qui n'est pas un nom induisant, en aucune façon, à l'attente des miracles — et il était employé chez Gomshott. Très adonné aux argumentations assertives, ce fut pendant qu'il affirmait l'impossibilité des miracles que lui vint le premier indice de son pouvoir extraordinaire. Cette particulière discussion avait lieu dans le bar du *Long Dragon* et Toddy Beamish menait l'opposi-

tion avec un effectif et monotone : « Ce n'est que votre opinion », qui poussa M. Fotheringay jusqu'aux limites extrêmes de sa patience.

Il y avait là, en outre, un cycliste très poussiéreux, l'hôtelier Cox, et miss Maybridge, la très respectable et plutôt corpulente servante du *Long Dragon*. Miss Maybridge lavait des verres, tournant le dos à M. Fotheringay ; les autres écoutaient l'opinant, plus ou moins amusés par l'inefficacité de sa méthode affirmative. Aiguillonné par la tactique de M. Beamish, M. Fotheringay se décida à faire un effort inaccoutumé de rhétorique.

— Tenez, M. Beamish, dit-il, examinons clairement ce que c'est qu'un miracle. C'est quelque chose de contraire aux lois de la nature, accompli par le pouvoir de la volonté, quelque chose qui n'arriverait pas si on ne le voulait pas spécialement.

— C'est *votre* opinion, dit M. Beamish, par rebuffade.

M. Fotheringay prit à témoin le cycliste qui jusqu'alors avait gardé le silence et il obtint son assentiment, donné après une toux hésitante et un regard à M. Beamish. L'hôtelier ne voulut exprimer aucune opinion, et M. Fotheringay, revenant à M. Beamish, reçut de lui l'inattendue concession d'un indulgent consentement à sa définition du miracle.

— Par exemple, continua M. Fotheringay, grandement encouragé, ceci serait un miracle : cette lampe, d'après le cours naturel des choses, ne pourrait brûler comme cela étant renversée, n'est-ce pas, Beamish?

— *Vous dites* qu'elle ne le pourrait pas, répondit Beamish.

— Et vous? dit Fotheringay. Vous n'allez pas prétendre que... hein?

— Non, fit Beamish récalcitrant, elle ne le pourrait pas.

— Très bien, continua M. Fotheringay, alors quelqu'un vient ici, comme ce pourrait être moi, comme cela, qui se place comme qui dirait ici, et qui dit à cette lampe, comme je pourrais le faire, en rassemblant toute ma volonté : Renverse-toi sans tomber, et continue à brûler et... Diable!

C'était suffisant pour faire crier âu Diable. L'impossible, l'incroyable était visible pour tous. La lampe était suspendue renversée dans l'air, brûlant tranquillement avec sa flamme se dirigeant en bas. Elle était aussi massive, aussi indiscutable que jamais lampe fut, cette prosaïque et ordinaire lampe du bar du *Long Dragon*.

M. Fotheringay demeura le doigt tendu et les sourcils froncés comme quelqu'un qui prévoit quelque accidentel fracas. Le cycliste qui était assis presque sous la lampe se courba et sauta pardessus le comptoir. Tout le monde sauta, plus ou moins. Miss Maybridge se retourna et jeta un cri. Pendant près de trois secondes la lampe resta suspendue ainsi. Un faible cri de détresse mentale fut poussé par M. Fotheringay.

— Je ne puis la soutenir en l'air plus longtemps, dit-il.

Il recula en chancelant et la lampe renversée soudain vacilla, tomba sur le coin du comptoir, rebondit de côté, s'écrasa sur le plancher et s'éteignit. Par bonheur, elle avait un récipient de métal, sans quoi la salle entière se fût embrasée.

M. Cox fut le premier qui parla, et sa remarque, dépouillée d'inutiles périphrases, fut que Fotherin-

gay était un imbécile. Fotheringay n'était pas en état de discuter même une proposition aussi fondamentale que celle-là! Il était au delà de toute expression confondu de ce qui venait d'arriver. La conversation qui suivit ne jeta absolument aucune clarté sur l'affaire, du moins en ce qui concernait Fotheringay, l'opinion générale se ralliant à celle de M. Cox, non seulement à l'unanimité mais avec véhémence. Tout le monde accusait Fotheringay de quelque stupide supercherie, déclarant qu'il venait ridiculement troubler le confort et la sécurité des gens. Quant à lui, son esprit était un cyclone de perplexité, il se sentait incliné à être de leur avis, et il tenta inefficacement de s'opposer à l'offre qu'on lui fit de sortir.

Il rentra chez lui, rouge et animé, le collet de son habit relevé, les yeux cuisants et les oreilles brûlantes. En passant, il épia nerveusement chacun des dix reverbères qu'il rencontra dans la rue; et ce ne fut que lorsqu'il se trouva seul dans sa petite chambre de la Ruelle de l'Église qu'il fut capable de ressaisir sérieusement ses souvenirs de l'incident et de se demander : « Que s'est-il passé? »

Il avait retiré son habit et ses bottines, et il était assis sur le rebord de son lit, les mains dans les poches et répétant, pour la dix-septième fois, le texte de sa défense : « Je n'avais pas l'intention de renverser cette maudite lampe! » Alors, il lui revint à l'idée qu'au moment précis où il avait prononcé les mots ordonnateurs, il avait par inadvertance, *voulu* la chose qu'il disait, et que, lorsqu'il avait vu la lampe suspendue en l'air, il avait senti qu'il dépendait de lui de l'y maintenir sans savoir clairement comment cela pourrait se faire.

Il n'avait pas un esprit particulièrement complexe, sans quoi il aurait pu, pour un instant, s'arrêter à ce *voulu par inadvertance*, embrassant ainsi les problèmes les plus abstrus de l'action volontaire; mais il ne se rendit compte de cela que dans un brouillard assez confus. Et de là, suivant, il faut l'admettre, une voie peu clairement logique, il en arriva au témoignage de l'expérience.

Il étendit résolument le doigt vers sa bougie, et rassembla son esprit tout en sachant qu'il faisait une action stupide : « Soulève-toi », dit-il, mais en une seconde sa volonté s'évanouit. La bougie s'était soulevée, restant suspendue dans l'air un rapide moment, et quand M. Fotheringay ouvrit convulsivement la bouche, elle retomba avec bruit sur sa table de toilette, le laissant dans l'obscurité la plus complète, à part la lueur mourante de sa mèche.

Un instant M. Fotheringay resta assis dans les ténèbres, absolument immobile.

— Après tout, c'est arrivé, dit-il, et comment l'expliquer, je ne sais pas!

Il soupira profondément et commença à explorer ses poches pour y découvrir une allumette. Il n'en trouva pas, se leva et chercha à tâtons sur la table de toilette.

— Je voudrais bien avoir une allumette, dit-il.

Il chercha dans son habit, mais il n'y en avait pas; alors il lui vint à l'esprit que les miracles étaient possibles même avec des allumettes. Il étendit la main et fronçant les sourcils dans l'obscurité :

— Qu'une allumette me tombe dans la main, ordonna-t-il.

Il sentit un léger objet heurter sa paume et ses doigts se refermèrent sur une allumette.

Après avoir inutilement tenté de l'enflammer, il s'aperçut que c'était une allumette suédoise. Il la jeta par terre, et il lui vint alors à l'esprit qu'il aurait pu la demander tout allumée. Il le voulut, et il la vit tout à coup s'enflammer au milieu de la natte, devant sa table de toilette. Il la ramassa vivement, et elle s'éteignit. La conscience de son pouvoir s'augmenta, et, en tâtonnant, il replaça la bougie dans le chandelier.

— Allons, allume-toi! dit M. Fotheringay, et incontinent la bougie s'alluma et il vit un petit trou noir dans la housse de la toilette avec un peu de fumée qui s'en élevait. Un instant ses yeux allèrent de la fumée à la flamme, puis il rencontra son propre regard dans la glace. Par ce moyen, il communia avec lui-même en silence pendant un certain temps.

— Que penses-tu des miracles? dit enfin M. Fotheringay en s'adressant à sa propre réflexion. Ses subséquentes méditations furent d'un genre sévère mais confus. Autant qu'il pouvait s'en rendre compte, c'était pour lui une affaire de pure volonté. La nature de ses expériences jusqu'ici le disposait peu à en tenter de nouvelles, du moins pas avant de les avoir examinées de nouveau. Mais il souleva du regard une feuille de papier, colora un verre d'eau en rose, puis en vert; il créa un colimaçon qu'il annihila miraculeusement, et il se fit présent d'une non moins miraculeuse brosse à dents. Vers le milieu de la nuit, il était persuadé que son pouvoir devait être d'une qualité particulièrement rare et piquante, ce dont il avait eu déjà l'idée vague, mais aucune assurance certaine. L'effroi et la perplexité que lui avait causés sa première découverte étaient maintenant atténués par l'orgueil de sa

singularité et de vagues suggestions d'utilité. Il entendit sonner une heure à l'horloge de l'église, et comme il ne lui vint pas à l'idée que ses occupations journalières pussent être remplies miraculeusement, il se remit à se déshabiller afin de s'étendre dans son lit sans plus de délai. Comme il s'efforçait de passer sa chemise par-dessus sa tête, il eut une brillante idée.

— Je veux être dans mon lit, dit-il, et il s'y trouva. — Déshabillé, stipula-t-il; et, trouvant les draps froids : — avec ma chemise de nuit — non, avec une belle chemise de nuit de flanelle fine. Ah! fit-il, avec une immense jouissance. — Et maintenant que je m'endorme confortablement.

Il s'éveilla à l'heure habituelle, et resta pensif pendant tout le déjeuner, se demandant si ses expériences de la nuit précédente n'étaient pas tout simplement un rêve d'une particulière vivacité. A la fin, il se résolut à de prudentes expériences. Par exemple, il eut trois œufs pour son déjeuner; deux que l'hôtesse lui apporta, bons sans doute, mais non de première fraîcheur, et l'autre était un délicieux œuf d'oie tout frais pondu, cuit et servi par son pouvoir extraordinaire. Il se rendit en hâte à son bureau, dans un état d'excitation profonde, mais soigneusement contenue, et il ne se rappela le troisième œuf que lorsque l'hôtesse lui parla de la coquille le soir. De toute la journée il ne put rien faire à cause de cette nouvelle et surprenante puissance qu'il se connaissait, mais cela ne lui causa aucun ennui parce qu'il rattrapa miraculeusement le temps perdu, dans les dix dernières minutes.

A mesure que la journée s'avançait, son état d'esprit passa de la surprise à l'exaltation, encore que

les circonstances de sa sortie du *Long Dragon* fussent encore désagréables au souvenir, et une version tronquée du fait étant parvenue à ses collègues amena quelques plaisanteries. Il était évident qu'il lui fallait beaucoup de prudence en soulevant des objets fragiles, mais autrement son don lui promettait de plus en plus de jouissances à mesure qu'il y pensait. Il se proposait, entre autres choses, d'augmenter ses biens personnels par de modestes actes de création. Il appela à l'existence une paire de splendides boutons de manchettes en diamants, et les annihila vivement comme le fils de son patron traversait la salle, se dirigeant vers son bureau. Il eut peur que le jeune homme ne se demandât comment ils étaient venus en sa possession. Il se rendit parfaitement compte que ce don exigeait, pour s'exercer, des précautions et de la vigilance, mais autant qu'il pouvait en juger, les difficultés qu'il lui faudrait surmonter avant d'en être bien maître n'étaient pas plus grandes que celles qu'il lui avait déjà fallu affronter pour apprendre à monter à bicyclette. Ce fut cette analogie peut-être, tout autant que le sentiment qu'il serait malvenu au *Long Dragon*, qui l'entraîna après le dîner dans la petite rue déserte derrière l'usine à gaz, pour y répéter en particulier quelques miracles.

Il y eut possiblement dans ses tentatives un certain manque d'originalité, car, à part son pouvoir volontaire, M. Fotheringay n'était pas un homme très exceptionnel. Le miracle de la verge de Moïse lui revint à l'esprit, mais la nuit était sombre et peu favorable à l'apprivoisement de grands serpents miraculeux. Alors il se rappela l'histoire de Tannhauser qu'il avait lue au verso du programme des concerts philharmoniques. Cela lui parut singulière-

ment attrayant et inoffensif. Il enfonça sa canne dans le gazon qui bordait le sentier et lui commanda de fleurir. L'air fut immédiatement embaumé de la senteur des roses, et avec une allumette qu'il enflamma, il vit de ses yeux que ce superbe miracle était réellement accompli. Sa satisfaction fut interrompue par un bruit de pas qui s'avançaient. Effrayé d'une découverte prématurée de son pouvoir, il dit rapidement à la canne fleurie : Va-t'en, ce qui signifiait selon lui : redeviens canne, mais il était très ému. La canne recula avec une vitesse considérable, et immédiatement vint un cri de colère avec un gros mot prononcé par la personne qui approchait.

— A qui jetez-vous des bâtons, espèce d'imbécile? cria une voix. Je l'ai reçu en plein dans les jambes.

— J'en suis fâché, mon vieux, répondit M. Fotheringay, et réalisant alors la nature fâcheuse de son explication, il se mit à se friser nerveusement la moustache, lorsqu'il vit s'avancer Winch, l'un des trois agents de police d'Immering.

— Qu'est-ce que vous dites? demanda l'agent. Tiens! c'est vous, mais oui, c'est vous qui avez cassé la lampe du *Long Dragon*.

— Je ne dis rien, rien du tout, balbutia M. Fotheringay.

— Pourquoi lancez-vous des bâtons dans les jambes des gens, alors?

— Oh! c'est assommant, protesta M. Fotheringay.

— Je crois bien que c'est assommant! Ne savez-vous pas que des coups de bâtons font mal! Pourquoi en lancez-vous, hein?

Pour le moment M. Fotheringay était bien en

peine de dire pourquoi il l'avait fait. Son silence parut irriter M. Winch.

— Vous avez attaqué la police, jeune homme, c'est cela, ce que vous avez fait.

— Ecoutez, monsieur Winch, implora M. Fotheringay ennuyé et confus, je suis bien fâché. Le fait est que...

— Quoi...?

Il ne sut inventer autre chose que la vérité.

— Je faisais un miracle.

Il essaya de dire la chose d'une façon dégagée, mais quoi qu'il fît il n'y put réussir.

— Vous faisiez un...! Allons! ne dites pas de bêtises. Faire un miracle. Eh bien, vrai! un miracle. En voilà une bien bonne! Mais tout le monde sait que vous ne croyez pas aux miracles... Le fait est que ce doit être là encore une de vos stupides supercheries de sorcier, voilà ce que c'est. Maintenant, nous allons...

Mais M. Fotheringay ne sut jamais ce que M. Winch voulait lui dire. Il se rendit compte qu'il avait livré son précieux secret, qu'il l'avait jeté à tous les vents du ciel. Un violent accès d'irritation le poussa à agir. Il se retourna vivement et furieusement vers l'agent de police.

— J'en ai assez de tout cela, vous dis-je! Je vais vous montrer un de mes stupides tours de sorcier, attendez! Allez au diable! Vite, allez!

Il resta seul!

M. Fotheringay n'accomplit aucun autre miracle cette nuit-là et il ne s'inquiéta pas non plus de ce que devenait sa canne fleurie. Il rentra aussitôt en ville, et, plein d'un tranquille étonnement, regagna sa chambre.

— Seigneur! pensait-il, c'est un puissant don —

un don extrêmement puissant... Je n'avais pas l'intention d'en faire pareil usage, non réellement .. Je me demande comment peut bien être l'Enfer !

Il s'assit sur le rebord du lit pour retirer ses bottines. Subitement frappé d'une heureuse idée, il transféra l'agent de police à San-Francisco, et sans plus intervenir dans les causes normales, il se mit sagement au lit. La nuit, il rêva de la colère de Winch.

Le lendemain, M. Fotheringay apprit deux intéressantes nouvelles. Quelqu'un avait planté un très beau rosier grimpant contre le mur de la propriété de M. Gomshott aîné, et l'on devait draguer la rivière jusqu'au moulin pour retrouver l'agent Winch.

Toute cette journée, M. Fotheringay resta distrait et pensif; il ne fit aucun miracle, non plus que le jour suivant, excepté l'envoi de quelques provisions à Winch, et l'achèvement de son ouvrage avec une ponctualité parfaite, en dépit du bourdonnement de pensées qui assourdissait son esprit. L'extraordinaire détachement et la douceur de ses manières furent remarqués par diverses personnes qui l'en plaisantèrent. Pour la plupart du temps, il pensait à Winch.

Le dimanche soir, il alla à la chapelle, et assez étrangement, M. Maydig, le clergyman, qui s'intéressait quelque peu aux choses occultes, prêcha sur *les choses qui ne sont pas légitimement permises*. M. Fotheringay n'était pas un paroissien très régulier, mais son système de scepticisme affirmatif, auquel il a été déjà fait allusion, se trouvait maintenant rudement ébranlé. Le développement du sermon jeta une lumière entièrement nouvelle sur

ses dons récents et il se décida brusquement à consulter M. Maydig à l'issue du service. Aussitôt qu'il fut bien déterminé, il se demanda avec étonnement pourquoi l'idée ne lui en était pas venue plus tôt.

M. Maydig, homme maigre et nerveux, avec un long cou et de longues mains, se trouva grandement flatté par la demande d'une conversation privée à lui faite par un jeune homme dont l'indifférence en matière religieuse était un sujet de scandale pour toute la ville. Après quelques nécessaires délais, il le conduisit dans le cabinet de travail du presbytère, qui était contigu à la chapelle, l'installa dans un siège confortable et debout devant un feu riant — et ses jambes projetaient sur le mur opposé l'ombre d'une arche rhodienne — il invita M. Fotheringay à exposer le sujet de sa visite.

D'abord, M. Fotheringay fut un peu décontenancé, et il éprouva quelque difficulté à entrer en matière.

— Vous me croirez avec peine, M. Maydig, j'en ai peur... et ainsi de suite pendant quelque temps.

A la fin il tenta une question et demanda à M. Maydig ce qu'il pensait des miracles.

M. Maydig disait encore : — Eh bien..., d'un ton fort entendu, lorsque M. Fotheringay l'interrompit.

— Vous ne croyez pas, je suppose, qu'une personne d'une condition fort ordinaire, comme moi, par exemple, qui serait assise dans ce fauteuil maintenant, pourrait avoir en elle-même une espèce de secret pouvoir qui la rendrait capable de faire des choses par le moyen de sa seule volonté.

— C'est possible, dit M. Maydig, il y a des choses de ce genre qui sont possibles.

— Si vous me permettiez de me servir librement de quelqu'un des objets qui sont ici, je crois que je pourrais vous prouver la chose par expérience. Prenons, par exemple, ce pot à tabac. Ce que je voudrais savoir, c'est si ce que je vais faire de lui est un miracle ou non. Accordez-moi un instant, monsieur Maydig, je vous prie.

Il fronça les sourcils, étendit la main vers le pot à tabac et dit :

— Deviens un vase de violettes.

Le pot à tabac fit ce qu'on lui commandait.

M. Maydig sursauta violemment devant le changement et son regard erra un moment du thaumaturge au vase. Il ne pouvait dire un mot. Soudain, il s'aventura à se pencher sur la table et à sentir les violettes. Elles étaient fraîchement cueillies et fort belles. Puis, il considéra avec ébahissement M. Fotheringay.

— Comment avez-vous fait cela ? demanda-t-il.

M. Fotheringay se tortilla la moustache.

— Je l'ai ordonné — et voilà ! Est-ce là un miracle, ou de la magie noire, ou quoi ? Que pensez-vous qu'il y ait en moi ? C'est là ce que je voudrais savoir.

— C'est un événement bien extraordinaire.

— Il y a huit jours, je ne savais pas plus que je pouvais faire des choses comme celle-là que vous. C'est quelque chose de bizarre dans ma volonté, je suppose, et c'est tout ce que j'y vois.

— Est-ce que c'est là la seule chose ? Pouvez-vous faire des choses autres que celles-là ?

— Mais oui, Seigneur, s'exclama M. Fotheringay. Tout ce que je veux.

Il réfléchit et se rappela une séance de prestidigitation à laquelle il avait assisté.

— Tenez, fit-il en étendant la main, change-toi en un vase à poisson — non, pas cela — change-toi en un aquarium plein d'eau avec des poissons rouges ; c'est mieux. Avez-vous vu, monsieur Maydig?

— C'est étonnant, c'est incroyable. Ou bien vous êtes le plus extraordinaire des... Mais non..

— Je pourrais le changer en n'importe quoi, dit M. Fotheringay. Tout ce que je veux. Tenez, deviens pigeon, veux-tu ?

Au même moment un pigeon bleu voltigeait autour de la pièce, obligeant M. Maydig à se courber chaque fois qu'il approchait.

— Arrête-toi là — et le pigeon resta immobile dans l'air.

— Je peux le faire redevenir vase à fleurs, dit-il.

Après avoir replacé le pigeon sur la table, il accomplit le miracle.

— Peut-être voudriez-vous fumer une pipe maintenant.

Et il restitua le pot à tabac.

M. Maydig avait suivi tous ces derniers changements dans une sorte de silence haletant. Il examina M. Fotheringay timidement, et fort délicatement prit le pot à tabac, le vérifia et le replaca sur la table.

— Eh! bien... fut la seule expression que trouvèrent ses sentiments.

— Maintenant, il m'est plus facile d'expliquer pourquoi je suis venu vous voir, dit M. Fotheringay.

Il entama alors le récit fort long et compliqué de ses étranges expériences, commençant par l'histoire de la lampe du *Long Dragon* et s'embarrassant en des allusions persistantes à Winch. Tandis qu'il parlait, l'orgueil passager qu'avait causé la conster-

nation de M. Maydig disparut; il redevint le très ordinaire M. Fotheringay qu'il était dans l'existence quotidienne. M. Maydig écoutait attentivement, et son aspect changeait aussi suivant les phases du récit. Tout à coup, tandis que M. Fotheringay racontait le miracle du troisième œuf, le clergyman l'interrompit avec un geste rapide de la main.

— C'est possible, dit-il, c'est incroyable. C'est stupéfiant, certes, mais cela concilie un grand nombre de surprenantes difficultés. Le pouvoir d'accomplir des miracles est un don — une qualité particulière comme le génie ou la double-vue — jusqu'à présent il ne s'est rencontré que très rarement et chez des gens exceptionnels. Mais dans ce cas... J'ai toujours été surpris des miracles de Mahomet, et de ceux des Ioghis et de ceux de Madame Blavatsky, c'est bien naturel, n'est-ce pas ? Oui, c'est simplement un don. Et cela corrobore si merveilleusement les arguments de ce grand penseur — et la voix de M. Maydig fit une révérence — Sa Grâce le duc d'Argyll. Ici nous sondons quelque loi plus profonde — plus profonde que les lois de la nature. Oui..., oui... Continuez. Continuez !

M. Fotheringay se remit à conter sa mésaventure avec Winch, et M. Maydig, qui n'était plus ni intimidé ni effrayé, commença à secouer ses jambes dans tous les sens et à interjecter son étonnement.

— C'est ce qui me troublait le plus, continuait M. Fotheringay, c'est pour cela surtout que j'ai immédiatement besoin d'un conseil. Sans doute, il est à San-Francisco, n'importe où que soit San-Francisco, mais naturellement c'est fâcheux pour tous les deux, comme vous allez voir, monsieur Maydig. Je ne m'imagine pas comment il peut comprendre ce qui est arrivé, et il est probable qu'il est effrayé

et exaspéré d'une façon épouvantable, et qu'il cherche à me retrouver. Très probablement il ne cesse de se mettre en route pour revenir ici ; mais je le ramène à son point de départ par un miracle, de temps en temps, quand j'y pense. Et naturellement, c'est là une chose qu'il ne peut pas comprendre et ça doit bien l'ennuyer ; et naturellement s'il prend chaque fois un billet de chemin de fer, ça doit lui coûter une jolie somme. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui, mais naturellement il lui est difficile de se mettre à ma place. J'ai réfléchi, après, que ses habits avaient pu être roussis et anéantis — avant que je ne l'aie retiré de là, vous savez, si l'enfer est tel qu'on le dit. Dans ce cas, je suppose qu'on a dû le mettre en prison, à San-Francisco. Naturellement, j'ai voulu qu'il ait sur lui un nouvel uniforme aussitôt que j'ai pensé à cela. Mais vous voyez, je suis déjà dans une situation diablement embarrassée....

M. Maydig paraissait sérieux.

— Je vois bien que vous êtes dans l'embarras. Oui, c'est une situation difficile. Comment vous en sortir...

Et il devint diffus et vague.

— Quoi qu'il en soit, laissons Winch de côté pour un moment, et discutons la question importante. Je ne pense pas que ce soit ici un cas de magie noire, ni rien de ce genre. Je ne crois pas qu'il y ait dans tout ceci l'ombre d'intention criminelle, monsieur Fotheringay — pas la moindre, à moins que vous ne supprimiez des faits matériels. Non, ce sont des miracles — de purs miracles — des miracles, si je puis dire, de la plus rare espèce...

Il arpentait le devant de foyer en gesticulant, tandis que M. Fotheringay restait assis, le coude sur

la table et la tête dans sa main, paraissant fort tourmenté.

— Je ne vois pas, dit-il, comment je vais m'en tirer avec Winch.

— Avec ce don des miracles, apparemment un don très puissant, dit M. Maydig, nous arriverons à retrouver Winch, ne craignez rien. Mon cher Monsieur, vous êtes un personnage fort important, aux possibilités les plus étonnantes, l'évidence le prouve ; de plus, les choses que vous pouvez faire...

— Oui, j'ai pensé à une ou deux choses, dit M. Fotheringay ; mais elles viennent parfois tout de travers. Vous avez vu le poisson, tout à l'heure. Fausse espèce de bassin, et fausse espèce de poisson. Et je croyais avoir spécifié clairement ce que je voulais.

— C'est naturel, dit M. Maydig, très naturel, entièrement naturel.

Il s'arrêta et considéra M. Fotheringay.

— C'est un don pratiquement illimité. Mettons votre pouvoir à l'épreuve, par exemple. S'il existe réellement... S'il est réellement ce qu'il paraît être...

Et, si incroyable que cela paraisse, dans le cabinet de travail du presbytère de la *Congregational Chapel*, dans la soirée du dimanche 10 novembre 1896, M. Fotheringay, inspiré et dirigé par M. Maydig, commença à accomplir des miracles. L'attention du lecteur est spécialement et instamment appelée sur la date. Il objectera, s'il ne l'a fait déjà, que certains points dans cette histoire sont improbables, que si des faits de ce genre s'étaient en vérité produits, on en aurait parlé à l'époque, dans tous les journaux. Il lui paraîtra particulièrement difficile d'accepter les détails qui suivent, parce qu'entre autres choses ils comportent la conclusion

que lui ou elle, le lecteur ou la lectrice en question, durent périr d'une façon violente et sans précédent dans cette mémorable soirée. Dans le cours subséquent du récit, tout cela deviendra parfaitement clair et croyable, comme tout lecteur intelligent et raisonnable l'admettra. Mais ce n'est pas le lieu de terminer cette histoire, au milieu de laquelle nous sommes à peine parvenus. D'abord les miracles accomplis par M. Fotheringay ne furent que de timides petits miracles, avec les petits objets et les bibelots de la pièce, aussi faibles que les miracles des théosophes, et malgré cela reçus avec une crainte respectueuse par son collaborateur. Pour lui, il aurait préféré en finir sur-le-champ avec l'affaire Winch. Mais M. Maydig ne le lui permit pas. Après qu'ils eurent accompli une douzaine de ces trivialités domestiques, le sens de leur pouvoir augmenta, leur imagination commença à montrer des signes de stimulation et leur ambition grandit. Leur première grande entreprise fut due à la faim et à la négligence de madame Minchin, la gouvernante de M. Maydig. Le repas auquel le clergyman conduisit M. Fotheringay était certainement mal servi, et peu appétissant pour deux laborieux faiseurs de miracles; mais ils étaient assis déjà et M. Maydig discourait avec tristesse plutôt qu'avec colère sur les négligences et les oublis de sa ménagère, lorsqu'il vint à l'esprit de M. Fotheringay qu'une occasion se présentait pour lui.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Maydig, si ce n'est pas indiscret, que je...

— Mon cher monsieur Fotheringay, certes, non, je ne pense pas...

M. Fotheringay l'interrompit d'un geste.

— Qu'allons-nous demander, dit-il, en esprit

large qui se met à la hauteur des circonstances; et, d'après les instructions de M. Maydig, il revisa entièrement le souper.

— Quant à moi, dit-il en lorgnant le choix de M. Maydig, j'ai un faible particulier pour une pinte de stout et un bon plat de lapin de garenne, et c'est ce que je vais ordonner. Le bourgogne ne me dit pas grand'chose.

Et séance tenante, stout et lapin de garenne parurent à son commandement. Ils s'attardèrent devant leur repas, causant, sur un pied d'égalité dont M. Fotheringay fut surpris et reconnaissant, de tous les miracles qu'ils allaient pouvoir faire.

— Et à propos, monsieur Maydig, je pourrais peut-être vous aider — au point de vue domestique.

— Je ne comprends pas bien, dit M. Maydig, en se versant un verre de vieux bourgogne miraculeux.

M. Fotheringay se servit une seconde portion de lapin et répondit la bouche pleine.

— Je pensais — *niam, niam* — que je pourrais peut-être — *niam, niam* — faire un miracle avec Madame Minchin — *niam, niam* — la rendre meilleure.

M. Maydig reposa son verre et parut incrédule.

— Elle est... Elle déteste qu'on se mêle de ses affaires, vous savez, monsieur Fotheringay. Et, à vrai dire, il est bien onze heures passées et elle est probablement couchée et endormie. Pensez-vous, somme toute...

M. Fotheringay réfléchit à ces objections.

— Je ne vois pas pourquoi ça ne se ferait pas pendant son sommeil.

Un moment, M. Maydig s'opposa à cette idée, puis enfin il céda. M. Fotheringay émit ses ordres,

et un peu moins à l'aise, peut-être, les deux hommes continuèrent leur repas. M. Maydig s'étendait sur les changements qu'il s'attendait à trouver chez sa gouvernante, le lendemain, avec un optimisme qui semblait même au bon sens d'après dîner de M. Fotheringay quelque peu forcé et exagéré, quand une série de bruits confus se firent entendre au-dessus d'eux. Leurs yeux s'interrogèrent et M. Maydig quitta en hâte la table. M. Fotheringay l'entendit appeler sa gouvernante, puis monter doucement l'escalier.

Au bout d'une minute ou deux, le clergyman revint, le pas léger, la face radieuse.

— Merveilleux! dit-il, et touchant! Extrêmement touchant.

Il se remit à arpenter le devant de foyer.

— Une repentance, une très touchante repentance — à travers la porte. Pauvre femme! Un merveilleux changement. Elle s'était levée. Elle avait dû se lever tout de suite. Elle s'était réveillée pour aller briser une clandestine bouteille de cognac, dans sa malle. Et le confesser aussi!... Mais cela nous donne — nous ouvre les plus surprenantes perspectives de possibilités. Si nous pouvons accomplir ce miraculeux changement en elle...

— La chose est apparemment illimitée, dit M. Fotheringay, et quant à Winch...

— Absolument illimitée.

Et, du devant de foyer, M. Maydig, écartant d'un geste la difficulté Winch, développa une série de merveilleuses propositions — propositions qu'il imaginait à mesure qu'il parlait.

Ce qu'étaient ces propositions ne concerne pas essentiellement cette histoire. Qu'il suffise de savoir qu'elles étaient faites dans un esprit d'infinie bien-

veillance ; qu'il suffise aussi de savoir que le problème de Winch resta sans solution. Il n'est pas nécessaire non plus de décrire jusqu'à quel point cette série de miracles reçut son accomplissement. Il y eut des vicissitudes étonnantes. Les premières heures du jour trouvèrent M. Maydig et M. Fotheringay parcourant la place du marché, glaciale sous la lune tranquille, en une sorte d'extase thaumaturgique, M. Maydig tout voltigeant et gesticulant, M. Fotheringay, court et hérissé, et plus du tout surpris de sa grandeur. Ils avaient réformé tous les ivrognes de la circonscription, changé toutes les bières et les alcools en eau — M. Maydig l'ayant emporté sur ce point. Ils avaient, de plus, grandement amélioré le service des trains de l'endroit, drainé un marécage, augmenté la fertilité du sol des coteaux environnants, et guéri la verrue du clergyman ; ils étaient maintenant en route pour aller voir ce qu'on pourrait bien faire à la jetée endommagée.

— La ville, haletait M. Maydig, ne sera plus la même demain et combien tout le monde sera surpris et reconnaissant !

Juste à ce moment l'horloge de l'église sonna trois heures.

— Mais il est trois heures, dit M. Fotheringay. Il faut que je rentre. Il faut que je sois à mon bureau à huit heures. Et d'ailleurs...

— Mais nous commençons seulement, répondit M. Maydig, grisé par la douceur du pouvoir sans limites. Nous ne faisons que commencer. Pensez à tout le bien que nous allons faire. Quand les gens s'éveilleront...

— Mais..., dit M. Fotheringay.

M. Maydig lui saisit soudain le bras. Ses yeux étaient brillants et farouches.

— Mon cher ami, dit-il, rien ne presse. Regardez! — Il indiqua du doigt la lune au zénith — Josué!

— Josué? dit M. Fotheringay.

— Josué! répéta M. Maydig. Pourquoi pas? Arrêtez-la!

M. Fotheringay regarda la lune.

— C'est un peu gros, dit-il, après une pause.

— Pourquoi pas ? insista M. Maydig. Certes, elle ne s'arrêtera pas. Vous arrêterez seulement la rotation de la terre, vous comprenez? Le temps s'arrête. Ce n'est pas comme si nous faisions du mal.

— Hum! dit M. Fotheringay. Eh bien! — il soupira — je vais essayer. Allons!.....

Il boutonna sa jaquette et s'adressant au globe habitable en assumant tout ce qu'il put de confiance en son pouvoir :

— Arrête-toi de tourner, veux-tu ?

Immédiatement, il s'envola, la tête par-dessus les talons, à travers l'air, avec une vitesse de douzaines de milles à la minute. En dépit des innombrables cercles qu'il décrivait par seconde, il pensa ; car la pensée est merveilleuse — parfois aussi lente que du goudron qui coule, quelquefois aussi instantanée que la lumière. En une seconde, il pensa et voulut :

— Que je me retrouve à terre sain et sauf. Quoi qu'il arrive, que je sois à terre sain et sauf.

Il était grandement temps, car ses habits échauffés par la vitesse de sa course à travers les airs commençaient déjà à flamber. Il se trouva à terre, après un choc impétueux, mais nullement endommageant, sur quelque chose qui paraissait être un monticule de terre fraîchement remuée. Une masse énorme de

métal et de maçonnerie, qui ressemblait extraordinairement à la tour de l'horloge de la place du Marché, toucha terre auprès de lui, ricocha par-dessus lui, et s'enfuit comme une bombe qui éclate, en pierres, briques et plâtras. Une vache tourbillonnante se heurta à l'un des plus gros blocs et s'écrasa comme un œuf. C'était un fracas qui faisait ressembler tous les plus violents fracas de sa vie passée au bruit de la poussière qui tombe, et qui fut suivi par une gamme descendante de moindres fracas. Un vent puissant mugissait dans l'air et sur la terre, si bien qu'il pouvait à peine lever la tête pour regarder. Pendant un certain temps, il fut trop essoufflé et trop étonné pour voir même où il se trouvait et ce qui était arrivé. Son premier mouvement fut de tâter sa tête et de s'assurer que ses cheveux couchés par le vent étaient bien les siens.

— Seigneur ! balbutia M. Fotheringay, empêché d'articuler par la rafale ; j'ai eu une secousse ! Qu'est-ce qui ne va plus? Un ouragan et le tonnerre ; et il n'y a qu'un instant, une nuit superbe. C'est Maydig qui m'a fait faire quelque bêtise. Quel vent ! Si je continue à jouer avec ça, je suis sûr de quelque terrible accident !... Où est Maydig ?... Dans quel maudit gâchis tout se trouve !...

Il regarda tout autour de lui, autant que les pans voltigeant de sa jaquette le permettaient. L'apparence des choses était réellement étrange.

— En tous cas le ciel est en place, se dit M. Fotheringay ; il n'y a guère que cela qui soit en place. Et même là, il semble se préparer quelque abominable rafale. Mais voici la lune, là, au-dessus de ma tête, juste au même endroit que tout à l'heure, brillante comme le plein jour. Mais quant au reste... Où est la ville? Où est...? Où sont toutes choses?...

Et qui diable fait souffler ce vent-là ? Je n'avais pas commandé de vent !...

M. Fotheringay fit de grands efforts pour se remettre sur ses pieds, mais en vain, et en désespoir de cause, il resta à quatre pattes, bien cramponné. Il surveillait le paysage éclairé par la lune, du côté où allait le vent, avec les pans de sa jaquette claquant par-dessus sa tête.

— Sérieusement, il y a quelque chose qui ne va pas ! Mais ce que ce peut bien être, bonté du ciel, qui peut me le dire ?

De tous côtés, rien n'était visible dans la blanche clarté qui éclairait le brouillard de poussière entraîné par la rafale hurlante ; seules s'apercevaient vaguement de croulantes masses de terre, et des monceaux de ruines chaotiques ; ni arbres, ni maisons, ni formes familières, seule une immense étendue bouleversée s'évanouissant enfin sous les colonnes et les nuages tourbillonnants, les éclairs et les roulements de tonnerre d'une tempête qui croissait violemment. Près de lui, sous la lueur livide, était quelque chose qui avait dû être un orme, une masse fracassée d'éclats de bois, mis en miettes des rameaux jusqu'au tronc, et plus loin une masse enchevêtrée de traverses de fer — trop évidemment ce devait être le viaduc — émergeait des ruines entassées confusément.

Comme vous le concevez, lorsque M. Fotheringay avait arrêté la rotation du globe solide, il n'avait rien stipulé quant aux objets mobiles de sa surface. Et la terre tourne si vite que sa surface à l'équateur chemine à une vitesse de plus d'un millier de milles à l'heure, et dans nos latitudes à plus de la moitié de cette allure. De sorte que la petite ville, et M. Maydig, et M. Fotheringay, et tout le monde et

toutes choses avaient été lancés violemment en avant à une vitesse d'environ neuf milles par seconde — c'est-à-dire beaucoup plus violemment que s'ils avaient été lancés par un canon. Et tous les êtres humains, et toutes les créatures vivantes, toutes les maisons, tous les arbres — le monde entier, tel que nous le connaissons — avait été lancé ainsi, bouleversé et entièrement détruit, tout simplement.

De tout cela, naturellement, M. Fotheringay ne se rendait pas exactement compte. Mais il comprit que son miracle avait été raté, et alors lui vint un grand dégoût des miracles. Il se trouvait maintenant dans l'obscurité, car les nuages s'étaient rassemblés et cachaient par intervalles la face de la lune, et l'air était plein de grêlons s'entrechoquant et tourbillonnant. Un grand mugissement de vent et d'eau remplissait le ciel et la terre, et, abritant ses yeux de sa main, il put apercevoir, à travers la poussière et la grêle, une immense muraille d'eau qui s'avançait vers lui.

— Maydig ! hurla la voix de M. Fotheringay, étouffée par le tumulte des éléments. Au secours ! Maydig ! — Arrêtez ! cria-t-il aux eaux qui accouraient. Oh ! pour l'amour de Dieu, arrêtez ! Paix, un instant, dit-il au tonnerre et aux éclairs. Arrêtez un petit instant que je reprenne mes esprits... Et maintenant que vais-je faire ?... Que *faut-il* faire ?... Mon Dieu ! que je voudrais que Maydig fût là.

— J'y suis ! se dit-il. Nous allons tout remettre en place, pour l'amour de Dieu, cette fois-ci.

Il resta à quatre pattes, tête baissée contre le vent, occupé tout entier à remettre les choses en ordre :

— Ah ! dit-il... Que rien de ce que je vais commander n'arrive avant que j'aie dit : Allez !... Seigneur ! j'aurais bien dû penser à cela plus tôt.

Il éleva sa faible voix contre la trombe, hurlant de plus en plus fort dans le vain désir d'entendre ses paroles.

— Allons! ça y est!... Attention à ce que je vais dire, maintenant! Avant toute chose, quand tout ce que j'ai à dire sera fait, que je perde mon pouvoir miraculeux; que ma volonté devienne comme la volonté de tout le monde, et que tous ces dangereux miracles finissent. J'en ai assez! J'aime mieux ne plus en faire. C'est toujours autant, et c'est la première chose. Et voici la seconde — que je retourne au moment juste où les miracles vont commencer. Que toutes choses redeviennent comme elles étaient juste avant que cette bienheureuse lampe se renverse. C'est une rude besogne, mais c'est la dernière. Est-ce bien compris? Plus de miracles — toutes choses comme elles étaient — et moi, dans le bar du *Long Dragon*, juste avant de boire ma demi-pinte. C'est bien cela? Oui !

Il enfonça ses doigts dans la terre, ferma les yeux et dit: — Allez!...

Tout redevint parfaitement tranquille. Il se sentit de nouveau debout.

— C'est *vous* qui le dites, prononçait une voix.

Il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans le bar du *Long Dragon*, discutant sur les miracles avec Toddy Beamish. Il eut la vague sensation, qui s'évanouit aussitôt, de quelque grand événement oublié. Vous comprenez que, à part la perte de son pouvoir miraculeux, toutes choses étaient de nouveau en ordre; son esprit et sa mémoire étaient donc maintenant absolument ce qu'ils avaient été au moment où cette histoire commence; de sorte qu'il ne savait absolument rien de ce qui est raconté ici, qu'il ne savait jusqu'à maintenant rien de ce que je raconte ici. Et

entre autres choses, naturellement, il continue à ne pas croire aux miracles.

— Je vous dis que les miracles, à proprement parler, ne peuvent possiblement pas s'accomplir, discutait-il, quoi que vous affirmiez, et je suis prêt à le soutenir jusqu'au bout.

— Ce n'est là que *votre* opinion. Prouvez-la si vous pouvez, répondait Toddy Beamish.

— Écoutez, M. Beamish, répliquait M. Fotheringay. Examinons nettement ce que c'est qu'un miracle. C'est un fait contraire au cours naturel des choses et produit par le seul pouvoir de la volonté...

H. G. WELLS.

*Traduit de l'anglais par* HENRY-D. DAVRAY.

# A CEUX QUI VIENDRONT

*Oh ! pourquoi suis-je né dans la première aurore*
*D'un avenir que nul prophète n'a prédit,*
*Pour, qu'en entrevoyant ce qui n'est pas encore,*
*Je trébuche à ce seuil que la lumière dore,*
*Et que la mort inévitable m'interdit !*

*O siècles ! millions et millions d'années,*
*Pourquoi donc, arrêtant mon âme dans son vol,*
*M'avoir jeté parmi les mornes destinées*
*De ces races, à tout ignorer condamnées*
*Et que leur âge lie aux fanges de leur sol !*

*Pourquoi si tôt tomber dans la tourmente humaine,*
*Quand, devant l'infini s'ouvrant comme un vaisseau,*
*L'intelligence hésite au bord de son domaine,*
*Quand la science neuve et qui s'éveille à peine*
*Vagit comme un enfant dans son humble berceau !*

*Plus tard j'aurais vécu dans la cité future,*
*Dans le règne prévu du savoir à venir,*
*J'aurais été la voix qui formule et mesure*
*Les éléments de l'orbe où la vérité pure*
*Dans l'absolu du Monde au Monde ira s'unir.*

*Plus tard j'aurais vécu sans amour et sans haine,*
*Sans mépris pour des dieux qu'on n'adorera plus.*
*J'aurais, roi par l'Esprit et la Lyre hautaine,*
*Contemplateur serein de la nuit souterraine,*
*Eventré le tombeau des cycles révolus.*

*J'aurais, sur la misère immense de leur songe,*
*De l'équité promise allumé le flambeau,*
*Et pardonné, dans l'âme où ma justice plonge,*
*Sous les ténèbres d'or et de sang du mensonge,*
*A l'erreur qui fut grande, au rêve qui fut beau.*

*J'aurais, sur des passés qui ne sont pas encore,*
*Promené la lueur de ma pitié de feu,*
*J'aurais, prêtre lauré d'un culte qu'on instaure,*
*Cherché, sur les autels dont l'encens s'évapore,*
*Celui qui de leurs dieux fut le moins loin de Dieu.*

*Et dans ces temps d'horreur retrouvant quelque ancêtre,*
*Quêteur aux yeux ardents de l'éternel secret,*
*Réveillé sa pensée altière, et fait peut-être*
*A ceux-là qui sont morts sans pouvoir se connaître*
*L'aumône souveraine et grave d'un regret.*

*Humanité qu'un jour verra surgir de l'ombre,*
*Ainsi que le soleil hors de l'océan noir,*
*Et qui, du bloc géant de tes œuvres sans nombre,*
*Monteras dans un ciel que leur ruine encombre,*
*Toi qui pourras comprendre et qui pourras savoir;*

*Fleur des siècles sur les siècles épanouie,*
*Poètes qui serez les Princes qui viendront,*
*Sages qui marcherez dans la gloire éblouie,*
*O confesseurs futurs d'une église inouïe,*
*Légion dont l'Esprit aura marqué le front;*

*Mon âme vous salue et ma chair vous envie*
*Et vous jette un appel que vous n'entendez pas,*
*Bienheureux qui dormez aux limbes de la vie,*
*Que des créations la ronde inassouvie*
*Laisse encor sommeiller loin du bruit de nos pas.*

*S'il nous est défendu de le deviner même,*
*Cet inconnu sacré qui s'ouvrira pour vous,*
*Et si la mort, dont vous résoudrez le problème,*
*Sépare nos destins de votre fin suprême,*
*O Frères qui sauvez ! Souvenez-vous de nous !*

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE.

# *NOTES*
# SUR LE MARTINÉSISME
# ET LE MARTINISME

## I

On ne connaissait jusqu'ici, comme on le verra plus loin, que quelques pages du *Traité de la Réintégration des Êtres* (1). C'est grâce à M. René Philipon que nous devons de pouvoir désormais le lire dans son entier et déterminer, par suite, d'une manière complète et précise, la doctrine, dans sa partie théorique du moins, du célèbre illuminé, Martines de Pasqually.

Le *Traité de la Réintégration des Êtres* est — peut-être à dessein — un ouvrage assez mal composé. Il est écrit sans ordre et il contient des répétitions nombreuses et des digressions. La langue est assez claire cependant, quoique l'auteur emploie un certain nombre de mots dans un sens qui n'est propre qu'à lui.

Le Dieu de Pasqually n'est pas absolu, infini, et il est contradictoire. Il dénie, en effet, à Dieu le pouvoir de connaître les pensées de ses créatures avant que celles-ci ne les aient conçues. Sa prescience n'est donc pas absolue.

D'autre part, il dira, dans la même phrase :

« Il ne peut y avoir du vide auprès du Créateur, ni dans son immensité; cette immensité *n'ayant pas de bornes*, tous les esprits y trouvent facilement leur place dès qu'ils sont émanés du sein du Créateur ; et aussi cette immensité *s'étend* à mesure que le Créateur émane des esprits de son sein (2). »

(1) Martines de Pasqually : *Traité de la Réintégration des Êtres*, 1 vol. in-16 jésus, Chacornac.

(2) *Traité de la Réintégration des Êtres*, p. 311.

D'un côté, l'immensité de Dieu n'a pas de bornes, de l'autre elle s'étend : la contradiction est évidente.

Pour Pasqually, il n'y a pas trois *hypostases,* c'est-à-dire trois personnes distinctes en Dieu :

« Ces trois personnes, écrit-il, ne sont en Dieu que relativement à leurs actions divines, et on ne peut les concevoir autrement sans dégrader la Divinité, qui est indivisible et qui ne peut être susceptible, en aucune façon, d'avoir en elle différentes personnalités distinctes les unes des autres. S'il était possible d'admettre dans le Créateur des personnes distinctes, il faudrait alors en admettre quatre au lieu de trois, relativement à la quatriple essence divine qui doit vous être connue, savoir : l'esprit divin 10, l'esprit majeur 7, l'esprit inférieur 3 et l'esprit mineur 4. C'est là que nous concevons l'impossibilité qu'il y a que le Créateur soit divisé en trois natures personnelles. Que ceux qui veulent diviser le Créateur en son essence observent au moins de le diviser dans le contenu de son immensité (1). »

Plus loin, il dira, en parlant du *Christ* et de l'*Esprit-Saint :* « Ils ne sont compris ni l'un ni l'autre dans aucune espèce d'émanation ni d'émancipation. Leurs actions et leurs opérations ont été et seront toujours purement spirituelles, divines, sans aucun assujettissement au temps ni au temporel (2). »

Mais ailleurs il écrit que le nombre 8 (3) symbolise « l'esprit doublement fort appartenant au Christ » (4), tandis que dans tout le cours de l'ouvrage le nombre 10 symbolise la Divinité. Si le mot Christ désigne ici une des trois personnes divines, il est clair qu'il y a contradiction.

Martines associe, d'une manière assez heureuse, les deux doctrines de l'émanation et de la création. Il fait dire à Noé, parlant aux habitants de l'arche, avant de les congédier :

(1) *Traité de la Réintégration des êtres*, pp. 234-235.
(2) Ibid., p. 322.
(3) Le nombre 8, « nombre de la double puissance spirituelle », était le nombre d'Adam, avant la chute (V. pp. 324 et 325).
(4) Ouv. cit., p. 79.

« Les eaux qui se sont élevées jusqu'aux portes du firmament et qui ont dérobé toute la nature à vos yeux, vous représentent le néant où était la nature universelle avant que le Créateur eût conçu, dans son imagination, d'opérer la création (1) tant spirituelle que temporelle. Il nous fait voir clairement que tout être temporel provient immédiatement de l'ordre, de sa pensée et de sa volonté, et que tout être spirituel divin vient directement de son émanation éternelle. La création n'appartient qu'à la matière apparente, qui, n'étant provenue de rien, si ce n'est de l'imagination divine, doit rentrer dans le néant ; mais l'émanation appartient aux êtres spirituels qui sont réels et impérissables. Tous les esprits, soit majeurs, soit mineurs, existeront éternellement dans une personnalité de distinction, dans le cercle (2) de la Divinité. L'Eternel est appelé Créateur, non seulement pour avoir créé (3), mais aussi parce qu'il ne cesse et ne cessera jamais de créer des vertus et des puissances d'actions spirituelles en faveur des élus. Ces êtres spirituels sont certainement innés dans la divinité, comme le séminal de la reproduction des formes est inné dans le corps général et particulier de l'univers (4). »

Ces êtres spirituels que Dieu émana, « avant le temps, pour sa propre gloire, dans son immensité divine (5) », existaient-ils ou n'existaient-ils pas, avant leur émanation ?

« Ils existaient, répond Martines, dans le sein de la Divinité, mais sans distinction d'action, de pensée et d'entendement particulier, ils ne pouvaient agir ni sentir que par la seule volonté de l'être supérieur qui les contenait et dans lequel tout était mû ; ce qui, véritablement

(1) Si l'on rapproche cette phrase des deux suivantes, on voit qu'il y a encore ici contradiction : le mot création ne peut s'appliquer qu'aux choses et aux êtres temporels.

(2) Il semble que le Dieu de Martines n'occupe qu'une partie déterminée de l'Espace.

(3) Qui ? Quoi ? Il manque ici un mot évidemment.

(4) Pasqually : *Traité de la Réintégration des Êtres*, pp. 176-177.

(5) Ibid., p. 7.

ne peut pas se dire exister; cependant cette existence en Dieu est d'une nécessité absolue; c'est elle qui constitue l'immensité de la puissance divine. Dieu ne serait pas le père et le maître de toutes choses s'il n'avait innée en lui une source inépuisable d'êtres qu'il émane par sa pure volonté et quand il lui plaît (1). »

« Les premiers esprits émanés du sein de la Divinité étaient distingués entre eux par leurs vertus, leurs puissances et leurs noms (2) ». Ils formaient quatre classes. « Les noms de ces quatre classes d'esprits étaient plus forts que ceux que nous donnons vulgairement aux *Chérubins*, *Séraphins*, *Archanges* et *Anges*, qui n'ont été émancipés que depuis. De plus, ces quatre premiers principes d'êtres spirituels avaient en eux, comme nous l'avons dit, une partie de la domination divine : une puissance supérieure, majeure, inférieure et mineure, par laquelle ils connaissaient tout ce qui pouvait exister, ou être renfermé dans les êtres spirituels qui n'étaient pas encore sortis du sein de la Divinité (3). »

Ces esprits ne restèrent pas dans leur état de pureté divine. Ils prévariquèrent. « Leur crime fut, premièrement, d'avoir voulu condamner l'éternité divine dans ses opérations de création ; secondement, d'avoir voulu borner la Toute-Puissance divine dans ces mêmes opérations; troisièmement, d'avoir porté leur pensée spirituelle jusqu'à vouloir être Créateurs des causes troisièmes et quatrièmes, qu'ils savaient être innées dans la toute-puissance du Créateur, que nous appelons *quatriple essence divine* (4). »

Comme ils n'étaient que des agents secondaires, Dieu étant le premier — « ils ne devaient être jaloux que de leur *puissance*, *vertu et opérations seçondes* » (5). C'est pour les punir que « le Créateur fit force de loi sur son immutabilité en créant cet univers physique, en appa-

(1) Pasqually, *Traité de la réintégration des êtres*, p. 8.
(2) Ibid., p. 8.
(3) Ibid., p. 9.
(4) Ibid., p. 71.
(5) Ibid., p. 11.

rence de forme matérielle, pour être le lieu fixe où ces esprits pervers avaient à agir, à exercer en privation toute leur malice (1). »

« L'*homme* ne fut émané qu'après que cet univers fut formé par la Toute-puissance divine pour être l'asile des premiers esprits pervers et la borne de leurs opérations mauvaises, qui ne prévaudront jamais contre les lois d'ordre que le Créateur a données à sa création universelle. Il avait les mêmes vertus et puissances que les premiers esprits ; et quoiqu'il ne fût émané qu'après eux, il devint leur supérieur et leur aîné par son état de gloire et la force du commandement qu'il reçut du Créateur. Il connaissait parfaitement la nécessité de la création universelle ; il connaissait de plus l'utilité et la sainteté de sa propre émanation spirituelle, ainsi que la forme glorieuse dont il était revêtu pour agir dans toutes ses volontés sur les formes corporelles et passives. C'était dans cet état qu'il devait manifester toute sa puissance pour la plus grande gloire du Créateur en face de la création universelle, générale et particulière (2)... »

« Adam, dans son premier état de gloire, était le véritable émule du Créateur. Comme pur esprit, il lisait à découvert les pensées et les opérations divines (3).» Mais il se laissa tenter par un des principaux esprits pervers. Il « répéta ce que les premiers esprits pervers avaient conçu d'opérer pour devenir créateurs au préjudice des lois que l'Eternel leur avait prescrites pour leur servir de bornes dans leurs opérations spirituelles divines » (4).

Sa prévarication ne vint pas, quoiqu'elle partît de sa propre volonté, « immédiatement de sa pensée, cette pen-

(1) Pasqually, *Traité de la réintégration des êtres*, p. 12.

(2) Pasqually distingue « l'univers en trois parties : 1° *l'univers* qui est une circonférence dans laquelle sont contenus le général et le particulier ; 2° *la terre* ou la partie générale de laquelle émanent tous les aliments nécessaires à substancier le particulier ; 3° *le particulier*, qui est composé de tous les habitants des corps célestes et terrestres » (p. 13).

(3) Ibid., pp. 12 et 13.

(4) Ibid., p. 17.

sée lui ayant été suggérée par les esprits prévaricateurs » (1).

« Adam, rempli d'orgueil, traça six circonférences en similitude de celles du Créateur, c'est-à-dire qu'il opéra les six actes de pensées spirituelles qu'il avait en son pouvoir pour coopérer à sa volonté de création. Il exécuta physiquement et en présence de l'esprit séducteur sa criminelle opération. Il s'était attendu à avoir le même succès que le Créateur éternel, mais il fut extrêmement surpris ainsi que le démon, lorsqu'au lieu d'une forme glorieuse, il ne retira de son opération qu'une forme ténébreuse et tout opposée à la sienne. Il ne créa en effet qu'une forme de matière, au lieu d'en créer une pure et glorieuse telle qu'il était en son pouvoir. Que devint donc Adam après son opération? Il réfléchit sur le fruit inique qui en était résulté, et il vit qu'il avait opéré la création de sa propre prison, qui le resserrait plus étroitement, lui et sa postérité, dans des bornes ténébreuses et dans la privation spirituelle divine jusqu'à la fin des siècles. Cette privation n'était autre chose que le changement de forme glorieuse en forme matérielle et passive. La forme corporelle qu'Adam créa n'était point réellement la sienne, mais c'en était une semblable à celle qu'il devait prendre après sa prévarication (2). »

En effet, « à peine eut-il accompli sa volonté criminelle que le Créateur, par sa Toute-puissance, transmua aussitôt la forme glorieuse du premier homme en une forme de matière passive semblable à celle qui était provenue de son opération criminelle. Le Créateur transmua cette forme glorieuse en précipitant l'homme dans les abîmes de la terre d'où il avait sorti le fruit de sa prévarication. L'homme vint ensuite habiter sur la terre comme le reste des animaux ; au lieu qu'avant son crime il régnait sur cette même terre comme Homme-Dieu, et sans être confondu avec elle ni avec ses habitants (3). »

(1) Pasqually, *Traité de la réorganisation des êtres*, p. 21.
(2) Ibid., pp. 27-28.
(3) Ibid., pp. 29-30.

Ici se posent fatalement à l'esprit ces questions :

Les premiers esprits péchèrent-ils par orgueil, comme l'affirme Pasqually, ou bien par ignorance ? Mais alors, pourquoi Dieu ne les créa-t-il pas sans orgueil et omniscients, autrement dit, parfaits ? Le pouvait-il d'ailleurs ? Si oui, Dieu est coupable ; si non, il ne saurait être rendu responsable de l'imperfection de ses créatures. Mais alors, se demandera-t-on, pourquoi Dieu les a-t-il émanées ou créées, sachant qu'elles feraient, étant imparfaites, fatalement le mal ? Strada a essayé de résoudre ces terribles questions dans sa *Religion de la science et de l'Esprit pur*. Nous regrettons de ne pouvoir le suivre sur ce terrain : de telles questions exigent une longue étude.

Quant à Martines, il se tire de la difficulté par des mots : « Le mal, dit-il, est enfanté par l'esprit et non créé ; la création appartient au Créateur et non à la créature ; les pensées mauvaises sont enfantées par l'esprit mauvais, comme les pensées bonnes sont enfantées par l'esprit bon ; c'est à l'homme à rejeter les unes et à recevoir les autres, selon son libre arbitre qui lui donne droit de prétendre aux récompenses de ses bonnes œuvres, mais qui peut aussi le faire rester pour un temps infini (1) dans la privation de son droit spirituel (2). »

Ailleurs, il déniera au Créateur le pouvoir (il n'est donc pas tout-puissant ?) d'opérer sur les *causes secondes*, c'est-à-dire sur les esprits, et de prévoir, — ainsi que nous l'avons vu, — leur pensée avant qu'elle ne soit conçue. Le passage est curieux ; il mérite d'être cité :

« Je défie, dit-il, ce Dieu tout-puissant de lire dans aucune pensée qui n'aura pas été conçue. Si cette chose était en Son pouvoir, Il serait véritablement injuste de ne pas arrêter les funestes événements qu'Il saurait pour lors devoir survenir à la créature. Et alors ce serait Lui seul qui serait coupable. Mais comme Il a établi sur des

(1) Infini doit être pris ici, sans doute, dans le sens de très grand, sinon la *réintégration* ne serait pas universelle. (Voir plus bas).

(2) Ibid., p. 18.

lois immuables tout ce qui subsiste dans l'univers, et qu'Il a laissé une pleine liberté à Sa créature, Il n'a pas en Lui-même Sa *prescience* et Il ne prend aucune part aux causes secondes dans cet univers. Quiconque donne le nom de devin au Créateur ou à Sa créature, insulte l'un et l'autre, pèche contre l'esprit, et sera horriblement puni (1). »

Ainsi Pasqually rapetisse Dieu ; il le fait *fini* pour le laver de tout mal.

Je n'abandonne pas la question de la chute, sans citer d'autres passages de son livre, indiquant d'autres conséquences de la désobéissance de l'esprit pervers et de l'homme :

« Il faut que tu saches, Israël — c'est Moïse que Pasqually fait parler — que le changement qu'opéra la prévarication des esprits pervers fut si fort que le Créateur fit force de loi, non seulement contre ces prévaricateurs, mais même dans les différentes classes spirituelles de l'immensité divine. Tu dois le concevoir par la vie de confusion que tu mènes ici-bas, par la création du temps, et par les différentes actions qui s'opèrent dans le surcéleste, le céleste et le terrestre, où tout t'enseigne le changement universel produit par cette prévarication ; mais, cependant, comme cette prévarication arriva avant que les mineurs (2) fussent émanés, ils ne purent en recevoir aucune souillure ni aucune communication ; aussi n'arriva-t-il pour lors aucun changement dans leur classe, et c'est pour cette raison qu'ils furent les dépositaires de la grande puissance de la Divinité (3) ».

D'autre part, « la prévarication (d'Adam) étant infiniment plus grande que celle des démons, ces mêmes esprits (4), habitants de l'immensité, ressentirent alors une attraction encore plus forte que la première fois, et cette maudite opération de l'homme opéra sur eux un

(1) Ibid., p. 386.
(2) C'est-à-dire les hommes.
(3) Pasqually, p. 313.
(4) Il s'agit de ceux des classes spirituelles.

nouveau changement dans leurs lois d'action et d'opération, c'est-à-dire qu'à l'instant du crime d'Adam, le Créateur fit force de loi sur les êtres spirituels de Son immensité, et leurs lois d'action et d'opération ne furent plus les mêmes qu'elles étaient, non seulement avant la prévarication des premiers esprits, mais lors de l'émancipation du premier homme (1) ».

D'après ces deux derniers textes, Dieu serait injuste. En effet, il punit, par deux fois, les esprits qui n'avaient commis aucun crime. Décidément, le Dieu de Pasqually n'est pas parfait.

Ainsi la chute est universelle. Tous les êtres sont tombés. Se relèveront-ils, se réconcilieront-ils avec le Créateur ? Seront-ils *réintégrés* dans leurs prérogatives et droits primitifs ?

Cette réintégration est possible, affirme Pasqually, et elle sera universelle, semble-t-il. « Les esprits qui actionnent et opèrent dans le surcéleste, le céleste et le terrestre, étant destinés à accomplir la manifestation temporelle de la justice et de la gloire du Créateur, ont des puissances et des opérations spirituelles temporelles bornées par leur assujettissement au temps. Lorsque le temps sera passé, ces esprits ne passeront point ; ils changeront seulement d'actions et d'opérations, c'est-à-dire qu'ils seront réunis à leur premier principe d'opérations purement spirituelles divines, comme les esprits qui habitent actuellement l'immensité divine (2). »

Pour être réintégré, l'homme doit atteindre l'état de Christ. Pasqually, si l'on en croit M. Franck, disait à l'abbé Fournié :

« Chacun de nous, en marchant sur ses traces, peut s'élever au degré où est parvenu Jésus-Christ. C'est pour avoir fait la volonté de Dieu que Jésus-Christ, revêtu de la nature humaine, est devenu le Fils de Dieu lui-même. En imitant son exemple ou en conformant notre volonté à la volonté divine, nous entrerons comme lui dans

(1) Pasqually, p. 317.
(2) Ibid., pp. 310-311.

l'union (1) éternelle de Dieu. Nous nous viderons de l'esprit de Satan pour nous pénétrer de l'esprit divin ; nous deviendrons un comme Dieu est un, et nous serons consommés en l'unité éternelle de Dieu le Père, de Dieu le Fils et de Dieu le Saint-Esprit, conséquemment consommés dans la jouissance des délices éternelles et divines (2). »

C'est donc en conformant notre volonté à la volonté divine, en marchant sur les traces du Christ et aussi des autres élus, tels que Abel, Enoch, Noé, Melchisédech, Abraham, Moïse, que nous serons réintégrés. Ces élus ont, par leur sacrifice, réconcilié l'homme avec Dieu.

Pour opérer la réintégration, Dieu se sert aussi des *majeurs*. Ils doivent « instruire les hommes de sa volonté ». Il se sert encore « des inférieurs qui actionnent, dans toute l'étendue de la création universelle, soit sur le corps terrestre, soit sur l'aquatique et le fougueux ou l'axe central (3) ».

L'homme lui-même est un des principaux agents de la réintégration universelle. Il doit, pour cela, chercher à entrer en relations avec les esprits supérieurs.

Les moyens d'établir ces communications constituent la partie pratique ou cérémonielle de la doctrine de Martines. Cette partie est bien moins développée, dans son Traité, que la partie théorique. Elle est d'ailleurs incomplète et souvent obscure. Néanmoins, on peut trouver d'utiles indications, dans les descriptions et commentaires que fait Pasqually, des sacrifices d'Abel, d'Abraham, des fils de Noë, du tabernacle de Moïse, etc. On consultera aussi, avec fruit, sur ce point, l'ouvrage déjà cité de M. Papus. Il contient un certain nombre de

(1) Par le mot « union », Martines entend-il que nous serons confondus, annihilés en Dieu ? Nous ne le croyons pas. Le texte précédent et un autre cité plus haut indiquent clairement le contraire. C'est donc à tort que M. Franck écrit, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (art. *Martines de Pasqually*), que la volonté des êtres réintégrés « s'annihile elle-même ».

(2) *Martines de Pasqually*, par Papus, 1 vol. in-18, Paris, 1895, pp. 116-117.

(3) *Traité de la Réintégration des Etres*, p. 178.

lettres de Pasqually à Willermoz, se rapportant aux pratiques magiques, plus les catéchismes et rituels des Elus Coëns.

Pasqually n'ignorait pas les théories astrologiques et alchimiques : il y est fait souvent allusion dans son traité.

L'ouvrage de Pasqually est précédé, en guise de préface, d'une notice de l'éditeur, que je crois devoir reproduire en entier, et que voici :

## II

## Notice historique sur le Martinésisme et le Martinisme

« En cette étrange fin du dix-huitième siècle qui vit William Law en face de Hume, Swedenborg en face de Kant, Saint-Germain, Mesmer et Cagliostro en face de Rousseau, de Diderot et de Voltaire, alors que l'Europe entière se couvrait d'une infinité de sectes et de rites, et que les idées les plus vaines comme les plus sublimes se dressaient une tribune dans les loges maçonniques, apparut en France un homme dont le silencieux labeur fait un curieux contraste aux turbulentes propagandes de la plupart des réformateurs de son temps : Martinès de Pasqually. Cet homme, d'un désintéressement et d'une sincérité au-dessus de tout soupçon, s'efforça de ramener aux principes essentiels de la Franc-Maçonnerie certaines loges qui s'en étaient très sensiblement écartées à cette époque, par suite d'une série d'événements qu'il est inutile de rapporter ici.

» La tâche de Martinès était difficile : parcourant successivement, de 1760 à 1772, les principales villes de France, il sélecta au sein des ateliers maçonniques ce qu'il jugea pouvoir servir à constituer un noyau, un centre pour ses opérations ultérieures. Délivrant au nom de son Tribunal Souverain, établi à Paris dès 1767, des patentes constitutives aux loges clandestines de province, il n'hésita pas à recruter aussi au dehors les hommes qui lui parurent dignes du ministère qu'ils auraient à exercer.

» C'est ainsi que se forma ce que M. Matter appelle avec justesse le *Martinésisme*, et qui, sous le nom de Rite des Elus Coëns, n'est autre chose qu'une branche très orthodoxe de la

Franc-Maçonnerie, greffée sur l'ancien tronc et basée sur un ensemble d'enseignements traditionnels très précis, transmis suivant exactement la puissance réceptive acquise par ses membres au moyen d'un travail entièrement personnel. La théorie et la pratique se tenaient étroitement.

» Malheureusement Martinès se laissa entraîner par son zèle à négliger la véritable base de l'institution maçonnique. Tout entier à sa réforme des chapitres R.-C., il méconnut le rôle des loges bleues, et nous allons voir un de ses disciples, le plus célèbre, bien qu'un des plus éloignés de l'œuvre du maître, Louis-Claude de Saint-Martin, aller plus loin dans cette voie, et, dès 1777, refuser de participer non seulement aux tenues des loges martinésistes où l'on ne pratiquait que les grades du porche ou maçonnerie symbolique, mais aussi, par exemple, aux travaux des loges de Versailles, pour des raisons spécieuses de pneumatologie, et de celles de Paris, parce qu'on y enseignait le magnétisme et l'alchimie.

» En effet, peu d'années après le départ de Martinès de Pasqually pour les Antilles (1772), une scission se produisit dans l'ordre qu'il avait si péniblement formé, certains disciples restant très attachés à tout ce que leur avait enseigné le Maître, tandis que d'autres, entraînés par l'exemple de Saint-Martin, abandonnaient la pratique active pour suivre la voie incomplète et passive du mysticisme. Ce changement de direction dans la vie de Saint-Martin pourrait nous surprendre si nous ne savions pas combien, durant les cinq années qu'il passa à la loge de Bordeaux, le disciple avait eu d'éloignement pour les opérations extérieures du Maître.

» Les résultats de la scission due à l'active propagande de Saint-Martin ne se firent pas attendre. Tout d'abord les loges du sud-ouest cessèrent leurs travaux. La propagande de Saint-Martin échoua bien près des loges de Paris et de Versailles, mais, lorsqu'en 1778 ces loges eurent vu leurs Frères de Lyon se tourner définitivement vers le rite templier de la Stricte Observance, et le Grand-Maître Willermoz prendre la succession du Grand-Maître provincial Pierre d'Aumont, successeur de Jacques Molay, avec le titre de Grand'Maître provincial d'Auvergne, elles songèrent à fusionner avec les loges Philalèthes qui, depuis 1773, travaillaient d'après les données de Martinès et de Swedenborg, et dans les chapitres secrets desquels n'était admis aucun officier du Grand-Orient. A cette époque, Saint-Martin commençait à être connu, grâce à la

récente apparition de son premier ouvrage: « Des erreurs et de la vérité ». Beaucoup crurent voir en lui un continuateur de l'œuvre de Martinès; mais ce fut en vain que les loges dont nous venons de parler le prièrent de s'unir à elles pour l'achèvement de l'œuvre commune: au dernier appel qu'elles lui firent, en 1784, lors du convent que provoqua à Paris l'association des Philalèthes, Saint-Martin répondit par une lettre signifiant son refus de participer à leurs travaux. Dès lors, sa grande préoccupation est d'entrer en rapport avec les mystiques d'Italie, d'Angleterre ou de Russie; il perd bientôt tout intérêt pour le mouvement du rite rectifié de Lyon, et on le voit se livrer à de véritables impatiences quand on lui parle de loges.

» Les événements qui suivirent ne firent qu'engager de plus en plus Saint-Martin dans la voie qu'il avait choisie. En 1788, celui qui devait devenir célèbre sous le nom de théosophe d'Amboise était allé à Strasbourg, et l'opinion la plus répandue est que ce fut à la fréquentation d'une de ses amies, Mme de Bœcklin, qu'il dut se tourner définitivement vers le mysticisme. L'exacte vérité fut qu'il y rencontra Rodolphe de Salzmann, qui était, pour ainsi dire, le directeur spirituel de Mme de Bœcklin. Ami de Young Stilling, et en correspondance ou en relation avec les grands mystiques allemands de la seconde moitié du dix-huitième siècle, tels qu'Eckarthausen, Lavater, etc., Rodolphe de Salzmann, bien que très ignoré, était un homme des plus remarquables, profondément versé dans la mystique des deux Testaments et dans celle des écrits de Jacob Bœhme, dont il avait reçu la clef. Ce fut cette clef qu'il transmit à son tour à Saint-Martin, et celui-ci crut avoir trouvé ce qu'il n'avait pas obtenu auprès de son ancien maître.

» Certes, l'enseignement de Salzmann contribua beaucoup à doter la France d'un mystique remarquable, mais cet enseignement ne put ouvrir à Saint-Martin la doctrine de l'éminent théurge de Bordeaux. Aussi le voyons-nous, en 1793, à l'âge de cinquante ans, se consoler de poursuivre cette clef active, en pensant à l'avertissement de Martinès: que si, à soixante ans, il avait atteint le terme, il ne devait pas se plaindre. Déjà sa pensée revenait en arrière, vers cette école de Bordeaux où s'étaient écoulés cinq ans de sa jeunesse et dont il avait abandonné trop légèrement les travaux. Il avouera dans une de ses lettres au baron de Liebisdorf (11 juillet 1796) « que M. Pasqually avait la clef active de ce que notre cher Bœhme expose

dans ses théories, mais qu'il ne nous croyait pas en état de porter encore ces hautes vérités ». Sa correspondance nous porte à croire qu'avant sa mort, survenue à Aulnay en 1803, il était bien revenu sur les critiques inconsidérées des travaux de son maître. Mais il était trop tard. Le disciple avait tué l'initiateur dans son œuvre. Le Martinésisme avait vécu.

» Après la mort de Martinès de Pasqually, en 1774, l'Ordre, victime de la faiblesse de quelques-uns, et malheureusement aussi de l'ambition de quelques autres, avait décliné rapidement. Les compromissions de Willermoz hâtèrent sa ruine. La plupart des frères se replacèrent sous leurs anciennes obédiences. Ainsi firent ceux de l'Orient de La Rochelle, dont la patente constitutive n'est pas ratifiée au delà de 1776. En 1788, les loges de Paris disparaissaient ; les riches archives qui avaient excité la jalousie de Cagliostro, vendues à l'encan lors de la mort du marquis Savalette de Langes, échurent à deux frères dévoués, puis à M. Destigny, qui les transmit, en 1868, à M. Villaréal, aux bons soins duquel nous devons de les avoir conservées. Depuis longtemps les frères de Lyon avaient failli à leur tâche. Leur rite rectifié, qui n'était rien moins que le Martinésisme, surtout après son second remaniement, vit les directoires de ses trois provinces s'éteindre successivement : le Directoire de Bourgogne fut dissout dès le 26 janvier 1810, faute de membres ; l'année suivante les autres fusionnaient avec le Grand-Orient, qui avait toujours refusé de les reconnaître.

» Nous ne nous sommes étendus sur les particularités de la vie de Saint-Martin que pour montrer que c'est bien à tort que les historiens mal informés attribuèrent au théosophe d'Amboise la succession du théurge de Bordeaux, et que d'autres, encore plus mal documentés, en ont fait le fondateur d'un Ordre du Martinisme. Saint-Martin ne fonda jamais aucun ordre ; il n'eut jamais cette prétention, et le nom de *Martinistes* désigne simplement ceux qui avaient adopté une manière de voir conforme à la sienne, tendant plutôt à s'affranchir du dogmatisme rituélique des loges et à le rejeter comme inutile. C'est bien là l'opinion de Jacques Matter, le célèbre historiographe de Saint-Martin.

» Jacques Matter était le petit-fils de Rodolphe deSalzmann ; c'est ainsi qu'il se trouva en possession des principaux documents relatifs au Martinésisme et aux Martinistes, et nul ne fut placé mieux que lui pour relater les principaux événements qui signalèrent leur existence. D'autre part, il fut en relation

avec M. Chauvin, un des derniers amis de Fabre d'Olivet, et l'exécuteur testamentaire de Joseph Gilbert, qui, lui-même, fut l'unique héritier de tous les manuscrits du théosophe d'Amboise.

» Aujourd'hui c'est entre les mains de M. Matter, le fils de l'historien, que se trouve la presque totalité de ces importants papiers, dont le « Traité de la Réintégration des Etres » est un des plus intéressants et des plus remarquables, comme contenant la substance de la doctrine traditionnelle, sans aucune adjonction ni soustraction, de Martinès de Pasqually, et que le possesseur nous a très gracieusement autorisés à publier. Ce traité, qui fut écrit à Bordeaux dans le courant de l'année 1770, manque aux archives chapitrales de Metz. Celles de la V∴ de Libourne n'en contiennent que les passages essentiels. Ces passages, assez mal écrits et d'ailleurs remplis de coupures, sont répartis entre les diverses instructions des rituels, de telle sorte qu'il eût été assez difficile de reconstituer l'ouvrage de Martinès de Pasqually. Nous ne saurions donc trop remercier ici M. Matter de son obligeante communication.

» Dans la suite paraîtront, en leur temps, d'autres pièces non moins importantes, et qui jetteront une nouvelle lumière sur les choses et les hommes de cette époque.

» Un Chevalier de la Rose Croissante. »

On voit que l'auteur de cette préface, M. René Philipon, nie que Saint-Martin soit le successeur de Martines de Pasqually et qu'il ait fondé un Ordre du Martinisme. Si les assertions de M. Philipon sont vraies, l'Ordre actuel dit Martiniste aurait usurpé un titre qui ne lui appartiendrait pas.

M. Papus (Dr Gérard Encausse), président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, vient de publier une brochure, intitulée : *Martinésisme, Willermosisme, Martinisme et Franc-Maçonnerie* (1), où il répond aux attaques dont l'Ordre Martiniste a été l'objet de divers côtés, notamment à celles de M. Philipon.

Nous nous bornerons à opposer aux dires de ce dernier ceux de M. Papus. Nous n'avons pas en main les élé-

(1) Une brochure pet. in-8, Chamuel, éditeur.

ments nécessaires pour prendre part à ces débats et pour trancher définitivement le différend. On le pourra sans doute lorsque M. Papus aura publié les volumes qu'il annonce sur Saint-Martin et sur Willermoz et M. Philipon les pièces dont il parle à la fin de sa préface. En attendant, voyons ce que dit M. Papus d'abord sur Martines de Pasqually, puis sur Saint-Martin et enfin sur l'Ordre Martiniste.

Pasqually, assure M. Papus, est un « initié de Swedenborg, un de ceux auxquels l'Invisible prêta particulièrement son assistance incessante », « un homme doué de grandes facultés de réalisation sur tous les plans ». Pasqually reçut l'initiation du Maître à Londres et il fut chargé de la répandre en France.

« C'est grâce aux lettres mêmes de Martines » que M. Papus a « pu fixer l'orthographe exacte de son nom, estropié jusque-là par les critiques (1) ; c'est encore grâce aux archives » qu'il possède, « grâce à l'appui incessant de l'invisible », qu'il pourra « montrer que Martines n'a jamais eu l'idée de ramener la franc-maçonnerie à des « principes essentiels » qu'il a toujours méprisés, en bon illuminé qu'il était. Martines a passé la moitié de sa vie à combattre les néfastes effets de la propagande sans foi de ces pédants des loges, de ces pseudo-vénérables qui, abandonnant la voie à eux fixée par les *Supérieurs inconnus*, ont voulu se faire pôles dans l'Univers et remplacer l'action du Christ par la leur et les conseils de l'Invisible, par les résultats des scrutins émanés de la multitude (2). »

Martines considère « la Franc-Maçonnerie comme une école d'instruction élémentaire et inférieure ». Il fait dire à son « Maître Coën » : « *J'ai été reçu maître Coën en passant du triangle aux cercles.* Ce qui veut

(1) *Martines de Pasqually*, par Papus, p. 6. — On remarquera que M. Philipon écrit *Martinès*, avec un accent, et M. Papus *Martines* sans accent.

(2) Tout ce qui est entre guillemets, sauf indication contraire, est extrait de la brochure de M. Papus. Nous n'indiquons pas les pages pour ne pas multiplier les renvois. Du reste, il est on ne peut plus facile de retrouver les passages cités.

dire, en traduisant les symboles : « J'ai été reçu maître illuminé en passant de la Franc-Maçonnerie à la pratique de l'Illuminisme. »

« Le Martinésisme recruta ses disciples, soit par action directe, comme ce fut le cas pour Claude de Saint-Martin, soit, bien plus généralement, parmi les hommes déjà titulaires de hauts grades maçonniques. »

Martines les « sélectait avec le plus grand soin ». Il « ne conférait les grades qu'à une réelle aristocratie de l'intelligence. Enfin il admettait à l'initiation les femmes au même titre que les hommes et sous les mêmes garanties. »

Martines donna aux grades martinésistes les noms des grades du rite Swedenborgien, ainsi que permet de le constater sa lettre du 16 juin 1760. On peut d'ailleurs, à ce sujet, voir ce que dit Ragon dans son *Orthodoxie maçonnique* (p. 149) et Reghellini (1), cité par ce dernier dans ce même ouvrage (p. 257). « Il serait donc juste de dire *Swedenborgisme adapté* au lieu de Martinésisme. »

Passons à Saint-Martin.

M. Philipon appuie ses dires sur M. Matter. Or, voici ce que dit M. Papus, sur ce dernier :

« Sa correspondance d'initié (il s'agit de celle de Saint-Martin), adressée à son collègue Willermoz, montre quelles erreurs de fait ont commises les critiques et, en particulier, M. Matter. Il est vrai qu'on ne pouvait pas tirer mieux des documents actuellement connus, surtout quand on ne possède aucune lumière sur les clefs que donne l'Illuminisme à ce sujet. »

Saint-Martin s'était-il séparé de Pasqually autant que semble le dire M. Philipon ? Ce passage, emprunté à une lettre adressée à Kirchberger (2) et publiée par

(1) *Reghellini :* « Swedenborg a donné l'idée à *Martinez Pascalis* (sic) de son rite des *Elus Coëns*, qui se rapporte à la théosophie biblique et chrétienne, et qui est assez répandu en Allemagne et dans les villes les plus considérables. »

(2) M. Philipon cite justement une partie d'une phrase de cette lettre dans sa préface.

M. Papus dans sa brochure, tendrait à indiquer le contraire :

« Il résulte de tout ceci que c'est un excellent mariage » à faire que celui de notre première école (celle de Pas- » qually) et de notre ami B... (Bœhme). C'est à quoi je » travaille ; et je vous avoue franchement que je trouve » les deux époux si bien partagés l'un et l'autre que je » ne trouve rien de plus accompli : ainsi prenons-en ce » que nous pourrons, je vous aiderai de tout mon pou- » voir. »

Relativement à l'attitude de Saint-Martin envers la Franc-Maçonnerie, M. Papus écrit :

« Certains maçons, pour lesquels un ruban tient lieu d'érudition, se sont figuré que Claude de Saint-Martin professait pour son maître et pour son œuvre le même détachement que pour les loges inférieures. C'est là une erreur dérivée de la confusion de l'Illuminisme avec la Maçonnerie. Pour montrer à quelles naïves erreurs peuvent en arriver ceux qui portent des jugements sans documents sérieux, nous allons faire un extrait de la correspondance inédite de Saint-Martin, relatif à cette question :

« Je prie (notre f.) de présenter et de faire admettre » ma démission de ma place dans l'ordre intérieur, et de » vouloir bien me faire rayer de tous les registres et » listes maçonniques où j'ai pu être inscrit depuis 1785; » mes occupations ne me permettant pas de suivre dé- » sormais cette carrière, je ne le fatiguerai pas par un » plus ample détail des raisons qui me déterminent. Il » sait bien qu'en ôtant mon nom de dessus les registres » il ne se fera aucun tort, puisque je ne lui suis bon à » rien ; il sait d'ailleurs que mon esprit n'y a jamais été » inscrit ; or ce n'est pas être liés que de ne l'être qu'en » figure. Nous le serons toujours, je l'espère, comme » cohens, nous le serons même par l'initiation (1)... »

» Cet extrait est instructif à plusieurs égards.

(1) Lettre inédite de Claude de Saint-Martin à Willermoz, adressée de Strasbourg le 4 juillet 1790 (Archives du Suprême Conseil Martiniste) (N. de M. Papus).

» Tout d'abord il nous montre que Saint-Martin ne fut inscrit sur un registre maçonnique qu'à dater de 1785 (1), et que c'est seulement en 1790 qu'il se sépara de son milieu.

» Ainsi que tous les Illuminés français, il avait refusé de prendre part à la réunion organisée par les Philalèthes et qui ouvrit le 15 février 1785. Non seulement les Illuminés français, mais encore Mesmer, délégué d'un centre d'Illuminisme allemand, et tous les membres du Rite Ecossais Philosophique refusèrent de prendre part à cette réunion, où Cagliostro fut mis en demeure de prouver ses affirmations. »

Contrairement à ce que M. Philipon laisse entendre, Saint-Martin se serait occupé activement, à ce qu'assure M. Papus, « d'hermétisme pratique et un peu d'alchimie. Il avait à Lyon un laboratoire organisé à cet effet ».

On a vu aussi que M. Philipon nie que Saint-Martin ait fondé un ordre. Ce n'est pas l'avis de M. Papus ni celui de Ragon :

« Ayant à partir au loin, écrit M. Papus, Claude de Saint-Martin était obligé de faire certaines réformes dans le Martinésisme. Aussi les auteurs classiques de la Franc-Maçonnerie ont-ils donné le nom du grand réalisateur à son adaptation et désignent-ils sous le nom de *Martinisme* le mouvement issu de Claude de Saint-Martin. Il est bien amusant de voir certains critiques, que nous nous abstiendrons de qualifier, s'efforcer de faire croire que Saint-Martin ne fonda jamais aucun ordre. Il faut vraiment croire les lecteurs bien mal informés pour oser soutenir naïvement une telle absurdité. C'est l'ordre de Saint-Martin qui, ayant pénétré en Russie sous le règne de la Grande Catherine, obtint un tel succès qu'une pièce fut jouée à la cour, entièrement consacrée au Martinisme qu'on cherchait à ridiculiser. C'est à l'ordre de Saint-Martin que se rattachent les initiations individuelles rapportées dans les mémoires de la baronne d'Oberkierch ; enfin

(1) D'après M. Philipon, Saint-Martin aurait été maçon, ainsi qu'on a pu le voir, déjà en 1777.

l'auteur classique de la Franc-Maçonnerie, le positiviste Ragon, qui n'est cependant pas tendre pour les rites d'Illuminés, décrit, pages 167 et 168 de son *Orthodoxie maçonnique* les changements opérés par Saint-Martin pour constituer le Martinisme (1). »

Je crois intéressant — quoique ne se rapportant pas expressément au sujet de la discussion — de donner, d'après M. Papus, l'origine de ce pseudonyme : *le Philosophe Inconnu*, dont Saint-Martin aimait à signer ses ouvrages.

« Il résulte formellement des documents actuellement placés sous la garde du *Suprême Conseil Martiniste* et venant directement de Willermoz que les séances, réservées aux membres pouvant justifier de leur titre d'illuminés, étaient consacrées à la prière collective et aux opérations qui permettaient la communication directe avec l'Invisible. Nous possédons tous les détails concernant le mode de cette communication; mais ils doivent être exclusivement réservés au Comité directeur du Suprême Conseil. Ce que nous devons révéler et ce qui jettera une grande lumière sur beaucoup de points, c'est que les initiés nommaient l'être invisible qui se communiquait le *Philosophe Inconnu*; que c'est lui qui a donné, en partie, le livre « des Erreurs et de la Vérité », et que Claude de Saint-Martin n'a pris pour lui seul ce pseudonyme que plus tard et par ordre. Nous donnons les preuves de cette affirmation dans notre volume sur Saint-Martin. »

Sur le caractère de l'œuvre de Willermoz, M. Papus et M. René Philipon ne sont pas non plus d'accord. Ce dernier dit que les compromissions de Willermoz hâtèrent la ruine de l'Ordre fondé par Pasqually. Bien différente est l'opinion de M. Papus :

« C'est à tort, dit-il, qu'on a cru que Willermoz avait

(1) Le rite de Saint-Martin qui comprenait dix grades « a été réduit, affirme Ragon, à sept grades, dans le régime ayant pour titre: *Ecossisme réformé de Saint-Martin*, répandu en Allemagne et en Prusse » (J. B.)

abandonné les idées de ses maîtres ; c'était mal connaître son caractère élevé. Toujours, jusqu'à sa mort, il a voulu établir la Maçonnerie sur des bases solides en lui donnant comme but la pratique de la vertu pour ses membres et de la charité envers les autres ; mais il a toujours tendu à faire des loges et des chapitres un centre de sélection pour les groupes d'Illuminés. La première partie de son œuvre était patente, la seconde occulte ; c'est pourquoi les personnes peu informées peuvent voir Willermoz autrement que sous son véritable caractère.

» Après la tourmente révolutionnaire, après que son frère eut été guillotiné avec tous ses initiés et que lui-même eut échappé par miracle au même sort, c'est encore lui qui restitue en France la Franc-Maçonnerie spiritualiste, grâce aux rituels qu'il avait pu sauver du désastre. »

« C'est Willermoz, dit ailleurs encore M. Papus, qui, seul, après la Révolution, continua l'œuvre de son initiateur, en amalgamant le rite des Elus Cohens avec l'Illuminisme du baron de Hundt pour former le *Rite éclectique*.

» Certains grades de ce rite étaient purement martinistes, ainsi que nous l'apprend l'organisation instituée à Lyon (1). »

L'Ordre Martiniste ne disparut pas avec Saint-Martin et Willermoz. On trouve trace du Martinisme à Paris en 1818.

*L'Initiation* de mars publie justement, datées de cette année-là, deux lettres d'un martiniste qui signe Aléthé, adressées au chevalier Arson. Dans la première de ces lettres, ce martiniste met en garde le chevalier Arson contre H. W. (2) et il lui recommande la lecture d'un ouvrage de Saint-Martin : *Des Erreurs et de la Vérité* (3).

(1) *Martinez de Pasqually*, ouv. déjà cité, p. 210.

(2) Les initiales H. W. désignent sans aucun doute Hœné Wronski.

(3) Ces deux lettres sont extraites d'un ouvrage du chevalier Arson : *Appel à l'Humanité*.

« Le curieux extrait suivant montre », en outre, « que Balzac avait appris presque sûrement, en séance d'initiation, la filiation réelle de l'Ordre Martiniste.

« La théologie mystique embrassait l'ensemble des » *révélations* divines et l'explication des mystères. Cette » branche de l'ancienne théologie est secrètement restée » en honneur parmi nous. Jacob Bœhm, Swedenborg, » Martines Pasqualis, Saint-Martin, Molinos, Mmes Guyon, » Bourignou et Krudener, la grande secte des Extati- » ques, celle des Illuminés, ont, à diverses époques, di- » gnement conservé les doctrines de cette science, dont » le but a quelque chose d'effrayant et de gigantes- » que (1). »

Le Martinisme actuel d'ailleurs se rattache à Saint-Martin par Henri Delaage, petit-fils du ministre Chaptal, initié lui-même par le Philosophe Inconnu (2).

« Quelques mois avant sa mort, écrit M. Papus, Delaage voulut donner à un autre la graine qui lui avait été confiée et dont il ne pensait pouvoir tirer aucun fruit. Pauvre dépôt, constitué par deux lettres et quelques points, résumé de cette doctrine de l'initiation et de la trinité qui avait illuminé tous les ouvrages de Delaage. Mais l'Invisible était là, et c'est lui-même qui se chargea de rattacher les ouvrages à leur réelle origine et de permettre à Delaage de confier sa graine à une terre où elle pourrait se développer.

» Les premières initiations personnelles, sans autre rituel que cette transmission orale des deux lettres et des points, eurent lieu de 1884 à 1885, rue Rochechouart. De là, elles furent transportées rue de Strasbourg, où les premiers groupes virent le jour. La première loge se tint rue Pigalle, où Arthur Arnould fut initié et commença ainsi la voie qui devait l'écarter définitivement du matérialisme. La loge fut ensuite transportée dans un appar-

(1) Balzac : *Les Proscrits*, cit., par M. Papus dans sa brochure.
(2) Voir, dans la brochure de M. Papus, la lettre que M. Camille Flammarion lui a adressée sur ce sujet.

tement de la rue de la Tour-d'Auvergne, où les tenues d'initiation furent fréquentes et fructueuses au point de vue intellectuel. Les cahiers virent le jour (1887-1890); et c'est alors que Stanislas de Guaita prononça son beau discours initiatique. A partir de ce moment, les progrès sont très rapides.

» Le groupe ésotérique, la librairie du Merveilleux, si bien créée et dirigée par un licencié en droit, membre fondateur de la loge, Lucien Chamuel, virent successivement le jour et, en 1891, le Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste était constitué avec un local réservé aux tenues et aux initiations, 29, rue de Trévise, puis rue Bleue, et enfin rue de Savoie. »

Le Martinisme actuel est une adaptation des réalisations de Saint-Martin et de Willermoz.

« De même que Martines avait adapté, dit M. Papus, le Swedenborgisme au milieu dans lequel il devait agir, de même que Saint-Martin et Willermoz avaient aussi créé les adaptations indispensables, de même le Martinisme contemporain a dû s'adapter à son milieu et à son époque, mais en conservant à l'Ordre son caractère traditionnel et son esprit primitif.

» L'adaptation a surtout consisté à unir étroitement l'œuvre de Saint-Martin à celle de Willermoz. Ainsi les initiateurs libres, créant directement d'autres initiateurs, et développant l'Ordre par l'action individuelle, caractérisaient trop l'œuvre de Saint-Martin pour ne pas être intégralement conservés.

» Mais les groupes d'initiés et d'initiateurs régis par un centre unique et constitués hiérarchiquement caractérisaient aussi le Willermosisme et devaient être l'objet d'une attention particulière.

» Voilà pourquoi le Martinisme contemporain constitua, à côté des initiateurs libres, son Suprême Conseil assisté de ses Délégués généraux, de ses Délégués spéciaux, et administrant des loges et des groupes répandus actuellement dans toute l'Europe et dans les deux Amériques.

» Ne demandant à ses membres ni cotisations, ni droits d'entrée dans l'Ordre, n'exigeant non plus aucun tribut régulier de ses loges au Suprême Conseil, le Martinisme est resté fidèle à son esprit et à ses origines, en faisant de la pauvreté matérielle sa première règle.

» Par là, il a pu éviter toutes ces irritantes questions d'argent qui ont causé tant de désastres dans certains rites maçonniques contemporains; par là, aussi, il a pu demander à ses membres un travail intellectuel soutenu, créer des écoles, distribuant leurs grades exclusivement à l'examen et ouvrant leurs portes à tous, à condition de justifier d'une richesse intellectuelle ou morale quelconque, et renvoyant ailleurs les oisifs et les pédants qui pensaient arriver à quelque chose avec de l'argent. Le Martinisme ignore les radiations pour non-paiement de cotisations, il ignore le tronc de la veuve, et ses chefs seuls sont appelés à justifier leur titre en participant, suivant leur grade, au développement général de l'Ordre (1). »

JACQUES BRIEU.

(1) Outre ce qui a été analysé ou cité, touchant le Martinésisme, le Martinisme et le Willermosisme, la brochure de M. Papus contient une défense du Martinisme contre les attaques des cléricaux et des matérialistes, un résumé très succint de l'histoire de la Franc-Maçonnerie en France du milieu du siècle dernier à nos jours, l'explication des grades du *Rite de perfection* et de l'*Ecossisme* et un appel aux Francs-Maçons, les adjurant de revenir à leurs traditions primitives.

# SIX PETITS POÈMES

A madame Paul Fort.

## *NOËL A MARLOTTE*

*Madone au doux regard d'accueil et de bonté,*
*De qui le fin visage ouvert dans un sourire*
*Répand une lumière ineffable, pour dire*
*Votre âme belle et votre sereine beauté,*

*J'effeuillerai toutes les fleurs de la guirlande*
*Que j'ai tressée au jardin de mon souvenir :*
*Leur haleine odorante encor, dans l'avenir,*
*Embaumera de lys, de rose et de lavande*

*Le songe de mes yeux sur ma jeunesse morte ;*
*Et, pareille à la Vierge exorable qui porte*
*L'indulgence à son front, dans ses mains, le bonheur,*

*Un soir confidentiel, apparue à la porte*
*De mon passé sonore, en cortège de fleurs,*
*Vous viendrez ranimer les cendres de mon cœur.*

★

A madame Armand Point.

*Le pli mystérieux qui sourit à vos lèvres*
*Et la boucle échappée à vos cheveux d'or fin ;*
*Cette opale laiteuse où luit, à votre main,*
*Un peu de sang ; tous ces joyaux que des orfèvres*

*Ciselaient pour la Mona Lise ou Fornarine ;*
*Mais, surtout, ce regard dont la douce clarté*
*Découvre une âme éprise en songe de beauté,*
*Evoquent, en décor de lumière azurine,*

*Au lieu de l'ermitage où règne votre grâce,*
*Un jardin d'Italie au temps des cours d'amour.*
*Vous en êtes la reine encor : le vent qui passe*

*Apporte un souvenir de viole et joue autour*
*De vos cheveux, tandis qu'à vos doigts, déjà lasse,*
*Pour mourir, une rose attend la fin du jour.*

★

A madame Stuart Merrill.

*Quand vous êtes venue en riant, par le givre,*
*Les sylvains sont sortis des arbres pour vous suivre,*
*Et toute la forêt en robe de senteur*
*A tressailli, du chêne à la dernière fleur,*

*De reconnaître en vous l'éblouissante nymphe*
*Pour qui chaque saison renaît dans un triomphe!*
*L'ardent satyre à barbe de glace a repris*
*La flûte délaissée et, sous ses doigts surpris,*

*Tandis qu'il regardait la neige sans comprendre,*
*Une chanson d'avril, délicieuse et tendre,*
*S'est envolée à la rencontre du printemps :*

*La source qui dormait a chanté de l'entendre :*
*Une brise légère a chassé les autans ;*
*Et, même, on a cru voir sourire le vieux Temps !*

★

A mademoiselle Bilitis.

*Bilitis, Tanagra, petite flûte nègre,*
*Du ciel ou de l'enfer tombée, en ce Noël*
*Tu m'apportas dans l'étreinte de tes bras maigres*
*Et charmants, l'illusion, par une nuit de gel.*

*D'une image inconnue encore de l'amour ;*
*Car c'est moins toi que le soleil qui t'a dorée*

*Comme une idole, et l'île où tu souris au jour,*
*Ses lataniers, la mer des perles, la marée*

*Chantante sous le vent tiède et lourd de senteurs,*
*Dont sur tes lèvres je cherchais à boire l'âme.*
*O Bilitis ! ton souvenir est dans mon cœur :*

*Le songe de tes yeux l'éclaira d'une flamme*
*Qui dansait follement, au son aigre et moqueur*
*Des pipeaux accordés pour notre épithalame.*

A la même.

*Ce matin, quand tu m'as quitté, dans ton baiser*
*J'ai reconnu que ton âme s'était reprise,*
*Car entre nous flottait déjà cette ombre grise*
*Des fins d'amours que l'on pressent; et sans oser*

*Te rien dire, ô petite amie, de ma peine,*
*J'ai feint de rire encor quand mon cœur se brisait,*
*Si d'aventure, un jour de larmes, tu posais*
*Ta main, douce à tresser les fleurs de notre chaîne,*

*Sur ma main qui l'attend toujours, je sourirais*
*Comme au premier baiser que tu me laissas prendre.*
*Et si, te retrouvant plus belle, je pleurais,*

*Ne m'interroge pas : tu pourras trop comprendre,*
*En écoutant battre mon cœur le lourd secret*
*Caché dans un sourire et sous un peu de cendre.*

*

## *SOUVENIR DE SLUIJS*

A madame Rachel Kahn.

*A l'abri de l'écran léger comme un nuage,*
*Que bordent deux tulipes rouges dans des pots,*
*La tante Ursule et Genovefa, rose et sage,*
*Dévident, sans presque bouger, les écheveaux*

*Qui deviendront, sous leurs doigts fins, une chasuble.*
*Et tandis que la vieille embobine les fils,*
*Rougissante, avec un sourire imperceptible*
*Qui fait trembler à peine l'ombre de ses cils,*

*La fillette, de peur que sa tante la voie,*
*Salue en se cachant le fils de l'échevin,*
*Dans les miroirs penchés sur la rue; et sa joie*

*Est si forte, longtemps après, que dans sa main*
*L'aiguille est paresseuse à recouvrir de soie*
*La place où dans les fleurs dormira l'agneau saint.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

# FLEURS DE SANG

## I

### L'EX-VOTO

Vers la chapelle tant vieille, dans fougères fauves assise, coite poule grise, aux plumes de lichen, un pauvre homme de berlinge s'achemine, triste, triste, vers la chapelle tant vieille de la Dame du bon recours.

La Dame du bon recours en sa chapelle toujours veille. Taillée en granit noir, lisse tel un galet, ses deux genoux lustrés par les sueurs des fronts et les larmes des yeux, parmi les œufs d'autruches, quenouilles et béquilles, aïeule roide, contre un pilier, elle se dresse, le doigt levé.

Au lampion brûlant, coquelicot rouge, devant le pilier de l'image en pierre, le pauvre homme allume étique chandelle de résine brune qu'il plante au plateau du trépied de fer. Puis s'agenouillant, les mains en pelote, aux pieds de l'image, il fait sa prière.

« Bonne Dame, voici : je suis Pipi Abgrall, le bûcheron du Trou-aux-Teuz. Le père vieux tousse dans les cendres, la mère vieille sur la feuille tremble, mes trois petits, gros comme rats, me tendent leur écuelle vide; et plus de fèves en la marmite, plus une croûte sur la planche; des araignées, je ne dis pas.

Ma cognée en ces temps chôme, les mains pour

les cacoux sont closes ; ton seul aide je puis requérir. — Bonne princesse sans rogue, douce Brette de chez nous ; Toi dont les tettes de vierge ont tenu comme pomme vermeille le doucet enfant Jésus ; Toi dont le cœur sua d'angoisse au jour noir des Saints-Innocents ; Toi dont les joues, sur le Calvaire furent gravées de pleurs de sang ;

Sois pitoyable, sois tutélaire, adviens en notre réconfort ; aux vieux qui souffrent verse le baume, des trois petits remplis l'écuelle, nous t'en aurons va bien du gré : à tes genoux je suspendrai, oui donc, un ex-voto joli, qui te fera bien de l'honneur. Et tous les Saints du Paradis, ma Dame, te porteront envie. »

★

Ont passé des jours. Au van des rameaux, le vent noir se vanne. Sur la cabane d'Abgrall la grêle bat du tambour. Crachote le vieux dans la suie ; et des enfants voici que le plus jeune, comme un rouge-gorge a fait deux petits cris ; il a fait deux petits gestes, puis il n'a plus bougé, non, et n'a plus rien dit du tout.

S'en est allé Abgrall vers la chapelle grise pour parler à la Dame : « Mon petit enfant est passé, les autres veulent le suivre... De douleur je suis tout percé, et je te crie : assez, assez ! ô Marie sainte ! — Pourquoi n'as-tu pas ouï ma plainte ?

Peut-être n'as-tu plus d'écus ? On pourrait le croire à la fin. Peut-être avarice t'enserre ? pour une dame c'est bien vilain. Peut-être aussi es-tu trop fière ? bien que l'on dise le contraire. Et ma prière a chu par terre, pas assez belle pour tes mains.

A tout cela je ne peux rien. Pourtant, je vais te

dire une chose. Des chrétiens ont des coffres pleins ; jamais n'y ai bouté le doigt, mais quand on n'a plus même un pois, on n'est pas forcé d'être un saint. Allons, allons, ma brave Dame, faut réfléchir à ça, que diable ! faut réfléchir. »

★

Les muguets parfument l'air tiède. Vers la lune qui se lève, au loin monte un chant de flûte, tremblant comme un cœur troublé. Pipi Abgrall en sa cahute, sous la résine qui paillette, cloue, en torpeur, cloue, toc toc, deux, cloue trois planchettes de deux pieds ! La vieille sur la feuille pleure.

Dans ce coin-ci, l'un des petits — oh ! ses joues de rose malade ! — tapote son petit ventre plat ; dans ce coin-là l'autre marmot, petit mulot happé du chat — oh ! son petit museau de neige ! — dans ce coin gît tout froid, tout froid. Pipi Abgrall cloue cinq planchettes.

Mais il demeure le coude en l'air : dans la nuit une cloche tinte... Eh ! c'est la veille du Pardon, du Pardon de la Vierge sainte ! Les yeux grands, Abgrall s'est dressé, de ses braies la sciure a secouée, et sa hache sous le bras, il a pris, au blanc de lune, le sentier aux pèlerins.

Le sentier aux pèlerins, doux fleurant fleurs d'aubépines, s'en va aux airs des complaintes. Des petites lumières dans l'ombre, des heurts de sabots par les pierres, des sonnailles claires de bidet ; et là-bas, voici la chapelle, dorée, verte, rouge, telle une châsse de clarté.

Pleine de gens, est la chapelle, comme pleine d'eau noire est l'étang. Les coëffes sont blanches et calmes, ainsi les moëttes sur l'étang. Un vaisseau fin se balance, pendu au bout d'un filin. Aux murs

des guirlandes grimpent, mordues par des poissons de bois.

Et là, contre le gros pilier, parmi les chandelles qui fument et les parfums des lilas bleus, resplendit dans sa niche Madame la sainte Vierge aux chairs de vieille pierre, vêtue de soie d'outre-mer, avec de clairs colliers d'or.

Vers la Dame aux colliers d'or, fanal d'espoir dans la ténèbre, d'un rude geste de nageur, fendant les flots lourds de la foule, Pipi Abgrall s'est avancé, et devant les pieds de la Vierge, ses deux genoux il a plantés.

« O douce Dame de Merci, en ce jour de fête bénie, me seras-tu plus bénévole? Reine du courtil des Cieux, je t'ai priée, beaucoup priée; tu ne m'as pas écouté, petit Job et Perr sont morts. Je viens te prier encore.

Grande Aumônière aux doigts usés, donne le pain à mon enfant dernier et beau cadeau te baillerai; tu sais, je te l'ai promis. Mais peut-être as-tu méfiance de la parole dite ici? Or ça, moi Pipi Abgrall, ma Belle Dame, boquillon pour te servir, je vais te faire des avances; tu paieras à ton loisir. »

Et crochant sa hache claire, sur les dalles de pierre, han! d'un coup, sa droite a tranchée : « Dame de richesse, le voici mon gage. Recevras-tu, sans rien donner? » Et devant les pèlerins graves, il suspend aux clous du pilier, parmi les béquilles et les cœurs, sa main de corne, sa main rouge, aux ongles grinçants et crispés.

★

« Pipi Abgrall, d'où venez-vous, avec ce sang sur votre hucque? a dit le vieux dans les cendres. Votre dernier enfant est mort. »

—

## II

### L'ÉPÉE TREMPÉE

Abois de carnage, crissements de fer, bêlements de mort. Les courtines sont fleuves vermeils ; les escaliers, cascades pourpre et les préaux, lacs de rubis fondus. Fauchés aux braquemarts des Routiers d'enfer, jusqu'au dernier tous ont chu en bastille, les bons soudards d'Huel de Penfer.

Sus, sus, sus ! Seul vif à cette heure, Huel de Penfer, œil de basilic, cuir de sanglier, le front aux piques, recule de salle en salle, le front aux vouges, recule de cour en cour, serrant aux plaies de son torse un doux lys blanc mi-ployé : Mona, sa mie tant soëve, dont les cheveux de soie peignent d'or les pavés.

Un bond. La porte du Donjon est franchie. Hop ! est dressé le tablier de fer. Dieu ! au cœur de la Tour, inexpugnable asile, le voici enfin et son faix si cher ! Dans la salle haute de perse olive, sur le grand lit de camelot grenat, Mona il a posée plus blanche qu'une cire, et l'a baisée aux yeux. Éveillée de la mort, la mignonne de sourire. « Oh ! mon cher seigneur, le rêve gracieux ! »

En bas, autour des murs rassis, les Routiers roulent en houles, les Routiers hurlent en chiens, grognent en chiens frustrés d'un os. Et des poings noirs brandis aux pierres, des chocs rageurs de masses et de fauchards, et des jets vers les meurtrières de viretons... et de brocards.

★

Trois fois aux branches des forêts s'est allumé le soleil rouge. Par une barbacane, Huel met l'œil au dehors. Puces à l'épaule d'un géant, sur le haut

roc dardant la Tour, rôdent les Routiers acharnés. Au loin, par les sentiers, nul secours advenant, pas un pennon, personne. Dans le fond du ravin, hérissé de taillis, noire et muette l'eau glisse, noire et vive... comme l'oubli.

Girant à la vis de granit, Huel gravit les douze aires du Donjon et fouille, fouille les réduits et les salles. Quelques pains d'orge dur, un tonnelet de cervoise, une cuiller à pot, voilà ce qu'il trouve, plus un marteau usé de picoteur et un espadon vieil dont la lame brisée porte, gravée au plat : une croix sur un cœur.

Il prend l'épée et la contemple, mais à terre il la laisse choir! Eh! que peut-il faire d'une épée brisée? Oh! là-bas les combats qui sonnent par les champs, des voix de plaintes qui l'appellent, la jeune Gloire qui le hèle! Et pour fendre les Routiers, pas une arme, aucune!... Et Huel impuissant ronge ses poings à l'os, bûche les escabeaux de l'orteil en rancune.

Mais deux bras de frais velours, son cou ceignent de caresses, et comme aux passes d'un charme, sa colère de mollir. Bercée aux lacs des bras fervents, aux parfums d'une épaule émue, aux mots câlins comme des fleurs, sa colère s'est endormie. « Paix, paix, doux ami; là, là reposez. Ecoutez le joli conte. Il était une fois... » Des blasphèmes giclent du fond des fossés.

★

Pan, pan, pan! Huches, tables de chêne, Huel du marteau a tout brisé. Sous le manteau de l'âtre un vif brasier flamboie, et l'épée en morceaux chauffe emmi les tissons. Souffle, souffle, Huel, picote les braises, l'acier rougira. Et l'acier brunit,

et l'acier rougit, l'acier est vermeil. Huel veut le saisir. Oh ! Oh ! a brûlé ses doigts.

Preste, Mona, qui le regarde, a déchiré sa robe blanche et entouré d'un lé de soie les deux tronçons de fer brûlant. Un merci bref; ardent à son grand œuvre, il n'a point vu les jasmins de la gorge et les œillets roses des seins menus. Huel forge, forge.

L'épée, ferme tenue sur la pierre de l'âtre, Huel forge, forge. Au choc rude du marteau — mouches d'or, mouches bleues — la salle haute frémit, tout le Donjon tressaille — fantastique beffroi qui carillonne et tonne, éveillant les Archanges d'un tocsin éperdu. — Les Routiers se regardent pâles comme des langes.

« Victoire, Mona, victoire! Vois l'arme vaillante, l'épée du salut. Scellée à mon bras fort, charmée à tes yeux fées, elle sera vingt glaives. Eh! ça, ski, ski, eh! ça! » La pointant sur la porte, Huel a dardé son bras. Oh! toute contraicte l'épée, et brisée en équerre, las! las !

« Epée forgée est hochet, sans la trempe, murmure Huel tout déconfit. Mais pour l'immerger, pas un pichet d'eau. A sec le tonnelet de claire cervoise. A la rescousse advenez, monsieur Saint Tugdual, et j'appendrai trois chandeliers d'or en votre chapelle... Oh! le but si proche! N'y pouvoir toucher! Griffe de Satan! » Et blême dire, l'estoc jette au bûcher.

★

Or très simple, Mona a entr'ouvert sa robe, et elle a dit avec douceur : « Huel, plonge là ton glaive un peu de sang est dans mon cœur. »

« Oh! Mona, qu'as-tu dit, Mona? épandre ton

sang de colombe? Percer ton sein tendre et neigeux? Plutôt me crever les deux yeux, plutôt me casser les deux bras. Eh! Mona, t'aurai-je arrachée aux dents des dagues et des piques, pour me faire ici ton boucher? »

Et dans ses bras étreint Mona et la fleurit de baisers rouges. Mais dans les yeux d'Huel, dans ses yeux, elle a vu briller une flamme, vite voilée.

Et elle a dit avec douceur : « O cher seigneur, ma vie est tienne, comme mon âme, comme mon cœur; mais je crains la douleur, pardonne! Et plonge ton épée sacrée, *trempe-la* dans mon sein lorsque je dormirai.

— Mona, tais-toi, ne dis plus de folies. Sur tes lèvres je scelle mes mains.

— Là-bas, Huel, les mauvais anges agitent par le ciel leurs rousses chevelures. Les corbeaux de suie, le bec au vent, volent au-dessus des bois, en des buées de sang.

— Tais-toi, Mona, le soleil las, derrière les monts flamboie.

— Les gens des fiefs, Huel, là-bas crient vers ta face. Sans chef à leur tête, ils verront leur mort; et la croix à clochettes et la fière bannière avec eux tomberont.

— Mona, tais-toi. Comme un enfant, comme un oiseau, je te dorlote, ô pie légère.

— Là-bas, Huel, les villages brasillent, les barges sont torches géantes ; les manoirs, bûchers de martyrs ; les forêts, déserts de charbon.

— Tais-toi, Mona, dans la lande, les manants font l'écobue à loisir.

— Huel, entends-tu les cris d'épouvante, l'ahan des douleurs des hommes qu'on navre, des femmes qu'on viole, des enfants qu'on brûle?

— Mona, tais-toi. Le soir glapissent les renards. Repose, si lasse et si folle.

— Tout doucement, dans le foyer, les tisons... les tisons blanchissent. Oui... je crois, les tisons s'éteignent dans le foyer, tout doucement.

— Dors, dors, Mona, dors mon enfant. »

★

« Du feu! du feu! Qu'il flambe le brasier! Brille, ô feu, vibre, ô flamme! Que la pierre fende au vif de la fournaise!... Mona, mon amour, Mona, qu'as-tu fait? Pourquoi as-tu dit tes paroles? Imprudente! Pourquoi as-tu, comme à plaisir, excité les abeilles impatientes!

Plutôt, que n'as-tu lié mon col en tes bras soyeux? Que n'as-tu calmé mon cœur dans l'ampoule de tes doigts frais? Que n'as-tu engourdi mon âme à des lais de cajolerie? Bercés dans notre amour, nef aux voiles de joie, nous aurions glissé au Soir, tout lentement sans le voir...

Mais voici que l'épée rougeoie. O Dieu! ne maudis pas mon geste. » — Et vite les yeux fous il a dardé l'épée, l'épée lumineuse et sifflante au sein de celle qui tant l'aima. — Baissé le pont levis; et l'épée en sa paume, la bonne épée, l'*Epée trempée*, Huel en porc sauvage, fonce aux dents des Routiers.

—

## III

### LA VAINE PITIÉ

Le noir clocher de pierre avait tinté minuit.

Place de l'Église — sous les ormes, drap des morts,— revenant de la veillée, frileux, deux bourgeois passaient.

— Hé! Compère, dit l'un, voyez-vous? là, dans

l'église, on dirait une petite lumière qui marche.

— A cette heure, bonhomme, tu rêves : toutes les chandelles sont éteintes.

— Hé! compère, entendez-vous? On dirait des plaintes, des plaintes.

— Les hibous, ce sont les hiboux. Bonhomme, allons nous coucher.

Dans la vieille église, gouffre de ténèbres, un lumignon clignote aux grilles d'une lanterne pendue aux piliers du chœur. Là, en haut d'une échelle, un homme nu en chemise, se tient agriffé. Et l'homme tout geignant, du marteau frappe et tord les longs clous scellant à la croix, à l'énorme croix dē bois noir, un grand Christ fantômal, vêtu jusques aux pieds d'une robe écarlate.

Au chef du crucifié l'homme a ravi la couronne d'épine, et du poing il l'a plantée dans la peau de son front qui saigne. Des maigres mains étendues il a extirpé les clous, et lors il les a fichés en plein dans ses bras qui tremblent. A présent, crispé aux tenailles, il s'efforce d'arracher les chevilles de fer qui transpercent les pieds divins.

Sous la lueur vacillante, le grand supplicié s'anime; il s'ébranle, il se penche, il étend ses mains blêmes sur le bon travailleur. Est-ce pour le bénir ou le stigmatiser? La tête roide, le profil sec, les yeux d'acier froid, les joues décharnées, le front labouré, la bouche cruelle et vive en coupure; est-ce le Dieu de colère ou bien le Dieu de douleur?

Grince le fer, craque le bois, et l'homme geint avec des pleurs : « Jésus! ah! Jésus le pauvre, si pitoyable et benoit!... Mécréants et parpaillots!... Crucifié, et des épines!... Oh! ces mains de plaie, ces beaux pieds qui saignent! Oh! clou infâme, clou maudit, dans la chair douce de mon Jésus! » Et il

ahanne et gémit ; et la sueur colle sa chemise à son dos. — Un grand cri a volé ; le Christ est décloué. Tout pantelant de joie, l'homme descend l'échelle, ployé sous le fardeau du Dieu, qui soufflette la nuit de ses bras effarés.

Ayant touché terre, le Dieu devint homme, et dressé de courroux, il parla : « Rustre apitoyé, sois maudit ! Que la droite de mon père à jamais te réprouve ! — Ce gibet de supplice, cette croix infamante, c'est ma haute tribune, mon pavois de triomphe, ma charpente de gloire, c'est mon trône divin... Oh ! fou charitable, qu'as-tu fait, qu'as-tu fait ? Tu m'as jeté bas de mon trône, tu as usurpé ma couronne royale, tu as ravi mes clous, ces joyaux précieux, et ton souffle de plaintes a éteint comme cierge mon nimbe de martyr. Ta pitié est un sacrilège, anathème sur ta pitié qui m'a rabaissé jusqu'à toi.

Ecroulé dans la poussière, l'homme éperdu sanglotait. Le Dieu déchu dit encore : « Dès l'heure, je veux te châtier. La pitié sera ton supplice, et dans ton cœur, la pitié sera le chancre toujours rongeur, le vampire toujours vorace, le vautour jamais assouvi. Tu parcourras sans trêve les villes et les campagnes. Les portes des manoirs, des cachots et des bouges s'ouvriront devant toi. Et j'affinerai tes sens pour te faire mieux souffrir.

Dos courbé désormais, tu *contempleras* toutes les fanges et tous les deuils des pauvres âmes, tous les ulcères et les tourments des tristes corps, les cloaques de la misère et les géhennes des passions ; les hideurs de la guerre, les fléaux de la peste et du feu et des eaux, toutes les afflictions de la Terre, toutes les ignominies du Monde.

Tu *entendras* les cris et les sanglots, les suppli-

cations affolées, le gémissement des angoisses, le râle des agonies, le hurlement des tortures, la clameur des désespoirs.

Tu *respireras* toutes les sanies et toutes les pestilences.

Tu t'*abreuveras* de toutes les amertumes et de tous les pleurs.

Tu *toucheras* toutes les lèpres et toutes les blessures.

Or, tu passeras sans te reposer, sans croûte en ton sac, ni sol en ta bourse. Le baiser de paix de tes lèvres attisera les colères. Les pansements de tes doigts aiguillonneront les fièvres. Des rires accueilleront tes paroles de baume, et le vent au loin balaiera ton fier appel au règne de justice.

Chacun de tes pas sera une épine à ton pied. Chacun de tes regards sera une braise à ton front. Ton cœur sera percé des sept glaives de flamme. Tes yeux pleureront toutes les larmes de tes yeux, puis tout le sang de tes veines, puis tout le feu de ton âme; et tes os pourriront aux ornières du chemin.

Va par le Monde, Chrétien-Errant, colporteur de vaine pitié. »

ALBERT CLOUARD.

# WILLIAM WATSON

Les poètes ont une destinée singulière : on les ignore. Même quand leur nom devient notoire, ou fameux, leurs œuvres ne sont jamais populaires ; il semble qu'ils ne se servent pas de la même langue que leurs compatriotes, et ceux qui lisent de la *poésie*, les rares heureux, ont conscience de leur supériorité sur ceux qui avouent *n'y comprendre rien*. Les œuvres en prose ont une circulation qui dépasse dans des proportions énormes celle des œuvres en vers. Nous constatons le fait sans en rechercher la cause ni en déduire les conséquences, et nous retiendrons seulement que les œuvres en prose se traduisent plus ou moins facilement et fidèlement, qu'elles pénètrent ainsi dans des pays où le langage et les façons de penser diffèrent et qu'elles y exercent parfois une influence considérable ; les exemples sont trop nombreux et évidents pour qu'il soit nécessaire d'en mentionner aucun.

Il est donc possible à un prosateur d'être célèbre à l'étranger et d'y trouver des lecteurs en grand nombre. Mais il n'en est pas de même pour un poète. Certes tous sont célèbres et leurs noms sont familiers aux lèvres étrangères. Qui donc n'oserait parler en termes dithyrambiques de Byron, de Shelley, de Keats, et, disons-le, de Shakespeare, pour ne pas avouer ignorer d'eux tout sauf leur nom ? Certains savent de Heine quelques détails biographiques, mais nul ne connaît ses œuvres, et combien rares sont ceux qui admirent Gœthe autrement que par le *Faust* de Gounod. Il est fâcheux de citer des noms, mais en thèse générale on peut soutenir l'ignorance absolue des chefs-d'œuvre poétiques de l'étranger. Les poètes dont on mentionne les noms sont célèbres sans avoir été lus. Dans un petit cercle de cama-

rades littéraires, quelque jour, un jeune homme, poète des plus prétentieux, parla pendant un fort long temps des plus hautes œuvres de l'esprit humain, avec une exaltation lyrique que nous n'admirions pas moins que la somme d'érudition et de travail que requéraient des connaissances aussi vastes. Tout à coup, après avoir couru de Confucius à Victor Hugo, il se mit à célébrer la gloire de Tennyson. Il prononçait *Tennaïson*, en faisant, avec un fort accent méridional, résonner longuement les deux *n*, et ce nom écorché nous agaça tellement que le charme fut rompu qui nous retenait et nous eûmes l'audace de demander à l'enthousiaste panégyriste ce qu'il connaissait de Tennyson. Il n'en avait jamais lu une ligne. Le poète profite de sa renommée, et c'est le cas le plus fréquent; ordinairement alors on ne le connaît que pour ce qui est chez lui le moins original et le moins caractéristique, pour des mérites qui ne constituent qu'une part infime de sa valeur personnelle.

Dans d'autres cas, sans qu'on le lise beaucoup plus, le poète est la propriété des critiques. Une occasion quelconque a fait qu'ils s'en sont emparés; ils lui ont pris rapidement quelques traits essentiels, puis, avec une adresse qui supplée à une étude approfondie du sujet, ils en présentent une image, séduisante généralement, qui, malgré d'habiles et multiples retouches, ne parvient jamais à donner la ressemblance du modèle. Au cours de l'étude on traduit, en s'excusant vaguement de ne pas le faire mieux, quelques passages, que l'on déclare typiques, des œuvres dont on parle. On combine savamment quelques épithètes impressionnantes, quelques adjectifs éloquents, avec des mots redoutables et de signification mystérieuse, et le nouveau venu se trouve à tout jamais placé dans sa catégorie, bien étiqueté, sans qu'il lui soit laissé l'espoir d'une revision de son procès.

§

Mr. William Watson est, à l'heure présente, un des poètes anglais les plus notoires. Nous ne pouvons pré-

juger de son sort en France. Sera-t-il de ceux qu'on lit et qu'on admire, s'il en est, ou de ceux qui vivent sur leur renommée sans que leurs œuvres passionnent le lecteur? En somme, un nom, n'est-ce pas là toute la gloire? Il est plus certain qu'il appartiendra aux critiques qui essaieront d'expliquer son œuvre et de faire de lui un portrait plus ou moins sympathique qui sera son aspect définitif en France. L'heure est venue: depuis bientôt vingt-cinq ans Mr. William Watson appartient au monde littéraire, et récemment, jugeant qu'il était nécessaire sans doute d'apparaître sous une forme définitive, il donnait en un volume compact ses *Collected Poems* (1), et ce nous est l'occasion de nous emparer de lui.

Sur quels principes et sur quelles théories nous baserons-nous pour apprécier le poète? Depuis quelques années la critique a franchi les frontières de la production littéraire nationale, et en abordant des esprits et des œuvres de qualités aussi différentes, il lui a fallu modifier ses méthodes et étendre ses principes. Si nous relisons maintenant les fameuses appréciations de Voltaire sur Shakespeare, la base sur laquelle il se fonde pour formuler ses jugements nous semble d'une faiblesse ridicule et sa conclusion d'une fatuité vraiment inimaginable. Mais Voltaire jugeait Shakespeare d'après *Iphigénie* et *Athalie* dont il affirmait préalablement la perfection. Aussi n'allons-nous pas chercher chez Mr. William Watson les caractéristiques habituelles du poète anglais et du poète français; nous verrons s'il possède les qualités individuelles par lesquelles il peut se rattacher à l'humanité tout entière, et nous examinerons les caractéristiques spéciales qui le rattachent à sa nationalité originelle.

§

Mr. William Watson est né le 2 août 1858 à Burley in Wharfedale; il passa une partie de son enfance et sa

(1) The Collected poems of William Watson, 1 vol. in-8, XIV-305, pages, 7 s. 6 d., London, John Lane.

jeunesse aux environs de Liverpool et c'est dans une publication hebdomadaire de cette dernière ville que, dès 1875, il publie quelques vers. Néanmoins, il ne se hasarde aux dangers du volume qu'en 1880 en publiant *The Prince's Quest*, qui passa bien naturellement presque inaperçu. Dans un jour sans doute de bienveillance inaccoutumée et par suite d'un malentendu, Dante Gabriel Rossetti envoya au jeune versificateur quelques louanges dont l'influence fut irrémédiable : Mr. Watson depuis lors a continué à écrire des vers. Dans *The Prince's Quest*, la reine de la cité de jeunesse, *often when evening sobered all the air*, attend le prince de ses rêves, et rien ne permet de trouver à ce poème la plus minime valeur; toute sorte d'influences s'y font sentir, celle de Morris surtout *Topsy and water*, et une seule chose s'en dégage nettement, c'est le manque absolu de personnalité de l'auteur. Nous insistons particulièrement sur cette œuvre parce que Mr. William Watson, qui s'est peut-être aperçu de sa nullité, l'a omise dans ses *Collected Poems* et que c'est d'elle que vient tout le mal. Si quelqu'un juste et charitable avait alors dit à Mr. Watson que rien là ne permettait de croire qu'il deviendrait un poète, il se serait peut-être résigné à quelque autre métier, et on lui eût pardonné la banalité de vers de ce genre :

..... The virgin-hearted cold chaste sea.
..... The crystal-hearted cool sweet sea.
..... The tempest-hearted pitiless sea.

Après un intervalle de quatre années, Mr. William Watson publie : *Epigrams of art, life and nature*, tout un volume contenant une centaine de quatrains ayant la prétention d'être des épigrammes et qui sont réellement dénués de la pointe d'esprit et de finesse satirique qui devrait être leur raison d'être; pour ne pas paraître condamner injustement, citons quelques-uns de ces quatrains, dont le vide désolant démontrera la parfaite inutilité. Ceci s'appelle : *After reading Tamburlaine the Great:*

VII. — I close your Marlowe's page, my Shakespere's ope.
How welcome after gong and cymbal's din —

The continuity, the long slow slope
And vast curves of the gradual violin.

Il n'est pas besoin de choisir, tout cela se vaut : un autre au hasard :

LXXII — For metaphors of man we search the skies
And find our allegory in all the air.
We gaze on Nature with Narcissus eyes,
Enamour'd of our shadow everywhere.

Et celui-ci enfin :

— The Poet gathers fruit from every tree,
Yea, grapes from thorns and figs from thistles he,
Pluck'd by his hand, the basest weed that grows
Towers to a lily, reddens to a rose.

Si, étymologiquement et originellement, l'épigramme était chez les Grecs une simple inscription qui devint par la suite une sorte de poème élégiaque aux caractères de simple beauté et de concision lapidaire, Mr. Watson est excusable d'avoir songé à faire des *Epigrammes*, sans le trait acéré et piquant, l'invective personnelle, la satire sociale qui caractérisent les modèles du genre, tels que Martial par exemple nous les fait connaître; encore est-il vrai qu'une citation est souvent, hors du contexte, une épigramme parfaite, mais Mr. Watson ayant piteusement échoué à donner à sa pensée un tour spirituel ou un trait mordant, a essayé de se rattraper sur l'inscription grecque et il n'a pas plus réussi à être lapidaire qu'à être fin et spirituel.

A propos des événements du Soudan, en juin 1885, Mr. William Watson publie une série de quinze sonnets sous le titre de *Ver Tenebrosum*. Plus tard, en 1895 et 1896, à propos des massacres d'Arménie, il publie successivement *the Purple East* et *the Year of Shame*. Tous ces sonnets et ces poèmes, à part quelques fragments, n'ont pas la moindre valeur poétique. Des sentiments aussi généreux que ceux qu'éprouva Mr. Watson pour les Soudanais et les Arméniens sont fort louables et la sympathie qu'ils éveillent en nous ne peut nous empêcher d'être juste. Si les opinions politiques de Mr. William Watson sont exaltées au point qu'il éprouve le besoin de

les mettre en vers, on ne lui pardonnera de le faire que si le résultat est une œuvre de beauté. Il y a, au-dessus de l'obscure politique des gouvernements, l'humanité douloureuse et opprimée, et le poète qui se lève pour crier cette douleur et flétrir l'oppression peut trouver des accents aussi émouvants et aussi vastes que sa cause. Mais Mr. Watson n'a nullement accompli ce rôle difficile. Il met simplement en vers des articles de journal ; il donne en phrases mesurées de sages avertissements et d'utiles conseils à son pays, aux autres nations, à certains hommes politiques, au sultan, etc. ; il vitupère et il menace, mais jamais il n'a un élan vraiment ému, une image poignante qui exaltent jusqu'à l'admiration. Il lui manque le plus élémentaire don lyrique.

Il y a une œuvre de Mr. Watson, dont il ne figure aucun fragment dans les *Collected Poems*, qui prouve jusqu'à l'évidence le manque absolu d'inspiration et la pauvreté d'imagination du versificateur. Cela s'appelle : *The Eloping Angels, a caprice*, avec une dédicace ainsi conçue : *to Grant Allen, an only too generous appreciator of my verse I dedicate this poem, knowing that he will recognize beneath its somewhat hazardous levity a spirit not wholly flippant such as can alone justify its inscription to a serious lover of the muse* — ceci pour montrer toute l'indulgence qu'avait pour lui-même Mr. Watson à cette époque. Voici le sujet du poème : Méphisto et Faust s'ennuient et ils sentent le besoin de quelque distraction. Par les interstices des clôtures, ils jettent un regard dans le Paradis ; et les voilà pris du désir d'y faire une visite. Mais comment entrer? A point nommé ils rencontrent deux anges qui, eux aussi, s'ennuient, car ils s'aimaient sur terre et ils voudraient bien pouvoir y retourner pour se marier, les lois du ciel ne permettant pas le mariage. Les deux démons échangent avec eux leurs habits. Les anges descendent sur la terre, s'y marient, sont heureux et ne regrettent pas le ciel, et Méphisto et Faust, au retour de leur excursion, confessent qu'en somme la terre vaut mieux que le ciel

— et c'est tout. Nulle qualité d'expression ne vient racheter la pénurie d'un tel sujet, et vraiment Mr. Watson, puisqu'il a supprimé ce poème dans ses *Collected Poems*, a dû changer d'opinion sur le bon goût de son admirateur ; toutefois, il eût été fâcheux de n'en pas parler.

Un autre des plus importants poèmes de Mr. William Watson, *The Father of the Forest*, est un exemple encore de son imagination étroite et de son peu d'inspiration. Il est assis sous le vieil if impérial, père de la forêt — *Old Emperor yew, Father of the Forest* — et il voit se dérouler devant ses yeux le spectacle de l'Histoire d'Angleterre, fortement condensé; dans la paix qui succède au passage des temps, le vieil if, en son murmure, prophétise la venue d'un temps meilleur. Dans un *Hymn to the Sea*, Mr. Watson compare la mer immense et ses limitations, à l'esprit de l'homme et aux bornes au delà desquelles il ne peut aller. La mer et sa grandeur, ses aspects terribles et magnifiques, ses humeurs, ses colères, ses violences, sa perpétuelle agitation, tout cela se fige en une forme raide, froide, qui se dépite de ne pouvoir être noble et majestueuse. Dans ces poèmes, il y a un effort, sinon vers la vraie grandeur, du moins vers des sujets de quelque dimension. Malheureusement, si le poète peut quelquefois faire avec un sujet des plus ordinaires une œuvre magnifique, le versificateur, que n'effraie pas une hymne à la mer, est écrasé par la grandeur du sujet que son pauvre esprit a tenté de transformer en beauté. Si nous poursuivions l'analyse de la plupart des poèmes de Mr. Watson, nous arriverions à des résultats tels qu'on nous pourrait accuser de partialité ou d'injuste acharnement.

Pour mieux démontrer que nous n'exagérons rien, il nous suffira de citer la plupart des titres des poèmes conservés par Mr. Watson pour être transmis à la postérité. *Wordsworth's Grave*, le tombeau de Wordsworth, est considéré par ses admirateurs comme la meilleure de ses productions. Dès le premier vers, on sent ce que va être le poème :

The old rude church, with bare, bald tower, is here.
(Voici la vieille et rude église, avec sa tour nue et chauve.)

Il y a des moyens pratiques, sinon infaillibles, de résoudre certaines difficultés, l'authenticité d'une monnaie, l'exactitude de la solution d'un problème, mille petits cas embarrassants, et ce sont toujours des moyens fort simples. Si peu d'habitude que vous ayez de lire des vers, il est certain que vous aurez remarqué qu'un poème commençant par un vers du type de celui cité plus haut est ordinairement médiocre ou exécrable. En effet, Monsieur le Poète arrive dans le cimetière où repose Wordsworth, et il se dit: « Maintenant nous allons avoir de l'émotion. » Préalablement il s'oriente, regarde d'où vient le vent, quelle heure il est, s'installe confortablement, dispose ses ustensiles de cuisine poétique, papier et crayon, — peut-être un stylographe — souvenirs de lectures, détails biographiques, quelques idées bien sages, d'utiles réminiscences; puis il promène son regard sur le paysage, il essaie diverses formes et divers mètres prosodiques et après quelques tentatives infructueuses, il a trouvé : Voici la vieille église, etc., avec une description de paysage. Cela terminé, quoi dire? Wordsworth était poète, proclamons-le : Il n'avait pas la musique translunaire de Milton, la vision sans nuage de Shakespeare, les reflets roses de Shelley, le crépuscule magique de Coleridge, l'orageuse colère de Byron :

Thou hadst, for weary feet, the gift of rest.
(Tu avais, pour les pieds las, le don du repos.)

Il est fâcheux que Mr. Watson n'ait pas tiré de cette image du poète dispensateur de repos pour les pieds fatigués, tout ce qu'elle peut donner. Il continue à décrire Wordsworth et à analyser son œuvre: « Il sentit le charme de l'enfance, la grâce de la jeunesse, la grandeur de l'âge qui veulent qu'on les chante. » Et il y a dans ces strophes: la paix du Lethé, fleur sans parfum; une langue mélodieuse; habileté surprenante; robe de soleil, de rosée et de flamme ; yeux sans rêves; ombre tremblante; simplicité enfantine; tout à coup, Mr. Watson s'écrie :

Nature! we storm thine ear with choric notes.
Thou answerest through the calm great nights and days,
« Laud me who will : not tuneless are your throats ;
Yet if ye paused I should not miss the praise »

(Nature! nos chants sont comme des tempêtes dans tes oreilles.
Tu reponds au long des nuits et des jours calmes et grands.
« Me loue qui veut : vos gosiers ne sont pas discordants;
Pourtant si vous vous taisez, je ne regretterais pas votre louange. »)

Malgré ces peu encourageantes paroles, Mr. Watson continue, *sing again*, et termine son ode de la même manière qu'il la commença :

Rest! 'twas the gift *he* gave; and peace! the shade
*He* spread, for spirits fevered with the sun.
To him his bounties are come back — here laid
In rest, in peace, his labour nobly done.

Wordsworth donna le repos et la paix, il fut le parasol des esprits qu'enfièvre le soleil ; il accomplit noblement son œuvre : *requiescat in pace!*

Sans nous appesantir autant sur d'aussi pauvres choses, mentionnons seulement les poèmes de circonstance et d'actualité qui surabondent dans le volume : le 4 août 1892, c'est le *Shelley's Centenary :*

Within a narrow span of time,
Three princes of the realm of rhyme,
A height of youth or manhood's prime
From earth took wing,
To join the fellowship sublime
Who, dead, yet sing.

Tennyson meurt le 6 octobre de cette même année : aussitôt Mr. Watson compose une ode : *Lachrymæ Musarum.*

.... The singer of undying songs is dead.
.... Virgil salutes him, and Theocritus ;
Catullus, mightiest-brained Lucretius, each
Greets him, their brother, on the Stygian beach;
Proudly a gaunt right hand doth Dante reach ;
Milton and Wordsworth bid him welcome home; etc., etc.
.... The Mantuan of our age and clime
.... Master who crown'st our immelodious days
With flower of perfect speech
.... He hath returned to regions whence he came....
.... There in the rythm and music of the Whole.

Voici maintenant un poème dédié à Edward Dowden, *on receiving from him a copy of the Life of Shelley*, où Mr. Watson, après avoir remercié le donateur pour ce

*translunary fare*, se plaint que Shelley soit *somewhat lacking root in homely earth*. Puis c'est : *In Laleham Churchyard* (18 août 1890), où est enterré Matthew Arnold ; *England, my mother*, dont il faut citer le premier quatrain :

> England, my mother,
> Wardress of waters,
> Builder of peoples
> Maker of men, — etc.

Voici encore : *To a friend, chafing at enforced idleness from interrupted health ; To Lord Tennyson, with a volume of verse ; at the Grave of Charles Lamb in Edmonton ; To Austin Dobson ; To James Bromley ; Ode to Arthur Christopher Benson ; France* (25th june 1894)*; To Richard Holt Hutton ; To Aubrey de Vere ; To a friend, uniting antiquarian tastes with progressive politics ; The Tomb of Burns ; Jubilee Night in Westmoreland ;* enfin les poèmes de *Ver Tenebrosam*, à propos du Soudan ; *The Purple East*, et *The Year of Shame*, à propos de l'Arménie.

Vraiment, avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de prendre pour de la poésie ces versifications occasionnelles. Que Mr. Watson adresse son lyrisme à la France *le lendemain de la mort de Carnot ;* ou à un ami *qui unit des goûts d'antiquaire à des idees progressives en politique ;* que le soir du Jubilé de la Reine, *that majestic and sonorous day*, il acclame un nom impérial : *Thine, my queen, Victoria the Beloved :* qu'il commence ainsi des poèmes : *Yes, urban is your muse*, ou bien : *Yes, I have had my griefs*, ou encore s'adressant au sultan : *Caliph, I did thee wrong*, jamais il ne nous persuadera que ses vers soient autre chose que de simples exercices sans élan et sans émotion.

C'est cet auteur, qui se contente d'exprimer ce que les autres peuvent sentir ou ce qu'ils ont senti déjà sans se permettre de voir ni de sentir lui-même, qui rencontre des admirateurs comme Mr. R. H. Hutton, assez aveugles ou dénués de goût pour écrire de lui : *Not even Ten-*

*nyson, not even Matthew Arnold, has published so little that does not engrave itself on the memory as Mr. Watson.* Il est vrai que dans un volume intitulé : *Excursions in Criticism, Prose Recreations of a Rhymer*, Mr. Watson a publié sur Mr. Hutton et le *Spectator*, une apologie ridiculement exagérée. Il faut bien remarquer que le contenu de ce volume de prose est complètement négligeable : un sens commun très ordinaire, sans enthousiasme ni discussion. Il était inutile d'écrire sur Keats quelques pages insignifiantes et maigres ; de disserter sur Hogarth sans renseigner ni juger ; de payer tribut à la mode d'alors en attaquant les Elizabethans ; de louer l'excellence de Thomas Hardy ; de dire que Lowell était un critique ; de vouloir pénétrer *The Mystery of Style* en déclarant que : *There can be no dont that style is the great antiseptic in literature*, et, après des affirmations un peu troubles, d'amener une conclusion en désaccord avec l'exposé de la discussion.

Dénué d'originalité et même de personnalité en prose aussi bien qu'en vers, Mr. Watson s'est vu attribuer fort jeune une pension de 100 livres (2500 fr.) du gouvernement. Il a un certain nombre d'admirateurs fervents, et chacun de ses livres a toujours obtenu un succès considérable ; on l'a certes discuté, critiqué, mais en gardant des ménagements tout à fait incompréhensibles. Sans doute, on peut supposer que nous avons été, pour Mr. Watson, quelque peu sévère et dur, mais après une étude longue et consciencieuse de ses œuvres, nous avons voulu dire sans partialité et sans indulgence tout ce que nous pensons. Maintenant, il nous faut accorder que, dans l'expression de cette prétendue poésie, la technique est parfaite et les lois prosodiques sont rigoureusement observées. Mr. Waston a acquis complètement tout ce que comporte de communicable le métier de poète, sans que ses poèmes aient reçu cette marque de pérennité que seuls savent donner à leurs œuvres les poètes sans généalogie qui se font à eux-mêmes leur propre tech-

nique parce qu'ils possèdent, au lieu d'un héritage inutile, l'incommunicable génie. On a dit que Mr. Watson était un pur classique, et c'est vrai si l'on entend par ce terme un bon écolier. Ne connaissant ni latin, ni grec, il a vu le classique à travers d'autres et ne pouvant ni rien sentir ni rien pénétrer, il a dû, puisqu'il s'obstinait à écrire des vers, s'approvisionner de traditions, de souvenirs, de choses apprises. A chaque instant on rencontre dans ses œuvres des passages entiers, des vers, des images, des épithètes, qui font penser à Milton, à Wordsworth, à Keats, à Shelley, à Tennyson. Lui-même l'avoue :

..... above all vocal sons of men,
Since him whose sightless eyes saw hell and heaven
To Wordsworth be my homage, thanks and love.

Le beau passage de *Lachrymæ Musarum*, où plus qu'ailleurs Mr. Watson est ordonné, correct, cadencé, froid et digne, et qui commence par le vers :

He has returned to regions whence he came,

n'est-il pas une variation sur le : *He is made one with nature*, de Shelley?

Cessons des rapprochements trop faciles. Il est suffisamment évident que, à part des soucis de perfection technique, Mr. Watson ne possède aucune qualité poétique personnelle. Il n'a non plus aucune croyance philosophique ou religieuse bien nette; quelquefois il essaie d'introduire ici et là de vagues et contradictoires théories, sans éprouver aucun besoin de croire.

Sans idées, sans émotions, Mr. Watson est un parfait versificateur. Incapable de lyrisme, il écrit des odes correctes, froides, inutiles. Il a appris son métier chez les plus grands maîtres de la poésie anglaise, sans avoir gardé l'empreinte particulière de tel ou tel d'entre eux, et sans avoir jamais dans ses œuvres montré le moindre indice de personnalité. Mais il possède une sorte de physionomie d'ensemble, une marque de fabrique, qui indiquera toujours son origine et sa provenance : *English make*.

HENRY-D. DAVRAY.

# LES DOUZE VERBES DE LA BÊTE

Que les meilleurs découvrent
ce qui se trouve en eux.

## I

*Toi qui portes, taré, la blessure ancestrale*
*que des parents pieux t'ont léguée, ô novice !*
*sur des jupons trop courts, déjà ton rut s'affale*
*et ta précocité hume et déterre le vice.*

*Plus tard, tu fixeras le même acharnement,*
*et vieillard que l'égout vomit contre la vie,*
*ton œil, comme un abcès, se fendra purulent,*
*posé sur la candeur furetée et salie.*

*Car tu suivras — béni soit ton très saint baptême ! —*
*la vierge aux yeux trop clairs d'un tout blanc vol d'oiseaux*
*et déchireur de chair, de ton sénile emblème,*
*vautré, tu fouilleras une enfant, ô pourceau !*

*Hideux ! la nuit n'est pas accrochée éternelle*
*a tes tempes brûlées par le Cri virginal ;*
*hideur ! ton agonie réclamera des ailes,*
*ne hurlant pas encore au lèchement des flammes !*

## II

*Sot, ton miroir niais a tranché ta grimace*
*d'un rire dont ton oreille a rejoint l'envergure,*
*tu ne sens pas le vent qui détruit la ramure*
*et cingle, plus rapide, un mépris sur ta face.*

*Tu ne sens pas l'été qui sollicite un roi,*
*ni le ciel, dans tes bras, encerclé comme une femme;*
*tu ne sens pas le monde au centre de ton âme,*
*de ton âme — soleil mort! — qui ne parlera pas!*

*Rien! qu'un esprit vendu à ta haute ineptie,*
*un écho maladroit assommant la raison*
*et qui trébuchant l'Art, soulève ses haillons*
*pour découvrir, peut-être, une obscène embellie.*

*Sot, ton miroir niais veut t'immortaliser*
*et saisir ton portrait plus fat que ta tournure,*
*afin que le mépris du vent dans la ramure*
*soit le cri de l'offense au nom des offensés.*

III

*Le taillis disputait au ciel un peu de lune...*
*mais le buisson épie un trop laiteux minuit*
*et dérobe, jaloux, l'acier qui réfléchit*
*les prochains râles coupés d'une plainte inopportune.*

*Comme le silence est bas sous l'attente des feuilles,*
*sous la hâtive ardeur de l'herbe prête à voir;*
*il rase la traîtrise aux aguets de ce soir*
*et l'espace affligé tisse déjà son deuil!*

*Le Crime soudain s'approche... et la mort au poignet,*
*il frappe la détresse où se complaît sa lame;*
*agrandit le décor palpitant de son drame*
*et les arbres hagards sont autant de gibets*

*Pour les remords du meurtre attachés un à un*
*dont les pieds, au sillon orageux des éclairs,*
*sont happés et mordus par des plaies sans suaire*
*qui s'ouvrent comme la bouche en clamant leur destin.*

IV

*Flatterie, il te faut un mot, rien qu'un seul mot,*
*ô suave et si fade ! et c'est alors — merveille ! —*
*raisin échelonné sur le vide des treilles*
*et soleil — quel sauveur ! — dans un jour triste et faux.*

*C'est toujours le zéphir qui rôde en la tempête*
*et le ruisseau — oui ! oui ! — traînera les navires ;*
*ah ! quel exquis tourment de parer la défaite,*
*ingénieux au mal facile à travestir !*

*Flatterie, des parfums sont au bout de ta langue*
*et tes couleurs — du bleu ! du bleu ! — me font pâmer ;*
*si ton drapeau honteux s'armorie à ta banque,*
*voici de l'or conforme au charme de m'aduler.*

*Viens donc... et moi t'aidant, érige ma statue,*
*— indispensable encens, dieu, amante et patrie ! —*
*et s'il est vrai que ma fierté se destitue,*
*je danse avec des plumes et des verroteries.*

V

*Sur les plats monstrueux que ton liquide épouse,*
*apprête sans frémir le formidable assaut ;*
*ne crains la bête tendre au fil de ton couteau*
*qui s'écrase en sa viande... Enfonce, avale et pousse !*

*Bois ! la boisson charrie l'amas et son prodige,*
*(tant d'autres chercheraient à ne boire que l'oubli,*
*tant d'autres que leur tâche accole à leur mépris !)*
*bois ! que tes mouvements virent jusqu'au vertige.*

*Mange et bois ! N'es-tu pas le type inattaquable*
*d'une humanité veule effondrée en ton coin ;*
*crevez soldats martyrs qu'embrigade la faim :*
*la panse ici défend la rondeur qui l'accable.*

*Amour de soi !... Amour d'entasser l'immondice*
*que l'on escompte au gré d'un abject appétit,*
*amour de se presser, comme un goinfre ravi,*
*la résistante horreur au bord de l'orifice !*

VI

*Car nous sommes les mauvais mensonges,*
*ceux qui conspirent (ceux que ronge*
*la soif des troupeaux infidèles)*
*à honnir sourdement ton zèle.*

*Nous garnissons le cimetière*
*du moulin menu des prières,*
*et nous remplaçons sur la table*
*le pain par la paille des étables.*

*Nous soulignons les joies bizarres*
*de l'esthétique abstruse et rare,*
*mais nous gardons sous nos manteaux*
*des seins qui répugnent aux corbeaux.*

*Vertu, nous t'exaltons souvent*
*avec nos voix aigres d'antan,*
*et vêtues de blanc, nos catins*
*ont un lit sale et libertin.*

*L'argent au dédain de l'orgueil*
*— mince et fêlé — de notre accueil,*
*est le fleuve où nos premiers langes*
*se baignaient, béats dans la fange.*

*Nous fondons l'ère de nos rapines,*
*cependant que le pauvre hostile,*
*déchiré par les horizons,*
*frappe et révolte en notre nom.*

*Enfin nous colportons au ciel*
*la faillite de l'irréel*
*et nous allaitons nos devoirs*
*des puanteurs de notre gloire.*

*Car nous sommes les mauvais mensonges*
*ceux qui conspirent (ceux que ronge*
*la soif des troupeaux infidèles)*
*à honnir sourdement ton zèle.*

## VII

*Pour avilir la cendre et la terre et les os,*
*la Calomnie piétine et secoue le tombeau*
*de celui qui voulut coucher dans les mémoires*
*un souvenir de paix et d'honnêtes victoires.*

*La Calomnie suspend au trouble de l'horloge*
*l'innocence affablée d'un lamentable éloge;*
*car un mot effilé comme la pointe d'un casque,*
*a rivé la souillure au plus ignoble masque.*

*Elle passe... et son rictus se drape de ténèbres,*
*les cheveux lourds de tresses roulées comme des vipères;*
*son geste s'aguerrit au venin de sa peur*
*et plonge à sa victime une épée juste au cœur.*

*Alors — tunique au vent — et par les cieux brouillés,*
*sa torche enchaîne un ombre à son bras déployé,*
*une ombre, gorge en l'air, sur un fond écarlate*
*où fuit — tunique au vent — la Calomnie blafarde.*

## VIII

*Hypocrisie, bonheur de se connaître louche,*
*d'avoir le groin habile aux compromis d'une couche,*
*de s'élever, à l'heure arrogante et propice,*
*à l'apparat déclamatoire du sacrifice;*

*D'être avec les relents de sa métamorphose,*
*l'attentif ingénu des madones — et des poses —*
*d'user (prétendre est mieux) savamment la rougeur*
*contre la crudité sans digues des rumeurs;*

*De gueuler aux tréteaux son borgne dévouement,*
*de couvrir sa poitrine du cilice indulgent*
*et d'en faire un signal qui, pareil au pavois,*
*duperait la croisade entamée par la foi...*

*Hypocrisie, astuce enclose aux dents grinçant,*
*ton sourire capterait le souffle d'un enfant;*
*ton sourire où des vers contournés en virgule*
*s'adaptent bien aux plis élargis qu'ils maculent.*

## IX

*Satrape, si les fleurs d'un coup pleuvaient du sang,*
*tout autour du raisin que ta main noue en grappes,*
*tu serais moins cloué par l'épouvantement*
*que si l'esclave enfin s'accoudait sur ta nappe.*

*Comme un lac, à tes yeux, surgiraient les sueurs*
*des fronts vieillis que tu courbas sous ta lanière*
*et les pleurs arrachés, les pleurs, les divins pleurs*
*inonderaient ta nappe et rouleraient la mer*

*Immensément tordue avec des poings vengeurs*
*vers ta face où le luxe étala son insulte*
*et tu serais, satrape, inutile quémandeur*
*de pitié, souffleté non de crachats — d'écume,*

*D'écume jaunie par les corps nus et avilis*
*de ceux-là que l'usine broya mieux que l'enfer. —*
*Et s'il renaît des temps frais comme des paradis,*
*esclaves, dans le vent, éparpillez vos glaives!*

## X

*L'avare assassina l'illogisme des leurres*
*et ses doigts écartés ramenaient leur vigueur*
*sur le vide jugé dur et brusque adversaire,*
*quand un bruit — ô léger ! — traversait sa chimère.*

*Il exhaussait la chambre et jetait la campagne*
*hors du taudis rebelle au noir qui le hantait :*
*ni le hasard de la déroute ivre en forêt,*
*ni les étangs figés dans du calme cristal,*

*Ne savait susciter une envie en son cœur ;*
*son cœur ! son cœur ! tout roc et mousse cadavérique ;*
*son cœur ! son cœur ! bourreau tapi dans sa terreur*
*pour qui l'espoir vibrait d'un toucher métallique !*

*Espoir ! c'est profaner esprit, soie, grâce et douceur*
*que d'étendre tes reins, ta forme et ta splendeur*
*sur le trésor stupide aux tons de moisissure*
*où le dégoût devrait verser des pourritures.*

## XI

*O livre ! ton feuillet se déplie immortel,*
*je sculpte à ton génie un rétable et j'y hausse*
*de beaux adolescents soutenant ton autel*
*et les bras arrondis de feuillage et de roses.*

*Leur offrande est un hymne pur de pastourelle,*
*ô livre qui s'absorbe au pouvoir du lecteur —*
*ton cortège se meut, libre de rituel,*
*sur les sommets surgis dans les airs rédempteurs !*

*Et toi, vil accroupi, le soir, sous quelque lampe*
*dont le cuivre ornemente un abat-jour jauni,*
*interroge à ce livre, ô loque... corps sans hampe,*
*la grandeur impuissante à fourbir ton ennui !*

*Chère impudeur!... Laisse ta cervelle incoercible*
*éclabousser le mur d'un blasphème ignorant,*
*et si tu brais, vil accroupi, brais l'Impossible*
*au Livre que soutiennent de beaux adolescents.*

XII

*Horizon, je vous dresse un catafalque étrange*
*dont le drap gigantesque est bordé de sanglots ;*
*des cœurs superposés sont de saignants flambeaux*
*qui veillent aux quatre coins de la désespérance.*

*Ces cœurs, printemps rompus à l'azur de leurs vœux,*
*abandonnent, incomplet, le frisson des amants,*
*car l'appel infecté du paillard conquérant*
*a saccagé la plaine et le banc langoureux.*

*Rien que des mères, des mères — Marie, priez pour elles!*
*qui font courir le feu dans leur noir souvenir :*
*des fils poussent des fils dans la fosse — ô vampire! —*
*et du gouffre, l'Histoire sort et chante — ô crécelle! —*

*Chantez donc au banquet des chairs nauséabondes*
*que les siècles pétris feront vivre demain ;*
*Chantez! je crucifie la guerre devant l'airain,*
*l'airain dont les bourdons n'ameutent plus les mondes.*

RICHARD LEDENT.

# L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE

*A Pierre Quillard.*

Tout livre qui ne s'adresse pas à la majorité, — nombre et intelligence, — est un sot livre.
CHARLES BAUDELAIRE.

## *AVERTISSEMENT*

J'entreprends de conter le simple accident d'un réveil soudain ouvert — c'est le mien — sur les agonies d'après la mort. Un récit tel ne peut se satisfaire de l'étiquette *roman*, que par défaut d'en connaître de mieux appropriée.

Les circonstances, à peine des péripéties, les sentiments seuls, peut-être, y varieront doucement ; point de secousse, nulle aventure, peu de paysage y rehaussera la parade ou l'intérieur sursaut de l'immobile drame.

Je dirai, l'œil avec persistance attaché sur l'émoi obscur de mon cerveau : j'étais ceci, ou, parmi de la brume creusée, tel un souvenir, encore que vague, me retrouve. La fréquentation amicale graduellement illumine son geste patient vers des prairies plus paisibles; je sus le chérir, et lorsque, m'évadant des ténèbres anciennes d'une angoisse, je vins sourire aux sourires d'un meilleur soleil que ma joie, encore enfantine, reconnut, soudain — où, le

guide, enfui? il m'en reste une stupeur parmi les pensées reconquises, et de l'espoir.

Le jeu loquace absent des adultères ou motifs autres à soutenir l'habituelle armature des épisodes d'un roman, qu'y chercherait le lecteur? — pas même le site ne s'y trouve, imaginaire, réel, où le caprice d'écrire fixe les événements successifs.

Je n'ai voulu regarder qu'en moi seul. Croquis à peine apparent, l'effigie ne s'y surprend guères de l'amie à qui je dois tant. Peut-être aussi l'ai-je créée, et n'est-ce sur quelque paroi de souvenir l'image d'une illusion?

Je sais. Il n'importe (quelqu'un parle), à qui sait évoquer, s'il invente, et combiner en une suite liée les actes ou des sentiments du passé. Pour ne m'opposer à la constante erreur, n'allais-je pas, moi aussi, projeter, avec tout l'artifice de concordances et d'analogies, le mensonge d'une histoire où j'eusse revécu ce que, pour être sincère, je n'ai vécu jamais!

Je veux tenter un orgueil différent.

La trame rejetée, factice, et toutes machinations, la mémoire ressuscite, simple; j'évoque de ses ombres un fantôme de mes moments. L'ennui de pâles terreurs enfermait, seul à seul, ce qui se dégage, à présent, des cent plis. J'en saisis, c'est le hasard, le quelconque : enfant maladif, aboli en le deuil d'une rêverie jadis nocturne; — ailleurs, un adolescent mieux robuste a succombé à trop d'oubli, mais il s'épanouit à l'ivresse retrouvée du songe; il veut le vivre.

O toi — si quelqu'un d'amical demeure, et frémit, à me lire, de se reconnaître, je t'offre, dès le seuil, la brume, tu fus averti, parmi laquelle, puéril ou plus grandi, confusément, durant des laps d'années, je me retrouve CELUI-LA.

Étrange automne et de durée parmi les autres! Des tissus hésitent suspendus, brumes ou voiles, clos vaporeusement sur ce qui, aux espaces, figure l'horizon ou, par réminiscence, tel espoir. L'agitation jadis enfreinte des plaisirs vers plus de silence entasse une mauvaise torpeur tout alentour, et hurle, lamentablement, au ciel, gueule sinistre où fauve s'interrompt le soleil, un cri de ses menaces.

Les mille puérilités dormaient encloses, leur sépulture, moi, d'où ne s'essorait nulle aile, sinon le dédain de vivre vers les lueurs, je les pressentais, des plus adolescentes collines. Trop jeune m'avait reployé, désir sans maturité, la ruse décevante jusqu'au seuil évité des festins hâtifs, pour se confronter à ce qu'il eût rêvé, jouissances, la suprême.

Ecoulée l'heure, le héros de la rencontre triste habite une tente au bord du fleuve, et ses lèvres s'assoiffent, encore, de la tentation des mêmes flots.

Il s'est esseulé, mais la foule, contemporaine de sa vacuité, en course folle, se heurte par la plaine et les rivages, et il gémit de n'avoir trouvé, avec eux, quand il était temps, la source de leur rire.

Reviennent-ils, l'heure en sonne parfois, le château d'orgueil où éclate aux dalles le sonore rêve des souvenirs, ne s'assombrit jamais plus, et les voici à jamais oublier l'ancien ennui.

Le songe que se rappeler nourrit vaut qu'on ait

mêlé une présence au passage, par tourmentes, de quotidiens ébats, sous peine d'implorer en vain la naissance latente de chimères, en retour, moins stériles.

La tombe centrale, la plus creuse jadis! regorge d'une victime, sans l'illusion d'être libérée, forme flasque de défuntes énergies. Fût-ce pour la souffrance, nul éclair même débile, un feu ne mordrait point le muscle aveuli, enthousiasme, je n'y songeais pas, sans le contentement, aussi, je voulais ignorer, vers l'astre de certitude en le plat bonheur.

Le muet cimetière s'étalait sous des ciels bas où n'eussent, au hasard d'y tout bousculer, soufflé nuls vents. Torpeur pas même avec de l'effroi : rien, sinon le vide, et, c'est trop dire, le poids de tout l'ennui. Non, si peu de lui-même eût été, à l'éprouver, une charge impossible : rien.

La journée, dorlotée insecourue, de la chambre sans foyer, froide de son incolore papier où nulle gravure n'attire aux murailles vieillies le regard, dort déjà aux vitres, tandis que se refuse le blafard ciel à l'agonie parmi les brutales pestilences d'une cour à cuisines.

J'y colle souvent la vue, avec tant de cécité, savamment trop, acquise. Je n'ai aperçu les aubes se lever, ni mourir le soleil où s'étendait l'horreur, je ne savais amie, des ténèbres.

Je n'ai point connu alors ma souffrance, et m'enfonçais, sans la volonté, dans l'absence complète de vivre. Autre maintenant, pour les rêveries vagues d'une féerie à demi conçue, enfin je vais sortir.

# *PREMIÈRE PARTIE*

Non so se intendi : io dico di Beatrice:
Tu la vedrai di sopra, in su la vetta
Di questo monte, ridente et felice.
DANTE ALIGHIERI. *Purgat. VI.*

## I

« ... Parmi les décombres, debout, il reçoit avec un sourire, l'hôte inconnu... »

Cet hôte, c'est la lumière d'une espérance nouvelle, il personnifie tout ce qui chante, dans l'avenir, d'enthousiasme et de bonté.

Le burg où vit le vieillard avec fierté, entre sa femme et sa fille, environné du respect de ses vassaux et, a-t-il cru, de leur amour un peu, vient d'être envahi, saccagé par des bandits qui n'ont laissé, en témoignage de leur venue, que les vestiges d'un incendie en la désolation des ruines. Pauvreté, deuil, ô rage sourde, et tout a été volé.

Celui qui hautement s'est proclamé le maître du triomphe et le chef de ce désastre, c'est, avec sa haine, le neveu du vieillard, pour n'avoir pu se faire aimer de la blanche ENIDE, maintenant pâle à jamais et farouche.

Les paysans terrifiés n'osent apporter de secours. Les hommes armés courent les chemins, pénètrent dans les chaumières, vivent par la rapine, et leur capitaine a proféré des menaces contre quiconque viendrait en aide à son oncle et aux siens; nul n'est assez hardi pour le braver.

Voici, encore, le tableau, c'est bien, de ces décombres et de la chute : le vieillard, meurtri jusqu'en la source de sa vie; la femme, résignée,

froide, taciturne; la jeune fille, sans larmes, que l'horreur de cette nuit brutale a faite plus hautaine et plus belle, n'attendent rien du sort, et, s'ils sont patients de vivre, c'est qu'ils savent leur attitude grande et que, dans la patience, on peut vaincre la misère.

Soudain, les pas d'un cheval par la lande désertée, un cavalier s'avance vers le seuil. Le vieillard se lève tout droit et, parmi les décombres, debout, il reçoit, avec un sourire, l'hôte inconnu. C'est toute l'espérance de l'avenir.

Mais quelles paroles pour dire l'aube calme de son regard de bonté, et la rosée réconfortante de sa douceur? Il est le baptême, et sa main frêle ondoie d'une eau de joie les fronts baissés dans la douleur.

— « Lève-toi, dira-t-il, puissant vieillard qui m'as accueilli; arme-moi du courage de tes meilleures années, je te parlerai des terres d'amour d'où me voici venu; lève-toi; prends par la main ta femme et ta fille; marche : tu verras refleurir un printemps de sourire et de bonheur, ô calices! et tout l'horizon s'embraser d'une clarté rose, lorsque, des armes dont tu m'auras sanctifié, l'espoir d'avenir, en lequel je suis né vers toi, aura dompté l'infâme passé de la haine. Je suis, et tu m'aimeras. Je suis, et ta femme me bénira. Je suis, et par moi vivront, pour te faire la mort apaisée et souriante, les regards blonds de tes petits-enfants, après que la blanche Énide m'aura élu dans son amour. Je suis, et tu comprendras ma voix; je suis l'éternel et nécessaire bonheur de vivre... »

Le bonheur de vivre!

O cavalier dont les yeux clairs seront une aube parmi les ruines d'un désastre, est-ce moi qui vais

le dire, et le vanter éternel et nécessaire? Qui suis-je, moi-même? et ne serait-ce un mensonge?

J'ai autrefois aimé, j'ai cru aussi aux mirages des joies malignes, mais l'art, les paysages, les femmes m'ont lassé tour à tour. J'ai délaissé le travail, méprisé la rêverie; je me suis isolé en une torpeur obsédante et stérile, et que j'ai cru aimer à cause de cela.

Mais cela même me fut sans volupté, et je me suis déçu de la vie. Que faire? Le lourd ennui ne m'épargnait pas.

Ah! des matins sont tout roses d'un soleil de pourpre pâle à travers les brumes, et, là-bas, j'ai connu, au bois, les mille entrelacs où les ramures dépouillées s'emmêlent, par un hiver timide et délicat. Les rives du lac s'assombrissent à peine, et l'eau viride est une lueur.

Pourquoi, bois solitaire, bois balsamique, ne m'éprendre pas de ton caprice et de ta fraîcheur? Pourquoi ne pas rêver et réapprendre la jouissance, fût-ce des larmes, aux conseils frémissants de ton amitié mystérieuse?

Là, par les matinées d'hiver tendre, blanche Énide, j'ai évoqué du marbre d'un tombeau immémorial la fragile pureté de ta grâce ensevelie, et j'ai tenté de la rendre à la vie. Hélas! pâle désormais et farouche, lorsqu'elle m'apparut au détour d'une allée candide au soleil, j'ai songé que je voudrais surgir, à son deuil et à sa pauvreté, le Cavalier dont le geste clair lui ouvrirait, loin des décombres, la porte des espoirs d'amour et des joies éperdues. Et je t'ai suscitée, vierge blessée, dans la folie du massacre et de la haine hautaine et ingé-

nue, intrépide et douloureuse dans les ruines de ta maison splendide! Maintenant, lâche, je ne sens plus en moi la résolution de venir et de te prendre par la main; tu es trop belle, et je ne crois plus en mon espoir.

Mon château jadis somptueux n'est aussi que ruines et que ronces. O mes jolies illusions, corolles vernales et parfumées d'où tant d'ivresse gaie inonda l'insouciance de mes vingt ans, je ne sais, les pétales diaprés se sont flétris sans doute, la tige joyeuse d'éclore a été rompue dans son essor; me voici désolé et vieilli, mes paupières sont closes, je ne vois pas le soleil qui se lève sur l'horizon. Mon corps est lourd, mon âme lente. Je ne puis m'élancer vers la beauté vacillante des choses matinales. Je ne la vois pas, et même, j'en ai peur, je ne désire plus la voir.

Enide ! Enide ! pourquoi vis-tu, ressuscitée à mon vouloir, si tu n'as la puissance de faire que je t'aime et que je te désire ? Ce n'est pas l'âge qui paralyse ma volonté; d'indistinctes ardeurs parfois tressaillent en moi. Je puis vivre, je pense, si je veux, mais je redoute de n'oser plus vouloir.

Au bois, ma vieille énergie, le plus souvent, m'a ranimé; un foisonnement d'arbustes et d'arbres c'est l'univers encore, de qui m'éprendre, selon que s'y glorifient les fleurs de leurs parfums, ou que s'y esseulent les silences d'un hiver doux. Le bois, j'y voudrais retrouver délices et souvenirs, ô Enide t et ta pâle candeur.

J'en sais une qui, jadis, effleura de la légère tyrannie d'une présence l'innocence de mes espoirs puérils, et je désappris, pour l'avoir subie dans le ravissement, à vingt ans, le sommeil calme. Moins jeune, si je ne dors plus, c'est que l'insouciante et l'éblouissante — ô apparition d'une nymphe, et sa beauté ! — s'en est retournée au paradis sans doute des immortelles splendeurs abolies, et que, désabusé, l'homme a conservé, de sa venue, le désenchantement de ce qui l'entoure et une terreur secrète.

O Enide, n'es-tu pas elle-même ? reviens m'apparaître au détour de cette allée où tu m'es apparue un jour. Vois, je m'arrête sur ce banc où t'attendre. N'y vas-tu pas, avec l'aurore, refleurir ?

Folie ! ô matinée mélancolique d'un hiver morne ! les feuilles entassées en de décolorés décombres n'ont plus la seule force de s'éparpiller au vent qui passe, et la poussière ne peut plus s'élever des chemins. Là bas la vigile grave des âpres peupliers nus avec le souvenir à peine de minces folioles flétries qui volettent à des ramilles ; sur une branche se juche, avec d'aigres cris, la corneille. Les nuages, au ciel, faibles, s'assoupissent en des brumes stables où un spectre fade, cercle d'un cuivre éteint, simule, sans lumière, l'éclosion maladive du soleil.

Par un pareil jour, et dans la tristesse des bois appesantis, par un pareil jour tu t'en viens vers moi ! Quoi, je me trompe, Enide ? Ce n'est pas toi qui marches au bord du lac, vêtue de fourrures et

de voiles ! Cependant, ta démarche est ainsi sinueuse et souple, tu es grande, et ton regard est clair.

Non : c'est une promeneuse de nos jours qui fait, vivement, dans la fraîcheur du matin, une marche par hygiène, et sa voiture l'attend, à un carrefour. Ce ne saurait être toi, par une si triste matinée.

Elle passe, et m'a regardé.

Ses yeux aigus, phares décevants, au profond d'une brume amère, ses yeux m'ont étrangement attiré, et je ne sais ce que signifiait vers moi son regard. Mais toi, Enide ! tes yeux francs et tendres caressent, pierreries inconsolées d'espérance et d'orgueil adouci. Je t'aime, et tes yeux, je les aime.

Oui, ces yeux brûlent. Tous les yeux des jeunes femmes exultent d'étoiles en joie. Ils ouvrent, si l'on y fait attention, un monde invraisemblable de délire. Ils se consument, éternels, de flammes éperdues, parfois lascives ou sournoises dans l'épaisseur des orbes moites ; parfois aussi parfumées de candeur splendide, corolles de vie stellaire, murmures de voluptés chastes.

O les yeux des femmes, leurs yeux, la seule beauté ! On ne sait ce qui s'y reflète d'ardeurs, de pensées d'autrefois intimes et oubliées, toute la foi, la bonté, l'amour, aussi les sensuelles scurrilités. Du fond de vos prunelles d'or ou de diamant froid, mirages, nos folies comme notre sagesse prennent naissance, et, par elles, nous vivons ce qu'elles nous font. Miroirs où nos destinées se lisent profondément, sinon mer enivrante et de tempête voluptueuse qui nous saisit, nous tord, nous noie aux abîmes de ses reflux de colère, ou nous rejette, épaves infécondes, à des sables meurtriers où nulle tige ne prend racine.

Les yeux des femmes qui nous ont pénétrés ne

nous quittent jamais plus, et le sens de leurs regards multiples forme le mot occulte de notre âme.

Ce regard est entré dans ma vie. J'en veux savoir la signification secrète, ce qu'il apporte d'inattendu à mon destin.

Je n'ai point tressailli ; je ne me suis pas détourné, ses yeux n'étaient pas des yeux d'amour. Non. Plutôt une curiosité, à la fois timide et enhardie. Mais je ne suis plus un jeune homme, vain de sa personne, méticuleux en sa mise. Déjà mes cheveux aux tempes grisonnent ; je ne songe plus à séduire. Curiosité, alors, de quoi ? Rien ne me désigne, et l'on ignore qui je suis. Cette passante s'est trompée sans doute.

La voici encore, hésitante, au bord du chemin, arrêtée. Elle se retourne. Elle revient. Va-t-elle me regarder encore? est-ce bien à moi qu'elle en veut ? Son pas s'alentit à mesure qu'elle approche. Ses yeux restent baissés, mais tout à coup, la foudre a ces lueurs ! ses cils vifs se sont illuminés vers moi. Ce fut tout ; elle a passé.

Qu'une fois encore elle vienne : je lui parlerai.

Je la connais à coup sûr ; je l'ai vue peut-être souvent, jadis, en ma vie ancienne, au temps des premières splendeurs. Qui sait ? oui, sans doute, et même un souvenir se précise. Serait-ce elle ? une jeune femme toute jolie m'interrogeait sur moi, sur mes livres et mes projets, et me parlait volontiers, ô sa voix était une aube, de vers qu'elle voulait écrire. C'est elle, oui, je la salue, nous causons, et demain elle veut consentir à me revoir.

## II

Tout le jour, je l'avais passé le front aux vitres.

O d'étonnants nuages avaient défilé là-haut, et j'avais connu une exaltation rare.

Quelle ville fastueuse créée de vapeurs, d ombres et de lumières, dômes et colonnades, embrasements et brouillards, agitation des vies augustes et confuses! Impériale, sacerdotale cité aux bords de l'Océan stellaire. J'ai vu le large port avec les galères lourdes de forme ancienne et les voiles rectangulaires et les mâts où s'emmêlent des cordages de soie! J'ai marché par le marbre des rues et le sable odorant des jardins de jasmins jusqu'à la place colossale, au centre, des théophanies et des mystères.

Alors, le monde de joie s'est révélé; j'ai compris le triomphal rire, en la jeunesse amoureuse du monde, que les hommes ont entendu, et les gloires étincelantes des dieux adolescents rayonnaient sur l'olympienne splendeur du pavé d'or. Bonheur païen de vivre en des temps qu'ignora l'âpre mélancolie; toute la douceur était d'être un homme et d'aimer, et les esprits alors étaient libres comme la chair. Des effigies de femmes resplendissaient d'une beauté tranquille et fermé, les hommes étaient fiers et forts.

Parfois un aède passait; il chantait des chants qu'on aimait, la pureté de leurs rythmes enlaçait en des danses lentes les pas harmonieux des jeunes hommes et des jeunes filles. Tout était de pelouses molles et de fleurs virginales; tout était souriant et cadencé; la mort n'était point affreuse, mais elle était une amie aussi, qui prenait doucement les vivants par le bras, et les emmenait par les champs adorables d asphodèles.

La pensée se vivifiait de surgir, corolle, de la beauté saine des formes ; le poison de souffrir n'en altérait pas le parfum délicat.

Au bord d'une source diaphane, souvent, sous les arbres dont les feuillages s'interposaient aux ardentes tentatives du soleil, on existait, alors, dans l'insouciance et le repos, et vivre toute la vie était un jeu divin.

Nuages, vous m'avez bercé du charme de l'autrefois ; j'ai désappris la torpeur lourde de mes ennuis, quelques heures heureuses. J'ai ouï qui parlaient de pacifiques vieillards, j'ai admiré la sérénité des femmes qui furent belles ; de jeunes enfants nus et chastes m'ont invité à me baigner avec eux, aux blandices des piscines insouciantes. J'adorais alors avec le monde les dieux, et mon âme se trouva vierge de décevances et de haines. Je vécus la vie de lumière et d'arômes. Je sus penser et vivre.

Tout à coup, écroulement sans bruit des fastueux et simples temples, ô toute la marmoréenne cité jonche de débris les plages tragiques d'un océan mugissant ! terreurs des cris d'enfants, de mères et de vieillards, et les hommes hurlent leur fureur futile, désastres nouveaux irréparables, disparitions sous le silencieux carnage d'une nuit qui les ensevelit, rien ne reste des grandeurs immémoriales, et le deuil d'une autre défaite s'installe aux ténèbres de ma vitre lassée.

Vous m'avez reconquis, illusions hésitantes, lointaines figures de mon propre désespoir. Je me sens encore seul et que vous fûtes les mirages qui font plus solitaires les angoisses de mon abandon.

Je rêve inflétri vivre en moi candide et patient,

et la forme de ce rêve je lui avais donné un nom jadis : Enide ! Et tout ce que j'ai vu de splendide, vertiges et décombres, orgueil avili par la lutte neuve avec une infortune, involontaire auteur de l'étonnement douloureux d'Enide, ce passé même dont elle fut enfantée dans la joie et le bonheur, à présent d'autant plus morne, ô vieillard taciturne et lent, qui t'esseules aux ombres ravagées de ta vieille tour, YNIOL, ô vieux Breton, ce sera toi, son père.

Images vaines, rétrécissements en fictions de combats intimes plus déchirants ! Quoi, ne puis-je dire : j'ai vécu insoucieux jadis, mais ma gaîté vint heurter à des conflits de l'amour avec la vie. J'étais heureux, sans courage. Honte sur moi. Les années l'une après l'autre se sont péniblement écoulées. J'ai vécu comme on ne vit pas, solitaire et presque haineux, sans force pour crier ma haine, et dans le remords de ne pouvoir aimer.

Mes illusions sont ensevelies enfin, je méprise tous les hommes froidement; je veux ressusciter.

La vie est un paroxysme, idée, amour, sens ou pensée. Je veux la vie.

D'un astre inattendu la lumière m'exalte; debout! le cavalier héroïque apparaîtra sur le seuil et prendra mon âme, Enide, en croupe, vers les horizons et vers les aventures de fêtes. Ce cavalier indomptable...

— Ne saurais-je être homme moi-même, au lieu de vivre de la vie qu'un rêve suscite à des masques vides ?

Le livre toujours me sollicite ! Mensonges, mensonges! Je n'ose me détourner de vos faces alliciantes, qui ne sont que putréfaction. A rien ne répond la manie maladive d'écrire. Incertitudes où des souffrants trompent l'aigu de leurs doutes et de leurs maux, au lieu de recourir aux remèdes et au médecin. S'isoler c'est se grandir, se taire est presque divin. Le vrai poète se tait; un rêve, et il s'y mire. Le feindre? il en limiterait la beauté au pauvre effort de son génie. Voilà ce qu'à présent j'ai compris; je ne dois plus écrire.

Mais d'avoir tant d'années ignoré cela, en porterai-je, mon Dieu, la peine, toujours? Non, il n'est pas vrai que mon œuvre maudite ait fait tout le mal que je lui attribue et que les hommes nomment le bien.

Non, mon rêve souriait adorable et sacré, profanation de le ternir pour en avoir parlé! je n'étais point fait pour écrire, et je ne sais rien que rêver.

Les hommes se sont crus indulgents sans doute de m'applaudir; ils ne pouvaient m'indiquer la source de vérité et de bonheur. J'ai longtemps erré par des forêts de fantômes et des océans de tempêtes : ô la source sourit à qui sait y boire, et des guirlandes graves de fleurs parfumées en attiédissent la saveur amère.

J'y bois depuis peu de jours; je m'assieds en paix sur la margelle moussue, mais voici qu'une créature innocente est venue et se vante et me rappelle les hontes enfouies, les chemins délaissés qu'elle, à son tour, parcourt.

Dois-je me lever, et lui dire? la faire asseoir à mes côtés, et se désaltérer aux vraies eaux ?

Sollicitude peut-être en vain, trouble sûr de ma tranquillité !

Dois-je me lever, et lui dire? la décourager de suivre les sentiers rudes et trompeurs de mon existence première?

S'il est vrai, pourtant, que je l'aie égarée, moi qui me suis targué du bonheur ancien de mes misères, puis-je la laisser s'enfoncer aux taillis obscurs de mes douleurs, et, si je l'abandonne, pourrai-je ne pas m'appeler un lâche, et l'oublier?

J'irai, et je lui parlerai.

Lorsqu'elle vint à moi, cette jeune femme, elle n'a pas menti à son émotion. J'irai où elle m'appelait. Je la verrai. Je lui parlerai. Je lui dirai quelle est la route odieuse où elle s'engage; elle me croira. Elle s'évadera.

Mais, si le sentier lui est de sable blond avec les roses d'illusion odorantes, aux deux côtés? faut-il violer la candeur tranquille de son erreur, la brutaliser, la vaincre?

— J'irai, et je lui parlerai.

## III

Toute magnificence effondrée! rien ne subsiste — le désert — des édifices du rêve, et c'est la nuit sur toutes choses installée. Au ciel, je guette anxieux la naissance d'une étincelle : rien à mon désir ne s'illumine où je m'acharne d'un vœu stérile. Seuls, je crois, d'opaques, lents et longs nuages embrument de banales ténèbres l'espace morne. Sans une secousse, sans d'une molécule le tressaillement de vie ou de mort, nuit pas même hagarde ni de déso-

lation, par quoi se laisser surprendre à l'inconscient d'une pensée jaillie !

L'alcôve ouvre la fraîche blancheur vers moi du lit défait... Non, j'attends encore, je ne puis me résigner à délaisser la torpeur triste du fauteuil auprès de la taciturne vitre noire.

La nuit ne pleure pas. Est-elle souffrante? Quel languide mal, si lourdement, peut-être l'angoisse, qu'elle étouffe de son repos la promptitude d'un cri, au loin, que j'eusse pressenti naître !

Les heures, sans se désespérer, sonnent lugubres l'une après l'une. La nuit se prolonge, et il ne semble pas que s'éclaire d'expirer son monotone ennui. Combien de temps, depuis que je suis là assis, s'est avec indifférence accumulé au monceau sombre du passé, le sais-je? — Moi, je me tasse en de l'ombre mal frileuse d'où je sens sourdre vers la vie un regret à peine palpitant et nouveau : oh ! je me lèverais si luisait une fois encore l'astre, mon âme n'est point épuisée, une volonté en moi s'agite : vivre !

Ma lampe meurt. Une clarté d'aube jaillit des épaisseurs mal closes de l'ombre, pétales à mon front lourd si bien rafraîchissants ! et c'est un jet de liliale bonté qui éclabousse de jeunesse la honte de mes lassitudes. Vivre, est-ce donc cette beauté là? et d'aller, le visage fleuri, sourire à des renouveaux, sans cesse, à des caresses de naissante lumière?

La rivière qui se prélasse en des mollesses d'amoureuse sous les roses et tièdes brumes me convie vers la joie de son éveil ; il est temps de la surprendre s'alanguir aux roseaux de ses rives, avant qu'elle se pare du luxe éblouissant de milliers

d'étoiles qui, du flot même, en scintillant, surgissent.

Et, un peu plus tard, peut-être (serait-ce l'incitation, ce sourire, à s'éprendre de la vie ?) cette jeune femme viendra à moi, aux bosquets désignés, et sa souple, mélodieuse parole m'affermira dans mon espoir.

J'irai.

Qu'importe la tête un peu lourde pour n'avoir, de la nuit, dormi ? Le vent du matin dissipe tout malaise, et je ne puis pas attendre.

Ces sentiers dans le bois entre les troncs d'arbres plus verts de leur hivernale moiteur sont, ce matin, moelleux et déjà odorants comme d'un printemps qui s'apprête à naître. Je me plais, au bord du lac, parmi la présence grave des hauts pins sombres, à suivre sur l'eau la navigation songeuse des cygnes. Rien, à cette heure, n'offusque leur calme natal. Tout le bois est sans bruit; les barques restent enchaînées au rivage ; personne ne passe. Si ! et c'est le tintement répété de la première bicyclette. Un instant, puis le silence.

Le soleil n'a pas triomphé ! Il s'attarde, et brille très peu par-dessus un moutonnement apaisé de nuages en flocons épais ; sous le ciel d'or frêle se complique, dans la pâleur verdie d'un brouillard, l'échevèlement des ramilles dont les cimes s'illuminent de carmin léger.

Par endroits, de plus robustes arbres bien roides et pacifiques. La forme hargneuse d'un saule dont se crispent les rameaux rêches en doigts hostiles. Quelques chênes morts s'illustrent de la gloriole obstinée d'un lierre en guirlande.

Et voici, si j'y fais face, par delà la pelouse qui persiste avec des feuilles fanées et le glacis strict de l'onde frileuse sous le pont rustique, toute une grisaille de taillis brumeux que domine, fronton d'une maison haute, indistinctes apparences de cheminées sans forme, Paris.

Je me détourne. L'allée est de mélèzes puissants d'un velours obscur. C'est, bientôt, le carrefour étrange d'un hallier clair. Toute émeraude, aux branches larges, ici, défaille en un béryl même maladif, touffes de gui glauque, mais nul autre feuillage.

Viendra-t-elle, aussi?

Etrange, que tant j'hésitasse à accepter le rendez-vous, en effet oiseux, et qu'à force de douter et d'y songer, je l'aie, en somme, attendu avec impatience, et que, maintenant même, je redoute qu'elle ne vienne pas.

Ah ! la paix de ma solitude, à jamais perdue, la regretterai-je un jour? Non, car je suis sans passion, je profite d'une heure d'amitié qui s'offre, simplement. Elle viendra, j'aurai de la joie à lui parler, plus encore à l'entendre. Puis, nous nous séparerons, et nous ne saurons plus rien l'un de l'autre. Nos existences se seront, à un moment, croisées mais non confondues, et la sienne sera de plaisir, d'agitation, comme elle fut déjà; la mienne rentrera dans l'ombre d'une méditation résignée. Pourquoi n'accueillir pas le frisson réchauffant d'un sourire?

N'est-ce pas elle, là-bas? et son pas s'aggrave d'une timidité. « Oh! je vous tends, Madame, les

deux mains; venez, soyez-moi une amie, côte à côte asseyons-nous sur ce banc, et surtout ne me parlez plus de mes vers ni des vôtres, je vous supplie ! Offrez-moi mieux, voulez-vous, que l'art et ses artifices; donnez moi, affamé d'espoir, le conseil de votre sourire, une heure de votre amitié. Causons, vous saurez qui je suis, car je vous dirai, jusqu'à en souffrir, tout ce que j'ai pensé, et, en vous, l'unique, j'aurai trouvé ce refuge de sympathie et d'affection dont les hommes m'ont leurré et m'ont lassé jusqu'à ce jour. Je vivais à l'écart dans le douloureux martyre d'un renoncement involontaire : rendez-moi, vous le pouvez, la vigueur de ma juvénile confiance et la sérénité par quoi l'on aime! »

Délire imbécile, personne n'était là.

Pourtant, par l'allée en arceaux de verdure dédiant, à qui sait en troubler la solitude, la tendre effeuillaison, à de certaines places, de ses roses de topaze mate ou de carmin, une figure voilée de femme plus que femme s'avance avec lenteur, et ses pieds sous les plis de la robe longue foulent ou, mieux, baisent, l'on dirait, le sable où s'éprennent d'eux les pétales pâmés.

Pourquoi cette image, qui persiste ? Est-ce le souvenir d'une peinture d'autrefois, que je me rappelle avoir vue ? Volontiers, sur un cadre imaginaire, j'y lirais le nom d'Andrea Mantegna.

L'austérité régulière des traits, l'allongement grave d'un visage pâle sur un col un peu infléchi, tout, la mise sans recherche et sans ornement, la démarche et une apparente douceur ferme du regard, serait, dans le décor à la fois maniéré et si simple, d'une madone du Padouan, s'il n'était, mieux

encore, je l'ai deviné, l'âme même de celle que j'ai nommée Enide.

Lorsque le Cavalier l'eut enlevée, pour l'épouser, du milieu des décombres où sa fraîcheur souriante s'ignorait, c'est par de telles allées et par des pelouses de fleurs moelleuses que toute songeuse elle dut errer, bien sûr.

Mais c'est encore l'Enide d'un vieux rêve de littérature ! Ce n'est point, en effet, cette dame de réconfort que je m'aperçois qui s'avance réelle et plus belle que les créatures de toute fiction, par cette vraie allée qui est bien au Bois de Boulogne, que je reconnais, et qui s'appelle *la route de la Vierge des Berceaux*.

— Venez, Madame, asseyons-nous. Laissez-moi, j'en ai besoin, mettre en vous toute ma confiance, et vous parler du passé pour reprendre foi en l'avenir, car vous êtes, vous, je le sens plutôt que je ne le vois, toute espérance et toute joie. Je veux vous raconter ma vie et comment l'illusion, qui me fut, un temps, féconde, se transforma en quelque statue branlante et se brisa en tombant du piédestal. Quand vous m'êtes apparue, j'étais, après la douleur, dès longtemps endormi et inconscient ; déjà vous m'avez réveillé, et j'ai reconnu, dans votre sourire et dans vos yeux, quelque chose du parfum ancien des aurores et de la fraîcheur de vivre. Laissez-moi être auprès de vous, et m'éprendre de vos espoirs.

— J'avais deviné votre souffrance. J'ai compris vos angoisses, admiré la grandeur de votre isolement. Mais maintenant il faut que la vie douce et souriante vous retrouve vaillant à l'accueillir. Il n'est plus temps de se détourner, sans rire ni pleurer, indifférent à ce qui s'écoule. Ecoutez les voix de

lumière et marchez vers toute joie. La vie vous sera propice et belle.

— Je ne pourrais plus m'en aller seul par un rocailleux chemin. Je cherchèrai le gazon et le sable mol à mes pas. Il faut aussi que vous me tendiez la main, et que votre jeunesse soit mon guide vers le nouvel éblouissement solaire. Sinon, mes yeux qui ne peuvent plus voir, sinon, mes pieds lourds et las de toute marche, sinon, mes yeux, sinon mes pieds et mes mains que vos mains n'auraient pas pressées, saigneraient encore de tout le passé dont ils furent meurtris et manqueraient d'orgueil salutaire et de désirs. S'ils voient, c'est pour voir ce que vous aurez vu; s'ils marchent, c'est pour aller où ils savent que vos pieds ont marché, si elles s'ouvrent et se ferment c'est dans l'étreinte de vos mains. Guidez-moi, je vous écoute et je vous suis.

— Oui, tous deux nous irons vers le matin triomphal et vers la vie! Mais d'abord, croyez-moi, déchargez-vous du poids angoissant de votre passé. Racontez-moi vos désirs et vos maux, afin que, purifiée, votre âme ait moins de peine à comprendre le soleil, et à l'aimer.

Nous avions passé deux heures à causer doucement dans l'ombre un peu frileuse du bois. Nos amitiés s'étaient données. Nous allions nous revoir.

## IV

Cette fleurette blanche est le signe aujourd'hui que le printemps parmi les herbes éclôt. Je la cueille et, du même geste, voici, je vous la donne. Parez-en votre corsage, Madame, en simulacre, et que nos âmes enfin vernales se réjouissent de parfum et de beauté.

Oui, ce sont des mois rapides qui ont ramené le souffle vivifiant des saisons sereines. Chaque matin nous nous sommes rejoints à quelque carrefour du Bois, et éperdument nous causions de toute chose et de nous-mêmes et, chaque fois, vers midi, je rentrais rajeuni et dispos à la besogne. Une douce rêverie m'enlaçait tout le long des journées, je revivais les heures que, le matin, j'avais, auprès de vous, vécues.

Vous souvenez-vous encore combien j'étais réservé de moi-même et comme honteux? Et cependant dès la première minute j'avais mis en vous ma foi entière et je voulais que vous fussiez ma confidente.

La solitude m'avait accoutumé au silence. C'était comme si je n'eusse plus trouvé les mots par quoi vous peindre ma misère ancienne. Vous saviez les paroles qui délient du secret et de la peur; vous fûtes ma sœur bien calme et bien tendre; peu à peu je pris l'habitude bénie de tout vous dire, de longuement penser à haute voix devant vous.

Nous étions tous les deux, assis sur un banc au fond d'une allée et nous admirions ce bois délicieux et divers. Des végétations multiples et harmonieuses, des chemins étroits, capricieux, le passage d'un oiseau, plus loin les routes blanches aux larges trottoirs où, selon les lieux et les heures, galopent les amazones et les cavaliers, se poursuit le glissement prompt des bicyclettes, ou se presse en files continues l'animation élégante des voitures.

Des coins écartés, plus discrètement, nous ouvraient leur repos solitaire; là nous étions mieux à nous-mêmes, nos confidences s'éternisaient. Parmi

des fourrés sans sentier, le long d'un ruisselet rustique, je vous ai raconté mon infortune et mes labeurs et mes soucis, mes plaisirs, mes incertitudes, mes peines. Vous savez tout maintenant, et que ma torpeur douloureuse et déprimante m'est venue de trop de joie, d'orgueil et d'espérance.

C'est que ma joie juvénile était irréfléchie, c'est que mon orgueil était tout d'égoïsme inconscient, c'est que mon espérance était hésitante et mauvaise.

Je ne sais. Une joie d'être délivré des contraintes de l'école, une joie de la vie, une joie de respirer et de lire et d'aimer qui se heurta aux premiers obstacles. Un orgueil d'être fort et d'être grand et d'être heureux; plus tard, une espérance furtive et sourde, et le triste appétit de la gloire, peut-être.

La gloire! nom hallucinateur d'on ne sait quel paroxysme stérile! L'ai-je assez désirée et poursuivie? O puits d'une eau aromatisée, qu'y avais-je vu, abîme, en m'y penchant? Des lueurs de feux perdus, des reflets d'astres lointains. Ou je me figurais passer parmi les foules sous un rayonnement de chimérique cimier!

Ce fut pour un tel but puéril que mes premiers vers élurent une enfant resplendissante de jeunesse et de grâce, et l'exaltèrent comme une antique déesse, de qui la gloire serait l'égale seule de ma gloire. O déceptions trop promptes, mirages d'illusoire, si tôt évanouis!

La gloire, ce fut encore de savoir qu'en tous lieux, si l'on venait à prononcer mon nom, mon nom de tous serait connu Puis, la gloire, ce devint de moi-même la conscience et que je fusse en communion avec les êtres, avec les choses pour avoir compris que, comme eux, j'avais agi selon ma destinée.

O la gloire! mot en vain, hallucinant et insensé,

j'ai cessé depuis longtemps de puiser au puits sans fond l'eau fétide qui enfièvre et tue.

J'ai œuvré, alors, pour moi seul et, pendant quelque temps, j'ai pensé y prendre de la joie. Non ! prompte lassitude, ennui rapide, et je me suis interrogé : à quoi bon refaire, moins bien, ce que d'autres avant moi ont écrit ? Tout a été dit, tout a été pensé. Rêvons ; ne sortons plus du rêve.

O vous ! ô vous dont l'amitié sourieuse et tranquille me fut en vérité le tressaillement d'une naissance nouvelle ; ô vous ! qui si joliment me berciez d'enthousiasmes et de désirs, mère de mes ferveurs et de mes rêves, ô fée ! au monde radieux que j'avais si bien oublié, me ramenèrent le conseil de votre présence parfumée et toute la bonté de votre voix fleurie !

Vous vous opposiez doucement aux outrances de mon désespoir. Vous me représentiez ce qu'enferme l'orgueil d'exaltation salutaire et féconde, ce qu'une espérance sereine nous peut verser de vigueur et de joie, ce que la gloire a produit de grandeurs. Mais, ô charme toujours vibrant de syllabes dont s'est le souvenir évanoui, — si vous n'avez su me convaincre, vous avez fait mieux sans doute. Vous fûtes celle qui s'asseoit au morne foyer, et qui ranime parmi les cendres lourdes la flamme presque éteinte. Mon âme, grâce à vous, est réveillée et s'agite J'aime le rêve, et je rêve encore : orgueil, espérance, gloire, je crois en vous comme l'on croit en les images d'un rêve !

Et vous, je me souviens, je vous ai vue ailleurs,

tant de fois, aussi belle, aussi douce que lorsque, le matin, vous veniez au bois vous asseoir à mes côtés. Vous souvenez-vous aussi, Madame? une fois ce fut après une navigation longue mais sans fatigue à travers des brumes de parfums et des brises de caresses. Nos nefs étaient d'un métal profond et pompeux, les cordages étaient de soie et les voiles de pourpre tendre avec des nœuds de rubans. Les hommes de la barre et des manœuvres étaient vêtus de bérets et de tuniques d'amarante ; tous leurs gestes se rythmaient aux cadences de chansons molles. Après avoir parcouru la mer violette et nacrée, nous abordâmes en une anse ombreuse sous le feuillage de grands arbres inconnus. Le climat de l'île était si doux que plusieurs de nos compagnons défaillirent de bonheur dès la pelouse où nous prîmes pied. Les aériens accents de chanteurs invisibles nous guidèrent vers un moelleux hallier, très frais et très large, au bord d'un lac crépusculaire. Là, vous étiez, Madame, assise parmi d'autres dames jeunes et fières comme vous-même, et vous éblouissiez de tout l'éclat sacré de vos beautés. Vous me parliez, en m'accueillant, d'une voix si suave que je ne fus pas surpris de voir toutes les fleurs de l'île s'incliner vers vous harmonieusement et s'illuminer au son de vos paroles. Je vous écoutais, éperdu, sans entendre le sens d'un discours qui m'enivrait, mais je sentais soudain mon bonheur s'accroître.

Une autre fois (ô ce fut tant de fois encore! mais rappelez-vous celle-ci) des bienheureux et des saints sur les degrés célestes contemplaient éblouis la Vierge couronnée par son Fils. Et tous avaient un

air de béatitude sereine, et la Vierge était grave de tant de félicité, belle plus chastement qu'aucune femme ne pût l'être. Et le Fils lui parlait dans l'azur impalpable et délicat en lentes paroles de gratitude et d'amour, et sa voix était telle que les hommes sur la terre pleuraient d'extase et que les sphères astrales s'arrêtaient sur leur axe. Et les mains unies de la Vierge étaient vos mains fines de neige rose, et son visage était le vôtre. Moi, tantôt, je figurais le Christ attendri lui-même ; tantôt l'un des vieillards du chœur extatique de qui le luth entre ses bras pressé rendait, sans qu'il en jouât, les sons les plus séraphiques.

Enfin, et je me plaisais à prolonger la jouissance bienfaisante d'un tel rêve, je vous voyais d'un immémorial tombeau entre les saules surgir, Énide, et vous me preniez par la main doucement et vous me conduisiez vers des contrées de lumière. Vous aviez connu la ruine et les déceptions amères; vous veniez à moi en mes heures désespérées me forcer à ouvrir la paupière et à regarder, au loin, les terres embrasées aux rayons insoupçonnés d'un soleil d'espoir.

Je mêlais votre forme et votre parfum aux songeries de toutes mes heures. Ainsi, absente même, vous viviez auprès de moi, et je ne connaissais rien au monde que la lueur de votre sourire n'illuminât.

Je vous racontais ces rêves saugrenus et délicieux, et je les aime parce que le récit vous en plaisait. Mais vous me montriez, vous, la beauté de la vie par des exemples choisis autour de nous dans

notre cher bois matinal, et j'admirais, dans ce qu'en chantait votre voix, le mensonge captivant d'où mon âme s'était enfuie.

Il y avait aussi des promeneurs paisibles par les allées et les pelouses, et les rayons du soleil, pleuvant à travers les feuilles des arbres dessiner d'étranges fleurs de lumière sur le sol, transfiguraient leurs visages d'ardeurs et, tout à coup, de lassitudes nouvelles. Vous m'apprîtes à lire les choses qu'une apparence de froideur quotidienne cèle à l'abri des rides et des lignes de la face. Et la surprise des gestes dénonciateurs, des révélatrices attitudes, de la démarche et des pauses, vous m'en avez enseigné le secret. Nous suivions parfois, à travers le bois tout entier, une personne de qui l'intime physionomie nous avait inquiétés ; puis, la voyant disparaître, nous nous racontions ce que nous avions l'une et l'autre pressenti de son existence. Oh ! c'est alors et par vous que j'ai conçu les plus larges poèmes, les plus singuliers romans : aurai-je jamais la force de les écrire ?

Vous en souvient-il ? un jour, nous vînmes nous arrêter auprès de la Seine, au barrage de Suresnes. Le bruit de l'eau écumeuse qui tombe en cascade sans cesse nous ravit pendant, que sais-je ? toute une heure. Et nos yeux se baignaient aux rudes fraîcheurs du chasme s'égrenant en jets liquides et de soleil jusqu'en un remous voluptueux de l'eau épaisse. Plus bas, c'était le fleuve aux peupliers des îles silencieux, et des yachts tout blancs reposaient en amont. Vous en souvient-il toujours ?

Nous parlâmes alors des terres que l'on songe et que l'on aime, et du désir de voyager. Je vous dis

ce que j'avais rêvé des beaux sites de l'Orient, des peuples bariolés, du ciel incolore par son propre éclat. J'ai ainsi vécu à Bagdad, à Lahore et à la Mecque au milieu des plus sensuelles splendeurs; je me suis assis au Parthénon, j'ai cueilli des fleurs aux lauriers-roses de l'Eurotas et je me suis désaltéré au courant des sources sacrées. Mais surtout je me suis vu, en pleine mer, durant une navigation lente, humer l'air salin à pleins poumons, tandis que du caprice des flots surgissaient des architectures prodigieuses, des glaciers d'amoureuses rêveries.

Vous, moins exaltée, avec un sourire vous m'interrogiez sur les pays que j'ai vus : les prairies heureuses de l'Angleterre et Londres tragique aux haleines de ses industries terrifiantes, et les steamers et les railways; la mélancolique Hollande et l'Italie qui resplendit.

Je vous racontais tout ce que j'y ai vu, les champs, les eaux, les gens, les villes et les musées, la vie et la pensée des hommes, la grâce des femmes.

Ainsi, en marchant par de douces allées, tranquillement nous nous grisions de souvenirs.

## V

Les choses autour de nous prirent dès lors un aspect inconnu. Le bois se fit câlin et lumineux, les arbres étaient souriants, et tous les passants d'une grâce adorable.

C'est vrai que des lumières et des accords de nuances se jouent aux plis des robes que la marche balance. Même vos chapeaux sont des voix de parfums et tous vos clairs visages, ô femmes, figurent

des fleurs mieux épanouies parmi l'éclosion d'autres fleurs en extase.

Au passage des élégances et des miévreries féminines tout s'égaie, s'éblouit, s'enchante. Dentelles, gants étroits à des mains de gestes prompts et tendres, que sais-je ? des cheveux plus fins sous la brise, et la voilette claire, les rubans, un coin de nacre rose qui est l'oreille, la palpitation du regard ou des narines, la bouche saine, le sourire cruel et si doux des dents fiévreuses d'éclat, tout charme, voltige, captive et embrase, et les femmes ont la beauté jolie que nous avions rêvée à ce printemps sylvestre.

Puis, les voix ! en vérité, oiseaux épris d'un azur impossible et prodigieux, parfums encore plus éperdus, souplesses d'harmonies parmi les divines, joies et sveltesses, étincellement de pierreries qui brûlent en fondant, plus suaves que les odeurs d'acacias dans l'air mou !

L'artifice, Enide, de la toilette est chez toi comme puéril et instinctif. Je t'ai vue en des robes négligées toujours superbe, et, sais-tu bien, cette matinée où tu étais, selon toi-même, toute surannée en ta mise rose avec un chapeau de paille trop profond, tu fus si charmante ainsi que, depuis, je te revois toujours la même, en jupe à falbalas fleuris et en corsage étroit à manches plates... Tu avais cru que je raillais de te trouver si délicieuse, tu fus toute confuse et tu balbutiais, dans la rougeur de tes joues, des mots timides, en émoi.

Enide sans cesse ! Oh non, Madame, vous con-

naissez la tyrannie d'un rêve, et que l'offense involontaire ne vient que d'un moment d'oubli, pardonnez. Vous vous êtes si bien identifiées l'une à l'autre que par moment j'ignore de vous deux laquelle existe mieux qu'en le tressaillement vain d'un songe, à laquelle je parle, et si je la tutoie.

Enide fut-elle au secourable chevalier des légendes consolatrice comme vous, Madame, me l'étiez en ces belles matinées du Bois de Boulogne? Peut-être non. Il l'emmena à la cour du roi Arthur, et leur mariage fut béni par les mains solennelles de la reine Genièvre ; puis, jaloux de la voir sourire, heureuse, aux choses et aux êtres presque aussi doucement qu'à lui-même, navré, le Chevalier l'emmena souffrir aux âpres solitudes du Nord où peu à peu s'éteignit la flamme de sa gaîté jusqu'en la mort.

Vous, Madame, vous êtes venue vers moi librement, vous m'avez parlé, vous m'avez souri, et de la mort lente où mon âme s'enlisait, vous avez su la retirer à temps, la refaire fleurir un peu aux flammes jeunes de votre gaîté.

Je croupissais dans la lassitude et dans la lâcheté. Vous vîntes et me tendîtes le secours de vos mains libératrices. Pourquoi vous ai-je suivie, ô lumineuse, plutôt que je ne suis allé à telle ou telle autre que je connaissais ou que j'aurais aimée?

Votre seul sourire, et me voici jeune encore, non sans une angoisse d'être abandonné quelque jour, et de retomber flétri.

Que faire?

Mais que vais-je rêver là? Oui, voici deux jours que je ne vous ai vue, et mes pensées se font sou-

cieuses et tristes. Vous reviendrez aujourd'hui, vous me l'avez promis. Le bois s'est attendri de brumes ensoleillées, ce matin, et voici que le *Bassin des Réservoirs* se transfigure : vous allez venir.

O chasmes d'or en pluie dans des feuillages, là-bas, d'un sol inférieur croulant où le soleil roussit, aux moisissures et aux dartres, les eaux croupies. Sont-ce des reflets ? non ! de pâles glaciers verts s'érigent des profondeurs du lac, on croirait des saules dont les branches s'y mirent. Tout se fige et tout y dort. J'y lance la pierre qui brise la croûte opaque, merveille ! Un monde engourdi se reprend à vivre, et ce sont les colonnades anciennes de cités hyperboliques dont s'embrase, arceaux et fûts, le millier, au bord des mers, sous la palpitation multicolore d'un soleil extasié.

Elle viendra.

O Enide ! le souvenir de nos premières rencontres, et ma stupide mélancolie d'alors ; vous souvenez-vous ? Je regardais en moi, et je ne surprenais plus le mirage d'une idée au fond angoissé du vain miroir. Rien. J'avais brisé mon rêve dès longtemps, j'étais las d'aimer l'amour, d'espérer l'espoir et de ne rien voir surgir. Vous êtes venue, vous avez su éveiller le frisson bien heureux d'une amitié qui s'ignore, vous êtes celle par qui me fut révélé le monde extérieur dont, à présent, je m'éblouis de vivre environné.

La caresse de votre présence m'a détourné du vide des doutes obstinés ; mes yeux se sont ouverts, et c'est bien vous que j'ai vue tout d'abord. Sans doute, des habitudes d'éducation avaient en moi

dressé la statue de la beauté féminine impassible et céleste. Céleste, croyais-je, beauté, que nulle vie n'anime et qui n'est semblable qu'à l'image liturgique de la mort ancienne. Non ! toute splendeur réside dans le mouvement, et pour votre sourire, vos regards vivaces, vos gestes, je vous ai admirée et chérie, ô vous qui n'étiez pas pareille à la statue parfaite de mon songe.

Autour de vous, alors, s'est dégagé, palpitant, des choses et des êtres, le sens de leur splendeur. J'ai compris que, jusqu'à ce jour, je n'avais pas respiré l'arome riche des roses, le parfum des soirs silencieux sur la rivière, ni tressailli aux brises des jardins, ou subi l'enchantement des couchants superbes de l'été sur l'océan, ni goûté aux miels des sourires, ni connu les voluptés vivantes de la joie.

Enide !

— Ce nom de fable, à vous ! pourquoi vous l'ai-je donné ?

Un nom à qui n'a pas compris son origine n'évoque qu'un son vacant de tout sens, ou bien suscite une image arbitraire dont ne se conforme pas la signification, toujours, au vœu de qui l'a prononcé. Pour qui sait l'héroïne qui jadis l'a porté, ce nom à vous, Madame, non ; c'est bien sans raison.

Ce nom de fable ! — je lisais, et je vous ai rencontrée ; je n'y ai pas réfléchi, le nom que lisaient mes yeux devint le nom dont toute mon espérance neuve vous a nommée, sans songer combien une confusion telle était, à vrai dire, impossible.

Aux *Idylles du Roi*, où je l'ai choisi, ce nom, le poète anglais nous a fait naître une Enide, c'est

vrai, la voilà créée, mieux que transformée, par Tennyson, et son visage n'est point le vôtre et rien de vous n'est d'elle, sinon le nom que j'ai crié en moi-même dès que je vous ai vue.

« Tourne, Fortune, tourne ta roue ; humilie les orgueilleux ;
Tourne ta roue capricieuse sous le soleil, sous la tempête et [le nuage ;
Pour ta roue et pour toi, nous sommes sans amour et sans [haine!

Tourne, Fortune, tourne ta roue, souris ou fronce le sourcil ;
Avec cette roue capricieuse, nous ne montons ni ne descendons,
Notre richesse est petite, mais nos cœurs sont grands.

Souris, et nous sourions, seigneurs de bien des terres ;
Fronce le sourcil, nous sourions, seigneurs de nos propres [mains
Car l'homme est l'homme et maître de son destin.

Tourne, tourne ta roue par-dessus les foules ébahies ;
Ta roue et toi, vous êtes des ombres dans le nuage,
Pour ta roue et pour toi, nous sommes sans amour et sans [haine. »

La voix claire d'Enide, fille d'Yniol, tandis que le Prince Geraint pénétrait dans la cour du vieux château ruiné, chantait ainsi à travers la fenêtre ouverte d'une salle, et cette voix suave l'émut : « comme celui qui, dehors au matin, lorsque la première des notes limpides aimées des hommes éclate soudain d'un taillis gemmé de rubis et d'émeraudes, suspendant le travail de ses mains s'écrie : voici le rossignol ; de même Geraint songea et se dit : voici, grâce à Dieu, pour moi la voix unique. »

Et il vint vaincre Edyrne, présomptueux et méchant, moins pour l'insulte faite à la reine qu'il révère que pour déjà ton amour, ô Enide!

Tu fus emmenée à la Cour ; la reine devint ton amie, origine fatale à tous tes maux désormais, car,

dès que fut accrédité le bruit de l'adultère royal avec le chevalier Lancelot, le Prince qui redoutait une trahison semblable, de crainte en crainte, s'abaissa à te croire parjure, pensant que de ta grande amie tu ne pouvais désormais apprendre rien, sinon le crime et l'exemple du péché.

Partis en les givres du nord, Geraint y vécut dans un silence renfrogné et, pâle Enide, toujours innocente et soumise, tu n'osais lever vers ton Seigneur la prière de tes regards ou tes mains jointes. Tu l'aimais tenacement, ignorant quelles causes de disgrâce avaient en lui étouffé son affection.

Et, durant des années, tu subis la souffrance angoissante jusqu'à ce qu'enfin, persuadé par ta douce résignation et la durée de ta constance, le Prince lui-même ne put résister à l'épreuve rude; à genoux devant toi, il murmura lentement les bonnes paroles de repentir. La Cour vous revit, et vous fûtes heureux auprès du roi et de la reine pardonnée.

Mais vous, amie, vous n'êtes pas Enide; et moi, grâce au ciel ! je ne suis pas l'injuste Geraint soupçonneux.

## VI

Sans doute le Bois, l'été, est laidement envahi par les promeneurs hostiles, trop nombreux : laissons-leur les belles allées sous les odorants arceaux et les herbes drues avec des fleurs. Vous le préférez, partons.

Ce matin (ma chère amie, ma sœur, depuis que je ne vous ai vue, que de désespoirs et de folles alarmes !), ce matin vous m'emmenez, c'est convenu,

nous nous en allons vers la ville. Je sais : une amie a réuni, son atelier s'ouvre à ceux qu'elle invita, plusieurs pastels. Nous les irons voir, fort bien ! Je vous accompagne, partout où vous viendra le caprice de m'entraîner. Nous délaissons les pures corolles, pour quelles fleurs d'artifices sans parfum ?

La voiture roule avec silence aux avenues et sur le bois plus sourd des Champs-Élysées ; un poudroiement, étincelles jaillies des blancheurs par le soleil, et puis c'est l'ombre, quelqu'un dit caverneuse, entre les maisons décoratives et graves, la rue Royale, le tapage par cahots et glissades en mainte voie humide, des tournants encore et des pavés durs, une dernière fois heurté le trottoir, nous y voilà.

Nous montons. Un escalier fruste de bois peint s'enchevêtre en poutres larges et fortes, et se déploie sans raideur de palier à palier. La sonore maison est toute une caserne étrange ou quelque gigantesque moulin. Pas de heurtoir aux portes, ni timbre aux chambranles ; un coup du pommeau de votre ombrelle, votre amie elle-même a, une tenture soulevée, entrebâillé le battant, et, sourire aux lèvres, mon nom énoncé, un salut double, discrètement.

La femme domine par l'atelier de moelleuse ferveur. Divans, tapis, tentures, les bibelots aux étagères, un choix, sur les murs, joli de chefs-d'œuvre, selon les photographies, mais nul souci entre eux de parenté autre qu'universels. Des planches minces dans un coin supportent plusieurs tomes, un guéridon offre des tasses à thé, des fleurs.

On s'assied, et cause. L'extase s'éveille devant un groupe harmonieux de têtes blondes d'enfants. Une dame présente la nudité figurée de sa gorge et son sourire. Enfin, des sites, par séries, agréables,

fleuris, tout clairs, de repos aisé et lumineux, mais, surtout, sur son chevalet isolément posé, une étude de la ville harcèle.

Cheminées, sont-elles plus que la fumée qui d'elles au ciel incolore évolue et se contourne par lentes montées? opaques, mauvaises, grises et mornes, elles se sont de l'inquiétude des masures amoncelées dès jadis, élancées et menacent de suies suintantes et sales, désespérément. O l'agonie et l'angoisse de cela, brumeux et terrible, quelle torpeur tragique, un énervant frisson multiple, à la longue! — Fuir! « Nous vous quittons, et c'est très bien et ce sera un assuré succès, adieu, Madame, amie. »

Nous nous trouvons dans la rue. Où, maintenant aller?

La rue, vous le savez bien, je ne l'ai, depuis presque des années, sinon à peine et pour de rares nécessités comme elles étaient pressantes à coup sûr! parcourue : ô tant d'ignominies petites et malsaines hantent, à la traverser, celui dont s'ouvrirait avec joie la poitrine aux fleurs d'un jardin de joies. Quoi? s'il vous faut, incrédule jolie et rieuse, énumérer : la boue d'abord, l'étroitesse resserrée aux murailles qui puent des maisons informes trop hautes, les détritus, rien ne les ôte aux fentes du pavé malgré la tentative, odeurs d'étals et de tant de boutiques ouvertes, voix crissantes, exaspération d'ouir, qui gémit, le frein des véhicules, d'autres brouhahas, clameurs, exhalaisons toujours putrides, et la moiteur pesante de la ville malpropre!... vous riez ?

Je me laisse à présent par vous mener à travers

les musées où la badaude cohue est stupide, et où les gardiens de l'ordre eux-mêmes ont soin que la paix révérencieuse, parce qu'ils causent fort, soit tuée, et nul rêve qui devrait naître n'éclôt; à travers les églises anciennes, la poussière s'y sent du luxe honteux dont leur dérisoire clergé bafoue l'immémorial culte bassement travesti. Et les jardins? plus d'enfants s'y emmêlent que d'arbustes ou de sables.

Les quais seraient bien beaux, s'ils étaient solitaires et ombreux; vaines cohues, poussières partout, vexatoires mesquineries, gredineries, je me suis laissé guider par vous tout le jour; je n'ai pu surprendre la splendeur de ces choses sous les malpropretés de chenilles qui les polluent.

Votre sourire! de votre main ma main est la captive. Pourquoi ne voulez-vous pas rentrer au Bois, encore, là, chez nous en effet? Je vous suis, il le faut bien, mais voilà, je m'absente, méchante, en quelque songerie qui de vous-même au milieu de tout va me distraire.

Monde de charognes mornes bavant où la convoitise bête s'étale, rien de vous, hommes qui vivez dans les villes d'à présent, ne m'a séduit ou ne me plaît. Je me détourne. Je veux vivre.

Pourquoi de vos caprices me suis-je épris au point de vous suivre ici même et de n'avoir pas fui? J'étais bien esseulé, lorsque vous apparûtes, en mon oiseux renoncement, en ma peureuse agonie.

J'hésitais, pour que passât le temps, à transcrire une légende de malheureuse princesse et je vous donnai, ô vous qui souriez! le nom et le visage, en ce dessein, infortunés de la martyre amante. Mais je ne pense plus à elle, vous avez survécu à mes rêves ensevelis. Vous êtes pour mon esprit

indécis une lumière de la pensée en rêve, je vous entends, je vous vois, la seule! où, moi, irais-je? si ici il vous a plu de venir.

Et vraiment, ne fût-ce, dès lors, notre rencontre la dernière?

## VII

Je l'ai su ce soir, comme je me couchais. Un mot, soudain, de prodigieuse clarté m'a aveuglé! C'est bien cela; la nuit entière, voici l'aube déjà, je n'ai pu qu'y longuement songer, avec délices!

L'orgueil!

Ce qui m'a exilé loin des hommes, ma souffrance, ma volupté, m'en étais-je rendu compte déjà? non! orgueil, ô c'est le sûr, le splendide orgueil.

Ah! qu'ils rient de moi, qu'ils rient maintenant, leur imbécillité m'a outragé, les hommes! Je suis illuminé de clartés intimes et profondes. Ma force renaît, je connais désormais tout mon orgueil.

Qu'ils rient! ils s'ingénieront aussi, ils se groupe-ront en sarcasmes contre mon souvenir. Mais je me sens fort, ô rêves, et vous, mon amour, je tiens l'im-pénétrable bouclier, l'armure adamantine : l'orgueil prompt et salutaire. Je pourrai me rire de vos efforts.

Stupides qui m'avez dénié le triomphal hommage auquel j'avais droit! ils ont pénétré avec leurs pointes acérées, vos dédains; je ressentis tout le venin de la blessure, et je me suis morfondu long-temps. Soudain, me voici renaître épanoui, parmi l'efflorescence insoupçonnée de tout l'orgueil mer-veilleux!

Orgueil, orgueil! sauvage fleur des amours bru-tales, tu vis, je sais, en moi, et je me sens de ton arôme sanctifié, orgueil!

Oui. Un masque de modestie timide, je l'ai arraché à ma vie d'autrefois, fausse effigie maladive et de pudeur, je me suis enfin trouvé, je m'explore et je grandis.

Avec la joie juvénile de créer, j'ai jadis jeté à des envieux la chanson fraîchement née de mes rêves trop confiants. Vous avez feint de n'y trouver qu'un charme banal d'adolescence ardente et une espérance excessive. Vous voulûtes m'assoupir sous l'endormeuse caresse des louanges médiocres et j'ai savouré avec candeur tout le miel perfide, dont plus tard, seulement, j'ai surpris, pour la vomir, l'amertume entière. Comme sur moi je m'étais reployé, geste lassé, mépris que pourtant j'ignorais. Or c'était, moi, me méconnaître, non pas eux, les immondes chacals qui aboient, sans la comprendre, vers une grandeur possible, tandis que je saignais d'avoir subi le maléfice purulent des vains baisers.

Dès lors j'ai vécu sous l'horreur hébétée de ma solitude, où je souhaitais être pareil à ces lâches auteurs de tout le mal dont je souffrais. Ma foi si haute et pure en moi empêchait que je me montre ou livre à des baves puantes une amitié. J'ai fui les embûches et les traîtresses où mal se dissimulent les rages prêtes; j'ai fui l'art, ils en ont fait le fanion de leur scurrilité; j'ai fui la femme, complice par ses dents et ses ongles, ô la grandeur alors irrévélée qui déjà germait en moi!

L'homme de ce temps, je m'arrache à un rêve trop longtemps mauvais. Ma timidité n'était pas native; voile seulement à l'orgueil sain, elle m'a gardé à l'écart des hasardeux propos et des regards plus vils. Mais je n'ai pu me pénétrer plus tôt.

Qu'ai-je fait? Qui donc, hormis moi, de nos jours, a compris ce que devait l'homme entendre, ce que,

de longtemps, il n'entendra : l'harmonie du hautain verbe répugne à ses oreilles.

L'homme vautré aux fanges (vaudevilles ou rire) trop tard élève le mufle aux lumières enfin de quelques cimes ; ses yeux que la chassie encombre et corrompt, éblouis, se fermeront sur l'éclair de la suprême vérité.

Je suis la source et le ruisseau dont se gonflent les fleuves éternels, et vous, mon amie, votre lueur est d'une aurore sur le glacier que renaître a enflammé ; c'est par vous que j'ai pris forme en tout l'orgueil vaste, conscient.

Plus tard les générations salueront ma mémoire de clameurs enthousiastes, unanimes. Les peuples des rivages de la mort invoqueront sur leurs autels mon tutélaire nom, et moi, peut-être fléchi, je reviendrai parmi la tourbe, je cracherai l'ignominie des insultes anciennes ou des dédains. La foule sera courbée et me suppliera, le ventre à terre, pour m'adorer.

Ma pitié alors séduite, haussant les épaules, je foulerai aux pieds les formes idolâtres, et la bonté primitive en elle renaîtra et le sourire désappris, pour que bénissent les peuples. Et en dépit de moi, à la fois, je serai vengé, m'étant baigné d'une joie immense dans la mer des jouissances dont trop longtemps ils ont su, les hommes, me frustrer.

Ah ! le fauve concile des belles femmes odorantes au sein nu et chaud proclamera certaine ma victoire et la honte de leur défaite. Elles livreront à l'ardeur de mes appétits exaspérés les chairs pantelantes de leur splendeur. Quelles délices d'en saisir l'une, au hasard, avant ou après l'autre, je me soûlerai de leur beauté, je roulerai, épave, de leurs cuisses à des

bras purs, toujours l'étreinte folle, et aux brasiers incendiés des profondes chevelures. Avidement dépensé, cher orgueil, parmi l'épaisseur touffue, voluptés que nulle n'assouvirait, par ma douleur exacerbée je serai contraint de pétrir, ô mes deux mains, de déchirer, ongles et dents, les adorables lys, ô femmes, gonflés et savoureux de vos mamelles érigées, de lacérer par longs lambeaux vos chairs diaphanes et fines et d'en disperser aux vents qui passent les corolles arrachées.

Alors, race niaise et pusillanime, de la terre sursautante d'allégresse, en une heure embrasée, une race enfin naîtra pour l'orgueil clair de comprendre et de créer. Et lâchement ceux qui aujourd'hui sont, à défaut d'autres, les hommes, flétris d'angoisse merveilleuse, peu à peu disparaîtront. La race ainsi issue de mon orgueil et de la Terre aspirera dans le délice l'air purifié pour grandir, maîtresse du sol et de la mer et des pensées !

O mon amie !

L'orgueil est un splendide bouclier. Mais mes armes sont vaines, déjà émoussées ou, à moitié, rompues. Votre voix berce et console et pénètre ma torpeur. Vos doigts purs par le contact me rafraîchissent. Oublions tous ces espoirs, mes fous désirs. Je ne m'enorgueillis que d'être à vous.

Je me crus, enfant, à cette œuvre appelé ! En vérité, et j'ai buté à trop d'obstacles, j'ai craint les pièges, l'effort de l'ennemi ; j'ai suspendu ma marche, je me suis tassé en de la nuit aux taillis sombres d'oubli et de silence. Nul alors ne m'a

revu, mon visage s'est perdu en des mémoires défaillantes. Mes mains m'ont enseveli dans la terre lourde d'isolement d'où je ne pus ressusciter. Mes nerfs sont morts, mes muscles débandés ne retrouveraient pas la virile énergie, s'il fallait, et ma pensée endolorie se tuméfie de tant de vide. Je ne rêve ni n'agis. Je demeure sans volonté.

A quoi bon, que vous m'ayez souri ? Le foyer est de cendres épaisses ; une étincelle n'y saurait rien faire jaillir. O mon amie, en vain vous avez souri, ne suis-je pas bien mort?

## *DEUXIÈME PARTIE*

More gardens will they win than any lost.
GEORGE MEREDITH.

### I

Il est juste d'oublier, à son tour, cette joie étrange d'avoir été grave durant les années, et d'avoir souri à peine à un tel imaginaire carrefour de mon bonheur.

Images d'un paysage que j'aimais tant et qu'un éclair des yeux pressentis anime, je sais à présent l'illusion douce, en même temps que triste, où je vécus enseveli. Les heures vraies et brutales m'ont secoué d'un songe.

D'involontaires devoirs.

Il fallait vivre, assurer à mes lendemains une tranquillité par des labeurs qu'on paie, me désintéresser de moi, un instant, en faveur de moi-même, gagner du pain, un peu d'argent.

Quelques semaines de manœuvres où l'on se confond en l'unité infime dont l'assemblage constitue les armées, la marche au grand air, méthodique,

obstinée, qu'il vente ou pleuve, en eussé-je eu horreur ! m'arrachaient à des allées tendres de rêveries. Il falluț s'aligner, se feindre le numéro, sans plus, qui, au gré des commandements, pivote sur soi, décomposer la marche et le port du fusil, s'intéresser aux règles de tir et se disperser, moyennant des ordres imposés, sentinelle, épier un ennemi que, derrière des bouquets d'arbres ou des plis du terrain, quelques-uns figurent parce qu'un manchon d'un blanc sali leur ceint les képis.

Le jeu à la longue déride et, presque, captive : on bat en retraite, c'est dur, après tant d'années, de courir ; on sue un peu, bah ! le corps se passionne et éclôt. On y prend goût, surtout à l'illusoire victoire, baïonnette en avant, et, le repos sonné par un clairon, on hume le verre autorisé d'un douteux café dont la chaleur légère réconforte.

Sans la brutalité d'imbéciles sergents et la superbe ridicule des officiers, car on en souffre et il en faut silencieusement rager, la prison fétide des cours empuanties, des chambres malpropres parmi l'ordure obscène, sans la sensualité, les déjections des hommes, l'odeur des huiles grasses, la soumission sans réplique, l'ignominie d'un servage en livrée, le mois serait salutaire et de bon souvenir. L'exercice, du reste oiseux, demeure bienfaisant, la contrainte odieuse.

Ah ! qu'on a hâte de s'enfuir, d'être chez soi et libre, d'être, de nouveau, selon des goûts et une habitude, soi seul et bien à soi !

Le temps est écoulé. On ne se retrouve guère parmi les décombres d'intelligence. Le fier château se réédifiera-t-il, et sur quels bords de quel fleuve

de pensées neuves qui s'écoulent ? La végétation malveillante étouffe la pierre ruinée, la moisit, la rompt par éclats où fourmillent les larves. Deuil insensé et cruel ! on désespère de soi, et de revivre un jour. Chaque matin sanglote de ne voir plus un homme où s'est, à tout jamais, dès l'abord, évanoui le soldat d'hier. A chaque tournant, la morne surprise : tout ici est bien mort ; nulle étincelle, et, sans espoir, on se pleure de n'être plus.

Peu à peu — ce n'est pas un réveil, et l'on en vient à s'arrêter — si l'on pouvait, rêve-t-on presque, seulement y songer avec quelque fixité, on bâtirait ou recréerait en tel coin moins lamentable ; on ne pourra jamais. Ou en tel autre ? mais cela vaut-il vraiment l'effort de le tenter ? Non. On ne peut plus. Je suis bien mort. Rien n'y fera. Un essai, voyons, aujourd'hui, voyons : nous l'eussions, naguères, estimé, celui-là, si aisé. Je ne puis, je ne veux plus. C'est vrai, c'est la volonté que rien ne ressuscite ; elle absente, on ne saurait entreprendre.

Je n'ai de force qu'à me lamenter intérieurement. Un ami rirait de ma peine, ne se souvenant pas que ce fut, autrefois, la sienne. Mais lui s'en est tiré ; moi je m'enlise par mes propres efforts en vue de mon salut. Restons là, peut-être la fange a-t-elle un goût, si j'en goûtais, pour m'y complaire ?

Mon esprit neutre n'est qu'un amas de brumes sans parfums, ni fleurs ; je ne puis plus même le distraire. A force, qui sait ? de le promener vers des sensations que des choses produisent ?

Et courses par les musées, chez les marchands de tableaux, dans les expositions : ô mes jours veules, indifférents, l'étrange abîme d'oubli entre les rives de jadis qui s'entr'ouvrent dans ma mémoire

et le jardin nouveau qui m'accueille en ce pays!

Je me suis rendu compte. Un rêve a refleuri.

Le rêve où je me reprends à vivre suscite en moi, comme dès que j'ai tressailli à l'espérance de la beauté, le saisissable aspect d'un visage féminin. Est-il bien d'une femme, celui-là? me suis-je demandé! Et les autres, encore, quelles femmes ont vécu que j'ai connues en vérité, telles que mes songes les figuraient?

Je sais mieux désormais, je sais plus vrai.

Des femmes! illusion où se perd le tressaut du bonheur qu'en vain l'on espère: elles n'existent pas. Peut-être autrefois, et c'était le visage plus tendre et le geste doux des incarnations très humaines. Aujourd'hui, je le sens, je l'ai tant observé, la race est anéantie. D'autres ont pris leur place, plus suaves sans doute, mais plus impérieuses et mieux adorées, redoutables! je crois, des fées.

Mon rêve les a vues aux royaumes mystérieux d'où la tradition les évoqua si souvent, les fabuleuses. Elles chantaient sans souci au long des rivières embaumées, sous le soleil ami; elles se groupaient en des danses mollement cadencées; leurs gestes accueillaient la lumière et propageaient un sourire, et leurs regards d'étincelles chatoyaient en la surprise naissante des pierreries profondes. Telles, par des allées dont les fleurs, avec leurs parfums trop pénétrants, tueraient les hommes, elles vivaient dans l'harmonie gracieuse et la séré-

nité. Par delà les pelouses et les heures pâmées de l'univers en extase, elles ruisselaient, pourpres lumineuses, frissons d'espoir en fêtes! Elles étaient pour l'homme la chaleur de tout ce qui brille et de tout ce qui illusionne, rythmes, parfums, fraîcheurs éclatantes du printemps, charmes divers des languissantes automnes.

Par suite de quels bouleversements obscurs, dont l'homme assidu et tenace jamais ne peut avoir, fût-elle vague, la notion, pour un châtiment dont nous ne pourrions soupçonner la gravité, pour elles, terrible, les fées tour à tour exclues, pendant de brèves périodes, de l'ivresse de vie en leurs suprêmes séjours, sont exilées enfin parmi nous durant la longueur d'une vie humaine. Elles y figurent les femmes disparues, dont en elles nous adorons le mensonge, ne sachant, en effet, qu'elles ne sont pas des femmes. Elles-mêmes, les fées, le savent-elles, aussi?

Je soupçonne que chez plusieurs la conscience subsiste de leur condition supérieure, malgré l'avatar, et elles gardent, auprès de nous, le mépris du peu que nous sommes, ou la pitié.

Celles que nous nommons des femmes ne sont plus nos égales et nous l'avons senti si bien, sans nous en douter, qu'il nous a fallu faire des lois pour les contraindre et les soumettre. En dépit de notre orgueil, elles nous dominent, toujours aisément. Nous pressentons en elles quelles créatures ce sont, intermédiaires entre notre bassesse et celles, en est-il d'autres! supérieures.

Des femmes, parmi ces fées déchues dont révèle la divinité la matière fleurie que nous nommons leur chair, entrent avec nous en connivence, tant qu'elles peuvent. Elles feignent n'être pas différentes,

se prétendent nos sœurs. Mais leur marche les trahit, leurs pieds trop tendres et souples ne pèsent pas, comme les nôtres, sur le sol, et la douceur de leurs caresses fait défaillir. D'autres, d'un œil sévère, pourtant nous font épris, avec ferveur, de leurs dédains.

Avez-vous touché au pétale nu de leurs doigts, dont la fraîcheur embrase? Ah! pour que nous ne mourions si tôt, elles en atténuent, par miséricorde, le contact sous la peau glacée de leurs gants fins. Et, sinon en des rencontres cérémonielles et suprêmes, découvrent-elles jamais la gloire de leurs épaules ou les bras, si, en effet, sont, ces radieuses formes, des épaules, comme elles disent.

Nous autres, le corps solide et robuste, certains, nous voilà. La ligne, sous des aspects, apparaît nette, simple, élégante. Notre chair colorée éclate en tons jaunes et mats, un sang vivace l'enrichit. Chez la femme, si une femme existait, il en serait de même sans doute, et son corps, plus moelleux à peine, imiterait notre corps; le sang coulerait le même, et de même la chair.

La fée n'a ni notre robustesse, ni notre couleur, ni notre parfum. Sa nudité charnelle entrouvre un ciel supérieur aux mirages délirants de notre angoisse. Nul rêveur n'a rêvé le lyrisme de leur pureté. Le corps mobile, étrange et palpitant, qu'un souffle transfigure et grandit, nous apporte le prodige menu d'un enlacement amoureux, de lueurs insoupçonnées et d'elles-mêmes ivres. Il semble, en la transparence rosée de sa chair de marbre en fleur, qu'un soleil en fusion tendre circule, sinue et s'éblouisse jusqu'en les recoins d'ombres où veille encore la torpeur plus molle de son ardeur.

La caresse ne s'arrête pas à la surface lisse et

ferme des membres et du corps; elle pénètre en l'effervescence de tant d'aromes si fondus, le baiser se répercute en tant de grottes stellaires et affolantes, que l'amant ténébreux et timide sent sa vaillance par la terreur sacrée accrue, et qu'il profane et qu'il saccage, avec emportement, le monde délicieux livré à son désir, et qu'il s'anéantit, pour ne plus renaître qu'à sa seule volonté. Elle, devant lui meurtri et las des combats et des étreintes, reste la soucieuse idole toujours prête, compatissante ou dédaigneuse. Elle se tait seulement, rêve sans doute à l'amertume de son isolement sur terre, en proie à de vils caprices auxquels c'est, pour l'instant, sa destinée de satisfaire. Et lui, qui ne voit rien et ne comprend jamais, s'épuise dans le désir de volupté vorace qu'elle allume, et expire, éperdu, parmi le paradis muet et impassible de son beau sein.

Parce que j'ai acquis, de l'aube sûre de mes songes les plus beaux, la certitude de passer en le sursaut d'un monde prodigieux, je ne vais plus m'arrêter, ô les amoureuses reines ! au mirage futile des minutes et des instants. Que sont les siècles pour de telle existences ? et n'avez vous pas pris le soin, ô quelques-unes, de fixer, par une illusion la dernière et efficace, votre souvenir, ou l'identité terrestre de votre ressemblance, pour qui sait les comprendre, en les toiles de certains peintres où vous apparaissez, plus vivantes à jamais et celles que tous désirent.

Je m'extasie sous votre image, et parfois de votre sourire j'obtiens plus de volupté que ne m'en eût accordé la belle passante de nos jours.

## II

Je me souviens de la rencontre première. Par une après midi d'opacité pesante où le soleil s'épanchait durement, las de la devanture toujours vaine des librairies monotones, j'errais au boulevard, l'œil vacant et la chair sans ressort. Les affairés ne me distrayaient même plus, de leur glissement impersonnel et vulgaire. Je n'avais à qui parler. Les robes mal odorantes cloîtrant le vice offert de quelque plâtras peu séché en ses dehors de femme n'offraient à mes regards que les risibles corolles d'un bouquet carnavalesque. Sous les tristes oripeaux se traînent les spectres de quelles douleurs, les dirai-je, elles, des femmes! du moins elles souffrent ou se font, par l'accoutumance, les exilées. Ce ne sont plus des fées, à coup sûr! ô le sordide de ces corps veules, et ces yeux de truies malades dont la vacuité dangereuse agace, si l'on s'y prête, un désir désemparé.

Chercher, sans la ferveur, par elles la volupté! Non. Ces traîneuses des poussières fangeuses ne savent plus même le sourire. Si elles jamais en sont tentées, ou pour le besoin de décevoir et d'attirer, un jeu d'articulations rouillées tend, avec peine, les muscles faciaux, détord, crispe, raidit mal les lèvres, lève les joues, ride le nez; les yeux veules s'en approfondissent plus stériles: sourire fumeux, torche qui se vaporise en épaisseurs pesantes; cela, le sourire? comment alors dénommer le vrai?

Je me souviens de la rencontre.

La rue moite et d'ombre apaisante que je parcourus alors se crevait à des murailles pour la tem-

pête par fêtes claires de mainte peinture, visages de faïence rose où des trous bleus laissaient filtrer une fausse lumière de girandoles en verroterie; ou sites s'échaffaudant, amoncellements d'équilibres improbables au bord des eaux vaseuses que se figurent les artistes en renom, sous un dais de zinc passé d'azur signifiant la transparence des ciels. Un haussement d'épaules, chaque toile vaut l'insipide dégoût qu'elle soulève.

Mais j'entre chez un marchand, lieu silencieux qu'isole plus la mollesse de ses tapis. Les murs sont, de toutes parts et de toutes les salles, rehaussés d'œuvres qui s'exaltent ou les creusent.

La sévère idylle, au bord d'une fontaine, groupe des personnages à nobles gestes, parmi l'ombre qu'y étend par fleurs sur le sol le feuillage chanteur des arbres élevés. C'est la forme grave d'un Puvis de Chavannes.

Degas, âprement, sans fadaise traditionnelle ni retenue, trahit la souplesse bestiale, la mûre odeur de fruit aux attitudes de la femme. Manet restitue au jour sa lumière vraie et la couleur farouche de ses ombres. Monet s'hallucine de soleils ruisselants qui font chanceler la ligne et palpitent en se décomposant. Et voici, droit, devant la porte, appelons-le ainsi, un portrait!

Je me souviens de la rencontre.

J'ai vu un salon de style suranné déjà, n'était-ce vers 1878? avec le cachepot de tapisserie d'où, selon un goût ou la vogue, le jet d'eau figé d'une plante métallique. Les rideaux, les tapis sourds on les sent d'étoffes rèches. Là, jusqu'aux coudes gantée, et les mains croisées devant elle, étroite, une diseuse, en robe à falbalas par cascades, courte, un peu courbée en avant, amuse sans doute une réu-

nion dont le peintre, par la mimique de la comédienne, évoque assez l'épaississement veule. N'importe! elle est là, seule je l'ai regardée. C'est le plein rire, la joie volupteuse, blonde, grasse un peu, et rose et si blanche, avec des yeux d'un bleu rare, obscur, rayonnant, tout grands ouverts devant elle, avec des lèvres trop rouges dont les plis mous boivent la lumière, où étincelle, laiteuse, la vivacité de larges dents très belles, visage ardent de sensuelle fraîcheur sous l'affolement d'une chevelure d'or roux, épaissie, par places, d'une ombre presque noire. Ah! l'entendre, avec sa voix qui voletait et pénétrait! elle était, sur la scène, au temps déjà ancien des applaudissements certains, la prodigieuse fée, heureuse en sa claire jeunesse, exubérante, de tout amusée et charmeuse à coup sûr, qui ne prend au sérieux pas même sa tristesse ou le mal auquel elle succombe, actrice magnifique qui se livre tout entière, brûlante de pitié, de bonté, de tendresse et d'amour, et en qui se confond l'irréalisable vœu d'une amie de toutes les heures dont la présence réconforte et dont l'insoucieuse ardeur entretient ou en nous rallume la sainte joie: Jeanne Samary! qui sus faire haleter devant des rôles d'une platitude inouïe que ton merveilleux rire transfigurait! idole caressante, impitoyable, adorée, à quel peintre, sinon Renoir, aurais-tu dénudé le secret de ton éclatante fraîcheur, femme, ô toi, enfant qui toutes les résumes, ô fée de nos jours heureux?

Comme Renoir j'eusse pétri avec ferveur cette chair de volupté profonde qu'il a su reformer, en la caressant de longues sensualités dont il s'enivra, et ces yeux uniques, bleuets sombres où vit un tressaillement d'or, et ces dents de luxure saine, et ces cheveux, comme il en a joui, de ce trésor de joie,

pour l'avoir si pleinement ressuscité devant nous !

Je me suis étonné, en d'étranges rencontres, que l'homme puisse élever ses adorations ailleurs que dans l'encens subtil qui s'évapore du corps divin. Des aberrations, parmi de l'abstrait, l'ont amené à se figurer un édifice stupéfiant sur le monde improbable de ses morbides visions. Des hommes habiles et sinistres ont su détourner à leur profit l'élan des mysticités dévoyées sur le vide, et les femmes qui jamais, au fond, n'ont compris leur propre grandeur, se sont soumises à les servir, inconscientes complices.

Tout, sur la terre, se fait par les femmes. Rien n'existe que pour elles, ne surgit qu'à leur gloire, même la haine. Elles, on croirait, inquiètes de trop de grandeur, se dénient la puissance que, malgré leurs efforts, elles résument. Elles guettent où se soumettre et s'humilier. Elles éludent la ferveur des adorations désintéressées et efficaces. Elles ont mis à l'étreinte, qui n'est qu'un mode suprême de la prière, tout l'obstacle des vaines convenances et des préjugés qu'elles propagent, ne sachant pas bien que seuls leurs hypocrites ennemis ont intérêt à en maintenir l'erreur.

Il eût suffi d'un regard, d'un frôlement, d'un geste.

Une ambitieuse aura cherché, par l'aide des mâles, à fonder sur les autres sa suprématie égoïste. Disparue, ses serviteurs ont usurpé, sans qu'une révolte s'éveillât. Dès lors par l'enchaînement de lois civiles et le mensonge des fictions religieuses, la femme a souffert qu'on l'asservît, qu'on l'ac-

couplât à l'homme, subjuguée. A de rares moments, dans les passionnelles rencontres elle se dresse et dompte ; mais pourquoi, ailleurs, sa torpeur toujours ?

Désormais, elle se persuade trop que les codes qui l'intimident, existent, que, par la faute des hommes, elle vit à peine leur égale, comme si, en dehors de la caresse, une puissance irrésistible eût pu se fonder. Sa libération n'est possible qu'à sa volonté, et alors, l'homme se lèvera avec elle contre son ignominie qui fut volontaire pour, d'un geste il s'humilie et adore, couronner, de ses mains, la beauté de son désir.

La femme, en un moment inconscient, abdique l'empire que symbolise sa splendeur, mais déjà, en les heures décisives, elle s'est ressaisie, et demeure, à travers toute la vie, sinon la mère, la sainte amante et la prêtresse de l'amour.

Elle berce et nourrit. Sa tendresse adoucit et pénètre, ou bien elle incite, enthousiaste, à des entreprises qui transfigurent, par l'amour ou par la gloire ; elle est inspiratrice des orgueils comme de toute faiblesse ; elle nous fait ce que nous sommes, nous brûle et nous soulage, amante vorace, bénévole prostituée, car nul mot n'est abject lorsqu'il s'illumine d'un reflet de sa bonté superbe, et la femme seule peut établir, entre ses fonctions diverses, une hiérarchie dont le sens lui soit clair. Et nous, elle est trop au-dessus de nos vils sursauts, toujours, pour que nous ne soyons liés, sous quelque apparence qu'elle se montre, à dévotement nous extasier de son passage sur nos fronts.

O celle dont, à son tour, je me souviens ! amie d'un homme rare, l'auteur exquis et pénétrant des pastels qui, de nos jours, à Saint-Quentin comme au Louvre, éblouissent, avec la fraîche vérité de leur apparence toujours jeune, les yeux attendris de qui rêve à tant d'héroïnes et aux héros que tu connus : MAURICE-QUENTIN DE LA TOUR, artiste étrange et profond ! On sait de lui un mot qui, s'il n'était simplement la vérité, dénoterait une outrecuidance singulière : « Ils croient, s'écriait-il, un jour, parlant de ses modèles, ils croient que je ne saisis que les traits de leurs visages, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu, et je les remporte tout entiers. »

Sinon par son œuvre délicate, où connaître les effigies et l'esprit de ceux et de celles dont on s'est à la folie épris si l'on a lu leur vie ? Nul n'est un inconnu. Auprès de JEAN-JACQUES ROUSSEAU, de D'ALEMBERT, de Mme DE POMPADOUR ou de la CAMARGO, un portrait reste-t-il anonyme ? il évoque authentiquement le visage d'un héros de DIDEROT, de LACLOS ou des Mémoires du temps. On vit, avec eux, parmi l'intimité de leur siècle.

A connaître, de plus, la biographie de La Tour, ou si l'on erre une heure aux salons de Saint-Quentin, une figure de femme, parmi les autres pastels, attire et retient. Jamais charme égal ne s'est exhalé d'une image, ni tant de vie, ni tant de grâce.

Ce n'est point un portrait fini ou poussé, mais une simple *préparation*, quelques traits de crayons de couleur, négligemment, la bouche, les yeux qui sourient avec finesse, une tête inclinée mutinement sous le délicat voile d'azur diaphane, un nez malicieux, toute une vie ardente d'esprit s'en dégage

avec vivacité, c'est, la verve et la douceur, Mlle Marie Fel, chanteuse à l'Opéra.

Longtemps elle vécut avec un librettiste alors fameux, Cahusac, qu'elle aimait, si bien que Grimm, le froid allemand, épris d'elle en vain, désespérant de la séduire, se laissa presque aller, dans son désastre, à mourir, pour elle, de faim. Jean-Jacques, plus tard, dans ses *Confessions*, sut l'en railler. Le pastelliste fut l'ami, bientôt, de Marie Fel, l'ayant connue dans les coulisses où il fréquentait ardemment; il l'adora avec ferveur, et elle, jusqu'en l'extrême vieillesse, jusqu'en la mort, se dévoua, dès lors, à lui, maternelle et constante.

Si La Tour n'était point beau, ses yeux étincelaient d'enthousiasme et de malice. D'un tempérament atrabilaire et soupçonneux, il n'avait point de pitié pour ses émules malheureux; il ruina le succès possible de Perronneau, qui le révérait; impitoyable aux insolents et aux grands qui obtenaient de lui, comme une faveur payée très cher, leurs portraits, il était impérieux et égoïste.

Mlle Fel méprisa les richesses offertes, pour être à lui; elle devint le sourire de cette existence maussade, elle la parfuma jusqu'en le délire des années de vieillesse où La Tour, épuisé et incertain, préconisait des rêveries vaguement humanitaires et panthéistes, inattentif à vivre, si un heurt du désespoir ne l'eût jeté, sanglotant et terrifié, aux consolantes douceurs des deux bras vieillis, naguères si beaux.

La misère se prolongea longtemps, chancelante et veule; elle s'y sacrifia et fut bonne désormais comme elle avait su être belle.

Je me souviens des heures, là-bas, en ce petit

musée, et je m'y suis perdu au regard bienfaisant, plus profond que celui d'aucune passante d'aujourd'hui. O bonheur dont je m'enivre, me voici à jamais éperdûment soumis.

Et n'est-elle pas aussi, telle à survivre à sa propre vie, comme l'autre qui, plus récemment, sut rire, en effet, une fée?

## III

Du lit, ce matin, j'aperçois, les rideaux tirés, le brouillard annulant la ville. Rien ne subsiste : ai-je dormi dans un épais nuage ? ce n'est pas le soleil qui réveille aujourd'hui le jour. Des épaisseurs silentes s'étirent, elles sont lentes et ne se meuvent pas. Et pourtant c'est de l'impalpable comme un rêve, c'est irréel et trop vrai. J'ouvre la croisée ; voici mourir en s'incurvant des bouffées jaunes qui ne sont pas. Je tends la main, et le geste les fend, sans résistance, comme l'air. Tout s'attriste et pleure plus lamentablement que le cataclysme durable d'une pluie. Seul, je me laisse pénétrer par la malévole vapeur moite et aussi par un singulier parfum. Je ne sais ce qui s'exhale de malsain et de maussade, la subtilité humide de quels souffles, comme atténués, des purins d'automne, à la campagne, comme aussi, après l'orage, des fentes du pavé de bois, moisissure que fleurit un jasmin mal odorant ou une pâle menthe pour solliciter, fallacieusement séduits, les nerfs.

Par cet insolite agrément, en dépit d'une volonté, le brouillard s'étale jusqu'en les cerveaux immergés qui y flottent lointains et s'esseulent. Toute la mer

opaque les enveloppe, je me sens à peine exister, c'est là au loin et je ne puis correspondre, les câbles coupés.

Alors, sinon la torpeur hostile rien, ce n'est rien qui repose ou en moi-même survive, volonté ni dépit; une hébétude sans action et sans pensée. Je reste, le front lourd, aux vitres que j'ai closes. La lumière seule blesse et tue le regard. Je ferme avec soin les rideaux, enfin si peu y filtre de jour.

Devant ma table, installé, peut-être ai-je un peu respiré? M'y voici, mais songé-je seulement? Non pas même! J'y reste solitaire, vautré en mon néant.

O que je voudrais, ô que je voudrais pouvoir vouloir, le pouvoir seulement, vouloir, quel rêve! m'exiler de ces climats alors, explorer du soleil parmi les mers, ou, pour ne m'en aller point, que des choses que nulle heure n'enlaidisse, sourient chaudement et leurrent ma souffrance vieille.

Cet album gorgé de photographies! Ah, c'est triste, les souvenirs de sites radieux, je l'ai ouvert, devant moi, là, sur la table, mais rien ne m'y retient, la vue des fresques de Giotto me fait pleurer de n'être pas, une fois encore, à Florence.

Au reste, des journées pareilles y doivent, je pense, sangloter! c'est en moi qu'il faut tuer le destin trouble. Que faire?

Durant des semaines naguère, je me suis harcelé de l'interrogation sinistre : que faire? et ce me fut si suffisant pour ne rien jamais faire! la vieille torpeur m'a-t-elle ressaisi? le brouillard s'est-il emparé encore de moi? Vais-je me perpétuer, sans lucidité, et stérile? — Non!

Le peu de clarté que j'ai reconquis, la fée à qui

je dois de m'être repris a disparu au passage, par fantômes, d'un rêve plus net. Me souvenir ; sa démarche lumineuse, ses yeux précis ! de quelle abîme elle me tira, m'y laisserai-je, encore, rouler?

Et ces deux visions encore, plus récentes et plus douces de n'avoir surgi qu'à des caresses d'un art à ma vue, les oublierai-je aussi ? — L'une s'en est allée enrichir, toile on l'échange contre des sommes, la galerie d'un collectionneur égoïste. L'autre illumine d'y être présente un petit musée de la province. Et si chez moi, je ne tenais le chef-d'œuvre par photographie reproduit insuffisamment, je ne pourrais recourir plus à sa très chère influence.

J'essaie.

D'abord, c'est en vain. Mes yeux ne veulent pas voir. Je ne vois rien.

J'insiste encore, et un sourire bien pâle, c'est, à mon adresse, d'une aimante pitié, se dégage. Me comprend-elle, sinon guères (et, c'est vrai, moi-même?...) par contrainte, oui, elle me sourit ; elle sait que tant de fois son sourire m'a relevé. Ce n'est pas cela, encore ; je veux plus : n'aurai-je rien?

Mais, à la fin ! s'incline, voici, en me regardant avec mollesse son visage fin. La paupière se soulève sur la prunelle qu'une ardeur douce emplit. Le nez s'allonge malicieux ; les pointes des lèvres en remontant s'étirent. Je la tiens. J'en suis tout réchauffé, dans ma détresse, et confusément réjoui.

Ce qui était choses mortes à présent revit. Les joues rosissent. Les cils palpitent. La gaze sur son front lisse se lève à quelque souffle qui l'enfle, la poussière claire de ses cheveux s'agite. Vers moi son sourire de plus en plus s'accuse. Ne dites donc

plus qu'elle n'est pas là. Je la vois vivre, je l'entends.

Aurais-je pu rêver le son de ces paroles, la câline douceur de sa voix et de ses gestes? Elle m'entoure d'une atmosphère de musique pénétrante, elle m'a baigné de tendresse ; elle me ravit, elle m'éveille. Des volontés nettes et neuves résonnent en moi. Je me lève vers ton sourire : viens, ô toi ! me prendre pour me guider.

— Le chemin droit est tel. Détourne-toi du vain passé des êtres morts. Le soleil n'est pas venu, soit ! aujourd'hui; demain il luira, tends-lui, offrande, la pureté de tes espoirs jaillis. Choisis d'un rêve ou d'un monde ; il n'importe, franchis le seuil de vivre ; marche, en dépit d'obstacles qu'il ne faut pas que tu prévoies, simple et calme, vers ton désir.

Si tu le veux, de la sorte, atteindre, dans les heures malaisées, je serai là et mon sourire qui réconforte. Mais jamais ne détourne les yeux, va, arrache de ton esprit le trophée des souvenirs mauvais, ne porte en toi que ta pensée future et tu te grandiras de tout ce que tu auras oublié. C'est là vivre, s'affirmer en perpétuel effort vers ce qui doit être, demain, ou plus beau ou meilleur. Telle est la vie, et, avec l'aube sur toi ouverte de mes yeux pour te montrer la voie, tu vas être l'homme qui, s'il lui faut un jour mourir (qu'importe? c'est la vie encore !) du moins ici aura vécu déjà.

— O ma sage amie, vois comme je fais tout ce que je puis ! Je m'enflamme à ta parole. Je vibre et

m'extasie. Mais lorsqu'un court instant j'ai marché, je suis las et les brumes vraies du jour me ressaisissent et me font lourd. Je suis sur la pierre du chemin assis. Et, sans cesse grandissante infortune, mes regards en dépit de moi se reportent vers la poudre ancienne des chemins laissés, plongent vers la vallée étroite que le matin j'ai traversée, et vers la vie mauvaise de la ville. Je ne suis plus l'espoir surgi de tes yeux de fête. Je me retrouve avec l'incertitude et la douleur.

Toi-même aussi, souviens-toi. Des semaines tant maladives nous furent douces bien des fois. Un jour, dans la forêt, nous nous promenions seuls sous les plis de brumes qui s'effilaient des branches et notre lent passage les forçait de s'élever. Triste tu me confiais, paroles musicales et parfumées, ton regret de ne plus vivre en l'époque où tu fus celle qui exalte les hommes par les graciles chants d'un amour lyrique. Tu te souvenais, toi aussi, de tes beaux soirs d'autrefois, du triomphal frisson de la scène et des extases autour de toi. Tu m'as dit l'enchantement tumultueux et timide de Jean-Jacques après que, pour la première fois, tu eus chanté son *Devin de Village*, devant la Cour, la folie amoureuse de Grimm et la tendresse de Cahusac. Tu me dis toute la vie heureuse et pleine de ce beau temps où Diderot songeur souriait, où femmes et hommes n'étaient épris que d'amours et des plaisirs de l'esprit. Tout alors se secouait des lourdes nuits anciennes; on découvrit le jour, la joie, on s'adonna à agir librement et fort. Ruissellement en tourbillon de fêtes, absence des contraintes maussades et stériles, ô liberté devant qui, depuis, on n'a pu que s'extasier en vain!

Quelques-uns s'ingéniaient, les philosophes avec prudence en furent, à vouloir l'homme meilleur pour que naisse sa félicité. Des mieux égarés par le cher paradoxe, l'un fut ce pastelliste fantasque à qui tu dois, ô chère, de vivre pour nous encore, et toujours la fée qui désigne au bois le sentier propice. Avec nous gaîment tu t'y es souvent perdue. Et tu as veillé, prise de pitié, à adoucir l'âpre vie de vieillesse rêveuse, comme tu veilles à présent sur nos pensées, et La Tour est mort, grâce à toi, bienheureux, dans l'illusion radieuse, le regard plein de ta beauté.

As-tu oublié maintenant? tu veux que je gravisse l'avenir, sans me reprendre à du passé. Est-ce possible? je ne me sens pas assez fort. Je suis las des doutes tenaces et de toute ma faiblesse, mais je n'en puis rejeter l'obsession qui m'accable. Je fais halte.

Et sera-t-il là toujours, ton sourire? soit, je me lève, mon pied butte et se meurtrit aux cailloux rudes du chemin; mais tu souris, je vais, péniblement je vais.

Vraiment connaîtrai-je un jour mon rêve assez défini pour moi-même par fièvre l'étreindre, le posséder? Si ne me fixait ton œil, je n'oserais même le souhaiter : n'est-ce tuer son vœu que l'atteindre? Comment, après, raviver les extases sanglotantes vers des prestiges d'illusions neuves? pourrai-je, de nouveau, rêver, si mon présent rêve vient à mourir?

— Ah, me répètes-tu, le sais-je moi-même? et si ton rêve n'emplira ta vie? A quoi bon d'avance

s'en désespérer ? Quand nous en serons là, nous pourrons y aviser. A présent, ne délibère pas. Marche. La route est longue. Tu n'es pas arrivé. Et, chemin faisant, si t'hallucine d'un trop clair soleil le fixe mirage du but qu'il faut atteindre, j'y consens, ferme ou baisse un instant les paupières, insoucieux, efforce-toi de chanter, cueille des fleurs à quelque parterre, attarde-toi. De telles distractions ne te peuvent occuper tout entier et à jamais tu y perdras la pauvre habitude de porter en toi tout ton passé.

Viens donc. Suis-moi puisqu'il est véritable que tu m'aimes. Déjà les brises premières nous caressent, nous invitent. L'amical soleil luit aux sables de nos chemins. En route ! nous devrons bien arriver. En route ! Nous allons vivre. Viens.

Et moi, je te suis, enchanteresse tendre, comme jadis, car ton sourire me fit connaître des splendeurs, au bord des mers et parmi les décombres des grandes villes ruinées. Je me souviens de l'enthousiasme. Je le veux connaître encore. Le soleil c'est de ton sourire le pur délice. Où me mènes-tu ? Je marche dans l'ivresse, fée ! Je te suis !

La ville maternelle resplendit d'un éclat de flamme tout nouveau. Les murailles entre les arbres frais se dorent ; les monuments se dressent avec orgueil. Jamais telle je ne l'ai vue, je l'aime pour son air triomphal et puissant, aujourd'hui. Les avenues de sombre feuillage riche entre les maisons calmes s'en vont à de superbes carrefours. La foule affairée, élégante et joyeuse, s'y tasse à voir que s'allument

à des moyeux de voitures, par myriades, les joyaux dispersés et fixes du soleil. Les femmes jeunes parmi leurs robes et des sourires étincellent, fleurs en marche sous les fêtes de la lumière! Fées, vous connaissez la grâce neuve des chapeaux exquis et des étoffes souples et radieuses, rayonnantes apparitions et promptes joies de nos printemps. Vous brûlez en bienfaits pour l'âme esseulée, libératrices d'un rêve, sans nul espoir, le captif, et magiciennes qui, de vos doigts si fins, allumez en un esprit de fange le suprême sursaut de la beauté!

## IV

A l'heure trouble de ma vie, comme je songeais confusément dans ma demeure solitaire, bientôt, et sans que je m'en aperçusse, deux bonnes fées, c'étaient vous, vinrent s'asseoir parmi le silence de l'âtre vide.

— Et l'une, tu la fus, amie pensive et radieuse du poète d'autrefois et du peintre vieilli, me dota de pouvoir frissonner souvent au passage ailé de l'illusion, de l'étreindre et de la suivre.

— L'autre m'a permis d'être épris de son rire ardent et souple, de m'affoler, par instants, de sa gaîté sonore. A elle je songe, je la sens auprès de moi en des minutes fébriles où je n'ai plus besoin de lutter contre l'âpre mélancolie. Elle approfondit et assure la joie, elle enivre d'un baiser fou qui retentit, et sa verve insoucieuse m'entraîne et me transfigure.

Lorsque je la quitte, je retombe au puits sans fond, en l'abîme des ténèbres moites et puantes : faudra-t-il encore attendre que la compatissante et la songeuse me tirent, une fois de plus, du sombre gouffre?

— O grâce sourieuse à peine de la première, voici que câline elle s'est approchée, son pas glisse sur le sol mollement d'un geste qui s'arrondit, on dirait, et se cambre, pour, toute svelte et pâle parmi ses cheveux châtains, paisiblement s'offrir et ne se reprendre jamais.

— La tumultueuse vivante rit et ses yeux miroitent du plaisir. Elle s'est prodiguée, elle passe, tempêtueux éclat d'une fête étincelante, tandis que le teint délicat de sa peau sensible de blonde aux joues et à la gorge s'empourpre des plus fines rougeurs, innocemment. En elle tout est formidable et excessif, et sa gaîté même emporte le bonheur.

— Mais parfois aussi, suprême étrangeté, toutes deux se sont en ma vision confondues, si différentes, à ne former qu'une seule sœur de bonté. Alors le propice délai entrouvre en moi la plaine heureuse, je me sens bien vivre, avec calme aimer et penser sereinement. C'est elle !

Elle s'accoude à la fenêtre; son geste me désigne, par delà les crépuscules, les montagnes heureuses de la lumière, ou bien, prenant mon bras sur qui pèse sa chère odorante beauté, elle m'entraîne courir et flâner au bord de lents ruisseaux.

Avec elle mes meilleurs souvenirs s'exaltent d'avoir connu la mer et les plages, les îles de volupté. Parfois elle me quittait, sans me rien dire, pour des heures, mais moi je me hâtais et je savais où bientôt la retrouver à coup sûr. Je me hâtais, nous passions éperdûment des matinées d'extase à ne nous pas parler, sinon des yeux ou par le geste, côte à côte sur une herbe drue ou dans le creux des dunes par le sable cachés.

Je me souviens. Et toi — vous-mêmes, ô les Fées ou ma propice Sœur ?

Un jour, après une navigation par les rafales et les secousses d'une mer hostile sous le vent presque pluvieux d'un pénible été, à longer par des bordées hasardeuses les écueils d'un estuaire, nous avions malaisement gagné le large. Notre barque de pêche s'effondrait par des vallées de la vague ou brusque en assaillait la cime crêtée d'écumes par milliers, aigrettes. Au loin des troupes de barnaches défilaient à la surface rapide des flots. Mais tout à coup, après deux heures de dur labeur incertain, sous l'impétuosité merveilleuse de la mer, une bonace sous le soleil nous réconforte ; là-bas, sur la falaise, amie adorable, tu nous attends, tu nous souris. Et la journée entière fut de douce félicité, étendus parmi le sable suave et chaud, les yeux éperdus vers l'horizon des îles lumineuses.

Cet autre jour, aussi, où je vins de ma bicyclette descendre auprès de vous, devant l'auberge d'un village. Une baie que des bois aimables encadrent, la grève alors à sec qu'on voyait toute grise à travers les branches, et rose et mauve jusqu'à du bleu ; puis, très lointaine et nette soudain, une ligne d'un outremer certain au-dessus du niveau des sables, la mer avant son flux. Si des taches blanches plus haut se déplacent, le flot en montant déjà y pourchasse les oiseaux. En se tournant, de l'autre côté, au long de la vallée qui s'étrangle, pour que là puisse un pont menu l'enjamber, les forêts s'étagent sur des collines, des maisons y surgissent à des détours de sentiers qui serpentent, des

voitures stationnent, il y a plus de vie multiple où des gens attablés boivent en parlant.

L'étroit chemin monte à travers un bosquet de hêtres; tu m'y guides jusqu'où, soudain, vers la gauche, des pans de murs branlent, une tour s'arrondit que les lierres accablent, et là, prodige! un vieil arbre presque mort, les parasites feuilles le surchargent, par-dessus le chemin se courbe et appuie sa cime pesante aux pierres qu'il consolide, tandis que le soutient mieux encore, avec sollicitude, un tronc plus jeune et élancé. Porche de la nature à ces débris, ainsi, fermes du passé, toute la ruine dont l'homme fut chassé accueille la forêt, et avec elle vit d'une vie nouvelle plus puissante.

Les ruines, les grands espaces, tu les aimes, et l'air violent des montagnes ou de la mer. Tu fuis la solitude morose des villes trop pleines, tu te réfugies, ô fée, parmi le calme meilleur des champs.

Tant de fois, aux prairies du Nord, avec nonchalance couchés, nous avons suivi, à perte de vue, les épaisses balandres, que des chevaux hélaient au long des berges, remonter le paisible canal; ou bien nous nous sommes embarqués à travers les îles de la Zélande dormeuse surprendre se délasser au soleil de quelque sable à fleur d'eau le sommeil pacifique des phoques épars.

Et par la cruauté apaisante du Midi, les courses dans la lumière au bord des fleuves en torrents, par les routes blanchies de poussière, vers l'ombrage toujours fugace et moqueur des maigres oliviers.

Sites brutaux, je les revois, où brûlent en menaçant les rochers des ruines sous le vol âpre des vautours ! Sur la cime ardue te rappelles-tu l'aigle immense planant par-dessus nos têtes, en pleine chaleur, les ailes ouvertes, tout bleu de se confondre avec l'éclat diaphane des journées ?

Comme je t'ai vue alors, ô celle qui pour moi as été longtemps l'unique fée, je te verrai toujours, sans doute, et je t'aime de m'avoir été si bonne, volontiers. Qu'ils le disent, tu n'existes pas ! Auprès de moi tu te tiens encore, je le sens, j'écoute ta voix chanter ; je suis bien sûr, tu es là.

O multiple et toujours la même, j'ai trouvé ta ressemblance à des portraits de femmes anciennement mortes, tu revêtis les traits d'une héroïne d'aventures dont je n'ai pu, faiblesse ou crainte, conter la vie, c'est vrai, Enide tant de fois songée ! et surtout j'ai goûté l'aube de tes regards chaleureux au temps où, de matin en matin, venait s'asseoir, pendant une heure, à mon côté, une réelle amie des jours présents.

Depuis si longtemps, elle m'a oublié, et moi je n'ai pas eu le souci de la revoir. Maintenant je marcherai par nos anciennes pelouses, je m'arrêterai au bord des allées qu'elle préférait, je la chercherai au Bois chaque jour.

Hélas ! est-ce donc la première fois ? Qu'ai-je fait, toutes ces semaines écoulées, sinon l'appeler de mes regards anxieux et de toute la plainte balbutiée de mes lèvres ? Je n'aurais voulu me l'avouer.

L'amie s'est évanouie; une autre, et c'est bien elle, a pris la place laissée, et je l'aime à présent, parce que son visage est le même. C'est elle encore, l'étrangère, que d'un sentiment plus âpre et sûr j'aime, que j'aime cette fois, l'ai-je avoué? d'amour.

Elle était la fraternelle, la douce consolatrice. L'aurais-je imaginée nue? je ne l'ai pas, une fois, étreinte ou embrassée. Ma claire amie, étoile propice à mon destin brumeux, je vous cherche pour me guider encore, pour me désigner l'avenir de qui m'éprendre.

La trouverai-je?

Au Bois seulement elle m'a permis de la voir. Chez elle, tôt je l'avais pressenti, le bonheur ne souriait pas. Elle ne voulait pas, à mes yeux, déchoir.

Il n'importe. Si, la semaine finie, ses doigts ici ne se sont pas tendus à la rencontre de ma main, j'irai. Il faut que je la voie, lui parler, l'entendre! Il faut.

Une année déjà! — Voudra-t-elle me revoir?— Si elle avait voulu, après le mois d'absence auquel elle fut, en ce temps-là, contrainte, elle serait bien d'elle-même revenue à nos allées favorites, je l'eusse revue, l'intimité première se fût simplement renouée. Mais moi-même je n'allais plus guères, dès lors, par les chemins attristés de notre Bois qui me parlaient de son absence, et elle a pu, sans que je l'aie su, y revenir.

Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit? Elle ne voulait, il est vrai, ne me laisser rien de matériel qui attestât plus tard la réalité de sa venue à mon

esprit, et se satisfaisait d'illuminer pour, ensuite, brusque fantôme d'un songe, disparaître toute.

Et puis, elle a souffert si longtemps sans me parler jamais de sa souffrance. Je n'ai connu sa vie que bien tard et je l'ai plainte d'avoir, ainsi, vécu.

N'ai-je point, aux parois éteintes presque du souvenir, en moi l'image atténuée d'une jeune femme de jadis amaigrie et pensive que je me plaisais à faire, aux recoins obscurs des fêtes du monde, causer de sa souffrance et pleurer bien doucement ? J'étais si jeune encore et bien grave; elle me confiait les aventures de sa douleur. Pauvre que la volupté de son rêve d'enfance a désertée, elle était la languissante corolle vouée avant l'heure à se flétrir si la rosée de quelque espoir n'était venue la vivifier. Ce fut lorsque je m'étais le plus isolé sans doute ; elle connut peut-être une aube promise d'un juvénile et fervent amour. Elle s'illumina de la douce vision future, oublieuse de sa vie vraie, stérile, glaciale, au foyer en cendres d'un époux vieilli, toujours malade, dégoûtant.

Si ses journées dès lors se vouèrent à embraser de la fortifiante illusion de sa jeunesse fraîche la friche désolée des vains songes amoureux, elle passa du moins pure aux étendues lassées des brumes que nous aimâmes trop ; elle fut la source de félicité, la fontaine neuve de la vigueur reprise et de nos désirs rénovés. Et la nuit, elle se souvenait d'être ce qu'elle était, tout le charme vernal des eaux, du ciel et de la terre, l'auguste et frêle chanson des brises voluptueuses et rapides, la voix en fête de la lumière.

Elle ne vécut, dès lors, au morne foyer que les minutes de son oubli, mais, vite, elle savait se ressaisir et elle courait par les allées d'espoir rafraîchir les lèvres d'angoisse et refleurir les yeux déçus de ses amis anxieux. Ainsi, en dépit de l'apparence qui la liait au chevet d'un moribond que dès toujours elle avait haï, elle vint vers moi par une grise matiné d'hiver lucide et me prodigua le conseil apparemment insoucieux de sa beauté pour attiser en ma vie éteinte les flammes de l'espérance et de l'amour.

V

Plus jamais ne la revoir ! Ah ! l'ignoble triomphe du vieux époux, comme il ricane, je l'entends, dans l'ombre où il est seul. Quoi ! deux jeunes gens forts, épris de la vie autant que d'eux-mêmes, florissants de joie et d'amour, éperdus d'enthousiasme, d'orgueil et d'illusions, ivres de l'avenir propice et des belles heures prochaines, tandis que se morfond en une incessante agonie le misérable qui trouble seul la possibilité du bonheur, quoi ! et le moribond n'est point mort, et brusquement l'homme jeune est emporté, puis la jeune femme, après un surcroît de douleurs et de tortures, est éteinte par le souffle de la mort. Quoi ! elle morte, survit à elle morte, l'implacable bourreau.

Elle ! Son geste m'a désigné les chemins de l'aurore. Des cendres de ma mémoire abolie elle a ranimé une flamme d'aimer et de vouloir. Elle a peuplé ma destinée future de tant de désirs enthousiastes que maintenant moi, l'indolent assoupi aux carrefours anciens de maints regrets, je me suis levé,

je marche vers les fêtes promises de la montagne. Et mon pas se faisait allègre, j'allais les yeux fixés sur les lueurs matinales, mais je me suis soudain détourné vers l'ombre de la plaine disparue, où je n'ai rien vu, sinon l'horreur ténébreuse de l'idole sourde foulant aux pieds toutes les fleurettes qui y figuraient, pour moi, jadis, le sourire d'un espoir ou la forme d'une affection.

Mais il n'importe. Je me suis échappé. Il est trop tard.

Morte, elle par qui vraiment je vis ! Elle morte ! elle a pu mourir, et moi, qui suis né d'un geste de son vouloir, moi, quand elle est morte, je vis.

Eh bien, soit ! J'irai donc où elle voulait, je poursuivrai ma route ; j'atteindrai le but qu'elle m'a assigné jadis, par la persévérance. Je gravirai les âpres terrasses de la falaise. Je sais que le sentier se perd souvent par des détours en les rocailles qui s'éboulent, en les ronces qui déchirent, qu'il se recourbe en plis sans fin, labyrinthe morne; mais ma résolution restera énergique et grave. Je porterai en moi le poids radieux du cher souvenir, j'atteindrai par elle, avec elle, le sommet suprême.

Vieillard répugnant ! son rire, là-bas, du fond de la plaine laissée, sa voix hésitante, édentée, s'éraille et ses yeux rongés et rouges luisent d'un jet sinistre ! Il rit de mes efforts à me libérer, à vaincre ! Pourriture dont le sale agrégat s'éternise, moins qu'un mort dont se souvienne la terre pour, avec délices, s'en nourrir ! Vers une aube que tu ne sauras plus voir, je fuirai le grincement de ton hoquet maudit : raille et persifle, va ! Je ne suis pas celui que ton sarcasme mordra.

Elle qui fut la lumière même est éteinte dans la mort. C'est la terre qui l'a, le mieux, aimée, et ravie à notre amour. Elle l'aime, la terre, et se repaît de sa splendeur.

A présent, où est-elle?

Je ne l'ai pas vue, je la vois toujours, raide, étendue en sa bière, tandis qu'un pâle linge l'enlinceule parmi le son, le son répandu pour que ne se brisent les frêles membres inertes aux rudesses du bois qui les enserre. Là, immobile, elle est à jamais; jamais on n'ouvrira la bière. On l'a descendue sous le sol, enfermée sous une pierre qu'on ne soulèvera que pour y poser, tour à tour, des bières nouvelles, pendant des années. Silencieusement, son corps adorable se défleurira : tout, organes, nerfs, muscles se putréfiera avec lenteur, s'anéantira jusqu'en la décomposition complète, se réduira par un travail inexorable et long, avec le linceul et le cercueil, en une boueuse bouillie gluante, filtrant aux pores du granit, pour plus tard, s'étant mêlée à travers l'humus gras du cimetière à des milliers d'égales boues, résidus des corps naïvement, comme le sien, jeunes et beaux, repétris par de nouvelles affinités inattendues et diverses, refleurir qui sait? un jour cette terre d'où tout est né et où tout encore doit perpétuellement rentrer et se dissoudre.

Où, à présent, est-elle?

Je la vois, déjà verdissante; les lignes de sa beauté humaine se sont oblitérées. Elle est cette masse de chair putride qui se fait peu à peu plus flasque, inconsistante et incolore. Et, Dieux! quelles végétations fourmillantes de larves et de vers! la fermentation obscure et obstinée la ronge et l'anime jusqu'au néant! C'était toi, cela? et tu vis encore

si belle, ô mon souvenir !... Où, à présent, est-elle?

Mais non ! tu es cela, mais ce n'est pas toi ! Ce que j'ai tant aimé, oh ! le périssable ce l'était autant que l'éternel en toi ! ce qui se fond, ce qui résiste ou se reforme. En toi le mouvement et la couleur, la vie, tout ce dont naissaient ta grâce, cette fraîcheur, et, souffle si délicat, ton esprit ingénieux et tendre. Qu'importe le fond commun, à tous le même? De variables combinaisons nous font divers, nous créent vivants, nous séparent de l'Univers ! Tout est la même chose.

Maintenant, si tout s'est effondré et dissous, si toi tu n'es plus, fondue parmi le tout, ta mémoire du moins persiste. Voilà un peu de terre vague : comment cela pourrait-il être toi?

Je t'aime ! Ton corps qui périt, le frêle squelette délicieux, bientôt impalpable poudre, les chairs marcies par une mousse caustique, je les retrouverai, au printemps, refleurir en la délicatesse des iris, en l'harmonieux sourire d'une source ou d'une femme au fond des bois. Alors je saurai recueillir sur tes lèvres absentes et réelles le conseil encore suscité de ta fraîcheur si claire. J'écouterai ta neuve voix s'égayer vers l'avenir. Je m'arrêterai un instant pour goûter le charme du repos à l'ombre des feuillages paisibles, et la brise m'y parlera des labeurs faciles de l'amour et de l'espoir. O chère ! je suis à toi jusqu'à la fin de mes jours, je te porte en moi, je t'aime.

Et maintenant je gravirai l'altière falaise d'où la mer apparaît si belle. C'est une étendue de flots

paisibles, selon les fonds sous le soleil de radieux et divers chatoiements. Les bleus y songent si éperdument calmes qu'ils sont épais, les verts chantent plus lumineux et prompts, des violets et des roses par moments rares y fleurissent. Et les parois rudes des montagnes lointaines engouffrent des ombres étourdissantes en un tumulte de leurs clameurs, cuves où bout la lumière sous le ciel invariable et serein. Tout resplendit et s'ingénie vers le frissonnement multiple de la splendeur totale. Le jour est né, s'épanouit et triomphe. O Beauté de la femme! n'as-tu jamais surgi de l'écume de ces vagues en feux vers l'espoir de rivages fortunés, que pour te dissoudre sans cesse et appauvrir de ta disparition stupéfaite le monde tout embrasé et qui s'exalte à te chérir ?

FIN

ANDRÉ FONTAINAS.

# REVUE DU MOIS

*ÉPILOGUES*

L'alcool, Torquemada et l'Affaire.

**L'Alcool, Torquemada et l'Affaire.**— Après avoir déchaîné la folie de l'alcool, en affirmant au peuple, pendant cinquante ans, qu'un verre d'eau-de-vie contient plus de nourriture qu'une livre de pain, la Science vient de se retourner brutalement contre les buveurs et d'excommunier le poison qu'elle distribuait naguère comme un cordial. Je croirais volontiers que la Science d'aujourd'hui a raison contre la Science d'hier, mais il faut peut-être attendre de la Science de demain une troisième opinion qui annihilerait les deux autres. Il est entendu que l'alcool est un poison, mais la viande aussi est un poison et il est probable de l'excès de nourriture cause autant de maladies que l'ivrognerie; il y a même beaucoup de personnes auxquelles le végétarisme indistinct serait funeste et il y en a pour qui le pain est mortel. De tout cela il ressort que bien plus grave encore peut-être que l'alcoolisme est la maladie des généralisations. Littré travaillait la nuit en buvant de l'eau-de-vie; ce qui ne l'a pas empêché de rédiger un fort beau dictionnaire et de vivre quatre-vingts ans; tout le monde connaît des alcooliques qui se portent bien et des abstinents très décatis. C'est pourquoi j'aurais un certain scrupule à m'enrôler pour la croisade que protège Mgr Turinaz et un pasteur suisse peu connu et beaucoup moins décoratif que l'évêque de Nancy; mais d'autres motifs aussi me retiendraient : mon peu de goût pour les ligues; une certaine pitié pour le peuple qui s'enivre afin de fuir

la vie(1); la certitude que cette ligue anti-alcoolique pourrait fort bien devenir un instrument de propagande protestante(2). Il s'agirait, en effet, selon le désir des dévotes luthériennes et anglicanes qui furent la joie du congrès, d'enrôler les enfants en des congrégations à la fois de tempérance et de piété. Miss Hilda Dillon, de Londres, vanta les « Bataillons de l'Espérance » dont les jeunes membres s'engagent à ne boire que de l'eau et du thé et se réunissent chaque semaine pour « chanter, prier et écouter » les propos méthodistes de plusieurs vieilles filles. Miss Jessie Forsyth, de Boston, déclara que « meilleur encore serait » organiser en France des « Jeunes Templiers » qui, comme leurs délicieux modèles américains, prendraient l'engagement de ne pas boire, de ne pas jurer, de ne pas fumer, de ne pas prononcer de paroles contraires à la morale. Oh! que meilleur encore si la France entière s'enrôlait dans l'Armée du Salut! Il y a peu d'espoir à donner à M^lle^ Forsyth. Le moment est défavorable et il ne semble pas, non plus, que les femmes de France soient très disposées à suivre, selon le conseil chaleureux de Miss Agnes E. Stock, l'exemple de ces dames pieuses d'Hillsborough (Ohio) qui, en 1873, « organisèrent une campagne de prières et de processions dans les rues, avec chants et cantiques à la porte des cabarets, appels pressants adressés aux débitants et aux buveurs » : ces sortes de mascarades ne sont permises, dans les pays civilisés, qu'au mardi-gras et à la mi-carême, le jour où les esclaves, curieux fait d'atavisme, s'habillent comme leurs maîtres des siècles passés! Il est resté dans les pays latins, ou touchés par le romanisme, un certain sens de la liberté des mœurs qui répugne à tolérer ces manifestations de morale despotique.

(1) Willette a exprimé cela avec autre chose encore dans un fort beau dessin du *Courrier français* (15 avril).

(2) C'est fait. Il y a déjà, de fabrique protestante, un *Almanach des Tempérants*. Remarque purement scientifique : les pays devenus protestants sont ceux où ne pousse pas la vigne. Rien que cela explique le caractère nécessaire d'une croisade contre le vin.

Ces demoiselles furent donc la joie et aussi le ridicule de ce congrès où des hommes de science cependant dirent des choses utiles ; mais le banquet final, avec ses vins sans alcool, ses vins fabriqués à Berne d'après les procédés les plus chimiques, ne doit pas être considéré comme un épisode médiocrement gai. Quelle aberration pousse ces gens à ingurgiter de l'eau de groseille baptisée vin, comme le prieur des Carmes baptisait carpe sa poularde du vendredi ? Que ne boivent-ils de l'eau d'Apollinaris comme le prince de Galles ?

La grande religion anti-alcoolique se divise, paraît-il, en deux sectes ennemies. Il y a les Tempérants et les Abstinents. Les Tempérants se composent, j'imagine, outre de quelques milliers de fanatiques, de tous les hommes sensés ou bien élevés qui ont horreur, non du vin, mais de l'ivresse et de toutes ses turpitudes. Il n'est pas besoin, pour ne boire que quelques verres de vin par jour et jamais d'eau-de-vie, de s'affilier à une congrégation et de se déguiser en « Bon Templier » ; il suffit d'avoir un peu d'intelligence : et cela ne s'acquiert pas. Quant aux Abstinents, ils se recrutent parmi les Anglo-Saxons et parmi les femmes ; il y a parmi eux de vrais fanatiques et des fanatiques de parade. Ils règnent sur certains états de l'Amérique du Nord où on a fermé tous les cabarets, mais où il est convenu que la pharmacie de l'endroit tiendra lieu d'assommoir : en ces contrées vouées à la démence de l'hypocrisie, il y a un pharmacien à chaque coin de rue (la profession est libre) et pourvu qu'on ait dans sa poche une ordonnance de médecins (il y a aussi beaucoup de médecins), on peut boire. Toute mesure légale contre l'alcoolisme aboutit nécessairement à ces compromis et à ces fraudes. Et l'on ne pense jamais à la liberté ! Si tous les alcools étaient déchargés de toute taxe, si l'eau-de-vie et l'absinthe valaient six sous la bouteille, il y a longtemps qu'on n'en voudrait plus : après les plus ignobles excès le dégoût serait venu par la satiété.

Cependant, puisque des hommes renseignés et désin-

téressés comme M. Legrain jugent que l'alcoolisme est un danger grave, et s'il faut des remèdes, qu'on les choisisse parmi les moins dangereux pour la santé intellectuelle; qu'on s'adresse à l'intelligence elle-même et qu'on ne fasse pas intervenir dans une question de bien et mal physique les vieilles superstitions morales, plus abrutissantes que le trois-six. Que l'on choisisse vraiment et courageusement entre la Religion et la Science; que l'on donne aux hommes des motifs vérifiables dans un laboratoire ou des motifs invérifiables mais théologiques : ici ou là, plus de compromis. L'Eglise n'a pas besoin de la Science pour lutter contre l'alcool, si cela lui plaît, dans son domaine, puisqu'elle dispose de la notion du péché ; et la Science n'a pas besoin de l'Eglise, puisqu'elle dispose de la notion de maladie. Ce départage n'est pas du goût des évêques de la République, qui sont tout imprégnés de protestantisme et dont l'effort spirituel s'acharne à la réconciliation inepte de la science et de la foi; il agrée encore moins aux pasteurs de l'Eglise réformée dont c'est le triomphe de rédiger des manuels où le venin calviniste se cache sous le feuillage d'une fausse science rabougrie et dévorée par les pucerons évangéliques. « La religion et la science en combattant l'alcoolisme, dit doucereusement le pasteur Rochat, complètent leur action commune et leur rôle. Aux savants le côté technique, aux ministères des cultes la partie spirituelle, l'âme du mouvement, la charge de réveiller chez le buveur l'image du créateur. » Je ne sais si M. Rochat se charge lui-même de cette opération fantasmagorique qui consiste à « réveiller l'image du créateur », mais il y a des compères pour qui cela est un jeu. Voici leur recette : « Faites une loi — elle existe à Saint-Gall, dans une république — qui autorise le traitement forcé. Incarcérez votre alcoolique dans un asile où les grilles soient cachées sous des fleurs et qui se trouve au milieu d'une belle nature. Durant six à neuf mois appliquez ces simples remèdes : abstinence totale, bonne alimentation, divertissements, travail physique, relève-

ment moral et religieux. » C'est le système employé par Torquemada pour la guérison des âmes. On sait que le grand inquisiteur était un philanthrope distingué qui eût figuré avec utilité dans nos modernes conseils sanitaires. « Torquemada s'intéressait au sort des prisonniers et veillait à la salubrité des prisons. Celle d'Avila avait été ménagée dans la partie la mieux abritée du tribunal. Les prisonniers y occupaient des cellules spacieuses avec des fenêtres ouvertes ayant vue sur les champs et par lesquelles entrait le soleil. Il est certain que l'usage des fers était ignoré dans les prisons du Saint-Office. On avait la torture, mais elle était commune aux tribunaux séculiers; l'Inquisition y renonça en même temps que ceux-ci (1). » Le Saint-Office des buveurs n'en est pas encore à ce degré de bénignité; la torture y règne sous la forme de bains « d'une chaleur intense »! L'échaudoir et la Bible!

Je ne compare pas plus longtemps aux prisons de l'Inquisition les asiles suisses ou américains où l'on fait sur les ivrognes d'assez ridicules, en somme, expériences médicales et religieuses; mais l'idée de « traitement forcé » a pourtant quelque chose d'épouvantable : il y a là le germe d'une tyrannie nouvelle aussi détestable que toutes celles de jadis. C'est que rien ne change en somme que par le pouvoir singulier qu'ont les hommes de se voir différents; mais se voir ou se croire différent, et l'être, ce n'est pas la même chose.

Dans le livre où je copiais quelques lignes sur Torquemada, il est question d'un des plus célèbres procès de l'Inquisition, de ce procès perpétuel, repris naguère par les anti-sémites, illustré jadis par la Chronique de Nuremberg : le meurtre rituel d'un enfant par des Juifs, soit pour parodier la passion du Christ (2), soit pour pratiquer une pâque infâme. Or un tel meurtre n'a jamais

(1) *Torquemada et l'Inquisition*, par Emile de Molènes; Paris, Charuelle, 1897; page 33. Page 83 : Les prisonniers pouvaient chanter et jouer de la guitare.

(2) L'*Ymagier* a reproduit la grande image de la chronique de Nuremberg représentant un de ces meurtres rituels.

pu être prouvé et le procès d'Avila en 1490 aboutit à des auto-da-fé, mais non à des certitudes, malgré les aveux, les récits, les enquêtes, les confrontations. En parcourant ce livre d'une rare impartialité, je songeais à un autre procès où il y eut du sang aussi et beaucoup de honte et qui fit chanter sur de biens mauvaises guitares des airs bien répugnants. Ce procès dont on a dit qu'il ne finira pas n'a peut-être, en effet, aucune fin possible ; il n'est peut-être qu'une des journées du procès éternel qu'une race fait à une autre race, ne pouvant ni l'aimer, ni la comprendre, ni même la tolérer. Du moins des esprits sceptiques et pondérés commencent à supposer qu'il en est de l'affaire du bordereau comme de l'affaire de l'enfant de la Guardia et que si l'on ne trouve de preuves ni pour la culpabilité ni pour l'innocence, c'est sans doute que cela est impossible, aussi impossible que si, au lieu de créatures charnelles, on avait déféré aux tribunaux les fantoches issus des rêvasseries de M. Xavier de Montépin. On a fini par dire, en des milieux où la passion n'entre pas, que, pareil encore à l'enfant de la Guardia, le bordereau n'a jamais existé qu'à l'état de leurre : piège tendu par le volé au voleur intime dont il soupçonnait la fidélité ; ou à l'état de bombe jetée par un ennemi dans un camp qu'il veut troubler et décourager. La ruse aurait réussi, mais trop bien ! Nous ne savons rien ; personne ne sait rien. Il semble même que les gens qui voulurent bien converser avec M. Loew aient été triés parmi ceux qui n'avaient rigoureusement rien à dire et surtout rien de nouveau. L'histoire, depuis la publication du *Figaro*, est peut-être devenue un peu plus obscure ; à peine. On se promène toujours dans les mêmes couloirs dont Gribelin oublia d'allumer les lampes et l'on coudoie les mêmes fantômes récitant, comme dans les contes de la Mort, éternellement les mêmes divagations. Cependant le général Roget s'est révélé tel que doué du génie de la dialectique, admirable discuteur ; mais la dialectique c'est précisément l'art de discourir sur des abstractions. Ce général a prononcé un fort beau plaidoyer, et voilà

tout. Les autres généraux et les personnages moindres ou même entièrement dénués de galons, qu'ils furent ennuyeux, même quand leur candeur se laissa regarder à nu !

Après l'intermède humiliant d'une concierge hystérique de vanité, M. Picquart se fit entendre, et ce fut une grande déception. Ce colonel sembla occupé avant tout à mettre d'accord son attitude première avec une attitude seconde; il voulut être l'homme qui n'a jamais changé; mais le rôle, trop lourd, fut mal tenu. Parfois, il sembla l'accusé, tant il mettait de soin à blanchir ses intentions, à expliquer ses démarches. Tout cela est du bien mauvais Gaboriau et l'inutilité de cette enquête serait vraiment épouvantable si toutes les paroles prononcées ne se neutralisaient finalement en un lumineux NÉANT. Il n'y a rien, ni pour ni contre Dreyfus, ni contre ni pour Esterhazy ; voilà la vérité, si l'on ose user de ce mot désormais malpropre. Mais il ne faudrait pas, après tout, que l'indignité de certains défenseurs de Dreyfus fût retenue comme une charge contre lui; s'il est coupable, ce qui est fort possible, il faut le prouver, et on ne l'a pas fait; il est vrai qu'on n'a pas davantage prouvé son innocence : dans ce cas la règle du doute parle en sa faveur. Pour moi, qui n'ai pas à juger, et qui, après tous les papiers lus, en sais moins qu'au premier jour, je lui tiendrais compte volontiers de ses opinions littéraires. C'est avoir une intelligence artistiquement saine que de repousser les grossiers feuilletons de M. Zola : le geôlier de l'Homme du Diable lui a vraiment rendu service, voulant le desservir ! Si on recommence le procès, voilà en perspective la plus agréable des confrontations !

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

René Ghil : *Le Pas humain* (Livre I du *Dire des sangs*) « Mercure de France », 2 fr.

**Le Pas humain.** Il est aisé aux plaisantins de la critique de s'égayer à la lecture de M. René Ghil et de communiquer

le sourire à leurs ouailles dociles. Quant à se demander ce qu'a voulu ce poète en son travail obstiné et silencieux et si l'œuvre qu'il a faite ne vaut pas une discussion un peu plus sérieuse que le plissement ironique des lèvres, ils s'en garderaient bien, étant par nature et définition ceux qui ne veulent pas comprendre.

S'ils en prenaient la peine, ils apercevraient sans trop d'effort qu'il faut distinguer dans les poèmes de M. René Ghil deux éléments constitutifs : M. René Ghil a essayé de retracer en quelques grandes fresques les moments principaux de l'évolution humaine, telle qu'il se l'imagine selon Haeckel et Darwin, et d'autre part il a adopté une méthode d'expression particulière et prétend, dans le rythme même, substituer à l'inspiration spontanée une sorte de mathématique musicale, imposant au lecteur attentif, avec certitude, une émotion esthétique déterminée à l'avance.

Il semble bien que M. René Ghil ait doublement tort en principe. La poésie scientifique n'est plus possible dès l'instant où une science précise existe : à prendre le type absolu du genre, l'œuvre de Lucrèce, toute la partie technique, toute l'explication du clinamen ou les théories sur la forme et le mouvement des astres sont dénuées d'intérêt, malgré le caractère hypothétique des connaissances exposées qui laisse encore place à une certaine énergie de l'imagination. Ici même, dans le *Pas humain*, M. René Ghil évoque les danses primitives, les onomatopées très anciennes d'où seraient nés le langage du geste et le langage de la parole articulée; sans doute le recul du temps, l'effort nécessaire pour se représenter l'anthropoïde des cavernes à l'affût des fauves et des autres anthropoïdes, son rut presque animal chevauchant les femelles mordues à la nuque et, sur les lèvres encore mal assouplies, les imitations des bruits perçus, roulement d'orages, frisson du vent dans les feuilles, grognement des petits qui cherchent la mamelle, toute la fantasmagorie des époques préhistoriques prête à la fiction nécessaire. Mais trop souvent l'ossature anthropologique ou philologique perce la chair qui semblait vivante et ce n'est alors ni un poème ni un manuel de science, mais quelque chose d'intermédiaire et de déconcertant qui ne satisfait guère les esprits les plus consentants.

Quant à la méthode d'expression adoptée par M. René Ghil, je crains qu'elle ne repose également sur une erreur première: M. René Ghil attribue aux sons, aux syllabes, à la combinaison

des articulations phoniques une valeur expressive absolue qui est la même pour toutes les oreilles et pour tous les gosiers, valeur d'ailleurs indépendante du sens proprement dit formé par ces articulations diverses quand elles s'agrègent en mots. Je crois au contraire que la valeur expressive des sons n'est pas absolue et ne peut être déterminée scientifiquement, mais qu'elle varie selon les individus; je crois aussi qu'à supposer théoriquement possible de déterminer la valeur d'une syllabe isolée, il est tout à fait chimérique de vouloir établir celle d'une suite de syllabes se modifiant les unes les autres par leur juxtaposition même; je crois enfin que, dans l'état actuel de nos cerveaux, il est impossible de séparer entièrement dans un mot l'élément phonique et l'élément significatif et que cela seul suffirait à ruiner la méthode d'expression appliquée par M. René Ghil avec une intransigeante conscience.

Il m'a paru bon d'esquisser ici les principaux traits d'une critique loyale de l'œuvre déjà longue de M. René Ghil. Est-il besoin d'ajouter que celui-ci, malgré des partis pris fâcheux à mon gré, demeure avant tout un poète et que si la construction du poème interdit de distraire pour le citer un fragment du *Pas humain*, l'ensemble donnera à qui voudra bien oublier tout préjugé de très puissantes émotions d'art.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Ernest La Jeunesse : *L'Inimitable*, Fasquelle, 3.5o. — Louis Bertrand : *Le Sang des Races*, Ollendorff, 3.5o. — A. Couvreur : *Le Mal Nécessaire*, Plon, 3.5o. — Edouard Schuré : *Le Double*, Perrin, 3.5o. — Camille Pert : *Leur Egale*, Simonis Empis, 3.5o. — Lucien Empis : *Fors l'amour !* Simonis Empis, 3.5o. — Albert Pinard : *Samuelle Servais*, Société Libre d'Edition, 3.5o. — Béatrice Harraden : *Les Ombres qui passent*, Perrin, 3.5o. — Frédéric Berthold : *Le Ménage Cayol*, Société Libre d'Edition, 3.5o. — Louis Lemaire : *Mlle Chervillay*, Fasquelle, 3.5o. — M. Reepmaker : *La Peine du Dam*, Stok, 3.5o. — Edouard Dupré : *L'Innocente de Rochebignon*, Perrin, 3.5o. — G. de Raullin : *Susy*, « La Plume », 3.5o. — Henri Vignemal : *Vain effort*, Lemerre, 3.5o. — Narcis Oller : *Le Rapiat*, traduction d'Albert Savine, Nillson, 2 fr. — Louis d'Herdy : *Monsieur Antinoüs et Madame Sapho*, Edouard Girard, 3.5o. — Jérôme et Jean Tharaud, *Le Coltineur débile*, Georges Dellais, 1 fr. — Manoel de Grandfort : *Les Franches Fileuses*, Ollendorff, 3.5o. — Jean Destrem : *Romans très courts*, « Le Rappel », 3.5o. — Daniel Coppieters : *Les Empoisonneuses*, Alfred Vromant, 3.5o.

**L'Inimitable**, par Ernest La Jeunesse. C'est probable-

ment l'histoire de ce que voudrait être l'auteur : le héros de tous les petits malheurs qui assaillent, à ses débuts parisiens, le jeune homme sentimental. Les petits malheurs font généralement les grands criminels. Tel qui perd son chat, au commencement de son existence combative, devient plus cruel pour ses ennemis de ce qu'il n'a pu pleurer convenablement une simple bête aimée. Les sentimentaux, dont les sentiments font toujours la boule de neige, sont plus âpres au remords que pas un et quand, par hasard, ils ont la vie dure, l'esprit éveillé, bien aigu, la facilité de concevoir avec limpidité, rapidité, ce que d'autres ne voient pas du tout, ils se transforment en bourreaux et se torturent eux-mêmes jusqu'aux pires héroïsmes. Je crois que ce déambulant André Léglise qui rencontre tant de femmes sur son chemin pour mieux demeurer vierge n'est pas un très mauvais garçon, mais il est dangereux parce qu'il est humble, par accès. Je me défie des gens modestes *en dedans*. Ils font payer ça très cher au public dès qu'ils le peuvent. La connaissance exacte de son impuissance (on peut être très fort vis-à-vis des voisins et rester très en dessous de l'étiage qu'on s'est fixé) rend de vilains services et embourbe le cœur. Les vrais orgueilleux qui ne voient rien, n'entendent rien, ne comprennent rien en dehors d'eux sont de grands naïfs, stupides ou géniaux, ils possèdent une sérénité d'âme qui leur permet *la bonté*, cette variété de l'indifférence. André Léglise n'est pas bon. Il n'est point indifférent non plus. Il vit, il vibre avec l'intensité de tous les sentimentaux actifs, ses pareils. Il prend sa part et complique. Quand il passe dans une famille, il dramatise les coins d'ombre en agitant d'une certaine façon l'abat-jour de la lampe honnête. Il trouble les petites filles en s'assurant de leur pureté. Souvent se fait rouler par des demi-grues pour le plaisir d'étaler une profonde naïveté qu'il ne peut pas avoir... (cependant c'est si doux de se croire capable d'un enthousiasme ordinaire). Il tente, pour être amoureux, heureux, victorieux, tout ce qui est le possible. Mais le possible ne satisfait guère, ce n'est que la vie du monde dans les rues, et à sa recherche on se fait écraser par les voitures ou on a faim. Il y a deux femmes dignes... d'un meilleur sort avec lesquelles il gravit le calvaire montmartrois du journalisme : *Grace* et *Maud Lyslyssange*, qui sont curieuses en ce qu'elles ont de sincère, pas grand'chose à la vérité ; pour faire plus détaillé et plus original, l'auteur dédaigne de bien beaux réa-

lismes, beaux pour cela seul qu'ils sont d'usage courant. Ernest La Jeunesse est un romantique moderne. Il porte une canne en verrouil et les plumes de son chapeau vert et pointu (turlututu !) traînent dans la boue. Cela importe peu. Il est romantique malgré lui. Il aime, il pleure, il chante d'une voix fausse et finit par sangloter pour de bon une fois rentré chez lui, le feu de la rampe complètement éteint. Il se prend au sérieux et le lendemain, tenaillé par des remords nouveaux, il ne se pardonne plus d'avoir été sa dupe. La Bianca Lupicelli, femme fatidique, est bien la preuve de son romantisme, preuve non désagréable, du reste. Au résumé, l'*Inimitable* est un roman comme une boutique de bric à brac peut être certainement le temple de l'art. Il y a toute la ferraille et tous les vieux parchemins désirables et les pantalons de tulle des danseuses apportent, modernement, comme il convient, en passant par l'autre friperie naturaliste, la *note claire*... Ce qui n'est pas clair, c'est la note personnelle de l'auteur... mais j'ai idée que, débarrassée du gargouillis enfantin qui la rend tour à tour trop perçante ou trop rauque, elle pourrait devenir l'ut de poitrine de ces temps confus : la note même de toute la jeunesse d'une époque. Je remercie l'auteur de l'offre généreuse de son pauvre chat. Il n'a pas tort de croire que j'aime les monstres au point de m'attendrir sur une bête folle dont la société est responsable, puisqu'en la perdant au coin d'une borne elle la force à devenir enragée. Je suis toujours pour la bête enragée contre la bourgeoisie. Seulement, moi bourgeoise à mes heures, afin d'éviter la rage, peut-être bien que j'étranglerais mon chat au lieu de le laisser perdre : étrangler est le meilleur moyen de supprimer la souffrance, hélas !

**Le Sang des Races**, par Louis Bertrand. Très curieux récits de mœurs barbares : la conquête des chemins algériens par les charretiers espagnols au début de la colonisation. Un livre plein de couleurs éclatantes sur fond bleu cru. Peintures un peu vives, les meneurs de mules et de mulets malmenant la fille de somme à tous les coins de route et faisant une noce terrible au milieu de tous les carrefours. Étrange sensation d'air chaud et de vie libre, aventureux semis des roses pourpres de l'amour brutal et de coups de couteau. Roman bien fait, pittoresque sans aucun effort, tout autre chose que des cris de boulevard parisien, dieu merci !

**Le Mal nécessaire**, par André Couvreur. Il paraît que

c'est la chirurgie. Caresco coupe, rogne et enlève tout ce qui gêne l'humanité, la vie elle-même, très souvent. L'art de se faire des rentes avec les ovaires de ces dames ! A noter, une jolie scène d'amour, *enfin* nouvelle : la jeune fille éprise jusqu'au point de se faire violer par le bistouri. Et un duel sortant un peu des sentiers battus : le vainqueur extirpe la balle... chirurgicale qu'il vient d'envoyer dans l'épaule de son adversaire. Moralité : Garez-vous de *Caresco*, primo parce qu'il est juif (l'auteur l'affirme), et ensuite parce qu'il prend fort cher pour vous tuer.

**Le Double**, par Edouard Schuré. Ce n'est pas très *occulte*, mais très mondain. Ce peintre, qui se voit de temps en temps à cheval sur une chaise en face de lui, rencontre une femme fatale qui paraît elle-même le double d'une mauvaise conscience. Ils se joignent... convulsivement, s'aiment comme on se battrait, puis *Ténèbra* poignarde un portrait en *Torero* du peintre, et les deux vampires descendent aux enfers de l'oubli. L'artiste est délivré de son obsession. C'est à la fois trop clair et trop compliqué, mais les exagérations de langage de ce roman sont très amusantes.

**Leur Égale**, par Camille Pert. Leur égale, aux hommes, ce serait alors la femme libre qui s'offre le caprice d'un amour libre et qui en demeure blessée éternellement. Mon Dieu, tous les hommes ont en effet ce privilège, d'aimer et d'être trahi. Cette loi date du commencement du monde et elle n'est le résultat ni d'un état social ni de l'infériorité d'un sexe. Ceux qui aiment sont toujours trahis. Maintenant on pourra élever les femmes dans le principe d'une neutralité absolue. Ceux ou celles qui n'aiment rien sont très capables de ne jamais souffrir... mais que de voluptés perdues ! Maintenant, les *féministes* redoutent, sur la couverture de *Leur Égale*, de ne point plaire parce qu'elles savent. En amour, les créatures vraiment intelligentes doivent toujours avoir l'air d'ignorer... Il n'y a que ces brutes d'hommes qui ont l'idée fixe de montrer leur force. Espérons que le *féminisme* n'enlèvera pas le droit à l'esprit, et qu'on égalera ces Messieurs, sauf sous le rapport de la naïveté !

**Fors l'amour**, par Lucien Empis. Un sculpteur, un auteur dramatique et un amoureux en un seul homme ! Un de ces rois du boulevard, séduisant et payant des praticiens qui sculptent pour eux durant qu'ils font la fête. Seulement, une ingénue américaine (il y en a) ne s'y laisse point prendre, découvre

l'armature d'acier sous le vain plâtre, et épouse... le pauvre diable de praticien.

**Samuelle Servais,** par Albert Pinard. Le seul reproche que je ferai à ce livre, c'est de dépenser beaucoup de pages,de types dits parisiens mondains et snobs, de situations romanesques et d'études de mœurs légères ou sérieuses, pour arriver à ne pas rendre l'héroïne de ce drame... musical intéressante. Cette presque vieille fille, très belle, très pure, très ardente et très entichée de noblesse, comme toutes les institutrices maîtresses de piano, est franchement ennuyeuse. Le *crescendo* de la fin ne nous tire pas de notre froideur à son sujet : elle a beau mourir dans le feu en robe de mariée, ça nous glace. Maintenant, l'excuse de l'auteur c'est qu'il l'a voulue ainsi, je pense, sa *Samuelle Servais*.

**Les Ombres qui passent,** par Béatrice Harraden, traduit de l'anglais par Mestral Combremont. Très joli et très philosophique petit roman entre deux pauvres malades faisant une cure d'air. Ils y gagnent le mal d'amour, et, au moment de s'unir, l'un des deux, la jeune femme, est écrasée par une voiture... qui passe aussi, comme les ombres de leurs deux pauvres corps.

**Le Mènage Cayol**, par Frédéric Berthold. Histoire d'un ménage d'artiste. Un ténor épousant la première venue, sa maîtresse. Le chanteur, ne s'intéressant qu'à sa voix, n'est sérieusement désolé que lorsqu'il la perd et s'occupe très peu des tiraillements de son ménage. Sa voix retrouvée, il prend une autre maîtresse et essaye de divorcer, puis on reprend le joug marital d'un consentement mutuel sans trop savoir pourquoi. L'instrument qui représente le ténor Cayol est aussi peu vivant que possible et le bourgeoisisme de tous ces dessous artistiques est très bien rendu par l'auteur.

**Mademoiselle Chervillay**, par Louis Lemaire. Histoire d'une séduction, mais moins la pudeur et les accidents sentimentaux de jadis... Aujourd'hui ces demoiselles, jeunes filles bien élevées dans tous les mondes et par les contacts de tous les flirts, choisissent... et comme par le passé leurs séducteurs les plantent là... seulement la nuance, toute à la gloire des théories modernes, est que le père, M. Chervillay, accepte d'élever l'enfant !...

**La Peine du Dam**, par M. Reepmaker. Livre bien trop long et rempli de prédications qui embrouillent furieusement l'intrigue. Deux frères perdent leurs deux femmes dans un

accident de voyage. L'un devient une espèce de possédé du démon. L'autre se purifie par la contemplation de la nature et en écoutant les prédications d'une espèce de bohème extraordinaire. On doit souffrir pour atteindre les différentes étapes de l'âme et se rapprocher du foyer éternel. C'est rempli de très bonnes intentions, mais beaucoup trop long.

**L'Innocente de Rochebignon**, par Edouard Dupré. Sous couleur de nous raconter la vie d'une simple, que l'amour et la maternité identifient aux plus courageuses héroïnes, l'auteur reconstitue l'existence d'une femme de l'âge de pierre. Le langage des paysans employé dans ce livre est assez curieux. Des scènes très naturelles et très bien amenées. Une lecture pas vieux jeu malgré le titre feuilletonnesque.

**Suzy**, par G. de Raullin. Un mariage exotique et le journal d'un homme trompé. L'auteur mêle agréablement des préjugés sentimentaux à des détails de grandes sensualités. Peut-être parce que cela se passe dans les pays chauds, c'est assez libre d'allure.

**Vain effort**, par Henri Vignemale. *L'étranger* à la poursuite du bonheur ou, mieux, fuyant le malheur, ce qui est quelquefois synonyme, rencontre le *Lac d'Amour* dans une ville qui ressemble par son obscure tranquillité à une ville flamande. Près du *Lac d'Amour* dort un cœur de jeune fille qu'il éveille. Forcé de quitter la ville, expulsé pour quelque délit politique, il s'en va et laisse une Agnès inconsolée. De retour six ans après, il la retrouve mariée. Cela le guérit, mais la flamme se rallume dans le cœur de la femme, et, l'évolution normale de l'amour ne s'étant pas accomplie, elle s'exaspère, essaye de reconquérir l'homme... Vain effort, il repart sans vouloir l'écouter, et elle se précipite dans le lac d'amour dont les eaux se referment silencieusement. Le but est atteint, puisque un corps a enfin trouvé le repos. Mais l'autre... l'étranger ! N'aura-t-il pas une troupe de remords à ses trousses ? Roman consciencieusement écrit, dans une tonalité bien triste.

**Le Rapiat**, par Narcisse Oller, traduit du catalan par Albert Savine. Ex-grand éditeur, M. Savine, qui fut le bon génie de toute une jeune génération d'auteurs maintenant arrivés, a délaissé les soucis de l'édition pour se consacrer à la littérature. Du reste, bien plus capable de causer art et science avec ses auteurs que de s'occuper de commerce, il nous semble devenu simplement raisonnable ; ensuite, un éditeur qui

a inventé Edouard Drumont peut se retirer des affaires, même en supposant qu'il n'ait pas gagné gros à son invention! Donc, le *Rapiat* est un curieux type d'harpagon espagnol, très fouillé, très vivant et très romantique. Le style sobre donne l'idée du bon Zola d'antan. Le mariage de l'avare avec la femme du notaire, autre avare, et leur vie dans un vieux château plein de rats est un morceau fort savoureux. Le livre est coquettement édité, illustré par Joaquin Mir. Beaucoup de luxe autour de ce *Rapiat*, depuis la traduction jusqu'à la couverture.

**Monsieur Antinoüs et Madame Sapho**, par Luis d'Herdy. J'ai reçu une aimable lettre de l'auteur se réclamant du nom sérieux de Victor Charbonnel pour glisser son livre sous mes... *austères* yeux. Comme j'ai écrit jadis un livre dont on a beaucoup trop parlé et qui s'appelle : *Monsieur Vénus*, était-il besoin de... la croix et de la bannière en guise de préface... Je me borne à déclarer que *Monsieur Antinoüs et Madame Sapho*, bien que venant les seconds, sont rudement plus forts que... leur aîné; et puis, mieux écrits, certainement. Qu'on aille voir.

**Le Coltineur débile**, par Jérôme et Jean Tharaud. Edition de grand luxe, de très grand luxe, car pour la première fois on aperçoit des caractères d'imprimerie nettement dégagés en noir d'une pâte de papier d'une incroyable blancheur. Un dessin qui ressemble à du de Groux ou qui en est. Maintenant, l'histoire est obscure, socialo-mystique, dans un style bizarre, hermétique et cependant rempli d'éclairs géniaux, de phrases délicieuses. Un frère et une sœur se cherchent et se disputent à travers une vie d'aventures qui ont peut-être lieu seulement dans leurs cerveaux. Cela finit mal, par la mort en détresse du frère, las de prêcher les révoltes et les désolations de la sœur meurtrière. Œuvre très singulière, dure à lire, mais si merveilleusement imprimée qu'on met de la bonne volonté à comprendre.

**Les Franches-Fileuses**, par Manoel de Grandfort. Du Marni, avec, en plus, une pointe de romanesque 1830. La couverture seule est bien moderne et totalement inconvenante, comme il sied.

**Romans très courts**, par Jean Destrem. Anecdotes genre Jules Renard, mais plus à la portée du public des journaux à un sou. A citer : *Verre incassable*, une bien douce blague d'ivrogne.

**Les Empoisonneuses**, par Daniel Coppiêters. Ce sont des jeunes filles et des jeunes femmes d'apparences bien innocentes, mais décrites dans un style un peu farouche, au moins pour ce qu'elles font. Une de ces nouvelles, la meilleure, est *Déclin*, où la femme mûre et devenue philosophe va prendre dans le cimetière d'une journée d'automne toute la profondeur du regard, la tristesse du sourire qui sera sa dernière beauté, poison de feuilles et de fleurs en décomposition, essence mortellement enivrante.

RACHILDE.

## *HISTOIRE, SOCIOLOGIE*

Henry Houssaye : *1815* (*Waterloo*), Perrin, 3,5o. — Dubois-Desaulle : *Sous la Casaque*, P.-V. Stock, 3.5o.

**1815 (Waterloo).** — Amené, par ses deux remarquables études, *1814*, *1815*, à raconter l'événement qui, depuis tantôt un siècle, a donné matière à tant d'écrivains, M. Houssaye eut la coquetterie un peu dédaigneuse d'ignorer ses devanciers. Son livre est écrit exclusivement d'après les témoignages contemporains, pièces officielles ou écrits et commentaires de personnages mêlés à l'action. Si, deux ou trois fois, l'auteur nomme M. Thiers ou Charras, c'est pour relever une erreur de l'un, incriminer les tendances de l'autre. En revanche, il n'a rien négligé pour vérifier, contrôler les uns par les autres tous les témoins. Il a relevé sur la carte et sur le terrain même les distances et le relief du sol. Il a compté le temps nécessaire au mouvement des troupes, où à la transmission des ordres. Par les états de situation, et le décompte continuel des pertes et des renforts, il a déterminé, à quelques unités près, le chiffre des combattants. Il a fait mieux, il a évoqué l'âme de cette armée, montré le soldat fanatique de son chef suprême et plein de défiance pour les officiers et généraux en sous-ordre, affamé de combattre, dédaigneux également de la discipline et de la mort. Les généraux inquiets du lendemain de l'aventure, doutant d'avoir pris le bon parti, songeant à leurs camarades demeurés fidèles au roi ou restés neutres, sachant qu'ils ont passé trop souvent d'un côté à l'autre pour être en sûreté nulle part. Les uns s'en tirent en cherchant furieusement une mort qui se refuse, comme Ney, les autres, comme Bourmont et ses officiers d'état-major de Villoutreys et d'Andigné, — deux noms de l'armée de Condé — en rachetant une défaillance par une félonie et en trahissant la trahison. Le maître enfin, émerveillé

par la féerie de son retour, mal éclairé par les trois mois si difficiles passés à Paris, aveuglé sur la haine de l'Europe jusqu'à écrire encore à Davoust le 30 avril : « Si nous avons la guerre... » et croyant toujours que « quand il avait supposé une chose, cette chose devait être telle qu'il l'avait supposée : la fortune avait si souvent donné raison à ses prévisions. » Cette vue sur le caractère de Napoléon est une des plus justes qui aient été portées : il faut ajouter que les leçons les plus dures, les désastres les plus significatifs étaient toujours non avenus pour lui, n'avaient aucune prise sur l'imperturbable obstination de son fatalisme confiant. Toujours, il eut Marengo devant les yeux, jamais Moscou, ni Leipsick, ni Fontainebleau. C'est une des raisons pour lesquelles, des deux plans de campagne qui s'offraient à lui, aller chercher l'ennemi en Belgique, ou bien l'attendre entre l'Oise et la Seine avec une armée qui en juillet aurait compté 200.000 combattants, appuyé sur Paris fortifié et défendu par 80.000 hommes, l'empereur adopta le premier. M. Houssaye indique encore d'autres considérations politiques et militaires qui déterminèrent cette décision : je pense qu'il en a omis une importante. Dans le second plan, où la victoire finale semblait assurée, la résistance avait Paris pour pivot. Cette ville devait être mise en défense : les habitants armés, des compagnies de tirailleurs fédérés formées avec ses ouvriers. Elle aurait eu grande part à l'effort et à la gloire. L'aversion et la défiance de tout bon gouvernement envers Paris durent contribuer à faire adopter l'autre plan, comme elles causèrent cinquante-cinq ans plus tard le désastre de Sedan, en éloignant coûte que coûte de la capitale la dernière armée de la France.

§

**Sous la Casaque.**—C'est un livre utile à lire, afin de savoir comment on envoie un Français au bagne pour avoir lu Hœckel. Il est vrai que ce bagne est militaire et ne guette que les Français sous les drapeaux. Il ne serait pas mauvais néanmoins que le public sût un peu ce que sont les compagnies de discipline et les raisons qui suffisent pour y envoyer un soldat. Le cas de l'auteur est simple. Fils de veuve, il avait fait sans accroc, c'est-à-dire sans punition, six mois de service sur les dix qu'il devait. Le septième, on découvre qu'il est l'ami d'un sergent qui lisait le *Père Peinard*. On trouve quelques livres de science dans son paquetage. On le fourre en cellule, où son colonel lui fait des discours à la Brunetière. Comme il ne se

déclare pas convaincu, on le fait passer devant un conseil de discipline, qui « pour avoir montré dans des écrits intimes des sentiments de haine profonde contre l'armée et contre ses chefs et contre l'état social actuel », le déclare déchu des droits à la dispense et l'envoie finir son temps — trente mois — aux compagnies de discipline. Au bout de quelques mois il s'évade, et il est repris, arrêté par des Arabes sur la dénonciation de deux tringlots imbus de l'esprit militaire et désireux de gagner une prime de vingt-cinq francs. Conseil de guerre, avec perspective de trois ans de travaux publics. Par une chance merveilleuse il est acquitté, sans raison d'ailleurs, renvoyé aux « camisards » où il achève son temps, versé pour les dernières semaines dans un régiment de zouaves, enfin libéré. Et on peut le regarder comme exceptionnellement heureux. C'est un homme qui a traversé l'enfer et qui en est sorti. Mais il se rend fort bien compte qu'il ne doit son salut qu'à l'intervention d'une mère admirable, qui remua ciel et terre, passa la Méditerranée, lui trouva un défenseur, et, par la constante, la merveilleuse effusion de tendresse de ses lettres et de ses encouragements, l'empêcha de s'abandonner lui-même et de désespérer. Orphelin fils de parents insoucieux, ou bien respectueux de l'honneur de l'armée jusqu'à renier un fils condamné par ses chefs — IL Y EN A — ou, plus simplement encore, fils de pauvres bougres liés au travail quotidien, ignorant le jeu de la machine sociale, il était perdu sans retour.

M. Dubois Desaulle explique fort bien qu'un homme qui a revêtu la casaque des compagnies de discipline est à la merci des gradés. On peut imaginer l'âme, si j'ose m'exprimer ainsi, des caporaux, sous-officiers et officiers qui acceptent ces fonctions de garde-chiourme, car on apprendra avec étonnement qu'eux n'y sont pas condamnés. C'est un poste de confiance et de faveur. Ces hommes ont vis-à-vis de leurs subordonnés une arme suffisante pour les faire passer au conseil de guerre à volonté : c'est l'ordre formel. Un disciplinaire balaie, le gradé lui enjoint de balayer plus vite : il trouve le mouvement encore trop lent, appelle deux témoins *de son choix* et donne à sa victime l'ordre formel de balayer plus vite. Quelque célérité qu'il mette, l'homme est perdu si les témoins veulent constater qu'il n'obéit point, et ils veulent toujours, car le gradé les a choisis. Coût : un, deux, trois ans de prison. Quand un gradé a pris un homme en grippe et guette l'occasion de le faire passer au conseil, on dit qu'il *cherche* l'homme. Quand il

y a réussi, on dit qu'il l'a *fait tourner*. Un moyen fort sûr est de confier aux disciplinaires en marche ou en colonne des vivres de campagne qu'il est défendu de toucher sans ordre, puis de les laisser sans distribution de vivres, en pays perdu; ils entament leurs conserves, et à l'arrivée passent au conseil.

Le long récit des lâchetés, des cruautés, des hypocrisies, des souffrances de tous genres que l'auteur a vues ou endurées, est interrompu par de jolies descriptions de paysages africains, vus avec finesse et rendus avec une délicate précision. On sait gré au camisard d'être resté écrivain, et d'ailleurs c'est sans doute la persistance de cette volonté de voir, et de survivre pour raconter les choses vues, qui lui ont donné la force de supporter des épreuves où succombaient des corps plus robustes, et lui permettent de dire à présent qu'« *ils* ont eu la graisse, pas la peau ».

MARCEL COLLIÈRE.

## *PHILOSOPHIE*

*Les Éléments de la Métaphysique*, par Paul Deussen, professeur de philosophie à l'Université de Kiel, traduit de l'allemand par E. Nyssens; in-16, 313 p., Paris, Perrin et Cᵉ, 4 fr. — *L'Avenir de la Philosophie*, esquisse d'une synthèse des connaissances fondée sur l'histoire, par Henri Berr; in-8, 511 p., Paris, Hachette. — *La Tristesse contemporaine*, par H. Fierens Gevaert, in-18, de 195 p., Paris, Alcan, 2 fr. 50. — *Revue de Métaphysique et de Morale*, année 1899, nᵒˢ 1 et 2; Paris, Armand Colin, 3 fr. — *Cosmogonie dualiste*, par Ad. Alhaiza, plaq. de 16 p. Paris.

La philosophie de Schopenhauer est de celles dont on parle le plus, et cependant c'est une philosophie touffue et difficile à comprendre. On la connaît mal, car pour la bien connaître il faudrait en dégager les principes, épars dans l'œuvre considérable de son auteur; il faudrait d'abord lire attentivement l'introduction, au titre rébarbatif, « *De la quadruple racine du principe de raison suffisante* », puis les trois épais volumes du « *Monde comme Volonté et comme représentation* », ce qui est un travail de professeur; tandis qu'en général c'est avec quelques paradoxes, toujours les mêmes, extraits et pages détachées, qu'on se contente de la résumer, de sorte que le lecteur de morceaux choisis, ou l'auditeur de conférences, ne retient et n'apprécie guère de Schopenhauer que l'ornement littéraire de sa pensée et le charme empoisonné de sa morale, sans soupçonner la profondeur de sa métaphysique et ses attaches avec la philosophie éternelle.

Ce sont ces principes peu connus de la doctrine que, sous le titre **Les Eléments de la Métaphysique**, M. Paul Deussen présente en forme de manuel. M. Deussen est un philosophe estimé en Allemagne et réputé pour ses savants commentaires de Platon et de la philosophie hindoue. Avec l'autorité et l'originalité d'un disciple qui a su s'assimiler la pensée du maître en la reconstruisant par les propres efforts de sa réflexion indépendante et mûrie dans l'étude de l'antiquité, il expose, suivant une méthode rigoureuse et dans un enchaînement parfait, la métaphysique Schopenhauérienne, débarrassée de ses formes temporelles et individuelles, mise en harmonie avec les systèmes les plus importants de l'histoire, depuis la Brahmavidyâ des Hindous et le platonisme jusqu'à la théologie chrétienne. C'est dire l'intérêt qu'offre son résumé systématique. M. Deussen considère cette doctrine comme l'aboutissement des plus profondes et durables traditions aryennes. Il estime qu'après la réforme kantienne la seule voie à suivre était celle qu'a indiquée Schopenhauer. « Schopenhauer, dit-il, est à Kant ce que Platon est à Socrate; tous les autres disciples de Kant sont comparables tout au plus aux « Socratiques imparfaits ». Et il ajoute : « N'attendez point un Aristote! Mille mains laborieuses travaillent dans tous les coins des sciences empiriques. Encore quelque temps, et tout le monde apercevra le jour qui vient de poindre. Espérons que dans la grande révolution salutaire que la théorie de Schopenhauer causera dans les sciences empiriques, — espérons que les profondes pensées de Schopenhauer ne seront pas ensevelies comme celles de Platon par Aristote! » (P. 67.)

Schopenhauer a eu le bonheur de susciter en Allemagne déjà plus d'un enthousiasme pareil. Naguère Philipp Mainländer, dans sa « Philosophie de la Délivrance », qui eut un grand retentissement, célébrait la révélation venue de Francfort à l'égal de la lumière destinée à éclairer la fin du monde et à remplacer le christianisme comme le plein midi fait oublier l'incertaine lueur de l'aube. Son œuvre accomplie, Mainländer se suicida, laissant sa mort en gage de la vérité de sa philosophie et forçant ainsi l'Allemagne, terre classique du suicide, à l'adopter comme un de ses penseurs populaires.

Auparavant, de Hartmann, avec sa « Philosophie de l'Inconscient », avait aussi chanté les louanges du pessimisme ; mais, plus avisé ou moins convaincu, avait remis à un « suicide cosmique » relégué dans un lointain futur le soin de justifier la théorie par les faits.

M. Deussen a mieux compris Schopenhauer, tout en le considérant, de même que ses prédécesseurs, comme le révélateur suprême. Il a merveilleusement saisi le sens purement métaphysique et transcendantal de sa morale, et ses études antérieures l'ont mis à même d'en marquer la foncière identité avec la théologie hindoue et de l'appuyer sur de nombreux textes.

L'ouvrage en question n'est donc pas seulement un manuel, c'est de plus un travail spécial qui fixe définitivement un point capital de l'histoire de la philosophie. C'est à ce titre surtout que je l'apprécie, quant à moi, car je fais toutes réserves sur la vérité de cette métaphysique et sur sa prétention à l'autorité d'une science faite et désormais indiscutée, susceptible d'être l'objet d'un enseignement classique. Je crains fort que les disciples de Schopenhauer ne s'illusionnent lorsqu'ils voient dans leur maître l'héritier légitime de la critique kantienne, celui qui aurait scellé l'alliance de l'idéalisme moderne et des obscures tendances des métaphysiques séculaires. L'idéalisme de Schopenhauer, qu'il me suffise de l'affirmer ici en quelques mots, car une argumentation même succincte serait hors de propos, va à l'encontre du criticisme. L'idéalisme de Schopenhauer est un idéalisme *psychologique*, un *naturalisme*, ainsi que le désigne M. Fouillée, qui restaure la *Chose en soi*, la *Volonté* (Wille), et la considère comme une réalité directement saisie par l'expérience interne. Le problème ontologique avait pour objet de découvrir l'essence dernière du monde, d'apprendre ce qu'est en soi la réalité déguisée sous l'apparence sensible et perçue à travers les formes de la sensibilité et les catégories de l'intellect. Or la critique kantienne n'a pas eu seulement pour résultat de montrer que le problème est insoluble ; elle a en outre donné à entendre que le problème lui-même est un non-sens. Schopenhauer reprend le problème ontologique, avec des termes nouveaux, voilà tout. Il reste en deçà de la réforme de Kant, qu'il a imparfaitement comprise. S'il est un système qui constitue un progrès sur le criticisme et qui s'engage sur la route frayée par Kant, ce n'est certainement pas l'idéalisme psychologique de Schopenhauer, mais bien plutôt, malgré ses déductions aventureuses, ses cabrioles dialectiques, ses exagérations, ses difformités et ses erreurs, l'Hégélianisme, c'est-à-dire le dernier représentant, quoique sous une forme encore bien imparfaite parce que trop arrêtée, de l'idéalisme logique et du pur rationalisme.

§

**L'Avenir de la Philosophie**, ou « Esquisse d'une synthèse des connaissances fondées sur l'histoire », est une thèse de doctorat qui a valu à son auteur, en même temps qu'une thèse latine sur Gassendi, la mention *très honorable*. Très honorable est, en effet, ce travail, où l'on a cherché à obtenir par l'histoire de la philosophie des indications sur la synthèse future qui conciliera la science et la foi, les aspirations morales et les aspirations théoriques vers le vrai, les besoins pratiques et l'amour de la spéculation. Je ne ferai à M. Berr qu'un reproche, qui lui a été fait du reste à la soutenance, c'est que presque tout son livre, plus de 400 pages, a été composé en vue d'arriver à la définition de ce qu'il nomme la synthèse historique, qui est pour lui la science intégrale et une, et que, la définition donnée, on n'est pas plus avancé. Un si laborieux effort pour accoucher d'une pauvre petite souris !

§

Dans l'essai sur **La Tristesse contemporaine**, M. H. Fierens Gevaert décrit les grands courants intellectuels et moraux du XIX^e^ siècle. Il constate la crise actuelle et il en analyse impartialement les causes. Il observe avec raison que la « société contemporaine, remarquablement unifiée au point de vue des conditions matérielles de l'existence, est au contraire divisée à l'infini dans ses aspirations intellectuelles et spéculatives. Il n'y a qu'un seul remède, pense-t-il, à ce malaise : la croyance religieuse... Mais, d'autre part, il est certain que l'appareil dogmatique des diverses Eglises ne résiste plus à la critique moderne ». Et alors ? C'est la religion de l'amour qui s'offre à la maturité de l'humanité. « L'amour doit entrer dans sa phase positive et réaliste. De même que la religion était pour les populations du moyen âge une réalité presque objective, de même l'amour doit être considéré par toute la société contemporaine comme une nécessité primordiale, sans laquelle il n'est point d'harmonie dans notre existence et point de bonheur. » (P. 194.)

Noble conclusion, assurément, mais je doute qu'elle suffise « à ramener, comme l'espère l'auteur, les esprits égarés et outranciers vers une conception plus harmonieuse et plus équilibrée de l'existence ». Puisqu'il s'agit d'une crise intellectuelle autant que morale, c'est une vérité nouvelle, ou plus haute, que l'on demande, capable de satisfaire les exigences de la pensée spéculative aussi bien que de guider les actions. Ce n'est pas d'hier qu'on nous a prêché la religion de l'altruisme. L'inquié-

tude philosophique a-t-elle cessé depuis Jésus-Christ? Les esprits néo-religieux ont une déplorable tendance à confondre *vérité* et *idéal moral*, alors que l'identité des deux concepts n'est qu'un postulat de l'avenir. Comme tous les créanciers fictifs et abusés de la faillite de la Science, M. Fierens Gevaert commence par poser des principes contestables. Il pose en fait le malaise des esprits, l'anarchie intellectuelle, symptôme de décadence, de lassitude et de découragement. Il faudrait le démontrer. J'estime au contraire que l'anarchie présente est le commencement de la sagesse, l'émancipation naissante de la pensée moderne, et que la crise actuelle, puisque crise il y a, est l'époque la plus vivante, la plus lumineuse, la plus féconde en espoirs, la plus riche en promesses, que l'humanité ait jamais vécue. Le désespoir contemporain, lieu commun pour les prédicateurs de carême! Laissez le aux sacristies. Au milieu du tumulte de l'agitation présente, on perçoit une voix très douce, infiniment grave et pénétrante, comme le son résultant d'une diversité de notes indépendantes et pourtant susceptibles de se combiner, une voix qui répète la belle parole de Jean-Jacques : « Sors de ton enfance, ami, réveille-toi! »

§

Je ne fais que signaler, dans les deux premiers numéros pour cette année de la **Revue de Métaphysique et de Morale**, des articles de E. Chartier sur la *Mémoire*, de G. Remacle sur la *Recherche d'une Méthode en Psychologie*, de Léon Brunschwicg sur la *Philosophie de M. Ch. Dunan*. Au spiritualisme chrétien de M. Ch. Dunan, qui conseille, dans l'incertitude spéculative où nous tient la raison pour tout ce qui concerne la nature de Dieu et ses rapports avec le monde, de s'en tenir au dogme de la Trinité, M. Brunschwicg oppose cette formule, pour laquelle je ne saurais trop le louer : « Il n'y a pour le spiritualisme qu'une vérité : l'autonomie intellectuelle et morale de l'esprit. Il se détruit s'il veut aller au delà. »

§

D'un indépendant, M. Ad. Alhaiza : une **Cosmogonie dualiste**. On y trouve des idées qui mériteraient d'être développées.

LOUIS WEBER.

## *SCIENCES*

Mathias Duval et Edouard Cuyer : *Histoire de l'anatomie plasti-*

*que* (Henri May). — Trutat: *La Photographie animée* (Gauthier-Villars). — Gellé : *L'Audition et ses organes* (Alcan). — Foveau de Courmelles : *L'esprit scientifique contemporain* (Fasquelle). — Michaut : *Pour devenir médecin* (Schleicher) — De Fontenelle : *Les microbes et la mort* (Schleicher)— Pierre Janet : *L'Automatisme psychologique.*

« Représenter les formes en connaissance de cause : c'est là, quoi que puissent en dire certains esprits superficiels, un des nombreux exemples de l'indépendance qu'une rigoureuse discipline scientifique seule peut donner à ceux qui, peut-être, ont le plus besoin de liberté. »

Telle est la très heureuse formule dans laquelle MM. Mathias Duval et Edouard Cuyer résument les multiples influences qu'exerce sur le développement de l'art chez l'artiste l'étude scientifique du corps humain, — formule qui pourrait servir d'épigraphe au livre qu'ils viennent de publier sur l'**Anatomie plastique.**

La période qui commence avec ce siècle est caractérisée par « l'apparition d'ouvrages de véritable anatomie des formes, rédigés avec la préoccupation évidente de donner non seulement l'indication des éléments nécessaires d'anatomie descriptive, mais encore l'application de la connaissance de ces derniers : l'étude des formes, des proportions, des attitudes, et des mouvements plus ou moins complexes que déterminent celles-ci ». Il n'en a pas toujours été ainsi, et cet état de choses ne s'est que progressivement installé à travers les trois périodes précédentes que MM. Mathias Duval et Cuyer ont essayé de délimiter.

A l'époque antique, absence complète d'études anatomiques faites au moyen de la dissection. « Les Anciens n'ont eu, pour les guider dans la création de leurs œuvres artistiques, que la simple observation, dans des conditions spéciales, du corps humain vivant, et à l'état d'action. » Période prodigieuse cependant et où cette simple observation devait reposer sur une attention tellement scrupuleuse, sur une patience tellement persévérante, sur une perception tellement affinée, que Salvage pouvait écrire avec quelque raison au début de ce siècle que l'élève qui analyse l'antique « remarque avec étonnement qu'il y a eu rivalité complète de l'art et de la science pour former ces chefs-d'œuvre, dont ne peuvent approcher les modernes les plus habiles ». Il n'y a pas là seulement que l'enthousiasme de l'admirateur passionné du *Gladiateur combattant.*

La seconde période est celle des études anatomiques. C'est celle que domine Léonard de Vinci, qui s'y adonne avec une telle passion que l'œuvre laissée par lui est tout simplement hors de pair. M. Mathias Duval est un fervent du maître et il écrivit l'an dernier une étude intéressante à propos de la publication des *Manuscrits de Léonard de Vinci de la Bibliothèque royale de Windsor par Théodore Labachnikoff*. C'est aussi la période de Vesale, « dont l'influence fut telle que le reflet s'en retrouve, par les copies nombreuses qu'on a faites de ses planches, jusqu'au début du siècle où nous vivons ». Nul n'eut une influence plus éclatante que l'auteur du *De Humani corporis fabrica*, cette Bible de l'anatomie qu'il édifia avec un courage jamais lassé, au prix de ruses inimaginables, comme de passer ses nuits à déterrer les cadavres à la butte de Montfaucon et au cimetière des Innocents, ardeur qui, éveillant bientôt les susceptibilités de l'Inquisition, le fit accuser d'avoir porté le scalpel sur un sujet qui n'était pas mort, et le fit condamner à accomplir le voyage en Terre-Sainte d'où il ne revint pas.

A propos de ce traité de la *Structure du corps humain*, les auteurs rectifient une erreur depuis longtemps admise qui consiste à attribuer au Titien les admirables planches qui l'accompagnent. Or, il est maintenant prouvé, et cela d'après Vesale lui-même, qui l'affirme dans une lettre-préface à sa publication datée de Venise (1538), que les dessins sont d'un élève du Titien, d'origine flamande, Jean Etienne Calcar, qui vivait à Bologne.

En somme, dans cette seconde période, les traités d'anatomie, « pour qu'ils aient pu être utilisés par les artistes, étaient, de par leur nature même, destinés aux médecins. Dans la troisième on vit apparaître des ouvrages qui, par leurs titres, leurs textes, leurs descriptions consacrées aux seuls éléments que les artistes ont à connaître, présentent quelques-uns des caractères qui distinguent et différencient les études artistiques des études médicales. » Cette période comprend la fin du seizième, puis le dix-septième et le dix-huitième siècle.

Le livre de MM. Mathias Duval et Cuyer a le double mérite de ne pouvoir être lu par le premier venu, et d'intéresser immédiatement, par la douce lumière qu'il jette sur ce joli coin de l'histoire de l'esprit, tous ceux qui s'inquiètent, à un simple ou à un double point de vue, des nombreux rapports de la science et de l'art.

§

Deux livres exclusivement scientifiques. L'un, la **Photographie animée**, de M. Trutat, expose les bouleversants progrès de la chromophotographie.

Comme l'explique dans sa préface M. Marey — l'homme qui certainement était le plus autorisé pour présenter un tel livre — nous arrivons à être las des exploits ordinaires des cinématographes. Après nous avoir reproduit la vie de tous les jours, au milieu de laquelle nous nous agitons, après être allé chercher au bout du monde des paysages que nous n'irons jamais voir, ou avoir surpris, dans l'intimité, actes officiels ou autres auxquels nous n'avons pas accès, des indiscrétions ou des secrets, le cinématographe a vite épuisé — hormis pour les badauds — son succès de curiosité qui fut né de l'étonnement devant un tour de force : il doit maintenant s'appliquer à rendre des services.

« Oui, écrit M. Marey, les photographies animées ont fixé pour toujours des mouvements essentiellement fugitifs ; elles permettent de voir et de revoir indéfiniment des phénomènes parfois difficiles à reproduire ; mais enfin, ce qu'elles montrent, l'œil eût pu le voir directement ; elles n'ont rien ajouté à la puissance de notre vue, rien enlevé de ses illusions. Or, le vrai caractère d'une méthode scientifique est de suppléer à l'insuffisance de ses sens ou de corriger leurs erreurs. Pour y arriver, la chromophotographie doit donc revenir à présenter les phénomènes tels que nous les voyons... Une première manière consiste à changer la durée des phénomènes, à ralentir ceux qui sont trop rapides pour que notre œil puisse en saisir les phases, à accélérer ceux qui nous échappent par leur extrême lenteur. »

Veut-on *voir* distincts les uns des autres la succession des mouvements qu'accomplissent les jambes d'un cheval lancé au galop? Il suffit de prendre, à chaque seconde, cinq fois plus d'images du cheval qu'il n'en faut pour avoir la sensation continue du mouvement, et, dans la projection de ces images, d'en *ralentir* la succession à la fréquence nécessaire.

Veut-on *voir* groupés les uns à la suite des autres les différents stades de la croissance d'un végétal? Il suffit de prendre des images à de longs intervalles, et d'en *accélérer* ensuite la projection.

Enfin on doit pouvoir arriver à mesurer exactement les

deux éléments qui constituent le mouvement : l'espace et le temps.

L'autre livre est un traité de l'**Audition** et de ses organes écrit par M. Gellé. La signature dit ce que vaut l'œuvre, la richesse des matériaux qui y sont accumulés et le soin avec lequel ils ont été triés. Cet ouvrage est trop spécial pour que j'y insiste : je signalerai seulement pour ceux que la question intéresserait particulièrement la partie consacrée au phonographe et au microphonographe, partie absolument nouvelle montrant les ressources que peuvent apporter ces deux instruments dans l'étude des phénomènes de l'audition, et le curieux rôle joué par les phonogrammes qui permettent *de lire* et de comprendre les *images* des sons.

§

En ouvrant le volume que vient de faire paraître chez Fasquelle M. Foveau de Courmelles sur l'**Esprit scientifique contemporain,** je trouve sur un petit papier vert d'eau le petit discours suivant : « Ce livre montre l'influence définitive et prépondérante de la Science dans tous les domaines de la pensée humaine, art, musique, théâtre, politique, religion, morale... » C'est vrai. Je connais M. Foveau de Courmelles et le tiens pour un homme aimable ayant eu grand plaisir à rechercher et à grouper tous les faits prouvant la marche ascendante de l'influence de l'Esprit scientifique, à rappeler quels sont les livres où sont représentés des médecins, quels sont les médecins qui s'occupent d'histoire, de littérature, de politique. J'ai retrouvé là avec joie des noms d'excellents amis ; ce qu'est devenue la chirurgie, l'hygiène, l'alimentation : en somme c'est un agrément de revoir le compte scientifique de ces dernières années et de se rajeunir le souvenir. Le petit papier vert avait raison : M. Foveau de Courmelles nous a rappelé beaucoup de choses ; celles dont nous nous souvenons, il nous empêchera peut-être de les oublier. Le petit papier vert est très exact ; il est tellement exact qu'il est suffisant et que ce serait sinon difficile, au moins dangereux d'y ajouter autre chose.

Bien plus modeste est le petit ouvrage que M. Michaud vient de publier chez M. Schleicher et intitulé **Pour devenir médecin.** Vingt sous, cent quatre-vingts petites pages de texte : c'est une petite chose très bon marché... qui fait diablement réfléchir ceux qui l'ont lue. Ces quelques pages devraient être mises sous les yeux de tous ceux que tente la carrière médicale, de tous ceux qui sont chargés de diriger leurs premiers

pas. Ce tableau de l'enseignement de la médecine est tellement vivant que — le sentiment de tristesse momentanément éloigné — on éprouve un malin plaisir à voir ainsi reproduites, sur un ton aigre-doux, tout un tas de réflexions, de regrets, de colères même qu'on a si souvent gardés silencieusement pour soi. Alors qu'on parle d'organiser des ministères de la santé publique, qu'on croit réformer l'enseignement médical en intervertissant l'ordre des cours, qu'on se leurre et qu'on leurre les autres par des mesures qui n'ont d'autre rôle que de ne rien changer du tout : le principe fondamental de l'enseignement médical actuel, c'est-à-dire l'hostilité contre tout ce qui est pratique et pratiquement utilisable, se maintient inébranlable avec toutes ses lacunes et toutes ses erreurs. Ce livre, fait par un médecin, s'adresse exclusivement à des médecins.... peut-être ! Il pourrait s'adresser aussi à tous ces membres de toutes ces commissions parlementaires qui prétendent s'occuper de l'enseignement supérieur.

Dans la même collection, M. de Fontenelle nous donne un volume sur les **Microbes et la Mort.** En regardant le titre, j'avais eu un moment d'espoir ; j'avais cru que l'auteur allait nous parler de cette tragique évolution du cadavre, et faire au point de vue des microbes ce que Méguin a si magistralement écrit sur la Faune des cadavres. Je m'étais trompé. Il s'agit seulement d'un petit traité de microbiologie à l'usage des gens du monde. C'est clair, mais je n'aime pas ça. C'est évidemment moi qui ai tort.

M. Pierre Janet vient de faire paraître la troisième édition de son **Automatisme psychologique.** Elle ne diffère en rien de la seconde ; je serai amené à revenir sur ce livre quand je parlerai de son complément nécessaire et indispensable : les *Névroses et idées fixes.*

Je reçois trop tard pour les analyser aujourd'hui le volume de M. Lacassagne sur *Vacher et les crimes sadiques* et celui de M. Venturi sur les *Relations psycho-sexuelles* (Storck). Ils exigent l'un et l'autre une trop grande attention.

ALBERT PRIEUR.

## *MÉTHODES*

Le temps.

Le roman que l'on a pu lire (1) ici même, grâce à notre

(1) *La Machine à explorer le Temps,* par H. G. Wells.

Davray, — précipite son lecteur dans l'abîme ; puis, l'arbitraire est exploré.

Ce n'est pas mon rôle de juger cet ouvrage. — Je laisse la fable, je penserai au Temps.

Un lien singulier, un sentiment, une quantité, une catégorie, — *cela*, est présent dans beaucoup d'esprits sous la figure d'une sorte de fluide qui transporte, altère tous les objets, les dissout, les recompose et les analyse, comme le bain chimique ou l'eau mère de tous les événements connaissables. Certains attribuent à la simple durée une action propre qui vieillit les êtres ; use les choses ; a rongé les roches ; améliorera les sociétés, les vins, les livres vraiment bons : et ils se reposent sur l'activité intelligente de ce moteur pour leur amener, souvent, au réveil, l'idée, qu'en se couchant, ils n'auront pas eue.

Ces images sont générales. Elles paraissent grandement dans le langage des hommes quelconques, et elles se cachent dans celui des savants. En vérité, les sciences actuelles ne nous apprennent rien sur le Temps même.

Elles le définissent une quantité continue, à une dimension, mesurable par le déplacement d'un point dans l'espace. On suppose qu'à chaque longueur parcourue correspond une quantité de temps, et que, si les longueurs sont égales, les temps correspondants sont égaux.

Mais cette supposition, si utile, n'est qu'un abus de langage destiné à permettre des raisonnements ultérieurs. En effet, des longueurs sont dites *égales* quand on peut, ou les superposer directement, ou leur superposer, suivant une loi uniforme, la même unité. L'égalité résulte alors de la parfaite confusion des deux longueurs, ou, si l'on veut, de l'impossibilité de les distinguer qui se produit à la fin de l'opération. C'est ce qui est impraticable dans le domaine du temps. Deux instants, battements du même pendule, ou trajets, au-dessus de l'horizon, d'un astre, ne peuvent être comparés et enfin confondus. Aucune opération ne peut les faire coïncider, aucune méthode ne peut les substituer l'un à l'autre, ou les transformer l'un dans l'autre ou les altérer de la même façon tous les deux. Chacun, definitivement étranger à l'autre est inexprimable par l'autre — et quand nous croyons de les confronter, quand nous énumérons dans la même série arithmétique plusieurs battements de pendule, c'est que nous comptons ensemble des objets d'espèce différente et que nous ajoutons des sensations

à des souvenirs, comme un écolier additionnerait, sans trouble, des mètres cubes à des mètres carrés...

On va voir que les autres caractères du temps mathématique sont également en opposition avec ceux du temps physique ou psychologique.

Une fois le temps regardé comme une quantité, on l'a employé à ce titre dans les problèmes de la Dynamique et de la Cinématique. Il joue, dans ces domaines, un rôle particulier ; il y est considéré comme quantité variable indépendante, de sorte que sa variation détermine celles de toutes les autres quantités qui représentent le fait mécanique à exprimer. Ici, on lui attribue implicitement cette action propre dont j'ai parlé, et le savant donne une forme abstraite, analytique, à une opinion vulgaire.

De plus, en tant que variable indépendante, on peut assigner à la quantité $t$ toutes les valeurs que l'on veut, — et en particulier, des valeurs décroissantes... La représentation mathématique est donc en défaut. Elle ne conserve presque rien de la notion singulière de temps. Elle ne distingue pas le passé de l'avenir. Elle postule la correspondance complète d'une quantité de temps avec un continu quelconque à une dimension.

Cependant, quelque chose à faire, demeure. Plus riche, plus difficile à représenter, plus singulière me semble être la notion du temps.

La première idée m'en vint en dénouant quelquefois, dans mon esprit, ce vieux et étrange *Principe de Contradiction*. Je le regardais de toutes mes forces comme une prescription arbitraire. Je me disais que la Logique consiste simplement à voir si une chaîne de propositions est, ou non, conforme à certains postulats, tels que ce Principe. — Je pensai ensuite que cette loi absolue : « Une chose ne peut, en même temps.... être et ne pas être » ne pouvait avoir éte tirée que d'une observation intérieure, et qu'au lieu de la soustraire à tout examen et à tout recommencement, comme le font beaucoup d'auteurs, il convenait, peut-être, de renouveler les antiques tâtonnements et de redescendre dans la région toujours vivante, suffisamment pareille, presque ineffable, d'où péniblement (1), après des siècles de tentatives, les Grecs l'ont extraite.

(1) Péniblement, car la formule de cette loi, si longtemps élaborée, reste inélégante, inachevée, adroite, au point que je n'ai pas voulu transcrire ci-dessus le membre de phrase très vague qui s'y intercale : «.... et sous le même rapport... »

Tel, le temps m'apparut comme possibilité de contradiction, contact de contradictoires. Mais si je m'écartais du langage, et, par conséquent, du lieu des contradictions, si je n'observais que les phénomènes mentaux eux-mêmes, le Principe s'évanouissant, je croyais en apercevoir un autre dont celui-là n'était que la projection dans le domaine du parler. Il me semblait que certains objets de connaissance étaient incompatibles entre eux, — et, parmi eux, comme une simple catégorie de cette quantité de couples, devaient être ceux qui, une fois nommés et affirmés ensemble, constituent contradiction.

A ce moment de moi, le Principe ne paraissait plus que l'effet admirable, mais incomplet, d'une foule d'expériences de la plus grande délicatesse, tentées sur la pensée même. Ces opérations ayant manqué, le problème, abaissé du degré de la pensée à celui plus accessible du langage, put, à peu près, être résolu. Le Principe était tout ce qu'on avait pu, à une autre époque, dénominer et organiser dans cet ordre de recherches, et il n'était que l'approximation d'une loi bien plus élémentaire ou bien plus étendue, dont existe cette forme vulgaire : On ne pense pas à tout à la fois.

Ainsi, toute connaissance est constamment considérée comme *partielle*, et nécessairement.

Naïve, valable, — ou non, — cette idée me fut le signe de réfléchir indéfiniment. Elle, qui m'inclinait à regarder le temps comme une certaine division de l'ensemble du connaissable, me conduisait de suite à rechercher un procédé de divisibilité, qui, s'il pouvait être inventé, brisant tout objet de pensée en opérations distinctes, indépendantes entre elles et indépendantes de leur contenu, conférerait à son possesseur une méthode neuve et extrêmement uniforme d'analyse. J'illustrerai ce projet par une figure grossière. Qu'on se représente un homme, subitement devant un édifice considérable. Que l'esprit de cet homme soit d'abord infiniment surpassé : il ne lui faut qu'un coup d'œil pour être accablé, anéanti. Ensuite, divisant la masse debout dans sa vue, par celle qu'il imagine pouvoir remuer lui-même, défaisant le monument en opérations successives dont chacune lui est possible, le réduisant en changements qu'il commande, et en éléments invariables définis comme matériaux extérieurs, — il achève par avoir substitué, à un grand étonnement instantané, une certaine suite d'actes simples...

Je tâchais, au même temps, de me préciser ce principe d'incompatibilité que je situais plus profondément que celui de

contradiction. J'avoue que je voyais dans la limitation de la connaissance et dans sa partition nécessaire, quelque chose de la nature d'une quantité. Peut-être, les difficultés que je mettais à accepter cette analogie, et qu'il fallait y mettre, ne sont-elles dues qu'à l'insuffisante connaissance que nous avons de la nature des quantités. Quoi qu'il en soit, je supposais mon Principe déjà connu, et je voyais qu'il contenait l'assurance d'une psychologie formelle, venant entourer et situer la Logique formelle. Je crois toujours fermement que si la psychologie peut devenir une science, c'est seulement quand nous connaîtrons comment on ne pense pas tout à la fois. Alors, cette nouvelle science sera, en quelque sorte, la *Géométrie du Temps*, — c'est-à-dire le résumé des lois suivant lesquelles se substituent et se réfléchissent, les uns sur les autres, les états de conscience.

Il est clair que nous sommes faits de choses séparées, parmi lesquelles il en est où l'on peut introduire de nouvelles séparations, ou que l'on peut confondre, et d'autres qui sont indivisibles ou premières. Notre connaissance est A, ou elle est B, et aucun chemin ne nous conduit, *en général*, de A en B. Nous savons que A et B peuvent être quelconques, aussi différents que l'on voudra ; nous n'en passerons pas moins immédiatement de l'un à l'autre, continuellement enfermés par deux termes tels, comme un être qui serait un point vivant dans une courbe. La question du changement se pose donc, comme la clef de toute psychologie utile, et il est inévitable de se demander comment s'opère la variation de la connaissance, quelle est la règle universelle des altérations ou des transformations d'un état de conscience, soit qu'on le regarde comme comprenant à la fois des données externes et des phénomènes purement mentaux, soit qu'on se borne à l'un de ces mondes. Entre ces deux domaines, uniformément et indifféremment débités en états de conscience, existent des échanges, des correspondances, des actions et réactions, qui, partiellement étudiés et observés, n'ont pas encore pas fait l'objet d'une recherche méthodique. Je conseille au lecteur qui voudrait se donner une idée simple de ces questions, de s'appliquer à concevoir, à titre de fantaisie, un système de notation ou d'écriture de la connaissance. L'éminent professeur F. Klein, dans sa préface aux œuvres de Riemann, dénonce quelque part l'importance du rôle joué dans les Mathématiques modernes « *par la définition des fonctions au moyen « de leur mode d'existence dans le domaine infinitésimal...* ».

Il faut accorder, d'avance, une importance analogue à toute méthode qui permettrait de définir ce que nous appelons une idée, non point, comme on le fait toujours, par un certain développement, — ou signification, — du contenu de cette idée, car ce développement est, d'ordinaire, hasardeux dès ses premiers termes, mais à l'aide d'une combinaison de conditions générales, ou d'un groupement convenable de relations indépendantes, formelles.

Je terminerai ces indications par une sorte de programme. Il faut, avant tout, se faire une notion précise du changement. Non le définir, sans doute, ni monter au ton métaphysique. Il s'agit de caractériser ses propriétés. Elles résultent de l'expérience. On le posera comme indépendant de ses termes. Puis, considérant un ensemble ou état de conscience sans aucune variation (c'est-à-dire à un *instant* donné), le changement d'une simple portion de cet ensemble sera toujours comparable et, en quelque sorte, équivalent à un changement de toute autre portion ou de la totalité de l'ensemble. De plus, si une sensation suit immédiatement une autre sensation, il y aura toujours entre elles un fait purement mental — un changement. Ces propriétés montrent comment le temps a pu être considéré comme homogène et comme ne comportant qu'une seule dimension. Le temps est l'ensemble des changements. La diversité infinie des choses correspond à cet ensemble, et cet ensemble est composé d'impressions identiques, parfaitement détachées de tout objet.

D'autre part, à un autre point de vue, les changements sont comparables à tous les autres faits de conscience, perceptions, images, etc. On peut rapprocher cette dernière propriété de certaines propriétés des symboles. Ainsi, — dans la notation algébrique, lorsqu'on écrit $a + b$, le signe $a$ et le signe $+$, dont l'un désigne une quantité et l'autre une opération, sont si indifférents comme signes que l'on pourrait, par convention, se servir de l'un au lieu de l'autre, intervertir leur signification. Il y a donc, quelque part, une sorte d'assimilation entre l'opération et les quantités, — ou la possibilité de faire correspondre à deux choses qui ne se peuvent prendre l'une pour l'autre, deux choses dont l'échange est sans influence.

Pour circonvenir davantage la notion de temps, il faudrait adjoindre maintenant à celle du changement quelque chose qui différencierait en antérieur et en postérieur les termes

en présence, et qui figurerait cet aspect saisissant des choses temporelles dont nous semblons nous éloigner à reculons, nous mouvant dans une direction opposée à celle où nous y voyons. Ici, il sera indispensable, je crois, de préciser davantage le contenu des états de conscience : on observera, par exemple, que la succession d'une sensation et d'un fait purement mental diffère de celle de deux sensations ou de deux faits mentaux. On considérera, de même, les relations, *autres que la succession*, existant entre les états. On trouvera, à ce point de vue, deux grandes classes. Dans l'une, il n'y aura que les couples constitués par la séquence seule, par une substitution pure et simple d'une chose à l'autre. Dans la seconde, les couples reliés plus richement, ceux dans lesquels un terme est donné par une opération de l'esprit sur le premier. Là, encore, la distinction entre phénomènes externes et internes est de première importance. Par exemple : tous les objets peuvent être associés entre eux, en général, et l'on peut également toujours concevoir que cette association soit renversée, et que le premier succède au deuxième. Mais cette règle tombe, dans la plupart des cas, si l'un des termes est un phénomène externe.

Nous sommes ainsi conduits à parler de la réversibilité ou de l'irréversibilité des états de conscience.

Les transformations que subit un système quelconque sont réversibles lorsque le système peut revenir d'un certain état à un état antérieur, en passant dans ce retour par les mêmes états qu'à l'aller, pris dans l'ordre inverse. Cette définition, quoique d'origine physique, est tellement générale qu'on peut l'essayer à l'esprit et le regarder comme un système de transformations Il y a des cas où l'application de cette définition est en quelque sorte évidente, quoique la théorie n'en soit pas facile. Par exemple : ce que nous appelons l'ordre des mots dans une phrase, et la relation de cet ordre avec la compréhension de la phrase. De même, les procédés logiques de déduction et d'induction, replacés dans leurs états psychologiques, doivent pouvoir être étudiés au moyen de considérations de réversion ou d'irréversion. Je citerai, encore, comme un cas spécieux, la répétition d'un phénomène. Il est clair, d'abord, que le système formé par deux états de conscience successifs et n'ayant entre eux que cette relation de séquence, est parfaitement réversible. Mais cette réversibilité n'a plus lieu, si l'on considère le retour final du premier de ces états, comme non

absolument identique avec sa première apparition. En conséquence, la répétition d'un phénomène est possible ou non, suivant la définition particulière de la réversibilité qu'on adopte. Ce qui est assez remarquable, c'est que nous croyons, généralement, à la répétition intégrale possible d'un phénomène, conviction qui supporte toute expérience, — et en même temps, nous ne pouvons penser d'une chose qu'elle se répète, qu'en distinguant ses apparitions entre elles et en créant pour chacune un état de conscience irréductible.

A un autre point de vue, une succession qui comprend comme termes des sensations et des faits internes est généralement irréversible. La vue d'un objet me fait penser, mais cette pensée ne peut me faire *voir* l'objet, à moins que, par définition, je n'aie résolu de ne pas distinguer entre la vue d'un objet et sa représentation.

Tout me sollicitant d'achever cette revue précipitée de tentatives, je me borne à signaler finalement une branche de l'étude possible du temps qui nous ramènerait aux conceptions de M. Wells. Je veux parler des symboles. Le symbole est un peu une machine à explorer le temps. C'est un raccourci inconcevable de la durée des opérations de l'esprit, au point que l'on pourrait presque définir le monde mental en disant que c'est le monde où l'on peut symboliser. Un symbole peut représenter non seulement des images ou des états simultanés, mais des groupes d'états. Tout se passe, quand on s'en sert, comme si l'on avait exécuté les opérations qu'il représente, — et sa condition nécessaire est de n'avoir aucun rapport avec la chose représentée. S'il n'en était pas ainsi, il ne pourrait constituer avec elle un couple reversible, c'est-à-dire qu'il ne serait d'aucune utilité.

VALÉRY.

## *ARCHÉOLOGIE, VOYAGES*

J.-K. Huysmans : *La Bièvre et Saint-Séverin*, Stock, 3.5o. — Jules Viatte : *L'église Saint-Julien le Pauvre de Paris*, Chateaudun, Typ. Prudhomme, 2 fr. — P. Allard : *Etudes d'Histoire et d'Archéologie*, V. Lecoffre, 3.5o. — René Delaporte : *Dans la Haute-Egypte*, Francis Laur, 3.5o. — Ch. Castellani : *Les Femmes au Congo*, Flammarion, 3.5o. — A. H. Savage-Landor : *Le Voyage d'un Anglais aux régions interdites*, Le Tour du Monde, nos 1 à 8. — Memento.

L'origine de Saint-Séverin, une des églises les plus curieuses et les plus pittoresques que possède encore Paris, est incertain.

Bâtie au VI^e siècle, au milieu des bois et des vignes qui s'étendaient alors de ce côté de la rive gauche, ce fut d'abord un simple oratoire, sous l'invocation de saint Clément, de saint Laurent, de saint Martin ou de saint Jean Baptiste, on ne sait pas trop au juste, et qui servit de baptistère à saint Julien-le-Pauvre. Le 24 novembre 507, précise Adrien de Valois, au temps du roi Childebert I^er, le saint homme Séverin étant mort, lequel était *titulaire* de l'oratoire de Saint Clément, les Parisiens l'inhumèrent au lieu même où il faisait ses dévotions, et l'oratoire lui fut dédié. — Au IX^e siècle, ce fut une basilique « servant de paroisse aux femmes des rois de France qui habitaient le palais des Thermes ». Vinrent les Normands qui la ruinèrent, puis, au XI^e siècle, ce canton de Paris s'étant peuplé, l'évêque Imbert obtint Saint-Séverin du roi Henri I^er et en fit une église paroissiale. Ce fut de sa tour qu'on sonna le couvre-feu pour l'Université. Au XIII^e, puis au XIV^e siècle il fallut la rebâtir, et à ce propos le pape Clément VI accorda des indulgences à toutes personnes dont le zèle pieux y contribuerait. On y travailla bien cent ans encore et la bénédiction solennelle ne fut donnée à Saint-Séverin restaurée et refaite qu'en 1493. — Ces transformations, du XIII^e au XV^e siècle, d'autres qui suivirent, en font un véritable monument d'histoire architecturale, une des églises de Paris qui évoquent le plus favorablement, avec Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, l'art exquis du moyen âge, que les lourdes arcades et les pilastres en étages de la Renaissance ne surent jamais remplacer. — Avantage unique, de plus, l'église Saint-Séverin n'a pas été dégagée, isolée des maisons, et elle a gardé « son quartier ». On peut retrouver là le Paris d'autrefois, avec ses ruelles, ses impasses, ses bicoques, sa couleur et son pittoresque ; et c'est bien, on peut le penser, ce qui a séduit Huysmans, qui a réuni à sa notice bien connue sur la Bièvre une étude intéressante de ce coin de l'ancienne ville, jusqu'ici préservé des démolisseurs, et de ses deux églises, Saint-Séverin et Saint-Julien-le-Pauvre. — Peut-être ce livre — parfaitement orthodoxe et qui pourrait être approuvé par Monseigneur selon la formule — n'apporte-t-il rien de bien neuf concernant l'histoire des édifices eux-mêmes (1).

(1) Huysmans y a très remarquablement résumé, rectifié même, ce qu'on sait des églises Saint-Séverin et Saint-Julien-le-Pauvre. Cf. la monographie de Saint-Séverin dans l'*Inventaire général des Richesses d'art de la France*, l'*Itinéraire archéologique de Paris, par M. de Guilhermy*, et pour les vitraux le mémoire de M. Prosper Lafaye (Pougin, 1871).

Mais il y avait prétexte à décrire de nouvelles gargotes, des bouges un peu de l'Ambigu, des vieilles maisons, des coins lépreux, des assommoirs et des hôtels borgnes. L'auteur de la *Cathédrale* s'est souvenu d'*A Rebours* et de ses premiers livres, et il a ajouté un excellent chapitre aux descriptions de l'ancien Paris. On nous pardonnera de n'en point faire un autre éloge, nous réservant aussi bien d'y revenir ailleurs, et à ceux qui s'intéressent encore aux choses d'archéologie et d'art nous rappelons plutôt que Saint-Séverin est le seul endroit, ici, où l'on peut reconnaître un de ces charniers comme il en existait notamment à Saint-Benoît, à Saint-Etienne-du-Mont, et que celui des Innocents, pourvu de peintures macabres et de monuments dont la perte est tant à regretter, a rendus célèbres. A Saint-Séverin en effet, quand on sort de l'église par la petite porte du bas-côté méridional, on se trouve sur une aire vaste, quadrangulaire, au sol surélevé, entourée de constructions vagues, mais dans les murs desquelles on peut très bien reconnaître des arcades, çà et là surmontées de gargouilles. C'est le charnier de Saint-Séverin (1), classé parmi les monuments historiques — et c'est-à-dire les restes d'un cloître, sous les galeries duquel on enterra durant deux siècles et qui possédait des pierres tombales et des monuments remarquables. En 1674, on ferma ces galeries, car « à force de ne pas les avoir réparées, dit M. Huysmans, et surtout de les avoir surchargées de bâtisses destinées à loger les prêtres de la paroisse, tout s'effondrait. Des pierres tombales qui en proviennent, l'une a été transférée dans l'église et posée au-dessus de la porte de l'ancien trésor, à gauche de la sacristie. L'épitaphe est surmontée d'un bas-relief curieux, qui représente Nicolas de Bonfon, de son vivant marchand et bourgeois de Paris, et Robine de Cuyndel, sa femme, à genoux avec leurs dix enfants devant la croix où Jésus, assisté de la Vierge et de saint Jean, se meurt ».

Il faut ajouter que l'église Saint-Séverin, outre des vitraux des XVe et XVIe siècle, possède dans le déambulatoire du chœur un pilier en hélice duquel les arceaux semblent jaillir comme s'épanouissaient des palmes, qui est une curiosité de l'art du moyen-âge.— A l'entrée des charniers, communiquant avec la rue de

(1) Sur le charnier de Saint-Séverin, voir la savante étude de M. l'abbé Valentin Dufour, qu'il faut toujours consulter quand il s'agit d'archéologie parisienne, dans le *Bulletin archéologique du diocèse de Paris*, tome II, 1884.

la Parcheminerie par une allée qui existe encore, était cette inscription souvent citée :

Passant, penses-tu passer par ce passage
Où passant j'ai passé !
Si tu n'y penses pas, passant tu n'es pas sage
Car en n'y pensant pas, tu te verras passé.

Une autre inscription se lisait du côté de l'église, dont la valeur poétique, au reste, n'était pas autrement remarquable.

§

Mais ce quartier Saint-Séverin possède encore un monument digne d'attention. C'est l'église de Saint-Julien-le-Pauvre, qui se trouve tout proche dans une sale petite rue et s'ouvre sur une cour inimaginablement sordide et puante. M. Jules Viatte en a retracé les vicissitudes et étudié l'art charmant dans une monographie consciencieuse : **L'eglise Saint-Julien-le-Pauvre de Paris**, avec quatorze planches de relevé, de dessins et de plans, reproduits en héliotypie, et il sied ici de lui consacrer quelques lignes. — L'église ou chapelle de Saint-Julien-le-Pauvre , longtemps affectée au service de l'Hôtel-Dieu, n'est point seulement comme l'indiquent quelques manuels un chœur d'église demeuré debout, mais une église simplement dépourvue de son porche ou nartex, et du portail, abattus au XVIIe siècle. Ce porche devait occuper l'espace de deux travées, et la sacristie actuelle, sur le bas-côté gauche, en tient en partie la place. On peut en reconnaître encore, sur la muraille, les arcades, encastrées dans la maçonnerie lors de la transformation de l'édifice ; enfin l'emplacement du portail est indiqué par des arrachements de pierres et des colonnettes qui subsistent en hauteur sur un pan de mur épargné fermant la sacristie à l'occident. Le puits situé dans la cour contre la façade présente, était donc à l'intérieur, et au pied du second pilier sur le bas-côté droit. Il faut ajouter qu'une reconstitution de l'ancien portail, pour la restauration de l'église proposée par M. Viatte, serait des plus hasardeuses, — sans parler d'ailleurs de notre impuissance à refaire aujourd'hui l'art du XIIIe siècle — car je ne sache pas qu'on en possède seulement un dessin. Le bas-relief même représentant saint Julien et sa femme passant le Christ, qui fut longtemps au no 42 de la rue Galande, ne provient point du tympan de la porte principale de l'église, comme on l'a cru et comme le répète M. Viatte (1), mais servait d'enseigne à la maison (rap-

(1) Ce bas-relief a été transporté au musée Carnavalet (*Correspondance*

port de M. Ed. Marcuse à la Société des Antiquaires de France) qui portait au moyen âge le nom de l'*Imaige Saint-Julien.* — Nous ne saurions trop déplorer au reste que les « pouvoirs compétents » aient cru devoir attribuer au rite grec orthodoxe l'ancienne église de Saint-Julien-le-Pauvre. On y a installé dorénavant un iconostase aux barbouillages et aux marquetteries outrageantes, et qui fait invinciblement penser à quelque théâtre d'amateurs; çà et là, dans les chapelles et l'abside, traînent des oripeaux et la petite cuisine du culte. La Commission des Monuments Historiques, dont l'intervention, d'ailleurs, est toujours si platonique, pourrait au moins « émettre le vœu » qu'on nous débarrasse de cette pouillerie et de ce guignol.

§

Les **Études d'Histoire et d'Archéologie** de M. P. Allard recèlent de très remarquables notices sur la Philosophie antique et l'esclavage; sur les Archives et la Bibliothèque pontificales aux premiers siècles; sur la maison romaine du IV^e^ siècle découverte et deblayée sur le Cælius par le P. Germano et connue sous le nom de *Maison des Martyrs*; sur les origines de la civilisation moderne d'après le savant ouvrage de M. Kurth (1886-88); sur le domaine rural, du V au IX^e^ siècle; et enfin sur la vie rurale à la fin de l'ancien régime. — M. P. Allard a pu ainsi faire justice des assertions un peu trop intentionnées de quelques écrivains qui s'occupèrent, ces dernières années, de l'histoire des idées et des mœurs aux temps antiques, et pensèrent attribuer à la philosophie une influence qu'elle n'eut point sur la suppression de l'esclavage. Dans l'organisation de la société ancienne, l'esclavage, en effet, était une nécessité. Le christianisme devait venir et développer, sur l'âme et la destinée de l'homme, des théories nouvelles pour que la civilisation fût transformée. — A propos de la vie rurale sous l'ancien régime, M. Allard établit fort justement ensuite que « la révolution de 1789 ne fut aucunement le point de départ d'une véritable amélioration sociale, mais une solution de continuité, un brisement dans celle qui s'accomplissait au moment où elle éclata; elle n'accéléra point le progrès matériel, et elle retarda le progrès moral. Pendant un quart de siècle, de 1790 à 1815, le premier demeura suspendu; il ne reprit sa

*historique et archéologique*, janvier, p. 24.) On y pourrait mettre également l'affreux nain conservé dans la sacristie et qui, paraît-il, représente Charlemagne.

marc' e qu'au moment où la période aiguë de la Révolution parut te minée. Qu'on supprime, par la pensée, la Révolution, le progrès eût été le même, car il eût continué à s'avancer d'un pas égal, sans brusques élans, mais sans temps d'arrêt; peut-être eût-il été plus grand, car la France n'eût pas dissipé en vingt-cinq ans d'anarchie et de guerres un immense capital matériel, un plus précieux capital moral. En un mot, la Révolution, pour porter d'elle le jugement le plus indulgent, paraît bien avoir été inutile, ce qui la rend inexcusable, une pareille secousse qui ébranle pour des siècles le tempérament d'un pays ne pouvant avoir d'excuse que la nécessité. »

On pourrait contester ici que la Révolution de 89 ait été complètement inutile; mais il appert des choses plus impartialement étudiées qu'elle n'a point l'importance qu'on lui attribue traditionnellement.

Le livre de M. P. Allard est un excellent livre de faits, et en général de saine appréciation.

§

Du travail de M. René Delaporte sur la **Haute Egypte**, il convient de retenir quelques renseignements sur l'occupation anglaise et l'organisation de la campagne du Soudan. Mais l'auteur s'y montre aussi étranger à l'égyptologie qu'à l'art d'écrire, et, ayant visité Saqqarah, il note surtout qu'il y eut le soir, au Caire, « une soirée littéraire et musicale où défila le répertoire de Mac-Nab, parsemée de monologues, de poésies et de chants, agrémentée de petites scènes d'hypnotisme amusant et de blagues inoffensives ». A lire, toutefois, les pages sur les ruines de Thèbes, où les restaurateurs nous paraissent encore se livrer à une bien curieuse besogne.

§

**Le Tour du Monde**, transformé depuis quelques années et devenu davantage journal d'informations pour la géographie et les voyages, a commencé son semestre par le récit de M. A.-H. Savage-Landor sur son passage au Thibet, attachant comme un roman d'aventure, et que le grand tort de la rédaction, peut-être, fut de trop abréger — M. Savage-Landor, malgré son obstination, ne parvint pas à gagner Lhassa; au prix d'expédients et de tortures inimaginables, il visita cependant une partie du pays, les lacs Rakstal et Mansaraour et la source du Brahmapoutre; les Lamas enfin le capturèrent et le reconduisirent à la frontière après lui avoir fait subir une « question » à laquelle nos vieux tortionnaires, si fertiles en

inventions, n'auraient bien su que reprendre. Il fallait qu'il eût l'âme solidement chevillée au corps pour en revenir ; et vraiment on ne sait ici ce qu'il faut le plus admirer, de l'acharnement très britannique du voyageur ou de la lâcheté cruelle des Thibétains, payés au reste pour se méfier de l'homme d'Europe, et qui simplement s'entêtent à ne voir en lui qu'un espion, et le guide des prochaines armées conquérantes.

A propos de cette publication si digne d'éloges, on peut remarquer, aussi bien, que les éditeurs abusent un peu maintenant de la photographie. Sans doute des raisons d'économie les déterminent. Un cliché coûte moins cher qu'une gravure sur bois ; mais la photographie, souvent plus inexacte que le simple croquis, brouille les fonds et ne procède que par taches ; et enfin il ne faudrait point, sous prétexte de documentation, se moquer trop ouvertement du public. « M. Savage-Landor ligotté par les Thibétains, d'après une photographie, indique la légende d'une vignette ». Nous voudrions savoir qui faisait fonctionner l'appareil pendant que le voyageur était maintenu par les ficelles ?

Mais ce ne sont là que des critiques légères et nous avons plaisir à signaler en outre dans les derniers numéros du *Tour du Monde* deux écrits sur *le Sud de la province d'Alger* (*El Goléa et les Forts*). par le Dr Huguet et le lieutenant Peltier, et sur *le Tyrol, d'Insbruck à Méran*, par M. Aug. Marguillier ; enfin le voyage *aux mines d'or du Klondyke*, de M. Léon Boillot, sur lesquels il serait bon de revenir.

§

Pour la bonne bouche, nous avons gardé l'album de Castellani sur les femmes au Congo, publié en complément de l'ouvrage *Vers le Nil Français avec la mission Marchand*, que les éditeurs avaient soigneusement expurgé à l'usage des des familles. Il y a là un recueil de négresses des plus typiques, et des anecdotes nombreuses sur l'amour aux pays noirs. On sera peu surpris d'apprendre que la plupart des images évoquent de fabuleuses guenons ; mais d'autres dénoncent aussi de jolies filles dont la compagnie n'offrirait point de scrupules, et, du coup, voici la femme nègre en passe d'être réhabilitée. — A citer, pour l'influence de l'Europe civilisatrice, l'épisode des jeunes filles de la Mission auxquelles on a enseigné de répondre : — Passez votre chemin ; je ne suis point celle que vous cherchez ; je ne mange pas de ce pain-là ! — A moins que vous ne me donniez dix francs !

ajoutent les plus dégourdies en baissant les yeux. — Laides à faire peur, cela va sans dire, les malheureuses sont encore affublées de stupéfiants caracos et de robes pudiques.

Sur les croyances, coutumes et pratiques des N'Sakkaras anthropophages, Castellani a noté encore des choses fort intéressantes, et, préoccupé de nous instruire, certifie d'ailleurs que la femme noire a été calomniée. Sa mauvaise odeur constante et sa peau huileuse ne sont qu'une légende. Elle a — seulement — un *petit goût de noisette*.

Memento — Pour une prochaine chronique : *Les Monographies des églises de Paris*, par l'abbé Bonillet, *La Sainte Chapelle, Saint-Sulpice*, etc. — *En Sibérie*, par Jules Legras, et *De Paris à Mexico*, par le baron Gostkowski. — A lire : *La Vasconie*, étude historique et critique sur les origines du royaume de Navarre, du duché de Gascogne, des comtes de Comminges, etc., par Jean de Gaurgain (imp. Garet, rue des Cordeliers, à Pau) ; *La Correspondance historique et archéologique*, organes d'informations mutuelles entre historiens et archéologues, paraissant le 25 de chaque mois (25, rue Serpente, Paris).

Une ligne omise dans notre dernier article nous fait parler — sans commentaire — des vitraux anciens de l'église Saint-Médard. Les lecteurs auront déjà rectifié, car il ne reste d'ancien, à Saint-Médard, que la façade et quelques travées de la nef, du XVe siècle.

CHARLES MERKI.

## *ROMANIA, FOLKLORE*

Adolphe Krafft : *Les Carlovingiennes : Vie de Saint Léger ; Cantilène de Sainte Eulalie ; Passion de Jésus-Christ*. Ernest Leroux, éditeur. — L'orfraie et l'effraie. — Le Mauvais œil.

Voici, en deux élégantes brochures, trois des plus anciens monuments de la langue française Le texte est une copie, il faut dire photographique, des manuscrits (240 de Clermont-Ferrand et 143 de Valenciennes, comme on sait) ; l'éditeur n'a même pas séparé les mots maladroitement joints par les copistes. Cela rend la lecture des textes un peu difficile, pour qui n'est pas habitué au manuscrit, mais il ne faut pas se plaindre de trop d'exactitude.

et sanz letgiers semprefudbons

il n'est pas besoin de longues méditations pour lire ce vers en six mots au lieu de quatre. En plus d'un endroit, le texte

transcrit par M. Krafft ne concorde pas exactement avec les restitutions de MM. Gaston Paris, P. Meyer et Boucherie. Sans doute il est légitime de corriger les fautes d'orthographe d'un texte même très ancien, mais le manuscrit, tel quel, avec même ses fautes et ses trous, a un intérêt plus grand encore que les restitutions les plus autorisées. Il est donc très heureux que M. Krafft nous ait donné, sans aucun appareil critique, des textes bruts. Voici, comme exemple, la strophe 17 de *Saint Léger*, texte du manuscrit et texte reconstitué :

MANUSCRIT : Ennuiz lo fist nonuoluntiers.
laissel intrar inumonstier |
ciofud lisos ut il intrat.
cleri | enurui ille trovat.
cilenuruins | molt linol miel
loth p enueia | non per el |

RESTITUTION : Enviz lo fist, non volontiers :
Laissel l'entrer en un monstier.
ço fut Lusos o il entrat,
clerc Evruïn iluoc trovat.
cil Evruins molt li volst mél,
Tot par envidie, non par él.

Il y a beaucoup moins de différences entre le texte brut de *Sainte Eulalie* et la transcription généralement admise ; seulement :

5. *Neule* et *onque*, pour *Ni ule* et *omq.* du manuscrit ;

7. *El li*, pour *Illi* ;

11. *lo chief*, pour *o ehieef*, faute visible.

La traduction de la *Passion* en vers assonancés du ton des anciennes complaintes est assez agréable ; celle de *Saint Léger* l'est beaucoup moins ; celle de *Sainte Eulalie* ne l'est plus du tout. D'ailleurs l'intérêt de ces textes est presque tout entier dans les mots ; alors une traduction doit conserver une littéralité stricte.

§

M. A. Couteaux, dans une de ses chroniques où il remplace si heureusement M. de Cherville, a relevé la singulière erreur des poètes et des faiseurs de dictionnaires, qui s'obstinent à confondre l'orfraie et l'effraie, ou fresaie.

« La fresaie est une chouette, un oiseau de nuit. L'orfraie est un aigle, un oiseau de jour. L'orfraie ou aigle pêcheur ne se nourrit pas seulement de poisson, mais aussi de lièvres, chevreaux, agneaux et gros oiseaux d'eau, particulièrement l'oie et le cygne. Il y a plusieurs années, on tua chez moi, sur

les bords de la Vienne, une orfraie venue sans doute jusque-là en suivant les grandes rivières, à la suite de bandes de canards et autres oiseaux d'eau. Elle était, lorsqu'on la tua, en train de dévorer un mouton. On me l'apporta pour me demander son origine. C'était une jeune orfraie de l'année précédente et elle ressemblait de tout point à l'aigle royal, si ce n'est qu'elle avait la jambe nue et couvertes d'écailles d'un jaune vif, tandis que, chez l'aigle royal, la jambe est chaussée de plumes jusqu'à la naissance des doigts.

L'orfraie est grosse comme un dindon, pèse huit à neuf livres et mesure sept à huit pieds de vol ou d'envergure. Elle est au moins égale en force et en courage au grand aigle royal lui-même; la fresaie est à peine grosse comme un pigeon et, en raison de la légèreté relative des oiseaux de nuit, elle ne dépasse guère le poids d'une demi-livre (1).

Très étonné de l'erreur commune aux princes de notre littérature au sujet de l'orfraie et de la fresaie, j'ai voulu savoir ce qu'en disaient Littré et Larousse, arbitres ordinaires dans les discussions de ce genre.

Larousse, dans sa définition, comme dans ses exemples, patauge en plein dans l'erreur :

ORFRAIE. — Ancien nom de l'effraie que Buffon a appliqué à tort à l'aigle de mer ou pygargue.

*Le cri de l'*ORFRAIE *est fort désagréable* (Académie.)
*Tu chantes faux à rendre envieuse une* ORFRAIE. (V. Hugo.)
*Le vent qui s'engouffrait dans les corridors, le cri des* ORFRAIES, *le chien qui hurlait et grattait à la porte de sa maîtresse morte ajoutaient encore à l'effet de cette scène lugubre.* (J. Sandeau.)

La définition de Littré est excellente :

ORFRAIE. — Oiseau de proie nommé aussi aigle de mer et aigle barbu. C'est le pygargue orfraie.

Mais dès qu'il veut donner des exemples, il tombe dans l'erreur commune :

*Il semble qu'on entend les hurlements des loups,*
*La plainte de l'*ORFRAIE *et le cri des hibous.* (Brébeuf, *Pharsale.*)
*Le duc, la chevêche et l'*ORFRAIE *faisaient entendre leurs cris dans les fentes des montagnes.* (J.-J. Rousseau.)
*Ce n'est pas un des cygnes de nos canaux, c'est une* ORFRAIE *de nos cimetières.* (Balzac.)

(1) La fresaie est l'oiseau même de mauvais augure; bas latin, *praesa; praesa;* gascon, *bresague;* poitevin, *presaie.* Lucrèce a cité l'*orfraie* (v. 1080), et il en fait naturellement un oiseau de proie :

Accipitres atque *ossifragae* mergique...

C'est tout de même une constatation assez curieuse et qui n'est pas banale que, dans une question de science et d'exactitude de la langue française, ce soient, une fois par extraordinaire, des paysans, dont beaucoup ne savent même pas lire, qui ont raison contre des intellectuels de la plus haute marque (1).

Je n'ai point la vaine prétention de croire que ma protestation mettra un terme aux cris que nos poètes et nos meilleurs écrivains font chaque jour pousser à la silencieuse orfraie. J'espère cependant, lorsqu'ils en seront à la lettre O de leur grand dictionnaire, que nos immortels, chargés de maintenir la pureté de la langue et de corriger ses erreurs, y regarderont d'assez près pour ne pas attribuer à l'orfraie ce qui appartient à l'effraie, et qu'ils ne prendront pas le grand aigle de mer pour une chouette de dix onces. »

§

Voici l'analyse d'un petit traité rare et très curieux intitulé : *Cicalata sul Fascino, volgarmente detto Jettatura.* (S. l. n. d. mais sans doute Naples, 1787, in-16). L'auteur est D. Nicola Valletta, qualifié dans l'Approbation de *dottissimo giureconsulto.*

1. — La jettatura quoique mystérieuse est incontestable. Tous les peuples, en tous les temps, y ont cru.

2-3. — La jettatura n'a rien de diabolique, ni de magique. C'est simplement un influx naturel, mauvais.

4. — Etymologie des mots *fascination* et *jettatura* : fascination signifie incantation ; jettatura est l'action de jeter un sort, spécialement par les yeux ; les Toscans disent : le mauvais œil.

5-7. — L'idée de la fascination est très ancienne : Aulu-Gelle parle de tribus africaines et illyriennes qui avaient la puissance redoutée de jeter des sorts, par le regard, sur les enfants, les femmes, les moissons, les animaux, etc. Catulle, Horace, Tibulle, Columelle, Varron, Pline, Macrobe, etc., parlent de la fascination comme d'une croyance religieuse : Priape empêchait les mauvais sorts jetés sur les jardins ; la déesse Cunina protégeait les petits enfants contre le mauvais œil et le même Priape, porté en image, les adolescents et les grandes personnes. Némésis était dans les cas analogues

(1) Les paysans seuls savent les vrais noms des plantes et des bêtes.

invoquée par les Grecs. — La loi des Douze Tables porte deux articles contre les fascinateurs (VIIe table : QUEI. MALOM. CARMEM. INCANTASIT, etc., et QUEI. FRUCES. ECSCANTASIT.)

7 bis à 10. — Il y avait la jettattura par la parole, à laquelle fait allusion Catulle :

> Quæ nec pernumerare curiosi
> Possint, nec mala fascinare lingua.

Par les yeux ; Plutarque appelle l'œil fascinateur ὀφθαλμὸν βασκανον ; Virgile dit :

> Nescio quis teneros occulus mihi fascinat agnos.

A la fois par la parole et par les yeux ; Pline (VII, 2) allègue cette double jettatura, plus puissante que la jettatura simple.

Par le contact ; Pline parle, au même chapitre, de gens qui faisaient maigrir quelqu'un en le touchant ; d'une femme qui tuait ainsi les enfants dans le ventre de leur mère. Albert le Grand rapporte une observation analogue.

11. — Saint Paul croyait à la fascination : qui donc vous a fascinés, dit-il aux Galates, que vous ne pouvez obéir à la vérité ? D'ailleurs la Bible renferme quelques allusions au mauvais œil : il n'y a rien de plus méchant que l'œil, dit l'Ecclésiaste. Cette expression se retrouve dans saint Mathieu.

12. — Pour les temps modernes, Muratori rapporte (*Rer. ital Script*, II) qu'en 842 Landulf, archevêque de Capoue, considérait les moines comme des jettateurs dangereux à rencontrer : *Quotiens monachum visu cerno, semper mihi futura dies auspicia tristia subministrat.* Mendoza, au quatrième problème de son livre IV, *In Viridario*, parle d'un familier du duc de Bragance qui faisait choir mort un faucon rien qu'en le regardant. Les Mémoires de l'Académie des Sciences (1739) contiennent plusieurs observations de glaces ou de marbres brisés par le regard.

13. — Faits recueillis par l'auteur : Une personne tenant à la main une boîte en porcelaine ; un jettateur lui en demande le prix et la boîte tombe. On broyait du chocolat sur un marbre ; un jettateur s'informe si le marbre est solide et le marbre se brise. Une jettatrice passe et tous les fruits mûrissants d'un arbre choient à ses pieds. Un jettateur visite une volière : tous les oiseaux meurent. Malheurs, tempêtes, douleurs, périls, mort, dents qui tombent, œufs qui se brisent, chevaux qui s'abattent, fontaines qui se dessèchent, etc., voilà ce que procure le regard d'un fascinateur. On entreprend un voyage, un

jettateur vous dit : Vous aurez bien des ennuis. Le voyage est un désastre.

14-28. — Explication de la jettatura par une obscure théorie de l'influx et une comparaison avec les effets de l'électricité.

29. — Il faut fuir tous les hommes laids et antipathiques ; ce sont en général des jettateurs ; il est bon d'être incivil avec eux. Quant aux moyens de combattre la jettatura, ils sont nombreux. On peut porter sur soi de la rue, la queue d'un loup, un morceau de cuir fait avec la peau du front de la hyène, un oignon, de l'herbe appelée le Gant de Notre-Dame, laquelle, selon Dioscoride et Athénée, restreint la dilatation des esprits et par conséquent bouche les pores par où entre le fluide fascinateur ; les chasseurs rompent et emportent une branchette de chêne ; d'aucuns se mouillent le front à jeun avec de la salive ; on porte encore une corne de bouc, un morceau de corail rouge ; on projette le doigt médius, selon le conseil de Martial :

Et digitum porrigito medium

ou bien on « fait la figure », en se passant le pouce entre l'index et le medius, etc.

30-31. — Epilogue et mise au concours par l'auteur, non sans cette sorte d'ironie tolérée dans une *Ciccalata* ou bavardage académique, des questions suivantes :

Si les hommes sont plus jettateurs que les femmes ? — Si plus que les autres : Ceux qui portent perruque ; — Ceux qui portent lunettes ; — Les femmes enceintes ; — Les moines, et de quel ordre ? Etc. — De quelle distance les sorts peuvent être jetés ? — Si le mauvais œil opère mieux en face que de profil ou par derrière ? — Enfin quels sont les plus sûrs moyens de reconnaître les jettateurs et de parer à leurs œillades ?

Qui en veut savoir plus long sur la fascination suive dans *Mélusine* les études que M. Tuchman y publie depuis *plusieurs années* déjà : c'est dire que le sujet n'est pas bref.

J. DREXELIUS.

## *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES*

*La Grande Encyclopédie*, fascicules 593-609, NASHNA-OPTIMISME.

NATALITÉ, par E. Levasseur : conclusions d'un optimisme très modéré touchant la lenteur de l'accroissement de population en

France. Il est probable que chez les autres peuples de l'Europe, elle diminuera graduellement. De 1869 à 1896, il y a déjà diminution très sensible de natalité dans les pays suivants : Irlande, Ecosse, Angleterre et Galles, Pays-Bas, Belgique, Suisse ; sensible en Prusse, Autriche, Italie, Danemark ; la Norvège est stationnaire, la Hongrie et la Finlande en croissance. Pour l'ensemble de l'Empire allemand il n'y a naturellement de statistique que depuis 1871 : les calculs de M. Sundbärg montrent que, là aussi, la tendance générale est à la décroissance. La natalité est certainement très faible en France, mais, relativement, elle est beaucoup plus faible en Angleterre. En effet la décroissance relative de la natalité en Europe s'inscrit dans l'ordre suivant :

| | |
|---|---|
| Angleterre et Galles..... | — 5.1 |
| Ecosse ..... | — 4.5 |
| France..... | — 3.5 |
| Belgique ..... | — 3.4 |
| Irlande..... | — 3.3 |
| Suisse..... | — 3.1 |

On sait d'autre part que la natalité est devenue extrêmement faible aux Etats-Unis, surtout dans l'Est : partout les Anglo-Saxons semblent atteints dans leur force vitale. Tout n'est que leurre, d'ailleurs, dans les notions que l'on nous a inculquées sur cette race qui fait beaucoup de besogne, mais encore bien plus de bruit. Ainsi, la même feuille de l'*Encyclopédie* nous apprend que la colonie de Natal, si prospère, a plus d'un demi-million d'habitants, que sa population a augmenté très rapidement depuis dix ans ; mais si l'on arrive au détail on découvre qu'il n'y a pas 50.000 blancs et peut-être pas 30 000 Anglais. Pour en revenir à la natalité européenne, voici, d'après les naissances illégitimes, l'ordre de moralité officielle des principaux pays, en commençant par les plus vertueux : Irlande, Pays-Bas, Angleterre et Galles, Espagne, Suisse, Italie, Norvège, Prusse, Ecosse, France, Hongrie, Belgique, Danemark, Wurtemberg, Suède, Saxe, Bavière, Autriche. De l'Irlande à l'Autriche, il y a la différence de 3 à 15. On voit qu'entre la natalité, la moralité sociale et la religion, il n'y a aucune relation appréciable.

Naundorf, par H. Monin : « Le plus connu et le plus adroit des imposteurs qui se donnèrent pour Louis XVII, né à Potsdam à une date inconnue, mort à Paris le 10 août 1845. D'après des recherches de police, il appartenait à une famille

juive, originaire de la Prusse polonaise. » Il fut colporteur puis horloger. En 1814, accusé du crime d'incendie, on l'acquitte faute de preuves, mais l'année suivante, il est condamné à trois ans de travaux forcés pour faux-monnayage : c'est à cette occasion qu'il aurait proclamé pour la première fois sa qualité de prince français, de fils de Louis XVI. Le reste de l'article de M. H. Monin relate des faits connus; le tout est précis, et très dur pour « l'imposteur ».

Navigation. — L'article très complet, signé L. S. constate, au point de vue français, le mauvais état de la marine marchande, dû surtout à une législation surannée et sans libéralisme. Il faudrait écouter les Chambres de commerce et peut-être leur obéir : la compétence du Parlement français, presque tout rural, est nulle en ces matières. Un des obstacles au développement de la navigation de long cours est la loi imbécile sur la composition des équipages; si cette loi avait existé jadis, la marine française ne serait même pas née.

Nevada. — C'est un de ces Etats problématiques de l'Amérique du Nord dont l'existence est purement verbale. Que l'on se figure la France peuplée de 60.000 habitants et de 30.000 sauvages et exotiques de tout poil, nègres, indiens, chinois ; tel est, d'ailleurs, la situation d'une bonne partie des Etats-Unis. Si la France n'était pas plus peuplée que les Etats-Unis eu égard à l'étendue réciproque des deux pays, elle serait un désert : on y verrait quatre ou cinq millions d'habitants tassés en quelques centres, le reste du pays à l'état inculte. La maigre population du Nevada est en décroissance constante ; elle a diminué du quart de 1880 à 1890.

Nietzsche, par René Berthelot, est la meilleure étude en raccourci écrite sur le grand philosophe; mais trop habilement à la fin de son article M. Berthelot, victime d'un idéal très différent, refuse presque à Nietzsche cette qualification même de philosophe. Le grand destructeur de la morale et de la pitié est ravalé au rang d'un Michelet : c'est de la polémique inconsciente. Il faut au contraire maintenir à Nietzsche son état de philosophe et de véritable révélateur des négations kantiennes. Que ces théories soient négatrices des tendances politiques de la civilisation populaire, cela devrait être négligé par un esprit de la valeur de M. Berthelot. C'est un poète : des fleurs et à la porte! Commençons par écouter sa chanson : elle nous dira exactement le contraire de ce que l'on prêche aux hommes depuis des siècles. Mais ce n'est pas un nouvel évangile : la

nouvelle n'est pas bonne pour l'avenir du sentimentalisme politique.

Très bon article de M. Levillain sur la NORMANDIE.

OCÉAN. — La plus grande profondeur des mers a été trouvée en Océanie, au S.-E. des îles de Tonga et Samoa : 9.413 mètres.

J. DREXELIUS.

## *LES REVUES*

*Revue de Paris. — La Nouvelle Revue. — La Vogue. — L'Ermitage.* — Memento.

On accorde aux œuvres de M. Pierre Loti une grande séduction. Ceux qui ont subi le charme de sa phrase négligée à point, et l'émotion communicative des tableaux qu'il a rapportés de ses voyages, auront lu, avec une curiosité que l'expérience ne déçoit pas, ses pages sur l'*Ile de Pâques* (**Revue de Paris**). Elles sont « traduites » — nous avertit l'écrivain, — de ses « cahiers de petit aspirant de marine » ; et il a essayé de donner à « ce journal d'enfant... la précision qui lui faisait défaut ». M. Pierre Loti a dû conserver à ces notes anciennes l'imprécision qu'il fallait à la description de « l'île mystérieuse et isolée » du Grand Océan. Elles sont ainsi devenues du meilleur Pierre Loti et rappellent ses plus heureux livres, par la richesse des couleurs, la légèreté des figures qui les animent et un flottement délicat du style.

C'est une île à peu près dépeuplée. L'origine de ses habitants est douteuse, « entourée d'un inquiétant mystère », et la race s'en « éteint peu à peu, pour des causes inconnues ». Cependant, « l'île étrange » — pleine du souvenir du navigateur Cook, — abrite un vieux Danois, qui vient à la rencontre du jeune aspirant, dans une sorte de baleinière :

« Il y a trois ans, nous conte-t-il (le Danois), l'une de ces goélettes tahitiennes, qui transportent en Amérique la nacre et les perles, a fait un détour de deux cents lieues pour le déposer ici. Et, depuis ce temps-là, il vit seul avec les indigènes, le vieil aventurier, aussi séparé de notre monde que s'il eût fixé dans la lune sa résidence. Il avait été chargé, par un planteur américain, d'acclimater dans l'île les ignames et les patates douces, afin de préparer d'immenses plantations pour l'avenir ; mais rien ne va, rien ne pousse, et les sauvages refusent de travailler. Ils sont encore trois ou quatre cents, nous dit ce vieux, groupés

justement tous aux environs de la baie où nous avons jeté l'ancre, tandis que le reste du pays est devenu un désert, ou peu s'en faut. Lui, le Danois, habite une maison de pierre qu'il a trouvée en arrivant et dont il a refait la toiture ; c'était autrefois une demeure de missionnaires français, — car il y a eu, durant quelques années, des missionnaires à Rapa-Nui, mais ils s'en sont allés, ou ils sont morts, on ne sait pas trop, laissant la peuplade revenir aux fétiches et aux idoles.

» Tandis qu'il nous parle, j'entends derrière moi quelque chose de léger bondir, et je me retourne pour voir : un des rameurs du Danois, un jeune sauvage, qui s'est enhardi jusqu'à grimper à bord. Oh ! l'étonnante figure maigre, avec un petit nez de faucon et des yeux trop rapprochés, trop grands, égarés et tristes ! Il est nu, à la fois très svelte et très musclé, tout en nerfs ; sa peau, d'une couleur de cuivre rouge, est ornée de fins tatouages bleus, et ses cheveux, rouges aussi, d'un rouge artificiel, sont noués par des tiges de scabieuse sur le sommet de la tête, formant ainsi une huppe que le vent remue et qui ressemble à une flamme. Il promène sur nous l'effarement de ses yeux trop ouverts. Dans toute sa personne, un charme de diablotin ou de farfadet. »

Il y a, dans cette île, une quantité stupéfiante de statues, images de dieux qui apparaissent à M. Pierre Loti comme « de grands personnages qui projettent sur l'herbe triste des ombres démesurées » :

« Ils sont plantés sans ordre et regardent presque tous de notre côté comme pour savoir qui arrive, bien que nous apercevions aussi quelques longs profils à nez pointu tournés vers ailleurs. C'est bien *eux* cette fois, eux auxquels nous venions faire visite ; notre attente n'est point déçue, et involontairement nous parlons plus bas à leur approche.

» En effet, ils ne ressemblent en rien à ceux qui dormaient, couchés par légions sur notre passage. Bien qu'ils paraissent remonter à une époque plus reculée, ils sont l'œuvre d'artistes moins enfantins ; on a su leur donner une expression, et ils font peur. Et puis ils n'ont pas de corps, ils ne sont que des têtes colossales, sortant de terre au bout de longs cous et se dressant comme pour sonder ces lointains toujours immobiles et vides. De quelle race humaine représentent-ils le type, avec leur nez à pointe relevée et leurs lèvres minces qui s'avancent en une moue de dédain ou de moquerie ? Point d'yeux, rien que deux cavités profondes sous le front, sous l'arcade sourcillière

qui est vaste et noble, — et cependant ils ont l'air de regarder et de penser. De chaque côté de leurs joues, descendent des saillies qui représentaient peut-être des coiffures dans le genre du bonnet des sphinx, ou bien des oreilles écartées et plates. Leur taille varie entre cinq et huit mètres. Quelques-uns portent des colliers, faits d'incrustations de silex, ou des tatouages dessinés en creux.

» Vraisemblablement, ils ne sont point l'œuvre des Maoris, ceux-là. D'après la tradition que les vieillards conservent, ils auraient précédé l'arrivée des ancêtres; les migrateurs de Polynésie, en débarquant de leurs pirogues, il y a un millier d'années, auraient trouvé l'île depuis longtemps déserte, gardée seulement par ces monstrueux visages. Quelle race, aujourd'hui disparue sans laisser d'autres souvenirs dans l'histoire humaine, aurait donc vécu ici jadis, et comment se serait-elle éteinte?...

» Et qui dira jamais l'âge de ces dieux?... Tout rongés de lichens, ils paraissent avoir la patine des siècles qui ne se comptent plus, comme les menhirs celtiques... Il y en a aussi de tombés et de brisés. D'autres, que le temps, l'exhaussement du sol ont enfouis jusqu'aux narines, semblent renifler la terre.

» Sur eux, flamboie à cette heure le soleil méridien, le soleil tropical qui exagère leur expression dure en mettant plus de noir dans leurs orbites sous le relief de leur front, et la pente du terrain allonge leurs ombres sur cette herbe de cimetière. Au ciel, quelques derniers lambeaux de nuages achèvent de se dissiper, de se fondre dans un bleu violent et magnifique. Le vent s'est calmé, tout est devenu tranquillité et silence autour des vieilles idoles... »

M. Antoine Albalat a fait connaître son nom par un ouvrage dont M. Remy de Gourmont disait ici même qu'il eût « fait partie de la bibliothèque de M. Dumonchel » et que Bouvard et Pécuchet l'eussent rejeté à cause des remarques « un peu subtiles » qu'il contient. M. Albalat vient de publier à **la Nouvelle Revue** une étude, sur *Michelet artiste*, qui ne le cède par l'originalité des idées ni la finesse de l'expression à son stupéfiant manuel : *l'Art d'écrire enseigné en vingt leçons*. Quel titre! Flaubert l'eût aimé pour d'autres raisons que celles de M. Albalat. (Albalat ne perdrait rien à n'être qu'un pseudonyme de M. Sarcey.) Michelet a convié M. Albalat à de profondes méditations, à des remarques dont chacun fera son profit :

« Dans l'*Oiseau* et l'*Insecte*, il (Michelet) n'est préoccupé que de maternité et de reproduction; ce sont les tendresses cachées des animaux qui l'attirent. Son mélancolique volume sur la Mer n'est à son tour qu'un poème d'admiration pour l'immense peuplement et l'incroyable fécondité des infiniment petits. » — « Tout en admirant les Montagnes, Michelet ne s'est arrêté que devant le Mont-Blanc. Il est surprenant que nous ayons dans notre littérature si peu de descriptions de montagnes. Chateaubriand ne les aimait pas. Quelques pages de Taine sur les Pyrénées, les relations de Humboldt, les jolis tableaux de Ramon, les vives peintures de Sénancourt : c'est à peu près tout. Michelet nous donne ses sensations à propos de la montagne, mais il ne nous donne pas la sensation de la montagne ». — « Même procédé d'indications dans l'*Insecte*, la *Mer*, l'*Oiseau*. Mais quels trésors de détails ! Que nous sommes loin de *la solennelle impassibilité de Buffon !* »

Mais, pour terminer, cette observation très judicieuse :

« Je ne sais pourquoi on a appelé Taine le « Carlyle français ». Michelet est certainement bien plus directement issu du célèbre écrivain anglais. L'auteur de la *Sorcière* est un Carlyle plus raisonnable. Michelet a la chaleur fiévreuse; Carlyle est la flamme qui brûle. En lisant Carlyle, on croit lire un Michelet exaspéré. L'extraordinaire violence de l'écrivain anglais a quelque chose d'échevelé et de bizarre. Il fait peur par l'excès de sa verve blasphématoire; il se mêle au récit; il prend part aux faits; tour à tour accusateur ou indigné, il piétine dans son sujet, s'y installe, ricane, bafoue... Nous n'avons pas d'exemple en français d'un tel procédé, qui fait de la *Révolution* de Carlyle une œuvre inoubliable. Michelet a gardé l'émotion, la trépidation, l'intensité de ce beau talent, tout en conservant la bonne santé d'un latin, l'équilibre et la pondération d'un esprit éminemment français. »

Une nouvelle : *Will du Moulin*, de Robert-Louis Stevenson, dont une excellente traduction vient de paraître dans **la Vogue**, donne une très juste notion du talent de cet écrivain :

« Un jour, après le dîner, Will alla se promener dans les sapins; une grave béatitude emplissait tout son être et il souriait sans cesse à lui-même et au paysage, tout en marchant. La rivière courait entre les pierres du gué avec un joli murmure. Un oiseau chantait à pleine voix dans le bois. Les sommets des montagnes semblaient d'une hauteur incommensurable et, quand de temps en temps il leur jetait un regard, pa-

raissaient contempler ses mouvements avec une bienveillante, mais craintive curiosité. Son chemin le conduisit à l'éminence qui dominait la plaine. Il s'assit là, sur une pierre, et tomba dans une pensée profonde et douce. La plaine s'étendait autour avec ses cités et sa rivière d'argent. Tout était endormi, sauf un grand vol d'oiseaux qui montait et descendait sans cesse, en dessinant des cercles dans l'air bleu. Il répéta tout haut le nom de Marjory et la sonorité de ce nom plut à son oreille. Il ferma les yeux et l'image de la jeune fille se dressa devant lui, tranquillement lumineuse et pleine de bonnes pensées. La rivière pouvait courir toujours. Les oiseaux pouvaient voler plus haut, toujours plus haut, jusqu'à toucher les étoiles. Il vit que tout cela n'était en somme qu'un tumulte vide; car là, sans remuer un pied, en attendant patiemment dans son étroite vallée, il avait atteint lui aussi la lumière meilleure. »

**L'Ermitage** publie des Ballades de M. Paul Fort. Je détache de la série des « Jeux de l'Hiver et du Printemps » ce délicieux portrait d'*Hélène aux cheveux d'or :*

« Lorsque, baissant les yeux, elle a passé légère, le zéphir dans sa marche éprouve un voile d'air; puis, les yeux sur sa trace ou vers nos yeux, Hélène tourne plus son visage qu'elle se sait plus belle.

» Un frisson d'or captif à sa joue se câline, tremble au zéphyr et, doux, meurt à son doux profil, et ses bandeaux soutiennent, en fermant son front blanc, ses tresses, en deux bagues, sur son beau cou pliant.

» Sur l'un de nous, dans sa gravité enfantine, elle pose longtemps ses yeux d'aigue-marine, mais le pli de sa lèvre, avant de nous quitter, fait naître un fin sourire, sous les cils abrité.

» Imprudent qui verra, sur un lointain de perle, quand l'air à la forêt se mêle au fond du ciel, glisser trop près de lui, dans l'hiver angélique, ce clair visage et son sourire énigmatique. »

Memento : **La Revue blanche.**— *Les Grammairiens de la déformation,* suite aux excellentes études de M. R. de Gourmont sur la langue. — *Huit lettres* de Stendhal, d'un intérêt très relatif. — De M. Maurice Beaubourg, *Le Printemps trompé,* un délicieux conte dialogué, petit chef-d'œuvre de grâce et de fraîcheur. — *Deux élégies* de M. F. Jammes, d'où cette strophe :

Quand mon cœur sera mort d'aimer, je n'aurai plus
de cœur, et alors je t'oublierai peut-être.
Mais non... Je suis un fou.. Je ne t'oublierai pas.
Nous n'aurons qu'un seul cœur, le tien, ô mon amie,
et, lorsque je boirai aux sources des prairies,
et que je verserai de l'azur dans tes lèvres,
nous serons tellement confondus l'un dans l'autre,
que je ne saurai pas lequel des deux est toi.

**La Quinzaine** donne un important fragment de l'*Appel au Soldat*, le prochain roman de M. Maurice Barrès.

**La Grande Revue** a terminé la publication d'un drame de M. Paul Adam : *Les Byzantines*. — Y lire aussi, une étude sur *Georges Souris et la Renaissance de la Poésie grecque*, par M. Marcel Lani.

**La Revue des Deux-Mondes.** — De M. René Doumic, *A Sainte-Hélène :*

« Dans ces deux pièces, faute de mouvement, faute d'espace, faute d'air libre, sa santé s'est promptement altérée ; il souffre des jambes, du foie, du cœur ; il est facile de prévoir que *sa fin* ne sera pas longue à venir et qu'elle *n'aura été retardée que par sa robuste constitution physique.* »

Il est à peine besoin de faire remarquer combien le sens de cette observation, que le critique restreint à Napoléon, est général et peut-être ingénu.

**La Vogue.** — M. Marcel Schwob : *La légende de Sarlon de Wilton.* — M. H. de Régnier : *Les Amis.* — M. de Faramond : *Eloge de la Vérité.*

**Le Saint-Graal** contient le portrait de M. E. Signoret, « l'immortel monument » que le poète offre à la cité de Puget-Théniers, et des attestations comme celle-ci : « cet homme est pur, vaste, intégral », qui s'appliquent au rédacteur de la *Revue*. M. Signoret, s'il aime l'éloge jusqu'à faire douter de son goût, n'en est pas moins un excellent poète classique.

**L'Effort.** — *Ma mère*, par Marc Lafargue.

**Revue encyclopédique.** — *Romanciers*, par Ch. Maurras ; étude pénétrante des dernières œuvres de Paul Adam et des Rosny.

**La nouvelle Revue internationale** publie des articles sociologiques de MM. de Bouhélier et Maurice Leblond.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

L'Art de la traduction (*Le Temps*, 12 avril). — Quelques aïeules des féministes (*Le Temps*, 31 mars). — Memento.

On vient de publier une nouvelle série des lettres de Stevenson, « plus amusantes encore que ses romans, plus variées et plus romanesques » ; M. de Wyzewa, qui regrette de ne pouvoir les traduire toutes, prend prétexte de ces lettres, ou de ce regret, pour nous communiquer ses vues particulières sur l'art de la traduction. Il constate que les ouvrages les plus intéressants de Stevenson ont déjà été traduits en français et qu'ils n'ont eu aucun succès, alors que tout permettait de prévoir un accueil chaleureux et même enthousiaste. Pourquoi cette froideur ? M. de Wyzewa l'attribue à l'exactitude trop scrupuleuse des traductions, exactitude qui tient sans doute moins à la conscience des traducteurs qu'à leur inhabileté à manier la langue française. Il y a certainement une autre cause à l'impopularité de Stevenson en France. Que ses romans, sous leur forme francisée, restent trop anglais pour plaire au public, cela est possible ; mais n'en était-il pas de même des romans de Dickens qui, pourtant, ont fait chez nous une grande fortune ? Quoi qu'il en soit, voici la théorie de M. de Wyzewa. Elle est intéressante et peut prêter à la discussion.

L'exactitude n'a d'importance que s'il s'agit d'un texte classique, historique ou scientifique, quand les faits ou des pensées sont en jeu ; s'il s'agit d'une œuvre dont le seul but est « de nous amuser, ou de nous toucher, de produire sur nous le même effet qu'a cherché à produire sur ses compatriotes le romancier ou le poète étranger », l'exactitude devient secondaire. « Que nous fait de savoir qu'un roman écrit en français correspond, mot pour mot, à un roman écrit en anglais, si, tel qu'il est en français, il nous choque par son air exotique ou simplement nous ennuie ? » M. de Wyzewa ajoute, et je cite ou je résume fidèlement : « Un roman anglais traduit avec trop d'exactitude ne peut manquer de nous choquer sinon de nous ennuyer ; car les Anglais ont des habitudes d'esprit et de style différentes des nôtres, ils *composent* autrement que nous, ils *induisent* autrement que nous... De sorte que les traductions exactes peuvent nous renseigner sur ce qu'a pensé au juste Shelley ou Stevenson : mais j'imagine que c'est là un renseignement qui n'a d'intérêt que pour les professeurs d'anglais et leurs élèves ; tandis que ce qui nous intéresserait tous, et ce dont une traduction trop exacte nous empêche souvent, c'est de prendre notre part de la jouissance artistique créée par Shelley ou par Stevenson. » La bonne traduction, en somme, consisterait à faire d'un livre étranger un livre français, tellement

français qu'on pourrait douter qu'il fût une traduction. Et M. de Wyzewa cite avec admiration les anciens traducteurs, l'abbé Prévost, Florian, l'abbé Delaporte qui prirent tant de libertés avec les œuvres originales! Il note, en particulier, un roman appelé *Waldamor*, qui fut traduit et retraduit quatre fois d'anglais en allemand et d'allemand en anglais, — et, par conséquent, ce que je prends la liberté d'ajouter, lu deux fois en chaque langue par les mêmes personnes, avec un plaisir toujours plus vif. *Waldamor* doit être un chef-d'œuvre de traduction inexacte, à moins que le fonds n'en soit tellement nul, tellement plat, que la mémoire la plus active n'y trouvait aucune saillie où s'accrocher.

Voici, non un argument, mais un document pour la théorie de M. de Wyzewa ; c'est la préface d'une ancienne traduction de *Don Quichotte*, éditée par les Bassompière, de Liège et vendue, en 1756 « *à Francfort, en Foire* ».

« Il y a longtemps qu'il a paru en France une traduction de l'*Histoire de Don Quichotte*, composée en espagnol par *Michel de Cervantes ;* mais comme le langage est vieux, et que le traducteur s'étoit entièrement attaché à l'original, et l'avoit rendu mot pour mot, croyant sans doute que ce qui est bon dans une langue ne peut pas manquer de l'être dans une autre, j'ai cru qu'on pouvoit entreprendre une traduction nouvelle. Je me suis dispensé d'être aussi exact que lui, parce que le goût des François est tout autre aujourd'hui qu'il n'étoit il y a cinquante ans, et que les manières de parler des Espagnols, leurs Proverbes et leur Poésie demandent une autre expression en notre langue pour avoir le même sens et la même naïveté. J'ai donc tâché d'accommoder tout cela au génie et au goût des François, sans m'éloigner pourtant du sujet, et ne me licenciant qu'autant que j'ai cru qu'il étoit nécessaire, et que le style en auroit plus de force. On trouvera dans ma traduction quelques endroits qui sentent encore l'espagnol et qui pourront ne pas plaire à tous ceux qui liront cet ouvrage ; mais outre qu'il y a des choses qui échappent, j'ai cru qu'une traduction doit toujours conserver quelque odeur de son original, et que c'est trop entreprendre que de s'écarter entièrement du caractère de son Auteur. Véritablement pour les vers que je trouve un peu durs dans l'espagnol, et dont la matière m'a paru fort sèche, peut-être faute à moi de les bien entendre ; j'en ai changé une partie, tant pour les réduire à la manière de notre versification, que pour leur donner des liaisons nécessaires, et rendre

le sens plus net. Mais j'ai pu aisément me tromper ; car je ne suis pas des meilleurs poètes. Il y a encore quelques discours que je crains bien qui ne soient ennuyeux ; les Auteurs espagnols moralisent en toutes rencontres, et ne se font pas même scrupule de mêler les maximes les plus saintes avec des bouffonneries. Mais je n'ai osé les supprimer entièrement ; j'en ai seulement retranché une partie, et sur tout ce que j'ai vu qui ne faisoit point de beauté au sujet ; je ne sais même si je n'en ai point trop conservé, ou si je n'ai pas fait un mauvais choix. Enfin, si je n'ai pas réussi dans mon dessein, je prie ceux qui liront cette traduction de me faire grâce en faveur de l'intention, que j'ai eue de les divertir. »

L'édition est fort jolie ; elle est ornée de figures encore moins espagnoles que le texte ; si M. de Wyzewa possédait par hasard l'ancienne traduction, celle « où le traducteur s'étoit entièrement attaché à l'original », nous pourrions faire un échange qui nous ravirait tous les deux. Pour moi, j'avoue que si j'avais d'abord lu la préface, je n'eusse pas acheté les six petits tomes reliés en veau.

§

Sur le féminisme et les femmes journalistes sous la Révolution et le premier Empire, M. Gustave Le Poittevin a rédigé un article intéressant, quoique un peu bref. On sait quelle fut, dès 1789, la violence d'explosion du journalisme politique, c'est-à-dire inutile et de pur bavardage ; on ne revit plus, sinon en 1848 et de nos jours, une telle fureur d'écrire et de se communiquer les uns aux autres des pensées de néant ; mais ce premier journalisme, dénué de presque tout moyen d'information, et les gens, d'ailleurs, se souciant alors moins des faits que des mots et de toutes sortes de promesses de bonheur, bientôt de sang et de mort, cette presse, à son aurore est remarquablement nulle et n'a d'intérêt que pour ce qui en sortit, mais il aurait pu n'en sortir rien du tout. Enfin, il y eut une grande fièvre et les femmes y participèrent, au moins à l'origine. « Au premier abord, dit M. Le Poittevin, il semble qu'elles aient suivi le mouvement général, car, dès 1790, on voit paraître toute une série de feuilles fondées et rédigées par des Femmes : le *Bulletin* de Mme de Beaumont ; le *Véritable ami de la reine ou journal des dames*, par une société de citoyennes ; les *Annales de l'éducation du sexe ou journal des demoiselles*, publiées par Mme Mouret, qui se dit descendante de La Fontaine ; l'*Observateur féminin*, que remplace bientôt

l'*Etoile du matin ou les petits mots de Mme de Verte-Allure*, ex-religieuse ; sans compter la *Gazette des Halles, imprimée aux dépens des dames de la place Maubert*, qui n'avait, d'ailleurs, d'une gazette que le nom.

» Mais la série se trouve tout à coup interrompue. Il ne faut pas, il est vrai, en être trop surpris. Il était possible à des femmes de diriger des journaux dans les premiers temps de la Révolution : si la discussion était chaude, elle était libre, et chacun pouvait se faire entendre. Mais, peu à peu, le ton s'est modifié ; après le 10 août 1792, après surtout la chute de la Gironde, la voix de la presse n'est plus qu'un long cri de mort, qu'un continuel appel au meurtre et au carnage... ; que serait venue faire une femme au milieu de ce débordement de haine et de violence ? Voilà sans doute pourquoi il nous faut attendre jusqu'en 1796 pour voir apparaître une nouvelle feuille, le *Grondeur ou le tableau des mœurs publiques*, par la veuve de Gorsas, le rédacteur d'une des feuilles girondines les plus connues, le *Courrier des 83 départements*. Nous trouvons bientôt après le *Mot à l'oreille ou le Don Quichotte des dames, nouveau journal républicain*, qui a pour rédactrice la célèbre pythonisse de la rue de Tournon, Mlle Lenormand, mais cependant n'en publie pas les oracles ; le *Démocrite français, journal politique, de littérature et spectacles*, rédigé par Mme Reyneri ; le *Sans-Souci*, sous la direction de la citoyenne Hémery. »

Mais dans aucun de ces journaux, ni dans le *Publiciste* où brilla, au temps du Consulat, Pauline de Meulan, il n'y a de tendances véritablement féministes, quoique, nous assure M. Le Poittevin, un mouvement de ce genre ait commencé à se produire dès la fin de 1790. Il en trouve la preuve dans une publication singulière appelée le *Courrier de l'hymen, journal des dames* : « Le *Courrier de l'hymen* a bien pour principal objet — son titre l'indique clairement — d'annoncer les mariages ; il se propose encore de devenir « dépositaire des intentions des parents, des jeunes gens, des célibataires, des veuves qui auraient le désir d'établir leurs enfants, de suivre le penchant de leur cœur ou qui voudraient former de nouveaux nœuds ». Aussi il ne faut pas nous étonner d'y trouver des notes ou réclames dans le genre suivant : « Un Américain qui a l'hon-« neur de siéger à l'Assemblée nationale... voudrait partager « sa fortune avec une jeune citoyenne de Paris, quand bien « même elle n'aurait pour dot qu'une bonne éducation, que de

« la douceur dans le caractère et une figure agréable...
« Quoique membre du Corps législatif, il n'exige pas d'elle
« qu'elle ait une opinion bien prononcée sur tous les partis.
« Il préférerait même qu'elle ne donnât ni à droite ni à gauche
« et qu'elle conservât en tout un juste milieu. »

Mais le *Courrier de l'hymen* ne borne pas là sa mission : « Comme ce journal, continue le prospectus, sera particulièrement consacré aux femmes, celles qui auraient à se plaindre d'un mari trop brutal pour écouter leurs représentations pourront les confier, sous l'anonyme, aux auteurs qui s'empresseront de les publier. Peut-être plus d'un époux injuste se corrigera, en feignant de ne pas se reconnaître. » En pratique, il ne demande qu'à étendre son rôle et il insère les protestations des femmes contre les décrets de l'Assemblée nationale, tout aussi bien que les plaintes contre les maris grincheux, et il demande, entre autres choses, pourquoi des femmes sont écartées de la composition du jury, pourquoi on a réservé à une seule partie du genre humain le droit exclusif de juger les deux autres. Les aspirations politiques et sociales des femmes ont toujours quelque chose de bizarre ; au lieu de se féliciter d'avoir été oubliées dans la répartition des charges et de la responsabilité, elles réclament, et quoi, d'abord ? le droit de juger, — le plus terrible de tous les droits et le plus exécrable !

Le *Courrier de l'Hymen* fut éphémère, comme les joies de l'hyménée, et il faut arriver à l'Empire pour rencontrer un nouveau journal féministe, l'*Athénée des Dames*, autorisé par faveur spéciale ; le premier (et sans doute le seul) numéro est du 25 janvier 1808. Le manifeste de la directrice, Sophie Senneterre de Renneville, est curieux ; je conseille aux féministes de le lire en entier, pour bien se convaincre, en une occasion cette fois où il s'agit d'elles-mêmes, qu'on n'invente rien et qu'il n'y a guère de nouveau possible dans les idées que la manière de les dire ; en voici le début :

« Faut-il que, depuis si longtemps, les femmes soient appelées seulement les fleurs de la terre, le charme des yeux ! Faut-il que l'on encense exclusivement leurs qualités physiques, afin de borner leur empire à cette belle jeunesse, hélas ! sitôt passée !... tandis que, compagnes de l'homme, lui aidant à passer doucement la mer orageuse de la vie, elles ont des droits éternels à son estime et souvent à sa vénération !

» Pourquoi tant parler de la beauté et négliger les qualités de l'âme ? Ne dirait-on pas que les femmes sont classées par-

mi ces animaux domestiques, dont on ne prise que les avantages du corps, et quelques gentillesses, fruit d'un instinct heureux, dont encore on se fait honneur, en les attribuant au soin qu'on a pris de les instruire ?

» D'où vient encore cette opinion commune que l'homme est supérieur à la femme ? D'abord, de ce que l'homme l'a dit, l'a écrit le premier, sans trouver de contradicteur ; c'est la fable du lion, terrassé par l'homme. Si, pendant des siècles, les femmes ne fussent point restées plongées dans une profonde ignorance et n'eussent pas été persuadées, à force de se l'entendre dire par les hommes, qu'elles étaient faites pour obéir, elles auraient réfuté ce paradoxe avec avantage ; on les aurait vues marcher sur la même ligne que les hommes et remplir les devoirs que leur imposent leur sexe et la société. »

Memento. — **La Feuille** (28 mars). En un article caractéristique intitulé *Désarmement*, M.. Zo d'Axa, fidèle au vieil esprit anarchiste, parle de « ceux qui ne désarment pas », de ceux que « ne passionne pas le respect de la légalité » et pour lesquels la plus grande infamie du siècle n'est pas « telle ou telle injustice, mais bien la Justice, le Code » ; de ceux enfin qui demeurent sourds aux belles promesses « des rhétoriciens de la Sociale » et qui, « affranchis des tutelles et des mots d'ordre », veulent vivre, non demain, mais aujourd'hui, libres et fiers.

**Le Temps.** — *Old England*, par Gaston Deschamps (26 mars). Il s'agit de *Catherine Morland*, le roman de Jane Austen, si agréablement traduit par Félix Fénéon. Article excellent et tout à fait inattendu. En l'honneur de Jane Austen, l'auteur a changé de style, de manière, et peut-être de plume ; très curieux. — *L'Œuvre de la Schola Cantorum*, par Pierre Lalo (11 avril). Etude fort intéressante et très utile à lire sur la restauration de la musique grégorienne, « cette musique pure, limpide, sereine, lumineuse que ne trouble aucune altération de la tonalité ni du rythme ».

**Le Petit Temps** (1er avril). — On loue pour « la grâce et la pureté de son style » un roman de M. Ardel intitulé *Tout arrive ;* « le style de cet ouvrage est tout à fait ravissant » ; c'est un hommage « à la pure langue française », — et on cite, et voilà toute une plate-bande de *clichés poétiques :* « désir muet, ardente et profonde sympathie, détresse poignante, lèvres closes, sangloter désespérément, fantômes chers d'un passé qu'on n'a pas connu ! » Celui-là, c'est le *cliché d'art.* Il

paraît que le roman en question est destiné à détériorer les symbolistes ; on s'explique donc que l'auteur n'ait aucun talent. Pourquoi tous les écrits « anti-symbolistes » sont-ils rédigés dans le style d'un devoir de vacances qui n'aurait pas encore été corrigé par M. Albalat ?

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

*Les Truands. — La Passion. — La Samaritaine. — Salomé — La Pâque socialiste. — Mme de Lavalette. — Les Yeux. — Castebide. — Sâvitri.* — Memento.

A vrai dire, il est assez difficile de bien discerner ce qu'en écrivant **les Truands** a voulu faire M. Jean Richepin. A-t-il voulu, par un drame fantaisiste, nous initier aux mœurs de ces bandits parisiens, joyeux et farouches, dont Victor Hugo, jadis, nous avait révélé quelques exploits, dans *Notre-Dame de Paris?* En ce cas, le drame de M. Richepin semble un peu sommaire : sauf au premier acte où, conduite par Robin Costeau, elle interrompt de ses chants et de ses danses la grave leçon de Jehan de Conflans « *de Sancti Anselmi syllogismo* », — sauf à la fin du cinquième où elle combat victorieusement les archers du grand prévôt, la bande des Truands ne paraît pas dans le drame ; et, si les personnages y parlent une langue amusante et curieusement travaillée, leurs actes n'y ont rien qui soit très pittoresque, et leurs pensées, rien qui soit très extraordinaire. M. Richepin a-t-il voulu simplement, comme au temps où il imaginait le *Flibustier*, écrire un drame intime, presque un drame familial, où de la situation complexe des héros à l'égard les uns des autres résulte une scène intéressante et dont les spectateurs soient émus? En ce cas, le drame de M. Richepin semble avoir des développements excessifs ; le premier acte ne tient pas à l'action, et l'économie de la pièce eût gagné à ce que les autres fussent abrégés. Certes, la scène finale du quatrième acte est vraiment dramatique : mais elle est bien longuement préparée, et la longueur des préparations obscurcit le drame, au lieu de l'éclaircir. M. Richepin s'attarde à maints détails qui l'amusent — çà et là, d'ailleurs, il en trouve de jolis — et trop souvent il néglige de nous donner des indications qui eussent été nécessaires à la bonne intelligence de sa pièce.

Nous connaissons à peine les personnages, et nous comprenons mal les motifs de leurs actes. Robin Costeau, le roi des

Truands, le héros principal du drame, celui qui en mène toute l'intrigue, Robin Costeau lui-même reste parfois énigmatique : et pourtant il parle beaucoup, et souvent avec verve, mais il ne semble pas qu'il dise toujours ce qu'il devrait dire.

M. Richepin lui a donné, aux dépens des autres acteurs, un rôle démesuré. Michault, le fils pour qui se dévoue Robin — Robin s'accuse du crime commis par Michault, crime qui est puni de la pendaison — n'est guère qu'un comparse, et Marion l'Idole, la maîtresse abandonnée du vieux Truand, la demi-folle, garde un caractère des plus vagues. Un personnage aurait pu être charmant, celui de la Mignote, la jeune fille qui se croit amoureuse de Robin, mais qui, de lui, n'aime que la légende, et dont le réel amour va tout à Michault : d'elle M. Richepin aurait pu faire l'héroïne de scènes touchantes et subtiles, et il l'a laissée dans une pénombre qui nous permet de soupçonner seulement tout ce qu'elle a de passion enchanteresse, de tendre énergie et de grâce fougueuse.

C'est, en somme, l'incertitude de la composition qui est le plus grand défaut des *Truands*. La pièce est mal équilibrée : certains épisodes, d'ailleurs, en doivent plaire, et l'on y est diverti par l'ingénieuse recherche des mots.

Je crois qu'on prendrait, à en voir la représentation, plus de plaisir qu'on ne fait, si le très long rôle de Robin Costeau était tenu par un acteur plus brillant que M. Decori. M. Decori a composé le personnage avec conscience : mais il a le jeu lourd, il manque de verve, et il n'a pas le sens du rythme, indispensable pourtant à celui qui veut dire des vers libres. Maints passages des *Truands*, et des meilleurs, perdent, interprétés par lui, tout leur agrément.

L'insuffisance de M. Decori est d'autant plus regrettable que les autres acteurs jouent bien, et, si le rôle de Robin Costeau était rendu avec l'entrain nécessaire, l'interprétation de la pièce apparaîtrait très bonne. Mlle Laparcerie a des qualités rares, et elle a compris toutes les nuances du personnage de la Mignote : elle a été, comme il fallait, douce et séduisante, emportée et farouche, elle a trouvé les gestes les plus justes ; et, à la voir, on regrette encore plus que le rôle n'ait pas toute l'importance possible. M. Janvier joue le massier Thibault ; ce personnage est un de ceux que M. Richepin a le mieux dessinés, et M. Janvier est, à son ordinaire, excellent : que ne joue-t-il Robin ? M. Dorival est un Michault juvénile et ardent, et Mme Tessandier manifeste, dans Marion l'Idole, le talent que l'on sait.

Ce mois, où se célébraient les fêtes de Pâques, on a pu revoir, à l'Odéon, la consciencieuse **Passion**, de M. Edmond Haraucourt, et, au Théâtre Sarah-Bernhardt, la sémillante **Samaritaine**, de M. Edmond Rostand. Les pièces où l'on dramatise les mythes chrétiens plaisent au public, durant quinze jours de l'année, mais jusqu'ici les théâtres dits littéraires se les sont réservées. J'espère que le goût s'en étendra ; il est injuste que les théâtres de vaudeville et d'opérette se contraignent encore au sévère relâche du Vendredi Saint, et, comme les autres, ne fassent pas, ce soir-là, une des meilleures recettes de l'année. Aussi souhaité-je que, l'an prochain, Déjazet, par exemple, joue *le Corset de Marie-Magdeleine*, vaudeville sacré, et Cluny, *le Fils de la Vierge*, opérette spirituelle.

En attendant ces œuvres, qui ne peuvent manquer d'être belles, nous avons dû, ces jours-ci, nous contenter d'une **Salomé**, en trois actes, et en vers, de M. Joseph de Pesquidoux, et qui nous fut révélée au Nouveau Théâtre. M. de Pesquidoux est un assez bon élève de M. Henri de Bornier. Il est curieux d'entendre, dans sa pièce, Jean-Baptiste s'écrier :

La harpe a désappris les bibliques accords,

et Hérodiade donner à Salomé le titre de « bayadère royale ». Pourquoi, au lieu de ce terne drame, ne nous a-t-on pas rendu l'étrange tragi-comédie d'Oscar Wilde, que nous eûmes, il y quelques années, tant de joie à applaudir, quand M. Lugné-Poe en donna la représentation ? Le meilleur de la pièce de M. de Pesquidoux fut de nous donner une occasion nouvelle d'applaudir Mlle Bady, gracieuse et souple Salomé, et M. de Max qui, à son ordinaire, a trouvé, en interprétant Hérode, des intonations tour à tour tendres, ironiques et terribles, et des gestes superbes. Les moments furent nombreux où cet admirable acteur nous fit frissonner.

C'est encore une sorte de pièce religieuse que **la Pâque socialiste**, le drame de M. Veyrin, joué à la Maison du Peuple il y a quelques années, et repris ces jours-ci au Nouveau Théâtre. M. Veyrin a l'âme généreuse, les injustices sociales le révoltent, et il souhaite que leur fin soit prochaine. Sa pièce est pleine de bonnes intentions, mais je ne crois pas que les socialistes attendris, tels que lui, arrivent à corriger grand'chose dans le monde. Il n'en faut pas moins louer M. Veyrin d'un courageux effort, et, bien que la *Pâque so-*

*cialiste* touche surtout par la naïveté, on ne peut y contester la noblesse de quelques scènes. Mme Barbieri, MM. Bour et Pons-Arlès en ont bien joué les principaux rôles.

La manière dont Lavalette s'échappa de la Conciergerie est connue même des enfants : qui n'a lu, vers douze ans, les *Evasions célèbres?* M. Emile Moreau ne s'est guère mis en frais d'imagination pour dramatiser l'anecdote : **Mme de Lavalette** est une suite de tableaux, conformes à la tradition, et d'ailleurs assez amusants. Il ne faut chercher, dans une pareille pièce, ni étude de caractères, ni psychologie subtile. Au premier acte, on vient arrêter Lavalette; puis nous voyons les efforts vains de Mme de Lavalette pour obtenir la grâce de son mari : cela permet à l'auteur de nous montrer plusieurs personnages auxquels il a attribué des noms historiques. Enfin, c'est, au quatrième acte, la reconstitution de la scène fameuse de l'évasion; et, au cinquième, le Duc de Richelieu intervient pour donner à l'intrigue une apparence de dénouement définitif. Le spectacle de *Mme de Lavalette* est anodin : ceux qui y assisteront auront le plaisir d'applaudir Mme Réjane, qui fait preuve, dans le rôle principal, d'un extrême habileté.

Dans **les Yeux**, de M. Henri Pagat, il y a quelques scènes emouvantes : celle, par exemple, qui termine le premier acte, où René Gautier s'aperçoit, à la tristesse de ses yeux, de la douloureuse détresse de Suzanne, et est tout repris par l'ancien amour; et le second acte est touchant, où nous assistons à l'agonie de Suzanne, à qui la tendresse nouvelle de René n'a pas rendu la confiance ni le bonheur. M. Pagat, certes, est un écrivain distingué, et son talent est varié, car, le même soir que *les Yeux*, drame poignant, il faisait jouer une amusante fantaisie, **Castebide**, où un sculpteur méridional nous est spirituellement présenté. *Les Yeux* furent bien joués par M. Mévisto et Mme Dorsy, et *Castebide* par MM. Depas et Albert Mayer.

De **Sâvitrî** je ne sais que dire. Si je louais cette pièce, qui m'a semblé ne pas trop déplaire au public, on m'accuserait d'immodestie; si je ne la louais pas, on ne croirait guère, sans doute, à ma sincérité. J'y ai mis à la scène, du moins mal que j'ai pu, un épisode du *Mahâbhârata*. La légende de Sâvitrî rappelle la légende d'Alceste : et c'est une des plus belles qui soient. S'il y a, en *Sâvitrî*, quelque mérite, cela vient

de la beauté du sujet, emprunté au vieux poème hindou. Je suis heureux d'avoir une occasion de remercier les artistes qui ont eu le dévouement de jouer *Sâvitrî;* Mlle Marie Dielly, frêle et tendre, héroïque et gracieuse; MM. Henri Monteux et Charles Vayre, Mlles Juliette Forty, Dortzal, Marie Marcolle et Deken. Et M. Claude Terrasse a écrit pour *Sâvitrî* de la musique de scène excellente.

Memento. — *Comédie-Française.* — 27 février : Première représentation d'**Othello le More de Venise** (Shakespeare's *Othello the Moor of Venice*), drame en cinq actes et six tableaux, en vers, de M. Jean Aicard. — 2 mars : Reprise d'**Histoire du vieux temps**, scène en vers, de Guy de Maupassant.

*Odéon.* — 25 février : Reprise du **Roman chez la portière**, comédie en un acte, d'Henri Monnier (MM. Coste, Darras; Mmes Dehon, Béryl, Fromant). — 4 mars : Reprise du **Roman d'un jeune homme pauvre**, pièce en cinq actes et sept tableaux, d'Octave Feuillet. — 22 mars : Première représentation des **Truands**, drame en cinq actes, en vers, de M. Jean Richepin. — 30 mars : Reprise de **La Passion**, drame sacré en cinq actes et six tableaux, en vers, de M. Edmond Haraucourt (MM. Marquet, Albert Lambert, Rameau ; Mme Segond-Weber). — 6 avril : Première représentation de **Struensée**, poème dramatique en trois parties, en vers, de M. Pierre Barbier, musique de Meyerbeer.

*Vaudeville.* — 25 février : Première représentation du **Lys rouge**, comédie en cinq actes, de M. Anatole France. — 30 mars : Première représentation de **Madame de Lavalette**, pièce en cinq actes, de M. Emile Moreau.

*Gymnase.* — 6 mars : Reprise d'**Un Conseil judiciaire**, comédie en trois actes, de Jules Moinaux et M. Alexandre Bisson (MM. Huguenet, Boisselot; Mmes Daynes-Grassot, Thomassin). — 13 avril : Première représentation du **Fiancé malgré lui**, comédie en trois actes, de MM. Sylvane et de Farges (MM. Huguenet, Boisselot; Mmes Suzanne Carlix, Thomassin).

*Théâtre Sarah-Bernhardt.* — 8 mars : Reprise de **Dalila**, drame en cinq actes, d'Octave Feuillet. — 25 mars : Reprise de **La Samaritaine**, évangile en trois tableaux, en vers, de M. Edmond Rostand. — 9 avril : Reprise de **La Dame aux Camélias**, drame en cinq actes, d'Alexandre Dumas fils.

*Théâtre Antoine.* — 11 mars : Première représentation de

**la Nouvelle Idole**, pièce en trois actes, de M. François de Curel. — 11 mars : Première représentation de **Que Suzanne n'en sache rien**, comédie en trois actes, de M. Pierre Veber (C'est une fantaisie légère et spirituelle, avec de jolis détails d'observation, bien jouée par MM. Dumény, Gémier, Arquillière, Desfontaines, et par Mmes Barny, Bellanger et Derville). — 1er avril : Reprise de l'**Assomption d'Hannele Mattern**, drame en deux parties, de Gerhart Hauptmann, traduction de de M. Jean Thorel (Mlles Jane Hellen, Mellot; MM. Arquillière, Desfontaines).

*Palais-Royal.* — 7 mars : Première représentation de **la Poire**, pièce en trois actes, de M. Louis Artus (MM. Raimond, Galipaux; Mlle Dallet). — 1er avril : Reprise d'**Un fil à la patte**, pièce en trois actes, de M. Georges Feydeau (MM. Raimond, Gémier; Mme Cheirel).

*Variétés.* — 3 mars : Première représentation du **Vieux Marcheur**, comédie en cinq actes, de M. Henri Lavedan (MM. Brasseur, Guy, Courtès; Mmes Jeanne Granier, Marcelle Lender, Lavallière).

*Comédie-Parisienne.* — 28 février : Première représentation des **Miettes**, comédie en deux actes, de M. Edmond Sée. — 28 février : Première représentation de **la Petite Famille**, comédie en un acte, de M. Maurice Vaucaire. — 28 février : Première représentation de **l'Anglais tel qu'on le parle**, vaudeville en un acte, de M. Tristan Bernard (Cet acte est d'une gaieté folle, et M. Tristan Bernard, sans rien perdre de sa verve fantaisiste, y prouve qu'il sait fort bien imaginer et conduire un quiproquo. L'idée d'introduire dans une pièce un personnage important, et qui ne parle qu'anglais, est neuve et amusante. La pièce est bien jouée par MM. Modot et Tréville.)

*Cluny.* — 25 mars : Première représentation de **A qui le caleçon?** vaudeville en trois actes, de M. Paul Ferrier (MM. Hamilton, Dorgat, Rouvière; Mmes Cuinet, Cardin). — 25 mars : Première représentation du **Monsieur de chez Maxim**, fantaisie-revue en un acte, de M. Alfred Delilia.

*Porte-Saint-Martin.* — 4 avril : Première représentation de **Plus que reine**, pièce en cinq actes et sept tableaux, de M. Emile Bergerat (MM. Coquelin, Volny, Jean Coquelin, Rosemberg, d'Avançon; Mmes Jane Hading, Patry, Esquilar).

*Nouveau Théâtre.* — 17 mars : Première représentation de **la Belle Madame Hesselin**, pièce en cinq actes, de

M. Edouard Gallier (MM. Henriot, Paul Franck, Pollet; Mmes Marthold, Jane Hellen, Brocat). — 28 mars : Première représentation de **Marthe**, drame en quatre actes, de M. Henry Kistemaeckers (C'est une nouvelle édition de *l'Etrangère* Joué par MM. Jean Kemn, Bour, Hervouet; Mmes Jane Myriell, Barbieri). — 3 avril : Première représentation de **Salomé**, pièce en trois actes, en vers, de M. Joseph de Pesquidoux. — 15 avril : Reprise de **la Pâque socialiste**, pièce en quatre actes, de M. Emile Veyrin. — 15 avril : Première représentation d'**Eux!** comédie en un acte, de M. Maurice Donnay (Ce spirituel dialogue a été fort bien joué par M. Paul Franck et Mme Paule Dartigny).

*Ambigu*. — 4 mars : Première représentation du **Coupable**, pièce en deux parties, quatre actes et onze tableaux, de M. Jules de Marthold, d'après le roman de M. François Coppée (Mmes Georgette Loyer, Renée Cogé, Andrée Méry, Delphine Renot; MM. Emile Albert, Léon Noël, Ravet). — 29 mars : Reprise des **Chevaliers du brouillard**, drame en cinq actes et six tableaux, de A. d'Ennery et E. Bourget (Mmes Antonia Laurent, Delphine Renot, Andrée Méry; MM. Léon Noël, Ravet, Emile Albert).

*Théâtre de la République*. — 23 mars : Première représentation du **Chat botté**, féerie en quatre parties et vingt tableaux, de M. Ernest Morel.

*Escholiers*. — 13 avril : Première représentation de **Sâvitri**, comédie héroïque en deux actes, en vers, de M. A.-Ferdinand Herold, musique de M. Claude Terrasse. — 13 avril : Première représentation des **Yeux**, drame en cinq actes, de M. Henri Pagat. — 13 avril : Première représentation de **Castebide**, pochade en un acte, de M. Henri Pagat.

*Capucines*. — 6 mars : Première représentation de **Grains de bon sang**, revue en un acte, de MM. J.-P. Lafargue et Jean Robiquet. — 6 mars : Première représentation du **Cambrioleur**, vaudeville en un acte, de M. Tristan Bernard. — 13 mars : Première représentation du **Convive**, vaudeville en un acte, de M. Henri Pagat.

*Mathurins*. — 10 mars : Première représentation du **Sphinx**, épopée lyrique en seize tableaux, poème et musique de M. Georges Fragerolle, ombres de M. Vignola. — 21 mars : Première représentation de **Vive l'Almée!** parade-revue en vers, de M. Jacques Redelsperger (Mlle Marguerite Deval; MM. Garaudel, Barnier.)

*Théâtre du Rire.* — 25 mars : Première représentation de **l'Adultère interrompu**, saynète de M. Henri Second. — 25 mars : Reprise des **Troqueurs**, opéra-comique en un acte, de Dauvergne. — 25 mars : Première représentation d'**Une déposition**, comédie en un acte, de M. Xanrof. — 25 mars : Première représentation de **la Vérité marche**, fantaisie satirique en un acte, de MM. G.-H. Montignac et L. de Lagarde.

*Funambules.* — 17 février : Première représentation de l'**Enlisement**, comédie en un acte, de Mme Liane de Pougy.

*Grand Guignol.* — 7 mars : Première représentation d'**Amants et Princesses**, fantaisie en un acte, de MM. J. Joseph-Renaud et G. Maurevert. — 13 mars : Première représentation des **Oies du Capitole**, fantaisie satirique en deux tableaux, de MM. Léo Marchès et E. Paul-Appray.

*Bodinière.* — 17 mars : Première représentation d'**Engueulons-nous!** fantaisie en un acte, de MM. A. Michel et P. Roussel.

*Scala.* — 30 mars : Reprise de **Franches lippées**, comédie en un acte, de M. Tristan Bernard. — 30 mars : Première représentation du **Vieux Marcheur de la Scala**, parodie en un acte et quatre tableaux, de MM. Harry Blount et Fabrice Lémon, musique de M. Paul Letombe.

*Cigale.* — 24 février : Première représentation de **Ohè! Vénus,** pièce-féerie en deux actes et neuf tableaux, de M. P.-L. Flers.

A.-FERDINAND HEROLD.

## *MUSIQUE*

Opéra-Comique : *Beaucoup de bruit pour rien*, opéra en 4 actes et 5 tableaux d'après Shakespeare, poème de E. Blau, musique de Paul Puget. — Théâtre de la Renaissance : *Obéron*, opéra fantastique en 4 actes et 9 tableaux. Adaptation lyrique de M. L. V. Durdilly, poème de Michel Carré; musique de Weber. — Concerts.

« Si je ne la prends pas en pitié, je suis un manant, » dit, en parlant de Béatrice, Benedict, cet antisémite, car il ajoute : « Si je ne l'aime pas, je suis un juif. » Ce sont là opinions extrêmes, dont, indépendamment des sanctions fâcheuses que leur attribue Shakespeare, la simple justice doit nous garder vis-à-vis du **Beaucoup de bruit pour rien** de MM. Blau et Puget. Dédain ou enthousiasme seraient ici hors de proportion. En effet, écrite avec soin et conscience, cette œuvre

commande le respect; mais, également éloignée de toute audace personnelle, comme aussi de toute volontaire et facile concession au goût — au mauvais goût — du public, elle semble surtout mériter plus qu'aucune autre l'épithète juste milieu d'*honorable*, ou, si l'on veut, de *plus qu'honorable*. Cela suffit du reste à la distinguer de la musique courante des musiciens trop bien doués, qui, hâtivement, flattant l'un, flattant l'autre, improvisent leurs partitions volontairement éclectiques. Si M. Puget ménage toutes les chèvres et respecte tous les choux c'est, chez lui, question de tempérament, et on ne le sent pas attentif à s'approprier de chaque école ce qui lui paraît le plus facilement assimilable par la foule, afin de satisfaire les diverses unités qui la composent.

C'est là une franchise assez rare pour qu'on la remarque. Mais, avant de nous occuper en détail de la musique, rappelons le drame lui-même, bien que tout le monde connaisse, ou feigne de connaître le « *Much ado abouth nothing* » de Shakespeare dont il est une adaptation assez fidèle.

Le roi de Sicile, don Pèdre d'Aragon, vainqueur de don Juan son frère révolté, entre dans la ville de Messine toute pavoisée et sonore de chants de triomphe. Auprès de lui se tient Claudio, jeune seigneur qui pendant la campagne s'est couvert de gloire. Le gouverneur Leonato les reçoit parmi les acclamations, et sa fille Hero leur offre des fleurs. Ainsi qu'on le peut prévoir les jeunes gens déjà s'aimaient, en ce jour de joie universelle ils s'avouent leur tendresse, le roi et le père l'approuvent, et, sans tarder, un mariage est résolu. Mais don Juan, quoique officiellement réconcilié avec son frère, n'a pas oublié sa défaite; il rêve de se venger, et sa haine lui inspire le plus noir des projets. La nuit qui précède la cérémonie nuptiale, au roi et à Claudio, prévenus par lui et cachés dans un bosquet, il fait voir un homme franchissant le balcon d'Héro, puis, aux bras de cet homme une femme qui semble Héro elle-même. C'est Margharita, une suivante couverte des vêtements de sa maîtresse; et l'homme, c'est Borachio, un soudard qu'une bourse d'or a mis dans le dessein de don Juan. Mais Claudio, trompé par les apparences, ne doute pas de la trahison de celle qu'il croyait pure, et, le lendemain, lorsque le prêtre va prononcer l'union, il se dresse soudain, criant l'injure à sa fiancée qui, écrasée sous l'outrage, tombe ainsi qu'une morte au pied de l'autel.

Cependant Borachio, ivre, révèle le rôle odieux qu'il a joué :

don Juan s'enfuit, et Claudio étreint par le remords, éperdu de douleur, pénètre dans l'église où, sous des voiles blancs, gît l'innocente qu'il a tuée. Auprès d'elle il pleure et s'accuse ; mais les voiles s'écartent, et Héro, qui n'était qu'endormie, se soulève entre les fleurs et les cierges et pardonne à celui qu'elle n'a cessé d'aimer.

Cette léthargie, naturelle ici, et peut-être héréditaire, a été empruntée par M. Blau à *Roméo et Juliette*. Dans le drame de Shakespeare, cette mort n'est qu'une feinte imaginée par un moine un peu cousin de frère Laurent. Quant aux deux incorrigibles railleurs Beatrice et Benedict qui, dans la pièce anglaise, sont personnages principaux au même rang que Héro et Claudio, par crainte sans doute de rappeler l'opéra comique de Berlioz et d'incliner le drame vers la comédie musicale, ils ne sont plus, dans l'œuvre de M. Blau, que personnages épisodiques. Ils apparaissent seulement pour ménager quelques contrastes entre les scènes sombres et pathétiques qui sont les plus nombreuses. Chaque acte est ainsi divisé en plusieurs compartiments soigneusement opposés, dont certains pourraient même être supprimés sans que l'action générale s'en trouvât obscurcie. C'est là une formule dramatique qui souvent déjà a été employée, et sans doute le sera encore, mais où l'on reconnaîtrait sans raison, parce que non wagnérisme, soit une originalité, soit un retour à la tradition française ; cette tradition n'étant pas plus française qu'allemande ou italienne, mais commune à ces diverses écoles.

« Et maintenant, en avant les flûtes », comme dit Benedict à la fin du drame de Shakespeare, ou plutôt : en avant trompettes et trombones, car c'est à ces instruments éclatants que M. Puget réserve ses prédilections ; et il faut avouer qu'ils sont peu discrets, soit qu'ils prennent la parole hors de propos pour souligner de simples récits où leur intervention ne semble pas nécessaire, soit qu'ils attirent sans motif l'attention par des rythmes agressifs qui ne leur permettent pas de se fondre dans la masse instrumentale. Ils pèsent de leur poids sonore sur la plupart des scènes, et contribuent parfois à donner l'impression d'un inutile grossissement auquel paraît se complaire l'auteur. Visiblement les ensembles pompeux le séduisent, et tout prétexte lui est bon pour bâtir de grands finales d'opéra. Y a-t-il rien de léger comme un serment d'amour ? C'est, le plus souvent, un simple murmure du cœur au

cœur, qui à peine effleure les lèvres qui le prononcent. Le serment de Claudio prend ici les allures d'une conjuration, c'est le quatrième acte des Huguenots!

Cette page n'est pas la seule du reste où se manifeste l'influence de Meyerbeer, influence qui éclate, au cours de ces quatre actes, dans toutes les scènes à effet, tandis que les passages de tendresse semblent plus directement formulés selon Gounod ou Massenet.

Ces critiques une fois faites, il convient de reconnaître de nombreuses qualités dans cette œuvre, redisons-le encore, absolument consciencieuse. Si nous avons accusé d'indiscrétion les trompettes, les saxophones et les quatre trombones, nous n'en avons pas moins remarqué que ces instruments sont parfois employés avec discernement, et avant tous autres les derniers d'entre eux qui, resserrés dans le grave, accompagnent d'une sonorité très heureusement tragique la déposition du roi et les lamentations du père. Pendant la scène du balcon, le saxophone est spécialement bien choisi pour donner toute sa couleur à la phrase insidieuse qui rampe sous les batteries aigres des petites flûtes ; et, s'il y a quelque puérilité à faire suivre le mot larmes d'une gamme chromatique simulant le sanglot, c'est encore là une preuve du soin méticuleux apporté par l'auteur au moindre détail de son instrumentation. Il s'efforce, aussi de donner à chaque morceau de l'unité tant par l'emploi persistant de certaines formes que par l'adoption d'un timbre prédominant, et c'est là une préoccupation d'ordre tout musical qui mérite des éloges.

Au point de vue de l'impression dramatique, on ne peut nier la puissance de la scène de l'église bien que rappelant certains effets d'opéra ; il y a du charme dans l'entrée des jeunes filles au premier acte, et quelque heureux essai de comédie lyrique dans le monologue de Bénédict composant des vers, ainsi que dans les conseils de Borachio à son maître don Juan. Quant aux duos d'amour, ils ont été chaleureusement accueillis, sans doute parce qu'ils dégénèrent le plus souvent en romances, ce que nous osons déplorer.

Mais le succès a trouvé heureusement d'autres occasions plus justifiées, à notre avis, de se manifester, et il a été non seulement à la musique de M. Puget, mais à ses interprètes qui tous ont vaillamment défendu sa cause. Au premier rang il faut mettre Mlle Mastio plus *modern style* peut-être que XVIe siècle, mais charmante de geste, et de voix exquise dans

le registre aigu ; ensuite il faut citer en bloc Mlle Telma, MM. Fugère, Beyle (Claudio), Beyle (Leonato), Clément, Isnardon, Carbonne...

L'action se passe, nous l'avons dit, au xvie siècle, le siècle des pourpoints brodés et des riches étoffes, le siècle redouté des directeurs de théâtre. M. Carré, lui, ne craint aucune magnificence, il a prodigué les costumes les plus chatoyants, et, en artiste véritable, s'est complu aux subtils jeux de lumière ; dans la scène de l'église, des reflets rouges sur la soie jaune des hallebardiers, ont été un enchantement pour les yeux des coloristes. M. Messager a dirigé l'orchestre en maître-musicien, et cet orchestre a vaincu les constantes difficultés d'une instrumentation très complexe. Bref, il semble que tout le monde, à l'Opéra-Comique, se soit ligué en vue de forcer le succès. Les ligues sont, en ce moment, peu favorisées, mais à celle-ci, pour l'auteur, pour le directeur et pour les artistes souhaitons que le public ne craigne pas de s'affilier !

§

En attendant qu'ils nous révèlent quelque œuvre de jeune, les directeurs de la Renaissance nous révèlent l'œuvre d'un ancien : **Oberon**, opéra fantastique de Weber. A vrai dire, cette révélation s'applique plutôt au poème qu'à la musique, connue par des exécutions de concert, au moins en ses principales parties. L'ouverture figure, chaque année, sur plusieurs programmes ; le chœur des génies de l'introduction est aussi parfois entendu au Conservatoire ; le grand air est devenu, avec celui de *Fidelio* ou celui de *Freischütz*, le morceau de bravoure des cantatrices dites : sopranos-dramatiques ; enfin la berceuse-barcarolle se trouve parmi toutes les « récréations des jeunes pianistes » arrangée pour grandes, moyennes ou petites mains. Tous ces fragments ne perdent guère d'intérêt à être séparés de l'intrigue assez puérile qu'ils accompagnent au théâtre. Assurément, peu nous importe, pour les goûter, de connaître les aventures extraordinaires de Huon de Bordeaux et de Rezia, leur naufrage dans une île déserte, leur lutte contre les pirates, la blessure de l'un et l'internement de l'autre au harem du bey de Tunis — toutes péripéties dont le héros sort vainqueur grâce au cor enchanté que lui a remis Obéron. Ce puissant génie est intéressé au succès de son protégé, car sa réconciliation avec Titania en dépend — c'est la suite d'un pari.

Wagner, ayant déclaré dans la préface de *Quatre poèmes d'opéra* qu'il avait eu des précurseurs, et parmi ceux-ci ayant spécialement désigné Weber, a tout d'abord procuré à ce grand créateur de l'opéra allemand l'admiration des wagnériens de carrière, puis a encouragé ceux-ci à rechercher entre les deux maîtres quelques similitudes. C'est ainsi qu'ils ont pu trouver certains points de rapport entre telles formes de phrases communes à l'un et à l'autre, et découvrir l'embyron du leit motif dans les trois notes de cor, qui reparaissent de loin en loin, appel éperdu à la protection d'Obéron, et qui au dernier acte servent, de façon fort ingénieuse, de « tête » à un motif dansant. Mais ce sont là remarques déjà anciennes et fréquemment mises en lumière; il n'y a pas lieu de s'appesantir sur elles, de même qu'il suffit de signaler sans plus ce qui est dans cette partition personnel à Weber, et ce qui est demeuré tel : son instrumentation où dominent cors et clarinettes, son inspiration mélodique si caractéristique, encore que souvent peu vocale, et l'indépendance de ses rythmes.

Cependant, pour que la musique, malgré ses qualités particulières, parvînt à triompher absolument du poème auquel elle est attachée, une merveilleuse mise en scène serait indispensable. Le théâtre de la Renaissance ne se prête pas malheureusement aux trucs féeriques et aux grands mouvements de masses. Douze danseuses paraissent bien insuffisantes à symboliser la joie générale lorsque le Khalife s'écrie : « Que tout le palais soit en fête ! »

MM. Milliaud ont néanmoins fait de leur mieux; aux décors et aux costumes ils ont donné la richesse nécessaire, et s'ils n'ont pu reculer les murs de la scène, au moins n'ont-ils pas hésité à reculer le mur de l'orchestre pour faire place aux nombreux instrumentistes dirigés avec grand soin par M. Danbé. C'est à ces musiciens et à leur chef que très justement a été réservé le meilleur du succès. Mlle Martini a été, elle aussi, très vivement applaudie; elle a chanté le rôle de Rezia avec goût, et manifesté dans son air célèbre qu'elle en comprenait la beauté classique. On doit aussi des éloges à Mme Marty, Mlle Lebey, MM. Delaquerrière, Régis et Chalmin, quoique la plupart d'entre eux semblent peu préoccupés du style que réclame la musique d'un maître.

§

Si, quittant le théâtre, nous nous tournons vers le concert, nous constaterons que, cette fois, c'est de Monte-Carlo que

nous vient la lumière ; ce n'est pas ici une allusion à « *la lumière d'Asie* », ou d'Israël, oratorio de M. J. de Lara qu'on exécute parfois là-bas. Il s'agit d'un vrai musicien, M. Lazzari, aux œuvres duquel un festival a été consacré. Outre le tableau musical *Effet de nuit*, et un *concertstück* pour piano déjà entendus chez MM. Lamoureux et Chevillard, le programme se composait de plusieurs fragments d'*Armor*, drame exécuté l'automne dernier à Prague. Après le Prélude, presque célèbre déjà, le monologue du héros, au second acte, scène où se révèle une extraordinaire habileté à enchaîner divers motifs; dans ces quelques pages paraissent presque tous les thèmes principaux de la partition, et ils se succèdent, se soudent, s'amalgament sans effort, appelés naturellement par la parole, avec une réelle maîtrise. Le duo final de ce même acte, d'un mouvement dramatique entraînant, a été pour Mlle Blanc et M. Cazeneuve l'occasion d'un triomphe mérité, auquel l'auteur fut associé, comme après la conclusion mystique, où la voix de M. Daraux a fait merveille, mais où on pourrait peut-être remarquer que l'influence de Franck ne se dissimule pas assez. Il est impossible qu'une pareille œuvre demeure longtemps encore privée de son cadre naturel ; la lecture la révèle d'un intérêt constant et très supérieure à presque toutes celles qui depuis quelques années trouvent accès au théâtre ; l'audition fragmentaire au concert confirme par l'éclat et la souplesse de l'instrumentation son exceptionnelle valeur : une scèce ne peut tarder à s'ouvrir devant elle.

Que si nous revenons à Paris, nous ne trouverons chez M. Chevillard, non plus que chez M. Colonne, l'équivalent de ce que nous a offert la salle de musique annexée là-bas aux salles de jeu ! Ici, la saison a été consacrée presque exclusivement aux virtuoses, et ceux-ci n'ont exécuté que des œuvres désormais sans secrets pour nous. On peut disserter longtemps sur le mécanisme et le style de M. Paderewsky (l'un étant supérieur à l'autre), à propos du concerto de Schumann et du concerto de Chopin, cela ne fera pas avancer d'un pas l'histoire de l'art. Il faut noter cependant que M. Colonne, outre une bonne reprise de la *Rebecca* de Franck, a donné la première audition d'une *Pastorale* de M. Enesco, que beaucoup ont confondue avec son *Poème roumain* de l'an dernier, rien ne leur révélant, à l'audition, qu'il s'agissait d'une œuvre non encore entendue. Quant à M. Chevillard, il a accordé l'hospitalité du Cirque à M. Bachelet pour une mélodie empreinte de beaucoup

de charme, mais à laquelle la célébrité même des vers de Musset qu'elle s'efforçait de traduire a un peu nui. Il est en effet dangereux parfois de choisir, pour les mettre en musique, un poème trop complètement beau par lui-même ou trop connu; pour en renforcer ou en rajeunir l'impression, il devient nécessaire de posséder un vrai trésor d'originalité.

La clôture annuelle est survenue sans nous apporter elle non plus la moindre surprise. Le Vendredi saint, autrefois, était réservé à l'exécution d'œuvres de caractère religieux. Il n'en est plus ainsi. L'un des concerts était annoncé pour le *Vendredi saint*, l'autre se contentait de la mention *Vendredi 30 mars*, mais aucun ne s'est préoccupé de donner à son programme une physionomie particulière. Tout au plus pourrait-on reconnaître chez l'un des deux (l'autre étant consacré à Wagner), un éclectique résumé de religions comparées : Enfance du Christ, Gœtterdæmmerung, Parsifal, et aussi religion de l'amour : la Walküre.

Quant aux petits concerts, il est rare qu'ils s'aventurent parmi les œuvres nouvelles. Cependant Mlle Ador a donné une intéressante séance où elle a mis sa belle voix au service de plusieurs compositeurs vivants; et M. Roget, qui porte un nom cher aux Français de bonne foi, a interprété avec talent un ouvrage cher aux musiciens de bonne école: le *Poëme pour violon* de M. Ernest Chausson.

PIERRE DE BRÉVILLE.

## *ART MODERNE*

Exposition de tableaux de Monet, Pissarro, Renoir et Sisley. — Tableaux de Corot. — Tableaux et dessins d'Armand Point, Objets d'art de Haute-Claire. — Memento.

A la galerie Durand-Ruel sont, pour le moment, réunies en nombre assez considérable des toiles de MM. Monet, Pissarro, Renoir et Sisley. On y peut suivre suffisamment le développement de leur art, surprendre les débuts parfois hésitants, admirer la confirmation de chaque tempérament, le voir éclore, grandir et triompher. On peut les comparer et comprendre pour chacun les diversités de recherches, de préoccupations constantes, aussi les points de contact et les particularités des moyens employés.

**Sisley**, délicatement ému par la beauté des sites où il a vécu, avec une élégance calme les fait vivre et frissonner doucement au chant matinal des heures vaporeuses, il fait ondoyer et sou-

rire les choses dans le bon parfum des terres que menace l'orage, et s'il veut souvent trop exactement tout dire, il n'évite pas toujours la confusion, il n'établit pas toujours avec une suffisante maîtrise les relations et les valeurs. Sa loyauté un peu fruste qui redoute d'éluder insiste parfois à l'excès. Mais quand, avec diverses vues du Loing ou de Moret, avec des coins de la Seine ou de la Tamise si mouvementée, il s'est plus discrètement exprimé, c'est un peintre complet, charmant et harmonieux.

Chez M. **Camille Pissarro**, nous constaterons, avant toute autre qualité, une plus sûre conscience des moyens, une plus âpre et minutieuse volonté réfléchie, une tenace recherche des procédés propres à exprimer sa pensée ou sa vision le plus efficacement. La clarté, il l'a longtemps poursuivie, il a décomposé, juxtaposé ses tons jusqu'à adopter le métier des néo-impressionnistes ; il est revenu ensuite à une facture plus unie, il a, malgré la proscription des teintes neutres, opaques et lourdes, réalisé certains paysages des villes, gris et mornes. Il a tout tenté, tout exploré, et, quoiqu'en bien des rencontres, son assiduité patiente n'ait donné vie qu'à des œuvres froides, pondérées à l'excès, où l'on ne sentait pas assez la passion qui crée déchirer la toile et jeter un grand cri, d'autres fois, avec sa solide *Vue de Pontoise* (1870), son curieux, simple et franc *Abreuvoir à Montfoucault* (1875), dans son grouillant *Boulevard des Italiens, après-midi* (1892), dans son *Pont Boïeldieu, à Rouen* (1896), il a fait montre de tout son savoir fin, de sa perception aiguë et pénétrante.

Sisley et Pissarro sont des paysagistes probes et véridiques, épris des claires lumières et du mouvement simple des choses ; il est injuste de le nier, comme on l'entend souvent faire, au nom de la supériorité certaine d'un Claude Monet. Ils ont leur place marquée et enviable aux côtés d'un des plus prodigieux peintres de la nature, de la vie insoupçonnée et ardente des lumières et de la matière, de l'un des grands poètes de la couleur harmonieuse.

**Claude Monet**, dès son début, s'avérait un maître, non moins sûr, plus sobre que celui qu'il est devenu. Cette délicate *Vue d'Argenteuil* que nous retrouvons ici, ce *Bassin d'Argenteuil*, de lignes si nettement arrêtées, dans la clarté mélodieuse des atmosphères, cet *Effet de soleil sur le tunnel de la gare Saint-Lazare* révèlent, dès lors, son ardeur à surprendre l'éclat des belles heures rayonnantes et paisibles, mais bientôt,

inquiet d'enthousiasme, cette réalisation studieuse de tout l'espoir qui dévorait, avant lui, Manet, ne le satisfit plus, il s'éprit du problème des lumières estivales mouvementées, vibrantes. Il les chercha, sans se départir de son souci d'harmonie constante, dans une désagrégation, dans une dispersion de la matière colorée, dans les empâtements par parcelles des tons juxtaposés, heurtés par petites taches lumineuses, rétablissant peu à peu la plus pleine harmonie qui fut toujours sa caractéristique la plus forte, et arrivant à fondre, à condenser le tout dans la fougue folle d'un chant de gloire étrangement et doucement violent et expressif. Rien n'atteint la hardiesse et ne dépasse la maîtrise d'un peintre de paysages aussi profond, aussi enthousiaste et éclatant. C'est lui-même, sa verve prodigieuse, son amour affolé et savant de la matière en fête, qui se dépense, s'ouvre et se répand tout entier.

Et nous nous extasions à retrouver ici cet *Antibes* si frais et si rose, ces *Effets de printemps à Giverny*, ces *Peupliers au bord de l'Epte*, et ces *Meules*, des exemplaires de toutes ces étonnantes séries peintes jusqu'en 1891, en regrettant de n'y voir aucune *Cathédrale*, aucun *Varangeville* ou *Pourville*, aucune *Ile aux Orties*, de date plus récente et de réalisation encore plus puissante. Mais il faut que je signale spécialement cet *Intérieur*, de 1873, la table qu'éclaire la lampe d'une suspension, deux femmes cousent, un homme tourné vers elles s'accoude à la cheminée, tandis qu'un feu de charbon y resplendit. Motif traité que de fois ! Mais où et par qui avec une maîtresse comparable ?

Enfin, joie et émerveillement des yeux charmés ! Voici de M. **Renoir** quarante toiles : *La Loge*, l'on sait, une femme s'accoude à un rebord rouge, un homme en habit noir, derrière elle, lorgne la salle. La simplicité des poses mondaines, la pureté des chairs et des visages, l'harmonie de la toilette noir et blanc ; des paysages velouteux et brillants : *Sur la Terrasse*, jardin exquis, une jeune fille, une enfant ; le grand panneau des *Canotiers de Bougival*, la *Jeune Fille dormant* (où une telle grâce élégante, une telle solidité du dessin délicat, une si aimable et douce harmonie ? Un tel morceau n'est pas au Luxembourg, depuis longtemps !), des portraits de jeunes filles, devant leur piano, ou au jardin des profils lumineux, ardents et doux d'une suavité adorable, des fleurs humaines, des parfums d'haleine jeune et enivrante, ce *Buste* nu *de Jeune Fille*, avec l'affolante fraîcheur de ce sein nouvellement formé, immaté-

riel et palpitant, ces *Baigneuses* (celle-là qui rattache, par derrière, ses cheveux blonds!), et la jeune figure au chapeau blanc surmonté de plumes en panache retombant.

La chair neuve, adorable et virginale, a trouvé son peintre, nul n'a exalté comme lui la pureté gracieuse et la délicate jeunesse de la beauté féminine, et le chatoiement des étoffes légères, entr'ouvertes sur le sein et la gloire aimable des coiffures. Fraîcheurs des lèvres, des joues et des yeux, toutes vos lumières riantes y vivent et s'embrasent.

Dans une autre salle, un exquis tableau, mouvementé, très fin, de **Jongkind**, les *Patineurs*, et trois merveilleuses têtes de femmes, par **Manet**, celle, surtout, de face, la nue chair mûre de la gorge dans un corsage de mousseline blanche, le visage net, aux yeux de perles noires sous le chapeau délicat et blanc. Mais pourquoi n'aimer pas autant le portrait de profil, sous un chapeau de paille, devant le buisson de roses, qui deviendra, un jour, cette affolante et précise *Jeanne* à l'ombrelle ouverte, devant les fleurs, ou aussi le léger pastel et ces yeux clairs?

§

Chez Durand-Ruel encore, exposition de tableaux de **Corot**, vaporeux, léger, très doux. *Etang de Ville-d'Avray* ou motifs autres de paysages, partout cette tendresse émue un peu pensive et très douce devant la nature; parfois, en l'oubli des heures crépusculaires, l'éclat jaune d'un peuplier d'automne illumine un fond boisé, et des eaux lourdes s'endorment. Un sobre *Intérieur limousin*, plusieurs études de têtes, vigoureuses et nobles.

On a vendu aussi, à l'hôtel Drouot, le 11 avril, un paysage très beau, de la manière la plus connue de Corot, et son *Angelus*, un homme des champs, solide, fruste, sincèrement s'agenouille et prie à l'orée d'un bois en entendant tinter la cloche du soir, au loin.

En même temps, un bon **Jongkind**, et, à la vente de la collection Hartmann, des aquarelles de **Delacroix**, de **Gustave Moreau**, des paysages de **Français**.

§

Chez Bernheim jeune, quelques toiles de **Pissarro** complètent et confirment l'impression reçue chez Durand-Ruel. On y voit aussi plusieurs **Degas** (chevaux de courses, danseuses) parmi les très beaux.

§

Il ne saurait presque, quand il s'agit de M. **Armand Point**, être question de peinture. Singulière confusion, d'occuper toute une si ingénieuse assiduité à reproduire, à refaire ce que déjà d'illustres et géniaux devanciers ont parfaitement achevé. Je sais toute l'application attentive qu'il a fallu à M. Armand Point pour surprendre le secret de maint procédé ancien, mais le résultat de telles recherches, sinon pour la satisfaction d'une curiosité archéologique, n'est-il pas, en vérité, bien pauvre, puisqu'il consiste à metttre le spectateur en présence de tableaux qui ont l'air souffreteux, pâle, cireux et délavé de simples copies, où n'attire jamais l'émerveillement d'une trouvaille de composition, de ligne ou de couleur ! Mon excellent ami Stuart Merrill, en présentant au public l'œuvre de cet artiste qu'il aime, le loue d'avoir compris « la vanité de l'art moderne » et « que le devoir de l'artiste est moins de rendre la Nature que de l'interpréter ». Mais tout art est interprétation ; la froide, la stérile imitation des choses, si elle n'est pas matériellement une impossibilité, n'a certes rien produit jamais, et qui dit *art* forcément sous-entend, à défaut d'un agencement capricieux, tout au moins *le choix*.

Croyez-vous, lorsque (je ne cite Delacroix, Monet, ni Degas, chez qui la vérité de ce que je soutiens est trop évidente), Corot ou notre grand Claude Monet construit un paysage, que l'œuvre puisse être, un instant, identique à la réalité ? Songez-y seulement et vous découvrirez, par l'absurde, que les deux peintres, placés au même moment, ensemble, dans le même coin de la nature, auraient, par la force personnelle de leur tempérament particulier, produit, à coup sûr, deux œuvres nécessairement très différentes.

Persuadez-vous que l'apparent sujet, pour le peintre, pour tout artiste, est un accessoire ou motif quelconque, avec sagacité, élu, sans plus d'importance, pour contenir, une fois, tout le cri intime de sa douleur ou de ses joies. Vous recherchez, comme le dit Merrill un peu plus loin, « par la valeur suprême de la ligne », « par l'harmonie des lignes, le style ». Effort futile et infécond ! Vous reproduisez ce qui a été le style, un jour, d'artistes loyaux et spontanés qui se sont pleinement, sans vaine préoccupation de méthode ni de tradition, exprimés du mieux qu'ils ont pu et par les moyens, en leur possession, qui leur ont paru les plus propres à cet effet. Aujourd'hui les moyens sont différents : meilleurs ou pires ? là n'est pas la

question ; ils sont autres pour nous exprimer, nous, qui sommes autres. Il en faut bien user, en dépit qu'on en ait, sous peine de demeurer l'étrange phénomène que serait un homme, en ce siècle, s'obstinant à ne parler que la langue de Villon ou de Froissart.

Les dessins de M. Armand Point, moins insupportables que sa peinture, parce que des études comportent, mieux que des œuvres réalisées, le souci de surprendre, chez les anciens, le secret de leur grâce ou de leur beauté, s'avèrent souvent élégants, ses pastels sont agréables, mais ses sanguines sont sèches et sans profondeur.

Je ne saurais trop louer l'initiative de M. Point, quand, aidé de la collaboration de maint ingénieux et délicat ouvrier d'art, il organise une association dans le souci constant et divers, là-bas, auprès de Marlotte, de créer des objets à la fois utiles et beaux. Chacun, selon sa valeur ou sa puissance, y travaille de son mieux ; se forme-t-il là quelque chose d'analogue aux tentatives de cette sorte, qui réussirent, par William Morris surtout et par Ruskin, chez les Anglais ? Ce serait, en tous cas, chose bien souhaitable, et que, dépassant l'effort de leurs émules, dans une volonté commune et toujours plus hardie, les associés ne se satisfassent plus si aisément à faire renaître la ligne abolie de la beauté passée. Qu'ils s'en inspirent, pour en surprendre le sens intime de pureté et de plein charme, mais qu'ils s'en dégagent peu à peu pour innover un goût moderne encore insoupçonné, malgré les recherches ardentes et désintéressées de tant d'artistes, ici et là : M. Armand Point et ses collaborateurs de Haute-Claire, aussi bien que M. Alex. Charpentier, M. Van Rysselberghe, M. Paul Ranson et tant d'autres, M. Van de Velde, M. Lemmen, tant d'autres que j'oublie.

Avec toute la discrétion riche et le goût souhaitable se présentent, en cette exposition, maints coffrets émaillés, une superbe lampe en cuivre sur pied d'étain, divers objets en cuivre repoussé, des broderies lourdes et souples, des reliures, et surtout des parures de femme et des bagues remarquablement exécutées.

§

Memento. — A la Bodinière, tableaux probes et louables, têtes de femmes, paysages, un *Port d'Anvers*, de **M. Mérodack-Jeaneau**, de qui des croquis rapides d'enfants révèlent un tempérament impressionnable, vivace et délicat.

— Chez Vollard, remarquable exposition d'aquarelles et de croquis par M. **Nonell-Monturiol**, de qui j'aimerais louer comme il convient le talent tragique et l'amusante spontanéité. — Sixième exposition de l'**Association P.-M.-P.**, 19, rue de Caumartin. — A l'Art Nouveau, aquarelles, dures un peu, de M. **Prunier** ; — Galerie Le Barc de Boutteville, paysages par M. **Mars Antony. — Les Pastellistes. Les Aquarellistes.** — Ouverture des Salons.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *ART ANCIEN*

### Les dessins du Pisanello.

L'exposition temporaire des dessins du Louvre est consacrée, cette fois, à Vittore Pisano. L'aubaine est rare de pouvoir étudier ces petites merveilles enfin réunies, et si heureusement découvertes dans le recueil de Vallardi. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ce marchand milanais de nous avoir cédé le livre qu'il avait su remarquer dans les archives d'une « famille noble mais gênée qui habitait un château proche de la ville... » Ce bon Vallardi en avait attribué toutes les pièces au Vinci : une étude plus attentive a fait restituer au Pisanello celles qui lui appartenaient, — le précieux recueil étant composé, ainsi que les analogues de l'Ambrosienne de Milan, d'œuvres de Léonard, certes, mais d'autres encore, de Cesaro de Sesto, notamment. Or, c'est dans la petite salle la belle manifestation d'un des grands de ce xvme siècle italien à l'admirable floraison et au merveilleux rayonnement, dont l'étude patiente fait découvrir, sous les génies que l'on connaît, d'autres créateurs, — tandis que ceux-là même qui vous sont familiers étonnent, chaque jour davantage, par l'ampleur de leur cerveau.

Vittore Pisano, de San Virgilio sur le lac de Garde, est certes un des plus grands. Et il ne survit aujourd'hui que par deux fresques à demi ruinées, celles de Santa Anastasia et de San Fermo à Vérone, un saint Georges à la National Gallery, un portrait de femme au Louvre, sur lequel je vais revenir, et quelques médailles, reste de la production mentionnée par les contemporains. Cela et ses dessins. Mais c'est assez pour affirmer une des plus hautes personnalités d'art.

Puis, c'est le premier des médailleurs de la Renaissance, en date et en fait. Tous et tout dérivent de lui, ou à peu près, et

les Ferrarais, et les Florentins, et les Mantouans, et les Napolitains, et ceux de Venise. Guarino, le précepteur de Lionel d'Este, Tito Vespasiano Strozzi, Porcellio Pandoni de Naples le secrétaire intime d'Alphonse V, ne tarissent pas d'éloges. Le jeune marquis d'Este dit de lui : « *Pisanus omnium pictorum hujusce œtatis egregius.* » Et à sa mort, Fazio écrit : « *In pingedis formis rerum sensibusque ingenio prope poetico putatus est; sed in pingedis equis cœterisque animalibus, periforum judicio, cœteros antecessit. Mantuæ œdiculum pinxit...* » Et il y a tout le verbiage de Vasari.

Ce qui frappe, dès l'abord, à cette exposition du Louvre, c'est la quantité d'études d'animaux, oiseaux, chiens, chevaux, sangliers, si curieusement notés. C'est bien l'homme que Fazio célébrait pour son talent extraordinaire et particulier. Voici, à la pointe d'argent sur vélin, à la plume ou à la pierre noire, entr'aperçus, finis minutieusement ou lavés d'aquarelle, des têtes de chevaux, études de naseaux, de dents, de jambes, très réalistes et des plus curieuses ; puis une feuille de canards et d'aigles ; puis, un renard, à la plume, et des singes avec des recherches de courbes très particulières, et des cigognes, et des pigeons, et un vieux cheval encore, fatigué, fourbu, dont l'œil et les naseaux creux sont d'une vérité effrayante, et un marcassin, et une mule bâtée, et un cheval sellé, et des aiglons, un flamant, un paon, des lièvres, des lévriers, des oiseaux héraldiques, tout ce qui peut se trouver enfin au revers d'une médaille, au cours d'une allégorie.

Deux feuilles doivent être mises à part dans ces premières choses : des bœufs accouplés et une vache dont l'exécution fait penser à Dürer, et des oiseaux fantastiques, des sauterelles parmi des calices de violettes, d'un caractère véritablement étrange.

Ceci, c'est une partie, la moindre, de cette exposition. Il y a maintenant des figures, — et, à côté d'elles, quelques exemplaires de médailles, malheureusement d'une qualité relative, mais beaux encore.

§

L'homme fut peintre, médailleur, architecte à n'en pas douter, et eut cet universel et stupéfiant génie particulier aux créateurs de son époque. Et les dures conditions de la vie font que ce n'est que tard, très tard, qu'il commence à se manifester. Il naît vers 1380, meurt en 1456, et ce n'est qu'à soixante ans qu'il exécute sa première médaille, celle de Jean

VII Paléologue. Avant, il court de ville en ville, de Maison en Maison, peignant ici, portraicturant là, se gîtant au hasard des guerres et des émois sanglants, au coin sûr où il pense ne recevoir trop de horions, se domestiquant avec cette passivité curieuse du temps, et rejetant son idéal, son rêve, bien au delà des communes barrières. Quand on considère l'énergique profil que donne la médaille qu'on a faite de lui, ce nez rond, cet œil couvert et scrutateur, cette bouche réfléchie et ce menton volontaire, on se rend vite compte qu'on se trouve devant un entêté, un patient que les épreuves ne doivent rebuter facilement, que n'abattent les habituelles rancœurs de la vie. Et de fait, il va très haut et très loin, sans qu'aucune mauvaise chance paraisse assez forte pour le renverser.

Un des dessins du Pisan qui attire de suite est le croquis du Paléologue, la barbe en pointe, coiffé du haut chapeau conique. Il n'y a plus qu'un vague frottis tachant à peine le grain du papier : c'est la première idée de la médaille de l'Empereur de Constantinople qu'il exécuta à Ferrare en 1438, lorsque ce rêveur vint au concile tenter l'impossible mariage des deux Églises. Il faut rapprocher de ce croquis ces guerriers asiatiques et ces orientaux, exécutés évidemment d'après les personnages de la suite : rien n'est plus curieux que ces fourrures, ces écharpes, ces boucliers, ces chevelures longues dissimulant à demi ces masques tatares, expressifs et impressionnants.

Puis, voici, à la plume, une étude pour le médaillon d'Alphonse V d'Aragon, et quatre petites médailles d'un jeté extraordinaire, où Alphonse est couronné, en armure, agenouillé et tête nue brandissant l'étendard de l'archange Michel, avec des revers quadrilobés, écussonnés aux armes d'Aragon, de Sicile et de Jérusalem, pleines d'aigles aux ailes éployées et de couronnes royales inimaginablement fleuries.

Il y a, tout à côté de cette feuille, les deux grands profils de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, les cheveux ras sous le lourd bonnet, l'œil ouvert, et qui sont les études préparatoires de la médaille frappée vers 1441. Philippe-Marie Visconti était, au dire de ses contemporains, d'une laideur repoussante : il n'a pas ici cette physionomie « terribile » dont le gratifie Lorenzo. Puis, voici encore une étude de jeune homme au type oriental, le vêtement entr'ouvert laissant voir le col, — trois têtes de femmes et des têtes d'enfant, graves et réfléchies, — un jeune seigneur, de profil à droite, la cheve-

lure touffue et relevée derrière la tête, à la mode des Malatesta.

Malatesta... Rimini... Fatalement, le Pisan devait, lui aussi, comme Matteo Pasti, comme Mino de Fiesole, comme Gentile da Fabriano, comme Léon-Battista Alberti et comme le Francesca, au cours de son aventureuse vie d'artiste, échouer et rester à Rimini, où étaient Pandolpho et Izotta, l'Izotta des sonnets et des canzone, l'Izotta des *Isottei*, l'enchanteresse, la vraiment maîtresse du furieux, du fou et du poète.

Comme les autres, il exécute l'effigie des deux amants : d'un côté, le profil de brute nimbé des lettres lourdes SIGISMVNDVS PANDVLFVS . DE . MALATESTIS . ARIMINI . FANI . D. et de l'autre, sous les cheveux hauts, comme en hennin, le grand front et le sourcil arqué, l'œil enjoué, malicieux et spirituel, — l'œil dont ne peuvent distraire ni la bouche sarcastique, ni le menton sensuel, l'œil de la dominatrice, de la frêle et de la forte.

Voilà, avec le petit clerc aux cheveux en rond, à la face glabre, qu'il jette d'une plume si sûre et si dure sur cette feuille où transparaissent des profils d'aigles dessinés au verso, et le facies magistral de ce vieux à l'œil soupçonneux et à la bouche mauvaise, ce qu'il y a de remarquable à cette exposition, — avant, toutefois, d'admirer et d'essayer de déchiffrer la figure de femme qui la domine et l'emplit toute : je veux parler de cette inoubliable et captivante Cécilia Gonzagua qui revit là, entière, en un petit panneau peint, un croquis à peine indiqué (une femme vue à mi-corps assise de profil à droite, bandeau dans la coiffure, robe collante et transparente, à la pointe d'argent sur vélin), et la médaille, d'un style et d'une beauté incomparables, dont je ne sais d'analogue dans l'œuvre entier du Pisan.

§

Après le Paléologue, après Visconti, après Sforza, après Décembrio, après Piccinino, le Pisan devait exécuter l'effigie du seigneur de Ferrare, de Modène et de Mantoue. Il l'accomplit avec un rare bonheur. Même, il en fit sept différentes ; mais c'est toujours l'identique profil au front fuyant de poète, à la bouche expressive et dont le crâne aux belles courbes se modèle sous les cheveux ras et crépus. Les revers disent éloquemment le goût des arts et des lettres et l'amour de la paix du fils de Nicolas III et de Stella del Assassino. Les mots des légendes sont entremêlés de branches d'olivier, parfois des

hommes nus de l'âge d'or portent sur leurs têtes des corbeilles pleines d'épis; ailleurs, c'est un vase de cristal qui contient, la branche de paix; sur un autre, un enfant et un vieillard sont couchés au bord d'une mer calme, auprès d'une galère dont les voiles se gonflent d'une brise favorable... C'est que ce bâtard, qu'Uguccione Contrari avait imposé au peuple, était devenu, sous la direction de Guarino, un des princes les plus instruits de son époque. Les leçons de guerre de Braccio di Montone n'avaient porté de fruits, et sa cour était le rendez-vous des artistes, des poètes et des savants. Pisanello vint, qui, à son tour, fit les sept médailles. Pendant qu'il s'y embesoignait, mourut Madame Marguerite de Gonzague, femme de Lionel.

Elle laissait une sœur, Cécilia (1), qui, quoique toute jeune, faisait déjà grand honneur aux siens. Élève de l'universel Victorin de Feltre, elle savait à huit ans les éléments de la langue grecque, ainsi que s'en assure le Camaldule en l'interrogeant, et composait couramment des poésies latines : elle chantait « à voix de syrène » et ne pouvait paraître sans qu'aussitôt sa beauté ne fît sensation. Lionel qui pleurait Marguerite n'eut plus qu'un désir, la retrouver en Cécilia. Il y avait là, pour un raffiné, une joie permise et quelque peu perverse, non exempte d'un peu d'inceste, — et il se décide.

Il envoie à Cécilia une magnifique robe de fiancée, rehaussée de gemmes et de broderies d'or, et taillée dans cette pourpre somptueuse dont Pandolfo Malatesta se vêtissait pour s'agenouiller devant la Vierge. Au cadeau symbolique venu de Ferrare, elle répond par cet autre symbole, son portrait, — ce petit panneau peint qui est là dans cette salle du Louvre et pour lequel elle pose devant le Pisanello : elle savait bien que son beau-frère le déchiffrerait. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus délicat, de plus expressif, de plus mélancolique. Elle est là, de profil, l'œil à demi fermé laissant sourdre le regard droit, presque vague, un regard de songe, qui se pose, très au loin, à un horizon très reculé, sur une image presque immatérielle, les beaux cheveux enserrés par

(1) Voir dans les salles de la Renaissance (collection Goldschmidt, le buste en bois sculpté et peint de Cécilia Gonzagua, qui pourrait bien être du Pisanello. Tito Strozzi, dans une pièce en vers latins qu'il adresse au Pisan, avec ce titre : « *ad Pisanum pictorem statuariumque antiquis comparandum* », le compare à Phidias et à Praxitèle. Giovio a dit de lui, dans une lettre du 12 novembre 1551 : « *Tu ancora prestantissimo nell' opera di bassirilievi* ».

les bandelettes blanches des vierges. Comme elles, la robe est blanche, unie, et le manteau blanc aussi avec une broderie simple et des boutons sans emblèmes. La figure se détache sur des épais buissons fleuris de fleurs tristes, grands œillets de chartreux et ancolies, qu'aucune abeille bourdonnante ne butine, qu'aucun oiseau chanteur ne traverse, mais que tachettent d'éphémères papillons au vol silencieux : des papillons d'or jonchaient le sol des tombes de Mycènes... Enfin, elle s'est mis au corsage non la rose ou le lys, mais une petite branche d'if avec sa baie rouge, l'arbre de sinistre augure de Virgile et d'Ovide...

Lionel la laissa prendre le voile chez les Clarisses.

Elle devait, en outre, inspirer au Pisanello ce que je regarde, moi, comme son chef-d'œuvre : la médaille de Cécile de Gonzague. A l'avers, le haut buste de la jeune fille, le profil pur, l'œil noyé, les cheveux relevés et retenus par le ruban, le col long, la poitrine à la ligne discrète et pure ; ceci bien au centre, quelque peu hautain, très grave assurément, d'un caractère profond, d'une impressionnante simplicité. Plus légères et plus fines que de coutume, les lettres cernent l'image : CICILIA . VIRGO . FILIA . IOHANNIS . FRANCISCI . MARCHIONIS . MANTVE.

Et au revers alors, dans un infini paysage que ferment des collines douces, une jeune fille se dresse au corps gracile de vierge, aux seins menus, aux bras grêles, la main appuyée sur le bouc-licorne couché à ses pieds, symbole de science et de pureté; dans le lointain un cippe avec ces mots : OPVS . PISANI . PICTORIS . et une date, — et tout en haut, éclairant cette scène, un mince croissant de lune... Jamais poète ne fit surgir, avec plus de bonheur, du bronze lourd image plus captivante, ne fit revivre plus prestigieusement dans le métal pesant, chant virgilien avec toutes ses harmonies, son ampleur et sa suavité... chant que cette petite pédante de Cécilia récita peut-être au Pisan :

*Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras ;*
*Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbæ,*
*Nec gemere aeria cessabit turtur ab ulmo...*

VIRGILE JOSZ.

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Léon Maillard : *Auguste Rodin*, Floury, 25 et 50 fr. — Remy de Gourmont : *Les Saintes du Paradis*, bois originaux de

G. d'Espagnat, « Mercure de France », 6 et 20 fr. — Charles Morice : *Baud-Bovy*, édition de « la Montagne », Genève, 1 fr. 50. — Emile Boissier : *L'Enlumineur Marcel Lenoir*, Arnould, 2 fr. — Antoine Monnier : *Ce que cachait le voile ds Saïs*, Henri Lachize, 4, 12 et 24 fr. — Ferdinand Bac : *La Comédie féminine*, cent dessins, Simonis, Empis, 3 fr. 50. — Jossot : *Les Rats*, icones sur vers de Heinrich Heine, translatés par Papyrus, musiqués par Baudot, « La Critique ». — Georges Renault et Gustave Lerouge : *Le quartier Latin*, Flammarion, 3 fr. 50. — Caran d'Ache : *C'est à prendre ou à laisser...* Plon, 3 fr. 50. — Jean Darc : *Guillaume II*. Simonis Empis, 3 fr. 50. — *Vienne sous François-Joseph*, Per Lamm, 1 fr. — *Hommage des Artistes à Picquart*, Société libre d'édition, 3 fr. 50. — Les Revues : *l'Estampe Moderne*; *les Maîtres de l'Affiche*; *l'Estampe et l'Affiche*; *la Chronique des Arts*; *l'Art Décoratif*; *le Journal des Artistes*; *le Moniteur des Arts*; *la Revue des Beaux-Arts et des Lettres*; *le Studio*; *the Artist*. — Les Estampes : la collection *Fortier-Marotte*.

Les Livres. — C'est un travail considérable que celui auquel s'est livré M. Léon Maillard sur l'œuvre de notre cher et grand **Auguste Rodin**. Le luxe avec lequel M. Floury a publié l'ouvrage, les beaux bois de Léveillé et surtout une *Eve* gravée par Lepère avec une profonde maîtrise, enrichissent de leur somptuosité la critique rationnelle, posée et fournie de documents, de Léon Maillard. Ce livre-là était un livre nécessaire. Il arrive à son heure. Les temps sont proches en effet où nous verrons le définitif triomphe de Rodin et de son art. Léon Maillard aura aidé à l'accomplissement des destinées en présentant au public le maître tel qu'il est. Lorsqu'un homme apporte à ses semblables l'expression de sa pensée et de ses sentiments, si la foule ne comprend pas cette œuvre sincère, son opinion est qu'elle a affaire à un épateur, à un charlatan. Rodin a eu ce sort, malheureux et enviable à la fois, de heurter le préjugé et la routine par une affirmation si neuve qu'elle ne pouvait se faire accepter d'emblée. Une élite se groupa pour défendre les principes nouveaux qu'elle jugeait justes et générateurs de beauté. Des articles parurent, des polémiques s'engagèrent, la victoire se dessinait plus certaine après chaque bataille, mais il manquait un livre, le livre explicatif qui pût servir de manuel à ceux qui veulent bien être convertis.

C'est cette étude d'ensemble, écrite simplement et clairement, que M. Léon Maillard nous offre aujourd'hui. J'aurais aimé qu'il insistât davantage sur le *Victor-Hugo* qui me semble être le chef-d'œuvre le plus complet du maître et sur la *Porte de l'Enfer*, le monument le plus considérable de sa vie; j'eusse voulu voir reproduire de cette Porte des fragments plus

nombreux. Mais tel qu'il est, ce volume m'apparaît d'un excellent enseignement et comme un noble hommage au génie.

**Les Saintes du Paradis,** de M. Remy de Gourmont, sont une série de poèmes très simples et très pénétrants, que M. G. d'Espagnat a illustrée avec une particulière pénétration de son sujet. M. d'Espagnat a gardé, dans l'exécution de ces bois, la manière large qu'on lui connaît, mais il a atténué certaines fougues de jadis et revêtu ses gravures d'une grande douceur. La plaquette forme un tout d'un incontestable charme.

Charles Morice a consacré au peintre de la montagne **Baud-Bovy**, quelques pages graves, compréhensives et méritées. De même, M. Emile Boissier a étudié, avec soin et en poète, l'œuvre de l'enlumineur **Marcel Lenoir,** dont l'exposition a obtenu ces temps derniers un si légitime succès. On ne saurait que louer en même temp, M. l'éditeur Arnould, de n'avoir rien négligé pour que la partie illustration soit à la hauteur de l'œuvre d'un artiste vaillant, sincère et de bel avenir.

J'ai reçu également les livres suivants : **Ce que cachait le voile de Saïs**, par Antoine Monnier, édité avec un luxe que rien ne paraissait devoir commander ; **La Comédie Féminine** ou voilà de quoi rire et s'amuser pour deux francs soixante-quinze, par Ferdinand Bac ; **Les Rats**, dessins drôlatiques — et encore ! — de Jossot ; **Le Quartier Latin,** livre bourré d'erreurs grossières, où je n'ai guère trouvé d'amusant qu'une reproduction d'un vieux dessin représentant *Le Père Bullier ;* **C'est à prendre ou à laisser...** spirituels et alertes caricatures de Caran d'Ache ; **Guillaume II,** simples photographies ; **Vienne sous François-Joseph,** sorte de guide illustré ; et enfin **Hommage des Artistes à Picquart** où douze artistes, dont quelques-uns ont du talent, se sont trouvés plus mal inspirés les uns que les autres. C'est un livre à vendre au poids.

Les Revues. — **L'Estampe Moderne** (février). — Sommaire : *Beauty* par Edward Burne-Jones ; *Liseuses* par L. W. Hawkins ; *Le Départ* par Raphaël Collin ; *La Servante* par F. Luigini.

**Les Maîtres de l'Affiche** (avril). — Sommaire : *Fêtes de Charité* (marins naufragés, 1893) par Chéret ; *L'Exposition de la Céramique et des Arts du Feu* par Moreau Nélaton ; *l'Extrait de viande Armour* par Guillaume ; une affiche de Witzel pour la revue allemande *Deutsche Kunst und Dekoration*.

**L'Estampe et l'Affiche** (15 mars). — Un bon article de M. Ramiro sur *Louis Legrand illustrateur* avec treize reproductions.

**La Chronique des Arts** (8 et 15 avril). — Quelques mots fort justes sur la mort du marquis de Chennevières et contre le projet stupide d'un unique *Salon* officiel où l'Académie serait maîtresse.

**L'Art Décoratif** (avril). — Article sur le *Salon de la Libre Esthétique* à Bruxelles, accompagné de nombreuses reproductions.

**Le Journal des Artistes** (9 avril). — M. P.-E. Mangeant proteste dans une lettre ouverte au Ministre des Beaux-Arts contre la pénétration des tramways à vapeur dans la Forêt de Fontainebleau.

**Le Moniteur des Arts** (14 avril). — *La Peinture religieuse en Russie* par M. Nicolas B.

**La Revue des Beaux-Arts et des Lettres** (1er avril). — Curieux article de Félicien Fagus sur le *Rôle providentiel des médiocres*.

**Le Studio** (15 mars). — *L'Œuvre de Gaston La Touche* par Gabriel Mourey, quatorze illustrations; *Quelques mots sur la proposition de loi relative au droit de propriété artistique* par W. Reynolds Stephens.

**The Artist** (avril). — Une étude sur le préraphaélitisme par R. de la Sizeranne, traduite par miss H. Poynter et accompagnée de reproductions d'œuvres de Millais, Rossetti et Madox Brown.

Les Estampes. — Je signale tout particulièrement les très intéressantes estampes publiées par M. Fortier-Marotte. Le procédé employé a déjà permis de reproduire — à se méprendre à côté de l'original — une charmante tête de femme par Henri Boutet publiée par M. G. d'Hostingue, deux Degas et deux Gustave Moreau mis en vente par la *Plume* et déjà presque épuisés.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *LE MEUBLE ET LA MAISON*

Gabriel Mourey : *Les Arts de la Vie, le Règne de la Laideur*. — W. Morris et la renaissance anglaise. — Notre Style. — Salons, ateliers, écoles: le *Rougevin*, le *Godebœuf*. — Protectorat dangereux. — Les arts de la Luxure et ceux de la Foi. — *Qu'est-ce que l'art ?* — Une esthétique sur-européenne.

Et d'abord que béni soit Mourey pour nous répéter ces pa

roles de Ruskin qu'il faudrait lire, en hautes lettres rouges, tel le *Om mani padmé oum* tibétain, à cent carrefours : — « Il a été écrit : « Tu gagneras ton pain *à la sueur de ton front*, et non pas *au brisement de ton cœur* » — et celles-ci de Morris : — « L'art est l'expression de la *joie qu'éprouve l'homme dans le travail* » — et encore : — « Tout l'art que peuvent contenir des objets d'usage journalier doit se dégager d'une façon naturelle et spontanée de la matière même dont ils sont faits, de sorte que le résultat soit tel qu'on ne puisse l'obtenir avec *aucune autre matière* » — et enfin (amen ! amen !) : — « L'art doit être fait *par* le peuple et pour le peuple. »

C'est que les arts décoratifs sont non seulement, comme vous les appelez, Mourey, « les arts de la vie », mais même « LA VIE DES ARTS » !

Oui, la Statuaire (par une S majuscule), la Peinture (par un grand P) d'une époque sans art décoratif, c'est-à-dire d'une époque où ne sourie pas le plus humble objet dans chacun de ses contours, — cette statuaire et cette peinture, en vérité, *n'existent pas* : elles sont plus *artificielles* que le latin de de Thou; ce sont fleurs sans tige. Suc ne leur vint jamais d'un humus maternel. Elles sont « très bien imitées », mais... elles n'ont jamais vécu. C'est même, en le cas moderne par exemple, leur unique défaut.

(Et le seul aussi de telle poésie, hein?...)

§

Donc, avec Evariste Chevalet, souhaitons que promptement disparaisse le salon (unique, double ou bilatéral). Ne fût-ce qu'à cause du scandale anti-décoratif de tels pilastres néo-grecs (ὀλωλα μήτηρ !) couleur crème... Voilà ce que vous proposez aux bonnes gens accourus pour s'abreuver du beau reconnu par l'Etat et authentique ?

C'est une redite que de critiquer l'enseignement classique, fauteur de telles polissonneries. S'il s'en tenait là ! S'il se jugeait satisfait d'ouvrir, en ses concours, les assises de l'intrigue (jusqu'ici le militarisme et la crainte légitime de son abrutissement, dont seules préservent quelques mentions heureuses, exercent leur influence de mort) !

Mais le plus détestable est qu'en les *charrettes* (terme d'un terrorisme trop exact) du *Godebœuf*, comme du *Rougevin*, comme du prix de Rome, consiste la plus déplorable éducation de bâclage et d'à peu près. Une quinzaine de jours pour effectuer une œuvre considérable incline l'élève, trop bien en-

traîné déjà par un système de concours tous les deux mois, à piller les détails dans le bric à brac dont on a encombré sans méthode ni critique, ni pratique, sa mémoire et ses cartons; le rendu s'exécute dans les geôles sans air que sont les loges, parmi la puanteur et les hurlements, ô sainte et silencieuse Nature, éternel modèle!

Et songez que, du concours de Rome, le sujet est, pour l'ordinaire, une construction de taille à couvrir des hectares!

Or, la première jeunesse est passée quand l'élève est promu architecte. Et pas une fois, il ne lui a été permis, dans ce surchauffage, de développer « paresseusement » une idée personnelle jusqu'à son éclosion définitive. En vérité, nous engageons l'Etat à ouvrir, sur ce modèle, une école de Poésie Lyrique.

Par contre, dans les ateliers, les agences, le Patron se montre volontiers indulgent aux innovateurs. Si magnanime vous représente la tolérance! Mais questionnez-le à l'écart: et il vous avouera ingénûment que, malgré son attente, de poussée vraiment neuve en architecture, voire en décoration, il n'en voit mie.

Parbleu! l'aveu contraire serait l'abdication immédiate.

.... Il est peut-être temps que le public cesse d'être dupe, — critiques aidants.

§

Qu'il dédaigne, par conséquent, aux Expositions qui le vont accueillir tout ce qui procède de l'imitation anglaise, ce *modern style* raillé par Mourey; qu'il passe outre les élèves des Belges et leur coup de fouet entortillé.

Tout cela, c'est hier.

Mais, *pour l'amour de lui-même*, qu'il s'arrête, parmi ce désordre organisé, devant chaque envoi, si humble soit-il, pour peu qu'en ses lignes fermes et droites il ne porte plus l'estampille douanière, ni l'empreinte de votre casque, ô Pompiers de la rue Bonaparte.

Qu'il s'arrête : ici est la suprême espérance.

§

Cet art décoratif en effet, notre gloire la plus certaine d'antan, et qui *veut* renaître dans cette heure grave, est le seul dont l'idéal demeure, par essence, irréductiblement libre de

la terrible et abominable BÊTE-A-DEUX-DOS, partout ailleurs souveraine !

Il est digne du lac Asphaltique, le tableau que, dans son *Règne de la Laideur*, Mourey nous indique de la luxure contemporaine. Elle est, à vrai dire, l'unique source d'inspiration et de fièvre imaginative pour les âges auxquels manque cette luxure transcendante, cette chasteté dévorante qui se nomme la Foi et qui flambe, au traité de l'*Amour Divin* par le très dogmatique St Thomas, si furieusement à toutes les pages.

« *Qu'est-ce que l'art?* » — CECI ou *cela?* demande solennellement Tolstoï, dont le rêve, sottement incompris pour quelques malentendus de documentation, ne vise à rien moins, en réalité, qu'à inaugurer un Art non plus européen, mais Humain. Déjà l'Orient est aux portes, le Japon s'ouvre, le Bouddhisme... L'Anglais, seul original entre tous les peuples contemporains (*pour ce qu'il n'a jamais consommé tout à fait le blasphème de renier le moyen âge*), l'Anglais a agi.

*Qu'est-ce que l'art* en vérité? — CECI ou... *cela.*

Voici qu'il faut opter.

LES XIII.

## *CHRONIQUE DU MIDI*

**Impressions de retour.** — L'autre soir, après un jour de pluie et de boue, j'ai quitté Paris pour me rendre en Provence. Je me suis éveillé en cours de route, entre Valence et Montélimar ; et le soleil levant, qui tantôt ranimait le porphyre des collines sèches et tantôt pétillait en poussiers d'or sur les oliviers et les vignes, faisait éclater dans mon cœur toutes les fanfares de mes souvenirs. Comme un vol verdoyant, les villages passaient devant mes yeux, et leurs noms chantaient dans ma mémoire. Il y avait des hameaux aux riches basses-cours qui sommeillaient douillettement, en des touffes d'arbres aux bords du Rhône ; et sur les cimes des rochers, des châteaux vieillis se tenaient cambrés pareils à des cadets pauvres. J'ai revu le mur gigantesque d'Orange, et sous l'arc de triomphe, des attelages de bœufs s'en allaient vers les champs. Le Rhône aux eaux lisses reflétait la lumière, et l'air vif caressait son ruban de moire argentée. Le serpent d'émeraude formé par le cours de la Sorgue, me rappela la Fontaine de Vaucluse, et dès que je vis au loin les hautes tours du palais des Papes, je voulus m'arrêter en Avignon.

Pourquoi ne puis-je revoir sans trembler ces murailles aux créneaux vermeils et ces portes ouvertes pour un invisible triomphe? Il y a des cités où j'entre tout ému comme ces amoureux qui ne peuvent jamais, sans tressaillir, franchir le seuil, pourtant familier, de l'amante. Avignon! les galères papales sur le Rhône! Les luttes glorieuses du XIIIe siècle! La jeune république du moyen âge! Et les armées de Boucicaut, et l'héroïsme du libre Consulat; et ce château colossal devant lequel Pétrarque salua Rienzi! Il me semble, chaque fois, que je vais retrouver dans les vieux palais quelque splendeur de pourpre oubliée, et que des hommes vont surgir du coin des rues étroites pour me saluer au nom de la Cité-Libre, tels les Consuls d'autrefois quand arrivait un étranger.....

Hélas! une rue large « à l'instar de Paris », où le mistral s'engouffre à son aise et soulève jusqu'aux pavés, va de la gare à la place de la République; à l'extrémité de cette avenue banale, percée, par une imitation ridicule, contrairement à toutes les harmonies du climat, s'élève un monument aux formes lourdes où une grosse femme en bronze atteste qu'Avignon fut réuni à la France, et perdit ses séculaires libertés.

Des camelots passent dans les rues. Ils portent des casquettes ornées de lettres où on lit *Petit Journal*, et ils annoncent à grands cris : « Les journaux de Parisse qui viennent de paraître! » Il y a de vastes bazars, succursales des Louvres et des Belles Jardinières. Et sur les kiosques, apparaissent, enluminés de rouge et de jaune, un de nos ministres en tournée, le dernier cabot à la mode ou le « record-man » vainqueur au « vélodrome » de Buffalo.

Je vais au café principal de la place, le *Café de Paris*, naturellement, et quelques jeunes gens qui me reconnaissent me demandent les derniers « tuyaux » du boulevard!

O collines réveillées dans l'aube claire, oliviers en fleurs, châteaux délabrés, villages assoupis le long du fleuve, et toi-même, ô fleuve lamé d'argent, c'est donc pour de tels fils que vous avez gardé la splendeur de l'azur qui vous couronne et l'éblouissement du soleil qui vous vivifie!

Je me réfugie sur la Roque des Doms. Le Rhône plus rapide fait rage autour des dernières arches du pont fameux; et là-haut sur la colline de la rive droite, le village antique de Villeneuve-lès-Avignon campe dans la lumière ses haillons dorés. L'île de la Barthelasse, enfouie sous les platanes, repose mes yeux dans son lit de verdure; et j'entrevois à

l'horizon les tours du castel de Beaucaire. La nature, éternellement victorieuse, continue le rêve que j'avais commencé le matin.

Que m'importe que les hommes soient enlaidis pour quelques siècles; la terre est toujours belle, et le rythme des choses ne s'interrompt pas. De nouvelles cités pourront naître, et des civilisations hormonieuses, de nouveau, s'épanouiront.

Malgré moi, je ne puis chasser le souvenir de Paris. Quelque mal qu'on en puisse dire aux heures d'inquiétude et de nostalgie, c'est dans ses rues tumultueuses que luit encore le génie des races. Les esprits novateurs que la Province imitatrice et routinière a chassés sont alles dans la ville ardente chercher leurs frères en exil.

Et j'ai la certitude que c'est de Paris même que partira, bientôt, le signal de la renaissance provinciale. Il n'est pas douteux que tous les nobles cerveaux, lassés de la vie en cage imposée par ce Paris brillant où ils trouvent leur dernier refuge, ne complotent spontanément le retour à la terre. Les pauvres cités délaissées et imitatrices, apprenant ainsi que de Paris même on les admire et les chante, se reprendront à s'aimer dans le cœur de leurs propres habitants.

Je retrouve dans mes souvenirs une lettre que m'écrivait Mistral il y a quelques ans, alors que, tout fumant de mes premières chevauchées, je piaffais en mots cruels contre la capitale.

« Paris, me disait-il, est un levier tout-puissant pour le « bien comme pour le mal ; Paris, plus que jamais, est assoiffé « de renouvellement ; Paris est comme l'ivrogne qui soupire « après un verre d'eau fraîche. Profitons de la satiété qu'il a « de son vieil ordinaire pour lui montrer les belles grappes « qu'il ne tient qu'à lui de cueillir dans une France rénovée.

« Lointaines colonies, Tonkin, Afrique noire, tous ces mi- « rages, certes, ne sont pas à dédaigner pour un grand pays « comme le nôtre; mais cette Province tombée en friches, « cette inépuisable terre de France qui produit le froment, « l'huile, le vin, la viande et les pioupious de notre armée, « pourquoi ne pas la féconder, la remuer, la féconder par la « vie intellectuelle ?

« De leurs rochers pelés, de leur maigre archipel, les Grecs « de la haute époque surent, par la liberté, l'autonomie, « l'émulation, faire jaillir la vie qui nous émerveille encore ; « et la France, qui détient le plus beau des territoires, laisse-

« rait s'y anémier, s'y enniaiser, s'y avachir sous le rouleau « de la routine et de l'imitation stérile les 30 ou 40 millions « d'hommes qui y grouillent?

« Que Paris, par la voix de la nouvelle génération, crie à « la France « *Ressuscite!* » Et la France ressuscitera! »

§

**Les Fêtes d'Arles.** — J'ai reconquis en Arles la joie et le reconfort qu'Avignon avait affaiblis en moi. Non pas que la cité de Constantin le Grand n'ait, elle aussi, ses prétentions boulevardières et n'offre, aux vitrines des libraires, la sotte imitation de Paris. Mais du moins j'ai pu contempler, dans l'activité de ces derniers jours, ce que l'énergie de quelques hommes pouvait ramener de vie dans des villes mortes en apparence.

Arles est en fête. Arles est tout bruyant de projets et de préparatifs. Ce mois de mai on doit célébrer l'inauguration du *Museon Arlaten* et cette solennité locale suscite dans les rues étroites de la vieille ville toute une rumeur inaccoutumée.

Le *Museon Arlaten* ou Musée d'Arles, ou, encore, Musée ethnographique provençal, est l'œuvre à laquelle Mistral vient de vouer plusieurs années. Aidé de collaborateurs actifs, patients et érudits, tels que le docteur Marignan, le conteur provençal *Meste* Eyssette, notre ami Paul Mariéton et le jeune poète Honoré Dauphin, le grand rénovateur de la langue d'Oc a voulu ramasser dans le Musée d'Arles les archives vivantes de la race qu'il incarne magnifiquement.

Depuis les plus menus détails du costume à travers les âges, jusqu'aux plus somptueuses créations de l'architecture médiévale, tout ce qui fut vraiment l'expression de la Provence et qui caractérisa le goût de ses habitants, se trouve rassemblé dans le *Museon Arlaten*. On y peut voir tous les meubles de l'habitation provençale au XIIIe et au XIVe siècle, aussi bien qu'au siècle dernier ; les tridents des gardiens de Camargue et les selles sarrazines des chevaux arabes se dressent au-dessus des vitrines où miroitent les brocarts et les soies du fichu arlésien ; il y a les médailles des consuls d'Aix et de Marseille, et plus loin les armures des chevaliers ; mille estampes diverses retracent les fastes de la nation provençale, depuis Boson jusqu'au roi René, depuis Hermengarde jusqu'à la reine Jeanne.

Ce musée sera le commentaire palpable de *Calendal* et des *Iles d'or*, et c'est vraiment le poème harmonieux des choses

que l'auteur de *Mireille* vient d'achever avec, pour strophes, toutes les richesses d'un peuple artiste et fastueux.

Avoir la reconnaissance que la ville d'Arles manifeste pour son poète, il ne faut pas désespérer de la province. Dans la terre éternellement féconde, il suffit que naissent des hommes libres pour que tous les autres se regaillardissent à leur contact. Arles prépare pour ce mois de mai des fêtes retentissantes. Ces réjouissances dureront une semaine. Il y aura des cavalcades de gardiens, des ferrades, des farandoles, des jeux antiques, des courses de taureaux. M. Fayot, directeur des arènes d'Arles, fera jouer *Mireille* dans le cirque romain.

Pour cette représentation unique, on réglera la danse des Trèves sur le Rhône, et l'on rétablira le dénouement conforme au poème, où Mireille meurt sur le seuil des *Saintes-Maries-de-la-Mer*.

On sait, en effet, que le bon Gounod, pour ne pas déranger les digestions des « douces fiancées », spectatrices de l'Opéra-Comique, a transformé le poème de Mistral, et, au lieu de cette mort si touchante de l'héroïne, nous a servi un mariage édifiant avec chant nuptial et « final » tapageur. Le malheureux était d'autant plus coupable qu'il avait, au début, suivi fidèlement le poème. Mais paix à ses cendres! Qu'il lui soit beaucoup pardonné, puisqu'au rythme de ses inoffensives cavatines, tant de jeunes gens se sont aimés!

L'orchestre des concerts philharmoniques de Marseille accompagnera les exécutants de *Mireille*. Le peuple d'Arles profitera de cette solennité musicale pour acclamer son aède triomphant.

C'est aussi dans Arles, et à la même époque, que sera tenue, cette année, la *Sainte Estelle*. Il y aura, à cette occasion, au vieux Théâtre et dans les arènes, des jeux floraux et des réjouissances populaires.

Tant mieux! Plus j'avance dans la vie, et plus je comprends qu'on ne saurait donner au peuple trop de fêtes. C'est peut-être la seule richesse positive qu'il trouve ici-bas. L'Eglise médiévale, admirable conductrice des nations, avait multiplié les jours de liesse. Savons-nous jamais ce qu'apportent aux foules nos révolutions sanglantes et nos pédantesques constitutions? Hélas! nul de nous n'a trouvé encore la formule définitive du bonheur universel.

Mais que du moins, dans ce chemin rocailleux de la vie, nous jetions des jonchées de fleurs et des mirages de lumière, et nous aurons fait œuvre utile.

Je ne puis affirmer que le Félibrige apportera tôt ou tard aux peuples l'évangile de la liberté ; mais j'estime que, déjà, il a bien mérité des hommes puisque, dans la terre où s'est épandue son influence, il a ressuscité les fêtes des races heureuses et rapproché les âmes dans la communion de la joie.

JEAN CARRÈRE.

## *LETTRES ESPAGNOLES*

Chronique Catalane : Mort de Joaquin Rubio y Ors, « lo gayter del Llobregat ». — La Bibliothèque-musée de Villanueva y Geltrù : réimpression des œuvres de D. Victor Balaguer, Barcelone, typographie de Luis Tasso. — Narcis Oller : *L'Escanya-pobres*, roman original catalan, Llibreria Espanyola de Antoni Lopez, Barcelone, 1884. — *El Esgaña pobres*, estudio de una passion, version castillane de Raphael Altanura, illustrationes de Joaquin Mirmi, Barcelone, Juan Gili, libraire, 1897. — *Le Rapiat*, traduction française d'Albert Savine, même librairie, collection ibérienne illustrée, 1899. — Narcis Oller, *La Bogeria*, roman de mœurs de notre époque. Edition en catalan, Barcelone, Llibreria Espanyola d'Antoni Lopez, 1889. — Santiago Rusinol : *Fulls de la Vida*, Barcelone, typographie « L'Avenç » de Masso, Casas y Elias, Ronda Universitat, 4. — Id. : *Oraciones*, dessins de Miquel Utrillo et musique de Morera, même maison d'édition. — Au théâtre Catalan (Direction Enric Borras) : *La farsa* d'Angel Guimera, comédie en 3 actes et en prose. Le texte a paru à Barcelone Imprempta « La Renaixensa », 1899. — Les représentations du Théâtre intime, directon Adrian Gual : *L'alegria que passa*, de Santiago Rusinol et Morera. — Dernières publications barcelonaises : Une nouvelle édition du *Don Quijote*, documents inédits, fac-similé de l'écriture de Cervantès. Prologue de D. José M Asensio, illustrations de Moreno Carbonero et de L. Barrau, 2 volumes richement reliés chez F. Seix éditeur, Barcelone.

Revues et périodiques Catalans : *Catalonia*, revue bimensuelle. — *L'Anuari Catala*, de Joan Umbert. — *La Vanguardia*, etc.

Chaque année, un nouveau deuil frappe la Catalogne : tour à tour ont disparu, dans la fleur du talent, Ixart, le critique impeccable, Feliù y Cordina, le remarquable dramaturge, et Juan Sarda qui donnait de belles espérances.

Et voici que l'arbre lui-même semble atteint dans sa cime : Don Joaquin Rubio y Ors vient de mourir : il faut avoir suivi la lente évolution de la renaissance catalane pour comprendre la place qu'a tenue dans cette période d'affranchissement « *lo gayter de Llobregat* », celui qui fut le précurseur, le maître, l'ancêtre des littérateurs catalans d'aujourd'hui.

Né en 1818 à Barcelone, don Joaquin Rubio y Ors était le fils d'un libraire : il se dédia à l'enseignement et occupa dif-

férentes chaires : tout récemment, il était Recteur de l'Université dans sa ville natale.

Ses débuts littéraires remontent à 1839 : à cette époque parurent dans un journal barcelonais ses premiers poèmes, lesquels furent, avec la célèbre Ode d'Aribau, le signal du réveil littéraire de toute une race. La lyre d'Ausias March était retrouvée : sous la fièvre romantique surgissait un passé de gloire et de souffrance ! L'enthousiasme fut immense, si on en croit le récit d'un contemporain. Mais le *romance* était anonyme et le jeune professeur se contenta de répéter au bas de son poème, ces mots mystérieux qui en étaient le titre : « *le Joueur de cornemuse de Llobregat* ». Quelles promesses réalisées dans ces strophes ! « J'arracherai aux tombeaux humides la lyre silencieuse des vieux trouvères et j'invoquerai le génie qui soupire sous les dalles où ils reposent — ... O ma ville, je ferai revivre tes comtes et tes anciens rois et évoquant leurs saintes ombres qu'admira le monde et leurs noms couverts de gloire, je chanterai leurs prouesses. » Derrière le nouveau Tyrtée, en moins de cinquante ans, historiens, poètes, romanciers, dramaturges sont venus rendre à Barcelone sa glorieuse couronne. La capitale de la Catalogne désormais n'a plus rien à envier à aucun peuple, et durant sa longue carrière (il est mort à 81 ans), Rubio y Ors a pu voir l'idée qu'il avait semée grandir dans les générations suivantes : où s'arrêtera-t-elle ?

Il y a quelques années, à l'occasion de son Jubilé, il reçut un exemplaire du « lo Gayter de Llobregat » traduit en quatorze langues.

Il fut polygraphe comme les écrivains catalans de la première heure; il publia de nombreux ouvrages de critique, de littérature et d'histoire ; un petit volume sorti de sa plume et dédié aux enfants a atteint plus de trente éditions.

A propos de la réédition de quelques volumes de la bibliothèque de Villanueva y Geltru, évoquons la noble figure d'un autrebur grave du Catalanisme : parlons de Victor Balaguer qui, lui aussi, travailla en rude compagnon à la restauration de la patrie catalane : politicien, poète, historien, philosophe, encyclopédiste, Victor Balaguer n'a pas écrit moins de quarante volumes, son œuvre offre des ressources considérables à tous ceux qu'intéresse la question du régionalisme en Espagne. Nul n'a salué avec plus de charme, dans les poétiques *brindis* des jeux floraux, chacune des cités de la vieille terre ibérique ; il excelle à retracer leurs gloires ancestrales, à dire la beauté de

leur site et la grâce de leurs enfants. Son style a la noblesse aisée et la grandeur poétique qui caractérise chez nous celui de Chateaubriand.

Humanitaire et idéaliste au premier chef, Victor Balaguer a affecté à l'entretien d'une bibliothèque et d'un musée dans sa ville natale le produit intégral de ses œuvres. Noble tentative de décentralisation, qui n'empêche pas son auteur d'aider tous les pauvres qui l'assaillent aux abords du Sénat de Madrid, et d'accueillir à sa table les poètes et les artistes.

Notons que Victor Balaguer professe à l'égard du catalanisme des idées qui ne sont plus celles de quelques-uns de ses compatriotes ; comme Feliù y Codina, comme Ixart, comme Pompeyo Gener, Balaguer est résolument bilinguiste. Ses derniers livres qui nous parviennent sont écrits en castillan ; ce sont un volume unique des *Guerres de Grenade* et une réédition de son *Théâtre* traduit corrigé et annoté par lui.

Il nous sera facile de revenir sur l'œuvre du bienfaiteur de Villanueva y Geltrù ; nous parlerons également, une autre fois, de celle de notre confrère Pompeyo Gener. Nous désirons consacrer la présente chronique aux écrivains catalans qui emploient exclusivement la langue catalane.

Narcisse Oller est l'un des plus sympathiques. Vous connaissez son portrait : de profil, bras croisés, un œil caustique surgissant malignement sous l'ombre d'un feutre qui ne laisse voir qu'un nez bon enfant, une petite verrue, quelques poils de moustache et une bouche blagueuse : c'est Narcisse Oller, l'un des maîtres du roman contemporain.

Il est encore mal connu chez nous, en dépit de deux traductions de M. Albert Savine. Il y a dix ans, « le *Papillon*, » son premier roman parut en français avec préface de Zola : or, depuis cette époque sa personnalité s'est encore affirmée dans des œuvres remarquables. Il procède d'après nature, il excelle à dépeindre coûte que coûte ce qu'il a sous les yeux et nul n'a mieux rendu la vie tumultueuse des villes du midi ; mais avec un art infini, il sait circonscrire son sujet, ménager des oppositions, élaguer tout ce qui est inutile au récit : il est concis avec aisance, il reste toujours alerte et léger, alors même qu'il passionne et qu'il terrifie. Son style très net et très précis est émaillé de locutions à l'emporte-pièce, sans que le lecteur sente le moindre souci de littérature. Le mérite de Narcisse Oller est d'autant plus grand que sa conception toute moderne du roman catalan

le sépare définitivement de la tradition romantique où s'attardaient les écrivains catalans.

La librairie Gili de Barcelone, après avoir donné une traduction castillane de l'*Escanya pobres* de Narcisse Oller a pensé utiliser les illustrations de cette édition pour une traduction française. M. Albert Savine a été chargé de ce travail et si j'en crois les journaux de Barcelone, il s'est acquitté en tous points de cette tâche difficile. M. Rafaël Altamira, le traducteur castillan, avait cru conserver dans le titre un peu de l'assonance catalane. Le titre donné par M. Savine est certainement très exact, bien qu'il ne garde rien de la saveur originale : mais le récit est délicieux. Nous sommes en Catalogne avant la création des chemins de fer, une manière de paysan spécule sur la vente des grains : c'est un *rapiat*, un avare des champs et Narcisse Oller va nous décrire, avec une sûreté de lignes de grand maître, la psychologie et surtout la physiologie de cet être : Harpagon et Grandet occupent un rang social, celui ci par économie veut vivre en marge de la société : il a trouvé une compagne de son acabit dans la veuve du notaire qui l'aida jadis dans ses placements et il périt logiquement et misérablement faute d'un peu d'or que lui lésine la misérable mégère. Comme on le voit dans cette analyse légère, c'est à proprement parler une simple monographie que Narcisse Oller a voulu tracer : il y aurait peut-être à craindre que cette esquisse très léchée ne devînt du Fortuny littéraire : l'auteur de l'*Escanya pobres* échappe à ce reproche par son admirable sincérité, il faut être un grand maître pour pouvoir créer un aussi joli bibelot : le « Rapiat » peut prendre place à côte des avares de Molière de Balzac et de Goldoni.

*La Bogeria*, le dernier roman de Narcisse Oller, qui m'arrive pendant que j'écris ces lignes, nous conduit dans le monde des politiciens qui s'agitèrent autour du souvenir du général Prim : les premiers chapitres qui se déroulent dans un milieu d'habitués de café nous font songer à une série d'eaux-fortes de maître : nous voudrions pouvoir montrer le croquis de ce lecteur, enfoui derrière une table de café, perdu dans son journal pendant que sa main brandit machinalement une carafe d'eau. Et les chapitres suivants nous font passer aux champs, que Narcisse Oller décrit si bien, dans ces paysages aérés et réels que nous sentons qui existent là-bas : ici c'est la vie d'une bourgade de deuxième ordre qui lui sert de thème. *La Bogeria*, comme l'*Escanya pobres*, est une monographie,

et le personnage principal nous présente un cas curieux de psychologie morbide. Mieux que dans l'œuvre précédente, mieux que dans le *Papillon*, il est facile de juger ici la manière de concevoir du penseur et le *faire* de l'artiste. C'est le milieu lui-même qui amène le personnage ; Narcisse Oller est resté fidèle à ses principes scientifiques et la variété de son talent a su corriger ce que sa méthode impeccable aurait eu de trop étroit. Saluons en lui, non plus un disciple de l'école française, mais un maître que tous nous aurons profit à lire et à méditer.

A l'œuvre alerte et précise de Narcisse Oller, nous prendrons plaisir à opposer deux volumes d'un incontestable talent, il s'agit des *Fulls de la Vida* et des *Oraciones* de Santiago Rusinol, pages exquises et d'un art raffiné que coupent des illustrations en couleur d'une manière très moderne. Le premier volume renferme une vingtaine de tableaux impressionnistes dans un goût très différent : ce sont des récits très courts donnant une sensation de choses vues mais agrandies : une recherche extrême dans la forme, — sans préciosité cependant — caractérise le style très personnel de l'auteur.

*Oraciones*, le second volume — édité avec un luxe et une somptuosité qui font honneur à la typographie de l'*Avenç* — contient une série de morceaux en prose poétique en forme d'invocation. Les rythmes les plus divers sont mis en œuvre et nous retrouvons dans la moderne prose catalane, la clarté et la poésie des contemporains du « Gayter de Lloobregat ». Ni par ses prosopopées, ni par son style imagé M. Santiago Rusinol n'est sorti de leur saine tradition, mais il a franchi lui aussi la distance qui sépare l'art romantique de l'art moderne.

Barcelone possède, à côté de théâtres espagnols, un *théâtre catalan*, dirigé par un excellent acteur : la troupe est suffisante pour jouer un répertoire assez varié, lequel est composé en majorité d'œuvres originales catalanes. — Angel Guimera est son poète attitré. Il y a actuellement en Europe peu d'auteurs dramatiques de ce talent : à ses débuts dans des tragédies tirées l'histoire catalane, Guimera visa et atteignit presque au sublime : grandeur d'images, conceptions surhumaines, langue concise, tout concourait à faire croire que son théâtre traduit pouvait être joué sur les principales scènes de l'Europe. Echegaray n'hésita pas à mettre en castillan deux de ses pièces et Enrique Gaspar fit en vers une adaptation du chef-d'œuvre du théâtre catalan. Mais Guimera, en dépit de

ses succès à Madrid, est resté dévoué à la cause du Théâtre Catalan. Pour cette cause qui lui est sacrée, il est descendu de ses conceptions hautaines au drame moderne, dont nous avons vu un excellent échantillon avec *Terra Baïxa* qu'ont jouée successivement en français et en espagnol Mlle Maguera et Mme Guerrero. Et voici que l'auteur de ces drames terribles nous donne une comédie en 3 actes tout à fait d'actualité sur les mœurs électorales de la région : *La farsa*. Le moraliste et le politicien ne disparaissent jamais chez un auteur catalan certes, il y a déjà plusieurs années qu'Angel Guimera porte sa comédie satirique dans sa pensée, car dans un discours qu'il prononça devant les membres de l'union catalaniste réunis à Manresa en mars 1892, je vois déjà poindre tout l'argument de cette comédie.

Il oppose à un honnête maître d'école catalan imbu d'idées politiques rationnelles et légales une meute de faiseurs d'élections experts seulement dans l'art de falsifier les votes. Les allées et venues des membres de comité et de leurs familles forment les péripéties de cette comédie qui rappelle un peu les pièces de Goldoni ou le *Candidat* de Flaubert : le dénouement est obtenu avec la falsification du vote mise en scène de façon à prémunir désormais tous les collèges électoraux de la Catalogne contre cette fraude usuelle nous dit-on. Encore que dans ce genre, Guimera n'atteigne pas la prodigieuse maestria dont il a donné tant d'exemples dans ses pièces tragiques, nous prenons un double plaisir à constater le succès de *La farsa*. Nos lecteurs verront mieux qu'elles sont les préoccupations sociales du milieu littéraire barcelonais quand ils sauront que son plus grand poète dramatique condescend à se faire un simple éducateur du peuple en matière électorale. En deuxième lieu, nous pensions en soulignant chacune des parties comiques de cette pièce, que le seul obstacle jadis offert par les pièces de Guimera pour une adaptation à la scène française fut l'absence totale de comique et, comme *La farsa* est fort plaisante et d'un excellent comique parfois, nous rêvons de voir cette lacune comblée dans les pièces à venir. *La farsa* est en outre mieux qu'une comédie de mœurs locales, c'est l'expression de la noble indignation d'un patriote et d'un cœur généreux.

A côté du *Théâtre catalan*, un certain nombre de cercles jouent ou font jouer des pièces en langue catalane. Un seul retiendra notre attention par des tendances exclusivement artistiques :

il s'agit du *Théâtre intime* et des représentations qu'il vient de donner sous la direction d'Adrian Gual. Son programme très artistique annonçait trois spectacles le 1er jour. *Silenci* un drame de Gual accompagnait une pièce de M. Santiago Rosinol, *l'Allegria que passa* (les lecteurs du *Mercure* verront incessamment la traduction que M. Marius André a faite de cet acte). Le 2e spectacle était la mise à la scène d'une version catalane d'*Iphigénie en Tauride* de Goëthe: nous la connaissons déjà par la publication qu'en a faite son auteur, M. Maragall, dans la revue *Catalonia*.

Enfin le 3e spectacle était formé par un acte de Mæterlinck et un poème de M. Gual mis en musique par l'illustre compositeur Albeniz, qui est notre hôte studieux depuis plusieurs années.

La première soirée dont nous avons reçu un compte-rendu a pleinement réussi, et nous devons citer, à côté des auteurs auxquels on a fait fête, le musicien Morera dont nous avons omis le nom en parlant des œuvres de Santiago Rusinol. Quelques *Oraciones* comportent en effet une illustration musicale. Nous signalons tout spécialement aux amateurs de beaux livres, le *Don Quichote* publié par l'éditeur barcelonais Seix : deux beaux volumes richement reliés et illustrés d'aquarelles en couleur d'après les compositions de Moreno Carbonero et de L. Barrau. On aimera cette interprétation réaliste des deux artistes espagnols, laquelle contraste avec la grande éloquence des illustrateurs français qui tous ont vu Cervantes à travers l'Espagne romantique d'Hugo et de Gautier : voici bien la Manche et les plateaux d'Espagne : voici les champs de blé que foule Rossinante et les routes aveuglantes où chemine le héros et son écuyer : le bleu lapis lazuli qui forme la note dominante de chaque aquarelle ajoute, sous le texte Cervantès, comme un fond de sérénité grandiose, qui nous permet de mieux saisir dans sa richesse le récit du merveilleux conteur. Tout est purement espagnol dans ce livre jusqu'aux frontispices en couleur qui reproduisent des motifs de décorations empruntés aux palais arabes ou aux cathédrales gothiques de la Peninsule. Un prologue d'un très érudit académicien cervantiste, M. José M. Assensio et des fac-similés de l'écriture de Cervantès et du texte de la première édition placent le volume publié par l'éditeur Seix au rang des meilleures productions que pourrait nous montrer la librairie espagnole contemporaine. Il fait honneur à l'art barcelonais.

Nombreuses sont les revues qui paraissent à Barcelone ;

beaucoup rédigées en castillan cherchent à faire concurrence aux revues madrilènes : d'autres soutiennent l'évolution littéraire dont nous avons essayé de donner une idée à nos lecteurs : plusieurs sont rédigées en catalan.

Citons d'abord la vaillante *Catalonia*, que soutient ce petit groupe moderniste que nous avons applaudi au *théâtre intime;* des articles politiques se glissent parfois parmi les proses les plus délicates : nous avons eu un vif plaisir à lire *La France et la confederacio occidentale* de M. Alexandre Cortada.

Citons également l'*Anuari catala* de Joan Umbert, qui paraît chaque année et donne des renseignements d'ensemble sur l'évolution littéraire.

De nombreuses brochures relatent les travaux des principales sociétés barcelonaises et des cercles politiques. Enfin des journaux comme la *Vanguardia*, avec ses excellents collaborateurs Juan Buscon, Roca y Roca, Alfred Opisso, Casellas ne nous permettent pas de rester ignorants du progrès incessant que réalisent dans les lettres, dans les arts et dans les sciences ces rudes Catalans, des frères pour nos compatriotes du Midi, qui entendent leur langage.

EPHREM VINCENT.

## *LETTRES NÉERLANDAISES*

Hélène Lapidoth-Swarth : *Stille Dalen* (Vallées tranquilles), Amsterdam, P. N. van Kampen et Zoon ; — Frederik van Eeden : *Lioba*, drame, Amsterdam, W. Versluys. — Josef Israëls : *In Spanje* (En Espagne), La Haye, Martinus Nyhoff.—Cyriel Buysse : *Uit Vlaanderen* (De Flandre), Amsterdam, H. J. W. Becht.

**Vallées tranquilles.** — Hélène Swarth n'avait sur sa lyre, autrefois, que les cordes plaintives de l'amour et de la douleur, dont elle tirait les plus tendres harmonies. Et c'était bien la forme lyrique qui convenait à son tempérament. A présent que son talent s'est mûri, ses poèmes ont pris une teinte plutôt méditative, philosophique. Certes, sa technique a atteint une grande perfection, son imagination est d'une richesse inépuisable, mais nous ne retrouvons plus en elle cette sérénité presque naïve qui caractérise ses poèmes antérieurs. Et cependant nous ne pouvons regretter cette évolution de son talent. C'est une voix plus ample, plus ferme, où l'on n'entend plus les vibrations de son âme passionnée,

mais qui chante sans défaillances, avec moins de cœur peut-être, mais avec une maîtrise qui élève ses vers à la plus pure beauté de l'art antique.

Le présent volume renferme plus de soixante-dix poèmes, des sonnets en grande partie, que nous ne saurions analyser de plus près, mais qui, sauf quelques exceptions, comptent parmi les plus belles pages de notre littérature.

§

**Lioba.** — Ce livre se lit comme un doux poème, comme un conte de fleurs et d'amour : un rêve merveilleux où l'on entrevoit des chevelures plus brillantes que l'or et des yeux plus bleus que le ciel.

Mais à travers la douce harmonie de toutes ces voix, un sombre drame se déroule. L'action extérieure se développe presque insensiblement, sans grands événements, sans faits extraordinaires; le véritable drame se joue dans l'âme de chaque personnage. Les luttes les plus terribles, les rencontres les plus sanglantes, les actions les plus héroïques se passent *en dedans* ; ce n'est pas un drame de « faits et gestes », c'est un drame psychologique, aux nuances subtiles, aux sensations violentes, le tout exprimé en un style riche et imagé.

La scène se passe vers l'an mil, en Néerlande, aux embouchures de la Meuse et de l'Escaut. Lioba, une jeune fille, inconsciente de la beauté de son âme naïve, est épousée par le vieux roi Harald, qui a à son service Tancolf, un beau chevalier, qui devient amoureux de la jeune reine pendant que le roi fait la guerre. Lioba reste fidèle à son époux, malgré son amour pour Tancolf. Le roi succombe aux suites d'une blessure et Lioba le suit, lorsque, selon l'usage antique, l'auguste corps est abandonné au reflux de la mer sur le bateau où l'on met le feu.

De cette sombre tragédie l'admirable figure de Lioba se détache, blanche, immaculée comme une sainte. Elle chante sa joie et elle chante sa douleur comme un petit oiseau, elle chante en se promenant parmi les fleurs qu'elle aime, près du cloître aux hautes murailles d'où le vieux roi l'emmènera, elle chante pendant que celui-ci est absent et que, solitaire, elle use ses journées tristes et monotones, — elle chante, lorsque, au clair de la lune dans les bois mystérieux, elle rencontre Tancolf, celui qu'elle aime, elle chante lorsqu'elle se trouve dans la chapelle ardente où repose le corps de son

époux, elle chante encore lorsqu'elle s'éloigne du rivage sur l'effroyable embarcation qui lui réserve un martyre atroce.

On ne saurait nier que l'impression produite par une première lecture soit assez vague, assez indécise. Mais ce n'est qu'en relisant, en approfondissant cet ouvrage, que l'on jouit pleinement de toutes les beautés qu'il renferme. Par là même c'est une œuvre qui conservera toujours sa haute valeur littéraire.

§

**En Espagne.** — Voici Josef Israëls, le premier peintre hollandais moderne, le successeur en titre des Rembrandt et des Frans Hals, qui se met à décrire son récent voyage en Espagne. C'est donc bien là un récit intéressant à plus d'un point de vue.

Sans assumer aucune prétention « d'écrivain », l'auteur nous raconte simplement et « jovialement » comment il est parti de chez lui, comment il a fait le trajet en wagon, comment il a vu les villes, les églises et les musées, toute l'Espagne, comment il s'est hasardé même jusqu'aux côtes de l'Afrique, le tout en compagnie de son fils et de M. Erens, le littérateur néerlandais. Dans ce simple récit nous reconnaissons de suite la main habile à manier le pinceau. Sa prose rend la lumière éclatante du ciel ibérien, elle dessine la ligne accidentée des *sierras*, elle peint les couleurs criardes des costumes aux courses de taureaux, aux processions, elle évoque le clair-obscur mystérieux des cloîtres et des mosquées, avec une ampleur et une grâce de touche remarquables. On a *vu* l'Espagne après avoir lu ce livre; par cette centaine de pages on peut s'en former une idée plus nette, plus précise, qu'en consultant force guides et atlas. Je dirais presque que des photographies sont moins *vraies* que sa description, puisque l'art est plus vrai que la photographie.— Que, dès lors, il lui soit permis de regretter partout son ciel nuageux de Hollande! — Nous avons lu avec un intérêt tout particulier ses notes sur Velasquez et Murillo que l'on ne peut étudier à fond que dans leur propre pays; nous regrettons même qu'il ne se soit pas étendu plus longuement sur les éminentes œuvres d'art que renferment les musées d'Espagne.

Ce beau livre, soigneusement édité, est illustré de plusieurs bonnes reproductions d'après des croquis pris de çà, de là, au hasard de la promenade. Ces esquisses n'ont d'autre pré-

tention que de fixer en quelques traits la caractéristique d'un homme, d'une femme, d'un édifice, d'un paysage. Mais on reconnaît de suite la *main du maître*, son coup d'œil rapide et sûr, sa technique supérieure.

§

**De Flandre.** — Une douzaine de récits, d'esquisses — que nous sommes loin d'estimer tous à la même valeur. M. Buysse n'a pas la main sûre. Parfois il réussit admirablement, mais parfois aussi il fausse la note et tombe dans du sentimentalisme à bon marché. Cela provient, sans doute, de ce que ces différents morceaux se répartissent sur un espace de temps assez étendu. Car il est vrai que, depuis ses premiers ouvrages, son talent a subi d'importantes transformations, et, nous l'espérons, en réservera encore d'autres pour l'avenir.

Le présent livre, à part d'autres qualités, a ceci d'intéressant, qu'il nous raconte encore une fois force choses originales qui se passent dans ces campagnes flamandes, que nul voyageur ne traverse autrement qu'en chemin de fer, sans regarder le paysage. Elles sont bien dignes, cependant, de l'attention des artistes en quête de sujets nouveaux, et en plus d'un endroit M. Buysse a su en tirer admirablement parti. Ses types de campagnards, d'ouvriers de fabrique, de vagabonds, sont hardiment dessinés, ses tableaux sont vibrants du réalisme de cette vie dure aux passions brusques et violentes. Et nous aimons à croire que les quelques récits où les défaillances de style sont nombreuses appartiennent à l'époque où M. Buysse n'avait pas encore acquis la maîtrise qu'aujourd'hui, certes, l'on ne songera plus à lui contester.

PAUW.

## *LETTRES TCHÈQUES*

Viktor Dyk : *Sila zivota*, Moderni Revue, Prague. — Karel Babanek : *Stiny v dusi*, ib. — Emil z Lesehradu : *Kvety samoty*. Grosman a Svoboda, Prague. — Vladimir Hondek : *Vykvetly bliny*, J. Pelcl, Rozhledy, Prague. — Traductions. — Revues : *Slovansky prehled. — Literarni listy. — Cas. — Rozhledy. — Volne smery. — Kvety. — Ceska revue. — Krok. — Moravska revue. — Obzor literarni a umelecky.*

**La force de la vie**, par Victor Dyk. Le titre même est une ironie ; on s'attend à des chants de joie victorieuse, et ce que l'on ouvre, c'est le recueil du désespoir. Le talent de

M. Dyk s'exerce sur des sujets variés : la nature, les hommes, la vie ; mais ce qui domine tout cela, c'est une intense tristesse, le découragement, l'ironie, le sarcasme.

> Hier nous riions, hier nous mentions,
> Hier nous étions bruyants et nous nous battions :
> Aujourd'hui, l'horizon est noir, nous voudrions dormir...
> Nous n'avons plus la force de rien...
> Et tout est languissant et il n'y a pas d'espérance...
> Et toutes les routes sont limoneuses.

Ce livre se distingue du précédent du même auteur (*A porta inferi*) en ce qu'il est plus suggestif, plus émouvant, quoique d'une façon peut-être par trop sombre. Une sorte de résignation semble à la fin s'emparer du poète, sans parvenir cependant à atténuer l'impression de morne angoisse qui se dégage de l'œuvre.

**Les Ombres dans l'âme**, de M. Charles Babanek : proses écrites à la manière de Baudelaire, mi-contes, mi-poèmes. Quelques-uns de ces morceaux ont un intérêt psychologique, notamment dans la première partie où le poète parle d'un mystérieux Inconnu qui le poursuit, s'empare de son cerveau, fait tomber en ruines son royaume. Ailleurs (deuxième partie : la *Fin du siècle*), l'auteur touche à quelques questions contemporaines : la dépendance de l'homme, le militarisme. Puis, il s'adonne à ses propres visions, toujours dans la même note triste et désenchantée, que préfèrent actuellement, avec une insistance qui tourne à la monotonie, la plupart des jeunes poètes : douleur, vanité de tout, langueur, fatigue de la vie, résignation et anéantissement ! La nature même semble désolante à M. Babanek. Dans la forêt où il erre, il espère le cri d'un oiseau, quelque chose qui rappelle la vie : mais en vain. Le silence passe seul, sévère, étouffant sous sa longue robe tous les sons d'en bas, et de son froid regard faisant taire toutes les voix d'en haut.

M. Em. de Lesebrad publie son deuxième livre : **Fleurs de la solitude**. Livre triste (encore !), délicat et doux. Une certaine originalité cependant, malgré quelques échos harmonieux de Charles Hlavacek (*Pianissmo*) et une compréhension de la femme visiblement inspirée de Maeterlinck. Le poète se plaint de sa solitude, du bonheur perdu, il rêve au passé, à son enfance. Il aime les nuits mystérieuses, et dans le calme nocturne, au clair de lune, il ne craint pas d'apercevoir entre les arbres une vieille aux cheveux d'argent qui aiguise une faux et rit doucement... On pourra reprocher à l'auteur quel-

ques imitations maladroites de chansons populaires, qui cadrent mal avec ses inspirations personnelles. D'autre part, on louera chez M. de Lesehrad l'absence de ce ton prédicateur et de cette sagesse raisonneuse ou métaphysique que l'on a trop souvent l'occasion de rencontrer chez ses confrères.

**Les Jusquiames sont fleuries,** de M. Vladimir Hondek. Le sujet de ce livre est le *Mal*, et l'auteur est un cynique, comme il l'avoue lui-même. Il dépeint d'abord la passion dans tout ce qu'elle a de sauvage et de bestial, s'attardant avec une insistance dégoûtée sur la bassesse et l'ordure de l'acte d'amour. Il avoue cependant que la passion existe et que c'est même la cause de l'acte sexuel (ce serait plutôt le contraire) ; mais il trouve celui-ci bizarre et désolant. Et quoiqu'il subisse cette nécessité, il la méprise, tout en méprisant et en raillant également la pureté d'une vierge. Dans la deuxième partie, il juge les choses de ce monde avec une ironie sans grande verve, mais suffisamment macabre. Il aime les contraste : une amante morte, dont le nez tient encore debout comme si elle vivait ; une prostituée qui porte entre les seins une amulette, souvenir de sa mère. S'il voit un estropié, enfant de l'amour, il rappelle avec amertume le proverbe : L'amour peut tout ! Son regard s'arrête avec prédilection sur les misères sociales : les pâles ouvrières qui ne donnent jamais le jour à des enfants sains, les champs de bataille, l'amputation exercée sur les blessés, la prostitution, la sodomie. Tout ce livre est rude, sans un cri de pitié. La forme est assez lâchée et la liaison des divers poèmes peu logique. Néanmoins il y a là un effort et un talent qu'il faut reconnaître.

§

Parmi les traductions, il faut signaler :

L'*Amour*, de Michelet ; *Constance Ring*, d'Amélia Skram (traduit du norvégien) ; *Cyrano de Bergerac*, traduit par M. Vrchlicky, et qui a été joué avec succès sur le Théâtre National de Prague.

§

Revues : **Slovansky prehled.** — Un excellent article de J. Badouin de Courtenay : *Les Slovaques et la couronne de St-Stéphane*, où est examinée la situation des Slovaques menacés de suppression par le gouvernement hongrois. Analyse

de l'ouvrage de J. Auerbach : Races et nationalités en Autriche-Hongrie. Lettres de tous les pays slaves. Le rédacteur en chef de cette revue, dont j'ai signalé l'intérêt dans ma dernière chronique, est M. Adolphe Cerny.

**Literarni listy** publient des essais sur *Adam Mickiewicz*, par Fr. Leman, *Giacomo Leopardi*, par G. B., les *Poètes polonais contemporains*, par Antoni Lange, le *Théâtre en Angleterre*, par N. Trepka, et quelques fragments des lettres de Flaubert à Mme Collet. Le dernier numéro déplore qu'à l'étranger on ne sache presque rien de la vie intellectuelle des Tchèques et qu'on les confonde trop souvent avec les Hongrois ; on propose de fonder une revue tchèque qui serait rédigée en allemand ou mieux en français. L'idée est bonne.

**Cas** (Le Temps), revue hebdomadaire, fait la même proposition, mais demande que dans la revue projetée on s'occupe surtout des affaires politiques.

**Rozhledy** publient un curieux article de Jos. Cerny : *Littérature pour le peuple*.

Double numéro de **Volne Smery** consacré à Ludek Marold, l'excellent peintre aquarelliste.

**Kvety** (Fleurs) traduisent *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck.

**Ceska revue.** — Un essai sur Jens Peter Jacobsen, par Emile Novak.

**Krok.** — Une excellente étude sur le prince des poètes, Léon Dierx.

Nouvelles revues : La **Revue morave**, éditée à Brünn, bimensuelle et consacrée spécialement aux intérêts politiques, à la littérature et à la vie en Moravie. Parmi les collaborateurs des premiers numéros : A. V. Mrstik, T. G. Masaryk, Jul Suchy (étude sur le *Matérialisme*), Georges Summ, J. Kren (*Egoïsme et altruisme*); poèmes de A. Sova, Fr. Soldan, Fr. Sekanina et Victor Dyk.

**Obzor literarni a umelecky** (Horizon littéraire et artistique), mensuel, sous la direction de M. Jar. Vlcek. Cette revue est purement critique.

Dans toutes les revues des articles sur *Cyrano de Bergerac*.

A signaler dans **Zycie**, revue polonaise, une série d'articles sur la jeune littérature tchèque, et dans le **Nineteenth century** une étude sur la politique tchèque, par le comte Lützow.

JEAN ROVALSKI.

*VARIÉTÉS*

**The Elizabethan Stage Society et la « Locrine » de Swinburne.** — Si les esprits des poètes et des dramatistes du temps d'Elizabeth avaient la faculté de choisir la compagnie d'un écrivain actuel, sans aucun doute leur choix se porterait sur Mr. Algernon Charles Swinburne, qui les a loués, eux et leurs œuvres, avec une infatigable générosité, tandis que ses drames littéraires continuent dignement ce qu'ils commencèrent. Quoi qu'il en soit, un drame de Swinburne est un lien d'or entre le moyen âge et l'époque actuelle, inaugurant ainsi la tentative nouvelle de Mr. Poël, le directeur de l'*Elizabethan Stage Society*, qui doit donner prochainement de récentes versions de Calderon et de Calidas. Mais, s'étant décidé pour le meilleur auteur, pourquoi avoir choisi la pire de ses pièces : *Locrine?* Quelqu'une des brillantes tragédies grecques : *Atalanta in Calydon* ou *Erechtheus*, même *Mary Stuart* ou *Chastelard*, eût mieux montré la valeur du poète quand son génie est en plein épanouissement. Mais *Locrine* est pâle et automnale, inférieure aux autres pièces à la fois en puissance dramatique et littéraire. Les personnages, pris dans l'*History of England*, de Milton, sont aussi primitifs que leur histoire est simple. Guendolen, reine de Bretagne, persuade son fils Madan de prendre les armes contre son père, le roi Locrine, pour venger l'insulte faite à son honneur par l'intrigue adultère du roi avec Estrild, princesse germanique, capturée après la défaite des Scythians à Humber. L'épouse férocement jalouse est réellement le personnage le mieux et le plus vivement dessiné, mais à tous les autres peut s'appliquer le vers de l'auteur :

Dead fancy's ghost, not living fancy's wraith.

Mr. Edmund Gosse, dans une excellente appréciation, distribuée avec le programme, compare la pièce à *Rodogune*, et, excusant l'absence de qualités dramatiques par cette raison que l'attention du poète est absorbée par la psychologie, cherche à deviner si les spectateurs doivent sympathiser avec tel ou tel personnage ou le détester. Certes, de telles questions ne seraient pas même suggérées par aucune œuvre de Racine, et, de fait, le dialogue en vers, quoique abondant en belles pensées et en phrases mélodieuses, telles qu'on les attend d'un aussi grand artiste du vers, est si continuellement obscurcie par des métaphores vagues et des affectations verbales, que non

seulement les acteurs étaient exposés à broncher et à trébucher, mais les auditeurs qui n'avaient pas le texte éprouvaient une grande difficulté à suivre le sens des jeux de mots.

La mise en scène des représentations de cette société est traditionnellement austère, et l'imagination bien disposée des spectateurs n'eut aucune difficulté à convertir un *baronial hall* — la scène nue et déserte — en un jardin, les rives de la rivière Ley, un champ de bataille aux bords de la Severn ; mais les costumes, quelque peu inconséquemment, étaient fantaisistement splendides. Miss Lilian McCarthy joua le rôle principal de la reine Guendolen avec fougue et dignité ; Miss Muriel Ashwynne rendit d'une façon jolie et piquante le rôle de Sabrina, l'enfant de l'amour de Locrine et d'Estrild. Les autres acteurs firent mince justice aux vers à eux attribués. Mr. Arnold Dolmetsch avait composé pour la chanson d'Estrild une musique tout à fait digne de ce délicat petit poème.

§

**Turner et la City Corporation.** — Depuis 1890, la *Corporation of London* fait tous ses efforts pour se débarrasser de ce commercialisme philistin, de banques et de banquets, en organisant une opposition annuelle avec les tableaux prêtés à l'*Art Gallery* de Guildhall. Les meilleurs ouvrages préraphaélites, les plus belles œuvres des vieux maîtres, ont été exposés dans ces dernières années, mais le directeur Mr. A. G. Temple, a, cette année, couronné tous ses précédents efforts en réunissant une unique et magnifique collection de tableaux et dessins de J. M. W. Turner, dont le nom et la renommée se montrent ainsi plus que jamais dignes des louanges monumentales de Ruskin. Nul amateur d'art ne doit, cet été, passer le détroit sans visiter ce Salon qui sera ouvert jusqu'au 11 juillet. Là sont rassemblés 38 tableaux à l'huile, 78 aquarelles et 40 épreuves choisies du *Liber Studiorum*, dont les originaux, pour la plupart à South Kensington, furent dessinés, gravés et, en certains cas, tirés par Turner. Chaque phase de son développement est illustrée d'une façon si frappante que personne, sinon le spectateur le plus indifférent, ne peut manquer de recevoir une vive impression des progrès du magicien et du chemin parcouru par lui sur la voie du génie. Réellement, pour ceux qui lui sont étrangers, ces dessins seront une révélation, pour ceux qui l'aiment, une admirable autobiographie.

Les caractéristiques de son premier style (1800-1810), traitement hardi, tendance au sombre, couleurs adoucies, sautent aux yeux avec *Dunstanborough Castle*, *Fishermen on a Lee Shore*, et la *Victory bringing home the body of Nelson;* tandis que les prémices de ses relations amoureuses avec les paysages suisses, si souvent renouvelés, sont le tendre et si vigoureux *Devil's Bridge*. Pendant les dix années suivantes, sa compréhension de plus « subtiles qualités de beauté naturelle, dans les formes et l'atmosphère » eut pour résultats des effets de soir délicats, tels que *Somer Hill, Walton Bridges* et *Ivy Bridge;* en même temps, témoignent de son activité et de sa variété des contributions à *the Southern Coast of England, the Picturesque Tour in Italy, the Rivers of England, the Ports of England*, et des publications similaires.

Entre 1820 et 1830, bien que presque exclusivement occupé de triomphes typographiques, parmi lesquels *Llanthony Abbey* et *Stonehenge* sont les plus remarquables, Turner ambitionna la composition imaginative telle que le *Rape of Europa*, qui, cependant ne peut être comparé à *Ulysses deriding Polyphemus*, dans la National Gallery.

On pourrait presque appeler son quatrième style, la Période Vénitienne (1830-1840), si continuellement retourne-t-il s'inspirer à la « cité rose et blanche, surgissant d'une mer d'émeraude, contre un ciel de saphir », encore que *Venice, the Giudecca, the Campo-Santo* et *the Marriage of the Adriatic*, si plus brillants, soient difficilement plus superbes que *Ehrenbreitstein* ou *Mercury and Argus*, admirable chef-d'œuvre spécialement envoyé du Canada à cette exposition.

Il se pourrait pourtant que le spectateur, critique ou non, plaçât le summum de son art dans les cinq années qui précédèrent ses soixante-dix ans, de 1840 à 1845, car à cette période appartiennent *Rosenau, the Seat of H. R. H. Prince Consort*, le plus merveilleux spécimen de peinture de lac et d'eau qui soit au monde, *The Blue Rhigi* et *The Splugen Pass*, dans lesquels, sur les montagnes, les brouillards et le ciel, est jeté un exquis enchantement de lumière miraculeuse, tel que seule la Nature pouvait réussir et Turner égaler.

OSMAN EDWARDS.

§

**Stendhal et Emile Zola.** — « J'ai toujours rempli mon but qui était de ne pas *parler comme auteur*... J'écris pour

me désennuyer le matin ; j'écris ce que je pense, *moi*, et non pas ce qu'*on* pense »...

C'est ce que Stendhal, étant à Milan, le 1er décembre 1817, adressait à son ami, le baron de Mareste. Aussi pourrait-on appliquer aux ouvrages d'Henri Beyle ce mot de la Bruyère : ils sont d'un homme plus que d'un auteur. Et M. Emile Zola, embarrassé par ce qu'il appelle la légende de Stendhal et ayant à s'occuper de ce dernier, dans un article du *Messager de l'Europe*, a été « le chercher dans ses œuvres ». C'était le moyen le plus sûr « d'arriver à une vérité. »

Je me hâte de le dire. Nous nous trouvons en présence d'une étude sincère et laborieuse, — ce qui nous console du fatras que l'ignorant M. Edouard Rod a accumulé pour le plus grand déshonneur de l'écrivain d'*Armance*. Non seulement nous y lisons, clairement exposée, la méthode d'Henri Beyle, mais aussi, par contraste, la méthode d'Emile Zola lui-même, — double profit.

Tout d'abord, voyons la méthode d'Emile Zola. La connaissant, nous comprendrons mieux les restrictions et les blâmes discrets qu'exprime l'auteur de *Germinal* à l'égard de Stendhal.

L'âme n'est pas en haut, le corps n'est pas en bas La première ne va pas sans le second. Celui-ci ne va pas sans celle-là : il faut les mettre ensemble. Voilà la formule naturaliste d'Emile Zola. Le cerveau est sous l'influence du moindre frisson des organes et, selon que ce frisson est bon ou mauvais, il régularise ou détraque la pensée. Il est aussi sous l'influence des milieux existants et lorsque l'on veut étudier l'homme ce n'est pas un signe de supériorité que de ne pas tenir compte de ces milieux. « L'homme est un sujet physiologique de notre science actuelle, un être qui est un composé d'organes et qui trempe dans un milieu dont il est pénétré chaque jour. » En s'appliquant à l'observation du fonctionnement de la machine humaine, on doit en même temps s'appliquer à l'observation du monde extérieur : la description vient en aide à l'analyse, c'en est le complément nécessaire.

Dans un de ses romans, l'*Œuvre*, M. Emile Zola met dans la bouche d'un de ses personnages, le peintre Sandoz, les paroles suivantes :

— « N'est-ce pas une farce que cette étude continue et exclusive de la fonction du cerveau, sous prétexte que le cerveau est l'organe noble ?... La pensée, la pensée, eh ! tonnerre

de Dieu ! la pensée est le produit du corps tout entier. Faites donc penser un cerveau tout seul, voyez donc ce que devient la noblesse du cerveau quand le ventre est malade! D'ailleurs, physiologie, psychologie, cela ne signifie rien : l'une a pénétré l'autre, toutes deux ne sont qu'une aujourd'hui, le mécanisme de l'homme aboutissant à la somme totale de ses fonctions... Ah ! la formule est là ! »

Ici, comme dirait Henri Beyle, la peau et la parole du peintre Sandoz recouvrent tout le corps et toute l'idée de l'écrivain Zola. Le personnage fictif a nettement traduit la conception littéraire et scientifique du romancier.

Mais pour Stendhal l'âme est en haut, le corps est en bas. Rappelez-vous : ils sont de lui ces mots qui synthétisent sa méthode : « les intérieurs d'âmes que j'ai vus... » C'est que Stendhal est avant tout un psychologue. Il s'en tient à cette dualité classique qui forme la base de l'ancienne philosophie : l'âme et le corps. Le cerveau seul compte, les autres organes ne comptent pas. Le cerveau seulement pense et agit, les autres parties du corps demeurent sans influence ou bien exercent une influence si faible et vile que l'on peut la négliger. L'âme étant l'organe noble, qu'importe l'air dans lequel trempe le personnage : le monde extérieur n'existe presque pas.

Cependant l'auteur de *La Chartreuse* est d'un matérialisme qui choque effrayamment l'idéalisme imbécile du constipé M. Melchior de Vogüe. Dès sa vingtième année, Stendhal écrit à sa sœur Pauline :

« Si tu étais aveugle tu n'aurais aucune idée du rouge, du vert, du jaune, en général des couleurs ; tu n'aurais aucune idée de la lune, tu ne regarderais le soleil que comme un corps échauffant.

« Si tu ne sentais pas, tu ne distinguerais pas l'odeur de la rose de celle de l'œillet.

« Si tu n'entendais pas, tu ne distinguerais pas un mi d'un fa, etc.

« Donc nos idées nous viennent par nos sens. Réfléchis à cette grande vérité ».

Oui, mais n'oublions pas cette énergique affirmation : « *Le corps et la tête sont les valets de l'âme* ». Et M. Emile Zola de résumer ainsi la formule d'Henri Beyle :

— L'étude du mécanisme de l'âme pour la curiosité de ce mécanisme, une étude purement philosophique et morale de

l'homme, considéré simplement dans ses facultés intellectuelles et passionnelles, et pris à part dans la nature.

Ah! le peintre Sandoz connaissait, lui aussi, ce procédé d'incomplète analyse. Il s'écriait à ce propos :

— « C'est imbécile ! la philosophie n'y est plus, la science n'y est plus. Nous sommes des positivistes, des évolutionnistes, et nous garderions le mannequin littéraire des temps classiques et nous continuerions à dévider les cheveux emmêlés de la raison pure ! »

Stendhal a dévidé ses cheveux emmêlés. Aussi Emile Zola exprime-t-il quelques critiques. Ce que je veux surtout retenir, écrit l'auteur des *Romanciers naturalistes*, en parlant de Stendhal, c'est son dédain du corps, son silence sur les éléments physiologiques du corps et sur le rôle des milieux ambiants... Il reste dans une abstraction voulue... Prenez un de ses personnages, c'est une machine intellectuelle et passionnelle parfaitement montée.

D'où vient, demande un peu plus loin Emile Zola, que les personnages de Stendhal ne s'imposent pas davantage à la mémoire? — Cela vient évidemment de ce que les personnages de Stendhal sont beaucoup plus des spéculations intellectuelles que des créatures vivantes. Et le critique, pour prouver ses assertions, s'appuie sur *Le Rouge et le Noir*, *La Chartreuse de Parme*. Mais j'ai dit que l'étude de M. Emile Zola était laborieuse et sincère. Il louange aussi. « Dans un psychologue, il y a un idéologue et un logicien. C'est là que Stendhal triomphe. » Il part d'une idée et il montre l'épanouissement de tout un groupe d'idées. C'est une analyse continuelle, pleine de finesse et d'imprévu. En outre, le logicien conduit ses personnages avec une rigueur extrême au milieu des écarts les plus contradictoires. « Personne n'a possédé à un pareil degré la mécanique de l'âme. »

Et puis « il arrive que ce psychologue dédaigneux des réalités et tout entier à sa logique, aboutit, par pure spéculation intellectuelle, à des vérités audacieuses et superbes que jamais personne n'avait osé avant lui dans le roman. C'est là ce qui m'enthousiasme ».

Ce qu'il faut noter aussi, souligne M. Emile Zola, c'est que Stendhal, tout en affectant le dédain du monde extérieur, a été le premier romancier qui ait obéi à la loi des milieux géographiques et sociaux. « Sa formule n'est point encore la nôtre, mais la nôtre découle de la sienne. »

« Notre formule découle de la sienne, » c'est un des points par lequel Emile Zola a eu raison de ranger Stendhal parmi *les Romanciers naturalistes*. Le lamentable M. Edouard Rod, au contraire, affirme tout simplement que « voyant Stendhal fort admiré autour de lui par quelques-uns de ses disciples, M. Zola essaya de s'emparer de lui et d'en faire un des précurseurs de l'école nouvelle. La tâche n'était pas commode... » Avoir l'audace d'énoncer pareille assertion prouve non seulement une étroitesse d'esprit, mais surtout une complète incompréhension des deux grands écrivains. Mais aussi pourquoi s'attarder à M. Rod ?

La vérité, c'est que le chef de l'école naturaliste a accepté Henri Beyle, comme il l'a dit lui-même, de tête, par théorie. Il l'admire dans son principe, il le refuse dès qu'il passe à la pratique. Et cela n'empêche pas que Stendhal soit « notre père à tous comme Balzac ».

JEAN MÉLIA.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

HISTOIRE. — Comte G. Chavagnac : *Mémoires (1638-1669)*; Flammarion, 3.5o. — H. Schlitter : *Correspondance secrète entre le comte A. W. Kaunitz-Rietberg et le baron Ignaz de Koch;* Plon, 7 fr. — Camille Vallaux : *Les Campagnes des Armées françaises (1792-1815)*; Alcan, 3.5o.

LITTÉRATURE. — Adolphe Brisson : *Portraits intimes*, 4e série (*Promenades et visites*); Colin, 3.5o.— Jules Claretie : *La Vie à Paris, 1898;* Fasquelle, 3.5o. — Albert Jounet : *Dieu de Beauté;* « La Lutte ». — Gustave Larroumet : *Nouvelles Études d'Histoire et de Critique dramatique;* Hachette, 3.5o. — Octave Uzanne (La Cagoule) : *Visions de Notre Heure;* notations d'art, de littérature et de vie pittoresque; Floury.

LITTÉRATURE RELIGIEUSE. — Dr G. Audiffrent : *Saint Paul et son œuvre;* Leroux, 3.5o.

MUSIQUE. — Paul Puget : *Beaucoup de bruit pour rien*, partition, piano et chant; Heugel, 20 fr. — Gustave Robert : *La Musique à Paris*, 4e année; Delagrave, 3.5o.

PÉDAGOGIE. — Maurice Pujo : *Contre la classe de Philosophie*, lettre ouverte à M. Jules Lemaître; Perrin, 0.5o.

PHILOLOGIE. — Adolphe Krafft : Les Carlovingiennes : *Vie de Saint Léger et Cantilène de Sainte Eulalie*, textes romans, origine latine et traduction; Ernest Leroux. — Adolphe Krafft : Les Carlovingiennes : *La Passion de Jésus-Christ*, texte roman, origine latine et traduction; Ernest Leroux.

PHILOSOPHIE. — Frédéric Nietzsche. : *Pages Choisies*, publiées par

Henri Albert avec une préface; portrait de Nietzsche grave sur bois par Julien Tinayre; « Mercure de France », 3.5o.

Poesie. — Albert Fleury : *Choix* (hors commerce). — Valère Gille : *Le Collier d'Opales;* Fischbacher, 3.5o. — André Magre : *Poèmes de la Solitude;* « La Plume », 3.5o. — M.-C. Poinsot : *Les Yeux s'ouvrent;* « La Plume », 3 fr. — Paul Rouland : *Au Crépuscule;* Granville, Goachet, 1.75.

Psychologie. — G.-L. Duprat : *L'Instabilité Mentale;* Alcan, 5 fr.

Publications d'art. — Henri Boutet : *Autour d'Elles,* préf. par Armand Silvestre; Ollendorff, 3.5o. — Charles Morice : *Baud-Bovy, un peintre de Montagne;* « La Montagne », 1.5o. — *Les Eglises Paroissiales de Paris : La Sainte-Chapelle; Notre-Dame d'Auteuil; Saint-Sulpice;* Rondelet, le fascicule 1 fr.

Roman. — Alphonse Allais : *Pour cause de fin de Bail;* « Revue Blanche », 3.5o. — Arnault : *Pour remettre à Franck;* Ollendorff, 3.5o. — Fréderic Berthold : *Le ménage Cayol;* Société Libre d'Edition, 3.5o. — L. Bertrand : *Le sang des Races;* Ollendorff, 3.5o. — Daniel Coppieters : *Les Empoisonneuses;* A. Vromant. — Henri Datin : *Le Rachat;* Soc. lib. d'Ed., 3.5o. — Félix Depardieu : *Anna;* Ollendorff, 3.5o. — Edouard Dupré : *L'Innocente de Rochebignon;* Perrin, 3.5o. — Lucien Simonis. Empis : *Fors l'amour!* Simonis Empis, 3.5o. —Edouard Estaunié : *Le Ferment;* Perrin, 3.5o.— Jean d'Estrem : *Romans très courts;* « Le Rappel », 3.5o —Charles Epry : *l'Ame Errante;* Société Libre d'Edition, 3.5o.—Manoël de Grandfort : *Les Franches Fileuses;* Ollendorff, 3.5o.—Gyp : *La Cayenne de Rio;* Flammarion, 3.5o. — Ernest La Jeunesse : *L'Inimitable;* Fasquelle, 3.5o. — Henri Lavedan : *Vieux Marcheur;* Calmann Lévy, 3.5o. — Louis Lemaire : *Mademoiselle Chervillay;* Fasquelle, 3.5o. — Henry Maisonneuve : *Louisette;* Plon, 3.5o. — René Maizeroy : *La Chair en joie le Cœur en peine;* Per Lamm, 3.5o. — Guy de Maupassant : *La Maison Tellier,* Dessins de René Pelong; Ollendorff, 3.5o. — Jules Pravieux : *Monsieur l'Aumonier;* Plon, 3.5o. — Rachilde : *La Tour d'amour,* « Mercure de France », 3.5o. — Hugues Rebell : *La Nichina* (collection Nymphée); Borel, 3.5o. — J.-H. Rosny : *L'Aiguille d'Or;* Colin, 3.5o. — Gustave Toudouze : *La Bête à bon Dieu;* Plon, 3.5o.

Sciences. — Dr J. Fontenelle : *Les Microbes et la Mort;* Schleicher, 1 fr. — Dr Foveau de Courmelles : *L'Esprit scientifique contemporain;* Fasquelle, 3 5o. — A. Lacassagne : *Vacher l'éventreur et les crimes sadiques;* Lyon, Storck, 6 fr. — Eugène Trutat : *La Photographie animée,* préface de J. Marey; Gauthier-Villars, 5 fr. — Silvio Venturi : *Corrélations psycho-sexuelles;* Lyon, Storck, 6 fr.

Sociologie. — Vicomte G. d'Avenel : *Paysans et Ouvriers depuis 700 ans;* Colin, 3.5o. —Paul Lapie : *La Justice par l'Etat;* étude de morale sociale; Alcan, 2.5o. — Léon Poinsard : *Vers la Ruine;* Charles, 3 fr. — Emile Vandervelde : *Les Villes Tentaculaires,* conference; Bellais, 0.15.

Théatre. — Alexandre Parodi : *Le Pape,* drame historique en vers; Hennuyer, 4 fr. — Antony Puyrimier : *Les Déserteuses,* pièce so-

ciale en 5 actes; Bordeaux, Graby et Laborde, 1 fr. — Jean-Richepin : *Les Truands;* Fasquelle, 3.5o.

Divers. — Mme O. de Bezobrazow : *La Révolution religieuse du XIXe siècle,* conférence; « Nouvelle Encyclopédie ». — Marie Colombier : *Mémoires. Fin d'Empire.* Préface d'Armand Silvestre; Flammarion, 3.5o. — Henry Detouche : *De Montmartre à Montserrat* (D'un Moulin à un Monastère), avec illustrations de l'auteur; « Mercure de France », 3.5o. — J. de Narfon : *Léon XIII intime;* Juven, 3.5o. — Un intellectuel : *Gonse Pilate et autres histoires* (Affaire Dreyfus); Stock, 3.5o.

Traductions. — Brooks Adams : *La loi de la Civilisation et de la Décadence,* traduction de l'anglais par Dietrich; Alcan, 7.5o. — Paul Deussen : *Les Eléments de la Métaphysique,* traduit par le Dr Nyssens; Perrin, 4 fr. — E. d'Espérance : *Au Pays de l'ombre,* traduction de l'anglais par A.-B, avec 28 planches hors texte; Leymarie, 4 fr. — Narcis Oller : *Le Rapiat,* traduction du catalan par Albert Savine, ill. de Joaquin Miz; Per Lamm, 2 fr.

Littérature étrangère. — Leopoldo Torres Abandero : *Mariposas;* Caracas. — Adechi Baratono : *Sociologia estetica,* con prefazione di Alfonse Asturado; Civitanova-Marche. — Max Bruns : *Lenz,* ein Buch von Kraft und Schoenheit; Berlin u. Leipzig, Schuster u. Loeffler. — Richard Schaukal : *Meine Gaerten;* Berlin, Schuster u. Loeffler. — Michael Georg. Conrad : *Salve Regina,* Lyrisches Cyklus; Berlin u. Leipzig, Schuster u. Loeffler. — Arno Holz : *Phantasies* (2tes Heft); Berlin, Sassenbach. — Rolf. Wolfgang Martens : *Befreite Flügel;* Berlin, Sassenbach. — Ludwig Reinhard : *Meine Jugend;* Berlin, Sassenbach. — Robert Ress : *Farben;* Berlin, Sassenbach. — Georg Stolzenberg : *Neues Leben* (2tes Heft); Berlin, Sassenbach. — Viggo Stuckenberg : *Slunce,* prekhad z danstiny od H. Kosterky; Prague, « Symposion », 5o kr. — J. Ignacio Vargas Vila : *Bustos y medallas;* Caracas, « El Cojo ».

## *ÉCHOS*

Société anonyme du *Mercure de France* : assemblée générale ordinaire annuelle. — Les Poésies de Stéphane Mallarmé. — *L'Amour absolu.* — Vient de paraître au *Mercure de France.* — *Le Second Livre de la Jungle.* — *L'Ile du Docteur Moreau* et *La Guerre des Mondes.* — Notre prochain roman. — Volumes en préparation. — La Saison des Poires, ou la Nature des Naturistes.

**Société anonyme du Mercure de France.** — Les actionnaires de la société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire, au siège social, le dimanche quatorze mai prochain, à quatre heures de l'après-midi.

ORDRE DU JOUR

1 Rapport du Conseil d'administration;
2° Rapport du Commissaire;
3° Emploi des bénéfices;
4° Nomination du ou des Commissaires aux comptes pour l'exercice de 1899-1900.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être possesseur de *trois* actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président du Conseil d'administration,
A. VALLETTE.

§

**Les Poésies de Stéphane Mallarmé**, édition de luxe complète, *ne varietur*, exclusivement réservée aux souscripteurs.

Le texte de cette édition sera celui des Poésies de Stéphane Mallarmé que l'éditeur Eugène Fasquelle fera ultérieurement paraître dans la Bibliothèque-Charpentier, texte définitif, contenant plusieurs poèmes inédits et les variantes.

L'édition sera imprimée, après imposition spéciale en grandes marges, sur papier de luxe.

Elle sera ornée de sept illustrations inédites et ne devant pas être reproduites, dont les cartons de Manet, de Berthe Morizot et de Puvis de Chavannes, et MM. Claude Monet, Odilon Redon, P.-A. Renoir, Auguste Rodin et Whistler fourniront les dessins.

L'édition sera réservée aux souscripteurs.

Le chiffre du tirage sera limité à 100 exemplaires numérotés, plus sept exemplaires qui seront offerts à Mme Stéphane Mallarmé.

Chaque exemplaire sera numéroté à la presse et paraphé à la main par l'éditeur et contiendra le nom des souscripteurs qui auront fait parvenir leur adhésion *avant le 15 juillet 1899*. Le tirage terminé, les planches des illustrations seront rayées et un exemplaire justificatif en sera tiré pour être conservé par l'éditeur.

Le prix de la souscription est de cent francs payables à la livraison du volume.

Il pourra, en outre, être souscrit cinq exemplaires spéciaux, sur grand papier du Japon à la forme, contenant chacun un poème autographe de Stéphane Mallarmé, deux états des illustrations et l'un des dessins originaux de MM. Claude Monet, Odilon Redon, P.-A. Renoir, Auguste Rodin et Whistler, au prix de mille francs.

Les frais de la publication étant offerts pour leur presque totalité par l'éditeur, le montant de la souscription appartiendra intégralement aux héritiers du poète et leur sera versé sans défalcation d'aucune sorte.

Les noms des souscripteurs seront publiés dans le *Mercure de France* et la *Revue Blanche*.

§

**L'Amour absolu.** — Le père d'*Ubu Roi*, M. Alfred Jarry, vient de faire tirer en fac-similé autographique cinquante

copies d'un roman inédit : *L'Amour absolu*. Ce manuscrit, d'un peu plus de cent pages in-4° Tellière, n'est pas mis en librairie ; et, comme il s'agit d'un tirage privé, qui ne sera catalogué nulle part, nous pensons être agréables à quelques-uns de nos lecteurs en nous mettant à leur disposition pour leur procurer une des rares copies qui peuvent être cédées. Prix net du cahier : 10 francs, pris au magasin ; 10 fr. 35 par poste, recommandé.

§

**Vient de paraître** au *Mercure de France* :

Frédéric Nietzsche : Pages choisies, publiées par Henri Albert avec une préface ; portrait de Nietzsche gravé sur bois par Julien Tinayre, 3 fr. 50.

Rachilde : La Tour d'amour, roman, 3 fr. 50.

Remy de Gourmont : Esthétique de la Langue Française (*La Déformation. La Métaphore. Le Cliché. Le Vers libre. Le Vers Populaire*), 3 fr. 50.

Henry Detouche : De Montmartre a Montserrat (*d'un Moulin à un Monastère*), avec illustrations de l'auteur, 3 fr. 50

Thomas Carlyle : Sartor Resartus, *Vie et Opinions de Herr Teufelsdroeckh*, traduit par Edmond Barthélemy, 3 fr. 50.

Edmond Barthélemy : Thomas Carlyle, *Essai Biographique et Critique*, avec un portrait de Carlyle d'après Samuel Lawrence, gravé sur bois par Julien Tinayre.

Charles-Henry Hirsch : La Possession, roman, 3 fr. 50.

Edouard Dujardin : La Légende d'Antonia, trilogie dramatique (*Antonia. Le Chevalier du Passé. La Fin d'Antonia*), 3 fr. 50.

Jules Laforgue : Moralités Légendaires, tome II (*Hamlet ou les suites de la Piété filiale. Le Miracle des Roses. Pan et la Syrinx*), volume imprimé avec les caractères du *Vale* et orné de lettrines, d'une double bordure et d'un frontispice gravés sur bois par Lucien Pissarro, 20 fr.

Emile Besnus : Le Navire d'Isis, *Reliquiæ*, préface de Maurice Pottecher, portrait d'Emile Besnus gravé sur bois par Maurice Baud, 5 francs.

Robert Scheffer : Hermeros, poèmes, 2 fr.

Adrien Mithouard : Le Pauvre Pêcheur, poème, 3 fr. 50.

A.-Ferdinand Herold : Savitri, comédie héroïque en 2 actes, en vers, 1 fr.

Sebastien Charles Leconte : Les Bijoux de Marguerite, poèmes, 5 francs.

Paul Briquel : Les Joies Humaines, poèmes, 3 fr. 50.

Albert Fleury : Poèmes. 1895-1899 (*Paroles vers Elle. Sur la Route. Impressions grises. Pierrot*), 3 fr. 50.

Gustave Fréjaville : Près de Toi, poèmes, 2 francs.

Pol Levengard : Les Pourpres mystiques, poèmes, 2 francs.

§

« **Le Second Livre de la Jungle** ». — Nous publierons, en octobre, traduit par MM. Louis Fabulet et Robert d'Humières, *Le Second Livre de la Jungle*, de Rudyard Kipling, plus intéressant encore, peut-être, que le premier.

Le succès de Rudyard Kipling est universel, et il a d'enthousiastes admirateurs, tel, par exemple, l'Empereur d'Allemagne, qui adressait à Mme Kipling, lors de la maladie de son mari, la dépêche suivante :

« Comme admirateur enthousiaste des livres sans rivaux de votre mari, je suis on ne peut plus anxieux d'avoir des nouvelles de sa santé. Que Dieu le conserve, et à vous et à tous ceux qui le remercient de l'émotion avec laquelle il a chanté les faits de notre grande race commune. » — Guillaume. (*New-York Herald.*)

§

« **L'Ile du Docteur Moreau** » et « **La Guerre des Mondes** ». — La Société du *Mercure de France* a acquis le droit de traduire ces deux romans de l'auteur de *La Machine à explorer le temps*, H. G. Wells, et nous les publierons cet automne.

§

**Notre prochain roman.** — Nous commencerons dans la livraison de juin la publication d'un roman d'Eugène Demolder : *La Route d'Émeraude*.

§

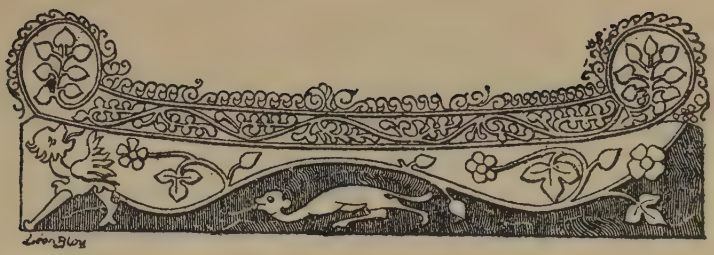
**Volumes en préparation** et qui paraîtront chez divers éditeurs : *La Perverse Aventure*, roman, par Gaston Danville; *Ubu esclave*, drame pour marionnettes, par Alfred Jarry; *Jeunes Mariées*, roman, par Karl Rosenval.

**La Saison des Poires, ou la Nature des Naturistes.** — « ... D'antiques poiriers, plantés jadis, bordaient les côtés du chemin. Comme nous étions au printemps, des poires pendaient de toutes les branches... » (Saint-Georges de Bouhélier : *Introduction à la Vie de Béatitude*, dans la *Nouvelle Revue Internationale* du 15 avril, page 534.)

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.



# LA ROUTE D'ÉMERAUDE

## *PREMIÈRE PARTIE*

## LISBETH

### I

La maison, située au fond d'une petite anse que formait la Meuse, s'abritait derrière un massif d'ormes, toujours plein d'oiseaux.

Elle était avenante, avec ses briques patinées de vieillesse et dorées par les mousses, ses volets verts et son haut toit de chaume, dans lequel on avait percé une porte surmontée d'une poulie, afin de hisser le blé au grenier. Une vigne, dont le raisin aigre mûrissait par les octobres propices, tordait ses branches sur la façade.

A côté, le moulin se dressait, tour de pierres et de planches, casquée d'ardoises : ses ailes élevaient une grande croix au ciel.

Par devant, le fleuve roulait ses flots jaunes. Des radeaux venant de la Forêt-Noire, des flibots de Zeerick-Zee ou de Flessingue glissaient lentement. Plusieurs fois le jour, un passeur voisin quittait sa cabane en terre glaise, cloisonnée de pieux : il tra-

versait le cours d'eau, emmenant un carrosse attelé ou un troupeau sur son large bac noir.

Au loin, surgissait la tour de Dordrecht. Elle se couvrait d'un riche ton, brunâtre et mouillé. Les soirs sans nuages lui prêtaient une apparence de grand cierge de cire en fusion, et faisaient, de son cadran, un astre de feu. L'hiver l'embrumait de brouillard.

C'est dans cette maison que naquit Kobe Barent, fils du meunier.

Sa mère mourut en couches. Une très vieille tante, assise au rouet, veilla sur le berceau. Mais elle disparut aussi; et Kobe vit désormais, penchées sur ses réveils, quelques figures de servantes, et celle de son père Balthazar: un grand maigre, dont le dos se voûtait à force de porter des sacs trop lourds.

Le soir, devant la cheminée, le meunier Balthazar Barent prenait l'enfant sur ses genoux, rajustait une mèche des cheveux naissants du poupon, l'embrassait, souriant: il le mettait au lit, disposant chaudement les couvertures autour du petit corps qui s'endormait.

Kobe apprit à marcher dans une petite jupe en bâtons de chaise, posée sur des roulettes.

Une vachère surveilla les premiers pas du garçon: il allait, agitant un hochet dont le grelot suscitait des rires à sa face rubiconde. Son parrain lui donna un moulinet, jaune et vermillon: alors il fut émerveillé par les ailes, qui tournaient au vent.

Quand il eut sept ans, Kobe se rendit à l'école. Mais il préféra bientôt aux leçons d'arithmétique les chemins buissonniers: on y attrape des hannetons, qui volent et ronronnent au bout d'un fil, et

l'on ramasse des grenouilles au bord des fossés : pour les gonfler, on leur enfonce un fétu entre les cuisses; lancées en l'air, elles retombent crevant bruyamment sur le sol.

Au printemps, c'est la cueillette des ayaux! Les gamins courent dans les flaques d'or étalées au milieu des prairies; ils aident les batelières à réunir des bouquets pour orner les cabines. Le matin, ils accompagnent un pêcheur qui prend les anguilles aux nasses, ou retire ses filets, pleins de goujons qui frétillent, et de brochets battant rageusement les mailles à coup de queues.

Kobe s'éprit des courses à travers champs, dans les bois, sur les digues; il aima ces échappées de liberté, la maraude, les bonds au-dessus des barrières, et les baignades. Et quelle joie, quand le passeur le prenait dans son embarcation! Il se couchait à plat ventre, pour découvrir les poissons, — ou sur le dos, afin de ne voir que les nuages : il contemplait les ondes et les nues, ces deux éléments fugitifs entre lesquels plane et tremble, avec ses lignées de saules et ses tourbières, tout son pays.

D'ailleurs, s'accentuait en Kobe un penchant à la rêverie, qui sourdait du fond de son être. Lorsque assis sur une estacade il lançait un batelet creusé dans un sabot et arborant pour voile un morceau de sa chemise, arraché, il l'escortait du songe de sa petite âme contemplative. Il suivait d'un œil pensif le vol des mouettes vers cette mer lointaine, qui préoccupe si profondément tous les gens de Hollande; il en avait entendu parler souvent, aux veillées, par les diguiers ou les marins, et se l'imaginait, remplie d'immenses poissons bondissant à fleur d'eau, et couverte de grands navires tirant le canon. Le jeu du cerf-volant l'envoya planer en

esprit au-dessus des cimes, chargées d'oiseaux et d'écureuils, et balancées par la brise.

Un jour, la ficelle se cassa, et le faucon de papier fut précipité au fond d'un étang. L'enfant pleura comme si une illusion se fût déchirée en lui, à la vue du jouet abîmé, qui n'était pourtant que son œuvre, mais auquel son admiration avait fini par accorder tous les prestiges d'une vie libre et aérienne, qu'il enviait.

— Dans l'air, je croyais qu'il vivait, disait-il.

A la sortie de l'école, Kobe se couchait près d'un ruisseau, cueillait une pâquerette qu'il jetait au courant : dès qu'elle disparaissait au coin du pré, il lui disait adieu. Souvent il grimpa dans le noyer, près du moulin ; à califourchon sur une des plus hautes branches, il écoutait le bruissement des feuilles : il était alors dans un autre monde, loin du coq, chantant à ses pieds, et de la servante qui, sous la vigne de la façade, les manches retroussées, faisait briller un chaudron de cuivre. Des après-midi, accoudé à quelque barrière, il observait les jeux du soleil sur le dos des génisses : meuglantes, elles plongeaient leur mufle dans l'abreuvoir et miraient, en la mare bordée de roseaux, leur pelage jaune et roux, les taches noires de leurs croupes saillantes et leurs cornes immobiles. Au soir arrivait le bouvier, un gars boiteux qui soufflait à joues enflées dans une trompe. Kobe l'aidait à rassembler les bêtes qu'ils conduisait à l'étable, fainéantes le long des haies et happant, malgré les coups sur leurs échines, une dernière touffe d'herbes. Elles gagnaient, parmi les fumiers, la cour d'une ferme. A ce moment, le soleil se couchait derrière la grange, orangeant le faîte des chaumes et les girouettes; et Kobe était saisi par la mélancolie du crépuscule.

Cette impression d'angoisse, douce et triste, il la retrouvait en écoutant le « rommelpot », qui d'ordinaire réjouit les enfants. Ce jeu se pratique à l'aide d'un vieux pot, sur l'orifice duquel on tend une vessie humide, percée d'un fétu. Selon que l'exécutant frappe sur la peau, séchée, ou caresse le chalumeau, il obtient de frustes sons de tambourin ou des soupirs de viole: ces bruits monotones reportaient Kobe aux murmures qu'exhale la campagne à la tombée des nuits,quand les canards traqués gagnent, avec des cris douloureux, les jonchaies sauvages. Et il restait taciturne et sombre, demandant à ses amis de faire encore résonner l'instrument.

Son âme étrange se bouleversait aussi à l'approche de la Saint-Nicolas. Cette fête se célébrait, au dix-septième siècle comme aujourd'hui, le sixième jour de décembre. Certes, aucun autre enfant ne l'attendait avec plus de fièvre et d'émotion: le petit Kobe déposait devant le foyer ses plus beaux souliers, ceux qu'il mettait pour aller à Dordrecht le dimanche, des souliers de cuir jaune à haut talon, avec un lacet gris.

Puis il se couchait, tremblant à l'idée de la visite surnaturelle. O la veillée impatiente, le sommeil agité! Voilà ses rêves en tourbillon jusqu'au ciel! Voilà le saint Evêque dans les nues! Voilà Kobe sur le passage de Nicolas, près d'une haie de buis. Le saint en robe d'or resplendit de majesté sublime : il paraît aussi grand qu'un clocher. Le bambin s'agenouille, mais ne peut parler : sa gorge est remplie, lui semble-t-il, de fumée d'encens. Alors, il se réveille en sursaut, se cache, affolé, sous la couverture, redoutant une apparition miraculeuse dans l'ombre de sa chambrette... Rien!... un bruit?...

Il frissonne. C'est son père! Et l'enfant saute de son lit... Nu-pieds, les épaules transies, baissant la tête comme sous la menace d'un prodige, il bondit, haletant, à la cheminée : Balthazar y fait brûler des fagots dont la lueur devance l'apparition de l'aurore.

Autour du meunier, se rangent une marionnette aux joues vermillonnées, un pain semé de raisins secs, de petits sabots dorés, un cheval de bois rose à crins blancs, attelé d'une bricole, des gâteaux : un bonheur de carton peint, de sucre et de miel !

Le jour se levait alors, derrière la fenêtre à mailles de plomb; l'aube découvrait la neige sur la plaine, les ormes ourlés d'hermine, la Meuse fermée par la glace.

Kobe passait la matinée, charmé, à côté des jouets : la marionnette avait été habillée par des anges, et le coursier sellé dans l'écurie des chérubins. Le garçon admirait leurs belles couleurs neuves, le vernis intact; il tremblait un peu à l'idée que le grand Saint de son rêve les avait tenus dans sa main.

Mais il usait de ces cadeaux célestes d'une façon bizarre. Au lieu de dorloter les pantins et de leur insuffler un peu de sa vie, comme le font les enfants, il les plaçait tantôt près du foyer, tantôt dans le soleil, tantôt à l'ombre, et s'amusait de les voir tour à tour cuivrés, dorés ou assombris.

Si les bimbelots fatiguaient son esprit, Kobe allait se mêler aux patineurs : ils filent, nombreux, sur la Meuse, historiant le paysage de courses éperdues; ils pivotent sur eux-mêmes, et repartent, d'une vigoureuse poussée; les patins mettent au bout de leurs pieds une antenne de grand insecte. Et Kobe prêtait une attention passionnée aux jeux rapides de ces ébats, qui font se croiser des man-

teaux rouges et des manteaux jaunes, le long des troncs d'argent qui bordent le fleuve. Il refusait des places dans les traîneaux de ses camarades et ne s'arrachait au spectacle de ce grand miroir, griffé par des glisseurs multicolores.

Le soir réunissait les gens à la veillée. Au dehors, la lune semblait un rond de glace, signe d'un gel à fendre les crèches. Des voisins venaient fumer leur pipe chez Barent. On s'installait, autour de la cheminée, sur des chaises et des bancs. Le feu, lançant de grands éclats au plafond, montrait, attachés aux solives, une grosse lanterne de cuivre, des jambons enfumés, quelques plies séchant, des chapelets de boudins et d'oignons, un panier à poulets. Une lampe, dont la flamme vacillait à l'arrivée de chaque invité, reposait sur un vieux bahut. Elle éclairait des cruches, une pile de plats en terre cuite, des chandeliers, un couteau à manche d'os, fourré dans sa gaîne. Cloué à la muraille, dans la pénombre, s'arrondissait un van d'osier.

La jeune servante Lisbeth était assise au dévidoir; la lueur violente du foyer la faisait ressembler à une vieille statue de jeune sainte barbouillée de pourpre, et reléguée au grenier d'une ferme, où Kobe allait souvent jouer. L'odeur de la salle même, pleine des émanations du grain en sac, la noirceur indécise des murs reportaient Kobe à cette grange et à cette figurine : il s'imaginait Lisbeth coiffée d'une couronne d'or resplendissant au-dessus de ses longs cils pâles, et de ses regards langoureux, plongés dans son travail. Il lui prêtait ainsi une beauté qui le ravissait, et clignait des yeux afin de la voir plus effacée et plus semblable à la statuette.

Le vieux Barent se tenait de l'autre côté de la cheminée : avec ses prunelles grises, son nez busqué,

son visage maigre sous son haut front préoccupé, il avait l'air, dans le jeu des flammes, d'un grand hibou ; par instants il allongeait une main décharnée vers le soufflet de cuir pour exciter le feu. Les voisins tendaient alors aux bûches leurs souliers humides, devisaient du temps, du marché de Dordrecht, de la guerre. C'étaient des artisans qui pratiquaient de petits métiers aux environs, depuis le maréchal-ferrant jusqu'au passeur et à des bateliers arrêtés par la glace. Ils apportaient dans leurs habits des odeurs de corne brûlée et de poisson ; ils sentaient le goudron, la limaille et l'urine de cheval. Kobe, assoupi devant l'âtre, se réveillait lorsque le maréchal, déposant sa pipe dans le réchaud plein de cendres, racontait un combat, auquel il avait pris part, contre les Anglais.

Pendant l'été, les Barent festoyaient deux fois chaque année, chez un oncle de Kobe, riche fermier renommé pour la succulence de ses cuisines. Le père partait le premier, muni d'un bâton avec lequel, d'un air pensif, il cassait, le long de la route, des tiges d'orties. Il se coiffait d'un chapeau à larges bords ; entre les saules du chemin, le soleil tombait sur ses épaules lasses. Kobe suivait, à côté de la servante, qu'il prenait par la main pour traverser les petits ponts des rigoles. Ils riaient : la figure de la fillette devenait rouge comme une pomme d'api, encadrée par les bavolets de son bonnet blanc.

Kobe lui dit un jour :

— Quand je serai grand, je me marierai avec toi !

A ce propos, elle serra plus fort les doigts du gamin :

— Kobe ! Kobe ! ne dis pas de telles choses !

Mais elle paraissait enchantée, et, comme ils tra-

versaient un pré, elle attacha à la boutonnière du garçon une pâquerette.

On voyait, au fond du pays, briller une grande lame de plomb en fusion : c'était un bras de fleuve ; à droite, un village se groupait au bord d'un canal, près des bateaux amarrés, dont les mâts dépassaient les toitures garances des maisons. Le ciel, vaste, roulait des nuages légers, où l'argent se mêlait à des tons chauds d'ivoire. Sous ce dôme s'élevaient çà et là, aux abords de longues routes, droites, qu'on pouvait suivre de l'œil jusqu'à l'horizon, des fermes, entourées, selon les mois, de meules ou de charretées. On s'arrêtait à l'une des plus cossues : flanquée de poivrières, ornée d'un colombier seigneurial, elle s'érigeait derrière un rideau d'arbres ; près de ses murs en briques rouges, des oies et des canes barbotaient dans une mare.

L'oncle de Kobe se montrait sous le porche. Il portait allègrement ses soixante ans, bien que gras, bedonnant et lippu ; il ne quittait jamais un bonnet de chasse, bordé de peau de renard, et cachant sa calvitie.

A la vue de ses parents, il levait deux bras courts, en signe d'allégresse, et descendait les marches du perron.

On montait alors dans la grande salle de la ferme.

Quel spectacle !

Une nappe blanche couvre la table, et vingt couverts, avec des assiettes d'étain brillant comme des tranches de lune, sont posés devant vingt chaises méticuleusement alignées. Chaque couvert comprend aussi une chope en grès brun et un verre de Bohême à gros pied de cristal. Au centre, trois jambons, veinés d'une fine graisse, et couchés sur un nid de persil et de cresson, alternent avec trois

tartes roussies. Comme les rosiers sont en fleurs, des roses piquent le centre des gâteaux.

Près de la porte, de grands rafraîchissoirs en cuivre gardent des bouteilles inclinant l'une vers l'autre leurs goulots trapus. Un vaisselier en chêne noir, où brillent des faïences de Delft accrochées, porte, sur sa corniche, des fraises ou des framboises, des prunes, des abricots, des pêches ou les raisins blancs de la serre. En août, les lourds melons y arrondissent leur ventre jaune et vert ; en juillet, les cerises prodiguent les notes écarlates d'un carillon, qui, par miracle, se seraient faites chair.

Cela fleure la cueillette généreuse, par les payses, à vigoureux bras nus, en des mannes d'osier abondantes.

— Le parfum du soleil ! dit un jour le fermier en reniflant les aromatiques effluves de ses parterres.

Par les fenêtres pénétraient le gazouillis des oiseaux et les bruits de la ferme, mêlés au jour, qui faisait reluire le carrelage et étinceler un petit miroir pendu à la muraille.

Les invités menaient grand vacarme ; certains, pour se mettre en appétit, allaient à la cuisine : trois dindes à la broche offraient leurs croupions aux langues éperdues des flammes ; les enfilades de boudins attendaient les grils ; on vidait un faisan ; mais au milieu de ses huches, de ses casseroles résonnantes, de ses pots, de ses cruches, des monceaux de légumes et des viandes saignantes, le foyer la rendant aussi ardente qu'une diablesse, la cuisinière aux bras nus congédiait gaillardement les curieux, en surveillant les lèchefrites. Les jupes collées aux fesses, elle s'accroupissait pour jeter, avec un geste de semeur, du sel aux volailles.

Kobe ne se lassait de caresser du regard les bombances de fruits amoncelées dans la salle. Etait-ce brillant! Certes, saint Nicolas préside à l'éclosion des abricots et des reines-claudes! Descendu à la cuisine, le garçonnet s'extasiait devant les drapeaux clairs dont les flammes pavoisent les bûches, et il s'arrêtait aux belles taches de rubis coulant sur la poitrine immaculée d'un pigeon blanc, fraîchement égorgé.

Lisbeth le relançait :

— Kobe! Kobe! Allons dans le jardin!

Ils y couraient, la main dans la main, effarouchant les poules, qui criaient dans la cour inondée de soleil.

Quand midi tintait à la haute horloge damasquinée d'argent, qui comptait les heures à cette ferme comme un banquier fait sonner les écus pour un riche client, on se mettait à table. Il y avait des parents, des voisins, des amis. Anna, la cousine de Kobe, gardait son enfant sur les genoux. C'était une bourgeoise de carnation fleurie, à la peau chatouilleuse, et qui riait sans cesse aux éclats, tenant ses côtes d'une main et sa progéniture de l'autre. Devant les gens, elle appelait son mari, robuste brasseur aux reins solides, pour qu'il appliquât des baisers aux blondeurs de sa nuque.

Le cabaretier du village assistait régulièrement à ces agapes. Il avait été trompette dans un régiment de cavalerie, et Kobe se figurait le long escogriffe avec une plume de capitan à son chapeau, et ses joues pâles gonflées par la fanfare d'une diane. Il y avait encore le cousin Smits, et ses garçonnets.

L'arrivée des dindes, portées par les servantes à bras triomphants, débridait les convives. L'oncle de

Kobe, avant qu'on les découpât, levait en leur honneur son verre de Bohême, et tous, même les enfants, l'imitaient. Bientôt on s'empiffrait. Des cruches circulaient et sans cesse les pintes s'empanachaient d'écume. Les mâchoires besognaient, les estomacs se gonflaient; l'esprit du vin et la force des mets montaient aux fronts et y mettaient le feu ainsi que le soleil aux cimes des arbres. L'oncle déboutonnait son pourpoint, le cabaretier levait le coude à chaque minute, avec la régularité d'un balancier, et les femmes aussi n'épargnaient pas à leurs lèvres le baiser des liquides enivrants. Les dindes n'étaient bientôt plus qu'un monceau d'os; il ne restait des jambons que trois manches, pareils à trois gourdins brisés. Des écailles de noix, des coquilles d'œufs jonchaient le sol. Le dessert s'entamait bruyamment; le sang des fruits coulait aux commissures des lèvres. Un des garçons du cousin Smits avait ôté une flûte de sa poche et en tirait des sons, qui émerveillaient Kobe; un autre s'essayait, sous la table, à faire danser le chat. De gros rires éclataient. Le cabaretier, soudain blême, se penchait à la fenêtre : il lançait au jardin, à pleine bouche, comme un triton de fontaine publique, des jets éclaboussants, tandis que des haut-le-corps douloureux ébranlaient sa carcasse. Cependant, sans lâcher son garçonnet, dont ce geste levait la robe et montrait le ventre, Anna bourrait, à mains blanches et paresseuses, une pipe pour son mari. Mais le petit, d'un coup, mouillait sa jupe et l'hilarité redoublait à la vue de la source tendre, et des chairs ballottées du pisseur ingénu. Anna riait, en frottant son jupon souillé, et, pour remplacer dans le corps du mioche le liquide épandu, elle faisait sortir de son corsage un sein très blanc, dont le bout en

forme de fraise disparaissait bientôt dans une bouche goulue.

Cependant la servante était allée dans la chambre à coucher prendre un vase d'étain, rond, à une seule anse : elle le posait sur le carrelage, à côté d'Anna, entre une cruche et un gaufrier.

## II

Balthazar Barent ne s'inquiétait pas de l'avenir de son fils. Les affaires marchaient selon son désir. Chaque fois que le vent se montrait favorable, les ailes du moulin tournaient.

C'était le plus beau moulin du pays.

Le jour de la kermesse, on fixait à l'extrémité d'un volant le bout d'une perche, munie d'oiseaux de bois emplumés, et on la dirigeait, cible de fête, vers le zénith : les archers du village lançaient des flèches pour abattre les papegais ridicules.

Toute l'année, les charrettes arrivaient, apportant des sacs de blé que le meunier et ses aides, après les avoir hissés par un escalier étroit, vidaient dans les trémies ; les meules, roulant en une sorte de petit cirque poussiéreux, y broyaient les graines versées, pareilles à des grains d'ambre : elles tombaient à l'étage inférieur, en sourdes cascades épaisses et blanches. Les conducteurs des charrettes les reprenaient, transformées; ils laissaient quelque pécune à Barent, qui leur offrait, avant le départ, un verre de genièvre.

Le père de Kobe était aimé dans la contrée; non pas qu'il fût d'humeur joyeuse : il paraissait grave et souvent mélancolique, ayant éprouvé beaucoup de tristesse à la mort de sa femme, — mais il ne volait pas une once de farine, accordant du crédit aux pauvres, et ne se réservant, en tout, que sa part

loyale. On le tenait pour le lettré du hameau ; les petites gens venaient lui demander les renseignements donnés par les almanachs ; il savait toujours à quelle époque brillerait la pleine lune et prédisait le temps. Il possédait une vieille Bible, imprimée à Amsterdam ; souvent il s'absorbait dans la lecture de ce bouquin relié en cuir et dont le faux-titre était en lettres rouges et noires ; longuement ensuite il rêvait, son doigt maigre glissé entre deux feuillets.

Casanier et laborieux, il ne quittait guère son domicile que pour aller faire des achats à Dordrecht. Quand il avait beaucoup de choses à rapporter de la ville, il demandait au boulanger de lui prêter sa carriole, et il emmenait Kobe. Il lui apprenait à conduire le cheval, à se garer des fossés et des voitures : lorsque son père entrait dans les boutiques, le garçon tenait le petit hongre par la bride. Le soir les avait quelquefois surpris dans la cité. Au rez des façades, dont les pignons pointus s'enveloppaient de ténèbres, les boutiques s'éclairaient. Chez le boucher, les grands bœufs éventrés et pendus, avec leurs graisses blanches et les pourpres mortes de leur sang figé, prenaient, à la lueur indécise de chandelles, l'aspect d'étranges manteaux d'empereur, abîmés. Au coin d'une rue, un cabaret jetait par ses fenêtres un éclat plus fort, un peu de l'esprit des buveurs déjà incendiés par l'ivresse ; les bateaux, sur la Meuse, glissaient, fantomatiquement, leurs hulots pareils à des yeux de monstres.

Persuadé par Balthazar Barent, Kobe grandit avec l'idée qu'il serait un jour meunier. Il apprit comment il faut disposer le blé sous les meules, comment on met les ailes en mouvement, comment

on replie les toiles, quand le vent souffle fort. Il préféra cet enseignement à celui de l'école, car on peut aider les gars à la chasse aux souris, et surprendre par les lucarnes les frais bateaux de Meuse, dont les proues sont plus vertes que des pommes.

Kobe évoluait parmi les poutres du moulin comme un petit mousse dans les mâts : il grimpait aux échelles, glissait le long des cordes, s'agrippait aux solives, sautait dans les trappes, pour reparaître pendu à une poulie, à califourchon sur un sac. Ces exercices lui donnaient de la souplesse et de la vigueur. Quand les volants tournaient lentement, il s'accrochait à l'un d'eux, au moment où son extrémité rasait le tertre : Kobe était emporté au ciel! Sous lui, voilà le toit moussu du moulin et ses nids d'hirondelles, la cheminée de la maison, trou noir, Lisbeth qui jette du pain aux poules, et, parmi les roseaux, des pêcheurs ahuris de voir un gamin dans les nues. Cela durait quelques secondes. Les jours de marché, il apercevait de là-haut les voitures se rendant à Dordrecht, par les routes lointaines.

Quand la servante surprenait le gamin à ce tour, elle accourait :

— Polisson ! Polisson ! Tu te casseras le cou! Je le dirai à ton père !

Kobe haussait les épaules, sachant qu'elle se tairait. Ils rentraient en plaisantant : la fillette glissait avec une tendresse câline ses doigts dans les boucles du garçon ébouriffé par le vent.

— Tu me jures, Kobe, que tu ne le feras plus ?

— Oui ! oui ! répondait Kobe flûtant la voix d'un air moqueur, je te le jure !

Mi-rassurée, la petite paysanne reprenait sa besogne : elle rangeait sur l'archelle une assiette de faïence, grande hostie blanche et vernie, au centre

de laquelle, omelette idéale, le feu de la cuisine chauffait un reflet d'or fondu.

Cependant le gamin recommençait à se pendre aux ailes : un jour sa manche s'accrocha à un clou, et il faillit se fracasser les membres sur le sol. Lisbeth poussa un cri de terreur.

Regagnant la cuisine pour faire recoudre son vêtement, Kobe vit que la fillette pleurait.

— Voyons, Lisbeth, es-tu folle?

Attristé, il vint près d'elle, l'embrassa près de l'oreille.

— Je ne le ferai plus! murmura-t-il.

— Méchant! dit la servante en essuyant ses yeux.

Elle alla chercher du fil, et Kobe eut envie de la suivre, pour lui demander pardon, tant elle paraissait désolée : depuis ce jour, il cessa les tours périlleux au bout des volants.

Balthazar avait enseigné la religion à son fils. Il lui parlait souvent du Christ. L'âme songeuse de Kobe s'éprit de la féerie miraculeuse des évangiles, se laissa pénétrer par la douceur des paraboles. Ce monde surnaturel, plein de prodiges, de personnages fabuleux et bons, de scènes sacrées, excita l'imagination de l'enfant : il se transporta dans une Judée qui ressemblait à la Hollande, regretta de ne pas avoir vécu aux temps passés, près de Jésus, de saint Pierre et de Marie-Madeleine! Surtout que n'a-t-il assisté aux noces de Cana! Il voit ces fêtes encombrées de valets à bérets cramoisis apportant des monceaux de crêpes sur des civières, avec des sauces servies dans ces plats au fond desquels on trouve, peints, un cerf blond ou un rossignol écarlate : entre les couverts règnent des tuli-

piers enjolivés, à leurs flancs, d'une scène de jardinage ; et Jésus s'assied, sous un bénitier de cuivre, au milieu d'une assemblée de seigneurs et de dames.

Que n'a-t-il vu débarquer les poissons de la pêche miraculeuse ! N'est-ce pas ? Le bateau de saint Pierre rogorgeait de raies et de harengs ; les ménagères arrivaient, munies de corbeilles, pour faire les achats au quai, comme à Dordrecht. C'est du poisson bénit ! Aussi Pierre le prend avec vénération, pour ne pas meurtrir d'un coup de pouce les écailles !

Et la nuit de Noël ? Kobe y songeait chaque fois qu'il avait neigé et qu'il voyait s'éclairer les cabines des bateliers. Les anges qu'il se figurait mal descendent, heurtant les étoiles, vers l'étable où s'abrite la divine famille. Les rois mages cavalcadent parmi les saules : dans la rêverie de Kobe, ils ont de plantureuses physionomies de bourgmestres, coiffés de couronnes, et ils serrent leurs vases de parfum, de myrrhe et d'encens sur leurs cœurs, comme de précieuses potées de jacinthes.

A cette époque, — il en était persuadé ! — Kobe eût facilement gagné le ciel : au-dessus des bleus infinis, c'est un espace d'aveuglante lumière plein d'êtres pâles : on y mange des mets radieux avec des cuillers d'argent ; on y entend des sons d'orgue.

— Il y a longtemps, père, que Jésus vint sur le monde ?

— Oh ! des siècles ! Des siècles ! répondait Balthazar.

— Grand'mère n'était pas née ?

— Notre pays existait à peine ! Il n'y avait sur terre que des Romains et des Juifs.

Jusqu'alors le meunier n'avait jamais montré les pages de la Bible à son fils. Les lectures terminées, il rangeait le gros livre à lourds fermoirs de cuivre

dans un bahut, fermé à clef, où il conservait des papiers de famille, une mèche des cheveux de sa femme, une bague, de vieilles reliques et quelques dents à Kobe.

Lorsque le garçon eut douze ans, Barent jugea le temps venu de lui remettre le grave in-folio, qui contenait l'Ancien et le Nouveau Testament.

— Lis souvent ces évangiles, Kobe ! Tu y puiseras des forces pour la conscience; tu apprendras à vivre honnêtement et à aimer Dieu. Et, dans l'adversité, la connaissance de ces textes sera pour toi une source de profondes consolations.

L'enfant ouvrit le livre. Il fut étonné et troublé comme si le mystérieux bouquin recélait des êtres vivants !

La Bible était ornée de gravures ! Kobe, élevé parmi les rustres, n'en avait jamais vu.

— Des hommes ! cria-t-il. Des femmes ! Le singulier bateau ! Il contient des bêtes ? Un incendie ! Des soldats ! Des filles avec des ailes au dos !

— Des anges ! fit Balthazar.

— Oui, des anges ! Ils sont ainsi ! !... Un malheureux qu'on fouette !

— C'est Jésus !

— Jésus? répliqua l'enfant ahuri.

Le corps du Christ, attaché à une colonne, était frappé par un bourreau : le tortionnaire tirait la langue et rappelait à Kobe le cordonnier du village, qui battait ses enfants.

— Des chiens à sept têtes avec des casques ! Des colonnes qui brûlent !

Kobe s'arrêtait à une illustration de l'Apocalypse. Il devènait fébrile : sa figure passait des pourpres de la joie à la pâleur de l'épouvante.

— Je n'ai jamais vu des images produire pareil

effet, se dit Balthazar, quittant son fils pour servir un client, qui appelait.

Le blondin continua à feuilleter les pages, rapidement, avec l'avidité d'un malade à qui l'on sert le premier bouillon destiné à lui rendre des forces.

Jamais les jouets de saint Nicolas ne lui avaient causé tant d'émotion. Il allait du paradis terrestre, où se promènent des tigres et des lions sous des pommiers chargés de perroquets et de fruits, à l'épisode de la Samaritaine conversant avec Jésus sur la margelle d'un puits. Il examinait des batailles hérissées de lances, des temples étranges avec des circuits de murailles à l'entour, des sacrifices aux victimes empanachées de hautes fumées, des guerriers antiques chargés d'épées et de boucliers. Il trouvait des météores traversant les nues, des idoles brisées, des croix portant les martyrs.

Quand Balthazar rentra, l'enfant n'entendit pas ouvrir la porte. Le meunier s'approcha de son fils.

— Eh bien! Kobe?

Celui-ci leva des yeux écarquillés et pleins de flammes.

— Dis, père, est-ce Jésus qui a fait cela?

Il montrait les gravures.

— Non, fils, c'est un homme.

— Un homme!

— Un Rhénan! Il habitait, à ce qu'on m'a dit un jour, la région d'où viennent les radeaux qui passent ici en octobre.

— Un homme, murmura Kobe. Et comment a-t-il fait?

— Je ne sais pas, mon petit, répondit Balthazar. C'est de la gravure et de l'imprimerie. Je suis meunier. A chacun son métier!

Un homme!.... Il devait être grand, beau et

magnifique! Il habitait un palais à mille tourelles, courait les routes en carrosse pomponné?... Un prince, sans doute? Un roi, peut-être?

— Père, c'était un roi?

— Mais non, Kobe, dit Balthazar en riant. Comme tu t'inquiètes de ce graveur! Il y en a beaucoup, à Leyde, à Anvers, à Haarlem, à Amsterdam, qui font des images, sans être des rois! On les estime fins artisans! Celui qui a illustré cette Bible était un artisan supérieur aux autres, à ce qu'on m'a dit.

Kobe se replongea dans l'examen inquiet du livre. Il reconnaissait les épisodes que lui avait narrés son père. La tour de Babel se dressait, ronde comme le moulin et entourée d'échafaudages. Voici Moïse sauvé du Nil : un petit pétrin l'apporte à un massif de roseaux sur lequel sont penchées deux nobles dames; au fond, la fille de Pharaon sort d'un kiosque, escortée d'une suivante qui tient un parasol.

Ou bien voilà Joseph dans la prison, entre le scribe du blé et le scribe du vin, qui lui content leurs songes. Une plume au chapeau, le jeune captif explique les rêves qui sont représentés, comme par magie, sur les murs du cachot. A d'autres feuilles, l'enfant découvrit Moïse sur le mont Sinaï, le roi Saül, David. Il ne se lassait de les contempler tous.

Mais la nuit vint. Barent reprit le volume et, malgré la supplication des yeux de Kobe, qui voulait voir encore à la clarté d'une lampe, il l'enferma dans le bahut.

— Il faut un temps pour chaque chose, sentencia Balthazar.

Kobe se prit à pleurer, comme le jour déjà lointain où un méchant rôdeur avait arraché de ses

bras un petit saint Jean-Baptiste en cire, pour le jeter à la Meuse.

— C'est étrange! Je crois que tu pleures, Kobe? dit son père. Es-tu enfant! c'est ridicule! Pietje Claes, qui tette sa mère, a plus de raison que toi! Voyons, chéri! un garçon qui porte des sacs au moulin! Je te rendrai la Bible! Tu l'auras chaque jour!

— Je ne sais pas! Je suis content, père! bégayait Kobe. Je ne pleure pas!

Il se consola, taciturne; au souper, levant le nez au-dessus de l'assiette, il dit :

— Mais, père, l'homme qui a fait ces gravures est vieux, vieux, vieux, puisqu'il connaît la création du monde?

— Non, mon aimé! Dieu seul est immortel. Le Rhénan qui a illustré la Bible vécut son temps, comme les autres. Il a imaginé ce qu'il n'a pu voir.

Depuis ce jour, Balthazar prêta quotidiennement la Bible à son fils. Kobe guignait le bahut, mêlant à son impatience un peu de la ferveur d'un Eliacin qui attend l'ouverture du tabernacle. A la vue du bouquin, il éprouvait chaque fois une grande joie. Et de nouveau, il s'abîmait dans la contemplation des estampes. Il y rencontrait de ses songes, réalisés. Dans la nuit de Noël, il s'étonnait de l'auréole de la Vierge, du nimbe de Jésus, des bouleversements séraphiques du ciel. Quelle lumière sur du papier! Il était stupéfait devant le banquet chez Simon le Pharisien, où s'attablaient quinze convives aux éclats des lustres allumés. Dans la trahison de Judas, une lanterne, balancée par le traître près de la figure du Christ, confondait le gamin : des reflets couraient aux trognes des soudards, sur un chien pissant contre un arbre, parmi les frondaisons.

En examinant bien, Kobe s'aperçut, peu à peu, que les personnages et les effets sont produits avec de l'encre, par des traits droits, recourbés, zigzaguant. De perçantes lueurs s'obtiennent au moyen d'un rond blanc, entouré de faisceaux de lignes serrées et divergentes. Pour montrer que les maisons se trouvent à l'horizon, on les fait plus petites que les hommes. Le Rhénan représentait la nuit en grossissant et rapprochant les traits noirs, et même en emplissant des places d'encre. Kobe regarda longtemps, fixement...

Alors une envie l'agrippa, harcelante, de copier les gravures. La monnaie que son père lui donnait pour acheter, le dimanche, des boules de gomme, il la mit de côté : dès qu'il fut en possession d'une somme suffisante, il se rendit chez le maître d'école et revint muni d'une liasse de feuilles, qu'il regardait le long du chemin, avec un trémoussement de bonheur.

— C'est pour écrire? avait demandé le vieux pédagogue.

— Oui, monsieur le professeur!

L'enfant n'osait avouer qu'il voulait essayer d'imiter les saintes images. Il attendit un jour qu'il se trouvât seul avec la Bible. Ce moment vint : Kobe se le rappela toute sa vie.

C'était en automne. Balthazar, avant de partir à Dordrecht pour affaires, avait laissé le gros livre à son fils. Lisbeth travaillait, avec une commère, à la lessive. On entendait leurs cris, le bruit des cuves versées, le grincement intermittent de la pompe. Des nuées rousses roulaient au-dessus de la Meuse.

Kobe prit l'écritoire d'étain. Avec lenteur, et presque avec effroi, n'osant d'abord poser sa plume

sur la feuille blanche, ne commençant jamais et fiévreux pourtant d'avoir déjà fini — puis, rassemblant un grand courage, amoureusement, il s'appliqua à reproduire une arche de Noé. Elle avait l'air d'une grange hissée sur un grand navire. Des éléphants, des girafes, des dromadaires — bêtes pareilles à celles qu'on vend à Dordrecht, coupées dans le sapin, pour servir de jouets — escaladaient deux à deux un pont conduisant à l'entrée du bâtiment bizarre. Sur le toit pleuvaient des oiseaux qui ressemblaient absolument aux papegais que les archers abattent et qui n'ont qu'une plume à leur croupion de bois. A l'avant-plan, Noë et deux femmes se dirigeaient vers leur nouvelle demeure, l'un portant une malle et une cage, et les deux autres des corbeilles de fruits ou des tamis, qui sur le chignon, qui sous le bras.

Pour ne pas être surpris, Kobe avait poussé les verroux. Assis devant l'in-folio large ouvert, il travaillait, la gorge serrée, le cœur battant, comme s'il eût pratiqué une besogne défendue : les craquements du bahut, le frôlement, contre la fenêtre, d'une feuille morte, le cri des hirondelles s'assemblant pour émigrer, le crin-crin des chaînes de l'horloge le faisaient frissonner. Sa main tremblait; il exécuta un Noë qui semblait arborer, par-dessus sa tête, l'arche ainsi qu'un grand chapeau ridicule; les oisillons criblant le toit rappelaient des mouches écrasées; les deux femmes se dressaient de travers, les cheveux raides, et une tache d'encre posait un petit astre noir au ciel blanc du papier.

Cependant l'enfant n'avait jamais été aussi heureux : un tambour de fête battait au fond de sa joie, ses tempes brûlaient : il cacha le dessin au grenier, derrière les sacs; le lendemain, il le plaça

au milieu du rond que le soleil d'octobre mettait sur le plancher en traversant une lucarne.

Il renouvela ces tentatives, dont il rêvait, la nuit. Maintenant il se cachait, pour lire la Bible, prétextant que la solitude rend plus attentif : en réalité, il copiait des calvaires, des passages de la mer Rouge, des écroulements de Jéricho, ou le trépas du mauvais riche, dont trois petits diables plus lestes que des sauterelles emportent l'âme.

Cela dura l'hiver entier. Au printemps, il exécuta un saint Mathias, avec une hache à la main gauche. Ce dernier dessin lui sembla singulièrement réussi. Il résolut de le montrer à Jean Ketham, ami du maître d'école, qui s'occupait de calligraphie.

A plusieurs reprises, il se rendit jusqu'à la maison de cet écrivain, mais il n'osa en pousser la porte.

Enfin, un jour d'audace, il entra.

Le calligraphe était assez jeune encore. Sa figure glabre, à menton court, aux joues pâles, rosées vers les pommettes, dénonçait un être maladif. Son front, haut, n'offrait pas de plans accentués. Il aimait, allongeant l'index près de sa tempe, à affecter des airs songeurs, et se parait sans cesse, même chez lui, d'une large fraise rabattue.

Assis devant une table, il écrivait, pour les filles d'un médecin, une lettre destinée à leur père : toutes les majuscules des paragraphes se soulignaient de prétentieux paraphes, traversés par un oiseau volant.

— Tiens ! c'est Kobe ! dit Ketham. Par quel hasard navigues-tu vers ma maison ? C'est ton père qui t'envoie ?

La fenêtre ouverte laissait pénétrer une vague

odeur de sèves en travail, à laquelle se mêlait le parfum acidulé d'un parterre de jacinthes. Aux murailles s'étalaient, près d'un petit miroir à cadre d'ébène, des papillons épinglés ; sur un bahut, quelques pies empaillées se résignaient au silence.

A portée de la main du maître reposait un paquet de plumes d'oies, tel un carquois neigeux.

Le garçon tira les dessins cachés dans son vêtement et dit, d'une voix rapide :

— Monsieur Jan Ketham, j'ai copié quelques images dans la Bible; je viens vous les montrer. Vous êtes l'ami du maître d'école, qui m'a dit que vous dessiniez si bien ! Vous êtes l'ami de mon père. J'ai fait cela pour m'amuser. Vous ne le direz pas à ceux du moulin. Mais vous m'expliquerez comment je dois mieux faire.

Le calligraphe ouvrit de grands yeux. Il tendit la main vers Kobe :

— Voyons, mon ami !

Il se sentait flatté.

— Assieds-toi ! ajouta-t-il, désignant un escabeau sur le coin duquel se tint le visiteur.

Jan Ketham regarda les griffonnages en fronçant le sourcil. Puis il eut un rire sec, qui mit du froid à l'échine du petit dessinateur, et il s'écria, une main levée :

— On ne travaille plus ainsi !

Alors, il se rengorgea, d'un air important, et dit :

— Tu aimes à dessiner ?

— Oui, monsieur Jan Ketham.

— Ah ! ah ! c'est évidemment un goût relevé ! Van Eyck était fort prisé par les ducs de Bourgogne ! Aujourd'hui cependant l'art de la calligraphie surtout attire les amateurs. Si tu veux, je t'é-

duquerai en cette matière, et si tu montres quelque disposition, peut-être ferai-je de toi un bon sujet ! Je fus à Anvers, où il se trouve des calligraphes renommés, dont plusieurs sont venus à Rotterdam, chassés à cause de leur foi protestante, par les valets du pape, et je sais mon métier ! Il y a des principes qu'il faut connaître. Mais ne t'amuse pas à copier de vieux saints ! Tu perds ton temps ! Je vais te montrer des modèles.

Il prit un manuel, composé par les « Phénix des Ecrivains », ajouta-t-il; on y voyait mille paraphes, des lignes pompeuses, de redondantes majuscules, des bateaux passant entre les jambes d'un A, des cygnes s'envolant de l'angle d'un V, des U contenant des fruits, des X flambants, des O fleuris.

— Eh bien, fit Ketham, qu'en dis-tu ! Voilà ce qu'il faut copier et copier sans cesse, afin d'avoir de la sûreté dans la main, de l'élégance dans le trait, de la finesse dans l'expression. Ce livre renferme le génie des maîtres. Il faut se conformer à leur manière. Tenter autre chose, c'est la destinée d'Icare ! Adopter ces principes, c'est la chance de jouer, auprès du fameux Coppenol, un rôle là-bas, à Amsterdam !

En même temps le calligraphe désignait du doigt une grande carte, qui couvrait la moitié d'une muraille — et que l'enfant revit souvent, dans la suite.

Minutieusement, maison par maison, Amsterdam y était représentée; on la voyait à vol d'oiseau. Au bas, le « Ya fluvius », sillonné de navires. Au-dessus, la cité, avec ses canaux, ses quartiers fourmillants où les pignons érigent mille petites pointes noires que varient, méticuleusement gravées, une tour trapue, une église. Le fleuve Amstel, couvert de bachots, descend du haut de la carte.

Cette Amsterdam était symboliquement encadrée par des Neptunes pompeux, tenant un trident d'une main et une frégate de l'autre, par des boussoles ou des sceaux héraldiques que gardaient les dieux marins, armés de scies d'espadon. Des Mercures brandissaient un caducée sur des ballots et des livres ouverts, des renommées glorieuses souf-flaient dans leurs trompettes, et ces bordures allé-goriques se surchargeaient d'attributs de brasserie et de malterie, et de tresses de fruits et de légumes, dont les nœuds étaient tenus par les gueules de bœufs et de moutons.

— N'est-ce pas qu'Amsterdam est la perle de l'Europe? demanda Ketham à Kobe, qui s'extasiait, bouche bée, devant le plan emphatique et précis.

— Oh oui! murmura le garçon.

Ils conversèrent un peu; comme Kobe fixait une tulipe glissée en un petit vase de faïence bleue, l'écrivain quitta sa chaise espagnole en velours amarante et dit, souriant:

— C'est la première de mon jardin. On l'appelle *Persée*.

Il l'enleva, l'exposa au soleil, où, jaillie de la feuille en forme de serpe, sur une élégante tige verte, s'illumina, striée de cinabre, la fleur épanouie.

Le calligraphe, attendri, une caresse dans la main, la remit à sa place.

— Et mes jacinthes, Kobe!

Ketham en cultivait deux petits parterres. L'un, éblouissant, lit idéal de fée, tapis de nymphe en fête, brûlait d'un rose carné. On eût cru trouver des reflets de chair de femme brune, mêlés à des cha-mois exquis.

— Cette jacinthe s'appelle *Gloria solis*, dit gra-vement Ketham.

L'autre parterre brillait d'un bleu métallique, dans lequel courait du sang violet : un peu de ciel que la terre eût fait fleurir.

— Cette autre jacinthe s'appelle *Gloria mundi*.

Kobe alla chaque jour passer une heure chez Ketham. Il commença par les lettres les plus faciles; puis, encouragé, il s'essaya à des majuscules compliquées et, un jour, réussit assez bien un N, dont la jambe était surmontée d'une petite lampe antique.

— Il faut le montrer à ton père, dit Ketham.

L'enfant rougit de plaisir, et rentra chez lui chantonnant.

Le père travaillait encore au moulin, midi allait sonner. Des assiettes en terre cuite s'alignaient déjà sur la table. Lisbeth, devant l'âtre, remuait à l'aide d'une cuiller en bois, une purée de fèves, qui embaumait.

Le meunier, appelé pour le repas, ouvrit la porte lentement. Ses épaules étaient saupoudrées de farine.

Il embrassa son garçonnet au front.

— O père, j'ai une chose à te montrer, fit Kobe, ému. Tiens, c'est moi qui ai fait cela !

Le père prit le papier des mains de l'enfant et tapa légèrement sur les joues du petit :

— C'est très joli ! très joli !

Lisbeth s'était levée pour voir aussi, la cuiller à la main.

— Qui t'a appris à faire cela ? continua le meunier.

— C'est monsieur Jean Ketham.

— Ah ! monsieur Jean Ketham !

Barent ne put réprimer un sourire moqueur.

— Permettez, patron ! dit familièrement Lisbeth,

saisissant le dessin : elle le contempla ravie, et Kobe suivit sur son visage le plaisir qui la rendait plus attrayante encore, avec sa bouche de corail humide et ses yeux de rieuse.

## III

Deux ans plus tard, Barent fut appelé, pour un règlement d'héritage, à Leyde ; Kobe eut la permission de l'accompagner.

Ce fut un grand bonheur.

Ils s'embarquèrent un matin, à Dordrecht.

La voile s'enfla. Et bientôt se déroula le pays. Souvent Kobe s'était demandé quelles terres immenses arrosent ces larges cours d'eau qu'il croyait, à leurs carrefours lointains, peuplés de flottes : la chaloupe filait entre des campagnes plates, qui, plus basses que la rivière, s'étalaient au-dessous des rives, et d'où émergeaient de ci de là une briqueterie, une ferme, des moulins d'asséchement bleutés par l'air.

A l'aspect de ces plaines creuses, Kobe se rappela une promenade faite autrefois avec son père au milieu de prés humides qui bougeaient sous les semelles, comme s'ils eussent souffert au choc des pas ; Balthazar avait dit :

— En Hollande, tu vois, la terre vit ! Elle tremble, parce qu'elle craint toujours de mourir !

Ces paroles lui revenaient à la mémoire tandis qu'il naviguait devant maint bouquet d'arbres dépassant à peine, le long du fleuve, la hauteur des digues. Il songeait aux récits des vieux chanteurs de complaintes et surtout à la marée de sainte Elisabeth, qui, noyant soixante-douze villages aux environs de Dordrecht, les avait transformés en archi-

pel de jonchaies où s'aventurent seuls quelques oiseaux de mer, égarés : les pêcheurs s'en éloignent, car ils redoutent les fantômes, aperçus lors de certains anniversaires, chantant des psaumes ou faisant la moisson au clair de lune. En proie à ces pensers, l'enfant, au fond de son âme de jeune Batave, craignait pour sa patrie, dont il buvait la lumière de ses prunelles bleues.

Quand ils eurent dépassé la bouche du Lek, Rotterdam aligna ses nombreux navires marchands et les murs de ses entrepôts. De Rotterdam, on se rendait à Delft en cariole. A Delft, ils prirent un coche qui les conduisit, par eau, à La Haye : deux chevaux traînaient l'esquif, dont la proue ridait le canal endormi.

La Haye parut à Kobe une belle ville claire. Les places étaient plantées de grands ormes. Au centre du Vyver, une flottille de cygnes rajeunissait la vieille mare où se reflétaient de sombres tourelles : sur les bords de l'étang, des arbalétriers s'exerçaient devant une cible.

De La Haye, on se dirigea vers Leyde. Cette ville, avec sa jeune université, prospérait alors, dans le plein épanouissement d'un renouveau. Gracieusement assise entre deux bras du Rhin, elle groupait ses toits rouges autour de sa grande basilique à cinq nefs. Son hôtel de ville secouait sur elle les carillons du campanile : perles tombant dans les ondes où la cité mirait ses petites boutiques et ses fenêtres fleuries.

Kobe et le meunier arrivèrent un jour de fête à la porte héroïque du Doelen ; ils passèrent sous le saint Georges équestre, vêtu à la romaine, qui, entre des canons et des trophées, taillés dans le granit, perce de sa lance la gueule d'un dragon. Au son des

cloches battant à toute volée, la Chambre de Rhétorique organisait un cortège en l'honneur d'un peintre fameux. Aussi les cabarets attachaient-ils à leurs auvents, en signe de grande beuverie, et suivant une mode rustique, des branches feuillues, auxquelles étaient accrochés, fruits resplendissants, les pots d'étain. Les drapeaux, nombreux, pavoisaient les rues, flammes des joies citadines : ils mêlaient l'orgueil de leurs couleurs, les uns déployés devant les groupes d'écoliers, les autres léchant les murs et mettant, au long des fenêtres, de fugitifs bandeaux, que le vent gonflait.

La foule, bariolée, amusait l'enfant ébloui. Que de monde! Que de figures heureuses! Que de gens aux fenêtres et sur les barques des canaux! Jamais il n'avait assisté à un spectacle aussi animé, aussi divers, aussi multicolore! Cette fille en satin bleu, qui porte une cocarde en ses boucles blondes, fait pâlir sa toilette en passant à côté d'une façade sombre : le voisinage d'un mur blanc l'obscurcit. Kobe ne la quitte des yeux que pour admirer un élégant, qui arbore, à son chapeau rond, un large ruban orangé.

— Est-il beau! Je voudrais bien une aussi fine moustache, des nœuds de dentelles à ma gorge et des souliers pareils!... Mais je ne verrais pas ces belles choses si je les avais sur moi.

Plus loin, marchait un soldat. Planté en des bottes évasées aux genoux, il rejetait son manteau sur l'épaule pour montrer la large ceinture brodée serrant son ventre; il était empanaché d'une plume; son épée, dont il serrait la garde, devenait pareille, dès qu'il quittait l'ombre des murailles, à une baguette de feu.

Sur les ponts, grouillait l'assemblée pouilleuse

des mendiants, armés de bâtons volés aux haies. Ils rappelèrent à Kobe ceux qui rôdent au bord de la Meuse en quête d'une épave, et il lui sembla que c'était un peu de la glèbe de son village qui les avait jaunis et roussis jusque dans le poil des joues. Près de l'église, des saltimbanques jonglaient avec des boules, des cerceaux, des bouteilles.

— Ils viennent d'Anvers, dit quelqu'un. Ce sont d'anciens marins.

Les rhétoriciens parcouraient les rues, chantant sous les étendards; ils portaient sur l'oreille leurs bérets, ornés de plumes ou de lauriers. L'un d'eux, en bonnet de folie et muni d'une barbe de bouc, tirait la langue aux bourgeois et tapait sur les fesses d'une servante. Les gamins le suivaient, endimanchés, et s'enhardissaient jusqu'à empoigner, au passage, les jupons des femmes.

— Oh! les petits pourceaux! criaient-elles, les petits pourceaux!

Mais voilà des sons de fifre et de tambour. On se bouscule. C'est la cavalcade! Kobe ouvre de grands yeux.

En avant marchent les musiciens! De grands tambours battent les cuisses des uns; d'autres soufflent en de petits instruments qui gazouillent comme des merles et des pinsons.

Puis s'avance le cortège habituel, avec le char théologique où l'Écriture Sainte est figurée par une femme de batelier vêtue d'une robe blanche et entourée de quatre étudiants costumés en évangélistes, avec l'école de droit symbolisée en une laitière, accorte dans son costume de Thémis. Un navire se promène sur quatre grandes roues : on y voit Apollon, les Muses et Neptune; le trident de celui-ci domine la poupe, sur laquelle se blasonnent

les armes de Leyde : deux clefs entrecroisées.

Quand la cavalcade déboucha dans un remous de foule, Kobe n'aperçut d'abord que le mouvement jaune et rose des jambes des musiciens, parmi les les spectateurs affairés. Mais le cousin, chez lequel il se rendait, le hissa sur ses épaules : alors il vit les chars et leurs personnages.

Un lansquenet ! Des reines ! Des reines ! Avec des couronnes ! Elles tremblent aux sursauts des carrosses, que traînent six chevaux de Frise ! Ne les dirait-on pas à la porte d'un beau jardin, tant elles sont fastueuses, sous les oriflammes qui caressent leurs épaules? Que de trophées ! Que de dorures ! Que de costumes étranges, et variés comme les fleurs ! Quel château féerique s'est donc ouvert aujourd'hui? Voilà des hommes graves, avec des barbes blanches !

— Ceux qui écrivent les almanachs? demanda Kobe.

L'apothéose de Neptune lui rappela les contes de son village : ces divinités coiffées d'algues, trônant sur une poupe éclatante où se bombent les poitrines de nymphes en bois, arrivent peut-être des cavernes profondes, où l'on attire les noyés par des chants ! Kobe frissonna. Pourtant ces filles magnifiques, qui tiennent des lyres et des violes dorées, rient comme des servantes. Le dieu pompeux, qui brandit une fourche à trois dents en guise de sceptre, avale une pinte de bière qu'on lui tend à un arrêt de la procession triomphale !

Kobe quémandait des explications à son cousin, qui était brodeur en tapisseries. Il apprit ainsi qu'on fêtait un peintre vivant dans la célébrité à Londres ou à Rome (le brodeur ne savait au juste !) et rentré dans sa ville natale.

— Ce soir les officiers de la milice lui offrent un banquet.

Un peintre!.....

— Qu'est-ce un peintre? demanda Kobe.

— Ah! c'est un artiste qui a composé jadis des Christs en croix, des cènes avec les douze apôtres. Il a fait des portraits de seigneurs, à la cour du roi d'Angleterre. Il revient pour représenter tout le Magistrat sur une grande toile.

Un peintre!.... Voilà Kobe bouleversé!

La ville en liesse, les cloches qui sonnent, les étendards qui claquent, les carillons qui volent!... C'est pour un peintre !... On boit à sa gloire dans les tavernes : des rhétoriciens, debout sur les tables, récitent des compliments en son honneur!

— Ce sont des vers qu'ils ont composés, explique le brodeur.

Pour un peintre, cette sortie de personnages magnifiques, plus beaux que les comédiens, quand ils jouent des farces à Dordrecht! Pour lui, cette féerie charriée par les grand'places, sous les arbres, qui tamisent des gouttes de lumière, comme des abeilles, sur la robe des reines!

Le garçon se promène, pâle d'enthousiasme, sentant passer un nouveau souffle dans les drapeaux. Quand un orchestre entonne une marche, la musique arrache son âme et la fait planer jusqu'au ciel. Les cris de la foule l'exaltent. Lorsqu'il lève les yeux, il voit de l'or aux faîtes des maisons. Blanc, il tient les doigts crispés aux boutons de son pourpoint.

— Es-tu malade, Kobe? demanda son père.

— Non, je n'ai rien, rien !

— C'est la première fois qu'il assiste à pareil

spectacle, expliqua Barent. Il doit être fatigué du voyage.

— Mais il a treize ans! interrompit le brodeur.

— Je ne sais ce que c'est, répondit le père. Voilà plusieurs fois que je surprends en lui des choses bizarres.

Kobe sourit alors.

— Oh! Je m'amuse, père! fit-il. Je m'amuse! Je suis joyeux!

Mais il redevint bientôt préoccupé.

— Père, je voudrais le voir, s'écria-t-il tout à coup.

— Qui, fils?

— Le peintre!

Le brodeur intervint :

— Ce n'est guère possible. Il est reçu en ce moment à l'intérieur de l'hôtel-de-ville par les magistrats et les syndics.

Kobe éprouva un moment de tristesse : il voyait avec regret la lumière s'empourprer autour des campaniles. La joie publique s'éteignait. On rentra : Kobe se retournait de temps en temps pour s'assurer qu'au coin des rues ne débouchait pas un groupe de citoyens acclamant un homme. Mais le garçon devait éprouver, au lendemain, une émotion plus forte.

Son père fut obligé, pour les affaires, de se rendre à l'hôtel-de-ville; Kobe le suivit.

En entrant dans une salle de l'édifice, l'enfant poussa un grand cri : exposée à la lumière d'une haute fenêtre, se déployait la *Résurrection des Morts*, le chef-d'œuvre du grand Lucas Huyghensz.

— Père! Père! Il y a un trou dans la muraille! Ah! Des anges qui arrivent par là!

— Où donc? cria le meunier, abasourdi.

— Là! Là! reprit le garçon en montrant le triptyque.

Au centre resplendissait la scène qui avait ému Kobe comme l'eût fait un miracle : dans une plaine verte, aux appels de chérubins sonnant la gloire arrivée du jugement dernier, des hommes et des femmes, la chair revêtant à nouveau leurs squelettes, surgissent de terre, arbres humains. Ils se montrent chastement nus. De longs cheveux tombent sur les seins ronds des femmes et couvrent leurs épaules d'un manteau ondoyant. Les regards des personnages s'étonnent de revoir la vie dans l'atmosphère surnaturelle où les ont réunis les trompettes des archanges.

— Ce n'est pas un trou dans le mur, fit Balthazar. Voyons, fils! Tu ne vois donc pas! C'est un tableau!

— De l'or! murmura Kobe, qui n'osait avancer.

Il s'assit à côté d'un trophée de drapeaux et d'armes, enlevés au général espagnol Valdez, et qu'on avait remisés en cette salle, consacrée à la gloire de Leyde.

— Que te prend-il, Kobe? demanda le meunier.

— Rien! J'ai eu peur, en voyant cela, tout à coup.

— Ce n'est qu'une peinture de Lucas, je te jure! Viens voir, plus près.

Ils se rapprochèrent de l'œuvre. Les yeux de Kobe brillaient.

— Tiens! fit le meunier. C'est du bois!

De l'index, il frappa le panneau.

Le garçon bégayait :

— Je ne sais pas ce que j'ai éprouvé : une surprise... Je ne m'attendais pas....

— Tes émotions sont trop fortes, mon garçon!

mais regarde, puisque cela te fait plaisir. Attends-moi, je reviens!

Kobe, resté seul, contempla avidement la *Résurrection des Morts*. Ressuscité, lui aussi, il semblait que le vieux Lucas, après un siècle de sépulcre, revînt à l'air de Hollande pour faire glisser, devant cette jeune âme inconsciente de peintre, le rideau qui cachait la magie des couleurs. D'un éclair de son génie, il montrait la beauté; en un instant de psychologie sublime, il révélait une vocation. Le pittoresque surhumain, la vie biblique, la naïveté touchante du maître troublaient le garçon, le plongeaient en des extases frissonnantes, incompréhensibles pour lui-même, et l'écrasaient sous le prestige du chef-d'œuvre. D'un coup, il venait d'entrevoir un monde d'extraordinaires splendeurs : la vibration des lointains bleus, la pureté des fonds l'incitaient à s'agenouiller comme s'il eût découvert un nouveau paradis. Les beaux anges balayent l'azur de leurs traînes et brandissent des trompettes : on va les entendre! Les ressuscités se lèvent! Ils vont entonner un cantique! Kobe écoute avec une attention pieuse et inquiète. Et le ciel du triptyque le fait songer aux aigues-mortes de l'orfèvre Steven, à Dordrecht.

Balthazar reparut et entraîna son fils. Dans la rue, l'enfant n'osait lever la tête, pour ne rien voir qui remplaçât dans ses yeux le tableau qu'il voulait conserver en lui. Il regardait la terre fixement, comme un aveugle, et, dans le coin de son œil, peu à peu, le vent sécha une larme qu'il craignait de montrer à son père — une larme de celles que ne suscitent ni la souffrance, ni la joie, mais qu'arrache le mystère de la beauté.

A côté de lui, le meunier se disait :

— L'âme de mon fils n'est pas semblable à celle des autres garçons. Qu'a-t-il donc? c'est peut-être l'effet du printemps! Si c'était autre chose? Je ne suis pas rassuré.

Et il cria, gaiement :

— Le bon soleil! Ne sens-tu pas qu'il nous met sur le dos un vêtement plus léger qu'une chemise et plus chaud qu'un manteau de fourrure?

Le lendemain ils quittaient Leyde.

De retour à son village, Kobe alla chez Jan Ketham, qu'il trouva, sur le seuil de sa porte, coupant une pointe à des plumes d'oie. Il essayait le bec sur l'ongle de son pouce, le sourcil froncé, et préparait des outils pour les œuvres magnifiques qui allaient jaillir de son grand front vide.

— Ah! te voilà, Kobe! Et ton voyage?

Kobe raconta sa tournée à travers les villes, Rotterdam, Delft, La Haye, puis, avec hésitation d'abord, avec enthousiasme ensuite, il parla de la *Résurrection des Morts*.

— Lucas de Leyde était un fou, dit Ketham. Figure-toi que vers la fin de sa vie cet homme se faisait traîner de Middelbourg à Gand dans des barques magnifiques et se vêtait de manteaux brodés d'or! Les empereurs de l'immense Allemagne n'ont jamais été aussi fastueux! Il en est mort. Un fou, te dis-je! Et ne t'enthousiasme pas pour la peinture à l'huile! Elle a fini son temps! La calligraphie la tue! Viens voir, plutôt, ce que j'ai fait pendant ton voyage!

Il entraîna le jeune homme dans son cabinet, lui montra l'en-tête d'une adresse que les chaudronniers de Dordrecht envoyaient au chef de leur corporation.

— Est-ce élégant! s'écria Ketham.

Kobe n'eut qu'un signe de tête approbatif; l'écrivain éprouva la nécessité de défendre son art.

— Nous n'avons besoin, clamait-il, ni de pinceau, ni de couleur, ni d'huile! La plume nous suffit! La plume blanche, sœur de l'épée, qui signe les déclarations de guerre, et, compagne de l'olivier, paraphe les traités de paix! Cousine d'une lance homérique, elle guérit les blessures qu'elle cause!

Kobe n'osa contrarier son maître — mais un jour, au lieu d'ouvrir le livre de modèles que lui prêtai Ketham, il essaya de dessiner d'après nature le saule qui se penchait au bord de l'étang. C'était par un après-midi d'hiver ensoleillé. Les horizons pétillaient. A un coude lointain, la Meuse brasillait entre les rideaux d'ormes dépouillés.

Kobe s'appliqua méticuleusement à rendre le vieux tronc rugueux et fendu de l'arbre, les crevasses de l'écorce, la tête osseuse et bossuée. Pareilles à des flèches piquées, se dressaient les branches fines, à qui le jour baissant pressa une goutte de ton citrin: le soir en fit un faisceau de baguettes d'or. Kobe étudia les reflets de la lumière, noircit les ombres, suivit le jeu délié des bois flexibles couronnant l'arbre. Il s'attarda aux nœuds, aux mousses, aux racines plongeant dans la terre, et, le lendemain, porta l'œuvre à Ketham.

— Kobe! Kobe! cria le calligraphe. Tu me désoles! T'imagines-tu que ce fagot stupide miré dans la boue de l'étang soit modèle plus fructueux que celui de l'illustre Jan vande Velde ou du célèbre Coppenol? Ah! Tu ne recevras jamais le brevet de « maître de la plume couronnée »!

Le calligraphe rageait. Kobe, étonné, s'excusa, bégaya, se glissa près de la porte et disparut. Il n'alla désormais chez Ketham que très rarement.

Mais il devint songeur. Il faisait, seul, de longues promenades au long des champs ou sur les bords du fleuve, épiant les paysages, les échappées de Meuse, le drame des météores au ciel. Il négligeait le travail du moulin. L'hiver le trouva très amaigri, et le vieux Barent fut inquiet.

Un soir que novembre hurlait et qu'au Nord se levait, casquée de brume et de neige, l'armée des ouragans, le père et le fils étaient assis au coin du feu, qui sifflait sous le manteau de la cheminée. L'entrée dans les mois sombres leur versait de la mélancolie. Barent dit soudain :

— Kobe, que se passe-t-il en toi? Tu as quinze ans : voici le temps de songer à la garde de nos affaires. Je me fais vieux, et chaque hiver enlève des vieillards. Je ne me plains pas. Chacun doit disparaître à son tour. Certes, la vie n'a pas toujours été joyeuse pour moi, mais je remercie Dieu, parce que je t'ai vu grandir. Cependant, je voudrais, avant de quitter mon moulin, t'y laisser établi et zélé. Il faut que je te le dise, Kobe. Tu me parais bien peu occupé au travail. Ton esprit navigue je ne sais en quelles eaux. Qu'as-tu?

Kobe répondit :

— Père, depuis quelque temps, je suis tourmenté. Il est une chose que je n'osais te dire. Je voudrais être peintre.

— Peintre! cria le vieux Barent.

Il se fit un silence.

— Peintre! reprit-il, en hochant la tête.

— Oui, peintre! répondit Kobe. Il faut que je te dise tout, père! Je ne songe plus qu'à cela! Tu te rappelles mes émotions à Leyde! A notre arrivée dans la ville, c'était parce qu'on célébrait le portraitiste des magistrats. J'étais fier pour lui. Puis,

j'ai pleuré devant la *Résurrection des Morts* de Lucas Huyghensz. Je ne sais pourquoi. C'était comme de la folie! Il faut que je te dise tout, père! Tu n'ignores pas avec quelle joie je t'accueille au retour de tes voyages! Mon cœur m'en vient aux lèvres! Eh bien là, devant ce tableau, j'éprouvai un sentiment plus grand encore ! j'étais terrassé par le bonheur!... Tiens, je ne puis voir une enseigne où brillent des couleurs sans que cela m'émeuve!

— Peintre! dit encore Balthazar. Mais, fils, est-ce la cavalcade, la réception à l'hôtel-de-ville, le banquet, les farces des rhétoriciens qui t'ont séduit?

— Non, père! Je n'y pense plus. Je veux faire des tableaux! Je ne vois pas autre chose.

— Des tableaux! C'est difficile, Kobe? Voilà un métier qui n'est pas dans les mains de meuniers tels que nous.

— Oh! Je travaillerai! Si les jours ne sont pas assez longs, j'entamerai les nuits!

— Tu te figures sans doute, Kobe, que l'état de peintre rapporte beaucoup d'écus?

— Non!

— Cette carrière est souvent considérée en notre pays, c'est vrai! Mais que d'artistes ne trouvent pas, chaque soir, deux harengs à se mettre dans le ventre! Pourtant j'avais assuré ici ton existence! Le moulin est solide : il luttera plus d'un siècle encore avec le vent. Kobe, tu aurais épousé une villageoïse. Sans guerre, sans inondation, dont le ciel nous préserve! sans un retour des Espagnols, tu aurais vécu heureux, au bord de la Meuse.

— Oh! Je me suis dit tout cela, père, mais, des nuits, quand je me rappelle la *Résurrection des Morts*, je crie dans mes rêves. Dès que je vois un

pinceau, mes doigts en ont soif et brûlent. Ce n'est pas ma faute, mon père! Ah! je souffre!

— Et puis, fils, je ne puis dire tout!

Balthazar s'imaginait Kobe, dans les villes, au milieu de femmes nues: elles raviraient son innocence, ruineraient sa santé, sa fortune. Dans les idées du meunier, elles dansaient, éhontées, sorcières au poil noir des débauches, sur des soies et des tapis : Barent tremblait pour son enfant, comme s'il avait été devant les flammes de l'enfer.

Les deux hommes se turent longtemps. La tempête hurlait et de ses mains de grêle secouait la maison, où soufflait l'haleine de l'ouragan à travers les jointures des portes. Les girouettes, au dehors, hurlaient d'effroi.

Balthazar se leva.

— Je t'ai fait de la peine! s'exclama Kobe en tombant dans les bras du meunier.

— N'en parlons plus! dit celui-ci, très triste.

Baissant la tête, il monta l'escalier, qui gémit, comme s'il eût partagé l'inquiétude du maître.

Et Barent se coucha aussi bouleversé que le ciel en cette nuit de tempête, où les coups de vent se cognaient aux volets — grands pétrels affolés.

— Quelle est cette force qui me ravit mon fils? se disait Balthazar. Où Kobe a-t-il puisé ce goût de la peinture? Mon père et mon grand-père étaient meuniers. Ma femme provient d'une famille de pêcheurs. On s'occupait du ciel, de l'eau et de la direction du vent. On vivait heureux devant les belles moissons et les coups de filets. L'amour de notre terre, de nos horizons, de notre fleuve s'infiltrait de plus en plus en nous. Pourquoi le renier?

Il se coucha, mais ne put dormir. Au milieu de

la nuit, il sauta de son lit, alluma sa lampe, ouvrit la Bible.

Il feuilleta longtemps le livre, s'attardant aux versets.

Tout à coup, il releva la tête : ces mots avaient brillé :

« Il faut se résigner à la volonté du Seigneur. »

Le lendemain, il dit à Kobe :

— Fils, j'ai bien réfléchi. J'ai demandé conseil à Dieu. Accorde-moi une faveur. Essaye encore, pendant deux ans, je te prie, le métier de meunier. Peut-être les idées qui te hantent seront chassées un matin, comme les fantômes, par le chant de notre coq. Si elles perdurent dans ta cervelle, fils, tu seras peintre.

## IV

Plein d'affection pour son père, Kobe promit de travailler. Chaque jour, il dressa les comptes des clients, chargea les sacs sur les charrettes, veilla à la propreté des trémies.

Barent se montrait enchanté d'un zèle semblable. Au printemps les hirondelles revinrent : il lui parut qu'elles apportaient du bonheur.

Le dimanche, Kobe jouait aux galets avec les voisins, fréquentait les kermesses. Il prit part aux beuveries, s'attabla aux ripailles, où l'on poisse sa trogne au jus des mets, où l'on célèbre les mânes des porcs gras et des oies. Sa puberté s'éveillait : à la danse, ses regards ne quittaient pas le corsage des paroissiennes, et quand il voyait, dans les prés, un taureau assaillir la vache d'un poignard de chair rouge, il sentait une fierté de jeune mâle grandir en lui.

Certains soirs, on rentrait tard. Le clair de lune blanchissait les ormes des routes, vibrait aux carreaux des masures, et rendait les ruisseaux pareils à des galons d'argent. On chantait, on sautait par bandes égrillardes. Au détour d'un chemin s'égarait maint couple, car l'odeur des foins excitait et la nuit se transformait en alcôve parfumée : des ruts roulaient parmi les orges ou dans les trèfles fauchés par des reflets d'étoiles. Une perdrix réveillée semblait, par les ténèbres, emporter le râle des amants culbutés dans un champ.

Kobe, d'abord assez timide, s'enhardit bientôt, fringant. Lisbeth l'avait dégourdi. Plus âgée de quelques printemps, et déjà éduquée par certain batelier, elle avait été séduite par la jolie blondeur de Kobe, par l'éveil des sens qu'elle lisait, déjà savante, dans les yeux fluides et veloutés de l'adolescent.

La séduction commença par des jeux, dans la grange, les jours de repos.

— Je suis plus forte que toi, Kobe ! affirmait la servante.

— Nous allons voir !

Kobe la prenait par la croupe, cherchait à la renverser. Elle riait avec des moues friponnes, et tandis que les mains du garçon pressaient son torse, les regards de la fillette se lubrifiaient d'une tiédeur voluptueuse. Kobe, pendant cette agaçante lutte, sentait contre son ventre des chaleurs rondes; il humait l'arome suret de sa comparse, l'odeur des aisselles, le parfum sauvage des épaules, qu'il tâtait, grassouillettes, sous la chemise. Ne résistant que par des cris pâmés ou de molles rebuffades, Lisbeth tombait, l'oreille ourlée de rose, sur les bottes de foin avec une souplesse de jeune chat.

Kobe s'affalait, un peu étourdi, à côté d'elle ; lentement, comme à regret, la jouteuse renversée reboutonnait sa jaquette, qui cachait des seins déjà soulevés : mais blottie dans les pailles, elle frôlait Kobe avec ses cuisses et excitait le désirable nigaud de son souffle où brûlait l'ardeur d'une sève irritée.

Bientôt, Kobe se déniaisant, ces combats amenèrent des baisers : Lisbeth les reçut sur les fossettes de sa chair chatouillée, dans sa nuque, sur ses joues chauffées aux rôtisseries, et sur ses bras nus, un jour qu'elle trayait la chèvre.

— Kobe, que fais-tu donc ? criait-elle.

Les baisers furent cueillis à pleine bouche. Lisbeth baissait les paupières sur la clarté défaillante de ses prunelles : ses bras pendaient sans défense le long de ses hanches, auxquelles s'attachait son jupon troussé.

Enfin elle sortit, une fois, du moulin avec la jupe chiffonnée et un brin de paille dans les cheveux. Le soir, distraite, elle oublia de saler les fèves, tandis que Kobe s'asseyait, gêné, devant son assiette. Quand ils se regardaient, ils rougissaient au souvenir de leurs étreintes parmi les sacs et le froment : sous leurs yeux mouillés comme le gazon à la rosée, des cernures brunes dénonçaient leur crime.

Kobe devint ainsi l'amant assidu et fréquent de la jeune ménagère.

Ce nouvel essor, ces bonheurs clandestins, volés au fond de la grange, consommés à la hâte au bord du lit, dans le grenier, ou parmi les trèfles d'une étable, à toute heure du jour, l'attachèrent au moulin. Lorsqu'il allait à Dordrecht et que, regagnant son logis, il apercevait les grandes ailes familières, il songeait que, sous leur ample envol, Lisbeth l'attendait, le corps complaisant : parmi les aquilées

et les eupatoires, il bondissait comme un jeune étalon pris de folie.

Le soir, les amants se donnaient des rendez-vous derrière la haie du jardin. Le garçon arrivait le premier, avide des tendresses charnelles qui faisaient fondre son cœur. Transi de crainte, il se fourrait dans un bocage, et préparait une litière de sureau et de noisetier; en disposant les branchettes, il aspirait à la chaude moiteur de la fille, à la rondeur des seins qu'il retrouverait, d'une main fébrile, sous la toile du corsage, après avoir retroussé les jupes, dégrafé la ceinture.

Lisbeth apparaissait, sur la pointe des pieds: baissant la tête, pour qu'on ne vît, de loin, son bonnet, elle se glissait près de Kobe, qui l'empoignait :

— Je n'ai pas le temps, Kobe! murmurait-elle, Katheline va venir ce soir m'aider au recurage des bassines! Cesse! Voyons!

Mais il la tenait sous lui; une tige de mûrier s'accrochait, dans la feuillée, à leurs vêtements délacés; leurs soupirs chassaient une fauvette. Puis Lisbeth rajustait une mèche de son front, un peu haletante.

— Tu es fou, mon petit maître! disait-elle. Si on savait cela dans le village ! Que penserait-on de moi?

— On ne le saura pas !

— Ah! ce qu'il faut endurer pour te faire plaisir!

Elle s'enfuyait. Kobe l'entendait parler à Katheline, devant la maison : sa voix, mélancoliquement portée par le soir, arrivait au garçon comme une dernière caresse.

Un dimanche, Lisbeth et Kobe, seuls à la maison, s'offrirent un repas intime. Lisbeth mit sa robe

neuve, et une collerette brodée par elle. Un peigne d'écaille retenait son chignon couleur de chanvre, où Kobe piqua des coquelicots. Puis, tirant de sa poche des boucles d'argent, il les attacha aux oreilles de la varlette. Et ils unirent leurs bouches, comme les deux moitiés d'un fruit coupé.

Sur la table, une bouteille de vin dominait un pâté d'alouettes, finement bourré de thym et de lard. Tandis que Lisbeth le découpait, Kobe glissa un bras sous sa taille, et contempla la mine de l'amoureuse fêtée.

— Es-tu jolie, ainsi! disait-il.

— Flatteur! Jadis tu ne me disais de telles choses! Oh! le gamin grandit! Cela se fait homme, tout à coup!

— Avec l'aide de Lisbeth ! cria l'adolescent.

— Tais-toi ! On t'entend jusque chez le passeur!

Le soleil inondait la chambre. Dans la cour, le coq chantait; un couple de pigeons s'abattit dans une blancheur de plumes : ils roucoulaient sur le rebord de la fenêtre, se becquetaient : le ramier couvrit sa femelle, triomphant avec des battements d'ailes, qui fouettaient l'azur.

Ce jeu mit Lisbeth en joie. Gais! Gais! Les pigeons ! Qu'ils prennent leur part de plaisir! Elle bavardait : dans sa figure aux tons de pêche, ses yeux, pareils à des pervenches, se cendraient, fonçaient, alanguis, ou se noyaient dans une rayonnante jubilation.

Suivant une habitude néerlandaise, Kobe s'agenouilla devant sa maîtresse, tenant entre ses dents la base d'un verre à forme de liseron, et plein de vin rouge : Lisbeth le vida, renversant peu à peu la tête, tandis que son amant se relevait à mesure :

pas une goutte ne tomba sur le corsage de la buveuse!

Et dans une copieuse abondance de cajoleries et d'étreintes, l'après-midi s'avança....

Saoule de baisers et demi-nue, abandonnant ses seins dressés hors son corsage, Lisbeth s'étendait maintenant sur un large banc, à côté de l'âtre. Ses vêtements fourragés dévoilaient une peau de paysanne, un peu granulée, drue et bien tendue sur des chairs fortes. Si peu rajustée que des touffes de poils s'ébouriffaient à la jointure de ses bras sortis de la chemise, elle paraissait rompue par les assauts de Kobe : une goutte de sueur perlait à sa tempe.

Excité et attendri, exalté par cette frairie imprévue, Kobe avait été prodigue de joie et de jeunesse. Sa puberté ne s'était encore débridée à pareils élans : il laissait sa maîtresse enchantée de sa fougue juvénile, et paresseuse en un languissant nonchaloir. Couché lui-même à côté d'elle, il l'admirait avec complaisance : les boucles d'argent scintillaient aux lobes ardents de la gente assoupie, et ses vêtements faisaient briller plus fort l'éclat de son épiderme.

Rien ne bougeait. Une abeille bourdonnait seule dans l'immobilité muette des choses : elle promenait le bruit de ses élytres, des reliefs du gâteau aux vitres de la fenêtre, où elle se cognait, balle de miel et de colère.

Soudain, un miracle se produisit, une transfiguration s'opéra, magiquement : un brusque rayon de soleil avait envahi la chambre, et, tombant sur la fille lasse, l'enveloppait, l'auréolait. La chair de ses épaules nues dégageait de la clarté, comme un miroir, éclatait d'une blancheur plus vive que la toile

même de cette chemise, d'où le buste émergeait. Le rouge du corsage délacé s'orangeait par endroits et par endroits s'empourprait; le jupon vert était de bronze, avec une splendeur de scarabée. L'ombre, autour de la saine galante, se déroulait comme un tapis d'or.

— Lisbeth!

La pastourelle, immobilisée sous le geste de la main qui s'était étendue vers elle, saisit sans comprendre et regarda l'enfant du coin de l'œil. Sa prunelle, pénétrée d'un rayon, s'approfondissait, criblée de paillettes. Le duvet des joues, frisé de lumière, mettait sur le visage une poussière de clarté, et dorait d'une aurore les contours de la chair rose, jusqu'aux ailes du nez, que le sang jeune, par transparence, avivait de lueurs de corail; le front ivoirin se perdait dans la houle du chignon blond, dont les ondes bouillaient sur un coussin de cuivre rouge.

L'amant émerveillé regardait l'amoureuse, oubliant l'amour pour ne plus voir que les couleurs... Les voir? Il les entendait, saisi comme par les sons de dix violes se levant dans la chambre! Il les flairait, il les eût palpées! Tous ses sens à la fois percevaient la féerie des tons ensorcelés, toute son âme la buvait. Une griserie emplissait sa tête, et ses pensées tournoyaient dans un vertige. Lisbeth n'était plus elle; il n'était plus lui, mais quelque chose de plus que lui. Une vie inconnue remuait au fond de son cœur, et brûlait ses veines, charriée par un sang nouveau. Une fièvre enflammait ses yeux, chatouillait ses mains, et ses doigts affolés remuaient doucement, comme pour caresser les cordes d'une harpe invisible. Il murmurait : « Beau..... Beau... Beau... », mais d'un souffle si bas que ni Lisbeth ni lui n'entendaient la parole.

Mais tout à coup la fille sauta :

— Pourquoi pleures-tu?

— Moi?... Non!

— Tu pleures!

— Lisbeth, c'est si beau!...

Il essuya les yeux, joignant ses mains en prière, à hauteur de sa bouche. Un instant avait réveillé en lui toutes les forces de sa nature, que depuis des mois il refrénait de toute sa volonté. Ce que le père avait blâmé, le fils l'avait répudié. La fougue d'un premier amour, sonnant comme un carillon d'aube, avait, pendant des mois, aidé la pitié filiale : l'enfant croyait avoir vaincu son rêve. Et voilà que soudainement, diaboliquement, le rêve surgissait, ressuscité, comme Lazare, de ce tombeau d'amour où Kobe avait pensé l'ensevelir.

Ce jour fut, pour le jeune homme, définitif.

Il se sentit attiré désormais par les harmonies que composent les toits rouges et les arbres. Charmé, il se plantait des heures devant un champ de blé : la surface des épis agités par le vent le ravissait, en passant du roux foncé à des moirures pâles. Le fleuve l'arrêtait: au soir, sur la Meuse crépusculaire, des nuages traînaient à l'horizon des simulacres de flottes appareillant pour le zénith : elles s'embrasaient, dardaient leurs flammes de sang, et naufrageaient en un écroulement rose et fumeux, au-dessus de l'eau glauque et grise, envahie par la nuit. Kobe se pavoisait le cerveau de cette apothéose.

Quand Lisbeth allait remplir les seaux, devant la pompe au bec de cuivre, il suivait les gestes de la servante : à bras nus, elle faisait, posant une main sur la muraille, monter l'eau du puits; Kobe arrêtait son regard à la nuque de la galbeuse rustaude,

où un rayon brisé accrochait un nid aérien de blondeur.

— Kobe! Kobe! Tu as l'air d'une grue au bord d'un fossé, criait la fillette, gouailleuse.

La nuit, il regardait, au clair de lune, sa rustique complice toute nue : le ventre et les cuisses rondes de Lisbeth, sa poitrine ferme, ses cheveux dénoués sur les épaules le faisaient songer aux femmes ressuscitées dans le tableau de Lucas Huyghensz.

Lisbeth disait :

— Kobe! Kobe! On dirait que tu dors les yeux ouverts!

Mais il continuait à voir, sur le lit défait, s'enlever, savoureusement ombrée, la chair de sa maîtresse : ses ondulations accentuaient des grâces de jeunesse robuste et révélaient des blancheurs, mêlées d'un peu d'ambre, à la jointure du ventre et des jambes, et sous les épaules.

— Voyons! Embrasse-moi donc! disait l'amoureuse.

Un matin, une barque ornée de drapeaux s'avança au milieu du fleuve. Le temps se montrait incertain; des nuages, éparpillés par la brise, faisaient glisser des ombres sur la proue, qui tantôt brillait au-dessus de l'écume des vaguelettes, tantôt reprenait sa couleur goudronnée : Kobe la comparait à une figure qui, tour à tour, étincellerait de plaisir ou se cacherait derrière une capuche. La voile scintillait ou grisonnait, gonflée autour du mât. Dans l'embarcation gesticulaient des jeunes gens. Ils frôlèrent Kobe.

— Ohé! l'ami! Y a-t-il un havre?

— Là-bas! Là-bas!

Kobe montra un bout d'estacade qui servait aux bateliers. Il y courut pour aider les voyageurs, et

attraper la corde qu'ils jetaient, à la volée, vers la rive, afin d'amarrer le bateau. Ils sautèrent du bord sur l'herbe. C'étaient des peintres, de la gilde de Saint-Luc. Ils venaient de Rotterdam et se rendaient à Zeerick-Zee, en partie d'agrément. Pleins d'entrain, ils se prirent, au bord de l'eau, à déballer des pâtés de gibier, à déboucher des bouteilles.

Kobe, dont la physionomie franche et fine leur avait plu, les aidait. Ils l'invitèrent à vider un gobelet en leur compagnie : le garçon jubila de fierté.

Ils parlèrent d'une blonde, qui faisait une réputation à la taverne du *Faisan Rouge* à Rotterdam : elle était digne, affirmaient-ils, d'être membre de la Toison d'Or. L'un d'eux prit une guitare; s'accompagnant sur cet instrument, il chanta, après avoir relevé son feutre à grande plume amarante et déboutonné son justaucorps : il célébrait en ses couplets une belle : sur ses lèvres roses il cueillait le miel de l'amour, et se comparait à un dieu, Mars, caressant la déesse Vénus.

Tous vantaient les femmes : Trintje-aux-courtes-cottes, Maria-la-pucelle, Katherine-les-blanches-fesses! L'un d'eux proposa de sabler une rasade au peintre Rembrandt van Rijn. Certains refusèrent. Mais tous furent d'accord pour trinquer au souvenir de Lucas de Leyde, ce qui enthousiasma Kobe : il leva son verre en poussant un grand cri!

— Que te prend-il? Connais-tu ce vieil artiste? demanda l'un des compagnons.

Kobe, interloqué, répondit affirmativement. Puis, pressé, il raconta qu'il avait envie de devenir peintre.

— Bravo! Un confrère, dirent les joyeux vivants. Nous allons boire à sa vocation! Le grand saint Luc l'a touché au front! Et tu t'appelles?

— Kobe Barent.

— Vive Kobe Barent!

Mais ils partirent bientôt. Leur voile se leva. La barque gagna le large.

— Au revoir, Kobe Barent! Nous nous rencontrerons encore! Au revoir, Kobe Barent!

Leur passage fut comme un rêve. Leur poupe disparut, et Kobe regretta l'oriflamme du mât qui battait gaiement le ciel.

Le garçon regagna son logis, soulevé par le désir de pareille vie, errante et libre. Au milieu de la Meuse, là-bas, les peintres continuaient à chanter, à rire, à converser d'amour : il lui semblait entendre l'éclat de leurs voix renvoyé par l'onde, avec le son argentin de la guitare et le claquement des drapeaux, dont les vagues chiffonnaient les reflets.

Cette aventure devint un nouvel aliment aux aspirations de Kobe : ses espoirs instinctifs grandirent, son âme d'artiste s'accentua; il négligea à nouveau les affaires du moulin.

Le père Barent s'en aperçut bien vite. Ah! les hirondelles de l'autre année l'avaient trompé en gazouillant des promesses de bonheur! La tentation maudite reprenait Kobe, le levain étranger fermentait en lui! Hélas!

Que faire? L'épreuve, sollicitée jadis, échouait!

Si la vocation se montre si forte, pensa Balthazar, c'est que, sans doute, Dieu lui-même la suscite. Le verset de la Bible revint illuminer l'esprit du pauvre homme. Cependant il s'attristait très fort à l'idée du départ de son fils.

Un jour, il emmena Kobe au fond du jardin, du côté où les ruches étagent leurs cônes de paille :

— Kobe, dit-il, tu redeviens distrait. Te voilà encore maigre comme si tu allais trépasser. Tu

retournes à la fantaisie et négliges notre bon métier. Ce n'est pas ta faute, Kobe, je le sais bien. Tu n'es pas le premier qui ait été pris de semblables goûts : jadis, un oncle de ta mère est parti en France sculpter des chaires de vérité. J'avais cependant cru, en te voyant travailler autour des trémies, que tu renonçais pour toujours à la carrière de peintre. Aujourd'hui, je n'ai plus d'illusion. Va, mon fils, et que Dieu te protège. Je chercherai pour toi un maître digne.

Kobe, la gorge sèche, ne put rien dire. Honteux, il entra à la suite de Balthazar dans le logis familial, où il lui sembla déjà qu'il devenait un peu un étranger. Au soir, seulement, il embrassa son père et murmura :

— Merci ! Que tu es indulgent ! Mais tu n'auras jamais à t'en repentir.

Le lendemain matin, le vieux Barent partit pour Dordrecht.

— Je vais rendre visite à mon ami Steven, l'orfèvre, dit-il. Il connaît beaucoup de peintres et pourra me conseiller sur le choix d'un maître.

Kobe, très ému, embrassa le meunier et le regarda partir le long du fleuve. Il eut un instant l'idée de courir derrière lui, pour dire qu'il voulait jeter à la Meuse ses crayons, ses plumes et ses dessins. Mais il resta sur la berge, s'assit parmi les roseaux et contempla le paysage verdoyant et humide dont chaque aspect recélait des moments de sa vie. Là, il avait souvent joué, alors qu'il était moins haut qu'une botte de foin ; là, il embrassa Lisbeth pour la première fois, dans ce potager, pendant qu'elle cueillait des groseilles. Voilà le pignon de Jan Ketham ! Voilà le grand orme, et le saule au bord de l'étang ! Tous ces bruits, il les

connaît : le bavardage des vagues, le grincement de la chaîne du puits, le roucoulement d'un ramier, les sons de la trompe du boulanger annonçant une nouvelle fournée, le cri joyeux d'un pêcheur à la ligne faisant sauter à son hameçon une truite argentée. Et dire qu'il faut quitter cette terre, et que le vieux Barent sera seul, en attendant l'hiver, dans la grande salle, à lire la Bible!

Mélancolique et impatient, Kobe regagna son huis et jeta un coup d'œil aux aiguilles de l'horloge. Les heures sonnaient gravement. Le rond de cuivre du balancier reflétait l'intérieur de la chambre, en un chaleureux miroitement de métal.

Enfin Barent revint.

— J'ai vu Steven, dit-il. Jadis il a connu Frantz Bonus, le fameux portraitiste de Haarlem, et il va lui écrire à ton sujet.

Quinze jours plus tard Steven faisait savoir que Bonus attendait Kobe à Haarlem, et il fixait les conditions de l'apprentissage.

On s'occupa du départ. Lisbeth n'était pas trop affligée, car son jeune maître lui avait promis de lui rapporter des bijoux; elle cousut des chemises, prépara des cravates brodées et des rabats. Barent voulait que son fils fût bien vêtu. Il alla avec lui chez le tailleur, à Dordrecht, commander des habits; étant dans la ville, il acheta une solide malle en cuir.

Le jour de la séparation, Barent accompagna Kobe jusqu'au bateau. Il lui fit beaucoup de recommandations, l'exhortant à se défier de la boisson et des filles, à soigner son linge, à suivre les leçons du maître.

— Moi, je garderai le moulin, ajouta-t-il. Je ne

puis le céder. Que veux-tu, Kobe? J'y ai placé une partie de mon âme. Et on ne vit pas plus avec une moitié d'âme qu'avec un demi-corps.

EUGÈNE DEMOLDER.

(*A suivre.*)

# SIX SONNETS

## *PAIX*

*Tremblement des bannières de pourpre dans les batailles,*
*Hennissement convulsif des chevaux cabrés sous les lances,*
*Hurlement des clairons aux poings de la Rage qui s'élance,*
*Regards blancs, dans la mêlée, de ceux qui défaillent,*

*Et ces tas de cadavres, les doigts crispés aux armes, par la plaine,*
*Où le canon, voix même de la mauvaise destinée, tonne,*
*Et la honte du soleil d'été ou le deuil des pluies d'automne*
*Sur ces charniers d'où la mort exhale sa noire haleine,*

*Arrière, ô cauchemar du sommeil de la Terre !*
*Car ce printemps fait éclore au sein rosé des mères*
*La bouche des petits enfants qui doucement crient,*

*Et de la vallée aux lacs luisants à la montagne, source des eaux,*
*Voici, parmi les brises et les ailes légères des oiseaux,*
*Sonner, battant comme des cœurs, toutes les cloches de la Vie !*

★

## *A LA MER*

*O Mer qui déroules le tumulte éternel de tes vagues*
*Depuis la nuit qui couve, au Nord, les neiges stériles*
*Jusqu'aux cieux bleus où tu chantes, câline, autour des îles,*
*Les hommes qui t'aiment trop t'ont jeté chaînes et bagues !*

*Ils t'ont livré leurs rêves de fer et d'or, cargaison*
*Des navires nostalgiques qui sombrent dans le soleil.*
*Et les femmes ont tendu vers toi leurs bras vermeils*
*Quand tu crachais ton écume jusqu'au seuil des maisons.*

*Mer qui ne veux obéir qu'aux vents et à la lune,*
*Et qui rugis d'espoir quand les veilleurs des phares voient,*
*Sous les éclairs, la face pâle des matelots parmi les hunes,*

*O Mer qui berças l'enfance de mes ancêtres,*
*Je ne puis te donner, n'étant pas, comme eux, ton maître,*
*Que ce coquillage creux où tonne, lointaine, ta voix !*

★

## *LE SOIR*

*Voici que les rayons vont s'éteindre sur la plaine,*
*Et les bœufs bruns rentrer lourdement des sillons.*
*C'est l'heure où, parmi les chants des rossignols et des grillons,*
*La Terre semble vouloir geindre comme une mère pleine.*

*Courbés sous la faux luisante, sur la crête de la colline*
*Les paysans passent comme des images de la mort.*
*Une cloche tinte. Un essieu grince. Un enfant pleure, puis s'endort.*
*Et notre baiser fut doux sous le saule qui s'incline !*

*Des étoiles vont bientôt tomber du haut des cieux,*
*Et tu croiras les cueillir avec les marguerites,*
*O toi qui portes le souvenir des anges dans tes yeux !*

*Et nous irons par la sente où des pas furtifs ont fui*
*— Biche qui a peur du vent, ou faune que l'homme irrite —*
*Ecouter le silence et regarder l'ombre de la Nuit.*

★

## *SOLITUDE*

*On dit que des rois morts ont foulé ce sentier*
*Qui mène au banc de pierre où nous aimons nous asseoir,*
*Alors que sur la solitude tombe la paix du soir*
*Et que nos cœurs sont pleins de chants muets, comme des psautiers.*

*De ce rocher on vit, sous les fanfares de la conquête,*
*La plaine se hérisser soudain d'épis de fer,*
*Et des multitudes, revenues des étés et des hivers,*
*Rouler comme un fleuve rouge vers la grande ville en fête.*

*Mais ni la chevauchée ensoleillée sous les bannières,*
*Ni le doux tonnerre des tambours dans le printemps,*
*Ni le cri des clairons dressés en corolles d'or,*

*Ne valent ce silence où notre fatigue s'endort,*
*Et la caresse des ombres qu'entremêlent les vents*
*Et la minute éternelle de notre baiser, cette prière !*

★

## *LA TEMPÊTE*

*Cris des oiseaux dans la pluie et le tourbillon des vents,*
*Craquement des arbres aux branches tordues par la rafale*
*Colère des eaux, remous des blés, silence des cigales,*
*Et toute la foudre de ce ciel nocturne où mille dieux déments*

*Semblaient entremêler, chevauchant la tourmente,*
*La flamme de leurs épées et l'éclair de leurs regards*
*Dans la bataille dont les échos font mourir, hagards,*
*Les enfants près des âtres, où hurle l'épouvante,*

*O Tempête, tu berças comme une douce nourrice la couche*
*Où les baisers confondaient nos bras et nos haleines.*
*C'est à peine si j'ai su que tu ravageais la plaine.*

*Car je n'ai vu dans les yeux de mon amante que le ciel bleu,*
*Et son désir brûlait plus haut que l'horreur de tes feux,*
*Et je respirais tout le printemps sur la fleur de sa bouche.*

★

## *LA VILLE*

*O Ville, la pluie glisse sur tes toiles lisses, ou la neige*
*Fait le silence à doux flocons dans tes rues, ou bien le vent,*
*Maître léger des nuages au troupeau mouvant,*
*Couvre d'ombre ou de soleil tes places pleines de cortèges.*

*Tout change en toi. Tes portes s'ouvrent sur des cimetières*
*Et ton enceinte se ferme sur ceux qui dansent en rond.*
*Tour à tour, sur tes palais aux antiques frontons,*
*Tes drapeaux furent blancs ou rouges selon tes colères.*

*Tu lances l'appel aérien de tes cloches vers Dieu,*
*Puis tu vomis, courtisane accroupie, ton sang*
*Dans le fleuve qui, des glaciers verts, roule vers l'Océan bleu.*

*Tout change en toi comme en un rêve mortel,*
*Tout, sauf la plainte incessante des innocents*
*Qui meurent à ta vie sous la flamme de tes autels.*

STUART MERRILL.

# MAXIMES ET POINTES [1]

1.

La paresse est le commencement de toute psychologie. Comment? la psychologie serait-elle un ... vice ?

2.

Le plus courageux d'entre nous n'a que rarement le courage d'affirmer ce qu'il *sait* véritablement...

3.

Pour vivre seul il faut être une bête ou bien un dieu — dit Aristote. Il manque le troisième cas : il faut être les deux choses réunies, il faut être — philosophe...

4.

« Toute vérité est simple ». — N'est-ce pas là un double mensonge ? —

5.

Une fois pour toutes, il y a beaucoup de choses que je ne veux *point* savoir. — La sagesse trace des limites, même à la connaissance.

6.

C'est dans ce que votre nature a de sauvage que vous vous rétablissez le mieux de votre spiritualité, je veux dire de votre perversité...

7.

Comment ? l'homme ne serait-il qu'une méprise de Dieu ? Ou bien Dieu ne serait-il qu'une méprise de l'homme ? —

(1) Chapitre premier du *Crépuscule des idoles* (1888), volume dont la traduction est sous presse.

8.

A L'ÉCOLE DE GUERRE DE LA VIE. — Ce qui ne me fait pas mourir me rend plus fort.

9.

Aide-toi, toi-même : alors tout le monde t'aidera. Principe de l'amour du prochain.

10.

Ne commettez point de lâcheté à l'égard de vos actions! Ne les laissez pas en plan après coup ! — Le remords de conscience est indécent.

11.

Un âne peut-il être tragique ? — Périr sous un fardeau que l'on ne peut ni porter ni rejeter ?... Le cas du philosophe.

12.

Si l'on possède son *pourquoi ?* de la vie on s'accommode de presque tous les *comment?* — L'homme n'aspire *pas* au bonheur; il n'y a que les Anglais qui font cela.

13.

L'homme a créé la femme — avec quoi donc ? Avec une côte de son dieu, — de son « Idéal »...

14.

Comment ? Tu cherches ? Tu voudrais te décupler ? Te centupler ? tu cherches des adhérents ? — Cherche des *zéros !* —

15.

Les hommes posthumes — moi, par exemple — sont moins bien compris que ceux qui sont conformes à leur époque, mais on les *entend* mieux. Pour m'exprimer plus exactement encore : on ne nous comprend jamais — et c'est *de là* que vient notre autorité...

16.

ENTRE FEMMES. — « La vérité ? Oh ! vous ne con-

naissez pas la vérité! N'est-elle pas un attentat à notre *pudeur?* (1). » —

17.

Voilà un artiste comme je les aime. Il est modeste dans ses besoins : il ne veut, en somme, que deux choses : son pain et son art, — *panem et Circen...*

18.

Celui qui ne sait pas mettre sa volonté dans les choses veut du moins leur donner un *sens :* ce qui le fait croire qu'il y a déjà une volonté en elles (Principe de la « foi »).

19.

Comment? vous avez choisi la vertu et l'élévation du cœur et en même temps vous jetez un regard louche sur les avantages de ceux qui sont sans égards ? — Mais avec la vertu on renonce aux « avantages »... (à écrire sur la porte d'un antisémite).

20.

La femme parfaite commet de la littérature de même qu'elle commet un petit péché : pour essayer, en passant, et en tournant la tête pour voir si quelqu'un s'en aperçoit et *afin* que quelqu'un s'en aperçoive...

21.

Il ne faut se mettre que dans les situations où il n'est pas permis d'avoir des vertus trompeuses, mais où, tel le danseur sur la corde, on tombe ou bien on se dresse, — ou bien encore on s'en tire...

22.

« Les hommes mauvais n'ont point de chant. » D'où cela vient-il que les Russes aient des chants ?

(1) *Pudeur* en français dans le texte.

23.

« L'esprit allemand » : depuis dix-huit ans une *contradictio in adjecto*.

24

En voulant rechercher les origines on devient écrevisse. L'historien voit en arrière; il finit par *croire* en arrière.

25.

La satisfaction protège même des refroidissements. Une femme qui se savait bien vêtue s'est-elle jamais enrhumée? — Je pose le cas où elle aurait été à peine vêtue.

26.

Je me méfie de tous les gens à systèmes et je les évite. La volonté du système est un manque de loyauté.

27.

On dit que la femme est profonde — pourquoi ? puisque chez elle on n'arrive jamais jusqu'au fond. La femme n'est pas même encore plate.

28.

Quand la femme a des vertus masculines, c'est à ne plus y tenir; quand elle n'a point de vertus masculines, c'est elle qui n'y tient pas, elle qui se sauve.

29.

« Combien la conscience avait à ronger autrefois ! quelles bonnes dents elle avait ! — Et maintenant ? qu'est-ce qui lui manque? » — Question d'un dentiste.

30.

On commet rarement une seule imprudence. Avec la première imprudence on en fait toujours de trop, et c'est pourquoi on en fait généralement une seconde — et maintenant, c'est trop peu...

31.

Le ver se recoquille quand on marche dessus. Cela est plein de sagesse. Par là il amoindrit la chance de se faire de nouveau marcher dessus. Dans le langage de la morale : *l'humilité*. —

32.

Il y a une haine de mensonge et de la dissimulation qui vient d'une sensibilité du point d'honneur ; il y a une haine semblable par lâcheté, puisque le mensonge est *interdit* par la loi divine. Être trop lâche pour mentir...

33.

Combien peu de chose il faut pour le bonheur ! Le son d'une cornemuse. — Sans musique la vie serait une erreur. L'Allemand se figure Dieu lui-même en train de chanter des chants.

34.

*On ne peut penser et écrire qu'assis* (G. Flaubert). — Je te tiens là, nihiliste ! Rester assis, c'est là précisément le *péché* contre le Saint Esprit. Seules les pensées qui viennent en marchant ont de la valeur.

35.

Il y a des cas où nous sommes comme les chevaux, nous autres psychologues. Nous sommes pris d'inquiétude parce que nous voyons notre ombre se balancer de haut en bas. Le psychologue doit se détourner *de soi*, pour être capable de voir.

36.

Faisons-nous *tort* à la vertu, nous autres immoralistes ? — Tout aussi peu que les anarchistes aux princes. Ce n'est que depuis qu'on leur tire dessus

qu'ils sont de nouveau solidement assis sur leurs trônes. Morale : *il faut tirer sur la morale.*

37.

Tu cours *en avant* ? — Fais-tu cela comme berger ou bien comme exception? Un troisième cas serait le déserteur... *Première* question de conscience.

38.

Es-tu vrai ? ou n'es-tu qu'un comédien ? Es-tu un représentant ? ou bien es-tu toi-même la chose qu'on représente ? En fin de compte tu n'es peut-être que l'imitation d'un comédien... *Deuxième* question de conscience.

39.

LE DÉSILLUSIONNÉ PARLE. — J'ai cherché des grands hommes et je n'ai toujours trouvé que les singes de leur idéal.

40.

Es-tu de ceux qui regardent ou de ceux qui mettent la main à la pâte ? — ou bien encore de ceux qui détournent leur regard, qui se tiennent à l'écart... *Troisième* question de conscience.

41.

Veux-tu accompagner? ou précéder ? ou bien encore aller de ton côté ?... Il faut savoir ce que l'on veut et que l'on veut. — *Quatrième* question de conscience.

42.

C'étaient là des échelons pour moi. Je me suis servi d'eux pour monter, — c'est pourquoi il m'a fallu passer sur eux. Mais ils se figuraient que j'allais me servir d'eux pour me reposer...

43.

Qu'importe que *moi* je garde raison ! J'ai trop

raison. — Et qui rira le mieux aujourd'hui rira le dernier.

44.

Formule de mon bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un *but*...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

*Traduit par* HENRI ALBERT.

# UN ANCÊTRE DES POÈTES MONTMARTROIS * CLAV EL D'HAVRIMONTS

—

Montmartre est mort. J'entends le Montmartre d'une saveur si particulière et parfois si haute, le Montmartre des bons poètes originaux. Il y a beau temps qu'ils ont donné leur note, chanté leurs rimes sur la colline sacrée et qu'ils s'en sont allés, ceux-là vers l'asile de grand repos, ceux-ci se replongeant dans la Ville pour se mettre aux besognes qui rapportent, pour monnayer enfin l'originalité, l'esprit et le talent qu'ils jetaient, en fous, aux quatre vents ; Montmartre est mort. Il ne reste plus de l'héroïque période des premiers temps, si proches et si loin, qu'une abominable et fumeuse parodie, que de louches tréteaux nombreux et misérables où se débitent, à la joie imbécile des provinciaux attardés et des snobs têtus, l'ordure lourde et la satire ankylosée. Rien n'est plus triste et plus lamentable que cette agonie savamment prolongée, que la galvanisation de ce cadavre. Le soir, sur ces hauteurs, il traîne des alexandrins dans tous les bocks, chaque café se doublant alors d'un cabaret artistique ; il n'y a pas jusqu'aux modestes auverpins, débitant le bois et le charbon, qui ne songent à agrémenter leurs buvettes de chansonniers grandiloquents et diseuses aux bandeaux plats : c'est hideux. Il fallait la laisser partir comme il convenait cette petite Muse si vite à bout de souffle, lui laisser, surtout, la fraîcheur de ses lèvres, l'éclat de ses yeux, et

toute la mélancolie de son hoquet hâtif, ne pas s'entêter après elle pour n'en montrer seulement, hélas ! que les dessous mercantiles,et les déplorables raisons qui la faisaient parfois chanter; il fallait lui laisser le duvet des bohêmes courtes, des misères brèves, frondeuses et gaies où il reste encore assez de rire sous les larmes, ne pas s'attarder jusqu'à l'heure lugubre qui sonne maintenant : il fallait savoir finir.

Le décor lui-même disparaît. Les terrassiers et les démolisseurs déséquipent de tous les côtés à la fois. C'est effrayant. De semaines en semaines, se transforment les rues où picoraient les poules et où musaient les bons rêveurs, dénicheurs d'images rares; il faut aller bien haut, très haut pour trouver les derniers vieux murs, les derniers lilas fleuris, les derniers toits aux petites tuiles moussues : les maisons de rapport s'étagent méthodiquement, montent inexorablement, absorbant le long des pentes l'air et le ciel, et jouxtent aujourd'hui la basilique, — encore mystérieuse dans ses rêts de poutrelles noires. Quand sera tombé le treillis des échafaudages géants et que surgira, toute blanche, l'église votive, le dernier coin d'ombre de la Butte s'éclairera, c'en sera fait des venelles de petite province qui se blottissent sur son flanc, et il faudra bien, cette fois, que le silence se fasse dans les sous-sols et les arrière-fonds des brasseries.

A l'anthologie montmartroise il manquait un ancêtre : cet ancêtre-là, je viens de le découvrir.

Je confesse volontiers que je l'aurais voulu tout autre, et que je voyais mieux, ouvrant la marche, le premier de la théorie, une petite manière de Villon, d'Eustache Deschamps, à l'œuvre touffue, encombrée, quelque peu obscure, mais pittoresque, tavelée de coins de soleil et sonore de cris de pitié... Je n'ai que mon original. Qu'il soit. Voici donc Clavel d'Haurimonts, chantre des « antres gypseux de Montmartre », dont les poésies complètes, qui vont de l'épopée à la villanelle, ne forment pas moins de deux volumes introuvables, absents de la

Nationale et du Carnavalet et qui parurent en 1834 sous ce titre alléchant :

ENKIRIDION

DES MÉLANGES PHILOSOPHIQUES

MORAUX, LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

*du philanthrope vieux Ermite de* PHILOMÉLIE D'HAURIMONTS, *au bas de Montmartre; expulsé militairement, houspillé, démoli, ruiné par les Saints-Alliés des* NOBLES EMIGRÉS, *rentrés en 1814 et 1815.*

Dédié

*AUX IMPROSTITUABLES PATRIOTES PURS.*

§

Sa lyre a toutes les cordes. Ce sont, en mètres inimaginablement variés, sur des tons extraordinaires et toujours extrêmes, poèmes épiques, odes, églogues, pastorales, chansons, petits vers, élégies, épîtres, chants patriotiques... que sais-je? Il est universel, tout lui est sujet à rimes, et c'est avec une égale bravoure qu'il vient à bout de la tâche qu'il s'impose : il y a chaque fois une perle, une fleurette, un rien pour récompenser le lecteur persévérant.

Clavel d'Haurimonts, comme tous les Montmartrois célèbres, naît très loin de Paris, en province, au fond du Quercy, vers le milieu du XVIII^e^ siècle. Il fait ses études au collège de l'Esquille à Toulouse, passe son doctorat, entreprend son tour de France et débarque enfin à Paris. Il y voit vite la fin de son dernier louis, entre comme clerc chez un notaire, puis, comme professeur de mathématiques, chez un certain Verdier qui tenait un gymnase au faubourg Saint-Marceau, et où sont quelques adolescents qui se feront plus tard un certain nom ; Desgenettes, Ducos, Cousin d'Avallon, Talma, et Baculard d'Arnaud, l'auteur de l'*Epître à Manon* qu'aimait tant Voltaire, de *Fanny ou la Nouvelle Paméla*, de *Sidney et Lili*, nouvelles qu'illustrèrent, ici c'est bien le mot, Eisen et Marillier, ce Baculard d'Arnaud qui finit si misérablement, mendiant aux tables des cafés...

Mais il ne tient pas longtemps la férule à l'école du faubourg Saint-Marceau, et on le retrouve, après des aventures diverses et des avatars assez curieux, vérificateur des Postes à Paris, Paris qu'il ne devait plus quitter. La Tourmente passée, il se fixe à Montmartre, dans son « antre gypseux », — Montmartre, qui désormais va l'inspirer. Après la catastrophe, je veux dire après qu'il en eut été « expulsé militairement, houspillé et démoli en 1814 », sa muse se fait plus sévère. Il dit enfin toute l'horreur que Napoléon lui inspire; des colères saintes enflent sa voix, et il chante pour le peuple, pour Béranger, pour Louis-Philippe ; c'est la crise finale au cours de laquelle rien de la si compliquée salade politique de l'époque, des Jésuites aux Polonais, ne le laissera indifférent.

On peut donc diviser son œuvre en trois époques :

I. — Avant Montmartre.

II. — Poésies montmartroises.

III. — Après le houspillement.

§

I. — Avant Montmartre.

Comme une symphonie qui n'aurait pour toute armature, aux premières pages de la partition, que le quatuor des cordes et quelques bois, Clavel débute par des pièces légères, — petits vers où il s'essaye ; avec quel bonheur, on va le voir.

Au hasard: le Lacet.

Lacet divin, lacet charmant,
Toi qui laces les Grâces !
Que ne puis-je pour un moment
Lacer ce que tu lasses.
Un cœur où réside l'amour !
Est-il plus belle place ?
Non : de le lacer tout le jour
Jamais on ne se lasse (*bis*).

*Zyrphé* d'un soupir amoureux
Veut sauver l'apparence... etc.

Mais il y a aussi l'Eventail Galant, *première déclaration vaine d'amour à louable intention;* il y a l'Eglogue, donc !

Eh bien, ma *Zulmis*, es-tu prête ?
De *Palémon* c'est aujourd'hui la fête,
De ce berger à qui nous devons tant,
Qui nous apprit à tenir la houlette.
. . . . . .

il y a l'Epitaphe Elégiaque, *sur un arbre séculaire :*

Ici le jeune *Ormin* privé de sa *Myris*
Confiait ses soupirs aux échos attendris;
Plus loin le blond *Hylas* auprès de *Célimène*
La pressait vainement de terminer sa peine ;
Tandis que d'*Arcanson* dans le sein des plaisirs
Sentait par ses faveurs éteindre ses désirs...

puis la Marchande de Nouveautés, et les *Vers inscrits à la dérobée au bas d'un tableau de Mignard, ornant le salon d'une Abbesse des Bernardines*, et ceux *Présentés à Mme de Maubuisson, à la fête de l'abbaye royale de Fontrevault*,et tant d'autres! Dans ce déluge de jolies choses il faut signaler le Temple de l'Amitié, *ou la fête d'un Pasteur :*

Pour concourir à cette fête
Du plus chéri des pasteurs,
J'étais ce matin en quête
D'une hymne et de quelques fleurs...

*Air chanté avec accompagnement de harpe par Mme Saint-Huberti, née Clavel, à Lyon.*

De fait, la blonde et maigre Saint-Huberty, la merveilleuse Didon, est bien née Antoinette-Cécile Clavel; c'est la Mlle Clavel de l'Opéra de Strasbourg. Elle chante les vers de son cousin, au cours de son triomphal voyage, dont Grimm relate si volontiers les honneurs inouïs, — pour elle c'est l'apogée, le chevalier de Croisy est loin, et la misère aussi, et la mansarde de la rue du Mail, et le mauvais lit, et la malle qui lui servait de chaise... Le comte d'Entragues va l'enlever, l'épouser, et ils iront se faire assassiner tous les deux à Londres...

Le cousin poète me paraît l'avoir ignorée aussi bien avant Lyon qu'après...

Je trouve encore ses Adieux *au Palais Royal*, « menacé d'être transformé en caserne », occasion qui lui fait s'offrir sa *Promenade* par les galeries, sous les arbres tondus en perruque, en compagnie des Laïs presque nues, des anglomanes, des muscadins et des incroyables, sa *Promenade*, même après Debucourt et Vernet !...

Ainsi que je l'ai dit, il avait été, sous Capet le tyran, pourvu d'un emploi dans les Postes.

A peine quatre mois eurent baissé le pôle,
Qu'un administrateur suprême de la Poste
Signait à mon insu, promotion au Poste
Me donnant qualité de vérificateur
Eludant de la *Reine*, et l'*ordre* et la *faveur*...

Voici, alors, un Témoignage *irréfragable éclatant et consciencieux, donné en forme d'acrostiche par le Directeur des Postes, présidant à la plantation de l'arbre de la Liberté, devant le bureau E n° 16, an II.*

Seulement les quatre premiers vers:

Respecte ce peuplier, passant ! qui que tu sois.
Emblême de la Paix, il peint notre civisme !
Planté par l'homme libre au fier absolutisme
Un jour avec justice, il dictera des lois.
.....

Certes, cela ne vaut pas les *Vosges* du citoyen François de Neufchâteau, ni l'*Epître sur la Calomnie* du citoyen Marie-Joseph Chénier, — la distance est-elle si grande? — Mais c'est à la hauteur de l'*Epître* du citoyen Boisjolin au citoyen Fontanes, du *Chant de la Victoire* du citoyen Lebrun, et du Bouclier, *Hymne amoureux et martial*, du citoyen Lefèvre :

Or quand j'écris à ma *Zelmire*
Mon pupitre est mon bouclier...

Sur l'air : *Si vous aimez la danse...* il rime, pour l'inauguration solennelle des bustes de Marat et de Lepelletier, douze couplets dans le goût de celui-ci :

Avec quel art sublime
L'Intrépide *Marat*
Savait prévoir le crime
De nos hommes d'Etat.
Du fond de ses cavernes
Dénonçant les brigands
Aux Scevolas modernes
Il livrait les tyrans.
Livrons-nous à la danse
Et puis au Champ-de-Mars
Allons de la Vengeance (*bis*)
Suivre les Etendards (*bis*).

Tout de même, en 1834 il trouve cet enthousiasme un peu gênant, et il met en épigraphe :

Vieux péché de l'Ermite
Pour sauver sa marmite.

Il me faut abréger ; j'ai hâte d'arriver, avec lui, à Montmartre. C'est dommage : il y a, dans ce cycle postier, entre autres jolies choses, une certaine *Matelotte des comptes du quartier*, qui n'est pas sans saveur...

§

II. — Poésies Montmartroises.

Evidemment il avait assez de la ville, où, comme beaucoup après la Terreur, il s'était fait une petite fortune ; et, indifférent maintenant aux démêlés de Mlle Lange et de Happé, de Barras et de Letourneur, ne prisant plus le charmant Garat et le *Petit Commissionnaire* de Feydeau, se moquant un peu que Hoche soit prisonnier ou descendu en Irlande, las enfin de ce Paris effrayant du Directoire, de ce Paris à la fois grouillant et vide, de ce Paris affamé, proie des mendiants et des agioteurs, des filles et des soldats ivres, il prend un matin de l'an V la route de Montmartre par les Porcherons, la chapelle de Lorette, les bruyères et les vignes.

Combien de fois n'avait-il pas été en partie fine au *Poirier sans Pareil*, n'avait-il pas bu le petit jinglet de la Goutte d'Or sous les tonnelles fleuries des moulins à la meunière complaisante, et, après des courses folles

par les sentiers ombragés de sureaux, tandis que les ânes se désaltéraient aux auges moussues des fontaines, combien de fois n'avait-il pas joué aux jeux innocents sous les grands ormes ?... Il se souvenait du calme profond qui régnait là-haut, et de la vue superbe: Clignancourt avec ses métairies et son Château-Rouge, le petit village d'Orsel avec ses fermes, Clichy dans ses luzernes et ses pâtures, et Batignolles dans les bois épais, — et il s'était toujours promis de venir vivre là le reste de son âge.

Mais il est quelque peu ambitieux; autour de sa maison il veut un jardin, un jardin à la mode. Il a vu Tivoli, il connaît Auteuil, il admire Monceau ; il a dans sa bibliothèque un livre sur la *Composition des paysages. Moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'Agréable à l'Utile*, d'un certain cit. Gérardin, ex-mestre de camp des dragons à cheval, qui est, assurément, un homme d'un goût et d'un génie indéniables. S'il n'ambitionne pas pour son futur domaine le « Tertre de Diane », l' « Asile de la Mélancolie », la « Tente Tartare » ou le « Temple Grec avec figures de Vestales entourant les statues de l'Amour et du Silence », il saura se composer un « Hermitage ».

A la vérité, il retrouve Montmartre assez mal en point, presque triste et abandonné : les rares rues sont à peine praticables, les clôtures et les haies défoncées ; les cultivateurs se plaignent de ne pouvoir apporter leurs légumes et leurs œufs au carreau des Innocents. La faute en est aux Ateliers de Charité qui ont déversé sur la Butte des cantonniers et des terrassiers de leur façon,—ces chauds et inoccupés patriotes, au civisme si pur et si ardent, qui devenaient si gênants aux alentours du Champs-de-Mars... Qu'importe ! C'est pour Clavel du pittoresque en plus. Et il s'installe « Grandes Carrières de Montmartre, sous la fontaine Saint-Denis, barrière de Clichi, route de Clignancourt ».

Il avait déjà dit, avant tous ses travaux, dans la Fondation *d'un Elysée à Montmartre :*

Je veux avoir un jour une chaumière
Dont un verger ombrage le contour
Pour y passer la saison printanière
Avec ma muse et ma mie et l'Amour.

et, après la description de la maison rêvée,

J'espère aussi loger en même gîte
Dame Génisse auprès de Dom Pourceau ;
Puisqu'il se plut avec un vieux ermite,
Il doit se plaire avec la jeune IO.
. . . . . .
Laitue, œillets... Je veux que l'on y cueille
Une salade en faisant un bouquet.

Enfin, le voilà devenu « l'ermite gypseux de la Philomélie ». Et de quelle Philomélie!

Il y avait un « Pavillon Majeur, aux Tilleuls », des « Urnes versantes entre des pyramides, sur un entablement de Grande Ogive figurant portail de vieux moûtier », un « Pain de sucre colossal avec illusion d'optique », un « Kiosque chinois marbré, et trois bassins aux poissons rouges ». Tout cela rehaussé, illustré, commenté de vers gravés sur la pierre ou le bois « entre les feuilles et les branches ».

Et il rime, il rime, il rime des éloges, des chansons, des bouquets, des fables courtes, des impromptus, enfin les *Délices Philosophiques et Moraux d'un cœur droit et sensible.*

Voici une invitation à un dîner champêtre :

De Montmartre l'heureux Hermite
A la gaîté donnant cours
A manger sa soupe invite
Le plus gai des *troubadours :*
Traversier c'est pour dimanche !...

Suit un « salut hermital ».

Et Traversier lui répond :

Avec même empressement
Que gentille jouvencelle
Répète à son jeune amant
Le serment d'être fidèle,

Et prononce un *oui* charmant,
Je vous dis *oui*...

Le dîner a lieu. Au dessert, Clavel lit à son convive un hymne de circonstance.

Celui-ci se recueille un instant et réplique par ce quatrain :

Honneur à votre hymne charmante
*Troubadour* plus joli que moi
C'est à bon droit qu'elle m'enchante
Mais trop modeste en est l'envoi.

Ces gens-là ne s'ennuyaient pas.

J.-B. Soulacroix, recteur de l'Académie de Nancy, traité probablement lui aussi de « Troubadour », dédie au « Solitaire de Montmartre » quinze couplets. Voici le dernier :

Bons habitans de Montmartre l'antique
Sur ces coteaux cueillez bouquets fleuris
Et protégez leur retraite rustique,
Lieux que pour vous *Clavel* eût embellis...

La catastrophe était proche, hélas ! qui devait anéantir un si complet bonheur.

Ce matin de mars, il était sorti faire sa ronde, et, malgré la pluie des nouvelles des mauvais jours précédents, il était rentré presque rassuré. Des Parisiens, gens du peuple et bourgeois, erraient, cherchant des armes pour s'embusquer et faire le coup de feu ; d'Ornano bivouaquait à La Chapelle avec ses cuirassiers, Joseph s'installait au Château-Rouge avec ses dragons et quelques Marie-Louise, Moncey se retranchait en avant de Clichy, il y avait sept pièces de canon au Moulin de la Lancette et deux au Moulin Neuf, — il les avait vu monter après mille peines, traînées par des chevaux de cabriolet réquisitionnés en hâte, — et près d'elles veillaient un détachement de Sapeurs-Pompiers et de Gardes-Nationaux. Puis, entre la butte et les Russes, il y avait Marmont, le terrible maréchal, et on disait l'Empereur à La Villette... Le soir, le cadavre de Debray pendait par quar-

tiers, aux aîles de son moulin et Paris était à la merci des Alliés.

Et la *Philomélie* de l'Ermite gypseux ?... Las !...

Nous fûmes inondés de cosaques du Don
Qui devastèrent tout, vergers, enclos, maison.
Meubles, fourrages, grains, ils n'ont rien respecté.
Linges, couchers, vaisselle, ils ont tout emporté :
Féroces sangliers élancés de leurs bauges
Soixante-dix Anglais joints à ces Allobroges
De tous mes bâtimens encombrent les planchers :
Ils avaient bu mes vins ; ils brûlent mes futailles ;
Démolissant à fond de l'âtre les murailles
Pour chercher des trésors qu'ils supposent cachés...
.....
On les y vit longtemps, attestant les ruines
Chez moi de ces brigands faites par les rapines
Vignobles, plants et fleurs d'un immense parterre
Végétaux étrangers, nobles tiges de serre ;
Cloisons, portes, lambris, complet orgue à six jeux
Rien ne peut échapper au général ravage...

Et pendant qu'il était

Occupé de remettre en état des tuyaux
Qu'avaient oblitérés les pas de leurs chevaux ;
Je m'entendis nommer par ma fille adoptive,
Haletante, éperdue et dont la voix plaintive
A grand'peine pouvait parvenir jusqu'à moi.
Je tressaillis alors et d'un mortel effroi :
— Est-ce toi ? m'écriai-je, ô ma bonne Henriette !
— Mon père, loin de vous j'étais trop inquiète
.....
Partons, et sur-le-champ. Je ne vous quitte plus.
Elle dit, et son bras vers la maison m'entraîne,
J'entre sous les tilleuls : là respirant à peine,
Je sens renouveler mon chagrin, mes douleurs,
Sur un *Rhododendrum*, gloire de mes labeurs,
J'aperçois un *Saxon* brisant un sycomore
Superbe, encor chargé des brillants dons de Flore ;
Le bourreau s'escrimait à le réduire en brins,
A l'aide d'un pavé ; ses efforts étaient vains,
Je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque !
Là dessus, l'œil en feu, le délégué du Parque,

Dirige obliquement vers moi son lourd pavé,
Miraculeusement par ma tête esquivé,
Non sans l'avoir senti me frôler une épaule,
Et me couper, tout court, la voix et la parole..
Ma fille ayant poussé le coude brandillant,
Avait neutralisé le coup du malveillant...
Sortir, fermer la porte, et franchissant la Butte,
Me tirer du péril en moins d'une minute;
Son courage viril, sa présence d'esprit,
Me sauvant de la mort, d'un grand deuil l'affranchit.

Il dégringole la Butte, mais il tient sa vengeance; Buonaparte va lui payer cher sa suée, ses transes et sa frousse.

Tandis que l'empereur Alexandre passe sa revue fameuse, devant le Garde-Meuble, sur la même jument blanche que Napoléon lui avait envoyée à Pétersbourg par le duc de Vicence, défilé auquel assistent les belles éhontées à califourchon sur les chevaux des officiers galants, ou, plus crânement encore, en croupe d'un cosaque rouge, comme M^me^ de Périgord, la bonne Henriette, l'Henriette salvatrice, remet à l'autocrate, qui les accepte, dix couplets, expressément composés pour lui par l'ermite.

Puissant Empereur des Russies
Par qui nos peines adoucies
Pour toi, par un tendre retour,
Se changent en transport d'amour
Nos cœurs, ivres de ta mémoire,
Chanteront ta triple victoire.
Expulsé de ton double trône,
Quand la fortune t'abandonne,
Aux Bourbons cédant ta couronne,
Grand merci, fier *Napoléon*
*A quelque chose tu fus bon...*

Et voilà toujours, en attendant le *Retour de l'Ile d'Elbe*, où il est de plus en plus dur pour Napoléon, et le Tyrté Français, *ronde militaire*.

Sur pinques et tartanes
Ses vautours frémissants
Ont vomi près de Cannes

Un ramas de brigands ;
Pour ressaisir l'empire
Par d'atroces forfaits,
Il croit dans son délire
Entraîner les Français !
Fièrement sous les lys,
Attends-le, O ! Louis...

Mais ce dernier, qui n'a qu'une demi-confiance, dégringole à son tour et se sauve devant le petit Corse.

Et la *Philomélie?* L'hermite la vend, et on en tire du plâtre.

Ce qui lui inspire une Élégie-Romance.

Forcé de fuir au milieux des alarmes
A mon retour je ne retrouvai plus
Que les débris d'un séjour plein de charmes
D'où les plaisirs, dès lors, furent exclus.
Pendant longtemps, sur ton terrein gypseux
Par mes travaux je savais être heureux..., etc.

Aussi *Derniers adieux et Regrets*, et enfin ceci, d'où il semble que le ridicule soit absent :

J'irai te voir encore, ô colline chérie !
Des *soupirs* au *sentier* foulant l'herbe fleurie ;
De la superbe haie admirant la fraîcheur,
Sa taille gigantesque et sa verte épaisseur ;
Le ruisselet coulant limpide, et sa fontaine
Qu'avec tant de plaisir je creusai, non sans peine ;
Massifs de hauts lilas ! genêts ! beaux romarins !
Près de qui je passai mes jours les plus sereins ;
J'irai vous embrasser à mon prochain voyage,
Terminant à plaisir mon long pèlerinage,
Confondant à vos pieds ma joie et mes douleurs,
Je rendrai tendre hommage à la rose, à ses sœurs,
En baisant leur calice inondé de mes pleurs !

§

III. — Après le houspillement.

Tant de si diverses et profondes émotions ne fatiguèrent pas ce barde, qui avait l'énergie d'un prophète. Et jusqu'à sa mort, du n° 12 de la rue du Bouloy, où il s'é-

tait réfugié, il lança, à la tête de ses contemporains, pièces par pièces, ses terribles

ANALECTES

rêveries de l'hermite expulsé des grottes solitaires de Montmartre, par les *saints-alliés* des Bourbons rentrés à Paris, en 1814 et 1815; rappelés par de nobles traîtres, complices d'émigrés sanguinaires, dévorateurs du budget et des milliards promis aux défenseurs de la liberté.

*Consacrées comme les précédentes à concourir au soulagement des Polonais expatriés et persécutés par les méticuleux soutiens du despotisme oppresseur de l'Humanité, sous la verge sanglante de l'atroce usurpateur Nicolas.*

D'abord, une Prière au Roi :

Grand Roi Louis-Philippe, ami des bons Français,
Vois comme ils ont trahi les héros polonais !

Il lui conseille de se méfier des diplomates :

L'éternel Metternich d'un œil louche et calorgne
A nous espionner, le jour, la nuit, s'éborgne...

les ministres sont vendus :

Qu'on arrache le fisc à tous ces Allobroges !

et qu'on parte en guerre ; voilà le remède :

Ramentevois comment nos *soldats de fayence*
Répondaient aux défis des soudards de Mayence.
Que peux-tu redouter ? N'as-tu pas tes guerriers
Brûlant de revoler à de nouveaux lauriers ?
Pourquoi les empêcher de cueillir à leur tour
Des palmes qu'ils joindraient aux roses de l'Amour ?

Et il développe ses arguments, dans sa dernière grande œuvre, les Héraldiques de la Charte-Vanité, *rimaillure politico-morale en quatre Cris.*

Entre temps, il rime une certaine *Palinodie*, que, diligentement, il porte à Bérenger en sa retraite de Passy.

Lise flaira-t-elle l'importun, ou le poète n'était-il véri-

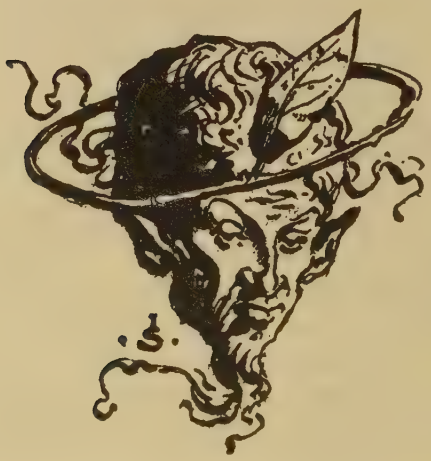
tablement pas chez lui ?... Clavel laisse ses vers ; l'auteur du *Chant du Cosaque* l'en remercie par une curieuse lettre que l'hermite publiera : *la Magique réponse du Grand et Divin Sorcier...* etc.

Après cette Palinodie, plus rien ; c'est la nuit.

Voilà l'ancêtre.

Un autre avait rêvé, lui aussi, d'habiter la Butte, un autre qui eût été tout à fait le père des délicats et fins chanteurs. Il s'était arrêté à la même barrière, tenté par les jardins, le calme et le silence. Il aurait voulu sa maison, parmi les pampres fous de la dernière vigne, — une modeste maison de poète tragique, une petite villa, avec un impluvium et une cella.. La même ondée rafraîchissait les giroflées, les lierres du vieux Saint-Pierre et les bois profonds du Valois, sa petite Patrie qu'il chérissait tant... Cela l'eût sauvé peut-être de l'égout de la rue de la Vieille-Lanterne... Mais voilà, il n'avait pas eu, à l'heure du désir, la poignée d'or nécessaire : pauvre Nerval !

VIRGILE JOSZ.



# POÈMES

## I

## *L'ANGÉLIQUE ADIEU*

Cher parfum envolé !...
SHAKESPEARE.

*Ce qui fut un instant n'est plus... Ne pleure pas !*
*Et souviens-toi, plutôt, qu'un jour tu m'appelas*
*Celle qui ne sait rien et s'ignore elle-même.*

*Car j'étais cette enfant qui rêve, les yeux clos;*
*Mais un pas matinal est entré dans l'enclos,*
*Et j'ai connu par toi la tendresse suprême!*

*Est-il vraiment passé, cet instant familier?*
*... Un étranger est là, dans l'ombre du sentier,*
*Et j'écoute, en tremblant, l'ange qui me salue...*

*Tout sommeille, à l'entour... Il me parle tout bas...*
*Simple comme je suis, je ne le comprends pas;*
*Mais mon âme tressaille et sent qu'elle est élue...*

*Pour venir jusqu'à moi dans mon obscurité*
*Quel pays radieux mon hôte a-t-il quitté ?*
*Voici que le matin est entré sur sa trace...*

*Je ne sais... Et mon cœur en est comme ébloui...*
*Mais, quoique rien en moi ne soit digne de lui,*
*Quand je l'entends parler, je suis pleine de grâce...*

*Sans doute, tout cela n'est qu'un conte ancien ?...*
*Ah ! Seigneur, souviens-toi quel trouble était le mien,*
*Lorsqu'en t'agenouillant, tu me disais ta Dame !*

*Ne pleure pas ! Je sais le merveilleux secret...*
*Riche de ce seul bien, j'exhale sans regret*
*Ce souffle frêle et pur que tu nommais mon âme...*

## II

## *SUR LA TOMBE D'UN POÈTE MORT JEUNE*

*Toi qui lis, sur ce marbre où s'enroule le lierre,*
*Combien mon lot fut noble et ma vie éphémère,*
*O passant, ne dis pas que les dieux sont jaloux !*
*Mais, plutôt, bénis-les ! Ils savent mieux que nous*
*Quel souhait nous portons dans notre âme indécise,*
*Et, sans nous consulter, l'exaucent à leur guise.*
*Je n'ai rien souhaité que l'ombre et que la paix...*
*C'est pourquoi, jeune encor, je dors sous les cyprès,*
*Et n'aurai pas laissé de trace plus durable*
*Que le pas incertain d'un enfant sur le sable...*

## III

## *L'AMOUR TRAGIQUE*

Le premier-né des dieux...

*Le noir cyprès est l'arbre où j'ai cueilli mes traits.*
*Si tes jours te sont chers, crains-moi ! Quand je parais,*
*Les vivants, il est vrai, célèbrent ma venue:*
*Mais toute chair frémit d'une angoisse inconnue,*
*Et les cœurs les plus forts se prennent à trembler.*

*Mon pouvoir t'est connu. Faut-il le rappeler ?*
*Celui que mon caprice a choisi pour victime*

*Porte en lui-même un mal que chaque heure envenime.*
*Je suis là, dieu cruel, activant le poison ;*
*Bientôt une ombre épaisse aveugle sa raison,*
*Car il nourrit en lui cette fureur : il aime.*
*Alors, funeste aux siens et fatal à lui-même,*
*Il semble, l'insensé, mettre tout son effort*
*A tourner contre lui l'inimitié du sort.*
*C'en est fait ! Et le dieu qui se plaît aux alarmes*
*Triomphe, dédaigneux, dans son sang et ses larmes :*
*Nul calme, désormais, n'existe plus pour lui.*

*Si, confiant encore, il demande à la nuit*
*Un répit éphémère au mal qui le tourmente,*
*Il éprouve à quel point ma haine est vigilante :*
*Ce n'est que dans la mort qu'il retrouve la paix !*

*Mais quel avis divin l'éclairera jamais,*
*Ce malheureux qu'aveugle une éternelle enfance ?*
*C'est en vain que la mort atteste ma puissance:*
*Une étrange douceur est au fond du désir,*
*Et ceux que j'ai blessés ne veulent pas guérir.*

## IV

## *UNE PLAINTE DANS LA NUIT*

Ah! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.
RACINE.

*Au loin, tout est muet... Je suis seule et je pleure...*
*Le temps passe. A l'entour, dans la noble demeure*
*Que la lune de mai vêt d'un rayon ami,*
*Tout dort... Mon désir seul ne s'est pas endormi.*

*Que la nuit solitaire entende au moins ma plainte !*
*Le subtil ennemi dont j'ai bravé l'atteinte,*
*L'Amour, châtie en moi son renom méconnu.*

*Quand, par un fatal soir, l'hôte m'est apparu,*
*Mon âme, jusqu'alors insensible et sereine,*
*Puisait dans un tel calme une fierté de reine.*
*Une gloire amoureuse entourait l'étranger :*
*Je l'ai reçu. Bien plus, provoquant le danger,*
*J'ai souhaité qu'enfin, à me voir si parfaite,*
*Ce conquêrant connût l'affront d'une défaite...*
*Mais qui peut, ici-bas, éviter son destin ?*
*J'ai senti, peu à peu, s'en aller mon dédain ;*
*Non que l'Amour, dès lors, ait joui de ma honte :*
*C'est presque à notre insu que le traître nous dompte.*
*Longtemps, j'ai, sur mon front, promené le défi*
*D'un cœur si haut placé qu'il échappe au souci,*
*Et plus d'un jour encor j'ignorai ma blessure.*

*Mais tu m'avais frappé d'une flèche trop sûre,*
*Dieu perfide ! Et depuis, tu m'as fait expier*
*L'heure où mon fol orgueil osa te défier.*
*O trop heureux instants où je me sentais reine !*
*C'était peu que la nuit, douce aux âmes en peine,*
*Refusât son répit à mon cœur dédaigné ;*
*Nul affront, grâce à toi, ne me fut épargné :*
*Ma déchéance, ô honte, a connu la lumière;*
*Je n'ai pu dérober aux regards, moi, si fière,*
*Mes troubles, mes langueurs, mon douloureux espoir,*
*Et j'ai versé des pleurs qu'il n'a pas voulu voir...*

*Tels sont les jeux mortels où se plaît ta rancune.*

*Ah ! puisque je succombe à la honte commune,*
*Le désir, désormais, sera ma seule loi,*
*Et j'irai bien à lui, s'il ne vient pas à moi !*
*Je suis lasse, à la fin, de me vaincre moi-même :*
*Mes yeux ont, dès longtemps, proclamé que je l'aime,*
*Mais, de quelque transport que mon sein fût troublé,*
*Jamais, jusqu'aujourd'hui, ma voix n'avait parlé.*

*Je cède. Ma fierté m'a coûté trop de larmes.*
*Non que, pour triompher, je me fie à mes charmes :*
*Hélas ! il a suffi qu'il dépassât mon seuil,*
*Et ma beauté, ma force, et jusqu'à mon orgueil,*
*Tout s'est évanoui comme une ombre légère...*
*Mais qu'importe, à présent, ce que j'étais naguère ?*
*Un sourir de lui ferait oublier tout.*

*Sinon, si le cruel, dédaigneux jusqu'au bout,*
*Peut, sans en être ému, me voir humiliée,*
*Qu'il craigne ! Ma fierté, trop longtemps oubliée,*
*Bondira, malgré moi, sous ce suprême affront.*
*Je suis liée à lui d'un nœud que rien ne rompt !*
*Il saura ce que peut, quand il aime, un cœur ferme :*
*Mes langueurs, mes tourments, ma honte auront un terme,*
*Et, j'en prends à témoins le silence et la nuit,*
*La Mort, tendre aux souffrants, nous joindra malgré lui.*

FERNAND SÉVERIN

## *DE KANT A NIETZSCHE*

—

# L'INSTINCT DÈ CONNAISSANCE

## KANT ET L'HINDOUISME

—

APOLLONIUS. — Laisse-le, Damis; il croit comme une brute à la réalité des choses.
(FLAUBERT. *Tentation de Saint Antoine.*)

I. Le vice de l'œuvre de Kant : par la façon dont il détruit les idées théologiques, Kant trahit, dès la Critique de la raison pure, les intérêts de la Raison. — II. A cette trahison, œuvre volontaire du moraliste, opposition de l'œuvre inconsciente et géniale du logicien. Comment il a déplacé le point de vue philosophique ; les lois mentales, tenues jusque-là pour un appareil propre à saisir l'existence, se montrent un appareil propre à instituer l'illusion de l'Univers. — III. Cette conception d'illusionisme, suggérée d'abord par l'analyse psychologique, est confirmée par la science à priori de la raison. — IV. Que l'Etre se conçoit nécessairement autre qu'il n'est. — V. Impossibilité de l'existence des noumènes. — VI. Que le temps, l'espace et la cause ne sont pas des propriétés du sujet. — VII. Sincérité des lois phénoménales : qu'elles se donnent pour un appareil d'illusion. — VIII. Analogies du Kantisme avec la philosophie hindoue. — IX. Avec Nietzsche, forme nouvelle de l'angoisse métaphysique : le monde comme représentation n'exclut-il pas la possibilité de l'existence en soi ?

En une étude précédente (1), on a mis en scène les événements qui marquèrent pendant dix-huit cents ans, et avec le règne de Dieu, le triomphe de l'Instinct vital sur l'Instinct de Connaissance. On a montré la fable monothéiste suscitant l'effort humain, fournissant un principe de mouvement,

(1) *L'Instinct vital, Platon, le Judaïsme Mercure de France,* avril 1899).

instituant une intrigue, et, par là, remplissant utilement sa fonction d'imprésario temporaire du spectacle cosmique. Cette efficacité de la fiction la justifie et doit nous faire accepter en retour, comme partie intégrante de la représentation, tous les conflits sanglants auxquels l'idée divine, sous forme religieuse, a donné lieu et que l'histoire nous montre. Car il n'appartient à quiconque de critiquer la Vie de ce qu'elle témoigne d'un goût populaire pour les jeux du cirque, pour les batailles et les mélodrames.

Mais cette absolution en faveur de l'idée monothéiste, prononcée en raison de son utilité, devra-t-elle déterminer quelque partialité en sa faveur? Hésitera-t-on à percer à jour le vieux mensonge, à atténuer les coups qui vont lui être portés par l'Instinct de la Connaissance avec les armes de Kant?

Pour un tel compromis, la présomption ferait défaut. Les serviteurs de la Connaissance ne sont point semblables aux serviteurs ordinaires de la Vie : ceux-ci s'inquiètent, si l'on ose déranger quelque chose à son ordonnance ancienne : comme Eliu prenait la défense de Dieu, ils s'entremettent en faveur de la Vie. Que ferait la Vie sans ces protecteurs? Mais les philosophes au service de la Connaissance savent que la Vie est multiforme, qu'elle est infiniment souple, grosse de virtualités sans nombre, aussi riche en accommodations morales qu'en accommodations physiologiques ; ils ne sauraient avoir l'outrecuidance de la ménager, et n'ont garde de la croire à la merci d'un raisonnement. Domestiques loués pour un extra, ils n'ont pour mission en balayant les restes de la dernière orgie que de faire place nette pour un nouveau festin :

leur clairvoyance les avertit du rôle qui leur est réservé. C'est aussi la part rigoureuse de leur tâche de ne pouvoir être dupes : lors même que leur passion individuelle irait à détruire la Vie, leur lucidité les condamne à savoir qu'ils la fortifient, et que la violence de leur haine n'est qu'un zèle opportun à la renouveler. On va donc montrer ici l'Instinct destructeur de la Connaissance sous son meilleur jour. Sans ménagement présomptueux comme sans illusion nihiliste, on s'associera à sa passion d'anéantir, on goûtera les satisfactions immédiates qui lui seront accordées, et l'on n'ignorera pas pourtant que, sur l'amoncellement des anciennes fictions décomposées, devra fermenter quelque mensonge nouveau pour la douleur et la joie d'une humanité future.

## I

Quel est, au regard de l'Instinct de Connaissance, le grand mérite de Kant? Est-ce d'avoir renversé les conclusions du théisme? Est-ce d'avoir montré que la raison pure spéculative ne peut atteindre les êtres de la métaphysique : *Dieu*, *l'âme*, *la liberté?* Est-ce d'avoir averti que les faux chemins tracés par la théologie vers ces postulats n'y aboutissent pas, que les poteaux indicateurs *Dieu*, *âme*, *liberté* amorcent le voyageur méditatif dans une route impraticable et sans issue?

Cette tâche, Kant l'a accomplie au cours de la dialectique transcendantale. A l'occasion de l'Idéal de la raison pure, il expose, comme on sait, qu'il n'y a pour la raison *spéculative* que trois preuves possibles de l'existence de Dieu. Il réfute la preuve ontologique, et montre comment le concept de l'*ens realissimum* ne saurait impliquer l'existence qu'au

prix d'une tautologie, au moyen d'une confusion volontaire et préétablie entre les termes *réalité* et *existence*. Ayant démontré l'inefficacité de la preuve ontologique qui fut l'argument de saint Anselme, de Descartes et de Leibnitz, Kant établit que les deux autres preuves, cosmologique et physico-théologique, se confondent avec la précédente et n'atteignent leur objet qu'à travers celle-ci dont il vient d'exposer l'inanité. D'autre part, les antithèses de la deuxième et de la troisième antinomie exposent, l'une, qu'il n'existe pas de substance simple, donc point d'âme au sens théologique, l'autre, qu'il n'y a pas de liberté et que tout dans le monde arrive suivant des lois naturelles.

Il semble donc que Kant conclue tout d'abord à l'inexistence de ces trois hypothèses métaphysiques : *Dieu*, *l'âme*, *la liberté*, à l'occasion desquelles il a institué son entreprise d'exploration critique. A-t-il apporté toutefois dans ses réfutations une force, une évidence et des arguments jusque-là inconnus? C'est ce qu'on ne saurait accorder. Pour peu que l'on ait vu se former le mensonge théologique dans la philosophie platonicienne, dans la scolastique et dans le rationalisme, on sait déjà que l'argument ontologique consiste en la réalisation audacieuse d'une abstraction. Les preuves invoquées d'autre part par Kant contre l'existence de l'âme et de la liberté dans les antithèses de la deuxième et de la troisième antinomie sont empruntées aux principes les plus élémentaires de la raison. On ne peut donc lui faire honneur d'une tâche que tout esprit non prévenu eût accomplie avec le même succès et qui, nombre de fois, avait été déjà menée à bien. Mais il y a plus et il importe de noter dès maintenant que cette partie de l'œuvre de Kant

dissimule des pièges apprêtés, ourdit une trahison des intérêts de la raison pure et ménage une restauration possible des fictions anciennes.

En ce qui touche à l'existence d'un Être suprême, cause première de tous les autres êtres, réunissant en lui toutes les perfections, absorbant toute réalité, Kant se borne à établir qu'il est impossible à la raison spéculative d'atteindre un pareil Être et de prouver son existence. Mais il se garde bien d'ajouter que l'hypothèse d'un pareil Être, pourvu des attributs théologiques, contredit toutes les lois de la raison. C'est pourtant ce qu'il eût fallu dire de toute nécessité, du point de vue d'une science désintéressée de la raison pure.

En effet, lorsque nous cessons de considérer les rapports des phénomènes entre eux et lorsque nous formons une hypothèse transcendantale de nature à expliquer l'existence de l'ensemble des phénomènes, il est bien certain qu'aucune expérience ne viendra jamais affirmer ou nier la réalité de notre hypothèse, puisque nous avons pris position précisément en dehors du domaine de l'expérience. Nous n'aurons donc jamais la certitude qu'un être existe là où nous le pensons. Par contre et par un moyen différent de l'expérience, il nous sera non seulement possible, mais impérieusement commandé, de dénier à certains concepts toute réalité et d'affirmer, que sous certaines hypothèses, aucun être n'existe. Car en cette atmosphère raréfiée de la spéculation transcendantale où les concepts ne se voient plus fécondés par l'expérience, ils demeurent soumis au principe de contradiction, ils continuent de dépendre strictement de la législation de la raison, en sorte que tout concept formé en contravention de ses lois se disqualifie par cela seul et confesse son irréalité.

Or ce que Kant se garde bien de dire, avec quelque force que l'évidence l'y contraigne, c'est que l'Idée de *cause première*, prise comme concept transcendant, chargé d'expliquer l'existence phénoménale, est, au premier chef, un de ces concepts formés en contradiction des lois rationnelles et qui n'ont pour se désavouer que la peine de se formuler. En effet, la raison nous fournit pour régir le phénomène le principe de causalité : *tout ce qui existe* existe en vertu d'une cause. Or une cause étant *chose qui existe*, il faut déduire, pour montrer ici la loi sous son jour aveuglant, *que toute cause a une cause*. C'est là le principe de raison qu'il n'est pas permis de transgresser et que l'idée d'une cause première, d'une cause sans cause, viole directement.

Lorsque la raison recherche une explication de l'Univers, il va de soi que cette explication doit être intelligible pour la raison. L'intelligence est en présence du mystère, en un état d'ignorance ; son interrogation demande une réponse qui dissipe l'ignorance. Or essayer de dissiper l'ignorance en appliquant le principe de causalité, selon sa forme légitime, à *l'ensemble* des phénomènes pris comme *l'effet* d'une cause située hors de cet ensemble, c'est, d'une part, une manière d'anthropomorphisme, mais surtout cela n'explique rien puisque la forme du principe de causalité va contraindre aussitôt à rechercher *la cause de cette cause hors du monde* et à remonter indéfiniment dans le vide de cause en cause. Que si, pour obvier à cet inconvénient, la théologie forme le concept de *cause première*, elle n'explique pas davantage, car un mot ajouté n'a pas le pouvoir de changer la nature de la raison et de lui rendre intelligible ce qui

ne l'était pas auparavant : on n'explique pas le mystère par l'incompréhensible. L'ignorance demeure donc la même, mais de plus, la raison a été blessée par cette tentative d'explication qui déformait ses lois. Le concept d'une cause première équivaut, comme l'a observé Schopenhauer, à la notion de fer en bois. Expliquer l'existence de l'Univers par ce concept, c'est proposer à la raison d'admettre que deux et deux font cinq, en insinuant qu'au prix de cette concession des problèmes jusqu'alors insolubles seront résolus ; c'est proposer à la raison de comprendre en dehors d'elle-même et contrairement à ses lois. Dans le domaine idéologique, l'idée de *cause première* est un concept de mascarade, un de ces déguisements sans art, tels ces masques grossiers, qui choquent sans donner le change et que poursuit dans les rues le haro d'un cri de carnaval.

« Le principe de causalité, qui n'a de valeur que dans le champ de l'expérience et qui, en dehors de ce champ, est sans usage, même sans signification, serait ici (c'est-à-dire comme principe d'explication transcendantale de l'Univers phénoménal) tout à fait détourné de sa destination. » Ainsi s'exprime Kant au sujet de l'emploi en théologie de la notion causale et il conclut à *l'impossibilité* d'atteindre par cette voie un être qui soit une cause première. Or, comme on vient de le voir, c'est bien, mais ce n'est pas assez et il devait logiquement ajouter que la notion de cause première blesse par sa seule énonciation les lois de la raison pure, *en sorte que si une telle idée pouvait être atteinte par une voie autre que celle de la raison spéculative, il faudrait, du point de vue de la raison pure, la tenir pour une illusion et lui refuser tout crédit.*

Or, ce que Kant a formulé, c'est précisément le contraire de ces conclusions de simple honnêteté sientifique. Loin de confesser que l'existence d'un Être suprême, cause première de l'Univers, soit un concept irrationnel, il accorde, contre toute évidence, que ce concept, s'il ne peut être tenu pour réel à la lumière de la raison *spéculative*, ne peut non plus être tenu pour vide, en sorte que dans le cas où sa réalité objective viendrait à être découverte par une autre voie, cette réalité serait valablement établie au regard de la conscience humaine. Kant a donc ici, par mesure de précaution, pratiqué la brèche à travers laquelle il pourra s'évader hors de la muraille scientifique dans laquelle il avait enfermé l'esprit. Pour atteindre l'idée de Dieu il déclare *insuffisantes* toutes les preuves de la raison spéculative, mais il ne montre pas que cette raison spéculative ne tolère pas l'hypothèse d'un tel Être, en sorte qu'il demeure libre de prêter l'oreille aux argumentations de la preuve morale, basée sur l'existence d'un *impératif catégorique* signifiant à la conscience humaine un bien et un mal. On sait que pour accroître l'autorité de ces revendications, et, au lieu de rechercher dans l'expérience les racines des notions de bien et de mal il leur assigne pour origine une forme nouvelle de la raison, la raison pratique destinée à parachever l'œuvre incomplète de la raison pure spéculative. On examinera en son lieu la valeur de cette hypothèse, mais il importait de faire voir ici que, sans une falsification préalable des conclusions de la raison spéculative, une pareille fable n'eût pu être seulement hasardée, puisque ses conséquences eussent été d'avance condamnées. Il ne demeurait plus alors de prétexte à composer la *Critique de la*

*raison pratique*, en faveur de laquelle on verra qu'il n'est pas d'excuse.

§

Ce silence, imposé aux conclusions rationnelles en ce qu'elles divulguent l'impossibilité de construire l'idée d'un Être suprême, n'est pas le seul artifice employé par Kant, dans la *Critique de la raison pure*, pour favoriser les prétentions de la seconde critique. Le conflit imaginaire qu'il suscite dans la raison à l'occasion des idées cosmologiques, n'a pas d'autre but que de jeter le discrédit sur les verdicts de la raison, afin de pouvoir mettre en suspicion son autorité lorsqu'elle contestera les déductions dogmatiques de l'*Impératif catégorique*.

Avant les conclusions volontairement insuffisantes et restreintes qu'il dépose au chapitre de *sa critique de toute théologie spéculative* sur l'impossibilité d'un Être suprême, Kant s'est déjà ingénié, à l'occasion de la quatrième antinomie, à jeter sur le même objet le désarroi dans les esprits. « Il n'existe nulle part aucun être absolument nécessaire ni dans le monde, ni hors du monde, comme en étant la cause » promulgue l'antithèse qui exprime rigoureusement et dans toute leur force les conclusions de la raison. Or, Kant voudrait que l'on reconnût à la thèse selon laquelle « il existerait dans le monde quelque chose qui, soit comme en faisant partie, soit comme sa cause, serait un être absolument nécessaire » la même valeur logique et la même vraisemblance. Dans le même esprit et pour disqualifier la raison pure en tant qu'elle traite des problèmes de l'âme et de la liberté, Kant soutient, on le sait, que la thèse et l'antithèse de la troisième antinomie sont également vraies. Il serait

d'après lui aussi aisé de démontrer « qu'il n'y a pas de liberté mais que tout dans le monde arrive selon des lois naturelles » ou bien « qu'il est nécessaire d'admettre pour expliquer les phénomènes du monde, à côté de la causalité des lois de la nature, une cause libre ». Au contraire, mais dans le même dessein de dénigrement, il est également faux, affirme-t-il, d'admettre les conclusions de l'antithèse ou de la thèse de la deuxième antinomie et la raison échoue également à prouver « qu'il n'existe dans le monde aucune substance simple » ou « qu'il n'existe rien dans le monde qui ne soit simple, ou le composé du simple ».

Dans ces trois antinomies, comme dans la première, seules les antithèses sont justes et construites en conformité des lois de la raison. Aussi sont-elles respectueuses du mystère qu'elles laissent subsister tout entier. Elles reconnaissent la limite où cesse le pouvoir d'explication de la raison, limite par delà laquelle la faculté de comprendre est sans objet. C'est ce que n'accepte pas le dogmatisme rationaliste pour qui la Vie ne doit pas avoir de secret. Aussi, là où l'intelligence s'abstient, là où le dogme religieux explique le mystère par le mystère et fait appel à la foi, ce qui revient à endormir le patient pendant tout le temps que dure la douleur de l'angoisse métaphysique, le rationalisme soumet la raison à la torture et lui applique la question jusqu'à ce qu'elle confesse l'irrationnel. Il ne lui reste plus qu'à fabriquer une race d'esprits pour lesquels l'irrationnel soit un principe d'explication.

Kant a singulièrement contribué à éduquer cette race d'esprits. Les thèses des antinomies qu'il osa poser en face des antithèses, et qui sont autant de sophismes, n'ont d'autre but que de déformer la

raison, de discréditer une forme de la connaissance qui se refusait à prononcer dans le sens de la fiction anciennement instaurée par l'Instinct vital. On n'attend pas ici que l'on s'attarde à démonter l'argumentation plus ou moins captieuse sur laquelle sont étayées les thèses des antinomies pour en mettre à nu le vice logique : cette tâche a été accomplie par Schopenhauer dans sa « Critique de la philosophie Kantienne (1) », de telle sorte qu'il n'y a plus à y revenir. On ne peut que renvoyer à cet ouvrage les esprits auxquels en imposerait l'autorité du grand nom de Kant au point de leur masquer l'évidence.

On n'a rappelé ici ces chapitres de la Dialectique transcendantale relatifs aux antinomies et à l'Idéal de la raison pure que pour y montrer, dans la contrainte imposée aux lois logiques, la manœuvre qui rendra possible le retour vers les conceptions théologiques. Il importait de désigner ces pages de la Critique comme le lieu du naufrage. Elles marquent l'endroit où Kant, pris de peur, s'aperçoit qu'il a rompu toutes les amarres entre le dogme théologique et la raison pure et où il se voit entraîné à la dérive sur la mer mystérieuse de l'esprit, loin des villes artificielles bâties de main d'homme sur les côtes accoutumées. C'est alors qu'il se hâte de jeter vers la terre, dont il est déjà détaché, et pour tenir lieu des chaînes rigides du dogme, de nouveaux câbles fabriqués au moyen de l'assemblage des sophismes les plus grossiers découverts en hâte dans les soutes de la dialectique.

Si Kant avait laissé aux antithèses des antinomies toute leur force, il fallait renoncer à tout jamais

(1) *Le monde comme volonté et comme représentation*, t. II. Appendice.

à concilier le dogme et la raison, et le mensonge vital, démasqué par la Connaissance, perdait tout son pouvoir d'illusion. On ne saurait trop insister sur ce point : c'est là, au cœur même de la *Critique de la raison pure,* au moment où il livre à la vieille fiction l'assaut le plus décisif, que Kant émousse les armes dont il se sert et détourne lui-même les coups qu'il porte des régions où ils causeraient la mort. Comme dans les romans populaires le traître, que l'on croyait égorgé, pourra surgir de nouveau, et, par ses intrigues, corser d'une dernière partie le feuilleton qui semblait terminé. C'est sous le manteau de l'*Impératif catégorique* que nous le verrons se glisser avec les allures louches d'un chevalier d'industrie dans la *Critique de la raison pratique.*

## II

On ne peut donc savoir gré à Kant, du point de vue de l'Instinct de Connaissance, de la façon dont il a combattu directement les postulats de la philosophie platonicienne. Sa volonté de demeurer le serviteur de l'Instinct vital est intervenue dans son entreprise pour la dénaturer. En montrant faussement la raison en conflit avec elle-même, il a tenté de cacher l'évidence. Mais tandis que sa volonté le déterminait à donner brusquement à ses analyses des conclusions inattendues, la fatalité de son génie philosophique le contraignait à instituer ces analyses avec une telle force que leurs conclusions légitimes devaient s'imposer par la suite à tous les esprits qu'un parti pris de moralité ancienne ne dominait plus. Il a fait bien plus que réfuter par des arguments nouveaux les prétentions de la théologie, il a déplacé le point de vue philo-

sophique, il a créé une optique nouvelle. Il a retiré les esprits de la pénombre où ils étaient dupes des apparitions métaphysiques et les a situés en un lieu clair d'où ils voient se former le mirage phénoménal selon les lois d'illusion qui le régissent.

Ce mirage va se donner désormais pour ce qu'il est, les lois qui le déterminent vont désormais confesser qu'elles épuisent leur entière efficacité à instituer l'illusion. Si leurs extrémités dépassent le phénomène qu'elles ont évoqué, elles conviendront que ces prolongements ne mènent en aucun lieu et n'ont d'autre fin que de composer des perspectives où l'œil se noie. Les fantômes de cause première, de divinité créatrice et anthropomorphe, de liberté, de vérité absolue vont se dissiper dans cette atmosphère lumineuse. Les questions qui surgissaient à leur aspect n'auront plus lieu de se poser et l'inquiétude métaphysique se concentrera en cette unique interrogation devant laquelle l'esprit de Nietzsche est demeuré hagard. L'existence phénoménale, qui seule nous est donnée, absorbe-t-elle la totalité de l'existence ? Laisse-t-elle place à la possibilité de la chose en soi ? L'homme petit revient-il toujours (1)? Devons-nous concevoir un retour éternel des choses? Ou bien un inconnaissable, un nirvana, s'oppose-t-il à la fantasmagorie de l'univers connaissable ?

Un tel déplacement de l'inquiétude, c'est la substitution de l'optique hindoue à l'optique juive, d'un point de vue de connaissance à un point de vue vital. On pourra se préoccuper par la suite de la signification de cette péripétie métaphysique. Il ne peut être ici question que de la constater et de

(1) *Zarathoustra.*

la décrire. Or, il est certain que les races aryennes qui, durant deux mille ans, ont pris leur point d'appui pour vivre sur un mensonge emprunté au dogme d'une autre race, ont vu depuis un siècle la conception qui leur est propre ressusciter dans la philosophie allemande avec Kant, avec Schopenhauer, avec Nietzsche, qui l'a enrichie d'une énergie singulière et d'une angoisse nouvelle.

Kant a-t-il pressenti toutes les conséquences de son œuvre et l'orientation nouvelle qu'elle devait imprimer à la philosophie? Il y a lieu d'en douter : comme toutes les grandes découvertes, cette forte conception est sortie de l'Inconscient, et l'homme de génie, en qui elle s'est manifestée, n'en a pas eu la meilleure conscience. Schopenhauer, libéré du préjugé dogmatique qui asservissait l'esprit de Kant, a rectifié sur bien des points la philosophie Kantienne. Les circonstances de son temps vinrent aussi à son aide : la découverte et la traduction des livres hindous dont Kant n'avait pas connu la substance lui permirent de rattacher la philosophie de Kant à ses véritables origines et de distinguer la direction dans laquelle elle était appelée à se développer. Aussi faut-il, si l'on veut se faire une idée complète de la philosophie de la Connaissance pure, telle qu'elle s'oppose à la philosophie platonicienne, faire abstraction des propositions dernières vers lesquelles Kant a dirigé ses analyses, pour ne tenir compte que de ces analyses elles-mêmes, des conséquences qui en sortent logiquement, de l'interprétation qui en fut fournie par Schopenhauer, de l'extension que ce philosophe donna au point de vue nouveau, des éclaircissements qu'il y apporta. Enfin, la comparaison du système ainsi composé avec la métaphysique hin-

doue, telle qu'elle nous apparaît dans ses grandes lignes, nous montrera l'existence, dans un passé reculé, d'une mentalité semblable à celle que nous reconstituons et éclairera notre conception du monde du rayonnement d'une conception analogue.

§

On peut dire du plus grand nombre des systèmes philosophiques compris entre l'Hindouisme et le Kantisme qu'ils se donnent tous pour des ontologies. S'ils concèdent, en une certaine mesure, comme la philosophie platonicienne, le caractère irréel des objets extérieurs, c'est pour accorder toute réalité aux objets métaphysiques, c'est pour créer une ontologie supra-sensible. Si, comme la philosophie atomiste, ils négligent les objets imaginés par la philosophie précédente, Dieu et l'âme, c'est pour doter de l'existence réelle les objets du monde extérieur, c'est pour créer un nouvel être métaphysique, la matière, et fonder ainsi une ontologie sensible. Tel est donc le trait caractéristique des uns et des autres : ils considèrent que les lois cérébrales, en raison desquelles nous voyons apparaître des objets dans l'espace et des idées dans la raison, atteignent des réalités véritables, l'Être en soi des choses. Au contraire la marque distinctive de la philosophie de la Connaissance est celle-ci : elle tient ces lois cérébrales pour un appareil de déformation, destiné à nous faire voir l'Être en soi autre qu'il n'est, à faire surgir un spectacle imaginaire. L'hypothèse des premiers philosophes a contribué à fortifier la Vie en créant les illusions qui la font progresser, mais elle aboutit à un système de contradictions où les concepts de fini et d'infini, de liberté et de fatalité se heurtent en des conflits inconciliables.

Les philosophes de la première manière en viennent toujours à conclure à un rapport de cause à effet, de créateur à création entre les lois de la pensée et les lois de l'être. La philosophie de la Connaissance conclut à un rapport de chose représentée à représentation. Or elle aboutit à cette constatation que tout phénomène de représentation est nécessairement un phénomène de déformation, un phénomène d'illusion, en sorte que la représentation de l'Etre à sa propre vue est dans son essence une falsification systématique de l'Etre en soi. Elle va donc étudier les lois de la mentalité en les considérant comme le moyen de cette déformation: au système d'ontologie des philosophes antérieurs,elle va opposer un système d'illusionisme.

Les philosophes du groupe théologique sont pareils à des spectateurs naïfs auxquels on fait voir pour la première fois le spectacle figuré dans un panorama. Ils se trouvent placés sur une plateforme circulaire, dans un jour atténué, et, devant leurs yeux, en des espaces qui s'étendent sans fin, éclairées par une lumière violente, des scènes se déroulent, représentations de batailles, de fêtes et de sinistres, de villes entières, de campagnes avec des fleuves, des champs et des verdures : derrière ces paysages, l'horizon s'éloigne. Et quand le premier étonnement de ces naïfs spectateurs est passé, après qu'ils ont admiré la beauté du point de vue, il leur prend la fantaisie de contempler de plus près tous les détails de la contrée, ils se proposent de se rendre jusqu'à ce clocher situé sur la colline. Ils supputent la longueur du trajet, une demi-lieue peut-être et vont se mettre en route. Car ils se fient aux renseignements que leur apportent leurs yeux et se persuadent que leurs perceptions éva-

luent exactement la distance à parcourir. — Au contraire les spectateurs expérimentés jouissent, sans en être dupes, du mensonge panoramique. Ils savent qu'ils sont en un lieu aménagé pour produire l'illusion et qu'ils assistent à une représentation de l'espace. Ils savent que leurs perceptions ne correspondent point à des réalités équivalentes, et que, s'ils sortaient du périmètre circulaire où ils sont placés pour courir vers le clocher lointain, la vision serait détruite aussitôt; ils savent que les lieues miraculeuses, au long des routes environnées de paysages et de soleil, s'évanouiraient et que leur élan irait se heurter, après un bond de quelques mètres, à la cotonnade peinte où la vision se résume en un système de lignes et de surfaces colorées. Ils savent que les projets formés pour se rendre au but tandis qu'ils le voient à travers le mirage déformateur et créateurs ont vains et disproportionnés pour atteindre un objet sans réalité et dont on touche avec la main la trompeuse apparence sitôt que l'on quitte l'enceinte où le mensonge prend naissance et que l'on s'approche de quelques pas. Au lieu de former des projets aussi déraisonnables, ces spectateurs expérimentés vont s'enquérir des procédés qui déterminent l'illusion. Ils découvriront les jeux de lumière, les artifices de perspective qui composent le spectacle et ils connaîtront que les renseignements apportés par leurs sens à leur esprit, ainsi que tout l'appareil à travers lequel ces renseignements sont transmis,ont pour but non pas de les mettre en rapport avec des objets réels, mais de susciter, avec l'aide de quelqûes signes matériels, une représentation purement idéale, essentiellement différente du modèle qui lui sert de prétexte.

Les philosophes au service de la Connaissance sont semblables à ces spectateurs désabusés. C'est avec le même regard clair qu'ils considèrent le spectacle de l'Univers. Mais combien est plus parfaite et mieux aménagée l'illusion gigantesque dont l'énigme leur est proposée. Celle que l'on vient de décrire et que l'homme institue ne déforme qu'un fragment de l'espace. Elle ne leurre qu'un seul de nos sens, elle ne joue que notre vue, et, lorsque nous sortons de l'enceinte où se forme l'illusion pour pénétrer dans l'endroit même où le spectacle paraît situé, si le spectacle lui-même disparaît, la toile peinte qui le suscitait demeure pour nous expliquer notre erreur : l'illusion laisse saisir son résidu matériel; elle apparaît comme un agrandissement, comme une déformation, mais comme une déformation de quelque chose.

Le spectacle de l'univers est suscité par des moyens autrement forts et complexes : ces moyens ce sont les artifices de l'espace, du temps, de la cause. C'est encore le mirage de la représentation abstraite et des lois mentales. C'est du moins comme tels, comme des artifices et comme des moyens d'illusion, que les philosophes au service de la Connaissance vont considérer ces lois qui gouvernent notre esprit. Certes ce nouveau point de vue ne dissipera pas le mystère de l'apparition phénoménale. Mais ne peut-on concevoir comme la forme suprême du sentiment religieux chez ces philosophes nouveaux un culte et un respect jaloux du mystère. Ce respect n'est-il pas la contre-partie héroïque de leur passion de connaître, de leur volonté de n'être pas dupes, ce respect résigné d'abord, tourné bientôt en une volonté nouvelle de maintenir le mystère à l'origine de ce spectacle cosmique dont

ils n'ignorent pas le caractère illusoire, mais dont il faut que l'intrigue secrète soit respectée. Il apparaîtra d'ailleurs qu'avec une telle volonté les philosophes de la Connaissance assument l'attitude même et l'allure secrète de la Vie en soi, si tant est que l'hypothèse d'une telle chose puisse être formée et qu'on en puisse décrire quelque aspect.

III

La philosophie de la Connaissance, c'est donc, à vrai dire, l'étude de l'Univers, pris dans son ensemble comme un système d'illusions. Décrire notre faculté de connaître, c'est, pour une telle philosophie, démonter les différentes lentilles d'un appareil. Cet appareil est celui à travers lequel l'Etre, prenant conscience de lui-même, apparaît à sa propre vue.

Le soupçon d'une illusion s'insinue dans l'esprit philosophique à l'occasion des objets du monde extérieur et il est juste de noter ici que la science de la Connaissance, dont la destinée sera de détruire plus tard tout théisme, doit d'avoir été constituée aux seules écoles idéalistes, à l'exclusion des écoles matérialistes dont la crédulité touchant les résultats immédiats de la perception eût été un obstacle au progrès critique de l'esprit. C'est pourquoi on ne saurait faire une historique, si rapide soit-elle, de cette science, sans nommer Platon parmi ses fondateurs. Bien qu'il ait été aussi le principal inventeur d'une philosophie toute contraire et qu'on le doive considérer comme le père de la théologie, il n'en a pas moins jeté le doute sur la véracité de nos perceptions et Schopenhauer lui a rendu un juste hommage en résumant sa pensée, telle qu'elle est exprimée en maint endroit de ses ouvrages, en la

maxime que voici : « Le monde qui frappe nos sens ne possède pas véritablement l'être ; il n'est qu'un devenir incessant, indifférent à l'être et au non-être : le percevoir c'est moins une connaissance qu'une illusion. »

Le principe de déformation entrevu par Platon réside, on le sait, en l'appareil rationnel avec son pouvoir de produire ce que Kant nommera plus tard le concept : il réside en notre faculté d'abstraire et de former des idées générales. Nos sens, remarque Platon, ne nous fournissent rien que des données contingentes ; c'est à travers l'*idée* que nous saisissons et fixons les choses particulières ; il n'est de véritable connaissance que du général. Avec la raison abstraite, voici donc une première lentille signalée par la philosophie, un premier prisme à travers lequel la réalité que nous prêtons aux choses se déforme avant de se manifester à notre connaissance.

Avec Locke une autre inquiétude prend naissance. Quelle est la valeur de la perception elle-même ? Ces objets particuliers qu'elle évoque, et dont Platon constate déjà la contingence, en quel état nous les transmet-elle ? Une perception ne se forme que par l'entremise d'une sensation et une sensation est un état du sujet qui connaît. La sensation est donc une nouvelle lentille à travers laquelle l'objet est modifié avant de comparaître devant l'esprit. Locke, distinguant dans les corps des qualités premières et des qualités secondes, considère ces dernières comme un apport de la sensation, c'est-à-dire comme une propriété du sujet. Ces qualités secondes sont, comme on ne l'ignore, la couleur, le son, l'odeur, la saveur, la température basse ou élevée. Or l'expérience même permet

ici de toucher le pouvoir déformateur de la sensation, et de contrôler l'induction philosophique. Les anomalies que présentent chez certains individus les fonctions sensorielles nous instruisent, par l'exagération pathologique, du procédé normal de la fonction. Ne voit-on pas tels cas particuliers de la vision augmenter ou diminuer la netteté, la dimension des objets? Le daltonisme ne va-t-il pas jusqu'à modifier leur couleur?

Voici donc déjà l'existence réelle de l'objet singulièrement réduite, puisqu'il en faut retirer, pour les attribuer à une disposition du sujet, toutes les qualités concrètes que l'on vient d'énumérer. Il en reste à peine quelque chose d'équivalent à cette toile peinte de notre panorama qui suscita l'illusion complète d'un paysage. Mais avec Kant ce résidu même va disparaître. Tout ce que Locke reconnaît encore comme propriété essentielle de l'objet, à titre de qualités primaires, l'étendue, le contour, la forme, le mouvement, s'évanouit devant la découverte de Kant; car de telles propriétés ne peuvent se manifester que dans l'espace et dans le temps. Or, c'est la grande œuvre de Kant, accomplie dans les cinquante pages de l'Esthétique transcendantale, d'avoir démontré que l'espace et le temps n'ont point, d'une part, une existence suprasensible, que, d'autre part, ils ne sont pas non plus des propriétés de l'objet, qu'au contraire ils appartiennent au sujet de la connaissance et qu'ils sont les formes de la sensibilité de ce sujet. Le temps et l'espace, a remarqué Kant, sont si peu des propriétés des objets que nous pouvons retirer par la pensée du temps et de l'espace un objet quelconque ou tous les objets imaginables sans altérer le tissu du temps et de l'espace, le temps et l'espace, après cette soustrac-

tion, demeurant entiers, prêts à envelopper de nouveaux objets et à nous les rendre saisissables. Mais nous ne pouvons abstraire le temps et l'espace eux-mêmes et cela signifie précisément qu'ils font partie de l'appareil à travers lequel nous appréhendons l'objet : en sorte que voici encore, avec l'espace et le temps, une nouvelle lentille mise à part et démontée de l'appareil de la Connaissance.

Selon la terminologie Kantienne, cette nouvelle lentille est l'intuition sensible ; l'espace et le temps sont les deux verres superposés qui lui donnent son pouvoir. Mais il faut ici rectifier Kant par Schopenhauer : car la lentille de l'intuition sensible ne saurait produire son effet si on ne la complète par un troisième verre. Le temps et l'espace ne parviennent à produire une représentation objective que s'ils sont mis en rapport entre eux, ainsi qu'avec le sujet de la connaissance, par la cause. C'est ce que Schopenhauer a démontré avec évidence dans sa *Quadruple racine du principe de raison suffisante* et dans ses suppléments au premier livre de son grand ouvrage. La sensation, matière première de toute perception, ne peut devenir en effet un objet situé dans le temps et dans l'espace qu'à une condition, celle-ci : qu'elle soit considérée comme l'effet d'une *cause* différente d'elle-même. C'est sous cette condition, au moyen donc du mécanisme de la cause, que le sujet va projeter hors de lui-même la modification qu'il éprouve et créer l'objet matériel. Kant a voulu faire de l'espace et du temps les seules formes de l'intuition sensible, tandis que la causalité comprise parmi les douze catégories devait être tenue pour l'une des formes à priori d'une autre faculté, la raison proprement dite. Schopenhauer estime que la causalité est au même titre que le temps et l'es-

pace l'une des formes de la représentation intuitive et que ces formes sont toutes de nature intellectuelle. Il réserve à la raison le rôle de former des concepts et des représentations abstraites.

L'essentiel est en somme que Kant ait conservé à la causalité son caractère d'élément à priori, rendant l'expérience possible et ne dérivant pas d'elle. C'est à quoi il n'a pas failli. L'analyse de Schopenhauer nous permet seulement de distinguer avec plus de netteté la composition et la disposition des différents milieux à travers lesquels l'objet se déforme avant d'être saisi par le sujet. L'état de perfection auquel ce philosophe a élevé la science de la Connaissance laisse voir trois écrans interposés entre l'objet et sa représentation dans la conscience : ces écrans sont une sensation, origine première de tout le processus que l'on décrit ici, une intuition extériorisant la sensation dans le mirage du temps, de l'espace et de la cause, en faisant un objet empirique, enfin la raison, avec son appareil systématique de concepts, convertissant la donnée expérimentale en notion, en objet de connaissance.

A travers ce triple appareil de déformation, que reste-t-il des objets en eux-mêmes. Plus rien, à vrai dire, d'appréciable, puisque ces objets qui nous semblent situés dans l'espace et dans le temps, qui nous semblent liés entre eux par des rapports de cause à effet, n'apparaissent tels qu'en vertu de la conformation de notre mentalité et ne remplissent pas plus ces conditions que ne rempliraient celles d'être en réalité vertes ou bleues des substances incolores vues à travers des besicles vertes ou bleues. La découverte de Kant qui aboutit à montrer l'espace, le temps et la cause comme des formes de la faculté de connaître du sujet suffit donc à poser devant

l'imagination, selon sa valeur concrète, la conception de l'univers pris comme système d'illusion, pour nous contraindre à présumer une différence entre les choses telles qu'elles nous apparaissent et les choses telles qu'elles sont en soi. Par cette découverte, Kant a métamorphosé l'aspect de la métaphysique; il a créé à l'égard de toute ontologie un état de suspicion plus funeste et plus destructeur que n'auraient pu faire les attaques les plus directes.

§

Et pourtant, après cette description des diverses pièces de notre faculté de connaître, et malgré les avertissements que semblent nous donner par surcroît certaines anomalies sensorielles, serait-on en droit de conclure dogmatiquement à un écart certain entre l'objet et sa représentation? Des esprits blessés par une semblable conclusion ne seraient-ils pas autorisés jusqu'ici à imaginer qu'une identité, bien que soustraite à tout contrôle, peut néanmoins exister entre la représentation des objets dans l'esprit et les objets réels? Ce fut l'hypothèse de Malebranche et si hasardée, si peu vraisemblable qu'elle paraisse, on ne saurait dire encore qu'elle n'est pas permise : car elle n'implique pas contradiction et les analyses Kantiennes n'autorisent pas jusqu'ici des négations dogmatiques. De plus, entraînés par l'analogie et considérant que toute représentation dans le monde phénoménal suppose quelque modèle, l'esprit affirme encore, et semble pouvoir le faire à juste titre, que l'existence des phénomènes suppose nécessairement l'existence de quelque réalité, cachée sous ces phénomènes et donnant prétexte à leur manifestation. C'est en

cédant à cet instinct d'analogie que Kant a dressé, en regard des phénomènes, l'hypothèse des noumènes, des objets tels qu'ils sont en eux-mêmes.

Or si de telles hypothèses sont encore permises, cela tient à la façon détournée dont le problème philosophique fut abordé, cela tient à la présomption ontologique formée par la philosophie platonicienne, qui avait préalablement masqué l'aspect de ce problème et en avait faussé les termes. Platon, Locke, Kant commencent par tenir cette présomption pour fondée : c'est seulement à la suite d'expériences et d'analyses psychologiques qu'ils parviennent à en éprouver la fragilité, à découvrir les fêlures par où fuit sa vraisemblance. Au contraire il est une proposition purement rationnelle, qui, par une suite de déductions logiques, manifeste le caractère irréel de toute représentation avec une évidence contre laquelle aucune argutie ne saurait prévaloir. Cette proposition Schopenhauer revendique l'honneur de l'avoir mise en lumière. Il est certain pourtant que Kant l'a connue et il semble que, dans la première version de la Critique, il soit près de la formuler. Si, dans les éditions corrigées qui viennent après, il n'est plus préoccupé que de l'éluder et de l'obscurcir, il faut voir là son parti-pris de moralité ancienne et la volonté de cacher une proposition qui, nettement formulée, rendait impossible tout retour vers la théologie. A un point de vue de juste critique, il faut accorder à Kant la gloire de cette découverte parce que toutes les autres propositions de sa philosophie la nécessitent et tirent d'elle leur clarté. A Schopenhauer demeure le mérite d'une probité intellectuelle qui subordonne les intérêts de la Vie à ceux de la Connaissance et

que n'arrêtent plus des préventions d'intérêt social.

§

*Il n'est de représentation que d'un objet pour un sujet*, tel est le principe suprême de la raison, formulé par Schopenhauer. Ce principe, qui emporte avec son énoncé son évidence, nous initie au procédé essentiel au moyen duquel l'état de connaissance devient possible. L'analyse nous a déjà permis de distinguer trois sortes d'appareils à travers lesquels la réalité semblait se déformer pour devenir objet de connaissance : la sensation, l'intuition dans le temps, dans l'espace et dans la cause, la raison, avec sa faculté de généraliser et d'abstraire. La nécessité, pour qu'une représentation soit possible, d'une distinction préalable en objet et en sujet, va nous rendre compte de la véritable nature de ces appareils à travers lesquels nous avons vu filtrer la connaissance. Elle va de plus nous confirmer leur rôle déformateur et poser définitivement devant notre esprit l'Univers connaissable comme un système d'illusionisme, non plus d'une façon hypothétique, mais avec toute la certitude qu'implique une science à priori.

Pour parvenir à ces conclusions, il suffit de former dans l'intérieur du concept de l'Etre universel, *ce en dehors de quoi rien n'existe*, et en contraste avec *l'Etre phénoménal*, c'est-à-dire le monde comme représentation de Schopenhauer, le concept de *l'Etre en soi*, soit de l'être considéré avant sa distinction en sujet et en objet. Est-il besoin de dire que la formation de ce dernier concept n'en présume nullement l'existence, de rappeler que nous sommes ici dans le domaine de la métaphysique transcendantale et qu'aucune expérience ne

viendra jamais, gonflant de vie ou vidant nos hypothèses, nous en confirmer ou nous en contester la réalité. Toutefois le principe de contradiction, dont le choc a ruiné les conjectures théologiques, nous assurera, si nous parvenons à ne le point heurter, que les nôtres sont tout au moins possibles. Notre concept, vide ou plein, aura alors une valeur logique et certaine comme principe d'explication; il vaudra d'autant plus qu'il permettra une explication plus complète et plus cohérente de l'existence phénoménale.

Le concept de l'Etre en soi est donc formé ici à titre d'essai et comme moyen d'une construction logique de l'Univers phénoménal. Or si l'on considère d'abord le concept plus vaste qui l'embrasse, celui de l'Etre universel dont l'existence ne saurait être mise en doute et qui a été défini *ce en dehors de quoi rien n'existe*, on constate que l'Etre universel forme aussi l'Unité en soi, puisque *ce en dehors de quoi rien n'existe* implique une totalité à laquelle, dans l'hypothèse, rien ne peut être ajouté, de laquelle rien ne peut être distrait. Si l'on se reporte alors au principe de raison qui vient d'être énoncé, on voit que cette unité ne peut se représenter à elle-même qu'en se distinguant en objet et en sujet. Cela revient à dire que *l'unité* ne se représente à elle-même que dans la multiplicité, que dans la *diversité*, à formuler que l'Etre universel se conçoit nécessairement et de la façon la plus radicale, autre qu'il n'est. Et voici, nécessitée par les lois à priori de la raison, la déformation dont l'expérience psychologique avait fait naître le soupçon.

§

*L'Être universel se conçoit nécessairement autre*

*qu'il n'est.* Il importe de tirer de cette première conclusion les conséquences intégrales qu'elle comporte. Or celle-ci, qui va préciser notre concept de l'*Etre en soi*, au moyen d'une description négative, s'impose en guise de corollaire : *L'Etre en soi est pour soi-même inconnaissable.* Nous ne pouvons en effet concevoir un état de connaissance en dehors d'un état de représentation, en dehors d'un sujet en face d'un objet. En dehors de ces conditions, le terme *connaissance* est dépourvu pour nous de toute signification, de toute intelligibilité. Ce n'est plus qu'un mot sous lequel, non seulement aucune réalité, mais aucun concept n'existe plus. Nous sommes donc contraints d'affirmer de *l'Etre en soi* qu'il est inconnaissable pour lui-même. Or ce qui vient d'être affirmé de l'Etre en soi peut l'être aussi de l'Etre universel. Car inconnaissable pour lui-même en tant qu'on le considère comme être en soi, la connaissance qu'il prend de lui-même est fausse, en tant qu'on le considère dans le monde comme représentation, puisque, se distinguant en objet et en sujet, l'Unique se conçoit multiple. En dernière analyse, il faut donc conclure que la connaissance n'est pas un apanage de l'Etre et qu'*il y a antinomie essentielle entre existence et connaissance.* Il va de soi que la connaissance dont il est ici question est la connaissance absolue, se proposant pour objet la vérité absolue, la connaissance telle que la concevait l'ancienne métaphysique. Il la faudra tenir désormais comme une aspiration hystérique de l'humanité, comme un des moyens sans doute qui servent à faire surgir la vie phénoménale, et à en assurer le mouvement dans la durée. Par contre, la véritable science de la connaissance devra être définie l'énoncé des lois d'illu-

sions, la description des perspectives mensongères selon lesquelles l'Etre universel se déforme en tant qu'il se représente à sa propre vue. C'est la science du *non-vrai*, loi et condition de la vie phénoménale, selon la formule de Nietzsche.

Le concept d'un *Être en soi*, dont nous ne savons encore s'il comporte une réalité, a donc joué son rôle de concept régulateur, de construction utile à nous faire comprendre la nature de la représentation phénoménale. Que l'univers phénoménal ait réellement pour contre-partie, antérieurement à la distinction en objet et en sujet, l'Etre en soi, ou que ce concept soit seulement une forme logique de la raison, il n'en reste pas moins qu'une telle hypothèse est légitime en tant que concept purement logique et que, par son intervention, l'univers phénoménal est amené à nous montrer plus clairement le principe de déformation nécessaire qui préside à sa genèse, le mensonge qui le suscite. Toute chose qui se connaît se connaît autre qu'elle n'est, l'univers que nous connaissons prend conscience de lui-même en nous-mêmes autre qu'il n'est. Le mensonge est la loi de la Vie telle que nous la connaissons expérimentalement. Tels sont les aveux du monde phénoménal interrogé, mis en confiance et contraint à parler par l'hypothèse de l'Être en soi. Or ces conclusions de métaphysique transcendantale nous rassurent sur leur solidité par leur voisinage avec les considérations du bon sens le plus élémentaire, avec cette constatation qui s'impose à tout esprit seulement réfléchi, à savoir que toute représentation exclut l'identité, implique une différence inévitable avec son modèle.

§

C'est la vue géniale de Schopenhauer d'avoir introduit dans la philosophie la conception de l'Univers *comme représentation*. C'est son meilleur titre de gloire. Faut-il le dire, c'est encore sa particulière et rare originalité, d'avoir donné ses entrées dans la métaphysique à une notion de simple bon sens et de lui avoir conféré une valeur scientifique. Or, Schopenhauer n'a pas enseigné seulement que le monde est représentation ; il a ajouté : le monde est *ma* représentation, affirmant ainsi l'identité du sujet connaissant et de l'objet. Mais il est bon de constater qu'à la manière de Kant il a appuyé cette seconde assertion sur une observation d'expérience psychologique. Son point de départ est le *moi*, le sujet immédiat. C'est dans le *moi*, dans chaque *moi* individuel, qu'il a découvert la confusion de l'objet et du sujet. Je dis, *moi*, remarque-t-il, de mes sensations comme je dis *moi* de la connaissance que j'en prends. Ce sont mes sensations qui deviennent *mes* perceptions et il constate que l'homme capable de réfléchir et d'abstraire possède « l'entière certitude de ne connaître ni un soleil ni une terre, mais seulement un œil qui voit ce soleil, une main qui touche cette terre ». Encore, pour bien saisir la pensée exacte du philosophe, faut-il substituer à cet œil qui voit, à cette main qui touche, la sensation qui est rapportée à l'un ou à l'autre. C'est à l'occasion de cette sensation que le mécanisme du temps, de l'espace et de la cause se déclanche, et que le *moi* sujet situe sa propre sensation, c'est-à-dire son propre *moi*, hors de lui, sous forme de terre et de soleil dans l'espace, qu'il se donne ainsi la représentation du monde extérieur.

Cette déduction psychologique est parfaite pour susciter le sentiment concret du sortilège qu'est

toute représentation phénoménale et de l'hallucination qu'elle implique. Toutefois au même titre que les déductions Kantiennes, elle laisse subsister le soupçon qu'une intervention étrangère au *moi* a sa part dans la production de l'apparence phénoménale ; elle laisse place à la possibilité d'un *quelque chose* à l'occasion de quoi la sensation surgit, ce quelque chose conçu par analogie avec la toile peinte de notre panorama, comme le substratum et la condition nécessaire de la métamorphose et de l'illusion que produisent ensuite les artifices de la perspective et de la lumière. Aussi n'est-il possible d'établir avec une rigueur scientifique l'identité absolue de l'objet et du sujet qu'en considérant, comme on vient de le faire, le concept transcendantal de l'Être, de *ce en dehors de quoi rien n'existe.* Car cela devient alors une tautologie d'affirmer qu'un tel Être, du moment qu'il se représente à lui-même, fait nécessairement tous les frais de la représentation, qu'il est partout objet et sujet et qu'il porte en lui le mécanisme de sa transformation.

## V

Cette constatation va donner naissance à des déductions nouvelles, autoriser ou plutôt prescrire quelques négations. Il nous faudra nier en effet l'hypothèse Kantienne des noumènes. L'objet et le sujet, les divers objets et les divers sujets n'ont pas d'existence en soi, n'ont pas de types nouménaux qui leur correspondent. Il n'est d'objet que pour un sujet, il n'est de sujet qu'en présence d'un objet. Objets et sujets sont de pures apparences. L'objet matériel n'a pas plus son équivalent nouménal que la substance simple appelée âme dont on fait le

sujet. Car l'Être en soi, seule patrie possible de noumène, est conçu comme antérieur à la distinction de l'Être en objet et en sujet, en sorte que la diversité n'y saurait trouver place. Les objets et les sujets divers du monde phénoménal ne sauraient donc avoir un correspondant nouménal, fût-il conçu à la façon de l'Idée platonicienne comme type très général et à l'état de genre : l'existence des noumènes introduirait indûment la diversité dans l'Être en soi. On est donc contraint de nier l'existence des noumènes, en sorte que deux espèces de conceptions sont seules possibles : celle des phénomènes, dont l'expérience nous atteste la réalité (la réalité d'une apparence), — celle de l'Etre en soi. Toute la métaphysique transcendantale se réduit à décider si cette conception de l'Etre en soi, dont nous savons seulement qu'il est inconnaissable pour lui-même, cache ou non une existence réelle.

## VI

Après avoir écarté l'hypothèse des noumènes, il reste encore à contester une autre assertion de Kant, qui fut acceptée pour vraie jusqu'ici en raison de son opportunité et parce qu'elle allait à détruire dans les esprits la croyance à la réalité des choses. On ne saurait en effet accorder à Kant que le temps, l'espace et la causalité soient nécessairement des propriétés du sujet. Si l'on voit bien que ces propriétés n'appartiennent pas à l'objet, comment pourraient-elles être attribuées à un sujet auquel l'existence en soi ne peut être reconnue, qui n'existe que dans son rapport avec l'objet, qui ne se manifeste et ne se laisse appréhender qu'à travers ces propriétés mêmes dont on veut le pourvoir? Du point de vue d'illusionisme où nous a

conduits, à la suite de Kant lui-même et de Schopenhauer, la science de la connaissance, on ne saurait donc maintenir cette prétention : mais on peut dire au contraire, avec vraisemblance, que le temps, l'espace et la cause, au même titre que la distinction entre objet et sujet, dont ces propriétés sont la conséquence, doivent être considérés comme les procédés mêmes de l'illusion phénoménale, comme les lois panoramiques engendrées par l'attitude de l'Etre universel en tant qu'il se représente à lui-même.

Cette conception peut être précisée par les considérations que voici. On a dit que l'Etre universel ne peut prendre connaissance de lui-même qu'au moyen d'une altération de sa propre essence, qu'il se conçoit nécessairement autre qu'il n'est. Du moins faut-il penser que cette représentation, nécessairement inadéquate à son objet, est parfaite comme représentation, aussi complète qu'elle peut être, qu'elle épuise toutes les combinaisons possibles pour parfaire, par une série indéfinie de clichés, la description de son modèle et qu'elle imite l'aspect de l'unité totale par une multiplicité qui désespère tout effort de numération expérimentale. On voit en effet se réaliser les modes de cette représentation à tous les degrés de l'Univers. Elle se forme entre un monde inanimé et immobile dont le rôle unique semble d'être un objet à jamais — et tous les yeux, tous les sens, depuis ceux de l'animal le plus bas jusqu'à ceux de l'homme, organes serviteurs d'une infinité de sujets distincts qui perçoivent ce monde inanimé. Mais tous ces sujets qui perçoivent sont eux-mêmes, pour eux-mêmes et pour tous les autres, des objets, et les figurants d'un spectacle plus vaste qui atteint dans le moi

humain, avec l'artifice nouveau de la raison, la complexité et la généralité la plus grande. Or dès que l'Etre universel se pose en objet pour un sujet dans quelque être particulier, ne voit-on pas que cette distinction entraîne nécessairement, comme moyens complémentaires de représentation, l'entrée en scène du temps, de l'espace et de la cause? Quels que soient le nombre et la position des éléments qui forment d'un côté le spectacle, de l'autre les spectateurs, ne voit-on pas que le temps, l'espace et la cause surgissent avec le fait même de la division selon laquelle cette distinction s'est établie? Aussi, tandis que l'on peut tenir la sensation pour l'action réciproque de l'objet sur le sujet, tandis qu'elle apporte le contenu de l'expérience et signifie le rapport en quantité et en position selon lequel l'Etre universel s'est réparti en sujet et en objet, le temps, l'espace et la cause apparaissent comme des conséquences directes de l'attitude déterminée selon laquelle cette division s'est opérée; on ne saurait les rattacher ni au sujet ni à l'objet, ils composent spécialement la perspective selon laquelle l'Etre en soi se déforme pour se saisir, ils sont, comme on l'a dit, les lois mêmes de l'illusion phénoménale.

Si l'assertion de Kant, qui faisait des trois faces de ce miroir prismatique, une dépendance du sujet n'a pas été plus tôt contestée, c'est qu'elle aboutissait, aussi bien que la description actuelle, à montrer ces formes de l'intuition comme les lois de l'apparence phénoménale, et non plus comme les lois des choses. Or ce point de vue essentiel, — le temps, l'espace et la cause tenus pour un appareil de déformation, pour des moyens purement représentatifs, — suffisait à détruire l'ancienne phi-

losophie, à substituer à la conception du monde selon Platon et le Judaïsme, la conception scientifique qui fut celle du génie hindou.

## VII

Lorsque l'on connaît déjà, par la considération du concept de l'Etre universel, qu'un tel Etre ne peut se concevoir que d'une façon radicalement différente de ce qu'il est, l'intervention de cet appareil de déformation prend une claire signification. On distingue alors qu'il se donne sincèrement pour ce qu'il est et qu'il confesse sa mission illusoire par sa forme même : le temps et l'espace n'admettent pas de limites, la cause suppose indéfiniment une cause qui l'engendre, ne supporte pas de principe premier. Ces formes ne nous donnent-elles pas de la sorte l'avertissement qu'elles ne mènent nulle part, qu'elles ne se raccordent pas avec un objet, qu'elles sont quelque chose *à travers quoi*, un appareil d'optique à travers lequel un mirage se forme, — et non des véhicules vers un point donné. Les anciens philosophes qui avaient résolu de faire du temps, de l'espace et de la cause des agrès, des mâts dressés et des cordes tendues pour s'élever vers les idées métaphysiques, s'étonnaient de monter sans cesse et de ne parvenir jamais : ils venaient à se persuader qu'ils avaient touché le but lorsque le vertige les prenait. Au contraire les philosophes nouveaux, sachant que ces idées du temps, de l'espace et de la cause sont les prismes à travers lesquels se diversifie la représentation phénoménale, les trouvent merveilleusement appropriées à cet usage. Ils ne s'étonnent pas qu'une loupe grossisse, que des verres colorés colorent. Ils sont sem-

blables aux spectateurs avertis du panorama interprétant les jeux de lumière et de perspectives qui es abusent comme des lois d'illusion pour des apparences illusoires.

## VIII

L'importance de la conception Kantienne touchant les formes de l'intuition a donc déplacé, malgré la volonté de Kant, le point de vue métaphysique. La loi de causalité qui servait à lier l'univers créé à une cause créatrice montre sa véritable propriété, elle se dit moyen de représentation dans l'espace et dans le temps. La conception d'un monde créé par une force hors de lui fait place à celle d'un Etre qui se représente à lui-même. L'idée de représentation se substitue à celle de création. Toutes les monstruosités mentales suscitées par l'hypothèse précédente, dualisme, conciliation du fini et de l'infini, de la liberté et de la fatalité s'évanouissent, et le problème métaphysique se présente désormais sous cet aspect : l'existence nous est donnée comme représentation et nous ne la *connaissons* que comme telle. Le concept d'une existence en soi a-t-il une réalité? La chose en soi de Kant, le monde comme volonté de Schopenhauer, le Brahma ou le Nirvana des Hindous existent-ils?

Que cet Etre en soi, de quelque nom qu'on le désigne, soit inconnaissable pour lui-même, c'est ce que les déductions Kantiennes nous ont contraints de confesser, et c'est la seule certitude que nous ayons pu acquérir jusqu'ici à son endroit. Ce fut aussi la conclusion de l'Hindouisme, qui nous précéda de si loin en cette voie métaphysique et formula, dès les origines, la science de la connaissance telle que le génie allemand l'a retrouvée. Bien avant

les spéculations auxquelles nous n'avons abouti qu'après un long effort pour secouer le joug théologique, la même position d'esprit à laquelle nous ne faisons maintenant qu'accéder s'était établie dans la philosophie brahmanique. Et il ne s'agit pas ici d'une coïncidence fortuite de conclusions : ce sont bien les mêmes déductions qui contraignent aux mêmes constatations des esprits pareils. La même intelligence libérée du joug de l'Instinct vital se montre plus préoccupée de savoir que de vivre et aboutit à un même détachement comme à une même perspicacité.

Les philosophes de l'Inde n'ont pas été dupes du rôle astucieux de la causalité : ils ont vu de suite en elle le ressort d'une illusion : point de traces chez eux de l'imagination d'une cause première. Ils estiment que la vie pourtant a un fauteur : l'ignorance, synonyme ici d'illusion, de cet état d'ivresse sous l'empire duquel attribuant aux choses la durée, l'étendue, la permanence et la réalité, nous créons le monde des apparences. Mais cette ignorance qui engendre le désir naît elle-même du désir; car dans cet état d'ivresse, duquel surgit la vie phénoménale, les douze causes discernées par la métaphysique s'enchevêtrent en un mutuel enlacement, tantôt causes et tantôt effets. De ce concours du désir, motivé par la sensation, née du contact, qui est le siège des qualités sensibles, voici surgir, — avec la perception, — le nom et la forme, par où les choses se distinguent et deviennent objets de connaissance. Or cette connaissance, fille de l'ignorance, est accompagnée de la douleur, qui détermine l'aspiration au nirvana où doit se dissiper l'ivresse vitale, où doit s'évanouir l'hallucination de Maïa.

Qu'il s'agisse du retour en Brahma des premiers maîtres de la métaphysique hindoue ou de la méthode d'anéantissement prêchée sous ce nom de nirvana par les héritiers de la doctrine de Çakia, il faut voir dans l'un et l'autre terme une identité, — ainsi que dans *la chose en soi* de Kant, dans la *volonté* de Schopenhauer. Tous ces termes n'ont de valeur métaphysique et ne s'accordent avec l'ensemble du système qu'ils expriment qu'à la condition d'être entièrement dépouillés de tous vestiges de leur sens coutumier pour ne rendre plus que l'idée de ce qui est inconnaissable pour nous et pour soi-même. Par l'un et l'autre des termes dont ils usèrent, les Hindous n'entendirent jamais signifier autre chose qu'un état négatif : ce qui est opposé au relatif, au composé, ce qui est soustrait aux conditions de la vie phénoménale et de la connaissance. C'est ce que les uns ont exprimé abstraitement par l'idée du vide, ce que les autres ont figuré par des descriptions concrètes, par des numérations, des agrandissements prodigieux de nature à perdre l'imagination. Mais ni les uns ni les autres ne contestèrent que par opposition au monde phénoménal, un état différent ne fût possible. L'existence de cet état leur parut même nécessaire : un monde en soi leur parut devoir s'opposer nécessairement au monde comme représentation, au monde engendré par la Maïa. La vie phénoménale fut considérée par eux comme un accident, comme une maladie de la vie véritable, maladie qui devait se guérir par le retour en Brahma ou par l'anéantissement dans le Nirvana. La transmigration des âmes à travers la durée pouvait donc un jour prendre fin, le cauchemar devait cesser, l'enchaînement des causes montrait sa vanité fragile et le réveil devait

avoir lieu à l'abri des mirages de la connaissance.

## IX

On a dit qu'avec Nietzsche une nouvelle angoisse métaphysique était née : sous la pensée du retour éternel qui frappe d'un tel abattement Zarathoustra dans sa caverne, se cache en effet l'interrogation métaphysique que l'on vient de dire, une interrogation anxieuse cette fois et qui ne présume pas la réponse : étant donné que le monde existe comme représentation, un autre mode d'existence est-il possible? le monde comme représentation n'absorbe-t-il pas toute la substance de l'Etre? le phénomène avec ses lois n'exclut-il pas l'hypothèse d'une existence en soi? L'homme revient-il toujours? « L'homme petit revient-il éternellement? » Telle est l'angoisse qui écrase Zarathoustra et que ses animaux jaseurs commentent en lui prêtant ces pensées, qui déjà acceptent et se résignent, avant de se tendre jusqu'à une volonté joyeuse : « Le nœud des causes où je suis enchevêtré revient, — il me recréera! Je fais moi-même partie des causes de l'éternel retour des choses! Je reviendrai avec ce soleil, avec cette terre, avec cet aigle, avec ce serpent — non pour une vie nouvelle, ou pour une vie meilleure ou semblable, — je reviendrai éternellement pour cette même vie pareille en grand et aussi en petit, afin d'enseigner de nouveau l'éternel retour de toutes choses. » Ces paroles de Zarathoustra impliquent la croyance qu'il est impossible de sortir du cercle du monde phénoménal; elles dressent en face des hypothèses de l'Hindouisme un doute soudain et renouvellent de la façon la plus poignante l'inquiétude religieuse.

On recherchera en son lieu s'il est possible de décider entre l'hypothèse de Nietzsche et les solutions hindoues : car ces conceptions, diverses dans leurs conséquences, dérivent d'une même origine et acceptent d'être comparées entre elles. Mais il importe auparavant de tirer de la science de la connaissance, telle que nous l'avons vue se reconstituer avec la philosophie allemande, les déductions nihilistes qu'elle commande. L'antinomie que l'on a vue se manifester entre l'Existence en soi et l'état de Connaissance nous rend compte du mensonge impliqué nécessairement en toute manifestation phénoménale. On va découvrir que la science de la Connaissance, en divulguant la vanité des ressorts qui communiquent le mouvement à l'appareil phénoménal paralyse l'illusion qui le faisait mouvoir et menace de mort l'Instinct vital.

JULES DE GAULTIER.

## *TROIS PETITS ESSAIS*

—

# PROPOSITION
## SUR LA LUMIÈRE

—

Je ne puis penser, tout, au fond de moi, repous se la croyance que les couleurs constituent l'élément premier et que la lumière ne soit que la synthèse de leur septénaire. Je ne vois point que la lumière soit blanche, et, pas plus qu'aucune couleur n'en intéresse la vertu propre, leur accord ne la détermine. Point de couleur sans un support extrinsèque : d'où l'on connaîtra qu'elle est, elle-même, extérieure, le témoignage divers que la matière rend à la source simple d'une splendeur indivisible. Ne prétendez pas décomposer la lumière : quand c'est elle qui décompose l'obscurité, produisant, selon l'intensité de son travail, sept notes. Un vase plein d'eau ou le prisme, par l'interposition d'un milieu transparent et dense et le jeu contrarié des facettes nous permettent de prendre sur le fait cette action : le rayon libre et direct demeure invarié; la couleur apparaît dès qu'il y a une répercussion captive, dès que la matière assume une fonction propre; le prisme, dans l'écartement calculé de ses trois angles et le concert de son triple miroir diédrique enclôt tout le jeu possible de la réflexion et restitue à la lumière son *équiva-*

*lent coloré*. Je compare la lumière à une pièce qu'on tisse, dont le rayon constitue la chaîne, et l'onde (impliquant toujours une répercussion), la trame : la couleur n'intéresse que celle-ci.

Si j'examine l'arc-en-ciel ou le spectre projeté sur une muraille, je vois une gradation, aussi bien que dans la nature des teintes, dans leur intensité relative. Le jaune occupe le centre de l'iris et le pénètre jusqu'à ses frontières latérales qui, seules, l'excluent au fur qu'elles s'obscurcissent. Nous pouvons appréhender en lui le voile le plus immédiatde la lumière, tandis que le rouge et le bleu en font, réciproques, l'image, la métaphore aux deux termes équilibrés. Il joue le rôle de médiateur; il prépare en s'associant aux bandes voisines les tons mixtes et par ceux-ci provoque les complémentaires; en lui et par lui, l'extrême rouge combiné avec le vert, de même que le bleu combiné avec l'inverse orange, disparaissent dans l'unité du blanc.

La couleur est donc un phénomène particulier de réflexion, où le corps réfléchissant pénétré par la lumière se l'approprie et la restitue en l'altérant, le résultat de l'analyse et de l'examen de tout par le rayon irrécusable. Et l'intensité des tons varie, suivant une gamme dont le jaune forme la tonique, selon la mesure plus ou moins complète où la matière répond aux sollicitations de la lumière. Qui ne serait choqué de cette affirmation de la théorie classique que la teinte d'un objet résulte de son absorption en lui de tous les rayons colorés à l'exception de celui dont il fait paraître la livrée? Je veux penser, au contraire, que cela qui constitue l'individualité visible de chaque chose en est une qualité originale et authentique, et que la cou-

leur de la rose n'en est pas moins la propriété que son parfum.

—

# BOUDDHA

—

Emporté, culbuté dans le croulement et le tohu-bohu de la Mer incompréhensible, perdu dans le clapotement de l'abîme, l'homme mortel de tout son corps cherche quoi que ce soit de solide, où se prendre. Et c'est pourquoi, ajoutant à la permanence du bois, ou du métal, ou de la pierre, la figure humaine, il en fait l'objet de son culte et de sa prière. Aux forces de la Nature, à côté du nom commun il impose un nom propre, et par le moyen de l'image concrète qui les signifie comme un vocable, dans son abaissement encore instruit de l'autorité supérieure de la Parole, il les interpelle dans ses nécessités. Assez bien d'ailleurs, comme un enfant qui de tout compose l'histoire de sa poupée, l'humanité dans sa mémoire alliée à son rêve trouva de quoi alimenter le roman Mythologique. Et voici à côté de moi cette pauvre petite vieille femme qui, frappant studieusement dans ses mains, accomplit sa salutation devant ce Colosse femelle au sein de qui un ancien Prince, averti par le mal de dents et un songe d'honorer son crâne antérieur, après qu'il l'eut trouvé pris par les mâchoires dans les racines d'un saule, inséra la bulle usée. A ma droite et à ma gauche, sur toute la longueur de l'obscur hangar, les trois mille Kwannon d'or, chacune identique à l'autre dans la garniture de bras qui l'encadre, s'alignent en gradins par files

de cent sur quinze rangs de profondeur; un rayon de soleil fait grouiller ce déversoir de dieux. Et si je veux savoir la raison de cette uniformité dans la multitude, ou de quel oignon jaillissent toutes ces tiges identiques, je trouve que l'adorateur ici, sans doute, cherche plus de surface à la réverbération de sa prière, et s'imagine, avec l'objet, en multiplier l'efficacité.

Mais les sages longtemps n'arrêtèrent point leurs yeux aux yeux de ces simulacres bruts, et s'étant aperçus de la cohérence de toutes choses, ils y trouvèrent l'assiette de leur philosophie. Car si chacune individuellement était transitoire et précaire, la richesse du fond commun demeurait inépuisable. Point n'était besoin que l'homme appliquât à l'arbre sa hache et au roc son ciseau; dans le grain de mil et l'œuf, dans les convulsions pareillement et l'immobilité du sol et de la mer, ils retrouvaient le même principe d'*énergie plastique*, et la Terre suffisait à la fabrication de ses propres idoles. Et, admettant que le Tout est formé de parties homogènes, si, pour la mieux poursuivre ils reportaient sur eux-mêmes leur analyse, ils découvraient que la chose fugace en eux, improuvable, injustifiable, était le fait même de leur présence sur la place, et l'élément affranchi de l'espace et de la durée, la conception même qu'ils avaient de ce caractère contingent.

Et si la fraude diabolique ne les eût à ce moment égarés, ils eussent reconnu dans ce rapport d'un principe d'existence indépendant selon sa notion propre de tout et de son expression précaire, une pratique analogue à celle de la parole : qui implique, restitution intelligible du souffle, l'aveu. Puisque chaque créature née de l'impression de

l'Unité divine sur la matière indéterminée *est* l'aveu même qu'elle *fait* à son Créateur, et l'*expression* du néant d'où il l'a tirée. Tel est le rythme respiratoire et vital de ce monde, dont l'homme, doué de conscience et de parole, a été institué le prêtre pour en faire la dédicace et l'offrande, et de son néant propre uni à la grâce essentielle, par le don filial de soi-même, par une préférence amoureuse et conjugale.

Mais ces yeux aveuglés se refusèrent à reconnaître l'Être inconditionnel, et à celui qu'on nomme le Bouddha, il fut donné de parfaire le Blasphème païen. Pour reprendre cette même comparaison de la Parole, du moment qu'il ignorait l'objet du discours, l'ordre et la suite lui en échappèrent ensemble, et il n'y trouva que la loquacité du délire. Mais l'homme porte en lui l'horreur de tout ce qui n'est pas l'Absolu, et pour rompre le cercle affreux de la Vanité, tu n'hésitas point, Bouddha, à embrasser le Néant. Car, comme au lieu d'expliquer toute chose par sa fin extérieure, il en cherchait en elle-même le principe intrinsèque, il ne trouva que le Néant, et sa doctrine enseigna la communion monstrueuse. La méthode est que le Sage, ayant fait évanouir successivement de son esprit l'idée de la forme, et celle de l'espace pur, et l'idée même de l'idée, arrive enfin au Néant, et, *ensuite*, entre dans le Nirvâna. Et les gens se sont étonnés de ce mot. Pour moi j'y trouve à l'idée de *Néant* ajoutée celle de *jouissance*. Et c'est là le mystère dernier et satanique, le silence de la Créature retranchée dans son refus intégral, la quiétude incestueuse de l'âme assise sur sa différence essentielle.

*Kio tô.*

# LE SÉDENTAIRE

J'habite le plus haut étage et le coin de la demeure spacieuse et carrée. J'ai encastré mon lit dans l'ouverture de la fenêtre, et, quand le soir vient, tel que l'épouse d'un dieu qui monte avec taciturnité sur la couche, tout de mon long et nu, je m'étends, le visage contre la Nuit. A quelque moment soulevant une paupière alourdie par la ressemblance de la mort, j'ai mélangé mon regard à une certaine couleur de rose. Mais à cette heure, avec un gémissement émergeant de nouveau de ce sommeil pareil à celui du premier homme, je m'éveille dans la vision de l'Or. Le tissu léger de la moustiquaire ondule sous l'ineffable haleine. Voici la lumière, dépouillée de chaleur, même, et me tordant lentement dans le froid délectable, si je sors mon bras nu, il m'est loisible de l'avancer jusqu'à l'épaule dans la consistance de la Gloire, de l'enfoncer en fouillant de la main dans le jaillissement de l'Éternité, pareil au frissonnement de la source. Je vois, avec une puissance irrésistible, de bas en haut déboucher l'estuaire de magnificence dans le Ciel tel qu'un bassin concave et limpide, couleur de feuille de mûre. Seule la face du soleil et ses feux insupportables me chasseront de mon lit, seule la force mortelle de ses dards. Je prévois qu'il me faudra passer la journée dans le jeûne et la separation. Quelle eau sera assez pure pour me désaltérer ? de quel fruit, pour en assouvir mon cœur, détacherai-je avec un couteau d'or la chair?

Mais après que le Soleil, suivi, comme un berger,

par la mer et par le peuple des hommes mortels qui se lèvent en rangs successifs, a achevé de monter, il est midi, et tout ce qui occupe une dimension dans l'espace est enveloppé par l'âme du Feu, plus blanche que la foudre. Le monde est effacé et, les sceaux de la fournaise rompus, toutes choses au sein de ce nouveau déluge se sont évanouies. J'ai fermé toutes les fenêtres. Prisonnier de la lumière, je tiens le journal de ma captivité. Et tantôt, la main sur le papier, j'écris, par une fonction en rien différente du ver-à-soie qui fait son fil de la feuille qu'il dévore; tantôt j'erre par les chambrès ténébreuses de la salle à manger, par le salon, où un moment je suspends ma main sur le couvercle de l'orgue, à cette pièce nue au centre de qui redoutablement se tient seule la table de travail. Et intérieur à ces lignes blanches qui marquent les fissures de ma prison hermétique, je mûris la pensée de l'holocauste; ah ! s'il est enviable de se dissoudre dans l'étreinte flamboyante, enlevé dans le tourbillon du souffle véhément, combien plus beau le supplice d'un esprit dévoré par la lumière !

Et quand l'après-midi s'imprègne de cette brûlante douceur par qui le soir est précédé, semblable au sentiment de l'amour paternel, ayant purifié mon corps et mon esprit, je remonte à la chambre la plus haute. Et me saisissant d'un livre inépuisable, j'y poursuis l'étude de l'Être, la distinction de la personne et de la substance, des qualités et des prédicaments. Entre les deux rangées de maisons, la vision d'un fleuve termine ma rue; l'énorme coulée d'argent fume, et les grands navires aux voiles blanches avec une grâce molle et superbe traversent la splendide coupure. Et je vois devant moi ce « fleuve » même « de la Vie », dont jadis,

enfant, j'empruntais l'image aux discours de la Morale. Mais je ne nourris plus la pensée aujourd'hui, nageur opiniâtre, d'atterrir parmi les roseaux, le ventre dans la vase de l'autre rive : sous la salutation des palmes, dans le silence interrompu par le cri du perroquet, que la cascade grêle derrière le feuillage charnu du magnolia claquant sur le gravier m'invite, que le rameau fabuleux descende sous le poids des myrobolants et des pommes-grenades, je ne considérerai plus, arrachant mon regard à la science angélique, quel jardin est offert à mon goûter et à ma récréation.

PAUL CLAUDEL.

# MÉDITATION
## DES COUCHERS DE SOLEIL

*Contemple tous les soirs le soleil qui se couche.*
*Rien n'agrandit les yeux et l'âme, rien n'est beau*
*Comme cette heure rouge, héroïque et farouche,*
*Où le jour dans la mer renverse son flambeau.*

*Incruste-toi, les reins cambrés, dans la falaise.*
*Labyrinthe sonore où soupirent les flots,*
*Poète amer, ô conque impénétrable, apaise*
*Ton cœur sanglant rempli de sel et de sanglots.*

*Tourne vers l'horizon ton front mouillé, ta bouche*
*Ouverte et que tes yeux desséchés par le vent*
*Aillent du cintre bas où le soleil se couche*
*A la première étoile apparue au levant.*

*Pèse en les mesurant ces hautes destinées*
*Dont la lumière accrue aveuglait au zénith*
*Et qui montaient encore, et se sont inclinées*
*Lourdement vers le puits nocturne où tout finit.*

*L'humanité sans foi vieillit dans l'amertume.*
*Songe aux dieux que son jeune espoir crut immortels :*
*Leurs encensoirs rouillés exhalent de la brume*
*Et l'araignée argente et brode leurs autels.*

*Songe aux peuples déchus : ils furent grands. Ta race*
*Avait d'un glorieux azur nourri ses lys,*
*Et ses rois lâches l'ont, délaçant leur cuirasse,*
*Laissé s'entretuer sur ses drapeaux salis.*

*La guêpe des fruits mûrs s'attaque aux seins de marbre.*
*Songe aux amants qu'on a vus rire avec orgueil :*
*Les noms entrelacés qu'ils gravaient sur un arbre*
*Sous l'écorce ont marqué le bois de leur cercueil.*

*La corne au rauque son qu'un pâtre morne embouche*
*Rassemble les troupeaux épars sur les prés ras.*
*Toi, devant le soleil soucieux qui se couche*
*Songe à tous les soleils qui ne renaîtront pas,*

*Et tandis qu'affluant au ciel, la nuit sévère*
*Plante dans le linceul du jour enseveli*
*Des astres plus cruels que les clous du Calvaire,*
*Loin du roc par le flot séculaire poli,*

*Loin des vents querelleurs et de la mer qui tonne,*
*Remporte, en gravissant d'un pas triste et cassé*
*Des chemins sans échos au bâton qui tâtonne,*
*Le silence d'un cœur où l'amour a passé.*

CHARLES GUÉRIN.

# LE JARDIN D'ÉPREUVE

—

Hyacinthe était né avec une passion très rare chez les hommes : il n'aimait pas la chasse, ni les exercices violents du corps; non plus l'étude classique, renfermée; non plus la poursuite galante des femmes; ni les dés, ni les échecs, ni même ne rien faire : il aimait seulement la *beauté*.

Cette beauté, son grand embarras était de la définir et d'en rendre compte à lui-même... Par pédantisme? — Oh! non pas... Mais il la sentait battre si fortement en son cœur, elle faisait en sa tête un si grand tumulte que le besoin montait en lui d'en ordonner les éléments. Les âmes de fortune médiocre ne connaissent pas telles nécessités. Seule une magnifique opulence a le souci du gérant qui mettra l'ordre à ses affaires... Hyacinthe était tourmenté de la plénitude d'émotions que toute chose belle ou gracieuse lui causait. Ce qui fait sourdre, d'habitude, un mince filet d'enthousiasme, soulevait en lui tout un fleuve. Son plaisir de voir et d'entendre avait tant d'ampleur qu'il touchait à la gêne — à la souffrance presque. A qui pouvait-il confier un pareil trouble et qui l'eût compris? Aussi restait-il toujours silencieux et le plus souvent solitaire. Sa vie, très singulière, se passait dans un angle de petite ville ayant vue sur les champs, ni joyeuse, ni mélancolique, mais troublée... Le modeste emploi provincial qu'il occupait suffisait tout juste à lui ménager le contraste bienfai-

sant d'un loisir : sortir, ponctuellement, chaque jour à 4 heures, du bureau de perception équivalait pour lui à quelque évasion rayonnante. Le premier instant de liberté lui semblait très doux; il n'avait au cœur que le sentiment négatif de la délivrance. Aucun désir au delà ne le tourmentait. Bientôt, les toits et les jardins laissés en arrière, en la pleine mer des moissons, des pâturages, avec les golfes profonds des bois, les hameaux lointains s'ouvrant comme des ports, — son mal coutumier le reprenait... Si le soleil versait toute sa poussière d'or sur la terre, il en était grisé ; la gloire de midi, cette splendeur silencieuse et morne, l'enveloppait de respect : moins chrétien, il aurait fait un dieu du soleil... Les averses grises qui courent au long des plaines, entre deux éclaircies, l'effrayaient, comme si c'eût été des cohortes bien parallèles, espacées, dardant l'une après l'autre, au passage, un faisceau de piques luisantes. Il avait, en suivant les nuages de l'œil, le vertige des hauteurs où ils flottent; la pureté froide des *cirrus* tissés de glace cristalline, il la ressentait; son âme se gonflait à l'orgueilleuse rondeur des *cumulus* qui font des sphères de vapeur en l'espace ; la nonchalante sérénité des *stratus* étirés au fil de l'horizon, il la faisait sienne ; et lorsque arrivait le *nimbus* orageux, lourd de foudre et de grêle, c'était lui-même, semblait-il, où la nuit descendait, sinistre et sublime...

Pour lui, ni *beau* ni *vilain* temps, car, sous tous les ciels et tous les climats, la Nature est expressive, éloquente : frissonnante de givre, ou suant de soleil, quand donc est-elle plus admirable, la forêt? — Oh ! l'adolescente beauté du bois auquel pousse la prime verdure ! le feuillage des chênes encore clairsemé, ses feuilles mortes et persistantes, que dore le re-

nouveau de vie du printemps! — La virile splendeur des bois, quand le vert tendre se fonce, devient sérieux, — et la magnificence enfin de ces bois mourants, aux couchants d'automne si calmes ; l'immobile incendie des dômes végétaux, aux tons de cuivre et de vieux bronze!

Par toutes les saisons, Hyacinthe traversait cette chose énigmatique et superbe qu'on appelle le *paysage;* n'éprouvant d'ailleurs nulle envie de la retracer sur une toile, avec des couleurs, ou sur un blanc papier avec des images abstraites ; inapte à noter ses bruits en suites musicales ; mais troublé, très profondément, d'un vague désir de recréer... Sous quelle forme? — Il ne savait, car n'étant ni peintre ni compositeur de symphonies, ni poète, — peut-on faire autre chose, que contempler ?

Il contemplait donc, dilatait ses yeux, tous ses sens ; il regardait ce que les autres voient seulement, écoutait ce qu'ils se contentent d'ouïr : les tapis roulés avec soin, gaiement diversifiés, des cultures, des coins de champ où le sillon finit sous un vieux orme, avec des instruments de labour naufragés ; les vols blancs d'alouettss, s'élevant, droit, des blés, ivres de soleil ; les noirs vols de cornеilles sur les peupliers en rideau ; puis le feuillage glauque des saules tortillards, aux pieds dans l'eau, semblables à des monstres très doux, et très anciens, noueux de corps, ébouriffés plaisamment de chevelure, — puis les berges fleuries, plantées de roseaux, surveillant l'eau qui coule en ses méandres... enfin la futaie sombre qui s'ouvre en nef de cathédrale, les plateaux nus fourrés par endroits de bruyères, les fougeraies inextricables, les chemins de pierres croulantes, les dalles de rochers où l'on fait s'enfuir des lézards peureux par les fentes, — et puis ces

étangs tristes où le nénuphar, immergé du pied, étale sa robe, la vase où l'on se voit, tremblant, embarrassé de joncs et fonçant dans la solitude ; aussi les fonds de bois humides, saturés d'aromes étrangers, où les agarics vénéneux plantent leur parasol, où se cache la ciguë découpée comme une guipure; le fourmillement d'énormes cerfs-volants, aux noires élytres, sortant de l'écorce gâtée des chênes... et les mousses pendantes, moites de l'eau qui filtre, et le murmure jaseur de cette eau, — le cri fâché des chouettes fuyant le jour, les dernières flèches de lumière qui transpercent le bois désert, et la solitude qui se fait, le silence, la nuit tombante.

★

Mais, entre les montées pénibles de coteaux et les marches allègres à travers la plaine, il était des moments, pour Hyacinthe, où l'ensemble panoramique se divisait, où le site resserrait son cadre, où l'œil attentif se fixait sur le monde plus restreint d'un *arbre*, — le microcosme infiniment ténu d'une *mousse*. Alors il s'oubliait des demi-journées à regarder ces coins du tableau, à guetter ces notes isolées de la symphonie. C'est alors surtout que l'angoisse particulière qui le hantait devenait pressante, — sans doute par ce motif qu'embrassant mieux un champ de beauté plus réduit, l'idée de *perfection* commençait à se dégager du spectacle ; à travers son sentiment trouble encore, une lueur de vérité touchait sa raison. Tant qu'il ne percevait, dans le tumulte de ses sensations, aucune musique, son trouble lui semblait fatal, inévitable; il le supportait comme un mal, un doux et cruel mal d'amour dont on ne pressent point le remède. Mais à présent il commençait à

connaître ce qu'il aimait, il lui venait des clartés, des sonorités soudaines et fugaces, comme un pressentiment d'harmonie ; une aurore se levait lentement, sur sa pensée ; il allait être, qui sait ? débarrassé bientôt de son malaise : il *saurait*...

★

Un jour que Hyacinthe était resté plus longtemps sous la voûte élevée, ferme et gracieuse à la fois, d'une allée de frênes, une synthèse de tant d'impressions et d'observations se fit dans son âme. Il se prit à songer que ces extases devant l'univers n'avaient leur source exclusive ni dans sa propre émotivité ni dans l'expressivité du monde extérieur. Il est vrai qu'au milieu des senteurs et des verdoyances de forêt, il se sentait comme en un rêve ; mais tâtant les écorces, passant ses doigts sur les corolles, il les trouvait fermes, et souples ; la *Réalité* se dégageait, nettement, de sa sensation idéale : il avait foi dans son impression de bonheur personnel ; il avait aussi foi dans une perfection objective, hors de lui.

Cette idée de perfection, ainsi dégagée de son *moi*, purifiait, canalisait son trouble. Le soleil ne l'éblouissait plus désormais comme dieu, mais comme globe inerte et fécond, conçu de toute éternité par un Dieu. La Nature tout entière se dépouillait pour lui d'un inquiétant et froid panthéisme : elle s'éclairait de génie, de bonté. Ces nuées que la main pétrisseuse du vent fait polymorphes, et les rayons obliques du couchant, polychromes, ne communiquaient plus à son imagination leur fièvre, ou leur langueur; les *nimbus* livides fuyant, déchiquetés, n'entraînaient plus son âme, passive, dans leur fuite; et les *stratus* couchés sur les mar-

ges de l'horizon ne le déprimaient plus de leur nonchaloir... Son intelligence, délivrée, ne se laissait plus aller à la dérive de ces choses, elle les poursuivait d'une activité libre ; elle n'était pas avec la matière en déroute, elle était avec les énergies chasseresses... Ces vapeurs, amoncelées en montagnes, étirées en animaux fantastiques, égrenées en troupeaux géants, — il n'en subissait point, cette fois, la physionomie, curieuse ou terrible, il en surveillait le jeu précis, et le rythme. Les ondes invisibles du vent tordent les nuages en chevelures si variées, les lissent, les brisent ou les bouclent, les épandent en flot ou les éparpillent en mèches. En ce caprice apparent, coquet ou tragique, Hyacinthe a saisi maintenant la trace du moteur invisible : au travers des mailles de l'ouvrage, il entrevoit la main fileuse et tisseuse.

Ainsi des terrains calmes, immobiles, mais dont les lignes, ascendantes ou déclives, horizontales, escarpées, unies, interrompues, lui révélaient le mouvement passé, la recherche prolongée, fiévreuse, d'un équilibre.

Enfin, venant à l'*arbre*, où la forme, pour la première fois, revient sur elle-même et se ferme sur un individu distinct, achevé, il l'*admira*, se repentant presque de n'avoir fait jusque-là que l'aimer. L'arbre ! ce n'était plus, à ses yeux, le simpliste accessoire de vie rustique noté par Virgile en passant, quelque chose comme un meuble, une sorte d'échelle amoureuse où grimpe le verbe étourdi des poètes ; non plus un « portant » de théâtre, multiplié pour le plaisir des yeux, dans le grand décor naturel... L'arbre se présentait ce qu'il est, ce qu'il fut avant le promeneur qui passe, et ce qu'il sera, lui passé... l'ordre formel et minutieusement

rédigé d'une Intelligence organisatrice. Ce tronc droit de sapin, que nous conformons architectoniquement en colonne, est l'étui des faisceaux de fibres et de trachées respiratoires : s'il monte, c'est pour un besoin ; et s'il monte droit, par un rythme ; il ne *veut* pas dépasser les troncs congénères, ni tendre ses rameaux dans l'espace : une force le veut pour lui : la *fonction ;* et, par-dessus la fonction, la *Providence.* Et Hyacinthe se dit qu'en aspirant l'arome de térébenthine, il absorbait, en fait, le surplus de vitalité d'un être, et qu'en écoutant la musique éolienne de la brise dans les rameaux, il percevait harmoniquement le résidu d'un geste organique.

Ainsi l'arbre, en transpirant pour sa propre utilité végétale, nous parfumait ; en agitant ses feuilles sous le courant frais d'oxygène, il nous abandonnait une jouissance ; étalant simplement ses rameaux en alternance hélicoïde afin de mieux distribuer l'air, et la lumière, il suggérait à notre intelligence une idée d'ordre, de prévoyance harmonieuse.

★

Alors Hyacinthe, trop rempli de ces choses, eut un nouveau malaise : après l'exubérance du sentiment, déjà si rare chez les hommes, ce fut chez lui l'exubérance de *raison.* Ainsi qu'à tous les amants sincères du *beau,* son tempérament était prosélyte. Il eut un moment, sur le chemin, à la lisière du bois, comme un chagrin d'avoir ces visions pour lui seul. Anxieux, il jeta ses regards à l'entour... : les chênes se dressaient, silencieux, frémissant de leurs feuilles, mais impénétrables ; l'eau des étangs dormait, reflétant le ciel, sans pensée ; quelques vaches,

étendues sur l'immense prairie, paraissaient songeuses, — mais faisaient-elles autre chose que ruminer?..... En ce coin de champ, où le sillon finit sous un vieux orme, assis sur des instruments de labour naufragés, un paysan prenait l'ombrage. Que pensait-il? — Assurément des idées bien lointaines de celles d'Hyacinthe... Et cependant il posait ses yeux sur les mêmes objets. Comme Hyacinthe, il voyait des arbres, et des cieux, et des terrains; — mais en voyait-il la beauté?

Il fallait s'occuper, pourtant, *faire quelque chose.* Un arbrisseau nain, tordu par le vent, pittoresque encore, mais douloureux, fixa les pensées du rêveur. Une de ces idées qui suffisent à remplir la vie germa, tout d'un coup, en sa tête... Aussitôt, quittant l'allure nonchalante du désœuvré, il pressa le pas, en homme qui voit de longues besognes à remplir.

★

Aussitôt rentré dans sa petite chambre, les rayons bien garnis de livres lui causèrent une joie. L'homme est fait, certainement, pour être orienté dans une direction définie : la symétrie de son âme, comme celle de son corps, n'est pas rayonnante.

Ces livres, voici longtemps qu'ils reposaient, sans bruit, honnêtes et discrètes personnes, au savoir patient, ne s'imposant pas. Hyacinthe les prit, ces doux compagnons, un à un, les ouvrit pieusement, comme si c'eussent été des missels : n'allaient-ils pas l'aider à résoudre le grand mystère, à réaliser la vaste et longue expérience qu'il méditait ?

Car, voici ce qu'en sortant du bois il avait conçu. — Puisque la beauté des lignes, des couleurs, des attitudes a pour déterminant, hors de nous, le

*rythme*, l'*harmonie*, un ordre parfait de croissance, inversement, ce qu'on nomme laideur, et disgrâce a pour origine extérieure un désaccord plus ou moins manifeste, un rythme rompu, troublé dans sa période, anormal.

Alors, pour démontrer la beauté, l'esthète possède un moyen infaillible : c'est d'organiser la laideur. Oui, se dit Hyacinthe avec enthousiasme, comme nos géologues et nos chimistes opèrent la synthèse des roches, ou des éléments minéraux, nos botanistes celle des flores passées, nos archéologues, celle de civilisations disparues, — moi je ferai la synthèse, toute nouvelle, de l'*horrible* et du *monstrueux :* je vais faire ce que nul n'a fait jusqu'ici: je vais intervertir la Nature... Ces tiges et ces rameaux, ces feuillages, ces inflorescences normales, on les néglige: le monde passe, distrait, devant tant d'harmonies, en perçoit à peine le génie, sous la grâce... Eh bien ! je créerai, de toutes pièces, un jardin monstrueux, où l'ordre des feuilles et des fleurs sera renversé: l'*Anti-Nature* en face de la Nature. Tout ce qui fait là, au dehors, la beauté, l'élégance, le charme, — j'en éliminerai minutieusement l'influence; ma main détournera les énergies naturelles du droit chemin; elle abaissera ce qui veut s'élever, redressera ce qui tend à descendre; elle changera le sens et l'ouverture des angles, transformera l'aigu en obtus, et réciproquement, courbera ce qui pousse droit et forcera les lianes flexueuses à la ligne rigide...

Alors je ferai voir mon jardin, — mon *Jardin d'épreuve* à la foule... Ce qu'un siècle de leçons et de théories ne parviendrait pas à prouver, un coup d'œil en éclaircira l'évidence. La *laideur*, mettant à nu tous ses procédés, cyniquement, livrera, du

coup, le secret éternel de la *beauté*. J'aurai fait triompher ainsi le *bien*, à l'aide du mal, et faisant pénétrer la *haine* jusqu'au fond, — j'initierai les hommes à l'*amour*.....

★

Entraîné par sa propre ardeur, Hyacinthe voyait ses projets accomplis, déjà; comme tous les esprits en état d'auto-suggestion, il avait oublié les obstacles. Tout d'un coup, la perspective des longs efforts, des expériences innombrables, des tâtonnements qu'il faudrait pour mettre une telle entreprise au point, s'ouvrit clairement. Que de plans à tracer, d'instruments à rassembler sous sa main, de devis, de combinaisons, de calculs! Et d'abord il lui fallait reprendre, du début, ses études d'histoire naturelle, compulser tous les documents, se mettre au courant de toute découverte récente. Météorologie, Géognosie, Physique, Agronomie, Statistique, il ne devait rien négliger. Pour créer son jardin monstrueux, il était bien forcé de s'instruire en l'art des jardins ordinaires... Puis, une fois la bibliographie des ouvrages techniques épuisée, la somme de ce qu'on avait écrit avant lui sur la question lu, digéré, noté, rangé méthodiquement dans ses tiroirs, et dans sa tête, — une vie de manœuvre commençait: Hyacinthe, lui, le rêveur nonchalant, l'amateur des promenades passives, des méditations conduites au hasard, il allait, contraint par soi-même, revêtir le tablier de toile du jardinier, remuer la glèbe de sa bêche, porter de lourds arrosoirs des deux bras, se courber, des heures, sur les tiges naissantes, émonder, sarcler, se multiplier pour soigner ses monstres...

Alors, un découragement l'envahit : le jour bais-

sait dans son cabinet de travail; il ne savait par où commencer, il avait vraiment trop à faire... Et longtemps il resta là, sans rien toucher, sans penser à rien, n'ayant pas même la force d'allumer sa lampe.

★

Par quel enchaînement d'idées confuses, vagabondes, la *Chine*, tout d'un coup, s'offrit-elle à son imagination ?... Il revit ce pays qu'il n'avait jamais vu, d'ailleurs, qu'en images : les lanternes, les abat-jours en papier de riz, les palanquins, les maisons de bambous et de porcelaine, les dragons, les Bouddhas obèses, les nattes, les pipes d'opium, toute la vie des « Fils du Ciel » lui revint. Il se souvint qu'il existait là, dans l'Extrême-Orient, un peuple innombrable au teint jaune, aux yeux bridés, d'accord pour rendre naines les futaies, pour atrophier le pied des femmes, pour bâtir des toits retroussés, et pour offrir leurs nouveau-nés aux pourceaux...

Mais, au fait, songea-t-il, avec une ombre de dépit, ces gens-là avaient mon idée; du moins leur renversement du bon et du beau sens peut me servir. Pour un but qui m'appartient, je prends leur méthode. Je me fais, pour le triomphe de la beauté, l'esprit chinois. Faut-il me raser partout les cheveux, et me laisser croître au vertex une queue longue de dix aunes ?... Me vêtir d'un jupon de soie, me chausser de sandales hautes et me coiffer d'une toque à plume de paon ?... Non, ce n'est pas indispensable : il suffit que je sois, comme eux, subtil et pédant, et que je mette mon esthétique à l'envers...

Pendant la nuit, Hyacinthe rêva qu'il marchait la

tête en bas, aisément, qu'il s'introduisait les aliments par le nez, qu'il voyait, dans les rues, les chevaux pousser les chars par derrière, et dans les champs, la charrue mise devant les bœufs ; il vit même en songe d'autres choses assez semblables qui cependant arrivent, et s'exécutent à l'état de veille, en plein jour, et dans l'Occident : ainsi, la jeunesse claustrée, des livres de vieux savants dans les mains, les jeunes vierges livrées juridiquement à des inconnus ; des médecins menant les affaires publiques, et des chefs de bureaux réglant les choses d'Art...

Le lendemain matin, dès l'aurore, Hyacinthe commença, plein d'ardeur, puisqu'il possédait maintenant la méthode. Cela serait long, oh ! très long ; mais cela était, au fond, extrêmement simple : il s'agissait d'étudier, en horticulture, tous les systèmes usités, — et de faire, consciencieusement, le contraire.

Il fit ses premiers essais sur un petit carré de terrain qui lui appartenait, et que, par prudence, il ferma de hauts treillages très serrés. Ses meilleurs traités horticoles en main, il bêcha, fouilla, planta, sema, greffa, tout à l'encontre... Les plantes aquatiques furent ensemencées loin de l'eau, dans des endroits secs ; les grains qui fuient l'humidité furent confiés aux sols inondés. Voyait-il signalée dans ses livres une espèce de fleur réclamant peu d'arrosage, il la noyait sous un jet presque continu. Sur la cime d'un rocher artificiel prospéraient des saxifrages : il les transplanta dans un coin pauvre de calcaire. En un champ de blé qu'il avait, à grand labeur il enfonça des souches vives de fougères ; il passa des journées entières à retenir, par des ficelles, l'élan spiral des volubiles, et s'acharnait,

en même temps, à faire s'enrouler de force des joncs, des gramens.

Très tôt, il s'aperçut qu'il avait fait fausse route ; car les souchets, les carex, écartés de la mare, ne levaient pas ; les bruyères et les chardons s'étiolaient en marge des eaux ; sous ses larges coups d'arrosoir, les plantes florifères ne refleurissaient point ; leur feuillage, simplement, s'épaississait, ce qui faisait encore une beauté. Des plantes rupestres exilées, très peu s'épanouirent, et si précaires qu'elles fussent, elles inspiraient plutôt la pitié que l'horreur. La tâche surhumaine que Hyacinthe s'était imposée pour marier les fougères aux céréales fut perdue ; les souches enterrées restaient silencieuses, et du pan de mur juste en face, des capillaires touffues, auxquelles il ne songeait guère, semblaient se pencher pour voir, ironiques ; des scolopendres bien lustrées dardaient, méchamment, leurs langues sur le jardinier maladroit. Quant aux volubiles enchaînées, elles rompaient leur chaîne en ficelle, sous un effort calme de sève, ou se dégageant, sans colère, reprenaient leur geste spiral interrompu, faisaient même le jeu, — gentiment, de s'enlacer autour de leur lien...

Il n'y avait rien à faire, de ce côté. La Nature était plus forte que tout ; plutôt que de s'enlaidir, elle périssait ; le changement de milieu ne pouvait influencer ses vertus ; elle ne s'adaptait pas, brusquement, aux milieux forcés.

Alors il découvrit qu'il n'avait pas été assez simple : il avait voulu raffiner sur les chinoiseries. Ce n'était pas *déplacer* qu'il fallait, mais torturer sur place. Les « Célestes » ne changeaient pas l'habitude d'une plante, ils changeaient sa forme, diminuaient ou déviaient sa taille. A leur exemple,

mieux compris, il fit des arbres nains, ou noueux et bossus, créa des corolles géantes, obtint des cimes en plateau, en éventail, en boule. Au bout d'un certain temps, son jardin avait pris l'aspect d'une potiche; mais il n'était, à proprement parler, pas laid, il était seulement réjouissant et drôle. Ce n'était pas un jardin monstrueux, pas un *jardin-théorie*, un « jardin d'épreuve » : c'était un jardin *chinois*.

Que faire? — Hyacinthe revint à ses livres ; et, justement, tomba sur un passage d'esthétique, où il était dit que le *caractère*, même outré, pouvait encore être agrément. Il se souvint des jardins de Versailles où les ifs taillés en sphères, en pyramides, les tilleuls tranchés comme un mur n'indignaient pas les promeneurs, allant et venant paisibles, sous leur équerre... Or, son but final était d'indigner, de prouver le beau par indignation. Il devait créer, de toutes pièces, quelque chose de si monstrueux, de si manifestement laid, répugnant, que la vue du plus misérable buisson, par contraste, parût la merveille des merveilles... Il y aurait alors quelque chance d'éveiller l'indifférence des hommes en beauté, de leur donner, enfin, l'appétit de la perfection.

Toute réflexion faite, la nature ne pourrait jamais se plier à ces conditions : c'était même un point acquis d'expérience aux yeux de l'horticulteur esthétique, que *les beautés naturelles*, *faites de vie*, *d'actes vitaux*, ne s'altèrent absolument que si cette vie, ces actes vitaux périclitent; ainsi l'être n'a pas le temps de se déformer; il succombe.

★

Puisqu'on ne peut forcer la Nature, se dit Hya-

cinthe, imitons-la. — Le bois, les métaux, la cire, les vernis nous serviront à confectionner une flore qui peut demeurer vraisemblable, et qu'on saura rendre suspecte. Tous ces milliers d'accidents, de tares impossibles à réaliser sur le vif, — essayons de les modeler, en dehors, de les peindre d'après le vif. C'est dès lors travail de sculpteur, non plus tâche de jardinier; cela ne s'appelle plus art d'arrangement, mais art imitateur, — même créateur. J'abandonne donc la bêche, et prends l'ébauchoir; je ne suis point, désormais, artisan, je suis artiste !

★

Hyacinthe se remit avec de nouvelles ardeurs au travail. Il réunit, dans un atelier qu'il avait, donnant sur la campagne, tous les outils connus de sculpture et de modelage. Et là, son arsenal artistique à portée, les matériaux de sa flore factice sous la main, il commença, sans les remuer encore, à consulter les documents écrits, les méthodes. — On pouvait le voir, à sa fenêtre basse du rez-de-chaussée, s'accoudant, immobile, des journées entières, feuilletant fiévreusement des manuels; et les rares passants, un coup d'œil jeté dans la pièce, s'étonnaient d'en voir les parois étincelantes de feuilles métalliques aux tons faux, donnant d'inattendus reflets, et résonnant, au moindre ébranlement de la rue, comme des cymbales... En ces feuilles d'or ou d'argent, de zinc ou de bronze, laminées pour le bimbelot, il allait découper les pétales de fleurs inconnues, — fleurs que le soleil rendrait aveuglantes, et le zéphyr, assourdissantes.

Qu'il eut donc de peine à trouver les nuances exactement fausses qu'il recherchait!... Les verts

jaunâtres, élus comme fâcheux, miroitaient encore agréablement au soleil ; les plaques lie-de-vin faisaient, en tremblant, des moires de pourpre surprenantes... Un moment, il crut devoir renoncer, tant il est difficile de maintenir le laid sous la lumière ! Il se souvenait de tant de façades lépreuses que le ciel d'Italie transfigure, de la fière tenue des teintes les plus frustes sous l'averse dorée du soleil d'Orient... Même, le cliquetis de tous ces feuillages métalliques, accordés exprès pour exaspérer l'oreille, lui donna, certain jour, la surprise d'une symphonie. Les lys noirs en tôle très mince dont il avait planté un carré d'essai, tintinnabulèrent à la brise comme des cloches lointaines et mystérieuses. La loi des plaques vibrantes, sur laquelle il avait compté, le trompait : car tant d'harmoniques rapprochés, serrés en intervalles dissonants se fondaient, grâce au nombre, en rumeur féerique.....

L'esthétique d'Hyacinthe, sa *contre-esthétique*, devrais-je dire, s'enrichissait là d'un fait nouveau, c'est que l'harmonie naît souvent de l'extrême complexité des mélanges ; — aussi prit-il grand soin, désormais, de n'employer que peu d'éléments discords à la fois. Son chef-d'œuvre fut le bouquet de sapins qu'il organisa de taille, de figure, de parfum, de sonorité, de manière à braver les sens des plus excentriques. — D'abord il les fit raides et mesquins, tels des araucarias de salon ; puis il creusa leur tige en tuyau d'orgue, les nœuds et ventres combinés de manière à chanter, quand viendrait le vent, une note manifestement faussée, sinistre et grotesque.

Groupés en quinconce bizarre, cinq pressés l'un sur l'autre et deux espacés bêtement, — chacun

d'eux portait une frondaison différente, l'un figurant un pain de sucre, l'autre un de ces clochers bulbeux qu'on voit à Moscou, certains tournés régulièrement en tambour, certains autres quadrangulaires. Les aiguilles, d'un ton roussâtre, inverse et complémentaire du ton naturel, le vert sombre, étaient trop entassées sur ce tronc, et trop clairsemées sur cet autre. Au lieu de retomber comme dans la nature, les rameaux se retroussaient en toit de pagode; ce n'étaient plus les pins sérieux, méditatifs de nos forêts, mais des pins rieurs, et riant d'un faux rire qui faisait mal. La caricature de l'arbre était assez réussie pour qu'on perçût sa prodigieuse déformation, et qu'on reconnût, toutefois, son espèce. Pressé d'accumuler tout l'odieux possible sur ses modèles, — et cela par une ardeur prosélyte du *beau*, pour en faire une antithèse triomphante, Hyacinthe ne recula point devant la corruption la plus agressive, celle de l'odeur : il étudia spécialement pour découvrir un relent qui fût l'exact opposé de la saine et balsamique senteur des pignadas.— De longs tâtonnements chimiques lui firent mettre la main sur un produit lointain des résines, et dont l'exhalaison, étrangement malsaine, suggérait les chaos d'idées les plus louches. De cette essence, l'esthète frotta soigneusement ses fausses écorces, —de façon que, tout achevé, le *tertre de la sélection*, comme il le nommait d'ironie, présentait, pour une âme bien née, le spectacle le plus parfaitement répulsif. Et l'homme est ainsi fait, pourtant, qu'une pensée d'achèvement, de succès, et par conséquent d'idéal émanait du groupe monstrueux, pour son auteur. Hyacinthe était entraîné cette fois pour de bon; sa main et son œil étaient faits à cette tératologie pratique, expérimen-

tale : le reste du jardin fut vite réalisé, tout de verve ; chaque nuit, une horreur nouvelle hantait son cerveau ; le jour se passait à la façonner, allègrement, et le soir, à l'admirer presque. Il était fier de sa prairie rouge, qui s'étendait, en contre-bas du tertre, comme une tache de sang ; l'herbe, écarlate à blesser la vue, avait été semée de pavots verts, qu'on ne pouvait plus qualifier de coquelicots, — à moins que la mode ne vînt aux coqs d'arborer crête d'émeraude. Aux trois bouts de cette pelouse en triangle, des arbres isolés, comme des sentinelles, violentaient l'œil. L'un était un beau peuplier d'Italie, moulé dans la cire, au tronc noir de jais, aux feuilles immobiles, *intrépides*, à les comparer à celles du tremble ; Hyacinthe, savamment, en avait dirigé le branchage de haut en bas ; — tandis qu'un saule pleureur, faisant vis-à-vis, avait le sien tourné vers le ciel : ce qui lui donnait un air inquiétant, anxieux. Le troisième angle de cette pelouse paradoxale était occupé par une essence imprévue. L'esthète-botaniste avait pris à la nature une réalité, l'*Arum tacheté*, désigné par le commun « pied-de-veau » ; et de cette herbe étrange, mais secrète, qui de loin en loin rougit de ses fruits vénéneux les sentiers, il avait fait un arbre très apparent. C'était un spectacle gênant pour la vue que cet Arum arborescent, gigantesque, transcrit d'ailleurs fidèlement de structure, et simplement accrû d'échelle. Sans tige, ni rameaux, deux feuilles colossales en fer de flèche émergeaient du sol ; entre elles se dressait le *spathe*, immense cornet d'un vert glauque, cachant par sa base, et laissant percer à son sommet — le *spadice*. Sur cet épi mâle et femelle, finissant en massue violacée et chauve, les baies, d'un vermillon intense, flamboyaient, bou-

tons de corail enchâssés dans un sceptre de Titan.

Horrible splendeur d'une espèce que la Nature offre discrètement, en note accessoire, — et que lui, Hyacinthe, grossissait comme au microscope, qu'il recréait démesurée, monstrueuse.

★

Lorsque tout fut réalisé comme il l'entendait, Hyacinthe enleva ses outils, débarrassa la place des derniers vestiges de son labeur; alors il passa le grand-œuvre en revue. Nouveau Jéhovah, jetant un regard satisfait sur sa tâche, il se dit que « cela était superbement mal », et les mains lasses, jointes derrière le dos, sous le velum de toile qui recouvrait ce paradis de laideur, à pas lents il se promena.

Oui, je suis content, pensait-il, j'ai matérialisé là mon idée, toute mon idée. La synthèse de l'*horrible* et du *monstrueux*, que longtemps je rêvais, — elle est accomplie. J'ai fait ce que nul ne fit avant moi : j'ai renversé l'ordre de la Nature. Ce que Dieu créa rectiligne, je l'ai courbé; ce qu'il voulut flexueux, je l'ai voulu rigide; aux teintes normales de la vie, j'ai substitué des couleurs inverses, hostiles à la vie; la loi des tons complémentaires, qui fonde tout accord et toute harmonie sur la terre, j'en ai fait la loi de contradiction, de révolte, car ce qui végétait, mobile, sous le rouge, je l'ai figé dans le bleu verdâtre, impassible; j'ai livré l'espace, amplement, aux tons accessoires, et j'ai mesuré parcimonieusement la place aux tons essentiels; ma verdure écarlate exaspère les yeux, et les fleurs dont je l'ai semée, livides, les amortissent. Les ramures dressées par moi, ou penchées à terre, déroutent l'esprit à merveille, par

une orientation contrariée; elles contrarient l'instinct et la raison humaine, à leur tour... Sacrilège qui m'a fait trembler par instants, car, créer la laideur ainsi, de sang-froid, n'est-ce point faire mal, et pécher ? — Mais non; mes intentions restent pures et hautes. Ce monde artificiel, corrompu, qui me dégoûte moi-même, et qui me coûta tant d'efforts pour le produire aussi parfait, aussi correct en son infamie, — ce n'est qu'une thèse de beauté. Le mal fictif, de son horreur, fera ressortir le bien réel. Pourquoi tant d'hommes passent-ils, indifférents, devant la Nature? Parce que la Nature est parfaite, intégralement, d'un bout à l'autre, et sans arrêt qui fasse apercevoir sa perfection : ses contrastes même sont des harmonies. Tandis que mon jardin, à moi, c'est une antithèse : c'est l'*Anti-Nature*... Ouvrons-le donc, ce jardin, demain à la foule. Laissons les curieux, simplistes ou subtils, envahir ces allées maintenant désertes... Mon succès sera leur indignation. Quelle jouissance me donnera leur colère ! Je serai payé de mes peines, en entendant les sarcasmes, les anathèmes; plus ils seront blessés, plus j'aurai de joie, de triomphe. Et je souhaite même qu'ils ne gardent, en ce musée sans prix, inimitable, — aucune mesure... Mon bonheur sera de voir renverser ces édifices végétaux si coûteux, d'entendre le fracas de ma flore de verre et de métal mise en pièces. Oui, ce jardin d'épreuve, que j'ai mis dix ans à planter, qui s'est organisé sous mes doigts longuement, patiemment, — il ne doit pas survivre à l'*épreuve*... Et je veux, dussé-je en frémir de regret, un instant, je veux que le public, hors de lui, le mette au pillage... Alors je me produirai devant lui, moi l'auteur, lui disant *merci!* Je conduirai la foule, encore effer-

vescente, tumultueuse, dans les prairies, dans les bois, au milieu de la Nature vraie... Et là, je n'aurai pas besoin de parler : je ferai signe, simplement, je dénoncerai du doigt la grâce des feuillages et des fleurs, à leur enthousiasme. Est-ce qu'il sera besoin de prouver l'harmonie des formes, des coloris, à des yeux encore embus de mes monstres ? — Ce qui les faisait monstrueuses, mes créations, c'est justement ce qui rend la création divine si parfaite. Le *laid* n'est qu'un *beau* renversé... J'aurai donc ce succès d'avoir démontré la splendeur par l'horreur ; et si mon *Jardin d'Épreuve* périt, que m'importe? — Ne reste-t-il point l'autre, le grand Jardin de vie, d'Amour et de Beauté, dont j'aurai livré le secret!

★

Le lendemain, par des annonces répandues à profusion, toute la province d'alentour fut avertie qu'un Jardin curieux, comme on n'en avait jamais vu, allait ouvrir ses portes au public... On aurait pu dire « le Jardin », car en dépit des bâches goudronnées qui couvraient le chantier d'Hyacinthe, et des mille précautions dont l'esthète entourait sa tâche, une partie du mystère avait transpiré. La nuit, quelques vauriens avaient pu se glisser dans l'enceinte, et piller des échantillons métalliques, qui passèrent en toutes les mains, avec d'interminables commentaires. On sut, par l'indiscrétion de certains livreurs, venus de très loin, l'espèce de marchandise transportée. Même la Nature s'en était mêlée, et par un jour de vent impétueux, toute la neige d'un pommier, couleur de cendre et de flamme, s'était envolée, puis semée sur le champ de foire. On avait cru d'abord à quelque incendie;

mais le professeur de botanique de l'endroit, examinant ces corolles ouvrées d'étain mat et de cuivre rouge clinquant, y décela la structure normale des Rosacées ; et dès ce jour il se douta qu'un maniaque, en le voisinage, fabriquait de la fausse flore, en cachette, comme on fabrique de la fausse monnaie.

Au jour fixé, la population tout entière, en habits de fête, se dirigea vers l'extrémité de la ville, au « Musée du Fou », comme on désignait le Jardin d'épreuve esthétique. Les dames avaient fait toilette, ainsi qu'aux grandes ouvertures ; les hommes sérieux prenaient l'attitude qui convient en face d'une mystification imminente : ils affectaient un sourire de supériorité bon enfant. Les enfants, eux, se promettaient un rêve des Mille et Une Nuits ; — enfin quelques polissons s'apprêtaient à faire tout le bruit et le scandale qu'il serait possible.

Pour Hyacinthe, oppressé d'attente, les mains froides et le corps secoué d'un tremblement, il s'était dissimulé sous le lierre naturel d'une tour, la seule végétation logique qu'il eût laissée, — la seule qui pouvait, d'ailleurs, par son caractère simple et normal, ne pas attirer sur lui l'attention. De là, sans être vu, son regard embrassait l'ensemble du tableau formé par ses arbres, ses fleurs, ses boulingrins, — et la foule qui s'y répandait. Même il fit cette observation que sa flore, toute à l'envers, n'était pas beaucoup plus difforme, et plus discordante à la vue, que la figure des bourgeois, venus là pour l'examen, que la coupe de leurs habits et la forme de leurs chapeaux...

Le premier mouvement qu'il surprit, sur les visages, et dans les gestes, fut l'étonnement d'abord, puis — l'*admiration*. Ce dernier état d'âme s'é-

tablit du reste très vite, et la joie du public, bientôt, déborda; — non cette allégresse maligne que soulève le ridicule, mais une joie franche, sincère, respectueuse, — une joie d'Art... C'étaient des Oh! des Ah! tout empreints d'un émerveillement candide, de ces brèves exclamations dont la musique spontanée flatte tant les artistes, parce qu'elle trahit l'émotion. A chaque pas fait dans les allées sablées d'extravagants cailloux aux tons de fruits, on marchait d'extase en extase. Ces essences d'arbres excentriques, qui faisaient reculer d'épouvante leur jardinier, obtinrent un succès prodigieux de la foule : elle ne se lassait point de vanter les frondaisons les plus improbables, et les plus téméraires floraisons : les cèdres nains, aux cimes gaies, hautes comme des lauriers, la charmaient; les lauriers-géants jaune paille, obèses ainsi que des plantes grasses, les arrêtaient des quarts d'heure, dissertant, analysant, formulant des critiques comme s'il s'agissait d'œuvres d'Art. Les mères retenaient par la main leurs fillettes pour les empêcher de cueillir dans les haies des pêches en chair crue, chantournées d'un outil savant, distillant un jus de sang frais, — et parmi le pré rouge, des fleurs que Hyacinthe avait plantées là, la tête dans l'humus, les racines en l'air, peintes dans une gamme très approfondie de tons faux... Une brise qui passa fit gémir les tiges en sifflets discords; elle fit sonner, en cloches fêlées, les palmes de fer blanc, joua sur les roseaux une mélodie retournée, d'un rythme absurde... La foule, un peu déconcertée d'abord, applaudit à l'innovation, parla de difficultés dextrement vaincues, de tour de force. On n'en revenait pas qu'un esprit d'homme ait pu concevoir, et mener à bien tant de projets extraor-

dinaires, qu'une seule main d'ouvrier soit parvenue à dompter la nature ordinaire, à la violenter avec ce génie. Car il était aisé de l'imiter, cette nature, de faire, comme tout le monde, des prairies vertes, des feuilles plates et minces, des rameaux symétriquement alternés, des corolles roses ou violettes en étoiles, en croix, en lèvres, même en casque, en pied d'alouette. Tandis que cet homme avait réussi à faire plus étrange, plus paradoxal que les cyprès chauves, les champignons bizarres et suspects, les Orchidées qui singent des abeilles et des oiseaux... Il avait su trouver des tonalités neuves, agréablement disparates, des contours qui rompaient, par un vice piquant, la vertueuse monotonie des feuillages... Il avait enfin su *faire neuf*, — et c'était un fameux cerveau.

Hyacinthe, de son lierre, écoutait ces lambeaux de phrases, détachées de la rumeur de foule, et montant vers lui...; sa stupéfaction, son chagrin, augmentaient de minute en minute... Il assistait à son triomphe de jardinier faussaire avec une sueur de honte à son front. La lenteur sereine de cette foule, serpentant au long de ses herbes frelatées, de ses bois factices, finissait par l'exaspérer: dans cette cohue bourgeoise, endimanchée, verbeuse, il voyait une flore bêtement épanouie, vis-à-vis de sa flore; — la laideur de ses plantes, à lui, était au moins voulue, calculée, savante: c'était l'inverse de la nature, mais son inverse exact. Tandis que ces gens qui, béats, s'en divertissaient, et n'en étaient pas choqués un instant, lui causaient le dégoût d'une infirmité native qui s'affiche. Un moment, il eut ce scrupule d'artiste, d'avoir fait tomber tant d'innocents dans un piège: il lui monta l'impulsion subite de leur crier, de sa cachette,

qu'il avait trompé son public, et que ce jardin n'était qu'une gageure... Et tout frémissant de dépit, il sortit sa tête un instant du cadre de beau lierre vivant et touffu.

Quelqu'un le reconnut, et le désigna de suite à la foule... Alors, devant le flot de monde qui déjà s'avançait au pied de la petite tour, et le menaçait d'une ovation, Hyacinthe prit peur... Il descendit l'escalier à vis, précipitamment, gagna une porte dérobée du jardin, et s'enfuit, comme un assassin qu'on poursuit, en pleine campagne.

Il courut, à perte d'haleine, devant lui, jusqu'à ce que le bruit de fête de la foule mourût dans le repos des champs, de la vaste plaine. Alors il se laissa tomber sur le bord d'un sillon, d'où l'espace brun des labours s'étendait au loin, à la limite sévère des grands arbres.

La splendide simplicité de ce monde où toute forme est calme, et toute couleur apaisante — à lui, qui sortait des subtilités hostiles du jardin d'épreuve, — s'imposa. La Nature semblait jeter sur lui un long et triste regard de reproche... Il frémit du saisissement que lui donnait le Beau retrouvé, — de componction, aussi, pour la tâche mauvaise, inutile, qu'il avait faite...

Inutile... Oh! ces cinq années de recherches, et de travaux minutieux, pour la grande épreuve! —Et le jour de cette épreuve était venu : son chef-d'œuvre de haine était apprécié par méprise : voici qu'attendant le triomphe d'un désaveu, c'était l'approbation qu'il obtenait pour son sacrilège! Il avait renversé la Nature, — la *belle* Nature; et tous s'étaient amusés à ce jeu: personne ne s'était indigné d'un pareil outrage, nul n'avait compris la leçon !

Dans un transport, Hyacinthe se leva ; il reprit, se hâtant, la route de son jardin. — Il était désert, à cette heure. La foule l'avait quitté. Les fausses verdures et toutes les contrefaçons, plutôt les *charges* du grand-œuvre, étaient là, debout, intactes,— respectées des visiteurs ; elles éclairaient le crépuscule de lueurs louches, épouvantables ; le vent du soir effleurait les troncs, éveillant de sournois échos. L'odeur des colles, des vernis, mélangée des relents dont la flore avait été imprégnée tout exprès, empuantissait l'air... Comment n'en avait-on pas été offusqué ?

Dans un coin, Hyacinthe aperçut l'éclair d'acier d'une hache. Joyeux, il saisit l'outil des deux mains, et pendant une heure, en ce musée sans prix, impossible à refaire, il tailla, brisa, fendit, fit tout éclater sans miséricorde. Les tiges, les corolles qu'il avait façonnées longuement de ses doigts mouraient de son coup d'estoc foudroyant ; sa flore de verre volait en éclats sonores : et c'était cette fois un bruit cristallin magnifique, qu'il s'arrêtait, en dilettante, pour écouter... Quand il eut tout abattu, rejetant les débris vers le centre, il fit un bûcher ; et, voluptueusement cruel, en bourreau qui dresse un *autodafé*, — d'un brandon rapide il y mit la flamme.

Alors la flamme, belle et pure, s'éleva haut, très haut ; elle flamba d'une svelte impétuosité, pétilla d'une vive et franche énergie. Sous ses langues léchantes et mordantes, les bois craquaient comme des os, les tissus métalliques se tordaient, se voilaient de noir de fumée ; le verre éclatait ou coulait, faisait de subites explosions, s'épandait en ruisseaux de glace brûlante. — Et Hyacinthe, debout, les mains appuyées sur sa hache, regardait, en

extase, la flamme qui maintenant, faute d'aliment, ayant tout dévoré, baissait, dardait des langues épuisées, et s'effondrait enfin dans les cendres.

★

Et maintenant que le *Jardin d'épreuve* n'était plus, que faire? — Il n'en savait rien. Mais la certitude qui rayonnait pour lui des milliers d'étincelles volantes comme autant d'éphémères vivants et phosphorescents était celle-ci :

Qu'un mal n'est pas guéri par un mal plus grand, qui l'excède, et que, pour faire goûter aux hommes la vérité, c'est un bien mauvais moyen, de mentir.

MAURICE GRIVEAU.

# LES SALONS DE 1899

Encore à la galerie des Machines. Etrange ; voilà un local spacieux, commode, nous l'aurons eu deux années ! dès l'an prochain, il n'existera plus. La disposition générale est la même qu'en 1898, sinon que, derrière le jardin de la sculpture, à la Société Nationale, les salles de la peinture s'arrondissent et se rejoignent.

Impression première, la dominante : cette fois, nulle fièvre d'enthousiasme ou d'imprécations comme autour du *Balzac* de Rodin, nulle ferveur d'admiration unanime et pieuse, comme devant la *Ste Geneviève*, de Puvis de Chavannes. Pourtant, de Puvis, un prodigieux portrait, l'une des grandes œuvres du maître, et de Rodin, de profondes merveilles.

§

Mais on entre par le salon de la Société des Artistes (qui fut : *les Champs-Elysées*), je l'explore le premier.

Il est curieux de constater que les poncifs se déplacent. Les vétérans prennent de leur isolement quelque valeur. Henner triomphe parce qu'on le sent sincère, et, dans son métier consciencieux et étroit, sûr de sa vision et de sa main. Harpignies, si vieux, reste entêté et solide, son faire n'est pas sans mérite, et il est, à coup sûr, le seul paysagiste sérieux, de ce côté, avec Pointelin, plus mélancolique et monotone. Des autres illustrations de l'art académique, que penser ? que dire ? Hébert, mièvre, n'expose rien d'important, Bonnat, avec un portrait de femme pareil à tous ses portraits de femme, nous montre un coin de *pays basque*, sans accent, sans atmosphère, sans vie, des arbres en carton ; Bouguereau reste, im-

perturbablement, Bouguereau ; Gérôme, anecdotier piquant et futile, se moque, à coup sûr, du public; Antonin Mercié quand il peint, est-il sculpteur ? fait voir trop qu'il n'est pas un peintre ; Jules Lefebvre, cette grâce épaisse, patauge dans d'immondes gadoues; Laurens échafaude de périlleux plafonnements, inconsistants et ridicules; Rochegrosse, du moins plastique, revenu à l'antique après son excursion malheureuse dans le symbolisme floral et wagnérien, ose des crudités d'un rouge aigre à faire hurler; Benjamin-Constant (grand succès, grand succès) tente, dans un paysage de balustrades et d'arbres qu'il a voulu harmoniser, de donner quelque vie à une sorte de mannequin de cire, sans relief, et affublé, en guise de robe, d'un peinturlurage jaune ou orange; Humbert (à lui la médaille d'honneur ?) par un triptyque de bon goût, bien crapuleux et élégant, nous narre la vie de Marie-Magdeleine : heureuses piétés, à se fondre en adorations de bon ton, devant l'image modernisée de la tendre prostituée qui rappellera, à ces messieurs, tant de chers souvenirs et à ces belles dames et au clergé le modèle vers qui, dévotieusement, s'efforcer chaque jour. Comme cela fera bien dans une église mondaine ! C'est si charmant, ma chère !

Qui, après de tels maîtres, citer ? et comment oserai-je?

M. Raphaël Collin n'a pas eu le temps de préparer un grand coup, cette année; aussi, de lui, le tableautin qui nous montre une apparition de jeune fille dans l'encadrement d'une porte, au seuil d'une maison de campagne, tout simple et attendri, sans vaine afféterie, est-il charmant. Est-ce (peut-être) la toile la plus petite du salon ? — Certainement M. Barbin a exposé la plus grande. L'effet en est, tout d'abord, d'obscurcir immédiatement la salle où elle est placée. On n'y distingue rien, tout est cireux et noir, sans tonalité, sans vigueur d'aucune sorte, et comment l'étudier à loisir, cette toile si grande « qu'un cheval au galop met toujours en courant vingt *mois* à sortir de son ombre » ?

M. Béroud, dont il faut bien signaler la spéciale ignominie, livre les chefs-d'œuvre gauchement copiés du Salon carré, au Louvre, aux attaques inexplicables d'une tribu de grosses femmes nues qui dégringolent par le plafond. M. Ridel a une certaine grâce nonchalante et souple, c'est un peintre assez agréable, encore qu'un peu vulgaire. Il y a des élèves ou imitateurs de Gustave Moreau qui ont connu aussi Rembrandt, comme M. Rouault, d'autres qui ne connaissent que Gustave Moreau, comme M. Desvallières, d'autres qui ne connaissent rien, comme M. Béronneau, sinon quelques trucs de métier.

Des paysages: par MM. Sallé, assez décoratif, avec du vent aux arbres et sur l'eau, Jobert, mariniste brumeux et monotone, G. Inness Junior, Foreau, Charles Cesbron, Calvé, Bouché, Boucher et Bouchor, Mlle Delasalle. Puis, un pastiche mauvais de Renoir par un M. Bourgonnier, un agréable *intérieur*, pas mal éclairé par la lampe du soir, signé Marcel Rieder, quelques portraits, et au milieu de tout cela, deux délicates visions d'*Ondine* et de *Baigneuses* par ce rêveur délicieux qui est Fantin-Latour. C'est tout.

§

Et, à la sculpture? Gloires de l'école française, traditions, je sais. Un *buste de* l'éternel *Legouvé* par P. Dubois, et, en dépit d'un grand groupe patriotard en cire, par le même, malgré la présence de MM. Jérôme, bien sûr! Puech (ô Puech!), Mercié, Marqueste, Frémiet (c'est triste, plutôt, de voir son malheureux *de Lesseps!*), Gardet, avec ce *lion* destiné, je pense, à suppléer, un jour, celui de Bartholdi, place Denfert, ce serait bien tout, si M. Barrias ne s'était amusé à se faire dévoiler la Nature, sous l'aspect, bien entendu, d'une femme, statue en marbre polychrome et onyx d'Algérie : ces matériaux, charmants, produisent sur le bon public badaud le plus grand effet, on prend cela pour de l'art. Je note, enfin, par la satisfaction de la Société des Gens de Lettres, la

*statue*, en plâtre, *de Balzac*, par Falguière, grosse masse informe, inexpressive et lourde, jambes croisées, front soucieux, et quel dos ! et ce bassin sans fesses, à moins qu'elles ne plongent en quelque cuvette, au banc creusé où le monstre est assis ? robe de chambre, bien entendu (qui, cette fois, révolte si peu qu'un monsieur, voulant diffamer, pour la postérité, la plastique de Puvis de Chavannes, revêt le peintre, aussi, d'une même robe de chambre), tout cela, ce Balzac, mais ce serait, dans cette attitude, une sorte, bien plutôt, d'*Ami Fritz* méditant sa digestion ! — Rodin est bien vengé.

§

Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts : le poncif anglais ou anglo-scandinave se fait aussi insupportable que les autres. Des Whistler par monceaux, et pas un authentique ! M. La Gandara, oui, M. Alexander, presque agréable, tant d'autres, tant d'autres... On a la joie d'assister à l'écroulement, je pense, définitif de M. Besnard, ce révolutionnaire pompier, cet amphibie académique et novateur, ce faux prophète de l'art des discordances lumineuses : rien n'égale la platitude et l'insignifiance de son exposition, pas même M. Thaulow ou M. Carolus-Duran, décidément entré en odeur de sainteté, ni l'épais M. Roll, à peine le prodigieux Dubufe !

Il ne manque pas, cette fois, Puvis absent, de grandes machines décoratives en ce salon ; il en est d'excellentes, il en est de lamentables. Il y a le panneau de M. Boutet de Monvel, extraordinaire agrandissement, en tons plâtreux et creux, de modèles pour cartes à jouer ; il y a les *Vénitiennes* de M. Aman-Jean, qui ne l'ont pas empêché d'exposer quelques fins et délicats portraits de femmes ; il y *la Pêche au gangui dans le golfe de Marseille*, par M. Auburtin, sèche, dure, sans frissonnement et sans vie ; il y a le triptyque (*le Pêcheur*) de M. Charlet, qui n'existe peut-être que parce que M. Cottet, l'an dernier, a exposé le sien ; il y a une esquisse de M. Mau-

rice Denis, gigantesque et plate, en vue de la décoration d'une église, au Vésinet; il y a, de MM. Dubufe, Guérin, Koenig, etc., une série de *panneaux destinés à décorer l'hôpital Broca, annexe Pascal, service du docteur Pozzi*, à vous dégoûter d'être jamais malade; il y a le *Miracle des Roses* par Mme Madeleine Lemaire, l'*Eden* de M. Lévy-Dhurmer, un Montenard, naturellement; mais il y a, surtout, la *Bataille* de M. Anquetin.

Simplement, un choc de chevaux et de cavaliers, héroïque et acharné. Figures de grandeur naturelle, bêtes et hommes, j'en compte vingt-sept, toutes nues, parmi elles un nègre. Dans un paysage de claire sérénité, une bousculade, une mêlée étrange : des chevaux bondissent, des chevaux se cabrent, des chevaux sont culbutés et foulés aux sabots des autres; ils se heurtent, ils se piétinent et se mordent. Les cavaliers, il en est de renversés qui expirent, sur le sol, écrasés par l'impitoyable assaut, il en est de cramponnés à des crinières qui luttent et qui frappent ; glaives ou massues, tout leur est bon. C'est d'un élan, d'une férocité, d'une obstination et d'une grandeur épiques. L'artiste qui a tenté cet effort-là, l'artiste qui a réalisé un tel prodige de savoir et de volonté se classe parmi les grands. M. Anquetin s'est assez recueilli dans la silencieuse austérité d'un labeur volontaire et patient, il sait tout, une œuvre comme celle-là ne saurait laisser de doute, et quelle splendeur somptueuse de décoration large et pompeuse, il est dans la grande tradition des Vénitiens, de Rubens et de Delacroix. Il a mis ici le résultat suprême de ses recherches, mais il y a aussi une abondante part d'enthousiasme spontané et d'emportement lyrique. M. Anquetin peut, à bon droit, se proclamer heureux et fier, il peut se targuer d'avoir, en six semaines, et sans modèles, achevé ce tableau, on ne saurait trop s'exalter en sa faveur, on ne saurait de son avenir augurer trop. Il est grand, enthousiaste et puissant. Nulle possibilité de la peinture ne lui est fermée, mais il faut qu'il se livre, de plus en plus

ingénûment, à la fougue d'inspiration qui emporte ses mâles visions.

A côté de lui, divers peintres, dans divers genres, intéressent par la franchise de leur art, la fraîcheur et la nouveauté. C'est M. Zuloaga surtout avec ses *portraits* bien à la manière espagnole selon Goya : deux femmes en mantilles noires, un homme avec la *capa* campés droit, sans lien apparent, dans un paysage vague et sobre; un chien est devant eux. La facture est solide, les types accusés nettement, tout le tableau traité d'un métier robuste et expressif. C'est M. Morrice avec des paysages calmes, gris, de lumière assombrie et vraie, surtout l'*effet de neige* et la *plage* avec son opaque et lourde flaque d'eau dormante. C'est aussi, paysagiste délicat, M. Frechon. C'est M. Gaston de la Perche, avec un sobre et grave *Portrait d'homme*. C'est enfin M. Henry de Groux, avec deux peintures à l'huile et trois pastels de sa série napoléonienne (*Austerlitz*, *la Retraite de Russie*, *le Retour de l'île d'Elbe*, *la Veillée de Waterloo* et *Sainte-Hélène*) que j'ai déjà eu l'occasion d'analyser et de louer ici l'an dernier (janvier et mars 1898).

Puis, en second rang, de bons paysages par MM. Albert, Anglada, Auburtin, Avelot, Billotte (*Brumes en Hollande*), Cottet (*Voiles dormantes dans un port d'hiver*, etc.), Damoye, si l'on veut, Gilsoul (*les Vieux Pignons en Hollande*, sont d'un très profond sentiment de tristesse attendrie), Georges Griveau, Pierre Lagarde, Albert Lebourg (citerai-je tout le catalogue ?), Le Goût-Gérard, Maufra, plutôt inférieur à lui-même, Ménard, de Moncourt (pour, seulement, *l'Heure du salut*), Schrader, bon peintre de la montagne, Vail et Wytsman (tant Monsieur que Mademoiselle).

Parmi les portraits, ou compositions diverses si la figure y domine, après l'austère et profond Puvis de Chavannes, le succès va à M. Jacques-Emile Blanche. Et, de fait, à côté d'un portrait élégant, encore qu'un peu lourd, de *M. et Mme Gauthier-Villars* (*Willy*), — ainsi parle le catalogue, — le portrait bizarre, en équili-

briste, de *Jules Chéret*, il y a une fraîche et délicate figure de femme assise de face (*Lucie lisant*) d'un charme très personnel et exquis. Il y a bien aussi M. Béraud, je passe, M. Courtois, M. Dagnan, M. Frappa, M. Gervex, M. Weerts. Je m'arrêterai à d'admirables têtes d'étude de Carrière, avec toute la profondeur d'énergie, la résignation sobre qu'il leur sait donner dans cette atmosphère pénétrante et comme attristée ; à M. Guthrie, qui expose un curieux et habile portrait d'enfant, à M. Lerolle, semblable à lui-même, ou toujours modérément divers, à M. Le Sidaner, au médiocre *portrait de Léon Dierx*, par M. Melnik, à M. Rippl-Ronaï, avec un portrait sombre et sobre, à M. Lucien Simon, dont les *portraits* d'artistes bien construits s'éclairent de la belle barbe lumineuse de M. Cottet, et dont les *Luttes* vivent et bougent.

§

Dessins, aquarelles, pastels, miniatures, etc. : *portraits* élégants et fins de *M. Moréas* par M. La Gandara, de *M. C. H. Hirsch* par M. Le Sidaner ; études de M. Auburtin, Cottet, L. Simon, etc..., têtes charmantes (dirai-je *prud'honniennes*?) par M. de Glehn, qui en a fait un tableau fâcheux de maniérisme vide et pâle, dessins de MM. Heidbrinck, Louis Legrand, Milcendeau.

§

La sculpture, à la Société Nationale, offre cette étrangeté, à côté de mainte production de hasard, de réunir des œuvres de quelques artistes vrais. Mme Cazin, Mme de Frumerie, avec son bon *buste d'Auguste Strindberg*, Mlle Genthe, Mme Vallgren se groupent, avec grâce diversement fortes, autour de Mlle Claudel, de qui, cette année, une œuvre puissante et tendre, intitulée (pourquoi?) *l'Age mûr*, révèle les rares qualités de réalisation plastique, en une belle ligne d'ensemble ferme et comme à la fois flottante, souplesse de ces draperies, coloration expressive du plâtre obtenue au moyen du plus ou

moins d'épaisseur de la matière, sûreté harmonieuse dans chaque partie de ce parfait ensemble. C'est là une belle chose, vraiment émouvante et attachante.

M. Pierre Roche expose une délicate et souple *Loïe Fuller,* M. de Niederhausern-Rodo des études énergiques pour son *Verlaine*, M. Lacombe un *Christ* en bois sculpté et une *Marie-Madeleine* qui ne me paraissent pas plus expressifs que lorsque je les ai vus chez Durand-Ruel, voici deux mois; M. Lambeaux s'alourdit, bien qu'il présente, outre un *portrait* monstrueux *de M. P...*, un groupe de plâtre de mouvement puissant, *le Remords*, et un très bon groupe de bronze; M. Fix-Masseau reste aimablement décoratif.

D'Alexandre Charpentier, *la Fuite de l'heure*, l'élégant petit groupe, qu'on a déjà eu l'occasion d'apprécier ailleurs, et deux cadres de médailles et plaquettes.

M. Constantin Meunier, avec sa haute et forte figure de *Débardeur*, se maintient le grave sculpteur que l'on sait, et M. Rodin, même après son *Victor-Hugo* ou son *Balzac*, sait encore nous surprendre et nous émerveiller. Un *buste*, tête penchée, ironique, sourit, on sent aux lèvres le sarcasme et la narine se plisse, figure comme d'un mascaron, on songe à ceux de Puget quand les a célébrés Hugo; la grande figure nue, en bronze, d'une *Eve*, lignes saillantes et comme tassées, cariatide supportant, la tête cachée aux plis de ses bras sur ses seins épais, et jambes fléchissantes, tout le poids morne du mal et du péché, que sa seule faute a déchaînés sur les hommes, nés d'elle; et surtout ! la vie ici est surprise, vaincue et merveilleusement rendue, pas un muscle au visage qui ne tressaille et ne s'émeuve: quel buste est plus beau que celui-là? ah! de M. Falguière nous savons enfin qu'une chose vivra, et c'est son buste par Rodin!

§

Les *objets d'art*, d'un côté, l'*art décoratif*, de l'autre, ici et là l'architecture. A vrai dire, je crois que tous les objets exposés, dans ces sections, sont parfaits,

je ne parviens guère à être charmé ou ému par aucun. M. Majorelle ne m'intéresse pas moins que M. Carabin ; M. Lalique a su s'attirer la vogue comme naguère M. Gallé ; M. Engrand, et tant de potiers, M. Lachenal, M. Delaherche, M. Massier se répètent à l'envi ; quelques-uns sont des primitifs et des rustiques, d'autres des raffinés d'un goût plus moderne et anglais, je n'en vois aucun qui crée et qui, d'ensemble, innove un style personnel, familier et élégant.

ANDRÉ FONTAINAS.

# REVUE DU MOIS

## *ÉPILOGUES*

Balzac au Panthéon.

**Balzac au Panthéon.** — Le Panthéon est un des monuments les plus bêtes et les plus laids de cette religion bâtarde où le citoyen s'adore lui-même, prostré dans un mysticisme abruti et humanitaire. Là, les ossements s'appellent des cendres, et les cercueils, des urnes. C'est d'ailleurs un charnier modeste : avant Victor Hugo et quand on croyait vides les tombeaux de Voltaire et de Rousseau, il ne contenait de mémorable que les squelettes inattendus de trois douzaines de sénateurs du premier empire, morts dans l'exercice de leurs fonctions lucratives. Ils y sont toujours, quoique l'ignore M. Fournière, grands hommes à tout faire pour qui la Patrie eut en effet bien de la bonté et trop de reconnaissance. J'ai oublié leurs noms, mais on les trouvera et cela vexera les gens qui ont des principes (1).

C'est là que l'on va enfourner Balzac, « cet homme de

(1) Je les retrouve au dernier moment. Il y a donc là trois cardinaux, les nommés Mareri, Frskine et Caprara ; parmi les autres illustrations, on méditera avec plaisir sur la destinée des sieurs Choiseul-Pralin, Resnier, Petiet, Saint-Christau, Béguignot, Durazzo, Bévière (ancien notaire), Malher, Carbanis, Winther, Walther, Sers, Champmol, Galles, Songis, Ham, Legrand, Jean Rousseau, Thévenard, Le Paigne, Viry, Cossé-Brissac, Demeunier, etc. — *Nota :* Les sieurs Sers, Durazzo et Malher sont dans des vraies urnes. — Comme je ne voudrais pas contrarier les « mânes » de ces braves fonctionnaires, je dois déclarer qu'à mon avis ils ne sont pas plus déplacés dans un Panthéon que Latour-d'Auvergne, Baudin ou Sadi-Carnot. — Walther, Legrand et Thévenard furent mis là par la première Restauration.

lettres distingué », comme on dit à la Chambre. Triste fin qu'il ne mérite pas puisqu'il ne l'a pas cherchée ! Il eût été bon qu'un groupe d'écrivains tentât d'arracher aux politiciens le soin d'une gloire qui ne les émeut qu'à la tribune, et guère, puisqu'ils joignent à son nom des adjectifs électoraux. J'aime mieux l'attitude du conseil municipal de Tours, de ces logiques provinciaux qui s'abstiennent dignement. Voilà d'honnêtes gens, et qui savent garder leur place et ne pas mêler, avec incongruité, la politique aux choses de l'esprit. La Chambre n'a pas eu cette délicatesse. Au mot de Panthéon elle a immédiatement prononcé les noms des seuls écrivains dont elle admette l'existence : Michelet, Quinet et Lamartine. Elle les admet, non parce qu'ils eurent du génie, mais parce qu'ils furent républicains. Si elle ne comptait que le génie, l'un de ces trois noms lui aurait inspiré quelque scrupule ; et si elle ne pesait que les opinions, le dernier eût été mal accueilli, car à un républicanisme sentimental et assez modéré il joignait des idées religieuses maintenant intempestives. Ce qu'elle veut glorifier c'est bien le républicain de génie. Quelle relation y a-t-il donc entre la puissance émotive d'un poète et l'opinion transitoire qu'il professa sur l'excellence de tel abécédaire politique ? Est-ce le génie qui détermine l'opinion, ou l'opinion qui engendre le génie ? Quand les restes authentiques d'Edgar Quinet auront été versés au Panthéon, il sera temps de répondre, — si cela en vaut la peine.

Mais pour une époque et des générations qui se voudraient arrivées à un haut degré d'intellectualité, quel ridicule que ce culte des vieux os ! Je ne saurais dire à quel point il m'est indifférent que les tibias de Lamartine soient ici ou là, ou nulle part ; aussi me serait-il permis de railler le culte des reliques : cela est défendu à quiconque s'intéresse aux omoplates célèbres. On peut cependant reconnaître que cette superstition judaïque s'accorde assez bien avec le matérialisme moderne.

Ici ou là, ou nulle part, qu'importe ? Un homme n'est

rien que le geste d'une conscience; mais la conscience morte, le corps devient aussi nul que le néant même, la matière n'ayant d'existence réelle que sous la forme de la conscience. Il n'y a pas de parties d'un être ; il y a un être qui est ou qui n'est pas. En ce sens, on peut dire que les restes de Balzac n'appartiennent pas plus à Balzac qu'à tout autre défunt : et il n'est pas plus transporté au Panthéon par son tombeau que par son nom écrit sur le mur (1). On cherche des nuances dans la mort; il n'y en a pas. La mort est absolue, au degré où la négation est absolue. Le culte des morts ne peut donc être que de pensée, et il faut laisser les reliques à la erre dont la fonction, comme d'une hyène, est de les dévorer dans le silence et dans la nuit.

Les Egyptiens d'abord donnèrent au mort des compagnons de mort, des bœufs et diverses nourritures et des esclaves égorgés ; puis leur intelligence comprit l'inutilité de ces viatiques inertes et ils peignirent sur la pierre les riches caravanes qui devaient réconforter les âmes durant la traversée du grand désert. La gaîne des momies est historiée aussi de petites figures dont la vie est bien suffisante pour charmer les rêves d'une ombre. Quand les Chinois veulent faire une offrande aux dieux, ils écrivent, sur un beau papier peint, le chiffre du don et ils brûlent le papier avec piété. Ces peuples, et d'autres, ont compris l'importance du symbole et comment on peut multiplier idéalement la vie par la figuration de la vie. Pour faire vivre Balzac, il faut le peindre; il faut l'écrire. Les lettres d'un nom sont évocatrices. Si quelque chose survit d'impérissable, c'est le nom écrit et parlé le long des siècles. Pensa n'est-il pas plus illustre que Pacuvius ? Le nom a même une valeur représentative supérieure à celle du portrait ; il est plus vrai, étant plus précis et aussi parce qu'il n'exige qu'une ap-

(1) Ceci et tout ce qui suit était écrit quand on a songé dans la presse (le *Temps* du 13 mai) qu'il n'était pas nécessaire de « matérialiser » par un transport de restes « matériels » un hommage qui peut s'affirmer par des moyens moins brutaux.

proximation matérielle assez large. Si nous prononçons Virgile sous le portrait de Scipion, la bévue est irréparable; mais si au nom de Virgile nous imaginons un Romain qui fut peut-être Scipion lui-même, il n'y a aucun mal. Dans le premier cas, c'est une erreur physique; dans le second, nous nous sommes fait de Virgile la seule image qui nous puisse plaire, et elle est vraie, puisqu'elle nous plaît comme la plus vraie.

Plusieurs reliquaires célèbres en Europe contiennent, comme d'un saint, l'ossement de quelque bête innocente: et c'est le châtiment des fidèles qui croient se vénérer eux-mêmes dans l'adoration d'une poussière humaine, de se prosterner fervents devant l'animal qu'ils méprisent ou qu'ils mangent. C'est l'ironie de l'ossuaire. Le crâne ricane au fond du trou.

Le nom, voilà ce qui importe. C'est le tout et le rien que la postérité garde d'un écrivain venu trop tard, selon l'opinion vulgaire, pour que ses œuvres aient une belle valeur éducatrice. La prose est d'ailleurs peu estimée des professeurs. Si bien triée qu'elle soit, si poivrée de notes, si dénaturée par de sagaces coupures, une page de prose contient parfois quelques idées; et les idées ne sont pas éducatrices : il faut des préceptes, à défaut de dogmes, l'affirmation des vieux proverbes moraux. Presque toute notre poésie classique est une dilution des quatrains de Pibrac; il n'est pas jusqu'à Voltaire qui ne soit moral dans ses tragédies, aussi soumis au décalogue qu'un bon domestique aux habitudes de son maître. Le cycle de l'éducation tourne éternellement autour de ce principe que la vertu (masque de l'obéissance) est toujours récompensée et le vice (masque de la liberté), toujours puni. C'est pourquoi l'histoire est escamotée dans l'enseignement; ce que l'on n'en peut cacher devient la preuve de l'un et de l'autre principe. Tout homme célèbre est nécessairement vertueux, puisqu'il est célèbre ; cela est évident. Tout le monde comprend que si Jeanne d'Arc avait eu une faiblesse, elle n'eût pas fait sacrer le roi à Reims; ou que, sans le Parc aux cerfs, Louis XV eût

conservé l'Inde et l'Amérique. Michelet n'est pas moins Loriquet que Loriquet lui-même (1).

Le roman, histoire supposée de la vie, est encore bien plus dangereux que l'histoire, parce qu'on ne peut le retravailler. Il faut le supprimer ou l'accepter tel qu'il fut rédigé. Comme il est nécessairement vrai, dès qu'il est original, dès qu'il est le produit ingénu d'un cerveau; comme il est nécessairement l'aveu de l'idée que se fait de la vie un homme sans goût pour l'obéissance; comme il contredit nécessairement les deux principes, l'étude de l'humanité ne confirmant pas plus l'idée de morale que l'étude des rongeurs ou des infusoires, le roman est toujours supprimé. Le genre n'est même pas admis par les maîtres de la saine littérature et l'Académie, par exemple, n'accueillit jamais un romancier, qui n'eût, par d'autres œuvres, affirmé son goût pour les principes. Sa faveur va au théâtre, et cela est juste : le plus bas vaudeville, s'il a réussi, repose sur une des pierres du décalogue, sans quoi l'hypocrisie des foules ne l'eût pas toléré.

Donc exclu de l'enseignement, ce saloir unique où se conservent les œuvres, Balzac se verra d'ici très peu d'années réduit à son seul nom. Un choix aurait pu se faire parmi ses romans trop nombreux, inégaux et confus; il ne semble pas que le goût public y ait songé, ni le goût des amateurs. Lui-même a contribué à ce délaissement par sa prétention d'avoir conçu un monument logique d'où aucune colonne, aucun rinceau, aucun mascaron ne puisse être distrait, qui aussitôt ne perdît sa valeur. C'est une prétention, que seuls des fanatiques pourraient encore admettre, car rien ne serait plus incohérent, si on la jugeait d'ensemble, que cette comédie humaine qui va du roman historique à la farce d'atelier et où les personnages, s'ils ne changent pas de nom, changent volontiers de caractère en

(1) Loriquet, je le sais, ne fut pas coupable de la sottise pour laquelle il est canonisé. Loriquet n'est qu'un nom, mais c'est un beau nom.

passant d'un volume à l'autre. Balzac ne fut pas comme Shakespeare un créateur d'âmes, presque un Jéhovah maniant l'argile humaine et l'animant de son souffle. Quoi qu'on ait dit, il était avant tout observateur de la vie; presque tous ses personnages ont leur point de départ dans la réalité et il n'est pas jusqu'à l'invraisemblable Vautrin qui ne soit le portrait très véridique d'un coquin vraiment prodigieux et fort célèbre de 1820 à 1840, Anthelme Collet.

La vie de Collet, longtemps colportée (1), peut seule faire comprendre et admettre Vautrin. Collet fut bien le Protée que Balzac a peint. Officier déserteur, il se fit successivement évêque, inspecteur général de l'armée, chirurgien, frère de la Doctrine chrétienne. Il inspecta toutes les garnisons de la Provence, se faisant partout remettre la caisse, ce qui ne laissait pas de surprendre les commandants. A Nice, il ordonna soixante jeunes prêtres, sans oublier une rubrique, récita en chaire un sermon de Bourdaloue, convertit des pêcheurs, fut admirable. Nul faussaire ne mérita mieux que Collet la gloire que lui a donnée Balzac et le nom de Vautrin ne doit pas dérouter les curieux. Une brochure imprimée dans le pays où il passa pour la dernière fois en justice, rapporte qu'on trouvait communément de la ressemblance « entre sa figure et celle du fameux Danton » (2). Ces détails feront comprendre comment Balzac traitait les personnages qu'il incorporait dans sa comédie. Il y aurait pour un balzacien un curieux parallèle à faire entre Collet et Vautrin.

L'argent que l'on dépensera en fêtes vulgaires ne se-

(1) *Vie du célèbre Collet, mort au bagne de Rochefort, avec le détail de ses merveilleux et nombreux forfaits.* Paris, Lebailly, 24, rue Dauphine.

(2) *Vie de Collet et jugement rendu par la Cour d'Assises du Mans, etc. Prix : six sous.* A Mayenne, chez Leroux, près le Pont. — J'ai encore une troisième vie de Collet (il doit y en avoir bien d'autres) : *Anthelme Collet, mort au bagne de Rochefort le 9 novembre 1840. Détails curieux sur sa vie, avec ses vols, travestissements, usurpations de titres, etc.* Avignon, Offray aîné, place Saint-Didier, 11. Il était né à Belley, en 1785.

rait-il pas mieux employé à subventionner quelque recueil analogue aux publications des « Shakespeare Societies » ou au *Moliériste*, mort faute de documents? Sur Balzac les documents seraient très abondants; on ferait entrer dans cette « Revue Balzacienne » l'étude des mondes particuliers qui gravitèrent autour de lui, vécurent de lui pendant vingt ans, et cela intéresserait peut-être beaucoup de personnes, car on remuerait de la vie. De plus l'homme en Balzac est sympathique (beaucoup plus que le trop orgueilleux Hugo, par exemple); il fut laborieux jusqu'à l'extravagance, souvent malheureux, toujours inquiet, désordonné et scrupuleux, pratique et chimérique; il fut peut-être à la fois tous les personnages qu'il faisait vivre : peu de types d'humanité offrent une telle surface à la pioche du défricheur.

Mais on ne fera rien. On laissera M. de Lovenjoul seul ouvrier d'une tâche qui pouvait occuper tant de beaux esprits. La mode n'est guère aux travaux d'histoire littéraire, et tandis que la moindre brute héroïque de la Grande Armée recueille l'encens nostalgique des orphelins de la cravache, les vrais héros, ceux de l'intelligence, sont assez délaissés. Il ne faudrait pas le souffrir. Balzac peut devenir un centre intellectuel, et davantage, une région intellectuelle. On voudrait alors se déclarer Balzacien, même sans avoir un goût exclusif ou très sincère pour l'œuvre de Balzac. Des admirations nouvelles et plus nombreuses rajeuniraient ce qu'elle a d'un peu fané et aussi d'un peu imprécis pour notre inattention. Tout reverdirait, tout refleurirait, et cela pourrait durer très longtemps, car un culte vit par la foi des fidèles et non par sa vérité ou sa beauté propres, choses alors très secondaires. Il serait bien que les temps grossiers où nous vivons inaugurassent une petite religion nouvelle, une archiconfrérie tout au moins dont le lien serait le goût des choses de l'esprit et où il serait défendu d'avoir des opinions qui ne seraient pas exclusivement littéraires, de ces opinions qui font le trottoir à la sortie des métingues!

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Sébastien Charles Leconte : *Les Bijoux de Marguerite*, « Mercure de France », 5 fr. — Léopold Dauphin : *Couleur du temps*, L. Vanier, 4 fr. — André Magre : *Poèmes de la Solitude*, « La Plume », 3 fr. 50.

**Les Bijoux de Marguerite.** — A l'écart, un homme a pensé, se donnant à soi seul le spectacle intérieur d'époques disparues, de rois sanglants, de palais funèbres ; et quand il évoqua pour autrui, hors des limbes où les avait connues d'abord sa volonté de résurrection, les formes diverses de son rêve, ce fut sous un ciel noir, miré dans les dalles de marbre, entre les colonnades illimitées, un amoncellement de chairs suppliciées et d'architectures farouches : M. Sébastien Charles Leconte publia alors l'*Esprit qui passe*. Il fut parlé naguères ici de ce livre songé et écrit par delà les mers ; on y regretta parfois une somptueuse monotonie et, trop apparente, l'influence souveraine de Leconte de Lisle.

Voici de sombres poèmes encore où de la légende hellénique survivent seulement Antigone conduisant le vieillard aveugle, « lointain et sombre ancêtre » du poète, et Perséphone qui renie sans trembler la splendeur du ciel attique :

> Et préférant la paix magnétique du songe
> Au firmament des jours dont l'orgueilleux mensonge
> Avec le temps s'échappe et fuit,
> Tu croisas le lin pur sur ta poitrine altière
> Et tendis tes deux bras dorés par la lumière
> Au Roi de l'éternelle nuit.

Les larges fleurs de pourpre, l'écume marine sur le saphir des vagues australes, l'or des étoiles qui mourront aussi, toute la beauté caduque des choses est ravie et emportée aux abîmes d'une pensée morne ; et de ces éléments périssables, dans la nuit de son rêve, M. Sébastien Charles Leconte forge des joyaux éternels, l'anneau, le diadème et la coupe où une Perséphone nouvelle boira l'eau du Léthé :

> Et c'est de ce soir-là que tu ne verras plus
> Ni la splendeur des nuits ni la beauté du monde,
> Telles qu'elles étaient à l'heure où tu voulus,
> Ainsi qu'on tente une onde,
>
> Par ton regard charmant tenter le gouffre obscur
> De mes regards, d'où rien pour que tu le dévoiles
> Ne remontera plus vers les gouffres d'azur
> Que gardent les étoiles.
>
> Car l'immensité vaine et le vide des cieux,
> Tout ce qui fut lumière et tout ce qui fut ombre,

S'est depuis bien longtemps englouti dans mes yeux,
Comme une île qui sombre.

Et dans ma tombe intérieure enseveli,
Je veille pour Toi seule et l'heure est commencée
Où les choses du temps ne laissent plus un pli
Au lac de ma pensée.

Hors du temps, les apparences de l'heure se sont désormais immobilisées en formes définitives et s'il y manque le tressaillement bref de la vie, elles sont arrêtées dans des attitudes de beauté, mortes sans doute, mais plus durables que les vivantes, et parées de fleurs métalliques qui ne faneront pas.

**Couleur du temps.** — Encore qu'il ait été frôlé par « la grande aile », M. Léopold Dauphin s'interdit à lui-même les hautes ambitions :

La lyre aux cordes d'or ne saurait me tenter

et il chante

Un refrain simplement fleuri de villanelle.

Ce sont de courts poèmes ; composés au gré de l'instant et du lieu, dans des campagnes crépusculaires ou ensoleillées, près de la mer très bleue de Provence ou à Paris, parmi le tumulte de la rue prochaine, ils n'ont de commun que le continuel souci où est l'auteur de ne jamais « tomber platement ». De là la variété des rythmes et le choix ingénieux des images, ingénieux jusqu'à la préciosité, comme dans cette ronde joyeuse et poignante *Pour danser et pleurer en rond*.

Gai, gai!
Nos petites qui s'éveillent
Comme elles ont z'ont grand faim,
Leur tablier de coton fin
L'emplissent gros de groseille,
De groseille et de fraisier
Cerisier
Grain d'anis
Et de chanson plein les nids.

Las, hélas!
Nos petites qui s'éveillent
Comme elles ont z'ont grand faim
Leur tablier mal fait de rien
L'emplissent de poil d'abeille
Poil d'oseille et plume autant
De chiendent,
Fruits aussi
De fringale et de souci.

Mais la voix se fait très grave et très dolente pour la louange funéraire de Stéphane Mallarmé, en des tierces rimes asso-

ciant la brusque clarté d'un soleil inattendu sur la forêt, cet après-midi du 9 septembre 1898, à la lumière, brusque aussi, de la mort sur l'œuvre de celui qui s'en allait vers l'ombre : et c'est peut-être à cause d'une même pensée d'alors que j'ai mieux aimé les vers de M. Léopold Dauphin.

**Poèmes de la Solitude.** — L'aventure assez fréquente de tous ceux qui vécurent leur prime enfance dans de très vieilles maisons familiales, fleuries de glycines au printemps et à l'automne, et y éprouvèrent le sentiment confus du passé latent dans les pierres et dans les meubles mêlé au perpétuel changement des nuages, des herbes et des arbres; puis qui furent enfermés dans les murs des villes et, comme dit M. Maurice Barrès, déracinés ou transplantés; qui s'estimèrent ainsi très malheureux par la crainte d'être

..... partout l'étranger qu'on déteste;

qui se déclarèrent tragiquement las d'habiter dans des chambres non héréditaires et de coucher avec des filles qu'ils exécraient et plaignaient en même temps ; et qui, tout en continuant à vivre dans ce qu'ils considèrent comme l'enfer au sens chrétien du mot, n'aspirent qu'au retour vers la simplicité primitive des champs, avec l'éloqueuce un peu apprêtée d'un latin contemporain de Juvénal : tel semblerait d'abord le motif non extraordinaire qui engagea M. André Magre à s'exprimer en alexandrins, et s'il n'avait en réalité que répété à son tour ce récent poncif, il ne vaudrait pas la peine de s'attarder aux *Poèmes de la Solitude*. Mais M. André Magre eut, quoi qu'il en veuille croire, l'âme assez forte pour n'être nulle part un étranger, pour s'adapter au monde fortuit, ce qui est le vrai secret d'adapter le monde à soi-même, si bien que malgré lui le départ se fait aisément dans son œuvre entre les phrases de style et de protocole et l'émotion ressentie plutôt qu'inventée selon la mode. Jamais il ne fut absent des jardins quittés ; le souvenir l'en accompagne, souvenir sans tristesse parmi des sensations différentes :

Le vieux logis, où tout sent bon, où tout accueille,
Les meubles d'autrefois aux tiroirs toujours pleins
D'anciennes choses chères au cœur, le jardin
Dont l'automne n'a pas volé toutes les feuilles,

Le vieux banc près du puits, le chai, le coin ami,
L'allée où l'on rêva souvent de grands voyages,
Tout notre clos avec ses longs murs qui protègent
Contre la route quand on est faible et petit,

La porte de plein bois aux gonds rouillés, la cloche
Qui résonne pour tant de rires et de pleurs,
Tout cela maintenant est détruit et la pioche

Enleva la maison, le jardin et les fleurs.
Il ne me reste plus que la seule pensée
De mon enfance heureuse et si vite passée.

Et parce qu'il a écrit, outre ce sonnet, nombre de poëmes d'un charme aussi simple et aussi savant et les vers d'un accent plus anxieux tels que :

La voix de vérité qui nous fera mourir
. . . . . .
Et puis je dois encor des douleurs inconnues

ceux-là et d'autres, il ne faut pas lui tenir rigueur de strophes déclamatoires dans la manière fâcheuse de *Rolla* ni lui chercher de chicanes métriques sur la valeur incertaine pour lui des finales en « ion » et en « ience » qu'il compte à quelques lignes de distance pour deux syllabes ou pour une seule.

PIERRE QUILLARD.

## *LES ROMANS*

Rachilde : *La Tour d'amour*, « Mercure de France », 3.5o. — Albert Boissière : *Les Magloire*, Fasquelle, 3.5o. — J.-H. Rosny : *L'Aiguille d'Or*, A. Colin, 3.5o. — Nonce Casanova : *Le Poète et la Violée*, Ollendorff, 3.5o. — Édouard Estaunié : *Le Serment*, Perrin, 3 5o. — J. Pravieux : *Monsieur l'Aumônier*, Plon, 3.5o. — Félix Depardieu : *Anna*, Ollendorff, 3,5o. — Tristan Bernard : *Mémoires d'un jeune homme rangé*, « Revue Blanche », 3.5o. — Alphonse Allais : *Pour cause de fin de bail*, « Revue Blanche », 3.5o. — Arnault : *Pour remettre à Frank*, Ollendorff, 3.5o. — Gyp : *Les Cayenne de Rio*, Flammarion, 3.5o. — Henri Datin : *Le Rachat*, Société Libre d'Edition, 3.5o. — G. Toudouze: *La Bête à bon Dieu*, Plon, 3.5o. — Ernest Daudet : *Les Deux Evêques*, L. Juven, 3.5o. — Pierre Guédy : *L'Heure bleue*, Per Lamm, 2.5o. —Pierre Gautiez : *Ombre d'amour*, Ollendorff, 2 fr. — H. Maisonneuve : *Louisette*, Plon, 3.5o. — Jacques Fréhel : *Vaine Pâture*, Plon, 3.5o. — Audoin : *Lettres de ma Falaise*, Société d'Editions Littéraires, 2.5o. — Jehan Perthuis : *Cœur Incompris*, Société d'Editions Littéraires, 3.5o. — Jean Lorrain : *Heures d'Afrique*, Fasquelle, 3.5o. — Jean Lorrain : *Poussières de Paris*, Fayard, 3.5o.

**La Tour d'Amour**, par Rachilde. Voici le vingt-deux ou vingt-troisième volume d'un auteur qui s'efforce, depuis qu'il est au monde des lettres, de ne pas écrire toujours la même histoire. Cela, simplement. Ce petit travail d'imagination nous paraît un devoir vis-à-vis de sa conscience d'artiste et une loyauté vis-à-vis du lecteur, mais il est beaucoup plus pénible qu'on le pense généralement, car on est souvent tenté, *par*

*la raison*, de produire, comme les autres, de bons livres très ordinaires. Sans difficulté, pour les gens possédant bien leur métier, des œuvres se présentent sous la plume, dont la portée humaine demeure dans la trajectoire du convenu social. On les peut embellir de telles pensées de philosophie courante qui vous excusent, vraiment, de faire banal. Un grand nombre d'écrivains doivent leur célébrité à ce jeu de style soutenu à la hauteur d'une cervelle vulgaire. S'ils n'intéressent point les esprits curieux (voire eux-mêmes), ils satisfont lâchement au premier besoin de la masse des lecteurs, qui est de retrouver sur les pages d'un livre les personnages avec lesquels ils s'embêtent journellement : leur belle-mère, leur mari, leur femme, leurs amants, leurs amis, leurs égaux, leurs inférieurs et les sergents de ville. Il faut cependant avoir le courage d'avouer que l'étude de mœurs qui comporte nos mœurs est, littérairement parlant, un leurre abominable. Je ne crois pas au rêve de l'humanité dans son humanité et je ne vois rien d'éternel dans une photographie. La meilleure preuve, c'est que ces humains soucieux d'entendre le langage de la réalité s'emballent presque toujours à l'audition des légendes les plus absurdes, et, pourvu que le poète ne leur parle point en vers, ils l'écoutent avec les joies enfantines d'hommes ayant peur de choses pas dangereuses. On fera marcher les peuples pour le mystère, mais on immobilise des consciences devant la reproduction trop fidèle de leurs vices ou de leurs vertus. Chaque fois qu'un monsieur est en face de son crime journalier, il se dit : « *Ce n'est que ça?* » Et il recommence (surtout les femmes). J'estime que le principal devoir du romancier est de leur montrer de temps en temps l'autre face de la vie : le surnaturel qu'il y a dans les choses simples ou le symbole inclus dans d'inexplicables actes. Il y a du désespoir au fond de la joie. Il y a de la joie au fond de la douleur. Tous les excès apparents vous mènent à une philosophie cachée supérieure aux morales religieuses ou aux préjugés sociaux. Pourquoi stationner dans le bien comme dans le mal? Il faut reculer jusqu'au berceau ou franchir les limites de la mort. En essayant d'écrire quelques livres mystérieux, toujours de langage simple et de création vivante, Rachilde n'a pas la prétention de faire œuvre de symboliste ni de poète contant une légende, il désire intéresser des gens à une histoire ne ressemblant pas à l'histoire quotidienne, d'où peut sortir, par la force même de l'exaltation des images, un cri humain en dehors des vagissements ordinaires de l'huma-

nité actuelle qui sont: *manger, boire, gagner de l'argent*, etc.

Rachilde passe, à juste titre, pour un romancier immoral, parce qu'il ne possède ni religion reconnue d'utilité publique, ni sentimentalité mondaine, et qu'il s'attendrit assez peu sur les misères normales : *la faim, la soif, la pauvreté*. On ne le recommande point dans les familles, et ses meilleurs confrères de lettres ont l'habitude de le mépriser avec une certaine déférence pour son « *réel talent* ». « Mais qu'est-ce que ça prouve, Monsieur? » Par ces temps d'ambitions ingénues, d'adoration du veau d'or journaliste, et d'orgueils vraiment maladifs, ces temps de vaniteux égoïsme où l'on voit des gosses de dix-neuf ans se fâcher quand on ne leur accorde pas les palmes du génie, ou celles du martyre victime des pires conspirations de la presse, il demeure à cet auteur le don de travailler aussi joyeusement et aussi sincèrement dans le silence qu'il travaillait, jadis, dans le bruit des injures et le tumulte des boulevards. *Tour d'ivoire ! Tour d'amour ! Phare de l'ombre !* où les divines voluptés cérébrales, plus hautes que n'importe quelles récompenses, font la lumière sur la route que doit suivre l'esprit...

La *Tour d'Amour*, le roman, est l'histoire de deux pauvres hommes enfermés par leur métier de bons gardiens dans un phare. De pâles figures de femmes et de sirènes glissent le long de la mer enflée de leurs désirs d'impossible. Ces deux hommes sont très braves, très lâches, très tendres ou très cruels, selon que souffle le vent de leurs passions. Je crois que ce livre est curieux. Rien de plus, rien de moins. Et qu'il aille à l'oubli si c'est son destin ! L'auteur eut, en l'écrivant, le plaisir un peu farouche de vaincre une difficulté ! Cela lui suffit comme réalisation de gloire intime, la seule valable.

**Les Magloire**, par Albert Boissière. Mœurs rustiques prises sur le vif en Normandie. On en est vraiment effrayé du vif de ces mœurs. On se croirait au moyen âge ! Inceste, viol, ivrognerie, tous les vices, toutes les turpitudes se passent là très tranquillement, avec, pour ornementation principale, des phrases paisibles faites depuis des siècles par les paysans sur la couleur du temps et l'état des récoltes. Même qu'on décerne des primes et des médailles d'honneur au rural qui *couche* le plus, je crois ! Les femmes sont complices de leurs mâles pour l'engraissement des porcs et l'engrossement de leur servante. Il y a bien une jolie petite figure de paysanne, Rosine, qui tâcherait d'aimer selon la nature, mais la nature pure ne

lui apprend qu'à se résigner après l'amour, et elle s'endort, vers la fin du livre, d'un sommeil animal. Un type de curé que le vice écœure et qui n'ose lutter contre lui ouvertement, un médecin, ironiste, qui a l'air, au contraire, de pousser à la consommation, et de jolies descriptions de campagne fraîche au milieu de ces fumiers, rehaussent la philosophie morne de ce roman, un livre trop noir pour être cependant réaliste de tous points, cependant un bon livre, bien composé et habilement écrit.

**L'Aiguille d'or**, par J.H.Rosny. Un trésor est perdu pour toute une famille depuis des siècles. Il s'agit de le retrouver. Un jeune savant découvre une aiguille que la présence de l'or sous la terre aimante. Et l'on va se promener de péripéties en péripéties à travers le *Transvaal ;* des femmes, belles et héroïques, suivent leur fiancé. Des fiancés sauvent leurs amies des pires trépas. L'intelligence scientifique des auteurs fait de ce récit à la Gustave Aymard une œuvre fort intéressante aux différents points de vue de l'industrie et des inventions modernes. Très honnête de tenue, cet ouvrage peut être mis dans les mains des jeunes filles, et cela double son intérêt.

**Le Poète et la Violée**, par Nonce Çaşanova. Cet auteur fait ma joie par la folie, voulue ou sincère, de ses métaphores, la hardiesse de ses situations amoureuses et le très grand respect qu'il a pour ses héros. On se croirait à la cour tant il leur fait la révérence et les accompagne jusqu'aux basses marches de l'escalier de son intrigue. Maintenant, ce n'est pas toujours français, mais c'est réellement curieux comme langue. Si Nonce Casanova voulait devenir un peu moins Nonce de pape et Casanova de barrière, il serait capable d'un roman vraiment chaud, fort en dehors des boulevards actuels.

**Le Ferment**, par Edouard Estaunié. Etude sociale d'un diplômé apte à tout, bon à rien, qui gagne sa vie et ses amours timidement jusqu'au jour fatal où il fait sauter la banque dans une maison de jeu. Alors tous les ferments corrupteurs se développent à la fois, et il devient le grand brasseur d'affaires (genre *panamiste*) qui tue l'innocent pour procurer la richesse à beaucoup de coupables de son genre. C'est le premier livre social qui ne conclue pas à la gloire de l'anarchie ou du socialisme. (Le socialisme n'étant que la pudeur de l'anarchie.) Bien écrit, du reste, et sobrement.

**Monsieur l'Aumônier**, par Jules Pravieux. Aimable roman qui égratigne d'un ongle léger et poli les mœurs du

monde provincial et aussi les défauts des jeunes filles élevées trop librement dans le monde artiste de Paris, mais celui qui se respecte encore. *Monsieur l'Aumônier*, par son onction, sa facile indulgence et un neveu qui répond au nom romanesque de Gildard, arrange les choses pour la plus grande gloire de Dieu. Seulement, on prévoit que Renée Damon trompera son époux Gildard. C'est dans l'ordre.

**Anna**, par Félix Depardieu. Hum! Un livre dangereux par les types mondains et snobiques très reconnaissables qu'il contient. La fille d'un grand aubergiste de plage y tient lieu d'héroïne : Anna von der Sluys, et elle se comporte en grande dame tandis que les hôtes... de l'hôtelier son père se tiennent plutôt mal, témoin cette duchesse qui perd un verre de champagne par le bas de ses jupes au milieu d'un bal. Il y a de l'esprit et des boutades amusantes, mais tous les lecteurs ne connaissent pas la clef, s'il y en a une. On dirait qu'il s'agit d'une vengeance.

**Les Mémoires d'un jeune homme rangé**, par Tristan Bernard. Histoire spirituelle d'un monsieur fort ordinaire qui s'habille tout le temps pour se conformer à des situations. Il met l'amour dans la poche gauche du veston, les affaires dans celle de droite, et les menus accidents de la vie dans celles du pardessus, les abandonnant à l'antichambre de sa mémoire. Il s'essaye souvent à devenir passionné, mais cela le dérange. Enfin, il se marie avec l'objet de ses petits rêves et il lui pardonne ses *extases anciennes* avec d'autres fiancés, ce qui est une manière de ranger définitivement et de classer en méthode les quelques appétits de passion exclusive qu'on pourrait avoir. Désormais, il ronflera dans l'alcôve conjugale.

**Pour cause de fin de bail**, par Alphonse Allais. Toujours philosophe et amusant, je trouve que cet auteur ne fait pas qu'inspirer la gaîté, il nous amène tout doucement à réfléchir, ce que ne font pas toujours Messieurs les auteurs gais.

**Pour remettre à Frank**, par Arnault. Espèce de testament sentimental d'un frère coupable d'amour incestueux pour sa belle-sœur et qui doit être remis au frère coupable à son tour d'un autre amour incestueux pour l'épouse de l'aîné. C'est heureusement écrit, en une jolie langue remplie de trouvailles tendres; sans cela, ce serait bien compliqué comme intrigue et peu vraisemblable.

**Les Cayenne de Rio**, par Gyp. Les *pons chuifs* de Gyp. Toujours les mêmes, ceux-là, qu'elle seule connaît, qui

payent, par annuité, des ducs très chers pour entretenir leur femme de toute la fausse dorure de leur blason. Des mots, encore des mots, mais à force de points de suspension et de simple mimique d'esprit, il y a des pages entièrement drôles.

**Le Rachat**, par Henri Datin. Une jeune fille se donne à un banquier pour racheter la faute d'un frère ou mieux son faux, et plus tard elle se rachète elle-même en épousant un honnête homme d'amoureux qui veut bien oublier et rendre l'enfant à la mère. De temps en temps « *les événements se précipitent* » et le soleil s'appelle gaillardement « *Phœbus* ». Mais nous sommes avant et durant 70... alors...

**La Bête à Bon Dieu**, par Gustave Toudouze. La petite Madeline est la pauvre petite bête qui se sacrifie, se dévoue et se donne sans espoir de belle récompense,et cependant il s'agit d'une artiste et d'un début de *féministe*. La bête intelligente en question est plutôt une femme de l'autre fois, une mystique,car le dévouement sous toutes les formes sociales ou familiales est une manifestation de l'amour divin.Maintenant, son dernier sacrifice à sa mère paralysée, folle, idiote dangereuse, vieux débris de coquette, est-il absolument nécessaire? Une passion, même très bonne, peut quelquefois nuire aux jeunes êtres qui attendent leur tour. A sa place, je mettrais à l'hospice cette idiote, ne fût-ce que pour créer des enfants intelligents... car il en manque, et toute *bête à bon Dieu* doit perpétuer son espèce sous peine de laisser périr sa race.

**Les Deux Evêques**, par Ernest Daudet. Grand roman historique du genre feuilleton. Livre illustré.

**L'Heure bleue**, par Pierre Guédy. Plus chaste et mieux écrit parce que plus simple que le dernier roman de cet auteur *Amoureuse trinité*, celui-ci est la peinture tendre, une aquarelle très azurée d'une passion d'Orient à la fois fatale, triste, ne tendant que vers la chair mais se divinisant dans la mort. Le livre est orné de jolis médaillons de femmes.

**Ombres d'amour**, par Pierre Gauthiez. Deux nouvelles illustrées. Une paysanne qui meurt dans la neige, courant après son amour, et l'histoire d'une marchande très bonne et très honnête,mais qui voit la vie en froide vendeuse de bibelots ne s'attardant aux bagatelles que pour augmenter ses prix. Elle ne s'aperçoit pas que Miette, sa petite fille, aime autre chose que les objets d'art. Celle-là aussi, jeune servante de l'Amour,meurt d'avoir perdu son maître.

**Louisette**, par Henry Maisonneuve. Deux sœurs qui sont

coquettes, mais de différentes façons. L'une tourne aussi mal que possible et trompe son mari, un pauvre diable d'infirme, et l'autre, après s'être trompée elle-même sur toutes ses aspirations sur le bien ou le mal, se fait religieuse par dépit. Elle trompe le Christ à défaut d'un époux.

**Vaine Pâture**, par Jacques Fréhel. Une fille étrange, ardente, se donne à un jeune homme, puis épouse un vieux sorcier parce qu'il est riche. La belle Clara oublie l'amour pour la vaine pâture de l'or. Après la mort du vieux sorcier, elle ose se remarier, déjà jeteuse de mauvais sort elle-même, avec un gentilhomme qui mange son héritage. Devenue folle de rage, elle le tue et se tue pour éviter la pauvreté.

**Lettres de ma Falaise**, par Maxime Audouin. Des nouvelles bretonnes. Quelques marines givrées du sel des embruns, dont la meilleure est *le Gars Yves*.

**Cœur incompris**, par Jehan Pertuis. Une jeune femme mal mariée s'étonnant des caresses conjugales et les prenant en aversion. Même un amant possible n'ouvre pas ce cœur fermé aux joies impures, et elle finit par élever ses enfants, faute de mieux. Bien rares, ces cœurs-là!

**Heures d'Afrique**, par Jean Lorrain, et **Poussières de Paris**, du même. Le très brillant chroniqueur qu'est Jean Lorrain a ceci de très particulier qu'on le sent libre dans un journal comme il serait libre dans un livre. Les *Heures d'Afrique* sont des anecdotes hardies et souvent plus que hardies qui devraient mettre au champ les défenseurs de cette morale convenue qui s'appelle : le respect dû aux lecteurs, ou mieux la possibilité de se vendre et de traîner sur toutes les tables... Jean Lorrain, naïvement et très noblement, ne respecte rien. Il parle comme il pense, sinon comme il agit, et la morale lui fait l'effet d'un manteau fourré quand il a déjà trop chaud. Aussi que de jolies silhouettes dans ces heures d'Afrique où l'on va tout nu sous le soleil! Ces petits matelots espagnols s'égarant, dansant la cachucha au fond des bouges, ces filles de dix ans tirant de l'eau à la margelle du puits, et toutes ces femmes peintes comme des idoles debout sur le seuil de leur porte à judas grillés n'ont point les gestes reçus dans nos salons. Elles vivent et elles donnent de l'amour par le seul éclat de leur peinture violente. Tout cela, les hommes bêtes, les bêtes à plaisir femelles ou mâles, grouillent, chantent, mangent et dansent avec l'intensité de la vie chaude, et de la sueur en découle qui sent à la fois les roses rouges et le poivre. Main-

tenant, çà et là, il y a un cri, un mot, un mouvement d'obscénité, mais ce n'est pas une *intention* d'auteur, c'est parce que Lorrain a vu, qu'il répète. On l'étonnerait si on lui reprochait de voir des choses vives partout. Il les y met parce qu'elles y sont. **Les Poussières de Paris** sont les célèbres *Pall-Mall* de l'*Echo* et du *Journal*. Méchancetés abominables contenues dans des bonbonnières de vermeil et d'or serties de perles. Tout le monde à son brin de gingembre... et souvent aussi sa perle, mais on ne doit pas avaler ça sans une fière grimace!

RACHILDE.

## *THÉATRE*

Georges Polti : *Les Cuirs de bœuf*, « Mercure de France » 3.5o. — Alexandre Parodi : *Le Pape*, Hennuyer, 4 fr. — Christian Beck : *Ce qui a été sera, ou Adam battu et content*, Bruxelles, Balat, 2 fr. — Jules Renard : *Le Pain de Ménage*, Ollendorff, 2 fr. — Saint-Just : *Les Loups*, Bellais, 2 fr. — Abel Hermant : *Théâtre des Deux-Mondes*, Ollendorff, 3.5o. — Camille Lemonnier : *Théâtre*, Ollendorff, 3.5o.

M. Georges Polti est l'ingénieux et érudit auteur de ces *36 Situations dramatiques* qui piquèrent vivement la curiosité, lors de leur publication dans le *Mercure*, puis en volume, et que tous les amateurs de littérature théâtrale se sont empressés de cataloguer dans leur bibliothèque. On pouvait prévoir que M. Polti ne tarderait guère à passer de la théorie à l'action. Et il vient, en effet, de publier une œuvre d'un travail considérable et d'un intérêt non moindre. C'est, sous ce titre gothique et représentatif : **Les Cuirs de bœuf**, *un miracle en XII vitraux outre un prologue invectif, par G. Polti, guelfe* — la tentative très noble d'une résurrection pathétique et glorieuse du XIIIe siècle. Voyons d'abord le sens du drame; nous parlerons ensuite des innovations scéniques apportées par l'auteur et qui, en rapport d'ailleurs étroit et logique avec le sujet, ne constituent pas un des côtés les moins pittoresques de cette œuvre.

Pénétrant au cœur même de ce XIIIe siècle, si complètement vivant, si fécond, d'une si prodigieuse sève, ce siècle de fer, de pensée et de passion, le vrai siècle surhumain, M. Polti a senti battre la pure source de son énergie, son sang rouge : la Foi. A force d'étude, de divination, et surtout d'amour, il a réussi à se faire l'âme d'un croyant : non pas d'un catholique moderne, mais d'un croyant moyen-âgeux, ce qui est

différent, car la foi change avec l'histoire, et quoique le dogme romain demeure immuable, il y a, d'une de ses formes religieuses à l'autre, toute la distance qui sépare le Sacré-Cœur de Notre-Dame. Le sujet est tiré d'une vieille légende dont l'auteur est resté inconnu : le *Dit de Buef*, et le fond en est le sacrement de la Pénitence. Les deux premiers « vitraux » posent le crime, crime à la fois charnel et mystique : l'inceste entre la Mère et le Fils (car les personnages ne sont pas autrement désignés que par ces appellations générales). On sent de suite que l'on est dans une atmosphère particulière et qui n'a rien de bas : « C'est que l'amour dont je t'aime, dit la mère-amante, te dépasse, ô mon bien-aimé, si douloureusement qu'il te veut tout, non pas seulement ici, mais jusque dans ton éternité..... Tel était le père : identique il renaît ici... Et à ton tour tu m'abandonnerais ? Mais non, ô Providence, non ; maintenant je saisis ton dessein. Tu savais qu'ayant ici-bas accompli sa tâche et prêt pour le ciel, il n'avait plus qu'à mourir. Alors, tu as envoyé parmi nous, pour le rappeler, son image et son double, celui-ci, innocent parricide ou plutôt non ! messager, ange de gloire, afin qu'il relevât de son poste ton croisé, et peut-être aussi, me dis-je, parce que, prenant en pitié ce pauvre cœur de passion que je suis, tu daignais par surcroît me sauver du désespoir, cette mort pire que la mort. » Dans leur exaltation, les deux amants, roulés dans le flot immense de leur amour, rejettent l'idée de crime et glorifient l'inceste, origine et essence de toute vie. L'inceste, c'est l'amour absolu. Mais par cela même qu'il a tout épuisé, le dernier mot de cet amour doit être la mort. Hélas, et c'est la vie qui répond : le ventre de la femme a conçu, l'enfant—l'autre enfant — va naître. C'est là le signe du crime.

La Mère, le Fils, la Jeune fille, il semble qu'en face de la Trinité divine, ce soit une sorte de Trinité humaine, pécheresse et tragique, qui, par le long chemin de la Pénitence, va maintenant douloureusement marcher à l'expiation, au salut et à la gloire. Le premier stade est la Confession. La rencontre du Fils et du Dominicain forme une des plus belles scènes du drame. La nécessité de la confession y est exposée lumineusement. L'idée de faire du prêtre le *mendiant du secret* est d'un grand effet ; je ne sais si elle appartient à M. Polti ou s'il l'a trouvée chez l'un des Pères, mais elle est superbe.

Le Fils : — Tu l'as avoué ! je suis perdu, te dis-je. Personne, personne ne peut m'entendre !

Le Dominicain : — Que Dieu !

Le Fils : — Mais puisque je ne puis lui parler ! puisque mon âme affolée fuit çà et là, éperdue, aveugle comme tu dis...

Le Dominicain : — Mais Dieu veut la saisir. Et il le peut ! Il l'a voulu dès toujours, je te jure. Et ce n'est que pour t'obliger au consentement réclamé qu'il est mort dans l'infamie, laissant ses ordres ici-bas à qui oserait les prendre. Je l'ai osé. (*Il s'agenouille*) Et c'est pourquoi il faut bien que je mendie ton secret. De ses terribles ordres je me sens indubitablement chargé, helas ! les ayant revêtus d'après le vœu le plus profond que j'ai rencontré en mon cœur d'homme. Or voici qu'il m'a mis sur ta route en ce moment. Il faut donc bien que tu m'exauces.

Je ne puis m'empêcher de transcrire également les magnifiques plaintes de la Vierge, alors que, la confession reçue et le pécheur jeté, bourdon en main, sur le chemin de Rome, le moine s'est abîmé, presque évanoui, à ses pieds :

Notre-Dame : — Combien de temps, ô mon Fils, contempleras-tu de ton agonie le règne de l'ennemi ? Et ne te détacheras-tu pas, Dieu tout-puissant, de la croix affreuse pour descendre dans un monde enfin de beauté ? Ce qu'il y a de plus grand au ciel et de meilleur sur terre doit-il demeurer courbé dans un deuil éternel ? est-ce la part réservée aux bons ? Et moi, qui n'ai souhaité que pureté depuis les siècles, faut-il que mes pieds restent baignés d'un intarissable flot d'ignonimie, de sanie et de bave haineuse, dont mon cœur se soulève, tandis que, sur ce bois où te maintiennent cloué les crimes infatigables, j'entends le râle de ta poitrine et, defaillante, je sens ruisseler, sur ma face creuse, ton sang, ô mon fils, ô mon sang, ô mon Dieu !... Jusques à quels temps, parmi l'éclat ironique de tes astres, durera cette abomination, ce cauchemar qu'est la vie et notre double supplice, entretenu par un monde... à qui je te prie pourtant de pardonner. Ah ! que tu te pardonnes enfin à toi-même, adorable victime ! Vienne, vienne la fin de ton éternelle agonie, et de la mienne !

A Rome, inexplicablement comblé des bontés du pape, le Fils, pendant quatorze ans, endure le « supplice de ne pas expier ». Parvenu aux plus hautes dignités civiles de l'Eglise, l'infortuné n'a fait que sentir croître sa torture par le pardon. Et qui pis est, une torture qui est stérile. C'est l'enfer. Car le pardon n'est rien : l'expiation seule est logique. La rencontre pathétique, à Rome, en pleine audience pontificale, du Fils, de la Mère et de la Jeune fille, et la confession publique qui s'en suit, va la déterminer. Une discussion théologique précède et amène la sentence papale. Revêtus de cuir, emblème de leur bestialité, ils s'en iront de trois côtés différents : la Mère à l'Occident, le Fils à l'Orient, la fille au delà des flots, au désert. Ce sont désormais les « Cuirs de bœuf ». Le cœur du drame est formé par ces trois pérégrinations parallèles, et c'en est la partie la plus originale. Je regrette de ne

pouvoir m'attarder sur les péripéties, non plus que sur la majestueuse et symbolique conclusion du « miracle », où, les trois martyrs enfin réunis et l'expiation terminée, jaillit, de l'embrasement de leur suprême rencontre, la floraison d'une église merveilleuse, dont les nervures ogivales et les fins piliers s'élèvent en une ascension extraordinaire vers le ciel : la cathédrale gothique. Mais le peu que j'ai pu dire suffira, j'espère, pour engager à passer par-dessus certaines étrangetés de forme, certaines obscurités d'une pensée parfois désordonnée, et à pénétrer dans cette œuvre remarquable, d'un intérêt profond et d'une ampleur de conception peu commune.

Quelques mots en outre sur la mise en scène imaginée par M. Polti pour la représentation de sa pièce. On a remarqué qu'au lieu du terme *tableau*, il emploie celui de *vitrail*. C'est que sa scène doit en effet présenter l'aspect d'une fenêtre ogivale, dont la pointe monte jusqu'au plafond de la salle et dont la partie supérieure est ajourée en un trèfle contenant un vitrail de la Passion. La rampe, cachant les pieds des acteurs, simule une herse de cierges. Les toiles de fond très rapprochées et en perspective fausse, les groupes de figurants tassés et enchevêtrés, la gesticulation des acteurs perpendiculaire et sobre, les teintes plates des costumes et des décors, complètent l'illusion cherchée. Comme musique de scène, les orgues. (Et à propos des orgues cette indication amusante : « En cas de murmures dans le public, ces puissants instruments élèveront leurs voix, progressivement, comme s'ils daignaient lutter : leur crescendo aura pour but de forcer et briser les protestations et d'en couvrir enfin les bruits d'un rugissement supérieur.) On aura un avant-goût de ces curiosités dans la disposition typographique d'une partie du volume, les « vitraux » VII, VIII et IX, qui, devant être joués simultanément sur le théâtre formant triptyque, s'offrent au lecteur sur des pages divisées en trois colonnes juxtaposées. La mise en pages reproduisant la mise en scène !

Le vrai théâtre de M. Polti devrait être le chœur de Notre-Dame.

§

L'auteur de *Rome vaincue* et de la *Reine Juana*, M. Alexandre Parodi, vient de publier un grand drame en vers, en cinq actes et huit tableaux, intitulé **le Pape**. C'est une œuvre magistrale et sévère, écrite dans cette forme honorable et poncive dont M. Parodi détient seul encore le secret. Mais la pen-

sée est belle, le conflit dramatique un des plus puissants qu'offre l'histoire, la documentation et l'étude des caractères irréprochables. Ce labeur mériterait l'enthousiasme; il ne suscite que le respect. Le pape, on le devine, c'est Grégoire VII, et le drame Henri IV à Canossa. Quel sujet! d'autant plus effrayant qu'il est plus banal. Victor Hugo aurait pu le tenter. Son Grégoire eût été archi-faux, mais le drame eût eu de l'allure. Ce *Pape* « exalte jusqu'à l'apothéose l'Eglise romaine personnifiée en Grégoire. C'est un drame rigoureusement historique et, dès lors, mystique par endroits. Il ne peint, et de leurs couleurs propres, que le tableau d'une époque et le portrait d'un grand homme; il ne met en présence qu'un moine et un roi, celui-là le Droit et le Devoir, celui-ci la Force et le Plaisir; il n'évoque que la vision de la lutte antique de la Croix et du Glaive, de l'Esprit et de la Matière, de la Loi évangélique et de la Nature. » Oh ! le drame d'Hugo ! Celui de M. Parodi patauge de belle situation en belle situation. La dernière est tout simplement sublime. Qu'on en juge.

Henri, couvert d'une robe de laine blanche, la tête et les pieds nus, se prosterne le front dans la poussière, en criant: Grâce!... pardon, Saint-Père !... Le pontife lui fait jurer obéissance au Saint-Siège, puis, ce serment une fois reçu, l'absout et lève l'anathème. Il lui ouvre enfin les bras et, avec des larmes de pardon et d'amour, le presse sur sa poitrine. Et alors:

Mais tu frémis !... Hélas !... Oh ! je le vois, Henri,
Tu me connais si mal que tu ne peux me croire ;
Tu doutes, malgré toi, tu doutes de Grégoire !
Eh bien ! Regarde... écoute !

*(Il le repousse doucement et, ouvrant l'ostensoir, il en retire l'hostie qu'il élève entre ses mains.)*

O mon Dieu ! c'est à toi
Que je recours ici pour convaincre ce roi !
Si jamais j'ai trahi ta cause, et si mon âme,
Qu'a flétrie à ses yeux la calomnie infâme,
N'est pas à cet instant pleine d'amour pour lui,
Puisse ton sang, ô Christ que j'atteste aujourd'hui,
Empoisonner le mien, et que ma dernière heure
Sonne ici tout à coup ; que, foudroyé, je meure
Sous ses yeux ; que j'expire à ses pieds, si je mens !...

*(Il brise en deux parcelles l'hostie, et en place une sur ses lèvres. Présentant à Henri l'autre partie.)*

Et maintenant, à vous ! Que votre foi l'atteste ;
A votre tour ! Prenez ! Voici le pain céleste.
Adjurez après moi le Dieu de vérité :
Qu'il témoigne pour vous et pour votre équité,
Mon fils !

HENRI, *reculant épouvanté et balbutiant.*
Epargnez-moi cette epreuve dernière !
GRÉGOIRE, *consommant le reste de l'hostie.*
Eclate au loin, triomphe, ô divine lumière !
Et vienne maintenant le martyre promis !
Ce jour me l'a gagné. Tu n'as plus d'ennemis.
Bénis du haut du ciel, dans ta bonté féconde,
Les peuples et les rois et la Ville et le Monde !

C'est évidemment très bien. Mais quels vers ! Il semble que M. Albert Lambert père soit tout désigné pour le rôle de Grégoire.

Au fait, serait-ce là l' « interprète égal à mon rêve » dont parle M. Parodi dans sa préface ?

§

**Ce qui a été sera** *ou Adam battu et content, farce suivie de Hercule à Lerne, les Simulachres de la Vie et l'Amoureuse Absence,* par M. Christian Beck, est un recueil guignolesque d'une fantaisie philosophique assez divertissante. Cela est à classer à côté de certaines parodies allemandes que l'on joue parfois dans les universités d'Outre Rhin. La plaisanterie y est à la fois énorme et subtile. On y caresse la fille en s'égayant sur l'ontologie. Cela sent la pipe, la bière et Hegel.

LE DIABLE : —Evidemment, Dieu est plus grand que moi, il a bien plus d'orgueil ; c'est un fleuve, ou si tu veux, une circonférence, ou plutôt un fleuve en forme de circonférence, et il se verse incessamment en soi même Mais as-tu jamais, Oculi, désiré la vie de Dieu ? Moi, j'aime beaucoup Dieu, car en tous points il définit mon contraire. Ne crois pas qu'il soit libre ; c'est au contraire, sa supériorité sur moi, que pour lui tout soit nécessaire, et pour moi rien. Je n'ai jamais su pourquoi il a posé son premier acte, ni s'il était libre de le poser ; mais il est certain que par ce premier mouvement il s'est interdit toute imagination...

*Hercule à Lerne* est un piquant paradoxe sur l'héroïsme. Astyochée, la femme d'Hercule, tient au héros ce plaisant langage : « Ta vie vagabonde, Hercule, étonne les populations : je conviens que l'on admire ton héroïsme, mais pourras-tu toujours sans fatigue être autrement que les autres ? L'héroïsme est fort beau, je l'admets, mais si tu le pratiques éternellement, c'est donc qu'il ne t'aura mené à rien : or, il faut que la vie ait un but. Ne me dis pas que l'héroïsme même est le but : car lorsque tu seras parvenu à un certain âge, sera-t-il décent que tu te fasses remarquer par ton excentricité ? Comprends bien que j'admire l'héroïsme : mais ne sens-tu pas que dans ta manière de vivre, il y a quelque chose qui choque le

sens moral? » Et, en femme pratique, elle lui conseille, au lieu de tuer l'hydre, de la museler. « Tu seras pour le peuple le plus grand des libérateurs, et, te gardant bien d'abattre les sept têtes d'un seul coup, tu en couperas quelques-unes, chaque fois que tu le jugeras convenable à l'édification populaire. » Ce qu'Hercule ne manque pas de faire, au plus grand avantage de son bonheur personnel et de sa politique.

§

Je crois devoir réserver cette rubrique aux pièces non jouées — maigre consolation. Je ne puis donc que signaler l'apparition en librairie des pièces jouées, dont l'intérêt de lecture est d'ailleurs souvent égal, sinon même supérieur à leur mérite scénique. C'est le cas pour le **Pain de ménage**, la spirituelle et délicate piècette de M. Jules Renard, si finement interprétée au *Figaro* et dans de nombreux cercles par M. Guitry et Mlle Brandès. On connaît l'observation aiguë et perforante de Jules Renard; ce *Pain de ménage* en est riche.

C'est le cas aussi pour les **Loups**, de Saint-Just (M. Romain Rolland), joués à l'Œuvre, avec un succès bruyant, sous le titre de *Morituri*. On appréciera, à une lecture plus rassise, la sobre beauté de dialogue et la sévère construction de cette pièce sans femmes, récit palpitant d'une erreur judiciaire militaire sous la Révolution.

Signalons encore le **Théâtre des Deux-Mondes**, de M. Abel Hermant, qui contient la *Carrière* et les *Transatlantiques*, les deux jolies comédies jouées au Gymnase. Enfin, le **Théâtre** de M. Camille Lemonnier, où se trouvent le *Mort*, les *Mains* et les *Yeux qui ont vu*, ces effarantes et profondes études dramatiques du puissant romancier, toutes trois jouées à Bruxelles, et dont M. Georges Eekhoud parle excellemment dans sa chronique de ce numéro-ci du *Mercure*.

Louis Dumur.

## *LITTÉRATURE*

*Réponse à Tolstoï*, par le Sâr Peladan (Chamuel). — *Qu'est-ce que l'art?* par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe et précédé d'une Introduction par T. de Wyzewa (Perrin). — *L'Esprit nouveau*, par Léon Bazalgette (Société d'éditions littéraires). — *Richard Wagner, poète et penseur*, par Henri Lichtenberger (Alcan). — *Autels privilégiés*, par Robert de Montesquiou (Fasquelle). — *L'Ostensoir des ironies*, essai de métacritique, par Alcanter de Brahm,

(La Critique). — *L'Obsession du Divin*, par Edmond Thiaudière (Fischbacher). — *La Correspondance du Mauvais Riche*, par André Ruyters (Lacomblez).

Des divers ouvrages qui, ces mois passés, ont traité de « l'Art » et qui relèvent autant de l'art verbal qu'est la *littérature* que des arts lyriques et plastiques, il n'en est pas qui n'ait point provoqué de réponse tendancieuse. Approbative ou non, elle ne sortait pas la question de l'angle psychologique, c'est-à-dire que l'art idéaliste répondait à l'art réaliste, l'art social à l'art religieux, etc... Quand donc délaissera-t-on ce mode caduc de comprendre? Quand donc s'entendra-t-on pour ne pas diminuer l'*élément de beauté* ou, si l'on veut, simplement, l'*élément expressif*, de toute la conviction qui vous porte à désapprouver la matière psychologique de cet élément?

**La Réponse à Tolstoï**, de M. Joséphin Péladan est typique sous ce rapport. Il remarque avec raison que Flaubert eût ramassé la phrase suivante de Tolstoï pour son *Bouvard et Pécuchet :* « Qu'est-ce que l'art, si nous écartons l'idée de beauté qui embrouille la question? » Mais quelques lignes plus loin, il écrit : « L'art commence où finit la vie, et cela, le comte Tolstoï ne l'a pas vu. Les *Syndics* de Rembrandt sont vivants, mais la *Joconde* est irréelle. L'on revient toujours à la *Joconde* et l'on finirait par haïr les *Syndics*. » — (Ah que des opinions de ce genre vous donnent envie de dire à tant de créateurs qui se mêlent de critique : « Chantez, chantez, ne parlez pas! ») — Ces deux brèves citations peuvent servir d'assises à tous les arguments qu'individualistes et socialistes, idéalistes et réalistes élèvent les uns contre les autres pour rejeter ou accepter telle ou telle conception d'art.

La phrase de Tolstoï eût pu être insérée dans *Bouvard* et *Pécuchet*, mais au fond ce n'est pas autrement que les socialistes, naturalistes et sentimentaux posent la question : **Qu'est-ce que l'art?** A priori, ils écartent l'idée de beauté pour la remplacer par l'idée de transmission de vie, et il faut ajouter, actuelle, immédiate, de vie moderne et quotidienne, — dans le but bien précis de contribuer, qu'ils s'en défendent ou non, au perfectionnement de l'humanité. Seulement le socialisme de Tolstoï demande un art chrétien, tandis que le nôtre rejette toute matière chrétienne comme nuisible au véritable et rénovateur principe humain de l'art.

L'idéaliste intransigeant, en repoussant la vie quotidienne, contingente, d'une façon absolue, subordonne l'idée de beauté

à l'idée d'*élévation*. Il y a beauté là où l'art, en nous émouvant, nous distrait, nous « élève » de nous-même, — dans le but d'exalter et d'ennoblir l'individu.

On peut ramifier à l'infini ces deux conceptions : ce sont les racines-mères.

La première conception, plus fréquemment que la seconde, est cause, ces dernières années, de temps à autre, d'une petite prise d'armes. Des intelligences ouvertes, des cœurs généreux, des esprits puissants ou délicats, par exemple M. Octave Mirbeau, M. Gustave Geffroy, M. Jean Jullien, M. Lucien Descaves, etc., qui ont certes la compréhension la plus avertie, la sensibilité la plus déliée, semblent toujours vouloir mettre d'accord leurs admirations esthétiques avec leur idéal moral et social. En tant que créateurs, il va sans dire qu'ils ne doivent et ne peuvent pas faire autrement, mais, en tant que récepteurs sensibles de toute communication d'art et comme théoriciens, les sursauts mal contenus de leur intransigeance confondent. **L'Esprit nouveau** de M. Léon Bazalgette, où la partie sociale est si juste, si noble, si remarquable, témoigne au plus haut degré dans sa partie artistique de cet état d'esprit qui fait dépendre d'une foi exclusive le principe vivifiant d'un art.

Or que nous enseignent donc les richesses rétrospectives des Musées et des Livres aux contradictoires chefs-d'œuvre, et notre faculté de les sentir à travers les transformations des siècles, des races, des contrées? C'est que la beauté (et l'émotion que nous en ressentons) n'a jamais dépendu étroitement du principe particulier qui a pu en être le premier germe. Que ce principe ait été chrétien ou païen, ascétique ou sensuel, idéaliste ou naturaliste, c'est par l'intérêt général humain, éternel, et, des œuvres aux œuvres hostiles, toujours semblable à lui-même, que la beauté nous touche du plus lointain des âges.

Cet enseignement du passé commande le présent. Voici la *Rédemption* de César Franck, qui est l'acte de foi le plus strict, le plus en désaccord avec les confiances nouvelles qu'ait pu formuler un artiste de nos jours ; parce qu'aucun point de son armature psychologique ne correspondrait aux miens, cette œuvre admirable ne devrait point m'émouvoir, je devrais la considérer comme *inférieure* à celle qui transcrirait plus justement selon mon âme les aspirations rénovatrices de l'homme? Cela est inadmissible, puisqu'en face de

l'œuvre mon admiration émue est là qui me ravit à mes propres aspirations, et que l'œuvre, par sa beauté même, voile celles de l'artiste. Si la conviction philosophique ou autre, ce qui forme la sincérité de conception, est le germe le plus nécessaire à l'accomplissement d'une œuvre supérieure, c'est par l'*expression* seule qui s'en épanouit et qui développe le principe initial dans l'atmosphère esthétique (ce qui constitue à proprement parler la création d'art) que s'effectue l'union entre l'œuvre et nous. — Dès lors, on n'a pas le droit, au point de vue des idées, de prêcher la supériorité d'un art sur un autre. Que l'art ait un « rôle propre », comme dit Tolstoï, il ne peut avoir que celui de servir toutes les causes en les éternisant dans le domaine sensible, d'assurer ainsi la plus profonde communion humaine à travers toutes les hostilités des siècles et des croyances.

D'ailleurs cette multiplicité d'attaches contradictoires qui régit l'art se manifeste presque toujours en chaque artiste même. Les accusations de palinodies qui frappent la plupart des poètes proviennent de cette erreur qui prétend soumettre l'entier développement d'un art à une absolue rectitude de pensée, morale, philosophique ou politique. La vérité est qu'un artiste, sans qu'il s'en rende compte, avec la plus grande sincérité, sort d'un domaine mental pour entrer dans un autre, dès que sa sensibilité en a épuisé toute la fécondité esthétique. On n'a pas assez constaté que les grands artistes sont infiniment rares dont les inspirations ont toujours fleuri sur la même tige. Soit qu'ils vivent en un perpétuel balancement sur eux-mêmes, comme Villon et Verlaine, soit qu'ils traversent longuement des états successifs comme Hugo, comme Gœthe dont on se complaît vraiment trop à faire un bloc, ils ne reconnaissent plus la terre, et passent, dès qu'ils tiennent leur cueille en bouquet.

Le malheur pour les critiques, les philosophes qui voient les idées aux dépens des œuvres, est par les artistes ne se contentent pas de créer, et, par le fait même de leur sincérité, qu'ils soutiennent chacune de leurs créations divergentes d'actes de protagonisme utilitaire, ou que leur sensibilité créatrice déjoue dans la suite de leur vie les affirmations de l'homme. De là les opinions dont on les flatte ou dont on les accable.

Mais jamais on ne pourra demander à un artiste, pas plus qu'à un art, d'être le servant d'un idéal exclusif : la sensibilité

esthétique s'y oppose. L'effort pour canaliser la pensée d'un artiste à travers la variété de ses œuvres est presque toujours vain. J'en trouve un exemple frappant dans une note du parfait ouvrage de M. Henri Lichtenberger : **Richard Wagner, poète et penseur.** On peut y constater que c'est en moins de dix ans que Wagner, et souvent dans le même temps, a usé de toutes les contraires modalités psychologiques qui lui étaient nécessaires pour le renouvellement de ses formes de beauté. « La première esquisse de l'*Anneau du Niebelung* date de 1848 et une grande partie de la Tétralogie a été composée de 1851 à 1857. *Tristan* a été conçu et exécuté entre 1854 et 1859. Le plan des *Maîtres-Chanteurs* a été esquissé dès 1845 pendant ce séjour d'été à Marienbad où Wagner a également trouvé l'idée première de *Lohengrin*. La figure de Parsifal enfin apparaît dans la pensée de Wagner en même temps que celle de Tristan : destiné d'abord à figurer au troisième acte de Tristan comme le héros du renoncement et à servir ainsi de pendant à Tristan, le héros de la passion, *Parsifal* devient dès 1857 le héros d'un drame indépendant » (p. 174). La mauvaise querelle que certains cherchent à Wagner sur son mysticisme me paraît n'être qu'un tremplin permettant à leur propre idéal de rebondir, car il est évident pour moi que Wagner n'eût pas été l'auteur de *Parsifal* s'il n'avait été précédemment celui de *Tristan* et de *Siegfried*.

Ce n'est pas qu'on ne puisse reprocher à un artiste les tendances de son art, à M. Huysmans par exemple son art chrétien ou à M. Richepin son art social. Mais ce ne sera point parce que leur art sera chrétien ou social, ce sera parce qu'éclatera de leurs œuvres un désaccord foncier entre leur idéal et leur tempérament, parce que le sensualisme épais de M. Huysmans emmurera la spiritualisation chrétienne ou que le bourgeoisisme de M. Richepin fera sonner creux l'amour social, parce que justement ils *s'imposeront* une ligne, — parce qu'en un mot leur art sera *extérieur à eux-mêmes*, ce qui constitue au général *le factice*, dans le détail *le plaqué*.

On ne peut au contraire rien reprocher à ceux dont la diversité témoigne d'un constant accord entre leur sensibilité et leur mentalité.

Notre génération possède ainsi un exemple vivant de ces multiplications et divisions de la sensibilité esthétique, exemple des plus complexes et des plus rares : c'est M. André Gide. Qu'on songe que l'auteur des *Cahiers d'André Walter*

est celui du *Voyage d'Urien*, puis de *Paludes*, puis des *Nourritures terrestres*, puis du *Prométhée mal enchaîné*. M. André Gide marche et tourne sur lui-même par bonds, comme le vent. Et en effet, il n'est pas un art qui puisse s'ériger *contre* un autre, pas un idéal qui ait sur la beauté droit de captation, et l'artiste doit être à lui- même une perpétuelle surprise.

§

**Autels privilégiés**, par Robert de Montesquiou. — Ce sont des saints et des saintes de choix que M. de Montesquiou honore ou dont il restaure le culte. Sa piété n'est pas seulement fervente, elle est délicate et ingénieuse. Desbordes-Valmore, Leconte de Lisle, Verlaine, Hello, puis le Vinci, William Blake, Burne Jones, Arnold Boecklin, Carrièş, etc., sont intercédés et célébrés avec intelligence. Car en art il ne suffit pas d'avoir la foi ; et ses saints, s'ils ne dédaignent point celle du charbonnier, prisent surtout l'invocation compréhensive qui les « distingue » autant qu'elle les glorifie. Savoir exactement *signifier* son culte est la marque du vrai servant de l'art. On ne peut la dénier à M. de Montesquiou chez qui une attention méticuleuse sert une curiosité des plus aiguës.

Cette attention toutefois est un peu trop extérieure, puis à propos des moindres objets de son culte se reporte incessamment sur lui-même. Il n'est pas, je crois, une étude de son livre qui ne note une intervention personnelle. L'officiant ne se contente point de prier, il a soin d'afficher sur les côtés de l'autel le tableau de ses oraisons. Et M. de Montesquiou m'apparaît un peu dans la basilique de l'art comme un maître des cérémonies, apte à ne rien laisser perdre des rites de la beauté, mais qui préfère multiplier les fêtes où se décèle son discernement plutôt que de prosterner une profonde et intérieure adoration.

**L'Ostensoir des ironies**, essai de métacritique, 1re partie : L'Homme, la Femme, la Famille, par Alcanter de Brahm. — L'ambition de M. Alcanter de Brahm me paraît considérable. Il ne veut rien moins que, par la *métacritique*, « permettre de découvrir infailliblement, dans les successives manifestations de la pensée, le rôle de l'esprit scientifique grâce auquel l'humanité peut s'élever jusqu'à Dieu, et comprendre enfin le véritable sens de la vie ». Pour le moment la *métacritique* est une suite de « réflexions » et de « maximes » sur « l'amour et le mariage », sur « l'intérêt », sur

« l'enfant et son éducation », etc., — qui ne sont guère différentes, quant à la manière, des méthodes connues. Mais la pensée de M. Alcanter de Brahm est large et généreuse, bien que d'un aristocratisme assez contradictoire avec le libre sens humain dont il fait preuve.

On sait que l'auteur a inventé un nouveau signe de ponctuation : le « point d'ironie », en vue de faciliter « l'aperception des différentes formes de *chleuasme*, d'*antiphrase*, de *mimèse*, de *charientisme*, de *maïeutique*, d'*astéisme* et d'*humour* répandus parmi les ouvrages de l'esprit... » Je ne suis point du tout ennemi des signes extérieurs d'intellection qui gagneraient certes à être moins généraux et plus nombreux, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il eût été utile d'inventer le « point d'ironie » : le seul dont la précision ne peut que fausser le jeu des sourires dont l'ironie nuance la pensée. D'ailleurs, voici des exemples de phrases qui ont paru, suivant l'auteur, mériter le « point d'ironie » : « Quant aux amis, je suis fixé. J'en ai eu, depuis, des amis, comme ils disent (point d'ironie). » Et encore : « Les voilà nos amis. Mais, UN AMI, non je ne l'ai pas encore trouvé ici-bas; et cependant je ne le cherche plus (point d'ironie). »

**L'Obsession du Divin**, notes d'un pessimiste, par Edmond Thiaudière. — M. Edmond Thiaudière a acquis une certaine notoriété de moraliste. Certains de ses recueils de maximes : *La Décevance du vrai*, *La Soif du juste*, sont classés parmi les ouvrages philosophiques et estimés des salons. Je me rappelle avoir vu un de ces recueils annoté avec un scrupule louangeur par Alexandre Dumas. Cependant des maximes comme celle-ci me laissent assez tiède : « Quel vainqueur n'est jamais vaincu à son tour, qui d'une manière, qui de l'autre? » — « Quand ce n'est pas la Mort ou l'Absence, c'est la Discorde plus cruelle que l'une et l'autre, qui nous sépare des créatures destinées à notre tendresse en éveillant tout à coup notre animosité. » Seconde manière : « La grande pitié donne à l'âme des sonorités de violoncelle. » — « O grandes gloires de l'Humanité, qu'êtes-vous de plus que les saines phosphorescences de l'Océan! »

Néanmoins, M. Edmond Thiaudière n'est nullement un médiocre. Seulement il en fait trop; trop de maximes dont l'expression défaille. Et les moralistes oublient volontiers que le style possède une vertu mystérieuse sans laquelle la pensée la plus neuve n'arrive même pas à exister.

**La Correspondance du Mauvais Riche**, par André Ruyters. — On doit à M. Ruyters plusieurs petits livres d'une jolie écriture menue et pittoresque. Il a le goût de la plus fine sensualité et nombre de ses impressions consomment avec une délicatesse très personnelle l'alliance de la chair et de l'esprit. Dans cet opuscule, M. Ruyters fait profession de foi. Le « Mauvais Riche » y écrit cinq lettres, — à *Marie Madelaine*, — à *Judas*, — à *Ponce-Pilate*, — à *Marie, mère de Jésus*, — à *Luc l'Évangéliste*. A la morale de l'évangile il oppose la sienne qui est la glorification de l'individu conformément à sa nature, ne se départissant pas de son caractère. C'est ainsi qu'il écrit à Judas : « Je ne me soucie pas que vous ayez « trahi » votre maître ou que vous l'ayez livré aux bourreaux. Une seule chose me saisit : la vigoureuse et ardente figure que vous venez de révéler, le caractère imprévu et tragique que votre destinée a consommé. »

**Post-Scriptum.** — Dans une dernière rubrique, j'avais cité, en analysant l'anthologie des *Cent poètes lyriques du XVII*e *siècle*, de M. Paul Olivier, un vers de Thomas de Courval-Sonnet placé en épigraphe de ses poésies. Je renvoie à M. Paul Olivier le mot suivant que je dois à l'obligeante et impeccable érudition de M. de Hérédia.

Ce Jeudi Sainct.

Mon cher Souza,

Si Courval-Sonnet — dont j'ai lu les Satires — a imprimé comme sien ce beau vers :

« Un Christ empistolé tout noircy de fumée »

il aurait dû auparavant changer la seconde moitié de son nom et signer Courval-Toupet.

Le vers est de Ronsard :

« Ne presche plus en France une Evangile armée,
Un Christ empistollé tout noirci de fumée
Qui comme un Mehemet va portant en la main
Un large coutelas rouge de sang humain. »

*Continuation du Discours des Misères de ce Temps, à la Royne Catherine de Médicis*

Œuvres, p 874. Paris, Gabriel Buon, 1584.

Votre bien cordialement,

J. M. DE HEREDIA.

ROBERT DE SOUZA.

## *SCIENCE SOCIALE*

*Questions politiques*, par Emile Faguet (Colin, 1899). — *La loi de la civilisation et de la décadence*, essai historique, par Brooks Adams, traduction Dietrich (Alcan, 1899). — *Vers la Ruine*, par

Léon Poinsard (Charles, 1899). — *Psychologie de la colonisation française*, par Léopold de Saussure (Alcan, 1899). — *L'Antisémitisme*, par Lombroso (Giard et Brière, 1899). — *Salaires, prix et profits*, par Karl Marx (*Id.*). — *Socialisme et philosophie*, par Antoine Labriola (*Id.*). — *La définition du socialisme*, par Laterrade (Revue socialiste).

M. Emile Faguet sociologue a la sagesse et l'intelligence; la rencontre, en vérité, n'est point commune. Si j'osais, j'irais jusqu'à dire qu'il est non pas trop sage, on ne l'est jamais trop, mais trop intelligent en ce sens qu'il donne à l'élément intellectuel un rôle excessif dans la conduite des choses humaines. Ce n'est pas le conscient qui nous mène, mais l'inconscient, le sentimental, l'héréditaire, et voilà pourquoi je crois que M. Faguet se trompe sur un point de ses **Questions politiques** quand il dit qu'une religion ne change pas définitivement grand'chose dans l'humanité. La religion est le domaine du sentiment, et si nous la produisons en un sens, en un autre c'est elle qui nous produit; il n'y a qu'elle qui ait changé quelque chose dans l'humanité: faut-il citer les Mongols avant et après le bouddhisme, les barbares avant et après le christianisme, les arabes ou les nègres avant et après l'Islam? Toutes les civilisations ont été religieuses et n'ont été civilisations que parce que telles. C'est à la religion que se rattachent tous les autres changements, même ceux qu'engendre la science, sa rivale, car ce n'est pas un simple hasard qui a fait naître deux fois la science dans un milieu analogue, hellénique ou chrétien, et ne l'a fait naître que là; je renvoie pour ceci à M. Dubois-Raymond. Voilà pourquoi aussi je n'approuve pas M. Faguet blâmant la formule : il faut que la France n'ait qu'un cerveau et un cœur. Pour le cerveau, oui; qui dit intelligence dit divergence, et l'unité de jugement est un leurre; mais pour le cœur non, l'unité de sentiment est réalisable et l'idéal c'est la concorde.

Mais je chicane M. Faguet sur des points isolés alors que l'ensemble de son livre n'est qu'à applaudir. Quatre études le composent, une sur la France en 1789, deux sur la France actuelle (socialisme et décentralisation), une sur le prochain siècle. Les deux du milieu sont très bonnes, bien qu'un peu longues. La première me semble pousser au noir l'Ancien Régime; que les cahiers des Etats-Généraux aient contenu force plaintes, ce n'est pas étonnant, puisqu'on les rédigeait pour cela; d'ailleurs les temps qui se plaignent le plus ne sont pas les plus malheureux. Tocqueville l'a prouvé pour le règne de

Louis XVI, justement. Quant à la dernière étude, tout à fait remarquable.« Que sera le xx^e siècle ? » c'est un des meilleurs morceaux de M. Faguet : démocratie, concentration, ploutocratie semblent bien les trois caractères du temps futur ; j'avoue que des trois, le dernier est le plus inquiétant ; la démocratie est excellente avec d'excellents démocrates, ce qui dépend d'un chacun, et les grandes agglomérations nationales ont du bon, mais la ploutocratie, ce gouvernement occulte, unique, inexorable et irrenversable, quel bien la civilisation et l'humanité en retireront-elles ?

§

C'est justement la question que se pose M. Brooks Adams dans un livre très curieux: **La loi de la civilisation et de la décadence**. Pour lui l'histoire du monde n'est que l'histoire de la ploutocratie ; la richesse est la clef qui ouvre toutes les serrures, même la serrure religieuse, puisqu'il explique le triomphe du monothéisme sur le polythéisme, du protestantisme sur le catholicisme, et de l'athéisme sur le théisme, par ce fait que le culte vainqueur est à meilleur marché. Beaucoup sans doute ne le suivront pas jusque-là, mais quand il se borne à expliquer la grandeur et le déclin des empires par la hausse et la baisse des valeurs, par le resserrement du marché ou l'afflux des métaux précieux, il se peut bien qu'il ait raison. Comme tous les points de vue tyranniques, celui-ci bouleverse l'histoire ; les événements changent de caractère du tout au tout ; la conquête de la Sicile par Rome commence la ruine de l'agriculteur aux sept arpents du Latium, tandis que plus tard la perte de l'Egypte fait la richesse des provinces européennes de l'Empire byzantin en les débarrassant d'une concurrence ruineuse ; à son tour, cette renaissance byzantine, en permettant de ruiner Alep et Antioche, fait la fortune du Caire, de Gênes et de Venise, et par contre-coup, la décadence de Constantinople... Des dates jusqu'alors obscures, 1545 arrivée en Europe de l'argent du Potose, 1757 pillage des trésors du nabab du Bengale, 1810 commencement de la hausse des métaux précieux, 1879 ruine définitive de l'agriculture anglaise, deviennent les jalons de l'histoire nouvelle, et nous autres Français, sommes un peu surpris de voir si importante l'année 1849, envoi à Liverpool du premier or californien, quand 1848 n'est même pas cité.

La conclusion du penseur américain est triste : le monde est aujourd'hui, comme sous l'Empire romain, la chose d'une

oligarchie de manieurs d'argent, avec en moins la perspective dure mais salutaire des barbares; le guerrier est partout évincé par l'économique, l'amour se fatigue, l'art s'étiole, l'idéal tombe; le règne des aventuriers commerciaux lui-même est fini; tous les producteurs sont voués à la ruine, d'un côté par la concurrence du coolie chinois ou hindou, de l'autre par la concentration de l'or aux mains de quelques grands financiers. Et ici M. Brooks Adams rejoint M. Faguet: « Cette aristocratie (ploutocratique) est au-dessus de toute attaque, car elle est défendue par une police si formidable, que pour la première fois dans l'histoire la révolte est impossible et qu'on ne la tente même pas; l'unique question qui préoccupe cette classe gouvernante, c'est de savoir ce qui coûte le moins cher, contrainte ou corruption. »

§

Quant à nos gouvernants apparents, députés et ministres, un tel souci ne les hante pas, et c'est justement que M. Léon Poinsard intitule **Vers la ruine** le livre qu'il consacre à l'exposé de leur œuvre depuis vingt ans. Quatre chiffres cités ailleurs par M. Jules Roche le prouvent. En 1815, la dette anglaise était de 22 milliards et la française de 6 ; aujourd'hui l'anglaise est de 16 et la nôtre de 33. Chaque année, depuis 1875, nos impôts augmentent de 42 millions, et pourtant nous n'avons eu ni grande guerre, ni famine, ni peste, ni phylloxéra. Aussi M. Poinsard n'a-t-il pas de peine à montrer qu'il faut enrayer ou culbuter. Le malheur est que sa démonstration est alourdie par la forme dialoguée qu'il a cru devoir adopter ; un livre plus concis, plus nerveux, débarrassé de l'artifice des interlocuteurs, lequel devient fatigant au bout de 450 pages, aurait mieux porté. En outre, et comme souvent, si la partie critique est excellente, la partie positive est sujette à réserve; quel que soit le mérite theorique de l'impôt sur le revenu, on peut se demander, d'une part, si sa valeur pratique serait parfaite, d'autre part, s'il suffirait de l'adopter pour voir fleurir la politique d'économies et grandir l'initiative industrielle et commerciale que loue si justement l'auteur.

§

C'est, ainsi que le porte le titre même de son livre, *dans ses rapports avec les sociétés indigènes,* que M. Léopold de Saussure étudie **la Psychologie de la colonisation française.** Et au fait, de quel droit allons-nous coloniser, c'est-à-dire en

somme, enlever à de pauvres sauvages leurs terrains de chasse et de parcours? La question est délicate, si délicate, que la meilleure réponse est peut-être la plus brutale: Du droit du plus fort. Car la force ne va pas sans quelques autres qualités, et indéniablement, il vaut mieux pour le bien de l'humanité que l'Amérique du Nord soit occupée par soixante ou soixante-dix millions d'Européens que par les quelques milliers de Peaux-Rouges qui y chassaient le bison, il y a deux siècles. Mais, et ceci à notre éloge, cette réponse brutale ne nous satisfait pas; nous voudrions que notre colonisation fût dans l'intérêt non-seulement de la civilisation générale, mais même dans celui des sauvages ou demi-civilisés chez qui nous allons la pratiquer; de là les théories de l'éducation et de l'assimilation progressive des indigènes que proclament et appliquent tous les peuples colonisateurs, même les Anglais.

Et, en vérité, dussé-je me faire lapider par MM. Gustave Le Bon et Léopold de Saussure, je ne trouve pas cela si ridicule. D'abord il faudrait reviser le procès du métissage, qui est l'assimilation par excellence; c'est parce que le mulâtre est vraiment supérieur au nègre, qu'il est si mal vu par le blanc; et quant au métis de Peau-Rouge et d'Européen, il a prospéré merveilleusement tant au Canada que dans toute l'Amérique espagnole Ravaler le Mexicain actuel au niveau de l'ancien Aztèque serait absurde Il est vrai que ce Mexicain est chrétien, et c'est là un second exemple de rapprochement fécond et durable, la conversion religieuse; par elle le Madgyar est notre frère et non celui des Kirghiz, par elle les communautés chrétiennes de Chine, d'Annam, de Ceylan, de Syrie, d'Abyssinie, se trouvent, en dépit de tout, plus voisines de nous. Il n'est pas jusqu'à l'enseignement de la langue du conquérant à l'indigène, qui n'ait au moins ce double avantage d'accroître les points de contact, et d'augmenter le public littéraire ou scientifique de la nation colonisatrice.

Il est vrai que nous autres Français, nous ne nous sommes point contentés de ces rapprochements, et que nous nous sommes engoués d'assimilation absolue. Ce en quoi nous fûmes stupides, car sans même demander de conversion préalable, nous imposions à des sociétés fort différentes de la nôtre, notre orthodoxie politico-administrative. Sur ce point, toutes les critiques de M de Saussure sont justes : le droit de suffrage donné à tous les nègres de nos Antilles n'a fait que ruiner ces colonies; leur admission dans la magistrature coloniale ne sert

qu'à désorganiser la justice et à indigner les justiciables hindous ou annamites qui leur sont si supérieurs. L'Angleterre s'est bien gardée de donner le droit de vote à ses sujets indigènes, et si l'Amérique l'accorde en théorie à ses nègres, on sait qu'en réalité le *coloured gentleman*, averti d'ailleurs de l'élection par des salves claires et nettes, se garde bien de paraître dans la salle du scrutin. La véritable fraternité ne consiste pas, comme nous faisons aux Antilles, à livrer, au nom des principes de 89, une minorité de blancs, énergiques et laborieux, à une majorité de noirs qui, laissés à eux-mêmes, retourneraient vite à l'état d'anthropophages (les détails si curieux que l'auteur donne sur Haïti, où la race nègre a gaspillé en moins de cent ans, l'admirable outillage des anciens créoles, le prouvent surabondamment) la véritable fraternité, dis-je, consiste à respecter la psychologie spéciale de ces races, à maintenir la paix, à favoriser le travail, à affermir la moralité, bref à les rendre dignes des marques de confiance que nous nous sommes trop hâtés de leur avancer.

A ce point de vue, il faut espérer que le livre de M. de Saussure sera lu et surtout compris. Au dernier Congrès colonial de 1889, M. Gustave Le Bon fut le seul à parler contre l'assimilation. Il se pourrait bien qu'au prochain, en 1900, il n'en fut pas de même.

§

**L'Antisémitisme** ne rendra pas à M. Lombroso la réputation, plus bruyante d'ailleurs que solide, que lui avait faite jadis l'*Uomo delinquente*. M. Lombroso reste le type de ces savants brouillons, hâtifs et superficiels, auxquels on ne peut reconnaître qu'un mérite d'agitateur. Des idees qu'il a lancées rien ne subsiste, ni le criminel né, ni le criminel atavique, ni le génie dégénérescence, ni l'épilepsie larvée ; sa graphologie reste, mais elle n'est pas de lui, et l'arrêt de la Cour de Rouen l'a mis même en fâcheuse posture sur ce point. Quant à l'opuscule dont je parle, il est la contribution que tout bon israélite (M. Lombroso l'est) s'est cru obligé de donner à la littérature sur l'Affaire. On y lit, p. 103, que « les Juifs, dans tous les cas, ne sont jamais arrivés à la même criminalité méditée et sanguinaire démontrée par leurs ennemis dans le cas de Dreyfus, où non seulement ils ne reculent pas devant la calomnie, mais encore dans le faux et peut-être l'assassinat, etc. » *Eheu ! bassa latinitas.*

§

Ayant longuement parlé à maintes reprises du socialisme, je me contente de signaler les brochures suivantes: **Salaires, prix et profits**, par Karl Marx; **Socialisme et philosophie**, par Antoine Labriola (réponse à la préface mise par M. G. Sorel en tête d'un livre apprécié ici), et **Définition du socialisme**, par M. Laterrade, definition d'ailleurs large et bienveillante, grâce à laquelle tout le monde serait socialiste.

HENRI MAZEL.

## *QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES*

Albert Lantoine : *La Caserne*, « La Plume », 3.5o. — H. Fierens-Gevaert : *La Tristesse contemporaine*, Félix Alcan, 2.5o. — Ossip-Lourié : *Pensées de Tolstoï*, d'après les textes russes, Félix Alcan, 2.5o.— Henry Bérenger : *La France intellectuelle*, Armand Colin, 3.5o. — L'Américanisme condamné par Léon XIII. — Le Libéralisme du pape. — Expulsion cléricale.

**La Caserne**, par Albert Lantoine. — Depuis quelque temps, c'est-à-dire depuis que l'on parle de vérité et de justice, l'Etat-Major a une bien mauvaise presse et une terrible littérature. La caserne aussi. Ajalbert, Gohier, Clemenceau, ont été cruels, avec une superbe furie de talent, aux porte-panaches. La série continue, et Albert Lantoine peut en être. Son livre est une accumulation de « notes lamentables prises en toute sincérité », déclare-t-il lui-même, et l' « histoire vraie d'un rustre mis en cage parmi des civilisés ». Accumulation quelque peu confuse et désordonnément horrifiante. Histoire vraie jusqu'à la lassitude du trop vu. Mais on plaint tant ce pauvre rustre de Lagrue qui passe par toutes les mystifications, brimades, injures, férocités de la caserne! Et on en veut à la « cage des civilisés » par pitié du rustre. On en veut à la caserne par humanité. L'écriture très belle, simple et forte dans une singulière abondance de verbe, aide à cette impression. Quand M. Albert Lantoine construira mieux son œuvre, il sera bien près du chef-d'œuvre.

**La Tristesse contemporaine**, par H. Fierens-Gevaert. — Bien qu'il nous parle de « la tristesse contemporaine », heureux homme celui-là qui peut voir les hommes seulement tristes, quand la vie nous les montre ignominieusement injustes et haineux! Je veux bien qu'il y ait une tristesse contemporaine. Mais, vraiment, on avait tellement rabâché cette complainte que je la croyais délaissée pour cause d'ennui. M. H. Fierens-Gevaert la dit encore en des airs nouveaux. Ce que

c'est que de l'art! J'ai lu le livre avec prévention, et peu à peu le charme m'a gagné. Il est à dire aussi que beaucoup d'excellentes études sont étrangères au titre sous lequel elles sont réunies. On nous parle un peu de tout à propos de tristesse : par exemple de féminisme (est-ce triste ? oui), d'individualisme dans les arts, de Napoléon, de l'*Union pour l'action morale* (chose évidemment lugubre), et de mille autres sujets franchement disparates. Recueil d'articles! Mais, dans chaque article, un style facile et fin comme la pensée. M. H. Fierens-Gevaert s'en prend surtout à la science ou à « l'illusion scientifique », et à la faillite de la démocratie. La science et les premiers emportements pour les *Droits de l'Homme* nous ont arraché la foi religieuse, et « nous voyons fuir loin de nous l'horizon spirituel où, pendant des siècles, nous avions reposé nos yeux dans un songe angélique » : voilà pourquoi nous serions tristes. Mauvais prophète! La science et la démocratie ont, certes, donné à l'homme déjà plus de réalités heureuses qu'aucune religion historique. Et de quel droit fermez-vous l'avenir à la science et à la démocratie pour leur demander la réalisation immédiate de tout le bonheur humain, alors que vous voudriez vous contenter d'un songe, du « songe angélique » qui nous viendrait des religions ? La foi humaine a son espérance, comme la foi divine. — Après tant d'autres, M.H. Fierens-Gevaert fait de Nietzsche (comme de Leopardi et de Schopenhauer) un « ténébreux musagète de la philosophie moderne ». Le Nietzschéisme me semble être, au contraire, une belle et généreuse exaltation de la vie humaine vers la surhumanité. Mais l'auteur de la *Tristesse contemporaine* s'acharne à trouver partout de la tristesse. « Ténébreux musagète » toi-même, écrivain!

**Pensées de Tolstoï**, d'après les textes russes, par Ossip-Lourié. — Un choix de pensées, terrible épreuve pour la pensée vraie du penseur. Il faut, dans cette entreprise, une compréhension très sûre de toute l'œuvre et un discernement très judicieux des formules qui expriment le mieux, pour le vulgaire prompt à lire, l'inspiration essentielle. Vous reconnaîtrez cela dans l'excellent travail de M. Ossip-Lourié, et vous jugerez, par une admirable étude d'introduction, qu'il sait son Tolstoï. Dans les *Pensées*, telles que les a choisies M. Ossip-Lourié, vous avez Tolstoï, et c'est beaucoup dire.

**La France intellectuelle**, par Henry Bérenger. — La nouvelle œuvre de Henry Bérenger est une suite de critiques

littéraires et d'études sociales. Nous y remarquerons, à première impression, un ferme souci de ne pas séparer la littérature de la vie sociale, et, comme a dit l'écrivain lui-même, « la pensée et l'action ». Ce que les hommes lisent et pensent (et cette loi est de plus en plus réalisée dans notre France intellectuelle) tend à être vécu, à faire de la vie. En étudiant et jugeant les hommes, leurs œuvres littéraires et leurs doctrines, non pas seulement d'après les conditions de beauté ou de vérité, mais selon les conséquences, et nous pourrions dire les responsabilités sociales, Henry Bérenger a (sans exagération d'éloge) renouvelé, revivifié, agrandi la critique. Il est, à l'heure présente, notre plus rigoureux et plus sûr critique social, celui qui va toujours de l'art à la vie, de la tour d'ivoire à la place publique. Forcément, il y a de la passion, de la fougue, de la violence, dans son œuvre, qui est une œuvre de lutte. Mais quand on a le tempérament de l'auteur de la *France intellectuelle*, tant de loyauté et de verve, cela n'est point si ridicule. C'est même intéressant pour ceux qui aiment les justes vengeances. Ah! le rude et bien joli morceau sur Brunetière!

**L'Américanisme condamné par Léon XIII.** — Nous avions signalé en son temps l'effort de rénovation morale et sociale de l'Eglise, qu'on nomma l'*Américanisme*. Le cardinal Gibbons, Mgr Ireland, Mgr Keane, M. l'abbé Félix Klein et d'autres jeunes du clergé de France avaient dit leur rêve d'un christianisme plus proche de la vie intellectuelle par un hardi libéralisme d'idées et plus proche de la vie sociale par un sincère esprit démocratique. Une *Lettre* du pape au cardinal Gibbons a condamné l'*Américanisme*. C'est fini de discuter. Rome a parlé. Tous les *Américanistes* se sont soumis avec un zèle d'obéissance qui exclut toute noble passion pour l'idée. C'est une preuve de plus que l'Eglise se meurt d'autoritarisme. Là-dessus lisez le merveilleux *Anneau d'améthyste* d'Anatole France, où vous verrez ce qu'est le clergé et ce que sont les évêques dans la tartuferie de leur crédulité, de leur discipline, de leur politique. Livre de vérités souriantes et cruelles!

**Le Libéralisme du Pape.** — Et Léon XIII continue ses anathèmes!... Il a condamné le Congrès des religions. Il a condamné le socialisme chrétien. Il a condamné le mouvement démocratique créé par l'abbé Daens en Belgique. Il a condamné le docteur Schell, prêtre catholique allemand, et sa tentative d'élargissement intellectuel des dogmes. Il a condamné

l'*Américanisme*. Enfin il a condamné le projet qu'avait formé une religieuse, Mme Marie du Sacré-Cœur, d'instituer une sorte d'École normale pour préparer à un enseignement moins dévot et plus éclairé les « religieuses enseignantes », et ainsi modifier selon les besoins nouveaux l'éducation de la femme chrétienne. Que sera-ce quand un autre pape, comme on l'annonce, fera de la réaction contre le libéralisme de Léon XIII?

**Expulsion cléricale.** — Pouviez-vous croire que ces « gens de lettres » du *Mercure* ne sont pas capables de sortir de leur littérature, de leur esthétisme, et de faire de l'action? Me voici, pauvre moi, expulsé de Belgique, du pays de Sa Sainteté Vandenpeereboom, premier ministre et bon cagot qui va egrènant son chapelet dans les rues de Bruxelles. Pourquoi expulsé? Je vous le donne en cent et mille, mes esthètes. Pour avoir fait de la révolution et avoir prononcé des paroles généralement subversives et incendiaires qui menaçaient de renvoyer le R. P. Boom (premier ministre déjà nommé) à la tranquillité de son prie-dieu! Je menais là-bas une campagne de conférences populaires dans le pays noir des mines. Je disais bien simplement aux braves gens :« La religion des dieux a fait la religion des églises, des sectes, des prêtres, des exploiteurs de tout mensonge : ayons désormais la religion de l'humanité, d'une humanité toujours meilleure et plus juste. » Les cléricaux se sentirent atteints et se prétendirent insultés. Il n'y a plus de bûchers ni de prisons contre les hérétiques et blasphémateurs; on ne peut plus brûler ni embastiller : on expulse. L'Inquisition est bien dégénérée.

VICTOR CHARBONNEL.

## *CHRONIQUE UNIVERSITAIRE*

Le Cours de M. Ribot au Collège de France. — Comment on devient docteur ès-lettres.— M. Aulard et les Jésuites. — Vice radical de la pédagogie jésuitique. — Défaut identique de l'enseignement universitaire. — Salutaires conseils de M. Jules Payot. Les *emmurés*. Le mal et le remède, — Les méfaits de la loi militaire, d'après M. Max Leclerc.

Les fidèles de la psychologie sont dans la joie, car M. Th. Ribot a repris depuis peu, au Collège de France, le cours de ses magistrales leçons. Ce qu'est le génie, à quelles sources il puise, d'après quelles lois il crée, tel est le sujet choisi par le savant professeur, et qu'il traite avec son habituel esprit d'ordre et de précision. M. Ribot a cette probité scrupuleuse de ne jamais rien livrer au public que d'achevé, et, l'on pour-

rait dire, de définitif; tout son effort est de penser juste et de s'exprimer clairement: de là naît chez l'auditeur, comme chez le lecteur, un sentiment singulier et de rencontre rare, le sentiment que tout est dit, qu'il n'y a rien à reprendre ni à ajouter. C'est merveille de le voir débrouiller avec aisance le chaos le plus compliqué d'opinions contradictoires; ou plutôt l'on ne soupçonne même pas qu'il ait eu à débrouiller un chaos; il nous met de plain pied avec la vérité, et, comme il dédaigne l'emphase du geste et du ton, les banalités ambitieuses et cette obscurité qui simule la profondeur aux yeux des badauds, il ne trouve pas grâce auprès de quelques ignorants, tous les jours moins nombreux, lesquels, mesurant l'importance d'une idée à la difficulté qu'ils ont de la saisir, s'imaginent bellement que la vérité apparue simplement est une vérité simple et de prix médiocre. Ils n'aperçoivent pas quelle étendue d'esprit, quelles réflexions prolongées suppose un pareil résultat. Il faut avoir soi-même médité sur de tels problèmes: on admire alors avec plénitude, et aucunes louanges n'apparaissent excessives. Quelqu'un disait que M. Th. Ribot est aujourd'hui la tête la mieux faite, la mieux organisée qui soit en France. Cela peut être. A tout le moins, il est un psychologue de première marque et de la grande espèce, la plus grande autorité existante en ces matières, ici et ailleurs : cela suffit.

§

Avez-vous jamais assisté à une soutenance de thèse en Sorbonne? C'est un spectacle qui vaut son prix. Au fond de la petite salle en amphithéâtre, une grande table élevée sur une estrade, où se range l'aréopage; plus bas, assis à une petite table, le récipiendaire qui, pendant six heures d'horloge, est harcelé et se débat comme le cerf contre les chiens. Le malheureux candidat doit répondre à tout, parer avec grâce les bottes qui lui sont portées, riposter avec mesure sans jamais user trop de la victoire. S'il montre de l'à-propos, de la déférence, s'il peut résister jusqu'au bout sans avoir la langue pâteuse et la tête vide, à ce duel inégal où six adversaires se relaient pour l'accabler, on lui décernera la mention *très honorable;* s'il faiblit, si les forces physiques l'abandonnent, s'il se rend trop vite, ou porte un coup trop rude et mal calculé, il risque de se voir refuser toute mention. Le curieux, c'est que les juges ne sont animés contre la victime d'aucune intention malveillante, le plus souvent; chacun d'eux *travaille* en vue de produire sur le public un effet déterminé. Il y a le

loustic, qui égaie la cérémonie : le vénérable M. Himly tenait autrefois ce rôle avec distinction. « Monsieur, je vous déclare tout d'abord que je n'entends absolument rien aux questions qui font la matière de votre thèse; je m'associe par avance aux éloges et aux critiques qui en seront faites, et ceci dit, je vais faire ma correspondance. » Nul ne savait comme lui arrêter d'un mot l'impétuosité trop grande de ses collègues : « Ménagez notre candidat; gardez-en un morceau pour la thèse française. »

Il y a le ramasseur de coquilles : « Monsieur, j'ouvre votre thèse à la page 117, ligne 12, je vois écrit *goveurnement;* je ne comprends pas ce mot, à moins que peut-être vous n'ayez voulu dire : *gouvernement.* Plus loin, je trouve le nom de Stuart Mill abrégé en *St-Mill.* Sachez, Monsieur, que *St.*, en anglais, veut dire *saint,* et je ne crois pas que jamais Stuart Mill, quel que soit son mérite comme philosophe, ait prétendu à la Sainteté. »

Ce type se confond un peu avec celui du ganache, qui amuse l'auditoire en ne comprenant rien à rien : « Je ne comprend pas l'idéalisme; de mon temps, nos maîtres nous enseignaient la philosophie du sens commun; aujourd'hui, on nous parle de *quantité,* de *qualité,* et je ne vois pas ce qu'on y gagne... Un parapluie n'est pas une sensation... Quand je me marie, ce n'est pas dans mon œil... »

Enfin, il y a les conférenciers, badins ou solennels, selon l'occurrence, et chacun selon ses moyens, et l'anecdote obligée par laquelle le bon M. Himly clôturait les discussions confuses : « Un jour que j'étais chez l'illustre philosophe Schelling — j'étais bien jeune alors, et lui était bien vieux — des étudiants vinrent crier sous ses fenêtres. On criait : Vive le grand philosophe Schelling! Vive la philosophie! et autres choses de ce genre. Schelling les remercia comme il devait, puis, se tournant vers moi, il me dit : Aussi longtemps qu'il se trouvera une jeunesse enthousiaste pour applaudir ainsi ce qu'elle ne comprend pas, il y aura de beaux jours pour la philosophie ». — M. Himly contait cela avec malice et bonhomie, en géographe plus familier avec Ibn-Batouta qu'avec les nuageuses spéculations du Néo-Kantisme, et il semblait se réjouir que la géographie n'échauffât pas les jeunes cervelles, comme la métaphysique, au détriment de leur raison.

§

La conférence que M. Aulard a faite à la Sorbonne le

15 avril dernier me paraît être le prélude des grands combats qui vont bientôt mettre aux prises une fois de plus Jésuites Franc-maçons. M. Aulard est connu, et l'on devine sur quels adversaires ont porté ses attaques. Les « bons Pères » ont été cinglés d'importance et il leur a été dit quelques utiles vérités, agrémentées de plaisantes anecdotes. Il n'est pas douteux qu'ils s'appliquent à « déviriliser » les jeunes esprits ; ils n'apprennent qu'à obéir et préparent des sujets pour toutes les tyrannies : il ne faut pas se plaindre qu'on le proclame bien haut et souvent. Quant à s'imaginer qu'on remédierait au mal en réservant les fonctions publiques aux seuls élèves de l'Université, voilà une étrange illusion et une étrange mesure. Il est vrai que notre Université est une fabrique incomparable de fonctionnaires, à tel point que l'on y peut voir justement son office et sa fonction propre, et si c'est ainsi que l'entendait M. Aulard, il n'y a rien à objecter. Par malheur, M. Aulard ne l'entend pas ainsi, on s'en aperçoit au portrait enchanteur qu'il nous trace des jeunes lycéens ! Lui aussi est enfoncé jusqu'aux oreilles dans le préjugé funeste et si répandu que les études classiques ont par elles-mêmes une valeur éducative. Malgré tout, les Jésuites gardent une supériorité : à la vérité ils conservent en tutelle les esprits et les cœurs, mais c'est parce qu'ils le veulent ainsi, et ils s'en rendent compte ; au lieu que nos mandarins, en cela pleins d'illusion, sont persuadés qu'il n'y a pas de meilleure discipline pour former des hommes libres et des citoyens, que nos huit années de collège et nos trois ans de caserne. Quelle duperie !

Le seul M. Payot place la question sur son vrai terrain. C'est à cet égard un esprit tout à fait remarquable, et s'il réussit à faire triompher ses idées, s'il arrive jamais à les faire passer dans la pratique, il sera un grand homme. Je voudrais citer intégralement l'article qu'il a publié dans la *Revue Universitaire* (15 avril) sur les *emmurés*. On appelle ainsi les aveugles ; « mais nos élèves sont plus emmurés que les aveugles qui, eux du moins, ne sont privés que d'un sens », au lieu que les enfants finissent par être presque totalement privés de l'usage de leurs cinq sens.

« Quand l'enfant est tout jeune, il puise son instruction dans l'expérience directe des choses. Puis, peu à peu, la bousculade commence. Les grandes personnes lui imposent leurs goûts, leurs observations, leur langage. Le nombre des

mots qui s'accumulent dans cette tendre mémoire sans aucune notion réelle correspondante grandit.avec rapidité, et à leur tour nos programmes, en exigeant une course désordonnée des élèves et des maîtres à travers les sciences exactes, les sciences physiques et naturelles, la géographie, l'histoire, la littérature, etc., etc., complètent l'investissement de l'esprit a peu à peu l'enfant est isolé de la réalité, qui est remplacée pour lui par de lointains symboles...Si l'on examine les choses de haut, tandis que toute notre histoire et toute notre philosophie vont à l'affranchissement de la personne humaine, notre éducation tend à son annihilation et elle y réussit assez bien. »

Voilà le doigt sur la plaie. J'ai beau chercher, je ne vois pas ce que les Jésuites font de pis. Et encore une fois, l'action des Jésuites est voulue; ils poursuivent un but, l'asservissement des intelligences. Quelle est l'excuse des autres?

Le remède, toujours selon M. Payot, serait un changement de méthode; il faudrait « stimuler les esprits vigoureux et actifs à prendre leur essor. Mais cette évolution, ce n'est pas le conseil supérieur qui la réalisera, lui qui est l'auteur responsable des programmes qui écrasent nos enfants. Une nuit du 4 août, où chacun consentirait le sacrifice des trois quarts du programme de sa spécialité, est peu vraisemblable... Nous ne croyons pas à l'efficacité des réformes parties d'en haut, si elles ne sont désirées par ceux qui auront à les appliquer. »

Voilà le langage du bon sens; sera-t-il entendu? Il est permis d'en douter, car nous sommes présentement dans l'état d'un morphiné qui n'a de salut que dans l'abandon de sa passion favorite,et en qui les progrès du poison ont aboli la force de vouloir.

Il y aurait bien d'autres choses à faire : en premier lieu reformer la loi militaire; c'est ce qu'a montré avec force M. Max Leclerc à la Commission de l'Enseignement. J'emprunte à la *Revue Universitaire* le résumé de sa déposition sur ce point :

« M. Max Leclerc montre que la loi militaire a eu pour effet inattendu, mais fatal, de prolonger les études jusqu'à vingt-quatre ou vingt-cinq ans pour la plupart des professions, même commerciales et industrielles, qu'elle a entraîné une foule de jeunes gens vers des professions déjà encombrées, qu'elle les a induits à se livrer à des études très spéciales et longues dont ils ne tireront jamais rien.

» Il y a là un véritable danger social : c'est d'abord une perte de temps et d'argent énorme pour une masse de jeunes gens qui restent sans rien produire ni pour leur famille ni pour la société... M. Max Leclerc conclut en déclarant que l'on n'aura rien fait si l'on se contente de réformer l'enseignement secondaire pour remédier à la crise sociale dont souffrent les classes moyennes de ce pays; il faut réformer la loi militaire. En ce qui touche les cas de dispense, cette loi est une cause de déclassement social et de ruine économique. »

Que fera-t-on? et fera-t-on quelque chose?

L. BÉLUGOU.

## *LES REVUES*

*La Vogue :* F. Rops. — *La Revue de Paris* : Balzac. — Excuse.

De Félicien Rops, on sait l'œuvre admirable ; et l'homme est connu pour sa merveilleuse sensibilité. Le destin l'a rapproché, jusque dans la mort, de Stéphane Mallarmé, comme pour montrer « au siècle épouvanté » quelles hautes analogies appariaient ces deux artistes. Il faut que tous aujourd'hui puissent accéder à l'intimité spirituelle de Rops. D'après les fragments de sa correspondance, que l'on a déjà publiés (**La Vogue**), il apparaît comme une nécessité, pour la gloire du maître et l'édification du public, que les lettres de Rops soient réunies et imprimées. Elles sont vivantes et savoureuses. On en pressent, qui seraient capables de discipliner la Critique, — cette aveugle cabrée quand elle n'est point qu'une vieille jument de cirque, — et qui découvriraient en tout cas aux admirateurs de Rops de nouveaux moyens de jouir d'une œuvre que nul ne se lasse de contempler. Si des *Mémoires* de soldats ont facilité le travail des historiens ou satisfait la curiosité, comme n'importe quel passe-temps, on peut prétendre que l'histoire de l'art moderne se documenterait utilement auprès de Rops. En outre, qui négligerait ce que la correspondance complète d'un artiste de cet ordre révélera de sa psychologie ? On a les confidences et les opinions de tant de médiocres, ministres, catins ou journalistes, que, pour une fois, on peut bien répandre celles d'un homme supérieur à son temps. Lisez plutôt :

« Dieu, qui m'a donné, comme le disait mon brave ami le docteur Filleau, un corps fait « avec des bouts de fleuret et des cordes de violon », aurait bien dû, pour mettre le comble à ses

bienfaits, me gratifier d'un cerveau de paveur ou de braconnier. J'en eusse été plus heureux. Toutes les années, quand arrive l'automne et ses austères enivrements, je souffre comme si tous les espoirs que je garde en moi et qui sont les mêmes que ceux qui illuminaient ma vingtième année allaient, pour toujours, mourir avec les feuilles jaunes.

» Et puis, je sens que je n'ai rien fait en art, et que mon œuvre n'est que périssable. Je sens en moi s'agiter des passions et des aspirations dont je ne trouve pas la forme, et cela me jette en désespérance. Il faudra cependant que ces idéalités et que ces hauts rêves prennent un corps, et que tout ce que je sens vibrer en moi devienne tangible ! Je m'agite comme un nain difforme enfermé par des esprits malfaisants dans l'armure de Saint Michel Archange ! Si j'étais un peu aimé, je serais vainqueur de toutes ces luttes, qui sait ? »

A cette amie, qu'il prie de recevoir « le plus ardent baiser qu'un homme puisse donner à une femme » et qui, ajoute-t-il, « restera sur vos lèvres, comme un papillon de nuit malgré vous-même », — à l'inconnue, Rops écrit encore :

» Il ne faut se plaindre que peu, ma chère amie, et sous une forme légère, rien que pour ajouter une ou deux scabieuses au front voilé de la peine, et ne pas « se repentir » surtout ! Tout repentir et tout regret sont des lâchetés.

» J'ai commis deux ou trois crimes dans ma vie, peut-être plus, en regardant de près. J'ai évidemment, parfois comme un lansquenet dans les villes mises à sac, « forcé » quelque fille, et de cela je ne regrette que l'ivresse que j'avais aux tempes, et l'étrange saveur d'étranglement que la glorieuse luxure, mère des hommes et des races, me faisait monter à la gorge.

» Il ne faut donc, ô ma belle amie, ni se repentir ni se plaindre ; nos fautes, filles des joies et des faiblesses de nos ascendants, dont la poussée de sang fait encore battre nos artères, ne sont pas à déplorer. Il n'y a qu'à en subir les suites, en remerçiant les Dieux qu'elles n'aient pas été plus cruelles.

» L'amour des Femmes, comme la boîte de Pandore, renferme toutes les douleurs de la vie ; mais elles sont enveloppées d'un si lumineux paillon d'or, elles ont de si brillantes couleurs et de tels parfums, qu'il ne faut jamais se repentir de l'avoir ouverte !

» Ces parfums éloignent la vieillesse et gardent en leurs relents les fiertés natives Tout bonheur se paie et j'en meurs un peu, des doux et subtils poisons envolés du fatal coffret, et

cependant ma main, que l'âge rendra bientôt tremblante, trouverait encore la force d'en briser les sources mystérieuses.

» Vous voyez que la philosophie chère au vieil Anacréon me console. C'est la grande Solanée bonne aux douleurs humaines.

» Puis qu'importe et la vie et la gloire, et l'œuvre ? Je donnerais tout cela pour les très douces heures où, par les nuits d'été, ma tête a reposé sur deux beaux seins modelés sur la coupe du roi de Thulé, et comme elle, maintenant, emportés par les flots ! »

Cela est gentilhomme, bouillant et riche de ces couleurs qui semblaient perdues, depuis Barbey d'Aurévilly.

» Tous les hommes me paraissent petits, mesquins, polissons sans grandeur, commis-voyageurs en leurs piètres éroticités. Je suis né comprenant tout ce qui touche puissamment aux vieux cultes païens. J'ai aimé Vénus Aphrodite, mère de l'amour, Pan, père des races, et aussi la grande Sapho, poète des baisers féminins, et qu'ont toujours aimés mes lèvres, en soifs inextinguibles. Tout ce qui effraie les hommes, dans leurs petits appétits physiques, peureux des caresses innomées, m'a, d'enfance, paru simple, naturel et beau. Un homme donnant au corps de sa maîtresse toutes les ivresses que sa bouche peut inventer deux femmes se couvrant de baisers, m'ont toujours paru les plus belles choses du monde à célébrer par la plume ou par le crayon. D'où la haine des sots et cet art que personne n'a osé faire avant moi.

» Je me suis promené nu, avec un dédain indicible pour toutes les faiblottes pudeurs et dans la noble exaltation de ma virilité, en un temps où les paletots sacs voilent les laideurs et les maigreurs d'une humanité à son déclin. Et je suis fier de ce que j'ai fait. »

Après ces extraits d'une publication posthume, nous hésiterions à emprunter aux papiers d'un mort, s'il ne s'agissait des *Lettres à l'* « *Etrangère* » dont la **Revue de Paris** achève de donner la 4e série. Assurément, on n'apprendra rien de Balzac par la statue qu'en expose, comme un défi, M. Falguière, ni par cette appellation nouvelle d'*écrivain* « *distingué* » dont il appartenait à je ne sais quel député imbécile (1) de décerner l'hommage au plus haut génie littéraire du siècle. Mais ces lettres à Mme Hanska le découvrent dans des pro-

(1) Ce représentant du peuple est M. Maruéjouls; il a été et sera ministre.

portions stupéfiantes, immenses, si formidables qu'on se prend à douter que ce colosse ait vécu si près de nous ! On lit quelque part que *Vautrin*, la pièce qu'il avait tirée du *Père Goriot* pour l'Ambigu, est interdite, après la première représentation, par ordre formel du Roi : Balzac et Louis-Philippe ! Quel est le roi ? M. Falguière n'a jamais pensé qu'à Louis-Philippe. Et ceci nous tire de l'éblouissement où nous étions : autour de Balzac, l'huissier, l'avoué, l'imprimeur, l'éditeur, l'impresario, les journalistes, grouillent, terrible armée de larves et de poux !

« Je viendrai à vous *peut-être* académicien ». C'est Balzac qui écrit cela ! « Enfin, j'ai *presque* la majorité pour mon élection à l'Académie ». C'est encore lui ! mais il ajoute : « J'ai signé un traité pour *dix nouveaux volumes à faire cette année* ». M. le duc d'Audiffret-Pasquier n'a pas connu de tels soucis. D'ailleurs, ceci n'est point pour lui donner le goût d'écrire : nul ne se plaint qu'il se taise en habit vert.

Balzac informe son amie : « J'ai pendant cette année (1841) écrit trente mille lignes aux journaux. Je vais, en 1842, en écrire quarante mille... » Ou bien encore : « J'ai écrit cette année en tout seize volumes ! » Et c'est lui toujours, « *On parle* de me donner la croix, dont je me soucie fort peu, car ce n'est pas à quarante ans que cela peut faire plaisir ».

« Je me suis présenté à l'Académie (trente-neuf visites à faire !) et aujourd'hui je me retire devant Victor Hugo, dont je vous envoie l'autographe à ce sujet :

« *Confidentielle.*

« Puisque vous désirez l'apprendre par moi, je m'empresse de vous faire savoir que, depuis l'autre soir, les choses ont tourné de la façon la plus honorable et que ma candidature en résulte tout naturellement. Je me présente donc, mais, par grâce, croyez-moi, ne vous retirez pas. Vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet. Mille bonnes amitiés.

« VICTOR HUGO. »

Voici, plus loin, un portrait d'Hugo :

« Vous me demandez des détails sur Victor Hugo. Victor Hugo est un homme excessivement spirituel ; il a autant d'esprit que de poésie. Il a la plus ravissante conversation, un peu à la Humboldt, mais supérieure, et admettant un peu plus le dialogue. Il est plein d'idées bourgeoises. Il exècre Racine : il le traite d'homme secondaire. Il est fou à cet endroit. Il a quitté sa femme pour Juliette, et il en donne des raisons d'une insigne fourberie. (Il faisait trop d'enfants à sa femme. Remarquez qu'il n'en fait pas à Juliette.) En somme, il y a

plus de bon que de mauvais chez lui. Quoique les bonnes choses soient une continuation de l'orgueil, quoique tout soit profondément calculé chez lui, c'est un homme aimable, outre le grand poète qu'il est. Il a beaucoup perdu de ses qualités, de sa force, de sa valeur, par la vie qu'il a menée. Il a considérablement aimé. »

Sur le retour des cendres de Napoléon :

« Hier, 15, cent mille personnes dans les Champs-Élysées. Chose qui ferait croire à des intentions dans les effets naturels, au moment où le corps de Napoléon est entré aux Invalides, il s'est formé (le 15 décembre), un arc-en-ciel au-dessus des Invalides. Victor Hugo a fait un poème sublime, une ode sur le retour de l'Empereur. Depuis le Havre jusqu'au Pecq, toutes les rives de la Seine étaient noires de monde et toutes ces populations se sont agenouillées quand le bateau passait. C'est plus grand que les triomphes romains. Il est reconnaissable dans son tombeau : la chair est blanche ; la main est parlante. Il est l'homme des prestiges jusqu'au bout; Paris, la ville des miracles. En cinq jours, on a fait cent vingt statues, dont sept ou huit superbes, cent colonnes triomphales, des urnes de vingt pieds de haut et des tribunes pour cent mille personnes. Les Invalides étaient tendus en velours violet parsemé d'abeilles. Mon tapissier me disait ce mot pour expliquer la chose : « Monsieur, dans ces cas-là, tout le monde est tapissier ! »

Pénétrons plus avant l'homme, et nous découvrirons quelle sensibilité, quelle *sentimentalité*, furent peut-être une raison décisive de son génie créateur :

« Moi, qui veux me marier, qui le souhaite et qui ne me marierai peut-être pas, car je veux me marier... enfin, vous savez ! Mais ce que vous ne savez pas, le voici : par avance, j'ai la bienveillance la plus absolue, et la volonté de laisser l'être avec lequel j'aurai à cheminer dans la vie heureux comme il voudra l'être, de ne jamais le choquer, et de n'être sévère que sur un point, le respect des convenances sociales. L'amour est une fleur dont la graine est apportée par le vent et qui fleurit où elle se pose. Il est aussi ridicule d'en vouloir à une femme de ce qu'elle ne nous aime pas, que d'en vouloir au sort de ne pas nous avoir fait des cheveux noirs quand nous les avons rouges. A défaut de l'amour, il y a l'amitié ; l'amitié est le secret de la vie conjugale. On peut souffrir de ne pas être aimé, mais on ne doit pas le laisser voir ; c'est

perdre la moitié de la fortune qui nous reste, de désespoir d'avoir perdu la première. .

»... Le bonheur que j'ai goûté de 1823 à 1833, auprès d'un ange, était le contrepoids d'une misère égale, et il a fallu ma force pour résister à une joie aussi infinie que la douleur. Encore, comment la mort a-t elle terminé cela ? Et quelle mort !... Je soupire après la terre promise d'un doux mariage, fatigué que je suis de piétiner dans ce désert sans eau, plein de soleil et de Bédouins ! Dans dix ans, qui pourrait, grand Dieu, vouloir de moi !

» Eh bien, voici Dumas qui a épousé Ida ! Je n'ose croire aux motifs de ce mariage. Il n'y a pas affection : il en a horreur et l'a prouvé vingt fois. Elle n'a pas la sublime excuse du talent : elle est exécrable actrice. Elle méprise Dumas ! Il ne l'épouse pas pour la posséder. On s'y perd. On dit qu'il l'épouse pour pouvoir recouvrer, ce qu'il avait mis sous son nom, menacé par elle d'être renvoyé et de tout perdre. Mais, livrer son nom à une pareille femme pour ravoir des meubles !... C'est brûler sa maison pour cuire un œuf. L'épouser pour pouvoir la quitter, c'est encore quelque chose de plus odieux... L'amour, le saint amour, fait tout excuser. Aimer Fanny Elssler a soixante ans, comme Gentz, aimer à dix-sept ans une femme de quarante ans, épouser Juliette, en faire une idole, comme fait Hugo, épouser, comme Pierre le Grand, une vivandière, l'amour justifie tout. Mais de telles infamies, ça me fait mal au cœur d'y penser ; j'en suis chagrin pour la littérature, car il est convenu que Dumas en fait partie ; et il a un nom, immérité, mais il a un nom... »

Plus tard, découragé, il confesse :

» Cependant je vous avoue à l'oreille que je préfère de beaucoup le honheur à la gloire, que je vendrais toutes mes œuvres pour être heureux, comme je vois certains sots être heureux...

» Je suis au bout de ma résignation. Je crois que je quitterai la France et que j'irai porter mes os au Brésil, dans une entreprise folle et que je choisis à cause de sa folie. Je ne veux plus supporter l'existence que je mène ; assez de travaux inutiles. Je vais brûler toutes mes lettres, tous mes papiers, ne laisser que mes meubles, les Jardies, et je partirai après avoir confié les petites choses auxquelles je tiens à l'amitié de ma sœur. Elle sera le dragon le plus fidèle de ces

trésors. Je donnerai ma procuration à quelqu'un, je laisserai mes œuvres à exploiter, et j'irai chercher la fortune qui me manque; ou je reviendrai riche, ou personne ne pourra savoir ce que je serai devenu. C'est un projet excessivement arrêté qui sera mis à exécution cet hiver, avec ténacité, sans rémission. Mon travail ne paiera pas ma dette. Il faut aviser à autre chose. Je n'ai plus que dix années de véritable énergie, et, si je n'en profite pas, je suis un homme perdu. Il n'y a que vous au monde qui serez instruite de ceci. Certaines circonstances peuvent précipiter mon départ. Cependant, quelque rapide que puisse être ce terrible projet, vous recevrez toujours mes adieux. Une lettre, timbrée du Havre ou de Bordeaux, vous dira tout...

» Oh! que cela est mal quand on est aimée comme vous l'êtes par moi, quand vous êtes seule dans ce cœur avec la misère et le travail, qui sont deux incorruptibles gardiens! il

Apprenant la mort de M. Hanski, — Balzac écrit:

« Je reçois à l'instant, chère ange, votre lettre cachetée en noir, et, après l'avoir lue, je n'en aurais peut-être pas voulu recevoir d'autre de vous, malgré ce que vous me dites de triste sur vous et votre santé. Quant à moi, chère adorée, quoique cet événement me fasse atteindre à ce que je désire ardemment depuis dix ans bientôt, je puis, devant vous et Dieu, me rendre cette justice que je n'ai jamais eu dans mon cœur autre chose qu'une soumission complète, et que je n'ai point souille, dans mes plus cruels moments, mon âme de vœux mauvais. On n'empêche pas certains élans involontaires. Je me suis souvent dit : « Combien ma vie serait légère avec *elle!* » On ne garde pas sa foi, son cœur, tout son être intime, sans espérance. Ces deux mobiles, dont l'Église fait des vertus, m'ont soutenu dans ma lutte...

» .... Je vous connais trop, ou crois trop bien vous connaître, pour douter un moment de vous, et j'ai souvent souffert que vous doutassiez de moi, bien cruellement souffert, car, depuis Neuchâtel, vous êtes ma vie. Laissez-moi vous le bien dire, après vous l'avoir tant prouvé. Les misères de ma lutte et celles de mes horribles travaux eussent lassé des hommes grands et forts, et souvent ma sœur a voulu tout terminer, Dieu sait comme, et j'ai toujours trouvé le remède pire que le mal! C'est donc vous seule qui m'avez jusqu'à présent soutenu, et je ne comptais cependant que sur ce que nous avons vu, aux Chênes, de ce vieux couple, Sismonde de Sis-

mondi, sur Philémon et Baucis, qui nous ont si touchés, vous en souvenez-vous ? Rien chez moi n'a changé...

» J'ai soigneusement enseveli ma joie, comme j'avais caché mes chagrins et mes souvenirs, au fond de mon cœur. Mais je vous la dirai. Je suis resté tout hébété pendant vingt-quatre heures, enfermé chez moi, dans mon cabinet, sans vouloir qu'on me parlât. Quand je suis sorti, j'avais chaud, par le froid le plus intense, qui a pris soudain. Laissez-moi vous dire une petite superstition qui a fait sur moi la plus grande impression. Le 1er novembre, j'ai perdu l'un des deux boutons de chemise que m'avait donnés madame de B..., et que je mettais un jour et les vôtres le lendemain. Ayant perdu cela, je n'ai plus mis que les vôtres, et cette petite chose de hasard m'a troublé à un point que vous imaginerez, quand je vous dirai que ma mère et tous ceux qui me connaissent s'en sont aperçus. J'ai dit : « Il y a là quelque avis du ciel ! » Je vous aime tant et il m'en coûte si horriblement de le taire depuis Vienne, que j'aimais la solitude de mon cabinet à Passy où personne ne pénètre et où je puis être avec vous ! »

Et pour conclure, deux lignes :

« Aujourd'hui je veux avoir mon cens d'éligibilité, car Lamartine a un bourg pourri pour moi et être de la prochaine législature, c'est tout notre avenir. »

Quel relief prennent ici les moindres incidents ! Il est vrai qu'il s'agit de Balzac : Mais, s'il a un concurrent heureux à l'Académie, c'est Hugo ; s'il songe à tenter la fortune politique, il peut compter sur quelle aide ? Lamartine répondra ! Et quelle admirable délicatesse, chez le grand homme amoureux, lui fait parler, à celle qu'il aime, des dix années de bonheur qu'une autre lui a données, et mêler, dans le même enthousiasme, le souvenir d'une passion par la mort dénouée, à l'espoir de la liaison nouvelle où la mort le surprendra, à son tour ! Cette vie n'est pas moins prodigieuse que l'œuvre qui en a jailli, — non point que les embarras d'argent ou les entreprises chimériques de Balzac pour capter la Fortune, aient contraint l'écrivain à ces efforts qui ont donné sa mesure — mais, surtout, au point de vue sentimental, qui est suprême ! Ici l'harmonie est absolue : Balzac, qui a pu écrire un jour : « Je me dis qu'une vie comme la mienne ne peut s'accrocher à aucun jupon de femme, que je dois suivre ma destinée largement et voir un peu plus haut que les ceintures », — Balzac a puisé dans les deux grandes amours qui ont illu-

miné l'aurore et le couchant de sa vie, l'émotion, la vérité qui assurent l'éternité de son œuvre....

Voici presque dépassée la limite qu'une sage administration oppose à cet article, — et cependant que de chefs-d'œuvre, dans ces quelque cent revues dépouillées et dont je viens de lire la plupart ! Les fauteurs de chefs-d'œuvre se connaissent : cette excuse suffirait, s'il fallait en appeler à d'autres d'avoir « invité » Rops et Balzac à collaborer au *Mercure*.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Le Balzac de M. Brunetière (*Le Temps*, 8 mai).— Anecdotes sur Balzac (*Le Temps*, 6 mai et suiv.). — Balzac jugé par un moujik (*Le Gaulois*, 7 mai). — *Orgon*, comédie de Balzac (*Le Figaro*, 21 mai). — Memento.

Malgré le conseil municipal de Tours, qui ne voulut pas en payer les frais, M. Brunetière a prononcé l'éloge de Balzac, lors des récentes fêtes. La République a été jouée. Le frère ignorantin tant redouté des esprits supérieurs et essentiels de la Touraine exposa devant quelques dévotes recrutées à grand' peine ses théories obscurantistes, — et il se trouve, singulier résultat, que nous avons pu lire l'étude la plus serrée et la plus forte sur l'auteur du *Curé de Campagne*. M. Brunetière constate d'abord que depuis la mort de Balzac son roman n'a point cessé d'évoluer et de se développer, c'est-à-dire que la manière dont il était compris a changé au cours des cinquante dernières années : « On ne voyait guère il y a quarante-cinq ans dans *Une ténébreuse affaire* que le chef-d'œuvre du roman judiciaire, et nous, Messieurs, nous y voyons un document historique d'une incomparable valeur. On ne voyait dans *les Paysans* qu'une « scène de la vie de campagne », admirable d'observation dans la crudité de son réalisme, et nous y voyons, nous, une étude « sociologique » dont à peine osons-nous sonder toute l'inquiétante profondeur. Combien d'autres exemples, encore ! Et on voyait bien enfin ce qu'il y a d'ampleur dans la conception de *la Comédie humaine*, et nul, certainement, ne l'a mieux montré que Taine, mais nous en voyons, de plus, nous, aujourd'hui, le caractère vraiment scientifique et nous y reconnaissons l'une des grandes œuvres du siècle qui finit. »

Balzac est bien un écrivain de premier ordre, mais à condi-

tion que l'on puisse écarter les deux objections que l'on a faites à son œuvre : qu'elle est immorale, qu'elle est mal écrite. M. Brunetière réfute aisément le premier reproche, qui d'ailleurs est sans intérêt, la moralité et l'immoralité étant des points de vue, et rien de plus, des paysages sociaux infiniment variables selon les temps et les pays. Il est plus heureux encore sur la question de l'écriture; voici le passage, sans commentaires et sans réserves, quoique certaines fussent à notre avis nécessaires :

« Lui reprocher d'avoir mal écrit, comme on le fait encore, et comme je l'ai fait moi-même, il y a bien des années, quand j'étais encore jeune, c'est, Messieurs, se rapporter à une conception du style un peu étroite et un peu abstraite, qu'on pourrait définir par le mot fameux de Winckelmann : « La beauté parfaite est comme l'eau pure, qui n'a point de saveur particulière. » Elle date du temps où l'Apollon du Belvédère, avec ses formes idéales ou plutôt théoriques, et surtout dépouillées de tout accent individuel ou caractéristique, passait pour le chef-d'œuvre de l'art. Et il est d'ailleurs certain, Messieurs, que de bonne eau est bonne quand elle est bien pure, ou, pour mieux dire, bien insipide. Il est certain qu'en littérature, ou tout au moins en prose, on éprouve un vif plaisir, très naturel et très légitime, à voir se dessiner sous la transparence des mots les contours précis de l'idée. Mais nous sommes devenus plus exigeants depuis lors. Et dans le roman comme au théâtre nous nous sommes aperçus que le style ne consistait essentiellement ni dans une correction dont le mérite, en somme, ne va pas au delà de savoir mettre l'orthographe, ni dans une facilité, dans une abondance, dans un flux de discours qui finissent, — ainsi la prose de George Sand, — par donner la sensation de la monotonie, ni dans cette écriture *artiste* qui a fait le désespoir de Flaubert, mais peut-être et uniquement dans le don de faire *vivant*. Ou plutôt encore : faire vivant, voilà, Messieurs, ce que l'artiste moderne se propose avant tout; c'est là-dessus que nous le jugeons ; c'est ce qui assure, en dépit des maîtres d'école, la durée de son œuvre, et, en ce sens, Messieurs, le style, tel que les grammairiens l'entendent, n'est et ne doit être qu'un moyen.

» J'aime à citer d'illustres exemples à l'appui de ce paradoxe, et n'est-il pas bien curieux qu'avec Balzac il n'y ait pas de grands écrivains qu'on ait plus aigrement chicanés sur leur style que Molière et que Saint-Simon ? C'est que leur manière

d'écrire n'a, en effet, rien de commun avec celle de Dangeau ou de Casimir Delavigne. Et pourquoi n'a-t-elle rien de commun avec cette autre manière ? C'est, Messieurs, que Saint-Simon et Molière, comme Balzac, travaillent d'après le modèle vivant, ou encore, — car il faut faire sa part à l'imagination dans leur œuvre, et ils ne sont point de minutieux ou de pointilleux réalistes, — leur objet, selon le mot de Balzac, est de « faire concurrence à l'état civil », et on n'y réussit point en pesant des syllabes, en assortissant des mots comme on ferait une joaillerie, ou en mesurant d'harmonieuses cadences. La vie est quelque chose de mêlé, je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas quelque chose de trouble. Elle est le mouvement qui « dérange » les lignes. Elle est confusion, désordre, illogisme, irrégularité. Rien n'est plus divers, et rien n'est plus complexe. On l'altère en la simplifiant, on l'éteint en la fixant. Changer, muer, évoluer, c'en est la définition même. On ne la saisit un moment, on ne nous en donne l'imitation, l'image, la sensation qu'en se faisant soi-même aussi changeant, pour ainsi dire, aussi souple, aussi ondoyant qu'elle. C'est ce que Molière, Saint-Simon, Balzac ont essayé de faire. C'est ce mérite éminent que Sainte-Beuve, qui n'aimait guère Balzac, vous le savez, a pourtant loué quand il a parlé quelque part de ce style « d'une corruption délicieuse, tout asiatique, comme diraient nos maîtres, *plus brisé par places et plus amolli que le corps d'un mime antique* ». C'est aussi l'idée que nous pouvons opposer hardiment à toutes les critiques que l'on a faites ou que l'on fera du style de Balzac. Mais nous n'accepterons pas ce mot de *corruption*, quand bien même on le relèverait par l'épithète de *délicieuse*, ne sachant pas d'ailleurs ce que c'est qu'une *corruption délicieuse*, et, au contraire, nous dirons que ce que Sainte-Beuve appelait de ce nom, c'était, Messieurs, par une étrange méprise, l'effort même de Balzac vers la représentation fidèle de la vie.

» Cela, Messieurs, est tellement vrai que savez-vous quand Balzac écrit mal ? C'est justement quand il s'applique, et qu'il veut bien écrire, et qu'il veut faire des effets de style. La même aventure est, jadis, arrivée à Molière dans son *Don Garcie de Navarre*, que je serais tenté d'appeler son *Lys dans la vallée*. « Et moi aussi, si je le voulais, je serais un stylyste ! » C'est quand Balzac s'abandonne à cette tentation de « l'écriture artiste » qu'il s'expose ou qu'il s'offre aux chicanes des puristes. Et la raison en est bien simple : c'est qu'il songe

moins alors à son sujet qu'à lui-même ; c'est qu'il se soucie moins de faire vivant que de faire éloquent, spirituel, poétique ; c'est qu'il se pique de rivaliser avec Sainte-Beuve ou avec Georges Sand. Qui donc l'a dit que « le bon style n'était que l'art de se faire entendre » ? Et, en effet, pour un philosophe ou pour un grammairien, c'est peut-être le tout du style. Mais, pour l'auteur dramatique ou pour le romancier, si c'est d'abord cela, c'est autre chose encore. Nous lui demandons de nous persuader de la réalité de ses fictions, et il n'en a de moyen que de commencer lui-même par y croire, et il n'y peut parvenir que dans la mesure où il se dépouille de lui-même pour vivre uniquement de la vie de ses personnages. »

On corrigera aisément ce qu'il y a d'hérétique dans l'affirmation que le style n'est qu'un moyen ; admise, elle ne tendrait à rien de moins qu'à nier l'art en tant qu'interprète de la forme. M. Brunetière n'oserait peut-être pas affirmer cela autrement que par allusion ; il se doute bien, et il le dit, que c'est un paradoxe et il sait bien, quoiqu'il ne le dise pas, que le style est très différent de la correction, et que c'est ce qu'il y a de plus rare, et qu'on ne le trouve plus précisément quand on s'applique à le chercher. Mais je me suis interdit toute réfutation ; il s'agit seulement de donner l'analyse de l'idée que M. Brunetière se fait de Balzac.

Le reproche d'immoralité l'amène à reconnaître le droit d'un écrivain à traiter le roman comme une représentation pure et simple de la vie, où tout soit mêlé et disparate comme dans la vie ; c'est grâce à cette liberté qu'il voulut prendre que l'œuvre de Balzac est, avec celles de Shakespeare et de Saint-Simon, « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine (1) ».

Ce sont en premier lieu des documents historiques. M. Brunetière cite les *Chouans* dont il loue la psychologie ; *Une ténébreuse affaire*, qui est un de ses romans « les plus achevés » et dont les récentes publications sur l'époque du Consulat ont affirmé la véracité ; *Un Ménage de garçon*, plein de figures vivantes et qui sans doute vécurent ; *la Cousine Bette*, où paraissent « les derniers débris des grandes administrations de l'Empire ». Tous ces romans et d'autres sont exactement situés dans un milieu déterminé ; ils ont quelque chose de la valeur d'une chronique ou d'un journal à la Saint-Simon.

(1) Taine.

Etant un romancier véridique, Balzac est nécessairement un romancier réaliste et même naturaliste, dit M. Brunetière, ce que je ne comprends pas bien. Ses personnages s'agitent au milieu de choses réelles, dans le monde tel qu'il est, occupés d'affaires ou de manies et non, comme dans le roman classique ou romantique, *la Princesse de Clèves* ou *Indiana*, uniquement dominés par la seule passion de l'amour. Balzac n'a donné à l'amour que la place restreinte qu'il remplit dans la vie ordinaire des hommes. L'amour était le ressort de toutes les fictions tragiques ou romanesques évoluant dans une société hiérarchisée ; dans la société moderne, c'est naturellement l'argent, puisque les hiérarchies passagères sont réglées par l'argent. Cette observation, que Balzac fit le premier, témoigne d'une singulière clairvoyance ; elle a été comme le levain de son œuvre ; elle a été la nouvelle idée qui donne une saveur particulière à une littérature.

Une autre des caractéristiques de Balzac, c'est qu'il s'intéressa aux questions scientifiques. Sa théorie de l'immobilité des types sociaux est calquée sur la théorie de la permanence des espèces, alors affirmée par Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire et que Darwin depuis, mais sans doute pour un temps seulement, a fait rejeter parmi les superstitions. Les types sociaux sont sans doute beaucoup moins fixes que les espèces animales, mais ils changent fort lentement, s'ils changent, puisque nous pouvons rire à Aristophane aussi bien qu'à Molière et à Balzac.

En somme, Balzac fut, dès l'époque romantique, le contradicteur du romantisme. M. Brunetière voit son influence jusque dans les théories de Taine sur le milieu, la race et le moment ; il la voit évidente non seulement dans le roman naturaliste, ce qui n'est pas contesté, mais dans le roman « psychologique ». Il est vrai qu'elle finit là et que le romantisme a singulièrement, depuis quelques années, repris racine et vigueur ; il est vrai aussi, quoi que veuille M. Brunetière, que le meilleur de Balzac est fait de romantisme et que la partie de son œuvre la moins périssable est précisément celle qui se passe n'importe où, celle que nous pouvons nous représenter à nous-même avec le premier décor que nous plaira.

M. Brunetière est devenu naturaliste et positiviste à un degré qui surprend.

§

M. Adolphe Brisson a donné sur Balzac une série de chro-

niques anecdotiques où il y a toutes sortes de petits faits nouveaux et curieux. Un balzacien les collectionnerait.

§

Pendant le séjour de Balzac en Russie, au château de Wierzchownie, un domestique, alors serf, fut attaché à sa personne. Cet ancien serf, maintenant très vieux, a gardé un souvenir assez net de Balzac et voici ce qu'il en a conté d'après M. Stanislas Rzewuski, dont la famille possède actuellement le domaine de Mme Hanska :

— Balzac ! s'est écrié M. Thomas avec cette aimable désinvolture, cette bonhomie familière qui amusait déjà le romancier des *Parents pauvres* — si je me souviens de Balzac ! Mais parfaitement ! J'ai été son valet de chambre pendant tout son séjour à Wierzchownie. Je n'ai pas lu ses livres, on dit qu'ils sont très forts, très intéressants, mais cela je m'en moque, je n'aime pas la lecture, et pour une excellente raison : je suis un homme de l'ancien temps, du bon temps d'autrefois, moi ; je ne sais ni lire ni écrire. Mais je me souviens très bien de cet individu, de ce Français, et j'ai gardé de lui un très bon souvenir. Vous pouvez le dire de ma part aux Parisiens que ça intéresse, puisqu'il paraît qu'on organise des fêtes en son honneur à Paris ou je ne sais où.

» C'était un homme aimable, courtois, obligeant, affable et doux aux pauvres gens. Jamais je ne l'ai vu se fâcher, crier, ni se mettre dans des colères de bêtes brutes, comme certains messieurs de chez nous. C'était un vrai plaisir de servir cet homme-là. Pas difficile, et toujours poli, bien que ne sachant pas un mot de russe ni de polonais. Il me donnait ses ordres en français, et, vous me croirez si vous voulez, je comprenais tout de même. Ah ! quand je dis que Balzac ne savait pas un mot de russe, je me trompe. Il savait dire : « ognia ! ognia !» (du feu !) ; car il était très frileux, se plaignait tout le temps du froid, et m'appelait plusieurs fois par jour pour entretenir le feu dans la cheminée. Cet homme-là travaillait toute la nuit, il lisait, écrivait, puis se couchait et se levait très tard. Il ne descendait dans la salle à manger et dans le grand salon du château que vers une heure de l'après-midi, au moment du dîner. Après le dîner, ah ! dame, c'était autre chose, il restait alors des heures entières à causer avec Mme Hanska, ou bien avec Mme la comtesse Anna Mniszech, qui devint plus tard sa belle-fille, lorsqu'il épousa notre ancienne maîtresse.

» Je vous le répète, c'était un homme très aimable et que tout le monde aimait beaucoup au château. On était très surpris, c'est vrai, de voir une grande dame comme Mme Hanska recevoir avec tant de prévenances et d'égards un simple écrivain, un gratte-papier. Car les gens qui écrivent des livres sont des gens de petite condition, n'est-ce pas? Longtemps, bien longtemps, nous avons cru que c'était un grand personnage. Plus tard, quand il fut question de mariage, nous comprîmes de quoi il s'agissait, et on ne s'étonna plus, car tout arrive, et une grande dame très riche et très noble peut devenir amoureuse même d'un simple écrivain si tel est son caprice. Et pourtant, ce Balzac était un gaillard si sympathique que personne ne lui garda rancune le jour où nous apprîmes que le mariage était décidé. Son métier n'était pas très recommandable — car vous m'avouerez que c'est là un métier de fainéant et d'inutile, — mais l'homme était très bien élevé et, je vous le répète, très sympathique. Et on dit, de plus, que ses livres ont quelque valeur. Il avait de bonnes manières, je vous assure. Quand on recevait du monde au château, il n'était ni embarrassé, ni gêné, au contraire; souvent il avait meilleure mine que certains propriétaires des environs. Que voulez-vous? C'était un homme bien élevé, cela se sent tout de suite. Un peu cocasse, un peu original, comme tous les étrangers; mais ce n'était pas sa faute à cet homme-là. Tout le monde ne peut pas être né en Ukraine. Et les usages du pays, ça s'apprend. Une seule de ses manies vraiment dépassait les bornes du ridicule et on en faisait des gorges chaudes à la cuisine et dans l'antichambre. Figurez-vous que Balzac n'aimait pas les plats du pays; l'admirable soupe aux choux, le borsch, le dégoûtait profondément. Il fallait lui servir tous les jours du bouillon. Du bouillon! Tous les jours! Que ces étrangers sont ridicules! Des barbares au fond, des sauvages! Du bouillon! Tous les jours! Et jamais d'eau de-vie à ses repas! Comment un homme de talent, paraît-il, un homme à qui on élève des statues, pouvait-il avoir si mauvais goût! Oui, quand je songe qu'on lui élève des statues, à Paris, en France, dans son pays, un homme qui ressemblait à tout le monde, auquel je servais un bouillon tous les matins, ça me fait pouffer de rire! Très sympathique, Balzac, très brave homme. C'est égal, où allons-nous, où allons-nous? »

§

M. de Spoelberch de Lovenjoul a essayé de reconstituer

l'histoire et le sujet de cette comédie, *Orgon*, ou *Monsieur Orgon*, dont Balzac voulait faire la suite et la contrepartie de *Tartufe*. Il en reste le premier acte versifié par Amédée Pommier, Théophile Gautier ayant montré un enthousiasme médiocre à être le Thomas Corneille de cette fantaisie bien balzacienne. Le sujet : le retour de Tartuffe qui cette fois s'impose définitivement : « *Acte V. Règne de Tartuffe* », dit laconiquement le manuscrit.

§

Memento. — L'*Action féminine*. Première année, n° 1. 1er mai 1898. « Les collaborations sont reçues à titre gracieux. »

R. DE BURY.

## *LES THÉATRES*

*La Parisienne. — Le Torrent. — Ma Bru ! — Les Gaietés de l'Escadron. — Cœurblette.* — Memento.

M. Antoine venait de reprendre **la Parisienne**, et il y avait, à Paris, un théâtre où l'on pouvait, de nouveau, applaudir ce chef-d'œuvre, quand est mort Henry Becque. Le sort de ses pièces, devant le public, fut divers; contre peu d'hommes s'acharna plus durement la sottise de ceux qui détestent les œuvres simples et vigoureuses ; à peu d'hommes alla plus sincèrement l'admiration de ceux qui gardent le goût du théâtre noble et grave. A une époque où triomphaient les drames anecdotiques, à une époque où, pour soutenir des thèses juridiques, discrètement hardies, Alexandre Dumas imaginait des intrigues folles et des personnages extraordinaires, à une époque où, pour attendrir les âmes sentimentales, Emile Augier, dramaturge impudique, glorifiait la vertu de la bourgeoisie, Henry Becque eut le courage de mépriser les bas artifices, et de chercher l'émotion dans le jeu cruel des intérêts et des passions. Par l'austérité puissante du sujet comme par la forte sobriété du style et par la sage rigueur de la composition, *les Corbeaux* restent la seule vraie tragédie qu'ait écrite, en ce siècle, un auteur français; — et *la Parisienne* rénova, sur notre scène, la comédie, confondue depuis longtemps avec le vaudeville. L'œuvre entière d'Henry Becque tient en deux volumes peu compacts ; mais, sur les six pièces qu'il acheva, qu'il fit jouer, et qu'il publia je ne

crois pas que personne sache, au juste, en quel état il laisse *les Polichinelles*), il y a deux chefs-d'œuvre.

M. Maurice Donnay est un charmeur : j'en sais qui ne vont voir ses pièces qu'avec défiance, qui même ont, d'avance, l'intention de ne pas les aimer ; et, dès les premières répliques, toute leur défiance s'en va ; ils sont séduits par la spirituelle aisance du dialogue, par la grâce aimable des sensations exprimées, et ils sortent ravis du spectacle où ils étaient entrés sans joie. J'en sais d'autres qui affirment que, malgré tout son charme et toute son élégance, le théâtre de M. Donnay reste frivole: à ceux-là l'on peut répondre qu'*Amants, la Douloureuse* et *l'Affranchie* donnent matière à plus de réflexions que bien des pièces dont on vante la richesse d'idées. Et voici que, dans **le Torrent**, M. Donnay prend pour sujet la terrible antinomie du mariage et de l'amour, et qu'il conclut, en somme, au mal des lois humaines qui entravent la naturelle liberté d'aimer.

Valentine Lambert est la femme d un bourgeois médiocre et vaniteux, propriétaire d'importantes papeteries dans le Périgord. Du mariage est née d'abord une fille, et Lambert fut désolé de cela, car, en riche industriel qu'il est, il a des sentiments d'aristocrate, et désire que son nom lui survive. Plus tard naquit un garçon, et dès lors, Lambert, sûr, d'une part, qu'il ne sera pas le dernier de son nom, et ne voulant pas d'autre part, que sa fortune, après lui, se morcelle trop, cessa toutes relations intimes avec sa femme. Et Valentine, veuve, pour ainsi dire, d'un mari vivant, veuve, d'ailleurs, d'un mari qu'elle n'a jamais aimé ni estimé, adore ses enfants.

Or, les Lambert ont pour voisin les Versannes. Julien Versannes est un homme instruit et intelligent, qui, las de la vie banale qu'il menait à Paris, s'est fixé à la campagne, dans un château dont il venait d'hériter, et s'est fait agriculteur. Julien Versannes est marié à une poupée quelconque, qui n'aime guère que les sports, et dont la plus grande douleur serait d'avoir des enfants. Ce qui devait arriver arrive : Julien et Valentine s'aiment. Ils sont heureux. Lambert surveille ses papeteries : il est grave et moral. Charlotte Versannes chasse, et flirte avec un jeune hobereau des environs, Hubert de Courrezac, sans d'ailleurs consentir à plus que flirter : elle est frivole et morale.

Mais voici que Valentine se sent prise de malaises dont elle

connaît bien la nature. Elle est enceinte : que va-t-elle devenir ? que vont faire elle et Julien ? Julien consulte un romancier de ses amis, Morins, qui se trouve avoir quelque esprit et quelque intelligence : Morins conseille à Julien d'aller vivre avec Valentine. Valentine consulte l'abbé Bloquin. L'abbé Bloquin n'est pas un méchant homme; il fait preuve de bonhomie, parfois même d'une certaine finesse; mais l'abbé Bloquin a l'esprit ecclésiastique; le scandale lui répugne, tous les moyens lui semblent bons pour l'éviter, et il ne peut pas concevoir qu'on ait l'horreur du mensonge et de l'hypocrisie. L'abbé Bloquin conseille à Valentine de rompre avec Versannes, puis de revenir un peu à Lambert, afin qu'au père légal paraisse vraisemblable la naissance de l'enfant. Mais Valentine est trop droite pour suivre un tel conseil.

Elle n'hésiterait pas à fuir avec Versannes, si elle pouvait se résigner à abandonner ses enfants. Eux la retiennent auprès de son mari. Les emmener serait fou, la loi donnant à Lambert tous les droits pour les réclamer et les reprendre. Il semble pourtant que, dans la voluptueuse complicité du crépuscule et de la clairière, Julien ait, un instant, décidé Valentine à partir avec lui. Le lendemain, ils s'en iront ensemble, loin, où l'on aime librement. Mais Valentine se trouve forcée de tout avouer à Lambert ; Lambert, comme il sied, la chasse ; et lui ordonne de dire, pour jamais, adieu à ses enfants, — et alors Valentine va se jeter dans un torrent qui passe au fond du parc.

Telle est l'intrigue du drame — on pourrait presque dire de la tragédie — de M. Maurice Donnay. Elle est beaucoup plus intéressante que les intrigues des pièces où se discute le bien ou le mal des articles du code. Dans *le Torrent*, nous assistons à la lutte d'individus nobles et purs, d'individus qui aspirent à vivre librement, contre la fatalité. Valentine Lambert et Julien Versannes ne sont pas vaincus seulement par la dureté des lois : ils sont vaincus aussi — on le sent — par la puissance de la fausse éducation qu'ils ont reçue ; les préjugés les oppriment, la femme surtout. Et il est logique que Valentine, manquant du courage suprême qui pourrait la délivrer, se réfugie en la mort Le dénouement choisi par M. Donnay est le seul qui soit humainement vrai. Valentine est une admirable femme, mère et amante; elle est assez libre pour avouer au mari imbécile ce que le monde appellera une faute, et ne pas rougir de l'aveu; mais il lui manque

l'audace de rompre tous les liens qui l'attachent encore à la société, et d'aller vivre, entre son amant et ses enfants, qu'elle est seule à chérir, en des pays lointains où ne les atteindraient pas les fureurs du papetier Lambert. Choisir, d'ailleurs, un pareil dénouement n'eût pas été possible : Valentine n'a rien d'une révoltée, et, dans le milieu où elle vit, il n'est pas de vraies révoltées. Valentine Lambert, — comme Julien Versannes, du reste, — en est à consulter un confesseur, et son confesseur est un prêtre : elle ne peut que désespérer et mourir.

Et puis, le pays existe-t-il où elle et lui vivraient librement? Il arrive que les lois bourgeoises agissent par delà les frontières, les lois surtout qui punissent le crime d'aimer : car, à défaut des codes et des traités, l'hypocrite réprobation de ceux qui subissent encore les règles de la fausse morale poursuit les êtres purs et beaux. Et ceux-là sont rares qui, jugeant qu'ils ont bien vécu, se résignent à mépriser l'estime des pharisiens. Contre eux, d'ailleurs, la société d'aujourd'hui a une terrible sanction : elle les condamne, en somme, à la misère.

*Le Torrent*, plus encore que les autres pièces de M. Maurice Donnay, peut permettre de beaucoup réfléchir. A son audition, on est constamment charmé et surpris. Je n'ai pas besoin de dire que la grande scène amoureuse entre Julien et Valentine est d'une exquise harmonie : on sait dès longtemps que M. Donnay traite en maître de pareilles scènes. Il est inutile aussi de constater, une fois de plus, que les personnages épisodiques — ils s'appellent ici Saint-Phoin et Hubert de Courrezac — divertissent par la spirituelle élégance de leurs réparties. Mais M. Donnay est arrivé, dans *le Torrent*, à écrire des scènes graves et tragiques qui émeuvent profondément. Rien n'est plus ingrat, au théâtre, que les discussions morales : et pourtant M. Donnay a fait, de la scène entre Morins et Versannes, une scène vraiment dramatique, comme de la scène entre Valentine et l'abbé Bloquin. Et, au dernier acte, on est troublé par l'aveu de Valentine à Lambert, et par le cruel dénouement. Le talent de M. Donnay semble avoir encore grandi.

*Le Torrent* est bien joué. Mme Bartet est, sans doute, un peu froide, et M. Raphaël Duflos un peu rude. Mais Mlle Muller est parfaite, et MM. Coquelin cadet, Le Bargy, de Féraudy, Berr et Laugier sont excellents.

**Ma Bru** est un vaudeville amusant. Ses auteurs, MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud, ont eu la singulière audace de prendre pour sujet, une fois de plus, la haine d'une belle-mère contre sa bru. Un quiproquo assez simple fait l'intrigue de la pièce. Mme Leverdier, femme d'un député, croit pincer en flagrant délit Marthe, sa belle-fille, et Honoré Tessard, secrétaire de son mari. Or, au rendez-vous, elle trouve l'honorable M. Leverdier et une certaine comtesse Lodoïska, qu'elle jugeait sa meilleure amie, et pensait faire épouser à son fils, après le divorce. La pièce est habilement conduite, et des caricatures assez gaies peuvent y faire rire. MM. Albert Lambert et Coste, MmesTessandier et Yahne la jouent bien.

Nul, mieux que M. Georges Courteline, ne sait rendre gaie la triste et plate vie militaire. Il y a, dans **les Gaietés de l'Escadron**, bien des scènes amusantes. La pièce, qui n'est, à vrai dire, qu'une suite de tableaux, est impossible à raconter : mais, bien qu'on y rie presque du commencement jusqu'à la fin, elle n'est guère faite pour donner l'amour de la « grande famille ». Des punitions, des punitions, toujours des punitions ! Et rien n'est plus singulier, semble-t-il, que le procédé employé pour donner des lits aux réservistes inattendus. Il y a vingt réservistes à coucher : vingt hommes sont envoyés en prison ou à la salle de police. Un personnage, sans doute, est invraisemblable, celui du capitaine Hurluret, vieil officier sorti du rang, et qui est un homme bienfaisant. Il va jusqu'à commettre presque des faux — cela, d'un militaire, n'est pas pour nous étonner — mais son but est de sauver des déserteurs : je ne crois pas qu'un pareil fait soit fréquent. Quelle jolie scène, et gaiement attendrissante, il a avec sa vieille amie, la Cantinière ! Et le dernier acte de la pièce, où nous assistons à l'inspection du général, est d'un excellent comique. Il faut louer M. Antoine de nous avoir rendu *les Gaietés de l'Escadron*, qui sont bien spirituellement jouées par Mlle Ellen André, et par MM. Gémier, Arquillière, Sérusier, Desfontaines, et beaucoup d'autres.

On sait tout ce qu'il faut attendre de M. Romain Coolus, à qui nous devons déjà *l'Enfant malade*, et *Lysiane*. **Cœurblette** n'est pas sa meilleure pièce. Certes, il s'y trouve, çà et là, de jolis traits, et les mots spirituels n'y manquent pas : mais l'intrigue en est un peu mince, et les personnages en sont trop constamment désagréables. Il semble que *Cœur-*

*blette* soit une pièce ancienne, antérieure à celles de M. Coolus que nous connaissions déjà. On y entend comme un écho de la comédie rosse, qui fut à la mode il y a quelques années. On n'en sent pas moins que *Cœurblette* est d'un homme de talent, et qui, prochainement, aura une brillante revanche. La pièce est jouée par Mlles Legat et Derville, par MM. Antoine et Gémier.

Memento. — *Comédie-Française.* — 21 avril : Deuxième centenaire de Racine : *Bérénice; les Plaideurs; Discours,* de Valincourt, lu par M. Mounet-Sully. — 5 mai : Première représentation du **Torrent,** pièce en quatre actes, de M. Maurice Donnay.

*Odéon.* — 21 avril : Deuxième centenaire de Racine : *Iphigénie; les Plaideurs;* première représentation du **Berceau de Racine,** à-propos en un acte, en vers, de M. Gustave Philippon (Mlles Laparcerie, de Fehl). — 24 avril : Première représentation de **la Fausse Conversion,** comédie en un acte et deux tableaux, de Théophile Gautier. — 3 mai : Première représentation de **l'Amour quand même,** comédie en un acte, de MM. Georges Mitchell et Maurice Vaucaire (MM. Janvier, Laumonier ; Mmes Grumbach, Dehon, d'Arcylle). — 3 mai : Première représentation de **Ma Bru,** comédie en trois actes, de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud.

*Gymnase.* — 6 mai : Première représentation de **Dégénérés,** comédie en trois actes, de M. Michel Provins (MM. Grand, Lagrange, Gauthier; Mmes Duluc, Mégard, Toutain).

*Théâtre Antoine.* — 18 avril : Reprise de **la Parisienne,** comédie en trois actes, d'Henry Becque. — 4 mai : Reprise des **Gaietés de l'Escadron,** revue de la vie de caserne en trois actes et huit tableaux, de MM. Georges Courteline et Norès. — 4 mai : Première représentation de **Cœurblette,** comédie en deux actes, de M. Romain Coolus.

*Comédie Parisienne.* — 2 mai : Première représentation des **Apparences,** comédie en quatre actes, de M. Henri Lyon (Mmes Jeanne Brindeau, Jenny Thénard, van Doren ; MM. Henry Burguet, André Grésely).

*Gaieté.* — 4 avril : Première représentation des **Sœurs Gaudichard,** opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Edmond Audran (Mmes Simon-Girard, Debério, Jane Evans ; MM. Paul Fugère Lucien Noël, Vauthier).

*Bouffes.* — 18 avril : Reprise de **Miss Helyett,** opérette en

trois actes, de Maxime Boucheron, musique de M. Edmond Audran (Mmes Blanche Marie, Léo Dumoulin; MM. Piccaluga, Homerville).

*Folies-Dramatiques*. — 21 avril : Reprise de **la Demoiselle du téléphone**, opérette en trois actes, de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique de M. Gaston Serpette (MM. Dieudonné, Lebrey; Mlles Jane Pierny, Mary Théry).

*Cluny*. — 9 mai : Première représentation du **Champion du monde**, vaudeville vélocipédique en trois actes, de MM. Edgard Pourcelle et Stéphen Lemonnier (MM. Muffat, Dorgat; Mmes Cuinet, Cardin).

*Déjazet*. — 26 avril : Première représentation de **Joli Sport**, vaudeville en trois actes, de MM. Paul Dehère et Maurice Froyez (MM. Paul-Jorge, Legrenay; Mmes Jeanne de Lagny, Murger).

*Nouveau Théâtre*. — 21 avril : Première représentation des **Deux Dentistes**, vaudeville en trois actes, de M. Maurice Devilliers (MM. Paul Franck, Rouland, Angely; Mmes Jane Dhys, Depré, Brocat). — 21 avril : Première représentation de **la Dernière soirée de Brummel**, comédie tragique en un acte, de M. Georges Maurevert (M. Séverin Mars, Mlle Galoso).

*Ambigu*. — 10 mai : Première représentation de **la Légion étrangère**, pièce en cinq actes et sept tableaux, de MM. Jean La Rode et Alévy (Mmes Renée Cogé, Andrée Méry, Delphine Renot; MM. Léon Noël, J. Renot, Emile Albert).

*Théâtre de la République*. — 22 avril : Reprise du **Petit Jacques**, drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. W. Busnach, d'après le roman de M. Jules Claretie. — 11 mai : Reprise de **la Mendiante**, drame en cinq actes, d'Anicet Bourgeois et Michel Masson.

*Théâtre Maguéra*. — 22 avril : Première représentation de **Réciproquement**, comédie en un acte de M. Nicolas Winter. — 22 avril : première représentation d'**Ambroise Paré**, drame en un acte, en vers, de Mme Bertha Galeron de Calonne. — 22 avril : Première représentation de **Dette d'honneur**, comédie en un acte, de M. Léo Marchès. — 22 avril : Première représentation de **Jacques Oudet**, pièce en un acte, en vers, de M. Paul Lenglé.

*Capucines*. — 11 mai : Première représentation de **Flirt nocturne**, pièce en un acte, de M. Pierre Veber. — 11 mai : Première représentation des **Tribunaux comiques**, fantai-

sies de Jules Moineaux, adaptées à la scène par MM. Georges Courteline et Pierre Veber.

*Bodinière.* — 24 avril : Première représentation de **la Contribution personnelle**, comédie en un acte, de M. Millard. — 24 avril : Première représentation de **la Loi Dussardier**, comédie en trois actes, de M. Louis Lafon.

*Folies Bergères.* — 12 mai : Première représentation des **grandes Courtisanes**, ballet en quatre tableaux, de M. Hubert Desvignes, musique de M. Ed. Misgna (Mmes Jane Thylda Litiñi, Odette Valéry).

A.-FERDINAND HEROLD.

## *MUSIQUE*

Concert international et concert français au Châtelet. — Société nationale. — Petits concerts. — *Préface pour des musiciens*, par H. Maubel (Fischbacher). — *Histoire de la musique en Espagne*, par A. Soubies (Flammarion). — *Etude sur les Maîtres Chanteurs*, par J. Tiersot (Fischbacher). — *La musique à Paris*, par J. Robert (Delagrave).

Autrefois, à une époque où les dilettantes étaient moins nombreux sans doute et moins exigeants qu'aujourd'hui, la musique symphonique prenait ses quartiers d'été dès le dimanche de Pâques, et, pour parler le langage maçonnique en usage chez les puissants du jour, demeurait « en sommeil » jusqu'au mois d'octobre. Le printemps, qui accroche des fleurs roses aux branches des arbres et lâche dans les rues le vol blanc des premières communiantes, fermait les salles de concert. Il n'en va plus de même actuellement ; sans durer jusqu'au Grand-Prix, date fatidique pour les couturières et les modistes, la saison des mélomanes se prolonge pendant quelques semaines, et M. Colonne offre à ses fidèles le régal de séances supplémentaires. Toujours soucieux de composer son affiche de manière attrayante, l'avisé directeur de l'Association artistique s'est résolu cette fois, en son éclectisme futé, à une double manifestation nationaliste et internationaliste, et a successivement consacré ses deux derniers dimanches à des compositeurs français et étrangers. L'événement lui a prouvé qu'il ne s'était pas trompé en pensant éveiller ainsi la curiosité du public ; et cependant il faut avouer que le dernier programme était un véritable trompe-l'œil, contenant des noms plutôt que des œuvres. Le *concerto* de Grieg exécuté par M. Pugno est une attraction dont de fréquentes reprises ont certes

atténué l'intensité ; l'entr'acte de la *Traviata* est trop connu pour rien ajouter à la gloire qui nimbe le front octogénaire de Verdi, et, après avoir entendu le court fragment symphonique de Sgambati ou l'orgie badine (*scherzo-orgie*) (1) de Mancinelli, nul ne peut s'arroger le droit de se faire une opinion sur l'un ou l'autre de ces maîtres.

Tout autre fut le concert français. Les noms qu'il contenait offraient ceci de particulier, en effet, qu'on y pouvait voir une sorte de résumé des tendances diverses qui se partagent la musique contemporaine. MM. Fauré, d'Indy, Duparc et Chausson y coudoyaient MM. Th. Dubois, St-Saëns, Massenet, et aussi Mlle Holmès, MM. Bruneau et Charpentier, et ce rapprochement était piquant plus encore que les œuvres elles-mêmes.

De la *Médée* de M. d'Indy il n'y a plus rien à dire ici, cette suite ayant été récemment exécutée, sinon que la *pantomime* et les *danses* ont retrouvé leur habituel succès. Tout au contraire la *Caravane* de M. Chausson, quoique écrite il y a longtemps déjà, était entendue pour la première fois au Châtelet. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un morceau pittoresque, et on y chercherait en vain une imitation du pas des chameaux. D'autres compositeurs n'y eussent pas manqué, mais la vision de M. Chausson est plus haute, et d'un art très différent. La caravane humaine (poème de Th. Gautier) chemine au Sahara du monde, brûlée aux feux du jour, traînant le pied... soudain, on aperçoit quelque chose de vert... c'est un bois de cyprès semé de blanches tombes. Dieu, dans le désert du temps, a mis les cimetières comme des oasis :

C'est l'auberge où l'on peut se coucher et dormir,

a dit un autre poète. Cette page impressionnante, dont la musique et la déclamation d'accent si juste et si expressif sont également admirables, a été interprétée avec un grand style par M. Engel, ainsi que la *Phidylé* de M. Duparc, une de ces œuvres heureuses qui, bien que de forme neuve et suprêmement distinguées, sont comprises par le public dès qu'on lui permet de les connaître. On se doit étonner seulement que parfois, et c'est ici le cas, on ait si longtemps tardé à le faire. Quant à l'*élégie* pour violoncelle de M. Fauré, c'est un morceau exquis, qui chante selon la formule si personnelle du maître mélodiste. Le délicat accompagnement d'orchestre, qui

(1) Scherzo — badinage.

remplaçait cette fois le piano, ajoute encore à son charme accoutumé.

Le reste du programme ne comprenait plus rien que de très fréquemment exécuté; cette année déjà nous avions entendu le prélude au 4me acte de *Messidor*, dont le début et la conclusion sont imprégnés d'une sereine et religieuse grandeur, mais dont le milieu s'encombre de motifs arbitrairement superposés, où il semble que M. Bruneau se soit complu à d'inutiles jeux qui ne lui sont pas très familiers. Les *Impressions d'Italie* ne sont plus, elles aussi, une révélation. Mais M. Charpentier ne se peut résigner à ce qu'on les considère désormais comme œuvre classée et qu'on les admette sans surprise ni protestation. S'il n'en souffre lui-même, ses amis souffrent pour lui du délire de persécution, et pourtant fut-il jamais musicien aussi peu persécuté ? Toutes ses partitions ont été exécutées et reçues avec faveur ; la seule qui soit encore inconnue du public est *Louise*, et, outre que nous avons promesse (nous nous en réjouissons) de l'entendre prochainement, déjà on a parlé d'elle autant au moins que si une scène l'avait accueillie. C'est là un premier succès qui cependant ne peut laisser indifférent son auteur. Bref, M. Charpentier, qui se plaint ou qui se fait plaindre volontiers, a la prétention d'avoir été sifflé ou tout au moins chuté. Il se trompe. Il lui faut se contenter de n'avoir été qu'applaudi ; c'est du reste tout ce que mérite son œuvre qui, en dépit de son désir, n'est nullement révolutionnaire. Cette succession de morceaux menus, où sont accumulés tous les effets chers au public : soli d'instruments et codas où la mélodie s'effrite pour ne plus reparaître qu'en échos, devait nécessairement être bien accueillie, encore que la persistance de ces effets ait un peu lassé l'attention. Entre ces quatre épisodes, où se rencontrent deci delà de très heureuses trouvailles de sonorité et parfois une verve indéniable, c'est à celui intitulé *A mules* qu'ont été mes préférences puisque, je ne sais pourquoi, on a supprimé *A la fontaine* dont j'avais conservé bon souvenir. Mais c'est *Napoli* qui fut de beaucoup le plus chaudement applaudi, sans aucune protestation, je dois le répéter encore une fois, dût l'amour-propre de M. Charpentier souffrir de cette constatation.

Ce programme qui, nous l'avons dit, groupait des musiciens d'esthétique très diverse, contenait une majorité de noms appartenant à une certaine école. La remarque en a été faite avec aigreur, nous avons donc le droit de la faire nous aussi,

avec satisfaction. Il est vrai que ceux-là sont singulièrement informés qui enrôlent M. Fauré parmi les « imitateurs de Franck et de l'école allemande », et qui, à côté de MM. Charpentier et Bruneau, placent M. Debussy au nombre de ceux qui « renouent la grande tradition et jettent au dehors le grand cri de la patrie par la voix (grande aussi sans doute) des Harpes » ! Mais peu importe ces dissertations chagrines et un peu plaisantes; contentons-nous de constater que certains musiciens qui nous sont chers, et dont quelques-uns ont injustement trop attendu leur tour, sont enfin accueillis par les chefs d'orchestre et par le public. Réjouissons-nous aussi que certains autres, très différents par leurs œuvres comme aussi par leurs principes, trouvent place à côté d'eux. Il n'y a pas qu'une voie en musique et nous ne réclamons pour personne un rang exclusif. Ne sont-ils pas du reste très différents eux-mêmes dans ce groupe qu'on se plaît à représenter comme uniforme, et qu'y a-t-il de commun entre M. d'Indy, par exemple, et M. Fauré, sinon le noble souci de l'art pur, sans « battage », sans flagornerie au public, sans compromission ou intimidation d'aucune sorte ? Sans doute tous les compositeurs français n'ont pas été représentés à cette séance, et M. Colonne en conserve, j'imagine, quelques-uns à découvrir l'an prochain. Mais un programme a des limites, et il ne me semble pas que les noms cette fois aient été mal choisis. Que les délaissés se lamentent donc avec modération. Qu'ils prennent plutôt exemple sur certains des « *arrivés* ». N'est-ce pas un encouragement pour eux de se dire qu'il fut un temps, pas très lointain, où certains de ceux-ci, comme C. Franck lui-même, ne parvenaient à faire entendre leurs œuvres qu'à la Société nationale ?

Ce n'est pas cependant que je veuille prédire l'avenir brillant de ces illustres prédécesseurs à tous ceux qui ont été exécutés le samedi 8 avril à cette même Société nationale sous la direction de M. G. Marie. Le nombre des élus est toujours restreint, et en ce jour les appelés étaient bien nombreux ! Parmi eux se trouvaient des musiciens ayant déjà l'expérience de l'orchestre ; au premier rang M. Planchet, dont *la Baie des trépassés* est une œuvre de réelle valeur, bien conçue et bien conduite, à laquelle je reprocherai seulement son thème principal rappelant trop exactement le début de la symphonie de Franck. Sous le titre de *A trois temps*, M. Husson a donné une fantaisie amusante qui debute par une sorte de menuet et se

termine en valse. Des pièces pour violoncelle de M. Tiersot bien écrites pour l'instrument ont, malgré de jolis détails, paru un peu longues; en revanche *Nerto*, de M. Bergon, a semblé écoutée. C'est une suite de mélodies où chante comme un souvenir de refrain populaire, d'une très séduisante couleur provençale. Quant aux autres compositeurs auxquels, plus nouveaux dans la carrière, ces sortes de concerts, en quelque sorte d'essai, sont plus spécialement destinés, ils ont, il faut l'espérer, recueilli de cette audition instructive les fruits qu'ils en attendaient. M. L. Moreau aura certainement reconnu, en entendant la 3e partie de son *Pourquoi chante un poète*, qu'il n'a pas suffisamment protégé son chanteur contre les sonorités écrasantes, tandis que dans la 1re il avait mieux compris le rapport délicat à observer entre la voix et l'orchestre. Peut-être aussi s'est-il rendu compte que son œuvre, encore que non dénuée de charme et d'expression, semblait plutôt improvisée que réfléchie, et d'une inspiration trop facilement satisfaite d'elle-même. Le *Prélude* de M. Fl. Schmitt ne m'a pas laissé de souvenir précis, sinon que l'auteur a peut-être en vain compté sur une instrumentation recherchée et souvent ingénieuse pour en rendre la forme plus frappante. M. Mariotte a pris au tragique les paroles qu'il a lui-même composées, la déclamation en est hachée et parfois incohérente ; peut-être il a cru, lui aussi, que l'orchestre atténuerait des défauts de composition. L'audition l'a certainement détrompé, car il est musicien, quelques mesures à la fin de son *Poème* le prouvent, et il faut augurer que son œuvre prochaine se ressentira heureusement de la leçon qu'il a reçue.

De la très intéressante séance consacrée à ses œuvres par M. A. Magnard ainsi que du dernier concert avec chœur de la Société nationale nous parlerons le mois prochain. Il n'y aura plus à cette époque en fait de musique que les concerts d'été « riches de cuivres » qui se donnent en plein air, ou ceux qui reçoivent asile dans la salle du Trocadéro, ce qui revient à peu près au même. Quant aux petites salles, avant la clôture définitive, elles réunissent encore un public passionné pour applaudir, à la Société nationale, des mélodies agréables et distinguées de M. Samazeuilh, d'autres de Mme Strohl dont l'œuvre vocale considérable, quoique encore inconnue, dénote une nature musicale peu commune, le quatuor Mossel d'Amsterdam, qui vient ici jouer du d'Indy et du Chausson; puis le pianiste si plein de talent Ricardo Vinès, Mlle Toutain dont le jeu trahit

une remarquable intelligence musicale, et les frères Thibaut, dont l'un, le violoniste Jacques, sera bientôt l'émule des plus grands virtuoses.

Enfin les Pleyel et les Erard refermés, les stradivarius remis en leurs boîtes, il devient possible de prendre quelque loisir en lisant de la musique et les livres nombreux négligés par force depuis des semaines. C'est d'abord *Fleurs de crépuscule* de M. R. Bardac. L'aimable dédicace qui inaugure ce recueil ne me défend pas plus d'en dire le bien que j'en pense qu'elle ne m'oblige à en dissimuler les défauts. Je ne célerai donc pas qu'il se rencontre dans ces mélodies quelques erreurs de déclamation et de prosodie, et que l'emploi trop fréquent de certaines harmonies et l'indécision rythmique des accompagnements décelant l'improvisation au piano répand sur elles une teinte de monotonie. Mais je dirai aussi qu'on devine en ces pages si nombreuses déjà d'un très jeune homme un réel instinct musical, un sentiment mélodique délicat, et un goût vif de ce qui n'est pas ordinaire. N'est ce point suffisant pour mériter mieux que des encouragements et légitimer les espérances ?...

M. de Chabaleyret a, lui aussi, publié un volume de mélodies, mais craignant sans doute de subir l'influence de quelque école, il semble avoir pris, pour éviter ce danger, le parti suprême de n'en fréquenter aucune. Par contre les *Chansons romandes et enfantines notées par M. Jacques Dalcroze* ne se sont pas assez gardées de la musique ambiante; j'ai peine à croire qu'elles soient émanées directement de l'âme populaire et que M. Dalcroze se soit contenté de les *noter*. Il y a certainement quelque peu collaboré, s'il ne les a composées entièrement.

§

De M. Maubel les *Préfaces pour des musiciens* nous donnent, à propos de certaines œuvres, les impressions d'un littérateur, elles nous disent les rêveries qu'elles lui ont suggérées, et « s'efforcent de faire rayonner sur elles quelque chose de la vie essentielle des hommes ». Comme le dit fort bien l'auteur, « elles avertissent ceux qui viennent écouter, et proposent de sobres synthèses ou des fragments de pensées à ceux qui veulent entendre ».

M. Soubies nous parle de la musique en Espagne depuis les origines jusqu'au XVIIe siècle, et biographie en passant Moralès, Guerrero et Vittoria dont les chanteurs de St-Gervais nous ont révélé de si puissants motets.

L'érudit M. Tiersot publie une étude sur le *Jeu de Robin et Marion* d'Adam de la Halle, une autre sur *Trois chants du 14 juillet sous la Révolution,* et aussi un ouvrage important sur les *Maîtres Chanteurs.* « Ce n'est pas, dit-il modestement, une œuvre d'initiation que j'entreprends ici; mais de simple vulgarisation; et de fait, les poèmes et partitions de Wagner ont été commentés si abondamment et parfois si subtilement qu'il y aurait sans doute quelque imprudence à prétendre dire du nouveau sur leur compte. » Cependant les Wagnériens les plus renseignés lui devront encore des découvertes, et je ne songe pas ici à la discussion relative au sentiment intime de Sachs pour Eva, que M. Tiersot, contrairement à Ernst et à beaucoup d'autres, tient pour exclusivement paternel, mais à nombre de détails historiques et anecdotiques qui enrichissent ses pages toujours si curieusement documentées.

Enfin M. G. Robert fait paraître son recueil annuel de programmes des concerts accompagnés des réflexions qu'ils lui ont suggérées. Je ne suis pas toujours de l'avis de M. G. Robert (1), mais, les polémiques étant avec lui éternelles, je me garderai de discuter ses appréciations; je me suis permis l'an dernier de critiquer ses critiques et de relever, notamment dans une analyse de la symphonie de C. Franck, quelques-unes de ses erreurs. M. G. Robert me répondit en les attribuant à d'autres, auxquels il les avait empruntées. Je crus devoir répliquer. Il revient encore sur ce sujet, et cette fois s'abrite derrière l'autorité de Franck lui-même! Je suis son exemple, lui conseillant de relire la partition et le commentaire publié par le maître; si cette double lecture ne nous met pas d'accord, au moins nous aura-t-elle procuré à l'un et à l'autre une pure et sereine diversion — et je trouve inutile aujourd'hui de faire la critique de la critique de la critique de la critique de la critique de la critique....

A l'Opéra *Briseis*, à l'Opéra Comique le *Cygne* et *Cendrillon* ont obtenu un succès assez vif pour qu'il soit temps encore d'en parler le mois prochain.

PIERRE DE BRÉVILLE.

(1) Personnellement je ne suis pas en effet en constante opposition d'idées avec M. G. Robert; j'ai même à le remercier de quelques lignes aimables consacrées par lui à une de mes œuvres, *Bernadette ;* et je ne saurais m'élever contre les justes reproches qu'il adresse à une autre : *Baiser*, reproches que je me suis adressés à moi-même, à l'audition. Mais je dois ajouter qu'il n'y a pas là trace de « ces dessins en gammes par intervalle tonal que certains musiciens ont utilisées depuis Chabrier ».

## *PUBLICATIONS D'ART*

Les Livres : Hector Guimard : *Le Castel Béranger*, 65 pl. en couleurs, in-folio oblong, Rouam et d'Hostingue, 80 fr. — Guignet et Garnier : *La Céramique ancienne et moderne*, 69 gravures. Félix Alcan. 6 fr. — Gabriel Mourey : *Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur*, Ollendorff, 2 fr. — Paul Signac : *D'Eugène Delacroix au Néo-impressionnisme*, éditions de la Revue Blanche, 1 fr. 50. — Henri Boutet : *Autour d'Elles*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Henry Detouche : *De Montmartre à Montserrat*, illustrations de l'auteur, Société du Mercure de France, 3 fr. 50. — Edmond Rocher : *Efflorescences*, Ollendorff, 10 fr. — Les Minutes Parisiennes : *Midi*, texte par G. Montorgueil, dessins par Lepère ; *1 Heure*, texte par G. Mourey, dessins par Huard ; *2 Heures*, texte par G. Geoffroy, dessins par Lepère ; Ollendorff, 2 fr. chaque. — Henri Varennes et Edgar Troimaux : *LeMusée Criminel*, May, 0 fr. 60 la livraison. — Les Revues : *L'Estampe et l'Affiche ; Les Maitres de l'Affiche ; L'Estampe Moderne ; L'Œuvre d'Art ; La Chronique des Arts et de la Curiosité ; Le Moniteur des Arts ; La Revue des Arts graphiques ; L'Armée illustrée ; Le Rire ; Le Courrier Français ; L'art moderne ; The Studio ; The Artist ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Mir Iskousstva.* — Affiches récentes.

Les Livres. — C'est une tentative courageuse de rénovation architecturale que celle à laquelle M. Hector Guimard vient d'attacher son nom. Le superbe album que j'ai sous les yeux contient soixante-cinq planches retraçant l'ensemble et les détails d'une construction d'un style nouveau, édifiée à Passy (16, rue Lafontaine), et baptisée **Le Castel Béranger**. Il y a dans cette œuvre une passion d'art étroitement unie au souci d'être pratique, car, et c'est là un titre de plus à nos louanges, le Castel Béranger n'est pas un monument public, ni un palais particulier, mais une simple maison de rapport dont les loyers varient de 700 à 1500 fr. J'ai visité cet immeuble et j'ai été frappé de la commodité locative. On a souvent répété que l'art appliqué moderne manque de confortable. Je sais, de nos créateurs d'objets d'art les plus connus, de jolies chaises où j'ai crainte de m'asseoir, des miroirs à main qui pèsent un kilo et des chandeliers qui meurtriraient les plus adroits. Si l'œuvre de M. Guimard est du plus haut intérêt, c'est qu'elle est à la fois moderne, artistique et mieux aménagée que toutes les constructions analogues.

Ceux qui voudront se donner la peine d'étudier les planches du bel ouvrage publié par MM. Rouam et d'Hostingue se rendront compte facilement de ce qu'il y a de révolutionnaire dans cette architecture. Quelle que soit la façade que vous considériez, quel que soit le détail qui vous arrête, vous serez frappé par la volonté de l'auteur d'éviter ou de voiler les lignes

droites. Il en résulte pour l'ensemble une impression de mouvement, de vie et de gaîté qui semble bien neuve dans cet ordre de conceptions. En tout cas, M. Hector Guimard a développé son idée d'une manière complète, s'attachant logiquement à dessiner jusqu'aux moindres détails : papiers peints, étoffes, tapis, ferrures, pâtisseries, etc... Et pour parfaire son travail, il a même composé les meubles de l'appartement qu'il occupe dans la maison. Tout cela conçu selon une vue générale laisse la sensation qu'une énergie méthodique et scrupuleuse a soutenu l'architecte dans l'accomplissement de son œuvre.

Plusieurs confrères de M. Guimard, avec lesquels je causais du Castel Béranger, lui reprochent avec raison l'abus de la décoration en coup de fouet. Autant, en effet, ce mode de décoration peut être heureux lorsqu'il est justifié, autant il peut devenir fatigant s'il est superflu. Je crois que, dans l'œuvre qui nous occupe, il y a une répétition exagérée, parce que souvent inutile, des mêmes motifs en lanières.

En résumé, si la création de M. Guimard n'est pas parfaite, c'est du moins un des plus importants efforts de l'architecture contemporaine et nous possédons si peu d'architectes qui soient des chercheurs que nous devons soutenir de toutes nos forces les rares hommes qui s'acharnent à s'évader des styles et des formules du passé.

La bibliothèque scientifique internationale, qui se publie sous la direction de M. Em. Alglave, vient de s'augmenter de **La Céramique ancienne et moderne**, par MM. E. Guignet et Edouard Garnier. Cet ouvrage, documenté avec soin, ne s'occupe guère que des procédés de fabrication ou d'exécution, mais il reproduit les principales marques de fabrique, donne les détails techniques qui permettent de reconnaître la provenance et l'époque des diverses porcelaines ou faïences et ne saurait ainsi manquer d'être utile aux collectionneurs.

**Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur.**—Sous ce titre caractéristique, M. Mourey parle avec une intelligence sincère du mensonge et de la laideur de notre art officiel et de l'art particulier de nos appartements.

« Je crois, écrit-il, qu'un style est le résultat inconscient des aspirations, de la façon de penser, de sentir, de comprendre la vie, des milieux où il se produit...

» Persuadons-nous bien que la première condition de l'art décoratif est la sincérité et la simplicité, la logique et l'appro-

priation à ses buts précis. Éloignons-nous donc de tout ce clinquant des grands magasins, tout cet amas de faussetés, d'imitations dont nous sommes encombrés et qui déforment notre goût. Dédaignons, si séduisant soit-il et si flatteur d'apparence, tout objet qui n'avoue pas loyalement la matière qui le compose. Sachons surtout que rien n'est vil et que le travail humain ennoblit les matériaux qui nous paraissent les plus méprisables. Exerçons notre regard à découvrir parmi tout ce qui nous entoure, sous les ornements dont on les surcharge, la forme **même des** choses, et nous verrons alors de quelle pauvreté, de quelle vaine prétention, sont la plupart des objets que nous considérons comme des objets d'art. Comparons-les avec les spécimens que le passé nous a légués, et peu à peu nous sentirons naître en nous le sentiment de la forme, de la grâce, de l'harmonie, de la vérité. Nous nous apercevrons que les œuvres décoratives les plus parfaites, et les plus dignes d'être prises pour exemples, sont celles qui sont le plus simplement conçues, le plus voisines de la nature et de la vie. »

Je ne peux qu'applaudir à de telles paroles et en félicitant M. Gabriel Mourey de montrer le danger des salons annuels, je conseille à tout le monde de lire son volume. C'est là, nourriture saine, de bon sens, de vérité et de beauté.

M. Paul Signac vient de rassembler en volume ses articles de pénétrant historien d'art qui parurent dans la *Revue Blanche* sous le titre : **D'Eugène Delacroix au néo-impressionnisme.** Je ne reviendrai pas sur cette étude, l'ayant discutée ici-même à plusieurs reprises lors de sa parution dans les revues.

Je ne saurais mieux définir **Autour d'Elles** d'Henri Boutet qu'en déclarant que c'est de l'esprit avec de l'esprit autour. La fantaisie du dessin, soulignée par la malice du texte, raconte les mille futilités féminines qui comptent tant par contre-coup dans notre vie sérieuse. Et la femme de Boutet, vous la connaissez déjà, c'est bien la femme futile par excellence, puisque c'est la quintessence même du parisianisme. Boutet l'a surprise, cette Parisienne frivole et charmante, à ses heures les plus intimes, celles du lever et du coucher, et il l'a croquée avec tous ses défauts, tous ses vices, amoureusement.

Un autre peintre qui se pique de littérature, c'est M. Henry Detouche. La société du Mercure de France publie de lui un curieux livre de sensations : **De Montmartre à Montserrat,** où des illustrations personnelles servent un texte captivant.

Quant à M. Edmond Rocher, il fait mieux que s'exprimer en vulgaire prose, il versifie. Je n'ai pas à juger littérairement son dernier recueil **Efflorescences**, mais je constate avec plaisir que M. Edmond Rocher, en travailleur tenace et loyal, a fait de grands progrès. Son dessin plus sûr s'enveloppe d'une science plus approfondie des lumières et des ombres et s'il reste, ici ou là, quelque sécheresse dans l'exécution, on est heureux de pouvoir espérer la continuation d'une évolution bien commencée vers la simplicité et la sincérité décoratives.

L'éditeur Ollendorff vient d'inaugurer une collection pittoresque: **Les Minutes Parisiennes**. Trois plaquettes déjà sont parues. Avec une bonne grâce attendrie, M. Montorgueil nous conte le déjeuner des petites ouvrières ; c'est **Midi** illustré par A. Lepère, avec la science de la gravure sur bois qu'on lui sait et sa singulière pénétration de la vie de Paris. M. Gabriel Mourey étudie la Bourse et ses habitués ; c'est **1 heure** que M. C. Huard adorne de croquis vivants. La philosophie émue de M. Gustave Geoffroy collabore avec la rude poésie de Lepère pour nous évoquer dans leur face multiple la Cité et l'Ile Saint-Louis ; c'est **2 heures**. Voilà une série précieuse dont les premières monographies font bien augurer de la suite.

Une publication lancée par la librairie May, et qui sera complète en dix livraisons : **Le Musée Criminel**, reproduit nombre de documents, extraits des cartons de la Bibliothèque Nationale et du musée Carnavalet par Henri Varennes et Edgar Troimaux. Je la signale comme une intéressante compilation.

Les Revues : **L'Estampe et l'Affiche** (15 avril). — Nombreuses reproductions de Félix Buhot, commentées par M. Raymond Bouyer en quelques pages de savoureuse critique. M. Bouyer est parmi les rares qui sachent agrémenter d'une écriture pittoresque la sécheresse d'une riche documentation.

**Les Maîtres de l'Affiche** (mai). — Composition de Chéret pour le concert des *Ambassadeurs* (1884) ; la *Samaritaine* par Mucha ; le *Papier à cigarettes Job* par Georges Meunier ; *Elect cocoa* par les frères Beggarstaff (James Pryde et W. N. P. Nicholson).

**L'Estampe Moderne** (mars). — *Portrait* par Bracquemond ; *L'Aïeule* par Jeanne Granès ; *La Voix des Sources* par L.-H. Monod ; enfin *Dans les bois*, estampe de Grasset imparfaitement reproduite.

**L'Œuvre d'Art** (1er avril). — *Essai sur l'Iconographie de Jésus-Christ* par Boyer d'Agen.

**La Chronique des arts et de la curiosité** (6 mai). — Très juste appréciation concernant la décision prise par le conseil municipal de Montauban de concéder à M. Lapauze le monopole absolu de la reproduction des cinq mille dessins d'Ingres que possède le musée de cette ville. « L'étonnante décision du conseil municipal de Montauban ouvre la porte, on le comprend, à tous les arbitraires et à tous les abus. Chacun désormais va rêver de battre monnaie sur le dos de tel ou tel grand artiste, de transformer en gros sous pour soi seul le trésor d'une gloire jusqu'alors partagée entre tous. De par le bon plaisir du premier venu, la jouissance de ce qui constitue le patrimoine artistique de la nation pourra être monopolisée au profit de tel privilégié.... Qu'en pense Monsieur le Ministre des Beaux-Arts. »

(13 mai). — Demande indiscrète : Pourquoi l'Administration ne laisse-t-elle qu'une marge d'un mois pour le concours des diplômes de l'Exposition universelle? Voilà une façon de procéder qui « autorise de fâcheuses présomptions sur la loyauté même de la compétition ».

**Le Moniteur des Arts** (21 avril). — M. C. d'H. examine ce que deviendront les salons officiels après 1900 et se préoccupe de savoir s'il n'y aurait point place pour un salon restreint qui éviterait au public la fatigue de parcourir une vraie foire de tableaux et de marbres. Je crois pouvoir annoncer que cette question me préoccupe depuis longtemps et que je crois être arrivé à une solution qui sera avantageuse pour les vrais artistes.

**La Revue des arts graphiques** (15 avril). — M. Fortin, président de l'Union centrale des marchands et fabricants de papier de France, adresse au rédacteur en chef de la revue une lettre protestant justement contre l'emploi du papier en pâtes de bois pour les actes administratifs dont la conservation est nécessaire. J'ajouterai que c'est surtout en ce qui concerne les estampes qu'il est déplorable de se servir de certains papiers. On peut annoncer que, dans un siècle, les quatre cinquièmes de notre production artistique de gravure ou de lithographie auront disparu. Et dire que ce ne sera probablement pas le meilleur qui survivra!

**L'Armée illustrée** (1er mai). — Ce premier numéro est édité avec soin. Bonne collaboration.

**Le Rire** (15 et 29 avril). — Dessins de Léandre, Abel Faivre, Huard, etc.

**Le Courrier Français** (16, 23 et 30 avril). — Dessins de Willette.

**L'Art Moderne** (14 mai). — Commencement d'une conférence prononcée par M. Charles Morice à Bruxelles à propos de l'exposition d'œuvres de Rodin, organisée dans cette ville. — Article de Camille Lemonnier appréciant une conférence de Mlle Cladel, également sur Rodin.

**The Studio** (15 avril). — *La Lithographie moderne en Allemagne* (2e article) par Hans W. Singer; neuf illustrations. *L'Art de Sir Edward Burne-Jones*, par Malcolim Bell; douze illustrations.

**The Artist** (mai). — *Joseph Wolf, peintre animalier*, par Aubyn Trevor-Battyb.

**Deutsche Kunst und Dekoration** (mai). — Numéro spécialement consacré au décorateur Paul Buerck.

**Mir Iskousstva** (Le Monde artiste, n° 9). — Etude d'Alexandre Benois sur Forain, Steinlein et Vallotton, avec reproductions de ces deux derniers. — Dessins de Ph. Maliavine, Bakst, et Braz.

Affiches récentes. — Imprimerie Lemercier: **Art et décoration** par Lorain.

Affiches artistiques de la plume: **Salon des Cent** par Firmin Brouisset.

Imprimerie Champenois : **La Tosca** par Mucha.

Imprimerie Verneau : **Cycles Comiot** par Steinlein.

Imprimerie Chardin : **Cycles Richard** par Pal.

Imprimerie Pichot : **La Menthe Glaciale** par Pal.

Imprimerie Paul Dupont : **Fécondité** par Raymond Tournon.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

L'architecte Horta vient d'achever la construction de la Nouvelle « Maison du Peuple » de Bruxelles, le palais que le parti ouvrier belge a eu l'excellente idée de s'offrir. Ce monument est une merveille de logique, de probité, de sens à la fois artiste et très pratique. L'œuvre, inventée et personnelle s'il en fût, répond avant tout à sa destination. Rien n'y est sacrifié à un mesquin besoin de paraître et de faire illusion.

Le souci esthétique ne se distrait jamais d'un but d'utilité. La fantaisie n'y règne que sous le contrôle de la raison.

Cette maison du Peuple, qui fut inaugurée d'enthousiaste façon aux dernières fêtes de Pâques, s'élève place de la Chapelle, près de cette si populeuse et populaire rue Haute, le quartier par excellence des petits et des laborieux et où je rencontrais si souvent le tribun Jean Volders comme dans son élément sympathique et roboratif. Il y respirait, les poumons dilatés, le cœur pantelant, comme le matelot hume les brises salines du large. Il y prenait un bain de popularité et s'y coudoyait voluptueusement avec tous ces humbles, ses aimés.

C'est en 1895 que nos socialistes, vivement pressés par leur pauvre et tant regretté chef, décidèrent la construction de cet édifice au cœur même de la cité prolétarienne. Il fallut six mois à M. Horta pour élaborer ses plans préparatoires et trois mois pour la mise au net à l'échelle de 2 et de 3 centimètres. Une quinzaine de dessinateurs sous la direction de M. l'architecte Pringiers, qui a été pour M. Horta un collaborateur utile et dévoué, ont travaillé pendant un an et demi à la reproduction des plans en grandeur nature. Tout a été dessiné merveilleusement par l'architecte jusqu'au moindre détail d'ornementation intérieure. Pour vous donner une idée de l'importance matérielle de la construction, qu'il me suffise de dire que le fer et l'acier employés forment le poids formidable de 3,600.000 kilogrammes. Il y a 2000 mètres cubes de maçonnerie, 250 mètres cubes de pierre bleuâtre et 150 mètres cubes de pierre bleue. Le fer est la principale matière employée par l'architecte. Le métal aura rarement été appliqué à l'architecture avec tant d'originalité, d'élégance et d'opportunité. L'architecte a trouvé pour la façade des courbes délicieuses, une harmonie et une simplicité de lignes que l'on n'avait plus connues depuis le style grec ou plutôt le style dorique. L'ensemble a des flexions et des ondulations que ne détruit aucun angle droit ou n'étouffe aucun ornement parasite. Nul détail ne paraît accessoire ou ajusté après coup; toute partie se rattache intégralement à l'ensemble, elle en est le prolongement naturel et n'aurait pu en être éliminée. L'œuvre est d'une honnêteté quasi mathématique. Elle se développe progressivement, continûment et se résoud comme un très beau problème, d'équation en équation ; et le couronnement, la solution en est rigoureusement conforme aux prémisses, à la pensée fondamentale. A la beauté des lignes l'art de M. Horta joint la pro-

bité de la matière. Nul trompe-l'œil, rien de postiche, pas de stuc ou de peinturage. La pierre, le fer, le bois y figurent avec leur physionomie naturelle et genuine, l'architecte les aime et les utilise tels qu'ils sont; c'est tout au plus s'il a enduit d'une couche de peinture la trop laide brique du pays. Si l'extérieur est d'une nouveauté, d'un inédit presque déconcertant, l'intérieur vous transporte d'une véritable joie esthétique. Jamais architecture n'aura mieux exprimé la cordialité et l'hospitalité qui s'attachent aux mots lares et pénates. Tout y est léger, lumineux et allègre, magistralement aménagé, fait pour ainsi dire au moule et à la mesure de l'immense corps populaire. Pour enchérir sur cette comparaison physisique, je dirai que le tout représente un corps, un organisme au moins aussi nerveux que musclé. Les autres architectures recherchent le grandiose, elles imposent un respect mélangé de crainte, elles vous écrasent plutôt qu'elles ne vous charment, celle-ci vous réconforte, vous inspire confiance et sympathie; elle vous souhaite une radieuse bienvenue. C'est bien un temple de fraternité et de communion; un palais de la Lumière, le Walhall des travailleurs.

On y a accès par huit entrées dont un porche monumental qui supporte une voûte imposante et hardie. Voici d'abord le café; vaste hall au plafond élevé, étayé d'élégante et sobres poutrelles; le jour y entre à profusion, d'ailleurs comme dans tout l'édifice, par de larges baies, et le soir, des mâts électriques y entretiennent une lumière aussi blanche que l'éclat solaire. Dans le fond un buffet dessiné par Horta, une des pièces remarquables du mobilier, que sans une économie mal entendue et mesquinement tracassière de ses clients trop collectifs, l'architecte eût voulu plus personnel et encore plus inventé tout d'une pièce.

« Chose digne de remarque et qui témoigne de la hardiesse de l'architecte, constate M. Sander Pierron dans une chronique de l'*Indépendance Belge*, cette salle immense n'a aucune colonne. Les points d'appui reposent sur les côtés. C'est une difficulté superbement surmontée. »

A côté sont les magasins des coopératives avec vitrines et étalages sur la rue. Deux escaliers monumentaux, — dont les rampes présentent de ces délicieuses courbes d'une allure presque lyrique, belles comme un beau vers, qui sollicitent constamment les regards dans l'architecture de M. Horta, — conduisent aux trois étages où sont aménagés des bureaux, des

salles de sections, un foyer, de petites salles de fêtes et de conférences, dont l'une dite la « Salle Blanche », est peut-être le plus radieux et intimiste de ces oratoires de la plèbe.

La plus grande pièce est la salle des fêtes, édifiée au-dessus des trois étages et couronnée par une plate-forme d'où l'on jouit d'un merveilleux panorama de la ville. Cette salle, plus vaste que celle de notre Opéra, mesure soixante mètres de profondeur sur une vingtaine de mètres de largeur, et une hauteur moyenne de dix mètres. Une galerie, large de plus de trois mètres, règne tout autour de la salle. L'acoustique en sera très favorable grâce à des abat-son établis à un mètre et demi du plafond au-dessus de la galerie.

De grandes auditions musicales et des représentations dramatiques auront lieu dans cette salle.

On a commencé par y représenter devant un public vibrant et généreux, comme une forêt de chênes, les *Mains*, la pièce nouvelle de M. Camille Lemonnier, tirée, par l'auteur, de sa célèbre nouvelle le *Mort*. Nous nous rappelons avec plaisir l'apparition de ce petit livre. C'était en 1881. Lemonnier venait d'enrichir la littérature française en Belgique d'un admirable roman, le *Mâle*, avec la *Forge Roussel* d'Edmond Picard le meilleur qu'on eût écrit chez nous depuis Charles De Coster, et, encore tout inspiré, ivre de verve productrice, il composait en quelques jours une trentaine de pages étonnantes de concentration verbale et de puissance évocatrice, pages au style ferme et nerveux que lui avaient demandées ses éditeurs pour une collection de nouvelles soi-disant naturalistes. Ces pages furent celles du *Mort*. Lemonnier nous les lut chez lui, dans son *home* si hospitalier de la chaussée de Vleurgat, sur les épreuves encore humides qu'on lui apportait de l'imprimerie, et je me souviendrai toujours de l'impression intense que nous causa ce récit mi-fantastique et mi-réaliste, cette paysannerie macabre, rapidement menée en traits précis et suggestifs, en un style nerveux et coloré, sans fioritures romantiques et sans délayage naturaliste.

Le contraste était même grand entre l'écriture à panaches du roman qui venait de paraître et celle de la nouvelle qui le suivait de si près. Autant la phrase du *Mâle* était luxuriante et amplifiée, autant celle du *Mort* était sobre d'ornements et de virtuosité. Puis quelles lignes franches et quel art dans la composition! J'avoue même préférer encore et de beaucoup, le *Mort* au *Mâle;* et ce court et dramatique récit,

aux proportions en si parfaite harmonie avec le sujet, me paraît même compter parmi les œuvres les plus personnelles du fécond et magistral assimilateur, du brillant virtuose de lettres.

Il y a quelques années, avec la collaboration des excellents mimes les Martinetti et du consciencieux musicien Léon Dubois, l'auteur du *Mort* tira de sa pathétique nouvelle une pantomime, sorte d'illustration scénique, de tableau vivant et mouvant, qui fournit à Paul Martinetti de très curieux effets de terreur et de plastique.

Il faut croire que cette transformation de son œuvre au théâtre sous forme de pantomime ne satisfit point complètement M. Lemonnier, puisqu'il nous a donné une nouvelle version scénique de son *Mort*, et cette fois avec dialogue. La concise et véhémente nouvelle est devenue un long drame en cinq actes où la psychologie de deux rustres criminels, deux brutes stupides et superstitieuses, l'une impulsive et l'autre plus réfléchie, a été allongée plutôt que corsée. Ce qui faisait précisément le grand mérite du récit de M. Lemonnier, le ton juste, le sens des proportions et des valeurs, la notation pittoresque, disparaît dans la pièce de théâtre. Balt et Bast les deux maroufles à la fois grotesques et sinistres, falots et macabres, m'avaient intéressé dans le livre par leurs tortillements, leurs convulsions et leurs terreurs. Galopés par l'ombre du cousin Hendrick, leur remords se manifestait d'une façon presque foireuse. Personnages bas et répugnants, on souriait et même on applaudissait aux tours diaboliques que leur jouait le fantôme de leur victime. C'était bien le remords dont sont susceptibles d'affreux paysans choisis parmi les pires héros de faits-divers campagnards, congénères des patauds collectionnés plus tard par Emile Zola dans la *Terre*. Et je dirai même que je me représentais mieux le rictus sardonique, les grimaces et les cabrioles terrifiées de ces bêtes humaines dans les pages de Camille Lemonnier que dans l'interprétation des Martinetti.

Dans la pièce, la manifestation extérieure de ce remords se traduit par un tremblement perpétuel des mains de l'étrangleur ; de là le nouveau titre de cette paysannerie : Les *Mains*. Ce tremblement des mains inspire à celui qui en est affligé un tas de métaphores et d'images saisissantes, mais en général un peu forcées dans la bouche d'un paysan. Le gros reproche que je ferai au drame de M. Lemonnier, c'est qu'en voulant

ainsi rendre son Balt plus intéressant il l'a rendu moins logique, moins réel. Aussitôt après son crime, le sordide abruti de la glèbe que nous avons vu grelottant de peur et marmottant ses oremus au coin de l'âtre, pendant la veillée des morts, devient un intellectuel capable de s'analyser, de noter son propre état d'âme, un esthète en sabots et en culotte de « piloux », qui a lu l'*Hamlet* de Shakespeare, les *Flaireurs* de M. Van Lerberghe et beaucoup de Maeterlinck. Balt raisonne et parle trop, je dirai même qu'il s'écoute parler. Son remords s'est affiné. Dans le *Mort*, ses affres et ses angoisses étaient vraiment originales et d'une peinture inédite ; dans les *Mains*, elles rappellent plutôt la torture morale que subit l'étudiant Raskolnikoff de *Crime et Châtiment*. Et la ressemblance entre les deux personnages devient surtout frappante dans la scène du cinquième acte où Balt fait l'aveu de son crime à la prostituée Tonia : « Un homme comme moi peut bien se confesser à une femme comme toi ! » Malgré soi on se reporte au sublime passage du roman de Dostoïevski où la prostituée Sonia exhorte Raskolnikoff à se livrer à la justice. Logique dans *Crime et Châtiment*, à cause du caractère plus noble des personnages et de l'enchaînement des situations antérieures, cette scène paraît forcée dans la pièce de M. Lemonnier. En somme, en prétendant le rehausser, l'auteur a dénaturé le type et l'originalité de son assassin. Ce n'est ni Balt, ni Raskolnikoff ; c'est un personnage trouble, inexistant.

M. Mouru de Lacotte qui, avant de le faire entendre aux compagnons de la Maison du Peuple, l'avait jouée au Nouveau Théâtre, a consacré tous ses soins à cette pièce. Les décors, paysages ou intérieurs, étaient bien dans la note fruste et naïvement brutale, dans l'atmosphère farouche du sujet. J'admirai surtout la vue du triste coin de village au 2e acte, et un carrefour urbain à l'aube d'une guillotinade où le dialogue ressemble à ceux d'Henry Monnier. La plupart des acteurs ont bien mérité de l'auteur. M. Tressy, entre autres, composa et détailla admirablement le sinistre personnage de Bast, paysan fourbe et sournois, instigateur de crimes, venimeuse limace dont M. Lemonnier a préservé le type original tel qu'il apparaît dans la nouvelle.

Et voilà finie la saison théâtrale qui, à part deux ou trois premières ou reprises, n'aura guère été brillante. Pour clôturer, la Monnaie nous a redonné la *Walkyrie* avec l'admirable Seguin dans le rôle de Wotan. Les adieux chantés par

cet artiste sont bien une des choses les plus douloureusement sublimes qui sont au théâtre, à la fois dans la poésie et dans la musique!

Si violons, pianos, orchestres et chanteurs vont faire trêve, en revanche, la peinture continue à sévir. Que de salons et de salonnets! « Que d'huile! que d'huile! » dirait M. Perrichon. Après celle de la *Libre Esthétique* qui fut remarquable, nous avons eu l'exposition du *Sillon* qui ne le fut pas moins, et où s'affirmèrent aussi ces belles traditions de robustesse et d'opulence coloriste, les vraies traditions flamandes, que de chlorotiques et onanistes purs-purs (des lis, des lis! Que Mirbeau eut raison de les vomir!) affectaient de répudier et de bafouer au profit de je ne sais quel croûtisme aussi dénué de dessin que de couleur. Au *Sillon*, ils sont là quelque vingtaine de vrais temperaments de peintres, fanatiques du relief, de la pâte, de la matière tangible et savoureuse. Peut-être pèchent-ils même par excès de santé et leur riche complexion, leur sanguinité confine-t-elle à la pléthore? On les voudrait plus distingués, conciliant quelque esprit de beauté avec leur sens de la vigueur et de l'éclat des formes. Au moment où on va célébrer à Anvers, le troisième centenaire d'Antoine Van Dyck, qui fut un aristocrate du pinceau, un grand seigneur plus affiné que son maître Rubens, nous souhaiterions voir les peintres d'ici, la plupart généreusement doués, et coloristes de race, montrer quelque souci de noblesse, de goût, de style et de composition. Ils voient juste, mais peu choisissent. Sans tomber dans la peinture littéraire et spiritualiste que préconisèrent les purs-purs, nous voudrions, conformément au vœu de Nietzsche, qu'ils joignissent l'esprit à la matière. Un peu de poésie ne messiérait pas dans ces solides morceaux de métier. Parmi les envois les plus remarqués, je citerai ceux de MM. Bastien, Blieck, Wagemans, Smeers, Verdussen et Gouweloos, tous peintres à la palette prestigieuse et au pinceau rubénien; et aussi les sculptures de M. Boncquiet et Mascré.

En fait de sculpture, nous avons la bonne fortune de posséder en ce moment à la Maison d'Art une collection d'œuvres de votre grand Rodin. Comme M. Achille Chainaye — sculpteur lui-même et un des plus exquisement classiques; pur et correct latin égaré par nos pétrisseurs fougueux et par trop ébaucheurs — le rappelait dans un excellent article de la *Réforme*, comme Rude, cet autre maître, Rodin habita

autrefois Bruxelles, où deci delà, sur la voie publique, l'on peut voir quelques morceaux qu'il modela pendant son séjour ici. Ainsi il orna les balcons des deux maisons du boulevard Anspasch, formant les angles de la rue Grétry, de deux cariatides qui y captivent toujours l'attention des connaisseurs. D'autres cariatides décoraient aussi une maison de la rue des Pierres, mais je ne sais quel propriétaire vandale permit à la pioche d'un manœuvre de détruire l'une de ces œuvres d'art. Il est vrai — je vous contai la chose autrefois — que le roi et le gouvernement firent sauter à la dynamite les bas-reliefs de Rude, la *Chasse de Méléagre*, décorant le château de Tervueren! L'exemple partant de si haut, on ne peut se montrer trop sévère pour l'ignorance sacrilège d'un bon bourgeois de Bruxelles, race positive et utilitaire, qui ne pousse pas précisément le sens du beau jusqu'à l'exagération. Mais que faisaient pendant ce temps notre « commission des monuments » et M. Buls, ce bourgmestre si artiste à qui nous devons la préservation et la restauration de tant de merveilleux monuments civils ?

Pour en revenir à Rodin, l'écrivain que je vous citais plus haut rappelle aussi que le modèle de l'*Age de Bronze*, créé à Bruxelles même, avait été fourni à l'artiste par l'un des plus beaux hommes de notre régiment des grenadiers, qui eût damé le pion aux soldats d'élite de Frédéric de Prusse.

A la Maison d'Art, l'auteur de la *Porte de l'Enfer* expose sa figure de Victor Hugo, une *Eve*, la *Muse*, un buste d'Henri Rochefort, le *Penseur*, des fragments des *Bourgeois de Calais*, toutes œuvres de premier ordre qu'on ne se lasse d'admirer et que les meilleurs sculpteurs de Belgique étudieront avec profit.

GEORGES EEKHOUD.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Revues. — *La Revue franco-allemande. — Das litterarische Echo. — Wiener Rundschau. — Die Gesellschaft. — Nord und Sud. — Magazin für Litteratur. — Die Nation. — Neue deutsche Ründschau. — Die Zeit.*

Dans le *Temps* du 9 avril 1899, M. Gaston Deschamps nous informe que « Sainte-Beuve se plaignait, le 6 avril 1863, de ne pouvoir signaler au public tous les romans intéressants qu'en ce temps-là publiaient les libraires ». Et moi-même, pour continuer à être précis, je regrette beaucoup, aujourd'hui

17 mai, de n'avoir pu lire tous les livres allemands dont je voudrais rendre compte aux lecteurs du *Mercure de France*. J'ai surtout une série de romans dont il faudrait parler en même temps, particulièrement ceux de M. Jacobowski, ouvrages très remarquables que j'apprécie beaucoup, et puis les livres de M. Servaes. Il y a aussi l'*histoire du piano* de M. Oscar Bie, très luxueusement éditée par la maison Bruckmann de Munich et bien d'autres choses curieuses par plus d'un côté. Mais j'ai beaucoup de peine à lire tout cela consciencieusement, et je donnerai comme excuse à ma paresse le mot de Nietzsche à un de ses amis : Il ne faut pas lire trop de livres allemands... Comment peut-on être capable de lire un livre allemand ?.. Quel martyre pour ceux qui ont la troisième oreille !

Je remets donc les livres au mois prochain et me contente de signaler ici quelques articles de revues.

§

Il était certes intéressant de grouper dans une même revue quelques écrivains allemands et français, unis dans un but commun. Une grande cohésion aurait pu faire jaillir des idées d'entente encore mal définies. La **Revue franco-allemande** a préféré rester éclectique, choisir ses collaborateurs au hasard et les laisser libres d'errer où bon leur semblerait. Mais cela aussi était encore très louable, car à Munich, où s'édite la revue, les idées françaises ont beaucoup de partisans et l'on aurait pu créer un public, dont on aurait fait l'éducation artistique. On lui aurait appris la différence qu'il y a entre M. Georges Ohnet et M. Anatole France, on lui aurait fait comprendre que Zola écrit mal et que Stéphane Mallarmé est un grand poète. Quelques solides articles sur la civilisation et le goût n'auraient pas non plus été déplacés. Au lieu de cela, on convie M. Urbain Gohier (du *Soleil*) et on lui réserve la place en tête de la revue, comme si les correspondants juifs des journaux allemands ne leur en disaient pas assez sur les questions dont on s'occupe dans ce monde-là. Et puis l'on parle d'humanitarisme, de féminisme, de paix universelle et d'autres jolis produits du laisser-aller démocratique. Vraiment, Messieurs, ce n'était pas la peine ! En France les revues à plusieurs langues ou de traduction ont peu de chances. Voyez *Cosmopolis* et voyez, toute proportion gardée, le *Magazine international* dont la *Revue franco-allemande* recueille un peu l'héritage ! Nous lisons peu et il faut nous

apprêter de façon particulière les auteurs étrangers pour nous les rendres abordables. C'est grand dommage, car la partie littéraire allemande de la *Revue franco-allemande* est excellente. J'y signale des vers de M. Richard Dehmel et un intéressant article de M. de Scholz sur le poète hambourgeois Gustave Falke.

Dans **Das litterarische Echo**, la partie documentaire est toujours fort bien faite, mais les bons articles de fond y sont de plus en plus à l'étroit. M. Ernest Heilborn parle de Mademoiselle de Meysenbug à propos de son nouvel ouvrage de *Mémoires*. « Elle était une amie, cette idéaliste. Dans son nouveau livre, comme dans ses « Mémoires d'une idéaliste », l'histoire de sa vie qu'elle raconte est de nouveau devenue l'histoire de ses amitiés. Voici d'abord le significatif hiver qu'elle passe à Sorrente avec Nietzsche et ses fidèles, le docteur Rée et le jeune Brenner. De longues promenades le long de la mer avec de sérieuses conversations philosophiques et le soir des réunions recueillies ornées de lectures. On prend plaisir, ainsi en commun, à des conférences sur la culture grecque de Burckhardt. Significative en effet cette époque, car c'est alors que Nietzsche se détourne intérieurement de Wagner, qu'il traverse son premier grand changement de peau et que, déjà malade, il découvre *sa propre* philosophie. Comme l'hiver tire à sa fin, Nietzsche remet à l'amie un manuscrit où elle voit avec frayeur qu'il n'est plus l'ancien, plus celui qu'elle avait aimé en lui. Et elle le prie de ne pas faire imprimer ces sentences, puisqu'il lui faudra s'en défaire — et quand même elle les retrouve dans *Humain, trop humain*. Mais, par contre, Nietzsche suit avec enthousiasme ses pensées à elle : elle conçoit le projet de créer un ermitage pour les adultes des deux sexes « pour le libre développement de la plus noble vie intellectuelle », où l'on devait apprendre et enseigner en commun à la façon des péripatéticiens — un plan qui ne s'est naturellement jamais réalisé. »

M. Peter Altenberg, dont la *Revue des Revues* nous a enfin donné d'intéressantes traductions, publie, dans le **Wiener Rundschau**, d'amusantes « Cartes postales » imaginaires (15 mai). Il s'agit bien entendu de cartes postales avec vignettes que l'auteur adresse de ci de là à « Elle » et où il se montre un peu l'émule de Paul Masson, sauf les à peu près, bien entendu. En voici quelques exemples : Du château de P.: « Ici devraient habiter des aristocrates intérieurs ! de ceux à

qui tous les étrangers diraient intérieurement : Monsieur le Comte, Madame la Baronne ! » De l'intérieur d'une église : « Voici l'endroit où des âmes humaines vaincues signent leur capitulation de Sedan. » Salut de W. sur le Danube : « Endroit paisible ! Que nos âmes soient ainsi, le matin, le soir. — — Du moins le matin, du moins le soir ! » Quant à « Elle » elle envoya de partout des cartes postales illustrées. Mais sur toutes il n'y avait que ces simples mots : « Je pense à vous ! » — Dans le même fascicule, M. G. Fuchs fait un bizarre « Sermon contre les littérateurs, dans les choses de l'art dramatique ».

**Die Gesellschaft** (15 mai). — Traduction du *Dîner d'Athées* de Barbey d'Aurevilly. Etude sur Franck Wedekind par M. A. Mœller-Bruck.

**Nord und Süd** (mai). — M. Tony Kellen se souvient du cinquantième anniversaire de la mort de Mme Récamier pour lui consacrer une étude psychologique.

**Magazin für Litteratur** (13 mai). — Louis Büchner le célèbre matérialiste que les politiciens socialistes ont accaparé on ne sait trop pourquoi, est mort le 30 avril. M. R. Steiner dans sa belle nécrologie rappelle que Haeckel parle avec sympathie de l'auteur de *Force et Matière* comme d'un penseur qui, parmi les précurseurs de Darwin, occupe une place d'honneur.

**Die Nation** (6 et 13 mai). — M. Ransohoff étudie Racine, M. Gagliardi les drames de Gabriele d'Annunzio, M. Benno Rüttenauer rapproche Gustave Moreau d'Arnold Boecklin.

**Neue deutsche Rundschau** (mai). — M. G. Simmel vient développer une *Philosophie du travail*, en ne le considérant plus comme base d'évaluation pour la valeur des objets. — Dans le récit d'un voyage en Angleterre, M. Liebknecht se réjouit du progrès des idées démocratiques même dans les milieux conservateurs (?).

**Die Zeit** (6 mai). — M. Franz Servaes voit dans le caricaturiste Hans Baluschek un Gavarni berlinois.

HENRI ALBERT.

## *LETTRES ANGLAISES*

Vincent O'Sullivan : *The Green Window*, 113 pages, 5 s., Smithers. — Max Beerbohm : *More*, 201 pages, 4 s. 6 d., John Lane. — J. Francis Grierson : *Modern Mysticism*, VIII-144 pages, 3 s.

6 d., George Allen. — Right Hon. Sir William Vernon Harcourt : *Lawlessness in the National Church*, 156 pages, 1 s., Macmillan. — Lord Alfred Tennyson : *Poetical Works*, 648 pages, 3 s. 6 d., Macmillan. — Rose G. Kingsley : *A History of French Art : 1100-1899*; XIV-517 pages, in-8°, 12 s. 6 d., Longmans.

Revues : *The Fortnightly Review*. — *The Cornhill Magazine*. — *The New Century Review*. — *The National Review*. — *The Wesminster Review*. — *The Dome*.

Ce n'est pas un vain labeur que d'essayer de donner mensuellement un aperçu de ce que l'on pense et de ce que l'on écrit en Angleterre. Ceci exige certainement un effort que ne peut apprécier le lecteur qui parcourt quelques pages où sont condensées les réflexions suggérées par la lecture attentive de nombreux volumes. Le chroniqueur lui-même arrive, à force d'habitude, à ne plus se rendre exactement compte de la somme de travail qu'il fournit, et, par conséquent, ignorant tout son mérite, il devient d'une modestie exagérée, attitude fort préjudiciable à ses intérêts, en vérité. L'habitude, qui commence avec le premier acte, ne doit pas être interrompue, sinon il en résulte les troubles les plus graves. N'ayant pas eu le mois dernier à faire ma chronique habituelle, je me permis de laisser de côté les lectures anglaises qui absorbent une grande partie de mon temps, et entre des occupations plus immédiatement pratiques, je me livrai à ma fantaisie, relus des choses anciennes, quelques livres français, chose rare, y prenant un plaisir oublié depuis longtemps. Cependant, des volumes envoyés par les auteurs ou par les éditeurs anglais s'entassaient sur ma table, sans que vraiment j'eusse le désir de les ouvrir. Je m'abandonnais à la joie d'autres lectures que je choisissais, à mon gré, sans raison et sans obligation spéciales, remettant, de jour en jour, le moment où il me faudrait reprendre la tâche exigeante que nécessite cette chronique. Plus je tardais, moins je me sentais disposé à toucher aux piles multicolores des productions récentes des littérateurs anglais, et j'éprouvais même, à leur endroit, un sentiment d'antipathie profonde. Alors, je réalisai tout ce que ce labeur absorbe de mon temps et de mon activité, et quel mince profit j'en retire actuellement. Mais néanmoins il me fallut renoncer aux travaux de mon choix et m'attaquer aux volumes divers qui encombraient ma table. Il me restait évidemment fort peu de temps, et il m'était matériellement impossible de prendre connaissance de tous. Un choix s'imposait. Tout d'abord j'éliminai les romans pour pouvoir les lire plus à loisir et sans hâte. Il restait quelques volumes : essais, poèmes,

théâtre, critique, histoire, etc. Je me décidai pour cette tâche plus variée et moins lourde.

Voici d'abord **The Green Window**, à travers laquelle Mr. Vincent O'Sullivan regarde la vie et l'apprécie. Ceci ne veut pas dire que, sans s'y mêler, Mr. O'Sullivan se contente de jeter, de derrière *la fenêtre verte* de quelque cabinet que garnit une bibliothèque choisie, des regards occasionnels et désabusés sur la vie. Je ne pense pas non plus que Mr. O'Sullivan ait voulu, dans les vingt-cinq essais et contes que renferme son livre, donner une philosophie complète ou un système de vivre. Il demeure évident, à mesure qu'on achève cette lecture, qu'une telle prétention est logiquement impossible et que l'auteur ne veut nullement aller jusque-là. Il n'a pas cherché à nous surprendre par de profondes pensées métaphysiques comme le font habituellement les ignorants, par un étalage d'érudition et de connaissances universelles, non certes: très simplement, sans dédain assumé, sans cynisme inutile, sans aucune sentimentalité non plus, Mr. O'Sullivan constate que le monde, que la vie, sont assez généralement mauvais, que nos opinions, nos vues, nos idées, nos jugements sont assez facilement faux, ou complaisamment faussés, et qu'il est préférable de ne pas s'efforcer de réformer et d'améliorer la vie, et ceux qui vivent, mais bien plutôt d'apprendre à considérer les choses à leur vraie valeur, de redresser nos opinions, de rendre plus claires nos idées et d'affermir nos jugements. Cela se ramène sans la moindre difficulté à cette maxime de morale provisoire et si pratique de Descartes : tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde. Donc, nulle tendance à un pessimisme découragé ; pas d'optimisme obstiné non plus, rien que cette conviction qu'au milieu des contestations incessantes de l'existence, il est une félicité possible, et que notre esprit étant la seule chose qui soit en notre pouvoir, nous nous devons à lui, qui peut seul nous détacher de toutes les causes de tourments, et nous rendre libres et heureux parmi les hommes. La façon dont Mr. Vincent O'Sullivan développe ses idées est certainement pour séduire nos esprits français, ses remarques et ses observations sont présentées nettement et clairement, dans un style extrêmement soigné, une langue élégante et riche. C'est un livre qu'aimeront ceux que délectent les lectures d'essais finement écrits et finement pensés surtout que l'auteur peut dire encore : Mon dessein n'est pas d'en-

seigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. Et son livre fermé, après qu'il a pris, sans *ül-will*, congé du lecteur, il peut penser : J'espère qu'il sera utile à quelques-uns, sans être nuisible à personne, et que tous me sauront gré de ma franchise.

Les titres des vingt-cinq essais de *The Green Window* sont des monosyllabes, et le volume auquel je passe maintenant porte simplement pour titre : **More,** et le nom de l'auteur m'engageait impatiemment à l'ouvrir. Des essais, encore. Mais surtout des prétextes à raillerie, ironie, satire, humour, persiflage. Le tout est écrit avec une impertinence pleine de familiarité et d'aisance, où l'auteur ne se prend pas plus au sérieux que son sujet ou le lecteur. Avec ce volume, Mr. Max Beerbohm consolide encore sa réputation d'esprit souple et brillant, de discernement critique, de pensée originale, et d'excellent styliste. Cet art de l'impertinence est des plus difficiles à atteindre : il y faut un don naturel, et certaines qualités spéciales y sont requises. Il est commun de rencontrer des gens doués d'un certain esprit ; il est commun de rencontrer aussi des gens impertinents ; mais on ne les juge justement que lorsque l'on peut les comparer avec un qui excelle dans ce genre. A vrai dire, nous sommes peu difficiles, quant à nos distractions, et la moindre supercherie nous amuse, encore que nous en fassions peu de cas et n'ayons aucun espoir de lui voir prendre un développement qui nous force à lui accorder plus que quelques instants de bienveillante attention. Avec Mr. Max Beerbohm, c'est tout différent. L'ironie, la raillerie, la satire même ne sont plus de simples moyens. Elles deviennent l'essence même de l'impertinence condescendante et familière du critique. Tout cela se fait sérieusement, sans manquer de délicatesse et de légèreté, avec une assurance plutôt qui ne faiblit jamais, et que seules peuvent soutenir et excuser une bonne grâce parfaite, une vivacité extraordinaire, une imagination abondante, une éloquence sobre et une générosité charmante dans les jugements les plus justes et les condamnations les mieux méritées : avec sa libre et vive aisance, il n'offense jamais, et ses traits de satire même ne peuvent soulever le moindre ressentiment.

Je ne sais vraiment si je me laisse aller à un accès inopiné de bienveillance, mais la lecture d'un troisième volume d'essais intitulé : **Modern Mysticism,** m'a procuré un véritable

plaisir. Peut-être est-ce dû à l'habitude qui vient, à l'entraînement? Quoi qu'il en soit, le livre de Mr. J. Francis Grierson est d'un intérêt indéniable, et l'on comprend aisément qu'il ait eu la joie d'être loué par Stéphane Mallarmé et Maurice Mæterlinck. A vrai dire, on le sent fortement imprégné des deux, et si je n'avais été autant séduit à la lecture, j'aurais noté, et cité ici, certains passages qu'on eût dit écrits par Mallarmé, et que même il me semblait entendre dits par lui. Quant à Mæterlinck, avec quelle raison proclame-t-il avoir rencontré « une âme aussi étrangement fraternelle, je devrais dire peut-être la plus vraiment fraternelle que j'aie trouvée jusqu'ici. J'ai été délicieusement et profondément surpris — vous avez écrit tant de choses que j'aurais rêvé d'écrire! » Mais je crois que, malgré ces rapprochements, Mr. Francis Grierson possède une réelle originalité de pensée et un style vraiment personnel. Son dialogue entre Eschyle et Euripide à propos de *Macbeth* est absolument remarquable. Ses études sur Wagner, Tolstoï, Amiel, sont fort judicieuses, et des essais sur différents sujets : *Modern Mysticism, Modern Melancholy, Imitation and Originality, The New Criticism, The Artistic Faculty in Literature*, etc., contiennent d'excellentes choses. Mr. Grierson se révèle, dans ces quelques pages, un esprit supérieurement intéressant, et il ne reste plus qu'à souhaiter, tout banalement, qu'une si belle promesse ne nous soit pas une déception.

Une série d'articles qui parut dans *The Times*, et où le Right Hon. Sir William Vernon Harcourt, M. P., traite magistralement de la crise religieuse, amenée par le ritualisme, que subit actuellement l'Eglise anglicane, est réimprimée par Macmillan, sous le titre de **Lawlessness in the National Church**. Il est impossible, sans avoir lu ce livre, de comprendre toute la gravité d'une telle question en Angleterre. Dans ce pays, la religion tient une place prépondérante, solidement établie, et il serait dangereux de la vouloir attaquer. L'envahissement progressif des coutumes de l'Eglise catholique, et de ses dogmes aussi, transsubstantiation, confession, messe de minuit, innovations liturgiques et rituelles, occasionnera certainement, à un moment qu'il est encore difficile de prévoir, une crise qui pourra avoir un contrecoup énorme sur toute l'activité anglo-saxonne. Des raisons politiques ont seules jusqu'ici retenu la contestation dans des limites relativement étroites; mais une agitation sourde se produit, l'opi-

nion publique se passionne peu à peu, les anti-ritualistes déploient une activité incessante et l'un de leurs orateurs les plus ardents, le Rev. R. C. Fillingham, n'a pas hésité, à plusieurs reprises, à parler de violences et de manifestations coercitives, si l'intervention des évêques n'entravait promptement l'envahissement des erreurs papistes. Le même éditeur vient de lancer aussi une édition populaire des **Œuvres de Tennyson,** qui, pour le prix si peu élevé de trois shillings et six pence, renferme les œuvres poétiques complètes du dernier poète lauréat. Le volume fort soigneusement entoilé est imprimé très clairement sur un excellent papier, en un format très commode, et il ne sera nullement déplacé dans la bibliothèque de l'homme de lettres et du poète.

Résumer, en un fort volume même, l'**Histoire de l'Art en France,** depuis le XII^e^ siècle, ne semble pas une tâche des plus faciles. Néanmoins, c'est ce qu'a réussi Miss Rose G. Kingsley, et de la façon la plus heureuse. Il est bien évident que l'énorme matière qu'offre un tel sujet se trouve tout simplement résumée, mais à la fois de la façon la plus succincte et la plus complète. De fort judicieuses divisions facilitent les recherches dans la foule des noms et des œuvres ; le volume ne renferme pas de développements particuliers de telle ou telle branche des arts plastiques, mais l'exactitude des renseignements et la rareté des omissions rendent cet ouvrage indispensable aux innombrables personnes qui s'intéressent à la peinture et à la sculpture en France. Elles pourront se faire une idée nette et schématique des divers mouvements et groupements qui se sont succédé depuis sept siècles ; et à ceux mêmes qui désirent des connaissances plus amples, ce livre encore est nécessaire, car il leur sera l'inépuisable et inappréciable répertoire, auquel ils devront sans cesse se référer.

Le grand nombre des revues qui depuis deux mois me sont parvenues m'oblige à signaler seulement quelques articles d'un intérêt particulier. Dans la **Fortnightly Review** de mai, Mr. Arthur Symons publie, à propos de son centenaire, une magistrale étude sur Balzac. Dans le **Cornhill** parurent une nouvelle de Stephen Crane, et une dissertation de Sydney Lee sur Shakespeare ; dans la **New Century Review**, une étude sur la poésie de Sir Lewis Morris et des réminiscences de Robert Louis Stevenson, par Lilith Ellis ; dans la **National Review**, un article de Mr. Conybeare sur l'*Affaire ;* dans la **Westminster Review,** une intéressante étude sur Mæter-

linck. La très artistique revue, **The Dome**, donne avec des articles et des contributions diverses par Yeats, Laurence Housman, Binyon, Holmes, etc., de fort belles reproductions d'œuvres d'art. Les revues critiques, hebdomadaires, renferment un grand nombre d'excellentes études et de sages critiques. Au mois prochain, beaucoup d'autres livres et une plus attentive revue des Revues.

HENRY D. DAVRAY

## *LETTRES ITALIENNES*

Représentations des Tragédies modernes de Gabriel d'Annunzio.

La chronique littéraire italienne retentit ce mois de l'écho des batailles inattendues dont les œuvres dramatiques de d'Annunzio ont été saluées. A Naples, on a enterré *la Gloria* sous les cris d'une foule furieuse; à Palerme, *Gioconda* n'a pu se vanter d'un accueil plus aimable ; à Munich on a bâillé pendant toute la répresentation du *Sogno d'un mattino di primavera.* On est arrivé, à Naples, jusqu'à se battre en duel pour ou contre *la Gloria,* et un étudiant a reçu un coup d'épée suffisamment incommode dans le flanc droit ; donner ou recevoir un coup d'épée pour une pièce qu'on ne considère pas comme digne de son attention, n'est-ce pas le *nec plus ultra* du donquichottisme oiseux ?

Mais l'âme humaine est pleine de mystères, disait mon professeur de philosophie; et je suis enclin, pour lui faire plaisir, à classer les duels littéraires parmi les phénomènes mystérieux de la psychologie.

Toujours est-il que, comme je viens de vous l'apprendre, *la Gloria* de d'Annunzio, dont on attendait des merveilles, est lourdement tombée à Naples; un désastre complet qui, pour ses proportions gigantesques, ne peut laisser dans l'âme d'un artiste qu'une espèce d'amère satisfaction. Ce qui est sans poids tombe sans bruit.

Au moment où j'écris, cette tragédie moderne n'a pas encore paru en volume : tout en me réservant donc d'en parler la prochaine fois, après lecture, je crois pouvoir exposer, ici, pour le moment, quelqu'une des causes de cet insuccès définitif.

Et la première c'est que l'art dramatique de d'Annunzio n'est qu'une conception de son cerveau. Ses tragédies, on ne les voit pas; on les entend raconter par les personnages, et

quoique ces personnages parlent souvent une langue admirable, ils n'arrivent pas à nous donner l'impression directe de l'action ou du fait. Nous voyons avec les yeux de ces fantômes, qui, à leur tour, voient avec les yeux de d'Annunzio; impression de troisième degré, impression nulle.

D'Annunzio n'a pas voulu admettre que la scène a des exigences spéciales, et il y reste littérateur, artiste soigneux, ciseleur incapable du grand ensemble, amant du détail et négligent de l'ensemble.

Il va sans dire que ces défauts ont été exagérés, dénoncés, pourchassés par les ennemis nombreux que d'Annunzio compte non seulement dans le monde littéraire, mais dans le monde politique aussi. Une interprétation malheureuse des personnages de *la Gloria*, qu'on a crue une tragédie à clef, a porté le coup de grâce. Selon cette interprétation, *Bronte* n'est que Crispi, *Flamma* représente Cavallotti, etc.; et les partisans de celui-ci, et les partisans de celui-là ont oublié au plus vite qu'ils étaient au théâtre et non dans un meeting; cris, huées, sifflements sur toute la ligne. Mme Duse et M. Zacconi, les deux grands artistes qui jouaient la pièce orageuse, n'ont jamais vu, sans doute, un public plus acharné et plus irrévérent, et ils ont effacé à jamais *la Gloria* du répertoire de leurs tournées.

Quelques jours avant, un accueil presque également tumultueux saluait *la Gioconda*, à Palerme. Ici les étudiants ont pris parti contre d'Annunzio, non pas au nom de l'art, mais au nom de la morale, ce qui donne à la bataille un coloris inattendu de ridicule. Et pour rehausser ce coloris, les étudiants ont envoye aux journaux une lettre qui accentuait encore le sens de leur démonstration éthique. Il était si facile, au contraire, d'accepter la morale, ou mieux le manque absolu de morale dans la tragédie de d'Annunzio, et de combattre celle-ci sur le terrain de l'art dramatique! Mais les jeunes gens aiment quelquefois les excentricités, et sur l'autel de la morale *la Gioconda* a péri.

Pour compléter cette notice, signalons encore un succès d'estime à Rome, pour la même *Gioconda;* un public impartial (on en trouve, de temps en temps!), sans aucune prévention politique, a goûté la tragédie, a salué avec enthousiasme Mme Duse et M. Zacconi, les deux artistes incomparables, et enfin l'auteur. D'Annunzio ne sut pas résister à la tentation de recevoir en personne les applaudissements, et, — remar-

quait *l'Avanti*, le journal des socialistes, — il se présenta sur la scène, « tout luisant, du crâne à la pointe des bottines vernies ».

On ne lui pardonne pas, entre parenthèse, la contradiction patente où il se plaît depuis quelque temps. Après avoir lancé dans ses livres une mitraille d'adjectifs dédaigneux et détonants contre la foule, il se fait un escabeau de cette foule pour entrer à la Chambre, parmi ceux qu'il appelait jadis *les pale-freniers de la Grande Bête;* mieux encore, il recherche cette Grande Bête pour lui jeter à la tête ses Tragédies; la Bête siffle, voilà tout, comme il était à prévoir sans en faire l'expérience.

Mais on dirait que ces contradictions voulues ne sont pas trop favorables au poète. Comme homme politique on ne connaît de lui que son discours électoral : une oraison polie et étincelante déroulée devant un troupeau de paysans ébahis, qui n'y comprenaient mot. Il y parlait de la Beauté Eternelle, des mœurs anciennes, et d'autres choses simples en style prodigieux; rien de moins électoral, enfin, que ce discours, rien de plus invraisemblable que les théories politiques du grand écrivain. Ses électeurs en tremblent encore...

Quant à son art dramatique, nous en savons quelque chose. Je suis loin d'affirmer qu'on ne puisse pas rencontrer des pages superbes, magistrales, dans ces tragédies; mais le théâtre ne se fait pas avec des pages.

P.-S. — Je parlerai la prochaine fois, outre de *la Gloria* de d'Annunzio, de diverses œuvres intéressantes ou importantes, telles que *la Scuola del marito*, par G. Antona-Traversi, *il Genio*, par Bovio, *Contro quelli che non hanno e che non sanno*, par M. Morasso, *Mentre il secolo muove*, par S. Sighele, etc., etc.

LUCIANO ZUCCOLI.

## *LETTRES NÉO-GRECQUES*

La Jeune Grèce. — Le mouvement littéraire actuel. — M. Jean Psichari. — La Revue *Ê Tekhnê*. — Les *Chansons de la Solitude;* les *Elégies et Idylles* de Petros Vasilikos. — Les *Iambes et Anapestes;* le *Taphos* de Kostis Palamas. — Les *Syndrimata* de M. Malakasi. — *De la Nature et de la Vie*, par Paulos Nirvanas. — *Histoires*, par Yannos Epakhtitis. — La *Bague de la Mère* et autres pièces dramatiques de Yannis Kambysis, etc.

Habitués de voir affluer chez nous, de tous les coins du monde, les étrangers avides de s'initier à notre culture, nous

daignons rarement nous intéresser véritablement aux peuples, que leur importance politique ne désigne pas spécialement à notre attention de grands seigneurs. — Le Midi surtout nous laisse profondément indifférents : le vent ne souffle pas de ce côté. Contraste singulier ! Ce sont justement ces peuples, dits de second ordre, qui nous ont voué la meilleure admiration, la sympathie la plus vraie : ce qui ne veut pas dire, comme nous sommes trop souvent amenés à le penser, qu'ils aient, pour servilement nous copier, abdiqué toute individualité et, du côté de l'art, toute indépendance de tempérament, toute spontanéité.

Nul exemple n'est plus frappant que celui des Grecs, ces victimes, chez nous, d'un enthousiasme irréfléchi et prématuré, que le dédain partial est venu remplacer trop tôt, dans l'esprit du grand nombre. Placée à la base de notre civilisation, mais n'ayant dépouillé qu'hier le manteau de ténèbres rouges dont le Barbare avait chargé ses belles épaules, la Grèce, malgré ses fautes et sa présomption juvénile, mérite un plus long crédit, et je ne sais même pas si nous avons le droit d'en médire. Ayant traversé tant de siècles sans s'éteindre, ne peut-on pas à bon droit la proclamer immortelle ? A cause seulement de sa gloire ancienne, peut-on s'en désintéresser ?

En face de notre décrépitude, la voici toute jeune, ressuscitée, et ne demandant qu'à vivre un nouveau cycle de lumière. Au dire de tous les observateurs perspicaces, le caractère de la Race n'a point change ; il est bien le même qu'au temps d'Ulysse ; patient, rusé, ardent, idéologue. Il faudrait lire dans la **Tekhnê** (une toute nouvelle revue littéraire, qui vient de grouper dans son sein, à Athènes, les meilleurs écrivains actuels, en réaction contre le pédantisme ambiant), l'étude admirable de Kostis Palamas, intitulée le *Roman de l'Ame Grecque*, pour bien se persuader que les Hellènes sont restés conscients de leur âme véritable et qu'ils savent encore, en dehors de toute exagération d'orgueil national, s'apprécier eux-mêmes, en toute justesse de vues.

La Grèce est plus qu'un peuple : c'est une idée séculaire, dont le visage immortel fut tour à tour Prométhée et Socrate : Liberté, Beauté, sont ses autres noms. — Ailleurs et particulièrement chez nous s'est incarnée une autre tradition, son égale sans doute mais différente, inaugurée par Jésus, continuée par Jeanne d'Arc : elle s'appelle Amour et Justice.

N'oublions pas que le cycle se ferme peut-être, où se dé-

pensa notre action et que l'Humanité, reportant les yeux vers ce qu'elle délaissa et répudia, il y a des siècles, se trouve peut-être à la veille de modifier, en le renouvelant, son toujours éventuel idéal.

Parlant de la nécessité d'une émancipation totale de l'esprit grec, en matière littéraire, un jeune écrivain moderne, M. Jannis Kambysis, auteur de plusieurs essais dramatiques, à la fois très étudiés et très personnels, disait naguère, non sans quelque hyperbole, que l'oppression turque avait fait place à celle du Maître d'école. Epris, en effet, d'une sorte de manière archéologique, qui prétendait restaurer l'ancien langage et détruire dans l'idiome moderne, toute trace de servitude, toute empreinte barbare ou simplement étrangère, les Grecs avaient fini par laisser croire qu'ils étaient devenus impuissants à produire quoique ce soit de véritablement spontané et vivant. Aussi bien, depuis les *Chants populaires de la Grèce moderne*, nulle production authentiquement pénétrée de l'âme nationale ne réussit à se faire jour jusqu'à nous. Et c'est bien un peu notre faute à nous-mêmes, qui étions allés persuader aux Hellènes de nous restituer l'antique Hellade, comme si de tels pastiches étaient possibles.

Mais voici que les Grecs se mêlent d'être eux-mêmes, et la guerre récente ne paraît pas, au contraire, avoir affaibli le zèle des nombreux fervents, qui déjà s'intéressent là-bas à la cause d'un art vivant et sincère. Quoique la querelle soit vieille entre *Hellénisants* et *Romaïsants*, le véritable initiateur du mouvement actuel est à coup sûr M. Jean Psichari, l'auteur avisé du *Taxidi* (le Voyage), récits de voyage, écrits tout entiers dans cette langue imagée que parle le peuple de là-bas, langue naïve, un peu sauvage et mièvre, mais gracieuse quand même et toute pénétrée de soleil matinal. Laissant de côté les modèles de l'antiquité, (quand même vénérables, mais impossibles à rééditer malgré les beaux drames d'un Rhisos Rhangavis, les poèmes d'un Valaoritis et les discours de tant d'autres pleins de talent), le jeune groupe cherche à rattacher son inspiration aux chants populaires. Demeurés plus vivants que les nôtres dans la mémoire du peuple, ces chants constituent un fonds traditionnel ininterrompu, dont l'écho n'a pas cessé de bercer les âmes helléniques. — Et c'est ce qui donne aux œuvres de poètes, tels que Vasilikos, Palamas, Malakasi, un caractère à la fois si profondément national et si troublant, à force de spontanéité sincère.

Cela semble jaillir tout naturellement des lèvres, sans effort de travail méthodique — habileté peut-être, mais charme à coup sûr. — Et qu'importe que l'idiome employé ne soit pas la langue *épurée?* Ce romaïque est si jeune, si souriant, si coloré! — Ce sont les *Cantilènes* de J. Moréas en grec, et il n'y a que le grec pour évoquer, le ciel grec, lumineux et fin, frère de la mer bleue et rieuse, aux îles sculptées de rose et de mauve.

Longtemps la revue *E. Estia* (le Foyer), où le nouvelliste Bikélas publia son *Louki, Laras*, fut la seule de quelque valeur à Athènes : c'est là que débutèrent la plupart des écrivains de la génération contemporaine. Plus ardente et consciente d'une mission plus étroitement déterminée, la *Tekhnê*, en dépit des furieuses attaques et de l'animosité des archéologues, bataille maintenant, groupe compact, pour élargir et continuer l'idée de Psichari. —Tenue scrupuleusement au courant des multiples questions philosophico-littéraires qui nous passionnent, elle n'est en rien inférieure à nos meilleures revues de jeunes, et l'on ne peut que louer le goût exquis qui préside à sa direction. Contes, poèmes, romans, études critiques, traductions (Nietzsche, Mæterlinck, pour ne citer que ceux-là), pages étrangères, tout y a sa place. C'est là surtout que l'on peut juger en toute sûreté de prévisions de l'avenir de la langue, riche à déborder, à la fois du côté critique et scientifique, par ses racines anciennes, et du côté strictement littéraire ou artistique, par ses tours neufs et populaires. Simples avant tout, les écrivains de la *Tekhnê* ont pris pour devise une pensée de Solomos un de leurs maîtres et précurseurs : « La Nation doit apprendre à regarder ce qui est vrai comme son patrimoine. » Comme on voit, le mouvement qui s'inaugure là-bas a certaines affinités avec l'élan quelque peu païen qui entraîne ici nos jeunes poètes vers la Vie. C'est entre Vielé-Griffin et Gabriel Vicaire qu'il faudrait placer l'actuelle inspiration de la poésie hellénique, laquelle a trouvé en Kostis Palamas l'un de ses plus remarquables représentants. Simplifiant sa manière, ce dernier vient, tout récemment, de s'imposer à l'opinion par la publication du **Taphos** (Tombeau), véritable improvisation lyrique d'une puissance étrange de vérité, et aussi par ces strophes si délicieusement chantantes : les **Iambes Anapestes** Quelque peu préoccupé de philosophie, Palamas, dans ses premières œuvres, joint à la pensée d'un Sully-Prudhomme la forme d'un Leconte de Lisle; toutefois, malgré le qualifica-

tif de symboliste dont on a voulu l'affubler, il serait difficile de le classer dans aucune école; ce qui ne l'empêche pas d'être un vrai et même un grand poète. Sur ses traces, mais s'inspirant plus directement encore des vieux chants populaires, marche M. Malakasi, le poète des **Contritions**, recueil de pièces quelque peu inégales peut-être, mais d'une langue si délicate et si fraîche! La *Forêt*, par exemple, rappelle Heine et Uhland, et il se trouve des vers d'une singulière musique dans *La Vie et la Mort* et le *Cantique des Cantiques!*

Toutefois, l'un de ceux qui me retient davantage, avec moins d'ampleur peut-être que Palamas, mais avec quelle puissance de suggestion mélancolique! c'est encore Petros Vasilikos, le directeur de la *Tekhnê*.

Les **Elègies et les Idylles**, encore que plus étudiées, semble-t-il, que tels récents passages lyriques de Palamas, dégagent de multiples résonances d'âme et de nature; c'est un chant de violon au bord de la mer, et cela semble exhaler un parfum si délicieux de simple vie rêveuse! — Une vague teinte de symbole souvent s'y mêle, mais ce subjectivisme qui se laisse deviner est un charme de plus, telle cette strophe :

Et c'était là quelque part dans la forêt,
Il était jadis un jardin ;
Il était un jardin sous la forêt
Avec des nids, des roses et de l'eau.

Celle-ci encore :

Que pleure-t-elle, que pleure-t-elle, la cloche ?
O ma pauvre mère !

**Les Chansons de la Solitude**, du même poète, publiées antérieurement, accusent plus de largeur, particulièrement dans le *Chant de Linus*, mais elles ne sont ni plus douces ni plus pénétrantes, et la simplicité en est peut-être moins immédiate.

Du côté des prosateurs, Yannos Epakhtitis, dont les vers sont aussi d'essence rare, a écrit, sous le simple titre d'**Histoires**, des contes et nouvelles d'une souplesse et d'une fermeté remarquables de style. Ce sont des scènes populaires, toujours très consciencieusement racontées. D'une fantaisie peut-être plus neuve et d'un art plus subtil, mais non pas plus parfait, se révèle Paulos Nirvanas. Son livre **De la Nature et de la Vie** a le charme câlin d'une fontaine de Jouvence. Des impressions de voyage, des récits de guerre, des contes,

des réflexions philosophiques, tout s'y trouve et tout s'y harmonise de façon surprenante. « La mer, la montagne et la forêt, les choses et les visages, la nature et la vie nous sont présentés, non pas comme de simples clichés photographiques, mais comme des motifs pour le développement de pensées musicales », dit K. Palamas, dans sa critique de l'œuvre.

Je dirai plus tard, ne pouvant le faire tout de suite ici comme je voudrais, ce que sont les tentatives dramatiques de Yannis Kambysis, l'auteur de cette inimitable fantaisie dialoguée : **La bague de la mère**, et aussi de ces pièces où se trouve fixée si intensément la vie athénienne actuelle et la vie tout court avec son irrémédiable misère : *Les Kurdes*, *Le secret du mariage*, *La Farce de la vie*. — La puissance du dialogue s'y révèle nerveuse, inaccoutumée, et d'une langue tellement prise sur le vif que les amis mêmes de l'écrivain ont été frappés de son audace. — Ce moderne Grec est original et créateur à sa façon, comme le fut jadis Aristophane, et, à ce titre, il n'imite personne.

Initié d'ailleurs au plus ardus problèmes de la psycho-physiologie contemporaine, il publie dans la *Tekhnê* de fort robustes études sur l'art dramatique moderne. En un mot, c'est *quelqu'un*.

Je voudrais aussi pouvoir citer les noms de beaucoup d'autres auteurs d'œuvres parues ou à paraître prochainement, tels Karkavitza, Episkopopoulos, Gryparis, Pasayanis, Provélengios, Xenopoulos, L. Porphyros, A. Pappadiamandis, etc., mais je dois pour aujourd'hui me borner à indiquer une marche en avant, que beaucoup d'efforts sincères, mais non encore entièrement divulgués, accompagnent. Tous ont avant tout le culte traditionnellement hellénique de la mesure et de la beauté. Ils veulent y joindre le souci de la vérité, la religion de la vie.

Etre libre et être vrai, n'est-ce point là le plus intime secret de l'Art ?

PHILÉAS LEBESGUE

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

Histoire.—Eugène Aubin : *Les Anglais aux Indes et en Egypte;* Colin, 3.50. — Bonnal de Ganges : *Les Représentants du peuple en mission près les armées* (1793-1797) (tome IV) ; Savaète, 8 fr. — De Bildt : *Christine de Suède et le cardinal Azzolino;* Plon, 8 fr. — Du Cause de Nazelle : *Mémoires du temps de Louis XIV;* Plon, 3.50. — R. P. Léopold de Chéranée : *Saint Bonaventure, 1221-1274*, (avec portraits); Poussielgue, 1.50. — Charles Andler : *Le Prince*

*de Bismarck ;* Georges Bellais, 3.5o. — H. Clément : *L'arrestation de la duchesse de Berry ;* Fontemoing, 1.5o. — A. de Courson : *Chouans et Réfractaires. Bretagne et Bas-Maine ;* Sauvaitre, 5 fr. — Ernest Daudet : *Louis XVIII et le Duc Decazes ;* Plon, 7.5o. — J. Garsou : *Les Créateurs de la légende napoléonienne, Barthélemy et Méry ;* Fischbacher, 4 fr. — Lavisse et Rambaud : *Histoire générale du IX^e siècle à nos jours,* t. XI. *Révolutions et guerres nationales, 1848-1870 ;* Colin, 12 fr. — Christian Scheffer : *Bernadotte roi ;* Alcan, 5 fr. — Achille Viallate : *J. Chamberlain ;* Alcan, 2.5o.

Littérature. — Barbey d'Aurevilly : *Philosophes et Ecrivains religieux ;* Lemerre, 7.5o. — Edmond Barthèlemy : *Thomas Carlyle,* Essai biographique et critique ; portrait de Carlyle d'après Samuel Lawrence, gravé sur bois par Julien Tinayre ; « Mercure de France », 3.5o — Emile Besnus : *Le Navire d'Isis,* Reliquiæ, préface de Maurice Pottecher, portrait d'Emile Besnus gravé sur bois par Maurice Baud ; « Mercure de France », 5 fr. — S. Bourreline : *Lettres à Mignon. Correspondance inédite entre le poète Théodore Aubanel et la comtesse du T,* 2 portraits ; Avignon, Aubanel frères, 5 fr. — Alphonse Daudet : *Notes sur la vie ;* Fasquelle, 3,5o. — Charles Dejob : *Les femmes dans la comédie française et italienne au XVIII^e siècle ;* Fontemoing. — Remy de Gourmont : *Esthétique de la langue française ;* « Mercure de France », 3.5o. — G. Joret Desclosières : *Alain Chartier ;* Fontemoing, 2.5o. — Pierre Loti : *Reflets sur la sombre route ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Michelet : *Lettres inédites adressées à M^lle Mialaret (M^me Michelet) ;* Flammarion, 7.5o.

Poésie. — Paul Briquel : *Les joies humaines ;* « Mercure de France », 3.5o. — Louis Chollet : *Bas-Reliefs. La Voie douloureuse ;* Lemerre, 3 fr. — P. Fargues : *Fleurs d'Angleterre ;* Fischbacher, 1.5o. — Albert Fleury : *Poèmes (1895-1899) ;* « Mercure de France », 3.5o. — Gustave Fréjaville : *Près de toi ;* « Mercure de France », 2 fr. — Victor Kinon : *Chansons du petit Pèlerin à Notre-Dame de Montaigu ;* Bruxelles, Soc. Belge de Librairie. — Hugues Lapaire : *Les Chansons berriaudes ;* Moulins, Crépin-Leblond, 3.5o. — Sébastien Charles Leconte : *Les Bijoux de Marguerite ;* « Mercure de France », 5 fr. — Pol Levengard : *Les Pourpres mystiques ;* « Mercure de France », 2 fr. — Jacques Madeleine : *A l'Orée ;* Fasquelle, 3.5o. — Stéphane Mallarmé : *Poésies,* Frontispice de Félicien Rops ; Bruxelles, Deman, 6 fr. — Adrien Mithouard : *Le Pauvre Pêcheur ;* « Mercure de France », 3.5o. — Karl Nissa : *La Caravane Mystique ;* Lyon, Storck. — Robert Scheffer : *Herméros ;* « Mercure de France », 2 fr. — Georges Thouret : *Bluettes et Rêveries ;* Le Havre, Micaux. — Gustave Tillié : *Sanglots ;* « Le Mentor », 2 fr. — Paul Villa : *Frissons d'Avril ;* Albi, Corbière et Julien, 1.25.

Philosophie. — J. Dubois : *Spencer et le principe de la Morale ;* Fischbacher, 6 fr. — Ossip-Lourié : *La philosophie de Tolstoï ;* Alcan, 2.5o.

Publications d'art. — Gustave Geoffroy : *Les Minutes Parisiennes ; 2 heures,* illustrat. de A. Lepère ; Ollendorff, 2 fr. — Lideau :

*La Cour de l'Impératrice Catherine II* (Ses collaborateurs et son entourage), 2 gros volumes avec 189 silhouettes; Le Soudier, 60 fr.

ROMAN. — Jean Berleux : *Un cœur d'honnête femme*, avec une lettre préface de Henri Lavedan; Ollendorff, 3.50. — Albert Boissière : *Les Magloire;* Fasquelle, 3.50. — Nonce Casanova : *Le Poète et la Violée;* Ollendorff, 3.50. — Pierre Clésio : *Le roman de Claude Lenayl;* Plon, 3.50. — Camille Delthil : *Les deux Ruffin;* Vanier, 3.50. — Jacques Fréhel : *Vaine Pâture;* Plon, 3.50. — Pierre Guédy : *L'Heure bleue*, ill. par la photograp.; Nilsson, 2.50.— Charles-Henry Hirsch : *La Possession;* « Mercure de France », 3.50. — Georges Lecomte : *Suzeraine;* Fasquelle, 3.50. — J. Psichari : *La Croyante;* Stock, 3.50. — Henry Rabusson : *Les chimères de Marc Le Praistre;* Calmann Lévy, 3.50. — Pierre Veber : *Les Couches profondes;* Simonis Empis, 3.50.

SCIENCES. — E. Fourrey : *Récréations arithmétiques;* Nony, 5 fr. — M. Griveau : *Les Feux et les Eaux;* Schleicher, 1 fr. — Arthur Hannequin : *Essai critique de l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine;* Alcan, 7.50. — E. Laurent : *Byron* (étude médico-psychologique); Maloine, 1 fr.

SCIENCES RELIGIEUSES. — Jules Baissac : *Les origines de la religion*, nouv. édit., 2 vol.; Alcan, 12 fr.

SOCIOLOGIE. — Adolphe Coste : *Les Principes d'une sociologie objective;* Alcan, 3.75. — Lucien Deslinières : *Application du système collectiviste*, préface de Jean Jaurès; « Revue socialiste », 6 fr. — Emile Durkheim : *L'année sociologique* (2e année, 1897-1898); F. Alcan, 10 fr.— Raoul de la Grasserie : *Des Religions comparées au point de vue sociologique* (Bibliothèque internationale sociologique); V. Giard et E. Brière, 9 fr. — Jean de la Poulaine : *Le Colosse aux pieds d'argile, étude sur l'Angleterre;* Plon, 3.50.

THÉATRE. — Edouard Dujardin : *Antonia*, légende dramatique en trois parties; « Mercure de France », 3.50.— A. Ferdinand Herold : *Sâvitri*; comédie héroïque en 2 actes, en vers; « Mercure de France », 1 fr.— Camille Lemonnier : *Théâtre : Le Mort, les Mains, les Yeux qui ont vu;* Ollendorff, 3.50.— Michel Tavera : *La Tour de Sénèque*, spectacle en 1 acte; Nouvelle Imprimerie, 1.50.

VOYAGES. — Henry Detouche : *De Montmartre à Montserrat* (*D'un moulin à un monastère*), avec illustrations de l'auteur; « Mercure de France », 3.50. — E. Gothi : *Récits d'un chasseur sibérien*, d'après Tcherkassof; Delagrave, 3.90.— Jean Lorrain : *Heures d'Afrique;* Fasquelle, 3.50.

DIVERS. — A. Desbarrolles : *Abrégé de chiromancie et chirognomonie appliquées;* Vigot frères, 2.50. — Jules Huret : *Sarah Bernhardt;* Juven, 5 fr.

TRADUCTIONS. — Thomas Carlyle : *Sartor Resartus, vie et opinions de Herr Teufelsdroeckh*, trad. par Edmond Barthélemy; « Mercure de France », 3,50.— Guglielmo Ferrero : *Le Militarisme et la Société moderne*, trad. de l'Italien par M. Nino Samaja, Stock, 3.50.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Tullio Giordana : *Le Greche*, novelle ; Turin, Roux, Frassati, 1.50.

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Une lettre de M. Jacques Brieu. — Une lettre de Nietzsche sur la littérature française. — Un mariage. — Un banquet à Auguste Rodin à Bruxelles. — M. Emile Michelet à l'*Humanité Nouvelle*. — Une anthologie des poètes français nouveaux. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Volumes en préparation.

**Une lettre de M. Jacques Brieu.**

Monsieur et cher Directeur,

Monsieur René Philipon m'écrit pour me dire qu'il n'est pas l'auteur de la « notice historique » que j'ai reproduite dans mes *Notes sur le Martinésisme et le Martinisme*. L'auteur est un chevalier de Rose-Croix qui désire garder l'anonyme. Ce qui m'avait induit en erreur, ce sont les propres lettres de M. Philipon. Or M. Philipon n'est que le mandataire de l'ordre de Misraïm.

Je vous prierai d'en informer les lecteurs du *Mercure*. Merci d'avance.

Veuillez agréer, etc.

JACQUES BRIEU.

Dans les *Notes sur le Martinésisme :*

P. 324, note 1, lire : *Réintégration*, au lieu de : *réorganisation*.

P. 328, lig. 21, lire : *relation*, au lieu de : *relations*.

P. 337, lig. 20, lire : *porter son action au loin*, au lieu de : *partir au loin*.

§

**Une lettre de Nietzsche sur la littérature française.** — A propos de notre publication de *Pages choisies de Nietzsche*, les journaux ont donné des fragments d'une lettre du philosophe écrite pendant l'automne de 1888. Voici cette lettre *in-extenso :*

« ...Il y a un petit nombre de Français de l'ancien temps auxquels je reviens toujours : je ne crois qu'à la civilisation française, et tout le reste que l'on appelle en Europe culture me semble un malentendu, pour ne rien dire de la civilisation allemande... Les rares cas de haute culture que

j'ai trouvés en Allemagne étaient tous d'origine française, avant tout Madame Cosima Wagner, certainement la voix la plus autorisée dans les questions du goût qu'il m'ait été donné d'entendre. — Non seulement je lis Pascal, mais je l'aime encore comme la plus instructive victime du Christianisme, lentement assassinée, d'abord de corps, puis d'âme, avec toute la logique de cette forme épouvantable de cruauté inhumaine ; j'ai quelque chose de l'impétuosité de Montaigne dans l'esprit, et qui sait ? peut-être aussi dans le corps. Mon goût d'artiste prend sous sa protection les noms de Molière, de Corneille et de Racine, et cela non sans ressentiment contre le génie inculte de Shakespeare : et en fin de compte cela n'exclut pas que les auteurs français les plus récents ne me soient une charmante compagnie. Je ne vois pas dans quel siècle de l'histoire on pourrait réunir, par un plus beau coup de filet, des psychologues si curieux et en même temps si délicats que dans le Paris actuel : je nomme au hasard — car leur nombre est considérable — MM. Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaitre, et pour en distinguer un autre, de ceux de la forte race, un vrai latin que j'aime particulièrement, Guy de Maupassant. Je préfère, entre nous soit dit, cette génération même à ses maîtres, qui tous ont été corrompus par la philosophie allemande. Partout où atteint l'Allemagne elle corrompt la culture. Ce n'est que depuis la Guerre que la pensée a été délivrée en France... »

§

**Un mariage.** — Le 24 juin, M. Pierre Louys épousera Mlle Louise de Heredia.

§

**Un banquet à Rodin.** — M. Auguste Rodin présente quelques-unes de ses œuvres au public belge, en la *Maison d'Art*, à Bruxelles. A cette occasion, un banquet a été organisé en son honneur à Bruxelles, par l'initiative de M. Jef. Lambeaux. Ont porté des toasts au dessert : MM. Buls, bourgmestre de Bruxelles, Gérard, ministre de France, Vincotte, Van der Stappen, Sillens, sculpteurs, Yvanhoé Rambosson, rédacteur au *Mercure de France*, et Stobbaertz, peintre. M. Rodin a remercié les artistes belges de leur réception enthousiaste en quelques paroles cordiales.

§

**M. Emile Michelet** devient directeur littéraire et artistique de l'*Humanité Nouvelle*, dont la partie scientifique reste sous la direction de M. A. Hamon.

§

**Une anthologie des poètes français nouveaux**, tel est l'ouvrage que se propose de publier la *Moderni Revue*, de Prague, dans le but de répandre parmi les lecteurs tchèques les œuvres de la génération nouvelle. La *Moderni Revue* prie ceux des poètes français nouveaux qui désireraient figurer dans cette anthologie de vouloir bien adresser un exemplaire de leurs livres à M. Arnost Prochazka, Directeur de la *Moderni Revue*, Prague, I-278, Bohême, Autriche.

§

*Vient de Paraître* au *Mercure de France :*

Louis Delattre : La Loi de Péché, roman, 3 fr. 50.

Hubert Krains : Amours rustiques, 3 fr. 50.

André Fontainas : L'Ornement de la Solitude, roman, 2 fr.

Francis Jammes : Clara d'Ellébeuse, *ou l'Histoire d'une ancienne Jeune Fille*, roman, 2 fr.

André Gide : Le Prométhée mal enchaîné, roman, 2 fr.

André Gide : Philoctète, drame, suivi du *Traité du Narcise*, *La Tentative amoureuse* et *El Hadj*, 3 fr. 50.

Jean d'Oc : L'Aventure sentimentale, poèmes, 3 fr. 50.

Louis Raymond : Sur les chemins, Au crépuscule, poèmes, 2 fr.

Edouard Ducoté : Le Chemin des Ombres heureuses, poèmes, 3 fr. 50.

§

**En préparation** chez divers éditeurs : *La Lumière et l'Amour*, poèmes, par Albert-J. Brandenburg ; — *Le Sphinx de Plâtre*, roman, par G. Binet-Valmer.

MERCVRE.

# TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXX*)

—

N° 112. — AVRIL 1899


| | | |
|---|---|---|
| Remy de Gourmont..... | *Du Style, ou de l'Écriture.* | 5 |
| A.-Ferdinand Herold... | *Les Bacchantes* (morceaux lyriques)..... | 32 |
| H.-G. Wells (Achille Laurent *trad.*)..... | *Une Orchidée extraordinaire*, conte..... | 40 |
| Jules de Gaultier..... | *De Kant à Nietzsche : Introduction. I. L'Instinct vital, Platon, le Judaïsme*..... | 52 |
| Fernand Caussy..... | *D'un Hiver tiède*, poèmes.. | 106 |
| Jean de Tinan..... | *Aimienne ou le Détournement de Mineure*, roman (fin)..... | 114 |


## *REVUE DU MOIS*


| | | |
|---|---|---|
| Remy de Gourmont..... | *Épilogues*..... | 166 |
| Pierre Quillard..... | *Les Poèmes*..... | 173 |
| Rachilde..... | *Les Romans*..... | 178 |
| Louis Dumur..... | *Théâtre*..... | 184 |
| Robert de Souza..... | *Littérature*..... | 189 |
| Henri Mazel..... | *Science sociale*..... | 196 |
| Albert Prieur..... | *Sciences*..... | 200 |
| R. de Bury..... | *Bibliophilie, Histoire de l'Art.* | 207 |
| Jacques Brieu..... | *Esotérisme et Spiritisme*..... | 209 |
| L. Belugou..... | *Chronique universitaire*..... | 216 |
| Rachilde..... | *Notices bibliographiques*..... | 220 |
| Charles-Henry Hirsch.... | *Les Revues*..... | 221 |

| | | |
|---|---|---|
| R. de Bury..... | *Les Journaux*..... | 228 |
| A.-Ferdinand Herold ..... | *Les Théâtres*..... | 234 |
| Pierre de Bréville..... | *Musique*..... | 241 |
| André Fontainas..... | *Art moderne*..... | 247 |
| Yvanhoé Rambosson..... | *Publications d'art*..... | 252 |
| Georges Eekhoud..... | *Chronique de Bruxelles*..... | 258 |
| Henry-D. Davray..... | *Lettres anglaises*..... | 262 |
| Luciano Zuccoli..... | *Lettres italiennes*..... | 268 |
| Philéas Lebesgue..... | *Lettres portugaises*..... | 272 |
| Zinaida Wenguerow..... | *Lettres russes*..... | 276 |
| Macrobe..... | *Variétés : A propos de « La Philosophie du cliché »*..... | 282 |
| Mercvre..... | *Publications récentes*..... | 284 |
| — ..... | *Echos*..... | 286 |


## N° 113. — MAI 1899


| | | |
|---|---|---|
| H.-G. Wells (Henry-D. Davray *trad.*)..... | *L'Homme qui pouvait accomplir des Miracles*.... | 289 |
| Sébastien Charles Leconte..... | *A ceux qui viendront*..... | 316 |
| Jacques Brieu..... | *Notes sur le Martinésisme et le Martinisme*..... | 319 |
| Charles-Henry Hirsch.. | *Six petits poèmes*..... | 343 |
| Albert Clouard..... | *Fleurs de Sang*, contes.... | 347 |
| Henry-D. Davray..... | *William Watson*..... | 359 |
| Richard Ledent..... | *Les Douze Verbes de la Bête.* | 371 |
| André Fontainas..... | *L'Ornement de la Solitude*, roman..... | 379 |


### *REVUE DU MOIS*


| | | |
|---|---|---|
| Remy de Gourmont..... | *Epilogues*..... | 454 |
| Pierre Quillard..... | *Les Poèmes*..... | 460 |
| Rachilde..... | *Les Romans*..... | 462 |
| Marcel Colliere..... | *Histoire, Sociologie*..... | 469 |
| Louis Weber..... | *Philosophie*..... | 472 |
| Albert Prieur..... | *Sciences*..... | 476 |
| Valéry..... | *Méthodes*..... | 481 |
| Charles Merki..... | *Archéologie, Voyages*..... | 488 |
| J. Drexelius..... | *Romania, Folklore*..... | 495 |
| — ..... | *Notices bibliographiques*..... | 500 |
| Charles-Henry Hirsch.... | *Les Revues*..... | 503 |
| R. de Bury..... | *Les Journaux*..... | 508 |
| A.-Ferdinand Herold..... | *Les Théâtres*..... | 515 |
| Pierre de Bréville..... | *Musique*..... | 522 |
| André Fontainas..... | *Art moderne*..... | 529 |

| | | |
|---|---|---|
| Virgile Josz | *Art ancien* | 535 |
| Yvanhoé Rambosson | *Publications d'art* | 540 |
| Les Xiii | *Le Meuble et la Maison* | 543 |
| Jean Carrère | *Chronique du Midi* | 546 |
| Ephrem Vincent | *Lettres espagnoles* | 551 |
| Pauw | *Lettres neerlandaises* | 558 |
| Jean Rowalski | *Lettres tchèques* | 561 |
| Osman Edwards, Jean Mélia | *Variétés* | 565 |
| Mercvre | *Publications récentes* | 571 |
| — | *Echos* | 573 |


## N° 114. — JUIN 1899


| | | |
|---|---|---|
| Eugène Demolder | *La Route d'Emeraude*, roman (1re partie) | 577 |
| Stuart Merrill | *Six Sonnets* | 633 |
| Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*) | *Maximes et Pointes* | 637 |
| Virgile Josz | *Un Ancêtre des Poètes montmartrois : Clavel d'Haurimonts* | 644 |
| Fernand Séverin | *Poèmes* | 659 |
| Jules de Gaultier | *De Kant à Nietzsche : L'Instinct de Connaissance. Kant et l'Hindouisme* | 664 |
| Paul Claudel | *Trois petits essais* | 704 |
| Charles Guérin | *Méditation des Couchers de Soleil* | 712 |
| Maurice Griveau | *Le Jardin d'épreuve*, conte. | 714 |
| André Fontainas | *Les Salons de 1899* | 741 |


### *REVUE DU MOIS*


| | | |
|---|---|---|
| Remy de Gourmont | *Épilogues* | 750 |
| Pierre Quillard | *Les Poèmes* | 757 |
| Rachilde | *Les Romans* | 760 |
| Louis Dumur | *Théâtre* (publié) | 767 |
| Robert de Souza | *Littérature* | 773 |
| Henri Mazel | *Science sociale* | 780 |
| Victor Charbonnel | *Questions morales et religieuses* | 786 |
| L. Bélugou | *Chronique universitaire* | 789 |
| Charles-Henry Hirsch | *Les Revues* | 794 |
| R. de Bury | *Les Journaux* | 802 |
| A. Ferdinand Herold | *Les Théâtres* | 809 |
| Pierre de Bréville | *Musique* | 816 |
| Yvanhoé Rambosson | *Publications d'art* | 823 |

| | | |
|---|---|---|
| Georges Eekhoud..... | *Chronique de Bruxelles*..... | 828 |
| Henri Albert..... | *Lettres allemandes*..... | 835 |
| Henry-D. Davray..... | *Lettres anglaises*..... | 838 |
| Luciano Zuccoli..... | *Lettres italiennes*..... | 844 |
| Philéas Lebesgue..... | *Lettres néo-grecques*..... | 846 |
| Mercvre..... | *Publications récentes*..... | 851 |
| — ..... | *Echos*..... | 854 |
| | *Tables du tome XXX*..... | 857 |

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## PAR NOMS D'AUTEURS [1]

*(TOME XXX)*

—

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes..... 835

L. BÉLUGOU

Revue du Mois : Chronique universitaire.....216-789

PIERRE DE BRÉVILLE

Revue du Mois : Musique.....241-522-816

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme..... 206

Notes sur le Martinésisme et le Martinisme.. ..... 319

R. DE BURY

Revue du Mois : Bibliophilie, Histoire de l'Art..... 207

— Les Journaux.....228-508-802

JEAN CARRÈRE

Revue du Mois : Chronique du Midi..... 546

FERNAND CAUSSY

*D'un Hiver tiède*..... 106

VICTOR CHARBONNEL

Revue du Mois : Questions morales et religieuses.... 786

PAUL CLAUDEL

Trois petits essais..... 704

ALBERT CLOUARD

Fleurs de Sang, contes..... 347

MARCEL COLLIÈRE

Revue du Mois : Histoire, Sociologie..... 469

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises.....262-238
William Watson..... 359

EUGÈNE DEMOLDER.

La Route d'Emeraude, roman (1re partie)..... 577

J. DREXELIUS

Revue du Mois : Romania, Folklore..... 495
— Notices bibliographiques..... 500

LOUIS DUMUR

Revue du Mois : Théâtre (publié).....184-767

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles.....258-828

ANDRÉ FONTAINAS

Revue du Mois : Art moderne.....247-529
L'Ornement de la Solitude, roman..... 376
Les Salons de 1899..... 741

JULES DE GAULTIER

De Kant a Nietzsche : Introduction. L'Instinct vital, Platon, le Judaïsme. L'Instinct de connaissance. Kant et l'Hindouisme.....52-664

REMY DE GOURMONT

Du Style, ou de l'Écriture..... 5
Revue du Mois : Epilogues.....169-454-750

MAURICE GRIVEAU

Le Jardin d'épreuve, conte..... 714

CHARLES GUÉRIN

*Méditation des Couchers de Soleil*..... 712

A.-FERDINAND HEROLD

*Les Bacchantes* (morceaux lyriques)..... 32
Revue du Mois : Les Théâtres.....234-515-809

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues.....221-503-794
*Six petits poèmes*..... 343

VIRGILE JOSZ

Revue du Mois : Art ancien..... 535
Un Ancêtre des Poètes montmartrois : Clâvel d'Haurimonts..... 644

PHILÉAS LEBESGUE

Revue du Mois : Lettres portugaises..... 272
— Lettres néo-grecques..... 846

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE

*A ceux qui viendront*..... 316

RICHARD LEDENT

*Les Douze Verbes de la Bête*..... 371

MACROBE

Revue du Mois : Variétés : A propos de « La Philosophie du cliché »..... 282

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science sociale.....196-780

JEAN MÉLIA

Revue du Mois : Variétés : Stendhal et Emile Zola... 567

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Archéologie, Voyages..... 488

STUART MERRILL

*Six Sonnets*..... 633

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

(**Henri Albert** *trad.*)

Maximes et Pointes..... 637

OSMAN EDWARDS

Revue du Mois : Variétés : The Elizabethan Stage Society et la « Locrine » de Swinburne..... 565

PAUW

Revue du Mois : Lettres néerlandaises..... 558

ALBERT PRIEUR

Revue du Mois : Sciences.....200-476

PIERRE QUILLARD

Revue du Mois : Les Poèmes.....173-460-757

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans.....178-462-760
— Notices bibliographiques..... 220

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'art.....252-540-823

JEAN ROWALSKI

Revue du Mois : Lettres tchèques..... 561

FERNAND SÉVERIN

*Poèmes*..... 659

ROBERT DE SOUZA

Revue du Mois : Littérature.....189-773

JEAN DE TINAN

Aimienne ou le Détournement de Mineure, roman (*fin*). 114

LES XIII

Revue du Mois : Le Meuble et la Maison..... 543

VALÉRY

Revue du Mois : Méthodes..... 481

EPHREM VINCENT

Revue du Mois : Lettres espagnoles..... 551

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie..... 472

H.-G. WELLS

**Achille Laurent** *trad.*

Une Orchidée extraordinaire, conte..... 40

(**Henry-D. Davray** *trad.*)

L'Homme qui pouvait accomplir des Miracles, conte.. 289

ZINAIDA WENGUEROW

Revue du Mois : Lettres russes..... 276

LUCIANO ZUCCOLI

Revue du Mois : Lettres italiennes.....268-844

*DESSIN*

Mme CLAIRE DEMOLDER

Vignettes nouvelles.....5-39-105-113-165-289-315-346

*Le Gérant :* A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.